MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TRENTE-TROISIÈME ANNÉE



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1895



MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 129. — Mars 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 1er novembre 1894.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Afin de suivre l'habitude prise d'après les bons avis de celui qui est aujourd'hui notre Révérendissime et bien-aimé Supérieur général, je viens vous faire part de nos petits travaux dans cette partie nord-est du vicariat de la Saskatchewan. C'est la suite du rapport publié dans le numéro 125 de nos annales.

La saison de la navigation est finie ; le missionnaire, après avoir, durant tout l'été, couru çà et là, où il pouvait rencontrer des âmes à secourir, est revenu à sa résidence pour se reposer, tâcher de se recueillir et se préparer à de nouveaux combats, comme font ses Frères de la Con-

grégation. Cette année, une grande joie lui est réservée. Après être resté si longtemps solitaire, il possède enfin un aimable compagnon en la personne du P. Maisonneuve, jeune, alerte et courageux. Après les exercices religieux dont nous avons besoin plus que les autres, le nouvel ouvrier s'occupe lui aussi, comme son devancier, de toute sorte de travaux. Après la hache, la scie ou le rabot, il prend la grammaire crise afin de pouvoir remplacer bientôt son compagnon, vieilli, dit-on, avant l'âge.

Dans le dernier rapport, un post-scriptum annonçait une grave maladie et des morts parmi nos néophytes du fort Nelson. Il y eut près de quarante décès. Imaginez si les catholiques soupiraient après leur missionnaire, qui, à une distance de plus de 300 milles, ignorait tout. Le jeune ministre méthodiste de l'endroit, prenant un peu trop à la lettre les paroles de l'Évangile : *Laissez les morts enterrer leurs morts*, n'assista aucun de ses adeptes. Il plia bagage et s'en alla se promener en Canada... pour chercher femme, dirent quelques malins. J'étais seul encore en ce moment à ma résidence et j'avais le bonheur de sauver la vie à un de mes anciens orphelins, marié dans le village. Ce fut un véritable miracle opéré par l'eau de Lourdes.

Nos fêtes de Noël se passèrent cette fois à Pakitawagan. Les Indiens de ce pays m'avaient demandé cette faveur à cause de leur nombre, et surtout à cause des affligés et des convalescents échappés à la terrible maladie. J'accédai à leur demande. Deux d'entre eux devaient venir me chercher et devaient ensuite me reconduire.

Le bon Dieu voulut nous faire gagner quelques mérites durant le voyage, car de ma vie je n'avais vu un si mauvais temps. En retour, je vis à Pakitawagan presque tous nos chrétiens de Churchill et de Nelson réunis à nos

belles fêtes. Beaucoup d'entre eux assistaient pour la première fois à la messe de minuit. Plusieurs venaient de fort loin, entre autres un employé protestant de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Nos futurs missionnaires, aujourd'hui au noviciat ou au scolasticat, doivent se figurer avec bonheur et une sainte envie les grandes occupations du prêtre à une pareille réunion et à une telle fête. Je puis leur dire cependant que la beauté du rôle du missionnaire en ces occasions ne l'empêche pas de sentir la fatigue, le sommeil, la faim, etc... Dans ce grand concours de pauvres sauvages, le prêtre qui n'a là qu'un coin pour vivre et personne pour le servir convenablement connaît par expérience quelques-unes des misères mentionnées dans nos saints livres, sans parler de celle qui devait martyriser saint Benoît Labre. Avec la meilleure volonté du monde, on ne pourrait tenir bien longtemps à une pareille vie et à un pareil régime. On n'a pas la vertu de se laisser dévorer comme le saint mendiant d'Amettes. Ce qui soutient le missionnaire en ces dures épreuves, lui donne le courage de renouveler tous les ans et plusieurs fois par an ces missions, c'est la vue du bien immense qu'on fait aux âmes de ces pauvres gens, *âmes précieuses qui sont comme les nôtres créées à l'image de Dieu et rachetées par le sang de Notre-Seigneur*. C'est à dessein que je souligne ces dernières lignes comme manière de protestation contre des idées fausses que j'ai trouvées là où je ne m'y attendais guère.

On voudrait faire du sauvage une espèce d'automate ou d'animal qui n'agit que par instinct.

Après vingt ans de mission et avec tous nos missionnaires d'Indiens, je sais par expérience que les actes humains d'un Peau-Rouge sont bien pareils *consciencieusement* aux actes humains d'un blanc, et j'ai trouvé tel et

tel pauvre sauvage des bois avec une conscience aussi droite et délicate que celle du meilleur catholique de nos pays civilisés.

En partant de Pakitawagan, nous emportons, sans le savoir, le germe de l'épidémie de l'automne, et, cette fois, le missionnaire est attaqué lui-même très sérieusement. J'avais cru d'abord à un retour de la grippe, et peut-être c'était bien elle encore ; mais pour le coup elle faillit m'emporter. Quand on n'est pas un François Xavier ou un François Régis, avouez que c'est une bien triste position que celle d'un pauvre missionnaire, homme fragile et pécheur, hélas ! cloué sur un lit et en danger de mort, sans le secours des sacrements. Le bon Dieu voulut bien me laisser encore la vie, et je vous dirai que la convalescence fut plus pénible que la maladie. Quand on n'a pas mangé de quelques jours et que l'appétit revient, on aurait besoin de soins que l'on ne peut guère trouver dans nos déserts. Notre cher P. Grollier jadis, dans le Nord, demandait en vain une pomme de terre. Il pratiquait héroïquement son vœu de pauvreté. Nous, ici, nous avions au moins des pommes de terre, mais c'était tout, et la pauvre nature réclamait un peu plus. Ne vous étonnez pas si la convalescence fut longue. Un jour, des sauvages de la rivière Caribou arrivaient à la Mission, désolés de voir leur prêtre en si pauvre état. Et ils venaient, délégués par leurs malades, qui réclamaient le Père pour les aider à bien mourir ! Dès que je fus en mesure de voyager, je partis. Le bon Dieu prêta vie à ces pauvres gens pour me voir et recevoir les sacrements des mourants. Je n'oublierai jamais les manifestations si sincères de joie qu'ils firent éclater à l'arrivée de leur missionnaire. Leur village est à l'entrée du lac Caribou. Au retour, nous eûmes à souffrir. La neige fut si abondante et le temps si mauvais que je dus

chausser tout le temps les raquettes et tracer le chemin devant les chiens.

C'est le moment de relater ici le mouvement extraordinaire de conversions qui s'est produit tout à coup au fort Cumberland, par le ministère du zélé P. CHARLEBOIS. Il a reçu cette année au moins treize abjurations, je crois.

La première convertie fut une vieille Indienne, baptisée jadis par le R. P. TACHÉ, mais devenue protestante par la suite. La foi de son baptême lui a été rendue, grâce à Dieu, à son lit de mort. Son exemple et ses dernières paroles ont ému sa parenté et ses compatriotes. Dans deux visites à mon cher confrère, j'ai reçu, chez lui, trois nouvelles abjurations, qui ont beaucoup aigri le parti protestant. J'espère que le P. CHARLEBOIS fera part à qui de droit de ces consolantes conversions.

Pour ne pas donner trop d'extension à ce rapport, je ne vous parlerai pas de nos fêtes de Pâques, très solennelles cette fois, à cause du grand concours de sauvages. Notons cependant une conversion avec abjuration du protestantisme; notons aussi l'arrivée d'un bon chasseur qui, échappé à la mort, lui avec toute sa famille, après un vœu fait à Dieu, venait porter à la maison de la prière tout le produit de sa chasse.

C'est quelques jours après que j'avais l'immense bonheur de recevoir le jeune P. MAISONNEUVE ; c'étaient l'Ardèche et la Lozère, si voisines l'une de l'autre en France, qui se rencontraient en ce pauvre pays, dans la personne de deux Oblats de Marie.

Je dus bientôt laisser seul le nouvel arrivé pour aller voir nos chrétiens de Pakitawagan. Cette fois, ce fut un bon voyage, qui ne manqua pas même de quelques agréments : je veux dire un campement avec des sauvages catholiques en leur pays de chasse. Une grande loge les abritait tous. En prévision du passage du Père, il y avait

tapis neuf de branches de sapin et une cuisine formidable pour le régaler lui et ses compagnons de voyage : têtes et flancs de caribou, langues et pemikan, sans parler des pains de graisse. On voulut fournir au missionnaire ses provisions de route et lui offrir des présents. C'étaient des sacs de viande pilée et des peaux de caribous. Impossible de célébrer dans une loge ; mais nos bons hôtes auraient été bien attristés si je ne leur avais pas accordé la faveur de se confesser. Aussi, le soir, après la prière commune, le silence le plus complet régna dans l'assemblée, et le missionnaire, assis sur son sac de voyage et ses couvertures, entendit tour à tour la confession des grands et des petits. Je dus ensuite accorder aux enfants la satisfaction de venir réciter à mes genoux leur prière qu'ils savaient tous, sans broncher, du commencement à la fin. On passa là une bonne veillée. Nos bons chrétiens, Dieu merci, sont toujours joyeux, mais quand ils ont la faveur d'avoir chez eux le Père, et que la hutte est dans l'abondance, leur satisfaction est complète.

Voici maintenant la belle saison. Après avoir passé avril et mai à enseigner le cris à mon cher compagnon, je vais me séparer de lui pour quelque temps.

C'est un rude rameur, le P. Maisonneuve ; il manie l'aviron et gouverne un canot aussi bien qu'un Indien. Un beau matin, il est même arrivé d'une promenade avec trois gros ours dans son canot. Je l'envoie à Prince-Albert pour affaires, tandis que je me prépare à mon voyage au fort Nelson. Il faudrait être sans foi et sans cœur pour abandonner ces pauvres néophytes à plus de 300 milles de distance. L'occasion, cette année, est même très bonne, car la maladie est venue les visiter et le ministre de l'erreur est absent. Des sauvages arrivent au commencement de juin, apportant des fourrures à la

Compagnie. Je profite de leur retour pour me rendre avec eux jusqu'en bas du fleuve Churchill. Bonnes gens! Toujours joyeux malgré leur pauvreté qui n'est pas petite; ils ont des ceintures en écorce de saule, et faute de mouchoirs pour essuyer la sueur de leur visage, dans les portages, ils se servent de feuilles d'arbres. Nous sommes plusieurs canots ensemble ; c'est vous dire que nos compagnons se content des chasses, des nouvelles, tout en jouant de l'aviron ; ils rient de celui-ci ou de celui-là, imitent le langage d'anciens types de leur nation, contrefont les vieux magiciens, etc. C'est un amusement de les entendre. Le sérieux leur revient quand il le faut et ils sont toujours édifiants dans leurs exercices religieux. Quelquefois, sur les beaux lacs, pendant le calme, ils jouent à lutter de vitesse avec leurs canots, et les vainqueurs poussent des cris de joie ; c'est une de leurs innocentes récréations et une des plus fréquentes.

Dans leur pénurie des choses essentielles, nos Indiens, très ingénieux, se tirent toujours d'affaire. Si le sauvage n'a pas d'allumettes, il tire un coup de fusil sur un peu de foin sec ; s'il n'a pas de fusil, il bat le briquet et l'étincelle du silex allume le *tondre*, sorte d'amadou sauvage. S'il n'a pas de vivres en hiver pendant ses voyages, il peut se coucher sans souper, mais il aura à manger en se levant; il a eu soin d'aller tendre quelques lacets à lièvres dans le bois. Si c'est en été, il ira tuer, à coups de pierre ou de bâton, les brochets ou les carpes de quelque petite rivière.

Je partais donc cette fois du lac Pélican, le 12 juin, et, deux jours après, j'atteignais quelques familles campées sur le rivage de Churchill. La pluie nous obligea à rester là un grand jour. Du reste, je ne perdis pas mon temps ; il y eut confessions, baptêmes, et même un mariage, à la course, pour ainsi dire. Nous n'avons pas

souvent ici de fiançailles ni de publications de bans. Cette fois, un homme dit à son jeune frère de vingt ans : « Mon frère, tu fais pitié ; notre mère étant morte, tu n'as personne pour laver ton *butin*, recoudre tes habits, faire bouillir ta chaudière, rôtir ton poisson. Si tu veux, je vais demander pour toi la fille de X... — Je veux bien, répond le jeune homme. » X... qui a beaucoup d'enfants à nourrir et à vêtir est bien aise de la demande. On vient trouver le prêtre, qui ne voyant d'ailleurs aucun empêchement, appelle les jeunes gens, et après une confession préalable, les marie en présence de la parenté. Suit un petit repas où l'on boit le thé sucré, coupé avec un morceau de galette, et voilà !

Le lendemain, nous sautions un rapide de Churchill, où jadis des Français se noyèrent dans un mauvais remous. Le soir, nous campions sur une belle île pelée. Bien qu'à 10 heures du soir, il n'était pas encore nuit. Le 16, nous partions un peu avant 3 heures du matin, et, au coucher du soleil, nous arrivions en vue de la Mission de Pakitawagan. Nous y étions attendus, mais je ne comptais pas sur une si belle réception. Aussitôt qu'on nous aperçoit, décharge générale de mousqueterie plusieurs fois répétée ; la cloche est mise en branle, et sur deux mâts flottent deux bannières blanches avec une croix et un cœur de Jésus brodés en rouge par des Indiennes. Comme nous touchons au rivage, quatre-vingts sauvages sont là pour nous saluer et nous serrer la main. Aussitôt les jeunes gens s'empressent de transporter à la maison du Père tout le bagage du canot ; et bientôt le chantre du village nous apporte à souper.

Je restai là deux jours entiers pour entendre mes chrétiens en confession, faire des baptêmes et des mariages. Nous repartions le 19 pour continuer notre voyage au fort Nelson ; mais dès cet endroit de fréquentes

tempêtes vinrent nous contrarier, et quelquefois si subitement, que nous courûmes même quelque danger. Une fois surtout, dans une grande traversée, les vagues étaient si hautes et si furieuses que deux canots durent rebrousser chemin pour se sauver à l'abri d'une pointe. Après avoir pu traverser nous-mêmes sains et saufs, je m'occupai à entendre des confessions dans un nouveau campement d'Indiens.

Le 22 au soir, nous étions déjà sans vivres ; mais j'avais eu soin de mettre dans mon sac un petit filet qui fut tendu à l'embouchure d'une rivière ; nous y trouvions, le lendemain, quelques poissons qui servirent au déjeuner. Nous rencontrions en même temps, ce jour-là, un catholique du fort Nelson, qui nous fit présent de canards et nous annonça que près de trois cents sauvages m'attendaient au fort. Ce soir-là et le lendemain, nous sautions les rapides de la rivière Brûlée, qui coule sur un nouveau versant et est tributaire du fleuve Nelson. Les lièvres du rivage suffirent à rassasier nos gens. Je me souviens aussi que le bon Dieu nous préserva d'un malheur dans un rapide. Un petit sauvage bossu, qui nous suivait depuis deux jours, pour ne pas se fatiguer dans le portage, préféra sauter le rapide ; mais ayant manqué le fil de l'eau, le mauvais courant l'emporta dans les grosses vagues du milieu. On le croyait perdu, et du point d'où je le regardais, je me préparais à lui envoyer l'absolution. Mais son petit canot ne chavira point et ne recueillit même que quelques petits paquets d'eau. Du pied du rapide, il nous regarda en souriant. « Eh bien, lui dis-je, tu as failli te noyer. — J'aurais dû me noyer, mais Dieu me gardait, pendant que toi, son prêtre, tu me regardais, » répondit-il.

Enfin, le 24 juin au matin, un dimanche, nous entrions dans le lac, où se confondent trois rivières qui donnent

le nom à l'endroit du fort Nelson. Les sauvages l'appellent Nisto ayasik, *les Trois Rivières*. En approchant de la grosse île, nous aperçûmes des loges. On y débarqua pour y saluer les premiers habitants que nous rencontrions. C'étaient des protestants. Les catholiques se trouvaient campés sur une pointe voisine qui nous fut indiquée. On se hâta d'y aller. Au moment où l'on arrivait, tous les catholiques du pays, réunis dans la grande loge du meilleur d'entre eux, achevaient le chapelet. Imaginez si ces pauvres gens furent contents de recevoir leur prêtre, qui venait les voir à 300 milles de distance. Leur joie fut au comble quand je leur annonçai que je venais passer l'été avec eux. De ce point, on voit là-bas, à une petite distance, sur une belle côte, la *maison de la prière catholique*, avec sa croix blanche, et tout près, beaucoup de huttes indiennes. Je me hâtai de m'y diriger, et je dus rester longtemps sur le rivage, au milieu des catholiques et des protestants qui étaient venus souhaiter la bienvenue au prêtre catholique.

Après midi eut lieu notre première réunion à la chapelle. Au son de ma cloche, la population entière accourut. Les protestants des environs attendaient eux-mêmes depuis longtemps sur le rivage. Je fus heureusement surpris de cette affluence. J'eus le regret de voir dehors un grand nombre de protestants avides, eux aussi, d'entendre la parole catholique. Notre chapelle était trop petite. Dès le lendemain, je m'empressai de faire disparaître une cloison qui formait une petite salle, et cette salle agrandie devenait chapelle à l'heure des réunions. Un rideau fermait le chœur après les exercices. Pour satisfaire aux désirs de la population, même et surtout des protestants, je dus multiplier les instructions.

Les pauvres égarés, méthodistes malgré eux, écoutaient avec une attention parfaite les enseignements de

notre sainte religion. J'empruntai à dessein une grosse bible protestante et, ce gros livre à la main, je leur lisais les textes qui leur étaient familiers, mais qu'ils n'avaient jamais entendu expliquer dans le véritable sens. Ce fut très heureux pour moi et pour leurs âmes que la plupart d'entre eux fussent habitués à la lecture des livres saints. Je n'ai rencontré encore nulle part, dans le pays, des Indiens si exercés à la lecture de la Bible et du Nouveau Testament. Aussi, il me fut très aisé de les convaincre des grandes vérités prêchées par l'Église catholique, en leur lisant et en leur montrant les paroles sacrées qui les établissent et les prouvent.

Que de fois, après l'instruction, plusieurs d'entre eux vinrent me manifester leur trouble, me confier leurs peines et me prier de les éclairer davantage! Le 29 juin, je profitai de la fête du jour pour leur parler du successeur de saint Pierre, en essayant, avec la grâce de Dieu, de leur faire comprendre que là où est Pierre, là est l'Église, *ubi petrus ibi et Ecclesia*. Le *pasce oves* et le *pasce agnos* frappa les plus intelligents. Ce jour-là, par un dessein de Dieu, il ne manquait pas un seul protestant au sermon. Leur ministre n'était pas encore arrivé. « Où est-il, leur dis-je, ce grand prêtre qui tient la place de Jésus-Christ et de saint Pierre? Celui-là seul dont la foi ne doit pas défaillir, c'est le Pape, le chef de la religion catholique. »

Cette fois, tous ceux qui comprirent furent ébranlés, et, après la prière, ils restèrent à la salle pour me dire : « C'est pour la première fois que nous entendons parler de saint Pierre comme chef de la religion et remplaçant de Jésus, mais impossible de le nier, c'est bien vrai. C'est écrit. »

Le 2 juillet, c'était un sermon sur la sainte Vierge, sujet encore nouveau pour l'auditoire protestant. Les

jours suivants, les auditeurs furent toujours aussi nombreux et aussi attentifs.

L'instruction sur le Purgatoire les surprit beaucoup. Vinrent ensuite les sacrements. Le ministre ayant parlé souvent contre la confession, je dus insister sur la divinité de ce sacrement. Ils ne faisaient pas encore d'objections; cela devait venir plus tard, après l'arrivée du ministre.

Un soir d'orage, pendant le passage de l'ouragan et les grondements du tonnerre, un des meilleurs protestants du pays vint me demander à me parler en particulier. Je donnai congé à mes nombreux visiteurs et, fermant la porte, je le conduisis à un banc près de la table de communion, en face des belles images des sacrés cœurs. « Véritablement, commença-t-il à dire, il est aisé ici de penser à Dieu et au ciel, en face d'aussi belles gravures. Jamais on ne nous fait voir rien de pareil, dans notre temple. Je voulais te demander une chose ; ne me la cache pas, je t'en prie ; je suis protestant, il est vrai, mais je voudrais bien sauver mon âme. J'ai passé quelques mois, cette année, avec une bonne famille catholique dont tous les membres m'édifiaient chaque jour. Ces bonnes gens m'ont dit plusieurs fois que je ne pourrais pas me sauver en suivant la religion protestante. Depuis que tu es ici, je viens chaque jour t'écouter; il me semble comprendre, mais je ne suis guère intelligent. Dis-moi bien clairement s'il est vrai que je ne pourrai faire mon salut dans ma religion. »

Je dus lui répondre par la maxime : « Hors de l'Église, point de salut, » et lui contai la conversion de Henri IV. Pour le consoler dans ses afflictions de famille, j'ajoutai qu'un enfant baptisé validement, même dans la religion protestante, et mort avant d'avoir offensé Dieu, irait au ciel.

Le pauvre homme garda longtemps le silence et parut comme atterré. Je l'engageai à prier de tout son cœur avec humilité pour demander au Saint-Esprit la grâce d'être éclairé et fortifié. En me quittant, il me dit : « Je sais que de deux bercails il n'y en aura plus qu'un à la fin. — Oui, lui répondis-je, mais cela arrivera probablement longtemps encore après nous, et, en attendant, ceux qui se seront trouvés dans le seul véritable bercail, ceux-là seulement seront sauvés. »

Un autre sauvage, versé dans l'Écriture, vint aussi me faire une drôle de question. Il me dit : « Le diable qui fut enchaîné par un ange pour mille ans, où est-il allé, après avoir été délié ? — Il court le monde, l'infâme, lui répondis-je ; il travaille avec ses pareils à détruire l'œuvre du bon Dieu et à perdre les hommes. C'est lui qui a poussé Luther, Calvin, Henri VIII et votre Wesley à faire des religions nouvelles. »

Dans une baie voisine, où un sauvage travaillait à ses canots, une vieille centenaire se mourait. De sorcière qu'elle avait été jadis, elle était devenue une soi-disant chrétienne de la secte des méthodistes, tout en conservant ses anciennes superstitions. Or, une de ses nièces, excellente catholique, étant allée la voir, fut touchée de son triste état et effrayée surtout de son malheureux avenir. Elle engagea fortement toute la parenté protestante à faire appeler le prêtre catholique pour procurer à la pauvre vieille une bonne mort. « Volontiers, lui fut-il répondu. Nous serions bien contents s'il voulait venir ». Dès que j'en fus averti, je me hâtai de traverser la baie en canot et je me rendis à la loge. Quel spectacle ! Étendue par terre sous de misérables haillons, une forme à peine humaine, des cheveux blancs qui couvraient une vieille figure de parchemin où je distinguai deux yeux fermés : elle était aveugle. Ses enfants,

petits-enfants et arrière-petits-enfants protestants, presque tous étaient là. Je m'agenouillai auprès de ce demi-cadavre. « *Nokkoum* (ma grand'mère), lui dis-je (il faut savoir que pour aller au cœur de l'Indien, le blanc, prêtre ou non, doit lui donner un nom de parenté), *nokkoum*, lui dis-je, c'est moi l'homme de la prière catholique; je viens te voir parce que tu es malade et que j'ai pitié de toi. Je voudrais te préparer à paraître devant le Grand Esprit qui va t'appeler bientôt. — Laisse-moi donc tranquille. — Mais tu vas mourir, et si je ne prie pas pour toi, tu vas aller dans le feu de l'enfer. — Je n'ai pas besoin de ta prière. L'Anglais m'a baptisée, cela me suffit. » Cette fois, c'est son fils, protestant, qui lui répond. « Mais, pauvre mère, tu sais bien que tu n'as pas suivi comme il faut la religion, et celui-ci a une meilleure religion que la nôtre. Sa prière va effacer tes péchés. — Taisez-vous, laissez-moi tranquille. » Je voulus alors poser mon chapelet bénit sur sa tête, et furtivement. A l'instant, comme une possédée, cette vieille Indienne, d'une main nerveuse, enlève lestement le chapelet et le jette au loin.

Je perdais mon temps. « Laissez-la, leur dis-je. Le démon règne en maître dans son cœur; mais espérons en la divine miséricorde. Jésus est puissant: voici, leur dis-je, une image du Sacré Cœur que vous mettrez sur la tête de la malade : peut-être demain son idée mauvaise aura disparu. Le bon Dieu seul peut la convertir. Si elle me demande, vous me ferez appeler. » Je sortis. J'allais m'embarquer dans mon canot, quand tout à coup un jeune homme sort à la hâte de la loge et me crie : « Reviens, ma grand'mère te demande. » Je regagne la loge. « Eh bien, *nokkoum*, tu me demandes. — Oui, c'est vrai, je suis méchante, j'ai fait du mal, beaucoup. Je fais pitié, lave-moi de mes péchés; je hais le mauvais

Esprit. Place-moi dans le chemin qui conduit à Jésus. »

C'est pour la première fois que j'ai été témoin et acteur d'une si grande miséricorde du Cœur de Jésus. Les promesses de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie se réalisaient ce soir-là dans ce petit coin inconnu du monde, en la personne de la plus misérable et de la plus abandonnée des créatures humaines. Après le baptême, sous condition, et l'absolution, sous condition, je lui administrai les derniers sacrements et je quittai le cœur content cette pauvre créature régénérée. Elle garda son chapelet bénit au cou et l'image du Cœur de Jésus sur la poitrine.

Le ministre arrivait le lendemain. Le jour suivant, un dimanche, quand tous les canots protestants de la grosse île passèrent devant la Mission pour aller au prêche de leur ministre, je vis un groupe qui venait débarquer à notre quai. C'étaient les enfants de la vieille grand'-mère amenant dans un canot leur pauvre malade couchée comme dans un cercueil. Elle avait à peine un souffle de vie. Ces bonnes gens se privèrent d'aller au temple et ils se crurent obligés d'amener leur mère, au moins pour que je la fasse prier le dimanche.

Ils se contentèrent de tirer à terre, sur le gazon, le canot de la malade.

On vint me le dire, j'allai la voir, et toute la population se mit à me suivre.

Du fond de son canot, les mains jointes sur sa poitrine, la croix de son chapelet entre les deux pouces : « *N'ossissim* (mon petit-fils), me dit-elle, fais-moi prier encore une fois avant que je meure ». Et de sa main décharnée et tremblante, elle fit le signe de la croix. Elle répéta avec moi le *Pater* et l'*Ave* dans sa langue. « Merci, dit-elle ; maintenant je partirai pour aller voir Jésus. »

Et, en effet, le lendemain elle rendait tranquillement le dernier soupir. Je lui fis l'aumône d'un linceul et d'un cercueil. Le corps fut introduit dans la chapelle, placé sur les bancs entre quatre cierges.

C'était pour la première fois qu'on faisait en ce pays les prières pour les morts. Ces honneurs funèbres rendus au corps d'une pauvre Indienne, sa sépulture dans le cimetière tout neuf, à l'ombre de la croix noire, l'eau bénite et la croix sur la tombe, tout cela émut profondément les sauvages.

Après mon retour du cimetière, ils s'assirent autour de la tombe, et un témoin me rapporta les réflexions exprimées par les protestants. Voici la principale : « Les prêtres catholiques aiment bien les pauvres enfants des bois et prennent la peine de voir leurs malades et d'ensevelir honorablement leurs morts. Nos ministres, à nous, ne regardent même pas les cadavres de nos défunts. »

Pendant que le missionnaire consacrait tout son temps à l'instruction des adultes ou au catéchisme des enfants, ses serviteurs équarrissaient, sciaient des planches, faisaient des clôtures et bâtissaient une cuisine.

Le ministre était mis au courant de toutes les vérités, nouvelles pour eux, prêchées par le prêtre catholique; mais, malgré ses dénégations, il ne put effacer de leurs esprits les bonnes impressions que laisse toujours, dans ces âmes droites, l'expression sincère de la vérité. Aussi le ministre en avait du chagrin, mêlé d'un peu de colère; et cette colère finit par éclater. Un jour, me rendant au fort pour affaires, je passai en face de sa maison, assez près du rivage pour être à l'abri du vent. Il me reconnut sans doute et crut que j'allais le visiter. Il s'empressait de me souhaiter la bienvenue quand je me contentai de le saluer de loin. A mon retour, je crus

devoir lui faire la politesse d'une visite. Je vis son temple, qui lui servait de maison. On parla de la pluie et du beau temps, etc. Quand je voulus prendre congé de lui, il m'arrêta et me dit : « Je voulais vous dire que les Indiens, en ce moment, paraissent absorbés par des idées nouvelles et que je ne leur connaissais pas jadis. C'est sans doute, ajouta-t-il, à cause de vos sermons? — Probablement, lui répondis-je ; ils m'ont manifesté à moi-même leur surprise d'entendre parler pour la première fois des vérités contenues dans l'Évangile et des pratiques en usage chez les premiers chrétiens. » Et là, la discussion commença. Elle roula sur la confession, sur le pape, les évêques, les prêtres, etc. Il y avait, pour nous écouter, une dizaine de catholiques mêlés à une centaine de protestants. Le malin ne voulait pas parler en cris et je dus, pendant le premier quart d'heure, lui répondre en anglais. Quand il en arriva à énoncer des énormités contre les sacrements, je n'y tins plus, je m'adressai aux sauvages : « Entendez-vous ce que dit votre ministre, mes chers amis? Il dit que même le baptême n'est pas nécessaire au salut. Prenez votre Nouveau Testament et lisez-y les paroles de Notre-Seigneur. Suivez l'enseignement du Fils de Dieu et non les paroles d'un homme. Comme par le passé, vous vous empresserez de procurer à vos petits enfants la grâce du baptême, sans lequel ils ne pourraient entrer dans le ciel. » Et le ministre de lever les bras et de crier plus fort : « Certainement, certainement, un enfant, quoique mort sans baptême, ira au ciel. » En ce moment, le maître d'école protestant arrivait — un peu tard — à l'assemblée. Il entendit les dernières paroles de son ministre. « Pour moi, dit-il, je crois ordinairement aux paroles des chefs de la prière ; mais j'estime encore plus les enseignements de notre Sauveur lui-même. Or,

j'ai lu dans l'Évangile que si quelqu'un n'est pas baptisé, il ne sera pas sauvé. Le prêtre catholique a ici raison. » Le petit ministre, rouge et bleu à la fois, contredit son interprète. Les voilà qui feuillettent leurs gros livres. Je les laissai là se disputer ensemble, car mes hommes m'attendaient depuis une heure au rivage. En sortant, je dis à la foule qui stationnait dehors : « Mes bons amis, votre ministre est un malheureux ; il voudrait effacer les paroles du saint livre, et si vous l'écoutez, vous vous rendrez malheureux, vous et vos enfants. »

Le lendemain soir, en sortant de notre dernier exercice, nous voyions le ministre avec son catéchiste et quelques autres sauvages, sur notre côté, à quelques pas de la chapelle. Nous fûmes même surpris de les voir s'avancer et venir chez moi : « Voici une autre séance de discussion », pensai-je ; je leur serrai la main en leur offrant des sièges. Nos soixante catholiques commençaient à prendre place sur les bancs quand le ministre, peu à son aise devant nos belles gravures catholiques, me dit en anglais : « Je venais vous faire des excuses pour notre discussion d'hier au soir ; vous veniez me faire une visite et j'ai eu tort de commencer une discussion inutile devant de pauvres sauvages. Je ne me suis pas aperçu de votre départ. »

Je sus après que le catéchiste et bien d'autres avaient fait remarquer à leur ministre sa maladresse et son impolitesse, d'avoir voulu attaquer le prêtre sur la religion. Le bon Dieu se servit de cet incident pour éclairer quelques âmes de son choix, et si quelques hommes s'en aigrirent contre le prêtre, d'autres se rapprochèrent de plus près de notre sainte religion ; ils furent même nombreux, mais le courage manqua à beaucoup pour se décider entièrement.

Je reçus onze abjurations d'adultes et baptisai trois enfants, dont deux de protestants avec la promesse formelle que ces enfants suivront la religion de leur baptême. Enfin la semence est jetée. Il en est tombé beaucoup sur de bonnes terres. Plût à Dieu qu'il y eût là un Père de résidence fixe pour veiller sur cette semence et la faire fructifier ! L'homme ennemi est là malheureusement. Réussira-t-il à étouffer les bons sentiments que j'ai entendu exprimer par beaucoup de ces pauvres gens ? Ils se craignent les uns les autres et redoutent à cause de cela de faire le pas décisif ; ils semblent s'attendre pour entrer en masse dans la sainte Église.

Ceux qui foulèrent aux pieds le respect humain se montrèrent inébranlables dans leurs bonnes résolutions malgré leur ministre et malgré les plus fanatiques de leurs coreligionnaires ; ils vinrent fidèlement tous les jours se faire instruire et se préparer à leur abjuration. Un seul se laissa influencer par quelques-uns de ses parents et par le ministre qui lui donna la cène afin de le retenir. On inventa quelques absurdités pour éloigner de nous ceux qui nous respectaient le plus. Ainsi, à cause des orages, qui furent fréquents au mois de juillet, on dit que les croix plantées dans le pays attiraient la foudre, ce qui n'empêcha pas cependant tous ceux des protestants qui avaient eu des défunts catholiques dans leurs familles, de venir me demander des croix de bois pour les planter sur les tombes des leurs. Les femmes de quelques fanatiques se mirent même en campagne pour propager les principes du révérend ministre, assurant que les enfants morts sans baptême allaient droit au ciel. Je remarquai bientôt que plusieurs venaient me faire des objections ou me questionner sur des passages de l'Écriture sainte au retour du prêche dans le temple.

Évidemment, ils étaient envoyés par le ministre. Un

jour, un des plus marquants, et d'ailleurs très poli, me dit : « Pourquoi saint Pierre dit-il aux Juifs de ne pas se se mettre à genoux devant lui ? » et aussi cette question : « Les prêtres et les évêques catholiques qui se disent successeurs des apôtres, ont-ils reçu comme eux le Saint-Esprit dans la même mesure et les mêmes pouvoirs, même celui de faire des miracles ? »

Le pauvre homme faisait bien les objections et les questions, mais il ne vous aurait pas cité le texte ni compris clairement la réponse.

Une jeune fille, baptisée par nous dans son enfance et gardée par deux bons convertis jusqu'à l'année dernière, se trouvait maintenant avec sa parenté toute protestante. J'appris qu'elle était persécutée tous les jours au sujet de sa religion. Pauvre et méprisée de tous, on lui faisait cependant les plus belles promesses, si elle abjurait le catholicisme. On lui mettait même en perspective un bon mariage. Mais sa réponse était la même : « Non, jamais de la vie, je ne renoncerai à ma religion ; vous pouvez me tuer, je ne changerai pas. » Je lui avais fait faire sa première communion l'année dernière ; elle a été fidèle. Deux enfants, baptisés jadis aussi par nous, sont élevés par leur mère protestante et leur oncle, lui aussi hérétique. Ces deux bons protestants n'ont pas manqué une fois de les envoyer à la Mission. Ils les y laissaient en allant à leur temple et les prenaient au retour.

Pour tout dire, il faut avouer que le ministre a réussi à faire apostasier une assez récente catholique. J'envoyai à cette malheureuse son extrait de baptême et d'abjuration signé du P. Charlebois, en l'ajournant au jugement de Dieu. On dit qu'elle en a été effrayée. Malheureusement, je ne l'ai point vue. Un autre pauvre égaré que j'avais connu autrefois sur Churchill a aussi

apostasié. Je lui écrivis une lettre pour le ramener ; il me répondit par un petit billet insolent. Voilà quelques épines au milieu de nos consolations.

Enfin, pourquoi ne citerais-je pas un fait qui prouvera à nos lecteurs que la divine Providence qui nourrit les oiseaux envoie aussi aux affamés de nos parages les mets qu'ils désirent. Un jour, dans une visite en canot au fort de la Compagnie, à 6 ou 7 milles de la Mission, je pris deux jeunes gens pour m'accompagner. On resta longtemps au fort. Je dînai à la table du commis et pendant le retour, un de mes hommes me dit : « Père, nous avons bien faim. » J'avais pensé, que comme il arrive ordinairement, mes hommes avaient dîné chez quelqu'un de leurs parents établis près du fort. — « Je n'ai rien, si ce n'est un peu de thé. Allons au moins faire du thé sur la pointe du rocher voisin. » Pendant qu'ils buvaient le thé, sans avoir une croûte, je pensais aux poissons du lac, si nombreux au large, que nous voyions parfois sauter hors de l'eau. « Si nous avions un de ces poissons au moins ! » dit le plus âgé des deux hommes ; et aussitôt, un joli brochet vient, en sautant, tomber sur la pierre plate qui leur servait de table. En moins de temps qu'il en faut pour le dire, le brochet fut éventré et rôti sur la braise : *Benedicite omnia quæ moventur in aquis Domino.*

Dans les six semaines que je restai à la jeune Mission de l'Assomption, au fort Nelson, mes jeunes gens travaillèrent beaucoup pour préparer une résidence convenable au missionnaire qui devra venir rester en ce pays pour le plus grand bien des âmes. Malgré le jeûne forcé qu'il nous fallut endurer vers la fin, ils se montrèrent patients et pleins de bonne volonté. En quittant le fort Nelson, je dis *au revoir* à nos catholiques et aux protestants, qui beaucoup auraient voulu nous avoir encore

longtemps. Je retrouvai à Pakitawagan un grand nombre de sauvages assemblés pour saluer leur missionnaire au passage. Il me tardait de revoir le P. Maisonneuve et apprendre quelques nouvelles de la Congrégation, du Vicariat et de la patrie. Deux malades m'attendaient aussi avec impatience. Au moment où j'écris ces lignes, ils sont tous les deux dans l'éternité. Dieu a fait une grande grâce à celle qui vient de mourir la dernière. Après avoir résisté à la grâce pendant plus de vingt ans, elle a abjuré l'hérésie à son lit de mort et reçu les sacrements qui ont purifié son âme.

L'année apostolique que nous terminons a été une année exceptionnelle pour les conversions d'hérétiques. Nous en comptons avec le R. P. Charlebois, vingt-six. Laissez-moi demander ici aux RR. Pères de Montmartre de recommander nos Missions aux prières de leurs associés.

Si, avec le secours de ces prières, nous avions aussi les moyens de visiter plus souvent et plus longtemps la Mission du fort Nelson, tout fait croire que nous aurions là bientôt une belle chrétienté. Il nous faudrait pour cela des ressources et encore un missionnaire. Le R. P. Maisonneuve pourra faire beaucoup pour avancer nos œuvres. Il commence à parler la langue sauvage, il est habile menuisier. Nous aurons avec son aide de belles chapelles dans nos différentes Missions, mais il faudrait pouvoir continuer nos œuvres sans être obligés de se reposer trop longtemps et n'être pas réduits à des privations qui ruinent la santé des mieux constitués.

Nous composons cet hiver de petits livres liturgiques en caractères syllabiques, à l'usage de nos chrétiens qui aiment beaucoup à chanter nos saints offices. On va aussi faire pour eux une *Vie des saints* qu'ils m'ont demandée bien des fois.

Voilà, mon révérend Père, un bien long rapport. A vous de voir si vous pouvez l'utiliser.

Recevez, mon révérend Père, l'hommage de mon affectueux respect.

E. Bonnald, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE.

LETTRE DU R. P. VÉGRÉVILLE AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Saint-Albert, 23 août 1894.

Très révérend et bien-aimé Père,

D'autres membres de notre communauté de Saint-Albert vous ont déjà dit combien votre présence au milieu de vos enfants de ce vicariat les avait consolés de leurs peines et de leurs fatigues, et avait contribué à surexciter dans leurs cœurs le zèle pour la pratique de la vertu et de nos saintes Règles, et pour la conversion des âmes.

Si votre visite nous donna une quinzaine de jours d'un bien doux repos, la séparation nous attrista, et il fut bien difficile de dissimuler quelques larmes coulant de nos yeux.

Confirmé par votre paternité dans ma résidence à Saint-Albert, et nommé par Mgr Grandin pour présider le pèlerinage qui partait pour la Mission de Sainte-Anne, je me mis bientôt à l'œuvre.

En effet, le 24 juillet, à 2 heures après-midi, je montais en voiture et j'ouvrais la marche du convoi. Nous étions peu nombreux d'abord, mais, des deux côtés du chemin, d'autres pèlerins se joignirent à nous,

et quelques-uns de ceux qui venaient de plus loin purent nous atteindre. Le soir, nous campâmes à la troisième traverse de la rivière Éturgeon, à environ 45 kilomètres de Saint-Albert, et à 25 kilomètres de la Mission de Sainte-Anne. Nous aurions pu, en partant le matin, faire le voyage dans une journée; mais, outre que c'eût été forcer les chevaux, nous préférions nous reposer en route. Les cahots sur ces chemins sont tels, en effet, qu'après une journée entière de marche, on se sent le corps tout brisé, fatigue qui, pour quelques-uns, se fait sentir encore après plusieurs jours. Nous étions environ 500 personnes campées sous des tentes. Le soir, la prière précédée de la récitation du chapelet se fit en commun; je donnai les avis pour le lendemain. Le temps, qui avait été superbe et chaud, se couvrit à la chute du jour, le tonnerre gronda, mais l'orage ne donna que quelques gouttes de pluie. La nuit fut courte et peu silencieuse, les hommes ayant à veiller pour que leurs chevaux, tout en broutant l'herbe de la prairie, ne pussent pas s'éloigner.

Le 24, à 4 heures, nous étions debout. Étant quatre prêtres, nous dressâmes des autels dans deux tentes différentes pour la commodité des pèlerins et pour ménager le temps. A 6 heures, les premières voitures commencent à défiler. L'an dernier, une voiture ouvrait la marche et toutes les autres suivaient de proche, ce qui était plus commode pour la récitation du rosaire en commun et pour le chant des cantiques. Cette année, la poussière était telle sur le chemin, qu'elle nous aurait suffoqués, et qu'il fallut laisser un espace convenable entre les voitures.

A 9 heures moins 20 minutes, le cortège arrive sur la grande place de l'église du pèlerinage, où chaque famille dresse sa tente. Je vais me placer au confessionnal.

L'église se remplit immédiatement ; je vis bien qu'un seul Père ne pourrait suffire à la tâche. Heureusement je n'étais pas seul. Cinq Pères Oblats, les RR. PP. Lizée, supérieur de la résidence, Gabillon, Perrault, Simonin et Dauphin, et deux prêtres séculiers, MM. Beillevaire et Morin, proposèrent de m'aider à entendre les confessions. Le R. P. Lizée avait eu la bonne idée de faire dresser plusieurs confessionnaux à l'église et dans sa maison. Plusieurs des prêtres comprenaient l'anglais et le cris ; ils me furent d'un grand secours. J'eus aussi à entendre des confessions en assiniboine et même en flamand. Nous avions également, au pèlerinage, des Wallons du Luxembourg et des Allemands ; mais ils purent se confesser, soit en français, soit en anglais. Vraie tour de Babel que ces pays de colonisation, car je ne viens peut-être pas de nommer seulement la moitié des langues qui se parlent dans le diocèse de Saint-Albert. A midi sonnant, le dîner. La petite église reste pleine de monde, et une demi-heure après, les confessions recommencent.

Je laisse la préparation du chant, des cérémonies, des processions et des reposoirs à mes confrères. A 6 heures et demie, le souper, suivi de l'intronisation solennelle du nouveau reliquaire de Sainte-Anne, apporté exprès de Sainte-Anne d'Auray par Mgr Grandin. J'expliquai en français et en cris l'histoire de cette relique, et la cérémonie se termina par la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Les confessions recommencèrent pour se continuer jusqu'à minuit. Nous nous retirons alors pour faire un peu de prière et prendre un peu de repos.

Le 26, à 5 heures du matin, les pèlerins nous attendent déjà à l'église pour les confessions qui durent jusqu'à la grand'messe. Il fallut deux prêtres pour distribuer la communion aux fidèles aux deux premières

messes. Dans le camp, plusieurs personnes, ne pouvant être transportées à l'église, durent se confesser et recevoir la communion sous leurs tentes.

A 10 heures commence la messe solennelle. Le maître-autel, orné de trois grandes statues sorties de l'usine de Vendeuvre (Aube, France), et de fleurs magnifiques, étincelait de lumières ; l'autel du reliquaire se distinguait surtout par les cierges nombreux que les pèlerins y firent brûler toute la journée. L'église était absolument bondée, et les deux tiers des pèlerins durent entendre la messe en dehors de l'édifice. Pour leur donner toutes les facilités possibles, la porte ouvrit en grand ses deux battants. Le chœur menaçait d'être faible : le F. Kleiner et le F. Varin, avec deux Sœurs Grises, étaient les seuls vrais chantres venus avec nous de Saint-Albert. Un appel fait aux pèlerins remplit la tribune de chantres qui se divisèrent en deux chœurs, aux voix belles et sonores. Dans les intervalles du chant grégorien retentirent les louanges de sainte Anne en français, en anglais et en cris. Le premier sermon fut en français : Gloires de sainte Anne, mère de Marie, aïeule de Jésus. La tâche du prédicateur devient facile dans ces nombreux concours, où, électrisé lui-même, il parle à une foule surexcitée par le pèlerinage, les cérémonies et les chants. Sa voix puissante atteignit jusqu'aux derniers rangs des pèlerins.

A 2 heures après-midi, la multitude des pieux fidèles remplissait de nouveau l'église et la partie de la place qui fait face à l'enceinte sacrée. La récitation du chapelet fut suivie du sermon en cris, cette langue étant celle comprise par les pèlerins ; puis vint la bénédiction des objets de piété et la vénération des reliques, enfin on annonça la bénédiction des malades. Nous les avions fait placer, ainsi que les représentants des absents, le plus possible à portée du sanctuaire. Ils remplissent

complètement l'église. Quelle foi admirable, quelle confiance, quelles prières ferventes de ces chrétiens, blancs, métis ou sauvages ! Ils viennent chercher la santé du corps, et aussi je dirai surtout celle de l'âme. Ils obtiennent bien certainement toujours celle-ci, et quelquefois celle-là. Le registre *ad hoc* porte plusieurs guérisons extraordinaires opérées ces deux dernières années, et on parle d'autres opérées cette année. Voici les principales parmi celles dont j'ai été témoin :

1° Le R. P. Gabillon, guéri subitement d'une maladie de poitrine très avancée et déclarée incurable par les docteurs. 26 août 1892.

2° Une fillette de dix ans, guérie subitement de la danse de Saint-Guy. 26 août 1892.

3° Une femme bien souffrante et souvent alitée depuis plusieurs années, tombe de voiture avec sa compagne en se rendant au pèlerinage. Cette chute augmente son mal considérablement. Sainte Anne lui rend subitement la santé et la guérit de ses infirmités. 26 août 1891.

4° Cette année, un jeune homme de dix-sept ans, perclus de tous ses membres depuis plusieurs années, s'est fait transporter à l'église où j'ai entendu sa confession. On l'a assis sur une chaise, mais j'ai dû le tenir par les deux épaules, appuyé contre le dossier de son siège, pendant qu'on lui donnait la communion. Je tenais aussi le linge blanc qui lui servait de nappe de communion et qu'il ne pouvait tenir lui-même. On le dit guéri ; je ne l'ai pas vu depuis, mais si le fait est vrai, c'est évidemment un miracle de première classe. 26 août 1894.

Justement, le jour de la fête, on disait devant moi à William Cust, un brave fortuné Irlandais : « Quelqu'un a assuré que vous n'étiez pas au pèlerinage, parce qu'il ne vous a pas vu. — Allez lui dire, répondit-il, que vous m'avez vu ici ; et sachez bien que W. Cust veut venir au

pèlerinage tous les ans, jusqu'à la fin de sa vie (il passe la soixantaine), et si on ne le voit pas ici à la fête de sainte Anne, on saura par le fait même qu'il est au lit, retenu par la maladie. Avant-hier soir j'avais une forte fièvre et un violent mal de tête. Pourtant, dis-je, il faut que demain je fasse mes 70 kilomètres. Hier matin, le mal de tête n'avait pas diminué, la fièvre seule avait disparu. Je suis venu ; je suis bien. Vive la bonne aïeule! »

A 6 heures du soir, bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. A 9 heures, procession aux flambeaux dans l'ordre suivant : derrière la croix, les femmes sur deux rangs, et, derrière elles, les hommes également sur deux rangs. Vers la tête de la procession, un nombreux chœur de femmes répondait à un puissant chœur d'hommes se tenant à l'autre extrémité de la procession. On chantait des cantiques en français, en anglais, en cris et aussi des hymnes en latin. Entre les rangs de la procession, plusieurs bannières étaient portées par des garçons et des jeunes filles. Le reliquaire, placé sur un brancard décoré avec goût, était porté à quatre sur les épaules des hommes qui se relevèrent plusieurs fois, et qui marchaient à l'arrière de la procession, immédiatement devant le célébrant. C'était entre 9 et 10 heures du soir, au moment du crépuscule, où nos flambeaux aux couleurs multiples faisaient le plus bel effet. On a compté 800 personnes à cette procession.

Le vent, qui avait soufflé un peu tout le jour, se calma au moment du départ. Cette fête de sainte Anne fut aussi favorisée par un temps couvert, qui, sans faire craindre la pluie, tempérait l'ardeur du soleil. Sainte Anne nous avait réellement donné un beau jour, comme nous le lui avions demandé dans un des cantiques en son honneur.

Au retour de la procession, la fête se termina devant la porte de l'église par le chant enthousiaste du *Te Deum*,

et chacun s'empressa d'aller jouir d'un repos bien doux, en repassant dans son esprit les heureuses impressions de la journée.

Environ 600 personnes ont communié le jour de la fête, et 150 le lendemain. Le pèlerinage, y compris les enfants, était de 1000 personnes environ. Il n'y a eu de tout le temps ni jeux, ni paroles bruyantes. L'église n'a pas désempli, et pendant que les femmes préparaient les repas, les hommes veillaient à leurs chevaux, étant assis sur le gazon, et s'entretenant tranquillement du pèlerinage et de leurs familles.

Durant ces trois jours, la veille de la fête, la fête et le lendemain, on s'occupa uniquement de la prière, et toute préoccupation étrangère fut bannie soigneusement.

Le 27, les messes commencèrent dès 4 heures et demie. Les communions eurent lieu à la première heure. Le déjeuner et les préparatifs du retour se firent à la hâte, mais non sans un regard fréquent du cœur vers ce sanctuaire béni dont il fallait se séparer. A 6 heures, les premières voitures s'ébranlent, et la récitation du rosaire commence pour n'être guère interrompue que par les chants des cantiques jusqu'au retour de Saint-Albert, où nous arrivâmes le même jour. Tous les pèlerins se sont bien promis de revenir l'an prochain en plus grand nombre encore.

Veuillez, mon très révérend Père, agréer l'hommage du plus profond respect, avec lequel je suis

Votre très humble et tout dévoué fils en Jésus et Marie-Immaculée.

V. Végréville, o. m. i.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. J.-M. RAPHAEL LE JEUNE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Kamloops, 24 novembre 1894.

Très révérend et bien-aimé Père,

Le souvenir de votre visite ne s'est pas effacé de notre cœur. La mémoire de ces quelques beaux jours passés en votre compagnie et sous votre regard paternel reste pour nous encourager dans nos misères et nos difficultés. Que de choses depuis lors! Je n'ai guère à vous informer que de ce qui me concerne.

Je vous laissai, avec regret, continuer votre voyage de North-Bend. Je fis faire une dernière communion à cette malade que j'avais confessée en descendant, et elle mourut en paix quelques jours plus tard. Je descendis le lendemain, à la station, plus à l'ouest, pour baptiser celle qui m'attendait avec tant d'anxiété. Elle n'est pas morte, mais guérie et heureuse d'être chrétienne. Après deux jours passés à Kamloops, j'arrivai, le 14 juillet, à Shushwap, pour y recommencer le genre de vie que vous avez vu à Sainte-Marie. Deux cent cinquante à trois cents sauvages réclamaient tous mes soins. De retour à Kamloops le 20 juillet, je dus demeurer quatre à cinq jours avec deux cents autres sauvages qui ne s'étaient pas confessés depuis Pâques. Les sauvages de Kamloops ont une dévotion spéciale à sainte Anne, et j'ai cru devoir l'entretenir autant que possible en leur faisant chômer chaque année la fête de sainte Anne, après s'y être préparés par trois à quatre jours de retraite. Cette fois, la fête et la retraite ont été plus ferventes que jamais. Deux sauvagesses, qui avaient eu le

malheur de tomber dans le péché, ont eu le courage de s'imposer des pénitences et des humiliations publiques. Elles ont pris tous leurs repas à genoux, matin et soir, au pain et à l'eau. Elles sont allées, quatre fois par jour, demander pardon à Jésus crucifié, à genoux devant la douzième station du chemin de croix; matin et soir, dans nos réunions, elles sont venues, aussi à genoux, demander pardon à leurs maris, se faire mettre par eux une corde au cou, s'agenouiller pieds nus devant toute l'assemblée, baiser la terre et tenir les bras en croix durant la récitation des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

Le jour de sainte Anne, environ 130 communions ont clôturé les saints exercices. Le lendemain, je pars pour passer le dimanche à Lytton, avec les quelques blancs et sauvages catholiques qui s'y trouvent. Après être revenu pour deux ou trois jours à Kamloops, je suis, le 3 août, à Ashcroft, et puis sur le chemin du *Caribou* et de William's Lake. A 10 milles du chemin de fer, les sauvages de Bonaparte étaient réunis pour m'attendre. Je passai avec eux six à sept jours bien employés, à l'aide de la sténographie, pour laquelle ils avaient d'autant plus de zèle qu'ils avaient été les derniers à l'apprendre; 120 confessions et 60 communions ont couronné les exercices. La chaleur, ces jours-là, était extrême. Aussi les serpents à sonnettes du voisinage sont-ils venus nous faire une visite. Un matin, pendant que nous étions en réunion, des jeunes gens sont venus me demander s'ils pouvaient tuer un serpent à sonnettes, un gros *étout*, comme disent les Canadiens, ayant six ans. Ils venaient de le faire sortir d'une maison où il s'était glissé par la porte ouverte, au moment où un bébé de un ou deux ans levait la main pour le prendre comme un jouet. « Pourquoi pas? dis-je. — On

nous a dit qu'il n'est pas bon de tuer un serpent à sonnettes. — Je ne vois pas ce qu'il y a de mal, leur répondis-je. Peut-être son compagnon viendra le chercher, alors vous pourrez le tuer pareillement. » En effet, le compagnon est venu le lendemain et il a eu le même sort que le premier.

Pendant que j'étais à Bonaparte, des sauvages de Clinton et de High-Bar sont venus me voir et me demander d'aller chez eux confesser leurs malades et leur bénir un chemin de croix. Ces sauvages se trouvent à l'extrémité de trois districts : celui de Kamloops, celui de William's Lake et celui de Lilloet, visité par le P. Bunoz, supérieur de Sainte-Marie. Je n'osai pas résister à leurs désirs. En route, je rencontrai Mgr Durieu, qui retournait de William's Lake, et qui me donna les facultés nécessaires pour le chemin de croix. J'arrivai à Clinton et j'y reçus le meilleur accueil de la part des blancs et des sauvages. Ces derniers étaient jaloux des autres sauvages à cause de la sténographie, qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion d'apprendre. Dès mon arrivée, un tableau fut dressé, et voilà tout le monde à l'œuvre, hommes, femmes, enfants, jusqu'aux vieillards, qui s'étaient procuré des lunettes pour cela ; eh bien, il y en avait de cinquante ans qui écrivaient très correctement après quelques essais.

Mais les habitants de High-Bar étaient là, m'attendant pour aller chez eux ; j'étais un peu paresseux. Les chrétiens de Clinton me décidèrent en me disant qu'ils m'accompagneraient tous. Plus d'hésitation possible. Après deux nuits passées à Clinton, nous voilà tous à cheval pour High-Bar. On avait eu soin de me choisir le cheval le plus rapide et le plus doux en même temps. J'avais peu à faire pour que mon coursier prît aussitôt le triple galop. Aussi, on eut bien

vite franchi les 25 milles qui séparent Clinton de High-Bar.

Nous avons monté toute la hauteur des montagnes. Il en faut maintenant descendre. Mais quelle descente ! Figurez-vous les hauteurs que vous avez vues autour de North-Bend. Laissez-en partir un rocher, il s'en ira, par une course accélérée, se précipiter dans les eaux du Fraser. C'est sur une pente pareille qu'il nous faut descendre cette montagne, en faisant des zigzags interminables le long d'un sentier suffisant pour le passage d'un cheval. Montre en main, nous mîmes soixante-dix minutes.

Arrivé à High-Bar, je fus l'objet d'attentions extraordinaires de la part des Indiens. Ils me nourrirent comme un prince et ne cessèrent de me remercier d'être venu les voir. Très assidus aux leçons, ils passaient les nuits à répéter ce qu'ils avaient appris durant le jour : 50 à 60 confessions furent le résultat des trois jours que je leur consacrai. Les Clintons étaient inclus dans ce nombre. C'est à peu près toute la population de ces deux camps réunis. Lundi 13 août, j'étais de retour à Clinton, mardi 14 à Ashcroft, et le 15 au matin, je disais la messe à Kamloops, où les sauvages s'étaient donné rendez-vous. Je restai quelques jours à la maison, ou plutôt chez le P. Carion, à l'école industrielle. Le P. Carion était allé voir Monseigneur pour affaires. Dimanche 20 août, nouvelle visite à Lytton. Lundi, retour à Kamloops. Dès le jeudi ou vendredi suivants, je me rends à Nicola, puis aux mines de Granite-Creek, où je vais tous les ans, à cette époque, confesser quelques catholiques perdus dans ces montagnes, et baptiser leurs enfants. Le 2 septembre, je m'arrête à Coldwater, où cinquante à soixante de mes sauvages se trouvent ensemble pour se confesser et communier. Du 6 au

10 septembre, à Quilchena. Là, nous avons nos réunions en plein air, à l'ombre des broussailles.

Le 11, retour à Kamloops. De là, visite à Lytton, à North-Bend, à New-Westminster, où je passe quatre à cinq jours avec Monseigneur, surtout pour concerter la rédaction du Kamloops-Wawa.

Je commençai le mois d'octobre à Kamloops par une huitaine de bénédictions du Saint-Sacrement, auxquelles nos sauvages furent très fidèles. Du 7 au 14 octobre, je devais être à la Fourche du Nord, où vivent cent trente sauvages, à 50 milles nord de Kamloops. Du 20 au 26, j'étais à Deadman's-Creek avec quelque cent cinq autres sauvages. La principale opération, dans ce dernier endroit, a été de lambrisser la sacristie, ou chambre du prêtre, laquelle était bien misérable. Nous avons réussi à la rendre très convenable.

Le 27 octobre, je me retrouvai à Kamloops avec trois cents sauvages environ, pour préparer la fête de la Toussaint. C'était comme la rentrée des classes d'hiver. Le premier jour, on était un peu rouillé. Les sauvages, qui ne faisaient que d'arriver de la chasse, étaient étonnés de se voir papier et crayon à la main. Il fallait composer. Quatre prix furent décernés. Les courages se rallumèrent. Le lendemain, tout le monde aurait gagné des prix. Nous avons, ces jours-là, repassé de l'histoire sainte et du catéchisme. Mgr Termoz est venu constater ce qui se faisait et donner la communion à cent cinquante sauvages environ, le 1er novembre. Le soir, le glas sonnait à toutes les heures, réclamant des prières pour les trépassés. De 11 heures à minuit eut lieu en commun, pour les pauvres âmes, la récitation du rosaire. Le 2 novembre, messe des morts. Une collecte à l'intention des défunts leur procure trente-quatre messes.

Pas de repos pour les méchants ; méchant ou non,

guère de repos pour moi. A peine ai-je fini de toucher la main à mes trois cents fidèles réunis à Kamloops, que voilà le chef de Shushwap, venu me chercher pour aller ouvrir sa nouvelle église : 23 mètres de long sur 7 mètres de large. Je n'ai que le temps de mettre en place les objets de Kamloops et de faire les emplettes nécessaires pour Shushwap.

J'étais encore occupé à 11 heures du soir ; à 3 heures, on était parti, et à 4 h. 30 rendu à Shushwap, mais accablé de fatigue. A la maison, rien de prêt, pas une porte, pas une fenêtre en place, pas même le poêle de la chambre. Je m'empresse de dire la messe à 5 h. 30. J'essaye de reposer : inutile, il fait trop froid. Et puis, si je dors, comment les préparatifs se feront-ils ? Je me lève donc. A l'œuvre, sauvages ! Vous, quatre ou six, lambrissez un pan de muraille ; vous autres, quatre encore, occupez-vous des portes ; vous, de l'escalier ; vous, du poêle ; vous, des fenêtres. J'avais la satisfaction, le soir, de voir tous les travaux finis, de trouver une sacristie et par-dessus une chambre à part bien aménagée. Je fais dire les prières du soir, et le lendemain, à 8 heures, on commence la bénédiction de l'église. Chant des litanies des saints, messe royale, etc. A 10 heures, déjeuner ; à midi, réunion. Nous n'avons pas d'autre local que l'église.

Après avoir exercé mes sauvages à la lecture et à l'écriture sténographiques, en chinook, je fais alterner les chants avec la vie des saints, l'enseignement de l'histoire sainte et du catéchisme. Désormais, grâce à la sténographie, adaptée à notre langue internationale dans ces régions, il y aura de l'uniformité dans l'exposé de notre catéchisme. D'après la volonté expresse de notre regretté Mgr d'Herbomez, nous avions adopté, il y a une dizaine d'années, un texte ou formulaire en anglais. Je le tra-

duis en chinook, soumettant les feuilles d'essai à la compétence incontestée de Sa Grandeur Mgr Durieu, avant de les reproduire partiellement dans le *Wawa* de Kamloops.

Avant de terminer les exercices de la retraite au camp des *Shushwap*, il fallait songer à infliger aux scandaleux les pénitences publiques qu'ils avaient méritées. Ce n'est pas toujours commode. Voici, par exemple, un jeune époux qui, lorsqu'il lui arrive de se griser un peu, est loin d'user de tendresse envers sa femme. Celle-ci, qui n'est pas non plus un modèle de patience, refuse de recevoir en silence et avec résignation les coups et les mauvais traitements. Que faire? J'ai déjà sévi envers le coupable à une dernière visite. Il ne s'est pas amendé. Il faut donc se montrer énergique; je punis de nouveau le délinquant, mais il a recours à un subterfuge : « Père, dit-il, ne me punis point, car je suis malade!... » Espérons que la honte et le remords le ramèneront à de meilleurs sentiments et à une conduite plus chrétienne.

Pendant ces exercices, nous attendions avec impatience l'envoi d'une cloche pour notre nouvelle église. Cette cloche, du poids de 400 kilogrammes environ, est aujourd'hui payée par une souscription ouverte dans la tribu par le chef; elle coûte 185 dollars, ou 925 francs, somme respectable pour ces pauvres sauvages. Des jeunes gens passèrent en vain plusieurs nuits à la station : la cloche, tant désirée, ne vint pas, et je dus me séparer de ces chers chrétiens, heureux du moins d'avoir entendu 250 confessions et distribué une centaine de communions. Que le Cœur Sacré de Jésus les conserve toujours dans la simplicité de leur foi et dans l'estime et l'amour de la sainte Eucharistie!

Notre ministère dans ces régions est, comme vous le savez, mon très révérend Père, une succession ininter-

rompue de courses ; c'est une sorte de mouvement perpétuel, genre d'existence qui nous est commun d'ailleurs avec tous les missionnaires de l'extrême Nord. Le moindre inconvénient est la fatigue physique; ce que les Européens accourus dans ces parages s'imposent pour les nécessités de la vie et par l'appât d'un gain pécuniaire, nous devons être heureux de l'accepter par amour pour Notre-Seigneur et le salut des âmes. De retour à Kamloops le 12 novembre, il fallut se rendre le 18 à North-Bend, revenir le 19 à ma Mission, en compagnie de deux jeunes garçons, nouvelles recrues pour l'école industrielle du R. P. Carion, puis repartir le 21 au soir pour Bonaparte, où plus de 120 sauvages étaient réunis. Après huit jours consacrés aux exercices de la Mission, je me dirigeai le 29 vers Clinton pour y évangéliser les sauvages de High-Bar ; ils s'y étaient rendus, sachant bien qu'il m'était impossible, cette fois, d'aller jusqu'à leurs demeures, à travers les montagnes couvertes de neige. Au mois d'août dernier, je leur avais donné les premières leçons de sténographie ; depuis cette époque, ils ont réalisé de rapides progrès, grâce à des répétitions quotidiennes, prolongées jusqu'à une heure avancée de la nuit. Un jeune homme me raconte que ses parents l'ont entendu à diverses reprises répéter ses leçons tout haut durant son sommeil. Aussi quelle n'est pas ma joie de constater que la plupart de ces chers chrétiens savent lire couramment les imprimés sténographiques en chinook. Toutes les familles à peu près se sont empressées de prendre un abonnement aux publications de Kamloops. Le bien réalisé ici par le missionnaire dans ces âmes si avides de la grâce divine pourra ainsi se développer et se continuer à distance au moyen du *Wawa*.

Ce matin même, j'ai quitté ces familles chrétiennes.

Je me suis mis en route par un froid très vif; la neige couvre le sol et, en ce moment, elle atteint une épaisseur de plus de 30 centimètres; malgré mille difficultés, notre traîneau à chevaux nous a permis de franchir 13 lieues depuis 7 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi.

Depuis ce moment, je constate qu'il n'y a aucun intérêt à tuer le temps en conversations futiles avec les employés de la station d'Ashcroft; je m'installe dans un coin du bureau du chef et je me fais un plaisir et un bonheur de vous entretenir, à distance, de mes occupations et de mes espérances.

Le travail ne manque point, vous le savez assez, mon très révérend Père; depuis votre passage ici, le R. P. Peytavin nous a quittés : un ouvrier de moins laisse sentir aux autres le poids du fardeau qui pèse plus lourd sur leurs bras. Mais la bonne Providence veille à tout et nous attendons du renfort avec patience et confiance. Après demain, il faudra repartir pour *Nicola*, à peine de retour à Kamloops, où je devrai être de nouveau pour commencer les travaux préparatoires de la fête de Noël avec environ 500 sauvages.

La petite *Revue sténographique*, sur laquelle je reviens si souvent avec une sorte de monomanie, mais dont les résultats sont si consolants et peut-être si pleins d'avenir, réclame, pour chaque page, un travail persévérant de près de deux heures. Les divers rédacteurs de périodiques savent assez dans quel cercle ils tournent sans cesse : à peine a-t-on joui de la satisfaction d'avoir terminé un numéro mensuel qu'il faut immédiatement recueillir les matériaux de la publication prochaine; c'est l'histoire du boulanger qui ne laisse jamais refroidir son four.

Le Sacré Cœur et Notre-Dame de Lourdes ont daigné bénir cette œuvre qui leur est consacrée. C'est ainsi que

le mois d'octobre a fourni une recette de 150 dollars, ou 750 francs ; le mois de novembre permet jusqu'ici d'en espérer autant. Notre-Dame de Lourdes, dis-je, semble s'intéresser d'une façon visible à notre petite œuvre. En voici la preuve :

Le 31 octobre dernier, je recevais de Chicago une lettre de douze pages, écrite par une jeune personne qui exprimait son étonnement et sa surprise ; la publication du *Wawa* avait piqué sa curiosité au dernier degré. Se trouvant en rapports fréquents avec les rédacteurs des principaux organes de publicité de la grande cité américaine, écrivain elle-même, elle demandait tous les renseignements les plus minutieux sur l'origine, les développements et les progrès de notre modeste *Revue*. L'occasion de se faire connaître s'offrait d'elle-même ; il fallait la saisir aux cheveux, en envoyant les renseignements désirés. Aussitôt, nouvelle lettre de dix pages : avouez qu'en Amérique l'art épistolaire est à l'avenant du reste, sinon grandiose, du moins prolixe et volumineux. Je fournissais les renseignements complémentaires.

J'attendais les résultats, lorsque le 20 novembre dernier, je reçus une nouvelle lettre non moins longue que les aînées. Les éditeurs des plus grands journaux de Chicago s'intéressaient, paraît-il, vivement au *Kamloops Wawa*. Ils ont en vérité usé largement du don d'amplification qui est le propre des journalistes, car j'ai reçu deux articles, parus dans les journaux, c'est-à-dire trois colonnes, de 400 lignes chacun, sur la sténographie et son usage dans l'évangélisation des sauvages.

Mais je dois ajouter que, dans les deux premières lettres, je ne sais trop pourquoi, la personne en question me parlait de Notre-Dame de Lourdes. Notre jeune savante, qui n'est pas catholique, n'avait jamais entendu

parler de Lourdes, disait-elle, jusqu'à l'été dernier. Savez-vous comment elle en a fait la connaissance ? Par la lecture du fameux ouvrage du romancier Zola ! Elle fut très étonnée de lire en sténographie l'histoire du célèbre pèlerinage ; elle ne me ménagea pas les questions sur ce sujet. Je m'empressai de lui expédier, comme antidote, le livre de M. H. Lasserre, ainsi qu'un autre volume en anglais. Daigne Notre-Dame de Lourdes continuer son œuvre et accorder à ces écrivains civilisés la foi vive et ardente de nos Indiens catholiques!

Il est temps, mon révérend Père, de clore cette lettre, qui, je le crains, ne saurait vous offrir qu'un intérêt secondaire. Laissez-moi vous dire en terminant que le *Kamloops Wawa* atteint un tirage régulier de 1 200 exemplaires. Le premier ministre de la Colombie britannique, M. Davie, est venu me surprendre un soir : il a fallu lui céder, séance tenante, trois volumes reliés de la publication. Il m'a fait la promesse de continuer les abonnements et de travailler lui-même à la diffusion de l'œuvre. C'est plus que je n'osais espérer d'un personnage si haut placé.

Depuis, nous avons été honorés de la visite de lord Aberdeen, gouverneur général du Canada. J'ai dû lui céder aussi des exemplaires du *Wawa*. Son Excellence, ainsi que sa dame, ont paru prendre intérêt à cette publication.

Daignez agréer, très révérend et bien-aimé Père, l'assurance de ma soumission respectueuse et de ma filiale affection en N.-S. et M. I.

J. M. Raphaël Le Jeune, o. m. i.

MISSIONS DE CEYLAN

VICARIAT DE COLOMBO

RAPPORT ADRESSÉ PAR Mgr MÉLIZAN AU T. R. P. GÉNÉRAL. (AOUT 1893 — 1er SEPTEMBRE 1894.)

Une année s'est écoulée depuis le jour où, débarquant à Colombo, j'ai pris la direction de cet archidiocèse que le Souverain Pontife a bien voulu confier à ma sollicitude pastorale.

Je n'ai eu qu'à me louer de l'accueil tout cordial, et je puis dire enthousiaste, avec lequel j'ai été reçu par toutes les classes de la société, et je suis heureux de constater que les bons rapports établis, dès le commencement, avec les divers représentants de l'autorité civile continuent à se maintenir au grand avantage de notre sainte religion.

Mon premier soin a été de bien me rendre compte de l'état des nombreuses œuvres déjà créées en ce diocèse par mes illustres et vénérés prédécesseurs, et plus récemment par Mgr BONJEAN, de bien regrettée mémoire. A cet effet, je me suis mis sans retard à visiter d'abord les églises et paroisses de la ville, avec les nombreuses institutions d'éducation et de bienfaisance qui s'y rattachent. Partout j'ai été grandement édifié et consolé en voyant le bien considérable qui se fait dans cette ville de Colombo, qui compte plus de 32000 catholiques.

J'ai ensuite entrepris une tournée pastorale dans les principales Missions de l'archidiocèse, et j'ai visité successivement : 1° la Mission de Negombo, où les travaux de construction d'une vaste et belle église de style renaissance sont poussés activement ; 2° la Mission de Duwa, résidence, durant longtemps, d'un prêtre goanais,

et théâtre des luttes des schismatiques ; grâce à Dieu, tout est dans l'ordre maintenant : soumission au missionnaire, bonne entente entre les chrétiens des deux anciennes factions ; 3° la Mission de Moratuwa, où les Religieuses Franciscaines missionnaires de Marie ont une école anglaise, une école singalaise, un orphelinat et une crèche pour les petites filles de parents païens ; 4° la Mission de Kalutara; 5° la Mission de Pamunugama ; 6° la Mission de Maggona, où se trouvent un orphelinat et une école industrielle pour les jeunes garçons de parents bouddhistes.

J'ai été heureux de constater partout les heureux progrès de notre sainte religion dans ces Missions florissantes. Ces progrès se manifestent, soit par la régularité à venir à la sainte messe et aux offices de l'église, soit par la fréquentation des sacrements, soit par la ferveur des diverses confréries pieuses, soit par la construction de belles et vastes églises, soit enfin par le nombre et le succès des écoles : chaque village a son école de garçons et son école de filles; dans quelques localités, les écoles des filles sont dirigées par les Religieuses indigènes de Saint-François-Xavier, qui ont leur maison mère à Colombo, au couvent des Sœurs européennes du Bon Pasteur.

Durant l'année qui vient de s'écouler, il y a eu dans quatre chrétientés un peu d'agitation, ce qui, grâce à Dieu, n'a duré que quelques semaines ; dans deux localités, les chrétiens refusaient de reconnaître au missionnaire le droit et le devoir d'administrer les revenus des églises, et voulaient les administrer eux-mêmes à leur façon, c'est-à-dire les gaspiller. Après quelques essais de résistance, ils ont fini par reconnaître leurs torts, se sont soumis et se sont réconciliés avec le missionnaire ; dans deux localités, la difficulté venait, dans l'une, au sujet

des bancs, dans l'autre au sujet des chantres de l'église.

En général, nos chrétiens singalais, doués d'un tempérament violent, sont prompts à se porter aux extrêmes ; à la moindre contrainte pour leur faire observer la discipline, ils menacent de chasser le prêtre, d'amener un ministre protestant... de faire schisme, etc. Mais si, sans s'effrayer ou se fâcher de ces menaces, on sait tenir bon et leur montrer leur devoir, ils finissent par se calmer, viennent demander pardon et se conduisent bien.

La faible partie des schismatiques jacobites qui tient encore à Colombo l'église autrefois sous la juridiction de l'archevêque de Goa végète dans l'obscurité ; personne ne s'occupe d'eux, à peine douze familles, parmi lesquelles deux retours au moment de la mort. Dernièrement, un retour qui a eu plus d'éclat est celui du fils du principal fauteur du schisme. Ce jeune homme, qui a reçu une partie de son éducation en Angleterre, s'est séparé complètement des schismatiques, et malgré les menaces de la part de son père, a fait sa soumission entre les mains du missionnaire local.

Nous avons tout lieu d'espérer que ce retour en entraînera d'autres, et que, bientôt, les derniers vestiges du schisme auront disparu de Colombo.

Pour avancer l'œuvre de l'évangélisation des bouddhistes, j'ai divisé la Mission de Midellavitta, à 15 milles nord-est de Colombo, réservant pour la partie la plus avancée au milieu des bouddhistes un missionnaire qui demeure tout spécialement chargé de ce nouveau champ apostolique ; déjà une nouvelle chrétienté a été formée, et nous préparons l'érection d'une petite chapelle dans le village de Bollatte : une trentaine de conversions ont eu lieu, d'autres se préparent.

Dans la Mission de Moratuwa, à 12 milles au sud de Colombo, nous avons eu le bonheur de constater un

bon nombre de conversions, surtout parmi les Singalais protestants : les missionnaires ont reçu déjà plus de 20 abjurations. Pour mettre à profit ce mouvement de conversions, nous préparons l'établissement d'une école et d'une petite chapelle dans celui des centres protestants qui nous donne le plus d'espoir.

A 30 milles dans l'intérieur, sur les confins de la Mission de Maggona, se trouve le grand village de Molkave, centre d'un district tout peuplé de bouddhistes ; une portion de cette population bouddhiste étant de la même caste que les chrétiens de Maggona, ces gens ont moins d'objections à se convertir que ceux des autres castes, car ils savent qu'ils trouveront aide et secours et des alliances pours leurs enfants parmi les chrétiens de Maggona, leurs frères de caste ; nous avons donc établi dans ce village une école pour les garçons et une autre pour les filles. Le missionnaire y est allé dire la sainte messe ; les chefs bouddhistes lui ont fait bon accueil. Si nos espérances se confirment, nous construirons là une petite chapelle.

L'œuvre de l'établissement d'un collège à Colombo, pour la haute éducation de notre jeunesse catholique, est en pleine voie de réalisation. De belles constructions s'élèvent sur un vaste et magnifique terrain situé au centre de la ville ; des professeurs se préparent en Angleterre, et tout sera prêt, avec l'aide de Dieu, pour l'ouverture des cours, dès la fin de 1895.

Suit un tableau sommaire de l'état du personnel, des institutions, œuvres, paroisses et Missions. Voici le résumé des fruits apostoliques obtenus par nos Pères dans l'archidiocèse de Colombo, du 1er septembre 1893 au 31 août 1894 :

Baptêmes d'enfants de chrétiens.........	4752	5217
— — d'hérétiques.........	50	
— — de païens...........	415	
— d'adultes hérétiques	141	1004
— — païens..............	863	
Mariages..............................	1226	
Confessions...........................	180104	
Communions	179067	
Viatiques.............................	1243	
Extrêmes-onctions	2273	
Confirmations.........................	3519	

Personnel et établissements.

1 archevêque, 52 missionnaires.
1 grand séminaire avec 5 élèves, 1 petit séminaire avec 19 élèves.
12 religieuses européennes du Bon-Pasteur.
20 religieuses franciscaines missionnaires de Marie.
9 petites sœurs des pauvres, 72 vieillards.
60 religieuses indigènes de Saint-François-Xavier.
20 frères des écoles chrétiennes.
4 frères indigènes de Saint-Vincent de Paul.
1 orphelinat de garçons, 75 enfants.
4 orphelinats de filles, 200 enfants.
1 crèche, 29 enfants.

Écoles anglaises.

11 pour garçons.................... 1715 élèves.
8 pour filles...................... 726 —

Écoles vernaculaires.

101 pour garçons.................... 8937 élèves.
108 pour filles...................... 7112 —
Soit un total de 228 écoles pour 18490 élèves.

Pour faire suite au rapport qu'on vient de lire, nous donnons le récit suivant que nous apporte le *Ceylon catholic Messenger.*

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH.

Cette cérémonie, depuis longtemps attendue, fut solennellement accomplie le samedi 15 décembre. Un nombre considérable de catholiques de toutes les classes de la société s'étaient réunis sur l'emplacement du col-

lège, et la foule eût été plus nombreuse encore sans une pluie malencontreuse qui empêcha beaucoup de personnes d'arriver à temps.

L'entrée du *Lake House* (maison du lac) était ornée d'un grand et splendide arc de triomphe, élevé aux frais de M. Daniel de Silva, l'un des principaux soutiens du nouveau collège. D'un côté, on lisait cette inscription : « Bienvenue à Son Excellence le délégué apostolique ! » et d'un autre côté, ces mots du livre des *Proverbes*, faisant allusion au but du futur collège : « Donner la pénétration aux enfants, aux jeunes gens la science et l'intelligence. »

Tout le parcours, à travers les terrains, les jardins, jusqu'au lac, était décoré, et un grand arc de triomphe s'élevait au milieu des fondations du futur édifice.

C'est là qu'avaient été préparés des sièges pour les hauts dignitaires, dont la présence allait r hausser l'éclat de la fête. Sous la véranda de l'ancienne maison étaient appendus aux murs les plans du nouveau collège, ce qui permettait aux visiteurs d'admirer le style et les proportions du monument projeté. La construction, à trois étages, doit avoir 196 pieds de long sur 54 de large. Cinq tours, une à chaque coin, et une plus large au centre, donneront à l'édifice un aspect vraiment imposant. La tour du centre doit avoir 80 pieds de haut. Au rez-de-chaussée, seront un escalier monumental et sept salles de classes. Le premier étage contiendra trois autres salles de classes, la salle d'étude pour les pensionnaires et la salle du collège de 70 pieds sur 50. Le deuxième étage sera tout entier consacré aux dortoirs.

Le plan de cette magnifique construction a été dressé par la maison Walker fils et C°, aux soins desquels est aussi confiée la surveillance du travail. Le plan général comprend en outre deux ailes se rattachant par angles

droits au principal corps du bâtiment ; mais celles-ci seront construites plus tard, et l'ancienne maison, vaste et solide, pourra être utilisée pour la chapelle, les chambres des professeurs, le réfectoire et l'infirmerie.

Le cortège épiscopal, composé de Son Excellence le délégué apostolique, de Sa Grâce l'archevêque de Colombo, et de Nosseigneurs de Kandy et de Jaffna, arriva en landaus, au collège, à 5 heures et demie. Avec eux se trouvaient réunis plus de vingt Pères Oblats, deux séminaristes bénédictins de Kandy, les séminaristes de Colombo, plusieurs Frères de l'institut Saint-Benoît, de nombreuses familles européennes, cinghalaises et tamoules, et grand nombre de personnages distingués. Le maître de la maison était le R. P. Guglielmi, le bon et zélé promoteur de cette grande cérémonie, l'*alter ego* du R. P. Lytton, actuellement en Europe. Entouré des membres laïques du comité, dont il est le président, il reçut le cortège épiscopal, à son arrivée, sous le porche de l'ancienne maison.

En face de ce porche, sous une véranda, prit place Mgr Zaleski, délégué apostolique, ayant à ses côtés Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, Mgr Pagnani, évêque de Kandy, Mgr Joulain, évêque de Jaffna et Mgr Vistarini.

Le comité s'approcha alors et M. de Sampayo, avocat, lut l'adresse suivante :

A Son Excellence Révérendissime Mgr Ladislas-Michel Zaleski, *archevêque de Thèbes, délégué apostolique des Indes orientales.*

Excellence,

Le comité de construction du collège Saint-Joseph a l'honneur d'offrir à Votre Excellence un cordial souhait de bienvenue et l'expression de ses plus sincères remerciements pour la bonté avec laquelle vous avez bien voulu consentir à pré-

sider cette cérémonie de la pose de la première pierre du nouveau collège.

Depuis quelques années, l'augmentation croissante de la population catholique de Ceylan et les circonstances des temps actuels manifestaient avec évidence l'impérieux besoin d'un établissement de haute éducation pour les enfants catholiques. Notre à jamais regretté archevêque, Mgr Bonjean, comprenant cette nécessité, fit au diocèse un appel qui rencontra bientôt un chaleureux accueil parmi les laïques catholiques. Sa Grâce, notre bien-aimé archevêque actuel, désireux de continuer une œuvre si chère au cœur de son illustre prédécesseur et si essentielle aux progrès de l'éducation catholique, a si puissamment aidé les efforts du comité, que, après avoir acquis un emplacement convenable, nous pouvons aujourd'hui poser la première pierre de la nouvelle construction, événement qui est pour le collège Saint-Joseph le gage d'un avenir prospère.

Notre comité voudrait reconnaître, par ses sentiments d'affection et de fidélité, la précieuse bénédiction accordée par le Saint-Père au début de cette entreprise, et il se réjouit qu'une si haute approbation soit de nouveau confirmée par la présence du représentant de Sa Sainteté à cette cérémonie. Nous considérons aussi comme de bon augure la coïncidence de la fondation du collège avec le jubilé du Saint-Père.

A Nosseigneurs les évêques de Kandy et de Jaffna, nous sommes profondément reconnaissants des encouragements que nous apporte leur présence à cette fête. Cette sympathie et cet intérêt témoignés par toute la hiérarchie de Ceylan nous sont des preuves que les bienfaits de notre collège ne seront pas limités à cet archidiocèse, mais qu'ils s'étendront à la population catholique de l'île tout entière.

Nous ne doutons pas qu'une œuvre, commencée sous de si hauts patronages, n'arrive à la complète réalisation qui est l'objet de nos plus chères espérances.

Avec un profond respect, nous sommes de Votre Excellence les très obéissants serviteurs en Jésus-Christ.

LES MEMBRES DU COMITÉ DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH.

Cette adresse était écrite sur un magnifique parchemin, ornée d'une vue à vol d'oiseau du futur collège, d'une image de la Science et d'emblèmes d'astronomie, géographie, musique, peinture, voire même du *cricket* et autres objets de sport.

Son Excellence, qui avait suivi avec grande attention la lecture de l'adresse, fit la réponse suivante :

« Messieurs,

« Je suis pleinement d'avis, comme vous le disiez dans votre adresse, que ce jour de la pose de la première pierre du collège Saint-Joseph de Colombo est un jour heureux pour tous les catholiques de Ceylan. Cette institution, bénie à son début, par Sa Sainteté Léon XIII et favorisée de son haut patronage, répond parfaitement, comme vous l'avez très bien fait remarquer, à un urgent besoin des catholiques de cet archidiocèse, d'autant plus que votre chrétienté, grâce au zèle infatigable de ses missionnaires et aux progrès de la civilisation, ne cesse de croître en nombre et en importance.

« Si ce pressant besoin est près d'être satisfait, vous le devez tout d'abord aux incessants efforts de votre vénéré archevêque et à l'infatigable activité du clergé que le vicaire de Jésus-Christ, dans sa sollicitude pour votre bien spirituel, a chargé du soin et de la direction de vos âmes. Vous le devez ensuite à l'énergique appui prêté par les laïques catholiques de l'archidiocèse de Colombo, spécialement par les membres du comité de construction du collège Saint-Joseph.

« L'érection d'un collège catholique à Colombo était depuis plusieurs années le rêve favori de votre grand et regretté archevêque Mgr Bonjean, et il était à la veille d'en voir la réalisation lorsque Dieu l'a rappelé à lui pour le récompenser de ses longs travaux apostoliques.

« Lui seul et son illustre successeur, votre archevêque actuel, qui a tant fait pour amener cette œuvre à bonne fin, pourraient dire quels nombreux obstacles, quelles difficultés ils ont eus à surmonter. Dans cette entreprise ardue, vos archevêques ont été puissamment aidés par leur clergé. Je me contenterai de mentionner ici le R. P. Lytton, qui a quitté sa Mission de Jaffna pour consacrer tout son temps et toute son énergie au collège. Après d'infatigables travaux à Ceylan, il est parti pour l'Europe afin d'y recueillir des subsides et de former pour la nouvelle institution un corps de professeurs capables.

« Votre reconnaissance est donc due à vos illustres archevêques et aux Pères Oblats qui les ont si vaillamment aidés. Il me semble que ce n'est que justice de ma part de profiter de cette circonstance pour proclamer devant les évêques de Ceylan et devant cette assemblée représentant les catholiques de Colombo, combien notre Saint-Père le Pape apprécie, encourage et bénit leurs travaux.

« L'heureuse issue de cette œuvre est due encore à la générosité et à la cordiale coopération des catholiques laïques de Colombo, spécialement des membres du comité du collège. Je dis à leur générosité, car ils ont libéralement contribué à augmenter les fonds nécessaires. Depuis longtemps je m'intéresse à cette institution naissante, j'en ai assidument suivi les progrès et les développements ; c'est une joie pour moi de voir quel grand nombre de catholiques — et je vois beaucoup d'entre eux ici présents — ont généreusement souscrit de leur bourse à la fondation de ce collège.

« A vous, membres du comité, le collège doit un concours plus précieux encore que vos contributions pécuniaires, celui de votre active coopération et de cet appui

moral, si puissant facteur dans une entreprise de ce genre. En cette circonstance, les catholiques de l'archidiocèse de Colombo ont donné un bel exemple à tous les catholiques de l'Inde, et je souhaite que partout cet exemple soit suivi.

« Dans le cours de ma délégation, j'ai souvent entendu des plaintes sur le manque d'écoles et d'institutions catholiques aptes à pourvoir à l'éducation des enfants catholiques et à l'honneur de la religion. Beaucoup oublient que leurs pasteurs voient plus clairement que personne les besoins de ces institutions et qu'ils gémissent de l'impossibilité où ils se trouvent de pouvoir les procurer, par suite soit de leurs ressources restreintes, soit du nombre limité de leurs missionnaires.

« Si l'exemple donné par les catholiques de Colombo était partout suivi, on ne se plaindrait plus du manque de bonnes écoles et de collèges catholiques.

« Les Missions indiennes sont généralement soutenues par les dons de la charité d'Europe : beaucoup de Missions vivent exclusivement de ces ressources; mais ces dons et ces aumônes ne peuvent évidemment pas pourvoir à tous les besoins de nos Missions.

« En général, les bienfaiteurs européens donnent volontiers pour l'établissement d'une Mission où tout est à faire; mais ils donnent moins volontiers aux Missions anciennes et bien organisées — comme c'est ici le cas — où les catholiques sont nombreux et dont l'état est relativement plus prospère que celui de beaucoup de diocèses d'Europe. Ces sortes de Missions doivent se suffire à elles-mêmes, afin que les aumônes et les dons d'Europe puissent être exclusivement employés à la diffusion de la foi parmi les païens et au maintien des nouvelles Missions.

« J'émets ces vues, parce que les catholiques de cet archidiocèse, et vous surtout, membres du comité, vous avez donné un grand exemple aux catholiques de l'Inde, en apportant tout le concours possible à la grande œuvre entreprise par votre vénéré archevêque, l'érection du collège Saint-Joseph. A tous donc, spécialement aux membres du comité, j'apporte les remerciements du Saint-Père. Vos dons généreux, vos persévérants efforts pour la réussite de cette entreprise ont attiré la particulière attention de Sa Sainteté et fait descendre sur vos familles la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ.

« L'importance particulière que j'attache à cette maison d'éducation ne provient pas seulement de la facilité qu'elle apportera à la jeunesse catholique de Colombo et même de toute cette île, d'obtenir les connaissances scientifiques nécessaires à son avenir. Les moyens d'acquérir la science ne manquent pas, grâce aux soins attentifs du paternel gouvernement de Ceylan et de l'Inde, si avide de développer dans ces pays l'éducation et la civilisation. La suprême importance du collège Saint-Joseph consiste en ceci : qu'il permettra à la jeunesse catholique de Ceylan de recevoir l'instruction dans un établissement catholique.

« C'est là le grand bienfait de ce collège, la vraie raison de son existence. Qu'est en effet la science sans la foi? Un enfant catholique doit aller à une école catholique. Sans cela, mieux vaudrait pour lui qu'il ne reçoive aucune instruction; mieux vaut pour lui embrasser une moins haute carrière que s'exposer à perdre la foi. La foi est le plus précieux trésor que des parents puissent donner à leurs enfants; elle est l'héritage sacré qu'on ne doit point dissiper. Grande est donc la faute des parents, lorsque, pour une raison temporelle et mondaine, ils négligent d'envoyer leurs enfants aux écoles

catholiques. Ils pèchent contre Dieu qui leur a confié le soin de l'âme de leurs enfants, créés pour lui et le bonheur éternel. Ils pèchent contre leurs enfants, en exposant leur salut éternel et trop souvent même leur bonheur et leur paix sur la terre. Et il n'y a point ici d'excuse, puisque Ceylan et l'Inde sont largement fournies d'écoles et d'institutions catholiques.

« J'espère donc, messieurs, qu'après l'érection du collège Saint-Joseph à Colombo, aucun enfant catholique de Ceylan ne sera plus élevé dans une école non catholique. C'est la raison pour laquelle j'attache une si grande importance à ce collège et pour laquelle je considère comme plein de promesses pour le bien des catholiques de Ceylan ce jour, où, en présence de tous les évêques de l'île, d'un nombreux clergé et des principaux catholiques laïques, je pose la première pierre de cet établissement. Ces paroles, messieurs, m'ont été inspirées par ma sincère affection pour vous. Depuis près de quatre ans que je suis à Ceylan, j'ai toujours porté le plus grand intérêt à votre bonheur spirituel et temporel. J'aime vos enfants, c'est pourquoi j'insiste sur ce point qui est le plus ardent désir de mon cœur.

« Comme gage de mon affection pour vous, en ma qualité de représentant parmi vous du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et aussi comme successeur de saint François Xavier, l'apôtre de Ceylan et la plus belle gloire de votre pays, je donne ma bénédiction à vous, à vos familles et à vos enfants. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cet éloquent discours, et immédiatement Son Excellence, revêtue de la chape et de la mitre, procéda à la bénédiction et à la pose de la première pierre. Il y renferma l'inscription suivante :

D. O. M.
LEONIS XIII P. M.
EPISCOPATUS JUBILARI ANNO
SACRI PRINCIPATUS XIII
VICTORIA BRITANNIARUM REGINA FEL. REG.
CLARMO ARTHUR ELIBANK HAVELOCK K. C. M. G. INSULAM REGENTE
ADSTANTIBUS
ILLMIS ET RMIS THEOPHILO ANDREA MELIZAN O. M. I.
ARCHIEPISCOPO COLUMBEN
CLEMENTE PAGNANI O. S. B. EPISCOPO KANDIEN
ET HENRICO JOULAIN O. M. I. EPISCOPO JAFFNEN
CIRCUMDANTE CLERO
INGENTIQUE CHRISTIFIDELIUM CŒTU PLAUDENTE
ILLMUS AC RMUS LADISLAUS MICHAEL ZALESKI ARCHIEPISCOPUS THEBAN
DELEGUS APLICUS IN INDIIS ORIENT.
GYMNASII
PRO SCIENTIIS INGENUISQUE ARTIBUS EDOCENDIS
STO JOSEPHO AUSPICE ET PATRONO
ÆDIFICANDI
ANGULAREM LAPIDEM
BENEDIXIT AC COLLOCAVIT
IN OCTAVA SOLEMNITATIS B. V. M. IMMACULATI CONCEPTUS
DECIMO OCTAVO KALENDAS JANUARIAS
A. D. MDCCCXCIV

Il faisait déjà nuit quand la cérémonie prit fin. Le comité du collège invita le délégué apostolique, les dignitaires ecclésiastiques et tout le clergé à prendre un léger rafraîchissement qu'on accepta de grand cœur. Ensuite, au milieu des applaudissements, l'assemblée se dispersa.

Ainsi se termina un des événements les plus importants des annales de l'éducation catholique.

Ajoutons en finissant que Son Excellence le délégué apostolique a visité plusieurs établissements de l'archidiocèse, entre autres l'imprimerie catholique de l'orphelinat, l'orphelinat de Maggona, les Frères des Écoles chrétiennes de Kotahena, le couvent du Bon-Pasteur,

le séminaire Saint-Bernard, les Sœurs franciscaines, chargées de l'hôpital général et les Petites Sœurs des pauvres. « Son Excellence, dit le *Ceylon catholic Messenger*, a exprimé la grande satisfaction que lui causait l'état prospère de ces institutions. »

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE LYON.

LETTRE DU R. P. LAVILLARDIÈRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Lyon, 8 janvier 1895.

Très révérend et bien-aimé Père,

Depuis plus de six ans (19 mai 1888) que s'est établie à Lyon la première colonie d'Oblats de Marie, deux rapports ont été publiés dans nos annales, en 1891 et 1893, pour dire les débuts et la période préparatoire à l'installation définitive. Elle est faite désormais et, nous l'espérons bien, ne sera pas à refaire. C'est l'heure de lui souhaiter longue et prospère vie, non pas à la manière des hommes, qui n'osent s'offrir de vœux que pour un nombre nécessairement restreint d'années : *Ad multos annos*, mais, comme il convient aux serviteurs du Dieu qui est le père des siècles et sait les dispenser aux œuvres qu'il chérit : *Ad multa sæcula!* Une longévité plus que séculaire, les siècles pour durée : Dieu daigne nous en rendre dignes !

Mais, récapitulons tout d'abord nos étapes lyonnaises. Préludant à notre établissement dans la ville de Marie par la prédication de son mois béni à Notre-Dame de Fourvières, nous occupions, avant la fin de cette pieuse et si intéressante station, notre premier pied-à terre de Chaulans, jusqu'au 21 août 1890. Quatre ans plus tard, 20 juin, nous quittions notre seconde demeure de la rue

de la Charité. C'est pendant cette nouvelle halte que nous avons acheté un terrain pour bâtir, le 1er avril 1892. Fondations et caves étaient faites à l'entrée de l'hiver; on se souvient peut-être au prix de quels labeurs. L'année suivante, la toiture couronnait nos trois étages, de sorte qu'il ne restait plus, au printemps dernier, que l'aménagement intérieur. Nous n'avions pas de temps à perdre, le dernier terme de notre location, déjà prolongée d'un an, étant irrévocablement fixé au 24 juin de la même année.

Toutefois, ces préparatifs d'installation n'étaient pas pour nous le dernier mot de nos projets, ou, si l'on veut même, de notre ambition. Nous ne pouvions oublier qu'à côté de notre modeste propriété de 2 647 mètres, devant nous suffire en toute rigueur, se trouvait un autre terrain de 2 093 mètres, formant îlot complet avec le premier, îlot dont l'acquisition, nous préservant à jamais de tout voisinage immédiat, soit bruyant, soit même odieux, mais toujours gênant, ajouterait à notre situation tout ce qu'elle pouvait comporter d'excellent et de désirable, surtout en vue de l'avenir. C'était, à la vérité, une grosse question, sous le rapport financier, après les lourds sacrifices déjà consentis pour l'établissement convenable qui s'élevait. Mais de telles occasions se peuvent-elles négliger, au risque de ne les plus retrouver, même à prix d'or? N'était-il pas de prévoyante administration d'assurer l'avenir et l'épanouissement de l'œuvre en s'imposant des charges momentanées, fructueusement compensées plus tard? C'est ce que comprenait Mgr Mélizan, qui ne craignait pas d'affirmer qu'il vaudrait mieux interrompre la bâtisse commencée, pour concentrer toutes nos ressources disponibles, que de manquer pareille aubaine. C'est ce que nous répétait, hier encore, le Vénérable Archevêque d'Aix, Mgr Gouthe-Soulard, en

une apparition trop rapide, mais fort aimable, pendant laquelle Sa Grandeur ne tarissait pas de félicitations sur notre œuvre ainsi entendue et complétée. C'est ce qu'ont pensé les membres de l'administration provinciale. Ils ont voulu, coûte que coûte, parachever la fondation et lui donner toute l'extension dont elle est susceptible.

Mais la réalisation de ce vœu n'était pas facile, la ville se trouvant propriétaire du terrain convoité. Un régisseur de Lyon, excellent catholique, M. Montaland, dont le nom doit trouver place ici avec l'expression de notre affectueuse reconnaissance, voulut bien s'entremettre fort discrètement et provoquer la mise en vente. Les protestations ne manquèrent pas, paraît-il, au sein de la commission municipale chargée d'étudier et de présenter le projet de vente ; cette demande avait sûrement pour but d'agrandir l'emplacement sur lequel on construisait une caserne pour les curés de passage, et il ne convenait pas à la ville de s'y prêter... Mais ventre affamé, je veux dire coffre vide n'a pas d'oreille, et le projet fut adopté quand même, parce qu'il faut à la ville de l'argent, et que ses terrains lui en rapportent. Nous eûmes, de plus, la bonne fortune inespérée de ne pas susciter de compétiteurs, comme on le pouvait craindre, au jour de la mise à prix, et d'échapper par là à toute surenchère ; ce qui nous a laissé le nouveau terrain au prix du précédent. Nous n'y comptions certes pas, les lots environnants ayant déjà pris une plus-value. C'est, en effet, à 10 francs de plus par mètre que les Facultés de l'État viennent d'acquérir, en moins bonne position, parce qu'il est plus éloigné du quai, un lot de terrain équivalent à peu près au nôtre, pour un institut de chimie. Dieu est bon d'avoir permis que ce projet officiel n'ait pas été formé en concurrence avec le nôtre ; car, pour l'État, le terrain à préférer eût été évidemment

celui qui nous appartient, à côté de la Faculté de médecine, tandis que celui qu'ils ont acheté les en éloigne de plusieurs centaines de mètres. Nouvelles actions de grâces à rendre à la maternelle Providence.

Cette affaire réglée — et non sans peine — il ne nous restait plus qu'à mettre la dernière main aux multiples agencements de la maison. Ce n'était pas la tâche la plus facile ni la moins laborieuse. Que de tâtonnements, que d'essais de ceci et de cela, que de modifications après usage pour aller non pas toujours au mieux, mais parfois simplement au moins mal! Quand on prend possession d'une demeure toute prête, on ne soupçonne guère ce qu'il en a coûté, si modeste qu'elle soit, pour l'amener à ce point. Nous avions, Dieu merci! des architectes et des entrepreneurs sérieux et obligeants. Puis, nous nous étions nous-mêmes constitués en comité de contrôle et d'organisation, de sorte que notre œuvre porte au plus haut degré le cachet de la collectivité, disons même de la communauté. Rien qui n'ait été, à maintes reprises, examiné et discuté entre nous, avec l'exclusive préoccupation du bien commun. Si nous nous sommes trompés — *errare humanum est* — bien d'autres aussi, je m'assure, se seraient trompés. Je me hâte d'ajouter que nous n'avons eu la prétention d'inventer quoi que ce fût; nous avons butiné à peu près partout; ce n'est qu'à force de visites, d'informations, de comparaisons et d'emprunts que nous avons arrêté jusqu'au moindre détail. Tout est-il parfait? Nous sommes loin de le croire et nous pourrions vous signaler çà et là des points défectueux, résultat du changement d'architecte, de la distraction ou de la négligence d'un ouvrier, d'une méprise, d'un manque de contrôle d'un contremaître, mais défectuosités si minimes et si peu apparentes que plusieurs ont échappé à l'œil des critiques les plus exercés.

Et, cependant, bien des visiteurs ont afflué, quelques-uns mêmes d'une compétence exceptionnelle. Somme toute, l'œuvre passe pour être aussi satisfaisante que possible ; on la dit bonne et belle. Seul, je crois, un esprit prévenu au chagrin voudrait y contredire. Rendons grâce ici et de nouveau à notre architecte premier, le regretté M. Bresson, qui a su si bien adapter son plan à nos désirs et à nos besoins.

Sera-ce plaire à nos lecteurs que de leur rappeler brièvement les grandes lignes de ce plan ? La maison s'oriente, entre deux jardins, au midi et au nord, sur une longueur de 32 mètres ; à l'est, avec la porte d'entrée, et à l'ouest, sur une largeur de 16 mètres. Au rez-de-chaussée, à gauche, après avoir franchi le vestibule, les parloirs, la porte de clôture, l'escalier d'honneur, le réfectoire, la cuisine avec ses dépendances, l'escalier de service et ce qu'entre gens qui se respectent on est convenu d'appeler, paraît-il, l'indispensable. A droite, la conciergerie, la sacristie et un vestibule ouvrant sur deux chapelles successives ; la première, bien moindre, consacrée au Sacré-Cœur, et qui possède, comme la seconde, un autel et deux confessionnaux. Celle-ci de 20 mètres de long sur 5^{m},50 de large, mesure commune de tous les appartements. C'est le sanctuaire de l'Immaculée, l'auguste titulaire de notre maison de Lyon. La voyez-vous, là-bas, en arrière du maître-autel, la statue de la Vierge sans tache, parée de blanc et d'azur, avec les mains abaissées vers ses enfants, telle que nous la vénérions déjà dans le précédent oratoire de la rue de la Charité ? Elle rayonne toujours du centre d'un grand tableau de fond, festonné lui-même de velours grenat à franges d'or ; ses pieds reposent sur deux branches de lis et des têtes d'anges s'inclinent vers son front couronné. Accompagnant l'autel, deux magnifiques vases

d'où s'élancent en gracieuses pyramides des touffes de lis, célébrant à leur manière la Reine de la pureté. Puis, en grands médaillons, espacés tout le long des murs, avec autant de simplicité que de goût, des sujets emblématiques peints sur toile et habilement fondus dans la décoration murale. Sauf les épis de blé et les grappes de raisin, qui appartiennent au sanctuaire, tous les sujets se rapportent à Marie et sont généralement bien compris. Vous y trouverez l'Aurore, la Tour de David, la Plantation de roses, la Porte du Ciel, l'Arche d'alliance, le Lis entre les épines, le Palmier, l'Étoile de la mer. Cette ornementation, qui sort de l'ordinaire, a le don d'intéresser et de plaire. Tout ainsi respire et chante notre Immaculée. Ce nous est une très sensible consolation, et, pourquoi ne le dirais-je pas? une filiale et douce fierté. On apprend, de jour en jour, le chemin de cette petite chapelle provisoire. Naturellement, nous avons commencé par célébrer, dans la solitude, le dimanche. Nous en sommes aujourd'hui à trente ou quarante personnes un peu de toutes les conditions, de l'ouvrier au bourgeois, de la servante à l'étudiant, du soldat même à l'officier. Nous ne faisons, d'ailleurs, pas de bruit, désirant seulement faire quelque bien.

Mais, quittons le rez de-chaussée et poursuivons notre visite. Voici, avec quelques cellules, les appartements du T. R. P. Général : chambre à coucher et cabinet de travail ou salon de réception, qu'emprunteront volontiers, je l'espère, les évêques que nous avons l'honneur de recevoir assez souvent ici. C'est ensuite la salle de communauté, qui nous sert aussi de chapelle intérieure, avec ce premier petit autel qui nous fut prêté à l'arrivée, puis donné par le curé du Bon-Pasteur, M. Durand, mort depuis, et l'un de nos excellents amis. C'est presque une relique pour nous. Sur la salle de communauté s'ouvre,

par de grandes portes mobiles, une cellule qui pourra servir à l'occasion d'infirmerie et d'où le malade ou l'infirme entendra de son lit la sainte messe. Au deuxième, des cellules encore, et, du côté du nord, dans tout l'espace compris entre les deux escaliers, la bibliothèque. Pièce spacieuse, elle donne asile aussi au billard et peut contenir un nombre de meubles beaucoup plus grand que celui de nos meubles actuels. Ne sachant pas d'avance, en effet, quel serait notre local définitif, nous avions adopté une forme de haute vitrine à rayons et soubassement, qui se prête tout naturellement aux catégories de livres à établir. Nous en possédons une vingtaine seulement ; dix à douze autres encore pourront prendre place. Après quoi on songera à surélever chacun de ces meubles jusqu'au plafond, ce qui élargira notablement le champ disponible. D'ici là des années s'écouleront, et nos petits-neveux verront, sans doute, la ruche porter ailleurs un essaim, comme l'ont fait la plupart des communautés d'hommes, Capucins, Dominicains, Jésuites, qui possèdent plusieurs résidences à Lyon. A ces futures abeilles, nous souhaiterons force fleurs à butiner et moult miel à faire. Mais, où vais-je m'égarer ?

Le troisième étage n'a que des cellules. Combien s'en trouve-t-il en tout, ailleurs et là, me demandez-vous ? En dehors des lieux réguliers et des appartements de notre révérendissime Père, nous comptons vingt-six cellules, dont quatorze sont susceptibles d'un dédoublement, au moyen de simples briquetages, parce qu'elles ont deux et même trois fenêtres, comme toutes les chambres d'angles : au total donc, quarante chambres, quand on voudra recourir à cette modification. N'oubliez pas que, de plus, les greniers sont très vastes, ayant, comme les caves, l'exacte étendue de la construc-

tion et qu'avec de plus larges ouvertures au lieu et place des vasistas actuels, on y établirait des dortoirs aussi amples que bien aérés. Et l'on pourrait encore, au besoin, pour décharger d'autant et utiliser le rez-de-chaussée, faire de nos caves, avec peu de transformation, des sous-sol fort habitables pour la cuisine et le réfectoire. Je m'aperçois, en parlant de caves, que j'ai omis de signaler la salle de bains avec appareils élémentaires de douches : lance et pomme d'arrosoir. Nous voilà, de ce chef, dispensés de recourir aux établissements publics, où l'on succède à l'on ne sait qui pour s'exposer à y prendre je ne sais quoi. Nos hôtes de passage s'en sont déjà fort bien trouvés : tel descendait, en été, prendre sa douche à 3 heures du matin ; tel autre s'y traitait à l'hydrothérapie quatre ou cinq fois par jour. A chacun selon ses besoins, ses goûts ou son amour pour la thérapeutique à la mode du docteur Kneipp.

Sortons maintenant de la maison. Au midi, où elle se présente, je l'ai dit, dans toute sa longueur, nous sommes en pleine salle d'ombrage ou jardin d'agrément, complanté de plusieurs allées de tilleuls et de marronniers et défendu des fenêtres de l'hôpital Saint-Joseph, clinique des Facultés catholiques, par un rideau d'arbres verts au feuillage persistant, de la famille des conifères. Dans quelques années, cette plantation aura sa valeur ; pour l'heure, elle n'est dépourvue ni de grâce ni de fraîcheur. Un grand bassin recueille le surplus de l'eau que nous recevons chaque jour, et alimentera notre arrosage. Une pompe, qui descend jusqu'à la nappe d'eau du Rhône, nous permet, en outre, de parer à toutes les éventualités. Même disposition au nord, pour le jardin potager, avec son bassin, sa pompe, ses arbres fruitiers et la vigne le long des murs. Vous ne vous imaginez pas le plaisir que nous avons eu à planter nos premières sa-

lades, nos asperges et nos oignons. Toutes ces créations supposent un travail considérable. Il a fallu miner le terrain à plus de 1 mètre et le passer, pour ainsi dire, au crible, tant ces décombres contenaient de matériaux étrangers et l'enrichir d'un mélange de terre végétale. Mais, sans compter le bénéfice d'un assainissement nécessaire, nous aurons assuré de la sorte toute la prospérité désirable à nos arbres, qui, selon le mot familier de Monseigneur d'Aix, vont y pousser comme des poireaux.

Félicitons-nous donc d'avoir trouvé en pleine ville les agréments de la campagne, une parfaite indépendance, beaucoup d'air et de lumière, pas de mur mitoyen et le soleil tout autour de la maison, de l'aurore au couchant. Aussi, tandis qu'à la rue de la Charité, nous sentions le besoin de sorties constantes et passions une partie de nos loisirs sur les quais, aujourd'hui, non seulement nous ne sommes plus tentés d'aller dehors, mais il nous faut un véritable effort pour quitter notre seuil. Nous souscrivons volontiers à ces aimables lignes du R. P. Gallo, de notre maison du Calvaire, traduisant ainsi ses impressions : « J'ai visité votre nouvelle maison de Lyon. Je crois qu'elle sera le modèle de nos futures bâtisses. On s'y sent à l'aise ; on y respire. On prévoit que le religieux s'y trouvera bien, qu'il y aimera sa cellule et qu'il y fera du bien. Bienheureux ceux qui l'habiteront ! » Nous désirons fort à de nouveaux arrivants cette béatitude domestique que nous savourons, je l'avoue, pleinement, et qu'il nous serait bon de partager avec d'autres. Nous nous trouvons si au large, à cinq, dans cette immensité ! Espérons fermement des temps meilleurs, nous enrichissant d'une société, non certes plus agréable, mais plus nombreuse.

Terminons notre description. A l'est de la maison et

confinant aussi aux deux jardins s'étend le nouveau terrain, également clos de murs, qui offrira l'emplacement de la future chapelle et permettrait au besoin de nouvelles constructions avec cour distincte. C'est un des excellents côtés de cet achat complémentaire.

On connaît notre nouvelle adresse, signalée par nos annales : rue Cavenne, 35. Elle est destinée à changer, mais quand ? La rue que nous habitons n'est qu'un tronçon de la rue du même nom, interrompue par les Facultés de l'État sur une longueur de plusieurs centaines de mètres. Il n'a pas tenu à nous que cette situation anormale ne fût régularisée. Indirectement, nous avons tenté d'aborder la commission municipale, chargée du classement et de la dénomination des rues, lui proposant, pour éviter un nom baroque ou même odieux, de baptiser la nôtre d'un de ces noms qui vibrent à une oreille patriotique : Avelane, de Miribel, par exemple ; nos démarches n'ont pu aboutir. On a été si occupé en temps d'exposition, et puis il n'y a guère encore que des curés de ce côté-là ! Il faudra bien pourtant que, tôt ou tard, on y vienne, au fur et à mesure que les bordures de cette voie se bâtiront. Nous préviendrons alors nos chers lecteurs. En attendant, pour donner un conseil pratique à nos visiteurs, qu'ils indiquent toujours à leur cocher ou se fassent indiquer la maison située derrière l'Hôpital homéopathique, autrement dit Saint-Luc, sur la rive gauche du Rhône, sous peine de se rendre ou de se faire conduire sans profit à l'autre section de la rue, à près d'un demi kilomètre.

Telle est dans ses grandes lignes l'habitation qui est nôtre effectivement, depuis le 20 juin. Nous devons remercier la Providence qu'elle n'ait coûté la vie à aucun ouvrier. Ce n'est pas que nous n'en ayons été menacés. Un charpentier s'est vu retenu dans le vide, à bras tendus,

par un de ses compagnons, et un servant de maçon a fait, avec non moins d'émotion que de rapidité, le voyage d'un étage à l'autre par une foyère qu'on avait négligé d'obstruer. En revanche, nous avons dû compter avec les pieds ou les mains meurtries, les doigts écrasés, les jambes mêmes transpercées par des piquets de fer et autres accidents de ce genre. Et comme les compagnies ne payent les assurances que s'il y a plaie et non contusion ou foulure, et n'accordent même en ce cas qu'un demi-salaire, nous avons trouvé l'occasion d'exercer la justice et la charité, pour des chômages qui ont parfois dépassé des mois entiers et eussent mis de pauvres ménages à la misère. Nos ouvriers ont apprécié l'intérêt qu'ils nous avaient inspiré, et je puis ajouter qu'ils ont aimé à nous le faire comprendre. Nous n'en avons été que mieux servis, cela va sans dire, et servis comme des prêtres, avec une parfaite convenance. La meilleure note a été méritée par les ouvriers du gros œuvre, maçons et charpentiers. Il y a vraiment bien du cœur, de la droiture et des sentiments religieux dans ces âmes rudes en apparence et moins cultivées. On s'y affectionnerait fort, et je conçois facilement qu'on vienne à leur consacrer ses forces et sa vie.

Nos débuts à la rue Cavenne n'ont pas manqué d'incidents. La première nuit, nous fûmes réveillés par une cascade d'eau à travers l'escalier de service. L'eau de la Compagnie, installée dans les combles, ne trouvant pas d'issue par le déversoir, dont le tuyau était bouché, s'en allait à l'aventure par étages et corridors. On devine la surprise générale et l'accoutrement avec lequel chacun se précipitait au sauvetage : celui-ci avait sa soutane, sans bas ni souliers ; celui-là, sa douillette seulement ; cet autre, son bonnet de coton. Et je vous assure que, dès l'abord, on ne songeait guère à rire. Bientôt pour-

tant, tout danger disparu lorsqu'on eut fermé la prise d'eau, on put se considérer plus à loisir et s'en donner à cœur joie.

Quatre jours plus tard, c'était, à 10 heures du soir, le coup de foudre de la mort du président de la République. Nul n'y voulait croire. Il fallut bien se rendre. Mais quel changement à vue! D'abord l'ahurissement, la consternation générale. Puis, succédant aux acclamations joyeuses, aux vœux bruyants de bienvenue — car jamais le Lyonnais ne s'était montré aussi expansif à l'égard de l'infortuné Carnot — vous n'entendiez plus que des cris de fureur, de haine et des imprécations de mort. La tempête s'était déchaînée, instinctive et généreuse peut-être au début, mais insensée et criminelle bientôt ; c'est un Italien qui vient d'assassiner dans une fête le chef pacifique d'une nation qui offre une si large hospitalité à tant de ses compatriotes, à mort les Italiens! Et les voilà se ruant la nuit même, comme des fauves, sur leurs établissements et maisons de commerce. Le lendemain, le désordre reprend de plus belle, et des bandes de gens sans aveu, hommes et femmes, jeunes pour la plupart, toute l'écume de la plus vile populace, courent à la chasse des magasins mis au ban. On brise les devantures, on emporte d'assaut les étages et l'on saccage, on jette par les fenêtres, on brûle en pleine rue tout ce qui tombe sous la main, objets à vendre, mobilier et ustensiles de ménage, au milieu des acclamations effrénées du bas peuple s'imaginant faire là sans doute acte signalé de patriotisme. La police laissait faire et les pompiers, allant d'un feu à l'autre, se bornaient à protéger les maisons menacées, surtout dans les rues étroites, par ces immenses brasiers. La nuit suivante, ces scènes de pillage et d'horreur se multiplièrent, particulièrement de ce côté-ci du Rhône. Rien de terrifiant

comme ces foyers d'incendie, que nous comptions par douzaine du haut de notre maison, et qui s'élançaient jusqu'aux nues, s'affaissant par intervalle, puis se ravivant bientôt et reprenant une énergie nouvelle sous de nouveaux aliments. Nous étions entourés de ces lueurs sinistres qui empourpraient le ciel au loin. On eût dit que les maisons elles-mêmes brûlaient. Au feu s'ajoutaient, en bruit assourdissant, les huées, les clameurs, les hurlements inhumains d'une nuée d'énergumènes, ivres de boisson et de rage, qui saluaient de hourras formidables chaque poussée de flammes et criait à peu près sans interruption : « A mort! à mort ! » Rien ne saurait peindre de pareilles scènes en pleine nuit, pour ceux surtout, et ils étaient nombreux, qui pouvaient croire à une sorte d'insurrection. Ces souvenirs demeurent inoubliables. On se demande ce qui serait arrivé si les victimes de cette sauvagerie s'étaient vengées ou seulement défendues ? Qu'eût-il fallu encore pour que cette canaille en délire se jetât sur les églises et les maisons religieuses ? Un simple mot peut-être ; car il a été constaté que cette tourbe se composait de tous les malandrins imaginables. Vous ne comprenez pas sans doute comment une grande ville comme Lyon, qui dispose d'une telle force armée, ait pu, trois jours durant, se laisser terroriser par une poignée de malfaiteurs, qui détruisaient pour le plaisir de détruire et pillaient impunément à leur profit. Nous ne le comprenons pas plus que vous. Les soldats surmenés jour et nuit, et réduits à de simples patrouilles inoffensives, brûlaient du désir de faire main-basse sur ces misérables, la plupart échappés de prison ; mais l'autorité, pour des raisons restées inconnues, refusait l'action militaire. A peine fut-elle enfin acceptée, sur les représentations très vives de la chambre de commerce, que, cernés par la troupe, tous ces gredins furent ra-

massés en un clin d'œil. Que n'avait-on commencé par là ?

Peu après, le 10 juillet, nous bénissions sans solennité notre chapelle, avec l'agrément d'un vicaire général, en attendant qu'il plaise à Mgr l'archevêque, alors souffrant, de nous favoriser de sa visite. Ce même jour, célébration de notre première messe. L'intronisation de Notre-Seigneur dans un nouveau tabernacle est d'une inexprimable douceur. Mentionnons encore l'érection d'un chemin de croix avec le concours empressé de nos chères orphelines de Bethléem. Il nous a plu que la Sainte-Famille y fût ainsi représentée. C'était vraiment plaisir et douce émotion d'entendre chanter pour la première fois, en cette humble chapelle, par ces pieuses et fraîches voix, les strophes traditionnelles du *Via Crucis*. Nous nous reportions à notre installation primitive de Choulans, où elles étaient accourues déjà si aimablement. Que ne demeurent-elles plus près de nous ? Nous n'aurions pas la préoccupation de former un chœur de chant, dont nous ne savons encore où prendre les éléments. Qu'elles sachent bien, ces bonnes enfants, que nous serons toujours heureux de les accueillir et de les entendre !

J'ai parlé de la maison matérielle, il convient de parler maintenant de ceux qui l'habitent. Notre trinité s'est accrue, Dieu merci, du R. P. Fillatre. Il nous est arrivé le 14 novembre 1893, à son retour de l'Université d'Ottawa, où il a donné, pendant vingt ans et plus, la meilleure partie de son existence. Recrue fort précieuse, tant par l'aménité du caractère que par les qualités et l'expérience qui rendent l'apôtre apte à tous les labeurs. Aussi, à peine installé, le Père s'est élancé sur le champ de bataille, faisant face à des luttes de tout genre. Son œuvre de toutes la plus laborieuse a été, sans contredit,

le carême de Saint-François de Sales qu'il a fallu, pour ainsi dire, improviser sur place. Le vénérable curé, très satisfait de l'ensemble, a particulièrement signalé le succès de la retraite des hommes. Mais nous avions compté sans la réaction du climat et, probablement aussi, les conséquences d'une vie trop surmenée par le séjour d'Amérique. Le cher Père y perdit d'abord la peau, mais des pieds à la tête. Convenons aussi que le moment de son arrivée, parmi nos brouillards intenses qui semblent pénétrer jusqu'à la moelle, n'était guère propice. De là, une suite de malaises auxquels contribuait encore, pour sa part, notre maison malsaine de la Charité. Le Père réagit vaillamment et poursuivit quand même ses travaux. Mais vaincu par une complète anémie, il devait céder enfin au mal et prendre plusieurs mois d'un repos absolu. Bref, malgré la docte Faculté, qui ne parlait de rien moins, au bas mot, que d'une année de pleine villégiature, le malade a repris sinon toutes ses forces, du moins son courage et son sac de voyage, et je ne compte plus les travaux que, depuis lors, il a donnés.

Le P. Bernard, lui, ne connaît pas encore ces misères et ces défauts d'à-propos qui vous retiennent au lit la veille d'un départ ou vous font interrompre une œuvre commencée. Il dit volontiers *et nunc et semper*, et il tient parole. Je ne saurais trop dire où il est allé et ce qu'il a fait comme ouvrier apostolique ; il me serait presque plus facile de dire où il n'est pas allé et ce qu'il n'a pas fait. Le bon Maître se plaît à le bénir, et sa parole apostolique réunit tous les suffrages.

Le P. Marchal, vu notre petit nombre, garde plus souvent que tous la résidence. Il n'ignore pas que ses aînés, en attendant qu'il le devienne, ont la priorité des œuvres plus importantes. N'allez pas croire pourtant qu'il soit toujours homme d'intérieur et retiré perpé-

tuellement sous la tente. Vous le trouverez tour à tour dans les missions et retraites, à la ville et à la campagne, préférant celle-ci pourtant et s'y trouvant toujours mieux. A l'heure où j'écris ces lignes, il revient d'un travail en collaboration avec le R. P. Supérieur de Notre-Dame de l'Osier et se trouve à la veille de trois autres missions. Ses forces ne sont malheureusement pas toujours au niveau de son zèle. Je ne parle que pour mémoire de ses bons offices à l'égard de nos chers et nombreux visiteurs, pour lesquels il se montre cicerone aimable et entendu. Il aime particulièrement aussi à faire la cueillette pour nos Pères des Missions étrangères, qui occupent toujours un coin préféré de son cœur.

Depuis le 24 novembre, notre petite ruche s'est accrue. Le R. P. Lerond nous a été envoyé pour le service de l'hôpital Saint-Joseph, des Facultés catholiques. C'est, pour nous, une aumônerie toute provisoire. Il ne s'y trouve encore qu'une quarantaine de malades, l'ouverture de l'hôpital ne remontant qu'au 15 novembre dernier. Notre cher docteur exerce là comme un ministère paroissial, avec cette ponctualité, cette mesure et cette bonté que l'on connaît. Il prêche, confesse, administre et revient goûter en sa cellule les heures laborieuses si appréciées d'un ancien professeur. Pour nous, charmés d'ailleurs de la douceur et de l'amabilité de son commerce, nous jouissons par sa présence du bienfait que nos Saintes Règles voudraient étendre à toutes nos communautés. Ne souhaitent-elles pas en effet, pour le plus grand bien de la Congrégation, que des directeurs de grands séminaires, enrichis de maturité et d'expérience, soient placés dans nos maisons de missionnaires au profit de la doctrine et de la discipline régulière?

Quant au P. Supérieur, assez souffrant pour déposer les armes, onze mois durant, il n'a guère cueilli, en guise

de lauriers apostoliques, que les lauriers enrubannés offerts, au couronnement de leurs travaux respectifs, par les maçons, les charpentiers, les plâtriers et les menuisiers. Ces lauriers d'une espèce particulière s'arrosent aussi d'une façon toute spéciale, comme chacun sait, et ne symbolisent que les luttes toutes prosaïques du chantier, dont ils rappellent les longues stations aux courants d'air, les escalades, les marteaux qui frappent, les scies qui grincent, les clous qui déchirent, la poussière qui blanchit et la peinture qui tache. Le chantier nous laisse encore le souvenir douloureux de la mort de notre architecte et de deux de nos entrepreneurs, maçon et plâtrier, MM. Rauchon et Vachon, d'une religion égale à leur parfaite honorabilité.

Vu la maladie des deux Pères et les abstentions forcées qui en ont été la conséquence, le nombre des travaux effectués depuis le 18 mai 1893 se réduit à 5 missions, 1 avent, 1 mois de Marie, 2 carêmes, 75 sermons d'occasion et retraites. Nous avons dû refuser 15 missions, le mois de Marie de Fourvières, 47 sermons de circonstance, 6 retraites pastorales, 79 retraites et 22 carêmes.

Reste maintenant à planter notre crémaillère. Vous avez eu la grande bonté, très révérend Père, de vous mettre à notre disposition pour cette fête toute de famille. Le printemps, nous l'espérons, nous ménagera cette joie vivement désirée de votre cœur et des nôtres. Cette visite sera notre baptême et scellera l'acte de naissance de notre chère petite fondation. Nous vous redirons alors, très révérend et bien-aimé Père, ce que nous sommes si heureux de vous affirmer aujourd'hui, je veux dire notre vénération et notre amour filial en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

A. Lavillardière, O. M. I.

VARIÉTÉS

VOYAGE DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL EN AMÉRIQUE.

A Mattawa. — A mesure que le vénérable visiteur approche du terme de son voyage, les hôtes qui le reçoivent redoublent de soins et d'attentions; les manifestations deviennent de plus en plus imposantes, comme si chacun, dans une religieuse émulation, voulait dépasser ses voisins. Voici, d'après le journal *la Sentinelle*, la réception faite par la petite ville de Mattawa, retour de Saint-Boniface :

« La ville de Mattawa vient d'être le théâtre d'une des plus belles démonstrations qu'on puisse imaginer. Les citoyens de Mattawa et des environs voulurent profiter de la visite du T. R. P. Général des Oblats de Marie Immaculée pour exprimer à l'illustre visiteur la reconnaissance qu'ils éprouvent pour le bien opéré par les Oblats dans cette partie du Dominion, et ils firent les choses comme ils savent les faire, c'est-à-dire magnifiquement.

« Le T. R. P. Soullier, accompagné du R. P. Antoine, ancien provincial du Canada et maintenant assistant général, devait arriver par le train de 9 h. 30 du soir. Malheureusement, un retard de plus de deux heures trompa notre impatience, et ce ne fut que vers minuit que le train fut signalé. Malgré l'heure avancée, des centaines de personnes attendaient au débarcadère, se disputant l'avantage de voir les premiers le vénérable vieillard.

« A peine le très révérend Père eut-il le temps de

recevoir les hommages de quelques-uns de ses sujets, qu'il fut en présence d'un spectacle qui le transporta d'admiration. En un instant, une multitude de torches enflammées brillaient dans la nuit sombre. Les ténèbres disparurent pour faire place à une éclatante lumière, et la ville sembla sortir, comme par enchantement, du repos où elle paraissait plongée, pour témoigner à l'humble et illustre religieux sa joie de le recevoir, son respect, sa gratitude et son amour.

« En contemplant cette véritable ville de feu qui roulait au loin ses vagues lumineuses, le T. R. P. Général ne put retenir une exclamation : « Mais, c'est vraiment « merveilleux, » s'écria-t-il.

« Des équipages avaient été préparés pour les membres du clergé seulement, toute l'immense multitude devant faire à pied le trajet de la station à l'église, où devait avoir lieu la lecture des adresses.

« La fanfare de la ville ouvrit la marche en faisant retentir ses plus beaux accords, que les montagnes environnantes se chargeaient de répercuter au loin. Les illustres visiteurs s'avancèrent entre deux haies de flambeaux, sur un espace considérable de la rue Principale.

« La procession aux flambeaux s'organisa derrière les équipages, et conduisit, dans un ordre admirable, les dignitaires jusqu'à l'église Sainte-Anne. On remarquait dans les rangs des hommes distingués de la place, même des citoyens qui ne partagent pas les croyances catholiques romaines, et qui, cependant, avaient à cœur de témoigner de leur respect et de leur reconnaissance pour le Supérieur des Oblats. Pour mieux juger combien les cœurs des citoyens battaient à l'unisson dans cette solennité, on n'a qu'à lire le compte rendu qu'en a donné *The Mattawa Tribune*, dont l'éditeur est un anglican distingué.

« De tous côtés, sur le parcours de la procession, le spectacle était ravissant. On voyait flotter, sur les édifices publics et sur plusieurs résidences privées, des drapeaux de différentes dénominations. Les maisons et les magasins, magnifiquement décorés et illuminés depuis la station jusque sur les hauteurs de la colline, offraient un coup d'œil des plus pittoresques et des plus enchanteurs. Des inscriptions, très appropriées, se lisaient au frontispice de plusieurs habitations et dans les vitrines des principales maisons de commerce, pendant que, sur la *Terrace* qui domine la ville, un feu d'artifice bien nourri annonçait au loin l'allégresse des citoyens de Mattawa.

« Arrivés en face de l'église, les visiteurs mirent pied à terre sous un arc de triomphe de dimensions considérables et richement orné de verdure et de drapeaux aux couleurs de France, d'Angleterre et du Dominion. Puis le T. R. P. Général et sa suite firent leur entrée dans l'église au chant de *Vivat ! vivat !* très bien exécuté par le chœur de Mattawa.

« Le vaste temple était littéralement rempli de spectateurs de toutes nations et de toutes croyances. Deux adresses éloquentes furent présentées, auxquelles le T. R. P. Général répondit. Voici l'adresse française, « dont nous ne voulons pas, dit *la Sentinelle*, priver le « lecteur intelligent » :

Au Très Révérend Père Soullier, *supérieur général des missionnaires Oblats de Marie Immaculée.*

Mon très révérend Père,

La population canadienne-française de Sainte-Anne de Mattawa est heureuse de souhaiter la bienvenue au premier chef des missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Elle se sent toute honorée de votre passage au milieu d'elle. Ce n'est

pas un simple étranger, auquel des mérites éminents auraient d'ailleurs conquis toute notre estime et notre vénération, que nous avons l'honneur de saluer en votre personne ; mais c'est au Père de nos Pères que nous nous adressons, et alors, aux sentiments du plus profond respect s'ajoute l'expression de la plus filiale reconnaissance pour le bien qui s'est opéré parmi nous, grâce à l'initiative, au zèle éclairé et au dévouement infatigable de vos enfants.

Aussi, mon très révérend Père, notre bonheur est grand, en ce moment, de vous posséder au milieu de nous et de réjouir votre cœur paternel et apostolique en attirant votre attention sur le bien opéré par les vôtres sur cette terre lointaine. Il vous sera facile d'apprécier l'état florissant de la religion dans cette paroisse, de contempler les magnifiques édifices que la piété a élevés à la gloire du Très-Haut, de considérer la condition actuelle et de la comparer avec ce que vous avez observé en 1876 et en 1883, lors de vos deux précédents voyages, de vous rendre compte par vous-même du progrès accompli et de dire avec un paternel et légitime orgueil : « Voilà ce qu'ont fait mes enfants ; voilà comment ils savent cultiver la part de la vigne du Seigneur qui leur est échue en partage. » Vous admirerez entre autres ce temple majestueux dans lequel nous sommes en ce moment assemblés.

Ce fut l'œuvre de prédilection de R. P. Poitras qui a dépensé, pendant près d'un quart de siècle, son énergie et ses forces à notre service, avec un zèle, un tact et un dévouement qui lui ont à jamais assuré l'estime, la reconnaissance et l'amour de la population catholique de Mattawa. Il a longtemps travaillé sous la haute direction de celui que nous contemplons en ce moment à vos côtés et qui fut pendant d'heureuses années notre Provincial aimé et vénéré, et qui n'a quitté le Canada que pour travailler plus puissamment à ses intérêts dans la position élevée d'Assistant général qu'il occupe aujourd'hui. Vous nous permettrez, mon très révérend Père, de faire partager au R. P. Antoine, dont le souvenir est toujours vivant au milieu de nous, les souhaits de bienvenue que nous sommes heureux de vous adresser.

Le départ du R. P. Poitras nous a causé une grande tristesse, que le R. P. Lefebvre, supérieur actuel de cette province, qu'il dirige avec tant de prudence et de sagesse, s'est efforcé de dissiper en plaçant à notre tête le R. P. Gendreau. Celui ci poursuit avec ardeur les œuvres commencées, tout en nous faisant bénéficier de son esprit d'entreprise et de son expérience.

Faire l'éloge des enfants, c'est réjouir le cœur du Père ; aussi, très révérend père Général, votre cœur peut se livrer à une entière allégresse au touchant spectacle que vous pouvez contempler partout sur votre passage. Et ici, comme dans le reste du monde, vos enfants sont dignes de vous et sont dignes de leur sublime apostolat. Ici, comme ailleurs, ils savent travailler, souffrir — ils sauraient mourir s'il le fallait — pour que leurs sueurs, leurs larmes, leur sang, procurent aux âmes le bien être, le bonheur et la vie.

Un seul nuage vient assombrir l'horizon de votre âme, en cette circonstance et troubler l'allégresse de nos cœurs. C'est que vous ne faites que passer au milieu de nous. Image de tous les bonheurs d'ici-bas, votre visite ne sera que de courte durée ; mais elle laissera dans notre population reconnaissante un souvenir ineffaçable.

Dans quelques heures, vous poursuivrez votre route pour aller semer, à 100 milles d'ici, la joie que vous avez répandue avec abondance dans nos âmes. Là encore, le long de la route, vous trouverez des sujets de douces consolations.

Vous verrez les difficultés du chemin parcouru en 1876 aplanies, grâce à l'initiative de celui que nous avons le bonheur de posséder à la tête de cette paroisse et qui conçut la première idée et fut le premier président de la Compagnie de chemin de fer de Mattawa à Témiscamingue. Et vous bénirez le Ciel qui inspire à vos disciples la pensée de travailler non seulement au bien éternel des âmes, mais encore de consacrer leur science et leur énergie aux intérêts temporels des peuples.

Voilà déjà de biens longs discours, et nous n'aurions pas fini s'il fallait résumer le bien accompli dans ces contrées par

les enfants de Mgr DE MAZENOD, dont vous êtes le très digne successeur. Il faudrait nommer tous les révérends Pères qui se sont occupés de nos intérêts les plus chers. Ne vaut-il pas mieux résumer tout en un mot et dire : « Ce que nous sommes comme catholiques, et, en grande partie comme citoyens, nous le devons aux Oblats de Marie Immaculée et nous en rendons grâces à Dieu d'abord, puis au T. R P. Supérieur général qui nous fait en ce moment l'honneur d'une visite.

Soyez certain qu'en retour, mon très révérend Père, nous nous efforcerons de ne pas rendre inutiles tant de bienfaits, et que « la mémoire du cœur saura vous élever un sanctuaire ».

LES CITOYENS CANADIENS-FRANÇAIS DE MATTAWA.

6 août 1894.

« Malgré ses soixante-neuf ans, continue *la Sentinelle*, et les fatigues d'un voyage incessant de trois mois, le très révérend Père semble jouir de la plus heureuse santé. Sa stature avantageuse, ses cheveux blancs, son front noble et majestueux, sa voix sonore et sympathique, la dignité qui rejaillit de toute sa personne, jointe à une grande simplicité de manières et d'expression lui attirent immédiatement l'affection de tous et font appréhender le moment où il se séparera de nous.

« Le T. R. P. Général parla, et il parla avec cette éloquence du cœur qui, tout de suite, va droit au but, exprimant, avec une rare pureté de langage, les idées les plus nobles et les plus beaux sentiments ; n'oubliant personne, ni la masse des auditeurs auxquels il s'adresse, ni les principaux assistants qui doivent être l'objet d'une allusion particulière, ni les absents dont le cœur est, en ce moment, au milieu de l'assemblée. Pas une de ses paroles ne fut perdue pour l'auditeur attentif ; seulement, on regrette l'absence d'un sténographe pour conserver, dans toute sa beauté, cette pièce d'éloquence où les citoyens de Mattawa pourraient puiser un juste tribut

d'éloges pour les qualités de cœur et d'intelligence que suppose la démonstration dont nous donnons, en ce moment, une pâle idée.

« Dans son humilité, le très révérend Père rapporta aux révérends Pères qui ont desservi Mattawa et les environs, tout le mérite des louanges qu'il a reçues. Cette démonstration, a-t-il ajouté, fait honneur à l'esprit de foi, à la piété et à l'intelligence de ceux qui y ont pris part.

« Le nom du R. P. Poitras, ancien curé de Mattawa, revint souvent sur les lèvres du très révérend Père : « Pour le P. Poitras, dit-il, comme pour son successeur, « le P. Gendreau, il n'y a rien sur la terre comme Mat- « tawa. Puis, ajouta-t-il gracieusement, entre vous et « nous, il y a des liens qui ne peuvent se rompre. Nous « sommes tous de Mattawa, tout ce qui se fait ici nous « va droit au cœur. »

« Avant de s'asseoir, le T. R. P. Général invita le R. P. Lefebvre, o. m. i., provincial du Canada, à interpréter ses sentiments auprès de la population de langue anglaise. Le R. P. Provincial, qui a rarement l'occasion de s'exprimer en cette langue, le fit cependant avec beaucoup de grâce et d'éloquence. Il félicita les citoyens du progrès accompli depuis quelques années dans cette partie importante de la Puissance, des magnifiques édifices élevés à la gloire de Dieu, comme pour le soulagement des infirmités humaines. Il fit une allusion très flatteuse au temple splendide, qui est en voie d'achèvement, et à l'hôpital général des Sœurs Grises de la Croix, et invita les citoyens à mettre le comble aux espérances en élevant une superbe école ou plutôt un véritable collège pour l'éducation des enfants catholiques de l'endroit.

« Après quelques autres paroles bien senties, le R. P. Provincial reprit son siège, et l'assistance se retira

enchantée, après que les principaux citoyens eurent été présentés aux illustres visiteurs et leur eurent fait part de leurs hommages respectifs. Il était plus de 2 heures du matin lorsque les dernières lueurs de l'illumination disparurent, laissant intact et bien enraciné dans le cœur de tous le souvenir de cette démonstration vraiment triomphale.

« UN TÉMOIN. »

A la Baie-des-Pères. — Le R. P. LEFEBVRE, provincial du Canada, nous écrit :

« Après un jour de repos, nos illustres visiteurs prirent le chemin qui conduit de Mattawa à la Baie-des-Pères, village ainsi nommé parce qu'il doit son établissement aux missionnaires Oblats. Ils étaient accompagnés par le R. P. LEFEBVRE, provincial du Canada ; le R. P. GUILLARD, provincial des États-Unis; le R. P. GENDREAU, curé de Mattawa, et le R. P. BLAIS, missionnaire au Manitoba.

« Une partie du trajet se fit par le nouveau chemin de fer de Long-Sault, et l'autre, un parcours de 50 milles, se fit sur le steamer *le Clyde*, capitaine Blondin, bateau mis gracieusement à la disposition de la petite caravane.

« Notre T. R. P. Général était enchanté de revoir ce beau lac Témiscamingue, qu'il avait parcouru dix-huit ans auparavant en canot d'écorce, et de reconnaître les endroits où il avait dû camper.

« Vers 10 heures du soir, nous étions à l'ancien Fort. Nous saluons avec un respect pieux la modeste croix qui recouvre les restes du R. P. LAVERLOCHÈRE, le vétéran de nos missionnaires sauvages. Nous avons un souvenir affectueux pour tous ceux des nôtres qui ont déployé sur cet humble théâtre tant de zèle, de dévouement et d'abnégation.

« Dans quelques instants, nous apercevons le village gracieusement assis sur les bords de la baie des Pères. Là où, quelques années auparavant, nos visiteurs n'avaient vu que des arbres séculaires, ils sont heureux de contempler un magnifique hôpital, dirigé par nos dévouées Sœurs Grises d'Ottawa ; une jolie église, la résidence des missionnaires, plusieurs maisons de commerce, en un mot, un village florissant et qui, né d'hier, donne déjà de magnifiques espérances.

« Si ce village n'a pas encore toutes les ressources que possède Mattawa, dont l'établissement remonte à une date beaucoup plus ancienne, il a voulu prouver, en cette mémorable circonstance, que le cœur de ses habitants n'est ni moins affectueux, ni moins reconnaissant que celui de ses aînés. Aussi, quel spectacle ravissant ! Pas une maison, pas un édifice public qui ne fût brillamment illuminé. Une très belle lumière placée beaucoup plus haut que les autres se faisait surtout remarquer. Le sympathique M. Mann, bourgeois de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, avait tenu à illuminer son mât, afin de montrer qu'en ce beau jour, Anglais comme Canadiens, protestants comme catholiques, ne faisaient qu'un pour honorer la Congrégation dans la personne de son chef et lui souhaiter la plus cordiale bienvenue.

« Nos Pères et nos Frères, M. le notaire Guay, maire du village, et de nombreux citoyens étaient venus rencontrer les visiteurs à l'arrivée du bateau. Un instant après, nous étions dans notre chère maison de Témiscamingue.

« Le lendemain, après dîner, les citoyens, sans distinction de croyance, ni d'origine, se réunissaient à la résidence des missionnaires. M. le maire lut, au nom de tous, une magnifique adresse :

Au très révérend Père Soullier, *Supérieur général des Oblats.*

Très révérend Père,

Permettez-nous de venir vous souhaiter une respectueuse et cordiale bienvenue à votre arrivée dans notre colonie naissante, et de vous saluer comme le digne successeur de l'illustre Fondateur de votre Congrégation, Mgr de Mazenod, de sainte mémoire, dont vous conservez si bien les nobles et pieuses traditions.

En visitant vos nombreuses Missions disséminées sur le continent d'Amérique. vous n'avez pas oublié cette partie de votre famille, nos bons missionnaires, qui, établis à Témiscamingue depuis plus de trente ans, se sont mis au-dessus de toutes les considérations de la terre pour venir enseigner la foi qui soutient et console aux peuplades habitant cette immense région.

Aussi, nous sommes heureux de dire que leurs privations, leurs rudes labeurs et leurs sacrifices ont été couronnés de succès; car nous reconnaissons avec bonheur que la religion catholique, de même que la colonisation, ont fait d'immenses progrès sous leur habile direction.

Nous profitons de votre présence parmi nous pour témoigner à nos bons Pères notre reconnaissance pour avoir enrichi la colonie d'une jolie église, d'un hôpital spacieux et d'un superbe presbytère, qui font l'ornement de notre village.

Cette Mission de Témiscamingue est comme le grain de sénevé dont parle l'Évangile, qui est devenu un grand arbre dont les rameaux bienfaisants s'étendent déjà au loin dans cette partie de l'Amérique du Nord; car, depuis les confins sud de la province de Québec jusqu'aux climats froids de la baie d'Hudson, nos courageux Pères Oblats comptent de nombreuses Missions prospères et florissantes, dont celle de Baie-des-Pères est la plus importante.

Mais si nous constatons autant de progrès dans le domaine spirituel. nous devons dire aussi que le temporel n'a pas été négligé, et c'est grâce à l'établissement de nos zélés mission-

naires dans cette partie du Canada si nous voyons aujourd'hui une colonie aussi prospère et si pleine d'avenir, qui attire l'attention des étrangers. Les premiers colons n'ont pas oublié l'assistance qu'ils ont reçue de nos Pères pour leur subsistance et l'aide nécessaire pour défricher et ensemencer leurs terres aux débuts, toujours si rudes, de la colonisation.

Espérons que ces charitables Pères trouveront toujours dans leurs paroissiens les sentiments de reconnaissance et de générosité qu'ils sont en droit d'en attendre.

Permettez-nous aussi de souhaiter la bienvenue aux distingués visiteurs qui vous accompagnent, et d'exprimer notre profonde gratitude à ceux d'entre eux qui ont si largement contribué au développement de notre colonie.

Nous croyons, très révérend Père, que les progrès réalisés dans notre pays laisseront dans votre esprit une impression favorable, et que vous conserverez un bon souvenir des grandes œuvres accomplies par vos missionnaires dans ce coin de terre bénie de notre province, en attendant l'honneur de vous revoir encore dans un avenir rapproché.

A.-E. Guay,
Maire.

Baie-des-Pères, 9 août 1894.

« Notre vénéré P. Général répondit à cette adresse de la façon la plus charmante, constatant les progrès merveilleux accomplis dans les dernières années, et exprimant les légitimes espérances que de si heureux commencements nous faisaient concevoir.

« Après quelques paroles prononcées par les RR. PP. Gendreau et Lefebvre, continue notre correspondant, ces braves citoyens de la Baie-des-Pères se dispersèrent, emportant un impérissable souvenir de leur entrevue avec notre bien-aimé Père. »

A Ottawa. — La Baie-des-Pères formait la dernière étape du long voyage entrepris par le T. R. Père dans le Nord-Ouest. Des bords du lac Témiscamingue où s'élève

le naissant et gracieux village, les voyageurs se dirigèrent enfin vers la capitale du Canada et descendirent au scolasticat d'Archville. Le R. P. Duvic nous écrit les pages suivantes sur le séjour du chef de la famille parmi la jeunesse du scolasticat :

« Aussitôt après son long voyage à travers le Nord-Ouest de l'Amérique, le T. R. P. Supérieur général, toujours accompagné du R. P. Antoine, son fidèle compagnon, voulut s'arrêter à notre charmante solitude du scolasticat, et y prendre quelques jours de repos. Cependant, entendons-nous, et n'allez pas croire que ces jours de repos furent des jours d'inaction ou d'oisiveté. Non, je puis vous assurer qu'aucun moment ne fut perdu ; notre vénéré Père s'étant mis entièrement à notre disposition, nous en usâmes et en abusâmes. Chacun des membres de la communauté, jusqu'au dernier des Frères soit scolastiques, soit convers, put le voir, lui causer à son aise pour lui faire connaître ses dispositions, ses peines, ses difficultés, et recevoir en échange ses conseils, ses consolations et ses encouragements. Quel bonheur pour chacun de nous de pouvoir ainsi, de vive voix et dans l'intimité, verser les secrets de son âme dans le cœur d'un père si bon et si tendrement aimé !

« Pendant la semaine que dura son séjour au milieu de nous, nous eûmes le bonheur de le voir présider une de ces fêtes de famille qui fournissent toujours un nouvel aliment à la piété et à la ferveur. Le 15 août, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge, onze Frères scolastiques faisaient leurs vœux perpétuels et déposaient leurs engagements sacrés entre les mains de notre bien-aimé P. Supérieur général, qui adressa aux nouveaux élus une touchante allocution et leur donna de précieux conseils. Prenant pour texte ces paroles de l'Évangile du

jour : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab eâ*, il leur rappela la beauté de leur vocation et la fidélité avec laquelle ils devaient y correspondre. La vie de l'Oblat est une vie de labeur et de fatigue, mais elle est aussi une vie de recueillement et de silence. L'Oblat doit sans doute imiter l'activité de Marthe, la sainte obéissance l'envoie sous des régions où il est obligé de s'occuper de travaux matériels ; mais même au milieu de ces occupations inhérentes à la vie de missionnaire, l'Oblat doit surtout imiter Marie et se tenir aux pieds de Jésus pour écouter ses divines paroles ; car à quoi bon se donner tant de mouvement, se livrer à tant de travaux extérieurs, si l'on néglige l'unique chose nécessaire, la sanctification de son âme ? La cérémonie s'acheva de la manière prescrite par nos Saintes Règles, et la journée fut ce qu'est partout une journée d'oblation perpétuelle, journée de fête et de réjouissance. Le soir eut lieu l'offrande traditionnelle de la couronne à la Très Sainte Vierge ; le T. R. P. Supérieur général commença par bénir la nouvelle statue de Marie qui préside à nos réunions de communauté dans la salle des exercices, puis nous priâmes tous ensemble pour les besoins de l'Église et de la Congrégation. Le dimanche suivant, nos nobles et vénérés hôtes nous quittaient pour se rendre à l'Université, où les attendaient un grand nombre de Pères de la province, réunis pour la retraite.

« D'autres, mieux informés, vous parleront sans doute de cette retraite, vous diront ce qui s'y est passé et tout le bien qui s'y est accompli. Ne quittons pas le scolasticat où nous avons le plaisir de recevoir le samedi suivant, 25 août, une nouvelle visite du T. R. P. Supérieur général.

« Cette fête du 25 août au scolasticat d'Ottawa nous a procuré une de ces nombreuses réunions où les enfants

de Mgr de Mazenod aiment à se retremper dans l'esprit de charité que leur a légué leur vénéré Fondateur, et où nous voyons d'une manière éclatante comme Dieu a daigné bénir notre famille religieuse dans cette portion de la vigne du Seigneur, confiée à nos soins. »

Fête du T. R. P. Général. — Notre correspondant continue :

« Ce jour-là, nous célébrons la fête de saint Louis, roi de France, et notre bien-aimé P. Supérieur général avait voulu fêter son glorieux patron au milieu de ses enfants du scolasticat. Ce même jour était encore la clôture de la retraite annuelle des Pères et des Frères de la province du Canada, retraite prêchée à l'Université par le R. P. Antoine, et à laquelle présidait le T. R. P. Supérieur général. Heureuse coïncidence qui nous procura le bonheur d'avoir au scolasticat une des plus belles réunions d'Oblats qu'on ait encore eue de ce côté de l'Atlantique, et peut-être dans la Congrégation tout entière.

« La retraite s'était terminée le matin par l'imposante cérémonie du renouvellement des vœux ; à 10 heures, notre bien-aimé Père arrive au scolasticat, accompagné du R. P. Antoine, du R. P. Provincial et de quelques autres Pères, et aux accords aussi harmonieux que bruyants de notre petite fanfare, il fait son entrée dans la salle des exercices où se trouve réunie toute la communauté. Lorsqu'il a pris place au fauteuil qui lui a été préparé au fond de la salle, nos Frères lui disent, dans une cantate appropriée à la circonstance, l'allégresse dont tressaillent en ce jour les cœurs de ses enfants, puis, au nom de tous, un jeune Père scolastique lui exprime nos souhaits de fête. Il compare à la royauté de saint Louis l'autorité que notre bien-aimé Père exerce sur ses nombreux sujets, et rappelle que la se-

conde l'emporte de beaucoup sur la première par son extension, son côté spirituel et son caractère tout paternel. Il fait allusion en finissant à une pensée qui pouvait jeter un nuage de tristesse sur cette belle fête et que chacun s'efforce de refouler au fond de son cœur, c'est que, pour la dernière fois en ce monde, la plupart d'entre nous contemplent les traits d'un Père qu'ils vénèrent, pour la dernière fois ils vont entendre les accents de sa voix aimée.

« En quelques mots tirés de son cœur, le R. P. Supérieur général parle des sentiments de joie et d'affection dont son âme est remplie. Après la touchante réunion du matin à l'Université, il va retrouver tout à l'heure une réunion plus nombreuse encore. « Cette « royauté que vous m'attribuez, ajoute-t-il, vous allez « bientôt la partager avec moi ; vous aussi, vous serez les « rois des peuples que vous allez évangéliser ; vous en « ferez la conquête par votre zèle ; vous régnerez sur « eux par l'influence de vos vertus et par l'autorité de « votre science. Dans toutes les tribus que je viens de « visiter, le missionnaire est pour elles, au plus haut « degré, le représentant de Dieu, le défenseur des inté« rêts communs, l'arbitre de toutes les difficultés. Unis« sez donc la science à la sainteté et ne restez étrangers « à aucune branche des connaissances humaines, afin « de porter bien haut le drapeau de l'Église et de la Con« grégation, et de vous assurer de nombreuses victoires. » Ces paroles furent les dernières que nous adressa notre vénéré Père, nous les conservons dans nos cœurs ; avec la grâce de Dieu et la bénédiction que nous donna ensuite notre bien-aimé Père, elles produiront leurs fruits.

« Cependant les Pères arrivent en grand nombre ; les Frères scolastiques se joignent à eux pour leur faire visiter le colasticat, son jardin et son beau parc. C'est une

joie pour les jeunes missionnaires de revoir les Frères qu'ils ont connus au scolasticat, et ces lieux bénis où se sont écoulées les plus belles années de leur vie religieuse ; les vétérans de l'apostolat racontent leurs aventures les plus émouvantes, les dangers courus dans leurs voyages, les difficultés du saint ministère; et les conversations se poursuivent intéressantes, animees, jusqu'à ce que la cloche nous appelle à la chapelle pour l'examen particulier, puis au réfectoire pour le dîner.

« Notre réfectoire avait pris ses airs de grande fête, et offrait vraiment un coup d'œil splendide. Au fond de la salle, entourées de drapeaux et d'oriflammes, les armoiries de la Congrégation, auxquelles font un cortège d'honneur les portraits de notre vénéré Fondateur, du T. R. P. Supérieur général, du T. R. P. Fabre, du R. P. Antoine. Des guirlandes de sapin, entremêlées de banderoles et parsemées de roses de diverses couleurs, courent le long des colonnes, des murs, du plafond, et s'entre-croisent de la manière la plus gracieuse. Au milieu de la salle, sous un dôme richement décoré, se dresse la statue de saint Louis, entre un drapeau fleurdelisé et l'oriflamme de saint Denis.

« Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, invité de la part du T. R. P. Supérieur général à prendre part à cette fête de famille, occupe la place d'honneur, ayant à sa droite le T. R. P. Supérieur général, à sa gauche le R. P. Antoine, assistant général, et en face de lui, le R. P. Lefebvre, provincial du Canada ; puis les membres de l'administration provinciale, les Supérieurs et une magnifique couronne de 150 Oblats, dont 70 Pères, 50 Frères scolastiques et 30 Frères convers. Cent cinquante Oblats là où, un quart de siècle auparavant, on en comptait à peine une vingtaine ! *Quasi germinantes multiplicati sunt, ac roborati nimis impleverunt terram.* (Exode, I, 7.) Quelle

joie pour notre Père et pour nous tous de voir l'esprit de charité et de fraternel abandon qui anime tous les membres de cette réunion si nombreuse ! Au dessert, trois jeunes violonistes viennent charmer nos oreilles de leurs douces harmonies ; puis le R. P. Provincial se lève et en quelques paroles émues se fait l'interprète de notre reconnaissance auprès de Mgr l'Archevêque.

« Un pieux usage veut, dit-il, qu'après la retraite an-« nuelle, les Pères qui ont pris part à cette retraite vien-« nent goûter dans ce cher scolasticat les douces joies « du *Cor unum et anima una*, dont notre vénéré Fonda-« teur a fait le plus bel héritage de notre famille reli-« gieuse. Aujourd'hui, ces agapes fraternelles prennent « un caractère de solennité que jamais nous n'eussions « osé espérer. Ce ne sont plus seulement des frères qui « s'embrassent dans l'effusion d'un amour longtemps « contenu, c'est une famille réunie autour d'un Père « vénéré pour lui témoigner sa filiale affection au jour « glorieux de sa fête. Votre Grandeur, Monseigneur, a « voulu donner à notre chère Congrégation un nouveau « et touchant témoignage de sa bienveillance, en rele-« vant, par sa présence au milieu de nous, l'éclat de cette « fête de famille ; je l'en remercie au nom de tous les « membres de cette Congrégation. Nous sommes très « heureux, Monseigneur, de voir Votre Grandeur s'asso-« cier à nos joies comme à nos peines ; depuis longtemps, « il existe entre Elle et les Oblats du Canada une douce « intimité, que nous ne désirons rien tant que de voir « se resserrer encore de jour en jour. »

« Monseigneur répondit en termes flatteurs pour notre Congrégation : « Vous dites vrai, mon révérend Père, « quand vous affirmez qu'une franche intimité m'unit à « la Congrégation des Oblats ; je puis dire que tout ce « que j'ai de bon, c'est aux Oblats, après Dieu, que je le

« dois. J'aime à le reconnaître en toute occasion ; j'aime « à le reconnaître surtout en ce jour où nous nous trou- « vons réunis si nombreux autour du T. R. P. Supérieur « général de votre Congrégation. » Monseigneur rappelle ensuite qu'il doit toute son éducation aux Oblats, depuis son plus jeune âge jusqu'à sa sortie du Grand Séminaire, rend hommage à ses anciens maîtres dont il nomme plusieurs toujours estimés et aimés : les RR. PP. GAUDET, TORTEL, TABARET. « Oui, dit Monseigneur en termi- « nant, je suis heureux de témoigner ma reconnaissance « à la Congrégation des Oblats dans la personne de son « chef vénéré. Partout où travaillent les Oblats, l'Église « apprécie leur dévouement ; l'Église du Canada en parti- « culier leur doit beaucoup, mais l'Église d'Ottawa leur « doit tout ; ce sont les Oblats qui l'ont fondée, ce sont « les Oblats qui soutiennent en partie son existence. « Recevez donc, mon très révérend Père, mes sincères « remerciements en mon nom, et au nom de tout le dio- « cèse que je dirige. »

« A ces dernières paroles de Mgr Duhamel, une longue salve d'applaudissements retentit, et Monseigneur en provoque une nouvelle par ce mot aimable qu'il dit en s'asseyant : « Peut-être dira-t-on, après ma mort, que « j'étais *Oblat honoraire*. »

« Hélas ! le soleil n'avait pas arrêté sa course pour nous permettre de prolonger cette réunion fraternelle. Le moment de la séparation est arrivé. Mgr Duhamel et M. le chanoine Bouillon, qui l'accompagnait, reprennent la route de l'archevêché. Ce sont ensuite les Pères qui s'en vont, un peu dans toutes les directions, vers le poste de travail et de dévouement que l'obéissance leur a assigné. Enfin, vers 4 heures du soir, le T. R. P. Supérieur général et le R. P. ANTOINE nous font, à leur tour, leurs adieux ; les Pères et les Frères de la Communauté accou-

rent pour voir encore une fois leur Père bien-aimé, et en recevoir une dernière bénédiction. Un sentiment d'émotion indéfinissable s'empare de nos cœurs; nos yeux suivent, aussi longtemps qu'ils peuvent l'apercevoir à travers les grands arbres, la voiture qui emporte nos illustres et bien-aimés visiteurs.

« Tout est fini; que dis-je? non, tout n'est pas fini, il nous reste les consolants et fortifiants souvenirs de cette mémorable journée; ils resteront impérissables dans les cœurs de ceux qui en ont été les heureux témoins.

« Veuillez me croire, mon révérend et bien-aimé Père, votre très humble et très obéissant en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

« DUVIC, O. M. I. »

A Québec. — Au mois de juin, le vénéré visiteur n'avait fait que passer dans la vieille cité canadienne; le 3 septembre, en revenant d'Ottawa, il lui fut loisible d'y demeurer quelques jours. Les catholiques en profitèrent pour faire au Supérieur Général une grandiose réception. Le lendemain même de l'arrivée, M. Parent, maire et député de Québec, venait, accompagné des principaux personnages de la cité, et aux accents de deux corps de musique, chercher les visiteurs et les Pères de la communauté pour les conduire à la vaste salle Saint-Pierre, élégamment décorée et remplie d'une foule compacte.

M. le maire présenta l'adresse suivante :

Le révérendissime Père Louis SOULLIER, *Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.*

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

La présence en cette paroisse du Général des Oblats de Marie Immaculée ne peut se passer sans quelque manifestation de

notre part. Nos cœurs vous sont attachés par des liens aussi nombreux qu'inaltérables...

...Vous avez parcouru le Nord-Ouest et la Colombie anglaise ; est-il un seul endroit de ces vastes prairies, un seul sommet des montagnes Rocheuses que n'aient sanctifiés les travaux des Oblats ? Dans votre visite de Saint-Boniface à New-Westminster, avez-vous rencontré un seul évêque qui n'appartînt à votre famille religieuse, un seul siège épiscopal que n'aient fondé les vôtres ? Qui ne connaît les noms de NN. SS. d'Herbomez, Faraud, Grandin, Clut, Durieu, Grouard, Pascal, et du plus illustre de tous, une des plus grandes figures de l'histoire du Canada, l'égal des Plessis et des Laval, Mgr Taché ? Vous l'avez vu vivant, très révérend Père, vous avez entendu quelques-unes des dernières paroles de ce vaillant champion de notre race et de notre religion.

Après avoir admiré cette armée de religieux Oblats qui répandent le nom chrétien parmi les sauvages, vous les avez vus, dans nos villes où la civilisation est la plus avancée, vrais foyers de science et de lumière, témoins l'Université d'Ottawa et les sujets qu'elle a formés.

Cependant, les révérends Pères Oblats ont des titres tout spéciaux au respect et à la reconnaissance des paroissiens de Saint-Sauveur. Depuis nombre d'années, ils nous ont dotés de diverses sociétés pieuses, qui sont notre gloire et notre sauvegarde : les congrégations de la Sainte Vierge, les unions Saint-Joseph et du Sacré-Cœur, le tiers ordre de Saint-François, l'association de la Sainte-Famille et tant d'autres encore ; nul âge, nulle classe d'ouvriers qui n'ait reçu un protecteur dans le ciel.

Voyez nos deux magnifiques églises : leur seul aspect excite à la piété et prouve que nos bons Pères ne négligent rien pour relever les beautés du culte et affermir la foi dans les âmes.

Nous ne saurions oublier qu'à la famille des Pères de Saint-Sauveur se rattachent tout particulièrement des religieux d'une sainteté et d'un dévouement exceptionnels : les regrettés PP. Durocher, Lagier, Bernard et notre bien-aimé supérieur et curé, le R. P. Grenier.

Soyez donc le bienvenu parmi nous, très révérend Père, ainsi que vos deux compagnons, les RR. PP. Antoine et Lefebvre, que nous sommes heureux de revoir. Nous formons les meilleurs souhaits pour vous et toute la famille des Oblats, qu'au triple titre de Français, de Canadiens et de paroissiens de Saint-Sauveur, nous saurons toujours vénérer et aimer.

A l'occasion de votre départ, nous vous souhaitons heureux voyage. Que la mer, forte et joyeuse, vous porte au milieu de vos enfants, qui soupirent après votre retour!

LES CITOYENS DE SAINT-SAUVEUR, A QUÉBEC.

« Ce que dit M. le maire à la louange des fils, continue le R. P. Lefebvre, dut plaire vivement au chef de la famille, car, jamais peut-être, il ne fut mieux inspiré que dans sa réponse à nos dévoués paroissiens de Saint-Sauveur. »

Durant le séjour du R. P. Général à Québec, une escadre française, composée de trois croiseurs, sous les ordres de l'amiral de Maigret, mouillait dans le port. Le très révérend Père recueillit les échos de l'admiration que suscitaient partout les officiers, par la distinction de leurs manières, les marins, par leur parfaite tenue, tous, par l'esprit chrétien qui les animait et dont ils donnaient des preuves. Le R. P. Général fit une visite à l'amiral de Maigret, à bord de son vaisseau, et le très révérend Père est demeuré sous le charme de l'accueil qu'il reçut. L'amiral, de son côté, alla peu après, en grand costume, et escorté de plusieurs officiers, rendre cette visite dans la communauté de nos missionnaires.

Le R. P. Lefebvre poursuit :

« Le jeudi soir, 6 septembre, nos honorés visiteurs rentraient à Montréal, et, le lendemain, ils disaient adieu à ce sol canadien, où ils avaient été reçus avec tant d'affectueux enthousiasme.

« Leur arrivée avait excité en nous la plus vive allégresse, leur séjour nous avait rempli de consolations, l'heure de la séparation allait sonner. Hélas! les joies de la terre sont bien courtes!... De grand cœur, nous eussions dit, comme les disciples d'Emmaüs : « *Mane nobis-* « *cum, Domine;* Père bien-aimé, demeurez avec nous. »

« Mais nous savions qu'il a d'autres enfants, qui, eux aussi, ont mille raisons de réclamer sa présence. Nous dûmes donc nous résigner à la séparation. Notre cœur était triste, vous le comprenez ; mais il était pénétré de la plus vive reconnaissance pour l'heureux précédent que notre Père venait de poser en faveur de ses enfants d'Amérique. Et, à vrai dire, si, au moment du départ, le mot *adieu* était sur nos lèvres, dans nos cœurs était celui bien plus consolant, d'« au revoir » !

« Oui, Père bien-aimé, nous vous reverrons, au moins dans la personne de votre successeur, qni, lui aussi, sera notre Père.

« Agréez, mon bien cher P. AUGIER, l'assurance de mon affectueux dévouement en N. S. et M. I.

« LEFEBVRE, O. M. I. »

Aux États-Unis. — A Montréal, le très révérend Père prit la route de Buffalo. Cette ville comprend plusieurs œuvres dirigées par nos Pères : la paroisse des Saints-Anges, un collège, des écoles, le juniorat. Le chef de la famille se prodigua là comme partout pour le bien de ses enfants et l'honneur de l'Église. Les catholiques lui offrirent une séance artistique, au cours de laquelle une adresse fut lue au nom des paroissiens des Saints-Anges. L'orateur était le président de la septième branche de l'Association catholique de bienfaisance mutuelle établie aux États-Unis. Après avoir dit la joie des paroissiens, leur reconnaissance pour l'honneur de cette visite,

M. le président retrace à grands traits l'histoire des Oblats à Buffalo. Ce tableau ne manque pas d'éloquence. Nous cédons la parole à l'orateur :

« Les Oblats de Marie Immaculée, dont vous êtes le troisième Supérieur général, vinrent à Buffalo en 1850; ils furent une des premières, sinon la première communauté religieuse du diocèse. En 1852 fut acheté le terrain où s'élèvent actuellement l'église des Saints-Anges, l'école et la maison de communauté. C'était alors l'établissement des pauvres du comté d'Erie. Ces constructions furent utilisées pour le séminaire diocésain, le collège et l'église.

« Lorsque le collège fut transféré, les Oblats continuèrent leur œuvre de fondation de la paroisse des Saints-Anges. Elle s'étendait alors jusqu'à la roche Noire. Tout ce territoire, aujourd'hui centre de deux nouvelles paroisses, n'était guère alors en réalité qu'une terre abandonnée. Outre le service de la paroisse, les Oblats entreprirent un autre travail, très utile et très précieux à cette époque, les missions paroissiales. Ils continuèrent ce ministère de zèle, sauf quelques interruptions, jusqu'en 1870.

En 1860, le R. P. GUILLARD, maintenant provincial de l'ordre aux États-Unis d'Amérique, arriva dans la paroisse. Il fut notre pasteur et demeura avec nous jusqu'en 1863. Après dix ans d'absence, en 1873, il revint près de nous et resta pendant seize ans notre vénéré curé. La nouvelle église et les deux écoles de cette paroisse sont un témoignage impérissable de son zèle et de son énergie.

« L'église a été peinte et ornée sous l'administration du R. P. O'RIORDAN. Le zèle, l'intelligence et les belles qualités de ce Père l'ont rendu cher à tout son peuple.

« En 1891, le nouveau juniorat, ou école de forma-

tion de l'Ordre, fut ouvert. Depuis ce temps, les progrès ont toujours été en augmentant. Aujourd'hui, un collège vient d'être établi pour les externes, et ceux qui désirent pour leurs enfants une éducation plus haute que celle donnée par les écoles paroissiales peuvent la trouver dans les limites mêmes de la paroisse.

« Les Oblats ont encore pourvu à l'éducation supérieure des jeunes filles en introduisant ici les Sœurs Grises. Depuis 1857, les paroissiens sont redevables à ces bonnes religieuses d'une éducation foncièrement catholique, données par elles également dans les écoles paroissiales et à l'académie.

« Parmi les premiers Pères Oblats venus en 1850, un des plus marquants est le R. P. Trudeau. C'est lui qui a baptisé le premier enfant dans la paroisse, à l'ancienne église. A une époque plus rapprochée, le P. Trudeau fut de nouveau placé parmi nous. Son souvenir est resté profondément gravé dans les cœurs de ses paroissiens.

« Tous les Pères que vous avez envoyés dans notre vigne ont été infatigables et dévoués; leur tâche a été un travail d'amour, et leur récompense, la satisfaction avec laquelle tout cœur catholique contemple l'achèvement de leur œuvre d'évangélisation et le maintien parmi nous des principes et des préceptes de notre sainte mère l'Église.

« Chacun de leurs travaux demanderait une mention spéciale, mais ni l'espace ni le temps ne nous permettent de rendre à tous pleine justice. Heureusement, celui qui a appelé nos missionnaires à de si belles œuvres saura bien un jour leur donner la récompense qu'ils méritent.

« Beaucoup sont venus parmi nous et sont repartis, quelques-uns peut-être pour ne jamais revenir; d'autres

dorment déjà leur dernier sommeil. Quand, à la voix des supérieurs, le pasteur et son peuple se disent adieu, c'est comme le brisement des liens d'une famille ; mais, nous donnant un exemple de l'obéissance qu'ils nous prêchent, les Pères remplissent de bon cœur les ordres donnés, bien que l'attachement qui nous unit les uns aux autres reste peut-être toujours aussi puissant.

« Nous nous reprocherions de laisser passer cette occasion sans témoigner hautement l'estime et la vénération que nous éprouvons pour notre vénéré curé, le R. P. Mac-Grath. Il vint chez nous, il y a vingt-sept ans, comme missionnaire ; depuis, il a desservi la paroisse à différents intervalles, jusqu'à ce qu'enfin il succédât, comme curé, au R. P. O'Riordan, en novembre 1891.

« L'excellent état de l'église et des finances prouvent son habileté administrative. C'est à ses efforts que nous devons la belle promenade dont s'est embellie l'approche de l'église.

« Grâce aussi à son infatigable zèle, l'espoir depuis longtemps caressé par les Pères Oblats d'avoir un collège dans cette paroisse commence à se réaliser. Un nouveau bâtiment a été élevé, une faculté organisée et le collège ouvert.

« Beaucoup d'améliorations durables ont été apportées déjà pendant son administration, et d'autres sont actuellement en vue. Son zèle et son dévouement aux âmes qui lui sont confiées demeurent inébranlables.

« On ne saurait assez louer ses dignes et fidèles collaborateurs, les PP. Quested, Quin et les autres. Ils ont su se faire aimer de nous tous. »

L'orateur expose alors, en peu de mots, l'origine, la nature, le but, les résultats, de l'Association catholique de bienfaisance mutuelle. Fondée en 1876, cette Société existe légalement dans l'État de New-York. Seuls peu-

vent en faire partie des catholiques *pratiquants*. Elle a pour objet de procurer l'amélioration morale, intellectuelle et sociale de ses membres; de leur faciliter, dit l'orateur, des habitudes d'honnêteté, de sobriété, de frugalité; de faire en sorte qu'ils soient contents de leur sort, et de venir en aide aux familles des membres décédés.

« L'association comprend près de cinquante mille membres. Elle a distribué aux familles d'associés défunts environ 5 millions de dollars.

« La septième branche compte environ quatre cents membres, presque tous de cette paroisse. Il est un membre distingué dont je ne puis taire le nom. On peut l'appeler à bon droit le Père de l'Association dans Buffalo. Je veux dire notre honorable membre, le R. P. Guillard, le premier conseiller spirituel de cette branche de l'Association. Son portrait attire la bénédiction de Dieu dans notre salle de réunion ; sa présence en cet endroit remplit d'une émotion d'amour et de reconnaissance le cœur de tout vrai membre de l'Association.

« Très révérend Père, pour finir, permettez-moi de vous dire, au nom de tous les paroissiens, que nous sommes profondément sensibles à l'honneur que vous nous rendez par cette visite. De nouveau nous vous souhaitons une cordiale bienvenue, et, pour le jour où vous reprendrez le chemin de Paris, un bon voyage. Nous allons, nous, retourner dans nos demeures avec les doux souvenirs de cette fête, et avec une résolution puisée dans notre foi et renouvelée aujourd'hui, de maintenir les principes et les vérités que nous enseigne notre sainte mère l'Église : garder intacts la constitution de notre pays, l'honneur de notre nom et la sainteté de nos foyers domestiques.

« M.-H. Gurcel,
« Président. »

Buffalo était l'avant-dernière étape du long voyage de notre très révérend Père. Nous voici enfin à Lowel. Avant de raconter la cérémonie grandiose qui couronna si bien toutes les fêtes données en l'honneur du Supérieur général, mentionnons les visites faites aux trois communautés de Lowel, au noviciat de Tewksbury, aux diverses œuvres et écoles de nos Pères dans la ville. Citons aussi la charmante adresse présentée par les petites filles, élèves de l'école du Sacré-Cœur, et qu'on ne lira pas sans intérêt.

Au Très Révérend Père Général.

Vous avez été bien bon d'interrompre vos graves et nombreuses occupations pour venir ici, en compagnie de votre assistant, honorer de votre visite les petits enfants qui étudient à l'école du Sacré-Cœur. C'est sans doute ce titre d'enfants du Sacré-Cœur qui nous vaut l'honneur de votre présence au milieu de nous. En effet, c'est une bien bonne école que celle du Sacré-Cœur, et qui finira sans doute par nous rendre bonnes. Aussi nous sommes dociles à ses enseignements. Ici, nous apprenons beaucoup de choses : prier, lire, écrire, compter; de plus, le catéchisme, la grammaire, l'histoire, la géographie, avec continuelles recommandations d'apprendre tout cela pour obéir à nos parents et faire plaisir au bon Dieu.

On nous enseigne aussi des choses dont nous ne voyons pas très bien la nécessité : la discipline, par exemple, le silence en classe, la bonne tenue, la régularité; on va même jusqu'à nous assurer que cela nous fait du bien d'être corrigées et même punies, et il faut bien le croire, puisque nos bons parents eux-mêmes sont de cet avis-là. Mais s'il y a des choses qui nous surpassent, il y en a d'autres que nous comprenons bien. Nous comprenons, par exemple, qu'ici nous sommes toutes également et sincèrement aimées, enseignées avec le plus grand soin, objet de la plus maternelle surveil-

lance et de la plus tendre sympathie. Nous comprenons que pour être aimées de Dieu, vivre en bonnes chrétiennes, nous n'avons ici qu'à suivre les conseils et imiter les exemples de vertu et de piété que nous avons sans cesse sous les yeux dans les personnes de nos bien-aimées maîtresses. Et comment pourrions-nous ne pas aimer, admirer et chercher à imiter ces saintes religieuses qui, après avoir quitté tout ce qu'il y a de plus cher au monde, et s'être préparées à l'enseignement par des études approfondies, sont venues ici nous donner gratuitement, et avec un zèle sans égal, les bienfaits d'une instruction et d'une éducation chrétiennes.

Ce que nous comprenons aussi et apprécions hautement, c'est la tendre sollicitude dont nous avons été l'objet de la part de vos enfants, les révérends Pères Oblats, qui ont fondé et dirigé cette paroisse; de la part du R. P. Guillard surtout, dont vous avez proclamé les mérites en l'élevant à la dignité de provincial des missionnaires Oblats des États-Unis. Avec un zèle infatigable et des efforts inouïs, c'est lui qui a élevé cette belle école à la gloire du Sacré-Cœur et l'a remise à ses Frères qui s'efforcent de marcher sur ses traces. Objet de tant de sollicitude et de zèle de la part de vos enfants, les Oblats de Marie-Immaculée, c'est avec un bien sensible plaisir que nous venons aujourd'hui offrir à leur Père vénéré l'expression de notre profonde reconnaissance.

Nous n'avons aujourd'hui, en témoignage de notre amour et de notre vénération, que de pauvres fleurs à vous offrir, mais nous prions le bon Dieu de payer notre dette envers vous; nous lui demanderons de vous accorder de longues et heureuses années, après vous avoir ramené sain et sauf au terme de votre voyage.

Voici enfin le récit de la cérémonie qui eut lieu dans la paroisse et l'église de Saint-Joseph.

C'était le dimanche 23 septembre. Le Supérieur général devait se rendre de la maison des Pères à l'église de Saint-Joseph, assez éloignée du presbytère. Les ca-

tholiques avaient organisé pour cette circonstance, en pleine ville protestante, un superbe cortège. Une fanfare marchait en tête; l'Association catholique suivait avec ses deux cents jeunes hommes vêtus de magnifiques costumes. Après un premier groupe de voitures venaient des gardes à cheval, puis la voiture du très révérend Père entourée de gardes d'honneur et suivie de nombreux équipages. Des délégations de diverses Sociétés d'hommes fermaient la marche : Sociétés de l'Ange Gardien, de la Corporation Saint-André, de l'Union Saint-Joseph, de la Société Saint-Jean-Baptiste. « Des mil-
« liers de curieux, dit *l'Étoile*, étaient stationnés dans
« les rues le long du parcours, et tous affirmèrent
« unanimement que ce fut l'une des plus belles pro-
« cessions qui aient eu lieu à Lowell depuis long-
« temps. »

L'église était bondée, naturellement. Après la messe solennelle durant laquelle un chœur puissant exécuta fort bien une messe et des motets artistiques, le président de la Corporation Saint-André, M. Charles-H. Belanger, lut, au nom de la paroisse l'adresse suivante :

Au Très Révérend Père Louis SOULLIER, *Supérieur général de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.*

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Un jour, une pauvre famille se trouvait dans l'attente d'un personnage aimé, d'un bienfaiteur, inconnu cependant.

Le chef de cette nombreuse famille disait souvent : « Nous aurons l'honneur bientôt de recevoir la visite qui nous a été promise. Nul doute que tous vous vous efforcerez de lui faire un accueil convenable. » Et comme de pauvres enfants que nous étions, naïfs comme au premier âge, nous nous disions en battant des mains : « Oh ! quelle joie nous allons éprouver ! » Cette joie, très révérend Père, nous l'avons déjà res-

sentie ; le jour du 15 septembre 1894 était destiné à nous la procurer, nous l'avons salué avec allégresse.

Les plus vieux de la famille sont allés vous recevoir. Le fondateur de cette paroisse, que toujours nous appelons notre Père, était à notre tête, nous le suivions avec bonheur comme cela nous arrive chaque fois qu'il se dirige vers l'église, notre véritable demeure. Nous n'avons pas dérogé à notre habitude aujourd'hui. Regardez, nous sommes là, et c'est d'une voix unanime, les yeux au Ciel et la main sur notre cœur, que nous disons, très révérend Père Louis Soullier, Père des Pères : « Nous vous saluons. » Déjà vous avez parcouru les immenses plages de l'Amérique. Le Canada, notre patrie bien-aimée, a eu l'avantage d'entendre le premier votre voix. On est accouru sur vos pas. Montréal, Québec, Ottawa, Winnipeg et d'autres villes encore se sont disputé tour à tour l'honneur de vous posséder dans leurs murs. Partout vous avez rencontré une population sympathique, partout vous avez vu un franc sourire errer sur les lèvres de ceux qui vous souhaitaient la bienvenue.

Nous ne voulons pas nous montrer moins prodigues de nos sentiments à votre égard.

Assis sur un sol étranger, à l'ombre d'un drapeau qui nous laisse toutes les libertés religieuses, entourés d'un peuple qui ne vit pas, hélas ! de notre foi, il nous est glorieux aujourd'hui de pouvoir vous dire : « Père, regardez l'œuvre de vos enfants. » Des milliers de Canadiens viennent s'agenouiller dans ces temples élevés par les soins de vos sujets. Des écoles ont surgi, nos enfants y apprennent à servir Dieu dans l'amour du travail et de la prière. Et quand sonne le jour du Seigneur, nous courons tous nous grouper autour de la chaire sacrée pour entendre la voix éloquente de nos prêtres nous encourageant à suivre sans relâche le chemin plein d'écueils qui nous conduit aux portes de l'éternel bonheur. Hommes et femmes mariés, jeunes garçons et jeunes filles, enfants même, tous répondent avec ardeur à ce zèle d'apôtre, qui, toujours, a distingué ceux que votre sollicitude a placés à notre tête pour nous guider.

Phares lumineux, ils nous dirigent sans que jamais les

tempêtes suscitées par l'ennemi puissent les arrêter un seul instant ; ils sont nos sauveurs, nos Pères. Et vous, noble visiteur, vous êtes là les guidant de vos lumières, de votre science et de vos vertus. Ah ! comment pourrions-nous ne pas être heureux ! Comment pourrions-nous passer sous silence ce jour si beau qui marquera dans l'histoire canadienne de cette ville une page glorieuse ! Daignez donc, très révérend Père, daignez donc accepter nos humbles hommages. Nous le savons, naguère encore un deuil profond se répandait sur la Société dont vous êtes le chef. Votre honoré prédécesseur était enlevé à l'affection de ses sujets. Réunis en un conseil suprême, les représentants des diverses provinces vous ont choisi pour continuer l'œuvre pleine de dévouement de votre prédécesseur. Vous n'avez pas failli à votre tâche. Déjà, par vos ordres, une nouvelle contrée s'est ouverte : l'Océanie réclamait des missionnaires, votre cœur d'apôtre s'est ému et vous y avez envoyé quelques-uns de ces soldats du Christ qui, toujours, n'ont pour armes que la prière, la mortification et la charité, vertus qui, nous n'en doutons pas, font l'ornement de votre âme. Mais il n'est pas besoin d'aller sous des climats inconnus ni dans des contrées sauvages, pour admirer l'œuvre de vos missionnaires, ou pour applaudir à l'abnégation de ceux que vous désignez.

Lowell ne vous est pas étranger ; ici comme ailleurs il y a du bien à faire, vous le savez ; c'est pourquoi votre amour pour la religion maintient au milieu de nous des prêtres qui nous la font aimer. Par votre permission, une bâtisse s'élève sur des bases inébranlables. Déjà l'église Saint-Jean-Baptiste se dessine au-dessus des édifices de la ville. Les Canadiens la voient et l'admirent. L'étranger s'arrête stupéfait. « Qui donc, dit-il, qui donc élève ce monument ? » Ceux qui sont là répondent :

« Ce sont nos Pères, ce sont les gardiens de notre foi et de notre nationalité. C'est le R. P. Garin, qui, depuis vingt-six ans travaille pour notre bonheur et pour la conservation de notre foi. C'est vous, Très Révérend Père Général, puisque rien ne se fait sans que vous y donniez votre haute approbation ;

c'est donc à vous que revient tout l'honneur et c'est pourquoi nous vous disons : « Merci. »

Oui, merci, merci de votre tendre sollicitude ! Merci de votre attention à notre égard! Merci pour la génération qui commence !... Merci pour nos chers enfants !

Et dans ce sentiment de reconnaissance, associons aussi votre digne compagnon, le R. P. ANTOINE. Longtemps il a vécu au milieu des Canadiens; il connaît leur foi, et nul doute qu'il veut bien croire à la sincérité de nos paroles quand nous rendons hommage à ceux qui se dépensent pour le bien des âmes, quelle que soit la sphère où Dieu les ait placés.

Au R. P. ANTOINE donc, nous disons également : « Bienvenue et merci ! »

Quant à vous, très révérend père Général, votre tâche est une de celles qui ne peuvent être appréciées que par Dieu. Continuez donc longtemps encore à veiller sur nous par ceux qui tiennent ici votre place. Continuez à nous guider dans les combats de la vie, afin que toujours nous puissions porter haut le drapeau du devoir, comme vous-même portez haut celui de l'honneur et de la vertu.

LES CANADIENS DE LOWELL.

« Le T. R. P. SOULLIER, dit *l'Étoile*, s'adressant ensuite à ses *chers Canadiens*, comme il nous appela, les remercia de tout son cœur de la belle réception qu'ils venaient de faire en son honneur. Puis, très éloquemment, il nous parla de notre paroisse datant de vingt-cinq ans, et en fit un résumé historique.

« Encore une fois, dit-il en terminant, je vous remercie du fond du cœur, en mon nom, au nom de notre Congrégation, au nom du R. P. ANTOINE, et croyez que j'emporterai en France de bons et heureux souvenirs de ce que j'ai vu à Lowell. »

La fanfare joua alors une marche et la procession se reforma dans le même ordre qu'auparavant pour retourner au presbytère.

Ce fut comme la cérémonie de clôture de ce grand voyage. Six jours plus tard, nos vénérés voyageurs s'embarquaient à New-York. Ils rentraient à Paris le premier dimanche d'octobre, fête du Très Saint Rosaire. Ils étaient partis six mois plus tôt jour pour jour. L'itinéraire, savamment organisé, avait été rigoureusement suivi, et cette campagne stratégique, réglée au jour et à l'heure, avait donné une grande épargne de temps sans souffrance pour l'œuvre de la visite. Seuls, les voyageurs portaient le poids de ces courses incessantes. Ils n'en étaient heureusement pas à leur coup d'essai, et la Providence leur conserva, au milieu de ces fatigues, les forces nécessaires.

Au Chapitre dernier, après l'élection du Supérieur général, le regretté P. Martinet, en présentant à la Congrégation le nouveau chef de la famille, lui appliquait le mot de l'Écriture : *Stetit et mensus est terram,* qu'il traduisait : Il a fait le tour du monde, et il est prêt à le recommencer. Aujourd'hui c'est fait, et très heureusement. Dieu en soit loué, et aussi notre Immaculée Mère !

C'est le cri qui s'échappait de nos lèvres et de nos cœurs en recevant le très révérend Père à sa rentrée à la maison générale. Les deux communautés de Paris l'applaudissaient, au nom des maisons d'Europe, et de même, au nom des Missions étrangères, les jeunes pères qui allaient bientôt s'envoler comme des anges de paix, aux quatre coins du monde. Le R. P. Anger, de son côté, représentait de nombreuses et ardentes sympathies, de filiales impatiences enfin calmées au retour du « bon Père ».

On était à l'heure de midi, et le chef de la famille put voir avec joie les fils qui entouraient la table paternelle. Après le dîner, le R. P. Cassien Augier prit la parole. En des accents émus, inspirés par sa religion et son amour, il dit notre bonheur à tous de nous retrouver

après une si longue absence. Rappelant ensuite le mot de notre bien-aimé Père à son départ, il lui assura que le gouvernail du navire avait été entre bonnes mains, et que les espérances du capitaine n'avaient pas été déçues par le pilote qu'il nous avait laissé. On accueillit ces paroles et l'on félicita le vicaire général par des applaudissements chaleureux que nous ne nous rappelons pas aujourd'hui sans tristesse.

Le T. R. P. Général répond en remerciant d'abord le R. P. Martinet, et en nous disant les consolations de sa visite. Ces consolations lui sont venues d'abord des membres de la famille : « J'ai trouvé en eux, dit le très révérend Père, de véritables Oblats. » Elles sont venues des populations qui ont fait partout le plus cordial accueil au Supérieur général de leurs missionnaires. Ces manifestations universelles ont prouvé combien l'action de nos Pères là-bas a été profonde, quels sentiments de vénération, de reconnaissance, d'affection, ils ont su conquérir dans les âmes, et combien notre Mère la Congrégation est partout respectée, honorée, aimée. Les ovations des catholiques, le respect et l'estime des protestants, marquent les progrès de la foi pour le passé et justifient pour l'avenir les plus belles espérances.

Qu'on nous permette, en finissant ce récit, de revenir en arrière pour réparer une omission. Lorsque nous avons raconté le passage du très révérend Père à Ottawa, nous ne possédions pas l'adresse présentée par les élèves de l'Université. Ce document mérite pourtant de prendre place dans nos annales. Nous sommes heureux de le donner aujourd'hui avec la cantate composée pour la circonstance. Nous ne pouvions mieux terminer la belle page que forme, dans notre histoire, la première visite du Supérieur général dans nos missions d'Amérique.

Au Très Révérend Père Louis Soullier, *Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée.*

Très révérend Père,

C'est avec la joie la plus vive et l'empressement le plus sincère, que nous nous réunissons aujourd'hui pour vous souhaiter la bienvenue dans l'enceinte de notre jeune Université. Nous ne pouvions désirer une occasion plus favorable, ni choisir un moment plus solennel pour donner libre cours au sentiment de respect, de vénération et d'amour, que nous portons à la noble Congrégation des Oblats dont vous êtes le chef suprême.

Depuis un demi-siècle que la Société des Oblats est établie sur les bords du Saint-Laurent, beaucoup de ses enfants ont ici fermé les yeux à la lumière, sans avoir eu la consolation de connaître celui qu'ils appelaient leur Père ; beaucoup de jeunes gens aussi nous ont précédés sur les bancs de cette Université, et nous ne croyons pas être les moins fortunés, puisqu'il nous est donné aujourd'hui de saluer le Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée. Il aura une place à part dans les archives de l'Université, ce jour mémorable ; et votre visite fera naître une ère nouvelle dans l'histoire de notre *Alma mater*.

Sur ce vaste continent, très révérend Père, d'un océan à l'autre, les fils de Mgr de Mazenod se sont fait des amis et des protecteurs ; leur zèle apostolique, leur dévouement sans borne et leur esprit de sacrifice ont fait bénir le nom des Oblats, et nous revendiquons pour nos dévoués professeurs et maîtres une large part de cette auréole de gloire qui entoure, au Canada, la Congrégation des Oblats. Nous les voyons tous les jours à l'œuvre, ces professeurs zélés ; nous les avons sous les yeux pendant dix mois de l'année, et à mesure que nous avançons dans la vie, nous comprenons mieux l'immensité des sacrifices que leur impose la direction de l'Université. L'activité intellectuelle, l'énergie morale et le zèle ardent qu'ils déploient dans l'accomplissement de leur devoir, très

révérend Père, ils les ont puisés dans le sein de cette famille religieuse dont vous êtes le glorieux chef. Et s'il m'est permis d'ajouter un mot, je dirai : Ils sont les héritiers de nobles traditions ; ils continuent la grande œuvre du P. TABARET et de ses héroïques coadjuteurs, dont le souvenir se perpétuera dans cette capitale.

Soyez donc le bienvenu, très révérend Père ; nous sommes un peu vos enfants, puisque nos dignes professeurs sont vos fils ; nous osons même dire que nous sommes Oblats par le cœur, et nous espérons que nous ferons honneur à l'enseignement que nous dispense ici votre Congrégation. Oui, quelle que soit la direction donnée à notre vie par la divine Providence, nous serons toujours des chrétiens dévoués, des fils soumis de la Sainte Église, tels, enfin, que nous auront formés les Oblats.

Et maintenant, vous nous permettrez, très révérend Père, de dire un mot à votre illustre compagnon de voyage, au R. P. ANTOINE, autrefois provincial de la province du Canada, aujourd'hui assistant général.

Votre nom, révérend Père, est encore vivant dans bien des cœurs en Canada, et bien souvent, dans nos conversations, nous l'associons à celui de nos anciens professeurs. Sous vos auspices, le collège d'Ottawa a grandi, et durant les longues années de votre administration provinciale, vous avez travaillé avec zèle et persévérance à en favoriser le développement. La consolation de revoir cette institution vous était due ; l'Université aujourd'hui vous ouvre ses portes, et les élèves vous offrent leurs salutations respectueuses.

Que votre main, très révérend Supérieur général, daigne bénir ces jeunes membres de votre grande famille ; qu'elle fasse descendre sur nous les grâces qui inspirent les nobles sentiments, et nous pourrons longtemps redire, en parlant de votre visite : *Transiit benefaciendo.*

CANTATE

EXÉCUTÉE PAR LES ÉLÈVES A LA RÉCEPTION DU T. R. P. GÉNÉRAL.

Salut à toi! Vers l'Amérique
Le ciel a dirigé tes pas,
Toi dont le sceptre pacifique
Guide la marche des Oblats!

Sur cette terre libre et fière,
Déjà ton nom s'est fait bénir.
Vois tes enfants, illustre père,
Autour de toi se réunir!

Refrain :

Parcours nos immenses espaces
Aux rives des deux océans ;
Tu trouveras partout les traces
Et les bienfaits de tes enfants.

Dans cette enceinte où leur nom brille
D'un éclat si majestueux,
Nous ne formons qu'une famille
Et nous venons t'offrir nos vœux.

Entonnons un chant d'allégresse !
Ce jour est un jour de bonheur;
Chantons et que chacun s'empresse
Auprès du noble visiteur!

Sur cette terre d'Amérique,
Oh ! que le ciel guide tes pas,
Toi dont le sceptre pacifique
Conduit la marche des Oblats !

REVUE

UNE MISSION A CHIDDES.

Nous lisons dans *la Croix du Nivernais* du 12 janvier:

« Le dimanche 2 décembre, commençait dans la paroisse de Chiddes une mission prêchée par deux Pères Oblats de Saint-Andelain, le P. Iungbluth et le P. Huchet.

« Les *bons Pères missionnaires* eurent vite conquis l'attention et la sympathie de la population. Aussi, dès les premières réunions, aussi bien dans les villages éloignés qu'à l'église, l'assistance fut-elle nombreuse. Au milieu de la seconde semaine, elle atteignait le maximum possible, pour le conserver *jusqu'à la fin de la quatrième semaine.*

« Tous les soirs, l'église était littéralement comble. La retraite donnée le matin, la deuxième semaine aux jeunes filles, la troisième semaine aux femmes, a été également bien suivie. Il est vrai que rien n'a été négligé pour intéresser cette population bonne au fond, quand elle est laissée à elle-même : ni la lettre personnelle d'invitation adressée par M. le curé à chaque famille, ni le compte rendu hebdomadaire, véritable petit journal de mission, imprimé par les révérends Pères pour résumer ce qui s'est passé dans la semaine, ni les billets d'invitation et d'annonces, ni les illuminations, ni les chants, etc., etc.

« Mais ce qui surtout attirait, c'était la parole des *bons Pères* missionnaires.

« On resterait toute la nuit entendre cet homme, » répétait-on de tous côtés (en parlant du P. Iungbluth). Cela prouve une chose que l'on sait déjà, c'est que le P. Iungbluth est un prédicateur populaire de première marque. Ce qui le distingue, c'est la *clarté* avec laquelle il sait mettre à la portée de tous les vérités, même les plus ardues, et fixer dans un fait inoubliable la vérité enseignée, *l'abondance et la sûreté de doctrine*, la facilité et la force, le sens pratique et l'esprit évangélique. Ajoutez à cela un *brio extraordinaire* dans l'exposition et un *humour un peu gaulois*, intarissable, qui dans d'autres mains pourrait être dangereux, mais qui, manié par lui, en fait une arme solide. C'est la conversation oratoire dans toute sa force.

« Le R. P. Huchet est un tout jeune religieux, qui en est à sa seconde mission. Par conséquent, il n'a pu donner toute sa mesure. On l'a suffisamment vu et entendu pour comprendre que c'est *un homme d'avenir*. Il a un talent d'organisation rare, un entrain, un zèle et un dévouement à toute épreuve. Dans de semblables conditions, la mission ne pouvait faire autrement que de porter des fruits. La population a montré une grande bonne volonté. Le silence a été à peu près parfait. Les communions ont été nombreuses, la presque *totalité des femmes* et la *majorité des hommes* se sont approchés des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, *bien qu'on ne fût pas dans le temps pascal*.

« Les familles importantes de la paroisse : la famille de Pelleport, de Champlevrier et la famille Perruchot et Thirault de la Garde, avec beaucoup d'autres, ont tenu à donner le bon exemple. On a pu les voir chaque soir au pied de la chaire, et dans le rang le jour de la confession et de la communion.

« Il fallait bien graver le souvenir de cette mission,

si brillante et si consolante. Il fut décidé de *planter une croix* avec un grand christ en fonte de fer bronzé, sur la colline qui domine le bourg de Chiddes et d'où l'on a une vue magnifique, au nord sur le Beuvray, éloigné de trois lieues, à l'ouest sur la Vieille-Montagne, au sud sur la Bussière, à l'est sur Millay.

« Une souscription fut ouverte et permit de couvrir amplement les frais.

« La plantation de cette croix fut fixée au jour de clôture de la mission, le dimanche 30 décembre.

« La veille et la nuit, la neige couvrait la terre, le vent soufflait avec violence. Néanmoins, tous les habitants du bourg rivalisent de zèle pour décorer la rue par où doit passer la procession.

« Cinq arcs de triomphe se dressent comme par enchantement ; les maisons sont ornées ; de véritables petits bosquets de genévriers et de houx naissent pour la circonstance, faisant un contraste frappant avec le voile blanc qui couvrait la terre.

« La croix, mesurant $8^m,80$ de hauteur et 20 centimètres d'équarrissage, avec son christ bronzé de 1 mètre de hauteur, était placée à proximité, dans la cour du presbytère, sur un brancard magnifiquement décoré, un peu incliné, de manière à laisser voir la croix et le christ.

« Une heure avant la messe arrivent, fidèles au rendez-vous, les quatre-vingts braves qui avaient réclamé l'honneur de porter la croix — en tête desquels il convient de nommer M. de Pelleport — les vingt tirailleurs qui veulent la saluer, les quarante chanteurs qui veulent la glorifier. Ils reçoivent les ordres de leur chef, le R. P. Huchet, et vont ensuite à la messe. La messe finie, on transporte cette croix monumentale avec son brancard sur la place publique, sous le premier arc de triomphe.

« Là, en présence de toute la paroisse, a lieu la décoration des porteurs, des tirailleurs et des chanteurs; chacun reçoit une croix supportée par une rosette rouge, bleue, blanche, rose ou verte, selon la catégorie à laquelle il appartient; enfin a lieu la bénédiction de la croix et du christ.

« Au moment où le prêtre finit la bénédiction, deux salves de fusillade retentissent dans les airs. La procession s'ébranle dans l'ordre suivant : d'abord les enfants, puis les femmes, puis les hommes et enfin la croix, portée par vingt hommes, escortée des autres porteurs, des tirailleurs, des chanteurs et des chanteuses.

« Dans cet ordre, tout en chantant, la procession gagne la montagne où doit être placée cette croix.

« Quand on arrive sur le sommet, une bourrasque épouvantable s'abat sur la foule; on aurait cru que le démon furieux aurait voulu fermer la bouche aux assistants et les empêcher de chanter le triomphe de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce contretemps, bien loin de décourager la foule, ne fait que développer son enthousiasme.

« C'est à qui chantera le mieux et le plus fort, comme pour signifier au démon qu'il n'a rien à faire dans cet endroit désormais sanctifié par le signe de notre rédemption. Grâce à la prévoyance de M. le comte de Pelleport et à l'habileté de ses ouvriers, le dressement de la croix fut vite exécuté. A ce moment, les tirailleurs de saluer la croix et la foule de répondre : « Vive la Croix! Vive « la Croix! Vive la Croix! » C'est un enthousiasme indescriptible. La procession se remet en marche vers l'église, où chacun vient reprendre sa place pour voir une dernière et belle illumination, et entendre les derniers conseils du R. P. Supérieur, qui sont presque tous au verso d'une image représentant la Sainte Famille, et

que M. le curé a fait imprimer comme souvenir de la mission.

« Les larmes coulent.....

« Le souvenir de cette mission restera profondément gravé dans tous les esprits et dans tous les cœurs.

« Honneur aux RR. PP. IUNGBLUTH et HUCHET, qui ont su, par leur parole et leur dévouement, exciter un tel enthousiasme dans les âmes.

« Du haut de la colline du Montcharlet, Jésus en croix étendra ses bras vers les habitants de la paroisse de Chiddes et leur rappellera les bonnes résolutions qu'ils ont prises pendant la mission de 1894 ! »

X.

UNE MISSION AU VIEIL-BAUGÉ.

Nous lisons dans la *Semaine religieuse d'Angers :*

« Elle a eu un très beau succès. La paroisse du Vieil-Baugé a prouvé de la bonne manière qu'elle est encore profondément chrétienne et que, là aussi, la foi sait aller jusqu'à l'enthousiasme. M. le Curé, qui avait déjà apprécié l'esprit chrétien et la générosité de la population lors de la construction d'une école libre, il y a deux ans, espérait beaucoup d'une mission ; aujourd'hui, ses espérances sont dépassées.

« Le 2 décembre dernier, deux Oblats de Marie de la Maison d'Angers, le P. SCHAUFFLER et le P. HEHN, arrivaient au Vieil-Baugé pour y rester trois semaines. Leur première visite fut pour Notre-Seigneur, et, à leur entrée à l'église, au son des cloches, ils furent agréablement surpris de trouver tous les enfants, même ceux des écoles communales.

« La mission s'ouvrit le lendemain, premier dimanche

de l'Avent, à la grand'messe. Les fidèles du Vieil-Baugé, heureux d'avoir une mission (la dernière datait de quarante ans), et qui avaient été convoqués individuellement par lettre, remplissaient l'église comme aux jours des grandes solennités. Le P. SCHAUFFLER, qui donna le premier sermon, était connu de ses auditeurs par les missions qu'il avait faites dans les environs avec tant de succès. Aussi, dès ce premier discours sur l'importance d'une mission, il excita la plus vive attention et gagna la confiance de tous.

« Ce même dimanche, les missionnaires mirent leur œuvre sous la protection de saint Expédit, dont la statue, offerte par une famille généreuse, fut solennellement bénite et placée au milieu de l'église.

« Les premiers jours, ils firent la visite de la paroisse ; partout ils furent très bien accueillis. On s'empressa de leur rendre cette visite en venant en grand nombre aux réunions du soir; dès le mercredi, on y comptait près de deux cents hommes. C'était de bonne augure.

« Mais ce qui acheva de lancer la mission, ce fut la consécration à la Sainte Vierge. Elle se fit le vendredi 7 décembre, veille de l'Immaculée Conception. La divine Mère, du haut de son trône splendidement illuminé, semblait heureuse de voir son peuple si nombreux à ses pieds. Que de grâces elle dut laisser tomber de ses mains lorsque le P. HEHN célébra les gloires de son Immaculée Conception et que le P. SCHAUFFLER, lui consacrant la paroisse, lui adressa une si éloquente prière en commentant le *Sancta Maria, succurre misereris!*

« Le dimanche suivant, c'est la fête des enfants ; ils y ont été préparés par trois jours de retraite. A l'heure des vêpres, ils sont là, parés de leurs plus beaux habits, tenant un rameau que les mamans et les sœurs ont eu le talent de faire fleurir malgré le mois de décembre. Ils

partent en procession et traversent les rues du bourg, envoyant à tous les échos, même aux plus paresseux, ce refrain :

Accourez, peuple fidèle,
Venez à la Mission;
Le Seigneur qui vous appelle
Veut votre conversion.

« De retour à l'église, le missionnaire leur donne une commission : celle de se faire missionnaires chez eux. Ils s'en acquittèrent fort bien, et l'on dit que leur éloquence a obtenu plus d'une conversion.

« La fête des enfants dut toucher bien des cœurs. Le troisième dimanche de l'Avent, il y eut une autre cérémonie qui était de nature à inspirer les plus graves réflexions; je veux parler de la procession au cimetière. Une véritable foule vint y témoigner de sa piété envers les chers défunts. Des larmes furent versées quand le missionnaire évoqua le souvenir de ceux qu'on avait perdus. Des hommes mêmes furent attendris et il y en eut qui pleurèrent. Le service, qui se fit le lendemain, ramena à l'église la plupart de ceux qui avaient été au cimetière la veille.

« Nous voilà à la troisième semaine de la mission. Elle est suivie avec un entrain qui fait le plus grand honneur au Vieil-Baugé. Cette paroisse a une immense campagne qui s'étend jusqu'à 7 kilomètres du clocher, et cependant on vient en très grand nombre de la campagne et des points les plus reculés. Des femmes, des jeunes filles font chaque jour, matin et soir, 4 et 5 kilomètres à pied pour ne manquer aucun exercice. Les hommes ne restent pas en retard ; on en voit souvent de deux à trois cents à l'église. Un d'eux, qui habite une ferme très éloignée, a pris pension dans le bourg pendant quinze jours.

« Cela se comprend : il y a de si belles fêtes ; les Pères sont si dévoués pour le bien des âmes ; leur parole, toute simple et populaire, est si apostolique, si éloquente, que personne ne reste indifférent. On en parle avec un tel enthousiasme que ceux même qui ne viennent pas à l'église subissent l'ascendant de ces hommes de Dieu, et peu s'en faut qu'ils ne cèdent à l'entraînement général.

« Après les fêtes, c'étaient les conférences dialoguées qui attiraient le plus de monde. Il y en a eu trois, dans lesquelles on a exposé et réfuté d'une manière fort intéressante les objections, ou plutôt les prétextes dont un trop grand nombre de chrétiens s'autorisent pour manquer à leurs devoirs. Mais ce ne sera plus au Vieil-Baugé qu'il faudra dire que la religion ne sert à rien, qu'il n'est pas nécessaire de se confesser pour être honnête homme et que le travail du dimanche n'est pas un très grand mal.

« On pouvait remarquer, pendant toute la mission, que si les cantiques étaient chantés avec le plus bel entrain, c'était grâce à un chœur de jeunes gens aux voix déjà exercées qui étaient sous la direction du vicaire, M. l'abbé Niel. Ces jeunes gens avaient déjà fait leurs preuves à l'Adoration perpétuelle, en chantant avec goût une messe en musique. C'est que M. l'abbé Niel, qui les a formés, est un véritable artiste.

« Les chanteuses ont aussi rendu les plus grands services. Matin et soir, elles étaient à leur poste, aussi bien celles de la campagne que celles du bourg. Leur concours était surtout apprécié à la messe de mission qui réunissait toutes les pieuses femmes du Vieil-Baugé, particulièrement celles de la Congrégation de la Sainte Face, œuvre de création récente et déjà prospère.

« Ainsi, la mission voyait toutes les bonnes volontés

s'unir pour arriver au but. Il nous faudrait encore parler d'une fête, la plus belle de toutes, la Promulgation de la Loi, qui se fit le dernier jeudi de la mission. Ce jour-là, tous les paroissiens devaient venir, un cierge à la main, protester de leur fidélité à la sainte Loi du bon Dieu. Une heure avant le moment fixé, l'église est pleine. Pour multiplier les places, on est obligé d'improviser des bancs en appuyant des planches sur des chaises. Environ trois cents hommes sont là, presque tous avec leur cierge. L'effet fut saisissant lorsque toute cette foule, les cierges allumés, chanta avec un véritable enthousiasme le *Credo*, symbole de sa foi, répéta d'une seule voix et d'un seul cœur les dix commandements de Dieu, et protesta de son courage en faisant entendre ce refrain : « Je suis chrétien. » Malgré cet enthousiasme, les Pères voyaient avec peine qu'on était trop lent à profiter de la grâce de la mission. Ils firent, ce soir-là, un chaleureux appel aux hommes surtout, et ils décidèrent que la cloche sonnerait chaque jour l'*agonie des âmes*. A la voix de la cloche, chacun devait réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* pour la conversion des pécheurs.

« Enfin, toutes ces industries du zèle sacerdotal furent couronnées de succès. C'en était un que ces magnifiques auditoires dont nous avons parlé. Le plus beau, ce furent les âmes que les Pères eurent la consolation de voir revenir à Dieu : aux deux communions générales, quatre cent cinquante femmes et près de deux cents hommes reçurent leur Dieu. Que le pasteur fut heureux alors ! Qu'il le fut surtout à la messe de minuit, quand il vit les hommes en si grand nombre s'approcher pieusement de la sainte Table pour communier, y revenir ensuite recevoir chacun un christ, souvenir de la mission ; quand il les entendit chanter avec plus d'entrain que jamais : « Je suis chrétien ! »

« La clôture de la mission devait se faire le jour de Noël, aux vêpres. Le matin, la pluie menaçait; vite on s'adresse à saint Expédit et le temps se met au beau. La grand'messe fut chantée avec diacre et sous-diacre par M. le chanoine Godineau, supérieur de la Salle-de-Vihiers, qui présida toutes les cérémonies de la journée.

« A 2 heures, on entend retentir dans les rues les sons d'une joyeuse harmonie. C'est le collège Saint-Joseph de Baugé qui arrive, musique en tête, pour ajouter à la solennité de la fête. Bientôt la procession sort de l'église. Les petits garçons ouvrent la marche, puis viennent les petites filles avec leur bannière, les jeunes filles en blanc, les associées de la Sainte Face avec leur bannière, les femmes de la paroisse, le collège Saint-Joseph avec sa musique. Tous viennent se grouper autour de la place de l'église.

« Les maisons elles-mêmes sont en fête, à en juger par les oriflammes qu'on voit flotter aux fenêtres. Un christ de Bouchardon, bronzé argent, venant de l'Œuvre des crucifix, don magnifique d'une personne pieuse, est couché sur un brancard parfaitement décoré. Les hommes qui ont réclamé l'honneur de se charger du précieux fardeau sont à leur poste, une brillante décoration sur la poitrine. D'autres hommes, en grand nombre, ayant à leur tête MM. les conseillers de fabrique, sont là pour faire à Jésus une escorte d'honneur. Une véritable foule est accourue de Baugé et des paroisses voisines. C'est devant cette imposante assemblée, qui compte bien trois mille personnes, que le P. Schauffler procède à la bénédiction solennelle du christ.

« Puis la procession s'ébranle pour se rendre au Calvaire. Dans le clergé qui ferme le défilé, on voit autour de M. le chanoine Godineau, M. le chanoine Abellard, curé de Baugé, M. le Supérieur du Collège, MM. les

curés de Cuon, d'Echemiré, de Chartrené ; MM. les aumôniers de l'Hôpital et des Incurables de Baugé, MM. les vicaires de Baugé, MM. les professeurs du Collège et plusieurs autres ecclésiastiques.

« On parcourt plusieurs rues du bourg que les habitants ont décorées avec goût, et l'on arrive à la route qui conduit au Calvaire. Pour s'y rendre, il faut descendre jusqu'à la rivière du Couasnon, pour remonter une petite colline. La route, très droite, est bordée de chaque côté d'oriflammes aux couleurs éclatantes. C'est une avenue triomphale qui aboutit à une magnifique croix. Cette avenue offrait un tableau ravissant. La procession, longue d'un demi-kilomètre, allait depuis le bourg jusqu'à la croix ; au milieu, le Christ s'avançait dans toute sa majesté, acclamé par les chants de la foule, auxquels succédaient les brillants accords de la musique.

« On arrive au Calvaire, d'où la vue s'étend au loin sur la campagne du Vieil-Baugé. Bientôt le christ s'élève. On est ému en voyant cette figure si expressive de l'Homme de douleurs, en voyant ces bras qui s'étendent et nous invitent à venir à Lui. Il regarde le bourg comme pour lui donner une particulière bénédiction.

« Le P. Schauffler, dans une vibrante allocution, nous dit que la Croix nous parle de l'amour de Jésus pour nous, de son humilité, de son obéissance. C'est aussi l'étendard de la victoire que les habitants du Vieil-Baugé viennent de remporter sur le démon, le monde et leurs passions. S'ils veulent être fidèles aux promesses faites à Jésus, qu'ils crient trois fois : Vive la Croix ! Et ce cri sort trois et même quatre fois de toutes les poitrines. — Qu'ils crient : Vive Jésus-Christ ! Et cette acclamation est répétée trois fois avec un véritable enthousiasme.

« De retour à l'église, le P. Schauffler monte en chaire

pour faire aux habitants du Vieil-Baugé ses dernières recommandations. Il leur dit de conserver toujours le souvenir de la mission, de fuir le péché comme le souverain mal, d'approcher des sacrements, d'être fidèles à tous leurs devoirs. Il adresse des remerciements à Dieu d'abord, car c'est de lui seul qu'est venu le succès, à la Sainte Vierge, à saint Expédit, aux âmes du purgatoire. Il doit aussi beaucoup à M. le curé, à M. le vicaire, aux ouvriers et ouvrières, qui ont tant et si bien travaillé, à tous ceux enfin qui ont assisté aux réunions pendant ces trois semaines.

« M. le curé prend la parole à son tour. Il rappelle, non sans émotion, le beau spectacle que présentait son église aux exercices de la mission. Il a, lui aussi, des remerciements à adresser, d'abord aux excellentes religieuses de plusieurs communautés qui, depuis des mois, s'imposaient des pénitences pour le succès de la mission, ensuite à ses confrères qui ont prié et fait prier. Il s'adresse aux missionnaires, qui ont tant de titres à sa gratitude. Comment oublier, s'écrie-t-il, mon Révérend Père SCHAUFFLER, cette parole si chaude et si vibrante qui pénétrait les âmes et y réveillait les sentiments qui y étaient endormis. Comment oublier, mon Révérend Père HEHN, les instructions si substantielles et si pratiques qui ont fait tant de bien aux personnes pieuses... Le pasteur exprime sa reconnaissance à M. le Supérieur de la Salle-de-Vigiers, à M. le Supérieur du Collège, aux personnes généreuses qui ont donné le christ, la croix et la statue de saint Expédit — leur modestie oblige à taire les noms — aux personnes qui ont prêté leur bienveillant concours soit pour les frais de la mission, soit pour l'érection du Calvaire, soit pour les décorations, soit pour l'exécution des chants. Sa joie, sans doute, n'est pas entière, mais il espère que la bonne semence

que le zèle des missionnaires a jetée dans les âmes portera bientôt d'autres fruits.

« Le salut du Saint-Sacrement termina cette belle journée. Une dernière fois les hommes chantèrent le cantique *Je suis chrétien !* comme pour promettre qu'ils seront toujours ce qu'ils sont en ce moment. Ils le disent au nom de la paroisse tout entière, qui restera fidèle à cet engagement ; ce sera le meilleur compliment pour les excellents missionnaires qui l'ont évangélisée, et la meilleure consolation pour le zélé pasteur qui la dirige. »

X.

VINGT-QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DE L'APPARITION DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

Cette fête s'est célébrée au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. Une particularité touchante de cet anniversaire a été la bénédiction de la grange d'où les frères Barbedette virent apparaître d'abord la miraculeuse apparition. Le R. P. Brullard raconte cette cérémonie dans *la Semaine religieuse de Laval.*

« Les prières et les bénédictions liturgiques, depuis longtemps désirées et réservées pour ce jour, allaient donner à Notre-Seigneur et à sa Mère une terre déjà bénite et consacrée, il y a vingt-quatre ans, par la présence de Notre-Dame. Du haut du ciel, son maternel regard s'était abaissé, non pas vers les châteaux ou les palais des riches, non pas même vers les demeures des pauvres, mais sur une humble grange, parce que cette grange était le sanctuaire du travail sanctifié par la prière.

« Cette bénédiction n'était pas faite pour plaire à l'ennemi, réduit à ramper sous les pieds de la Vierge victorieuse ; on aurait pu croire à une nouvelle tentative de

sa part, tellement la pluie tombait par torrents, tellement le vent était violent. Impossible donc d'organiser une procession.

« Elle était bien belle, la grange, parée de ses habits de fête ! Au-dessus de l'autel, entre deux massifs de fleurs, paraissait planer au milieu des nuages la céleste Messagère ; le cercle d'azur l'enveloppait, les quatre bougies symboliques, allumées par l'étoile qui reposait sur sa tête, étincelaient. Notre-Dame de Pontmain saura bien témoigner sa reconnaissance aux excellentes Sœurs de Rillé, dont le zèle avait embelli sa demeure.

« Délégué par Mgr l'évêque de Laval, M. Lefèvre, archiprêtre d'Ernée, procède à l'accomplissement de toutes les prières et de toutes les cérémonies de la sainte liturgie ; l'eau bénite est répandue deux fois sur ces murailles, les saints et les saintes ont été invoqués, toutes les oraisons récitées. La grange des Barbedette, la grange rendue célèbre par l'apparition, est maintenant une chapelle. Le lendemain matin, le saint sacrifice y est offert pour la première fois.

. . . .

« La nuit est arrivée. Toutes les étoiles ne brillent pas dans un ciel pur et limpide, comme au soir du mémorable événement ; quelques-unes cependant scintillent en l'honneur de Celle qui les a choisies comme sa royale parure. Bien des pèlerins ont repris le chemin de leur demeure ; d'autres sont restés, pour donner à leur Mère cette dernière marque d'amour.

« Nous nous réunissons à l'église paroissiale, legs précieux du passé, témoin de la naissance et des progrès du pèlerinage. Le R. P. Supérieur dit la prière du soir, cette même prière que récitait M. Guérin, curé de Pontmain, alors que le grand voile blanc couvrait peu à peu la belle Dame.

« Puis, nous nous rendons processionnellement à la chapelle de la grange, et nous entendons le R. P. Thiriet, nous racontant, une fois de plus, l'admirable récit. Les incidents si dramatiques et si pleins d'enseignements nous montrent la bienheureuse Vierge, Immaculée d'abord, Mère ensuite et surtout Médiatrice entre la terre coupable et le ciel irrité.

« Nous prions encore, sur la demande du R. P. Supérieur, pour Mgr l'évêque et pour la France. Et nous rentrons à la basilique.

« Pontmain est illuminé. Au champ de l'Apparition et sur le chemin des processions, des lignes de lanternes vénitiennes brillent du plus vif éclat. Au-dessus de la maison des Sœurs d'Évron, Notre-Dame d'Espérance, entourée de lumière, regarde son peuple avec amour. La douceur et le calme de l'atmosphère favorisent cette manifestation de foi.

« Nous rentrons dans la basilique transfigurée et étincelante de mille feux, pour recevoir du Dieu de l'Eucharistie une dernière bénédiction et lui adresser une dernière prière.

« Que le souvenir de cette fête garde la foi vivante et la multiplie dans toutes les âmes! Qu'il ramène les pèlerins toujours plus nombreux aux pieds de Notre-Dame de Pontmain! Qu'il fasse affluer de tous pays les offrandes généreuses qui donneront à notre cher sanctuaire ses chapelles, ses clochetons, ses cloches, ses verrières, son campanile!

« Surtout que la Vierge de l'Espérance exauce nos ardentes prières pour le diocèse, pour la patrie, pour l'Église!

« Pierre Brullard, O. M. I. »

ATHABASKA-MACKENZIE (CANADA).

Nous lisons dans les *Missions catholiques :*

« Le R. P. LE CORRE, Oblat de Marie Immaculée, actuellement en France, nous écrit de Vannes :

« J'ai reçu récemment de nos Missions, spécialement de Mgr GROUARD, des nouvelles qui m'ont fait plaisir. Tout va bien sous le rapport de l'évangélisation et des espérances que donne la conversion des Esquimaux, et nos entreprises de bateaux à vapeur, pour nos transports, marchent bon train. Déjà *le Saint-Joseph* a fait ses premiers essais, l'automne dernier, sur le lac Athabaska, et le constructeur, que j'ai trouvé à Selkirk, aux environs de Winnipeg, est arrivé à bon port, pour commencer, cet hiver, les chantiers du second bateau à hélice, qui fera le trajet de Saint-Isidore à la mer Glaciale, sur le fleuve Mackenzie. Quel bonheur si nous pouvons, grâce à ces bateaux, éviter les frais excessifs de transports que la Compagnie anglaise nous imposait, et communiquer plus librement avec nos Missions et nos tribus !

« Il me tarde bien de revoir les uns et les autres, et de reprendre ma vie de missionnaire ! La France est belle et bonne ; mais notre nouvelle famille de là-bas est si chère aussi, en raison de ce qu'elle nous a coûté de sacrifices ! »

NOTRE-DAME DE BONNE-ESPÉRANCE.

Fort Good-Hope, 7 février 1894.

Nos frères ne liront pas sans une édification profonde la lettre suivante, que l'un de nos plus vaillants apôtres

de l'extrême Nord adresse au T. R. P. Supérieur général, en apprenant l'élection du nouveau chef de famille. Voilà, croyons-nous, une trentaine d'années que le R. P. SEGUIN se dévoue à Good-Hope, au milieu des privations et des souffrances. La famille lui est reconnaissante, comme envers tous nos Pères du Mackenzie, de l'édification et des bénédictions divines que nous vaut un si héroïque apostolat. Dieu conserve longtemps notre cher P. SEGUIN !

Voici sa lettre :

« MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« La Mission où l'obéissance m'a placé est si loin dans le Nord, et les communications avec le vieux monde sont si difficiles que, malgré le vif désir que j'avais de me présenter avec tous mes Frères pour me jeter à vos pieds, me livrer tout à vous et recevoir votre bénédiction paternelle, je n'ai pas encore pu le faire, faute d'occasion. Étant le dernier de vos enfants, le bon Dieu a voulu que je laisse passer tous mes Frères et que je me présente le dernier. Ce n'est que juste. Je viens donc aujourd'hui me jeter à vos pieds et renouveler, entre vos mains paternelles, les vœux et promesses que j'ai faits autrefois à Dieu, me soumettant tout entier à vous, qui me tenez la place de Dieu sur cette terre.

« A peine avais-je appris que le bon Dieu nous avait enlevé notre Père, que j'apprenais la nouvelle qu'il nous en avait donné un autre en votre personne. *Deo gratias !* Que le bon Dieu vous conserve longtemps à notre affection, et que le Saint-Esprit repose toujours sur vous pour vous guider dans ses voies ; qu'il m'accorde aussi la grâce de toujours vous obéir et vous suivre comme mon modèle, afin que si nous ne nous sommes jamais vus sur cette terre, nous puissions nous trouver ensemble,

un jour, auprès de notre bien-aimé fondateur, de son successeur et de tous nos Frères qui sont au ciel.

. . . .

« Jusqu'à présent, nous avons eu un hiver bien rigoureux. Le thermomètre centigrade s'est tenu en dessous de 50 degrés de froid pendant une semaine ; durant deux jours, il est descendu jusqu'à 56 degrés. Il ne faisait pas bon rester dehors ; nous avions peine à nous réchauffer dans la maison. Malgré ce froid intense, les familles du fort et les sauvages campés autour n'ont pas discontinué de venir chaque jour à la messe et d'assister, le soir, à l'exercice du mois de la Sainte-Enfance. Certainement l'Enfant Jésus n'aura pas laissé leur bonne volonté sans récompense.

« En terminant, mon très révérend Père, je me jette à vos pieds et vous prie de vouloir bien me bénir.

« Votre tout dévoué fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

« SEGUIN, O. M. I. »

Qu'on nous permette de joindre à cette lettre celle que le vénérable vicaire apostolique du Mackenzie écrivait au nouveau Supérieur général, lorsque le nom du chef de la famille n'était pas parvenu encore dans ce lointain vicariat :

MISSION DE LA NATIVITÉ (LAC D'ATHABASKA).

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

« Déjà, sans doute, notre Chapitre général a rempli son principal but et vous a choisi pour succéder à M[gr] DE MAZENOD, notre vénéré Fondateur, et à notre second Père que Dieu vient de rappeler à lui. Vous êtes, s'il m'est permis de parler ainsi, la troisième personne d'une trinité providentiellement créée pour la formation, le

progrès et le perfectionnement de notre famille religieuse. En employant ces expressions, je ne veux pas me permettre de vous comparer au Saint-Esprit ; cependant, mon très révérend Père, que, selon la mesure qui vous est destinée, vous ayez reçu la mission d'être parmi nous un consolateur et un sanctificateur, c'est ce qui est indubitable ; et que vous remplissiez fidèlement cette noble et sainte mission, c'est le souhait plein de confiance que je forme du fond de mon cœur.

Si nous n'avons pas pris une part active à votre élection, nous ne sommes pas restés indifférents à un événement si solennel et si important pour la Congrégation. Dans toutes nos Missions, des prières spéciales à la sainte messe et une neuvaine préparatoire à l'ouverture du Chapitre ont été prescrites, et, je n'en doute pas, religieusement observées. Hélas ! c'est tout ce que nous pouvions faire. Maintenant donc que vous nous avez été donné pour Supérieur général, je m'empresse, en mon nom et au nom des Pères et Frères du vicariat d'Athabaska-Mackenzie, de vous présenter nos hommages, notre obéissance et notre affection filiale. Vous avez, jusqu'aux confins du globe, des enfants respectueux et dévoués, des Oblats de Marie Immaculée, dignes de leur beau titre, et émules, par leur esprit religieux et leur zèle apostolique, de leurs Frères des pays civilisés ou des autres contrées infidèles. Dilatez donc votre cœur, très révérend Père, qu'il s'étende jusqu'à nous et nous embrasse, avec les autres membres de la famille, dans les étreintes d'une égale charité.

« En parlant ainsi, Dieu me garde de vous faire l'injure de supposer que vous puissiez oublier même le plus petit de vos enfants. Non. Nous faisons partie d'un corps dont vous êtes la tête, et de même que dans le corps humain le membre le plus infime reçoit de la tête, dans

une mesure convenable, l'influence vitale qui le fait croître et se perfectionner, ainsi, malgré l'humble part qui nous est échue parmi les œuvres confiées à la Congrégation, nous avons la consolante certitude de ressentir les heureux effets de votre paternelle administration.

« Il est vrai que nous ne savons pas encore à qui personnellement a été dévolue la dignité de chef de notre Famille ; mais, mon très révérend Père, les seules vues de la foi nous suffisent pour nous montrer en vous le dépositaire de l'autorité de Dieu même et nous professons hautement notre soumission absolue à cette autorité sainte et notre religieuse vénération pour votre personne, qui en est investie.

« Daignez agréer, mon très révérend Père, cette expression des sentiments de joie et de confiance que votre élection fait naître dans nos cœurs. Que le Seigneur vous conserve, vous vivifie et vous rende heureux sur la terre. Telle est la prière de vos enfants d'Athabaska-Mackenzie et de leur vicaire, lequel, revêtu, quoique indigne, de la plénitude du sacerdoce, implore sur votre personne les plus abondantes bénédictions.

« J'ai l'honneur d'être, mon très révérend et bien cher Père, votre très humble serviteur.

« ✝ ÉMILE, O. M. I.,
« Évêque d'Ibora,
« Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. »

JUNIORAT D'OTTAWA.

La Bannière de Marie Immaculée, bulletin de l'œuvre du juniorat d'Ottawa, publie une lettre du R. P. LEFEBVRE, provincial du Canada. Nous en extrayons les passages suivants :

« Parmi toutes les œuvres dont je suis chargé en ma qualité de Provincial des missionnaires Oblats, il en est une que j'ai particulièrement à cœur : c'est celle des vocations ou des jeunes missionnaires.

« Elle consiste à élever et à instruire (en leur faisant suivre un bon cours d'étude) un certain nombre d'enfants bien doués sous le rapport des talents et de la vertu, afin d'en faire plus tard des missionnaires utiles, soit pour les retraites paroissiales, soit pour les Missions chez les infidèles.

« Nous avons actuellement trente-sept de ces bons enfants, et afin d'en élever le nombre jusqu'à cinquante et même soixante ou quatre-vingts, nous construisons actuellement une maison spacieuse et parfaitement adaptée au but que nous nous proposons.

« Cette construction exige de notre part des sacrifices très considérables. Et pourtant, il ne suffit pas de loger ces enfants, il faut encore les nourrir. Il faut aussi pourvoir à l'entretien de ceux qui les dirigent...

« Vous n'y avez peut-être jamais songé ; mais de toutes les bonnes œuvres que vous pouvez accomplir, c'est probablement la plus utile aux âmes et la plus fructueuse pour vous-même.

« Une des plus généreuses bienfaitrices d'une œuvre semblable en France écrivait :

« Ne me remerciez pas. Entretenir à mes frais un en-
« fant, avoir la consolation d'être apôtre en la personne
« de mon futur missionnaire, penser qu'il prie pour moi
« et que ses mérites sont mes mérites, quelle source de
« joie pour mon cœur ! Oh ! que je voudrais être riche et
« disposer d'une fortune en faveur de vos futurs mission-
« naires de Marie. »

NOUVELLES DIVERSES

Maison générale. — Le R. P. Favier, provincial du Nord, doit prêcher la retraite annuelle de la maison générale du 10 au 17 février. Peu après, le T. R. P. Général se propose de visiter, sauf incidents imprévus, nos maisons de Belgique et de Hollande.

— Prince-Albert. — Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, a fait, aux quatre-temps de décembre, la première ordination sacerdotale qui ait eu lieu dans le vicariat de la Saskatchewan. La cérémonie a été fort imposante ; la nouvelle cathédrale disparaissait sous les bannières, les guirlandes, les écussons, les ornements de toutes sortes ; beaucoup de catholiques et de protestants assistaient à l'émouvante cérémonie. Le soir, après les vêpres, Monseigneur bénissait trois belles cloches. Le nouvel ordonné est le R. P. Georges.

— Jaffna. — Les catholiques de ce diocèse ont célébré, en décembre dernier, le centenaire de l'église cathédrale.

— Juniorat d'Ottawa. — Les junioristes du Canada ont pris possession de la maison nouvelle dont parle le R. P. Lefebvre dans la lettre que nous citons plus haut.

— Vente de charité. — Une vente de charité aura lieu en faveur de l'Œuvre des vocations, à l'hôtel Continental, à Paris, les lundi et mardi de la semaine sainte, 8 et 9 avril. Rappelons que l'Œuvre des vocations s'unit à celle des petites annales. L'une et l'autre, malgré leur

création récente, ont donné déjà des résultats appréciables, qui justifient le dévouement des nôtres.

— Départ de Missionnaires. — Le 7 janvier s'est embarqué, à Londres, le R. P. Augier (Cassien), visiteur de nos Missions du Sud africain. Il est accompagné du F. Cado (Étienne), frère convers du diocèse de Posen-Gnesen (Silésie). Les trois Pères et le Frère convers qui devaient accompagner primitivement le R. P. Augier s'étaient embarqués deux mois plus tôt.

— Bibliographie. — Le quatrième volume de l'ouvrage du R. P. Corne sur *le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ* est actuellement sous presse, et paraîtra probablement avant le temps de la Passion. Il a précisément pour objet la passion du divin Maître.

— Mgr Ricard va faire paraître, chez Delhomme et Briguet, la troisième édition de la vie de notre vénéré Fondateur. Ce sera un volume de propagande, au prix fort de 3 fr. 50. Il est également sous presse.

— Nous sommes enfin heureux d'apprendre à nos lecteurs que la vie du cardinal Guibert est confiée à M. l'abbé Paguelle de Pollenay, vice-recteur de l'Institut catholique de Paris.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 130. — Juin 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

SACRE DE Mgr LANGEVIN.

LETTRE DU R. P. LEFEBVRE, PROVINCIAL DU CANADA, AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Montréal, 24 mars 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nous arrivons de Saint-Boniface. Depuis le départ de Montréal, jeudi 14 mars, jusqu'au vendredi soir, 22 du même mois, nous n'avons cessé de bénir la divine Providence qui, du commencement à la fin, nous a entourés de sa maternelle protection. Pas le moindre contretemps, et, pendant tout le voyage, un ciel qui nous rappelait celui de la Provence et de l'Italie.

Vous savez, mon très révérend Père, que la bonne

Providence avait, parmi nous, son représentant visible dans la personne de l'incomparable P. LACOMBE. Jamais il ne fut plus aimable envers tous, jamais il n'obtint un succès plus complet et ne fit bénir davantage la famille religieuse qui a mille raisons de le compter parmi ses membres les plus utiles et les plus dévoués.

Comme en 1892, il a obtenu de sir William Van Horne, président de la Compagnie du *Pacifique Canadien*, un wagon-palais, dans lequel NN. SS. les évêques et les principaux dignitaires ecclésiastiques ont pu voyager princièrement, sans avoir un centime à payer. Honneur et reconnaissance à la puissante et généreuse Compagnie du Pacifique! Honneur, amour et gratitude au cher P. LACOMBE, qui, dans toute cette affaire, s'est montré si habile, si aimable, et surtout si Oblat!

Dans notre wagon, dont le bon P. LACOMBE était le conducteur, et qui était réservé au clergé seul, se trouvaient NN. SS. les archevêques de Montréal, d'Ottawa et de Québec; les évêques des Trois-Rivières, de Nicolet, de Valleyfield, d'Ogdensburg (E. U.) et le coadjuteur de Saint-Yacinthe, l'abbé mitré de la Trappe d'Oka, plusieurs chanoines et autres prêtres de Québec et d'Ontario, deux Sulpiciens, un Père de Sainte-Croix et cinq Oblats parmi lesquels étaient les provinciaux du Canada et des États-Unis.

Je ne dois pas oublier que cinq ou six prêtres, anciens condisciples de l'archevêque élu, et qui ont conservé pour lui l'affection la plus sincère, avaient tenu à faire partie de l'excursion. Ces joyeux et spirituels amis ne contribuèrent pas peu, par leurs chants, dont quelques-uns composés pendant cet intéressant voyage, à récréer et à édifier les heureux excursionnistes. Un détail que j'aurais grand tort de passer sous silence, c'est qu'on chanta en latin, en français, en anglais et *en sauvage*.

Ces derniers chants furent interprétés par le vénérable évêque des Trois-Rivières et par nos chers missionnaires LACOMBE, ALLARD et VÉGREVILLE.

A une trentaine de milles avant d'arriver au terme de notre voyage, nous eûmes la satisfaction de saluer quelques-uns des principaux citoyens de Saint-Boniface ainsi que nos PP. ALLARD et GUILLET, qui venaient souhaiter la bienvenue à leurs hôtes distingués. Vers sept heures, samedi soir, nous entrions en gare. Des voitures de gala nous attendaient, et, quelques instants après, nous étions auprès du nouvel archevêque et du vénérable Mgr GRANDIN. Nous eûmes le regret de ne pouvoir offrir nos hommages à NN. SS. DURIEU et PASCAL que des raisons de santé retenaient dans leurs diocèses. La vue d'un grand nombre de nos Pères, accourus des différentes Missions, et la presque totalité des prêtres de l'archidiocèse nous dédommagèrent de l'absence de NN. SS. de New-Westminster et de Prince-Albert. Nous ne pouvions compter — on le comprend — rencontrer, en cette occasion, NN. SS. CLUT et GROUARD, bien trop éloignés pour se rendre à cette fête, si glorieuse pour les Oblats.

En arrivant à Winnipeg et à Saint-Boniface, il nous fut facile de comprendre que ces deux villes étaient en liesse, et, ce qui est doux à constater, que la joie des catholiques semblait être partagée par les citoyens d'autres origines et d'autres croyances.

Jamais ce lointain pays n'avait vu une aussi grande réunion d'archevêques et d'évêques. Le dimanche, il y eut office pontifical à la cathédrale, à Sainte-Marie, à l'Immaculée-Conception et à Saint-Norbert.

A Sainte-Marie, nous eûmes la grande satisfaction de voir à l'autel le vénérable Mgr GRANDIN, et en chaire le dévoué archevêque d'Ottawa.

Pendant notre séjour à Saint-Boniface, il nous fut

donné d'assister à plusieurs séances des plus intéressantes, données au collège, au pensionnat des Sœurs Grises et à l'Académie Sainte-Marie, tenue par les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Mais ce qui captiva surtout l'attention, ou plutôt excita l'enthousiasme de tous, ce fut la séance donnée par les petits sauvages de l'école industrielle. Quel heureux changement ou plutôt quelle merveilleuse transformation opérée par le dévouement catholique dans ces pauvres enfants de la forêt! Leur air intelligent, leur tenue si convenable, leur élocution charmante, leurs chants exécutés avec tant d'ensemble et d'harmonie, sont quelque chose de parfaitement inexplicable pour quiconque ne connaîtrait pas la puissance du missionnaire catholique et de la Sœur de Charité.

Après tous ces détails qui, je l'espère, ne seront pas sans intérêt pour votre Paternité, j'arrive à ce qui nous a fait entreprendre ce long voyage de Montréal au Manitoba, je veux dire le sacre et la prise de possession.

Le lundi soir, 18 mars, une foule aussi nombreuse que distinguée remplissait la cathédrale dont la capacité avait été, au moyen de larges galeries, presque doublée pour la circonstance. Dans le sanctuaire, il y avait quatre archevêques, six évêques, des Trappistes, des chanoines réguliers et séculiers, des Jésuites, des Oblats et autres religieux, et le clergé de l'archidiocèse au grand complet. L'archevêque élu fit d'une voix forte et distincte sa profession de foi, et ensuite, notre bon P. Allard, administrateur, lut, au nom du clergé, une magnifique adresse. Après le R. P. Allard vint l'honorable juge Dubuc, qui parla admirablement au nom de la population catholique. Mgr Langevin, dans une brillante improvisation, répondit de façon à conquérir toutes les sympathies, si

elles ne lui eussent été assurées d'avance. Vous pourrez plus tard lire ces magnifiques discours.

Le lendemain matin, fête du glorieux saint Joseph, longtemps avant le commencement de la cérémonie, une foule compacte remplissait la cathédrale. Le lieutenant-gouverneur, qui parut très intéressé et très recueilli pendant toute la cérémonie, occupait un siège d'honneur. A sa droite était M. le notaire Langevin, vieillard de soixante-dix-huit ans, chrétien comparable à ceux de la primitive Église, et père de l'élu.

A 9 heures et demie, commença la touchante cérémonie qui devait donner un époux à l'église de Saint-Boniface, désolée depuis plus de huit mois par la mort de l'illustre et à jamais regretté Mgr Taché. Le consécrateur fut Mgr Fabre, archevêque de Montréal, assisté de NN. SS. Duhamel, d'Ottawa, et Grandin, de Saint-Albert. Le nouvel archevêque supporta avec une force vraiment étonnante les fatigues de cette longue et émouvante cérémonie, et lorsque vint le temps de bénir le peuple et de faire les souhaits au consécrateur, il retrouva sa voix vibrante d'autrefois. Que de douces larmes ont coulé pendant les longues heures de la consécration !

Un magnifique banquet nous avait été préparé au pensionnat des Sœurs Grises. Naturellement, Mgr de Saint-Boniface prit la place d'honneur, ayant à sa droite Mgr de Montréal, à sa gauche, Mgr d'Ottawa, et en face, son vénérable père. Vers la fin du dîner, le sympathique Mgr Grandin lut un discours que tous ont considéré comme un vrai chef-d'œuvre de délicatesse et d'à-propos. Il fut suivi par M. l'abbé Cherrier, qui, au nom du clergé séculier, lut une adresse très élaborée, saluant en Mgr Langevin le digne successeur de Mgr Taché, et l'assurant, au nom de tous ses confrères, de la soumission la plus entière et de l'affection la plus filiale. Dans le cours

de l'adresse, l'orateur ayant cité ce texte : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse », l'allusion n'échappa pas au spirituel archevêque qui répondit : « Mon cher curé, le cœur de l'évêque reçoit dans sa consécration des capacités suffisantes pour aimer comme il le doit son dévoué clergé, sans être obligé de sacrifier ses légitimes affections. Soyez sans inquiétude; sans oublier cette chère congrégation des Oblats à laquelle j'appartiens et à qui je dois tant, je ferai en sorte que vous et vos confrères trouviez toujours en moi un Père tendre et dévoué. »

Cette noble réponse parut être du goût de tout le monde.

Jusqu'ici, tous les discours ont été en français. A la messe du sacre, Mgr Bégin avait donné un magnifique sermon sur la constitution de l'Église et sur les missions du Nord-Ouest. Les fidèles de langue anglaise ne devaient pas être oubliés. Ils eurent leur tour le jour même. A 5 heures de l'après-midi, ils se réunirent à notre belle église Sainte-Marie. Après un beau sermon donné en anglais par Mgr Gabriels, évêque d'Ogdensburg, deux citoyens de Sainte-Marie, anciens paroissiens de Monseigneur, lui présentèrent de magnifiques adresses accompagnées d'un splendide cadeau. Monseigneur répondit en anglais. Il s'exprima si bien, si éloquemment, et traça d'une manière si nette et si énergique la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre, surtout dans l'importante et épineuse question des écoles, qu'il excita l'admiration de tout le monde. C'est au point qu'un des principaux citoyens présents disait à l'issue de la réunion : « Si ce n'eût été dans un lieu saint, je n'eusse pas résisté au désir d'aller l'embrasser. »

Le fait est que le nouvel archevêque paraît avoir entièrement conquis la position.

Le lendemain matin, les dix évêques se réunissaient chez Mgr LANGEVIN. L'impression qu'il fit sur ses illustres confrères fut si favorable, que l'un d'eux sembla résumer l'opinion de tous en disant : « Non seulement Mgr LANGEVIN succède à Mgr TACHÉ, *mais il le remplace.* » Pour quiconque a connu le rôle joué pendant près de cinquante ans par Mgr TACHÉ, le compliment ne pouvait être plus flatteur.

Le même jour, à 1 heure de l'après-midi, nous reprenions, toujours sous la direction de notre habile et dévoué directeur, le cher P. LACOMBE, le chemin de Montréal, et à 8 heures et demie, vendredi soir, nous rentrions à Saint-Pierre, remerciant Dieu de nous avoir accordé, à nous, un si heureux voyage, et à notre chère famille religieuse, de si nombreux et si légitimes sujets de consolation.

Pardonnez-moi, mon bien-aimé Père, la longueur de ce récit, bénissez-moi et croyez-moi toujours

Votre fils soumis et affectionné en J. et M. I.

LEFEBVRE, O. M. I.

Nous allons compléter l'intéressant récit du R. P. LEFEBVRE par les détails que nous donne *le Manitoba*, journal de Saint-Boniface, dans son numéro du 20 mars :

L'ARRIVÉE.

Samedi soir, vers 7 heures, le train de Montréal entrait en gare à Winnipeg, traînant un char-palais dans lequel étaient montés, sous l'intelligente direction du vieux voyageur de l'Ouest, l'infatigable P. LACOMBE, les membres de l'épiscopat et du clergé canadien, venus pour assister au sacre de Sa Grandeur Mgr LANGEVIN.

Le T. R. P. ALLARD, administrateur de l'archidiocèse, le R. P. GUILLET, curé de l'église Sainte-Marie de Winnipeg, l'honorable juge Dubuc, Son Honneur le juge

Prud'homme, M. Larivière, député de Provencher, M. A.-F. Martin, député à la législature locale, étaient partis le jour même pour aller au-devant des illustres visiteurs, qu'ils rencontrèrent à Whitemouth. Salués comme les avant-gardes de notre population catholique de Manitoba, ils furent accueillis avec joie.

L'annonce de Winnipeg, terme d'un long voyage, fut accompagnée de chants improvisés. Pendant quelque temps, ce fut un véritable concert; et, pour ne pas oublier que ce pays est le champ des missionnaires, Mgr Laflèche, les RR. PP. Lacombe, Allard et Végreville durent produire les plus beaux chefs-d'œuvre de leur répertoire indien. Avant d'entrer en gare, le concert cessa, et NN. SS. les archevêques et évêques chantèrent la bénédiction solennelle. Cette scène religieuse, à laquelle assistaient plusieurs protestants, fit une grande impression.

Il y avait foule à la gare du *Canadian Pacific Railway*, où des voitures fournies par les citoyens de Saint-Boniface attendaient les visiteurs. On se mit en marche immédiatement. Après avoir traversé la ville de Winnipeg, on se dirigea vers notre ville; les cloches de la cathédrale sonnèrent à toute volée lorsque le cortège des voitures atteignit le pont de Saint-Boniface.

Au palais archiépiscopal, Mgr Langevin reçut les illustres visiteurs et leur souhaita la bienvenue.

LA JOURNÉE DE DIMANCHE.

A la cathédrale, dimanche, une grand'messe pontificale a été chantée par Mgr Emard, évêque de Valleyfield. Sa Grandeur a également donné le sermon.

M. le chanoine Racicot présidait à vêpres. Avant la bénédiction du Saint-Sacrement, donnée par Mgr Bégin, il y eut un nouveau sermon par M. le chanoine Bruchési,

l'éloquent prédicateur de la cathédrale de Montréal.

A l'église de l'Immaculée-Conception de Winnipeg, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, a chanté la grand'-messe et donné le sermon. C'est Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, qui a chanté les vêpres.

Mgr Duhamel avait donné le sermon du matin à l'église Sainte-Marie de Winnipeg, et le R. P. Guillard, o. m. i., de Lowell (Mass.), prêcha à vêpres dans cette même église.

Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, était à Saint-Norbert, l'hôte du vénérable curé Ritchot.

Notre-Dame de Lorette a eu l'avantage de la visite de Mgr Decelle, évêque de Druzipara.

A L'ORPHELINAT DE SAINT-BONIFACE.

Les petites orphelines de Saint-Boniface eurent leur part de la fête et contribuèrent à la démonstration générale. La réception dans cet humble asile ne fut pas la moins touchante. C'est en considérant cette bonne œuvre du soin maternel donné à ces pauvres enfants privées des douceurs de la famille, que l'on peut comprendre le mérite des bonnes Sœurs de la Charité chargées de la direction de cette institution. Aussi, la joie de ces pauvres petites filles était-elle d'un intérêt tout particulier pour les autres visiteurs.

Une jeune orpheline présenta l'adresse suivante à Sa Grandeur Mgr Langevin :

Monseigneur,

Le jour où nous pourrions saluer Votre Grandeur était impatiemment attendu par les enfants de cette maison ; mais, malgré de si vifs désirs, nous n'avions jamais osé penser être les premières à serrer nos rangs autour de votre personne auguste et vénérée, pour lui offrir l'hommage de notre sincère et respectueuse admiration ; donc, en ce moment, notre

bonheur est à son comble, et nous ne savons comment exprimer ce que nos cœurs ressentent.

Monseigneur, des plumes plus habiles que les nôtres se sont chargées de dire les gloires de ce beau jour ; pour nous, humbles fleurs, croissant à l'ombre du sanctuaire béni de celui qui vous a choisi pour son digne représentant, pour nous, dis-je, nous nous sommes réservées d'en chanter le bonheur.

Dans Votre Grandeur, Monseigneur, les heureuses enfants de cette maison comptent trouver un protecteur et un père. Orphelines dès nos plus tendres années, nous vivons ici heureuses, sous l'égide paternelle du pasteur dévoué qui comptait parmi ses plus grandes joies de la terre celle d'avoir fondé cette maison qu'il chérissait de toute la force de sa grande âme. Depuis huit longs mois que le ciel nous l'a ravi, nous sommes privées de sa tendresse. Avons-nous souffert?... Non... Le Dieu mille fois bon a mis à nos côtés des mères dévouées, qui écartent de nous toutes douleurs; cependant, nous sentions plus que jamais que nous étions deux fois orphelines.

Aujourd'hui, Monseigneur, nous sommes heureuses, votre présence nous est un gage de votre tendresse à notre égard. Pour nous, le Père vénéré qui vous a précédé dans la patrie, sera toujours vivant dans son digne successeur; les vœux que nous avons formés si souvent près de son tombeau sont exaucés; votre bienveillance, en ce moment, en est une preuve.

Daignez donc, Monseigneur, couronner le bonheur de ce jour par une bénédiction; elle sera, pour nous, le gage de votre protection pour l'avenir, et nous dirons avec assurance que votre main bénissante a des grâces divines.

Quand un père bénit, il n'est plus d'orphelines.

LES ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT DE SAINT-BONIFACE.

Une autre enfant lut pareillement une adresse à NN. SS. les archevêques et évêques visiteurs.

Mgr LANGEVIN donna quelques mots d'encouragement

aux orphelines, leur promettant de s'intéresser à cette belle et charitable institution.

Nos Seigneurs, à leur tour, voulurent bien parler de cette bonne œuvre.

A L'ACADÉMIE TACHÉ.

Le pensionnat de Saint-Boniface, depuis la mort de son regretté fondateur, Mgr TACHÉ, a pris le nom que cette institution avait adopté dès sa fondation, mais que, par humilité, Sa Grandeur n'aimait pas à répandre. A l'avenir, cette excellente maison d'éducation sera donc connue sous son véritable nom d'*Académie Taché.*

Il faut avoir assisté à la charmante réception donnée par l'Académie à S. G. Mgr LANGEVIN et aux autres prélats, pour pouvoir apprécier dignement le succès de cette jolie fête.

La grande salle du parloir était ornée avec un goût vraiment exquis.

Mlle Anna Kéroack présenta l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. A. LANGEVIN,
Archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR ET VÉNÉRÉ PÈRE,

On rapporte, des enfants d'Israël, que, voyant leurs parents aller au-devant de Notre-Seigneur avec des branches d'olivier et des palmes, ils ramassaient, eux aussi, de petites branches, et les agitaient avec une joie inouïe.

Ainsi, Monseigneur, notre piété filiale s'ingénie à reproduire, à sa manière, la grande liesse de votre peuple, en ce jour si solennel.

Et, volontiers, nous empruntons la chrétienne exclamation d'un célèbre et pieux écrivain, qui disait naguère : « Viens, viens donc, ô évêque, nous t'attendions depuis longtemps ; les portes de la Cité te sont ouvertes. »

Ces paroles, Monseigneur, qui partent de l'abondance du cœur, semblent avoir, en ce jour glorieux, un écho tout spécial dans cette modeste Institution, où expirent avec une sainte joie, sur les lèvres de chacun de ses membres, ces mêmes paroles : Ho ! viens, viens donc, Monseigneur, dans les murs de cette confiante enceinte, apporter la paix et le bonheur ; viens bénir le troupeau qui, depuis trop longtemps, hélas !... n'a pas entendu la voix du pasteur !... Oui, les portes te sont ouvertes... les cœurs sont à toi !...

Puisse l'hosanna de notre filiale jubilation, comme une éternelle action de grâces, s'élever jusqu'au trône du Très-Haut, pour redescendre vers vous, Monseigneur, et se déposer à vos pieds, comme l'hommage le plus digne d'être offert à Votre Grandeur, en ce jour de son élévation à la primauté même des princes de l'Église. Et ce petit rosier, cueilli par la reconnaissance, est notre humble palme, offerte à Votre Grandeur, comme tribut du respectueux et filial amour de nos jeunes cœurs, inclinés sous votre main paternelle, pour en être bénis aujourd'hui et toujours !

Après cette première adresse, Mlle Evangeline Cyr en présenta une autre à NN. SS. les archevêques et évêques.

Mgr LANGEVIN répondit avec bonheur aux vœux des chères élèves de l'Académie. Abordant la question scolaire, il fit une peinture touchante de notre position actuelle. Il encouragea les bonnes religieuses dans leur œuvre de charité et d'enseignement ; il déclara que, suivant les traces de ses prédécesseurs, NN. SS. PROVENCHER et TACHÉ, il se ferait le protecteur de l'enfance contre les attentats impies de tous ceux qui ne respectent pas notre religion et nos droits nationaux. Cette allusion à Mgr TACHÉ causa une vive émotion, car, comme l'a rappelé Mgr LANGEVIN, c'est dans cette institution, fondée par lui et qu'il affectionnait tant, que notre regretté pasteur est allé rendre sa belle âme à son Créateur.

A L'HOPITAL DE SAINT-BONIFACE.

Lundi, avant midi, Mgr Langevin, NN. SS. les archevêques et évêques, ainsi que les prêtres et dignitaires qui les accompagnent, firent la visite de l'hôpital. Nos illustres visiteurs ne purent taire leur admiration et leur étonnement en se trouvant au Manitoba en présence d'un établissement de premier ordre. Ceci nous fait beaucoup d'honneur, mais cet honneur rejaillit sur la mémoire du regr etté Mgr Taché, qui s'est tant intéressé aux membres souffrants du troupeau qui lui était confié.

RÉCEPTION CHEZ LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR.

S. H. le lieutenant-gouverneur Schultz et Mme Schultz avaient annoncé une réception spéciale en l'honneur de Mgr Langevin et de ses nombreux et distingués visiteurs. Cette réception eut lieu entre 3 et 4 heures de l'après-midi, lundi. Il y avait une foule considérable, à part même NN. SS. les archevêques et évêques et les autres membres du clergé ; juges, consuls, députés, anciens députés, etc. M. Edmond-J. Buron agissait en qualité d'assistant-secrétaire du lieutenant-gouverneur et dirigeait la cérémonie des présentations.

De là, le cortège épiscopal se rendit à

L'ACADÉMIE SAINTE-MARIE.

La salle de réception était richement et artistiquement décorée de fleurs, d'écussons et d'inscriptions de circonstance.

Deux adresses richement enluminées furent présentées, une en français par Mlle E. Châle, et l'autre en anglais par Mlle E. O'Donnell. Voici l'adresse française :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. Adélard LANGEVIN, O. M. I. D. D.,
Archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR,

Les accents de bonheur qui ont retenti à l'unisson dans nos vastes prairies du Nord-Ouest, à la nouvelle de votre élévation à l'épiscopat, ont trouvé le plus doux écho dans le cœur des élèves de l'Académie Sainte-Marie. Rien n'émeut et n'enthousiasme davantage le cœur de l'enfant bien née, que de voir le mérite d'un père reconnu, apprécié et couronné de la brillante auréole de l'honneur et de la gloire, auréole qui, dans la circonstance présente, revêt un éclat tout particulier, puisqu'elle porte le cachet de notre sainte religion, où réside la seule et véritable grandeur. Oui, Monseigneur, vos enfants ont appris, avec une légitime fierté, le choix heureux qui, en vous favorisant des grâces précieuses attachées à la plénitude du sacerdoce, vous établit le premier pasteur de cet immense diocèse, le digne successeur de notre vénérable et regretté archevêque Mgr TACHÉ. Depuis plusieurs mois, les fidèles de ce même diocèse gémissaient, en deuil, sur la tombe d'un père bien-aimé, et ils suppliaient le bon Maître de ne pas les laisser orphelins au milieu de cette pénible persécution, qui a dû hâter le terme d'une vie chère et précieuse à l'Église du Canada, que dis-je, à l'Église tout entière. Enfin, nos prières sont exaucées, et Dieu, en nous donnant un nouveau pasteur, nous fait espérer le triomphe d'un de nos droits les plus sacrés, celui de posséder encore nos écoles catholiques au Manitoba.

Mais la joie et la douleur sont deux sœurs inséparables, que nulle volonté, nulle puissance humaine ne saurait désunir. Elles ont reçu chacune une mission divine, qu'il leur faut remplir avec une exacte fidélité. La main bienfaisante de l'une écarte, de temps à autre, les épines trop aiguës qui bordent le chemin de la vie; la prédication éloquente de l'autre nous apprend qu'il ne faut attendre aucun bonheur parfait sur la terre. L'expérience nous montre, dans les événements du jour, que de tels enseignements ne sont, hélas! que

trop conformes à la vérité. La famille heureuse, à laquelle vous avez prodigué vos soins les plus dévoués, comme les plus délicats, voit, avec un douloureux serrement de cœur, le vide immense causé par votre départ de votre chère *Alma Mater;* vous fûtes, pour chacune de nous, non seulement un guide sage et éclairé, un soutien et un consolateur dans nos petites épreuves journalières, mais encore, un père tendrement dévoué. Le souvenir de vos bienfaits vivra éternellement parmi nous, et soyez assuré, Monseigneur, que nous vous conserverons, toute notre vie, le plus filial attachement, et la plus sincère reconnaissance. Puissions-nous mettre fidèlement en pratique vos précieuses leçons de vertu, et marcher toujours dans les voies sûres que vous nous avez tracées.

Il est bien vrai que vous demeurez encore notre Père, mais l'innombrable troupeau, confié désormais à vos soins, exigera de nous le sacrifice de jouir moins souvent de vos chères et précieuses visites, toujours signalées par quelques marques de bonté. Il nous sera plus rarement donné, aussi, d'entendre votre parole onctueuse et persuasive, qui a le secret de pénétrer au plus intime cœur de l'enfant. Espérant que nos regrets seront tempérés par quelques dédommagements, nous vous prions, Monseigneur et bien-aimé Père, d'agréer nos vœux de bonheur et de prospérité dans la sainte carrière que vos vertus vous ont rendu digne de poursuivre.

Vos enfants respectueuses et reconnaissantes,

LES ÉLÈVES DE L'ACADÉMIE SAINTE-MARIE.

Winnipeg, 19 mars 1895.

Mgr LANGEVIN répondit aux deux adresses. Sa Grandeur remercia les élèves de leurs bons souhaits et les encouragea à persévérer dans les vertus qu'elles pratiquent dans cette belle et noble institution, dirigée par les RR. SS. de Jésus-Marie.

Le tout se termine par la bénédiction des évêques présents.

CÉRÉMONIE A LA CATHÉDRALE.

A huit heures, lundi soir; la cathédrale était remplie de fidèles venus pour rendre hommage à notre nouveau pasteur. Sa Grandeur, entourée de NN. SS. les archevêques et évêques et des membres du clergé régulier et séculier, reçut dans le sanctuaire l'adresse de tout le clergé du diocèse, représenté par le T. R. P. Joachim Allard, O. M. I., administrateur :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. A. Langevin,
Archevêque élu de Saint-Boniface.

Monseigneur,

Votre avènement au siège de l'Église métropolitaine de Saint-Boniface sera une des belles pages de l'histoire de ce diocèse. C'est avec bonheur que je viens aujourd'hui, en mon nom comme administrateur, au nom du clergé et de tous les fidèles de l'archidiocèse, souhaiter la bienvenue à Votre Grandeur, et lui dire, dans toute l'effusion de mon âme : *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Il a fallu, il est vrai, à l'Église de Saint-Boniface, neuf mois de douleurs, d'anxiété et d'incertitude, avant le jour de l'allégresse commune; mais, forts des promesses mêmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ecce Ego vobiscum sum omnibus diebus...* nous pouvons saluer, avec toute la joie et la pompe dont nous sommes capables, l'avènement de notre nouveau chef et pasteur.

Des prières ferventes sont montées vers le trône de Dieu; l'expression du désir et des suppliques de Nos Seigneurs les évêques suffragants a été entendue; et l'Esprit-Saint a parlé par la voix du pontife romain, Sa Sainteté Léon XIII, qui occupe actuellement, avec tant de gloire, la chaire de Saint-Pierre; et votre élection, Monseigneur, à la succession de notre regretté archevêque est, aux yeux de tous, non seulement une reconnaissance de vos mérites et de vos hautes qualités personnelles, mais encore elle comble de joie tous

les cœurs, parce que vous êtes devenu notre pontife, le nouvel élu du Seigneur, le nouvel archevêque de l'Église de Saint-Boniface. *Ecce Sacerdos Magnus...*

Des raisons de distance, de santé et de travaux pressants vous privent, il est vrai, de la présence de vos frères suffragants, Nos Seigneurs les évêques Durieu, Clut, Grouard et Pascal, mais vous avez le bonheur de voir à vos côtés le doyen de l'épiscopat canadien, Sa Grandeur Mgr Grandin, o. m. i, évêque de Saint-Albert, qui les personnifie.

La présence de tant de prélats illustres de la sainte Église de Dieu, le nombreux concours d'un clergé ami et dévoué, la présence de personnages haut placés à divers degrés de l'échelle sociale, la foule immense des fidèles qui se presse dans votre humble et modeste cathédrale, sont une preuve non équivoque du fait consolant que vous êtes vraiment accueilli ici comme l'élu du Seigneur, ayant droit à notre respect, à notre amour, à notre obéissance et à notre entier dévouement, et c'est comme interprète autorisé de tous les fidèles de cet archidiocèse que je viens ici vous donner l'assurance solennelle que ces sentiments vous sont acquis, avec celui de notre reconnaissance pour tous vos bienfaits.

Honneur, aussi, honneur, amour, reconnaissance, à Sa Sainteté Léon XIII, qui vient de vous confier la garde de cette faible portion de la grande famille chrétienne et catholique ! Honneur, amour, reconnaissance au vénéré chef de votre famille religieuse qui, content de vos services, veut bien vous assurer son concours dans l'exercice de vos importantes fonctions d'archevêque missionnaire ! Honneur, amour, reconnaissance à Mgr Plessis, premier archevêque de Québec qui, en 1818, envoya les premiers missionnaires Provencher et Dumoulin commencer l'œuvre d'évangélisation chez les peuples du Nord ! Honneur, amour, reconnaissance au pontife romain, Léon XII, qui érigea le diocèse de Saint-Boniface ! Honneur, amour, reconnaissance à l'immortel Pie IX qui, pour donner plus d'efficacité et plus d'extension à l'œuvre des Missions du Nord-Ouest canadien, créa la province ecclésiastique de Saint-Boniface en 1871 ! Honneur, amour, recon-

naissance au vaillant et intrépide archevêque missionnaire, Mgr A.-A. Taché, ce père si aimant et bien-aimé, dont le souvenir durera autant que la vie de ceux qui l'ont connu ! Oui, reconnaissance éternelle à ce ferme défenseur de nos droits et de nos libertés religieuses ! Reconnaissance au vénérable évêque des Trois-Rivières, Mgr L.-F. Laflèche, cet ami de cœur de notre vénéré archevêque défunt ! Amour à cet ancien courageux missionnaire qui, après avoir épuisé ses forces au service des Missions du Nord, est allé se refaire sur le sol natal, pour fournir à l'Église, sa mère bien-aimée, une nouvelle carrière encore plus importante et plus fructueuse ! Reconnaissance à Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Montréal, Édouard-Ch. Fabre, qui, selon l'exemple de son illustre prédécesseur, a su continuer l'œuvre commencée par Mgr Provencher, en envoyant de zélés et saints prêtres travailler à la culture de ce coin de la vigne du Seigneur ! Reconnaissance à Sa Grandeur Mgr l'archevêque d'Ottawa, ainsi qu'à tous les archevêques et évêques de la puissance du Canada, qui, tous, ont su vous tendre une main secourable à l'heure du danger, surtout dans la lutte pour la cause sacrée de nos écoles catholiques ! Reconnaissance aux Révérendes Sœurs de la Charité, qui ont travaillé pendant plus d'un demi-siècle pour l'éducation et le soin de l'humanité souffrante, dans les limites de cet archidiocèse ! Reconnaissance à tous les ordres religieux, aux communautés religieuses enseignantes, à tous les amis et bienfaiteurs des Missions et des écoles du Nord-Ouest ! C'est surtout dans le détail intime des difficultés et privations journalières que se déploie, d'une manière de plus en plus manifeste, l'esprit de sacrifice et d'abnégation si bien connu jusqu'ici chez chacune des classes diverses qui composent le clergé de cet archidiocèse, et c'est avec bonheur que je puis témoigner ici du zèle intelligent et sans bornes, qui s'est maintenu constamment dans la pratique des travaux du saint ministère, en vue de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ.

Puisse, Monseigneur, le dépôt sacré que Dieu confie aujourd'hui à votre haute intelligence et à votre grand cœur n'être pour vous qu'une charge légère, que nous prions Dieu de

vous alléger de plus en plus, et de vous la conserver *ad multos annos !*

J. Allard, O. M. I.,
Administrateur.

Saint-Boniface, 18 mars 1895.

L'honorable juge Dubuc, au nom de la population canadienne française et catholique, présenta ensuite l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Monseigneur L. P. A. Langevin, O. M. I., D. D.,
Archevêque de Saint-Boniface.

Monseigneur,

L'Église ne meurt pas. Comme la barque de Pierre, elle est souvent assaillie avec violence par les vents de la persécution ; mais le Divin Maître, qui veille sur elle, la maintient à la surface des flots, et elle ne peut sombrer. Les pilotes qui la dirigent sont des hommes ; ils doivent, à l'heure marquée par Dieu, payer le tribut de la nature mortelle, et disparaître de la scène du monde.

Le vénéré prélat qui, pendant près d'un demi-siècle, avait été notre premier pasteur et notre père bien-aimé, a terminé sa tâche d'apôtre ici-bas. Il est allé dans la vraie patrie, recueillir le prix de ses glorieux travaux, de sa vie sainte et admirablement remplie.

Mais Dieu ne nous laisse pas orphelins. Le vicaire de Jésus-Christ vous a choisi pour remplacer l'illustre défunt sur le siège archiépiscopal de Saint-Boniface. Vous venez à nous, Monseigneur, comme l'élu de Rome, muni des clefs mystérieuses qui ouvrent et ferment le ciel, revêtu du pouvoir sacré de lier et de délier les choses divines, chargé de régir et de gouverner l'église métropolitaine de cet archidiocèse.

Permettez, Monseigneur, aux catholiques de Saint-Boniface, représentés par l'Association Saint-Jean-Baptiste, de vous souhaiter la bienvenue dans votre ville épiscopale. Nous offrons respectueusement à Votre Grandeur l'hommage sin-

cère de notre vive affection, de notre attachement filial, de notre inaltérable dévouement.

Nous saluons votre venue au milieu de nous, et la prise de possession solennelle de votre cathédrale, comme un événement de favorable augure. Dans la crise que nous traversons, il nous apparaît comme un signe de temps plus propices.

Demain, Monseigneur, quand descendra sur votre front l'onction sainte qui vous conférera la plénitude du sacerdoce, nous adresserons au ciel nos plus ferventes prières, demandant à Dieu de répandre sur vous ses grâces les plus abondantes, de vous accorder un long et fructueux épiscopat, pour la gloire de notre sainte mère l'Eglise, et pour le bien-être spirituel des populations catholiques confiées à votre paternelle sollicitude.

La consécration épiscopale vous investit d'une double prérogative : celle de prince de l'Eglise et de pasteur des âmes. Comme prince, vous régnerez sur nous dans le domaine religieux ; comme pasteur, vous aurez à protéger et à défendre votre troupeau contre toute agression malicieuse mettant sa sécurité en danger.

De notre côté, nous nous rallierons avec empressement autour de Votre Grandeur. Sous la direction éclairée de notre premier pasteur, entraînés par son salutaire exemple, avec le prestige de l'indéniable autorité qui lui vient d'en haut, nous marcherons avec plus de confiance, et nous combattrons, sous le drapeau de l'Église, avec plus d'ardeur encore, s'il est possible, les inévitables combats que l'avenir tient en réserve pour nous.

Nous ne pouvons oublier, Monseigneur, qu'une ère de jours malheureuse s'est levée sur nous, et nous en subissons quotidiennement les funestes effets. Pour assurer à nos enfants, à l'époque de leur formation intellectuelle et morale, le bienfait de l'enseignement chrétien, qui, seul, convient à notre foi et à nos consciences, nous avons dû nous imposer de grands sacrifices, et une lutte opiniâtre s'est engagée entre les catholiques de cette province et les hommes qui ne pensent pas comme nous en matières religieuses. Dans cette

lutte, votre digne prédécesseur s'est fait l'intrépide champion de notre cause. Après avoir payé de sa personne, dépensé de son âme, et usé ses forces dans les combats, il s'est éteint dans le Seigneur, avant d'en entrevoir l'issue. Elle n'est pas encore terminée, cette lutte; et Votre Grandeur aura probablement l'occasion d'entrer dans l'arène, à la tête de vos dévoués auxiliaires dans le clergé, et de vos fidèles ouailles.

Il faut dire cependant que, depuis quelques jours, une lueur d'espérance semble poindre à l'horizon. Le succès viendra-t-il enfin couronner les efforts de ceux qui ont combattu si énergiquement pour le droit et la justice? Le regretté Mgr TACHÉ n'a pas eu la consolation d'apercevoir l'aurore du triomphe. Dieu, pour lui ménager, sans doute, l'auréole du sacrifice le plus méritoire, l'a retiré du monde, comme il fit à Moïse, avant l'entrée de son peuple dans la terre promise des libertés scolaires et religieuses. Espérons, Monseigneur, que, nouveau Josué, vous aurez l'insigne privilège de nous introduire dans les plaines, tant désirées, de l'éducation chrétienne légalement reconnue, que nous considérons comme une portion de notre héritage, et vers lesquelles, à l'instar des Israélites dans le désert, tendent nos légitimes aspirations.

Qu'il nous soit permis d'offrir aussi nos souhaits de bienvenue aux éminents dignitaires ecclésiastiques, et aux autres distingués membres du clergé, qui ont bien voulu venir rehausser de leur présence cette imposante cérémonie.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression de notre profond respect et de nos sentiments affectueux envers Votre Grandeur. Puisse Dieu bénir les vœux que nous formons pour que, dans vos augustes fonctions d'archevêque de Saint-Boniface, vous ayez toujours la consolation de trouver dans vos ouailles un troupeau soumis, marchant docilement sous la bienfaisante protection de votre houlette pastorale!

Au nom des catholiques de Saint-Boniface.

L'Association Saint-Jean-Baptiste.

J. DUBUC,

Doyen des anciens présidents,

Saint-Boniface, 18 mars 1895.

Voici la réponse de Mgr Langevin à ces deux adresses :

« Révérends messieurs du clergé,

« Rien ne pouvait me faire plus de plaisir en ce jour solennel que la magnifique adresse que le révérend Père Administrateur vient de lire en votre nom. Rien n'y manque ; j'y trouve l'expression de votre dévouement, de votre respect, de votre soumission. de votre amour filial, et je le sais sincère. Merci, messieurs, merci. De votre côté aussi, vous pouvez croire à mes sentiments de profonde gratitude et d'amour paternel, profonde gratitude pour le bien que vous avez fait dans ce diocèse dont N. T. S. P. le Pape vient de me confier la garde, profonde gratitude pour le bien que vous y ferez encore, j'en suis persuadé, grâce à vos sentiments si profondément sacerdotaux. Croyez aussi à mon amour, car je vous aime, et je vous aime comme un père. Je suis votre évêque et par conséquent votre guide, votre maître, mais je suis surtout votre père, et je veux être surtout votre père, et comme tel je veux partager et vos joies et vos peines, car vous aussi vous souffrez pour la gloire de Dieu dans l'exercice de votre saint ministère dans ces nouvelles contrées.

« Ayons donc une grande confiance mutuelle, cette confiance qui rend l'obéissance si douce, le commandement si facile. D'ailleurs, cette confiance nous est nécessaire. Pour ma part, je ne vous le cache pas, j'ai besoin de vous, j'ai absolument besoin de vous, mes prêtres, pour accomplir l'œuvre de Dieu dans ce diocèse. J'ai besoin de vous, vénérables et bien-aimés coopérateurs, et j'ai confiance en vous. Et vous aussi, vous, messieurs, vous avez besoin de moi, vous avez besoin d'un soutien dans nos luttes, d'un consolateur dans nos épreuves, et ce soutien, ce consolateur, c'est votre évêque.

« Tout le bien qu'il vous plaît de dire de ma personne, permettez-moi de l'attribuer tout entier à la sainteté de mes prédécesseurs, à la gloire de ce siège de Saint-Boniface, dont l'honneur retombe sur mon indigne personne. A ce titre, je l'accepte comme une universelle preuve de votre respect, de votre soumission, de votre affection filiale.

« Pour moi, je n'oublierai jamais que j'ai été tiré d'une humble Congrégation religieuse, sans doute parce que la divine Providence a voulu m'indiquer ainsi que je devais être non seulement votre évêque, mais un évêque missionnaire, un évêque qui saura comprendre vos besoins pour vous soulager, mais aussi parce que l'on a pensé qu'un membre de communauté religieuse aurait non seulement l'appui de l'épiscopat, appui qui fut la consolation de mon saint et très regretté prédécesseur Mgr TACHÉ, appui sur lequel j'ose aussi compter, messeigneurs, mais aussi le grand soutien de sa communauté.

« Je finis, messieurs, en vous rappelant un souvenir qui me sera toujours présent. Il vous souvient, n'est-ce pas, de cette matinée mémorable du 23 novembre 1893, alors que notre regretté seigneur et père nous fit lire ce qu'il avait écrit de son clergé dans son ouvrage sur les écoles :

« Je remercie mes prêtres! leur abnégation et leur « zèle les élèvent à la hauteur de la situation. Ils servent la cause des écoles dans leurs localités respec« tives, sans ostentation comme sans faiblesse, sans « hésitation comme sans jactance! Oui, je les remercie! « De plus, je sais que je suis leur interprète à tous, en « disant que nous ne formons qu'un cœur et qu'une « volonté, pour assurer à nos populations les avantages « les plus complets possibles; dans l'ordre spirituel

« d'abord, mais aussi dans l'ordre matériel et humain.
« Je suis certainement encore leur interprète en disant
« que l'énergie de notre détermination n'altère en rien
« la charité que nous devons à tous ; et qu'à l'avenir
« comme par le passé, notre travail, notre vie, toute
« notre existence seront au pays de notre adoption, afin
« d'assurer son bonheur et sa prospérité, car nous en
« sommes les citoyens dévoués et les serviteurs affec-
« tueux. »

« Comme Mgr TACHÉ, de regrettée mémoire, moi aussi je dis : Je remercie mes prêtres pour leurs sentiments d'abnégation, de zèle, de respect, de soumission filiale, et j'ai confiance en eux. »

Puis, Monseigneur se tournant vers le peuple :

« Et à vous aussi, mes bien chers frères, je vous dis merci, et à vous aussi je dis : j'ai confiance en vous! Merci pour l'expression si heureuse, si délicate de vos sentiments de respect, de filiale soumission ; merci, car je sais que vos sentiments sont sincères, je sais qu'ils viennent de cœurs profondément chrétiens, de personnes comprenant leur devoir et sachant l'accomplir. Et à vous aussi je dis : j'ai confiance en vous, j'ai confiance en votre obéissance, en votre zèle, en votre dévouement, et j'ai aussi besoin de votre obéissance, de votre zèle, de votre dévouement. Nous traversons des temps bien difficiles ; les ennemis de notre langue, de notre foi, les ennemis de tout ce qui nous est sacré ont juré notre perte, et déjà dans leur orgueil ils s'écrient comme l'impie : Où est leur Dieu ? *Ubi est Deus eorum ?* Notre Dieu est avec nous et pour nous, car nous luttons pour la justice et l'équité, car nous luttons pour lui. J'en ai d'ailleurs un gage assuré dans vos sentiments de zèle et d'union, j'en ai un gage assuré dans cette noble

condescendance de Messeigneurs les archevêques et évêques venus en si grand nombre pour nous encourager et nous soutenir. Aussi est-ce sans crainte que nous continuerons la lutte si vaillamment engagée par mon vénéré et saint prédécesseur Mgr TACHÉ. Moi à votre tête, vous rangés tous ensemble autour de mon bâton pastoral, nous résisterons à l'orage et nous vaincrons; nous vaincrons, non parce que j'ai confiance aux hommes, mais parce que j'ai confiance en Dieu.

« Nous nous humilierons devant lui, nous lui demanderons pardon de nos péchés, nous lui dirons que notre cause est la sienne, nous placerons sur l'autel leurs lois impies et blasphématoires, et nous supplierons Dieu de venger sa gloire outragée.

« Après l'autel, c'est l'école, et si l'on veut nous forcer à fermer nos écoles, autant vaut pour nous quitter ce pays. Mais non, nous ne le quitterons pas, car ce pays est à nous ; nous sommes tous les descendants de ces braves, les fils de la France catholique, les premiers colons de ce pays ; ce pays est à nous et nous y resterons, dussions-nous souffrir toute notre vie la plus injuste des persécutions, dussions-nous sceller notre foi de notre sang. Et permettez-moi de voir comme la sanction de la Providence de cette ligne de conduite dans ce fait unique que le grand prélat, le grand organisateur de ce diocèse, celui qui aura donné son nom à notre glorieuse campagne, était l'arrière-petit-fils du découvreur, du premier colon de ce pays, le noble chevalier de la Vérandrye. Oui, nous sommes chez nous et nous y resterons.

« Et tant que les ossements de Mgr TACHÉ reposeront sous la cathédrale, tant qu'un prêtre dira la sainte messe, nous lutterons pour nos écoles, le rempart de notre foi et de notre nationalité.

« Je n'ai pas seulement confiance en vous, messieurs, je suis encore fier de vous ; oui je suis fier de vous présenter aux illustres archevêques et évêques, à tous les vénérables membres du clergé ici présents. Messeigneurs, révérends messieurs, voici mon peuple, voici ces braves qui ont tant combattu, qui combattent tant encore pour conserver leur langue, pour conserver leurs lois, les voici ceux que vous avez admirés et que vous êtes venu encourager, les voici ceux qu'on veut dépouiller de tout ce qui fait votre grandeur et votre force.

« Merci d'être venus, Messeigneurs, merci. Vous avez eu pitié de nous. Vous nous aimez donc encore, bien que notre Seigneur et Père toujours regretté nous ait quittés pour une vie meilleure. O Messeigneurs, que vous nous faites du bien, que vous nous encouragez. J'ignore si ce que je fais est contraire aux rubriques; mais, je vous en prie, bénissez-moi, bénissez mon peuple. »

Et Monseigneur, et tout le clergé, et tout le peuple tombèrent à genoux en éclatant en sanglots, tandis que Nos Seigneurs appelaient sur tous la bénédiction de celui qui n'abandonne jamais ceux qui ont mis en lui leur confiance.

Cette démonstration se termina par le chant d'un salut solennel.

RÉCEPTION AU PALAIS ARCHIÉPISCOPAL.

Après la cérémonie à l'église, les vastes salons du palais archiépiscopal furent ouverts à la foule immense qui se pressait pour venir rendre hommage à Mgr LANGEVIN et à ses hôtes distingués.

Après l'entrée de Nos Seigneurs, l'honorable M. Bernier, dans un langage délicat et des plus nobles, exprima

à Mgr Langevin toute l'estime et le dévouement de la population catholique de Saint-Boniface pour son auguste personne, et comme gage de cette alliance entre le pasteur et son troupeau, M. le sénateur remit à Sa Grandeur un magnifique anneau pastoral, fruit d'une souscription généreuse de la part d'un certain nombre de citoyens de cette ville.

Monseigneur accepta le cadeau et remercia les donateurs; Sa Grandeur remercia également l'honorable M. Bernier des bons sentiments exprimés dans son discours de présentation.

MARDI, JOUR DU SACRE.

La journée s'annonça bien belle ; il faisait un temps de printemps, le soleil dardait de chauds rayons qui ravivaient tous les cœurs et les portaient à la joie. De bonne heure, la foule commença à se diriger vers la cathédrale, où les plus diligents comptaient trouver de meilleures places. Bientôt la nef fut remplie; les jubés étaient réservés aux paroissiens de Winnipeg et aux élèves du collège. La cathédrale était décorée avec goût. A l'extérieur, le drapeau pontifical, planté sur le clocher, exprimait l'allégresse de cette église qui allait retrouver son pasteur. A l'intérieur, le maître-autel était enrichi des fleurs les plus variées et les plus belles. Outre les armes de Monseigneur avec leur devise significative : *Depositum custodi*, on remarquait la belle inscription suivante, qui couronnait le sanctuaire :

Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam.

Dans la nef on lisait ces autres paroles :

Pasce agnos meos, pasce oves meas.
Dominus conservet eum et vivificet eum.

Des fauteuils avaient été réservés près du sanctuaire aux dignitaires et aux invités. M. le notaire Langevin, le vénérable père de Mgr LANGEVIN, était à la droite de Son Honneur le lieutenant-gouverneur Schultz.

A 9 h. 30, la cérémonie commença. Une centaine de prêtres se groupèrent dans le sanctuaire. Lorsque les évêques firent leur entrée, l'orchestre joua une marche appropriée à la circonstance. Sa Grandeur Mgr FABRE, consécrateur, avait pour assistant M. le chanoine Racicot, l'oncle de Mgr LANGEVIN ; M. le chanoine Bruchesi était diacre, et le R. P. JODOIN, O. M. I., était sous-diacre. L'élu avait pour assistants NN. SS. DUHAMEL et GRANDIN, et pour chapelains MM. les abbés Hermas Langevin, son frère, et Candide Thérien. M. le curé Messier remplissait les fonctions de maître des cérémonies. Le R. P. DRUMMOND, S. J., lut le *Mandatum Apostolicum*, demandé par le pontife consécrateur, puis Mgr LANGEVIN fit le serment solennel de fidélité au Saint-Siège et à ses sages directions. La messe commença après l'examen que le consécrateur fit subir à l'élu. Le chœur de la cathédrale sut rendre avec succès la messe harmonisée du second ton. M. Arthur Lévêque faisait les solos. Il serait trop long de parler de tous les détails de cette sublime cérémonie du sacre. Notons ce qui nous a le plus impressionné. C'est d'abord la prostration, quand l'élu se couche sur le pavé pendant que l'Église militante prie l'Église triomphante d'ouvrir ses portes éternelles pour assister à l'opération de la grâce du Seigneur et pour implorer en même temps la miséricorde divine. Puis, la consécration, lorsque le pontife célébrant oint la tête et les mains de l'élu ; cette consécration se fait au chant du *Veni Creator*, elle est suivie de la porrection de la crosse, de l'anneau et du livre des Évangiles.

A l'offertoire, l'élu présenta au consécrateur deux cierges allumés, un pain doré, un pain argenté, un baril doré et un baril argenté. Tous deux communièrent de la même hostie et du même calice, après avoir consacré ensemble. Après avoir donné sa bénédiction à la fin de la messe, le consécrateur remit à l'élu la mitre et les gants, insignes de sa dignité nouvelle, puis il entonna le *Te Deum*. Ici se passa une scène bien touchante. Le nouveau pontife, accompagné de ses assistants, fit le tour de l'église pour bénir le peuple. Mais avant d'appeler la faveur céleste sur la tête de ses enfants adoptifs, il se dirigea immédiatement vers son vieux père, M. J.-T. Langevin. Son tendre cœur de fils ne put se contenir, des larmes d'amour et de bonheur coulèrent sur la tête de l'auteur de ses jours pendant qu'il le bénissait et qu'il l'embrassait avec toute l'effusion de son âme. Ce respectable vieillard, au comble de la joie, versait aussi de chaudes larmes. Bien des yeux étaient humectés, bien des cœurs étaient émus profondément en voyant un spectacle si attendrissant.

A son retour au sanctuaire, l'évêque consacré monta sur son trône, où il reçut les hommages du clergé. Il donna la bénédiction solennelle à toute l'assemblée, remercia son vénérable consécrateur en lui souhaitant par trois fois une longue vie. La cérémonie était terminée.

Le Manitoba a fort bien résumé et rendu l'impression générale dans son article de fond intitulé : *le* 19 *mars*. Voici cet article :

Ce jour, tout resplendissant de soleil au dehors, a vu s'accomplir, dans notre ville, l'une des plus émouvantes cérémonies de l'Église catholique, qui en a tant d'autres, toujours imposantes et belles. Il a vu monter sur son trône le

troisième pontife chargé de gouverner l'Église et les fidèles de la province ecclésiastique de Saint-Boniface.

Jamais les magnificences de cette fête ne pourront s'effacer de la mémoire de ceux qui en ont été les heureux témoins. Pour contenir ces derniers, notre cathédrale aurait dû posséder des proportions triples de ce qu'elle a réellement. Toutefois, grâce aux arrangements qui ont été pris, de nombreux fidèles, venus de toutes les parties de la province, et une foule d'étrangers ont pu trouver place dans le modeste temple. Ses grands murs blancs ont, comme nos cœurs, tressailli d'allégresse au spectacle auquel ils servaient d'enceinte.

Le rameau brisé reprenant racine, et promettant au peuple des fleurs et des fruits nouveaux, tel était ce spectacle empreint d'un éclat et d'une signification symboliques, et se déroulant au sein de la prière, de l'encens et de l'harmonie.

Le sacre d'un évêque, c'est la reconstitution du collège apostolique, la perpétuation du sacerdoce chrétien dans toute sa plénitude. Il n'y a pas à s'étonner si l'Église entoure de toutes les pompes du triomphe cette sainte et sublime cérémonie. C'est un triomphe sur la mort et sur l'erreur : sur la mort, parce qu'elle fait renaître de ses cendres l'âme épiscopale ; sur l'erreur, parce qu'elle assure la permanence de l'enseignement intégral de la vérité.

Il y a quelques années, nos régions lointaines étaient réputées, en quelque sorte, inaccessibles aux grandes affluences des peuples, étrangers ou simplement éloignés. Il n'en est plus ainsi, nous l'avons bien vu durant ces derniers jours. Autour du nouvel archevêque étaient venus se grouper de nombreux prêtres distingués et neuf pontifes, illustres et vénérables. Belle couronne pour la parure du jeune et pieux prélat qui allait devenir l'époux de l'Église de Saint-Boniface, si glorieusement méritante dans son passé, et si pleine d'espérances religieuses et nationales pour l'avenir.

La présence de ce clergé parmi nous a jeté sur les solennités du sacre un éclat qui ne sera point passager. Ses rayonnements seront comme des effluves magnétiques qui produiront, entre ces illustres témoins de nos grandes fêtes, et nous, Cana-

diens éloignés, mais aimant Dieu et la patrie comme nos aînés, une adhérence pleine de force, d'où sortiront l'expansion et le triomphe.

Les splendeurs ravissantes des cérémonies du sacre ont été accompagnées des plus hauts enseignements et d'émotions bien vives.

Le sermon, donné par Sa Grandeur Mgr Bégin, s'est déroulé pendant une heure comme un flot d'éloquence intarissable et limpide. La constitution divine de l'Église en fut le sujet. Il nous a été dit comment Dieu a institué la hiérarchie catholique, avec sa belle ordonnance et ses sublimes privilèges, d'où découle pour nous, humbles fidèles, cette garantie de salut éternel, qui est la fin de l'homme.

Il nous serait impossible de noter une par une les fortes et multiples émotions qui ont, à diverses reprises, soulevé les poitrines au cours de ces cérémonies liturgiques, tout imprégnées de la pensée divine et de souvenirs chrétiens. Nous saisissons celles de la fin.

C'était véritablement un grand et remuant spectacle que de voir le nouvel archevêque et son père, tous deux fondant en larmes, tombant dans les bras l'un de l'autre, se donnant le baiser de paix, et le fils, devenu père de l'Église, répandant sur la tête du vénérable auteur de ses jours les prémices de ses bénédictions.

Non moins émouvante, pour ceux qui savent pénétrer le sens des cérémonies de l'Église, la scène par laquelle se termine l'office : le baiser de paix que se donnent le prélat consacré, le prélat consécrateur et ses assistants, puis les vœux du nouvel évêque à celui qui vient de le sacrer : *ad multos annos !*

Dans l'occasion présente, ces vœux ont dû revêtir une force et une onction particulières. Mgr Langevin a reçu de Mgr Fabre, archevêque de Montréal, tous les ordres sacrés. La Providence a permis que le prélat, qui avait pris le lévite au seuil du sanctuaire, et l'avait conduit à l'autel, pût, en dernier lieu, conférer au prêtre de Dieu la plénitude du sacerdoce, qui est le caractère de l'épiscopat.

Nous joignons nos vœux à ceux de notre archevêque, et nous disons au prélat consécrateur, comme à tous les autres, et aux prêtres qui sont venus rehausser de leur présence l'éclat de la solennité, et répandre avec nous des prières sur l'élu : *ad multos annos!*

C'est, croyons-nous, l'expression la plus vive et la plus sincère que nous puissions employer pour dire à tous les sentiments de gratitude dont nos cœurs sont animés.

A Monseigneur l'archevêque de Saint-Boniface, nous disons aussi, *ad multos annos!* et nous espérons que Sa Grandeur voudra bien trouver, sous l'écorce de ces paroles, tous les sentiments de dévouement, de soumission, d'obéissance et d'affection que des diocésains, animés de l'esprit catholique, doivent avoir pour celui que Dieu a placé parmi eux pour diriger l'Église.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE VICO.

Mon révérend et bien cher Père,

Comme vous l'avez remarqué à bon droit, la maison de Vico est bien en retard pour payer son trop juste tribut aux annales de notre bien-aimée Congrégation.

Février 1887! telle est la date de son dernier rapport. Quel retard! Comment l'expliquer et l'excuser? Que l'on veuille bien tenir compte des épreuves douloureuses qui sont venues, coup sur coup, s'appesantir sur cette maison; des vides creusés par la mort et des changements trop fréquents de supérieurs qui en ont été la suite; il sera alors facile d'accorder le bénéfice des circonstances atténuantes.

En décembre 1887, le R. P. Séméria, François, d'heureuse mémoire, terminait son second triennat, comme supérieur de Vico. En remettant au R. P. Rolleri le fardeau du supériorat, sa conscience pouvait lui rendre le témoignage qu'il n'avait rien négligé, qu'il avait mis tout en œuvre pour maintenir à sa hauteur la bonne réputation de la maison de Vico, à tous les points de vue : de la régularité, des travaux apostoliques et des améliorations matérielles à la chapelle et dans la maison. Le bon P. Rolleri montra un grand esprit de dévouement, étant donné son âge et ses infirmités, en acceptant la supériorité; mais ce vétéran et si vaillant apôtre de la Corse devait mourir avant d'avoir pu mettre la main au compte rendu des travaux accomplis pendant cette

période (de décembre 1887 à novembre 1890). Le R. P. Tamburini, son premier assesseur et curé de Nésa, fut nommé, d'abord provisoirement et ensuite définitivement, supérieur. Sur ses instances réitérées, les supérieurs majeurs consentirent à le décharger de ce fardeau et le remirent de nouveau au R. P. Séméria, alors modérateur du scolasticat de Bon-Secours (9 mars 1892). Hélas! une année après, la mort nous ravissait ce bon Père, encore dans la force de l'âge, au lendemain de travaux difficiles et incessants qui durent contribuer à développer le germe de la maladie qui l'emporta. Toutes ces raisons et d'autres encore devaient nécessairement retarder la publication de ce rapport, que nous regrettons de ne pouvoir rendre plus intéressant, faute de certains documents qui nous seraient nécessaires.

Ce qui pourrait frapper, d'abord, ce serait de voir le petit nombre de travaux apostoliques accomplis pendant plusieurs années. L'étonnement cessera lorsqu'on apprendra que, pendant cette période, le couvent traversait une crise fâcheuse; se voyait réduit presque à une simple résidence, chargée seulement des œuvres locales et de la cure de Nésa. Et cela, parce que tous ses sujets pouvant prêcher en italien ou étaient retenus par la maladie, ou avaient été rappelés sur le continent. Aussi, qu'allons-nous voir? Un seul missionnaire, toujours le même, pour répondre aux nombreuses demandes de missions, s'épuisant avec un zèle infatigable et maintenant ainsi la bonne réputation des missions données par nos Pères dans ce pays. Cet état de choses, cette pénurie de sujets, était d'autant plus regrettable, qu'il y a plus de bien à faire ici, et que Dieu semble se plaire à verser de plus abondantes bénédictions sur les travaux apostoliques. C'est vrai, le mal est grand en Corse, comme partout. Combien de paroisses endormies

dans l'indifférence, croupissant parfois dans des désordres déplorables ; mais on n'y voit pas régner l'impiété systématique. Vienne une occasion favorable, une mission, par exemple, ou une visite pastorale bien préparée, et aux premiers rayons du soleil de la grâce on voit la glace se fondre, et la foi, qui sommeillait au fond des cœurs, éclate en transports d'un saint enthousiasme qu'envieraient bien des contrées plus favorisées sous d'autres rapports.

Année 1887. — Nous sommes donc en 1887. En dehors de la mission de Carbuccia, donnée par le R. P. Séméria, supérieur, pour préparer cette paroisse à la communion pascale, et à part une retraite de huit jours à notre paroisse de Nésa, retraite qui eut pour fruit la résurrection de la Confrérie, nous ne trouvons plus que les travaux du R. P. Stéfanini, le zélé missionnaire toujours si goûté des populations qu'il est heureux d'évangéliser.

Nous le trouvons d'abord, du 26 mars au 10 avril, à Alata, petite paroisse de 276 habitants, à 10 kilomètres d'Ajaccio, où le célèbre diplomate, comte Charles-André Pozzo di Borgo, ambassadeur plénipotentiaire des Russies, a vu le jour. Là, Dieu réservait à notre cher missionnaire un triomphe bien désirable. Un malentendu fâcheux existait entre M. le curé et M. le maire, personnage important, exerçant dans la localité une autorité presque souveraine, en sa qualité de régisseur des vastes domaines du comte Pozzo di Borgo. Le Père fit si bien par ses démarches prudentes et zélées qu'il amena la réconciliation parfaite ; dès lors, le succès de la mission était assuré. Pour témoigner sa gratitude au missionnaire, M. le maire se fit un devoir et un plaisir de le reconduire à Ajaccio dans la plus belle calèche de M. le comte.

Pas de repos pour le missionnaire. Nous le retrouvons

le surlendemain, bataillant dans un canton voisin, à Rosazia (445 habitants). La mission dura du 13 au 24 avril, et fut grandement bénie de Dieu. Le soir de la clôture se passa un fait qui mérite d'être noté et qui impressionna vivement tous les cœurs. Laissons la parole au révérend Père :

« Le nommé A.-X. P..., d'une rare intelligence, mais hélas! mise au service du mal, avait été condamné à six ans de détention pour vols commis dans un bureau de poste dont il était le receveur sur le continent français, et avait trouvé le moyen de s'échapper de sa prison. Au su et au vu de la justice elle-même, il vivait tranquille depuis deux ans à Rosazia, son pays natal. Personne ne songeait à l'arrêter ou à le faire arrêter. Or, le matin de la clôture, à l'heure même de la communion générale des hommes, il lui prend fantaisie de réunir, dans une buvette voisine de l'église, cinq ou six étourdis, pour y tourner en ridicule la belle cérémonie, faite trois jours auparavant en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Ils ignoraient sans doute, les malheureux, cette maxime de la sagesse : « Ne plaisantez jamais ni de Dieu, « ni des saints. »

« Mais, hélas! de tout temps, la raillerie a été l'arme favorite du vice! Que font-ils donc? Ils ne trouvent rien de plus amusant que d'offrir, en guise de couronnes, des gâteaux ronds du pays, *canistroni*, à une dame-jeanne, exposée sur le comptoir, et au chant du cantique *Bonne Marie*.

« A la nouvelle de cette ignoble plaisanterie, l'indignation fut générale, et l'on se demandait si Dieu la laisserait impunie. Patience! A la grand'messe, le missionnaire, dans une improvisation inspirée, s'adresse d'abord à ceux qui ont fait bravement leur devoir et leur commente succinctement ces paroles de la liturgie : *In terra*

pax hominibus bonæ voluntatis. S'adressant ensuite aux rebelles et aux contempteurs des choses saintes, qui se trouvaient présents, blottis dans une chapelle latérale, il commente avec des paroles senties, *quasi infocate*, cet oracle écrasant de l'Esprit-Saint : *Non est pax impiis.*

« Hâtons-nous, c'est le soir. La cérémonie de clôture avait été précédée d'une belle plantation de croix, la première que nous avions le bonheur de voir et de présider. Nous étions encore à table lorsqu'on vient nous dire à l'oreille : « Père, quatre hommes vous attendent pour se confesser. »

« Nous voilà prêt !

« Trois sont déjà entendus. Le quatrième se présente tout effaré, disant : « Oh ! mon Père, que je bénis Dieu d'avoir suivi son inspiration, au lieu de me laisser entraîner où le voulaient certains camarades !

« — Qu'est-ce donc, brave ami?

« — Vous ne savez pas? On vient d'arrêter à l'instant l'inspirateur de la grossière plaisanterie de ce matin, dans la buvette même où elle a été jouée. Hélas! j'étais de la partie avec ceux que vous venez d'entendre en confession. Ah ! si, ce soir, nous avions été en sa maudite compagnie, nous étions tous bel et bien arrêtés, car, tous, nous portions des armes prohibées! N'est-ce pas, mon Père, qu'en action de grâces, vous chanterez demain la messe pour nous? Oh ! que nous étions bourrelés de remords, après cette action infâme! Et ce matin à la grand'messe, et ce soir, à la plantation de la croix, vos paroles étaient comme autant de glaives qui nous perçaient le cœur. Nous nous sentions écrasés et n'osions pas seulement lever les yeux pour vous regarder en face. N'y tenant plus, nous nous sommes décidés à venir vous trouver.

« Le lendemain, la messe fut chantée, et à l'heure du

départ, le missionnaire se vit acccompagné, comme en triomphe, par toute la population, tandis que le malheureux profanateur prenait la voie opposée, escorté de deux gendarmes. Et l'on faisait, tout haut, cette réflexion : « Voilà la différence entre les hommes de bien « et les méchants. »

Quelques jours plus tard (du 7 au 22 mai), notre missionnaire évangélise la paroisse de Saint-Pierre de Venaco et la prépare à la visite pastorale. Succès complet. La cérémonie en l'honneur de la Sainte Vierge surtout, enchanta la population. Cette paroisse a donné le jour à notre regretté P. Battesti.

Du 2 au 12 juin, l'importante paroisse de Piana (1 356 habitants) réclamait le missionnaire pour une retraite de première communion. Notre Père fait coup double, évangélise toute la population et a le bonheur de voir bon nombre de parents accompagner leurs enfants à la sainte table.

Quelques semaines de repos n'étaient que trop bien méritées. Une paroisse reste à évangéliser, pour cette année. Mais quelle paroisse! Combien tristement célèbre! Nos annales en gardent plus d'un souvenir.

Palneca! Palneca! Chi fura, chi nega!

De Palneca l'habitant vole et ment!

Choisissez entre les deux étymologies que donnent les savants : *Palam necare* ou *palam negare*. Le vol ou le mensonge, ou mieux, les deux à la fois. Le Palnécais est voleur, menteur, vindicatif, orgueilleux, intempérant, paresseux et le reste. Les Palnécais, disait le P. Rolleri, n'ont d'autre règle de vie que les sept péchés capitaux : *Hanno per comandamenti i sette peccati capitali.*

Telle est la paroisse évangélisée plusieurs fois par nos Pères, et qui devait l'être encore, du 14 août au 4 septembre. Deux missionnaires n'étaient pas de trop pour

ces 1 022 âmes. Le R. P. Rolleri, quoique infirme et tout cassé, trouvera dans son cœur de vaillant missionnaire assez de zèle pour accompagner le R. P. Stéfanini et clore ainsi brillamment la longue série de ses missions en Corse.

Le 14 août, ouverture sans grande pompe, à la messe paroissiale. Quelle pauvre église! Comme elle est insuffisante pour une population aussi nombreuse! Il est vrai que ces pauvres gens — j'allais dire ces pauvres sauvages — vivant par petits groupes dans des chaumières perdues au milieu de la forêt et des rochers, à deux et trois heures de distance, la fréquentent fort peu. A peine si un dixième assiste habituellement aux cérémonies religieuses. Et parce que la religion ne peut exercer sur eux suffisamment sa salutaire influence, il est naturel qu'ils vivent au gré de leurs mauvaises inclinations.

En veut-on une preuve? A l'heure où nous sommes, on ne compte pas moins de soixante concubinages; et jamais, de mémoire d'homme, nous dit-on, jamais une union ne commence selon les règles de la sainte Église!

Pas plus loin qu'hier, veille de notre arrivée, un jeune couple a pris le vol à travers les makis. Voulez-vous assister au retour, cela vous permettra de constater jusqu'à quel point le sens moral est dépravé dans ce malheureux pays? Il se fait le soir même de l'Assomption, presque triomphalement! Nous venons à peine de finir l'exercice. Il est jour encore. Voyez-vous ces dix ou douze hommes qui défilent sous vos yeux, armes sur l'épaule? Ils ouvrent la marche aux malheureux qu'ils sont allés dénicher et fêter. Les voilà tous, déjà, chez les parents de la jeune fille; d'autres s'y rendent et en nombre respectable : ce sont des parents ou des amis. Et l'on boit, et l'on danse; la noce a commencé. Est-ce tout? Mais non, non.

Comme si le mariage avait été déjà béni et célébré selon toutes les formes ordinaires, on escortera avec pompe, le dimanche suivant, jusqu'à l'église, ce couple inqualifiable ; et la malheureuse, vêtue de blanc, viendra se placer, la première, tout près du sanctuaire ! Ajoutons que le bon P. Rolleri, dans son instruction après l'évangile, lui ôta tout à fait l'envie de reparaître ainsi dans la maison de Dieu, tant que durerait l'état déplorable où elle s'était jetée.

Avec tout cela, le croirait-on ? ces pauvres gens écoutent volontiers la parole de Dieu, et les missionnaires peuvent leur dire les vérités les plus dures ; ils ne s'en offensent pas ; au contraire, ils témoignent une certaine reconnaissance et avouent franchement qu'ils sont loin d'être ce qu'ils devraient. Ils sentent bien, car ils ne manquent pas d'intelligence, que le missionnaire est désintéressé, et ne leur annonce ces vérités que pour les rendre meilleurs et assurer leur salut éternel. Aussi les exercices de la mission furent-ils bien suivis, et le jour de la clôture, plus de 150 hommes et plus de 300 femmes s'approchèrent de la sainte table. Plus de 20 unions furent régularisées devant l'Église. Combien d'autres eussent eu le même sort heureux, sans cette maudite entrave du mariage civil. Patience, puisque Dieu le permet ainsi !

La clôture est faite : tout est fini sans doute. Mais qu'est-ce donc que ce grand feu dans la forêt ? Ne serait-ce pas un feu de joie en l'honneur des missionnaires ? Hélas ! c'est simplement un incendie ! Assurément, ceux qui l'ont allumé n'avaient point profité de la mission !

O Palneca !!

Année 1888. — Année de disette pour les travaux apostoliques. Nous ne trouvons à l'actif de la maison que trois missions proprement dites : l'une fut donnée

à Balogna, village voisin du couvent, par le R. P. Séméria. Toute cette bonne paroisse répondit à son appel et remplit son devoir pascal.

Les deux autres furent données par le R. P. Stéfanini. Ce bon Père, après avoir prêché les quarante heures à Vico, se rendit à Poggiolo (500 habitants). et du 10 mars au 3 avril, la besogne fut d'autant plus rude que le curé, atteint d'une maladie cérébrale, avait laissé sa paroisse à l'abandon. Curé, sacristain, balayeur, etc..., le missionnaire eut tous les rôles à remplir. Le vendredi saint, à l'heure même où le Sauveur du monde expirait sur la croix, le missionnaire procédait à la plantation d'une belle croix de mission. Le jour, l'heure, les circonstances, tout devait rendre cette cérémonie extrêmement imposante. Comment redire toutes les fatigues du samedi saint et du dimanche de Pâques pour le pauvre missionnaire, obligé d'ajouter à ses fonctions toutes celles qui regardent le curé de la paroisse. Mais aussi, comment redire sa joie de voir, en ce beau jour, 130 hommes s'asseoir au banquet de la vie! *Hæc dies quam fecit Dominus!* Alleluia!

Mission de Scanafaghiaccia, du 1er au 20 juillet. Cette pauvre paroisse, qui compte près de 400 âmes, est située dans le Cruzzini, contrée âpre et montagneuse à l'excès, et cependant le missionnaire se trouve en présence d'aspérités morales bien autrement difficiles à vaincre! Qu'on s'en fasse une idée par ce qu'écrivait le missionnaire au R. P. Rolleri, son supérieur :

« Mon révérend et bien cher Père, vous n'avez, certes, pas oublié Palneca; Scanafaghiaccia n'a rien à lui envier. Que diriez-vous si j'ajoutais que les habitants me paraissent plus sauvages même et moins traitables que ceux de Palneca? Un exemple : avant-hier, en faisant mes visites, un brave septuagénaire qui n'avait jamais

mis le pied à l'église, m'assura-t-on, et n'entend rien, par suite, aux choses de notre sainte religion, s'est sauvé à toutes jambes à mon approche. Il vit en vrai sauvage.

« Mais les autres assistent-ils assez nombreux aux exercices de la mission ? Il s'en faut bien. Dimanche dernier, jour de la solennité des saints apôtres Pierre et Paul, et ouverture de la mission, j'avais 25 hommes. 37 ou 38 femmes et presque autant d'enfants. C'était pour la grand'messe. Le soir, contentez-vous de la moitié de ce monde-là. Hier et avant-hier, je me suis trouvé en présence d'une dizaine d'hommes et d'une quinzaine de femmes. Invitez-les courtoisement, pressez-les, rien n'y fait. Ils sont d'une apathie à faire peur quand ils ne vous narguent pas. Le mal est si profond, qu'un Franciscain ayant prêché ici le jubilé de l'année dernière, n'a pu se vanter d'avoir confessé un seul homme. C'est effrayant... Mais priez et faites prier afin que Dieu daigne bénir nos efforts... »

Dix jours après, le Père écrivait de nouveau à son supérieur :

« La communion des femmes a été plus satisfaisante que je n'avais osé l'espérer. Plus d'une soixantaine ont déjà profité de la mission.

« La cérémonie en l'honneur de la Sainte Vierge a été bien brillante et a paru les émouvoir un peu. Il y a eu — chose rare — vraie foule matin et soir.

« Déjà 18 à 20 hommes se sont confessés. Nous aurons 40 premiers communiants; une vingtaine de jeunes gens de vingt et un, vingt-cinq et vingt-huit ans, et presque autant de jeunes filles du même âge; celles-ci comme ceux-là n'ayant jamais, jusqu'ici, connu ni église ni sacrements, ni aucune prière. »

Le jour de la clôture, en effet, le missionnaire eut la

consolation de voir s'asseoir à la table sainte, outre les premiers communiants, une bonne quarantaine d'hommes. C'était un succès. Il fut couronné par une belle plantation de croix. Dieu soit loué !

Année 1889. — Moins de choses encore à dire pour cette année. Vico ne possède qu'un missionnaire disponible, le R. P. Stéfanini, et il est appelé à Marseille par nos Pères, pour y prêcher le carême aux Italiens, du 10 mars au 21 avril, et une retraite pascale à la paroisse de Saint-Laurent, du 28 avril au 5 mai.

Sur ces travaux apostoliques, rien de particulier à noter. Ils furent bénis de Dieu et justement appréciés du R. P. Delpeuch, alors supérieur du Calvaire, et du R. P. Gallo, directeur de l'Œuvre des Italiens. Ils eussent été heureux d'attacher ce Père à la maison du Calvaire ; mais la maison de Vico le réclamait pour d'autres travaux.

Du 7 au 11 août, nous le trouvons dans l'importante paroisse d'Evisa, donnant une retraite qui fut très fructueuse, suivie de la bénédiction des cloches.

Quelques jours plus tard, retraite de première communion à Ota, prélude de la belle mission qui y sera donnée en 1891.

Notons enfin quelques sermons de circonstance.

Pendant ce temps, le R. P. Bernardin d'Istria arrivait de maison à Vico, et, quoique fatigué, put donner plusieurs sermons de circonstances, une retraite de première communion à Appriciani, et la retraite des congréganistes du couvent.

Année 1890. — Cette année est mieux remplie. Le R. P. Stéfanini est appelé à donner le carême à Rogliano, paroisse importante (1 516 habitants), mais qui est loin d'être édifiante et paraît peu disposée à recevoir la bonne nouvelle.

« Mes paroissiens, écrivait entre autres choses M. le curé, sont en pratique, peut-être même en théorie, matérialistes. Ils sont attachés aux réalités du temps et pas beaucoup aux espérances de l'avenir... Le travail avant tout. Leur religion, car ils en ont le sentiment, ne s'élève guère au-dessus des biens de ce monde. De Dieu ils n'espèrent pas autre chose... » Le missionnaire, hélas! n'eut que trop à constater la réalité de cette triste situation. Le résultat de ses efforts et de ses peines alla fort peu au delà de l'ordinaire. On voulut bien lui assurer cependant qu'il y avait un progrès sur les années précédentes.

Pendant ce temps, le R. P. d'Istria traversait la mer pour donner un coup de main au R. P. Nicolas, de la maison d'Aix, qui prêchait la retraite pascale à Charleval (Bouches-du-Rhône). Ce bon Père était de retour en mai, ce qui lui permit de donner trois retraites préparatoires à la visite pastorale, à Murzo d'abord, à Balogna et à Nesa.

Dans le même but, le R. P. Stéfanini évangélisait cinq paroisses du Cruzzini, Azzana, Scanafaghiaccia, Salice, Rosazia et Vignamazo.

Dieu bénit visiblement les travaux de ces deux nouveaux précurseurs de la visite pastorale, par le grand bien qui fut opéré. Notez ce détail : à Azzana, un homme de soixante-trois ans se laisse gagner par la grâce de Dieu. Depuis vingt-trois ans il vivait en concubinage, ne s'était jamais confessé, et par là même n'avait pas fait sa première communion. Quel bonheur pour le missionnaire de le voir pour la première fois s'approcher du tribunal de la pénitence, de la sainte table, de célébrer son mariage et de le préparer pour le sacrement de confirmation. De deux lettres humoristiques envoyées par le curé doyen de Salice, et que nous regrettons de ne

pouvoir reproduire, il résulte que si le missionnaire s'est prodigué, le bien opéré a été très grand... « La razzia qu'il a faite a été si grande, qu'il est resté à peine une quarantaine de lépreux, encore est-ce le temps qui a manqué. Je les ai « tâtés », comme on dit vulgairement, et j'ai trouvé que si vous pouviez m'accorder encore le R. P. Stéfanini pour quelques jours, l'œuvre serait parfaite ». Ce qui fut fait.

Même travail de préparation par le même Père à Poggivet, à Coggia, et mêmes succès.

A peine de retour à Vico, le R. P. Stéfanini fut prié de prêcher une retraite au pensionnat des Filles de Marie, et en même temps plusieurs sermons à la paroisse.

Certes, après tous ces travaux successifs, le P. Stéfanini avait bien le droit de soupirer après quelques semaines d'un repos bien mérité ; mais si Mgr de Peretti, évêque auxiliaire du diocèse, a fini sa tournée pastorale, Mgr de la Foata, évêque titulaire, commence la sienne, et c'est le bon Père que Sa Grandeur a choisi pour son porte-parole. Comment décliner cet honneur et cette charge, vu surtout que le pays qu'il s'agit d'évangéliser, c'est le beau et riche canton de la *Cinarca*, pays natal du missionnaire ? Ce sont huit paroisses à évangéliser. Dieu seul connaît les fatigues du missionnaire dans ces circonstances. Plus d'une fois, il est près de succomber à la fatigue et au sommeil, lorsqu'il lui faut, jusqu'après minuit, entendre les confessions des hommes. Heureusement qu'il lui reste la ressource de se promener, à la sacristie, tout en interrogeant ses pénitents. La visite de Sa Grandeur, ainsi préparée, devient comme un véritable triomphe de la religion et de l'Église catholique, comme l'exprimait si bien, quelques jours après, *le Drapeau*, journal d'Ajaccio :

Monseigneur d'Ajaccio a quitté sa ville épiscopale le jour même où son infatigable auxiliaire y rentrait. Il visite, en ce moment, la *Cinarca*, où il reçoit, dans toutes les communes, l'accueil le plus enthousiaste !...

Une bonne partie de la réception faite à l'évêque revient au clergé paroissal, et surtout au R. P. Stéfanini, du couvent de Vico. Ce dernier est un jeune missionnaire que nous connaissions déjà comme un musicien *di primo cartello,* mais dont nous n'avions pu encore apprécier le talent de parole. Aujourd'hui, nous pouvons dire, en demandant pardon à sa modestie, que, chez lui, l'orateur égale le musicien...

De retour au couvent, le missionnaire eut à donner une retraite de première communion à Evisa, important chef-lieu, et eut la consolation de voir un bon nombre de fidèles s'approcher des sacrements en cette circonstance.

Le R. P. d'Istria, pendant ce temps, ne restait pas oisif. Outre plusieurs sermons importants et quelques panégyriques, il donnait un triduum à Ghidazzo, pour préparer les fidèles à la belle fête de l'Assomption. Plus tard, il était appelé à donner la retraite de rentrée au petit séminaire d'Ajaccio ; elle fut très goûtée des maîtres et des élèves.

Année 1891. — Les travaux de cette année commencent par deux retraites de pensionnat, chez les Filles de Marie d'Olmeto et de Vico, données par le R. P. Bernardin d'Istria. Mais l'obéissance ayant rappelé ce Père sur le continent, le R. P. Stéfanini va donc se trouver encore presque seul à guerroyer, cette année et une bonne partie de l'année suivante.

Du 14 au 30 mars, nous trouvons ce Père donnant la mission à Zalana (732 habitants), où la mémoire de notre saint P. Albini est loin d'être perdue. Depuis trop longtemps, cette pauvre paroisse était en souffrance et ce fut

surtout contre la dépravation des mœurs qu'il fallut lutter. C'était presque Palneca. Une dizaine d'unions illégitimes furent régularisées, et la mission se clôtura brillamment par une superbe plantation de croix, qui ne mesurait pas moins de 10 mètres de hauteur. Immédiatement après, le Père est appelé par un de ses parents et amis, curé d'Ocagnano, paroisse voisine. Pendant sept jours, retraite pascale qui eut le résultat le plus fructueux. Trois ou quatre hommes seulement résistèrent à la grâce.

Le lendemain, le missionnaire commençait, à 10 lieues de là, une autre retraite pascale, à Saint-Pierre-de-Venaco. Ce pays se montra docile à la voix de Dieu.

Rentré à Vico le 15 avril, le R. P. Stéfanini en repart le 7 mai, en compagnie d'un noble vétéran, le cher et très aimable P. Zirio, pour ouvrir à Ota une belle et consolante mission (1 150 âmes). Malgré les difficultés qui ne manquaient pas, la grâce triompha et une vingtaine d'hommes, à peine, négligèrent leur devoir. Il y a mieux, quinze jours après, à l'occasion de la visite pastorale, le missionnaire eut le bonheur de préparer tous ces braves gens à recevoir la sainte communion de la main du premier pasteur du diocèse.

Ici les deux missionnaires se séparent : le R. P. Zirio va évangéliser la petite paroisse de Ghidazzo, et le R. P. Stéfanini se hâte d'aller rejoindre Sa Grandeur, Mgr l'évêque d'Ajaccio, qui l'a choisi, encore cette année, comme son porte-parole dans la visite pastorale des deux cantons de Piana et d'Evisa. Ce fut comme une marche triomphale dans les dix paroisses visitées. Le 14 juin le révérend Père rentrait au couvent de Vico avec Sa Grandeur pour y prendre un peu de repos.

Du 5 au 23 août, nous trouvons ce même Père donnant la mission de Valle-di-Mezzana, en compagnie du

R. P. Casile. La mission se termina par une belle plantation de croix. En cette circonstance, la protection divine se manifesta assez visiblement. Pendant qu'on élevait la croix, non sans quelque peine, un soliveau de 4 mètres de longueur, qui servait d'appui, tomba d'aplomb sur la tête d'un brave homme et, à l'étonnement général, ne lui causa aucun mal, pas une égratignure ni la plus légère contusion.

Quelques jours après, le R. P. Stéfanini traversait les monts pour aller évangéliser la paroisse de *Bustanico* (qui ne rime pas mal avec *satanico*, écrivait le missionnaire, en voyant l'état malheureux de ce pays où le démon régnait en maître) : 22 hommes, y compris 10 garçons de la première communion, et presque toutes les femmes firent leur devoir. Quelques unions illégitimes furent régularisées. Plantation de croix aussi monumentale que celle de Zalana, élevée avec beaucoup de peine.

A deux pas de Bustanico se trouve la paroisse d'Alondo, qui appelle notre missionnaire pour une petite retraite de quatre jours, en préparation à la fête patronale, fête du Saint Nom de Marie. « J'y ai eu beaucoup de consolation, écrit le missionnaire à son supérieur, en compensation de celle que j'étais en droit d'espérer à Bustanico : 40 hommes, sans compter 8 enfants de la première communion, se sont approchés de la sainte table. Le résultat eût été triple si nous avions eu seulement deux jours de plus. » Le concours fut immense le jour de la fête. Presque tous les habitants de Bustanico y assistèrent eux-mêmes et restèrent bien humiliés.

Alondo est très célèbre dans les annales corses pour avoir donné le jour aux illustres Sambucuccio, premiers législateurs de la Corse, l'un en 1007, l'autre en 1466. Son couvent est devenu non moins célèbre dans l'his-

toire pour avoir été le théâtre de la lutte sanglante qui mit en danger la vie du général Paoli, et où le traître Marius Matra trouva la mort.

Deux jours après, dans les mêmes parages, le R.P. Stéfanini donnait la mission d'Ocagnano. Il remarque lui-même que la mission lui procura moins de satisfaction que la petite retraite donnée après Pâques. Dieu a ses desseins et la grâce ses moments. Heureux ceux qui savent les saisir et en profiter!

Cette série de travaux apostoliques assez longue et féconde en fruits de salut se termina par plusieurs panégyriques importants.

Année 1892. — Pendant la première partie de cette année, le R. P. Stéfanini se trouve encore seul pour accomplir les travaux demandés.

Notre missionnaire, après avoir donné les sermons des Quarante Heures chez les Filles de Marie de Vico, commence le 6 mars une belle mission de trois semaines dans l'importante, mais très peu religieuse paroisse de Vescovato. L'accueil fut glacial, le missionnaire regardé comme une bête curieuse! Peu de monde à l'entendre les premiers jours. Heureusement, les visites terminées, la glace était entièrement rompue. L'auditoire s'accrut à vue d'œil. Dès le quatrième jour, l'église était comble et il en fut ainsi jusqu'à la fin. On buvait les paroles du missionnaire.

« Nulle part, écrit-il, nous n'avons rencontré des enfants aussi intéressants, ayant d'aussi jolies voix et saisissant, comme au vol, les airs que nous leur apprenions. Voyez comme ils vous entourent, et quel entrain dans leurs chants! Vous prêchez de l'autel, ne bougez pas : vos pieds servent de coussins à plus d'une tête de ces charmants petits anges. Laissez-les dormir paisiblement, ils vous dérangeront moins de la sorte. Nulle part

non plus la belle cérémonie de la Vierge n'a aussi bien réussi qu'à Vescovato. On la trouva si ravissante, nous-même en avions été tellement enchanté, que de très bon cœur nous cédâmes aux instances qui nous furent faites de la répéter le jour de la clôture de la mission, fête de l'Annonciation. Tout cela n'avait pas peu contribué à gagner tous les cœurs. »

Aussi le missionnaire écrivait-il de Corte (29 mars) à son supérieur : « Bénissons Dieu ! Le résultat de la mission de Vescovato a été des plus heureux et des plus consolants. Les pratiques religieuses étaient entièrement abandonnées depuis très longtemps dans cette pauvre paroisse. On n'y adorait que le dieu Légume ou Cérès. Mais que la grâce de Dieu est puissante et sait triompher de tout ! Sans doute, l'œuvre n'est pas parfaite ; mais les fondements sont jetés. Chose rare, inouïe : plus de 400 femmes se sont approchées des sacrements ; à peine si 30 ou 40 d'entre elles avaient la bonne habitude de faire leurs pâques ! Combien qui, depuis cinq, dix, quinze, vingt, trente et quarante ans, n'avaient plus mis le pied à l'église ! Qu'en dites-vous ? Une Congrégation d'Enfants de Marie a été établie et fonctionne très bien.

« Mais aux yeux de tous, le vrai triomphe, c'est d'avoir vu s'asseoir au sacré banquet près de 120 hommes. Il y en aurait eu deux fois plus si j'avais pu leur consacrer encore une semaine. Ils le demandaient à grands cris. Mais hélas ! comment faire ? Et notez que je passe sous silence une quarantaine de jeunes gens de dix-huit à trente ans qui se sont présentés à la dernière heure, n'ayant pas encore fait leur première communion. A notre grand regret, nous avons dû les ajourner au jeudi saint ; le bon curé les préparera... »

« Qu'on nous pardonne, ajoute le missionnaire, si nous cédons à un sentiment patriotique, en donnant

une petite note historique sur cette importante paroisse qui ne compte pas moins de 1 684 habitants.

« Vescovato est, sans contredit, le plus célèbre des villages de la Corse. Il a vu naître des hommes d'une grande énergie. Citons le général patriote André Ceccaldi, digne compagnon d'armes des Giafferi et des Paoli. Et cet héroïque commandant du vaisseau *l'Orient*, qui, dans la journée d'Aboukir, si fatale à la marine française, préféra mourir avec son fils, au milieu des flammes et de la mer, plutôt que d'amener le pavillon national. Le nom du père était Luce de Casabianca, celui du fils, Giorante.

« Vescovato a encore donné le jour aux trois historiens Monteggiani, Ceccaldi et Filippini ; au général comte de Buttafoco, au général Raphaël comte de Casabianca, au colonel comte de Buttafoco, au comte de Casabianca (Xavier), sénateur et ex-ministre d'État, et enfin à une foule d'autres officiers, depuis le grade de capitaine jusqu'à celui de colonel. Ce village a été aussi le théâtre de vicissitudes politiques. La longue résidence des évêques de Mariana a changé son nom de Beffiorito en celui de Vescovato ou Vescovado. »

A peine terminé, cet important travail fut suivi du carême de Corte (du 27 mars au 30 avril).

« Nous sommes au centre de la Corse, dans l'antique demeure d'hommes célèbres par leur amour passionné de l'indépendance nationale et de la liberté de la patrie ! Il y a ici des monuments dont la gloire est impérissable : la modeste maison où était le siège du gouvernement libre et national des Corses, vrai laboratoire d'une sagesse et d'un patriotisme dignes de l'antiquité la plus classique, et l'humble demeure des Gaffori, théâtre d'événements solennels et dramatiques. Si, à ces deux édifices, simples jusqu'à la rudesse, mais resplendissants

de la flamme pure des héros qu'ils abritèrent, on ajoute les ruines du magnifique couvent de Saint-François, près de la ville, dont les modestes cellules donnèrent l'hospitalité à l'immortel Paoli, dont l'église retentit souvent à la voix des députés des états de l'île, dont la place, vrai forum corse, fut le théâtre de tant de tempêtes politiques ; je ne sais véritablement pas ce que Corte pourrait envier aux plus célèbres villes d'Italie et de France, s'il est vrai (et cette vérité est incontestable) que ce ne sont ni les briques ni la chaux, ni les marbres qui illustrent les murs des cités, mais les vertus et les hauts faits des hommes qui les habitèrent. » — Marmocchi.

Voilà dans quelle portion choisie du père de famille notre missionnaire va jeter la semence divine, cinq semaines durant, du quatrième dimanche de carême jusqu'au second dimanche après Pâques.

« Mais que de peines et de contrariétés nous y avons rencontrées ! écrit le R. P. Stéfanini. L'ennemi rusé a su mettre tout en œuvre pour rendre aussi stériles que possible nos fatigues. D'où nous sont venues les oppositions ? Oserai-je le dire ? De la part de ceux mêmes qui devaient seconder nos faibles efforts, nous prêter secours... Ah ! que les misses protestantes et deux saltimbanques d'occasion aient accompli leur œuvre satanique, passe ! Que la maudite politique soit venue, à son tour, se mettre en travers et contrarier l'œuvre de Dieu, patience ! Mais que... Enfin, patience encore ! Malgré tout, notre travail, quoique mutilé et contrarié, ne fut pas moins fructueux que celui des carêmes précédents. »

Hélas ! nous sera-t-il permis de demander où sont donc les carêmes proprement dits, remarquables par les fruits abondants de salut qu'ils ont produits ?

A quelques pas de Corte, le missionnaire trouve sur

son chemin Saint-Pierre-de-Venaco, ci-dessus mentionné ; il s'y arrête pour donner la mission du 1er au 15 mai. C'était le moment des élections communales, circonstance peu favorable. Le missionnaire demande de voter pour le bon Dieu et obtient la grande majorité. Son succès est couronné par une enthousiaste plantation de croix.

Rentré au couvent, le R. P. Stéfanini donne une retraite aux enfants du pensionnat des Filles de Marie, de Vico, et un peu plus tard, à Appricciani, une retraite de dix jours, préparatoire à la première communion.

Cependant une grande mission avait été promise à M. le curé de Ghisoni, important chef-lieu de canton (1 626 habitants). Deux missionnaires, au moins, étaient nécessaires pour assurer le succès de ce travail. C'est alors que le grand séminaire d'Ajaccio fut heureux de prêter d'abord, et ensuite contraint de céder à la maison de Vico le R. P. Albertini, si aimé, si estimé, comme directeur et comme professeur de philosophie. L'heure avait sonné, pour ce bon Père, d'aller déployer son zèle apostolique sur un plus vaste théâtre. Son coup d'essai, sous la direction du R. P. Stéfanini, fut un coup de maître. Le succès de cette mission dépasse toutes les espérances. Pour s'en convaincre, il suffit de s'en rapporter à la relation qui en fut faite par M. le curé lui-même, et insérée dans le *Conservateur de la Corse* du 13 octobre 1892.

Ghisoni, 22 septembre 1892.

Monsieur le Chanoine,

Quoique peu enclin, par nature, et peu disposé, par principe, à entretenir le public de ce qui se fait de bien dans ma paroisse, je crois devoir, cette fois-ci, déroger à mes habitudes et vous demander d'accueillir dans vos colonnes la relation d'une grande mission que les RR. PP. Stéfanini et

Albertini, Oblats de Marie du couvent de Vico, ont prêchée, pendant plus de trois semaines, dans la paroisse de Ghisoni. Les résultats en ont été si consolants, et le zèle déployé par les missionnaires, dans cette circonstance, a été si ardent, si fructueux, leur dévouement si généreux, si désintéressé, qu'il y aurait injustice à leur refuser le témoignage public de notre reconnaissance et de notre pleine satisfaction.

Le 20 août, au soir, les Pères missionnaires faisaient leur entrée à Ghisoni, et le lendemain, dimanche, à la messe paroissiale, le P. Stéfanini ouvrait la mission par le chant du *Veni Creator;* après l'Évangile, il montait en chaire et il exposait aux fidèles le programme qu'il entendait suivre. Il se proposait, disait-il, de consacrer la première semaine à la visite des familles et à l'instruction des enfants; il y aurait toutefois, sermon, tous les soirs, et bénédiction avec le Très Saint Sacrement. La seconde semaine devait être spécialement consacrée aux femmes, et se terminerait par une communion générale. La dernière semaine, on s'occuperait plus particulièrement des hommes, et on les inviterait à se préparer à prendre part, eux aussi, à une communion générale.

Le programme a été exécuté à la lettre. Les Pères ont commencé leurs visites le jour même, et les ont continuées pendant trois jours. Ils ont voulu voir chaque famille dans sa demeure. Cette démarche, tout empreinte de cordialité et de bienveillance, a été favorablement accueillie, et a produit une très bonne impression. Aussi, dès le soir même du premier jour, l'église était bondée de fidèles, parmi lesquels on comptait de nombreux enfants. Ceux-ci se pressaient en foule autour de la balustrade du chœur, et il aurait été difficile de contenir leur pétulance naturelle, si le P. Stéfanini, usant d'une pieuse industrie, n'était parvenu à capter leur attention, et à obtenir ainsi le recueillement le plus profond. Le révérend Père possède une voix puissante et, en même temps, très souple et très harmonieuse, et, avec cet organe exceptionnel, des connaissances musicales très étendues et très variées. En attendant l'arrivée du gros public, il entamait un cantique entraînant et mélodieux à la fois, et exigeait que les

enfants unissent leurs voix pures et flexibles à la sienne. De la sorte, il avait trouvé le moyen de les intéresser et de les tenir en respect. Après le chant, venait le discours donné, à tour de rôle, par l'un des Pères. L'auditoire, profondément recueilli, écoutait avec une attention soutenue. L'attitude respectueuse des fidèles a vivement impressionné les missionnaires, qui, de leur côté, ont rivalisé de zèle pour donner satisfaction à cette foule avide de les entendre. Le P. Stéfanini, avec sa voix claire et vibrante, et sa diction d'une pureté remarquable, avait souvent des mouvements superbes d'éloquence qui disposaient les cœurs à secouer le joug du péché, et à prendre des résolutions généreuses et énergiques. Le P. Albertini, doué d'un organe plus faible, mais cependant assez puissant pour remplir l'enceinte sacrée, n'avait pas de ces accents émus qui soulèvent et enthousiasment une assemblée, mais il s'attachait surtout à faire pénétrer la conviction dans les esprits, à l'aide de raisonnements logiques et persuasifs, et parvenait, lui aussi, à captiver l'attention des auditeurs, en nourrissant leurs âmes des vérités les plus solides de notre sainte religion. On reconnaissait dans l'orateur le philosophe habitué à discuter froidement et à étayer la vérité par des arguments irrésistibles. L'un et l'autre, chacun à sa manière, s'imposaient aux fidèles, et, chaque soir, la foule, qui débordait de la porte au sanctuaire, se montrait de plus en plus sympathique et ravie. Le sermon était suivi immédiatement du salut, pendant lequel le P. Stéfanini chantait, d'ordinaire, un motet choisi dans le répertoire des grands maîtres, et il l'exécutait à la perfection, avec sa voix harmonieuse et souverainement expressive. Jamais de si suaves accents n'avaient retenti sous les voûtes de notre église. Mais cela ne suffisait pas au zèle de cet infatigable apôtre. Une fois le salut achevé, le révérend Père montait sur le marchepied du grand autel, et, de là, dans une improvisation pleine d'éclairs, de ressources inattendues, de souplesse et de saillies, il résumait, en peu de mots clairs et chaleureux, les vérités développées pendant le sermon, adressait ses derniers avis, ses pressantes recommandations aux assistants déjà émus

et charmés, et qui emportaient ainsi au cœur le trait qui les avait frappés. Et il en a été ainsi tous les soirs, jusqu'à la fin de la mission.

Le dimanche qui terminait la semaine vit se produire la première des manifestations projetées par les Pères. En ce jour, en effet, eut lieu l'exposition de la statue de l'Enfant Jésus, suivie d'une très belle procession et de la bénédiction des enfants. Il y avait vraiment plaisir à voir la joie qui se peignait sur le visage de ces chers petits, et l'entrain qu'ils mettaient à marcher dans les rangs. Comme ils étaient fiers de porter sur leurs épaules la statue de leur petit frère, l'Enfant divin ! Comme ils s'en donnaient à cœur joie en chantant avec ensemble et harmonieusement :

Marchons au combat, à la gloire,
Marchons sur les pas de Jésus ;
Nous remporterons la victoire,
Et la couronne des élus !

Il est à peine besoin d'ajouter que les parents, ainsi que les autres fidèles, partageaient de bien bon cœur le contentement et la satisfaction que ressentaient les héros de la fête. Après le salut, le P. Stéfanini distribua des médailles à tous les enfants qui avaient assisté à cette joyeuse cérémonie.

La seconde semaine, les Pères s'appliquèrent plus spécialement à entendre les confessions des femmes, invitant celles qui pouvaient attendre à se préparer pour la communion générale du dimanche suivant. Celles-ci ne firent pas faute de répondre avec empressement à l'appel des missionnaires. Elles arrivaient à flots pressés autour des tribunaux de la pénitence, et bientôt l'affluence devint si forte qu'il fallut recourir à d'autres confesseurs. Le curé et le professeur Muchielli furent obligés de se mettre, eux aussi, à la disposition des trop nombreuses pénitentes.

Entre temps, le P. Stéfanini avait organisé un service funèbre pour le repos des âmes des trépassés de la paroisse. Le même Père avait eu soin de dresser, au milieu de la nef, un splendide catafalque tout couvert de cierges provenant des

offrandes spontanées de nos généreux paroissiens. Il y eut messe solennelle, avec diacre et sous-diacre. Le P. Stéfanini tenait lui-même les orgues et dirigeait le chœur. Il charma l'auditoire, en chantant, en solo, le *Dies iræ* traditionnel du plain-chant, ainsi que le motet *Parce, Domine, parce famulis tuis*, au moment de l'élévation.

Inutile de répéter que ces chants furent exécutés avec une perfection consommée, à laquelle on n'est pas certainement habitué dans nos églises rurales; inutile aussi d'ajouter qu'ils produisirent l'impression la plus profonde dans l'âme des assistants.

Le dimanche avait lieu la communion générale des femmes. C'était, assurément, un beau et consolant spectacle que celui de plus de trois cents femmes se pressant autour de la sainte table, pour se nourrir du pain des anges.

On entrait, en dernier lieu, dans la troisième semaine, la semaine des hommes. C'était la grande semaine ! En effet, on allait célébrer, dans cette semaine, la fête patronale. Il fut décidé de réserver pour ce jour la communion générale des hommes et celle des enfants de la première communion. La Congrégation des Filles de Marie devrait, elle aussi, se joindre à ces pieuses phalanges de communiants.

Il était facile de prévoir que ce grand concours aurait vite accablé de fatigue nos zélés missionnaires, et épuisé leurs forces. Je m'adressai alors au curé d'Aleria, M. l'abbé Grisostomi, le priant d'accourir pour nous prêter main forte. Le lundi soir, notre obligeant collègue arrivait, et sa coopération nous fut d'un puissant secours. La besogne devenait, ainsi, moins écrasante; néanmoins, elle n'a pas cessé d'être pénible, surtout pour les Pères, qui étaient vraiment surmenés. Pendant les trois jours qui précédaient la fête, l'église ne désemplissait pas; mais, la veille de la grande solennité, les Pères et les ecclésiastiques qui les aidaient, durent se résigner à passer une grande partie de la nuit à entendre les confessions des hommes. Le matin, de très bonne heure, ces mêmes Pères et leurs coopérateurs se rendaient à l'église pour accueillir ceux qui voulaient se réconcilier avec Dieu.

A l'heure convenue pour la cérémonie de la communion générale, le curé monte à l'autel pour dire une messe basse. Après l'évangile, le P. Stéfanini adresse une chaleureuse et éloquente allocution aux jeunes communiants et aux hommes qui, au nombre de plus de trois cents, les entourent et vont les accompagner au divin banquet.

Comment décrire avec des paroles le touchant spectacle qui se déroulait sous les yeux des fidèles, accourus en foule pour en être les heureux témoins ? Une seule parole pourrait traduire les sentiments qui débordent de leurs âmes, dans cette magnifique solennité. C'est celle que David chantait sur sa lyre prophétique, lorsque, entrevoyant le triomphe de la résurrection du Christ, il s'écriait : Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse ; ce jour est vraiment le jour que le Seigneur a fait : *Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea !* On voyait bien qu'une ère de grâce et d'édification avait rayonné sur notre paroisse.

La messe de communion fut suivie de la messe solennelle, célébrée par l'abbé Grisostomi, et chantée, avec sa perfection habituelle, par le P. Stéfanini. Le temple sacré était, cette fois encore, insuffisant pour contenir les nombreux fidèles qui s'y étaient donné rendez-vous pour assister au saint sacrifice. Dans l'après-midi, une foule immense se réunissait de nouveau à l'église, pour prendre part à la grande procession qui allait promener triomphalement la statue de la Sainte Vierge dans les rues du village.

Au retour, une très belle cérémonie ramenait encore au pied du grand autel cette multitude, ivre d'une joie toute divine.

C'était la consécration des jeunes filles à la Sainte Vierge. Une trentaine de jeunes filles, petites et grandes, habillées de blanc et portant une couronne de fleurs blanches sur leurs têtes, avaient envahi le sanctuaire. Les petites soutenaient de leurs mains une vaste guirlande de fleurs naturelles, et les grandes chantaient, avec leurs fraiches voix, un délicieux cantique, par lequel elles s'engageaient à être, pour toujours, les fidèles enfants de la Vierge-Mère ; puis, à tour de rôle,

elles venaient au pied du saint autel faire l'offrande de leur couronne, comme un gage de leur perpétuelle fidélité.

Cette scène ravissante avait ému tous les cœurs, qui, à cette heure, se sentaient tous pénétrés de bonheur et enivrés d'une joie toute céleste.

La cérémonie se terminait par le chant du *Te Deum*, chanté à pleins poumons, et avec un saint enthousiasme, par un peuple tout entier. La foule s'écoulait ensuite lentement, emportant, nous l'espérons, un profond souvenir du grand acte de foi qu'elle venait d'accomplir dans cette mémorable journée. La mission n'était pas, toutefois, entièrement achevée. Les missionnaires sont restés trois jours encore parmi nous, se mettant à la disposition de tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'avaient pu prendre part aux pieuses manifestations des jours précédents. Le bon Dieu a béni visiblement les travaux apostoliques de nos zélés missionnaires. Bien rares, en effet, sont ceux qui ont résisté à leurs pressantes exhortations et qui ont dédaigné de s'abreuver aux sources de la vie !

L'heure de la séparation était enfin arrivée. La paroisse n'a pas voulu laisser partir ses missionnaires sans leur donner une nouvelle et plus éclatante marque de ses sympathies et de son entière satisfaction.

Au moment fixé pour le départ, tous les habitants de Ghisoni s'empressaient d'accourir à l'église paroissiale, et bientôt la vaste enceinte était comble comme aux grands jours de fête. Le P. Stéfanini adressa les plus touchants adieux à cette foule sympathique, qui voulut l'accompagner encore jusqu'à la sortie du village. Là, le P. Stéfanini, se plaçant au pied de la grande croix de mission, qui se trouve à cet endroit, adressa de nouveaux adieux, de nouveaux remerciements pour l'intérêt qu'on leur témoignait avec tant d'expansion de cœur. Il termina son émouvante improvisation par ces acclamations, prononcées d'une voix retentissante : « Vive Jésus ! Vive Marie ! Vive Ghisoni ! » qui furent couvertes par un tonnerre d'applaudissements sortis des poitrines haletantes de plus de mille personnes. Cette foule, trépignant de joie, vi-

vante image des foules qui se pressaient sur le passage de notre divin Maître, ne voulait pas encore se séparer de ses vaillants missionnaires. Elle a tenu à les suivre pendant quelque temps, et elle a stationné sur la route jusqu'au moment où le véhicule qui emportait le P. Stéfanini se dérobait à sa vue.

Le P. Albertini, cédant aux prières instantes du curé et des fidèles, et n'écoutant que les inspirations de son amour pour les âmes, s'était décidé à prolonger son séjour dans la paroisse. Il a profité de ce délai pour se rendre à Rosse, hameau de Ghisoni, éloigné du chef-lieu d'une dizaine de kilomètres. Il y alla, comme les apôtres, à pied, en compagnie de l'abbé Grisostomi et du professeur Mucchielli, et il eut le bonheur, le matin suivant, de distribuer le pain des anges à plus de soixante personnes. Après cette nouvelle preuve de son zèle, le pieux missionnaire a dû, lui aussi, nous quitter, pour aller au couvent de Vico, jouir, au moins pour quelques jours, d'un repos bien mérité.

Allez, bons pères, avec la paix de Dieu que vous nous avez souhaitée de si bon cœur ! Les bénédictions de tout un peuple vous accompagnent. Soyez assurés que cette mémorable mission a imprimé dans nos cœurs d'ineffaçables souvenirs. Vous avez laissé des traces trop profondes de votre passage parmi nous, pour que nous puissions jamais vous oublier. Nous ne nous lasserons pas, chers missionnaires, de prier Dieu de bénir les travaux de votre apostolat et vous, de votre côté, vous demanderez au ciel qu'il nous donne la grâce de rester, à votre exemple, fermes dans le droit sentier.

J. A. Franceschi,
Curé de Ghisoni.

En revenant de Ghisoni, le R. P. Stéfanini s'arrête au petit village de Peri, pour y donner une mission qui clora dignement ses travaux apostoliques de cette année... Les habitants de cette paroisse ont la plus triste réputation. Qui dit Peri dit sang, meurtres, vengeances, atrocités.

Voulez-vous un trait de mœurs de ce pays?

Une femme portant encore en son sein un futur magistrat de la République, pinçait la guitare et chantait sur la terrasse de sa maison, pendant que, non loin de là, des sicaires faisaient un massacre de ses ennemis et assouvissaient ainsi inhumainement la vengeance de cette tigresse.

Et ne croyez pas que les mœurs se soient beaucoup adoucies depuis lors. Combien d'autres atrocités assez récentes y ont été commises !

« Pour qui ne connaît pas Peri, écrivait-on au *Conservateur de la Corse*, à l'occasion de cette mission, il est difficile de se faire une idée des difficultés surmontées par le révérend Père missionnaire. Là, les haines étaient tenaces et les inimitiés nombreuses ; mais le révérend Père n'a pas désespéré de vaincre. Sa parole, douce comme le chant du cygne quand il s'agissait de convaincre et de persuader, s'est élevée terrible et menaçante comme le tonnerre lorsque les circonstances l'ont exigé. Trois fois de suite dans la même semaine, nous l'avons vu revenir sur l'amour du prochain et le pardon des injures.

« C'est alors que le révérend Père s'est révélé à nous avec toute la force de caractère et la noblesse de sentiments que revêtent les ministres de Dieu ; nous avons vu le zélé missionnaire pleurer sur les misères du peuple, sur les divisions qui régnaient dans notre malheureuse commune ; et les larmes de l'apôtre en ont fait jaillir bien d'autres des yeux de tous les paroissiens...

« Un service funèbre a été célébré pour le soulagement des âmes du purgatoire. A cette occasion, le révérend Père a parlé en termes émus de nos fins dernières, ce qui n'a pas peu contribué à décider nos hommes à se départir de leurs mauvaises habitudes et à déposer le

fardeau de leurs fautes au tribunal de la pénitence.

« Oui, la conduite des hommes a été édifiante, et le soir de la clôture de la mission, nous avions la douce consolation de les voir demander un pardon général au prédicateur qui, lui-même ému jusqu'aux larmes, a exprimé le regret de quitter une paroisse où il avait été si bien compris. »

Détail intéressant à noter. Au moment du départ du missionnaire, toute la population est sur la place du presbytère ; les cloches sonnent à toute volée, lorsque le battant de la plus grosse se rompt par le milieu et est lancé, à la stupéfaction de tous, du côté opposé à la foule. Il eût fait plus d'une victime en tombant au milieu de tout ce monde ; mais la Providence veillait, et l'on sut la remercier !

Année 1893. — Nous trouvons à l'acquit de cette année neuf missions importantes, un retour de mission, sans compter les sermons de circonstances.

1° *Mission de Santo-Pietro-di-Tenda* (1 131 habitants). — Cette mission, donnée par le R. P. Séméria et le R. P. Stéfanini, eut à surmonter des difficultés sérieuses. Plusieurs personnes influentes, animées d'intentions hostiles, profitèrent de quelques cas d'angine couenneuse qui s'étaient déclarés, pour détourner les gens d'assister aux exercices et contrarier ainsi l'œuvre de Dieu. Heureusement leurs tentatives variées et habiles furent déjouées ; la mission suivit son cours et eut les plus heureux résultats, sans que la maladie que l'on voulait faire craindre comme un fléau exerçât aucun ravage. La protection divine parut manifeste en cette circonstance, puisque, trois mois plus tard, la maladie épidémique fit de nombreuses victimes. Notons également que c'est au cours de ce travail que le bon et regretté P. Séméria contracta le germe de la maladie

qui devait bientôt le mener au tombeau. Trois jours durant, il dut garder le lit ou la chambre. Que ne fit pas son *socius* pour ménager la santé de son cher supérieur! Mais en le quittant, il ne put se défendre d'un triste pressentiment, à la pensée de la rude besogne qui attendait ce malade à Bastia, où il devait donner sa dernière et brillante mission. « La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime; » ainsi cet excellent Père parut reprendre vie et une nouvelle vigueur dans ce dernier combat contre l'ennemi du salut.

2° *Mission de Sainte-Marie de Bastia* (du 5 mars au 3 avril). — Elle mérite à notre avis, une mention tout à fait spéciale dans le rapport de nos travaux apostoliques.

Une mission dans la ville la plus importante de la Corse (25 000 âmes), où jamais, de mémoire d'homme, ce mode d'évangélisation n'avait été tenté, le coup devait paraître quelque peu hardi, presque téméraire, et, par suite, attirer d'une façon particulière l'attention et le concours.

Des personnes, fort bien intentionnées d'ailleurs, mais un peu pessimistes, avaient cru devoir manifester à l'excellent clergé de Sainte-Marie leurs craintes d'un échec. « Une mission dans une ville ne réussira pas, » disaient-elles. Le vaillant et pieux archiprêtre, M. le chanoine Foata, plein de confiance en Dieu, résolut malgré tout de faire l'essai. Il voulut bien s'adresser pour cela à la communauté des Pères Oblats de Vico, et le 5 mars, troisième dimanche de carême, le R. P. Sémé-ria, supérieur, et le R. P. d'Istria (Bernardin) ouvraient solennellement la mission, en pleine ville de Bastia, au milieu d'un immense concours et avec tout le cérémonial prescrit par nos saintes règles.

Toujours belle et imposante dans sa noble simplicité,

cette cérémonie revêt un tout autre caractère de grandeur lorsqu'elle est faite au milieu d'un grand concours et, de plus, avec un cachet d'absolue nouveauté.

Aussi bien, ce fut un très beau spectacle pour tous, lorsque les missionnaires, apercevant, assez éloignée encore, la croix suivie d'une interminable procession, tombèrent à genoux et, prosternés jusqu'à terre, attendirent que le vénérable pasteur de la paroisse leur présentât l'image sacrée de Celui qu'ils venaient prêcher. En ce moment, bien des yeux se remplirent de douces larmes.

La procession s'est aussitôt remise en marche. Les deux missionnaires, après avoir adoré et baisé la croix, se sont relevés. Ils suivent, ayant dès lors, dans le signe auguste de notre rédemption porté par le supérieur, leurs lettres de créance auprès de la chère population de Bastia.

Nous voici dans la vaste église de Sainte-Marie : auditoire splendide et très beau discours d'ouverture prononcé par le R. P. Séméria. La mission est commencée et bien commencée ; elle se continuera de même. Pendant tout un mois, les paroissiens de Sainte-Marie ne se lassèrent pas de venir en foule à toutes les réunions. Le programme indiqué dans nos saintes règles, au sujet des différentes cérémonies de mission, a été observé à peu près en tout ; mais celles-ci étant bien connues, inutile d'en faire la description. Quelques mots seulement sur une d'entre elles, la cérémonie des enfants, qui a été, de tout point, superbe. Représentez-vous cinq ou six cents enfants, garçons et filles, les uns tenant à la main un bouquet de fleurs, les autres habillées de blanc et une guirlande de fleurs sur la tête ; ce ne pouvait être que ravissant.

L'offrande des couronnes à la Sainte Vierge a été

d'autant plus intéressante pour la paroisse que cette cérémonie était tout à fait nouvelle. On ne se lassait pas de dire : « Mais nous n'avons jamais rien vu de pareil. » Hommes et femmes montaient sur les chaises, sur les bancs, afin de pouvoir mieux admirer ce qui se passait dans le vaste chœur de l'église, où les petites filles se succédaient, deux à deux, aux pieds de la statue de Marie brillamment illuminée, et y déposaient gracieusement, filialement, leurs blanches couronnes. Pendant ce temps, on chantait le beau cantique :

Bonne Marie, je te confie, etc.

Il fallait voir et entendre les petits garçons, une vraie petite armée en lignes de bataille, levant bien haut vers la statue de la Sainte Vierge leurs bouquets de fleurs et chantant de toute la force de leurs poumons : « Bonne Marie, je te confie mon cœur ici-bas !... »

Une autre cérémonie est à noter. Elle eut lieu très opportunément, dès le début des saints exercices, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus. Pouvait-on les mettre sous une protection plus puissante? Voici ce que le journal *le Petit Bastiais* écrivait le lendemain, dans sa chronique : « Hier, quatrième dimanche de carême, a eu lieu à Sainte-Marie la bénédiction d'une belle statue du Sacré Cœur de Jésus. Cette touchante cérémonie avait attiré dans la vaste église un nombre inusité de fidèles. Dans l'assistance, on remarquait M. le général Couston, gouverneur militaire de la Corse, M. le premier président de la Cour, M. le procureur et une foule de notabilités bastiaises. Deux charmants bébés, Horace Carbuccia et sa cousine Élisa Lazarotti, l'un qui vient à peine de quitter la nourrice, l'autre qui n'a que quelques mois, ont servi de parrain et de marraine. Le sermon de circonstance a été prononcé par le R. P. Ber-

nardin D'ISTRIA, Oblat de Marie, qui a parlé en termes très élevés de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus. Les instructions de ce jeune missionnaire sont très suivies et très appréciées. »

Le dimanche suivant, encore une cérémonie à noter. « Belle fête, hier, à l'asile de la Providence, disait le même journal ; on y a béni une statue de saint Joseph. Mlle Jeanne de Béarn a servi de marraine et M. Joseph Grégory de parrain. Le R. P. SÉMÉRIA, des Oblats de Marie, qui dirige la mission avec un zèle vraiment apostolique, a prononcé une touchante allocution, pleine d'à propos et dans un langage remarquable.

« Après la quête et la bénédiction, nos plus élégantes dames et demoiselles, ce qu'il y a de plus distingué dans notre ville, ont pris le tablier blanc. A la grande édification de tous, elles ont servi un repas choisi aux vieillards que la charité publique entretient dans cette maison, et où les bonnes Sœurs de Notre-Dame des Sept-Douleurs leur prodiguent les soins les plus empressés. Il faisait bon au cœur de voir ces pauvres vieillards si proprets, si gais. La reconnaissance qui débordait de leurs cœurs se manifestait sur leurs visages ; ils n'ont pas été seuls heureux en ce jour. »

Bien d'autres particularités de la mission resteraient à noter. Les splendides processions, par exemple, faites à travers les principales rues de la ville, avec un concours immense de population ; l'imposante réunion de la Confrérie de Saint-Joseph, à laquelle appartiennent, comme membres actifs et pratiquants, les Farinole, les de Caraffa, les Pitti-Ferrandi et tant d'autres. Il faudrait parler également des trois communions générales d'hommes, toutes très nombreuses et très recueillies ; ces détails ne manqueraient pas d'intérêt, mais nous devons nécessairement nous borner à citer les faits.

Disons-le franchement : Bastia est bien la ville la plus chrétienne de la Corse, et sans contredit, la ville des œuvres.

On devine le grand bien opéré par la mission. Après deux ans, le vénérable archiprêtre de Sainte-Marie écrivait au R. P. d'Istria : « Je me rappelle toujours, avec un très grand bonheur, cette belle mission que vous avez donnée dans ma paroisse, il y a deux ans, avec le bien regretté P. Séméria. Les fruits de cette mission, la première qui ait été donnée à Sainte-Marie de Bastia, se font encore très bien sentir. A ceux qui pensent qu'une mission ne prendrait pas dans une ville, je dirais : « Essayez, et vous serez vite détrompés. » A ceux qui disent qu'une mission n'est qu'un feu de paille, je répondrais que les Pères Oblats de Vico ont laissé dans ma paroisse le feu sacré qui n'est pas près de s'éteindre, après plus de deux ans. » Oui, il a été grand, le bien opéré par la mission ; mais nous nous hâtons d'ajouter que les missionnaires ont été puissamment secondés par l'excellent clergé de la paroisse. Que tous ces bons prêtres reçoivent ici l'expression bien sincère de notre reconnaissance et de notre admiration.

Pour finir, une dernière appréciation de l'excellent journal *le Petit Bastiais :*

Ils vont donc nous quitter, ces bons Pères, que la ville de Bastia a honorés d'une si profonde et chrétienne sympathie. Leur parole élégante et fière, toujours douée de la plus rigoureuse précision, avait le don d'émouvoir profondément le cœur de leurs nombreux auditeurs, et le merveilleux secret de captiver, sans relâche, leur attention. Nos meilleurs vœux les accompagnent. Les unanimes sympathies qu'ils ont su se créer au milieu de la population bastiaise les suivront partout. Si nous demeurons privés de leur présence, il nous reste la douce consolation de songer qu'ils nous reviendront sans

doute un jour, et qu'enfin le souvenir de leur éloquence persuasive et de leur exquise aménité ne se perdra jamais.

3° *Mission de Calenzana* (2 970 habitants). — Réception enthousiaste fut faite aux RR. PP. Stéfanini et Albertini par cette bonne et importante population si dévouée aux Oblats, et par son digne curé, le chanoine Bianconi, véritable ami de la Congrégation. Pendant les quatre dernières semaines du carême, les missionnaires évangélisent avec bonheur ce bon peuple, dans l'église la plus vaste du diocèse, où une foule toujours compacte est avide de boire leurs paroles. Le jeudi saint, près de 450 hommes, dont 213 avec leurs habits de pénitents, viennent s'asseoir ensemble au divin banquet de l'Eucharistie ! Il ne faudrait rien moins qu'un pinceau d'artiste pour peindre avec toutes ses nuances et ses beautés le magnifique tableau qui se déroule sous vos yeux dans cette vaste enceinte, au moment où la procession se dirige vers le beau reposoir tout étincelant de lumières élevé au fond de l'église, contre une des portes latérales. Ces 213 confrères, qui venaient à peine de communier — on ne les avait jamais vus aussi nombreux — forment d'abord une double haie au milieu de la grande nef; puis se déroulant, toujours dans le même ordre, vont former un premier carré en passant par la nef latérale, côté de l'épître. Le célébrant, tenant entre ses mains le Très Saint Sacrement, descend avec le clergé dans la nef du milieu, un peu au-dessous de la balustrade, et attend, sous un riche dais, que la tête de la procession des confrères, passant derrière lui dans un recueillement profond et un ordre admirable et parfait, soit arrivée au reposoir et ait formé ainsi, du côté gauche, un second carré ouvert au fond. A ce moment, le célébrant, sous le dais, et le clergé qui précède, re-

prennent leur marche et s'avancent entre la double haie de confrères, disposée comme nous l'avons dit. Tous les bons confrères ont un cierge à la main, et fidèles et confrères se prosternent au passage du Très Saint Sacrement. C'est simplement sublime, ravissant et tout à fait unique en son genre. Impossible également d'essayer de décrire la procession si émouvante du vendredi saint au soir. Passons également sous silence les deux belles processions au petit oratoire de Sainte-Restitute pour aller y prendre et y reporter la belle statue en marbre *della Madonna delle Grazie*, et celle en l'honneur du Saint Enfant Jésus, qu'entouraient et portaient sur un magnifique brancard plusieurs chérubins aux ailes déployées. Toutes ces cérémonies sont d'une beauté incomparable et ne se voient qu'à Calenzana. Disons seulement, pour terminer, que le saint jour de Pâques, près de 150 hommes vinrent s'asseoir au banquet sacré, ce qui porte à 600 le nombre des hommes qui se réconcilièrent avec Dieu. Quelle consolation pour les missionnaires !

4° *Mission d'Oletta* (1241 habitants). Du 5 au 23 avril. — Pour ne pas manquer à la parole donnée, le vaillant Père Stéfanini, quoique épuisé par les fatigues de Calenzana, se rendit en toute hâte à Oletta, pour ouvrir la mission au jour marqué. Le R. P. Tamburini, qui est d'Oletta même, ne tarda pas à l'aller rejoindre. Les fruits de salut produits par cette mission furent des plus consolants. La fête qu'on y célèbre pompeusement, tous les trois ans, en l'honneur de Notre-Dame della Pieta ; le beau cantique et le charmant sonnet composés pour la circonstance, en langue italienne, par le vénéré P. Tamburini, poète et musicien à ses heures, ne contribuèrent pas peu à cet heureux résultat. Cependant, un petit nombre de femmes et un plus grand nombre

d'hommes, parmi lesquels trois des plus distingués, résistèrent à la grâce. Il est bon d'ajouter cependant que, quelque temps après, M. le curé d'Oletta pouvait écrire aux missionnaires : « Sachez que le roi du pays, M. P..., quelques jours après votre départ, est venu s'agenouiller aux pieds de son curé et a communié en présence de tout le monde. C'est une victoire d'outre-tombe dont vous ne vous doutiez peut-être pas. Il a voulu rendre hommage à nos bons missionnaires. Mieux vaut tard que jamais. »

5° *Mission de Petreto* (679 habitants). — Commencée le 16 avril et terminée le 1er mai, cette Mission, donnée par les RR. PP. Albertini et d'Istria, Bernardin, fut vraiment bénie de Dieu. L'auditoire fut toujours nombreux et sympathique. La communion générale des femmes fut très belle. Les hommes, quoique moins dociles à la voix de Dieu, réjouirent le cœur des missionnaires et par leur nombre et par leurs dispositions. Il y eut de nombreux retours bien consolants, et le R. P. d'Istria, qui est de Petreto, eut la joie de ne pas voir se réaliser pour lui le *nemo propheta in patria sua.*

6° *Mission d'Aleria* (623 habitants), du 30 avril au 21 mai, donnée par le R. P. Stéfanini. — Que de souvenirs rappelle cette bourgade, bâtie sur les ruines d'une ville très ancienne, fondée par une colonie de Phocéens, 600 ans avant J.-C. Elle fut longtemps la capitale de l'île, et devint ville épiscopale dès l'an 59 de l'ère vulgaire. Vers la fin du seizième siècle, elle eut pour évêque le bienheureux Alexandre Sauli, sacré par saint Charles Borromée. De la ville antique et jadis si florissante, plus rien que des ruines ; mais c'est sur des ruines bien autrement déplorables que le missionnaire, nouveau Jérémie, doit gémir et travailler.

Mon Dieu ! quelle ignorance dans ce pauvre peuple

quasi-abandonné ; mais surtout quelle corruption ! Dans un seul des hameaux, dit *Cateraggio*, et que le missionnaire crut pouvoir dénommer *Cateratta d'inferno*, écluse d'enfer, il y avait presque autant de concubinages que de familles. Quelle *mal'aria* morale, plus pestilentielle que celle qui s'exhale des marais ou étangs voisins ! Oh ! quelle infection ! quelle dure besogne ! Mais le missionnaire ne se décourage pas pour si peu. *Alios vidit ventos*. Admirez plutôt la puissance de la grâce divine ! Les exercices de la mission sont suivis assidûment ; plus de la moitié de ces unions malsaines peuvent être et sont régularisées. Et, le jour de la Pentecôte, jour de clôture, presque toutes les femmes, une centaine d'hommes et trente enfants de la première communion s'approchent de la sainte table.

Cependant, le soir même de ce jour, le bon Père doit ouvrir une nouvelle mission dans une paroisse voisine. Une calèche, mise gracieusement à sa disposition, l'emporte à toute vitesse dans cette paroisse, le ramène de même à Aleria, pour qu'il puisse consommer son œuvre apostolique par une triple plantation de croix, dont l'une, vraiment monumentale, dominant toute la plaine. Quelle journée bien remplie, comme le missionnaire en voit peu dans sa vie ! A huit reprises différentes, il a dû prendre la parole ! Mais Dieu soutient son apôtre et, le lendemain, il est prêt à recommencer une besogne non moins rude à Aghione.

7° *Mission d'Aghione* (525 habitants), du 21 mai au 9 juin. — De la terre promise, remarque le missionnaire, vous voilà au désert, et quel désert ! La paroisse d'Aghione se compose de deux petites communes, dont l'une, *Casevecchie*, est au sommet d'un coteau très élevé, à plus de deux heures de l'église ; et l'autre, Aghione même, enfoncée tout à fait dans la plaine, et comptant

plus de six hameaux éparpillés, très éloignés les uns des autres. Quel dévouement il faut au prêtre pour desservir cette paroisse, aussi difficile sous le rapport physique que sous le rapport moral! Jugez de l'abandon de ces pauvres âmes, que jamais missionnaire n'avait visitées, et de leur ignorance des vérités de la religion!

Cependant, le terrain n'a pas été ingrat et la semence divine n'est pas tombée en vain. Beaucoup de personnes s'approchèrent de la sainte table, et, en particulier, une vingtaine de grandes personnes qui communièrent pour la première fois, y compris un bon veuf de quarante-trois ans.

Le bon P. Stéfanini était encore tout à la joie de la clôture, lorsqu'un télégramme vint lui apporter la douloureuse nouvelle de la mort du P. Séméria, son supérieur et son ami, dont il ignorait même la maladie. Inutile de dire sa douleur et sa tristesse!

8° *Mission de Lopigna* (500 habitants), du 22 août au 8 septembre, donnée par les RR. PP. Tamburini et d'Istria, Bernardin. — Cette paroisse, peu éloignée du couvent, a été plusieurs fois évangélisée par nos Pères et d'autres religieux. Presque toutes les femmes et la plupart des hommes ont été assidus aux exercices et ont profité de la mission. Mais un groupe d'opposants au curé actuel a résisté à la grâce, à tous les efforts des missionnaires, et s'est tenu éloigné de l'église, comme dans les missions précédentes. Les malheureux! ils bravent la colère divine, qui, cependant, a commencé à les atteindre, en permettant que le fils d'un des principaux meneurs, prêtre et vicaire de la cathédrale d'Ajaccio, reçût, à bout portant, un coup de fusil, dans le village même. Cette mission se termina brillamment le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, par la communion des hommes, le matin, et la plantation de croix, le soir.

9° *Mission de Cuttoli* (962 habitants), donnée du 27 août au 17 septembre par les RR. PP. Stéfanini et Albertini, et dans quelles circonstances, grand Dieu! Pour comprendre la difficulté de cette mission, quelques détails sont absolument nécessaires.

Le vieux curé d'alors, devenu impotent, avait demandé à l'autorité diocésaine un vicaire administrateur. Quarante hommes s'arment de pied en cap, traversent la ville d'Ajaccio, se rendent à l'évêché et demandent — très peu humblement — à Monseigneur de ne nommer d'autre vicaire administrateur que le vicaire actuel, natif de la paroisse, leur parent ou leur ami. Sa Grandeur, loin de se laisser intimider par cette pression, se voit obligée de leur refuser toute satisfaction. De là, révolte de toute la population contre son autorité. En moins d'un an, deux prêtres nommés successivement à ce poste par l'évêque durent se sauver en toute hâte. La vie leur était devenue impossible et leurs jours étaient menacés. Longtemps l'église reste interdite. Non seulement on arrive jusqu'à enlever les battants des cloches, on va même jusqu'à appeler un ministre protestant.

Est-ce tout? Hélas! non. Trois ou quatre meurtres commis récemment avaient encore aggravé la situation. Un jeune homme de dix-huit ans, après avoir tué deux de ses parents et blessé un troisième, avait coupé en morceaux les cadavres et les avait brûlés.

Cependant, grâce à la prudente énergie d'un nouvel administrateur, que rien ne put intimider, et un peu aussi par lassitude, les esprits étaient relativement calmés lors de l'arrivée de nos deux missionnaires. Quelle prudence ne leur fallut-il pas pour mener à bonne fin l'œuvre de pacification! Dieu aida puissamment le zèle de ses missionnaires et le succès de la mission dépassa toutes les espérances.

Détail curieux à noter : de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu de statue ni dans la vieille ni dans la nouvelle église. Vite, les missionnaires se mettent à l'œuvre ; et, secondés par le zèle intelligent du vicaire, font venir une belle statue de l'Immaculée Conception, la bénissent et la font porter triomphalement, en procession, avant la cérémonie qui devait avoir lieu en l'honneur de la Reine du ciel. Et, une fois de plus, il fut prouvé que Celle qui écrasa la tête du serpent infernal, se charge de confondre toutes les hérésies.

A partir de ce moment, en effet, le ministre protestant, tout décontenancé, vit qu'il perdait sa peine et quitta Cuttoli pour n'y plus reparaître. Honneur à la Vierge Immaculée, qui assura le succès complet de la mission, rétablit l'ordre et la paix dans cette pauvre paroisse, auparavant si troublée.

C'est ce village qui a donné le jour à Mgr de Cuttoli, de si douce mémoire.

10° Avant de rentrer au couvent, le R. P. Stéfanini, toujours infatigable, s'arrêta huit jours dans la paroisse de Péri, évangélisée l'année dernière ; et ce petit retour de mission ne fut pas sans produire d'heureux fruits.

Année 1894. — Nous trouvons à l'acquit de cette année deux carêmes, dix missions, deux premières communions ; sans compter les Quarante Heures données à Vico par le R. P. Supérieur, et une foule de sermons de circonstance.

1° *Carême de Sartène* (5288 habitants), donné par le R. P. Stéfanini. — Pourquoi faut-il que ce travail important n'ait pas été transformé en mission proprement dite, à deux ou trois missionnaires ? Que le cœur de l'apôtre, habitué à l'enthousiasme des missions, doit souffrir, de voir ses efforts à peu près inutiles, persuadé qu'il faudrait autre chose que ces deux ou trois sermons d'apparat

par semaine pour ramener à leurs devoirs des populations apathiques. La cérémonie des enfants, qu'il essaya, réussit à merveille, et le résultat final fut plus consolant que d'habitude.

2° *Carême de Soliès-Pont* (*Var*). — Mêmes observations que pour le travail précédent, et à peu près même résultat. Peu après le carême, retraite de première communion et confirmation.

3° *Mission de Cauro* (760 habitants), donnée par les RR. PP. Albertini et d'Istria, Bernardin, pendant les trois dernières semaines du carême. Le résultat de ce travail fut des plus consolants, comme en rendit témoignage M. le curé, quelques jours après, se réjouissant du réel succès remporté par les deux vaillants missionnaires. La totalité des femmes s'approcha des sacrements ; et de même beaucoup d'hommes, parmi lesquels les notables et les plus influents de la localité. Une croix monumentale fut érigée le vendredi saint, et, au moment du départ, toute la population tint à honneur d'accompagner bien loin les missionnaires.

4° *Mission d'Appietto* (577 habitants). — Le jour même de la clôture de la mission de Cauro, le R. P. Albertini dut se rendre, en toute hâte, à Appietto où il était attendu pour donner une quinzaine pascale. Pasteur et troupeau furent enchantés de la prédication forte et précise du bon Père. Il y eut comme un ébranlement général, et sans le départ précipité de l'apôtre, qui était attendu ailleurs, tous les habitants se fussent approchés des sacrements. C'est le témoignage élogieux qu'en a rendu le distingué curé.

5° *Mission de Sainte-Lucie-de-Tallano,* du 8 avril au 3 mai, par les RR. PP. Stéfanini et Albertini. — Cette mission, qu'on peut appeler *régionale*, puisque sept paroisses des environs, formant couronne autour de l'an-

cien couvent des Franciscains devaient y participer, a été sans contredit la plus belle, la plus intéressante de cette année. On en jugera par le récit aussi véridique qu'enthousiaste qu'en a fait M. le chanoine Cervi, ancien curé de Vico et maintenant curé doyen de Sainte-Lucie-de-Tallano. Contentons-nous d'ajouter un détail : que les missionnaires ne s'attendent pas à être reçus processionnellement à leur arrivée dans ce beau canton, comme cela est recommandé par nos saintes règles. Et pourquoi, direz-vous? Parce qu'il aurait fallu convoquer les Confréries des sept paroisses à évangéliser, et comme aucune ne veut céder le pas à l'autre, elles auraient pu en venir aux mains, comme c'était arrivé quelque temps auparavant, entre deux Confréries qui se rencontrèrent dans l'église du couvent : celui qui portait la croix se servit de cette image vénérée pour frapper ses adversaires. Pareille scène pouvait se reproduire et compromettre le succès de la mission. L'entrée a donc été moins solennelle et le bien s'est fait quand même, avec l'aide de Dieu.

M. le curé m'écrivait :

Sainte-Lucie-de-Tallano, 17 mai 1894.

Mon révérend Père Supérieur,

La mission a complètement réussi, même au delà de nos espérances.

Mais, pour rendre hommage à la vérité, il faut dire qu'après Dieu nous devons ce succès aux fatigues inouïes que les RR. PP. Stéfanini et Albertini ont bien voulu s'imposer.

Ils ont fait ce que jamais missionnaire n'avait fait avant eux. Outre la visite à domicile qu'ils firent, à leur arrivée dans toutes les paroisses qui ont participé à la mission, ils en ont fait deux autres pour recevoir, la première fois, la confession des femmes, et la seconde fois, celle des hommes. Ces visites étaient annoncées, à l'avance, en chaire. Aussitôt

arrivés dans la paroisse désignée, le P. Stéfanini donnait une instruction, puis les deux Pères se mettaient au travail jusqu'à onze heures, et même minuit, et le matin, ils reprenaient et continuaient jusqu'à ce que la besogne fût complètement achevée. Aussi, ils ont obtenu des fruits prodigieux. Plus de 1200 personnes, dont 650 hommes environ, se sont approchées de la sainte table.

La communion générale des femmes avait été imposante. Comme on n'avait jamais été habitué à jouir d'un pareil spectacle, l'étonnement, la joie, le ravissement, si je puis m'exprimer ainsi, étaient peints sur tous les visages. Mais la communion générale des hommes frappa encore davantage. On se croyait transporté aux premiers temps de l'Église, où les nouveaux chrétiens s'approchaient avec tant d'ardeur, nombreux et pleins de foi, du banquet divin. Oh ! que j'aurais voulu vous voir présent à ce spectacle si beau, si ravissant, si attendrissant ! Figurez-vous, mon révérend Père Supérieur, plus de 500 hommes (car les femmes avaient été priées de rester chez elles) remplissant l'église de l'ancien couvent des Franciscains, unis dans la même foi, se tenant en silence, pieux et recueillis, et attendant le moment où leurs vœux vont être comblés. Puis, tout à coup, au signal donné, cette immense multitude s'ébranle et s'avance vers l'autel, dans un ordre parfait.

Anges du ciel, vous étiez là, sans doute, pour vous réjouir avec nous, et communiquer à ces pécheurs de la veille, devenus maintenant les bien-aimés de Jésus, quelque chose de cet amour céleste dont vous brûlez pour Dieu, car, à les voir, on eût dit qu'ils vous ressemblaient.

La journée se passa dans l'enthousiasme et la joie. Elle avait été bien choisie, cette journée : c'était le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur. Les âmes, ce jour-là, ne tenaient plus rien de la terre ; elles s'étaient élevées au ciel avec leur divin Maître, et en savouraient les délices ineffables.

Le soir eut lieu la cérémonie de la bénédiction de la croix, cérémonie touchante et grandiose à la fois. Déjà, le R. P. Stéfanini avait fait le sermon d'adieu, et donné la bénédiction

papale. On part processionnellement de l'église, et l'on se rend au pied du signe vénéré de notre Rédemption. La foule était immense. Après une nouvelle allocution sur les bienfaits de la croix et la nécessité de persévérer dans les voies du salut, la foule, ne pouvant plus contenir l'élan de son enthousiasme et de sa reconnaissance, crie de toute la force des poumons, et à plusieurs reprises : « Vive Jésus ! Vivent les missionnaires ! »

A la nuit tombante, illumination générale. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, pendant que toutes les cloches du canton donnent le signal du départ, la population de Sainte-Lucie et des pays d'alentour se lève comme un seul homme, et se fait un devoir d'accompagner les missionnaires au chant de : *Marchons au combat, à la gloire*. Arrivés à Olmiccia, nouvelle manifestation. Les habitants de cette paroisse étaient venus à la rencontre ; et, là, après une dernière bénédiction donnée par les bons Pères, et les acclamations enthousiastes : « Vivent les missionnaires ! » on se sépare en pleurant, mais avec l'espoir de se revoir un jour.

Maintenant, permettez-moi, mon révérend Père Supérieur, d'offrir à nos bien-aimés prédicateurs, en mon nom et au nom de tous les curés de Tallano, l'expression de notre vive reconnaissance pour tout le bien qu'ils nous ont fait. Ils ne se sont épargnés ni le jour ni la nuit. Ils nous ont tout donné : leur talent, leur zèle, leurs forces et leur cœur. Aussi, leur souvenir sera impérissable parmi nous. Leurs instructions solides et pratiques, leurs avis donnés à propos, la voix enchanteresse du P. Stéfanini, le chant des cantiques, la bénédiction des enfants, la consécration à la Sainte Vierge de toutes les paroisses du canton, faite par des filles vêtues de blanc et déposant leurs couronnes aux pieds de la Reine du ciel, le service funèbre pour le soulagement des âmes du purgatoire, les processions, les messes solennelles, toutes ces belles cérémonies ont impressionné nos populations et n'ont pas peu contribué au magnifique succès que nous avons obtenu et que je vous ai signalé.

Que le Dieu de bonté et de miséricorde protège et bénisse

nos chers missionnaires; qu'il leur accorde la santé et la force, et qu'il féconde leurs sueurs par la conversion des peuples qu'ils sont appelés à évangéliser.

Daignez agréer, mon révérend Père Supérieur, pour vous et pour les Pères et Frères de votre communauté, l'hommage de mon respect et de mon entier dévouement en N.-S. J.-C.

P. N. CERVI,
Curé de Sainte-Marie-de-Tallano,
Chanoine honoraire.

6° *Mission de la Porta* (593 habitants), du 8 au 31 mai. — Dieu se plut à bénir singulièrement ce travail du R. P. STÉFANINI. Qu'on en juge par cet extrait d'une lettre du digne curé doyen de cette paroisse, un des prêtres les plus intelligents et les plus zélés du diocèse, et ami de cœur de notre missionnaire :

« Révérend Père et cher ami, je ne puis faire un pas en paroisse sans qu'on me demande des nouvelles du révérend Père missionnaire. Nous nous sommes trompés, cher et révérend Père, sur le compte de mes bons, de mes excellents paroissiens. Leurs sympathies pour vous étaient encore plus profondes qu'ils ne vous l'ont témoigné. Croyez-le bien, votre nom est cher parmi nous : le bien de votre mission y sera durable. Tous avouent qu'ils n'ont jamais rien vu de pareil. Je jouis de tout le bien qui a été fait... Que Dieu en soit loué! »

Cette mission a été couronnée par la plantation très solennelle d'une croix monumentale. Ajoutons enfin que le révérend Père est demandé par toute la paroisse pour un retour de mission qui sera prochainement donné.

7° *Mission de Viggianello* (419 habitants), donnée après l'Ascension, par les RR. PP. ALBERTINI et D'ISTRIA. — Cette mission, d'abord retardée à cause d'un meurtre commis dans cette paroisse l'avant-veille du jour fixé pour l'ouverture (ce qui mettait en division les principales

familles), commencé sous les plus tristes auspices. Les inimitiés étaient si loin d'être éteintes, qu'en pleine mission, quatre coups de feu éclatèrent. Il semblait dès lors que tout espoir de réussir fût à jamais perdu. Et cependant, grâce à Dieu et au zèle prudent des missionnaires, le bien qui s'est fait a dépassé toutes les espérances. Si la paix n'a pu être cimentée entre les deux principales familles divisées, c'est que l'heure n'était pas venue.

Le vénéré et saint curé de cette paroisse, M. Peretti, écrivait quelques semaines plus tard :

« Toutes ces mises en mouvement de puissants moyens : cette entrée solennelle en paroisse, cette visite dans chaque maison, ce service pour les défunts, cette visite au cimetière, cette clôture par le couronnement de la Sainte Vierge, toutes ces choses jointes à la douceur de l'harmonie, à la beauté des chants, à la force de l'éloquence, ont été autant d'instruments sous la main de Dieu, pour terrasser les nombreux Sauls, sur un nouveau chemin de Damas. Aussi, fait inouï, le jour de la communion générale, fûmes-nous agréablement surpris de compter, au divin banquet, plus d'hommes que de femmes.

« Que d'autres spectacles aussi édifiants ! La population qui jusque-là était restée respectueuse, mais apparemment impassible, s'est sentie transportée par le plus grand enthousiasme. Elle veut élever sa reconnaissance à la hauteur des bienfaits reçus. Et alors, comme par enchantement, des mâts se dressent, des illuminations resplendissent, des détonations éclatent, des vivats retentissent de tous côtés pour célébrer les grandes fêtes de la religion, des chants enthousiastes montent harmonieusement vers le ciel ! »

Les adieux aux missionnaires, par cette population

toute en larmes, furent vraiment attendrissants et accompagnés des témoignages de l'estime, de la vénération la plus profonde et de la reconnaissance la plus vive.

Le R. P. d'Istria revenait à son couvent lorsqu'il fut prié par M. le curé de Mezzavia de donner la retraite de première communion aux enfants de sa paroisse. Ce qui fut accordé gracieusement.

8° *Mission de Vivario* (1 180 habitants), du 6 au 24 juin, donnée par les RR. PP. Stéfanini et Albertini — Vivario ! importante mais pauvre paroisse ! Elle a été longtemps en souffrance, privée d'église pendant plus de douze ans. Pour le service divin, une simple baraque devant l'autel d'un tombeau ! Heureusement, la nouvelle église est terminée et compte au nombre des plus belles de la Corse. Ajoutez à ce que je viens de dire une dépravation de mœurs effrayante, occasionnée par la présence des étrangers, très nombreux surtout pendant la construction du chemin de fer. Toujours la même plaie, les concubinages, hélas ! trop à la mode dans cette pauvre île. Par bonheur, une vingtaine ont cessé au cours de la mission. N'est-ce pas un vrai triomphe de la grâce ? Le bon curé était aux anges, ne cessait de bénir la divine Providence et ses missionnaires, et écrivait quelques jours après : « Mes paroissiens bénissent et béniront longtemps les prédicateurs éloquents qui ont fait preuve d'un zèle surhumain, pendant cette mission. Pour ce qui me concerne, je n'oublierai jamais les grands exemples de zèle et d'abnégation que vous m'avez donnés. J'aurai toujours présent à l'esprit cette force qui vous faisait aller au confessionnal tout juste au moment où vous paraissiez épuisés. Je ne cesserai de répéter : voilà ce que l'on fait pour gagner le ciel ! »

Plus de 150 hommes s'approchèrent des sacrements.

C'était un beau chiffre pour Vivario. La visite pastorale qui eut lieu sur ces entrefaites contraria la mission, au lieu de la favoriser, par la nécessité où l'on fut d'intervertir l'ordre et de faire passer les hommes avant les femmes.

9° *Mission de Letia* (paroisse Saint-Roch, 500 habitants), donnée par les RR. PP. Stéfanini et d'Istria, du 2 au 16 août. — « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. » Les missionnaires ont cru pouvoir s'appliquer cet adage, à l'occasion de la mission de cette bonne paroisse, une des plus rapprochées de notre couvent. La grâce divine y a rencontré peu d'obstacles. Deux hommes seulement, et encore plutôt par sottise que par malice, ont résisté à sa salutaire influence. Le jour de la clôture, plantation d'une croix de 12 mètres de hauteur, la plus grande que les missionnaires aient élevée jusqu'à ce jour. Vive la croix !

10° *Mission de Letia* (paroisse Saint-Martin, 440 habibitants), donnée par le R. P. Albertini et un autre Père, du 16 août au 2 septembre. — Cette paroisse appartient à la même commune que la précédente, et comme il y a antagonisme entre les deux paroisses, Saint-Martin n'a pas voulu se laisser battre par Saint-Roch; une sainte émulation s'est emparée de la population ; l'entrain a été admirable, les cérémonies magnifiques. Toutes les femmes et tous les hommes, moins un, ont fait leur devoir. Honneur aux bons habitants de cette commune et aux excellents curés qui les dirigent!

11° *Mission de Tolla* (557 habitants), du 22 août au 29 septembre, donnée par les RR. PP. Stéfanini et Zirio, l'aimable et joyeux vétéran. — Cette paroisse a le bonheur de posséder depuis sept ans un pasteur modèle à tous égards. Pour achever de la transformer, car elle avait été longtemps en souffrance, il a compté sur le

zèle de nos missionnaires, et grâce à Dieu, son attente n'a pas été trompée. Le succès de cette mission fut des plus consolants, comme le constatait un magnifique discours d'adieux, prononcé par un mécanicien principal de la marine en retraite, et chevalier de la Légion d'honneur. « Par apathie, dit-il entre autres, par indifférence, nous négligeons nos devoirs les plus élémentaires. Sous votre parole vibrante et convaincue, nos cœurs se sont amollis et la grâce les a pénétrés. Le temple autrefois désert s'est de nouveau rempli et tous les habitants de Tolla n'ont pas hésité à accomplir leurs devoirs de bons catholiques et de fervents chrétiens. A la face du monde, avec une sincère piété, ils ont montré leur foi robuste en s'approchant presque unanimement de la sainte table. »

Une solennelle bénédiction de cloches vint encore augmenter la joie et l'entrain de la mission, et une plantation de croix faite de nuit, à la lueur des flambeaux, accrut l'élan donné par cette cérémonie.

12° *Mission de Sainte-Marie-Siché* (810 habitants), donnée par les RR. PP. Stéfanini et d'Istria, du 16 septembre au 7 octobre. — Le résultat final de cette mission a été très consolant. Toutes les femmes ont répondu à l'appel de la grâce, sauf trois ou quatre brebis galeuses. Plus de 150 hommes se sont également approchés du banquet sacré. Plusieurs ont dû être renvoyés à plus tard, à cause de leur ignorance crasse des vérités de la religion; nos missionnaires ont dû préparer à la première communion un bon nombre de gros gaillards de dix-huit, vingt, vingt-cinq et trente ans, voire même *un jeune homme* de soixante-cinq ans. Et qu'il en reste encore dans cette pauvre paroisse où règne une ignorance déplorable! Mais l'impulsion est donnée : Dieu fera le reste à son heure!

Il n'est que temps de terminer ce rapport déjà si long. Un mot rapide, cependant, sur les autres œuvres de cette maison.

La principale est la desserte de la paroisse de Nesa, qui nous est confiée. Malgré son âge et ses infirmités, le R. P. Tamburini, qui en est chargé actuellement, déploie un zèle et une activité que Dieu connaît et récompensera un jour. Que nous serions heureux de voir les paroissiens profiter de tant d'efforts, et se montrer toujours reconnaissants du bien qu'on essaye de leur faire! Le R. P. Stéfanini, son vicaire, en dehors de ses absences fréquentes et nécessaires, ne néglige aucune occasion de soulager de son mieux son bon curé. Le R. P. Tamburini est en même temps chargé, pour toutes les paroisses environnantes, de l'Œuvre de Saint-François de Sales, qui lui tient grandement à cœur.

Il est une autre paroisse des environs qui, de fait, nous incombe depuis plus de deux ans. Sans nos Pères, le bon curé d'Appricciani, absolument impotent, serait obligé de donner sa démission. Mais alors comment vivrait-il? C'est un ami de vieille date que nous ne pouvons abandonner. Aussi, nos Pères, à tour de rôle, vont dire la messe le dimanche, faire le prône et le catéchisme dans cette paroisse.

Au temps de Pâques, pendant la semaine sainte et les quinze jours qui suivent, le travail est considérable au couvent. Ce sont toutes les paroisses environnantes qui viennent envahir en foule notre église, demandant à se confesser; et, comme à ce moment il y a peu de Pères au logis, le travail est d'autant plus accablant, que les bons curés, pour s'en décharger, nous envoient jusqu'aux enfants qui n'ont pas fait la première communion. Heureusement, dans ces circonstances comme dans toutes, le bon et vaillant P. Zirio se montre d'un

zèle à toute épreuve. C'est alors notre confesseur attitré.

Ce n'est pas tout. Dans plusieurs paroisses des environs, combien de personnes malades, alitées, infirmes, ou simplement négligentes, qui ne veulent pas se confesser à leurs curés et qui laisseraient passer le devoir pascal, si l'un de nos Pères, sur l'invitation des curés, n'allait confesser ces malades dans leurs paroisses respectives. Cette œuvre de charité produit d'excellents fruits.

Une autre œuvre importante confiée à nos soins, c'est la direction spirituelle des Filles de Marie de Vico et de leur pensionnat. Il y a là un bien sérieux à faire par la confession et la prédication régulière et par les sermons de circonstance, assez nombreux, qui sont demandés. C'est le R. P. Supérieur qui est actuellement chargé de ce travail.

Nous avons encore une Congrégation de Filles de Marie, établie au couvent par le P. Luigi. Sans doute, elle continue à fonctionner ; un sermon est donné chaque dimanche ; mais il n'y a pas à se faire illusion ; loin d'être florissante, elle va s'affaiblissant de plus en plus. Les recrutements deviennent plus difficiles ; les réunions sont moins fréquentées et, par suite, les sacrements presque abandonnés. Un effort sérieux a été tenté dernièrement pour secouer cette torpeur désolante et ressusciter l'esprit de foi et de piété des congréganistes. Aboutira-t-il, au moins, à une amélioration ? On dirait vraiment que la distance qui sépare le couvent de la ville de Vico est plus grande qu'autrefois et que l'énergie morale, plutôt que physique, leur manque pour la franchir. Dans l'été, il fait trop chaud ; dans l'hiver, il fait trop froid.

Pour être juste, cependant, ajoutons que la neuvaine

ou retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception, fête patronale de l'association, est toujours bien suivie. Également, concours assez nombreux chaque fois qu'un service funèbre doit être célébré pour une congréganiste défunte. Du reste, profitons de cette occasion pour rendre un témoignage bien mérité à la piété des Corses envers leurs morts. Ce culte est fortement ancré dans leur cœur. Nulle part, peut-être, on ne se montre plus empressé à participer au deuil des familles. A Vico, en particulier, au premier son de la cloche qui annonce un décès, vous verriez l'ouvrier lui-même interrompre le travail de la journée pour aller visiter et consoler la famille du défunt. Chaque famille tient à être représentée à la levée du corps et aux funérailles. Il y a plus : ce serait peu, pour eux, que la simple assistance; ils tiennent à honneur de participer au chant de la messe en faux bourdons, qu'ils possèdent à merveille depuis leur enfance. Le chant du *Dies iræ*, surtout, est d'un effet saisissant, par l'harmonie, la force et la beauté des voix, et la solennité, même un peu exagérée, que l'on y met. Quelle émulation entre les plus habiles à qui chantera le mieux les solos ; l'humilité et la modestie, en cette occasion, paraissent être le moindre de leurs soucis.

Quant au temporel, la maison de Vico, toujours si bornée dans ses ressources, a cependant vu s'accomplir de notables améliorations, dues au zèle intelligent des deux derniers supérieurs, le R. P. Rolleri, et surtout le R. P. Séméria. Non seulement ce dernier réparait les dégâts du tremblement de terre de 1887, entreprenait le crépissage de la façade de la maison qui regarde le jardin, mais il renouvelait, en même temps, le carrelage en mosaïques de l'étage ; ce qui donne à cette partie du couvent un air si propret et si monacal. Une impor-

tante plantation d'oliviers a été faite, en 1894, et elle ne contribuera pas peu, dans l'avenir, à notre provision d'huile. Bon nombre d'arbres à fruits ont été plantés dans un nouveau terrain contigu au jardin, formant verger et donnant accès, par une belle allée, à un délicieux bosquet solitaire, si agréable à tous pendant l'été, mais surtout aux bons Pères du grand séminaire, qui nous font l'honneur et le plaisir de passer au couvent une bonne partie de leurs vacances.

Qu'il nous est agréable, en terminant, de n'avoir que des éloges bien mérités à donner au bon esprit, au dévouement généreux et constant de nos chers Frères convers. Tous sont à leur affaire, n'ambitionnant que de se dévouer, dans la plus large mesure possible, au bien général de la maison.

Toujours infatigable et toujours en mouvement, notre F. SORBELLA semble ne pouvoir vivre sans travailler ; il faut le voir, du matin au soir, trotter, trotter encore ; trotte-menu, si vous voulez, mais, en fin de compte, fournissant une somme de travail très appréciée, vu ses infirmités. Chambrier, sacristain du couvent et de Nesa, tout est tenu avec un ordre et une propreté remarquables.

Qui donnerait quatre-vingts ans à notre cher F. CAMPAGNAC, en le voyant toujours si alerte, si gaillard, si joyeux, ayant en horreur le *dolce far-niente?* Que lui parlez-vous d'honorable retraite, comme s'il n'avait pas juré de mourir comme les braves, sur la brèche, les armes à la main ? Le voyez-vous s'employant de son mieux, comme réfectorier, linger, et chargé d'entretenir la propreté des corridors?

Notre cher F. NATI serait très reconnaissant à celui qui lui obtiendrait le privilège de la multilocation. Que de fois, il ne sait comment aboutir à tout, tiraillé

de plusieurs côtés à la fois? Jardinier en chef, cellerier, vacher, chevrier, etc., il n'a que l'embarras du choix pour le travail; et trop souvent le regret de ne pouvoir faire deux choses à la fois et d'en laisser plusieurs en souffrance, même parfois ses exercices de piété.

Merci à notre R. P. Provincial, qui a bien voulu nous accorder le cher F. Roux, comme aide sérieux au F. Nati (ce ne sont pas deux, mais cinq Frères convers qu'il nous faudrait pour tirer parti de notre immense propriété). Le bon F. Roux fait ce qu'il peut, donne un bon coup de main pour le travail du jardin et de la vigne, pour les soins du poulailler, pour une foule d'autres travaux accessoires, pour préparer le bois nécessaire aux chambres et à la cuisine. Dernièrement, le cher Frère était heureux de faire ses vœux de cinq ans.

Enfin, le cher F. Palymandri nous est arrivé au mois d'octobre dernier, pour remplacer, comme cuisinier, le bon F. Cohard, appelé à d'autres fonctions à Notre-Dame de Bon-Secours. Avec quelle patience et quelle charité, notre F. Palymandri s'efforce de satisfaire tout le monde (ce qui, on le sait, n'est pas toujours facile). Certes, ce ne sont ni le goût ni la bonne volonté qui lui manquent pour l'accomplissement parfait de ses charges, comme portier et cuisinier. Encore quelques mois d'apprentissage, et qui sait si nous n'en ferons pas un Vatel parfait.

Il est plus que temps, mon révérend et bien-aimé Père, de terminer ce long rapport. Veuillez joindre vos prières aux nôtres, afin que nous soyons tous à la hauteur de notre sainte vocation, pour procurer la plus grande gloire de Dieu, le salut de beaucoup d'âmes et l'honneur de notre bien-aimée Congrégation.

Veuillez agréer, très révérend Père, les plus respectueux hommages d'affection filiale en N.-S. et M. I.

Aristide Hamonic, o. m. i.

PROVINCE BRITANNIQUE.

MAISON D'INCHICORE.

Nous recevons la lettre suivante, écrite en français par l'un des pères de la maison d'Inchicore. C'est une simple nomenclature, mais qui ne manque pas d'éloquence.

Ordinairement, dans ces pays de la Grande-Bretagne, la saison des missions ne commence qu'avec le carême. Néanmoins, avant cette date, les PP. Nicol et Brady avaient donné une retraite paroissiale d'une quinzaine de jours à Tipperary, et le P. O'Dwyer avait prêché une retraite à l'église succursale bâtie sur le City quay, à Dublin.

Ces retraites paroissiales sont une œuvre assez fatigante, puisqu'il faut prêcher deux fois par jour, et ordinairement nous passons de six à huit heures au confessionnal chaque jour.

Le premier dimanche de carême s'ouvrait simultanément une mission générale dans les soixante-sept églises que le diocèse de Westminster possède dans la ville de Londres (le diocèse de Southwark en a peut-être une vingtaine dans la même ville). Deux églises furent confiées à nos Pères pour y prêcher la mission : celle de Saint-Mary Moorfields, où les PP. Brady et O'Brien eurent des auditoires empressés, et celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Fulham Road, où les PP. Dalton et Ryan ont émerveillé leurs auditeurs.

Le même jour, premier dimanche de carême, une mission s'ouvrit simultanément dans les sept églises paroissiales de la ville de Cork. L'église de Saint-Finbar, dans la partie la plus pauvre de la ville, fut évangélisée

par les PP. Nicol, O'Dwyer, Brown et O'Reilly pendant quatre semaines.

A Londres, les Pères étaient logés presque sous le même toit que l'église; mais à Cork, le presbytère où les Pères eurent leur domicile est à un quart d'heure de marche de l'église. C'est un des ennuis de nos missions que cet éloignement. Par exemple, à Manor-Hamilton, le presbytère est à un kilomètre de l'église, et à Templeorum, il nous fallait trois quarts d'heure de voiture avant d'arriver. S'il fait beau temps, c'est bien ; mais si, comme à Cork, il fait un temps d'hiver, sortir à 6 heures du matin et rentrer le soir quand on a prêché une heure ou plus dans une église surchauffée par la multitude, n'est guère agréable.

Voici le règlement suivi à Cork : à 6 heures du matin, la première messe suivie d'une instruction d'à peu près vingt minutes. (Les Pères qui ne disaient pas la messe à cette heure-là se rendaient au confessionnal.) Ordinairement, il y avait une réunion de 300 à 500 hommes à cette instruction. A 9 heures, trois des Pères s'en allaient déjeuner ; la seconde messe était dite par un vicaire, puis un Père donnait un discours d'une demi-heure environ. Ordinairement l'auditoire comprenait 700 à 1 200 personnes. Le travail des confessions reprenait alors jusqu'à midi. Après un petit luncheon, on retournait au confessionnal jusqu'à 3 heures. Un des Pères donnait alors une instruction d'une demi-heure aux enfants des écoles, et les autres Pères récitaient leur bréviaire. A 4 heures, le dîner. A 7 heures du soir, chapelet, sermon et bénédiction du Saint-Sacrement. Ordinairement nous avions 2 000 personnes à ces services du soir. Comme l'église n'a de la place que pour 1 500 personnes, il se trouvait des groupes d'une vingtaine ou d'une quarantaine de personnes à chaque fenêtre et à chaque

porte. Après la bénédiction, l'église remplie des odeurs apportées par les ouvriers tanneurs et par les pêcheurs, il fallait se remettre au confessionnal jusqu'à 10 h. 30 ou 11 heures, et le samedi jusqu'à minuit.

Pendant cette mission, à l'église où furent nos Pères, il y eut plus de 12 000 communions.

La retraite de Donnybrook et la mission de Liverpool commencèrent le jour même où les missions de Londres et de Cork se terminaient. Le P. O'Dwyer dut quitter Cork le samedi, avant que la mission fût achevée, afin de commencer à Donnybrook le dimanche. A Liverpool, le P. Furlong commença seul la mission et fut rejoint par les PP. Brady et O'Brien le lundi. C'était une mission en règle qui dura trois semaines. Elle dut être bien fatigante pour les Pères qui n'avaient pris aucun repos après leurs quatre semaines de travail à Londres.

Le dimanche suivant, les PP. Brown et O'Reilly ouvrirent une retraite à Adare. C'est un bel endroit dans le comté de Limerick. L'église dans laquelle ils prêchèrent avait été bâtie avant la Réforme. Détruite, elle avait été rebâtie et était passée aux mains des catholiques.

Le même jour, dimanche des Rameaux, le P. Ryan commença une retraite de quinze jours dans notre charmante église, à Rockferry.

Dimanche 14 avril, s'ouvrit à Belfast, dans toutes les églises de la ville, un retour de mission de trois semaines. Trois de ces églises nous furent confiées. Les PP. O'Dwyer, Brady et Furlong étaient à la grande église de Saint-Malachy. Ils eurent à peu près 8 000 communions. Les PP. Nicol, Browne et O'Reilly étaient à celle de Saint-Mary, et les PP. Ryan et O'Brien évangélisèrent la paroisse de Saint-Mathieu, où ils comptèrent plus de 6 000 communions.

Le premier samedi de mai, six Pères étaient réunis

dans une voiture du chemin de fer du Midi. Le P. Provincial présidait à la récitation de l'itinéraire. On n'avait pas eu le temps de le dire avant de partir, car on était parti de bonne heure. Les PP. O'Dwyer et Brady, qui allaient prêcher une retraite d'une quinzaine à Youghal, avaient à faire sept heures de voyage en chemin de fer. Les PP. Kirby, Browne et Ryan les accompagnaient jusqu'à un pays nommé Mallow, et prenaient ensuite une autre ligne pour se rendre à Lismore, où ils allaient prêcher une mission de trois semaines. Dans les temps anciens, une communauté de religieuses gardait le phare à Youghal, et il y avait alors dans ce pays deux communautés d'hommes et un magnifique sanctuaire érigé en l'honneur de Notre-Dame des Grâces.

Le même jour 1er mai, les PP. Nicol, Furlong et O'Reilly partaient pour donner une mission dans la magnifique cathédrale d'Armagh, sur l'invitation de S. Em. le cardinal Logue.

Après les missions d'Armagh et Lismore, les Pères rentrent à la maison ; mais le repos ne dure pas une semaine, car le dimanche suivant s'ouvrent les retraites et les missions suivantes : Ballyneale pour trois semaines, Portroe et Lattin pour quinze jours, Clonoultz pour une semaine. Les PP. Browne et Ryan se rendent à Ballyneale, les PP. Nicol et O'Reilly à Lattin, le P. O'Dwyer à Portroe, où le P. Brady, ayant fini le travail de Clonoultz, se rend immédiatement pour venir en aide au P. O'Dwyer.

Le travail de Lattin fini, les PP. Nicol et Furlong commencent une retraite à Warrenpoint. Peu après, c'est-à-dire au commencement du mois de juillet, nous trouvons les PP. Furlong, Browne et Ryan à Pilltown, pour une mission de trois semaines. A la même date, les PP. O'Dwyer et Brady sont à Cullyhanna pour une quin-

zaine de jours. Le jour même où la retraite de Cullybanna se clôture, une autre s'ouvre à Knockavilla. Le P. Ring, quoique bien occupé de son bazar qui a si bien réussi, s'était rendu à Knockavilla pour ouvrir ce travail et avait cédé la place au P. O'Dwyer. Vers la même époque, le P. Kirby prêchait deux retraites paroissiales, l'une à Newry et l'autre à Ballynahinch. C'est alors que les PP. Nicol et Brady partirent pour l'Afrique. A d'autres de raconter leurs travaux au pays étranger.

En revenant de Pilltown et de Knockavilla, les Pères qui y avaient travaillé prêchèrent dix retraites à des communautés de religieuses. Le P. O'Dwyer en donna trois, le P. Browne et le P. Ryan autant, et le P. Supérieur se chargea de la dixième.

Vingt-six retraites à des communautés religieuses, soit d'hommes soit de femmes, ont été données par les Pères de la province pendant l'année qui touche à sa fin. Dans le mois de septembre, les PP. O'Dwyer et Furlong prêchent une retraite à Tipperary pour les membres des confréries. C'est dans ce pays ou à Ballyneale qu'eut lieu l'incident qui suit. Comme j'ai déjà dit, nous commençons les confessions à 6 heures du matin, et c'est une chose assez ordinaire de voir les portes de l'église entourées d'une foule de pénitents dès 4 heures. Or, il arriva que plusieurs hommes se présentèrent à 2 heures du matin. Il pleuvait à verse. Ils enlevèrent la porte du cimetière et s'en servirent comme d'une échelle, déplacèrent un des vitraux et, par la fenêtre, entrèrent dans l'église. Puis, s'étant rendus près des confessionnaux, ils commencèrent le rosaire. Quand les quinze dizaines furent achevées, deux questions furent posées à l'assemblée. Peut-on fumer sans sacrilège dans l'église et peut-on fumer avant la communion sans péché ? Un conseil fut tenu et l'on se décida dans le sens de l'affirmative. Et

alternativement, de 2 heures jusqu'à l'arrivée des Pères, la pipe succéda aux quinze dizaines et le rosaire à la pipe (1).

Vers ce même temps, le P. Browne prêcha une retraite paroissiale à Lassart. Le premier dimanche d'octobre s'ouvrait une mission à Leith (Écosse), prêchée par les PP. Ring, Browne et Stanley.

Le même jour, les PP. O'Dwyer et Ryan commençaient la retraite paroissiale à Tullamore.

Le dimanche suivant, le P. O'Brien commença une retraite d'une semaine dans l'église de Rathmines.

Puis eut lieu la mission de Leeds. Notre belle et vaste église ne pouvait contenir la foule qui se pressait pour entendre la parole de Dieu. Les PP. O'Dwyer, Ryan et O'Brien ont prêché cette mission.

Outre ces missions prêchées par les Pères de la communauté d'Inchicore, quelques retraites ont été données par les Pères des autres maisons. Ainsi le P. Mac-Sherry a prêché une retraite à Bingly, dans le diocèse de Leeds, et le P. Donnelly vient de finir une retraite dans une autre paroisse du même diocèse. Je ne sais pas le nombre de ces retraites données par nos Pères, mais je viens d'apprendre que le P. Coyle a fini dimanche dernier une retraite d'une quinzaine à Covolton.

Jetant un regard sur les travaux de l'année, nous pouvons dire que Dieu a béni nos œuvres et leur a donné des fruits du salut. Ces bénédictions ont consolé et fortifié les ouvriers apostoliques. Béni soit le saint nom du Seigneur!

(1) D'après des renseignements particuliers, nous croyons que cette scène doit se dédoubler. C'est dans une mission que les hommes sont entrés dans l'église par la fenêtre, et c'est dans une autre qu'ils ont trouvé ce curieux moyen de tromper l'ennui par le rosaire et par... a pipe! (*Note de la Rédaction.*)

VARIÉTÉS

I

MANDEMENT DE PRISE DE POSSESSION DE Mgr LANGEVIN.

19 mars 1895, fête de Saint-Joseph.

Louis-Philippe-Adélard LANGEVIN, O. M. I., *par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique, archevêque de Saint-Boniface.*

Au Clergé séculier et régulier, aux Communautés religieuses et à tous les fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le Souverain Pontife Léon XIII, glorieusement régnant, nous adressait les paroles suivantes dans un bref apostolique en date du 8 janvier 1895 :

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

« ..... D'après le conseil de Nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Église romaine, et en vertu de Notre autorité apostolique, Nous pourvoyons, en votre personne, à l'église épiscopale de Saint-Boniface, et Nous vous en nommons l'évêque et le pasteur, vous confiant la plénitude du gouvernement et de l'administration dans les choses spirituelles et temporelles. »

Nous ne vous le cachons pas, nos très chers Frères, ces paroles du Vicaire de Jésus-Christ nous ont fait trembler ; car la charge pastorale est un fardeau redou-

table aux anges eux-mêmes, et nous sentons vraiment que nos épaules sont trop faibles pour le porter dignement.

Nous avons, il est vrai, fait parvenir au pasteur suprême, l'illustre Léon XIII, l'expression de notre parfaite soumission et de notre très respectueux et affectueux dévouement ; mais nous n'avons garde d'oublier notre indignité, et nous répétons souvent les paroles de saint Pierre au divin Maître : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » (Luc, c. V, v. 8.)

Combien sainte et sublime est la dignité des évêques dans la sainte Église de Dieu !

Ne sont-ils pas les successeurs des apôtres, et n'est-ce pas à eux qu'il a été dit : « L'Esprit Saint vous a placés, vous évêques, pour gouverner l'Église de Dieu ? (Act., c. XX, v. 8.)

Ne sont-ils pas ces gardiens vigilants de la maison de Dieu qui doivent toujours être prêts à rendre compte à Jésus-Christ ou à son Vicaire sur la terre, le Pape, de leur troupeau, alors qu'ils entendent ces paroles de nos saints livres : « *Custos, quid de nocte?* » (Is., c. XXI, v. 11. « Sentinelle, que se passe-t-il durant la nuit ? »

Si encore nous n'avions qu'à régir une église naissante perdue au milieu des peuplades sauvages, nous nous consolerions en songeant que l'on ne nous demande que l'héroïsme du dévouement ; mais non, il s'agit d'une église placée au milieu d'un immense pays plein d'avenir, où la civilisation moderne s'épanouit avec ses nombreux et très précieux avantages dont il faut bénir Dieu, mais aussi avec le triste cortège de ses passions, de ses préjugés, de ses haines de race et de religion, sources fécondes de divisions intestines. Il s'agit d'un siège archiépiscopal illustré par deux vénérables prélats dont les grandes œuvres ont rendu Saint-Boniface célèbre dans le monde entier.

Permettez-nous, nos très chers Frères, de nous consoler en contemplant ces deux grandes figures épiscopales.

C'est à Mgr Joseph-Norbert Provencher, une des plus pures gloires du florissant collège de Nicolet, que revient l'honneur d'avoir fondé la *chrétienté* et *l'église* de Saint-Boniface, comme il s'exprime lui-même.

Il a été vraiment le premier apôtre des vastes régions de l'Ouest canadien. Dieu sait ce qu'il a fallu d'indomptable énergie à cet humble et vaillant travailleur de la vigne du Seigneur pour surmonter des épreuves sans nombre, et comme la conjuration mystérieuse des hommes et des éléments contre son œuvre méconnue et dédaignée. Rien ne put ébranler son courage. Ah! si les anciens Romains rendaient grâces à leurs généraux quand ils n'avaient point désespéré de la République après une défaite, quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre au prélat intrépide qui a eu foi en l'avenir de ce pays au moment où la guerre, les inondations, et des nuées de sauterelles affamées semblaient l'avoir à jamais ruiné au berceau? On peut dire sans crainte que la foi de Mgr Provencher a été héroïque. Comme Moïse, *il a préféré l'opprobre du Christ aux trésors du siècle* et il a mérité le bel éloge que la sainte liturgie a fait du juste. « Bienheureux l'homme sans tache, qui a dédaigné l'or et qui n'a pas mis son espérance dans l'argent et les ressources de ce monde. Nommez-le et nous le louerons, car il a fait de grandes choses durant sa vie. » (Com. conf. non pontif.)

Il n'est que juste de faire mention ici de ces prêtres intrépides qui ont formé sa première couronne de collaborateurs infatigables et qui ont donné un illustre prélat à la noble église des Trois-Rivières (Mgr Laflèche) et un vicaire général à l'église de Saint-Boniface (M. Thi-

beault). Mais si Mgr Provencher a eu le mérite de jeter les fondements de notre église bien-aimée, son illustre successeur, Mgr TACHÉ, aura la gloire de l'avoir affermie et défendue, et d'avoir donné à des œuvres dont l'enfance fait sourire, des développements qui frappent d'admiration ceux qui visitent ce jeune pays.

Le *premier évêque de Saint-Boniface* était sorti des rangs du peuple, il appartenait à cette honorable classe de nos bons cultivateurs canadiens chez qui la foi et la probité sont aussi robustes que la santé du corps; le *premier archevêque de Saint-Boniface* descendait de cette vaillante et héroïque race des découvreurs qui ont les premiers foulé aux pieds les terres de l'Ouest, mettant généreusement leur énergie, leurs biens et leur épée au service de la France et de la civilisation chrétienne, jusqu'au jour où ils tombèrent glorieusement pour la défense du drapeau fleurdelisé sur les champs de bataille de la Nouvelle-France. Les Varennes de la Vérandrye ne furent pourtant pas heureux dans leurs entreprises. Victimes de la noire envie, ils virent leurs services méconnus, leurs intentions dénaturées, et ils purent croire que leurs sacrifices pour Dieu et la patrie avaient été inutiles; mais Dieu ne permit pas que les labeurs de ces preux sans peur et sans reproche demeurassent stériles, et un siècle plus tard un de leurs arrière-neveux, armé seulement de l'humble croix d'Oblat, passait dans le sillon tracé par ses pères et parcourait en canot d'écorce ou en traîne à chiens ces mêmes pays *d'en haut*, du lac Supérieur aux montagnes Rocheuses, non pas à la découverte de la *mer de l'Ouest* (océan Pacifique), mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Cette gloire posthume était bien due à des existences qui, selon une chronique du temps, n'ont connu du dévouement à la patrie que ses misères.

Rien d'étonnant si le divin Maître, qui appelait le jeune Oblat, élève du célèbre collège de Saint-Hyacinthe, à faire de si grandes choses sur les bords de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, de la Saskatchewan et du Mackenzie, lui avait fait une large part des dons de la nature et de la grâce. Si c'est le propre du génie de se suffire à lui-même, en quelque sorte, et d'apprendre comme par intuition ce qui coûte tant de labeurs au commun des mortels, sous la conduite des maîtres les plus habiles ; si c'est encore le fait du génie de concevoir de vastes plans et de les exécuter heureusement malgré des obstacles quasi-insurmontables et avec des ressources fort restreintes ; si enfin le génie permet de lire dans l'avenir les destinées d'un pays et de prévoir les catastrophes qui échappent à l'œil des plus perspicaces, on peut affirmer, sans hésitation, que Mgr Antonin-Alexandre Taché a été un homme de génie.

Grâce à ses conceptions vastes et élevées, qui le faisaient se mouvoir à l'aise d'un océan à l'autre, de l'Atlantique au Pacifique ; grâce à sa merveilleuse prudence, à sa perspicacité étonnante et à son indomptable énergie, il a été comme l'âme de ces immenses régions qui s'appellent aujourd'hui le Manitoba et le Nord-Ouest. Il a donné une nouvelle impulsion aux œuvres d'apostolat, d'éducation et de charité déjà commencées ; il a fondé de nouvelles églises ; il a puissamment encouragé le courant immigrateur ; il n'a été étranger à aucune entreprise d'utilité publique, en un mot il n'y a peut-être personne qui ait exercé, pendant un demi-siècle, une influence religieuse, politique et sociale égale à la sienne dans cette partie si importante de l'Amérique britannique.

Et je me demande s'il y a un évêque qui ait joui, au Canada, d'un prestige plus grand et qui ait suscité de

plus chauds enthousiasmes parmi ses compatriotes?

Aussi, quand il s'agira d'opérer le grand changement qui a fait de l'ancienne colonie d'Assiniboia ou de la rivière Rouge, la belle province de Manitoba, quand des événements regrettables auront déchaîné sur le pays les horreurs de la guerre civile, Mgr TACHÉ, de glorieuse mémoire, sera appelé par le gouvernement de Sa Majesté à jouer un rôle pacificateur digne des grands évêques des premiers siècles.

Le poids de sa parole était tel, même au déclin de sa vie, que la stabilité des gouvernements a même parfois semblé en dépendre, ce qui lui a attiré des reproches injustes et des chagrins bien amers.

Mais si l'intelligence de ce grand évêque était si vaste qu'elle le faisait planer comme l'aigle dans des sphères supérieures, que dirons-nous de son grand cœur?

C'était vraiment une merveille d'exquise délicatesse et de généreuse tendresse qui coulait à pleins bords et débordait parfois dans ses écrits ou ses conversations intimes.

Évêque missionnaire, il a été animé du zèle le plus ardent pour les intérêts et l'honneur de la sainte Église, et l'on peut dire qu'il a eu constamment soif de souffrir pour les âmes.

Son orthodoxie était telle qu'une simple direction du Vicaire de Jésus-Christ était un ordre pour lui, et le peuple de Saint-Boniface se souvient que tous devaient écouter debout la lecture d'un document pontifical, tout comme l'évangile lui-même. Comme il a aimé cette chère église de Saint-Boniface qui lui a coûté tant de travaux, tant de brisements de cœur, tant de périls, tant de sollicitudes et de larmes!

Comme il a aimé chacun de ceux que le Seigneur lui avait confiés!

Il pouvait bien dire comme l'apôtre saint Paul :

« Qui donc souffre parmi vous sans que je souffre avec lui ? » (II Cor., c. XI, v. 21.)

Jusqu'à la fin de sa vie, sa porte fut assiégée par des visiteurs et des solliciteurs souvent importuns, et dans le délire de la fièvre, il indiquait l'endroit où l'on trouverait des billets de banque.

Que de familles et d'individus de toute nationalité et même de toute croyance lui doivent leur position honorable ! Que d'hommes il a sauvés du déshonneur et de la ruine ! Comme on lui reprochait un jour d'avoir été trop généreux pour un étranger qui se disait Français : « Ah ! reprit-il vivement, la France a tant fait pour ce pays que je ne puis me refuser à aider un de ses enfants. C'est l'or de la France qui a soutenu nos missions et qui les maintient encore. »

Patriote sincère, il a aimé passionnément le doux pays de sa naissance, la vieille province de Québec, dont il a si souvent parlé avec émotion, et nul ne mettra en doute sa tendresse pour le pays de son adoption, ce Manitoba et ce Nord-Ouest qu'il avait sillonnés en tous sens, et dont il connaissait tous les secrets. Chaque lac, chaque rivière, chaque forêt, chaque prairie, que dis-je ? chaque brin d'herbe lui rappelait un souvenir heureux ou pénible, et faisait vibrer son noble cœur, et jamais la couronne d'Angleterre n'a eu un sujet plus loyal et plus dévoué.

Tant il est vrai que l'Église catholique est la meilleure école du vrai patriotisme et de la fidélité au drapeau. Aussi, jamais trait n'a été plus cruel à son cœur que les accusations lancées contre lui par des compatriotes, lui reprochant d'avoir trahi les intérêts des enfants du sol, ces bien-aimés de son cœur, ou encore d'avoir trahi la cause sacrée de nos écoles catholiques du Manitoba.

Ce vieil archevêque, que l'on disait décrépit, circonvenu et vacillant comme un flambeau qui s'éteint, se leva alors dans sa dignité outragée afin de repousser ces odieuses calomnies et de revendiquer nos droits scolaires méconnus.

Les pages émues qu'il a écrites alors, au seuil de son éternité, avec une vigueur presque juvénile, resteront à jamais comme un monument impérissable de sa haute intelligence, de sa logique inexorable, de l'exquise délicatesse de son cœur d'évêque et de patriote, et de son attachement inviolable à la cause sacro-sainte de l'éducation catholique. Aussi Dieu, pour le récompenser, lui ménagea-t-il la délicieuse consolation de voir l'épiscopat canadien tout entier seconder avec empressement et bonheur ses nobles efforts, en signant la pétition adressée au gouverneur général du Canada pour demander que l'on portât remède à la législation scolaire pernicieuse et injuste dont nous souffrons encore.

Ces voix émues et suppliantes de ses frères dans l'épiscopat, s'élevant d'Halifax à Vancouver, comme il le dit lui-même, et frappant à la porte des pouvoirs publics, furent plus douces à ses oreilles que les applaudissements chaleureux qu'il avait entendus si souvent durant sa belle vie.

Une autre joie suprême de sa vie d'évêque Oblat missionnaire fut la visite du T. R. Père Général de son ordre, qui avait traversé les mers afin de donner une dernière accolade fraternelle à un de ses fils les plus illustres et les plus chers.

Depuis le jour où le jeune missionnaire de l'Ile à la Crosse avait entendu le vénéré fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod, de pieuse mémoire, lui dire avec un accent d'ineffable tendresse : « Tu seras évêque et tu

n'en seras pas moins Oblat, » bien des événements avaient agité sa vie.

Il nous écrivait un jour : « J'ai quarante ans d'épiscopat Oblat, j'ai quarante-cinq ans de profession comme Oblat. Dieu sait la pensée unique qui a dominé toute cette existence ! »

Cette pensée unique, il put l'expliquer au deuxième successeur du vénéré Fondateur, et Dieu sait ce que les colloques intimes de ces deux vénérables vieillards, représentant les Oblats du nouveau et du vieux monde, apportèrent de consolations au cœur si sensible de notre regretté seigneur et père.

Il nous suffira de dire qu'il nous répéta bien souvent depuis : « L'épiscopat canadien et notre chère Congrégation des Oblats ont comblé mon âme de joie. Le succès de notre cause et de nos œuvres est certain, je puis mourir en paix. »

Voilà, nos très chers Frères, le Père que nous avons perdu. Il n'est plus, le sage pilote qui dirigeait si habilement le vaisseau de notre jeune église à travers les écueils et sur les flots courroucés !

Il n'est plus, le vaillant capitaine qui nous conduisait au combat et qui se servait de sa plume puissante comme d'un glaive pour protéger l'arche sainte et surtout défendre l'enfance chrétienne, et faire comprendre à nos ennemis ce que peut encore un évêque mourant.

Il n'est plus, le bon pasteur qui commandait si bien ses brebis et qui a si généreusement donné sa vie pour elles !

Jamais jour de deuil n'a été plus douloureux et plus lugubre que celui où les cloches de Saint-Boniface sonnèrent le glas funèbre du grand archevêque que nous pleurons encore. « Monseigneur Taché est mort ! Mon-

seigneur TACHÉ est mort ! » répétait chacun avec stupeur, l'âme navrée et les larmes aux yeux. Nos frères séparés eux-mêmes l'ont pleuré avec nous.

La parole de l'Écriture relatant le deuil de la nation juive à la mort de Judas Machabée s'est réalisée.

« Le peuple d'Israël pleura toutes ses larmes et le deuil dura de longs jours, et ils disaient : « Comment est tombé le vaillant qui sauvait Israël? » (I Mach., c. IX, v. 20.)

S'il est maintenant, nos très chers frères, une consolation pour nous, qui sommes appelé à succéder à ces deux hommes extraordinaires placés comme deux candélabres étincelants ou deux oliviers de paix dans la maison de Dieu, c'est de penser qu'ils veillent sur nous et nous protègent du haut du ciel. Nous avons besoin de nous rappeler en ce moment que la voix du Souverain Pontife est la voix de Dieu même quand il dit à un pauvre religieux comme nous : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. » (Jos., c. XXI, v. 15 et 17.)

En outre, il nous est doux de rappeler ici les paroles de notre regretté prédécesseur nous disant en tout abandon de cœur : « Je vous désirais depuis dix ans. » — Nous sommes donc l'élu de son choix aussi bien que l'élu de Rome. Il avait pensé qu'un membre d'une Congrégation religieuse qui a sacrifié tant d'hommes et versé tant de ressources dans le Nord-Ouest pour l'avancement de la religion et qui n'a jamais dit : « C'est assez » quand il s'est agi du salut des âmes les plus abandonnées, trouverait parmi les siens un appui précieux, une force immense pour le bien, d'autant plus que les vénérables suffragants du métropolitain Oblat de Saint-Boniface sont tous des membres de la même Congrégation.

Et il nous semble entendre le vicaire de Jésus-Christ

et notre regretté et bien-aimé Père lui-même nous dire en ce moment comme l'apôtre à son disciple Timothée : *Depositum custodi* (I Tim., c. VI, v. 20). « Gardez le dépôt ». — « Cette parole, a dit un grand prédicateur de ce siècle, a traversé les espaces et les siècles, passant d'un évêque à l'autre comme un testament et une garantie de l'intégrité de la foi. » — Voilà pour nous le testament de l'illustre M[gr] Taché.

Mais quel est ce dépôt sacré qu'il nous faut garder ? C'est d'abord la pure doctrine de Jésus-Christ, telle qu'enseignée par la sainte Église catholique, apostolique et romaine, colonne et soutien de la vérité. C'est elle que nous avons juré de professer et de défendre toute notre vie, au jour de notre consécration épiscopale.

Il y a ensuite le trésor si précieux de nos libertés religieuses et surtout nos droits scolaires si malheureusement foulés aux pieds.

Comme hommes libres, comme chrétiens surtout, nous devons maintenir les droits inaliénables que la loi naturelle confère aux pères de famille pour l'éducation de leurs enfants. Au nom de ces droits sacrés sauvegardés par les traités les plus solennels, les promesses royales elles-mêmes, et reconnus par le plus haut tribunal de l'empire britannique, que dis-je ? par Sa Majesté elle-même en conseil ; au nom de la justice et de l'équité et pour l'honneur du drapeau britannique et de la noble province de Manitoba, nous ne cesserons de réclamer nos écoles catholiques.

Ce dépôt qu'il nous faut garder, c'est la grande œuvre de la conversion des milliers de sauvages païens qui vivent dans ce diocèse ou dans notre province ecclésiastique et pour lesquels l'heure de la grâce semble avoir sonné. Il nous semble les entendre nous dire : « Père, enseigne-nous à prier. Envoie-nous des hommes de la

prière. » Sera-t-il dit que ces petits auront demandé du pain et qu'il ne s'est trouvé personne pour leur en donner ?

Ce dépôt sacré, c'est l'œuvre vitale, l'œuvre fondamentale de la colonisation d'un pays qui a besoin de se peupler pour être fort et prospère. C'est ici le lieu de rappeler une devise bien connue : « Emparons-nous du sol. »

Ce dépôt enfin, ce sont les institutions d'éducation et de charité et toute autre œuvre implantée en ce pays par nos infatigables prédécesseurs. Ils ont pour ainsi dire créé, à nous l'humble rôle de conserver, de défendre, de développer ou de compléter leurs œuvres dans la mesure de nos forces.

Mais, nos très chers frères, qui sommes-nous pour entreprendre une pareille tâche? Nous l'avouons sincèrement, de nous-mêmes nous ne pouvons rien, mais nous osons dire avec saint Paul : « Je puis tout en celui qui me fortifie. » (Philp., c. IX, v. 13.)

Nous croyons que c'est Dieu qui nous envoie vers vous et nous croyons pouvoir vous dire : « Celui qui nous envoie est avec nous et il ne nous laissera pas seul. » (Joa., c. XIII, v. 29.)

Nous avons placé notre confiance dans le cœur sacré de Jésus, source de tout bien, de toute lumière et de toute force, le maître de toutes les nations de la terre et le médecin de nos âmes.

Nous avons ensuite adressé à l'auguste mère de Dieu, à Marie Immaculée, la prière du général israélite à Débora : « Si vous venez avec moi, j'irai ; si vous ne voulez point venir avec moi, je n'irai point. » (Les Juges, c. IV, v. 8.)

Nous recourrons souvent à celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille, et c'est avec joie

que nous lui avons donné une place d'honneur dans nos humbles armoiries. Avec la mère de Jésus, nous aurons l'appui de son chaste époux, du puissant saint Joseph, premier patron du Canada, et de la bonne sainte Anne, la grande *thaumaturge* de la Côte-de-Beaupré.

Enfin nous adresserons nos supplications aux saints du Canada, surtout à ceux dont l'Église a reconnu les vertus héroïques, à savoir : le vénérable Mgr Laval, premier évêque de Québec, l'église mère de presque toutes les églises du continent nord de l'Amérique ; la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de Québec ; la vénérable Sœur Marguerite Bourgeois, fondatrice des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, et enfin la vénérable Mère d'Youville, fondatrice des Sœurs Grises de Montréal. A ces noms il nous est doux d'ajouter, dans nos prières quotidiennes, ceux des héroïques Pères Jésuites martyrisés par les barbares Iroquois; de la merveilleuse Catherine de Saint-Augustin, de l'Hôtel-Dieu de Québec; du pieux M. Olier, le plus insigne bienfaiteur de Ville-Marie, aujourd'hui Montréal, et de la douce *vierge iroquoise* Catherine Tekakwitha, du Sault-Saint-Louis, pour lesquels nous désirons ardemment les mêmes honneurs. Après Dieu et ses saints, nous comptons sur l'aide de nos vénérables et bien-aimés suffragants de l'Alberta, des bords de la Saskatchewan, du Mackenzie et du Fraser. Nous sommes doublement frères, nous n'en serons que plus unis et plus forts. Mais au milieu de nos luttes, nous tournerons nos regards vers le centre de l'unité, vers Rome, cité de la paix et flambeau du monde. C'est de là que nous viendra le mot d'ordre. Puis, nous aimerons à nous adresser aux vénérables évêques de la vieille province de Québec et des autres

provinces de la Puissance canadienne, afin que le secours nous vienne d'un plus puissant que nous.

Pourrons-nous jamais oublier, nos très chers frères, le spectacle unique de tant de vénérables membres de l'épiscopat canadien et même américain qui sont venus avec leur noble escorte de prêtres distingués et amis se grouper autour de nous à l'endroit même et comme sur le champ de bataille où notre Père et notre mentor bien-aimé a succombé, comme pour dire à tous : *Frater noster est.* (Gen., c. XXXVII, v. 27.)

« C'est notre frère ! Nous ne le laisserons point seul. Nous combattrons à ses côtés. »

Illustres Seigneurs et vénérés Pères, soyez-en à jamais bénis, et que le Divin Sauveur vous comble de joie et de grâces en retour de ce grand acte de foi en la parole du Vicaire de Jésus-Christ, et de cette admirable charité digne des temps apostoliques.

Après l'épiscopat, vient le corps sacerdotal. Nous avons aussi besoin de vous, ô prêtres de Jésus-Christ, très dignes pasteurs des âmes, nos très chers collaborateurs comme curés ou missionnaires, comme desservants, aumôniers ou vicaires dans ce vaste diocèse.

Il nous souvient d'avoir entendu notre vénéré prédécesseur vous lire avec émotion les pages touchantes qu'il vous adressait dans un de ses derniers écrits. « Je remercie mes prêtres, disait-il ; leur abnégation et leur zèle les élèvent à la hauteur de la situation. »

Nobles paroles ! Héritage sacré pour nous ! Nous ne les oublierons pas. Elles nous disposent à l'estime et à la confiance qui rendront nos rapports plus faciles et nous permettront d'espérer davantage de chacun de vous ; car nous avons besoin de vous. Votre pensée nous accompagnera partout. Nous avons appris de nos vénérables et bien-aimés maîtres, les messieurs de

Saint-Sulpice, combien est sainte la tribu sacerdotale et quelle sollicitude affectueuse elle exige de nous.

Il nous reste maintenant à faire appel au dévouement intelligent, désintéressé et filial de tous les bons laïques que le Souverain Pontife lui-même invite à se rallier autour du drapeau de la religion et de l'Église, gardienne vigilante de toutes les vraies libertés.

Leur concours nous sera précieux, nous le sollicitons avec instance, nous y comptons. A la noble et vaillante petite phalange de citoyens dévoués qui se serre en ce moment autour de nous avec une confiance bien propre à nous combler de joie, de nouvelles recrues viendront se joindre. Nous faisons appel à tous les amis sincères de notre jeune pays, et nous offrons nos sincères remerciements à ceux qui ont travaillé à son agrandissement et à sa prospérité.

Vous ai-je oubliées, ô vous, saintes et belles communautés religieuses, *héroïques* en *toutes circonstances*, selon le mot de notre vieil archevêque défunt? Assurément non. Vous êtes ces bataillons d'élite toujours prêts à se porter là où il y a le plus de travaux à entreprendre, le plus de souffrances à endurer et de périls à braver. Vous avez déjà ma confiance, nous travaillerons ensemble sous le regard de Jésus et de sa divine mère.

C'est à vous, nos bien-aimés frères, Oblats de Marie Immaculée, que nous nous adressons tout d'abord. Grâce à vos travaux apostoliques, à votre zèle éclairé, à des privations dont la seule pensée épouvante la nature, vous avez continué l'œuvre de nos premiers Pères dans les missions que l'on dit être les plus pénibles du monde.

Vous avez souffert la faim, la soif, le froid, le dénuement et l'isolement pour l'amour de Jésus-Christ, et vous avez inscrit partout en ce pays l'humble devise de

notre bien-aimée Congrégation, qui est celle du divin Maître lui-même :

« Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. »

Evangelizare pauperibus misit me. (Luc, c. IV, v. 18.)

Aussi, des bords de l'océan Pacifique aux rivages du lac Lapluie, et depuis la frontière américaine jusqu'au pôle nord, on peut dire que grâce à vous, « les pauvres sont évangélisés ».

Pauperes evangelizantur. (Math., c. XI, v. 5.)

Ne voyez-vous pas que la moisson jaunissante demande de nouveaux ouvriers? Hâtons-nous de la cueillir, car elle est en péril. Daigne le Seigneur nous envoyer de nouveaux missionnaires.

Et vous, vénérables Pères de l'illustre Compagnie de Jésus, incomparables éducateurs de la jeunesse, vous nous aiderez à faire du cher collège de Saint-Boniface que vous dirigez avec tant d'habileté et de dévouement, un foyer de lumières encore plus abondantes et plus fécondes, si c'est possible.

Vous êtes les bienvenus dans ce diocèse, dignes fils de saint Bernard, bons Pères Trappistes de Notre-Dame des Prairies (Saint-Norbert). Nous nous réjouissons à la pensée que vous êtes appelés à continuer dans le nouveau monde l'œuvre bénie des moines agriculteurs de la vieille Europe. L'histoire vous appellera les moines de l'Extrême-Occident, et nous, nous vous nommerons *nos insignes bienfaiteurs.*

Nous vous voyons avec joie auprès de nous, admirables chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, qui avez formé le noble dessein de faire revivre les traditions de ferveur, de régularité et d'études du clergé paroissial des premiers siècles. Chaque paroisse que vous fondez devient une forteresse pour notre foi et nos libertés. Soyez-en à jamais bénis.

Excellents Frères de la Société de Marie, continuez votre belle œuvre éducatrice au milieu de la bonne population de Winnipeg. Le fait que vous tenez en France une place d'honneur à l'avant-garde de la docte phalange des éducateurs, et les succès qui couronnent vos travaux aux États-Unis, nous donnent confiance en vous. *Excelsior!* Allez de l'avant!

Pourrons-nous vous louer et vous remercier suffisamment, ô vous, généreuses filles de la vénérable Mère d'Youville, Sœurs Grises de Montréal? Un hôpital, un orphelinat, deux écoles industrielles, un pensionnat, plusieurs écoles élémentaires et un noviciat pour alimenter tant d'établissements, voilà votre riche mais lourde part d'héritage dans ce diocèse. Vous en avez même franchi les limites pour aller jusque sur les places inhospitalières du Mackenzie, et demain, peut-être, vous serez au pôle nord, afin de soulager ceux qui souffrent, d'instruire les ignorants et d'être les mères des pauvres petits orphelins.

Laissez-nous vous adresser les paroles de nos saints livres : *Benedictio Domini super vos, benedicimus vobis de domo David.* « Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, nous vous bénissons au nom du Seigneur. » (T., c. XXVIII, v. 8.)

Honneur à vous aussi, infatigables Sœurs des Saints Noms de Jésus-Marie de Montréal! Vous tenez haut et ferme, à Winnipeg, le drapeau de l'éducation catholique, et vous y avez conquis l'estime, le respect et l'admiration de tous. Vous êtes l'honneur de la religion. Puissent vos vides douloureux se combler bientôt. Croissez et multipliez-vous. (Genes., c. I, v. 22.)

N'est-ce pas vous, fidèles Compagnes de Jésus, que la bonne Sainte-Anne d'Auray, gardienne du berceau de votre noble Institut sur la terre bretonne, a envoyées

au secours de nos pauvres Missions du Manitoba et du Nord-Ouest, qui ont grandement besoin de votre dévouement d'éducatrices habiles et expérimentées? Le cri de votre vénérée Mère Fondatrice a été entendu. *Sitio*, « J'ai soif ». Vous continuerez à sauver beaucoup d'âmes dans ce pays, et vous serez plus que jamais les bénies de Jésus, dont vous êtes les Compagnes si fidèles.

Voilà, nos très chers frères, nos fermes appuis, et, certes, nous en avons grand besoin.

Nous n'ignorons pas que les ennemis de notre sainte foi et de nos libertés religieuses et nationales ne dorment point, mais ils trament, dans l'ombre, de nouveaux projets plus iniques peut-être que les premiers. Forts du secours de Dieu que nous implorons, et sachant fort bien que notre cause est la sienne, nous ne craignons pas nos ennemis ; mais nous oserons dire, comme le grand saint Hilaire, que nous craignons trois choses : *Mihi metus est de periculo mundi, de silentii mei reatu, et de judicio Dei.* (*Hilar. ad Const.*)

Nous craignons le *péril social*, le *crime de notre silence* et le *jugement de Dieu.*

Oui, la stabilité même de l'ordre social est ébranlée par les doctrines perverses et l'audace impudente de certains hommes qui semblent établir en principe que les catholiques n'ont aucun droit dans ce pays, que la force est le droit et que le nombre est la loi, et c'est là ce que nous appelons le *péril social.*

Nous redoutons notre propre faiblesse lorsqu'il s'agira d'élever la voix même pour condamner les forts et les puissants ; par-dessus tout, nous craignons que les désordres publics ou secrets, les injustices criantes dans les affaires, les abus de boisson et autres qui règnent dans le pays provoquent la colère de Celui qui châtie les na-

tions ici-bas, parce qu'elles ne franchiront pas le seuil de l'éternité.

Ce n'est pas que nous craignions la souffrance. Le disciple n'est pas plus que le maître, selon la belle parole de saint Ambroise : « C'est la vocation d'un évêque de souffrir », *Patiar, quod est episcopi.* Toutefois, nous ne pouvons nous défendre de quelque inquiétude.

Plusieurs d'entre vous, nos très chers frères, seront sans doute surpris d'apprendre que certains établissements religieux sont dans un état précaire, et que le pays ne donne pas toujours le pain quotidien aux prêtres de Jésus-Christ.

Aussi, nous éprouvons un immense besoin de secours d'en haut et nous le solliciterons par une prière commune et fervente.

Nous désirons que les communautés religieuses adressent au ciel des supplications ardentes, et qu'elles offrent leurs sacrifices, leurs pénitences, leurs communions et des pratiques spéciales de dévotion afin que nous obtenions nos écoles catholiques.

Nous voulons que, dans chaque école, on récite chaque jour trois *Ave Maria* à cette intention spéciale, bien expliquée aux enfants.

C'est pour nos chères écoles que nous ferons publiquement les exercices du beau mois de Marie. et qu'on continuera à réciter les « cinq *Pater* et *Ave* » déjà prescrits à la fin de la grand'messe et de la bénédiction du Très Saint-Sacrement ; seulement, on y ajoutera les invocations suivantes :

« Sacré cœur de Jésus, ayez pitié de nous ;

« Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous ;

« Saint Joseph, priez pour nous ;

« Bonne sainte Anne, priez pour nous ;

« Saints du Canada, priez pour nous. »

Nous profitons de cette circonstance pour déclarer que tout prêtre muni de la juridiction dans ce diocèse pourra continuer à l'exercer, et que, pour toute question touchant à l'administration des sacrements ou à la discipline ecclésiastique, on devra s'en tenir aux décrets du premier concile de Saint-Boniface, approuvés par le Saint-Siège. L'oraison *De mandato* sera : *Ad postulandam charitatem.*

En terminant, nos très chers frères, nous supplions instamment la Divine Bonté de vouloir bien vous combler de ses abondantes bénédictions afin que, selon la parole de l'Écriture, vous soyez toujours ce peuple agréable à Dieu et empressé à toutes sortes de bonnes œuvres. (Tit., c. II, v. 14.)

Vous goûterez alors la paix et la joie dans le Saint-Esprit (Rom., c. XIV, v. 19), en retour de votre fidélité.

Que le Dieu qui élève les âmes et éclaire les intelligences vous donne santé, vie et bénédiction ; à lui seul gloire, honneur et actions de grâces dans les siècles des siècles.

Sera le présent mandement lu dans toutes les églises et chapelles de notre diocèse où se fait l'office public, et au chapitre de toutes les communautés religieuses, le premier dimanche après sa réception.

Fait à Saint-Boniface, le 19 mars, fête de Saint-Joseph, et jour de notre consécration épiscopale, sous notre seing et sceau et le contre-seing de notre secrétaire.

† L. P. ADÉLARD, O. M. I.,
Archevêque de Saint-Boniface.

Par mandement de Sa Grandeur l'Archevêque de Saint-Boniface.

Joseph GEORGE, prêtre, O. M. I.,
Secrétaire, *pro temp.*

II

DEUX OUVRAGES D'UN OBLAT DE MARIE[1].

Les deux volumes que nous présentons à nos lecteurs ne sont déjà plus nouveaux. Il y a environ deux ans que le premier a paru, et le second est en vente depuis une dizaine de mois. On s'étonnera que nous ne les ayons pas annoncés plus tôt ; mais, outre qu'ils sont écrits en anglais et qu'ils ont, par là-même, moins d'intérêt pour nous, qui pouvait deviner que John Priestman cachait le nom d'un Oblat de Marie, du R. P. John FITZPATRICK ? Il était, d'ailleurs, préférable, avant de louer un des nôtres, de le laisser louer par des étrangers.

Les éloges n'ont pas manqué à l'auteur de *God's birds* (les Oiseaux du bon Dieu). En Angleterre et en Amérique, les principaux organes de l'opinion catholique ont rendu compte de son ouvrage, et tous l'ont fait dans les termes les plus favorables. La *Dublin Review* y trouve « condensé le résultat de longues études et d'une érudition très étendue ». — « Pourvu d'une vaste érudition tempérée par une tendre piété et rehaussée par une riche imagination, non moins que par un grand bonheur dans l'expression de ses idées, l'auteur, dit l'*Irish Ecclesiastical Record*, nous a donné un charmant volume ». Il est, au dire du *Freeman's Journal*, « ravissant comme la voix des habitants de l'air dont il traite ». « — On ne pouvait, ajoute *le Dublin indépendant*, souhaiter un livre plus charmant sur ce charmant sujet. » Toutes ces appréciations se résument dans celle du *Weekly Register :* « Cet ouvrage fait honneur à celui qui l'a écrit et au clergé catholique en général. »

(1) *God's birds*, by John Priestman, London, Burns and Oates. — *Father Faber's May Book*, compiled by an Oblate of Mary Immaculate, London, Burns and Oates.

« Tous les oiseaux sont à Dieu, lisons-nous au début, mais ceux de la Bible lui appartiennent à un titre spécial, car, de même que les hommes mettent des oiseaux en cage pour jouir de leurs chants, ainsi Dieu en a-t-il placé dans nos saints livres afin qu'ils y glorifient son nom. »

Ce sont ces derniers qui font l'objet de *God's birds*, une charmante plaquette d'une centaine de pages, petit format in-quarto. Elle renferme dix-sept chapitres, dont chacun, ou à peu près, forme une courte monographie d'un des oiseaux les plus souvent mentionnés dans la Bible.

Ceux dont le nom revient plus rarement dans les pages sacrées sont réunis et traités sous un titre commun. On y trouve reproduits les principaux passages de l'Écriture concernant les oiseaux en général, et *tous* ceux qui ont trait à un oiseau déterminé. Ce n'est pas à dire que le R. P. Fitzpatrick se borne à une simple nomenclature. Les textes qu'il rapporte sont toujours bien amenés. Il fait parler tour à tour le Saint-Esprit, les naturalistes, les poètes et les saints. Ses citations sont entremêlées de légendes naïves, de pieuses allégories, de descriptions charmantes. On dirait un filet ourdi avec art et délicatesse autour de chaque oiseau et lui servant à la fois de cage et de parure. Ce n'est pas un livre d'exégèse, et quelle clarté les textes n'empruntent-ils pas au commentaire qui les accompagne ! Ce n'est pas un livre d'histoire naturelle, et que de détails intéressants on y rencontre ! Ce n'est pas un livre de poésie, et elle y déborde de toutes parts. Ce n'est pas un livre de piété, et toutes les pages en sont pénétrées. Il est également à sa place sur la table d'un salon et dans le parloir d'une maison religieuse.

Mieux que tout ce que nous pourrions dire nous-mêmes,

quelques extraits aideront le lecteur à se former une idée de l'ouvrage et du talent de l'auteur.

Maître corbeau a l'insigne honneur d'être nommé le premier dans la Bible. Le R. P. Fitzpatrick le trouve moins noir qu'il ne semble l'être en réalité. Encore un peu et il le préférerait à la blanche tourterelle. « L'irisation de son aile, dit-il, peut soutenir favorablement la comparaison avec celle du cou de la colombe. Plus d'une fois, j'ai contemplé les deux oiseaux prenant leur nourriture côte à côte, et ces couleurs jumelles qu'on dirait découpées dans le premier des arcs-en-ciel, brillant d'un même éclat sur le fond noir des plumes du corbeau et sur le fond blanc de celles de la colombe, de beaucoup préférées aux premières, me rappelaient cette consolante promesse de Notre-Seigneur nous assurant que son Père céleste fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les pécheurs. »

Vous ne devineriez pas d'où vient à la huppe cette jolie touffe de plumes qui orne sa tête ? Le voici : « Un jour que Salomon traversait le désert, il allait succomber sous le poids d'une chaleur accablante, quand une troupe de huppes vint se placer, comme un nuage, au-dessus de sa tête afin de le défendre contre les rayons brûlants du soleil. Pour les récompenser du service qu'elles lui avaient rendu, il promit de leur accorder la faveur qu'elles voudraient. Les huppes exprimèrent le désir de porter une couronne d'or semblable à celle du roi. Mais voilà que, poussés par la jalousie, les autres oiseaux se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre. Celles qui survécurent, regrettant leur convoitise première, s'en retournèrent auprès du roi et lui demandèrent à ne porter désormais qu'une couronne de plumes. Si quelqu'un doute de cette histoire, il n'a qu'à bien regarder la première huppe qu'il rencontrera

et il la verra, consciente de l'antique gloire de sa race, incliner et redresser la tête, baisser son aigrette pour la relever ensuite et se regarder avec complaisance dans le miroir de toutes les flaques d'eau. »

On sait que le coucou n'a pas de nid et qu'il dépose ses œufs dans celui du voisin. Une légende bohémienne va nous apprendre pourquoi. « Les heureux habitants de l'air étaient, une fois, occupés à construire leurs nids, quand arriva l'Annonciation de la Vierge. Tous suspendirent le travail en l'honneur d'un aussi saint jour. Seul, paraît-il, le coucou refusa de chômer cette grande fête, et, en punition de ce manque de respect, il fut privé de nid pour toujours. » Pauvre coucou !

Dans le *larus* de la Vulgate on peut voir, non seulement le coucou, mais encore la mouette de mer, oiseau commun en Palestine. Et l'imagination de nous ramener dix-huit siècles en arrière pour nous faire contempler ce tableau :

« Le soir commence à étendre son ombre sur la mer de Galilée, et Jésus dort dans la barque ballottée par la tempête. Une mouette attardée suit le sillage, luttant bravement contre l'orage déchaîné, poussant des cris aigus qu'on dirait échappés d'une poitrine humaine, se laissant tomber, par intervalles, pour s'y reposer un instant sur le sein de la mer en courroux. Et quand Jésus se lève pour apaiser les vents et les flots, il semble montrer du doigt le courageux oiseau qu'on aperçoit encore, dans l'obscurité de la nuit qui avance à grands pas, reposant sur les vagues aussi tranquillement que sur sa couvée : bel exemple de confiance pour ses disciples, tandis qu'il leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Le pélican est l'emblème de l'amour maternel. Il mérite la réputation dont il jouit, s'il est vrai, comme on le

dit, qu'il s'ouvre la poitrine pour faire boire son sang à ses petits, quand il n'a plus rien à leur donner en nourriture. Mais voici ce qu'il en est en réalité.

« Cet oiseau vit des fruits de la pêche. Il porte suspendu à son cou un sac élastique pouvant contenir, à ce qu'on assure, une dizaine de litres. C'est dans cette poche qu'il met le poisson à mesure qu'il le prend. Lorsqu'il veut l'en retirer pour s'en nourrir, lui et sa couvée, il est obligé de presser contre sa poitrine l'extrémité de la mandibule supérieure, et ce point rouge, aperçu au milieu des plumes toutes blanches, produit l'effet d'une goutte de sang. Telle est, sans nul doute, l'origine de la légende qui met autour du pélican une auréole de gloire et d'honneur. »

A un enfant de la verte Érin, la vue d'un nid dépouillé de son trésor et mis en pièces rappelle tout naturellement une scène d'éviction en Irlande.

« Dans ses heureux jours, sur cette terre infortunée, en regardant avec orgueil sa douce compagne et ses tendres petits pressés autour de lui, plus d'un avait dit, comme Job : « Je mourrai dans mon petit nid ! » Mais, à présent que ce nid est détruit et que ses débris gisent épars le long de la route, le père et la mère, dans l'amertume de leur chagrin, évoquent le souvenir de leurs illusions évanouies, lui, renonçant déjà à l'espérance, elle, s'y attachant encore comme à une amie qui console et fortifie, tandis que, tout près d'eux, leurs enfants, uniquement sensibles aux peines de l'heure présente, font entendre des cris étranges et nouveaux. »

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux concernant les oiseaux de la Bible, c'est que la chauve-souris — une amie que tant de personnes désirent voir à une si grande distance — ait été placée parmi eux, quoique mammifère, et non à côté de la souris, sa cousine, sur la liste des

animaux impurs dont l'usage était défendu par la loi. Cette flatteuse classification, suivie d'ailleurs par Spencer, Scott et plusieurs autres poètes, inspire au R. P. FITZPATRICK la pieuse réflexion que voici :

« Lorsque je vois, dans la Bible, comment les auteurs sacrés, écrivant sous l'influence divine, ont compté la chauve-souris au nombre des oiseaux du bon Dieu — en dernier lieu, il est vrai, mais parmi eux, tout de même — bien que, de sa nature, elle n'ait aucun droit à cette place, une pensée me rend heureux : je me plais à espérer, comme une faveur à laquelle je n'ai aucun titre en rigoureuse justice, mais sur laquelle l'infinie bonté de Dieu me permet de compter, que l'ange du Seigneur, guidé par le même souffle de l'Esprit-Saint, écrira mon nom quelque part, ne fût-ce qu'à la fin de la dernière page, dans le Livre de vie. »

Le R. P. FITZPATRICK étant prêtre et missionnaire, nul ne peut s'étonner qu'il prêche un peu, même lorsqu'il écrit. Mais ses sermons sont de ceux où l'on ne dort pas. En voici deux spécimens :

« On peut affirmer, dans plus d'un sens, que le coucou s'est fait un nom. Il le dit, ou plutôt, selon la remarque de Wordswarth, il le crie à tout passant. C'est au point qu'en plusieurs langues, en anglais, en français, en arabe, ce mot a passé de la langue de l'oiseau dans celle de l'homme. Je me souviens d'avoir entendu, à minuit, un coucou répéter son nom à la jeune lune, de peur qu'elle ne l'oubliât dans sa course.

« Le coucou fait encore exception en ceci : on l'aime, quoiqu'il parle toujours de lui-même, et il ne fait jamais plus de plaisir aux autres que lorsqu'il cherche sa propre satisfaction. Prenons garde de l'imiter, nous ne serions pas aussi heureux. La note monotone du coucou n'a pas besoin d'excuse, si nous nous rappelons qu'au dire des

Hindous elle est une invocation continuelle de Dieu. »

Après le coucou, le paon. Il nous vient de l'Inde. Les vaisseaux de Salomon l'amenèrent en Palestine avec le singe, son compagnon de voyage. Des paons et des singes faisant ensemble la traversée, que ce devait être comique ! « Il me semble voir les paons se panader chaque jour au soleil, écrit le R. P. FITZPATRICK, et, avec une satisfaction manifeste, déployer sous les yeux des marins émerveillés leur queue aux prismatiques et luxueuses couleurs. Puis, quand les matelots, habitués à cette représentation, se furent éloignés un à un, les oiseaux, faute de spectateurs plus distingués, firent de leur mieux pour gagner l'admiration des singes. Ceux-ci, qui pourrait en douter ? ne manquaient pas de contrefaire les paons. Ils imitèrent sans trop de peine la voix criarde et le port majestueux et fier de l'oiseau ; mais c'est en vain qu'agitant vivement et enroulant leur pauvre et maigre appendice, ils auraient essayé de faire la roue. Cette dernière partie du programme, ils laissèrent à d'autres le soin de la remplir... aux messieurs et aux dames qui, parés de leurs plus beaux atours, se prélassent et se pavanent, cherchant à fixer tous les regards. »

Concluons cette série, déjà trop longue, de citations par une page où il nous semble qu'on trouve réunies les qualités principales de l'auteur.

« Adoratrices du feu, les hirondelles suivent l'astre du jour dans sa marche et érigent sous plusieurs ciels leurs mignons sanctuaires en l'honneur de celui qui a « établi « son tabernacle dans le soleil ». Peut-être celles que nous voyons arriver parmi nous sont-elles de petites pèlerines revenues de leur voyage annuel en terre sainte, car il y en a plusieurs espèces en Palestine et aux autres pays bibliques, et, là-bas comme ici, elles émigrent. Il est doux de penser qu'elles ont visité les

lieux où, durant la vie mortelle de Notre-Seigneur, des membres de leur famille construisaient leurs nids au bord du toit, peut-être, de la sainte maison de Nazareth, avec l'argile foulée par ses pieds sacrés, et prenaient leurs ébats dans le beau ciel bleu que ses yeux bénis aimaient à contempler.

« Une fois, loin, bien loin d'ici, sur une terre australe, je comptai environ trois cents nids d'hirondelles suspendus à une grande construction, du côté exposé au soleil. Sur la porte entr'ouverte de leurs jolis cottages, bâtis sur deux rangs, le long du toit et à des distances égales, comme des maisons bordant une rue, les heureuses petites ménagères se tenaient debout, et je pus les entendre babiller avec leurs voisines jusqu'à la fin du crépuscule. C'était un charmant spectacle, charmant et triste à la fois, car il me faisait soupirer après la patrie absente, comme soupirera toujours, à la vue des hirondelles, quiconque est loin de son pays.

« Hier seulement, semble-t-il, les hirondelles sont venues, et elles nous quitteront demain. Dieu dit à l'hirondelle, comme jadis le centurion au soldat : « Va ! » et elle part ; et une autre fois : « Viens ! » et elle arrive, et l'oiseau reconnaît la voix du Seigneur dans le mystérieux et irrésistible instinct qui le pousse, quand les jours se font courts et sombres, à traverser les continents et les mers pour trouver, avec un autre été, l'azur d'un nouveau ciel. »

« Nous sommes, nous aussi, des oiseaux de passage, car « nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, « et nous en attendons une que nous habiterons un jour ». Lorsque l'hiver de la mort arrivera, semblables à de jeunes hirondelles qui, pour la première fois, essayent la force de leurs ailes et s'aventurent en tremblant dans l'espace, nos âmes, se livrant, avec une confiance mêlée de crainte,

à la conduite de la Providence, prendront leur vol vers la demeure éternelle du ciel, où elles seront accueillies par notre Père céleste qui les réchauffera aux glorieux rayons de sa face et au contact de son cœur. »

En lisant telle et telle page, en voyant, par exemple, l'auteur se frapper la poitrine au souvenir des nids qu'il a dévalisés lorsqu'il n'avait pas encore douze ans, quelques-uns seront tentés de lui reprocher ce qu'ils oseront peut-être appeler sa naïveté et ses enfantillages. Mais, s'il avait moins d'innocence, parlerait-il aussi bien des oiseaux et serait-il aussi touchant ? Appartiendrait-il à la famille des saints et à celle des poètes ? François d'Assise réprimandait les bouchers, ces cruels, disait-il, qui égorgeaient ses frères les petits agneaux. Quant aux poètes, si tous ne sauraient pleurer de tendresse, comme Victor Hugo (1), sur les araignées et sur les limaces, ni chanter le baudet qui meurt sous les coups « pour n'avoir pas voulu écraser un crapaud » (2), du moins nous avertissent-ils, avec Wordsworth, de prendre garde « que dans nos plaisirs et nos fêtes entre jamais la souffrance du plus petit des êtres capables de sentir ». Or, a dit Joubert, il ne faut jamais, en poésie, penser autrement que les poètes, ni, dans les choses de la piété, autrement que les saints.

On se demandera, sans doute, quel but a eu en vue l'auteur de *God's birds*. Mais est-ce qu'il s'est proposé un but? Les oiseaux du bon Dieu ! Il se sera laissé tenter par un sujet si plein de promesses, et il aura fait œuvre d'ar-

(1) Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, l'affreuse scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux.
(*Les Contemplations*, liv. VI, XXVI.)

(2) *La Légende des siècles*, t. II, XIII.

tiste, sans se préoccuper autrement de l'utilité de son travail. Ce n'est pas à dire qu'il n'en ait aucune. D'abord, il intéresse vivement le lecteur. On ne saurait parcourir ces pages si attachantes sans tomber sous le charme. A mesure que passent devant nos yeux ces portraits faits de mains de maître, nous voyons en esprit et nous entendons les oiseaux dans les lieux mêmes qu'ils ont choisis pour demeure, sur la montagne, dans la lande, au bord des eaux. « Tantôt, c'est l'aigle qui plane au-dessus du Liban, dans l'azur du ciel où il est né; tantôt, c'est la douce tourterelle qui roucoule dans les oliviers du jardin de Gethsémani où elle a caché son nid. Ici, aux pâles lueurs de la lune, le pittoresque héron apparaît, debout sur un pied, au milieu des papyrus qui hérissent les rivages de la mer de Galilée ; ailleurs, la première volée d'hirondelles prend son essor vers le nord, où elle a hâte de venir jouir de notre premier été, et elle arrive parmi nous, portant encore, comme une bénédiction, sur les ailes quelques rayons du soleil radieux de terre sainte ; ou bien, spectacle plus émouvant encore, la poule rassemble ses petits sous ses ailes près de l'endroit où, de l'abondance de son Sacré Cœur rempli d'ineffables désirs et de regrets infinis, Jésus parla au peuple de Jérusalem des choses qu'il aurait voulu faire en sa faveur. »

Le R. P. Fitzpatrick n'a pas voulu seulement nous intéresser, il s'est encore proposé de rendre les oiseaux plus aimables à nos yeux. Pour épigraphe, il a choisi ce quatrain de Coleridge : « La meilleure prière est faite par celui qui aime le mieux — toutes les créatures, les plus petites comme les plus grandes ; — car le cher Seigneur qui nous aime — a fait et aime toutes choses. » Ce n'est pas difficile d'aimer les oiseaux, ils sont si aimables de leur nature ! Mais ici, combien ils le paraissent davantage dans le cadre où ils se présentent à nous et

où nous voyons Dieu lui-même les reconnaître pour siens, parler d'eux avec tendresse, les entourer de soins touchants, et conclure avec eux, non moins qu'avec nous, des pactes d'alliance !

Mieux connus et plus aimés, les oiseaux à leur tour nous aident à mieux connaître et à aimer davantage Celui qui les a faits.

Élien rapporte qu'un habitant de la Lybie, nommé Psaphon, ayant pris un certain nombre d'oiseaux, leur apprit à répéter ces mots : « Psaphon est Dieu. » Quand il les jugea suffisamment instruits, il les rendit à la liberté. Les oiseaux, en se dispersant, n'oublièrent pas leur leçon. A force de la leur entendre réciter, les Africains, frappés d'un prodige qu'ils ne pouvaient s'expliquer, finirent par croire que Psaphon était vraiment Dieu, et ils lui décernèrent les honneurs divins.

C'est une jolie fiction ! Mais elle est tout au plus une ombre bien pâle de cette vérité éclatante : que, de mille manières, par leurs nids, leur chant, leur vol, les oiseaux proclament hautement la providence du Créateur. Cela est doublement vrai des oiseaux de la Bible, dont Dieu a daigné nous parler lui-même par la bouche des auteurs inspirés, et tout particulièrement du petit nombre de ceux — vrais oiseaux du bon Dieu, en vérité ! — qui furent bénis par les paroles tombées des lèvres du Verbe incarné.

Et de même que les oiseaux connaissent Dieu, Dieu aussi les connaît. On n'a qu'à parcourir *God's birds* pour s'en convaincre. Lu comme il doit l'être, avec le souvenir bien présent à l'esprit que nous aussi, non moins bien que les oiseaux, nous sommes l'objet des tendres soins de la Providence, et que nous avons beaucoup plus de prix à ses yeux, ce livre ne peut que nous aider à rendre entièrement vraies ces consolantes paroles

du divin Maître : « Je connais les miens et les miens me connaissent. »

Ce compte rendu dépasse de beaucoup les limites que nous nous étions fixées, et nous n'avons pas encore parlé du *Father Faber's May Book*. Il est pourtant délicieux, ce volume de tout petit format, sous sa couverture d'azur, avec ses tranches dorées, surtout avec ses trésors cachés à l'intérieur. Pour en dire tout le bien qu'il mérite, le temps et l'espace nous font défaut. Heureusement que son éloge est facile à faire. Hormis la préface — une petite page — il n'y a pas dans ce livre une seule ligne, un seul mot qui ne soit tiré des œuvres du P. Faber. S'il en est ainsi, répondra-t-on, quel est le mérite de l'auteur? Mais c'est précisément d'avoir composé un excellent mois de Marie rien qu'avec des emprunts faits à l'illustre écrivain. La tâche n'était, d'ailleurs, pas aussi aisée qu'on pourrait le croire. Elle demandait beaucoup de travail, de jugement et de goût. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle a été accomplie avec un entier succès. On trouve dans ce livre, pour tous les jours du mois de mai, deux ou trois pages de prose, une pièce de poésie et, en guise de bouquet spirituel, une oraison jaculatoire rythmée. Peut-être, sur un ou deux points, l'ordonnance des sujets pourrait-elle prêter flanc à la critique, et nous avons regretté, dans ce volume comme dans le précédent, l'absence de toute table de matières; mais ce sont là des vétilles auxquelles il vaut mieux ne pas s'arrêter. Les extraits sont toujours faits avec discernement, et la plupart sont remarquables. La lecture de chaque jour n'est pas longue, elle ne demande que quelques minutes; mais combien elle est attrayante et instructive ! Chaque page de ce volume renferme une ou plusieurs fleurs sur lesquelles l'esprit peut aller butiner sans cesse, toujours sûr d'y trouver un miel abondant.

« Lorsqu'une bonne chose a été enfin bien faite, dit le *Weekly Register*, on s'étonne qu'elle n'ait pas été faite plus tôt. Tel est le cas pour le *Mois de Marie du Père Faber*. Mais l'auteur est un de ceux qu'on ne perd rien à attendre, car il semble avoir hérité, pour une bonne part, du talent poétique et de la tendre piété de l'écrivain dont il a fait une étude approfondie. On le voit, bien qu'il n'y ait pas un mot, dans le livre, qui ne soit extrait du P. Faber. »

Pour juger de l'habileté d'un orfèvre, il suffit de voir un diamant taillé de sa main. Le R. P. Fitzpatrick nous a livré deux bijoux. C'est plus qu'il n'en faut pour nous donner une juste idée de son talent et nous faire conserver les meilleures espérances. Nous lui disons donc en terminant : *Profer de thesauro tuo nova et vetera !*

REVUE

I. UNE LETTRE PONTIFICALE.

Notre très révérend et bien-aimé Père Général ayant présenté au Souverain Pontife, par l'intermédiaire de Mgr Tarozzi, secrétaire des lettres latines, sa récente circulaire sur la prédication, a reçu la réponse qu'on va lire. Le chef de la famille, heureux d'avoir été agréable, par l'hommage de sa piété filiale, au Vicaire de Jésus-Christ, s'empresse de transmettre à la Congrégation la bénédiction de Sa Sainteté Léon XIII, comme un précieux témoignage de paternelle bienveillance.

Reverendissimo Patri Ludovico SOULLIER, *superiori generali Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ.*

Exhibui sane Beatissimo Patri illud obsequii tui testimonium, epistolam videlicet quam nuper, de verbo divino enuntiando, ad alumnos Sodalitatis universos dedisti. Bene Ei grata fuerunt et pium officium et res. Laudavitque vigilantiam et sollertiam tuam, quum in præscriptis Ecclesiæ religiose amplectendis, tum vero in constitutionibus eximii Conditoris vestri tuendis confirmandisque, hac præsertim in parte quæ missionarios proxime attingit, quippe qui ministerio divini verbi sese devoverunt. Et quoniam eædem constitutiones jam apud vos, Deo adjuvante, probe vigent, eo certe vigebunt amplius atque uberius, accedente tam gravi hortatione tua, provectisque, ut accuratis, sacræ doctrinæ studiis. Id autem quo felicius eveniat, apostolicam ipse bene-

dictionem et tibi et universæ Sodalitati amanter impertiit : quam gaudeo me tibi posse nuntiare.

Tibi, reverendissime Pater, deditissimus

Vinc. Tarozzi,
D. N. Leonis XIII ab epist. latinus.

Romæ, ex ædib. Vatic., die xxiv apr. an. mdcccvc.

Voici la traduction de cette lettre :

Au très révérend Père Louis Soullier, *supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.*

Je n'ai pas manqué de présenter au Saint-Père le témoignage de votre piété, je veux dire la lettre que vous avez adressée récemment à tous les membres de votre Société, sur la prédication de la parole divine. Sa Sainteté a eu pour très agréable votre pieux hommage et votre lettre. Elle a loué votre vigilance et votre zèle soit à embrasser avec une religieuse affection les prescriptions de l'Église, soit à sauvegarder et à maintenir les constitutions que vous a données votre illustre Fondateur, surtout en ce qui regarde plus spécialement les missionnaires, qui se sont voués au ministère de la parole divine. Ces constitutions qui, grâce à Dieu, gardent toute leur vigueur parmi vous, ne pourront qu'exercer une action plus forte et plus fructueuse par le fait de vos graves exhortations et des progrès de la science sacrée, objet de tous vos soins. Pour aider à atteindre plus heureusement ce but, Sa Sainteté vous a donné avec affection, à vous et à toute la Société, la bénédiction apostolique, que je suis heureux de vous transmettre.

Je suis, très révérend Père, votre tout dévoué

Vinc. Tarozzi,
Secrétaire des lettres latines
de Sa Sainteté Léon XIII.

Rome, du palais du Vatican, le 24 avril 1895.

II. L'ESPRIT ET LES VERTUS DE Mgr DE MAZENOD.

Les *Petites Annales* ont annoncé déjà la publication du bel ouvrage du R. P. BAFFIE sur *l'Esprit et les Vertus de Mgr de Mazenod.* Voici la lettre que Mgr Mignot, évêque de Fréjus, vient d'adresser à l'auteur :

Fréjus, 24 avril 1895.

« MON CHER SUPÉRIEUR,

« J'écrivais, il y a quelques années, à Mgr Ricard, en achevant la lecture de sa *Vie de Mgr de Mazenod*, qu'il y avait lieu de regretter que le cadre et les proportions de son ouvrage n'eussent pas comporté une étude plus approfondie des vertus surnaturelles que le pieux évêque de Marseille avait pratiquées à un si haut degré.

« Il semblait qu'en traçant son plan, l'auteur avait compris que le soin de mettre en lumière la vie intime de son héros dût être réservé à l'un des fils spirituels du fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

« Je ne suis donc pas surpris que vous ayez assumé une tâche qui s'accorde si bien avec le penchant de votre cœur et les occupations habituelles de votre ministère.

« Montrer par des faits nombreux, par des exemples saisissants, par des anecdotes heureusement choisies, le long, le continuel travail de la grâce dans une âme généreuse et douée de la plus virile énergie, fournir par des témoignages irrécusables et accumulés la preuve que l'austérité de la pénitence et l'héroïsme du zèle ont brillé chez un évêque de nos jours avec un éclat qui rappelle celui qu'ont jeté les plus illustres pontifes, c'est là assurément rendre un véritable service à ceux auxquels votre ouvrage va offrir la plus attrayante comme la plus édifiante lecture : à vos propres confrères d'abord, qui vous devront de mieux connaître chacun

des traits qui composent la grande figure de leur Père et fondateur ; aux fidèles qui seront heureux de voir se perpétuer le souvenir d'un prélat dont le nom est resté populaire dans nos régions ; à nos séminaristes enfin, auxquels vous présentez l'argument le plus capable de confirmer les leçons que vous leur donnez sur la nécessité d'aspirer à la perfection sacerdotale.

« C'est en pensant à eux surtout que je vous félicite d'avoir si bien réussi à démontrer que les merveilles de la grâce ne cessent pas de s'accomplir dans les âmes fidèles à leur vocation. Plus d'un sentira en vous lisant le désir de se livrer complètement à l'action divine qui l'a conduit au séminaire et qu'il ne peut, sans infidélité et sans danger, contrarier par des vues humaines ou par de pusillanimes hésitations.

« Malgré la réserve que vous vous êtes imposée, plusieurs de vos appréciations paraîtront sévères ou inexactes à certains lecteurs. L'œuvre de Mgr de Mazenod a été si étendue, si personnelle aussi, qu'elle a dû forcément rencontrer des contradicteurs, et quoique vous disiez dans votre introduction qu'il est encore trop tôt pour la mettre en pleine lumière, il ne faudra pas vous étonner si, sur plusieurs points, vous ne rencontrez pas l'assentiment unanime des critiques.

« Mais, somme toute, je souscris bien volontiers aux paroles de votre introduction : « Nous ne croyons pas « que l'Église ait compté à travers les siècles beaucoup « d'âmes plus mortifiées, plus intérieures, plus éprises « de la gloire de Dieu. »

« J'ai toute espèce de motifs pour souhaiter à votre livre un succès qui sera avant tout un signe du résultat qu'il aura produit et du bien qu'il aura opéré.

« Agréez, mon cher Supérieur, l'assurance de mes sentiments dévoués. « † Eudoxe-Irénée. »

III. L'INCENDIE DE PONTMAIN.

Le dernier numéro des *Missions* était déjà imprimé lorsque eut lieu ce triste événement. Le R. P. Thiriet le raconte dans les *Annales de Notre-Dame de Pontmain.*

« Très calme avait été la matinée du 22 février. Les Pères missionnaires se préparaient dans la retraite aux travaux apostoliques, le départ pour les missions de carême devant avoir lieu le lendemain. Ils se trouvaient dans leurs cellules, les junioristes étaient en classe, le R. P. Supérieur célébrait, à la basilique, la messe de pèlerinage, lorsque, vers 8 heures et demie du matin, retentit du dehors le cri lugubre : *Au feu!*

« Des ouvriers avaient aperçu les premières flammes et donnaient l'alarme.

« En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Pères, Frères et enfants se précipitent du côté du danger, afin d'arrêter les progrès du feu. Hélas! tous nos efforts restent impuissants. Activée par le vent, la flamme s'élance de tous côtés dans les combles de l'édifice et dévore, en un clin d'œil, la charpente du toit. L'incendie ayant éclaté au-dessus du dortoir des enfants, sous la toiture de l'aile faisant face au chevet de la basilique, gagne immédiatement l'autre extrémité du couvent, où se trouve la chapelle intérieure. C'est à grand'peine qu'on parvient à retirer les saintes Espèces ; autel, statues, candélabres, tableaux, tout disparaît en quelques instants.

« En vain essaye-t-on de sauver les lits du dortoir, les habits des enfants ; il faut reculer devant le fléau et préserver les papiers et les meubles du premier étage.

« Les pompes de Landivy n'arrivent que deux heures plus tard. Cependant, la population de Pontmain, accourue au secours, se prête activement à l'organisation

du sauvetage. Admirable et bien digne d'éloges fut la conduite des quinze cents personnes qui firent la chaîne pendant sept heures sans désemparer. On remarqua surtout l'infatigable dévouement de nos junioristes.

« A quelle cause attribuer ce désastre ? Il est difficile de le dire. Toute idée de malveillance doit être écartée. Il est probable que le sinistre a été occasionné par des étincelles qui auraient couvé quelque temps sous les ardoises. C'est ce qui expliquerait l'intensité du foyer dès le début. Elle a été telle qu'on n'a pas même pu jeter par les fenêtres ce qui se trouvait dans les mansardes.

« Tout le mobilier qu'elles contenaient, les vêtements et les lits des enfants, les collections des *Annales*, les cantiques des missions, les livres du R. P. BERTHELON et de M. Bonnel sont en cendres.

« Toute la lingerie est perdue avec la moitié de la bibliothèque.

« De cette grande et belle maison récemment construite au prix de bien des sacrifices, il ne reste que les murs.

« Grâce au dévouement des religieux, et non sans
« danger, dit la *Semaine* de Laval, les archives, la caisse
« du sanctuaire, les registres, ont pu être sauvés. »

« C'est donc une perte considérable, puisque rien du mobilier n'était assuré. Nous attendions, pour le faire, l'achèvement complet du bâtiment et l'installation définitive.

« La perte la plus sensible pour les missionnaires est la disparition, en partie, de leurs manuscrits, fruits d'un long et persévérant labeur. Daigne Notre-Seigneur avoir pour agréable le *fiat* de notre résignation !

« L'immeuble était couvert par une assurance de 70 000 francs. La compagnie *l'Union* a évalué au chiffre

de 39 697 fr. 23 la part qu'elle prend à sa charge. C'est un appoint qui nous aidera un peu à réparer les dégâts.

« Dieu merci, il n'y a pas eu le moindre accident de personne. C'est ce qui nous console en ces tristes circonstances. Quel épouvantable malheur si le feu eût pris pendant la nuit ! Nos junioristes auraient été inévitablement la proie des flammes. »

Les réparations de la maison de Pontmain sont poussées avec activité et l'on peut espérer que le juniorat de Notre-Dame-d'Espérance sera reconstitué dans un avenir prochain.

IV. FUNÉRAILLES DU R. P. GARIN.

Les Canadiens de Lowell ont fait des funérailles grandioses à ce vétéran de l'apostolat. Le corbillard, précédé de quatre sociétés d'hommes ou de jeunes gens, avec drapeaux et bannières, d'une fanfare, d'un chœur nombreux, était entouré d'une garde d'honneur à cheval, et suivi d'un archevêque, de deux évêques, du maire, du clergé, de nombreux notables de la cité et des paroissiens de Saint-Joseph. Sur tout le parcours, une grande foule se pressait. Beaucoup de magasins et de maisons particulières étaient tendus de draperies noires ou autres emblèmes de deuil. Avant les obsèques, une foule qu'on a évaluée à près de 30 000 personnes avait défilé devant le corps du missionnaire, exposé dans l'église toute drapée de noir.

NOUVELLES DIVERSES

La maison du noviciat de Tewksbury, qui avait été la proie des flammes, sera reconstruite sur un plan nouveau, mieux adapté aux besoins de l'œuvre.

— Le R. P. AUGIER, Cassien, poursuit la visite de ses missions d'Afrique. Après avoir prêché la retraite annuelle aux Pères du Transvaal, il a dû se rendre dans le vicariat de l'État libre d'Orange.

— DÉPART DE MISSIONNAIRES. Le R. P. ANTOINE, visiteur du Mackenzie, s'est embarqué au Havre le 20 avril.

— Le 4 mai, se sont embarqués au Havre, avec le R. P. LECORRE, qui retourne à sa Mission de la Providence dans le Mackenzie :

Les RR. PP. HOUSSAIS, Gabriel-Marie, du diocèse de Nantes; LE GUEN, Joseph, du diocèse de Vannes ; VACHER (postulant), du diocèse de Vannes; tous trois destinés aux missions du Mackenzie; le R. P. ÉVAIN, Isidore, du diocèse de Nantes, destiné à la province du Canada.

Les FF. convers : DENNER, Joseph, du diocèse de Metz ; BŒCHSCHŒFER, Wilhelm, du diocèse de Paderborn; EISEMANN, Joseph, du diocèse de Fribourg-Bade, destinés aux missions du Mackenzie.

Les postulants convers : COSMAD, Vincent; LE RIO, Joseph; LE BARBIER, Jean-Pierre ; LE NOEL, Joachim; tous du diocèse de Vannes et destinés aux missions du Mackenzie; le postulant convers CADIO, Félicissime, du diocèse de Vannes, destiné aux missions de Mgr GRANDIN.

Les Sœurs postulantes : LECORRE, Eugénie ; DANIC, Hélène; PRONO, Françoise ; KERSURAN, Marie-Julienne ;

Cosmad, Jeanne-Marie; Melliner, Mathurine : toutes du diocèse de Vannes et destinées aux missions du Mackenzie.

La caravane du R. P. Lecorre rejoindra le R. P. Antoine, assistant général et visiteur des missions de l'Athabaska-Mackenzie, à Edmonton, à la fin de mai. C'est probablement le 29 mai que les missionnaires prendront la route de l'extrême Nord.

— Liturgie. Un indult autorise les membres de la Congrégation à faire l'office de Saint-Lazare selon le *propre* des Oblats de Saint-François-de-Sales de Troyes.

— Bibliographie. Viennent de paraître : *Le P. Laverlochère, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, apôtre de la baie d'Hudson*, par le R. P. Soulerin, o. m. i. Beau volume illustré. — Prix : 3 francs; fortes remises pour distributions de prix.

L'esprit et les vertus du missionnaire des pauvres. Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille et fondateur des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, par le R. P. Baffie, o. m. i., supérieur du grand séminaire de Fréjus. Un fort volume de près de 700 pages. — Prix : 3 fr. 50 ; *franco*, 4 francs.

Vie de Mgr *de Mazenod*, par Mgr Ricard, 3e édition. Cette édition contient autant de matière que les précédentes ; le format est à peu près le même. — Prix fort : 3 fr. 50.

Les éditeurs ont bien voulu consentir à une réduction de 40 pour 100, pour toute commande de 25 exemplaires.

Le IVe volume de l'ouvrage du R. P. Corne : *Le Sacrifice de Jésus.*

— Nécrologie. Les feuilles publiques ont annoncé la mort de Mgr Ricard, prélat de Sa Sainteté. Nos frères, nous n'en doutons pas, se feront un devoir de prier pour ce disciple et cet ami des Oblats, pour ce fils dévoué de Mgr de Mazenod.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 131. — Septembre 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

MISSION DE QU'APPELLE.

LETTRE DU R. P. CAMPEAU, PIERRE-THÉOPHILE,
AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Notre-Dame de l'Espérance,
Montagne de Tondre, janvier 1895.

Très révérend Père,

Depuis plusieurs semaines, je désire me transporter auprès de vous, mais j'ai souvent manqué les trains à raison de mes courses incessantes dans les réserves sauvages.

Notre retraite annuelle terminée, j'étais au lac Croche le 8 août. Je passai dans ce centre de Missions les mois d'août et de septembre, occupé à visiter les catho-

liques et les païens des réserves d'Osoupe, de Kiwishtaya, d'Otchapahowes, du Petit-Veau-Jaune et du Jishib. Ce sont là les cinq réserves différentes rattachées à la Mission du Saint-Cœur de Marie, lac Croche. Elles se suivent les unes les autres sur les côtes sud de la belle vallée de Qu'Appelle. Elles sont à 6, 9,15 ou 20 milles de notre église placée au centre, dans la réserve même d'Osoupe. Je donnai une dizaine de jours à chacune, occupé à visiter, à instruire les catholiques et les païens à domicile. Tous les samedis, j'étais à notre église pour les offices du dimanche. La piété, la foi de ces bons sauvages et de ces métis, leur fidélité à assister à tous les exercices, le jour du Seigneur, me consolent toujours beaucoup. En septembre, j'ai baptisé la sœur et le neveu d'Osoupe, deux adultes païens. J'ai aussi admis, comme catéchumènes, deux familles païennes. Je continuerai à les préparer dans le cours de cet hiver, et j'espère que, l'été prochain, ces bons catéchumènes deviendront les bien-aimés, les élus de Jésus et de Marie.

Un jour, je parlais à un de ces sauvages de la grandeur et de la puissance communiquées aux prêtres. Il me dit : « Ah! je te crois, tu dis la vérité. J'ai vu à Qu'Appelle les très grandes robes noires venues de bien loin. J'ai entendu leurs paroles fortes, et j'ai été touché au cœur. Wah! wah! j'étais content d'être là, moi. Quand ils ont promené dehors Celui que tu appelles *le Grand-Esprit de la communion*, wah! wah! je regardais bien et je disais en moi-même : « Geget mamanda wisiwak « ogon. Vraiment, ces prêtres font des choses grandes, merveilleuses. » Ces conversions, très révérend Père, sont la récolte précieuse des fruits de votre séjour mémorable au milieu de nous, à qu'Appelle.

Au commencement d'octobre, le R. P. Favreau et moi nous nous dirigions vers les trois réserves de Sauteux

et de Sioux-Assiniboines de la montagne d'Orignal, à 100 milles du lac Croche et à plus de 150 milles de Qu'Appelle. Nous avons, dans ces réserves éloignées, quelques catholiques, et plusieurs enfants de ces Indiens sont à l'école industrielle de Qu'Appelle.

Nous avons passé deux semaines au milieu de ces pauvres enfants des bois. Je promenai mon beau nez au milieu des miens — les Cris et les Sauteux — tandis que le bon P. Favreau déployait son zèle auprès des fiers Sioux-Assiniboines. Notre mission terminée, nous plions bagages et nous partons à l'aventure. Le temps était devenu très mauvais, le vent du Nord avec son souffle glacé nous apportait une neige abondante. Partout, de la montagne d'Orignal au lac Croche, la prairie était couverte d'un gros pied de neige. Dans les ravins, nous en avons parfois rencontré plus de 3 pieds. Une brume épaisse ne nous permettait pas de voir distinctement à plus d'un quart de mille de nous. Enfin, nous voilà partis, et, après avoir erré ici et là pendant plus d'une heure, nous trouvons notre chemin. La voiture roule à peine; souvent il nous faut descendre pour découvrir le chemin, ou battre la route afin d'ouvrir un passage à nos chevaux. Mais voilà la nuit, nous sommes encore en pleine prairie, impossible de distinguer le chemin. Que faire? Nous descendons de nouveau de la voiture, nous marchons de côté et d'autre, priant notre bonne Mère Marie. Nous distinguons clairement un grand chemin large de 10 à 12 pieds. Ce chemin, ouvert le jour même de notre départ des réserves, fut notre salut. Un Français, du nom de Desoraz, l'avait fait au moyen d'une grande charrue en bois, afin de conduire à leur bergerie plusieurs milliers de moutons, surpris par la tempête à plus de 9 milles de leur hivernement ordinaire. Nous remercions notre Mère Immaculée qui veille

toujours sur le missionnaire, et nous suivons cette grande route, tracée, on aurait dit, tout exprès pour nous. Vers 10 heures du soir, nous étions chez ce bon Français, M. Desoraz. Ce brave monsieur nous donna la plus bienveillante hospitalité. Nous avons consacré deux jours à nous occuper des familles catholiques établies en cette localité.

Le temps étant devenu plus favorable, nous poursuivons notre route vers le lac Croche. Arrivés à Qu'Appelle, vers la fin d'octobre, nous avons la consolation de rencontrer le R. P. Langevin.

Pour nous récompenser des misères et des difficultés de ce long voyage, notre puissante Reine du Ciel nous accorde la faveur, bien appréciée, de recruter dans ces réserves un enfant sauteux païen pour l'école du R. P. Hugonnard.

Après quelques jours de repos passés avec nos bons Pères, je fis une tournée chez mes bons amis les Sauteux et les Cris, des réserves de Paskwa, Maskawipihitang et Piepot. Je passai presque tout le mois de novembre au milieu des sauvages de ces trois réserves, courant ici et là, tantôt chez les catholiques, tantôt chez les païens. Tous les dimanches, j'étais chez Paskwa, où nous comptons plus de cent catholiques sauvages, sauteux et cris. Notre ami Piepot, encore fier païen, mais toujours bien disposé envers nous, m'a souvent parlé de vous, très révérend Père. « J'ai, dit-il, toutes ses fortes paroles dans mon cœur. Je pense quelquefois à l'ouvrage de cette grande robe noire. Lorsque tu lui écriras, dis-lui que Piepot le salue de loin. »

Depuis décembre dernier, je suis dans les grands bois de la montagne de Tondre. Le R. P. Perreault, actuellement au lac Croche, a passé près de vingt jours ici avec moi, afin de s'initier à la belle langue sauteuse. Grâce à

M. Denneby, notre excellent maître d'école ici, nous avons maintenant un petit orgue dans notre église. Le P. Perreault a obtenu une grande réputation comme musicien. Un de mes sauvages communiquait ainsi, en français, ses impressions sur notre orgue, alors touché par le bon P. Perreault : « Ah bin! c'est comme rien ça ; c'est une belle petite musique ça! Ah bin! c'est comme rien ça, ce Père-là la fait bien chanter, cette petite musique-là. »

Ce résumé de mes courses nombreuses dans les trois centres de Missions déjà mentionnés vous dit assez, très révérend Père, que je ne puis suffire à tous les besoins de mes Missions. Je cours tout le temps, je fais mon ouvrage à la hâte, et ainsi, je le constate avec peine, il m'est impossible d'opérer des travaux sérieux et solides.

Voici les réserves que je visite régulièrement :

1° Paskwa, centre de Missions, à 15 milles sud-ouest de Qu'Appelle ;

Maskawipihitavy, à 30 milles sud-ouest de Qu'Appelle ;

Piepot, à 45 milles sud-ouest de Qu'Appelle ;

Yellowsky, réserve à 80 milles de Qu'Appelle.

De chez Piepot, une fois l'année, je me rends dans cette dernière réserve, au lac Long. L'an dernier, j'y ai rencontré quelques sauvages catholiques, plusieurs païens et un bon nombre de métis.

2° « Montagne de Tondre », centre de Missions ;

Maskawikwaw, à 50 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Poor Man, à 70 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Days Star, à 75 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Gordon, à 60 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Lac Poisson, à 100 milles nord-ouest de Qu'Appelle ;

Lac des Noisettes, à 150 milles nord-ouest de Qu'Appelle.

Je visite une fois ou deux dans l'année ces deux dernières réserves, encore toutes païennes. Nous avons deux enfants de ces réserves éloignées, à l'école du R. P. Hugonnard. Dans mes récentes visites, j'y ai baptisé six enfants. Mes visites ne datent que de deux ans.

3° Osoupe, centre, à 60 milles est de Qu'Appelle ;

Petit-Veau-Jaune, à 50 milles est de Qu'Appelle;

Jishib, à 50 milles est de Qu'Appelle ;

Kiwishtaya, à 70 milles est de Qu'Appelle ;

Otchapahowes, à 80 milles est de Qu'Appelle;

Montagne d'Orignal, trois réserves, à 150 milles de Qu'Appelle.

Deux fois l'année, accompagné du R. P. Favreau, je visite ces réserves de la montagne d'Orignal. J'omets les autres postes dépendant de ces trois centres de Missions, et que j'ai aussi à desservir.

En 1887-1888, je ne visitais que les réserves de Paskwa, Maskawikwan et Osoupe. Quelquefois, j'allais faire une tournée dans la réserve d'Otchapahowes. Mais depuis, grâce à Dieu et à Marie, nous sommes entrés dans toutes les réserves qui forment aujourd'hui ces trois centres de Missions. Nous comptons maintenant partout de fervents catholiques, plus de cent enfants à l'école de Qu'Appelle, et plus de trente à l'école de ce centre, Maskawikwan. Ces nouveaux chrétiens sont, pour chaque réserve, un petit noyau qu'il s'agit de protéger et de développer. Nos enfants de l'école industrielle et de cette école pensionnaire, notre plus belle et plus consolante espérance, demandent des soins et une attention tout particuliers. Que vont devenir ces chers enfants, lancés dans les réserves dont la majorité est encore païenne, sans la vigilance et les visites réitérées du missionnaire ? Les païens, et même la majorité des sauvages protestants, paraissent encore insouciants ; mais les visites sui-

vies et prolongées, les marques de bonté, les conduiront bientôt au catholicisme. Dans leurs cœurs, ils aiment le prêtre missionnaire; ils aiment notre religion, et savent très bien établir la différence entre la religion prêchée par le prêtre et les fausses religions prêchées par les ministres protestants. Piepot, sollicité par l'agent de ces réserves de permettre au prêtre et au ministre presbytérien de bâtir dans sa réserve, répondit fermement, en présence de tous ses sauvages : « Je permettrai peut-être à la vraie robe noire (prêtre catholique) de bâtir dans ma réserve, mais à ces faux prêtres namiya, non. » Piepot, à son retour de Winnipeg avec le R. P. Hugonnard, disait, il y a deux ans, aux catholiques de sa réserve : « Ah ! je le crois, vous autres vous priez réellement, vous avez la bonne prière. » Que de païens influents j'ai entendu me dire : « Robe noire, c'est vrai, vous avez, *vous autres*, la bonne prière du Grand-Esprit ; je n'ai pas de confiance en tous ces faux prêtres qui courent dans nos réserves avec leurs femmes. » Les faibles résultats des ministres dix fois plus nombreux que nous, riches d'argent, de marchandises, de tous les moyens humains propres à assurer le succès de leurs œuvres, parlent en notre faveur, et disent bien haut que les sauvages sont de notre côté.

Ces ministres sont établis dans presque toutes les réserves qui forment les centres de nos Missions; ils dépensent tous les ans des milliers de piastres, distribuent des milliers de livres de marchandises, et cependant ils gagnent (du moins dans nos Missions) très peu de sauvages. Il est vrai que le livre bleu, au recensement, marque une grande majorité en faveur des protestants. Mais le chiffre publié dans le livre bleu, donnant le recensement des protestants sauvages, est un véritable mensonge. Que les ministres protestants donnent le nombre

vrai des sauvages baptisés, que les employés du gouvernement soient justes et impartiaux, et, comme je le démontrais dernièrement au R. P. Langevin, nous verrons la fameuse population des sauvages protestants diminuée de moitié. Ils ont du front et savent mentir, ces fiers enfants de Luther. La plupart de ces ministres sont salariés par la Société biblique. Alors, afin de se protéger et de s'assurer de riches salaires, ils mentent publiquement. Ils osent même inscrire comme protestantes des réserves encore toutes païennes. Voici les preuves de mes assertions :

La montagne de Tondre est une vieille mission protestante qui, d'après feu Mgr Taché, date depuis plus de quarante ans. Actuellement, il y a ici trois ministres chargés des réserves de cette agence. Dans l'opinion publique, la montagne de Tondre était, jusqu'à ces dernières années, une mission toute protestante. On disait partout : « Montagne de Tondre, *English mission.* » D'après le livre bleu publié par le gouvernement, les réserves de Gordon, de Day-Star et de Poor-Man sont des réserves protestantes. Le nombre inscrit des protestants de ces réserves est de trois cent cinquante sauvages. Pour me tenir, je suppose, dans le silence, on me donne depuis deux ou trois ans toute la réserve de Maskawikwan comme catholique. Voici maintenant le nombre réel des catholiques, des protestants et des païens des réserves de cette agence :

Population catholique des réserves de l'agence de la montagne de Tondre :

Maskawikwan, 88 catholiques ; tous les autres sont païens ; pas de protestant ;

Gordon, centre protestant, 18 catholiques, 36 païens ; le livre bleu donne cette réserve comme toute protestante ;

Poor Man, 9 catholiques, seulement 4 protestants; tous les autres sont païens; le livre bleu donne encore cette réserve comme toute protestante;

Day Star, 4 catholiques, pas un seul protestant; eh bien, c'est incroyable, le livre bleu inscrit comme protestante toute cette réserve;

Lac Poisson et des Noisettes, 8 catholiques; tous les autres sont païens.

Cette liste vraie, reconnue, approuvée dernièrement pour cette agence, est bien différente du recensement des sauvages protestants cité plus haut. J'ai envoyé mes notes au R. P. Langevin; il doit être en train de régler ces difficultés avec le département indien. Ainsi, au lieu de lire dans la liste 350 sauvages protestants, nous en lisons 94, ou au plus 100, pour tout ce district considéré par la Société biblique comme la riche moisson de l'Église anglicane. Je constate avec une grande joie les progrès de ce centre vers le catholicisme. En 1887, à mon arrivée ici, nous ne comptions pas un seul catholique dans les autres réserves. Nous avions alors 72 catholiques sauvages, tous de cette réserve, Maskawikwan. Aujourd'hui nous avons des catholiques dans toutes les réserves de cette agence, et nous comptons ici 127 catholiques sauvages. En 1887, nous étions très pauvres ici, nous n'avions pas même une maison pour les offices du dimanche. Aujourd'hui, grâce à la sage administration du R. P. Magnan, supérieur, nous possédons à la montagne de Tondre 160 acres de terre, une chapelle en pierre de 56 pieds sur 24, une cloche de 250 livres, consacrée par Mgr Pascal, une maison très convenable pour le missionnaire, un cimetière bien entretenu, etc. Nous possédons une maison-chapelle dans la réserve même de Gordon, centre protestant. Grâce à notre zélé maître, M. Denneby, nous avons pour les réserves de

ce centre une école pensionnaire très bien tenue, en bonne réputation auprès du gouvernement et des protestants. On dit encore montagne de Tondre, *English mission*, mais on ajoute : montagne de Tondre, *Roman catholic mission at Maskawikwan*. Ce qui s'est fait ici au sujet du recensement des sauvages protestants s'est aussi fait ailleurs. Le R. P. Favreau a fait cet été une grande tournée. En voiture, il a visité toutes les réserves des Sioux établies entre le fort Ellice et Brandon. Il a constaté que là aussi ces messieurs appellent et inscrivent comme toutes protestantes des réserves encore toutes païennes, ou dont la grande moitié est encore païenne. En octobre dernier, dans mon voyage aux réserves de la montagne d'Orignal, j'ai rencontré des presbytériens émerveillés des succès de M. Mac'Kay, ministre presbytérien, résidant au lac Rond, près des réserves du lac Croche. « Connaissez-vous, me dirent-ils, le divin M. Mac'Kay. Nous l'aidons beaucoup. Il a, n'est-ce pas, une grande école ! Il a converti presque tous les sauvages du lac Croche ! — Je connais très bien M. Mac'Kay. C'est un brave homme. Je le vois souvent ; je suis chargé des réserves du lac Croche. — Ah ! me dirent-ils, vous avez donc des sauvages catholiques dans ces réserves ? — Très certainement, messieurs ; toute la réserve d'Osoupe est catholique. Nous avons aussi des catholiques dans les réserves de Kirwichtaya, d'Otchapahower, du Petit-Veau-Jaune. Si vous ouvrez le livre bleu, vous lirez : population catholique des sauvages du lac Croche, 168 ; population protestante, 35. M. Mac'Kay a une école pensionnaire. Le gouvernement ne lui accorde la permission que pour 20 enfants. Nous avons à Qu'Appelle une école industrielle de plus de 200 enfants recrutés dans toutes les réserves. Nous avons, à cette grande école industrielle, plus de 40 enfants sauvages

recrutés dans les réserves du lac Croche. — Ah ! nous ne savions pas que la religion catholique fût si fortement établie dans les réserves du lac Croche ; nous lisons les annales protestantes, et d'après les rapports cités, nous pensions que tous ces sauvages étaient devenus presbytériens. »

Ces protestants tombaient des nues lorsque je leur dis franchement la vérité. C'est ainsi que ces ministres faussent le recensement des sauvages protestants partout où ils se trouvent.

Ces faits, très révérend Père, démontrent que le nombre inscrit des sauvages protestants est faux, et que l'hérésie n'a pas encore prévalu au milieu de nos Indiens. Ah ! si nous étions plus nombreux, si chaque centre de nos Missions avait un missionnaire, alors nous pourrions labourer et semer avec la ferme espérance de voir se réaliser ces paroles encourageantes que vous nous adressiez à l'école industrielle : « Avant dix ans, le catholicisme aura établi son empire dans toutes les réserves de cette vaste contrée. »

Maintenant, très révérend Père, votre bienveillante sollicitude me demande ce que je fais pour moi-même. Ah ! je dois vous l'avouer sincèrement avec toute humilité, je fais bien pitié. Je fais beaucoup pour les autres, je me donne de bon cœur à tous les travaux de mes missions, et je m'oublie. J'emporte du moins toujours avec moi le livre de nos saintes règles, que je baise tous les jours, comme pour me rappeler mes devoirs d'Oblat de Marie Immaculée.

Je corresponds souvent avec le R. P. Magnan, mon supérieur, et ainsi je suis moins dans la solitude. Lorsque je suis au centre, ordinairement je garde le Saint-Sacrement dans l'église, et Jésus Hostie est alors mon protecteur, mon gardien. Je suis presque toujours seul

en mission, et alors il me faut être à tout, pourvoir à tout, préparation des instructions, étude de la langue sauteuse, visites aux malades, visites réitérées aux païens, courses dans les réserves éloignées, courses chez les catholiques hors du traité sauvage et éloignés de mon église, visites à l'école de la réserve où j'enseigne le catéchisme tous les jours, lorsque je suis au centre ; confessions, décoration d'église... Tous les jours, l'ouvrage abonde et les travaux se succèdent sans répit. A toutes ces occupations, ajoutons celles de cuisinier, de bûcheron, d'homme d'écurie ; je suis encore tout cela. Alors, au milieu de toutes ces occupations de tous les jours, je tâche de me donner l'air d'un homme de prière. Je force sur les oraisons jaculatoires. Et lorsque mon ouvrage est fini, j'entonne un beau cantique en langue sauteuse ; puis, j'ajoute comme dernier refrain : Vive le missionnaire Oblat de Marie Immaculée, mais surtout vive le missionnaire des pauvres sauvages !

Pardonnez, très révérend Père, la longueur et la monotonie de cette lettre, écrite au milieu des soucis et de mes occupations de réserve. Accordez-moi, ainsi qu'à mes chers sauvages, une de vos meilleures bénédictions.

Agréez, révérend et bien-aimé Père, l'expression de mon affection respectueuse et dévouée en N. S. et M. I.

T.-P. Campeau, o. m. i.

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

MISSION DE LA VISITATION AU PORTAGE-LA-LOCHE.

LETTRE DU R. P. PÉNARD AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, Ile-à-la-Crosse,
11 avril 1895.

Très révérend et bien-aimé Père,

Voilà déjà bientôt deux ans que vous m'avez témoigné le désir d'avoir quelques détails sur mes travaux parmi les sauvages que je suis chargé d'évangéliser. Depuis lors, et dès auparavant d'ailleurs, j'ai pris la résolution de vous envoyer, un jour ou l'autre, un petit rapport sur la Mission de la Visitation au Portage-la-Loche, Mission dont je suis spécialement chargé depuis bientôt cinq ans. Mais, jusqu'ici, ç'a été pour moi tout le contraire de ce qui est arrivé à l'âne de la fable : la faim ne se faisant sans doute pas beaucoup sentir, ou du moins me faisant trouver que la rédaction d'un rapport n'était pas du tout une herbe très tendre; l'occasion trouvant toujours moyen de faire défaut, et, il faut bien l'avouer aussi, le diable de la paresse m'empêchant sans doute un peu, jusqu'ici je n'ai rien écrit du tout, en déplorant l'abstention des autres. Aujourd'hui, l'arrivée du R. P. Jouan à l'Ile-à-la-Crosse, me déchargeant à peu près complètement des soins que j'étais obligé de donner à la Mission Saint-Jean-Baptiste conjointement avec celle de la Visitation, je me décide enfin à secouer un peu ma torpeur. Je vous prie, mon très révérend Père, de ne point vous attendre à un rapport en règle. Je n'ai guère jamais su écrire, et, depuis que je suis dans le Nord, j'en ai à peu près complètement perdu l'habitude. Donc, je réclame d'avance votre indulgence pour la

défectuosité du fond et de la forme, eu égard à ma bonne volonté, qui est tout ce que je peux promettre.

Les sauvages du Portage-la-Loche ont été des premiers à entendre la bonne nouvelle de l'Evangile, parmi les peuplades du Nord-Ouest. Dès 1845, le vénéré M. Thibaut, dans ses courses à travers les prairies et les forêts du Nord, poussa jusque chez eux, et s'arrêta quelque temps sur la hauteur des terres qui sépare actuellement le vicariat de la Saskatchewan de celui du Mackensie, et qui est le véritable territoire de nos gens. Dès lors, ils commencèrent à entendre la bonne nouvelle, et dès lors aussi leurs cœurs s'inclinèrent à y correspondre, sans qu'ils pussent encore bien se rendre compte de ce dont il s'agissait, M. Thibaut ne parlant pas leur langue et étant obligé de se servir d'interprètes plus ou moins fidèles. Pendant le court séjour qu'il fit parmi eux, il dut donc se borner à préparer le terrain pour ces futurs ouvriers et à baptiser quelques enfants. Mais cette courte apparition du prêtre sur les hauteurs du Portage-la-Loche avait fait désirer le voir se fixer dans les environs.

Aussi, lorsque deux ans plus tard, Mgr Taché, dont nous déplorons si amèrement la perte aujourd'hui, et qui était alors tout jeune Père, s'en vint, accompagné de M. Laflèche, se fixer à l'Ile-à-la-Crosse, un grand nombre de sauvages du Portage s'empressèrent de franchir les cinquante lieues qui les séparent de l'Ile-à-la-Crosse pour venir entendre la parole du *Priant*. Bientôt ils purent le voir de nouveau chez eux, où Mgr Taché passa et repassa souvent au cours de ses nombreux voyages à Athabaska. Dans les trop peu nombreuses relations que j'ai pu me procurer sur les commencements de la Mission, je n'ai pas constaté que l'acceptation de la doctrine évangélique ait rencontré la moindre résis-

tance parmi les sauvages du Portage. S'il y eut des difficultés, et il y en eut de grandes, ce fut uniquement pour faire passer dans la pratique cette doctrine qu'on acceptait facilement en principe. Ce fut là la seule cause qui retint encore pendant quelque temps un certain nombre de sauvages dans l'infidélité. Peu à peu, cependant, ces résistances finirent par tomber, et, au bout de quelques années, tous étaient baptisés, si tous n'étaient pas des chrétiens parfaits.

Des chrétiens parfaits, il était bien difficile qu'ils le devinssent dans la position où ils se trouvaient. Aujourd'hui les choses sont un peu changées, grâce à un événement qui, dans le temps, a été regardé comme une calamité pour le pays. Alors, surtout en été, le Portage-la-Loche présentait l'aspect d'une véritable Babel. C'était, en effet, la grande voie de transport de la Compagnie d'Hudson pour faire entrer ses marchandises dans le Nord et pour en faire sortir ses pelleteries. Les barques arrivaient en flottilles nombreuses aux deux extrémités opposées du portage, et y débarquaient, avec des caisses et des ballots de toutes sortes, la population la plus mêlée qu'il soit possible d'imaginer : blancs de toutes les nations de l'Europe, métis de toute provenance, sauvages de toutes les tribus, s'y rencontraient et s'y coudoyaient, et faisaient toute autre chose que de s'édifier réciproquement. On ne pouvait d'ailleurs guère s'attendre à de l'édification mutuelle de la part de ce mélange de gens appartenant à toutes les religions possibles, et dont la plupart n'avaient point de religion du tout. Aussi nos sauvages, continuellement en contact avec ce ramassis de toutes les nations, ne manquaient point de s'en ressentir, et aujourd'hui, bien que ce va-et-vient ait heureusement pris un autre cours, la Compagnie ayant pris une autre voie pour ses transports,

ceux de nos sauvages qui ont été le plus mêlés à ce mouvement du grand portage, s'en ressentent encore d'une façon fâcheuse. Ce contact avec la population des berges de la Compagnie était d'autant plus déplorable pour ces sauvages nouvellement convertis, qu'il n'y avait point là de prêtre pour contre-balancer l'influence des protestants et des gens corrompus qui essayaient de les perdre. Le Père chargé des Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, déjà bien trop surchargé de besogne par ailleurs, devait se contenter de faire une courte apparition dans cette Babel, et ensuite confier les pauvres sauvages à la garde de leurs bons anges qui, de fait, les ont bien gardés, puisque les ministres protestants, qui rôdaient pendant tout l'été d'un bout à l'autre du portage, n'ont jamais pu en gagner un seul, ce qui est véritablement bien providentiel.

Cependant, les sauvages sentant eux-mêmes très vivement tout ce que leur position avait de pénible, au point de vue spirituel, commencèrent bientôt à demander instamment qu'un missionnaire vînt résider au portage même. Mgr GRANDIN, appréciant toute la justesse de leur demande, leur promit d'y faire droit aussitôt que possible, et sépara en droit la Mission du Portage de la Mission Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, en désignant la première sous le nom de *Mission de Notre-Dame de la Visitation*. Peut-être même cette séparation avait-elle été faite par Mgr TACHÉ lui-même. Toujours est-il qu'à partir de 1860, nous trouvons les deux Missions désignées chacune sous un nom spécial. Mais, pour le moment, c'est tout ce qui fut fait pour les sauvages; le manque de missionnaires empêcha Mgr GRANDIN de mettre ses promesses à exécution. Les Pères de l'Ile-à-la-Crosse continuèrent à visiter les sauvages aussi exactement que possible, mais sans pouvoir faire beau-

coup plus que par le passé. Cette situation se prolongea jusqu'en 1876. A cette époque, les instances des Montagnais étaient devenues plus pressantes; on leur demanda de bâtir d'abord une chapelle, ensuite on ferait en sorte de leur donner un missionnaire. La chapelle se bâtit, mais le missionnaire toujours promis ne venait pas, et l'église, qui se dressait triste et solitaire au bout de la grande pointe où on l'avait construite, finit par tomber en ruine avant d'avoir pu servir. Enfin, dans un de ses derniers voyages à l'Ile-à-la-Crosse, Mgr Grandin eut à subir des objurgations et des lamentations encore plus fortes que par le passé. Aussi, promit-il solennellement de faire l'impossible pour donner un missionnaire à ces pauvres gens. De fait, vers la fin de 1889, je reçus au lac Froid, où j'étais alors, mon obédience pour le Portage-la-Loche, avec l'ordre de m'y rendre au printemps suivant. Malheureusement, pendant l'hiver, on fut obligé de disposer, pour une autre Mission, d'un des missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse, et, au moment de m'embarquer pour me rendre au portage, je reçus une nouvelle obédience m'ordonnant de m'arrêter à l'Ile-à-la-Crosse, où j'aiderais le R. P. Rapet, tout en étant chargé spécialement de la Mission de la Visitation. De sorte que me voilà installé missionnaire attitré du Portage-la-Loche, mais résidant à l'Ile-à-la-Crosse, à 50 lieues de là. Au point de vue pratique, il n'y avait rien de changé. Je fis ce que je pus, mais ne pus rien faire de plus que n'avaient fait mes prédécesseurs; et je pus constater bien vite que c'était tout à fait insuffisant. Le territoire de la Mission de la Visitation est peut-être plus étendu que celui de la Mission de l'Ile-à-la-Crosse même; maintenant, sa population est au moins aussi nombreuse, et il est bien impossible qu'à de telles distances on puisse évangéliser suffisamment ces pauvres sauvages dans

quelques visites, toujours faites à la hâte. De fait, un grand nombre de sauvages restaient plusieurs années sans voir le prêtre, et la grande généralité mourait sans recevoir les sacrements. Pendant trois ans, je me multipliai et je fis des courses et des contre-courses à n'en plus savoir le nombre, mais sans pouvoir arriver à rien de bien sérieux; les distances nous tuent ici dans le Nord.

Enfin, en 1892, nous eûmes la visite de notre nouveau vicaire apostolique, Mgr Pascal. Il put constater, en partie, *de visu*, le besoin absolu que nous avions d'un nouveau missionnaire dans le district, et lui aussi nous le promit, mais sans pouvoir préciser le moment où il nous le donnerait. Cependant, dès lors, il fit faire un grand pas à cette Mission, en décidant que je passerais au moins six mois chaque année au Portage-la-Loche, règle que j'ai suivie aussi fidèlement que possible, depuis. C'était quelque chose, c'était même beaucoup; mais cette situation ne pouvait durer. Ne passant que trois mois de suite au Portage, il me fallait chaque fois visiter tous les postes éloignés, et ma résidence consistait en une course continuelle. En hiver, cela allait encore vaille que vaille. Mais en été, comme nous sommes sur la hauteur des terres, nous ne pouvons suivre le cours des rivières dans nos voyages. Il faut, par conséquent, voyager continuellement par terre, et par des chemins impossibles, marchant tout le temps, la chapelle et les vivres portés à dos d'homme, au milieu des marais tremblants et de la boue, dans l'eau jusqu'à la ceinture, avec la perspective de pouvoir, à chaque pas, tomber dans des fondrières sans fond. De tels voyages ne sont pas précisément des parties de plaisir. Un missionnaire résidant continuellement dans la Mission les évitera à peu près complètement, en choisissant son temps, au printemps, sur les dernières glaces, et à l'automne, sur les

premières, alors que le froid a rendu solides marais et fondrières. Mais avec ma résidence temporaire, il n'y avait pas à choisir ses moments. D'autre part, revenu à l'Ile-à-la-Crosse, je trouvais le R. P. Rapet surchargé de besogne, et, malgré toutes les peines qu'il se donnait, ne pouvant parvenir à diriger en même temps et son orphelinat et son immense Mission. C'était donc toujours, en arrivant, une nouvelle série de voyages qui m'attendaient. De sorte que, pendant les deux dernières années, on était toujours à peu près sûr de me rencontrer quelque part sur les chemins, mais à peu près jamais à la Mission, si ce n'est lorsque l'influenza me forçait à garder le lit. Ma vie étant ainsi partagée entre les voyages et l'influenza, mes forces se sont usées rapidement, et à trente et un ans, je me trouve presque bon à mettre au rebut. Vous pensez bien, mon très révérend Père, que ni le R. P. Rapet, ni surtout moi, ne poussions la perfection religieuse jusqu'à laisser Mgr Pascal absolument tranquille. La vérité c'est que, moi surtout, j'ai crié comme un blaireau, si tant est que les blaireaux crient, pour qu'il se dépêche de mettre fin à un état de choses qu'on ne nous avait présenté que comme provisoire.

Comme, de guerre lasse, on finit toujours par accorder aux importuns ce qu'ils demandent, Mgr Pascal a fini par nous accorder ce missionnaire, après l'arrivée duquel nous soupirions depuis si longtemps. Et bien que le R. P. Jouan lui fût à peu près indispensable à Prince-Albert, il nous l'a envoyé à l'Ile-à-la-Crosse, en me donnant mon *exeat* (de l'Ile-à-la-Crosse) pour la Mission de la Visitation. Je dois partir lundi prochain pour aller prendre possession, non pas de ma nouvelle Mission, puisque j'en ai déjà la charge depuis cinq ans, mais... comment dirais-je ? de ma Mission, enfin. Je

ne me figure pas du tout que je m'en vais dans un pays de cocagne, où les alouettes me tomberont toutes rôties dans la bouche. Je connais assez mon terrain pour savoir que j'aurai fort à défricher, et qu'il ne me faut point du tout dire adieu aux douceurs des voyages. J'en aurai probablement un tiers de moins à faire que par le passé, et je pourrai mieux choisir mon temps pour les faire. C'est toujours quelque chose, et cela me permettra de respirer un peu de temps en temps.

Jugez d'ailleurs vous-même de l'ouvrage qu'il y a à faire ici. La population totale relevant de la Mission de la Visitation est d'environ 440 catholiques, blancs, métis et sauvages compris, plus quelques protestants blancs, ou métis, auxquels il faut ajouter une poignée de Cris infidèles. Comme nombre, ce n'est pas beaucoup, quoique ce soit une de nos plus nombreuses chrétientés. Mais maintenant voyez les distances. Commençons d'abord par le lac de la Loche, centre de la Mission. Du côté est, où est bâtie la Mission, il y a une centaine de sauvages établis autour de l'église, dans un rayon de 1 lieue environ. Puis, tout à fait de l'autre côté du lac, à 3 lieues à peu près, il y a un autre groupe de Montagnais établis autour du fort de la Compagnie, groupe s'élevant de 60 à 70 personnes, les engagés de la Compagnie compris. De là, en gagnant à l'ouest, nous trouvons à 7 ou 8 lieues le lac Poisson-Blanc ; environ 50 sauvages sont établis sur ses bords. A 4 lieues au nord, le petit lac Brochet, population mélangée et flottante de Cris, de Montagnais et de métis venant du côté d'Athabaska, et priant quand ils en ont le temps ; ce sont, sans contredit, mes plus mauvais paroissiens. Je n'ai même jamais pu les dénombrer exactement. Pour la plupart, il me serait impossible de dire au juste dans quelles relations ils sont les uns par rapport aux autres

et quel lien de parenté existe entre eux. Ce seront mes *partes infidelium.* Avec le secours de Dieu et les prières de mes frères, que je sollicite très humblement, j'espère parvenir un jour à mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Quittons ces tristes lieux et revenons au lac Poisson-Blanc, qui heureusement ne se ressent pas trop de ce mauvais voisinage. Puis, de là, continuons notre route toujours à l'ouest. Nous ne rencontrerons sur notre chemin que des bois, des marais sans fond, des lacs, des rivières sans ponts, et encore des rivières, des lacs, des marais et des bois; il faudra faire environ 18 ou 20 lieues avant de rencontrer un semblant d'habitation. Et puis nous sommes sur les bords du lac Brochet (moyen), où nous trouvons établies une demi-douzaine de familles. Bonnes gens, mais très ignorants en fait de religion; les plus vieux pourraient sans doute compter le nombre de fois qu'ils ont vu le prêtre, et je ne pense pas que le nombre total soit bien élevé. Puis, quand nous aurons évangélisé ces quelques familles, poursuivons encore notre route, en déviant un peu au sud-ouest. Au bout de 12 à 15 lieues, nous arrivons au grand lac Brochet, limite de ma paroisse de ce côté. Je m'y suis déjà rendu deux fois, et je crois qu'avant moi le R. P. Le Goff s'y est rendu aussi souvent. Ce sont les seules visites que jamais missionnaire ait faites à cette place déshéritée. Ici également cinq ou six familles bien disposées, mais très ignorantes. Nous voilà rendus à plus de 40 lieues de notre Mission de la Visitation, bâtie sur la rive est du lac la Loche. Retournons-y, et revoyons un peu en passant les sauvages que nous avons déjà visités en venant. Puis, après nous être reposés un instant à la Mission, prenons le chemin du nord-est. Ici, nous sommes tout à fait sur la ligne de partage des eaux, dont nous avons longé plus ou moins la première

assise dans notre précédent voyage. Dans notre voyage au nord-est, nous rencontrerons moins de marais et de marécages, mais des monts, des vaux, des rivières qui se changent souvent en torrents, puis des montagnes et des gorges, des collines et des vallées ; selon l'état des chemins, nous traverserons une fois, deux fois ou trois fois la petite rivière Athabaska, et, au bout de 25 lieues, nous arriverons au lac du Cygne. Si l'on nous attend, nous y trouverons réunis une cinquantaine de sauvages, sinon il faudra aller les chercher aux alentours, peut-être à 20 lieues de là, quelque part dans les bois. Que l'on nous attende ou que l'on ne nous attende pas, il est bien probable que les gens du lac au Bouleau, ainsi nommé sans doute parce que par là il n'y a pas de bouleaux du tout — pour moi, c'est toujours bien en vain que j'en ai cherché autour de ce lac — il est bien probable, dis-je, que les gens du lac au Bouleau n'auront pas pu venir. Une petite douzaine de lieues encore, s'il vous plaît ; une fois partis, cela en plus ou en moins ne fait pas grand'chose à l'affaire. Seulement, comme le sentier court tout le temps sur le bord de la rivière, prenez bien garde de ne pas faire un faux pas, vous pourriez tomber d'une hauteur de 50 ou 60 mètres tout droit dans la rivière qui mugit au pied de ces rochers taillés à pic, et prendre un bain qui pourrait bien être le dernier. D'ailleurs, si c'est en été, il est probable que le voyage se fera en canot, et nous n'aurons à nous garder du déboulis que dans les portages. Par ailleurs, nous ne serons exposés qu'à chavirer ou à crever notre canot. Le résultat serait probablement le même dans les deux cas, mais dans le dernier la chute serait moins haute. Si nous pouvons arriver sans accident au fameux lac du Bouleau, nous y trouverons cinq familles, si la bande est au complet. Comme au lac du Cygne, ce sont

de bien bonnes gens, mais malheureusement, eux aussi, retirés au fond des bois, n'ont point vu souvent le missionnaire, et conséquemment sont fort ignorants. Après les avoir évangélisés pendant quelques jours, nous reprendrons le chemin de la Mission, toujours aussi agréable qu'en venant, et au bout de nos 37 lieues, nous y arriverons de nouveau. Puis, si vous voulez reprendre le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, mon très révérend Père, en descendant la rivière la Loche, juste à la sortie de cette rivière dans le lac de Bœuf, à une douzaine de lieues de la Mission de la Visitation, vous trouverez encore une petite bourgade d'une demi-douzaine de familles. Ce sont mes meilleurs chrétiens ; c'est pour cela que je les ai réservés pour la bonne bouche. Vous ne manquerez certainement pas de vous arrêter un instant, au moins pour serrer la main à ces braves gens. Et vous aurez visité la Mission de Notre-Dame de la Visitation dans toute son étendue. Il est bien entendu que nous ne parlons pas de l'extension que peuvent lui faire prendre les caprices de nos sauvages en parties de chasse. Quand ils tombent malades dans leurs campagnes contre le caribou ou l'orignal, il faut aller les visiter parfois bien plus loin que cela ; mais ici nous nous contentons de visiter les postes établis, et peut-être trouvez-vous déjà que c'est assez. Je crois, en effet, que l'on pourrait se contenter à moins.

Portage-La-Loche, Mission de la Visitation,
26 avril 1895.

N'ayant pu terminer mon rapport avant de partir de l'Ile-à-la-Crosse, j'ai dû le remettre jusque après mon arrivée. Peut-être aussi, mon très révérend Père, serez-vous content de savoir comment s'est fait mon voyage de l'Ile-à-la-Crosse au portage. Je suis d'autant plus heu-

reux de vous en faire le récit, que cela vous donnera une idée de tous les autres voyages que nous avons eu l'occasion de faire si souvent entre ces deux Missions. Tous se ressemblent à peu près, bien que les incidents varient. Je vais donc vous transcrire le récit de ce voyage, tel que je l'ai relaté sur le *Codex historicus* de la Mission, en arrivant.

Dès le lendemain de Pâques (15 avril), je m'empressai de ficeler mes paquets, et ce jour même, un peu après midi, je pris le chemin de la Mission de la Visitation, accompagné de toute une caravane de sauvages du portage, venus pour me chercher, et pendant la moitié du chemin, des Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, s'en retournant après la fête. Le voyage ne se fit pas sans incidents, et même peu s'en fallut qu'il n'y eût des accidents, les chaleurs précoces de ce printemps ayant déjà rendu la glace mauvaise dans bien des places. Une fois même, un jeune homme, qui s'en retournait avec sa femme et son enfant, vit la glace se briser tout à coup sous son traîneau, et homme, femme et enfant furent précipités dans le lac. On s'empressa de leur porter secours, et comme, d'ailleurs, l'eau n'était pas très profonde en cet endroit, on put les retirer sains et saufs; ils en furent quittes pour un bain froid. Après avoir couru bien des fois le danger de voir cet accident se renouveler, nous arrivions, à la fin de la troisième journée, à l'extrémité nord du grand lac de Bœuf, et nous entrions dans la rivière la Loche (j'entrais, par conséquent, sur le territoire de ma Mission, quoique je fusse encore à plus de 12 lieues de l'église). Là, je campai dans la maison du bon vieux Nattore, toujours si hospitalier envers le missionnaire. Je passai aussi la journée du lendemain à cette même place, voulant faire faire leurs pâques aux Montagnais, tant du portage que de l'Ile-à-la-Crosse, qui

n'avaient pu venir à la Mission Saint-Jean-Baptiste, et qui s'étaient rendus là pour mon passage. Je me mis donc en devoir de commencer à entendre les confessions, pendant que quelques jeunes gens s'en allaient explorer la rivière en amont, pour voir si elle était libre de glaces, et si l'on pouvait tenter de la remonter en canot. Car, quant à utiliser nos chiens à partir de là, il n'y fallait pas songer. Même tout à fait à l'entrée de la rivière, la glace était si mauvaise qu'on ne pouvait plus traverser, de l'autre bord, depuis deux jours, ce qui faisait supposer que la rivière devait être libre plus haut. De fait, comme je finissais d'entendre les confessions, nos explorateurs revinrent. A environ 3 milles plus haut, ils avaient trouvé la rivière libre. Le départ fut donc résolu pour le lendemain, 19 avril. Je dis la messe de bon matin, et aussitôt tout le monde, hommes, femmes et même enfants se chargèrent, qui d'un canot, qui d'un paquet plus ou moins pesant, selon ses forces, et l'on commença le *portage*, pour se rendre jusqu'à la place où la rivière était libre. On y arriva vers 10 heures. Aussitôt on embarqua les divers bagages dans deux canots. Je pris place dans le plus petit, avec deux Montagnais, pendant que trois autres sauvages s'asseyaient dans le plus grand, et en avant les avirons. Comme de coutume, en partant, les deux canots luttent de vitesse. Mais, comme notre canot est moins pesant, pour ne pas mécontenter les gens de l'autre canot, je ne rame que de temps en temps. Nous arrivons promptement au pied des rapides. Ici, une surprise nous attendait. Ces premiers rapides ne sont pas, ordinairement, très dangereux. Mais, cette année, l'eau étant très basse dans le lac de Bœuf, à l'entrée de la rivière, l'eau a naturellement pris le même niveau, et comme les roches des rapides n'ont point baissé pour cela, il s'ensuit que la différence de niveau entre la tête

et le pied du premier rapide est très considérable, de sorte que ce rapide, ordinairement très bénin, s'est changé en une véritable chute. Nos gens n'avaient point prévu le cas et avaient, en conséquence, négligé de se munir de cordes pour haler de terre les canots. Voilà donc les gens du premier canot qui essayent de remonter le rapide à la perche, comme d'habitude. Mais, malgré tous leurs efforts, avant d'avoir pu gagner la tête du rapide, leur canot fut entraîné par le courant et ramené, en un instant, au pied du rapide. Mes gens, riant de ce qu'ils appellent la maladresse de leurs compagnons, veulent, à leur tour, essayer de gagner le haut du rapide. Mais, quand nous fûmes rendus au plus fort du courant, il fallut bien cesser de rire ; mes deux hommes eurent beau y mettre toute leur vigueur et toute leur adresse, et moi j'eus beau faire de mon mieux pour les aider, après être restés un moment immobiles au milieu du courant, notre canot fit comme celui de nos compagnons, et il nous ramena au pied du rapide beaucoup plus vite que nous ne l'aurions voulu. Ce fut naturellement au tour des gens de l'autre canot de rire et de se venger de toutes les plaisanteries dont ils avaient été l'objet précédemment. Cependant, celui qui gouvernait notre canot voulut en avoir le dernier mot. Il choisit un chenal étroit, courant tout à fait au milieu des brisants du rapide. Là, le courant était peut-être un peu moins fort, et les brisants offraient des points d'appui sûrs pour percher ; mais une fausse manœuvre, que le courant nous gagne et nous fasse dévier tant soit peu, et notre canot est inévitablement brisé. Par ce chemin dangereux, nous réussîmes cependant à gagner, sans grandes avaries, la tête du rapide. Pendant ce temps-là, nos compagnons, n'ayant pas osé nous suivre, avaient tout simplement gagné terre et transporté d'abord leurs ba-

gages, puis leur canot, du pied à la tête du rapide. Là, ils avaient tout réembarqué et étaient repartis avec nous. Il fallut bientôt nous arrêter de nouveau. Dans la descente accélérée que nous avions faite au rapide, nos canots avaient touché sans que nous nous en fussions aperçus, et leur écorce était fort endommagée, surtout celle du canot de nos compagnons. Il fallut donc gagner terre, recoudre l'écorce et regommer les canots, opération qui prit bien deux bonnes heures. La montée des autres rapides se fit sans accident. Mais tous ces contretemps nous avaient mis fort en retard, et, lorsque nous arrivions en haut du dernier rapide, le soleil se couchait. Nous dûmes donc camper là, au lieu d'aller camper 5 ou 6 lieues plus haut, comme c'était notre intention le matin.

Le lendemain, c'était le samedi. En continuant à canoter tout le long de la rivière, il n'y avait pas à espérer de nous rendre à la Mission ce jour-là. Jusque-là, le courant étant très rapide, la rivière est encore assez droite, mais, à partir de là, elle court au milieu de vastes prairies faisant mille détours ; de sorte que, de la place où nous sommes campés, en suivant le chemin d'hiver, c'est-à-dire en ligne droite, nous aurions à peu près 8 ou 9 lieues pour gagner la Mission ; tandis que, par la rivière, il nous reste plus de 20 lieues. Cependant, mes gens sachant que tout le monde m'attend à la Mission pour le lendemain, ne veulent pas, disent-ils, que, par leur faute, je ne puisse pas arriver. Rendus donc à un endroit où les tours et les détours de la rivière deviennent plus capricieux, ils abandonnent leurs canots, chargent bravement tous les bagages sur leur dos, et, faisant un portage d'environ 2 lieues, arrivent un peu après midi sur les bords du lac la Loche, encore tout couvert de glace. Des Montagnais nous attendaient plus

loin, à l'entrée de la rivière, avec des traîneaux et des chiens. On leur fit dire de venir nous trouver au bout du portage. Là, nous reprenons donc les voitures d'hiver et nous nous mettons en route pour la Mission, dont nous sommes encore éloignés d'environ 3 lieues. Nous y arrivons vers 5 heures du soir. Je trouve le ban et l'arrière-ban de la population réunis. Ces braves gens peuvent à peine se figurer que c'est bien pour tout de bon que le prêtre vient se fixer au milieu d'eux cette fois-ci. Le lendemain, la petite église était comble, à la messe, et au salut le soir. Comme la glace commençait à devenir mauvaise, le lundi suivant, j'entendis les confessions des gens qui étaient un peu éloignés et qui n'auraient pu venir à la Mission que difficilement une fois qu'on n'aurait pu marcher sur la glace. Ils firent bien de se hâter, car le mardi, après la messe de communion, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'ils purent regagner leurs demeures respectives. Et moi qui, ce jour-là, me proposais de passer de l'autre côté du lac pour confesser les gens qui demeurent sur ce bord, j'ai dû remettre mon voyage jusqu'au départ des glaces. Aujourd'hui (29 avril) le lac est encore couvert de glaces, mais il y a longtemps qu'on ne peut plus marcher dessus, et les communications seront tout à fait interrompues, jusqu'à ce qu'un bon vent du Sud brise complètement cette glace importune et nous en débarrasse.

Puisque la glace nous retient prisonniers à la Mission, profitons-en, si vous le voulez, mon très révérend Père, pour la visiter en détail. Ce ne sera pas long. Il n'y a à voir que la chapelle et la maison du Père. La chapelle est debout et ouverte au culte depuis l'automne dernier. C'est un bâtiment de 25 pieds de long sur 20 de large, tout en bois, naturellement. A l'intérieur, tout est pauvre. Des sept fenêtres, quatre seulement sont ornées

de vitres jusqu'à la hauteur des cintres. Les cintres sont tous bouchés avec des planches, en attendant les vitres, et les trois châssis restants sont bouchés avec du coton. L'autel est des plus primitifs. Les ornements, très peu nombreux d'ailleurs, sont renfermés dans une valise qui gît à côté de l'autel. La voûte n'est point faite, il n'y a ni lambrissage, ni table de communion ; les cierges sont collés sur les gradins, et il n'y a que deux petits chandeliers pour orner l'autel. En fait de statues et de tableaux, une assez grande image du Sacré-Cœur au-dessus de l'autel ; une petite image minuscule de Notre-Seigneur couronné d'épines, et une autre, de même dimension, de la Sainte Vierge de chaque côté de l'autel, et... c'est tout. Cet été, j'espère faire la voûte et lambrisser au moins l'intérieur, et peut être installer un chemin de croix, si je puis m'en procurer un. Mais, images et statues me font complètement défaut pour orner ma pauvre église.

Maintenant, passons à ma maison, naturellement encore plus pauvre. Dix pieds carrés à peu près ; un lit, une chaise, deux tables, une bibliothèque faite grossièrement, quelques caisses, un crucifix et quelques images, voilà pour l'ameublement. Elle est accolée à la maison d'un bon Montagnais, qui me fait ma cuisine et me rend toutes sortes de services. Plus tard, quand j'aurai rendu un peu mon église moins indigne de Notre-Seigneur, je tâcherai de me bâtir une habitation un peu plus confortable. Mais pour le moment, mon installation, toute misérable soit-elle, me suffit amplement. Il suffit de savoir s'en contenter, ce n'est pas plus difficile que cela. L'ordinaire de la table répond au reste. Mais ici encore, je vous assure, mon très révérend Père, que les mortifications sont beaucoup plus apparentes que réelles. Et si je puis faire un peu de bien à mes pauvres sauvages, toutes ces petites misères matérielles

ne m'empêcheront pas d'être le plus heureux des hommes.

Je clos ici, mon très révérend Père, ce rapport qui a dû vous paraître bien long si vous avez eu la patience de le parcourir jusqu'au bout, en vous priant de bien vouloir me faire adresser ici un exemplaire spécial des circulaires, annales, notices, etc..., car, sans cela, je serais exposé à n'avoir point connaissance de la moitié de ces documents. En repassant le nécrologe de la fin de l'année, je m'aperçois que déjà l'année dernière, où pourtant je n'ai passé que quelques mois ici, je n'ai pas eu connaissance d'un grand nombre de circulaires nécrologiques, et je n'ai pu mettre la main sur plusieurs numéros de nos *Petites Annales*. Si quelqu'un trouve de l'intérêt à lire ces récits des travaux de nos frères, c'est pourtant bien nous, missionnaires du Nord, qui n'avons guère d'autre voie pour recevoir des nouvelles de la famille.

J'espère donc que le directeur des Annales, petites et grandes, voudra bien me les faire adresser : *Rom. Cath. Mis. Portage-la-Loche. Via Aldina and Green-Lake. N. W. T.* En retour, je tâcherai d'être aussi exact que possible à envoyer un rapport à peu près annuel sur ma petite Mission.

Recevez, mon très révérend Père, l'assurance de l'affection filiale avec laquelle je suis votre fils tout dévoué en N.-S. et M. I.

J.-M. Pénard, o. m. i.

JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR, OTTAWA.

RAPPORT DU R. P. HARNOIS, DIRECTEUR.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Douze mois se sont écoulés depuis mon dernier rapport sur le juniorat du Sacré-Cœur, à Otawa. Depuis cette époque, de grands changements se sont opérés dans la marche toujours croissante de l'œuvre. Au lieu de 21 junioristes, dont se composait alors le personnel, il en comprend maintenant 42, ce qui fait une augmentation du double. Nous aurions pu en recevoir un plus grand nombre, mais nous les choisissons avec la plus grande discrétion. Durant l'année 1894-1895, beaucoup de demandes, accompagnées de bonnes recommandations de MM. les Curés, ont été faites; mais les enfants n'offrant point les dispositions ni le degré d'instruction exigés par notre prospectus, ils ont dû être refusés ou remis à une autre année.

Ici, en Canada, nous n'avons qu'une chose à craindre: c'est l'enthousiasme chez les enfants de douze à quinze ans. La seule vue de l'Oblat parcourant les campagnes et prêchant les retraites réveille en eux l'idée de se faire prêtre missionnaire. Souvent c'est le germe de la vocation jeté par Dieu dans ces jeunes cœurs; mais le plus souvent ce n'est qu'une pensée passagère, qui disparaît après le départ du missionnaire. De là la nécessité pour nous de retarder leur admission dans le but d'éprouver leur vocation.

Un grand obstacle se rencontre à l'accroissement de notre nombre : c'est le manque de moyens chez les parents de ceux qui sollicitent leur admission. Il est un fait bien constaté, que tous les enfants qui nous arrivent appartiennent ou à la classe ouvrière, ou à la classe des

cultivateurs, et tous, à peu d'exceptions près, sont incapables de payer ce que nous demandons, c'est-à-dire 100 piastres par an. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de pourvoir à l'entretien de leurs enfants et de donner quelques piastres pour leur pension. Les parents qui ont des moyens préfèrent envoyer leurs enfants dans les collèges.

Vu cet état de choses, notre R. P. Provincial, dans sa sagesse, a limité le nombre des enfants à recevoir. Ce nombre ne doit pas excéder soixante pour le présent. Nous exécutons cet ordre, en attendant que Dieu inspire à de bonnes âmes de nous envoyer des secours.

Sans doute, il nous sera pénible de refuser, faute de moyens, ces chers enfants, qui demandent, à grands cris, leur entrée au juniorat ; mais nous placerons toutes ces demandes dans le cœur de Jésus, le suppliant de leur trouver des protecteurs. Et, confiant dans sa divine bonté, nous attendrons, car l'œuvre de notre juniorat est essentiellement l'œuvre de son divin Cœur. Il l'a protégée, dès son début, d'une manière évidente ; il continuera de le faire, nous en avons la douce confiance.

Pendant l'année, nous avons eu à déplorer le départ de deux junioristes. Nous devons nous attendre à ces défections. Cependant, leur départ n'a eu aucun résultat fâcheux sur les autres.

Afin de vous mieux faire connaître l'état de notre juniorat, je vous dirai que, depuis sa fondation, en septembre 1891, 71 junioristes ont été enregistrés. Sur ce nombre, 26 ont quitté après un séjour de quelques mois, à part 2 qui sont restés trois ans. C'est donc une moyenne de près des deux tiers qui ont persévéré jusqu'à présent. Sur ce nombre, 3 sont allés au noviciat et 4 autres doivent y aller au mois d'août prochain.

Espérons que Dieu continuera de nous favoriser, en

donnant à nos chers junioristes la grâce de la persévérance dans leur sainte vocation !

Que dire maintenant de ceux que nous avons actuellement au juniorat ? Sont-ils ce qu'ils doivent être ? Donnent-ils des garanties pour l'avenir ? Montrent-ils, dans l'ensemble de leur conduite, de vrais signes de vocation religieuse ? Sans doute, ce sont là des questions que vous me posez. Comme directeur, je dois connaître ceux qui me sont confiés. C'est ce que je me suis efforcé de faire, avec l'aide généreuse des RR. Pères qui sont avec moi.

Je crois, sans me faire illusion, que je puis dire que je connais mes chers enfants. La facilité de leurs rapports avec moi, la confiance qu'ils me montrent en toutes circonstances, leur ouverture de cœur, surtout en direction, me met à même de les bien étudier et de les bien connaître.

Je viens de dire ouverture de cœur ; oui, y a-t-il quelques défauts notables en eux, ils ne craignent pas de demander les moyens d'en triompher. Et si, malgré leur bonne volonté de s'en corriger, ils s'oublient, ils ne manquent point de me faire connaître leurs fautes. Cette manière d'agir de leur part me console et m'encourage, car je vois là l'action de la grâce de Dieu dans ces jeunes cœurs.

Il y a de la piété chez nos junioristes ; je dirai même une piété solide. Je le constate par leur tenue respectueuse à l'église et à la chapelle ; par la manière dont ils s'acquittent de leurs exercices de règle ; surtout par leur désir de la fréquente communion. Aussi cette communion fréquente entretient-elle en eux la pratique des vertus chrétiennes. Oui, mon très révérend Père, la vertu existe dans le cœur de nos enfants : la patience, la douceur, l'obéissance, la charité, l'humilité, la modestie, voilà celles que nous aimons à voir en eux. Sans

doute ces vertus ne sont pas pratiquées par tous dans toute leur perfection, mais du moins ils y tendent; je le constate par leur bonne volonté et leurs efforts constants. Ajoutez à toutes ces bonnes dispositions la fidélité au règlement, l'amour assidu de l'étude, le grand désir de s'instruire, et vous serez convaincu comme nous que ce sont autant de signes évidents de vocation religieuse. Comme autre preuve de vocation, je puis ajouter encore celle de leur attachement au juniorat. A peine ont-ils passé quelques jours au milieu de nous, que déjà ils sont de la famille ; et ces dispositions, ils les expriment tout bonnement dans leurs lettres à leurs parents.

Quant à leurs succès dans leurs études, je ne puis mieux vous les démontrer qu'en vous envoyant le total de leurs notes, ainsi que leurs rangs dans leurs classes respectives.

Six médailles et trente prix auraient donc été le résultat du travail de nos junioristes durant l'année, s'ils avaient concouru avec les élèves du collège.

Je puis dire que leurs succès n'ont pas été inférieurs à ceux des années précédentes, ce qui prouve que nos enfants n'ont pas étudié uniquement en prévision des médailles et des prix, mais par devoir. Aussi ont-ils su l'exprimer clairement dans une adresse à leurs professeurs du collège, le jour de la lecture des notes au juniorat. Cette lecture des notes, dans le but d'encourager nos enfants, s'est faite de la manière la plus solennelle. Le R. P. Recteur ainsi que tous les professeurs disponibles de l'Université y ont assisté avec plaisir. Notre R. P. Provincial, qui regarde le juniorat comme l'œuvre de son cœur, n'a pas manqué de s'y trouver, encourageant ainsi nos chers enfants, et par sa présence et par ses bonnes paroles. Entendant proclamer le succès

de nos junioristes, il en a été fier et heureux. Aussi a-t-il dit que cette séance lui avait causé autant de joie que le jour de la bénédiction du juniorat.

Vous voyez, mon très révérend Père, que nous nous efforçons de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour l'avancement de l'œuvre du juniorat.

Espérant que ce petit compte rendu donnera satisfaction, je demeure, avec le plus profond respect, votre tout dévoué en N. S. et M. I.

M.-E. Hamois, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

LETTRE DU R. P. REY AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Pontmain, 25 juin 1895.

Mon très révérend Père,

Dans le courant du mois de février dernier, j'avais commencé le rapport que je comptais pouvoir envoyer à Votre Paternité avant le commencement du mois de mars; j'en étais arrivé à la seizième feuille de mon manuscrit, laissée sur mon bureau, lorsque je me rendis à la basilique pour y célébrer la messe du pèlerinage, fixée à 8 heures et demie du matin. C'est pendant que j'étais au saint autel qu'éclata l'incendie qui a dévoré, le 22 février, notre habitation et nous a obligés de disperser les enfants de notre juniorat. Au premier moment, il y eut comme une sorte d'affolement dans le sauvetage des meubles, des livres, des papiers; plusieurs feuilles de mon rapport disparurent et ne furent point retrouvées; pour comble de malheur, le *Codex historicus* qui m'avait servi devint la proie des flammes... En constatant ces pertes, le découragement s'empara de moi et je renonçai, sous le poids de préoccupations de toutes sortes, à continuer un travail si douloureusement interrompu.

De nouvelles instances m'ayant été adressées par votre administration, je me suis remis à l'œuvre; j'ai réuni les feuilles échappées à l'incendie, mais qui portent encore

les traces de souillures dont les ont maculées les pieds des sauveteurs. J'ai essayé de combler les lacunes et de conduire mon récit jusqu'au commencement de l'année 1895, en parlant successivement du juniorat, des *Annales de Notre-Dame de Pontmain*, de la basilique, du pèlerinage et des travaux apostoliques. Il fait suite au rapport publié l'année dernière, rapport qui s'arrêtait à l'année 1891.

I. LE JUNIORAT.

Je disais, en commençant ce second rapport, que dès la fondation de la maison de Pontmain, le Provincial du Nord avait toujours poursuivi la réalisation d'un projet de juniorat auprès de Notre-Dame d'Espérance. Le lieu ne pouvait être mieux choisi. Le voisinage de la Bretagne, de la Normandie, provinces fécondes en vocations sacerdotales et religieuses, donnait des garanties de succès soit pour les ressources nécessaires, soit pour le recrutement des sujets. Le T. R. P. FABRE ne pensait pas autrement. Pontmain devait être le berceau d'un utile et fécond juniorat. Le R. P. LÉMIUS le rappelle dans les premières lignes du *Codex historicus* : « Les supérieurs ont toujours désiré établir un juniorat à Pontmain, situé entre les provinces religieuses du Maine, de la Normandie et de la Bretagne; Pontmain devait être une source de vocations. Il fallait seulement attendre un moment favorable et un local convenable pour recevoir les enfants. »

Les acquisitions successives, et qui ont formé une propriété de plus de 10 hectares d'une seule contenance, très variée et présentant les agréments désirables, n'ont pas eu d'autre but : préparer la maison de communauté et le juniorat qui devait en dépendre.

« En 1889, la communauté prenait solennellement

possession, et tout le Conseil provincial assistait à la bénédiction de la belle maison bâtie par les soins du R. P. BERTHELON. En visitant l'intérieur, le 23 octobre, les Pères du Conseil remarquèrent au second étage un emplacement vaste et inoccupé et dirent unanimement : « C'est parfait pour commencer le juniorat projeté. »

« Plus qu'aucun autre, le Provincial d'alors, si dévoué aux œuvres de nos juniorats, se réjouit, et dès ce moment caressa le rêve de grouper au plus tôt autour de Notre-Dame de Pontmain de futurs apôtres, de créer une nouvelle source de vocations. Aussi, en installant, le 23 janvier 1891, le nouveau supérieur, le R. P. Jean-Baptiste LÉMIUS, et en lui faisant visiter la maison, le Révérend Père lui dit au deuxième étage : « Voici le « local destiné au futur juniorat ; quand vous le pourrez, « vous ferez œuvre utile et agréable à la Congrégation. »

« Le R. P. Supérieur avait facilement adopté le désir du R. P. REY. Il fallait seulement attendre l'heure marquée par la Providence, l'heure de faire accepter par la Congrégation et par S. G. Mgr l'évêque de Laval la nouvelle institution. Sa Grandeur offrit une occasion toute naturelle. Elle désirait que le culte, cérémonies et chants de la basilique fussent l'objet de soins spéciaux. Les enfants de Pontmain ne pouvant être qu'un élément insuffisant, il était tout simple de lui proposer une maîtrise-juniorat.

« Mais il fallait des fonds. Au mois de mai, le P. Supérieur tenta la Providence et proposa à une personne de devenir fondatrice de l'œuvre. A l'instant, l'invitation est acceptée avec enthousiasme, et cette bienfaitrice promet comme première mise de fonds 5000 francs. Dieu agréait ce projet et marquait l'heure de la fondation.

« Le R. P. Supérieur en écrivit au T. R. P. Provin-

cial. On devine quelle fut la réponse. Il fallait se mettre à l'œuvre et entamer des négociations, s'assurer d'abord de l'acceptation des deux Conseils provincial et général et de Mgr de Laval.

« Le 28 juillet 1891, le P. Supérieur se rendit à Paris pour soumettre ses plans, à savoir : réunir vingt enfants au fur et à mesure qu'ils se présenteraient avec de sérieuses garanties, et autant que possible apportant une petite pension en argent ou en nature; les placer au second étage, qui leur sera tout entier consacré, et qui les séparera ainsi de la communauté; leur donner deux professeurs qui les feraient arriver jusqu'à la classe de quatrième, après quoi ils seraient envoyés à Notre-Dame de Sion; faire accepter cette institution sous forme de maîtrise et régler la part que les enfants prendraient aux cérémonies et aux chants de la basilique. Ces plans, du reste, n'étaient proposés que comme provisoires. Plus tard, quand Dieu le voudrait, on compléterait la maison par un autre corps de bâtiment et l'on créerait un juniorat complet. Pour le moment, la Province n'avait à supporter aucuns frais. On compterait sur la Providence.

« A l'unanimité, les deux Conseils acceptèrent les plans, et l'œuvre fut décidée.

« S. G. Mgr Cléret avait déjà été pressenti sur l'œuvre. Nous pensions que Sa Grandeur, qui aime la splendeur du culte et a tant de zèle pour Notre-Dame de Pontmain, allait accepter cette œuvre avec empressement. Il en a été autrement. Tout le Conseil épiscopal a hésité, et M. Charton, vicaire général, nous a répondu que « Sa Grandeur, avant d'approuver le projet, voulait mû-« rement peser le pour et le contre. »

« L'objection qui avait impressionné Monseigneur et son Conseil était celle-ci : le juniorat portera tort aux

vocations diocésaines ; les missionnaires, dans leurs travaux, attireront les meilleurs sujets ; la pensée d'aller à Pontmain entraînera les cœurs les mieux disposés, etc. L'objection avait été prévue et résolue. Dès lors que la Bretagne et la Normandie sont à nos portes, il nous sera facile de nous recruter sans faire aucun tort aux établissements diocésains. Nous avions proposé à Monseigneur de fixer un nombre de junioristes mayennais que nous ne dépasserions pas. A la date du 28 septembre 1891, nous recevions de Mgr Cléret l'autorisation suivante :

« Mon cher Père, vous pourrez, dès que vous le juge-
« rez bon, vous occuper d'organiser votre petite *psal-*
« *lette.*

« Je vous recommande à nouveau de prendre, dans
« l'intérêt de votre œuvre, toutes les précautions pos-
« sibles.

« Le Conseil est d'avis que vous ne devrez pas avoir
« à la fois plus de cinq élèves du diocèse. »

Cette réponse était attendue avec assurance. Dès le 22 septembre, le Provincial écrivait, dans son acte de visite daté de ce jour :

« Une nouvelle œuvre va bientôt prendre naissance dans notre chère maison de Pontmain. L'existence d'une maîtrise est devenue une nécessité pour le service de la basilique. Le zèle du Supérieur et son dévouement nous sont une garantie du succès. L'œuvre a été approuvée par les conseils provincial et général, et l'approbation épiscopale nous est assurée. Nous comptons sur un prochain avenir pour le commencement de cette œuvre que nous avons toujours eue en vue depuis la fondation de la maison de Pontmain. Ultérieurement, un règlement spécial sera rédigé par le P. Supérieur et son conseil et soumis à notre approbation. Nos Pères seront

invités à s'y conformer avec une entière soumission. »

A l'occasion de cette visite provinciale, les autorisations pour les transformations des locaux furent appliquées avec promptitude. Les mansardes furent transformées en dortoir. Les dépenses de literie s'exécutèrent. « Le P. Supérieur, dans ses courses apostoliques, n'épargnait pas ses peines et recueillait partout des sympathies et des ressources en faveur de l'œuvre. Des bienfaitrices répondent à son appel et lui viennent efficacement en aide. »

Nous l'avons dit, le 29 octobre, quatre junioristes étaient réunis, et la réponse de l'inspecteur d'académie n'arrivait point.

« Réflexion faite, dit le *Codex historicus*, il sera plus facile de s'entendre de vive voix. Le 20 novembre, le P. Supérieur se détermine à aller trouver lui-même le haut fonctionnaire à Laval, et à traiter la question personnellement. Sa démarche réussit au delà de toute espérance. L'inspecteur, prévenu contre tout ce qui porte la soutane, semble d'abord opposer quelques difficultés ; mais, à la politesse exquises et aux manières loyales de son interlocuteur, il devient le plus conciliant des hommes, fait des promesses, et le R. P. Lémius revient très satisfait de sa visite. Trois jours après, c'est-à-dire le 29 novembre, nouvelle visite du R. P. Lémius, accompagné du R. P. Brullard. Réception courtoise et même charmante. Les titres du Père sont examinés et reconnus. On constate cependant une contravention à la loi, attendu que quatre enfants ne peuvent être admis sans autorisation préalable. Ils feront désormais la classe au presbytère. Quinze jours après, M. l'inspecteur vient visiter la maison et paraît enchanté de tout, surtout de l'accueil qui lui est fait.

« De là il suit qu'un mois après la déclaration, c'est-

à-dire le 23 décembre, nous sommes pleinement autorisés à ouvrir l'établissement.

« Ainsi donc nous voici en règle avec la loi, et, dès maintenant, nous avons toute liberté de commencer le juniorat.

« Les préliminaires ont été longs, et si nous avons noté au fur et à mesure tous ces événements, c'est afin de conserver des détails qui appartiennent à l'histoire du juniorat. Nos arrière-neveux sauront ce qu'il en a coûté de démarches et de pourparlers aux fondateurs de l'œuvre.

« Et maintenant, que nous réserve l'année 1892 qui va commencer? Espérons qu'avant la fin, une belle couronne d'enfants, réunis auprès du sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain, célébreront ses louanges en se préparant à devenir un jour ses apôtres... »

Sur la demande du R. P. Lémius, quatre élèves devaient venir de Notre-Dame de Sion pour se placer à la tête des nouvelles recrues et leur communiquer l'esprit de famille qui doit animer l'œuvre que nous appelons le juniorat. C'est par un essaim parti de la première ruche établie à Notre-Dame de Lumières par notre vénéré fondateur, le 13 août 1840, que s'est fondé le juniorat de Notre-Dame de Sion; c'est de Notre-Dame de Sion qu'est sorti l'essaim qui a formé le magnifique juniorat de Saint-Charles; c'est de Notre-Dame de Sion qu'il convenait de voir arriver ces enfants qui devaient donner à leurs devanciers les traditions de notre famille religieuse. Le 14 janvier, le juniorat de Pontmain comptait huit élèves, dont quatre arrivaient de Notre-Dame de Sion. Le R. P. Cassien Augier, assistant général, chargé de prêcher la retraite de la communauté et de faire, au nom du très révérend Père Général, la visite canonique de la maison, inaugura solennellement le juniorat, le

25 janvier 1892, soixante-treizième anniversaire de la fondation de notre Congrégation.

A l'occasion de la fête de l'apparition de la très Sainte Vierge, le 17 janvier 1871, dont l'anniversaire est toujour célébré avec éclat, le juniorat naissant avait reçu la bénédiction de Mgr l'évêque de Laval, qui était venu la présider. Le même jour, jour inoubliable, Mgr GROUARD, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie, daigna s'associer à la joie de la communauté. Sa Grandeur accorda à ses petits missionnaires en herbe une promenade de faveur. La bénédiction des deux évêques portera des fruits dans ces jeunes âmes. « Le grain de sénevé, dit le *Codex historicus*, prenait racine. Daigne le divin jardinier lui accorder le rayon de soleil et la goutte de rosée ! »

Les soins ne manquent pas à ces chers enfants. La première retraite du juniorat a eu lieu du 11 au 15 mai. Prêchée par le R. P. THIRIET, elle a été suivie avec attention et recueillement par dix-huit élèves. Au jour de clôture, réception solennelle des plus sages et des plus laborieux au titre de junioristes, d'après les rubriques et avec les cérémonies indiquées dans le directoire. Il a été remis à chaque enfant enrôlé sous la blanche bannière de Marie-Immaculée une croix qui doit lui rappeler les engagements de ce jour et le faire aspirer à recevoir plus tard la croix de missionnaire Oblat.

« Le 2 juillet, dit le *Codex historicus*, notre petite famille est en mouvement et remplie d'une pieuse allégresse. C'est le jour de la Confirmation. Mgr Cléret, pendant quatre jours, a fait de notre maison le centre de ses courses apostoliques. Il a rayonné dans les environs en confirmant tous les jours dans une paroisse ou dans l'autre. Après la cérémonie, Sa Grandeur venait se reposer sous nos frais ombrages et passer la nuit

dans ses appartements. Nous avons donc eu la bonne fortune de la posséder du mercredi au dimanche matin. Le samedi, Monseigneur a donné la Confirmation, dans la basilique, aux enfants de Pontmain, de Saint-Mars, de Saint-Ellier et de la Tannière. Plusieurs junioristes ont reçu à cette occasion ce sacrement qui fait les parfaits chrétiens.

« Le 2 août vit se terminer les examens de fin d'année. Le R. P. Supérieur les présidait. Il a pu constater que les enfants n'ont pas perdu leur temps durant l'année scolaire. Voici les vacances avec des jeux plus bruyants. Les esprits ont besoin de repos et les santés de quelques-uns, un peu ébranlées, vont se refaire. »

Deux Pères, le P. Le Teste et le P. Colin, s'étaient jusqu'alors partagé le soin des élèves. « Le 12 septembre, reprend le rédacteur du *Codex historicus*, un nouveau professeur, venu du scolasticat de Liège, le P. Marin, nous apporte le concours de son dévouement. Ses aptitudes, son entrain et son titre d'ancien junioriste ne contribuent pas peu à donner à nos chers enfants l'esprit de nos junioristes. Il est accueilli avec bonheur et fait très bien au milieu de la jeunesse qu'il connaît et qu'il aime. En lui souhaitant la bienvenue, nous faisons des vœux pour le succès de l'œuvre qui lui est confiée.

« 2 *octobre*. Les vacances touchent à leur fin. Elles ont été agrémentées par un temps magnifique. Les jeux, les travaux dans le parc, les études, ont alterné. Cette variété a fait de ces vacances un temps fort agréable. Il s'agit maintenant de songer à la reprise des études sérieuses. Quelques nouvelles recrues sont venues augmenter notre nombre. La retraite, prêchée par le R. P. Baugé, sera un excellent début et remettra toutes choses en ordre.

« On est en train d'achever un préau et une cour de récréation avec les accessoires qui permettront plus d'entrain dans les jeux. Le R. P. Supérieur rapporte de Paris divers jeux qui vont bien amuser. Peu à peu, l'oiseau fait son nid, dit le proverbe.

« 10 *octobre* 1892. — La reprise des études a commencé ce matin avec toute l'ardeur que donne une retraite fervente. Nos junioristes sont renouvelés dans leurs bonnes dispositions et promettent, au début de cette seconde année, d'être d'excellents enfants de la famille. Daigne Notre-Dame de Pontmain bénir ces saintes résolutions de la retraite et nous accorder ses maternelles faveurs pendant cette nouvelle année que nous mettons spécialement sous sa puissante protection !

« Nos dix-huit enfants sont répartis en trois classes : neuf élèves de cinquième sous la direction du P. Le Teste ; quatre élèves de sixième vont avec le P. Colin ; cinq enfants plus jeunes ont le P. Marin pour professeur. Ces trois Pères s'occupent du juniorat sous la direction du R. P. Supérieur. Le R. P. Thiriet, sans avoir le titre officiel de directeur, a le devoir de remplacer habituellement le R. P. Supérieur dans ce qui a rapport au spirituel : méditations, examens, lectures spirituelles. Le P. Marin est préfet de discipline.

« 3 *avril* 1893. — Les examens du premier semestre ont prouvé que nos enfants travaillent. Il y a progrès. Cependant le succès pourrait être plus complet et plus satisfaisant.

« Le Conseil décide le renvoi de plusieurs enfants qui ne répondent pas suffisamment aux espérances qu'on est en droit d'attendre. Un exemple est nécessaire. Il faut que nos junioristes sachent bien que nous sommes décidés à ne conserver que ceux qui aspirent à être un jour de dignes enfants de la Congrégation.

« Deux élèves, appartenant à la quatrième, sont conduits à Notre-Dame de Sion. Ils sont les premiers sortis du juniorat de Pontmain. Puissent-ils persévérer jusqu'à la fin ! Deux autres, jugés incapables de faire de fortes études, vont aussi commencer leur noviciat de Frère convers à Sion. Ces départs laissent à quinze le nombre des junioristes.

« A la même époque, le R. P. Le Teste reçoit son obédience pour Arcachon et il est remplacé par le R. P. Périnet venu d'Angers. En remerciant le premier du dévouement dont il a fait preuve dans l'œuvre du juniorat naissant, nous faisons des vœux pour que son successeur continue, avec tout son cœur d'Oblat, les traditions du passé. C'est avec l'âme remplie des meilleures espérances que nous recommençons le deuxième semestre de la seconde année.

« Inutile de signaler les fêtes qui ont eu lieu durant les premiers mois de l'année scolaire. Mentionnons seulement la fête du 17 janvier. Dans une belle cérémonie, nos chers enfants se sont consacrés solennellement à Notre-Dame de Pontmain. »

Nous avons pris plaisir à reproduire ces pages du *Codex historicus* du juniorat. Écrites sous l'impression du moment, elles font revivre avec plus de vérité et d'énergie les faits que nous n'aurions pu raconter que par ouï-dire. Nos lecteurs ne nous en feront pas un reproche.

Nous arrivons à l'époque du changement du Supérieur de Pontmain, le R. P. Lémius, et de l'arrivée de son successeur.

Délégué par le Chapitre provincial du Nord au Chapitre général de 1893, le P. Lémius avait dû se rendre à Montmartre dès la mi-avril. Le R. P. Thiriet, nommé son premier assesseur, avait été chargé de le remplacer

dans l'administration de la maison de Pontmain. « Nous sommes heureux, dit le *Codex historicus* de la Communauté, de rendre un hommage mérité au zèle, à l'esprit religieux et au tact que déploya dans l'exercice de ses délicates fonctions notre révérend Père premier assesseur. Pendant les mois de mai et de juin, il eut à recevoir des pèlerinages importants, et MM. les ecclésiastiques furent unanimes à se louer de l'accueil qui leur fut fait. Ajoutons que l'obéissance de tous facilita au dépositaire de l'autorité l'exercice de sa charge. »

Ce fut le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine, que j'arrivai à Pontmain, où je reçus l'accueil le plus fraternel et le plus filial de la part des Pères, des Frères et des enfants. Des travaux que j'énumérerai plus tard m'avaient retenu loin de ce nouveau poste, que Votre Paternité, mon très révérend Père, m'avait confié au sortir du Chapitre général.

J'avais aspiré au repos et je l'avais même sollicité afin de pouvoir terminer la vie de notre vénéré Fondateur. Vous avez pensé qu'il valait mieux me maintenir en pleine activité et me placer auprès de Celle qui est appelée la Porte du ciel afin de me ménager à la fin de mon existence une plus maternelle réception de sa part. Le vieillard aime à se rapprocher de l'enfant; me trouver dans un juniorat, c'est, pour moi, revivre dans un passé qui donnera toujours, à toutes les épreuves du présent et de l'avenir, d'ineffables consolations. J'ai constamment vécu par le cœur ; la Congrégation a été pour moi une seconde mère qui a complètement remplacé la première ; par conséquent, travailler à son recrutement a été et sera toujours la plus chère de mes occupations et le plus grand bonheur que je puisse goûter ici-bas. Pontmain m'offre toutes les occasions désirables pour faire aimer le Sacré-Cœur, notre Mère Immaculée, pour

consoler et sauver les âmes, pour prier en faveur de l'Église et de la France, et cela en compagnie de Pères, de Frères et d'enfants bien-aimés... et pour l'honneur et le mérite de notre Congrégation ! N'est-ce pas un devoir pour moi de vous remercier, et, par vous, de remercier le Dieu de toute bonté et de toute miséricorde ? Qu'Il daigne me rendre fidèle à ses adorables volontés !

Avant mon arrivée, le juniorat avait reçu la visite de plusieurs membres du Chapitre général, appartenant aux Missions étrangères :

« Ces longues barbes, dit le *Codex historicus*, font impression sur les junioristes. Avec quel intérêt ils écoutent le récit des aventures de la vie apostolique ! Quel enthousiasme ! C'est avec bonheur que nous avons entendu successivement les PP. Leduc, Grandin, Camper, Gasté, Sergent et le R. P. Lefebvre, provincial du Canada.

« Sa Grandeur, Mgr Cléret, a daigné nous honorer d'une visite le 10 juillet. Mgr l'évêque de Laval s'est plu à s'entretenir avec nos chers junioristes dont l'attitude parfaitement correcte et respectueuse, a été remarquée.

« Une autre visite, non moins agréable pour tous, est celle de Mgr l'archevêque de Colombo. Simple et familier, tout en restant digne et noble, le sympathique prélat a particulièrement intéressé nos futurs apôtres, qui voudraient pouvoir le suivre jusque dans l'île fortunée de Ceylan. Espérons qu'un jour Mgr Mélizan reverra, grands et forts dans la lutte, quelques-uns des junioristes qu'il a bénis à Pontmain.

« Mgr Grandin a passé huit jours au milieu de nous, se faisant tout à tous et nous édifiant par sa parole et ses exemples. A plusieurs reprises, les junioristes ont entendu avec émotion le saint évêque de l'Amérique du Nord leur parler de sa difficile Mission. Profonds sou-

venirs laissés dans nos cœurs. Nous aiderons de nos prières ces missionnaires que nous ne pouvons suivre... en attendant qu'il nous soit donné de travailler dans le champ qu'ils ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang. »

Cependant, le nombre des demandes d'admission augmentant chaque jour, il parut convenable d'envoyer à Sion les aînés de Pontmain. Les huit élèves qui faisaient partie de la cinquième y furent conduits vers la mi-septembre par le R. P. Brullard. Ils entrèrent en quatrième. Une lettre du R. P. Brulé nous dit la bonne impression qu'ils donnent dans leur nouvelle résidence.

A la rentrée d'octobre 1893, le juniorat de Pontmain compte vingt-quatre junioristes. Douze ont pour professeur le R. P. Marin; onze, plus avancés, essayent de suivre le programme de la cinquième sous la direction du R. P. Périnet, et le R. P. Colin accepte de préparer à la seconde un jeune homme qui a déjà fait quelques études plus avancées. Le R. P. Thiriet reste chargé de la direction spirituelle du juniorat.

Après d'excellentes vacances, assaisonnées de plusieurs grandes promenades, ces enfants se remettent résolument à l'ouvrage. Les notes des premières semaines prouvent en faveur des maîtres et des élèves et permettent d'espérer une excellente année.

La piété est vivement alimentée par les exercices communs à la Communauté tout entière. La messe du premier vendredi de chaque mois se célèbre devant le Saint-Sacrement. Les saluts ont lieu dans la chapelle intérieure à toutes les fêtes de la très sainte Vierge et des apôtres. Les leçons de chants et de cérémonies mettent les élèves en mesure de prendre part à toutes les fêtes de la basilique qu'ils remplissent de vie et d'harmonies pieuses sous les regards de Notre-Dame

d'Espérance qui aide à réaliser de plus en plus son désir maternel ; *mais priez mes enfants.*

« Le vendredi 24 novembre, dit le *Codex historicus*, nous avions la joie de recevoir, pour la première fois, le R. P. Favier, notre nouveau provincial. Il vient, non pas pour procéder à une visite canonique, mais pour faire connaissance avec ses enfants, avec la maison, avec la basilique. Son affabilité lui gagne tous les cœurs. C'était un plaisir de constater quelle cordialité et quelle gaieté régnaient entre notre chef et notre père et nous. Le plus empressé et le plus prévenant pour accueillir le premier Supérieur de la Province fut notre Supérieur, qui nous donna ainsi l'exemple du respect et de l'amour que tous doivent avoir pour les représentants de l'autorité. Le 25, le R. P. Provincial visite la maison, la propriété, reçoit les Pères et les Frères, prend un vif intérêt à tout ce qu'il voit et entend et entretient à la lecture spirituelle les junioristes. Le 26, les junioristes lui donnèrent une petite séance récréative : un compliment dialogué, chansonnettes comiques, romance bretonne, morceaux littéraires, tel en fut le programme, heureusement terminé par un chœur de mirlitons très bien exécuté. Le R. P. Provincial remercie les enfants et leur témoigne sa surprise en même temps que son entière satisfaction. La concession d'une grande promenade mit le comble à la joie de tous. »

La retraite du juniorat commença le 4 décembre et se termina le jour de l'Immaculée-Conception ; ce sera, dorénavant, l'époque traditionnelle de ces pieux exercices. « Le R. P. Keul en fut le prédicateur et trouva dans son cœur d'ancien junioriste, de prêtre et d'Oblat, le secret de toucher, de bien disposer et d'attirer tous les cœurs. Quelle belle préparation à la fête de notre Mère Immaculée, et comme du haut du ciel Notre-Dame d'Espé-

rance a dû sourire à ces chers enfants qui lui sont consacrés !

« A partir du 6 janvier 1894, fête de l'Épiphanie, la communion réparatrice fut établie dans le juniorat de Pontmain. Chaque jour, un enfant communie au nom de tous pour consoler le Cœur sacré de Jésus des offenses qui sont commises parmi nous. C'est pour le juniorat une nouvelle source de grâces abondantes de la part de Celui qui ne se laissera jamais vaincre en générosité. Daigne le Cœur sacré de Jésus accepter et avoir pour agréables ces réparations, effacer et oublier nos fautes et bénir de plus en plus cette petite pépinière d'apôtres qui se feront toujours un devoir de l'aimer et de le faire aimer ! »

Cependant, le nombre des junioristes allait toujours croissant ; il a atteint son maximum dans le courant du mois de février 1894 ; nous avions cependant envoyé un nouvel élève à Notre-Dame de Sion, le 18 décembre 1893. Nous n'avons plus une seule place disponible.

L'année 1894 commence donc sous les plus heureux auspices. Notre-Dame de Pontmain bénissait d'une manière merveilleuse l'œuvre du juniorat. Par l'entremise du R. P. Lémius, elle faisait trouver les ressources nécessaires pour entreprendre la construction d'une maison telle que nous pourrions la désirer à tous les points de vue. Le R. P. Martinet, votre premier assistant général, voulut bien se charger de préparer un plan, qui fut successivement adopté par le Conseil provincial et le Conseil général, de préférence à d'autres plans que le dévouement fraternel ou amical avait inspiré au R. P. Balland et à un prêtre de nos amis. Nous eûmes le bonheur, le 1er février, de recevoir les PP. Martinet (1), Favier et Lemius, qui venaient sur place étudier tous les détails et

(1) Ce cher et si regretté Père est revenu à Pontmain le 11 juin et en est reparti le 13.

préparer la réalisation de la grande entreprise. C'était le commencement ; les études ont continué pendant plusieurs mois, et ont amené le R. P. Provincial jusqu'à trois fois à Pontmain ; enfin les travaux de déblayement commencèrent le 28 mai. Notre-Dame d'Espérance a voulu choisir le mois qui lui était consacré ; le 23 mai avait apporté la lettre annonçant l'adoption du plan définitif et ordonnant sa mise à exécution.

Les travaux se sont poursuivis, pendant l'été et l'automne, avec une grande activité ; les murs s'élevaient à la hauteur du rez-de-chaussée lorsque, au moins de janvier 1895, la rigueur du froid a complètement arrêté la bonne volonté des ouvriers et des entrepreneurs.

Au commencement de mars 1894 eurent lieu les examens, sous la présidence du Supérieur, avec le concours des professeurs et de quelques Pères. Les notes furent généralement élogieuses.

Pendant la saison des pèlerinages, les junioristes ont rendu de très grands services pour les cérémonies et les chants ; on aime à les voir, revêtus de leur soutanelle rouge et de leur blanc surplis, prendre part aux processions des pèlerins. Sous l'habile direction du R. P. Lenoir, organiste, et du R. P. Marin, maître de chant, la psallette de Notre-Dame de Pontmain répond de plus en plus aux exigences d'un sanctuaire qui n'a pas encore été fréquenté comme il mérite de l'être.

Le 17 juillet, nous arrivait le R. P. Provincial pour faire la visite canonique de la maison et des œuvres qui en dépendent.

Qu'on nous permette de citer quelques passages de l'acte de visite dans lequel le R. P. Provincial a consigné ses appréciations et les mesures qu'il crut devoir prendre à l'égard du juniorat.

« Après la visite que je viens de vous faire, conformé-

ment aux prescriptions de nos saintes Règles, je demeure frappé de la multiplicité et de l'importance des œuvres que vous accomplissez ici au nom de la Congrégation. Non seulement vous vous consacrez, comme nos autres maisons, à la conversion et à la sanctification des âmes par le moyen des missions et des retraites, mais vous vous efforcez de propager la dévotion et la gloire de Notre-Dame de Pontmain, en poursuivant l'achèvement de son beau sanctuaire, en favorisant son pèlerinage, en publiant ses bienfaits dans les pages édifiantes de votre bulletin ; vous donnez à la paroisse de Pontmain une direction très appréciée ; vous entretenez ses écoles congréganistes, lui rendant par là-même le service le plus signalé ; enfin, vous réussissez, par le moyen du juniorat, à procurer à notre chère famille des vocations sérieuses et choisies. Toutes ces œuvres sont parfaitement conformes à notre but et vous font le plus grand honneur.

« Ce qu'elles exigent de dévouement et de générosité de votre part, particulièrement de la part de votre vénéré Supérieur, je ne l'ignore point. Nos Pères missionnaires ne reculent jamais devant la fatigue ; aussi ont-ils à leur actif de nombreuses campagnes apostoliques, de nombreuses victoires. Le R. P. curé n'omet rien pour faire de sa paroisse une paroisse modèle, malgré les difficultés que l'enfer suscite ici comme partout. Les Pères chargés du juniorat ont su inspirer aux enfants un excellent esprit, qui, je l'espère, se maintiendra toujours et produira les meilleurs fruits. Je remercie le R. P. Supérieur et le R. P. Thiriet, directeur, de l'affection et des soins paternels dont ils ont toujours entouré ces enfants. Je remercie également les Pères professeurs de leur application à cultiver les jeunes intelligences de leurs élèves, à leur infuser avec la science le don plus précieux de la piété.

« Puis-je omettre la sage exploitation de la belle et vaste propriété que la divine Providence nous a procurée en ce lieu béni ? Le R. P. Supérieur s'efforce chaque jour de l'embellir et de lui donner tous ses compléments. Le R. P. Économe et nos dévoués Frères convers, malheureusement trop peu nombreux, se font un devoir de la tenir en bon état et de lui faire produire tous ses fruits. En exprimant encore ici mes sincères remerciements, je forme le vœu que cette propriété, la plus belle de la Congrégation en France, échappe au péril dont elle est menacée par le projet d'une voie ferrée et que nos Frères convers soient bientôt assez nombreux pour pouvoir suffire à tous les travaux qu'elle exige.

« Je n'ai pas de prescriptions à faire touchant la direction des âmes et la marche de la communauté. Nos saintes Règles, les prescriptions des actes de visite précédents et surtout l'autorité aimée et respectée du R. P. Supérieur suffisent amplement pour assurer leur prospérité. Une seule mesure m'a paru nécessaire et avantageuse concernant le juniorat. Le bien de cette œuvre exigeant que son Directeur soit toujours présent à la communauté et n'en soit pas distrait par le ministère apostolique, ce Directeur sera, à partir de ce jour, le R. P. Gidrol. Que l'ancien et premier Directeur, le R. P. Thiriet, reçoive ici le témoignage de satisfaction qu'il a mérité par la sagesse et la prudence avec lesquelles il a exercé ses fonctions et contribué au succès déjà obtenu. Ses enfants ne l'oublieront pas. Ils s'efforceront d'attirer par leur piété, sur ses travaux apostoliques, les bénédictions du ciel. »

L'acte de visite porte la date du 22 juillet 1894, premier anniversaire de mon arrivée à Pontmain.

La mesure édictée fut immédiatement exécutée : le R. P. Gidrol, qui venait d'acquérir par un travail assidu

et opiniâtre le diplôme de licencié ès lettres, prit la direction du juniorat avec un dévouement absolu. Il se chargea de faire la classe de cinquième ; le R. P. Marin fut chargé de la sixième, et le R. P. Bruant, que l'abandon de l'œuvre des vocations tardives déterminé par la mort du si méritant et si regretté P. Michau rendait libre, fut chargé des commençants. Le R. P. Périnet reçut son obédience pour Notre-Dame de Sion, où il emmena les huit junioristes que Pontmain envoyait au juniorat supérieur. Les vacances commencèrent avec le mois d'août ; elles s'écoulèrent rapidement. Pendant ce temps, quelques enfants furent rendus à leur famille. Vers la mi-septembre, de nouvelles recrues arrivèrent pour les remplacer et, le 1er octobre 1894, les études reprirent avec une nouvelle ardeur ; les junioristes étaient au nombre de vingt-six.

La retraite de rentrée eut lieu du 5 au 8 décembre ; le R. P. Pays, curé de Pontmain, voulut bien la prêcher avec l'entrain d'un missionnaire expérimenté. La fête de l'Immaculée-Conception fut célébrée avec toute la solennité que demandent les traditions de notre chère famille religieuse.

Grâce au zèle du R. P. Marin et au savoir-faire du F. Maugard, habile menuisier, une crèche, très belle et très ornée, fut placée dans la chapelle intérieure, invitant nos junioristes à la prière et à l'imitation du Très Saint Enfant Jésus. La nuit de Noël se passa bien pieusement et avec une solennité exceptionnelle : chant d'un nocturne, grand'messe célébrée par le P. Supérieur, communion générale, seconde messe accompagnée du chant des laudes ; joyeux réveillon, sommeil prolongé, rien ne manqua pour que les paroles évangéliques eussent une nouvelle réalisation : *Gloire à Dieu et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté !*

Nous sommes arrivés à la fin du mois de décembre ; de Noël au 1er janvier 1895, le juniorat se livra aux joies des vacances ; il reçut avec une vive allégresse la visite du R. P. Léglise, supérieur de la maison de Saint-Ulrich. Ce généreux bienfaiteur des junioristes venait de seconder, dans la mission de Placé, le zèle du R. P. Lenoir, et avant de reprendre le chemin de la Lorraine, il avait été invité à visiter le sanctuaire et la maison de Notre-Dame de Pontmain. Son passage, trop rapide, a laissé cependant de profonds souvenirs. Le R. P. Léglise aimera ce juniorat, qu'il ne connaissait pas encore. Il a vu et admiré les proportions de la maison en construction ; il priera pour qu'elle s'achève bientôt et se remplisse de bons et fervents junioristes. Qu'il en soit ainsi !

II. LES ANNALES DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* se rattachent tout à la fois et au juniorat, et au sanctuaire, à la maison de Pontmain. Pour fonder et pour entretenir un juniorat, il faut créer des ressources, s'assurer le concours de bienfaiteurs et de bienfaitrices dévoués, et mettre en lumière les résultats obtenus. Le R. P. Lémius l'avait compris, et, en sollicitant les autorisations nécessaires pour établir le juniorat, il avait révélé son intention de publier tôt ou tard une revue mensuelle, qui aurait aussi pour but l'extension de la dévotion envers Notre-Dame de Pontmain, et la glorification de son sanctuaire : « Faire connaître l'apparition de Pontmain, disait-il dans le *prospectus d'abonnement*, et les consolantes promesses faites à la France, tel est le but que se propose, au milieu des tristesses de l'heure présente, notre humble revue. Nous faisons appel au concours dévoué de tous les catholiques français pour répandre partout nos

fermes espérances en propageant les *Annales de Notre-Dame de Pontmain.* »

L'administration provinciale et générale donna son approbation à une revue reconnue nécessaire à tous les points de vue, et encouragea vivement le R. P. Lémius à l'entreprendre avec son zèle et son dévouement accoutumés. Mgr Cléret, évêque de Laval, avec sa haute intelligence et sa piété envers Notre-Dame de Pontmain, s'empressa d'écrire au supérieur de Pontmain la lettre suivante, qui parut en tête du premier numéro des *Annales :*

« Mon cher Père,

« Votre désir est de faire connaître de plus en plus Notre-Dame de Pontmain ; vous savez si je le partage.

« Combien de catholiques de France ignorent encore le fait merveilleux qui se produisit le 17 janvier 1871, en un petit coin de notre Maine !

« Lorsque tous les cœurs étaient dans l'angoisse, l'ennemi débordant de la Sarthe et menaçant déjà Laval, la Sainte Vierge apparut à de jeunes enfants avec des paroles d'espérance. Quelques jours après, et sans que l'on pût s'expliquer ce mouvement, le flot de l'invasion reculait et l'on entamait des négociations qui aboutirent à la paix.

« Tel est dans sa simplicité le fait que vous voulez propager. Vous venez sans doute après M. Richard et le P. Berthelon, deux écrivains autorisés et d'une critique très sûre. Mais leurs études condensées dans des livres ne seront jamais à la portée de tout le monde. Grâce au mode de publication que vous avez adopté, vous atteindrez les masses et vous leur ferez connaître, en même temps que ses origines, le développement du culte de Notre-Dame de Pontmain.

« Je fais des vœux pour le succès de votre entreprise. Il est difficile qu'elle ne soit pas bénie ; car le but que vous poursuivez est d'augmenter le nombre des pèlerins qui visitent chaque année notre chère basilique et veulent voir, en la Sainte Vierge, la vraie libératrice de notre pays.

« Croyez, mon cher Père, à mes sentiments affectueusement dévoués.

« Signé : Jules,
« Évêque de Laval. »

Le 17 mai 1892, le premier numéro des *Annales de Notre-Dame de Pontmain* paraissait et prenait une place honorable parmi les publications mensuelles. Fortement appuyées par les Congrégations des Sœurs de la Charité d'Évron et des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, les *Annales* eurent immédiatement un nombre d'abonnés qui permit de couvrir les frais et de recueillir quelques ressources pour l'œuvre du juniorat. Mais, nous ne craignons pas de l'affirmer, le sanctuaire bénéficiera encore plus que le juniorat de la publicité de la modeste revue. On peut le constater par les listes de souscriptions qui remplirent ses pages et par les *actions de grâces* qui avaient enfin un organe, interprète fidèle de la piété et de la reconnaissance. Le premier article présenta le programme que la rédaction se proposait de réaliser. Tracé de main de maître, ce programme répond, en effet, à tous les désirs de la piété la plus ardente et la plus étendue. Les *Annales* pourront paraître longtemps encore avant qu'il soit épuisé, et nous avouons simplement que bien des parties n'ont pas été touchées jusqu'à cette heure. Nous redisons volontiers avec le R. P. Lémius :

« Là où le ciel descend sur la terre, les horizons restent ouverts à l'infini. Les explorer est une œuvre toujours féconde. Puis, Pontmain en lui-même est une mine

inépuisable d'enseignements et de symboles. Mystères, gloires, vertus, rien n'y manque. Tout le dogme catholique de Marie et de Jésus y semble résumé dans une merveilleuse synthèse.

« En cette scène, où tant d'épisodes se sont succédé comme dans un drame immense, la Reine du ciel s'est distinctement manifestée sous tous ses attributs.

« Vous y admirez : Marie immaculée, Marie mère de Dieu, Marie mère des hommes, Marie avocate et médiatrice entre la France et Dieu, Notre-Dame du très saint Rosaire, Notre-Dame des Douleurs, Notre-Dame d'Espérance, etc. Sous ces figures diverses, qui sont les pages tournantes du divin poème, nous pourrons contempler longtemps la Vierge bénie de l'apparition du 17 janvier 1871.

« A nous encore d'écrire sous toutes les formes la pressante invitation : *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps*. De ce salut, nous montrerons la source. Tandis qu'à Montmartre nos Frères élèvent le temple du vœu national et répètent les promesses deux fois séculaires du Sacré Cœur, nous redirons, sans nous lasser, la révélation contemporaine de Marie : *Mon fils se laisse toucher*.

« Joubert était tourmenté par l'idée de résumer tout un livre dans une page et cette page en un seul mot. Notre-Dame de Pontmain a résolu le problème ; elle a tout condensé dans un seul mot, dans un seul tableau : le nom de Jésus-Christ, l'image du divin crucifié, inondé de sang, victime à la fois de nos péchés et de son amour infini. Quelles richesses ! Quand les aurons-nous épuisées ?

« A côté de ces champs d'exploration si pleins d'actualité et du plus haut intérêt, la chronique de Pontmain, chronique connue jusqu'ici d'un trop petit nombre, n'offrira pas un aliment moins précieux aux âmes chrétiennes.

Récits de grâces et de merveilles opérées trouveront leur place toute naturelle dans les *Annales*. La vie catholique ici son mouvement profond et régulier, ses jours de choix, ses fêtes, ses démonstrations consolantes. Les âmes chrétiennes se réjouiront et s'édifieront à cet échange incessant des grâces qui descendent du ciel, et des hommages de confiance et de gratitude qui s'élèvent de notre vallon béni. »

Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* ont été fidèles jusqu'à ce jour au programme qui leur a été tracé. Et nous pouvons affirmer que les résultats obtenus répondent aux désirs les plus ardents de leurs rédacteurs. Nous aspirons certainement à des succès plus considérables encore ; nous voudrions voir le nombre de nos abonnés, de nos lecteurs, se décupler, se centupler. Nous en bénirions la Providence. Notre-Dame de Pontmain, dont les mérites et les bienfaits seraient plus connus, plus exaltés, ne demeurerait pas insensible à la reconnaissance de ses enfants.

Nous conjurons donc tous ceux qui liront ces lignes de vouloir bien devenir des zélateurs dévoués de la dévotion envers la Vierge au crucifix sanglant, et de se faire les ardents propagateurs des *Annales de Notre-Dame de Pontmain*, qui est venue visiter et consoler la France à l'heure la plus douloureuse de son existence quatorze fois séculaire.

III. LA COMMUNAUTÉ.

La *Communauté* nous arrêtera quelques instants. Le 14 novembre 1894, elle perdait un de ses membres, le R. P. COLOMBOT, qui en faisait partie depuis le 16 septembre. Nous empruntons au *Codex historicus* le récit de ses derniers moments : « Le bon Dieu avait ménagé au P. COLOMBOT une douloureuse épreuve qui est restée sa

compagne inséparable jusqu'à la mort. Les supérieurs, croyant sans doute que le séjour de Pontmain, qu'il avait tant aimé, aurait une heureuse influence sur ses facultés mentales, l'avaient ramené auprès de la Vierge dont il avait été le chapelain. Notre-Dame d'Espérance n'a pas jugé à propos de lui faire recouvrer une santé et des forces qu'il aurait employées de tout cœur à procurer sa gloire. Il ne sortait pas de sa cellule; un Frère convers lui prodiguait les soins les plus empressés et le malade se contentait de peu. Son état ne pouvait durer; le mal qui le minait insensiblement faisait des progrès et l'on constata que le dénouement ne se ferait pas attendre longtemps.

« Une Sœur de l'Espérance, de Mayenne, fut appelée, et les Pères de la maison redoublèrent de sollicitude et d'attention pour entourer le cher malade de tous les soins que réclamait son état. Dans la nuit du vendredi au samedi 14 novembre, à la suite de cruelles souffrances qui duraient depuis plusieurs jours, le Père sembla jouir d'avance de la vision bienheureuse. Deux heures avant sa mort, son visage, contracté jusque-là par la douleur, s'illumina d'un céleste reflet, et le malade s'endormit paisiblement dans le Seigneur après avoir reçu les derniers sacrements, au moment où le Père qui le veillait avec la Sœur récitait cette prière : *Maria mater gratiæ, mater misericordiæ, me hora mortis suscipe!*

« Les funérailles eurent lieu le 16. Les ecclésiastiques du canton et des environs assistèrent aux obsèques, et le P. Colombot repose maintenant auprès du R. P. Gillet, dans le cimetière de Pontmain, où la fabrique de la paroisse nous a fait une concession à perpétuité. »

La communauté de Pontmain se composait au mois de novembre 1891 des membres suivants : du R. P. Jean-Baptiste Lémius, supérieur; du R. P. Montfort, premier

assesseur; du R. P. Pays, deuxième assesseur, curé de la paroisse; du R. P. Baugé, économe; des Pères Colin, Thiriet, Coubrun, Le Teste, pour le juniorat et Brullard; des Frères convers Beyck, cuisinier; Boutreau, jardinier; Laurent, Vignal et Grevèche.

La dernière visite provinciale s'était terminée le 22 septembre 1891; l'acte de visite annonçait la prochaine fondation du juniorat. Le 27 octobre arrivèrent les premiers enfants. Notre T. R. P. Général pensa qu'il convenait de donner une inauguration solennelle à cette œuvre sur laquelle reposaient ses plus douces espérances. Le R. P. Cassien Augier, assistant général, fut délégué pour prêcher la retraite à la communauté et ouvrir officiellement le juniorat. Nous l'avons dit, quatre junioristes de Notre-Dame de Sion arrivèrent à Pontmain l'avant-veille de la fête du 17 janvier 1892. Ils assistèrent aux cérémonies solennelles que présidait Mgr Cléret, évêque de Laval, et le 25 janvier 1892, le R. P. Augier dressa l'acte de visite dans lequel nous lisons les passages suivants : « Un juniorat est bien à sa place ici... sur les lieux mêmes où Marie a réclamé la prière des enfants. Nous félicitons et nous remercions le R. P. Supérieur d'avoir commencé cette œuvre si importante, depuis longtemps désirée. Tous les Pères de la maison se feront un bonheur de lui venir en aide, soit pour les ressources, soit pour les vocations.

« La présence des junioristes, leur participation aux offices de la basilique, soit pour les chants, soit pour les cérémonies, apporteront un nouveau lustre au pèlerinage. La communauté des missionnaires y recevra un nouveau motif de se rapprocher de plus en plus de l'esprit et de la lettre de nos saintes Règles. Il faut que ces enfants n'aient jamais sous les yeux que de bons exemples. »

Nous pouvons rendre ce témoignage à la communauté

de Pontmain, qu'elle a répondu aux désirs du délégué du T. R. P. Supérieur général, en mettant fidèlement en pratique les conseils de perfection qui lui ont été donnés.

Disons rapidement les changements survenus dans le personnel de la communauté.

Le 18 juillet 1893, le R. P. Louvel nous arrive de Montmartre, où il s'est initié, pendant une année tout entière, aux œuvres de zèle, de charité, de dévouement, dont cette maison est le théâtre fécond et perpétuel. Auprès du Sacré-Cœur de Jésus, il a puisé une piété et une solidité de doctrine que l'on aimera à reconnaître dans ses prédications et dans sa conduite. Le 20 octobre 1893, le R. P. Coubrun reçoit son obédience pour Angers et est remplacé à Pontmain par le R. P. Lenoir. Le 6 novembre, le R. P. Keul vient d'Angers remplacer le R. P. Pays en qualité d'économe, mais il ne fait pas un long séjour parmi nous : le 16 mai, il reçoit son obédience pour Montmartre, où il reprend la place qu'il avait occupée pendant huit ans. Le R. P. Thiriet est chargé de l'économat. A la fin de l'année 1894, les Pères sont au nombre de 12, dont 4 sont exclusivement employés à l'enseignement ; les 8 autres soignent le pèlerinage, la paroisse, et se dévouent à l'œuvre des missions.

Les Frères convers nous offrent aussi de nombreux changements. En 1892, le F. Vignal est envoyé à Talence pour y exercer les fonctions de sacristain ; le F. Boutreau à Saint-Andelain, en qualité de jardinier ; les FF. Beyck et Jaurent reçoivent leur obédience pour le vicariat du Mackensie ; les FF. Fasshauer, Mertz et Brust les remplacent. Au mois de février 1893, arrive le F. Delahaye, un des anciens, qui est chargé du soin du réfectoire. Le 26 mai, nous recevons le F. Faivre,

jardinier; le 31 juillet, le F. GREVERCHE est envoyé à Montmartre; il avait prononcé ses vœux de cinq ans le 19 mars 1893. Le 3 novembre, nous perdons le F. BRUST, qui rentre dans le monde; le 19 janvier 1894, le F. FERRÉ remplace le F. FASSHAUER, qui est envoyé à Rome dans les premiers jours de février. Quinze jours après, on nous donne le F. LUC comme cuisinier, et le F. MERTZ, qui a fait ses vœux de cinq ans le 8 décembre 1893, part pour l'île de Jersey, le 7 mai 1894. Le 21 août, arrivée du F. MAUGARD; le 13 novembre, du F. HUARD; et enfin, le 31 décembre, du F. PIQUET.

Pendant ces deux dernières années, Pontmain a envoyé à Notre-Dame de Sion plusieurs postulants convers, qui sont devenus d'excellents novices, et qui donnent tout espoir d'une généreuse persévérance.

IV. FÊTES ET PÈLERINAGES.

La principale fête du sanctuaire de Pontmain est toujours celle du 17 janvier, jour anniversaire de l'apparition du 17 janvier 1871. Nous avons déjà dit un mot de la fête du 17 janvier 1892; elle fut présidée par Mgr Cléret; Mgr GROUARD s'y rencontra avec Mgr l'évêque de Laval. Le vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie venait mettre son épiscopat sous la protection maternelle de Notre-Dame de Pontmain, et recommander à sa puissante intercession l'immense vicariat, trois fois vaste comme la France, qu'il évangélise depuis trente ans.

Le Père qui avait amené de Sion les quatre junioristes fut chargé du sermon du 16 au soir, prélude de la fête du 17. Qu'est-ce qu'un pèlerinage? « Le théâtre des opérations divines, le refuge des misères humaines. »

Qu'est-ce que le pèlerinage de Pontmain? Esquisse rapide et touchante des malheurs de l'époque : Marie daigne apparaître et nous apporter le message de l'espérance et du salut.

Mgr Grouard donne la bénédiction solennelle du Très-Saint Sacrement, et, dans une acclamation unanime, s'échappe de toutes les poitrines ce refrain de confiance filiale envers Marie :

O Notre-Dame de Pontmain !
Pour toi mon cœur
D'amour s'enflamme...
De notre France,
Douce Espérance,
Entends la voix du Pèlerin !

Le lendemain, la messe solennelle est chantée par M. l'abbé Lemanceau, aumônier des Sœurs d'Evron. Deux trônes sont disposés au fond du sanctuaire. Mgr Cléret préside, assisté par M. l'archiprêtre d'Ernée et M. le doyen de Souvigné-du-Désert. Mgr Grouard est en face, du côté de l'épître, assisté de M. le doyen de Landroy et du R. P. Augier, assistant général. M. le chanoine d'Yénis prend la parole après l'évangile et captive son auditoire par les charmes d'une grande éloquence. Dans sa première partie, l'orateur esquisse à grands traits le rôle de l'homme et du chrétien en face des erreurs modernes, et démontre la nécessité où chacun se trouve de travailler à la conquête des âmes. Dans la deuxième partie, il en indique les moyens : « Il faut que nous nous fassions les intermédiaires entre l'ignorant et Dieu, entre le pécheur et Dieu. Tel a été le rôle de Marie, telle doit être notre mission, si nous sommes ses véritables enfants. »

Après les vêpres solennelles, qui ont lieu à 2 heures précises, Mgr Cléret, revêtu des ornements pontificaux,

adresse à l'assistance quelques paroles pleines d'onction, de cœur et d'espérance. Sa Grandeur félicite les pèlerins de leur empressement à venir témoigner leur piété, leur amour pour Marie, malgré le mauvais temps. Elle rappelle les enseignements tombés le matin de la chaire de vérité, et nous montre que le meilleur apostolat, celui que la Sainte Vierge demande à nous tous, c'est l'apostolat de la prière. Or, à notre époque, nous avons à combattre des adversaires plus redoutables qu'en 1871, ennemis dangereux qui s'attaquent à tout ce que nous avons de plus sacré. Remerciements aux âmes charitables qui contribuent de leurs aumônes à l'érection des tours et au complet achèvement de la basilique. Son cœur voudrait dire le nom des deux bienfaitrices qui ont fait don du magnifique chemin de croix qu'il va bénir... On sent que le cœur du prélat brûle du zèle le plus ardent pour la gloire de Notre-Dame de Pontmain.

Monseigneur procède ensuite à la bénédiction du nouveau chemin de croix. C'est une œuvre de grande valeur sortie des ateliers de M. Lesage. Chacun l'a trouvé de tout point parfait. C'est le R. P. Lémius qui a su découvrir et encourager les bienfaitrices.

De la basilique, NN. SS. les évêques et le clergé se rendent processionnellement au couvent des Sœurs d'Evron. Monseigneur de Laval bénit solennellement la maison et la chapelle où les âmes désireuses de jouir du silence et de la retraite pourront venir se recueillir et prier, sous le maternel regard de Notre-Dame de Pontmain.

Mgr Cléret quitta ce sanctuaire dans la soirée; Mgr Grouard présida l'exercice du soir et entretint les pèlerins de sa lointaine Mission ; il termina son intéressant discours en leur disant : « Là-bas, pour reconnaître le catholique, on ne lui demande pas s'il est baptisé.

On lui dit : « Es-tu priant? » Le prêtre s'appelle *l'Homme de la prière,* et l'évêque *le Grand Priant.* Vous voyez que Marie est venue vous enseigner à devenir plus chrétiens en vous disant : *Mais priez !* »

Ce fut la dernière fête du 17 janvier présidée par Mgr Cléret, que nous ne devions plus revoir en ce beau jour.

M. l'abbé Lebreton, chancelier de l'évêché, présida celle du 17 janvier 1893. Le prédicateur fut M. l'abbé Huignard, curé de Châtillon-sur-Calmont, que Mgr Cléret avait désigné. Et ce choix, de l'avis de tous, a été des plus heureux. *Fœderis arca, ora pro nobis*, Arche d'alliance, priez pour nous. Voilà bien, en deux mots, l'histoire des relations de Dieu avec l'humanité.

Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* ont donné l'analyse de ce beau discours, dans le numéro de février 1893.

Le vingt-troisième anniversaire de l'apparition fut célébré le 17 janvier 1894, avec le même empressement de la part des fidèles dévots à Notre-Dame de Pontmain. La fête fut présidée par M. l'abbé Lementu, vicaire général du diocèse, délégué par Mgr l'évêque de Laval. Le supérieur des chapelains ouvrait les exercices en constatant que la faiblesse des caractères, à notre époque, entraîne les âmes à une sorte de désespérance; l'horreur de la souffrance paralyse les volontés et ne leur laisse que la recherche effrénée de la jouissance, et cet état conduit à un excès de confiance en ses propres forces qui éloigne jusqu'à la pensée de la prière. Ces trois maux demandent un remède efficace... Où le trouver? Dans l'intervention de Notre-Dame de Pontmain, acceptée avec ses enseignements et avec les moyens qu'elle met à notre disposition : le *crucifix sanglant*, qui nous enseigne toutes les vertus et surtout

celle du sacrifice, et la *prière* incessante et confiante : *Dieu vous exaucera en peu de temps.*

La messe solennelle fut chantée par M. le chanoine curé de Saint-Denis de Gastines. Le sermon fut donné par M. l'abbé Eudes, vicaire à Saint-Vénérand, choisi par Mgr Cléret : *Signum magnum apparuit in cœlo*. L'apparition de Marie est un grand signe du ciel : le signe de l'alliance que Dieu a faite avec la France, le signe de la miséricordieuse tendresse et de nos plus fermes espérances.

Le soir, à l'issue des vêpres, M. le vicaire général remercie en termes exquis et au nom de Mgr l'évêque, les prêtres et les fidèles d'avoir affronté les rigueurs de la saison pour apporter à Pontmain le témoignage de leur invincible espérance. « O Mère, dit-il, soyez pour nous Notre-Dame du *bon abri*. Gardez-nous des ennemis de notre salut, embusqués le long de ce chemin qui doit nous conduire au ciel. Gardez-nous des artifices du démon dans la guerre séculaire déclarée par lui au Christ et à l'Église, et dont l'organisation se noue entre ses mains. Gardez-nous des faiblesses et des complicités de notre cœur. O Reine toute-puissante, ô Mère aimante, gardez-nous jusqu'au jour où il vous plaira de nous introduire dans la bienheureuse éternité ! »

La procession aux flambeaux eut lieu avec une pieuse émotion. Le R. P. Brullard raconta la merveilleuse apparition et conclut à la nécessité de la prière : la nôtre unie à celle de Marie sera toujours favorablement écoutée.

Comment raconter les pèlerinages dont le sanctuaire a été le théâtre pendant les trois années qu'embrasse ce rapport? Nous serions condamné à des redites qui ont certainement toujours quelques charmes pour les cœurs dévoués au culte et à l'amour de notre divine Mère,

mais qui finiraient cependant par devenir fastidieuses. Les *Annales* en conservent très exactement la nomenclature en s'efforçant de reproduire le caractère spécial de chacune de ces manifestations identiques pour le fond, mais variées par suite des habitudes, des usages qui distinguent entre elles les populations bretonnes, normandes, mayennaises, hôtes les plus fréquents de Pontmain.

Le mois de mai est l'époque où les pèlerinages se multiplient et affluent des diocèses voisins, surtout le jeudi et les jours de fête. Il y a ordinairement deux exercices de dévotion : à l'arrivée, la messe suivie des prières faites au nom de tous les pèlerins ; avant le départ, une procession au calvaire qui domine notre propriété. Du pied de la croix, reproduisant le crucifix sanglant de l'apparition, quelques paroles d'édification sont adressées aux pieux pèlerins qui, en rentrant dans la basilique, reçoivent le salut du Très-Saint-Sacrement. Ces processions offrent toujours un spectacle auquel peu d'âmes restent insensibles, parfois les chants retentissent au loin avec une chaleur et une vivacité entraînantes ; ces rangs qui se déroulent sous l'ombrage des arbres, le long des allées et au bord de la rivière, forment des tableaux mouvants dans un cadre immobile, reflet de la beauté de Dieu, que la plume la plus exercée ne peut reproduire. Le surnaturel se révèle à l'âme et l'entraîne vers l'infini...

Parlons cependant de quelques pèlerinages qui méritent d'être signalés. Le R. P. Berthelon prêchait, au mois de juin 1893, une retraite dans la paroisse de Saint-Melaine, à Morlaix (Finistère). Il emmène ses compatriotes et amis à Pontmain, où ils arrivent le dimanche 18 au soir. « Celui qui a travaillé avec tant de zèle et d'intelligence à faire rayonner la merveilleuse vision du

17 janvier, disent les *Annales*, a laissé à Pontmain des souvenirs qu'il retrouve vivants dans tous les cœurs. Il lui est facile de le constater dans la réception empressée qui lui est faite. A 10 heures du soir, les fenêtres s'illuminent, les lanternes vénitiennes aux couleurs variées se balancent le long de la route qui descend du cimetière à la basilique, les cloches souhaitent la bienvenue, et c'est aux chants des hymnes et des cantiques que les Morlaisiens font leur entrée dans le bourg.

« Après la bénédiction du Saint-Sacrement, ils se retirent pour prendre quelques heures de repos, et se retrouvent le lendemain matin aux pieds de Notre-Dame de Pontmain, chantent de tout leur cœur un beau cantique breton en se préparant à la communion générale. Nous sommes ravis d'entendre cet air grandiose et émouvant; il nous semble que ce langage mystérieux pour ces étrangers doit avoir un écho tout particulier dans le cœur de notre bonne mère.

« La journée du 19 revêt un cachet spécial de ferveur. Trois autres paroisses, dont deux du diocèse de Coutances, s'unissent aux pèlerins de Bretagne pour chanter avec entrain nos cantiques populaires... Imposante est la procession générale... C'est un coup d'œil ravissant. Tous les cœurs débordent d'enthousiasme...

Vierge sainte, entends nos prières ;
Des Bretons tu connais la foi ;
Les enfants sont dignes des pères,
De tous ils garderont la loi...

« Au retour, le R. P. Berthelon monte en chaire et jette dans les âmes des paroles ardentes qui ravivent la dévotion à Notre-Dame de Pontmain.

« Le soir de cette journée fut digne de la matinée. Une seconde procession en l'honneur des enfants de la première communion se clôtura par la rénovation des

vœux du Baptême et la consécration solennelle à la Sainte Vierge.

« A l'heure du crépuscule, d'autres chants et une autre procession présidée par M. Lebreton, chancelier de l'évêché, font naître de nouvelles émotions dans l'âme de ceux qui assistent à cette touchante cérémonie. Le R. P. Berthelon remémore, à la grange, les phases de l'apparition, et trouve dans son cœur d'apôtre des accents qui font couler bien des larmes.

« Les pèlerins de Morlaix n'oublieront pas cette procession aux flambeaux dans le bourg de Pontmain, cette soirée délicieuse à l'ombre du sanctuaire, ces émotions suaves qui font tant de bien à l'âme. Pontmain marche toujours dans cette voie lumineuse qui conduit à l'éternelle béatitude. »

Disons un mot d'une fête intime qui eut lieu le lendemain, réunion des prêtres mayennais d'un même cours. La maison de Pontmain est heureuse d'offrir son hospitalité à ces vétérans du sanctuaire, qui viennent se retremper dans les eaux de la grâce dont la Vierge de l'Espérance est le réservoir divin. Nous distinguons M. le chancelier de l'évêché, l'archiprêtre de la cathédrale, le R. P. Leduc, o. m. i., vicaire général de Mgr Grandin, etc. La messe est chantée par M. le curé de Courbeveille, doyen du cours, et le R. P. Leduc veut bien se faire l'interprète des sentiments qui animent tous les cœurs. « Qu'il est agréable, dit-il, après trente années de luttes aux champs de l'apostolat, de se retrouver ensemble autour du même autel, comme au jour inoubliable de l'ordination !... Deux vertus caractérisent la famille religieuse à laquelle j'appartiens : *la charité* et *le zèle*... N'est-ce pas ce qui s'est toujours présenté parmi vous ? Pour le prouver, il n'est besoin que de rappeler les souvenirs du passé et constater les

œuvres accomplies par votre ministère. » Et dans une allocution pleine d'à propos et d'exquise délicatesse, le R. P. Leduc édifie son auditoire, qu'il tient sous le charme de cette éloquence des choses qui seule et sans artifice de langage remue profondément.

Peu de jours après, l'infatigable missionnaire, qui avait assisté au Chapitre général qui vous a élu notre Père, reprenait le chemin de sa lointaine Mission.

Ces réunions de cours se sont reproduites presque chaque année auprès de Notre-Dame de Pontmain. Nous les favorisons de notre mieux. Où peut-on se trouver dans de meilleures conditions de renouvellement qu'auprès de celle qui est la mère du prêtre éternel?

Signalons encore les pèlerinages annuels de la Bretagne, de la Normandie. Nous avons eu, en septembre 1894, les grands pèlerinages de Notre-Dame de Mayenne, du canton de la Haye-Pesnel, plus de mille pèlerins d'Avranches, dont la procession se fit comme à Lourdes, avec le Très-Saint-Sacrement. Le canton de Villaine-la-Juhel, ébranlé par la parole d'un de nos missionnaires, vint en foule remercier Notre-Dame de Pontmain des fruits de la mission.

Au mois de juillet, la duchesse de Chevreuse nous avait amené une quinzaine d'enfants, qui entrèrent dans la basilique en chantant, rangés sous une bannière de Jeanne d'Arc que la duchesse a laissée au sanctuaire.

Nous donnerons dans le prochain rapport une statistique complète des pèlerinages depuis l'année 1892.

V. LES TRAVAUX DE LA BASILIQUE ET DE LA GRANGE.

La seconde tour a été complètement achevée dans le courant du mois d'octobre 1894. On s'est occupé immédiatement après de la façade et de l'escalier monu-

mental de l'entrée de la basilique. Les travaux ont été activement poussés jusqu'à l'époque du froid, où ils ont été interrompus, laissant l'œuvre inachevée.

Nous avons fait élever un mur de délimitation entre le terrain de la basilique et la partie de notre propriété qui l'avoisine du côté du levant. Ce mur n'est pas terminé sur toute son étendue projetée. Tel qu'il est, il nous a permis de livrer à la culture tout ce que nous avions acquis.

L'évêché ayant refusé l'offre qui lui était faite de la grange, nous en sommes devenus les heureux acquéreurs. C'est encore une œuvre dont la Congrégation doit être reconnaissante envers le R. P. Lémius. Il a fait construire les écuries et l'entrepôt qui représentent le prix de l'acquisition. Tout en conservant la toiture de chaume, la pile aux ajoncs, les ouvertures anciennes, nous avons transformé la grange en chapelle ; la statue de Notre-Dame de Pontmain s'élève au-dessus d'un autel convenablement orné, et des oriflammes tapissent les murs sur lesquels nous reproduirons plus tard les prières de l'apparition. Mgr Cléret nous avait accordé les pouvoirs nécessaires pour en faire la bénédiction solennelle. Nous avons préféré réserver cette cérémonie à un délégué de Sa Grandeur, et la veille du vingt-quatrième anniversaire, le 16 janvier 1895, la grange, transformée en chapelle, a été bénite par M. l'archiprêtre d'Ernée. Nous donnerons plus tard les détails de la pieuse fonction ; c'est le bon P. Montfort qui eut la consolation d'y célébrer le premier le saint sacrifice de la messe, le lendemain 17 janvier, en présence de plusieurs membres de la famille bienfaitrice qui nous a transféré le droit de propriété sur ce lieu, où les prières qui accompagnaient l'apparition du 17 janvier 1871 étaient récitées avec la ferveur et la confiance que Dieu ne peut

pas ne pas exaucer. Action de grâces à M. Follès, de Rennes, et à sa famille si profondément chrétienne !

La grange ainsi transformée avait été inaugurée en quelque manière par le pèlerinage breton du 11 septembre 1894. Les pieux pèlerins de Rennes y avaient fait une station pour y entendre le récit de la merveilleuse apparition. Il convenait que les compatriotes de M. Follès eussent les prémices de cette transformation, qui rend la prière comme obligatoire là où les enfants traduisaient si fidèlement l'invitation écrite sur la banderole céleste, au nom de la Vierge aux étoiles et au crucifix sanglant.

VI. LES TRAVAUX APOSTOLIQUES.

Ils ont été nombreux, importants, et surtout bénis de Dieu. Si nous recueillions tous les détails qui s'y rattachent, notre rapport prendrait des proportions anormales. Nous devons nous borner à des résumés rapides. Que nos lecteurs s'arment de courage et de patience ; ils ne regretteront pas, nous l'espérons, de suivre nos missionnaires sur les différents champs de bataille où ils ont livré les combats du Seigneur, toujours couronnés d'éclatantes victoires. Ils nous aideront à remercier le Sacré Cœur de Jésus et Notre-Dame d'Espérance des bénédictions accordées à nos humbles et vaillants soldats.

C'est l'infatigable P. MONTFORT qui ouvre, dès le mois de novembre 1891, la campagne d'hiver. Il est à Saint-Brice-en-Cogles (Ille-et-Vilaine), où il a déjà passé autrefois en faisant le bien. Il prêche une retraite aux congréganistes. Succès complet. Mais pour ce chapelain de Notre-Dame de Pontmain, une retraite ne peut se terminer convenablement que par un pèlerinage à la Vierge aux étoiles. Toutes les retraitantes viennent

confier à cette bonne Mère leurs saintes résolutions. Marie les leur fera garder fidèlement.

Le 3 décembre, le P. MONTFORT, accompagné des PP. THIRIET, COUBRUN et BRULLARD, ouvre une mission à Pacé, bourg de 2500 âmes, près de Rennes. Composée en grande partie de fermiers aisés, ayant à leur service de nombreux domestiques, cette paroisse offrait des difficultés particulières, créées par la présence de ces jeunes gens, qui n'étaient pas précisément la fleur de la jeunesse bretonne. Dès l'ouverture faite par le P. MONTFORT avec cette puissance surnaturelle que Dieu accordait à son zélé missionnaire, la mission est lancée ; les confessions commencent le lendemain et, pendant trois semaines, les exercices sont suivis avec fidélité par une assistance nombreuse. Les résultats ont dépassé non seulement les prévisions, mais même les espérances de M. le recteur. Le jour de Noël, 800 hommes recevaient le divin Enfant de la crèche. Les femmes, en plus grand nombre, avaient fait leur devoir deux jours auparavant. Le succès a été complet.

Pendant le même temps, le R. P. LÉMIUS, supérieur, et le R. P. JONQUET, chapelain de Montmartre, donnaient la mission de Lesparre (Gironde). Le *Codex historicus* en parle en ces termes : « L'influenza a couché sur le lit le P. LÉMIUS pendant la plus grande partie de la mission, et le P. JONQUET a fait preuve du plus grand dévouement. Il a prêché cinquante-deux fois avec un talent qui a été grandement apprécié. Le P. Supérieur consigne ici la plus vive reconnaissance pour son compagnon, qui a supporté avec un courage infatigable tout ce travail. Le Père a été pleinement apprécié pour son zèle et son grand talent. L'auteur de *Montmartre, autrefois, aujourd'hui*, est aussi un de nos excellents missionnaires. »

Année 1892. — C'est au *Codex historicus* que nous empruntons la nomenclature des travaux et des appréciations qu'ils méritent. On verra que nos missionnaires de Pontmain ne connaissaient guère le chômage.

Du 6 mars au 18 avril, carême de Saint-Martial de Bordeaux. « A peine remis de l'influenza, le P. Lémius partait pour la métropole de l'Aquitaine. Le T. R. P. Général lui avait confié un travail demandé par un ami de la Congrégation. Pauvres carêmes de ville! Logé à 4 kilomètres de l'église où il prêchait, le Père allait donner ses instructions et s'en retournait. Comment faire un bien sérieux? Prédications sans confessions, c'est peu. Je signale un trait du carême. A Paris, les socialistes firent grand vacarme à Saint-Merry, à Saint-Joseph. A Nancy, la cathédrale a été le théâtre des mêmes scènes. A Bordeaux, l'église Saint-Martial eut les honneurs de ces attaques ignobles. Pendant une heure, il a dû parler à son très grand auditoire, alors que cinquante à soixante braillards hurlaient en pleine église. A la fin du sermon, c'est *la Carmagnole* qui a été entonnée devant le Saint-Sacrement exposé... Rien de plus répugnant. Heureusement qu'il n'y a pas eu de voies de fait. La semaine suivante, la police, requise, a mis bon ordre à ces scandales. »

Les Pères de Bordeaux ont accordé la plus paternelle hospitalité au prédicateur.

Du 26 mai au 5 juin, retraite aux Augustines de Vitré, qui ont droit à la reconnaissance des Oblats. Elles ont favorisé de leur argent et de leur personne nos œuvres de Natal. C'est avec une vraie édification que le Supérieur leur a donné la retraite annuelle.

Du 12 au 16 juin, triduum du Sacré-Cœur à la Visitation de Mayenne. Le Supérieur avait déjà prêché ce triduum deux fois. Il a été heureux de constater les

progrès de l'œuvre. En trois jours, il y a eu vingt-sept pèlerinages. Il a fallu parler vingt et une fois.

Du 20 au 22 juin, adoration des Enfants de Marie des Ursulines de Château-Gontier. Petit travail, mais très pieux, qui a renoué des relations avec cette excellente communauté, très dévouée à Notre-Dame de Pontmain.

Du 3 au 10 juillet, retraite d'Enfants de Marie à Nantilly (Maine-et-Loire), très suivie, et qui s'est terminée par une belle procession aux flambeaux.

Du 17 au 24 juillet, retraite aux Enfants de Marie de la paroisse de Saint-Laud, à Angers ; retraite édifiante terminée par un pèlerinage à Saint-Joseph, de Segré.

Du 8 au 16 août, retraite aux Ursulines de Vitré, très dévouées à l'œuvre du juniorat. Depuis deux ans, la communauté fait une loterie en sa faveur ; la première a rapporté 300 francs, la seconde 500 francs. Retraite fervente.

Du 28 août au 4 septembre et du 8 au 15 septembre, deux retraites successives à Royaumont. « Ces deux retraites ont procuré au Père Supérieur l'immense consolation, au milieu des tristesses de la Congrégation, de rester tout un mois auprès de notre bien-aimé Père Général mourant. Il y a reçu pour la maison de Pontmain, à maintes reprises, la bénédiction du Père vénéré que nous pleurons. »

Du 25 septembre au 4 octobre, retraite à la communauté de Saint-Fraimbault, de Lassay, communauté fervente, nombreuse, qui appelle chaque année les Oblats, et pour leur retraite personnelle, et pour celle des pensionnaires de la maison.

Du 16 au 20 octobre, retraite du pensionnat des Ursulines de Château-Gontier. Travail facile comme dans tout pensionnat tenu par des religieuses ; les enfants ont fait leur retraite avec intelligence et très bonne volonté.

Du 20 au 23 octobre, retraite à la paroisse Notre-Dame de Vitré (Ille-et-Vilaine).

Du 23 octobre au 2 novembre, retraite de Saint-Melaine, de Morlaix. « Le recteur de cette paroisse cherche tous les moyens de la renouveler. Après avoir essayé de faire le mois du très saint Rosaire, ne voyant que peu de fruits, il a pensé qu'une retraite aurait plus de résultat. Nous avons surtout attaqué les hommes par des conférences dialoguées. Ils sont venus en grand nombre. Mais, comme résultat, qu'obtenir en si peu de temps? Dieu seul a pu l'apprécier. »

En novembre, retraite aux élèves des Ursulines de Chavagnes, à Nantes. « Cette retraite est fort intéressante; cent cinquante anciennes pensionnaires la suivent avec fidélité et se retrempent dans les souvenirs et les résolutions de leurs années d'éducation. Auditoire intelligent, sérieux pour une bonne partie et désirant pratiquer la vie chrétienne. Le R. P. Rey l'a prêchée une fois, et son souvenir y reste très vivant avec celui du bien qu'il a opéré. »

Voici les travaux du R. P. Coubrun :

Du 31 janvier au 7 février 1892, retraite à Martillac, berceau de la Sainte-Famille de Bordeaux. Chaque matin, le prédicateur puisait auprès du tombeau du bon P. Noailles les leçons qui devaient faire du bien à ses filles, et auprès du R. P. Auger les renseignements qui pouvaient être utiles. Soixante-douze religieuses ont suivi la retraite et ont donné au missionnaire toutes les consolations possibles.

Du 14 au 18 février, retraite du pensionnat de Saint-Joseph, à Fougères, tenu par les Religieuses d'Evron. Quatre-vingts jeunes filles pensionnaires ou externes ont suivi les exercices et ont largement occupé tous les instants du missionnaire.

Du 23 au 28 février, retraite et adoration à Saint-Mars-de-la-Futaie ; résultat tel qu'on pouvait l'attendre d'un travail de ce genre.

Du 6 mars au 17 avril, carême de Saint-Lô (Manche). Cette station avait été prêchée en 1889 par le R. P. Reynaud, alors de maison à Pontmain. Station laborieuse, avait-il dit. Ce labeur a été rude pour le P. Coubrun, qui donnait son premier carême ; il y avait prêché l'année précédente une retraite de neuf jours. Le bon Dieu et Notre-Dame de Pontmain sont venus en aide à leur missionnaire, et tout porte à croire que le bien s'est fait largement.

Du 18 avril au 1er mai, mission de Brains-sur-les-Marches par le P. Coubrun et le P. Thiriet. La préparation à la communion pascale était à faire. Les missionnaires s'y mettent avec ardeur, et dès la première semaine on compte plusieurs retours ; tout s'ébranle, on compte à la fin à peine trois ou quatre abstentions ; les retours sont nombreux. Le bon curé paraît satisfait d'un succès qui dépasse de beaucoup ses espérances. Depuis lors, les Pères de Pontmain sont fréquemment demandés dans cette partie du diocèse de Laval, où ils étaient peu connus.

Du 11 au 15 mai, retraite de première communion à Quelaines ; du 18 au 22 mai, à Azé ; du 31 mai au 6 juin, retraite du pensionnat de Haute-Follis, à Laval, dirigé par les Sœurs des Sacrés-Cœurs ou de l'Adoration perpétuelle. Les Pères de Pontmain y sont appréciés ; on y entend souvent prononcer avec une expression de joie et de reconnaissance les noms des PP. Montfort, Reynaud, Lémius, Berthelon, etc. Sept enfants qui se préparent à la première communion, toutes les pensionnaires, une quinzaine d'anciennes élèves suivent les exercices, qui se clôturent par la Confirmation donnée par Mgr Cléret, le lundi de la Pentecôte, 6 juin.

Du 27 juin au 1er juillet, retraite de première communion et de Confirmation à Landivy, notre chef-lieu de canton. Du 5 au 10 juillet, retraite à Geffosse (Manche). Du 10 au 17, à Hocquigny (Manche). Du 7 au 14 août, retraite des Religieuses du Bon-Sauveur à Saint-Lô. Plus de cent religieuses en ont suivi les exercices. Du 28 août au 2 septembre, retraite des Sœurs de l'Espérance de la Rochelle. Du 11 au 15 septembre, nous retrouvons le missionnaire à Château-Gontier, au milieu des congréganistes de la Sainte-Famille. Du 25 au 29, à Saint-Michel de la Roë, où il prêche une retraite d'adoration. Du 4 au 12 octobre, à Nantes, chez nos Sœurs de l'Espérance, où il me remplaçait, étant retenu auprès de notre P. Général mourant. Du 17 octobre au 1er novembre, à Jersey, où il évangélise successivement les Enfants de Marie, les Tertiaires de Saint-François d'Assise et la communauté de nos Pères et Frères.

Du 5 au 25 décembre, mission de Courbeville par les PP. Coubrun et Brullard. C'est toujours un bonheur pour des missionnaires de parler à une paroisse chrétienne. C'était bien le cas pour Courbeville, célèbre par sa résistance aux lois scolaires. Deux écoles libres fréquentées par tous les enfants ; deux écoles officielles qui n'existent que sur les feuilles d'émargement du ministère des finances. Aussi, en dépit des mauvais chemins, la mission fut-elle suivie avec enthousiasme. Les jeunes gens montrèrent la plus grande bonne volonté pour chanter des cantiques. M. le curé déploya le plus grand zèle pour seconder le P. Coubrun dans l'ornementation de l'église, au point de se blesser un jour assez grièvement en descendant une échelle ; il n'en continua pas moins de travailler, aussi la plaie ne fit-elle que s'envenimer. Il suivait en cela l'exemple du P. Coubrun qui, à force de prêcher et de chanter, fatigua

beaucoup sa gorge. Le compte rendu de cette mission, publié par la *Semaine religieuse* de Laval, a été reproduit dans les Annales de la Congrégation.

Disons rapidement les travaux du R. P. THIRIET en 1892. Au mois de janvier, nous le rencontrons à Domfront (Orne), au pensionnat de l'Ange-Gardien, évangélisé pendant plusieurs années de suite par le R. P. LÉMIUS. Au mois de février, au pensionnat de Saint-Étienne, à Laval, chez nos Sœurs de l'Espérance de Château-Gontier où, ayant prêché la retraite des congréganistes en 1891, il vient prêcher le triduum préparatoire à la fête de la Septuagésime, fête de la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Ces petits travaux préparent notre cher missionnaire à la station quadragésimale de la cathédrale de Laval. Une station dans une ville épiscopale n'est pas sans difficulté. Le R. P. THIRIET les affronte avec courage, s'appuyant sur l'obédience de son supérieur. Des conférences dialoguées ont été fort goûtées de l'auditoire et ont attiré bon nombre d'indifférents. Est-ce à dire que les conversions ont été plus nombreuses que de coutume ? C'est le secret de Dieu. Mgr l'évêque a voulu assister à l'une de ces conférences, se tenant modestement à l'orgue, afin de garder l'incognito. Ce genre de prédication a ses admirateurs et ses détracteurs. Évitons les excès. Le jour de sa fête, Mgr Cléret ayant félicité les prédicateurs de carême dans une audience publique, le P. THIRIET a cru pouvoir prendre sa part des éloges décernés par Sa Grandeur.

Nous avons parlé de la retraite prêchée à nos élèves junioristes, au mois de mai ; suivons le cher missionnaire à Ballost, à la cathédrale de Laval, à Ernée, à Montenay, à Fougerolles ; ce sont des retraites de première communion et de confirmation qui mettent con-

stamment le prédicateur en présence de Mgr de Laval, qui a toujours des attentions délicates pour le chapelain de Notre-Dame de Pontmain.

En juillet, il est au cercle de Saint-Sulpice de Fougères, retraite d'hommes et de jeunes gens, intéressante et pleine d'édification.

Retour à Domfront, pour un triduum d'adoration préparatoire au 15 août.

Retour à Mayenne, pour les congréganistes de la Sainte-Famille.

Le R. P. Lémius, retenu à Royaumont auprès de notre Père mourant, se fait remplacer par le P. Thiriet à Savenay (Loire-Inférieure), pour une retraite d'Enfants de Marie, et à Vitré pour la retraite du pensionnat des Ursulines.

En octobre, nous trouvons le P. Thiriet à Saint-Lô, prêchant une retraite de paroisse préparatoire à la fête de la Toussaint et à la fête des morts, travail très fatigant.

Pendant l'Avent, le P. Lémius et le P. Thiriet prêchent une grande mission à Loiron, chef-lieu de canton de plus de 1 000 habitants. Les missionnaires y ont goûté les consolations les plus douces. Les conférences à deux ont eu un vrai succès; on y accourait de tous les environs, les places étaient prises longtemps avant l'heure de l'exercice. Rares, bien rares ont été les endurcis restés sourds à l'appel de Dieu. Loiron est venu rendre grâces à Notre-Dame de Pontmain et les missionnaires ont eu le bonheur d'installer une belle statue de la Vierge aux étoiles dans l'église paroissiale où elle continue de bénir cette chère population.

Voici le R. P. Baugé, économe et chapelain habituel de la basilique ; du 26 février 1892 au 1er mars, il évangélise la paroisse de Cuillé pendant les Quarante Heures;

du 6 mars au 15, celle de Méral où il prêche l'Adoration; du 8 juin au 12, retraite de première communion à Saint-Ellier, paroisse limitrophe de Pontmain; du 22 juin au 26, retraite à Mancy (Orne) pour la première communion. Deux prêtres, élèves du zélé pasteur, ont célébré leur première messe en même temps. Assemblée nombreuse et très édifiée des cérémonies touchantes de cette belle journée. Du 12 au 16 juillet, retraite de première communion, puis du 17 juillet au 26, retraite à toute la paroisse de Laferrière-aux-Étangs (Orne). Ces exercices préparent les pieux habitants à la célébration de la fête de Sainte-Anne qui est en grande vénération. Du 4 au 8 octobre, retraite des junioristes, dont le P. Baugé loue l'attention et les excellentes dispositions. Enfin, du 26 au 28 novembre, adoration à Saint-Berthevin, paroisse du canton de Landivy, où le P. Baugé prépare un grand nombre de personnes à la sainte communion.

Nous arrivons au R. P. Brullard; c'est un infatigable missionnaire, qui peut dire comme saint Martin : *Non recuso laborem*, Je ne refuse pas le travail.

Du 31 janvier 1892 au 21 février, il est avec le R. P. Montfort, chef de la mission de Chemazé (Mayenne). Cette paroisse avait besoin d'être ramenée aux pratiques de la vie chrétienne. Le succès fut complet; quelques retardataires résistèrent à la grâce, mais on apprit que, pendant le temps pascal, ils avaient enfin abordé le confessionnal; la semence de la mission produisait ses derniers fruits.

Le R. P. Pichon, supérieur de Limoges, ayant demandé pour le carême le concours d'un Père de Pontmain, le P. Brullard fut désigné, et le 28 février les deux missionnaires ouvraient la mission de Felletin, ville industrieuse de la Creuse. « Mais quelle différence avec la

Mayenne! dit le *Codex historicus*. Faut-il le dire? il est en France bien des contrées où la foi a tellement disparu, qu'une mission, suprême moyen d'évangélisation, peut ne produire aucun effet. Les femmes de Felletin vinrent presque seules aux exercices. Les hommes accoururent aux conférences qui leur furent spécialement adressées, mais ce fut tout. On dut renoncer à avoir une communion générale d'hommes, et cependant les missionnaires avaient visité toutes les maisons au grand étonnement des habitants. Cependant beaucoup de femmes, une centaine au moins, revinrent à la pratique des sacrements. Les Frères des Écoles chrétiennes nous secondèrent avec zèle. »

Vers la fin du Carême, les deux missionnaires se rendirent à Bellac, sous-préfecture de la Haute-Vienne. Ce fut à peu près la même chose. Cependant, au lieu de l'indifférence de Felletin, ils rencontrèrent l'hostilité de plusieurs et le zèle de quelques-uns. Comme on se trouvait dans le temps pascal, il y eut plus de confessions et de communions. Les conférences spéciales pour les hommes attirèrent un auditoire comme il ne s'en était jamais vu dans l'église paroissiale.

Le R. P. Brullard revint à Pontmain et prêcha successivement pendant les mois d'avril et de mai les retraites de première communion et de confirmation à Notre-Dame de Mayenne, à Commes, à Pontmain même, il donna les exercices de la retraite annuelle suivie par les personnes de piété, à Cuillé. Le 12 juin, nous le trouvons à Jersey, évangélisant les enfants de Saint-Mathieu et de Saint-Thomas. Le 22 juin, à Lesbois; le 27, à Carelles; le 3 juillet, à Ernée où il prêche les exercices de l'Adoration, et le 15 à Levaré. Au mois d'août, il est à Saint-Fraimbault-de-Lassay pour la retraite des pensionnaires, à la Providence de Mayenne pour la retraite de

la communauté. Fin septembre, c'est la retraite des Dames de la Sainte-Famille, à Laval, et fin décembre, retraite de l'Adoration, à Laubrières, où beaucoup d'hommes profitèrent de la présence du missionnaire pour se confesser.

Pendant le Carême de 1892, le R. P. Colin a donné avec un plein succès une mission à la Renaudière.

Plaçons sur la tête du R. P. Montfort la couronne d'œuvres qu'il a tressée avec un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge. Nous sommes condamné à une simple nomenclature:

Retraite d'adoration au Mesnil; missions de Chemazé, de Saint-Solen (Côtes-du-Nord); les Quarante Heures de Loescouet, lieu de sa naissance; Carême à Bois; premières communions à Saint-Solen, au Mesnil, à la Dorée, à Vautortes, à Pontmain; retraite du pensionnat des Bénédictines de Caen; adoration de Larchamp; confessions entendues pendant les deux retraites générales d'Évron; retraite des congréganistes de la Sainte-Famille, à Laval; retraite des Petites Sœurs des pauvres, à Dinan; enfin, pendant l'Avent, mission de la Tannière. Partout succès complet.

En 1892, les Pères de Pontmain ont donné 97 missions, carêmes ou retraites.

Année 1893. — A notre grand regret, nous ne trouvons, dans le *Codex historicus,* d'autres mentions des travaux du R. P. Lémius, supérieur, que celles des missions de Lignières-la-Doucelle et de Saint-Martin, de Mayenne. La mission de Lignières eut lieu du 5 au 26 février. Malgré un temps affreux et des chemins épouvantables, les fidèles venaient en foule, le soir, prier, chanter, écouter la parole de Dieu avec un empressement et un élan incomparables. Les fruits ont été merveilleux. Les conférences dialoguées eurent un grand succès de curio-

sité. Ils étaient faciles à compter ceux qui ne s'approchèrent pas de la Table sainte. Le soir de la clôture, toutes les maisons s'illuminèrent comme par enchantement ; la foule se réunit sur la grande place et le plus beau *Magnificat* s'échappa de toutes les poitrines vers le Ciel, vers le trône de Marie. Chaque couplet ramenait le refrain de Notre-Dame d'Espérance, redit avec plus d'ardeur encore. Et quand les chants ont cessé, trois hommes s'élancent au clocher, et le plus joyeux carillon en l'honneur de Notre-Dame fait retentir, pendant la nuit, tous les échos de l'heureuse paroisse. Le P. Lémius était accompagné des PP. Coubrun et Brullard.

La mission de Saint-Martin de Mayenne eut un plus grand retentissement encore. Le R. P. Lémius la prêcha avec les mêmes missionnaires. La *Semaine religieuse* de Laval en a publié le compte rendu, très élogieux, qu'ont reproduit les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* (numéro d'avril 1893). Le succès fut consolant pour les missionnaires. Il y eut de nombreuses conférences dialoguées, surtout sur la *question* sociale. Elles intéressèrent beaucoup les ouvriers, accourus en grand nombre. Il y eut des conférences spéciales pour les dames, des instructions sur la vie chrétienne. La fête des enfants, suivie de la procession dans les rues de la cité, eut un grand succès. Les illuminations pour la fête de la sainte Vierge attirèrent la masse. Le résultat pratique fut de deux à trois cents retours, parmi lesquels plus d'une centaine d'hommes. C'est beaucoup dans les temps actuels. Pourquoi faut-il que les patrons se soient si mal montrés? Un d'entre eux refusa de laisser visiter les ouvriers dans les ateliers, et ce fut un peu par stratagème que le missionnaire pénétra dans plusieurs autres. Quelle aberration pour ces bourgeois de voir dans le

prêtre un ennemi !... Lui seul cependant peut apprendre aux pauvres la patience, aux riches la charité.

Au mois d'avril, le R. P. Lémius reçut l'ordre de se rendre à Montmartre ; le R. P. Thiriet fut nommé premier assesseur et prit la direction de la maison de Pontmain.

Le P. Thiriet fit un premier travail de 1893, à Fougerolles, en prêchant un triduum d'adoration ; confessions multiples, abondantes consolations.

Du 17 au 24 janvier, retraite du petit séminaire de Mayenne. M. le Supérieur et MM. les professeurs se sont montrés d'une exquise délicatesse et ont bien voulu encourager le P. prédicateur, qui, somme toute, rapporta un excellent souvenir de ce travail important.

Du 28 janvier au 4 février, retraite au pensionnat de Saint-Joseph, à Fougères, dirigé par une excellente supérieure des Sœurs d'Evron.

Carême de la collégiale de Saint-Donatien, à Nantes. Les Annales en parlent en ces termes : « Le R. P. Thiriet s'est senti visiblement assisté par notre douce Madone. Au témoignage du vénérable curé et supérieur de la collégiale, depuis longtemps un Carême n'avait été plus consolant. L'auditoire n'a fait que grandir tous les soirs, et il était au complet pour recueillir les fruits des retraites prêchées, aux femmes d'abord, aux hommes ensuite. Le chapelain de Notre-Dame de Pontmain n'a pas oublié de faire connaître la merveilleuse apparition, et dans une conférence qui a vivement intéressé les Nantais, il a redit avec amour les maternelles bontés et les substantielles leçons de Notre-Dame d'Espérance. Ce sermon a provoqué un réel mouvement des cœurs vers Notre-Dame de Pontmain. » Le R. P. Thiriet alla plus loin ; il fit un sermon *ex professo* sur le juniorat de Notre-Dame d'Espérance, et sollicita la générosité des

fidèles en sa faveur. Le P. Thiriet déclare que la quête fut fructueuse. Le sermon a été imprimé et nous sert encore pour la propagande. Le 13 avril, sur les instances du vénérable curé, le P. Thiriet retournait à Saint-Donatien prêcher un sermon de circonstance à l'occasion d'un pèlerinage diocésain aux Enfants Nantais, invoqués dans une église splendide, élevé en souvenir du vœu fait au Sacré Cœur de Jésus, par Mgr Fournier, évêque de Nantes, pendant la guerre de 1870.

Aux mois d'avril, de mai et de juillet, c'est Château-Gontier qui revoit le P. Thiriet, prêchant trois retraites au pensionnat des Ursulines, aux Enfants de la Trinité, aux Mères chrétiennes de Saint-Jean. C'est dans le travail que le remplaçant du R. P. Lémius cherche le repos digne d'un bon missionnaire.

Nos *Missions* ont publié un compte rendu des fêtes célébrées à Jersey, dans notre église de Saint-Thomas, à l'occasion du centenaire du rétablissement du culte catholique dans l'île célèbre que l'on appelle *l'Émeraude des côtes de Normandie*. Le R. P. Thiriet prêcha les sermons préparatoires à la consécration de la superbe église, bâtie par le si regretté P. Michaux. Ces fêtes eurent un grand retentissement jusqu'en Angleterre. La gloire de Dieu et de la religion catholique a éclaté à tous les regards, même aux regards des dissidents. Le jour de la consécration de l'église est resté mémorable ; c'est le 12 septembre 1893. C'est l'année de la Terreur qui a porté à l'île de Jersey les germes du renouvellement catholique.

Du 23 septembre au 30, retraite aux Congréganistes de Laval ; du 1er octobre au 5, retraite d'adoration à Marigné-Peuton ; du 9 au 15, retraite aux élèves de l'école célèbre de Pontlevoy ; du 15 au 19, mêmes exercices aux élèves du pensionnat de jeunes filles dirigé à

Pontlevoy par les Sœurs de la Nativité de Saint-Germain en Laye; du 24 octobre au 2 novembre, retraite paroissiale à Saint-Melaine, de Morlaix; et enfin, du 6 au 15 novembre, retraite aux élèves du petit séminaire de la Ferté-Macé (Orne). Le P. Thiriet a réussi dans toutes les œuvres à produire les fruits les plus consolants. Il avait bien acquis le droit à un repos de quelques semaines.

Voici la liste des travaux de l'infatigable P. Montfort, toujours le modèle de nos missionnaires.

Il débute en janvier par un triduum d'adoration à Saint-Ellier; puis il se rend pour un nouveau travail de ce genre au Loescouet (Côtes-du-Nord). Il donne à la suite un retour de mission à Trémorel, dans le même diocèse de Saint-Brieuc. Pendant le Carême, c'est à Sacé qu'il remporte une de ces victoires qui semblent l'intervention d'une grâce vraiment extraordinaire, spécialement réservée au bon P. Montfort. Deux œuvres perpétueront le souvenir du missionnaire et de Notre-Dame de Pontmain : la croix qui a été érigée dans l'église et la confrérie de Notre-Dame d'Espérance, dont les bases ont été posées. Cette mission se terminait le 2 avril. Dès le 9, nous retrouvons le P. Montfort avec le P. Coubrun à Précey, dans la Manche, pour une nouvelle mission.

Précey est la patrie de M. l'abbé Legone, vicaire général de Mgr Germain, évêque de Coutances, qui s'est plu à doter ce bourg d'une superbe église. On y admire vingt-quatre statues de saints qui forment le cortège de l'adorable Eucharistie. La population, confiée au zèle d'un jeune curé très intelligent et très pieux, est une des meilleures de l'Avranchin. Un seul homme résista à la grâce de la mission. Le P. Montfort crut le moment favorable pour établir une Congrégation d'Enfants de

Marie. Sa prudence, qui est égale à son zèle et à sa piété, n'a pas été trompée : la Congrégation donne de grandes consolations au pieux pasteur de Précey.

A la fin d'avril commencent pour l'ardent missionnaire les retraites de première communion à Larclas (Côtes-du-Nord), ensuite à Saint-Mars-sur-la-Futaie, à Saint-Ellier, à Ernée, et, au mois de juin, mission à la Prenessaye (Côtes-du-Nord) ; puis, retour de mission à Saint-Solen ; retraite des Dames de la Sainte-Famille, à Laval ; retraite des pensionnaires de la communauté de Saint-Fraimbault de Lassay, et adoration, confessions entendues à la retraite pastorale de Laval et la seconde retraite d'Evron.

Du 16 au 19 septembre, retraite à Rennes, aux congréganistes et aux fidèles de Notre-Dame de la Salette.

Pendant tout le mois du Saint-Rosaire, à Evron (Côtes-du-Nord), confessions quotidiennes et prédications en semaine trois fois, tous les dimanches quatre fois... Travail effrayant... Aussi les forces du cher missionnaire étaient-elles bien affaiblies, lorsque l'obéissance lui confia la retraite des religieux et des junioristes du Mont-Saint-Michel. Le Père éprouva une telle fatigue, qu'il dut borner ses instructions à une simple et bien courte causerie. Mais son zèle et son dévouement donnaient à ses paroles l'éloquence la plus efficace. Le missionnaire dut prendre un repos complet jusqu'à l'Avent. Alors eut lieu une grande mission à Saint-Germain en Coglès (Ille-et-Vilaine). Le P. Montfort était accompagné des PP. Thiriet et Brullard. La population répondit avec empressement à l'appel des missionnaires, en dépit du mauvais temps. Les conférences dialoguées eurent un succès complet. Les fruits de la mission ont surabondamment consolé les missionnaires.

Le R. P. Colin eut à remplir une mission de zèle très

délicate pendant le Carême de 1893. Voici la lettre que le curé de Saint-Fraimbault de Lassay, écrivait au R. P. Lémius, à la date du 5 avril : « Je vous dois un bon acte de reconnaissance pour m'avoir accordé l'excellent P. Colin. Vous m'aviez annoncé un missionnaire selon le cœur de Dieu, principalement pour la confession. C'était là surtout ce que je désirais ici. Les résultats ont dépassé mes espérances. Il ne me reste plus que trois retardataires, sur une vingtaine que je comptais auparavant. »

Le R. P. Pays, curé de Pontmain, quitte rarement sa paroisse, à laquelle il consacre tous les soins désirables. Cependant, en 1891, il voulut bien prêcher la retraite des Sœurs de Saint-Fraimbault de Lassay, du 24 septembre au 4 octobre, et, en mai 1893, une retraite d'Enfants de Marie à Fontaine-Couverte, pour former et établir définitivement une congrégation de ce nom parmi les jeunes personnes de cette paroisse.

Revenons à nos missionnaires, toujours actifs. Le R. P. Brullard fait son premier travail de l'année 1893 à Craon ; c'est une retraite à la congrégation de la Sainte-Famille ; l'instruction du soir était faite devant une assistance considérable.

Il prend part aux deux missions de Lignières-la-Doucelle et de Saint-Martin de Mayenne, donne ensuite les retraites d'adoration et de première communion à Quelaines, Juvigné-des-Landes, Ballots, la cathédrale de Laval, Peuton, pensionnat de Haute-Folis, Vilaines-la-Juhel, retraite paroissiale à Issigny-le-Buat, pèlerinages à la Visitation de Mayenne, du 18 au 22 juin, en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, mission de la Prenessaye, retraite du patronage Saint-Louis, à Saint-Sulpice de Fougères, confessions aux deux retraites générales d'Evron, retraite au patronage des Ursulines de

Château-Gontier, retraite à la communauté de Saint-Fraimbault, du 24 septembre au 4 octobre, retraite de l'orphelinat de Saint-Germain de Pont-Audemer, suivie d'une retraite de la paroisse. Enfin, au mois de novembre, l'adoration de Mellé, et en décembre, la mission de Saint-Germain en Coglès.

Le R. P. Coubrun nous offre la liste suivante : du 8 janvier au 17, retraite d'adoration à Ménil ; du 26 au 27 janvier, triduum de la Septuagésime chez les Sœurs de l'Espérance de Château-Gontier ; du 31 janvier au 4 février, retraite au pensionnat de l'Ange-Gardien, à Domfront ; après la mission de Precey, retraite de première communion à Pommerieux ; sermon de circonstance chez les Ursulines de Château-Gontier ; du 3 au 7 mai, retraite à Notre-Dame de Mayenne ; du 15 au 20, retraite de pèlerinage à Pontmain ; du 24 au 28, à Saint-Martin de Mayenne.

Cependant, le généreux missionnaire sentait que le mal de gorge dont il souffrait depuis plusieurs semaines ne faisait qu'augmenter. Le curé de Pontaubault (Manche), ancien camarade du grand séminaire et un grand dévot de Notre-Dame de Pontmain, lui ayant offert une fraternelle hospitalité, le P. Coubrun en profita pour recevoir les soins du docteur Ysabel, d'Avranches, tout en préparant dix-huit enfants à leur première communion ; la fatigue ne fut pas considérable, mais les consolations abondèrent jusqu'à améliorer la santé du corps.

Au mois d'août, le P. Coubrun donne une retraite laborieuse à cent dix personnes du monde réunies aux filles de service du grand établissement du Bon-Sauveur, à Saint-Lô. Confessions incessantes que suspendent les quatre sermons par jour. Elle a lieu du 21 au 26 août.

Le 27 août, retraite aux Sœurs de l'Espérance de Niort

(Deux-Sèvres), suivie de la retraite aux congréganistes. Du 12 au 19 septembre, retraite des Sœurs de la Conception de Cognac ; du 21 au 28, retraite des Sœurs de l'Espérance d'Angoulême.

C'est le dernier travail du R. P. COUBRUN, au nom de la maison de Pontmain. Peu de jours après, ce cher missionnaire recevait son obédience pour la maison d'Angers. Nos regrets les plus sincères et les plus affectueux l'ont accompagné dans sa nouvelle résidence.

Le R. P. BAUGÉ a prêché, du 4 au 8 janvier 1893, une retraite à la Brulatte, nombreuses communions ; du 12 au 17 janvier, à Mégandais, retraite très consolante ; puis à Saint-Pierre-des-Landes, à Grez-en-Bouère. En juin et juillet, il évangélise trois paroisses de l'Orne : Saint-Quentin, Saires, Avrilly, où le missionnaire normand se trouve à l'aise parmi des populations qui le connaissent et l'aiment ; du 17 au 21 novembre, retraite aux Augustines de Vitré, où la sœur du P. BAUGÉ a passé trente ans.

Arrivé à Pontmain le 18 juillet, me devançant de quelques jours, le R. P. LOUVEL a, pour premier travail dans le diocèse de Laval, la retraite des congréganistes de Mayenne du 17 au 21 août. Du 17 au 21 septembre, il prêche celle des congréganistes de Chateau-Gontier, qui lui offrent une assistance de cent à cent vingt personnes. Le récent chapelain de Montmartre s'applique à implanter la dévotion au Sacré Cœur dans cette intéressante jeunesse qui répond avec zèle et bonne volonté aux instances du prédicateur. Retraite sérieuse et pieuse.

Du 1er au 8 octobre, le P. LOUVEL, acceptant l'invitation d'un de ses condisciples du grand séminaire de Sées, se rend à la Lande-sur-Eure pour y prêcher une retraite de première communion ; la paroisse est invitée à en suivre les exercices du soir. Le premier vendredi du

mois, le missionnaire consacre les enfants au Sacré-Cœur ; l'auditoire était vraiment beau ce jour-là. Pour obtenir quelques résultats pratiques dans ces âmes humainement bonnes, mais très ignorantes, M. le curé affilie sa paroisse à l'œuvre de l'Adoration perpétuelle en union avec Montmartre.

Le dernier travail du P. Louvel, pour l'année 1893, est le retour de mission à Courbeville, du 25 novembre au 8 décembre, dirigé par le R. P. Lenoir. Ce Père a remplacé le P. Coubrun.

Le P. Lenoir, à peine arrivé à Pontmain, eut à se rendre à Brest pour prendre part à une mission demandée au R. P. Berthelon, supérieur de Talence, en faveur de la paroisse Saint-Pierre-Quilbignon. La mission fut divisée en deux sections, deux Pères à la paroisse, deux autres, le P. Lenoir et le P. Le Borgne, à une chapelle de secours, point de ralliement d'une future paroisse. Beaucoup d'entrain, exercices très suivis. Là où d'ordinaire on ne comptait pas dix hommes sur un millier employés au port, on a pu en compter plus de cent au jour de la communion qui eut lieu à la fête de la Toussaint.

Le P. Lenoir et le P. Louvel ont donné le retour de mission à Liguières-la-Douelle, qu'avaient évangélisée les PP. Lémius, Coubrun et Brullard. Ce retour de mission devait se terminer le jour de l'Adoration perpétuelle. Les fêtes de l'Adoration étant regardées comme une simple fête de dévotion, les hommes ont brillé par une absence à peu près générale. Néanmoins, contre l'ordinaire, une cinquantaine se sont approchés de la sainte table. Grande fête de la Promulgation de la loi. Impression excellente.

Du 15 au 21 novembre, nous trouvons le P. Lenoir à Saint-James (Manche), prêchant la retraite des Enfants

de Marie; quatre réunions par jour. Les Congréganistes viendront, s'il plaît à Dieu, en mai prochain renouveler leurs excellentes dispositions aux pieds de Notre-Dame de Pontmain.

Du 25 novembre au 8 décembre, retour de mission avec le P. Louvel, à Courbeville. De là, le P. Lenoir se rendit à Saint-Martin, de Mayenne.

Le R. P. Keul, récemment arrivé à Pontmain, dirigea un retour de mission à Saint-Quentin, où il eut pour compagnon le R. P. Louvel. Ce fut après avoir prêché la retraite des junioristes, qui se clôtura le beau jour de l'Immaculée-Conception.

Saint-Quentin avait eu une mission six ans auparavant. Le retour ne dura que huit jours. C'était court pour le travail énorme que les deux missionnaires ont eu à faire. Hommes et femmes se sont approchés des sacrements, à peu d'exception près. Le curé, plein de zèle et de talent, a béni la croix de mission et a remercié avec émotion les missionnaires du bien accompli. La procession de clôture a été un vrai triomphe pour Notre-Seigneur.

Nommé officieusement Supérieur de Pontmain, à l'issue du Chapitre général, le P. Rey ne prit officiellement possession de son titre que dans le courant du mois de juin 1893, et n'arriva à son poste que le 22 juillet, jour de la fête de sainte Marie-Madeleine.

Son premier travail, au sortir du Chapitre, fut une retraite aux Enfants de Marie de la paroisse de Saint-André de Grenoble; deux instructions par jour. Ces exercices furent convenablement suivis et produisirent un renouvellement de ferveur dans cette association d'élite. La retraite eu lieu du 28 mai au 4 juin.

Le Supérieur prêcha ensuite les deux retraites de la Province Britannique; la première, du 19 au 23 juin, la

deuxième, du 3 au 7 juillet. Dans l'intervalle, il eut la consolation de visiter nos établissements, dans les trois parties du Royaume-Uni, avec une grande édification. Les retraites avaient lieu dans la belle et spacieuse maison d'Inchicore. C'est de là que le P. Rey repartit le vendredi soir 7 juillet. Il arriva le lendemain soir à Royaumont où il devait prêcher la retraite générale des Supérieures de la Sainte-Famille.

Cette retraite commença le lendemain 9 juillet et se termina le dimanche 16, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Le T. R. P. Supérieur général faisait la conférence de 3 heures. Cette retraite, la première qui suivait la mort du regretté P. Fabre, fut accompagnée de profondes émotions.

Du 7 au 12 août, première retraite pastorale du diocèse de Vannes. Trois cents prêtres la suivent avec édification. Méditation, instruction, examen particulier, conférence, sermon, sujet de méditation. Mgr Bécel, évêque de Vannes, que le P. Rey a connu simple vicaire à la Trinité de Paris, préside les exercices.

Le P. Rey revient à Pontmain célébrer la fête de l'Assomption. Il repart pour Vannes le lundi soir suivant et prêche la deuxième retraite pastorale à deux cents prêtres ; mêmes exercices.

Du 27 août au 3 septembre, pour la seconde fois, le P. Rey prêche la retraite aux Prêtres de Sainte-Marie de Tinchebrai (Orne), nouvelle congrégation religieuse des plus méritantes. Les exercices sont suivis par plus de trente religieux voués à l'instruction ou aux missions.

Du 17 au 24 septembre, retraite des Sœurs de l'Espérance d'Angers, pendant laquelle les Sœurs apprennent le départ prochain de leur excellente Supérieure pour la maison du faubourg Saint-Honoré, à Paris. Le mission-

naire s'applique à faire accepter la croix avec amour et soumission.

Du 26 septembre au 3 octobre, retraite des Sœurs de l'Espérance de Nantes, qui se termine par l'installation d'une nouvelle Supérieure, remplaçant l'ancienne que la mort avait frappée.

Du 6 au 13 octobre, retraite du grand séminaire de Laval ; c'est la troisième fois que le R. P. Rey y reparaît ; il y était venu de Tours en 1868, sous M. Lebeau, mort évêque d'Angoulême ; en 1878, sous M. le chanoine Toisnard. Confession de la presque totalité des élèves, au nombre de 105. Hospitalité très aimable du Supérieur, M. Daligault, et des professeurs.

Le 15 octobre, panégyrique de Sainte-Thérèse dans la chapelle des Carmélites de Laval, en présence de Mgr Cléret, évêque de Laval, et de Mgr Mathieu, nouvel évêque d'Angers. Récréation à l'intérieur du couvent après le dîner; compliment en vers, admirablement composé et dit par la sœur de Sonis, encore novice, fille du général de Sonis.

Du 21 octobre au 1er novembre, retraite des Supérieures et du pensionnat d'Evron. Travaux qui édifient plus le prédicateur qu'il ne peut édifier lui-même.

Du 7 au 12 novembre, retraite du pensionnat de la Chapelle, au Riboul. Maison intéressante ; véritable juniorat de la congrégation d'Evron.

Du 13 au 21 novembre, retraite de la communauté du Bon-Pasteur à Metz. Travail délicat et laborieux que le Sacré-Cœur semble avoir béni. Le prédicateur est demandé pour 1894.

Du 4 au 8 décembre, retraite aux Mères chrétiennes de Lassay. Travail intéressant. Prédications suivies par les associées de la bourgeoisie. Les femmes d'ouvriers n'ont pas paru aux instructions; l'heure ne leur était

pas favorable ; un certain nombre se sont confessées.

Du 10 au 25 décembre, retour de mission à Saint-Martin, de Mayenne. Les PP. Lenoir et Rey y prennent part sous la direction du R. P. Lémius, venu de Montmartre. La *Semaine religieuse* de Laval en a publié un compte rendu très élogieux. Il s'est fait un grand bien, mais 150 hommes seulement ont communié ; les autres n'ont pas été ébranlés, malgré une conférence dialoguée et une très belle cérémonie de la promulgation de la Foi, malgré l'innovation très heureuse du P. Lémius d'envoyer dans toutes les familles un journal hebdomadaire. La *Semaine religieuse* de Laval en parle en ces termes : « Nous n'avons garde de passer sous silence une création nouvelle due à l'initiative hardie du R. P. Lémius. Grâce à lui, Saint-Martin de Mayenne a eu, pendant quinze jours, sa *Semaine religieuse.* Comptant pour rien un surcroît de fatigues, il s'est élevé à lui-même cette seconde tribune afin d'être entendu de tous, même des indifférents. Quatre livraisons ont paru tour à tour ; douze mille numéros ont été distribués. Dans ces pages, dictées par la prudence et la charité, que nous venons de relire, on entend comme un écho fidèle de la mission ; les sermons des Pères, le récit des fêtes, des réflexions sérieuses, des anecdotes édifiantes. Nous ne nous étonnons point qu'elles aient été accueillies avec tant de faveur à tous les foyers. Une riche et généreuse chrétienne de la paroisse, mettant sa fortune au service du bien, avait voulu se charger de tous les frais. Que Dieu l'en récompense ! »

VII. LES DIFFICULTÉS.

Suspendons un moment le récit des travaux apostoliques pour entretenir nos chers lecteurs des difficultés,

des menaces, des épreuves que rencontre l'œuvre de Pontmain.

Les principales difficultés viennent de l'éloignement des voies ferrées ; le sanctuaire de Pontmain est privé de ces moyens de locomotion qui favorisent si puissamment les voyages, les pèlerinages, les relations lointaines. On s'étonne que la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest n'ait pas même compris ses intérêts. Il nous a été répété souvent qu'il fallait remonter plus haut et rejeter sur le gouvernement franc-maçonnique la sorte d'interdiction dont a été frappée la portion de territoire sur laquelle s'élève le sanctuaire commémoratif de l'apparition du 17 janvier 1871. De puissants propriétaires du département voisin sont formellement accusés d'avoir détourné à leur profit l'exécution d'un projet qui aurait eu chance de réussir en faveur de Pontmain. On serait tenté de croire que l'infortune qui a atteint le principal n'a été que le châtiment de son égoïsme. Nous ne savons pas la vérité.

Ce qui nous menace en ce moment, c'est un projet de tramway ou de chemin de fer à voie étroite, dont le tracé couperait en deux notre propriété et établirait la gare dans le voisinage immédiat de la basilique, sur des terrains lui appartenant. On comprend quel coup seraitporté au sanctuaire et à notre propre établissement.

Le R. P. Lémius, qui se tenait au courant de tous ces projets hostiles à l'œuvre de Pontmain, les a combattus avec toute la vigueur dont il était capable. Lorsque le conseil municipal de Pontmain et les habitants du bourg semblaient s'endormir et se désintéresser de la question, il s'est mis en campagne, a visité tous les propriétaires et les fermiers et a enfin obtenu qu'ils apposassent leurs signatures au bas d'une protestation vi-

goureusement motivée. Qu'en arrivera-t-il ? La réponse est incertaine.

Dans une session extraordinaire, tenue au mois de mars dernier, le conseil général de la Mayenne a adopté une proposition concluant à la création de quatre lignes de tramway, dont une partirait de Laval et atteindrait Landivy ou les Loges-Marchis, station du chemin de fer de Saint-Hilaire-du-Harcouct à Fougères. C'est la ligne qui passerait par Pontmain. Donnera-t-on suite au vote? Il y a encore à obtenir le vote de la Chambre des députés. J'ignore ce que nous pourrions faire pour éclairer les législateurs sur un projet dont la réalisation nous jetterait dans les plus cruels embarras.

Difficultés, menaces, épreuves, rien ne manque à cette chère maison de Pontmain, qui cependant est toujours entourée d'une atmosphère rayonnante de la plus vive espérance. La basilique s'achève lentement, mais sûrement. Depuis ce mois de novembre 1893, j'ai ouvert une souscription pour remplir les deux superbes tours d'un carillon digne de la Vierge au vêtement d'azur étoilé. La souscription s'élève de plus en plus. Voici que nous nous préparons à célébrer, le 17 janvier 1896, *les noces d'argent* de l'apparition, par le cadeau de vingt-cinq cloches, filles et sœurs de *la Savoyarde*, destinée à la basilique du vœu national au Sacré-Cœur de Jésus. Une plus vaste maison grandit tous les jours, se disposant à recevoir plus de cent junioristes... L'espérance est là... sous nos regards. Pourrions-nous douter, nous laisser aller à l'inquiétude, au découragement ? Non, certainement non, mais nous ne pouvons pas nous dissimuler que Pontmain est devenu un champ de bataille ou le démon cherche sinon à triompher absolument, du moins à entraver, à arrêter et s'il était

possible à empêcher l'œuvre de Dieu. Que Celle qui a écrasé la tête du serpent infernal nous vienne en aide et conduise à sa complète réalisation l'ex-voto de la piété française !

VIII. TRAVAUX APOSTOLIQUES.

Résumons *les travaux apostoliques* de l'année 1894 et terminons à la date du 31 décembre ce long rapport sur la maison et les œuvres de Pontmain.

Une mission à Saint-Georges de Rouellet (Manche) sert de transition entre l'année 1893 et l'année 1894. Elle commence le 27 décembre et se termine le 14 janvier. Les missionnaires eurent surtout à combattre la légèreté des paroissiens qui tout en venant aux exercices ne paraissaient pas prendre au sérieux le but de la mission. M. le curé fut obligé pendant presque tout le temps, à son grand regret, de garder la chambre. Le zèle des PP. Lenoir, Louvel et Brullard, fut cependant couronné de succès, et une magnifique communion générale clôtura la mission dont toutes les fêtes avaient attiré un grand concours.

Le R. P. Lenoir prêcha ensuite du 3 au 7 février 1894 les sermons d'adoration à Lonlay-l'Abbaye (Orne), la retraite des marins à Saint-Paul, de Granville.

Le 25 février s'ouvrait à Vilaine-la-Juhel une des plus belles missions de la Mayenne ; le P. Lenoir était accompagné du P. Louvel et du P. Richard de l'île de Jersey. Toutes nos cérémonies y ont été exécutées avec un plein succès. Onze cents femmes, plus de huit cents hommes ont profité de la grâce de la mission, qui s'est clôturée le lundi de Pâques par une magnifique plantation de croix sur un quadrilatère démantelé d'une vieille forteresse dont les ruines couronnent la ville de Vilaine.

De là la croix monumentale domine le canton tout entier. Les missionnaires reçoivent les plus touchants témoignages de la reconnaissance, et du vénéré doyen, et de la population si profondément remuée.

Le même Père prêche les retraites de première communion à Quelaine, Vilaine-la-Juhel, Saint-Aignan-sur-Roë, à la cathédrale de Laval, à Saint-Martin de Mayenne, à Ernée ; à Ernée encore, la retraite des Enfants de Marie.

Du 5 au 12 août, le P. Lenoir remplace le P. Supérieur pour la première retraite générale des Sœurs d'Evron. Il vient assister à la seconde, du 28 août au 4 septembre, en qualité de confesseur.

Il se rend dans le diocèse de Meaux et prêche, du 30 septembre au 5 octobre, une retraite aux anciennes élèves du pensionnat Saint-Joseph de Meaux; du 7 au 12 octobre, aux élèves du pensionnat. Il revient à Brest prêcher une mission française à Guilers, où il obtient un grand succès.

Le mercredi 24, il est à Saint-Melaine de Morlaix, pour la retraite préparatoire à la Toussaint; le 29, il parle aux jeunes conscrits qui assistent à la messe du départ. Deux réunions d'hommes obtiennent que la communion du jour de la Toussaint dépasse en hommes et en femmes toutes les précédentes.

Le 3 novembre, le P. Lenoir commençait une retraite aux anciennes élèves des pensionnats dirigés, dans le diocèse de Meaux, par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Elle se terminait le 9.

Le dimanche 10, il ouvrait une mission à Bagneaux, près de Nemours (Seine-et-Marne). La population, de 500 âmes environ, se compose surtout de verriers. C'est la partie la plus civilisée. La commune de Faye, desservie par Bagneaux, compte uniquement des cultivateurs. De ce côté, l'action de la grâce a été à peu près

nulle. Sept communions, dont 5 retours de femme, tel est le résultat de cette commune de 300 habitants, qui donnaient à peine une vingtaine d'auditeurs aux instructions du missionnaire. A Bagneaux, les résultats furent plus consolants. Deux réunions d'hommes amenèrent à l'église 60 auditeurs sur 80 verriers et, parmi ces 60, bon nombre, depuis leur première communion, n'y avaient pas remis les pieds. La communion générale eut lieu le dimanche 25 novembre. Elle comprit de 120 à 130 femmes, quelques-unes retardataires, et 42 hommes, dont 17 retardataires. La mission se clôtura le 27, fête de saint Léonard, patron.

Le dernier travail du P. Lenoir, en 1894, fut la mission de Placé. Il eut pour compagnon le P. Léglise, qui désirait prendre part à une mission selon nos Saintes Règles. Toutes les cérémonies y furent accomplies. Le *Codex historicus* dit, en parlant du P. Léglise : « Par son amabilité exquise, sa parole facile et élégante, sa diction sympathique, sa doctrine sûre et sa piété profonde, ce bon Père sut gagner, dès le premier jour, la confiance du clergé et de la paroisse et fut d'un grand secours pour le directeur de la mission. »

Le bon P. Montfort se présente avec des états de service vraiment admirables. Du 5 au 10 janvier, retraite au pensionnat Saint-Joseph de Fougères; du 4 au 13 février, retraite d'adoration pendant huit jours à Saint-Germain-d'Anxure ; toute la paroisse y a assisté. Tout le carême se passe à Saint-Étienne-en-Coglès (Ille-et-Vilaine) avec des fruits prodigieux. En avril, mission à Trémeur (Côtes-du-Nord), suivie avec un grand élan; 7 mai, retraite de première communion à Montreuil-des-Landes (Ille-et-Vilaine); 13 mai, petite mission à Tiersand, qui ramène la concorde dans cette paroisse. Premiers jours de juillet, triduum à Saint-Solain (Ille-et-

Vilaine). Du 1er au 12 août, confessions à la première retraite générale d'Evron. Du 13 au 15 août, triduum préparatoire à l'Assomption dans la paroisse de Saint-Jean-de-Liversay (Charente-Inférieure), où le P. MONTFORT avait donné une mission trois ans auparavant. Du 18 au 26 août, retraite des Sœurs de l'Espérance à la Rochelle, où Mgr l'évêque fait le meilleur accueil à l'ardent missionnaire, retraite suivie de celle des Sœurs de Niort, qui se clôture par la retraite des congréganistes, le 23 septembre.

Après plusieurs sermons de circonstance à Bordeaux, à Saintes, etc., le vaillant missionnaire prêcha une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Taugon-la-Ronde (Charente-Inférieure).

C'est là qu'il reçut l'invitation de Mgr Cléret, évêque de Laval, qui l'appelait auprès de lui pour faire une retraite de trois jours. Le prélat se remettait lentement de la terrible attaque qu'il avait éprouvée quelques semaines auparavant. Il avait mis toute sa confiance en Notre-Dame de Pontmain pour l'entier rétablissement de sa santé.

Au mois d'octobre, le P. MONTFORT est à Saint-Hervé (Côtes-du-Nord), où il prêche une mission à laquelle toute la paroisse prend part.

Du 17 au 20 novembre, triduum préparatoire à la rénovation des vœux chez les Religieuses augustines de l'Hôtel-Dieu de Fougères. Du 2 au 9 décembre, retraite de la Congrégation des hommes de Notre-Dame de Vitré. La messe et l'instruction ont lieu à 5 heures et demie du matin ; instruction le soir, à laquelle assiste toute la paroisse. L'excellent curé de Notre-Dame de Vitré était un grand ami du cher P. MONTFORT.

Du 9 au 16 décembre, après avoir prêché deux fois à Vitré, le missionnaire infatigable ouvrait une retraite de mission à Bourgon. Cette retraite, admirablement sui-

vie, fut couronnée par l'établissement de l'Association de la Sainte Famille, tant recommandée par Léon XIII.

Du 18 au 25 décembre, retour de mission à la Tannière, terminé par une plantation de croix, mémorial de la mission prêchée l'année précédente. De là, après une visite à Mgr de Laval, le P. MONTFORT revient à Pontmain prendre un repos bien mérité.

Suivons maintenant le R. P. BRULLARD, qui marche sur les traces du bon P. MONTFORT.

En janvier, nous le trouvons à Cuillé, où il donne les exercices des Quarante-Heures ; beaucoup de confessions et de communions.

Envoyé dans le Nivernais au secours de nos Pères de Saint-Andelain, le P. BRULLARD eut le bonheur d'être le compagnon du R. P. YUNGBLUTH pour les trois missions de Fours, Moux et Alligny-en-Morvan. Il ne peut que rendre un hommage bien mérité au talent et au zèle de son supérieur momentané. Des raisons locales et spécialement la froideur d'un régisseur maire, représentant d'un châtelain à peu près seul propriétaire du territoire, empêchèrent la mission de Fours de réussir. Il y eut cependant une cinquantaine de retours parmi les femmes. Les missions de Moux et d'Alligny donnèrent plus de consolations ; on compta deux cents retours d'hommes. Signalons un moyen excellent employé par le R. P. YUNGBLUTH : grâce à un autocopiste, il se mettait en communication avec les paroissiens, leur faisant porter par les enfants de petites feuilles où se trouvaient les résumés des sermons et le compte rendu des fêtes.

De retour à Pontmain dans les premiers jours du mois de mai, le R. P. BRULLARD eut sa part dans les retraites de première communion : Montaudin, du 9 au 13 mai ; Changé, du 17 au 20 mai ; le collège de l'Immaculée-Conception, à Laval, du 20 au 24 mai ; Pontmain, du

20 au 24 juin ; la Portioncule, à Notre-Dame des Cordeliers, à Laval; puis la retraite des Congréganistes de la Sainte-Famille, du 5 au 8 août. Cette congrégation est très prospère et animée du meilleur esprit. La retraite fut suivie de l'Adoration perpétuelle.

Du 25 au 31 août, le P. Brullard évangélise les congréganistes de Mayenne: après la retraite, ces chères enfants eurent la douleur de perdre leur dévouée Supérieure, qui devenait Supérieure de la maison de Rennes.

A l'Hôtel-Dieu de Mayenne, le P. Brullard prêche une retraite préparatoire à la fête du Rosaire; instructions spéciales aux enfants, aux jeunes gens et aux jeunes filles de la maison. Elle se termine par une fête toujours belle, mais plus touchante encore dans un hôtel-Dieu : celle de la consécration des enfants à la Sainte Vierge. Outre ces exercices, le Père prêcha une retraite à quelques religieuses qui, à cause de leurs occupations, n'avaient pu se rendre à Evron. Une vingtaine de vieillards s'approchèrent des sacrements.

Du 28 octobre au 1er novembre, retraite des enfants du collège de Saint-Michel, à Château-Gontier. Les enfants s'y distinguent par leur bon esprit et leur gaieté. C'est dire que la retraite fut excellente. Comment en serait-il autrement avec de pareils maîtres?

Du 3 novembre au 14, retraite des religieux du Mont-Saint-Michel. Pendant les sept jours des exercices, il n'y eut pas de récréation. Le P. Brullard fut invité à la paroisse et termina son ministère par une retraite de trois jours aux enfants de l'École apostolique. La semence tomba dans une bonne terre.

Du 14 au 18, retraite aux enfants du pensionnat de Saint-Joseph d'Evron. Trois instructions par jour aux enfants et une instruction le soir pour le cercle et le patronage, instruction à laquelle assistaient les pension-

naires. Tel fut ce consolant travail. Tous durent se confesser au prédicateur. Il eut aussi à prêcher à la paroisse.

Du 5 au 8 décembre, retraite au pensionnat des Sœurs de la Conception, à Tours, où S. E. le cardinal Meignan, dans une entrevue avec le P. Rey, le 18 octobre 1894, a donné toute permission aux Oblats de Marie d'accepter des travaux dans le diocèse de Saint-Martin. L'instruction du matin a lieu au pensionnat, celle du soir à la paroisse Saint-Julien, où elle sert de triduum préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception. La clôture se fit dans l'église paroissiale par une belle fête. Il prêcha deux fois à Saint-Julien pour remplacer ces messieurs.

Une fête d'adoration à Montaudin occupa le P. Brullard pendant le 10 et le 11 décembre. Il passa les fêtes de Noël à Saint-Martin-de-Landelle (Manche), paroisse où a eu lieu un grand miracle à la suite d'un pèlerinage à Notre-Dame de Pontmain. Le curé venait de mourir et le vicaire avait demandé un auxiliaire dévoué : le P. Brullard fut accablé de confessions.

Le R. P. Baugé n'est pas toujours resté à l'ombre du sanctuaire de Pontmain. Il a prêché en mai la première communion de Montenay; en juin, celle de Lonlay-l'Abbaye (Orne), et en juillet la retraite de confirmation à Saint-Martin-des-Champs, près d'Avranches. A Avranches même, il a présenté les enfants à la confirmation et Mgr Germain s'est plu à l'interroger sur le pèlerinage de Notre-Dame de Pontmain. Au mois de décembre, il prêche les Quarante-Heures à Argouges, canton de Saint-James, et confesse, au dire du curé, 250 hommes et 150 femmes. Cette paroisse est très pieuse et montra un très grand enthousiasme.

Le R. P. Louvel s'aguerrit et devient un vaillant missionnaire. En février, il prêche le triduum de l'Espérance

à Château-Gontier. En avril et mai, retraites de première communion à Azé, à Ballots, à Pommerieux, à Saint-Mathieu et à Saint-Thomas de Jersey. Au mois d'août, retraite de huit jours et triduum aux pensionnaires de la communauté de Saint-Fraimbault de Lassay. Nous avons dit sa présence et son activité à la grande mission de Vilaine-la-Juhel. En septembre, retraite à la Congrégation de la Sainte-Famille, à Château-Gontier. Cette retraite a été très édifiante. La dévotion au Sacré-Cœur, la garde d'honneur, la communion fréquente ont développé dans ces âmes l'esprit de piété, l'amour de Dieu, le zèle des âmes. Quelques jeunes filles ont fait autour d'elles plusieurs conversions. Elles aiment plus que jamais la Congrégation.

Le R. P. Thiriet, du 2 au 14 janvier 1894, prêche une grande retraite paroissiale à Saint-Hilaire des Landes : travail écrasant. Il prêche le carême à Saint-Martin de Mayenne, et s'efforce d'atteindre les âmes qui ont résisté à la mission et, au retour de mission, son zèle, son dévouement et sa parole éloquente obtiennent d'excellents résultats. Du 24 au 30 avril, il prêche la retraite de première communion à Notre-Dame de Mayenne; du 1er au 6 mai, à Renazé, où il fait un grand bien; du 7 au 13, à Pontmain, aux pieux pèlerins, aux personnes dévotes qui aiment à se recueillir auprès de la Vierge au crucifix sanglant. Le 13 mai, sermon de première communion à Saint-Ellier, et le 20 à Mégandais. A la fin du mois, il se rend à Montmartre pour donner son concours dévoué aux chapelains du Sacré-Cœur pendant tout le mois de juin.

Le R. P. Keul, avant de se rendre aussi sur la sainte colline, a prêché avec son zèle habituel plusieurs retraites de première communion, entre autres à Saint-Quentin, où il goûta de grandes consolations. C'est à re-

gret, mais avec une soumission entière, qu'il s'éloigna de Pontmain où il avait bien travaillé.

Le R. P. Thiriet fut condamné au repos et à l'exercice de son sérieux et fécond économat. Il devait, d'ailleurs, remplacer le Supérieur, tenu de remplir les engagements qu'il avait contractés. Il reçut les pèlerinages de septembre et d'octobre, soigna le juniorat et termina l'année 1894 par la belle mission de Fontaine-Couverte, où il avait pour compagnon le R. P. Louvel. En voici le compte rendu : « La paroisse de Fontaine-Couverte est une bonne paroisse. Aux jours de fêtes, hommes et femmes se présentent nombreux à la sainte table. Les missionnaires n'avaient pas à faire des conversions, mais ils ont fait un grand bien par les confessions auxquelles ils employaient leurs journées entières... L'église était trop petite pour le nombre des auditeurs aux instructions du soir, et souvent il a fallu emprunter aux auberges bon nombre de bancs, qu'on rangeait le long de la nef, et nous n'arrivions pas à asseoir tout notre monde. Les conférences dialoguées ont excité un vif intérêt. Les hommes y accouraient ; nous avons pu en compter jusqu'à 550 pour une population de 800 âmes. Les cérémonies ont fortement remué les âmes. Les missionnaires ont établi dans Fontaine-Couverte la confrérie du Rosaire. Toutes les femmes et un nombre d'hommes assez considérable ont tenu à en faire partie. Les Pères ont clôturé la mission en établissant l'association de la Sainte-Famille, et toutes les familles de Fontaine-Couverte se sont enrôlées dans cette belle association. La mission, commencée le 2 décembre, s'est terminée le saint jour de Noël. »

Il me reste à consigner mes propres travaux. Vous me permettrez, mon très révérend Père, de me borner à une simple énumération.

Du 18 au 23 janvier, retraite au pensionnat de Saint-Étienne, à Laval.

Du 23 au 28, retraite au petit séminaire de Mayenne.

Du 7 au 13 février, retraite au pensionnat de Hautes-Follis ; les anciennes pensionnaires restent un jour de plus et entendent deux instructions plus appropriées à leurs besoins.

Du 4 au 25 mars, mission à Saint-Germain de Pont-Audemer : le P. Rey et le P. Keul. Travail difficile, rendu plus difficile par l'inexpérience du Supérieur, qui n'avait à son actif que le *retour de mission de Saint-Martin de Mayenne*. La paroisse comprend une partie de la ville de Pont-Audemer et une grande étendue de campagne. Les missionnaires ont visité tous les paroissiens; au bout de deux jours de courses, le Supérieur dut s'arrêter, ses rhumatismes s'étaient réveillés. M. le curé et le P. Keul poursuivirent l'œuvre jusqu'à complet achèvement. Quelques belles réunions : fête des enfants, fête des morts, aussi bien réussies qu'il était possible. Instruction matin et soir; nous avions toujours l'assistance de l'orphelinat, dont les chants et l'attitude étaient une puissante prédication. Deux conférences dialoguées ont réuni une foule assez compacte d'hommes et de jeunes gens. En somme un succès d'estime qui a produit de quatre-vingts à quatre-vingt-dix retours. Nos Sœurs de Saint-Joseph, chargées de l'orphelinat, nous ont secondés d'une manière admirable. Les soins de M. le curé étaient ceux d'un ami et d'un père. Voici un extrait de la lettre qui accompagnait l'offrande de la mission : « Mon très honoré et tout aimé Père, si j'étais millionnaire, je ferais plus. Daignez agréer cette offrande toute modeste qu'elle soit. Mes fabriciens m'ont fait grand plaisir en ajoutant à ce que j'avais. Pour vous, je le sais, l'argent n'est rien, vous voulez surtout les cœurs. Vous

avez le mien et avec lui celui de tous mes paroissiens. Vous qui avez été si familier avec le Sacré-Cœur, parlez-lui souvent de nous, priez pour nous. Dites au cœur divin de féconder les germes que vous avez jetés dans les âmes... »

Le curé qui nous écrivait avec tant de cœur a été appelé par le nouvel évêque d'Évreux, Mgr Sueur, à la cure de la cathédrale.

Du 6 au 11 mai, retraite aux pensionnaires des Ursulines de Vitré, parmi lesquelles se trouvent un certain nombre d'anciennes élèves ; la retraite était préparatoire à la première communion.

Du 14 au 19 mai, retraite d'ordination au grand séminaire de Grenoble. Dix-huit diacres, plus de quatre-vingts ordinands. Grandes consolations de la part des élèves, qui se sont presque tous adressés au prédicateur.

Du 21 au 24 mai, retraite au pensionnat des Ursulines de Grenoble ; dix-huit anciennes élèves y ont pris part ; c'est la deuxième fois que le missionnaire y accomplissait une mission apostolique.

Du 10 au 14 juin, prédications multiples dans la chapelle de la Visitation de Mayenne, à l'occasion du pèlerinage en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. L'élan se manifeste de plus en plus pour l'établissement des prédications quotidiennes pendant le mois de juin.

Le 20 et le 21 juin, prédications au monastère des Ursulines de Château-Gontier où Notre-Dame de Pontmain est si connue et si aimée. Adoration solennelle du Saint-Sacrement, trois sermons.

Du 6 au 21 août, première retraite pastorale de Quimper ; tous les exercices sont présidés par Mgr Valleau, qui fait chaque jour, à 11 heures, une conférence à deux cents prêtres. Retour à Pontmain le samedi.

Du 20 au 25 août, deuxième retraite pastorale à Quim-

per. Cent cinquante prêtres la suivent. Le jour de la clôture, grand dîner à l'évêché, avec les évêques de Vannes, de Séez, de la Jamaïque, Mgr d'Hulst, qui doivent assister le lendemain au couronnement de Notre-Dame des Portes. Retour à Pontmain dans la nuit du samedi au dimanche.

Du 28 août au 4 septembre, deuxième retraite générale des Sœurs d'Evron. Le Supérieur n'a pas pu prêcher la première, par suite de la coïncidence avec la première retraite pastorale de Quimper. Il a été remplacé par le P. Lenoir, comme nous l'avons dit.

Du 10 au 13 septembre, retraite pastorale d'Aix-en-Provence. La retraite devait se terminer le 14, mais l'arrivée des troupes en dislocation de manœuvres a obligé Mgr l'archevêque à diminuer la retraite d'un jour.

Du 24 septembre au 5 octobre, retraite aux religieuses de Saint-Fraimbault de Lassay, prolongée jusqu'à ce jour de la fête de saint François d'Assise, où se fait le renouvellement des vœux. Plus de quatre-vingts religieuses y assistent. Les exercices sont clôturés par M. Chartrès, vicaire général, supérieur de la communauté, qui invite le Supérieur pour 1895.

Du 10 au 14 octobre, retraite aux élèves de l'école de Pontlevoy. Le dimanche 14, une députation, sur l'invitation de Mgr l'évêque, se rend à Blois pour assister à la clôture d'un congrès régional de la jeunesse catholique de France. Clôture de la retraite le jeudi 15.

Du 21 au 28 octobre, retraite de rentrée du grand séminaire de Bayonne, cent quarante élèves ; quatre prédications par jour, nombreuses prédications. Le lundi 29, messe accompagnée d'un sermon pour les séminaristes qui vont se rendre à la caserne au nombre de vingt-deux. Travail consolant. Deux sermons aux Sœurs carmélites qui avoisinent le séminaire.

Du 3 au 7 novembre, au matin, retraite au pensionnat de la maison générale d'Evron, suivie par une vingtaine d'anciennes élèves.

Du 7, au soir, au 11 novembre, retraite du pensionnat juniorat de la Chapelle, au Riboul, berceau de la Congrégation d'Evron. Sermon à la paroisse le dimanche 11. Départ le lundi matin pour Evron et Paris.

Du 14 au 21 novembre, retraite de la communauté du Bon Pasteur, de Metz ; c'est pour la troisième fois. Retraite consolante.

Du 4 au 9 décembre, retraite aux mères chrétiennes de Lassay ; le 8, installation des Sœurs de la Miséricorde, garde-malades; le 9, distribution des médailles pour la fondation d'une congrégation d'Enfants de Marie. Retour le lundi 10.

Je dépose entre vos mains, mon très révérend Père, ces fleurs et ces fruits d'apostolat tardivement et bien imparfaitement recueillis dans cette corbeille de ce long et fastidieux rapport. Quelques-unes de ces fleurs ont réjoui le cœur de notre vénéré P. FABRE avant sa mort; d'autres se sont épanouies autour de sa tombe ; les dernières ont reçu vos premières bénédictions paternelles. Toutes ont été offertes au Sacré Cœur de Jésus et à Notre-Dame de Pontmain, au nom de notre chère Congrégation, que les chapelains de Notre-Dame d'Espérance aiment de tout leur cœur.

Daigne le divin Dispensateur de tout bien les avoir pour agréables et nous accorder, par votre entremise, une bénédiction féconde pour le présent et pour l'avenir !

Je vous la demande, très Révérend et très aimé Père, en vous renouvelant l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués en N. S. et M. I.

Ach. REY, O. M. I.

VARIÉTÉS

I

MONSEIGNEUR ANTOINE RICARD.

Le R. P. Rey, au milieu de ses occupations et de ses préoccupations, a bien voulu écrire pour nos annales les lignes suivantes à la mémoire du regretté Mgr Ricard, C'est un nouveau témoignage d'un infatigable dévouement pour la famille. Le biographe de notre vénéré Fondateur, l'ami, le fils de notre Congrégation méritait bien que ce suprême hommage lui fût rendu dans nos *Missions*. Nulle plume ne le pouvait faire mieux ni avec plus de cœur que celle du vénéré Supérieur de Notre-Dame de Pontmain.

Nous devons conserver, dans notre chère Congrégation, le souvenir d'un prélat éminent qui a toujours été pour les Oblats de Marie Immaculée un ami fidèle et dévoué, disons mieux, un fils docile et reconnaissant. La douleur que m'a causée sa mort si rapide et si inopinée est aussi vive et profonde qu'aux premiers jours ; ce sera une consolation pour mon cœur de Père de rendre témoignage au mérite, à la vertu, aux talents et au dévouement de celui que j'ai dirigé dans toutes les phases de son existence, depuis 1852, à son entrée au grand séminaire de Marseille, jusqu'au 26 mars 1895, où il a rendu son âme à Dieu. Trois jours avant sa mort, il avait encore reçu une lettre de Pontmain. Notre union d'esprit et de cœur, notre amitié aussi respectueuse que

tendre et intime n'ont jamais été troublées, ralenties ou interrompues. J'ai reçu ses visites à Montolivet, à Saint-Martin de Tours, à Montmartre, à Notre-Dame de Sion. Nous l'aurions vu certainement à Pontmain, à l'occasion des *noces d'argent* de l'apparition du 17 janvier 1891, si Dieu ne l'avait appelé à les célébrer dans le ciel. Devenu maître dans l'art d'écrire, il m'avait puissamment encouragé à poursuivre le grand ouvrage de la vie de notre Fondateur, et il me prêtait une précieuse et laborieuse collaboration, en recueillant de tous côtés les documents qu'il croyait utiles ou nécessaires et en revoyant mes manuscrits. Il acquittait, disait-il, une dette de reconnaissance, car il se plaisait à proclamer que c'était à mes conseils, à mes encouragements et à ma collaboration qu'il attribuait sa vocation d'écrivain. Il me demanda d'écrire la préface de sa première publication, consacrée à saint Louis de Gonzague — il était encore au grand séminaire — et les premiers articles de *la Semaine liturgique* qu'il fonda en 1861. Nous résumons tout ce que nous avons à dire de Mgr Ricard en ces mots : « Il était Oblat de Marie Immaculée par le désir, l'esprit et le cœur. »

Mgr Esprit-Antoine-Charles Ricard naquit à la Ciotat, le 2 décembre 1834. Son père et sa mère étaient de fervents catholiques. Son père dirigeait une école libre, fréquentée par les enfants des meilleures familles. C'est là que le jeune Antoine reçut les premières notions des sciences humaines, en même temps que sa pieuse mère, Mme Ricard, née Cardonnet, initiait son cœur à la pratique des vertus chrétiennes, rapidement épanouies dans la nature si bien douée de son enfant. Nous avons connu personnellement les parents si recommandables auxquels le jeune Antoine répondait par la plus vive et la plus filiale affection.

A l'âge de douze ans, il entra au petit séminaire de Marseille pour y commencer de brillantes études sous la direction de M. Giraud Saint-Rome. Il trouva dans cette maison bénie, objet des plus grandes sollicitudes de notre vénéré Fondateur, un prêtre natif de la Ciotat qui fut comme son ange tutélaire, et auquel il voua une vive reconnaissance qu'il exprima hautement, lorsque trente-six ans après, il eut à faire l'oraison funèbre de M. l'abbé Spitalier, professeur de philosophie.

A dix-huit ans, il avait déjà couronné ses études classiques par le diplôme de bachelier. Il entra au grand séminaire au mois d'octobre 1852 ; le R. P. Tempier en était encore le digne et vénéré supérieur, le R. P. Lagier professait la morale, le R. P. Fabre, le dogme ; j'étais chargé du cours de philosophie. Les scolastiques Oblats ne formaient qu'une seule communauté avec les séminaristes. L'abbé Ricard se montra bientôt un des élèves les plus studieux et les plus réguliers. Caractère jovial, primesautier, il entraînait ses condisciples et sut se faire aimer de tous. Dès lors se forma entre lui et les abbés Marius Blanc et Marius Goirand une amitié que la mort seule a pu rompre. Elle a résisté aux épreuves, aux séparations, aux jalousies. Elle a été pour les trois amis la réalisation de la parole sacrée : *Amicus fidelis, firmamentum vitæ et immortalitatis*, Un ami fidèle est l'appui de la vie et de l'immortalité. Comme le dit un de ses biographes : « Le jeune abbé ciotaden n'eut pas de peine à gagner l'estime de ses maîtres, et ses intimes savent l'inaltérable affection qu'il avait vouée à cette Congrégation dont il a raconté les édifiants débuts dans sa *Vie de Monseigneur de Mazenod.* »

Le 28 juin 1857, il reçut le sacerdoce des mains de Mgr de Mazenod, qui lui avait conféré successivement tous les autres ordres depuis la tonsure. On sait combien

notre vénéré Fondateur tenait à exercer sa souveraine paternité. On sait aussi, et la *Vie de Monseigneur de Mazenod* est là pour en rendre témoignage, la profonde vénération que le nouvel ordinand voua à celui dont il avait connu et su apprécier les éminentes qualités de vertu, de zèle et de sainteté.

L'abbé Ricard fut tout d'abord attaché à la paroisse de Saint-Laurent, puis à celle de Notre-Dame du Mont ; mais il passa peu de temps dans ces deux paroisses, par suite de l'affaiblissement de sa santé qui était d'une délicatesse extrême. Il dut se retirer dans sa famille et accepter l'aumônerie de l'hôspice de la Ciotat. Il commença dès lors de se dévouer aux malades et aux orphelines de cet établissement de charité ; il reprit le projet d'une œuvre de jeunesse à laquelle il s'était exercé pendant ses vacances de séminariste, et devint le promoteur de cet établissement, qui a rendu tant de service à la jeunesse catholique de la Ciotat.

Nous avons été son intermédiaire auprès de Mgr DE MAZENOD pour obtenir du grand évêque les premières approbations et les premières bénédictions. Nous avons encore présent le souvenir de la bonté avec laquelle le vénéré prélat accueillit notre demande. L'abbé Ricard rencontrait des difficultés dans l'organisation d'une loterie en faveur des enfants, les difficultés venaient de la part de ceux qui auraient dû le seconder avec plus d'empressement. L'intervention épiscopale assurait le succès. Mgr DE MAZENOD, après avoir écouté mon rapide exposé de la situation, donna son approbation complète, et sur mes instances à propos de la loterie, il me tendit deux pièces de 5 francs qui retentirent joyeusement dans mes mains. C'était mon début dans ce ministère de quêteur auquel il semble que j'ai été condamné depuis lors. Plus grande encore fut la joie de l'abbé Ricard qui

vit son œuvre grandir, prospérer et porter de nombreux fruits.

Le séjour de la Ciotat, qu'il aimait profondément, lui rendit bientôt des forces suffisantes pour reprendre un ministère plus actif. En 1861, il revient à Marseille occuper avec succès la chaire d'histoire au collège catholique. C'est alors que le besoin d'écrire se fait de plus en plus sentir à cette âme impressionnable, à cet esprit d'une activité incessante, à ce cœur désireux de faire du bien. Il médite le projet de publier un journal hebdomadaire, et se souvenant des leçons du cours de liturgie établi au grand séminaire, il veut nommer ce journal *la Semaine liturgique* de Marseille. Nous l'encourageons vivement à réaliser son dessein, et nous le soutenons de notre mieux dans les commencements qui furent pénibles et laborieux. Les critiques ne firent pas défaut. On reconnut plus tard le mérite de l'œuvre; cinq diocèses seulement possédaient alors une revue religieuse; actuellement il n'y a pas cinq diocèses qui en soient privés. L'activité et la persévérance de l'abbé Ricard triomphèrent de toutes les difficultés inhérentes à une œuvre d'un caractère nouveau.

Voici ce que *l'Écho de Notre-Dame de la Garde*, semaine religieuse qui a remplacé *la Semaine liturgique*, par suite de divergences d'opinion avec l'autorité diocésaine de Mgr Robert, a écrit dans son numéro du 31 mars 1895 : « Pendant vingt ans, Mgr Ricard publia dans la feuille diocésaine une série d'articles sur l'histoire générale de l'Église, son dogme, sa morale, sa liturgie, sur les saints du diocèse, les églises, les communautés, les œuvres de bienfaisance ou de zèle. Il sut se concilier des collaborateurs précieux...

« Tout en nourrissant la piété, en répandant les saines doctrines et l'attachement au Saint-Siège, *la Semaine*

liturgique prit à tâche de seconder toutes les œuvres catholiques générales ou locales. Aussi bien, à la fin de la quinzième année, elle avait reçu dans ses bureaux, pour les œuvres algériennes, les Alsaciens-Lorrains, les blessés français, le clergé suisse, les inondés, Notre-Dame de la Garde, le monument de l'Immaculée-Conception, Lourdes, la Propagation de la Foi et autres œuvres, plus de 159 200 francs, dont plus de 89.000 pour le denier de Saint-Pierre. »

La feuille ne nomme pas *le Vœu national*. Il nous est doux de proclamer que Mgr Ricard a été un des plus ardents zélateurs de cette œuvre éminemment catholique et française. Nous ne pouvons dire la somme des offrandes recueillies par *la Semaine liturgique*, mais nous savons que, bien des fois, S. Em. le cardinal Guibert nous parlait des envois de l'abbé Ricard et des lettres de félicitations et de remerciements qu'il adressait au pieux et ardent rédacteur. Aussi avons-nous cru devoir choisir *la Semaine liturgique* comme organe officiel pour raconter la première messe célébrée dans la crypte de la basilique nationale, à l'autel de saint Martin, par le vénéré cardinal le 21 avril 1881... Et son dernier numéro paru à la fin de novembre de la même année publiait un article, où nous exprimions nos regrets et nos adieux à une feuille dont nous avions été le premier collaborateur et qui avait bien mérité de l'Église et de notre Congrégation.

Car il faut avoir vécu au temps de la réaction qui se produisit à Marseille, à la suite de la mort de notre vénéré Fondateur, pour comprendre le courage, la fidélité et l'amour manifestés par l'abbé Ricard en faveur de notre famille religieuse, lorsque le vent de la persécution et de l'ingratitude soufflait de toutes parts. Malgré les observations qui lui furent adressées à maintes reprises,

il a toujours maintenu en tête de sa feuille l'annonce des exercices de l'Adoration perpétuelle en l'accompagnant de ces mots : *Établie par Mgr Charles-Joseph-Eugène* de Mazenod, *évêque de Marseille, le* 1er *janvier* 1860. C'était une sorte de protestation contre le voile d'oubli dont on semblait vouloir couvrir cette grande et belle figure du restaurateur du siège de saint Lazare.

L'abbé Ricard se fit un devoir d'insérer dans sa feuille les récits des missions prêchées par nos Pères, et de rappeler, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, les œuvres établies par les deux évêques prédécesseurs de Mgr Cruige. Jamais sa plume n'a tergiversé. Il a toujours eu la mémoire du cœur.

Lorsque la question de l'infaillibilité doctrinale du Souverain Pontife fut posée dans le concile du Vatican, il écrivit un de ses plus beaux articles, qui fit à Marseille une profonde impression. Il affirmait avec éloquence l'enseignement qu'il avait reçu au grand séminaire et dont tous les prêtres du diocèse avaient été instruits depuis le rétablissement du siège de Marseille. Les Oblats de Marie Immaculée croyaient avec leur Fondateur que le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'organe infaillible de la Sainte Écriture et de la tradition en fait de doctrine et de morale. Cet article, il ne l'a jamais regretté quoiqu'il l'ait payé bien cher.

Mais reprenons le fil de l'histoire de l'ami des Oblats.

C'est en 1862 que l'abbé Ricard est chargé de faire des conférences de littérature française à l'École Belzunce, et en 1865, après avoir exercé pendant quelques mois les fonctions d'aumônier des Sœurs de l'Espérance, il devient aumônier du pensionnat des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, fondé à Marseille sur l'initiative des MM. Guiol. Il se consacra tout entier au succès de ce nouvel établissement d'éducation chrétienne.

Ce fut en 1865 que Mgr Cruice nomma l'abbé Ricard chanoine honoraire de la cathédrale de Marseille ; il n'avait pas encore trente et un ans accomplis.

En novembre 1878, sur la présentation de Mgr Place, successeur de Mgr Cruice, et de Mgr Forcade, archevêque d'Aix, l'élégant écrivain, déjà bien connu par *la Semaine liturgique* et différentes autres publications, fut nommé professeur à la Faculté de théologie d'Aix.

« On se souvient encore à Marseille, dit *l'Écho de Notre-Dame de la Garde*, des brillantes conférences sur les hommes, les doctrines, les écrits de l'école mennaisienne, que le docte universitaire donna dans l'amphithéâtre de la Faculté des sciences de 1878 à 1885. » C'est pendant qu'il occupait avec un réel succès la chaire de dogmatique que le distingué professeur reçut du Saint-Siège, par un bref en date du 16 mai 1882, la dignité de prélat de la maison de Sa Sainteté.

En allant à Aix faire son cours hebdomadaire, Mgr Ricard visitait toujours les Oblats, dans la maison qui a été le berceau de notre famille. Que de longues causeries il a eues avec le R. P. Nicolas, le R. P. Garnier et autres Pères pour lesquels il montrait la même affection qu'il témoignait aux Pères du Calvaire, à Marseille. C'est toujours parmi les Oblats qu'il a eu son confesseur et, dans les circonstances les plus graves, il demandait conseil au très R. P. Fabre ou à moi.

Au milieu de ses plus grands travaux littéraires, il ne cessait pas d'exercer le saint ministère au confessionnal. C'est dans la chapelle des Sœurs du Saint-Nom de Jésus, fondées par le R. P. Tempier, qu'il s'asseyait au saint tribunal deux fois par semaine. Il eut bientôt une nombreuse clientèle qui le mit peu à peu en rapport avec les principales familles de Marseille. Sa dignité universitaire le mettait en relation avec les dépositaires de l'autorité

civile. Il avait ses entrées à la préfecture et recevait les plus honorables invitations. Mais ses goûts ne le portaient point vers le monde ; ses attraits l'entraînaient vers le travail et il s'y adonnait avec une sorte de passion.

Nous ne pouvons dresser une nomenclature exacte de tous les ouvrages publiés par l'infatigable prélat. Pour former son style, il commença par de nombreuses traductions, parmi lesquelles nous citerons celle de l'*Hortus pastorum* en plusieurs volumes ; des *Méditations sur l'Eucharistie* reçurent les félicitations et les encouragements de Mgr de la Bouillerie, évêque de Carcassonne, avec lequel Mgr Ricard entra en relations très intimes. Ses volumes sur l'école mennaisienne eurent un grand succès ; le cardinal Guibert les lisait avec plaisir et en remerciait fidèlement l'auteur par des lettres élogieuses. « Tour à tour, dirons-nous avec un de ses amis, diplomate avec *le Cardinal Maury*, dont la publication des *Mémoires*, son œuvre la plus importante au point de vue historique, fut couronnée par l'Académie française, et le *Cardinal Fesch* et le *Concile national de* 1811, rempli d'intérêt ; biographe dans les ouvrages où il fait revivre, avec un talent de mise en scène qui est comme son cachet distinctif, l'ardeur d'un *Combalot*, le zèle et la sainteté d'un *Monseigneur de Mazenod*, la simplicité d'un *Monseigneur Miollis*, la piété d'un *Monseigneur de la Bouillerie*, les grandes œuvres d'un *Monseigneur Freppel*, d'un *Cardinal Lavigerie ;* historien national dans les belles vies de *Jeanne d'Arc*, de *Christophe Colomb*, magnifiquement illustrées ; théologien dans la publication des sermons et des plans oratoires de M. Combalot ; auteur mystique dans les pages émues où il a retracé l'étonnante existence d'un *Saint Antoine de Padoue*, d'une *Sainte Claire ;* critique délicat dans les études consacrées aux écrivains du grand siècle ; controversiste victorieux

dans sa réfutation de l'inepte roman de *Lourdes;* conteur aimable et captivant dans ses *Pèlerinages* et ses *Veillées provençales*, Mgr Ricard a touché tous les genres et il a été assez heureux pour réussir dans tous ses essais. » Il a publié une série de vingt *Mois* formant le cycle de l'*Année du pieux fidèle*, tous pleins de doctrine et de piété.

Mgr Ricard trouvait encore le temps de diriger deux revues auxquelles il donnait des soins particuliers, *l'Apostolat des Enfants de Marie* et *le Propagateur de la dévotion à saint Joseph et à la Sainte Famille.* Il y a dans ces deux revues des pages incomparables de finesse, de piété, de direction spirituelle, de conseils pratiques, d'érudition universelle. Il collaborait à plusieurs autres, fournissait des articles d'histoire, de bibliographie, d'ascétisme. Sa correspondance était très étendue; il entretenait de multiples relations dans le monde ecclésiastique et dans le monde savant, se servant de ses relations pour rendre à un plus grand nombre de plus nombreux services.

« Doué d'une excellente mémoire, dit l'*Écho de Notre-Dame de la Garde*, ayant le travail facile et une puissance extraordinaire d'assimilation, Mgr Ricard possédait à un haut degré toutes les qualités du vulgarisateur. Il savait donner de la vie au récit, peindre une scène, mettre en relief un détail important, mettre au bon endroit une anecdote, un trait d'esprit; il savait trouver le mot de la fin. « Vous, disait-il un jour à M. Émile Ollivier, avec « lequel il était dans les meilleurs termes, vous écrivez « pour la postérité; quant à moi, j'écris pour le temps « présent. » On porte à cent cinquante le nombre des volumes publiés. »

Il remplissait à sa manière un ministère apostolique, n'ayant en vue que le bien des âmes et la gloire de Dieu et de l'Église catholique.

Les épreuves ne lui ont point manqué; il les a supportées avec résignation et un indomptable courage. Il a touché de près à l'épiscopat. Il en était digne. Des machinations occultes ont privé l'Église de France d'un évêque qui l'aurait honorée par son zèle, ses écrits et son énergique attitude à l'encontre des lois édictées par la franc-maçonnerie.

Des revers de fortune, connus de lui seul, lui ont causé de cruelles préoccupations et n'ont fait qu'augmenter son ardeur pour le travail. Il est parvenu à les réparer, mais la Providence n'a pas permis qu'il ait joui longtemps de l'aisance reconquise.

Il était profondément pieux. Prêtre avant tout, il n'avait de goût que pour les hommes et les choses d'Église. Il professait une dévotion vive et ardente pour le Sacré Cœur de Jésus, l'Immaculée Conception de la très Sainte Vierge, saint Joseph, dont il a écrit la vie, saint Louis de Gonzague, etc.

Il ne se borna pas à célébrer les gloires de saint Joseph ; il voulut, de ses deniers, contribuer à la restauration d'une antique chapelle que la piété des Ciotadens avait érigée jadis en l'honneur du grand patriarche, mais que la vétusté avait réduite à un état de complet délabrement. Au prix d'importants sacrifices personnels et de multiples démarches, il réalisa son pieux désir. Par ses soins, la Ciotat possède un sanctuaire digne de l'auguste saint auquel il est dédié. Nous avons visité ce sanctuaire et admiré l'éclat et la beauté de ses décorations. La mort a empêché Mgr Ricard d'embellir l'autel de saint Joseph dans l'église paroissiale de la Ciotat. Où avait-il puisé cette dévotion? Auprès de Mgr de Mazenod et du très R. P. Fabre.

La statue du Sacré Cœur dominait l'autel de sa chapelle domestique où il célébrait la sainte messe chaque jour.

Sa maison de campagne à la Ciotat présentait aux regards de ses visiteurs deux statues de la très Sainte Vierge invoquée sous le titre de *Notre-Dame de Grâce;* l'une était la gardienne de la maison : *Posuerunt me custodem.* L'autre était *la Vierge, la Mère, la Reine : Virgo, Mater, Regina.* Deux anges escortaient leur Reine, les ailes déployées, et une plaque de marbre indiquait les nombreuses indulgences dont deux Souverains Pontifes avaient enrichi cette madone.

C'est dans cette maison, propriété de famille, qu'il avait transformée avec goût, que j'ai vu pour la dernière fois ce fils, devenu un ami le plus tendre et le plus dévoué. C'était à l'issue de la retraite pastorale prêchée à Aix en septembre 1894. Il était venu assister à la clôture. Nous avons pu constater combien il était aimé par le vénérable archevêque d'Aix, Mgr Gouthe-Soulard. Il me fit promettre de lui rendre sa visite. Je me rendis donc auprès de lui le samedi soir. J'y passai la matinée du dimanche, 16 septembre. Il jouissait d'une bonne santé et m'entretint longuement de ses travaux futurs. Il vaqua à son travail ordinaire, car sa vie était très réglée. J'eus le temps de parcourir sa bibliothèque, riche, précieuse, où il avait réuni, sur la Ciotat et ses environs, de nombreux documents qu'il comptait coordonner un jour pour composer une histoire complète de son pays. Je gouttai là des heures délicieuses de repos et de tranquillité, interrompues par des entretiens où le cœur se trouvait complètement à l'aise. Il me reconduisit à la gare. Certes, je n'eus pas le pressentiment que c'était pour la dernière fois que j'embrassais mon fils de soixante ans.

Il célébra le soixantième anniversaire de sa naissance le 2 décembre 1894, avec piété et joie : « Faisons fête, dit-il à sa sœur, Mme Abeille, qui tenait sa maison, j'ai

soixante ans. — Pourquoi tant se réjouir? lui répondit-elle ; ce n'est pas si consolant d'avoir soixante ans, on commence à vieillir. — Faisons fête, reprit-il, car je n'espérais pas les atteindre. »

En 1890, Mgr Ricard avait été reçu parmi les membres de l'Académie de Marseille. Il en était devenu le directeur depuis le commencement de l'année. Le 10 février eut lieu une séance publique pour la réception de M. Guérard, ingénieur des ponts et chaussées, et la distribution des prix. Mgr Ricard répondit au discours du récipiendaire et recueillit des applaudissements unanimes. L'élite de la société remplissait la salle : l'évêque, le préfet, les généraux, les magistrats furent charmés de cette parole fière, harmonieuse, éminemment française et catholique. Citons deux passages de la harangue présidentielle : « Chacun de nous a sa voie tracée d'avance dans les desseins éternels. Malheur à qui s'en écarte ! Celui-là ne fera jamais, tout hardi et entreprenant qu'il soit, que ces grands pas dévoyés dont parle un Père de l'Église : *Magni passus extra viam.* » En félicitant M. Guérard d'un projet de réunion du Rhône au port de Marseille, l'orateur s'écrie : « Comme tous ceux qui l'ont vu d'un peu près, vous vous êtes épris d'un goût marqué pour notre grand et beau fleuve, objet, depuis les origines de l'histoire, de tant d'études souvent malheureuses, mais qui témoignent du moins de la fascination exercée sur les esprits comme sur les imaginations par le cours et le delta du Rhône.

« Comment en serait-il autrement ? Ce chemin qui marche, comme disait Pascal, est si beau, si triomphal ! Les grands civilisateurs l'ont suivi, et n'en déplaise à une critique chagrine qui voudrait ressusciter les Launoy et les jansénistes enterrés par Belzunce, c'est en le remontant que la famille de Lazare, Marthe, Marie-

Madeleine, les saintes Maries, Maximin, Théophime et les autres amis du Sauveur ont évangélisé, la première entre toutes, comme le rappelle la croix de Sainte-Victoire, la Provence, au lendemain du drame rédempteur. »

Mgr de Mazenod, l'ardent défenseur des traditions de l'église de Marseille, a dû arrêter un regard de prédilection sur le fils, sur le prélat, qui se montrait si digne de lui.

Mgr Ricard éprouva, ce jour-là, une joie bien vive d'avoir à décerner un prix, au nom de l'Académie, au charitable et intrépide curé de Mazargues. Il le dit publiquement et le répéta souvent dans l'intimité.

Nos dernières lettres s'échangèrent au mois de mars. J'avais à lui proposer la composition d'un ouvrage tout à fait à sa convenance. Il me répondit qu'il ne pourrait le commencer qu'après Pâques, ayant deux autres travaux sur le chantier qu'il comptait finir pour cette époque.

Rien n'annonçait une fin prochaine. Il se livrait à ses travaux avec une ardeur infatigable, n'éprouvant aucune fatigue, aucune indisposition.

Le 19 mars, en la fête de saint Joseph qu'il célébrait chaque année à Aix, avec Mgr Gouthe-Soulard, chez les Petites Sœurs des pauvres, l'une des fondations les plus chères au cœur du charitable archevêque, son ami, il fut invité à faire le panégyrique de son saint de prédilection. Voici le compte rendu qu'en fit la *Semaine religieuse* d'Aix; tous ces détails sont intéressants, ils avoisinent la tombe: « Dans une allocution toute pénétrée, comme ses livres, du souffle poétique et de l'onction qu'il allie si bien aux détails précis et aux traits caractéristiques, l'orateur sacré a condensé en quelques tableaux frappants et avec des accents émus les principaux enseignements de la fête.

« Il a retracé d'abord l'allégresse éclatant dans le cœur de trente mille vieillards, au matin de cette fête, quand les joyeux tintements de la cloche ont répercuté de maison en maison, sur toute la surface du monde, le signal donné par la maison mère de la Tour.

« Mgr Ricard en a donné l'explication d'après la mission providentielle de saint Joseph, continuant auprès de tout ce qui est faible et pauvre la protection tutélaire qui a soutenu la pauvreté et la faiblesse de Marie et de Jésus. Évoquant enfin de grands et touchants souvenirs, il a salué en Monseigneur, ami de l'enfance et *archevêque des écoles*, ami des pauvres et des ouvriers, le fidèle imitateur du grand patriarche dont la fête mérite bien d'être si fidèlement célébrée à Aix. »

M. Penon, vicaire général d'Aix, félicita le pieux et éloquent orateur en lui disant : « Sans le surmenage de vos travaux littéraires, Dieu vous demanderait compte de ce talent de prédication que vous laissez enfoui. »

Ce devait être son dernier hommage au patriarche du Nouveau Testament, en même temps que le dernier acte public de sa vie sacerdotale.

Le jeudi, 21 mars, le regretté défunt travaillait toute la matinée à une étude qu'il lut, l'après-midi, à l'Académie de Marseille. Il mettait à remplir ses devoirs d'académicien la même ardeur qu'à remplir toutes ses autres obligations.

A-t-il poussé trop loin son application à ces travaux incessants ? A-t-il abusé de ses forces ? Toujours est-il que Mgr Ricard, deux jours après, s'alita à la suite d'un malaise qui paraissait ne présenter aucune gravité. Le lundi matin, 25 mars, jour de l'Annonciation, le vénéré malade corrigeait encore des épreuves d'imprimerie. « Mais en quelques heures, dit *l'Echo de Notre-Dame de la Garde,* le mal fit de tels progrès que, dans la soirée,

le R. P. Gallo, son confesseur, fut mandé, et dans la nuit M. Blanchély, curé de Saint-Pierre et Saint-Paul et ami du prélat, lui administra les derniers sacrements. Aussitôt après, Mgr Ricard, qui possédait toutes ses facultés, dicta une dépêche à envoyer tout de suite à son compatriote et ami d'enfance, Mgr Jauffret, évêque de Bayonne et déclara ensuite à M. Blanchély qu'il demandait pardon à toutes les personnes qu'il avait pu offenser ou scandaliser. Dans la matinée du 26, un peu avant 7 heures, il donnait encore spontanément des ordres pour quelques affaires importantes, puis se mettait à prier, et une demi-heure après, il passait sans secousse à une vie meilleure. Il avait soixante ans et trois mois.

Mgr Ricard était chanoine d'honneur des métropoles d'Aix et de Chambéry, où il avait eu en Mgr Lenilleux un ami des plus dévoués, chanoine honoraire de Marseille, de Carcassonne et de Bordeaux, vicaire général honoraire de Mgr l'archevêque d'Aix, docteur en théologie, commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, officier d'académie, officier de l'instruction publique, correspondant de l'Institut.

Il avait toujours rempli à Marseille les fonctions de vice-directeur de l'Œuvre de Saint-François de Sales, pour la propagation de la foi à l'intérieur de la France, œuvre qu'il avait contribué à établir dans le diocèse et qui doit à son zèle une grande part de sa prospérité.

La Providence n'a pas laissé à Mgr Ricard le temps d'écrire une Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ par laquelle il voulait couronner ses travaux littéraires.

Nous croyons qu'aucun prêtre du diocèse de Marseille ne s'est élevé plus haut dans l'estime universelle que Mgr Ricard et sa gloire rejaillit sur l'humble Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, pour laquelle il professait un véritable culte, saisissant toutes les oc-

casions d'en parler ou d'en écrire avec éloge : il n'avait jamais cessé de confier aux Oblats la direction de sa conscience. A l'heure de sa mort, il pria le R. P. Gallo de m'annoncer immédiatement son trépas; il savait qu'il pouvait compter sur les prières les plus pressantes et les suffrages les plus dévoués.

Les obsèques du cher défunt furent célébrées le jeudi matin, 28 mars, au milieu d'un concours immense. Mgr l'archevêque d'Aix, accompagné de dix membres du chapitre, Mgr l'évêque de Marseille et ses vicaires généraux, plus de cent cinquante prêtres, le préfet, des généraux, un grand nombre de notabilités de la ville, des membres de tous les ordres religieux, d'hommes et de femmes, formèrent le cortège. Sur le cercueil, le manteau violet du prélat et l'épitoge du docteur. Après la dernière absoute, le corps a été porté à la gare pour être inhumé dans le tombeau de famille à la Ciotat. Qu'il y repose en paix!

Ach. Rey.

II

RÉUNION DES JEUNES PÈRES A SAINT-JEAN D'AUTUN.

Le 1er avril 1894, le T. R. P. Général adressait aux provinciaux une circulaire sur la formation de nos jeunes missionnaires.

« Je viens, disait le chef de la famille, vous faire part d'un projet qui me préoccupe depuis longtemps et qui, j'en suis sûr, répond à vos désirs.

« Nous sommes une congrégation de missionnaires, un corps d'élite dans l'armée de l'Église. Le missionnaire doit être doué d'aptitudes spéciales qui, développées par l'étude et réglées par la discipline, doivent trouver toute

leur valeur dans la préparation sérieuse que réclame le ministère particulier des missions.

« Ce serait juger faussement les besoins de notre famille religieuse de croire qu'il peut suffire, pour servir ses intérêts, d'augmenter notre nombre par des recrues quelconques, et de garnir nos maisons de prêtres bons et pieux sans doute, mais étrangers à toute formation professionnelle, et incapables d'exercer le ministère propre à notre vocation. . . . .

« Ces considérations et d'autres encore avaient, autrefois, amené la fondation du grand cours de Notre-Dame de la Garde, dont le regretté P. Vincens s'occupa quelque temps. Il me semble que cette pensée pourrait être reprise dans chaque province. Pour cela, il faudrait faire choix d'une de nos maisons et l'aménager de façon à pouvoir y grouper, sous la direction d'un ancien missionnaire, les jeunes Pères de la province.

« Cette réunion devrait se renouveler chaque année pour une période de deux mois, juin et juillet, par exemple.

« Le programme de la préparation à la vie de missionnaire comprendrait la composition des sermons de missions et de retraites, conférences dialoguées et catéchismes, gloses et avis de mission, exercices de déclamation et de prononciation. On étudierait le *Directoire*, composé par le R. P. Audruger, et des conférences seraient données par le P. Directeur sur les moyens pratiques de bien conduire une mission. De bons avis sur le ministère du confessionnal seraient là bien à leur place. On pourrait avoir des conférences théologiques et y traiter les cas de conscience qui se présentent le plus en mission. On apprendrait les cantiques en usage parmi nous, et l'on n'oublierait pas les leçons de civilité et de politesse ecclésiastique.

« Le Provincial dresserait le règlement de la réunion et le soumettrait au Supérieur général. Ce règlement devrait être conçu de façon à donner une égale satisfaction et aux besoins religieux de nos jeunes Pères et à leur formation professionnelle. Tout, dans la réunion, devrait respirer une parfaite régularité, et le plus pur esprit de la Congrégation.

« Le Provincial aurait soin d'y porter, au moins pour un temps, l'encouragement de sa présence et l'autorité de ses conseils.

« Il noterait tout ce qui, la première année, n'irait pas *ad rem*, afin d'en tenir compte l'année suivante. Car ces réunions devront avoir lieu tous les ans, et il importe que rien ne soit négligé pour qu'elles atteignent pleinement leur but.

« Le Provincial s'entendrait avec son Conseil sur les moyens à prendre pour couvrir les dépenses.

« Telle est, mes bien chers Pères, l'idée que je tenais à vous transmettre. Vous n'en méconnaîtrez certainement pas l'importance. Quant à l'exécution, vous y trouverez peut-être au début quelques difficultés de détails, mais vous ne vous laisserez point arrêter. Il faut absolument que nous formions des missionnaires. J'attends beaucoup de vous pour cela. Unissons nos efforts et, avec l'aide de Dieu, nous réussirons. »

C'est pour répondre aux désirs du T. R. P. Général, que le R. P. Favier, provincial du Nord, avait organisé la réunion des jeunes missionnaires de sa province, à Saint-Jean d'Autun, pendant les mois de juin et de juillet. L'un des jeunes Pères, le R. P. Leborgne, a bien voulu écrire la relation suivante de ces deux mois d'études :

Le 4 juin 1895, dix jeunes Pères de la province du

Nord faisaient leur entrée dans la maison de Saint-Jean d'Autun.

Étaient-ce des écoliers en vacances ou des touristes en voyage? Ni l'un, ni l'autre; c'étaient des religieux, qui obéissaient gaiement aux ordres et aux désirs de leurs Supérieurs majeurs ; c'étaient des missionnaires, qui venaient, avant tout, assurer l'œuvre de leur formation religieuse, sacerdotale et apostolique. Dans ce travail qui a duré deux mois, ils ont été puissamment aidés par les avis et les exemples des hommes les plus autorisés.

Et d'abord, c'est le R. P. Provincial qui nous donne une série de conférences spirituelles, théologiques et même littéraires, sur le genre de piété, de science et d'éloquence qui convient au missionnaire Oblat. L'enseignement du R. P. Favier est sobre, ennemi du verbiage et de ces grands mots d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, dépouillé de tout clinquant, mais plein d'une douce lumière qui réjouit et qui éclaire ; c'est le rayonnement de la raison et de la foi, du bon sens et de la sainteté ; on sent parler une âme droite, une conscience religieuse, un homme de Dieu.

Une circonstance heureuse se présenta pour révéler les qualités et les défauts des jeunes missionnaires ; chaque année, la fête de saint Jean, à Autun, est précédée d'une neuvaine de prédications ; on fit parler les jeunes Pères à tour de rôle ; plus heureux que le Précurseur, ils ont eu du monde toujours et n'ont jamais prêché dans le désert. On les a bien écoutés, dans la nef où se trouvaient les vrais auditeurs, et mieux encore, dans le chœur où se trouvaient les critiques et les juges.

Le lendemain, en conférence, chaque Père était interrogé sur les qualités et les défauts du prédicateur, sur les

défauts surtout, car, ce qu'on demandait principalement, ce n'était pas un panégyrique, mais une critique. On était servi à souhait. Trente ans ! cet âge est encore sans pitié ; les jugements ont été pleins de vérité et, par suite, voisins souvent de la sévérité, mais sans jamais porter personne au découragement. On a pu constater que, si tous n'ont pas montré l'acquit voulu pour les missions, tous au moins ont révélé des aptitudes plus que suffisantes : le temps et l'étude feront facilement le reste.

Après les jeunes, le R. P. Provincial donnait, en quelques mots bien choisis et bien pondérés, son avis sur le fonds, la forme et l'action du prédicateur ; on peut dire que tous ont fini par ratifier ce jugement consciencieux, qui aura fait tomber plus d'une illusion dangereuse.

Le bon peuple de Saint-Jean n'était pas aussi sévère pour nous que nous-mêmes; l'auditoire du lendemain a toujours fait l'éloge du prédicateur de la veille par le nombre croissant. Et la preuve que le sermon avait été goûté et retenu, c'est que chaque Père était reconnu et désigné par le sujet qu'il avait prêché. Il y avait, par exemple, le Père de la Visitation, le Père de la Fuite du monde, le Père de la Pénitence, le Père de la Prière, le Père de l'Humilité, le Père de l'Amour de Dieu, etc. Ordinairement, c'est l'œuvre qui porte le nom de l'ouvrier ; ici, au contraire, c'était l'ouvrier qui portait le nom de son œuvre ; personne ne s'est plaint de n'être pas connu autrement, preuve qu'on a travaillé pour la gloire de Dieu.

Le R. P. Provincial dut s'absenter au commencement de juillet; il fut remplacé par le R. P. YUNGBLUTH : pendant une quinzaine de jours :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

il sut joindre l'agréable à l'utile et remporter des victoires de toutes sortes contre des difficultés de tout genre : l'aridité de certains sujets, la chaleur de certains jours, etc.

Il nous parla des grandes lignes et des moindres détails de la mission en missionnaire consommé ; il nous montra l'ouvrier évangélique, non pas seulement à son bureau où il compose, mais sur le champ de bataille où il combat ; il nous expliqua le manuel du R. P. AUDRUGER, en le complétant avec ce qu'il avait lu de mieux dans des auteurs choisis, et surtout avec ce qu'il avait vu et pratiqué lui-même ; il sema des idées nouvelles qui pourront devenir des actes, selon les circonstances, car beaucoup de choses sont laissées à l'initiative privée. Il nous rappela les sujets qu'il faut toujours traiter et la manière de les traiter, pour être compris et goûté de son auditoire. Tout cela était dit avec une originalité de diction et une finesse d'observation qui n'a d'égale que la rondeur de la personne. Aussi, tous le remercient de la peine qu'il s'est donnée, du plaisir et du bien qu'il nous a faits.

Ce ne sont pas seulement les conférences qui ont été utiles, mais aussi les récréations pleines de verve, où l'esprit et le cœur trouvaient chaque jour complète satisfaction ; les lectures bien choisies du réfectoire, lesquelles ont mis dans nos âmes comme une soif plus grande du sacrifice ; l'office en commun où les voix et les âmes se confondaient dans une même prière, pleine de force et de jeunesse. Après avoir prié ensemble, on se sentait plus frères ; car on sentait davantage qu'on avait un même langage, une même foi, un même amour. Les promenades elles-mêmes n'ont pas été sans fruit, et plusieurs furent de vrais pèlerinages. Tout, dans Autun et dans ses environs, rappelle les plus beaux souvenirs

de l'Église et de la patrie : Changarnier et Mac-Mahon, Marguerite-Marie et sainte Jeanne de Chantal, Lazare et Symphorien, et par-dessus tout, le Sacré-Cœur ; on sent que les grandes miséricordes divines ont passé sur cette terre et qu'elles y sont encore.

Nos exercices apostoliques se terminèrent aussi dignement que possible, par la visite du T. R. P. Général.

Pendant trois jours, il daigna prendre part à nos récréations, nous parlant avec cette simplicité et cette dignité qui n'excluent pas la confiance, et les jeunes, groupés autour de lui, lui répondaient avec cette aisance qui n'empêche pas le respect et qui vient de la piété filiale. Ces entretiens roulaient volontiers sur les Pères qui peuvent nous servir d'exemples ou de modèles ; le tout était relevé par l'esprit de foi.

Avant de partir pour Lyon, le chef de la famille voulut bien nous réunir dans la grande salle de la communauté. S'adressant d'abord aux membres de la maison d'Autun, il rappela le passé, salua le scolasticat du Sacré-Cœur, si cher à la Congrégation par les souvenirs qui s'y rattachent. Faisant alors allusion à la dispersion de ce scolasticat et aux expulsions, il fit observer combien l'impiété s'était trompée elle-même et quelle source de bien avait été pour nous la persécution.

La maison de Saint Jean suit, elle aussi, un mouvement progressif Ses missionnaires se voient de plus en plus appelés par la confiance du clergé et des fidèles. La paroisse ne répond sans doute pas absolument à tous les dévouements du curé et du vicaire ; on ne peut pas dire, toutefois, que l'action de ceux-ci soit stérile, et les résultats obtenus, bien qu'ils n'égalent pas les sacrifices imposés, ne laissent pas d'être considérables.

Cette communauté a bien mérité de la Congrégation

et du Supérieur général par l'accueil qu'elle a fait aux jeunes Pères.

« J'en remercie le R. P. MAGNIN, a dit le T. R. Père. Nous tenions beaucoup à cette réunion, et je remercie spécialement le R. P. Provincial de s'y être dévoué. Il a su l'organiser et la mener à bonne fin. Il a payé de sa personne, mais il doit être aujourd'hui bien récompensé par les résultats de son dévouement. J'en adresse également mes plus cordiales félicitations et mes remerciements au Supérieur de Saint-Andelain, le R. P. YUNGBLUTH. J'ai appris de la bouche de nos jeunes Pères l'intérêt qu'ils avaient trouvé dans ses entretiens, et je sais qu'ils lui en gardent un profond souvenir de gratitude. Il a apporté à cette réunion l'appoint précieux de son expérience des missions.

« Nous sommes donc très satisfaits, mes bien chers Pères, de ce premier essai ; car c'était un essai. Nous profiterons de l'expérience de cette année pour mieux organiser encore les réunions des années suivantes. Nous ferons en sorte, en un mot, que ces réunions annuelles soient de plus en plus profitables à nos jeunes missionnaires.

« C'est sur eux, c'est sur vous, mes chers Pères, que reposent nos espérances et l'avenir de la famille. Ne l'oubliez pas, et réglez votre conduite d'après les graves responsabilités qui, de ce chef et de celui du bien des âmes, incombent à votre ministère. N'oubliez surtout jamais que, pour être des ouvriers utiles, des missionnaires féconds en œuvres, il vous faut être premièrement de bons et de fervents religieux. Que votre vie soit une vie de piété, de régularité, de recueillement, de travail au sein de vos communautés. C'est la condition nécessaire pour qu'elle soit animée à l'extérieur d'un zèle véritable et fructueux. »

Telles furent à peu près les paroles du T. R. P. Général. Nous les reçûmes avec une pieuse avidité, y puisant de nouvelles énergies pour la lutte et pour notre perfection personnelle.

Au dîner de fête qui suivit — c'était le dernier repas du chef de la famille dans la communauté — divers toasts furent portés. Le T. R. P. Général les clôtura en levant son verre : « Aux jeunes ! »

Aujourd'hui, nous voici rentrés dans nos maisons respectives ; mais il me semble que notre état d'âme n'est plus le même ; il y a dans notre mémoire des souvenirs plus profonds ; dans notre esprit, des lumières plus vives ; dans notre cœur, des affections plus ardentes ; dans notre volonté, des énergies plus fortes ; dans notre corps lui-même, une vie et une vigueur qui réclament l'action ; il me semble que nous sommes plus attachés à la Congrégation et à ses œuvres.

A tous ces titres, nous remercions le T. R. P. Général de nous avoir réunis et visités à Autun ;

Nous remercions le R. P. Provincial d'avoir su nous conduire avec tant de force et de suavité à la fois : *Fortiter et suaviter ;*

Nous remercions le R. P. Magnin et son aimable communauté pour son hospitalité si courtoise et si chrétienne ;

Et nous souhaitons aux jeunes, qui nous suivent de près dans la carrière, de goûter bientôt et de goûter longtemps le bonheur que nous avons trouvé entre les bords charmants de l'Arroux et les cîmes ombragées de Montjeu.

Leborgne, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

Du 22 juillet au 6 août, le T. R. P. Général, accompagné de son secrétaire, a visité la plupart de nos communautés du centre de la France. Il s'est arrêté d'abord à Saint-Andelain. Par une attention délicate, Mme la comtesse Lafond avait mis son équipage à la disposition du Supérieur général. Cette visite coïncidait avec le vingtième anniversaire de la mort du comte Lafond. Le T. R. Père se fit un devoir de célébrer la sainte messe pour ce bienfaiteur insigne de la communauté, pour ce grand serviteur de la papauté et de l'Église, dans la chapelle mortuaire de la famille Lafond, en présence de la noble compagne du comte. Dès son arrivée, le Supérieur général avait présenté ses hommages à Mme la comtesse et s'était fait un honneur d'accepter une gracieuse invitation à dîner. Le chef de la famille put voir la communauté de Saint-Andelain au complet, hormis deux jeunes Pères retenus à Autun. Il se rendait, le 24 juillet, à Nevers, à la communauté des Sœurs de l'Espérance. En l'absence de Mgr Lelong, il ne vit que le vénérable M. Dubarbier, vicaire général, aumônier du couvent, et ami de vieille date. Le T. R. Père prenait le chemin d'Autun le lendemain, 25 juillet, et y demeurait jusqu'au 28. Notons seulement, après le récit qu'on a lu plus haut, le bienveillant accueil de Mgr Perraud. C'est par une chaleur torride que les voyageurs se dirigeaient, le 28, vers Lyon. Il s'agissait de *planter la crémaillère*. Le R. P. LAVILLARDIÈRE fit les choses comme il convenait. Le Provincial du Midi était présent, accom-

pagné de son conseil. On avait aussi invité, comme premier sujet de la fondation lyonnaise, le R. P. Monnet, supérieur de Notre-Dame de l'Osier. Les Sœurs de l'Espérance et l'orphelinat eurent leur part de la joie qu'apportait la visite du chef de la famille. Ce fut ensuite le tour du noviciat et des deux communautés de l'Osier. Le T. R. P. Général s'y arrêta du 1er au 5 août. Il en partit, à cette dernière date, pour visiter la récente communauté de l'Espérance, à Valence-sur-Rhône, et il reprenait, le 6 août, le chemin de Paris.

— Le 25 août, fête de saint Louis, a été inauguré le noviciat d'Angers avec 20 ou 25 novices scolastiques. C'est le dédoublement de celui de Saint-Gerlach, qui compte encore 21 novices scolastiques.

— Il est question d'établir à Fulda le scolasticat de la province d'Allemagne. En attendant la maison à construire, les scolastiques, grâce à la bienveillance de la municipalité, seraient installés à l'hôtel de ville, bâti tout récemment.

— Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, au Canada, ont célébré les noces d'or de leur fondation. Elles se sont plu à rappeler, à cette occasion, la part que nos Pères avaient prise aux commencements de cette œuvre aujourd'hui si prospère.

— Le T. R. P. Général avait présenté ses hommages au cardinal Ledochowski, à l'occasion des noces d'or sacerdotales de l'éminent préfet de la Propagande. Son Éminence a répondu par une lettre que nous citerons dans notre prochain numéro.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 132. — Décembre 1895

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. RAPET A Mgr PASCAL.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Peu de jours après la clôture de la mission, je m'étais rendu auprès de nos bons Indiens du lac Canot ; tous ensemble nous avions offert nos plus ferventes actions de grâces au Sacré Cœur de Jésus qui nous a tant aimés; nous avions aussi invoqué la bienheureuse Marguerite-Marie, et du fond de l'âme, nous l'avions remerciée pour les grâces sans nombre qu'elle ne cesse d'attirer sur cette chère Mission placée sous sa protection.

Me séparant ensuite de ce sanctuaire aimé à l'ombre duquel vivent de bons Indiens dont la conduite fait honneur au zèle de nos dévoués prédécesseurs, je reprends le chemin de la chère Ile-à-la-Crosse qu'il faudra quitter

trop tôt, hélas ! pour entreprendre cette fois un bien long voyage : « Vous êtes envoyé au lac Caribou, » me disent notre cher P. Jouan et nos bons Frères qui m'attendent au débarcadère... J'ouvre alors avec une certaine appréhension et d'une main tremblante, contre mon habitude, la lettre de Votre Paternité.

La nouvelle n'est que trop vraie ; il faut partir pour la Mission Saint-Pierre.

Vous dirai-je, monseigneur, toutes les larmes que j'ai dû verser ? Pourquoi donc par excès de bonté avoir pensé au plus indigne de vos enfants pour lui confier une Mission si importante et si délicate ! Quel sacrifice pour moi et surtout quelle croix pénible pour ces bons et dévoués missionnaires qui attendent là-bas, entourés de leurs ouailles, la première visite de leur père et de leur pasteur !

La seule pensée propre à me consoler dans une mission si inattendue, c'est de rendre un petit service à Votre Grandeur à qui je me dois tout entier. Les bénédictions et les prières de Votre Paternité me réconfortent. Fallût-il aller au bout du monde, je serais prêt à le faire. Je vais donc me hâter d'exécuter, autant que cela dépendra de moi, ce qui m'est prescrit par l'obéissance.

Je dis un dernier adieu à mon bien cher *socius* et à mes Frères dévoués, à nos bonnes Religieuses groupées sur le rivage et entourées des enfants de l'école, et à tous nos chers chrétiens qui sont là debout, pour me souhaiter un heureux voyage. Il est midi ; nos deux embarcations fendent l'onde avec rapidité, et bientôt nous n'entrevoyons plus derrière nous qu'une petite ligne noire : c'est le rivage aimé qui disparaît à nos regards. Je redis déjà ces paroles de l'itinéraire, *et demum incolumes ad propria redeamus*, sans oublier toutefois le *quo pergimus locum*. De fait, après un petit arrêt dans

l'après-midi, notre canot filant avec une vitesse prodigieuse, nous stoppons à la nuit tombante à environ 30 milles de la Mission. Le lendemain, nos gens sont sur pied de bonne heure, et nous arrivons de grand matin à un camp de Montagnais dont les tentes sont montées sur les rives du lac Chagonan ; ces braves gens nous promettent force prières, et malgré la pluie et le vent nous nous éloignons d'eux pour arriver bientôt à l'entrée du grand fleuve Churchill ou rivière aux Anglais. Ses eaux vont se déverser dans la baie d'Hudson après un parcours d'environ 900 milles. Nous allons suivre pendant six ou sept jours le cours de cet immense fleuve que Votre Grandeur a parcouru lors de sa première visite pastorale. Pourquoi ne m'est-il point donné de me trouver aujourd'hui même en compagnie de Votre Paternité et de la suivre partout où elle irait ? Oh ! dès lors, le voyage se ferait non seulement sans fatigue, mais il me comblerait de bien douces consolations...Descendant le courant à toute vitesse, nous entendons bientôt les mugissements du rapide Grand-Sonnant que nous évitons en portant sur nos épaules armes et bagages, opération qu'il faudra recommencer, paraît-il, environ trente fois. Après avoir sauté quelques petits rapides, nous nous arrêtons dans l'après-midi pour prendre un peu de réfection près des cascades du rapide la Paix ; là, tout en dégustant une tasse de thé, nous pouvons contempler à loisir les grandes vagues écumantes qui se culbutent les unes les autres pour se précipiter ensuite, avec un fracas extraordinaire, en bas de la cascade qui marque le pied du rapide. Quelques minutes encore et nous rentrons dans le lac Primeau. Nous rencontrons un camp de sauvages que nous saluons en passant ! Ces braves gens me promettent de bien prier pour nous, et nous les quittons après avoir échangé une chaude poignée de main pour

aller monter nos tentes à l'extrémité sud du lac. Le lendemain, le courant nous entraîne dans les rapides Croche et du Genou, qui ne sont pas des moins dangereux. Arrivés à la dernière cascade, nous voyons en face de nous une humble croix qui nous dit : « Ici reposent les corps de pauvres voyageurs morts accidentellement dans le rapide. Priez pour eux ! » Nous récitons un *De profundis* et remercions Dieu qui nous a préservés de tout danger ; puis nous nous engageons dans le lac du Genou pour arriver à la rivière Épinette, où je trouve un bon groupe de nos chers chrétiens. Ils se confessent pour s'approcher le lendemain de la sainte table. Après avoir dit la sainte messe et fait un baptême, je me remets en marche, *grandis enim nobis restat via*, et notre frêle nacelle ne tarde pas à rentrer dans les eaux du lac des Sables. C'est ensuite le rapide Serpent dont les eaux s'engouffrent entre deux grandes montagnes. Nous descendons à une allure vertigineuse parmi les vagues et les écueils, et nous abordons, quelques instants après, au détroit de la rivière Souris, d'où nous repartirons demain pour le lac des Épingles. Pour le quart d'heure, nous voici campés sur les rives du lac Serpent ; figurez-vous, monseigneur, que d'ici nous pourrions facilement, en quatre jours, arriver à la chère ville de Prince-Albert et nous jeter à vos genoux... Il serait presque urgent, si faire se pouvait, d'établir tout près d'ici une petite Mission ; un bon noyau de fidèles se grouperaient bien vite autour du missionnaire qui, avec l'aide de Dieu, opérerait dans très peu de temps beaucoup de conversions ; car les sauvages établis en deçà du fort Stanley, distant d'environ 85 milles, veulent pour la plupart se donner à nous. Puisse la divine Providence nous fournir les moyens de recevoir dans nos bras et de lui offrir ces âmes qui crient vers nous du milieu de l'erreur ! C'est le cas de répéter une fois de

plus : *Filii petierunt panem et non erat qui frangeret eis.*

Après avoir célébré la sainte messe afin qu'il plaise à Dieu de réaliser mes désirs, nous plions bagage une fois encore et prenons le large pour nous diriger vers le lac des Épingles, que nous atteignons bientôt. Notre canot file rapidement et je rêve tout éveillé... En côtoyant le lac, nous apercevons de temps en temps de grandes troupes de pélicans : on dirait des îles flottantes et resplendissantes de blancheur ; parfois, lorsque leurs grandes ailes sont étendues, on croirait voir des navires dont les voiles sont gonflées par le vent. Doux et aimables pélicans qui êtes entourés par la légende d'une auréole de gloire et d'honneur, soyez bénis ! Car par votre tendresse, vous nous rappelez le Divin Pélican qui nous purifie par son sang trois fois saint et nourrit nos âmes... Des hirondelles passent au-dessus de nous, fendant les airs de leurs ailes rapides et émigrant vers des régions plus douces. Gentils petits oiseaux, emportez dans vos plumes soyeuses mes vœux et mes souhaits vers un père tendrement aimé, et si, traversant les mers, vous prenez votre vol vers la patrie si chère, dites alors dans votre doux gazouillement, aux parents et aux Frères de là-bas, notre amour et notre reconnaissance! Mais voilà que la voix puissante 'une grande chute m'arrache à des rêves enchanteurs ! Nous voici au triple rapide des Épingles. Nous sommes obligés de porter par trois fois bagages et canots pour rentrer ensuite dans l'immense lac d'Ours où nous craignons fort de nous égarer, à cause du grand nombre d'îles qu'il nous faut contourner au risque de perdre la direction ; notre guide n'a pas revu ces parages depuis bientôt trente ans ! On me dira peut-être : mais pourquoi vous engager ainsi dans un voyage si long avec un homme qui ne connaît point parfaitement la géographie du pays? Étant obligé de partir à la hâte, j'ai pris ce que j'avais

de mieux sous la main. D'ailleurs, notre guide, Thomas Desjarlais, est un homme plein d'ardeur, prudent en même temps et possédant toutes les qualités d'un vrai voyageur.

Le soleil se couche et nous campons sur une légère éminence au pied de laquelle les eaux d'un petit rapide coulent avec un doux murmure, comme pour faire contraste à ceux que nous venons de laisser derrière nous. Le lendemain, quittant de bon matin notre couchette un peu dure, nous rencontrons, à peu de distance sur la rive droite, une grande roche bien connue de notre pilote. « Nous voilà, dit-il, dans le bon chemin, car voici la roche qui a traversé. » Ce rocher, d'une grosseur assez respectable, 9 pieds de haut et 60 pieds de circonférence, s'est détaché, paraît-il, de l'île voisine où l'on voit sa place vide. Roulant au bas de la montagne pour glisser ensuite sur la surface d'une glace épaisse, il est venu s'arrêter sur la rive opposée pour être là comme un jalon d'un nouveau genre.

Tandis que nous contemplons ce rocher phénoménal, une forte brise se lève. Dresser le mât et hisser notre voile sont l'affaire d'un instant, et vogue la galère jusqu'au moment où nous nous sentons entraînés vers le rapide des Harriers ; puis nous nous engageons dans le lac la Truite pour arriver bientôt aux rapides de ce nom. Ici les montagnes se dressent et les grandes eaux du fleuve s'écoulent entre deux collines abruptes avec une force prodigieuse et des mugissements épouvantables ; nous faisons un triple portage, et le lendemain nous quittons sans regret ces terribles rapides dont le fracas nous a presque empêchés de fermer l'œil.

Malheureusement nous tombons de Charybde en Scylla, car nous voilà dans le lac du Diable, et les rapides de ce nom qui nous attendent à l'autre bout sont pas-

sablement dangereux. « En avant, me dit le guide, les grandes eaux du fleuve s'écoulent par trois grands chenaux pleins de rapides et de chutes joliment fortes ; si nous pouvons attraper le bon chemin, ajoute-t-il, nous sommes sauvés ; sans cela, nous serons pris. » Il s'agit, paraît-il, d'éviter les petits diables pour aller tomber près du rapide du grand diable, qui l'aurait cru ?... Nous arrivons bientôt, faut-il dire heureusement ? à la loge du grand diable, rocher abrupt noirci par les ans, qui ressemble assez exactement aux habitations portatives de nos sauvages.

Nous considérons en passant ce rocher curieux, qui se dresse au milieu des arbres de la forêt, à une hauteur d'environ 15 ou 20 pieds ; puis, continuant notre chemin, nous faisons un portage passablement long pour éviter des chutes terribles. Traversant ensuite le lac Loutre et le grand rapide de ce nom, remarquable par la puissance du courant, nous arrivons au pied de deux montagnes où les eaux du rapide se précipitent avec le fracas du tonnerre, sur une inclinaison d'environ 40 pieds. Sa voix puissante résonne encore à nos oreilles à une distance d'à peu près 14 milles, quand nous arrivons aux portes du fort Stanley. Ici, le missionnaire ne peut se défendre d'éprouver un grand serrement de cœur en voyant se dresser devant lui les murs d'un temple protestant. Fort heureusement, il est bâti sur une petite langue de sable surplombée par de grands rochers. Oh ! qu'il serait consolant de voir se dessiner là-haut le clocher d'une humble chapelle ! Vivons dans l'espérance qu'avec l'aide de Dieu des recrues nombreuses arriveront dans un temps assez prochain, et cette nouvelle génération réalisera des choses merveilleuses ; l'erreur reculera devant son élan généreux avec le secours du bon Dieu, qui ne fera jamais défaut.

Les circonstances nous font presque un devoir de visiter le révérend *secundum quod*, préposé à la garde du temple. Je le trouve en la compagnie d'une brunette qu'il rencontra un jour dans ces rochers, et à laquelle il a depuis donné son cœur! Depuis lors, il n'a plus le temps de s'occuper de ses ouailles, qui l'abandonneraient bien volontiers si un missionnaire était là pour leur ouvrir ses bras.

Sortons d'ici pour aller respirer un air plus pur, tout en continuant notre chemin. Nous allons rencontrer les rapides de l'Équerre, où ont péri jadis un maître d'école et son compagnon ; puis, laissant derrière nous le rapide de l'Ile, nous côtoyons un lac enchanteur couvert d'îles verdoyantes, dont les bords sont émaillés de fleurs. Tandis que notre canot vole sur les eaux, poussé par un vent favorable, nous pouvons contempler à loisir, sur notre droite, la cime des montagnes au sommet desquelles les rochers entassés nous apparaissent, ici, comme les clochetons d'une magnifique cathédrale majestueusement assise là-haut, ailleurs, comme de vieux monastères en ruines ou des forts démantelés.

Voici le rapide de la Chaudière, puis celui du Baril ; nous allons goûter de son eau bien inoffensive ; elle nous servira à faire notre thé pour le souper et le déjeuner. Passant ensuite au rapide de la Montagne qui va en pente, nous arrivons au portage de la Grenouille, nommé anciennement *portage du fort de Traite*. La place est déserte aujourd'hui, et des anciens magasins de la Compagnie de la baie d'Hudson, il ne reste que des ruines. Il peut se faire que nous y trouvions quelques lettres, car nous voilà sur le chemin de Prince-Albert au lac Caribou *via* Cumberland et lac Pélican. De fait, nous rencontrons une fourche en bois brut, surmontée d'une écorce de bouleau, dans laquelle nous avons

l'agréable surprise de trouver une charmante missive : elle nous apprend que le cher P. Bonnald est venu nous attendre ici, et ne voyant rien venir, il est reparti depuis avant-hier pour sa mission Sainte-Gertrude du lac Pélican.

Je regrette beaucoup de n'avoir pas eu la bonne fortune de rencontrer ce bon et dévoué missionnaire ; mais le temps presse et il faut se hâter, car nous sommes encore bien loin du lac Caribou où nous devons nous rendre au plus tôt.

Repartis vers midi, nous arrivons vers 6 heures au rapide géant de la Chaudière ; le courant est tellement fort que nous serions fatalement entraînés dans la chute, si nos gens n'avaient pas un poignet assez solide pour nous mener à terre et débarquer au portage. Du pied d'une cascade immense s'élève une fumée épaisse, dorée par les rayons du soleil couchant, qui empourpre les vagues et semble les revêtir comme d'un grand manteau de feu.

Nous voilà à la recherche de la grande rivière Caribou, dont l'embouchure se trouve à quelques milles d'ici ; mais la nuit vient un peu tôt couvrir la terre et l'onde de ses ombres épaisses, et nous campons sur une langue de terre qui s'avance au milieu d'un triangle de rapides.

Le lendemain, nous laissons bien volontiers le grand fleuve Churchill et nous nous engageons, vers 4 heures du matin, dans la rivière Caribou tant désirée.

Elle ressemble par son étendue à la grande Rivière aux Anglais, mais les eaux sont bien plus limpides. Il me semble qu'elles me parlent de nos généreux missionnaires qui sont là-haut, encore bien loin ; leur langage est pur et enchanteur.

Nous allons voguer sur ces eaux cristallines durant deux longues journées, pour traverser ensuite le grand lac Caribou.

Pour aujourd'hui, nous rencontrerons sur notre passage le rapide Caribou et le grand rapide de la Montagne, dont les mugissements ressemblent à ceux de la grande mer ; nous aurons ensuite pour couchette un charmant rocher battu par les vagues, que nous laisserons demain pour nous relancer de nouveau, si nous voulons arriver.

Nous voilà partis à l'aventure, à la recherche d'un rapide qui, d'après des souvenirs un peu rouillés, ne doit pas être loin d'ici. Un brouillard épais couvre les eaux ; le soleil, qui s'était montré un moment, finit par disparaître, voilé par la fumée épaisse d'un grand feu de forêt. Arrivés à une certaine distance, nous nous arrêtons ; toute conversation cesse et nous voilà tout oreilles pour percevoir le bruit du rapide... Soudain, du côté opposé à celui vers lequel nous nous dirigeons, nous arrive le grondement sourd d'une grande chute. On vire de bord et l'on force la marche. Hélas ! nous arrivons à une rivière dont les eaux jaunâtres nous montrent que nous avons fait fausse route ; nous montons encore et nous voilà au pied d'une chute d'environ 15 à 20 pieds.

Nous rebroussons chemin, en quête d'une route, que nous retrouvons heureusement vers midi. Nous marchons jusqu'au soir, mais sans rencontrer le rapide qui doit nous remettre tout à fait sur la voie... Le voici, enfin, le grand rapide de la Terre blanche ! Nous avons évité heureusement des tourniquets très dangereux, dans lesquels notre frêle canot se serait brisé inévitablement. D'un point culminant, nous contemplons les grandes eaux. Elles s'en vont battre avec furie un rocher inébranlable. De là, les vagues écumantes se précipitent en cascades, reculant devant le granit qu'elles fouettaient tantôt, puis, reprenant un nouvel élan, se précipitent avec rage des deux côtés du rocher qu'elles

n'ont pu entraîner dans leur course furibonde... Ma pensée s'envole tout naturellement vers cet autre rocher qui est Pierre, sur lequel reposent les assises de l'Église contre laquelle les orages et les flots ne prévaudront jamais, *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

Un soupir de satisfaction s'élève enfin de nos poitrines... Les eaux du grand lac Caribou s'étendent devant nous à perte de vue ; malheureusement, un grand vent debout nous empêche d'avancer ; la pluie seule ne nous aurait pas arrêtés. Elle nous fouette et nous baigne depuis le matin ; nous sommes passablement trempés déjà et il n'y a eu vraiment rien à craindre pour nos toilettes.

Mais voilà des tentes sur la rive opposée ; bientôt nous voyons un canot venir à nous. Deux Indiens appartenant à la nation des Cris en descendent quelques minutes après, pour nous donner la main et nous inviter à nous rendre chez eux, ce que nous nous empressons de faire. J'entends dans ce camp une vingtaine de confessions et je procure la grâce du baptême à un petit enfant.

Le lendemain, j'offre le saint sacrifice de la messe et je distribue la sainte communion à une douzaine de personnes... Dans l'après-midi, le vent cesse de souffler et nous partons pour aller camper à une distance d'environ 9 milles, tout près d'une double tombe. Ici reposent les corps de deux pauvres traiteurs morts de froid et d'inanition tout près de leurs demeures, après avoir erré longtemps sur le lac Caribou. La soif de l'or les avait conduits jusqu'ici, et la mort les a frappés loin de leur pays et de leurs familles. Ah ! si, pour un peu d'or, on peut ainsi braver la mort, que craindra maintenant le missionnaire dont la cause est si noble ; que ne fera-t-il pas pour la conquête des âmes, *Domine, da mihi animas.*

Pour leur salut, nous marcherons et nous combattrons, *usque ad internecionem*, car alors la mort c'est la vie et une vie glorieuse. En attendant cet heureux jour où sonnera le signal du départ vers une patrie meilleure, continuons notre route vers la chère Mission Saint-Pierre. Depuis hier, nous avons un guide expérimenté, qui nous conduit avec une dextérité merveilleuse parmi ce labyrinthe d'îles semées sur le grand lac : les unes sont des vrais amoncellements de rochers nus et abrupts ; d'autres sont revêtues d'un grand manteau de verdure gracieusement chamarré de fleurs gracieuses et délicates, aux couleurs variées. Les oiseaux sautillent de branche en branche, et leurs chants donnent un cachet particulier de vie au magnifique panorama qui se déroule à nos regards ; au fond des eaux limpides, nous considérons les poissons qui prennent leurs ébats ; ils viennent parfois à fleur d'eau et, agitant leurs petites nageoires, suivent le sillage du canot... La forêt et les eaux font monter vers leur Créateur un chant commun de reconnaissance... Nous nous joignons à ces créatures innocentes pour élever nos cœurs vers le ciel, et offrir au Seigneur tout-puissant un cantique d'actions de grâces.

Notre canot continue de glisser rapidement sur les eaux du grand lac ; bientôt nous laissons derrière nous la Pointe brûlée, et après un trajet assez considérable, nous nous apprêtons à camper. Le ciel est sans nuages et des myriades d'étoiles scintillent au firmament. *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

Ah ! si l'envers des cieux est si resplendissant,
Comme l'endroit des cieux doit être ravissant !
Et si nous soupirons, rien qu'à l'envers des cieux,
Combien nous aimerons l'autre côté des cieux !!!

Sur le matin, deux charmants oiseaux viennent nous apporter un gracieux *Benedicamus*, et nous voilà debout reprenant notre course vers la Mission désirée... Le vent souffle avec assez de force, mais nous avançons quand même, malgré les vagues qui se dressent devant nous et les lames qui déferlent avec fureur contre notre nacelle. Nous sommes gardés par Marie, étoile des mers, dont le nom béni est inscrit à la proue...

A la nuit tombante, nous arrivons à la pointe du Porc-Épic, où nous rencontrons un camp de Cris. Ils viennent nous saluer. Je fais un baptême, et nous repartons après avoir pris un peu de nourriture ; les ombres de la nuit sont venues nous envelopper ; notre embarcation se soulève sous les vigoureux coups d'aviron, qui lui impriment une impulsion puissante. Demain, espérons-le, nous aurons le bonheur de saluer nos chers missionnaires des avant-postes. Au lever de l'aurore, je relis, pour la trentième fois peut-être, ma feuille de route...

Est-ce un rêve? Quoi donc? Moi ici, à la place de Votre Grandeur.... A cette pensée, mes yeux se baignent de larmes et je sens plus que jamais la pesanteur du fardeau trop honorable dont mes faibles épaules ont été chargées. Que nos bons missionnaires seront douloureusement surpris! Quelle croix leur arrive, et ils n'en savent rien! Rempli de la plus vive émotion et d'une main tremblante, je trace quelques lignes à l'adresse du cher P. Gasté pour lui annoncer que notre commun Père ne viendra pas. Il est là-bas, bien loin, cloué sur un lit de douleur. A ce moment, ma pensée se reporte pour la centième fois vers Votre Grandeur pour implorer une dernière bénédiction, tandis que ma prière monte vers le ciel et demande au Seigneur de vous rendre la santé.

Daigne le bon Dieu prolonger la vie de Votre Pater-

nité aux dépens même de la mienne ! *Ad multos et multissimos annos!*

Mais voilà un point blanc qui se montre à l'horizon ; il grandit, grandit encore. C'est la Mission Saint-Pierre, qui nous apparaît comme une vision délicieuse ; le clocher svelte de la grande chapelle se dresse dans les airs, surmonté d'une croix qui domine tous les environs. Oh ! qu'il fait bon rencontrer dans ces régions lointaines le signe de notre Rédemption... *O Crux, ave, spes unica.*

Un canot nous a déjà devancés afin que la surprise ne soit pas trop forte pour notre cher vétéran de l'apostolat et ses bien-aimés compagnons. Sortant alors d'une anse de sable où nous avions fait halte pour quelque temps, nous atteignons bientôt le rivage sous une pluie battante, qui n'empêche point notre bon P. GASTÉ de se trouver au débarcadère avec M. G. Deschambeault, officier de la Compagnie d'Hudson, et un assez grand nombre de sauvages. Nous donnons de tout cœur une accolade toute fraternelle au vénérable directeur de la Mission, un salut et une poignée de main à l'officier, répondant ensuite aux « ninla wastun » chaleureux qui nous arrivent de tous côtés.

Notre bon P. ANGEL et le cher F. SCHMITT manquent à l'appel, mais ce n'est point par paresse, loin de là ; leur zèle, au contraire, les a fait se porter en avant du canot si impatiemment attendu depuis un mois bientôt. Nous avons dû nous croiser quelque part pendant la nuit ; le plaisir de les saluer nous est donc réservé pour demain. En attendant, nous nous réjouissons en la douce compagnie du si aimable P. GASTÉ, que nous sommes heureux de revoir et de saluer pour la seconde fois, à seize ans d'intervalle. Les Missions Saint-Pierre, du lac Caribou et Saint-Jean-Baptiste, de l'Ile-à-la-Crosse, vont devenir, plusque jamais, des Missions sœurs.

La Mission Saint-Pierre se trouve gracieusement assise à l'extrémité nord-est du grand lac Caribou, dans une baie délicieuse dont les flots ne sont jamais soulevés par la tempête. C'est un refuge et un port assuré contre l'orage. Deux petites îles charmantes, qui surgissent de l'eau tout près du rivage, sont là comme deux belles corbeilles de verdure pour encadrer la résidence du missionnaire.

La petite chapelle est vraiment gentille, et son maître-autel, éclairé par deux magnifiques vitraux, est un vrai bijou. En haut de l'autel, la statue de saint Pierre, patron de la Mission ; sur les côtés de l'autel, deux beaux anges adorateurs ; les charmantes statues de la Vierge immaculée de son chaste époux se dressent sur deux petites niches bien mignonnes surmontant les autels latéraux.

La maison des missionnaires, assise à l'ombre du clocher, est très confortable. Bref, beauté du site, charmes de la famille, rien ne manque. Aussi les heures s'écoulent trop vite, car voilà déjà la nuit.

Le lendemain, après le saint sacrifice de la messe auquel nos braves Indiens assistent en très grand nombre, nous nous entretenons longuement avec ces bons sauvages, ce qui me fournit l'occasion d'admirer la bonté et la patience extraordinaire du bon P. Gasté. Un rapport particulier portera à la connaissance de Votre Grandeur leurs desiderata.

Midi sonnant, nous avons le plaisir de serrer dans nos bras notre cher P. Ancel et le bon F. Schmitt. Tandis que nous prenons nos agapes en nous communiquant les nouvelles de part et d'autre, un sauvage fait irruption dans la salle en prononçant ces paroles terrifiantes : « Une jeune fille s'est noyée. » Debout ! et nous sortons en toute hâte.

Du seuil de la porte, nous voyons des canots appro-

cher du rivage, nous entendons des cris de douleur et des clameurs qui s'élèvent des embarcations et qui ont leur écho dans le camp tout entier. Cela nous brise le cœur. Pendant que le bon P. Gasté s'en va consoler les parents, nous cherchons, le R. P. Ancel et moi, des hommes de bonne volonté pour porter secours à la pauvre enfant, s'il en est temps encore. Plusieurs canotiers partent et le révérend Père les accompagne. Je me dirige alors vers le camp pour visiter la famille infortunée ; la mère, toute en larmes, est assez résignée, mais le père est inconsolable, il pleure, se roule et se tord sous l'étreinte de la douleur. Quelle scène pénible et indescriptible ! On finit, Dieu aidant, par le consoler un peu ; mais il retombe dans ses spasmes quand on lui annonce que le corps de son enfant n'a pas été retrouvé. L'aurore du dimanche se lève enfin, mais un grand voile de deuil plane au-dessus de nous. Ce triste accident nous rappelle la fin tragique du bon et dévoué F. Gagnon, qui a péri, lui aussi, il y a quelques années, dans les eaux du grand lac. Nous avons déjà prié et pleuré sur la tombe de ce Frère généreux enlevé trop tôt, hélas ! à une Mission où il avait déjà fait tant de bien, *Consommatus in brevi*, *explevit tempora multa*, *placita enim erat Deo anima illius.*

Mais rentrons dans la chapelle, où, tout en priant avec les gens qui sont réunis, aux intentions de la pauvre enfant, nous n'oublierons pas l'âme de notre cher et dévoué défunt.

La messe est chantée avec une grande solennité. Le cher P. Ancel fait courir ses doigts d'artiste sur le clavier et tire de l'harmonium des sons harmonieux et ravissants pour accompagner les solos gracieux du bon P. Gasté et de notre cher F. Schmitt auxquels font écho le chœur puissant des Montagnais ; vingt petits enfants

s'approchent de la sainte table avec une très grande piété, afin de recevoir leur Dieu et leur Sauveur pour la première fois; trente personnes reçoivent le sacrement de confirmation. Dans l'après-midi, vêpres et salut solennel.

Le *parlement* continue avec nos Indiens ; ces grands enfants posent, quelquefois en ma présence, des questions assez curieuses auxquelles je ne réponds pas toujours... Quand ils veulent interroger une personne qui leur est supérieure, ils ne s'adressent pas à elle, mais à une tierce personne, assez haut, toutefois, pour être entendus ; quand la question est délicate, et qu'on préfère ne pas répondre, on fait semblant de ne pas entendre ou de ne point comprendre... C'est très commode, et nul ne s'en formalisera ; c'est ce qu'on a coutume d'appeler *se ménager en paroles.*

Le corps de la pauvre défunte est enfin retrouvé. Nous nous rendons sur les bords du lac auprès du cadavre pour consoler les pauvres parents. Le lendemain nous le conduisons, au milieu d'une assistanee nombreuse, à sa dernière demeure. La visite, commencée dimanche, se continue pendant trois jours au milieu du va-et-vient de nos chers Indiens qui ne nous laissent pas de repos, surtout au P. Gasté. On voit qu'il est leur Père et qu'ils sont ses enfants.

Le mercredi arrivé, nous quittons à regret, vers 7 heures du soir, la chère Mission Saint-Pierre, disant un dernier adieu au bon et dévoué P. Gasté, pilier vivant de cette charmante résidence. Ce vénérable missionnaire est ici depuis plus de trente ans. S'il était permis de louer les hommes pendant leur vie, que de choses édifiantes ne pourrait-on pas dire? Je dois à ces bons et dévoués missionnaires un grand merci du cœur pour l'accueil gracieux et plus que fraternel qu'ils ont bien voulu faire à ma pauvre personne... Le cher P. Ancel et le bon

F. SCHMITT nous accompagnent jusqu'à une petite distance de la Mission où nous campons, pour nous séparer le lendemain de corps, mais non d'esprit : *Non sejungit distancia quos Christi nectit amor.*

Reprenant le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, où il nous tarde d'être de retour, nous faisons force de rames, et après quatorze jours de marche forcée, nous voilà presque aux portes de la Mission. Là, nous apprenons qu'une de nos bonnes religieuses est mourante ; nous nous pressons, malgré la pluie et le vent, et nous sommes de retour à notre chère Mission après quarante jours d'absence.

Avec quel bonheur je donne une accolade toute fraternelle au cher P. JOUAN qui a dirigé la barque avec la dextérité d'un vieux pilote, et à nos bons Frères toujours bien dévoués, que nous sommes heureux de revoir.

Le bon Dieu a eu pitié de nous ; notre pauvre malade est maintenant en convalescence ; les prières de Votre Grandeur venant fortifier les nôtres, lui rendront la santé, espérons-le. Cette bonne sœur, entourée de soins assidus, se distrait maintenant en la compagnie d'un charmant petit oiseau qui a certainement droit à quelques lignes à la fin de ce rapport ; ce petit serin semble être descendu du Ciel au plus fort de l'épreuve, pour égayer la pauvre malade et ses compagnes. Dans les plis de ses petites ailes d'or, il apportait la santé à la chère infirme ; depuis lors il ne la quitte plus. Il aime à becqueter dans ses mains un petit morceau de sucre ou autre friandise, pour voler ensuite dans la salle d'une persienne à l'autre ; c'est de bon augure.

Daigne Votre Grandeur accepter ce trop long rapport écrit dans l'intention de lui être agréable, et bénir le plus indigne de ses enfants avec les œuvres qui lui sont confiées.

RAPET, O. M. I.

VICARIAT DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

LETTRE DU R. P. PORTE AU R. P. TATIN.

Saint-Paul de Taungs en Bechuanaland,
le 21 juillet 1895.

Mon révérend et bien cher Père Tatin,

Mgr Gaughran, sachant le vif intérêt que vous portez aux Missions du Bechuanaland, m'a déjà prié plusieurs fois de vous envoyer quelques détails sur nos faits et gestes. Hélas! je regrette d'avoir été si longtemps à trouver quelques victoires dignes d'intéresser la Congrégation. On est lent à raconter les défaites, et dans notre cas, c'était ce dont il s'agissait. Après avoir tout préparé et obtenu des instructions suffisantes, du moins nous le croyions ainsi, de la part du gouvernement anglais de Vryburg, je partais, le 20 octobre dernier, de Kimberley pour aller fonder la première Mission indigène chez les Bechuanas de Gaberones, environ à 500 kilomètres de Kimberley. Le P. Rousseau, en charge de la résidence de Beaconsfield, avait obtenu la permission de venir mettre ses os à l'épreuve des soubresauts du wagon, depuis Vryburg jusqu'à Mafeking, pendant huit jours. Pour ceux qui ne sont pas habitués à cette vie de campement à la belle étoile, et de repas peu nombreux et peu copieux durant les journées de voyage, ils doivent se tenir prêts, comme on le dit ici : *To rough it*, c'est-à-dire à manger de la vache enragée.

Malgré toute la bonne volonté, il est parfois impossible de s'arrêter pour déjeuner, car il faut atteindre l'eau prochaine, encore dans le lointain. D'autres fois, on ne part pas à l'heure indiquée et prévue d'avance, car le petit négrillon, fatigué des veilles de la nuit pendant la-

quelle le wagon doit marcher des heures et des heures, le petit négrillon, dis-je, s'est endormi sous un arbre et les bœufs ont pris la fuite. Allez les chercher, me direz-vous, dans ces buissons et ces forêts du Protectorat où, si le voyageur s'égare tant soit peu, il est sûr de périr de soif? Oui, c'est difficile, mais cela arrive à tous les voyageurs; tous ont perdu leurs bœufs, tous les ont cherchés, heureux sont-ils quand ils n'ont pas à attendre quatre à cinq jours au bord d'un puits, comme il m'arriva une fois. Sur ce chemin de l'intérieur, d'ailleurs, de Mafeking à Gaberones, et de là à Palapchue et à Buluwayo jusqu'au Zambèse, les wagons se comptent par centaines, wagons de la poste, wagons des voyageurs et des missionnaires, et surtout chariots des marchands transportant toute espèce de choses pour les mineurs et les indigènes de l'intérieur. Et ce que font des gens du monde, ce que font des commerçants, des journalistes, des avocats, des ingénieurs, des soldats, pour l'amour du lucre, nous, prêtres catholiques, nous n'oserions l'entreprendre? J'étais fier de me rencontrer le soir au campement, sur le bord d'un lac ou auprès d'un puits, avec tous ces compagnons de voyage. Après que mes seize bœufs avaient reçu la liberté, que le berger les avait abreuvés, moi aussi j'aimais à m'asseoir au campement auprès des autres wagons, et bien que je fusse tout couvert de poussière et en manches de chemise, le casque blanc sur la tête, on ne manquait pas d'admirer le dévouement du prêtre catholique, car nous, disaient-ils, nous savons le gain que nous ferons après ces journées de soif et ces nuits de marche ; mais le prêtre catholique n'attend sa récompense qu'au ciel. Tous ont vu les Jésuites au Zambèse, et tous ont gardé d'eux et des missionnaires de l'Afrique australe une opinion favorable. Dans la colonie, dans les villes surtout, on rencontre des

Européens et des catholiques mêmes qui estiment peine perdue ce que l'Église et les évêques font pour les indigènes ; mais une chose me consolait en chemin : c'est que pas un Européen engagé dans la même lutte que moi contre les éléments, tels que le soleil, la soif, les chemins sablonneux et ardus, pas un n'osait penser que ce serait peine perdue.

Ainsi donc, après trois semaines, j'arrivai enfin sur les bords de la rivière Notuani où se trouve d'un côté le camp des Bechuanaland Border-Police et, de l'autre, le village de Gaberones. Après avoir lavé le vieil homme dans l'eau fangeuse du Notuani et avoir endossé un certain air de civilisation, je me présentai chez M. Surmon, notre vieil ami du Basutoland, le magistrat de céans.

« Vous arrivez juste à temps, me fit le magistrat, car j'ai ici une dépêche du gouvernement, et ci-inclus une requête de Mgr Gaughran, à l'effet d'obtenir définitivement le terrain dont nous avions parlé l'an dernier. Or, cette dépêche, je dois l'envoyer au chef des Bakuenas, sans lequel nous ne pouvons rien faire. Mais la question n'en est plus là ; savez-vous bien que le major Grey, le commandant général des troupes, ne peut pas permettre à une Mission indigène de s'établir dans le camp ou sur les terrains qui l'environnent ; vous aurez donc à aviser pour obtenir le consentement de Gaberones et vous établir de l'autre côté de la rivière ; ce qui, me fit-il poliment, vous sera facile et bien plus agréable. »

L'homme de robe n'avait pas fini de parler que j'avais mesuré du coup toute l'étendue de la difficulté. Un serrement de cœur me prit en pensant que, très probablement, ce voyage que je venais d'entreprendre à grands frais et grandes peines n'aboutirait à rien. Aussi poliment qu'il fût offert, je refusai le dîner auquel je fus

invité. Mon porridge ou polenta, arrosé de café, auprès de mon wagon sous un arbre, à côté de la rivière, me fut plus agréable que le gibier qu'on me promettait. Il me fallait prendre conseil de mon bon ange, et contre mauvaise fortune faire bon cœur, c'est-à-dire bonne contenance pour ne pas compromettre l'avenir, quel qu'il pût être, de nos Missions. Après donc avoir mis dans mes affaires et de mon côté toutes les influences du pays, tels que les chasseurs de lion d'autrefois et les boutiquiers marquants de l'endroit, je fis appel à Gaberones, je lui expliquai comment j'étais venu, le bien que nous voulions faire à sa tribu des Batlhokuas, gens de paille, non pas à eux seulement, mais encore aux Bakuenas, gens du crocodile, aux Banguaketsis, jusqu'aux esclaves du Kalahari. Tout cela fut écouté avec beaucoup de dignité ; on me montrait par moments un vif intérêt, mais on ne disait jamais oui ni jamais non. Enfin, Gaberones me dit : « Le pays ne m'appartient pas, je ne suis que le vassal de Sebele, le chef des Bakuenas ; tu iras le trouver et ce qu'il dira sera dit, ce qu'il ne dira pas ne le sera pas. Pour écouter ce qui sera dit ou ne sera pas dit, je te ferai accompagner par deux émissaires ; l'un te montrera le chemin et l'autre les fontaines. » Éloquence de Cafre, que tu es traîtresse ! Et comme tu rends service à celui qui ne veut pas de son client ! Après avoir vu Gaberones, j'en savais tout juste autant qu'après avoir vu notre ami, M. Surmon. Tout était renvoyé au chef des Bakuenas. Or, je savais aussi que, l'année précédente, c'était ce même chef des Bakuenas qui n'avait pas voulu de moi et m'avait prié d'aller convertir la reine d'Angleterre, qui lui avait volé son pays. « Quand tu auras fini avec les coupables, tu viendras aux innocents. » Le tribunal des innocents, voilà où l'on me renvoyait. Mais je savais aussi que ces innocents, tels qu'ils prétendent

l'être, sont de grands orgueilleux ayant à leur service des milliers et des milliers d'esclaves dans le Kalahari. Chaque Mokuena est un seigneur avec un, deux ou quatre esclaves, qui lui gardent ses troupeaux là-bas, dans le désert. De temps en temps, ils lui en apportent le lait caillé et le beurre ; ils font la chasse pour son compte, car la peau et les plus beaux morceaux de tout animal tué reviennent au maître. Il ne leur est pas permis de s'enrichir ; de temps en temps, les Bakuenas visitent leurs esclaves et leur retirent tout objet ou tout animal qui semblerait améliorer l'état de ces malheureux. Pauvres gens ! les commerçants m'ont assuré qu'ils arrivaient la nuit, parfois à minuit ou à 2 heures du matin, avec des oranges sauvages, des haricots sauvages grillés, ou des fourrures, pour les vendre en cachette et se procurer quelques petits riens, tels que des couteaux, des miroirs, du plomb ou de la poudre. Quand les pluies commencent, les Bakuenas mandent leurs esclaves, qui viennent labourer leurs champs. Pour le sarclage, de même, ainsi que pour la récolte. Avec cela, les Bakuenas sont fiers de leur religion. Ce fut chez eux que Livingstone débuta, après les trois ans passés à Kumman. Livingstone resta cinq ans à Kolobeng, à environ 30 kilomètres de Gaberones. Là, il avait converti le chef des Bakuenas, Sebele. Quand les Bakuenas changèrent de place, chassés par les Boërs du Transvaal qui brûlèrent Kolobeng, la Mission et la ville cafre, la tribu vint se réfugier dans les montagnes, près de la rivière Molopolole ; les protestants ne les suivirent pas, car Livingstone avait cessé d'être missionnaire, il était devenu voyageur. De Kolobeng, il se rendit à travers le désert jusqu'au fameux lac Ngami, le lac des éponges, où la fièvre lui enleva un de ses compagnons. Il revint, et repartit encore pour le Zambèse, où il découvrit les fameuses chutes

Victoria, traversa l'Afrique ouest jusqu'à Angola, à Saint-Paul de Loando, d'où il repartit pour la côte est en suivant le Zambèse, et arriva à Lorenzo-Marquez, après dix-huit mois de voyage à pied. Par ce voyage, il venait de s'illustrer et d'ouvrir l'Afrique australe à la civilisation et au commerce. Seulement les Bakuenas, qui ne savaient rien de tout cela, regrettèrent qu'il les eût quittés. Ah ! que ne fûmes-nous arrivés alors, comme aujourd'hui ! Hélas ! nous sommes de cinquante ans en retard ! Depuis Livingstone jusqu'à aujourd'hui, la tribu des Bakuenas a été travaillée par l'erreur. La *London Society* a toujours eu des missionnaires chez eux. « Et savez-vous ce qu'ils prêchent surtout aux Bakuenas ? me dit un vieux chasseur de lion, qui a grandi et vieilli dans le pays. Deux choses, sir, la haine des Boërs et l'horreur des catholiques ! »

Tandis que je faisais mes réflexions, nos bœufs allaient grand trot. Il s'agissait d'une étape de 36 milles anglais. Or, il importait, m'avait dit M. Surmon, d'arriver le premier pour avoir la bonne bouche ; lui arriverait ensuite avec sa dépêche pour donner du poids à ma demande. Ils trottèrent ce jour-là, les pauvres bœufs du missionnaire, talonnés qu'ils étaient par les mules du magistrat. Enfin, ils trottèrent si bien qu'en une seule nuit ils avaient fait près de 50 kilomètres, à travers la forêt, les bêtes sauvages et le gibier surtout, qui nous saluaient au passage.

Je me présentai le premier au chef dans la partie haute de la ville, tandis que le magistrat avait dételé dans la partie basse. Il me reconnut, me sourit et me fit introduire dans ses appartements secrets. Que je le trouvai changé ! *Quantum mutatus ab illo !* L'année dernière, dans cette même chambre, ses officiers, ses cousins et ses petits prédicants m'avaient fait la guerre, à son grand

délassement; or aujourd'hui, il était seul, triste, amaigri et presque prêt à pleurer. Il me tint deux heures, m'expliquant ses malheurs, son abandon, la trahison de sa famille et de la moitié de sa tribu qui venaient de l'abandonner. Il ne voulut pas me laisser commencer qu'il n'eût achevé sa litanie. J'en profitai pour gagner son estime, et un moment je crus mon procès gagné. « Tu reviendras à 3 heures du soir, me dit-il; nous aurons réunion dans le *Khotla*, car l'affaire est grave et je ne puis rien décider sans mes conseillers. — Et moi, je ne veux rien faire en secret, lui répondis-je ; je veux que tout le monde sache que c'est de notre plein agrément mutuel que la Mission sera fondée. »

Pendant mon absence, mes deux guides parlèrent, d'après ce que j'ai su, bien que Gaberones m'eût assuré qu'ils ne feraient qu'écouter ce qui serait dit.

A 3 heures précises, j'arrivais dans le *Khotla*, lieu des assemblées; le chef, vêtu de ses habits de dimanche, était mollement étendu sur la dépouille d'un lion, secouant devant son noir visage une queue de renard. Les hommes, ceux qui lui étaient restés fidèles dans les dernières luttes intestines, étaient là assis à l'ombre d'un seringa. Un tronc d'arbre me fut offert, je m'y assis aussi, et le chef se leva disant : « Voici le P. Porte, de Kimberley; il vient, pour la deuxième fois, visiter la tribu des Bakuenas. Comme il sait parler, qu'il dise ce qu'il veut. » Le président m'ayant ainsi donné la parole, je me levai, crachai à terre selon l'usage des orateurs du pays ; d'un regard, je toisai mon monde pour me donner de l'assurance, ce qui assure aussi l'attention. Puis: « Chef; dis-je, et vous tous les enfants du Crocodile, je parlerai en sesotho, si vous le voulez bien, car je ne veux pas être mal compris, et je sais que vous m'entendrez très bien en cette langue. » Ceci équivalait au

compliment de l'exorde. Après avoir expliqué le but de notre requête, le bien que nous voulions faire aux Bakuenas, etc., le chef m'arrêta et dit : « Tout cela est très beau ; mais qu'en pense le gouvernement et que dit Gaberones ? » Moi qui avais été talonné toute la nuit par les mules du gouvernement, je savais ce qu'il en pensait ; aussi je demandai au chef d'attendre un peu, car un courrier lui arriverait bientôt. Pour Gaberones, il avait ici ses deux envoyés ; ils pouvaient parler. Ils se levèrent et ils parlèrent, je vous assure, ces deux louveteaux que Gaberones était censé avoir envoyé pour écouter ce qui serait dit et ce qui ne serait pas dit. « Nous sommes ici, ô toi le grand Crocodile, pour te dire deux choses de la part de Gaberones, notre chef. La première, la voici : « Moi, Gaberones, je dis : Le pays ne m'appartient pas, je « ne suis qu'un soulier (un vassal) ; toi, tu es la tête ; ce « que tu dis est dit, ce que tu fais est fait. Mais je dis : « Le pays ne m'appartient pas, il est à toi ; donc ne per« mets pas au missionnaire de s'établir chez moi. » La seconde la voici : « Moi, Gaberones, je dis : Le pays, s'il « était à moi, que je ne fusse pas un soulier, mais une « tête, alors je ne voudrais à aucun prix de missionnaires. « Je m'assieds, moi, Gaberones, j'ai parlé. » Sur ce, le chef se leva et me fit comprendre qu'il ne voulait pas de moi. « Je ne veux qu'une religion dans mon pays. Je ne nie pas le bien que tu me dis pouvoir nous faire, à moi et à mon peuple, mais je ne veux pas deux religions. J'ai la *London Society*, cela me suffit. Quand j'aurai besoin de toi et de tes services, maintenant que je sais que tu viens de Kimberley où habite ton évêque, alors je t'appellerai. » Et pour se donner de l'autorité, le chef, le grand Crocodile, interpella ses conseillers. « Ai-je bien parlé ? » leur fit-il. Deux grognements prolongés, partis de toutes les poitrines, servirent de signe approbateur.

Pour ne pas laisser d'équivoque, Sebele me refusa non seulement la permission de rien fonder à Gaberones, mais il prit la peine de mentionner toutes les villes cafres de sa suzeraineté comme m'étant fermées d'ici à nouvel ordre. Dans l'espace d'une demi-heure, il dut prononcer le mot *kea gana*, « je refuse », au moins cinquante fois. La conclusion était claire pour moi, mais tout était perdu sauf l'honneur ; il me restait à montrer à ces sauvages, qui se croient très civilisés, ce que c'est que le prêtre catholique. De la meilleure grâce du monde, je tâchai d'expliquer de nouveau aux gens du Crocodile que, comme je n'étais venu à eux que mû par le désir de leur faire du bien et de secourir leurs âmes, je m'en allais de même emportant un bon souvenir d'eux. « Alors, tu prieras pour moi et pour ma tribu ? dit le chef. — Certainement, repris-je, et je vous dis seulement au revoir. » Pour finir en cafre : « Tiens, lui dis-je, je suis venu te visiter et depuis que je suis arrivé tu ne m'as rien offert ; ne vois-tu pas que mes gens meurent de faim chez toi ? Tu vas leur donner de la viande ? » Sur ce, il me fit envoyer un énorme plat de viande. Je le revis de nouveau le lendemain, mais tout était fini. Monseigneur avait cru l'endroit favorable à l'établissement d'une Mission, la Providence avait décidé le contraire.

Évidemment, Gaberones est un centre pour le protectorat, étant à égale distance, ou peu s'en faut, de la tribu des Bakuenas, de celle des Banguaketsi, et à 50 ou 60 milles du désert où sont des milliers d'esclaves qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de Dieu. L'idée me souriait d'aller un jour à travers ces sables brûlants, mais parsemés de gazon et d'arbres, atteindre les oasis où sont des centres d'esclaves. De Gaberones, on se rend en six ou huit semaines à Lehutitung, la grande oasis du Kalahari, où les chasseurs et les commerçants disent

avoir trouvé des villes cafres très populeuses. De Lehutitung au Damaraland, la route est moins longue; elle prendrait de trois à quatre semaines. Mais il ne faut pas oublier que le Kalahari est un désert, à cause du manque d'eau. Par conséquent, le voyageur qui s'engage sur ce chemin doit savoir s'approvisionner et souffrir, car les fontaines, au bord des lacs salés, se trouvent à 100 et 200 kilomètres de distance. De Gaberones, les caravanes partent pour le lac Ngami, dans la préfecture apostolique du Zambèse. Mais, attendu que les Pères Jésuites ne s'occupent que des Mashonas et des Matabélés, et non des Bechuanas qui ont une autre langue, tout faisait espérer qu'un jour ou l'autre tout le pays du désert nous serait dévolu ; pays où notre Congrégation aurait acquis du mérite, et fait peut-être un bien immense sans retentissement et sans grandes consolations.

Ainsi avait proposé l'homme, et pour le moment la Providence a disposé différemment.

Le T. R. P. Schoch, préfet apostolique du Transvaal, m'ayant demandé de passer quelques jours à Vleeschfontein, à 30 milles de Gaberones, dans le Transvaal, où il venait d'acquérir la Mission que les Pères Jésuites du Zambèse avaient abandonnée, je passai donc trois mois avec le P. Noel qui débutait dans les premiers rudiments du sechuana. Et comme c'était l'époque des fruits, je me vengeai sur les figues et les bananes des jours de sécheresse par lesquels j'avais dû passer.

L'année dernière, en visitant la réserve de Taungs, à 85 milles de Kimberley, dans le sud du Bechuanaland, le chef des Batlapins, Molala Mankoroane, me manifesta le désir d'avoir un autre missionnaire. Il y a cinquante-deux ans que la *London Society* a un de ses représentants à Taungs, ville cafre de plus de 10 000 âmes, sur un parcours de 3 kilomètres, et le missionnaire actuel est là

depuis trente-cinq ans. Or, rien n'a été fait. « Tous les missionnaires vont dans l'intérieur, me dit le chef, et nous qui sommes ici aux portes de Kimberley, avec des blancs de tous côtés et un chemin de fer qui traverse notre réserve, nous ne savons rien ; les missionnaires nous détestent sans doute. » Je pris note du bon désir du chef et lui promis même de faire ce que je pourrais auprès de l'évêque de Kimberley pour lui obtenir un prêtre. Ce ne fut qu'après notre défaite dans le Nord que la demande du chef des Batlapins fut prise en considération. Au commencement d'avril, le lendemain de mon arrivée de Gaberones, Monseigneur me pria de retourner chez les Batlapins pour chercher un nouvel emplacement. Molala apprit avec plaisir le but de ma visite ; pour se donner du ton, il ne manqua pas de faire une charge à fond de train sur les missionnaires protestants qui sont dans le pays depuis quatre-vingt-cinq ans et chez lui depuis cinquante-deux ans. « Gens, dit-il, qui ne sont venus ici que pour accaparer du terrain et non pour prêcher la parole de Dieu. Je prendrai avis de mes conseillers, dit-il ; tu reviendras dans huit jours pour la réponse. » Huit jours après, j'arrivai à cheval. Le magistrat avait essayé de faire surgir des difficultés, mais plus il semblait dire non, plus le chef disait oui. « Avant d'accepter un autre missionnaire, fut-il dit au chef, tu devrais écrire à M. Brown, ton prédicant, pour avoir son avis sur la question. » Il faut dire que, par un dessein de la Providence et entièrement à notre insu, le jour même que j'arrivais à Taungs pour présenter ma requête aux Batlapins, était le jour où Brown partait pour un congé de dix-huit mois dans la mère patrie, en Angleterre. « Moi écrire à Brown, reprit le chef, mais le terrain m'appartient, je puis faire ce que je veux. »

Le vieux Batlapin ayant dit oui, le chef me fit appe-

ler et me donna la permission de nous établir dans sa tribu. L'idée d'avoir des missionnaires du Basutoland lui souriait beaucoup, car les Batlapins ont souvent entendu le bien que les Missions, tant protestantes que catholiques, ont opéré dans les montagnes «Lithabeng», comme ils appellent le Basutoland. De plus, ayant vu une fois des sœurs de Kimberley, ils avaient toujours entretenu l'idée qu'ils pourraient en avoir un jour chez eux.

Voilà, mon révérend et bien cher Père, en deux mots l'origine de la Mission de Saint-Paul que nous sommes en ce moment occupés à fonder à Taungs, sur les rives du Hart's river (Colony en sechuana). Le P. Varnat et le F. Debs sont déjà avec moi, faisant tout pour se rendre utiles en toutes choses. Dire que la Mission a un grand avenir devant elle, serait inutile. Il suffit de savoir que c'est la première fois, depuis que les Oblats sont en Afrique, que nous fondons une Mission auprès d'un village aussi considérable, où tout, par conséquent, sera facile pour les écoles, les catéchismes, les visites et le soin des malades. Une fois notre renom établi et l'œuvre bien lancée, il ne nous sera pas difficile de trouver ailleurs des places analogues. C'est d'ici que nous retournerons dans le protectorat, à Gaberones ou ailleurs, cette fois pour tout de bon, car les Bechuanas des différentes tribus se visitent beaucoup, les chefs sont en communications fréquentes; le bien que notre sainte religion accomplira dans le Sud voyagera aussi vite que la vapeur qui traverse ce pays et arrivera dans le Nord et dans l'Ouest, c'est-à-dire au désert du Kalahari.

Cependant ne veuillez pas croire que tout prospérera à souhait. Ici nous avons déjà et nous aurons encore beaucoup d'ennuis. Si les Batlapins nous ont fait bon accueil, ils sont encore loin de nous connaître, de nous

respecter et de savoir au juste le bien que nous leur voulons. Ils sont loin des Basothos pour la propreté corporelle ; on dirait que la fumée et la crasse sont une partie intime de leur vêtement. Ils ne paraissent pas non plus inquisiteurs, parleurs ou délicats. Mais, d'un autre côté, on les dirait plus timides, plus sociaux, aimant la vie de famille, le logis et les petits riens qui composent tout leur avoir. Habitués à voyager dans le lointain avec femme et enfants, ils ont tous un wagon à tente qui leur sert aussi pour les temps de labourage et des récoltes, leurs champs étant très éloignés et exigeant campement lorsque les propriétaires les cultivent. La hutte du Motlapin, du côté du désert, est bien misérable et d'un aspect rebutant ; celles des Batlapins d'ici, près du Transvaal, sont tout au moins confortables à l'intérieur, où l'on trouve deux ou trois chambrettes avec des couchettes faites en bois, et plusieurs ouvertures servant de portes, Les maîtres du logis peuvent ainsi se dérober aux indiscrets en se retirant dans la cour intérieure et privée de leur domaine, ou sous une partie de la véranda qui fait tout le tour de l'édifice. Toutes les habitations sont construites en baguettes de bois plantées en terre, plâtrées ou enduites d'autres matières en dedans et au dehors par le soin des femmes. Sur cette construction séchée par le soleil, les hommes élèvent une charpente qui repose sur un arbre fourchu planté juste au centre de l'appartement et sur des pieux fixés en terre tout autour de la bâtisse à l'extérieur. Aux femmes revient l'honneur de poser le chaume, de l'attacher avec des lianes ou écorces d'osier sauvage (*moretlhu*). Dans l'habitation est une armoire pratiquée dans la paroi extérieure du mur; malheureusement aussi les Batlapins font leur feu à l'intérieur de leurs maisons, ce qui noircit tout et cause sans doute l'ophtalmie si fréquente parmi eux.

Je ne sais pas encore comme tous vivent dans ces sanctuaires domestiques ; mais, dernièrement, une espèce de catéchiste protestant m'invita à venir passer le dimanche chez lui pour prêcher. A mon grand étonnement, je trouvai là une réception comme je n'en ai encore jamais rencontré chez les Cafres. A peine avais-je dessellé qu'une petite fille m'apporte une tasse de café. Dans la chambre ronde, un lit de fer était préparé avec des couvertures très propres, des draps de lit, un miroir, un peigne, un essuie-main. Sur la table, la dame noire étendit une nappe avant le repas, sans oublier auparavant de m'offrir un bassin d'eau tiède pour me laver. Le lendemain, plus de soixante Batlapins vinrent aux instructions, le brave homme avait annoncé la quête en mon honneur. Je m'en retournai enchanté, jurant certainement de revenir bientôt.

Voilà, mon révérend et bien cher Père Tatin, où en est la Mission du Bechuanaland, pleine d'espoir sans doute, mais promettant aux Oblats qui s'y dévoueront beaucoup de peines, de privations, de misères. Nous allons semer, *Venient qui metent.*

Je suis, mon révérend et bien cher Père, votre humble Frère en N.-S. et M.-I.

Fr. Porte, o. m. i.

PROVINCE DU CANADA.

MAISON DE MONTRÉAL.

LETTRE DU R. P. JODOIN AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Montréal, 1er novembre 1895.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Il y a bientôt cinq ans que nos annales n'ont rien dit des travaux de nos Pères de Montréal. Cependant, ces œuvres, pour avoir été accomplies dans l'ombre et sous le regard de Dieu seul, n'en méritent pas moins d'être mises en lumière, tant à cause de leur nombre que de leurs résultats.

Pour procéder avec ordre, nous commencerons par le ministère des missions.

Qu'il me soit permis de le dire tout de suite, mon très révérend Père, et avec une légitime satisfaction, nos missionnaires de Montréal n'ont rien tant à cœur que de se montrer dignes de leurs courageux devanciers, de porter toujours haut et ferme la bannière de Marie Immaculée que nos anciens sont venus arborer il y a cinquante ans sur les bords du Saint-Laurent. En général, ils comprennent que l'honneur de la Congrégation repose entre leurs mains, et que cette chère famille sera, aux yeux des populations qu'ils évangélisent, ce qu'ils auront été eux-mêmes. Aussi s'efforcent-ils de se montrer toujours de vrais missionnaires, des hommes vraiment apostoliques, et qui commencent par pratiquer eux-mêmes ce qu'ils enseignent aux autres. De là l'estime particulière que nos catholiques populations entretiennent à leur égard; elles aiment à les voir et à les entendre, c'est pour elles un plaisir toujours nouveau. Aussi les demandes de retraites sont-elles si nombreuses qu'il nous est impos-

sible de les accepter toutes. Pendant la seule année 1895, plus de trente de ces demandes ont dû être écartées. Espérons que dans un avenir prochain nous serons assez nombreux pour pouvoir répondre à toutes les exigences.

Notre petite armée de missionnaires se compose actuellement de huit bons ouvriers dont voici les noms : ce sont les PP. Gladu, Portelance, Dozois, Joseph Lewis, Guertin, Prétot et Mac-Rory.

Vous serez surpris sans doute de ne pas remarquer sur la liste de nos missionnaires le nom du R. P. Lecomte, leur vénéré doyen.

C'est qu'en effet ce cher Père a dû, pour des raisons de santé, abandonner, pour quelque temps du moins, le ministère des missions et s'occuper du ministère local dans notre église Saint-Pierre.

Une expérience de plus de vingt-trois ans, jointe à un zèle et à une éloquence tout apostoliques, avait fait du P. Lecomte un ouvrier d'une valeur plus qu'ordinaire. Aussi sa retraite est-elle vivement regrettée par le clergé et les fidèles des diocèses qu'il a évangélisés.

Mentionnons encore une autre perte non moins sensible qui vient d'être infligée à notre petite phalange de missionnaires par le départ du R. P. Lacasse. Bien à regret, sans doute, le R. P. Provincial s'est vu dans la nécessité de nous enlever ce vaillant missionnaire pour l'envoyer occuper la charge de curé dans notre Mission de la Baie-des-Pères, au lac Témiskaming. Ce départ est réellement une perte pour l'œuvre des missions à Montréal. Les services que le P. Lacasse a rendus à cette œuvre pendant les treize années qu'il a passées à Montréal sont considérables. Universellement connu et estimé par le clergé, cet excellent Père a contribué plus que personne à nous attirer des demandes de travaux et à

faire rayonner ainsi de tous côtés la salutaire influence de nos missionnaires.

Le P. Lacasse n'est pas seulement un missionnaire intrépide, il est encore publiciste à ses heures. C'est ainsi que, pendant les courts loisirs que lui laissaient ses nombreux travaux apostoliques, il a pu composer sur divers sujets pleins d'actualité et d'intérêts, plusieurs opuscules qui ont eu un certain retentissement dans le pays. Un de ces opuscules a même valu à son auteur les honneurs d'une poursuite judiciaire de la part d'un certain avocat appartenant à l'école radicale. Ce monsieur se prétendant visé, réclama tout simplement du P. Lacasse la somme de 10 000 piastres à titres de dommages-intérêts. Mais le Père ne se laissa pas intimider pour si peu. Il se mit donc sur la défensive, prépara ses moyens de défense et attendit son adversaire de pied ferme. Celui-ci, déconcerté par son attitude décidée, tergiversa, hésita, laissa traîner le procès en longueur pendant plusieurs mois, puis, finalement, se désista de ses prétentions et retira son action avec dépens. Ce qui n'empêcha pas le P. Lacasse de payer une somme assez rondelette pour ses frais de cour, car le demandeur, n'ayant pas un sou vaillant, plaidait *in forma pauperis*.

Mais qu'importait au P. Lacasse ces mesquines tracasseries suscitées par la haine, puisqu'il pouvait se rendre le témoignage qu'il souffrait persécution pour la justice! Il pouvait se consoler en même temps par la pensée que ses bonnes brochures répandues par milliers d'exemplaires au milieu des populations de nos faubourgs et de nos campagnes, serviraient de contre-poison pour combattre les doctrines anticatholiques qu'une presse sans vergogne et de beaux diseurs cherchent à semer dans les esprits.

Que le cher P. Lacasse reçoive donc ici l'expression

de notre vive gratitude pour le bien qu'il a fait pendant son séjour à Montréal, et puisse-t-il continuer sur le nouveau théâtre où l'obéissance vient de le placer, à faire avec le même zèle l'œuvre de Dieu et de l'Église !

Ces quelques détails donnés en passant, revenons à notre sujet. Je n'entreprendrai pas, mon très révérend Père, de vous faire la fastidieuse nomenclature de tous les travaux accomplis depuis cinq ans. Qu'il me suffise de vous dire que je trouve à l'actif de nos Pères, pendant ce laps de temps, plus de 700 travaux de toutes sortes, sans compter bon nombre de sermons de circonstance. Parmi ces travaux se trouvent 42 retraites de communautés religieuses que se sont partagées les PP. Supérieur, Lecomte et Prétot ; 7 retraites ecclésiastiques, dont 3 par le R. P. Supérieur et 4 par le P. Prétot.

Les autres travaux consistent en retraites de confréries, de pensionnats, de petits séminaires, triduum de confirmation, mais surtout en retraites de paroisses.

Malheureusement, les grandes missions de trois ou quatre semaines, telles qu'on les fait en France, avec toutes les cérémonies qui en rehaussent la solennité, sont encore à peu près inconnues dans notre pays. Pour nous conformer aux désirs de MM. les curés, il faut nous contenter de donner de simples retraites d'une, deux, trois ou quatre semaines ; mais, dans ces derniers cas, c'est plutôt une série de retraites de huit jours donnés successivement aux différentes catégories de la population qu'une mission en règle.

Il faut bien l'avouer, ces sortes de travaux, tout en faisant beaucoup de bien, ne produisent pas les grands effets des vraies missions, telles que les demandent nos Saintes Règles et telles que nous désirerions les voir s'établir. Mais, pour atteindre ce but, il faudrait commencer par réformer les idées de MM. les curés sur ce point, ce

qui n'est pas chose facile. C'est, du reste, ce qu'ont bien compris tous les autres religieux missionnaires, tels que les Rédemptoristes, les Jésuites et les Franciscains, qui travaillent à nos côtés et qui font exactement comme nous.

Cependant, même dans ces retraites de huit jours, nos Pères tâchent de se rapprocher le plus possible de notre cérémonial des missions, en faisant au moins quelques-unes de ces belles cérémonies qui remuent toujours si profondément nos bonnes populations et laissent dans leurs cœurs des impressions ineffaçables. La cérémonie de la plantation de la croix surtout n'est jamais omise, lorsque ce signe vénéré n'a pas encore été arboré en souvenir d'une mission. Les conférences dialoguées, la présentation des couronnes, la promulgation de la loi, la cérémonie des morts, viennent tour à tour édifier les fidèles et préparer leurs âmes aux douces et fortes impressions de la grâce. Un autre avantage bien précieux pour nos missionnaires dans notre pays de foi, c'est de pouvoir lancer leur mission dès le premier jour. Ils n'ont pas à s'industrier pour se former leur auditoire. Dès la première instruction, il est au complet, c'est-à-dire que toute la paroisse est là, hommes, femmes, enfants. Tous sont accourus autour de la chaire du missionnaire qui apparaît aux yeux de leur foi, non plus comme un homme ordinaire, mais comme un envoyé de Dieu dont chacune des paroles est vénérée comme un ordre du ciel.

Les deux premiers jours sont uniquement consacrés à la prédication et à la visite des malades. Le troisième jour, les confessions commencent. Tout le monde y passe ordinairement ; elles sont rares, en effet, les paroisses où il se rencontre des obstinés. Voilà, mon très révérend Père, le ministère des missions tel que nos Pères l'accomplissent en ce pays. Et grâce à cela, le bien se fait :

la foi se conserve, l'esprit du mal est tenu en échec, l'esprit chrétien se fortifie et les âmes se sauvent.

Un curé du diocèse de Sherbrooke m'écrivait à la suite d'une de ces retraites prêchée dans sa paroisse par les P. Dozois et Lewis. « Je viens, mon révérend Père, le cœur rempli de joie et de reconnaissance, vous dire merci mille fois pour le bien qu'ont fait dans ma paroisse les deux zélés missionnaires que vous m'avez envoyés. Jamais nous n'oublierons le souvenir de ces deux vaillants apôtres ; il restera gravé au fond de nos cœurs comme une leçon et un encouragement. Les protestants eux-mêmes, qui sont en assez grand nombre dans ma paroisse, ont été forcés d'avouer qu'en voyant et en entendant les missionnaires, ils ont éprouvé quelque chose d'étrange au fond de leur cœur, et qu'une lumière jusque-là inconnue pour eux a brillé à leurs yeux. Puisse cette divine lumière les introduire un jour dans le giron de la véritable Église ! »

Un autre curé du diocèse de Nicolet m'écrivait : « Mon révérend Père Supérieur, notre retraite est finie d'avant-hier ; elle s'est faite à ma très grande satisfaction. L'assistance a toujours été nombreuse et assidue, et les prédications on ne peut plus intéressantes.

« J'en remercie le bon Dieu et je fais des vœux pour la prospérité croissante de la communauté qui fournit de si excellents missionnaires. »

Un excellent curé du diocèse de Montréal m'écrivait à son tour : « Mon révérend Père, veuillez agréer mes plus sincères remerciements pour l'immense service que vous avez rendu à mes paroissiens par le ministère d'un de vos plus dignes religieux. Le P. Dozois a obtenu ici un succès complet. En chaire, au confessionnal, au presbytère et partout, il s'est montré à la hauteur de sa mission. On a pu admirer en lui l'homme vraiment aposto-

lique, le vrai missionnaire Oblat. Puisse ce jeune Père vivre longtemps pour la gloire de l'Église et le bien des âmes ! »

Un autre me disait : « Je vous sais gré de m'avoir envoyé le P. Guertin pour ma retraite de paroisse. Je vous avouerai franchement que, de prime abord, je ne pus me défendre d'une certaine appréhension en voyant arriver ce tout jeune Père ; ce n'est pas lui que j'attendais, et j'eus quelques doutes sur le succès de la retraite. Mais, grâce à Dieu, cela dura peu, et je fus bientôt détrompé. La première instruction suffit pour me convaincre que ce jeune Père est déjà un missionnaire d'une grande habileté et parfaitement au courant de son affaire. Je fus, dès lors, complètement rassuré sur le succès de la mission. Et en effet ce succès a été complet à tous les points de vue.

« La cérémonie de la présentation des couronnes, qui a clôturé les exercices, a surtout été ravissante. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau et d'aussi touchant. Tous mes gens pleuraient, et moi je ne me possédais plus de bonheur, je sanglotais comme un enfant. Jamais, dans la paroisse, on n'oubliera cette touchante cérémonie. »

Ces quelques témoignages dictés par la reconnaissance suffisent, mon très révérend Père, pour vous donner une idée du bien que font vos Oblats de Montréal dans le ministère des missions, et du bon renom dont ils jouissent auprès du clergé.

Mais il est un autre théâtre sur lequel vos enfants se dépensent avec non moins de zèle et de profit pour les âmes. Je veux parler du ministère local dans notre église Saint-Pierre.

Vous connaissez ce ministère, mon très révérend Père. Vous l'avez vu de près et vous avez pu en juger.

Il est à peu près toujours le même, toujours très laborieux et très absorbant.

Les Pères qui s'y adonnent tout particulièrement sont les PP. Supérieur, LECOMTE, PERRAULT, PELLETIER, TRANCHEMONTAGNE et ÉVAIN. Le R. P. Provincial nous est aussi d'un grand secours, surtout pour les confessions, malgré les occupations multipliées et les nombreux voyages que sa charge lui impose.

Qu'il en reçoive ici nos plus sincères remerciements.

Pour avoir une idée des longues séances que nous sommes obligés de faire au confessionnal, qu'il vous suffise de savoir que, pendant cette année 1895, nous avons distribué environ 150 000 hosties.

La prière se fait tous les soirs dans l'église, et elle est suivie de la lecture de la vie du saint du jour ou de quelque autre lecture pieuse. Pendant les mois de Marie, du Sacré-Cœur, de saint Joseph et des Morts, la lecture est remplacée par une courte exhortation.

Nos gens aiment ce petit exercice de la prière et y assistent toujours en grand nombre.

Nos confréries sont nombreuses et florissantes. Chacune d'elles a sa retraite annuelle et ses fêtes particulières avec communion générale.

Tous les ans, nous faisons nos deux pèlerinages traditionnels au sanctuaire de sainte Anne de Beaupré, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Ces pèlerinages se font avec beaucoup d'ordre et d'édification.

Notre école, toujours dirigée par les bons Frères maristes au nombre de 14, est très prospère. Depuis l'an dernier, nous avons été obligés d'ouvrir deux nouvelles classes, ce qui en porte le nombre à 10, fréquentées par 450 élèves. Depuis deux ans, nous recevons, des commissaires d'écoles, une subvention de 8 piastres par élève. Cet appoint, joint aux contributions mensuelles payées

par les enfants, nous permet de balancer nos comptes de l'école par un surplus d'environ 1 500 piastres, contre un déficit que nous avions les années passées.

Dans ces dernières années, notre église Saint-Pierre a reçu d'importantes améliorations qui en font une des plus belles de Montréal. La tour a été enrichie d'un puissant carillon de 13 cloches harmonisées et d'une horloge annonçant à tout le quartier, de quart d'heure en quart d'heure, la division du temps.

L'intérieur de la tour, qui avait été morcelé lors de l'ascension de nos cloches, a été refait à neuf et décoré dans le style de l'église. Les escaliers provisoires ont été remplacés par deux autres en fer avec marches en ardoise. Le tout présente un très joli coup d'œil et complète dignement notre belle église.

La communauté. — Le révérend et regretté P. MARTINET écrivait dans son acte de visite de 1891 : « J'ai la satisfaction, mes bien chers Pères et Frères, de rendre témoignage à la régularité de cette maison : les exercices journaliers, hebdomadaires et mensuels se font généralement avec exactitude. Je vous en félicite. Continuez... Prêtez-vous un mutuel appui, et encouragez-vous à marcher dans la pratique de vos devoirs... »

J'ai la consolation de vous dire, mon très révérend Père, que notre communauté a été fidèle à cette recommandation du R. P. Visiteur. La fidélité aux exercices, l'union des cœurs, la charité la plus fraternelle, n'ont pas cessé de régner parmi nos religieux. L'autorité du Supérieur est respectée et s'exerce sans entraves dans la communauté. Je suis d'autant plus heureux de rendre ce témoignage à nos Pères et à nos Frères convers, qu'il fait plus d'honneur à leur esprit de foi et à leur charité. Oui, nos bons Frères convers ne laissent pas que de nous donner, eux aussi, de grandes consolations par leur

bon esprit, leur docilité et leur application constante à tous les humbles travaux de leur vocation.

La communauté vient d'être douloureusement affectée par un accident aussi subit qu'imprévu arrivé à notre cher F. Talbot, le doyen de nos Frères convers et notre sacristain en chef. C'était le 19 septembre dernier ; ce cher Frère revenait de faire une commission en ville, lorsque tout à coup, comme il passait devant notre église, il s'affaissa sur lui-même et tomba en pleine rue... On accourt, on le relève; mais le pauvre Frère ne peut plus se soutenir sur sa jambe droite complètement paralysée, ainsi que son bras droit. On le transporte à sa chambre et l'on appelle le médecin. Le docteur constata un épanchement au cerveau, qui occasionnait la paralysie dans tout le côté droit. L'état du pauvre malade inspira des craintes sérieuses pendant plusieurs jours. Le danger disparut enfin, mais la paralysie resta, et à l'heure où je vous écris, le cher Frère est encore incapable de faire le moindre mouvement avec la jambe ou le bras paralysés.

Le F. Talbot rendait de grands services à la communauté, comme sacristain et comme commissionnaire. Son expérience dans les affaires et son dévouement inaltérable aux intérêts de la maison en faisaient un auxiliaire précieux pour le Père économe. Espérons que ce cher Frère reprendra assez de forces pour pouvoir se rendre utile encore à la communauté !

Depuis trois ans, la mort a fait deux victimes dans nos rangs. La première a été le P. Brunet, Alexis. Depuis assez longtemps, ce cher Père, quoique doué d'une constitution exceptionnellement robuste, éprouvait de fréquentes indispositions, ressentait d'étranges malaises, qui indiquaient assez clairement qu'un mal intérieur le minait lentement, mais sûrement. Enfin, les

médecins, après bien des tâtonnements, finirent par constater l'existence d'un cancer d'estomac chez le malade.

La science fut impuissante à enrayer ce mal, qui alla toujours s'aggravant de plus en plus. Le malade passa l'hiver à l'Hôtel-Dieu. Lorsque les beaux jours du printemps furent arrivés, les médecins lui conseillèrent d'aller respirer l'air pur de la campagne, dans l'espérance que, si ce changement ne le guérissait pas, il pourrait du moins lui procurer quelque soulagement et prolonger ses jours. Le Père quitta donc l'Hôtel-Dieu, pour se rendre dans notre maison de Mattawa, qu'il affectionnait tout particulièrement et où il avait déjà passé quelques semaines l'année précédente. C'est là qu'entouré des soins les plus délicats des Pères de cette maison et surtout de son digne Supérieur, le R. P. Poitras, notre cher P. Brunet s'éteignit lentement et rendit sa belle âme à Dieu, le 4 août 1892. La mort de ce cher Père laisse un vide difficile à combler dans les rangs de nos apôtres. Le P. Brunet était, en effet, un excellent missionnaire. Il se distinguait surtout par une tendre et filiale dévotion envers la Sainte Vierge. Il n'était jamais plus éloquent que lorsqu'il parlait de cette divine Mère. Avec quel zèle il prêchait le saint Rosaire et s'efforçait de répandre partout cette si utile dévotion ! Ne dirait-on pas que la Mère de Dieu a voulu nous faire comprendre combien elle a eu pour agréable le zèle de son serviteur à répandre son culte, en l'appelant à elle un samedi et le jour de la fête de saint Dominique?

La seconde victime fut le R. P. Mauroit, Hector. Ce cher Père ne faisait partie de notre communauté que depuis quatre ans. Arrivé ici malade et déjà atteint du mal qui devait l'emporter, le P. Mauroit ne fut employé à aucune fonction du saint ministère. Dire la

sainte messe, édifier la communauté par sa parfaite régularité et son angélique piété, fut le seul mais très précieux ministère qu'il accomplit pendant son séjour au milieu de nous.

Le mal ayant empiré au point qu'un traitement plus suivi et des soins plus assidus devenaient nécessaires, nous le transportâmes à l'Hôtel-Dieu où il demeura pendant plus de deux mois sous les soins des dévouées Sœurs hospitalières de Saint-Joseph. A peu près tous les jours, nous allions le voir à tour de rôle, tant pour le consoler que pour nous édifier au spectacle de son inaltérable patience et de sa parfaite résignation au milieu des souffrances les plus atroces, lesquelles redoublèrent. La mort n'arrivait pas assez vite à son gré. Il lui tardait d'aller au ciel pour y voir Dieu et la Sainte Vierge et tant d'autres êtres chéris qu'il avait aimés sur la terre, et qu'il avait la ferme confiance de rencontrer là-haut. Il ne cessait de répéter combien il était heureux de mourir Oblat. « Dites bien, disait-il à son Supérieur quelques jours avant de mourir, dites bien à tous mes Pères et Frères que je les aime beaucoup, qu'ils ont été bien bons pour moi. Dites-leur bien aussi qu'on meurt heureux dans la Congrégation, et qu'ils remercient sans cesse le bon Dieu de les y avoir appelés. » C'est dans ces sentiments de la plus vive reconnaissance et d'une joie vraiment céleste que mourut le bon P. Hector Mauroit, le 10 mars 1895, laissant après lui la réputation d'un véritable saint.

Les obsèques eurent lieu dans notre église, au milieu d'un grand concours de fidèles. Monseigneur de Montréal assistait au trône. Après le service, les restes mortels de notre cher défunt furent transportés dans notre cimetière de Lachine.

A côté de ces tristes événements, il nous a été donné

d'en enregistrer d'autres qui ont rempli nos cœurs de joie et de consolation.

Votre visite au milieu de nous, mon très révérend Père, a été l'un de ces événements heureux que nous n'oublierons jamais. En effet, quelle n'a pas été notre joie à tous de revoir avec l'auréole de la suprême autorité celui que nous avions déjà reçu deux fois comme Visiteur, de recueillir de sa bouche les conseils si sages et si paternels, les enseignements si solides qu'il nous a prodigués ! Puissiez-vous, mon très révérend Père, nous procurer encore au moins une fois le même bonheur ! C'est ce que nous demandons à Dieu.

On vous a su gré à Montréal d'avoir choisi pour votre compagnon de voyage le R. P. Antoine, dont le souvenir est toujours si vivace dans notre faubourg Québec. Que d'heureux ce bon Père a faits pendant sa courte apparition au milieu de nous ! Notre bonheur n'a pas été moindre en le revoyant cette année, à l'occasion de son voyage au Mackenzie.

Un autre événement qui trouve sa place ici et que nous ne pouvons passer sous silence, quoique déjà un peu ancien, c'est la célébration de notre jubilé, le 8 décembre 1891. Je n'ai pas à revenir sur les détails de cette grande fête, qui a eu un certain retentissement dans tout le pays. Tout cela a été fort bien raconté dans une brochure spéciale et dont nos annales ont reproduit de copieux extraits. Qu'il me suffise de dire que cette fête a été vraiment grandiose, et qu'elle nous a prouvé une fois de plus en quelle haute estime notre Congrégation est tenue parmi le clergé et les fidèles de Montréal !

Mais puis-je parler de cette fête du Cinquantenaire, sans mentionner le nom de celui qui en fut l'organisateur?

Les citoyens du faubourg Québec, inspirés par leur

dévouement pour les Pères, avaient de grandes idées au sujet de nos fêtes jubilaires ; ils les voulaient belles, imposantes. Mais la réalisation de leurs grands projets offrait plus d'une difficulté. Pour mener cette entreprise à bonne fin et en assurer le succès qu'on en attendait, il fallait un homme d'une habileté et d'une prudence plus qu'ordinaires. Le R. P. Guillet fut cet homme. Sur la demande de son Supérieur, il se mit résolument à l'œuvre, et trois mois durant, de concert avec ses différents comités de dames et de messieurs, il travailla avec un zèle et un dévouement admirables pour préparer tous les détails de la fête. C'était long et surtout difficile, car, dans ces sortes de délibérations, il y a souvent autant de sentiments que de têtes.

Mais le Père manœuvra si bien, il conduisit son affaire avec tant de tact et de prudence, il sut si bien s'emparer de toutes les bonnes volontés et maintenir l'union parmi ses nombreux auxiliaires, que, sans le moindre froissement, sans désagrément d'aucune sorte, il obtint un succès que les esprits les plus optimistes étaient loin d'espérer.

Nos fêtes jubilaires, en effet, ont été remarquablement belles, et elles ont excité l'admiration de tous ceux qui en ont été les heureux témoins. Merci donc au cher P. Guillet pour les services qu'il nous a rendus en cette circonstance mémorable, et pour tout le bien qu'il a accompli pendant les cinq années qu'il a passées à Montréal.

Ce cher Père n'est plus des nôtres, l'obéissance l'a appelé à travailler sur un autre théâtre. A peine nommé à l'archevêché de Saint-Boniface, Mgr Langevin jetait les yeux sur lui pour en faire son remplaçant à la cure de Sainte-Marie de Winnipeg. Votre Paternité jugea bon de se rendre au désir de Sa Grandeur et, le 19 janvier

dernier, le P. Guillet quittait Saint-Pierre de Montréal pour aller prendre son poste à Winnipeg.

Monseigneur de Saint-Boniface peut se féliciter de ce changement, qui lui donne un auxiliaire précieux et un conseiller sage et prudent. Mais, pour nous, nous ne pouvons que regretter vivement, avec les fidèles de l'église Saint-Pierre, le départ de cet excellent ouvrier que son zèle, son dévouement et ses manières affables avaient rendu si justement populaire dans notre faubourg.

Avant de clore ce rapport, mon très révérend Père, je désire mentionner encore une œuvre qui, bien qu'étant plutôt provinciale que locale, a cependant pris naissance dans notre communauté où elle a encore le siège principal de ses opérations, et a eu pour auteur un Père de notre maison. Je veux parler de l'Œuvre des vocations, fondée, il y a deux ans, par le R. P. Gladu avec l'approbation du R. P. Provincial. Cette œuvre, bien qu'elle ne fasse pour ainsi dire que de naître, a cependant produit déjà les plus heureux résultats. Le P. Gladu a eu l'heureuse idée de donner à son œuvre un organe ; c'est une charmante petite publication, qu'il a très justement appelée la *Bannière de Marie immaculée*.

Grâce à cette petite publication, qui compte aujourd'hui plus de dix mille abonnés, l'œuvre fait son chemin. Déjà elle a conduit à notre juniorat plusieurs bons jeunes gens qui nous donnent de belles espérances, et elle nous procure quelques ressources pour leur entretien.

Sans doute, ces ressources sont encore bien insuffisantes pour couvrir toutes les dépenses du juniorat, mais elles n'en sont pas moins un précieux appoint, et nous avons l'espoir qu'elles iront en augmentant chaque année.

Le P. Gladu se livre à cette œuvre avec un zèle digne de tout éloge. Il n'épargne rien pour rendre sa *Bannière* intéressante et pour lui donner la plus grande circulation possible. Ajoutons que nos missionnaires le secondent noblement dans cette entreprise ; partout où ils sont appelés pour prêcher, ils se font les propagateurs de l'Œuvre des vocations et répandent la *Bannière de Marie immaculée*.

Il m'est agréable, mon très révérend Père, de vous donner ces quelques détails, parce que je crois qu'ils apporteront quelques consolations à votre cœur de père. Ils vous seront une preuve que vos enfants de Montréal aiment leur famille religieuse, qu'ils en ont l'esprit et qu'ils n'ont rien tant à cœur que de la voir prospérer et grandir.

Agréez, mon très révérend Père, l'hommage respectueux de votre humble fils en N. S. et M. I.

J. Jodoin, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE TALENCE.

LETTRE DU R. P. BERTHELON AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Talence, 23 octobre 1895.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le dernier rapport sur la maison de Talence remonte au 25 avril 1893. Nous venons vous donner un aperçu de nos travaux apostoliques pendant cette période de deux ans et demi. Le 18 octobre 1893, un de nos bons missionnaires était perdu pour la maison de Talence. Après avoir prêché avec succès le carême de Lesparre, le R. P. BÉNÉDIC donnait 7 retraites de religieuses ou de pensionnats dans les diocèses de la Rochelle, de Périgueux, d'Aire et de Bordeaux, et recevait son obédience pour la province du Midi, où il était appelé pour fonder la maison de Nice.

Son départ inattendu et précipité fut pour nous tous l'occasion d'un grand sacrifice. Lui-même ne se sépara pas de nous sans douleur, nous le savons ; mais l'obéissance religieuse serait-elle méritoire si elle n'imposait parfois de vrais déchirements pour le cœur? Dans la maison de Talence il laissait trois compatriotes lorrains, trois Bretons dont il avait fait ses compatriotes d'adoption, et deux autres vieux amis qui avaient joui pendant six ans de son affection toute fraternelle.

Le 20 octobre, le R. P. ROBINET, de la maison d'Autun,

venait remplacer le R. P. BÉNÉDIC, et rejoignait à Brest les RR. PP. BERTHELON et LE BORGNE qui étaient chargés de la mission de Saint-Pierre, dans la banlieue de cette ville.

Ce nouveau et vaillant missionnaire n'a pas cessé, depuis, de dépenser ses forces et son zèle dans les nombreux travaux qui lui ont été confiés. Depuis le mois de mai 1893, les PP. BERTHELON, ROBINET et LE BORGNE, auxquels est venu se joindre en décembre 1894 le R. P. RICHARD, ont eu un vaste champ d'action pour leur apostolat.

Dans cette longue campagne nous comptons :

Quinze missions, 23 retraites de congrégations ou de pensionnats, 16 retraites de première communion, 6 retraites paroissiales, 2 retraites pastorales, 4 retraites de grands et petits séminaires, 4 carêmes, 6 mois de Marie, le mois du Sacré-Cœur à Montmartre en 1895, et enfin 34 retraites religieuses. On doit ajouter quelques panégyriques et divers sermons de circonstances dans la ville et le diocèse de Bordeaux.

Voici des détails sur quelques-unes de nos missions les plus importantes :

Au mois d'octobre 1893, nous prêchions à Saint-Pierre-Quilbignon, belle paroisse de 8000 âmes, aux portes de Brest.

Cette paroisse se compose de deux éléments distincts : la population bretonne bretonnante qui est répandue dans la campagne sur une circonférence de 4 à 5 kilomètres autour du clocher ; et la population française qui habite le bourg, et se groupe surtout sous les remparts de Brest, dans un quartier appelé les Quatre-Moulins.

Nous n'avions à évangéliser que la partie française. Les Bretons ne devaient avoir leur mission qu'après la Toussaint.

Pour atteindre cette population cosmopolite d'environ 4000 âmes, composée surtout d'ouvriers des ports et divisée en deux centres assez distants l'un de l'autre, les missionnaires durent mener de front deux missions, l'une prêchée à l'église paroissiale, l'autre dans une chapelle provisoire, sorte de hangar mis à notre disposition par une famille généreuse et chrétienne des Quatre-Moulins.

Huit prêtres du diocèse secondèrent les missionnaires au confessionnal. Mais à nous seuls incombaient les cinq prédications de chaque jour et le chant des cantiques.

Ce travail écrasant a été béni du bon Dieu ; bon nombre de vieux loups de mer, marins retraités, se sont rendus à l'appel de la grâce. On a compté environ 2000 communions. C'est surtout dans la chapelle des Quatre-Moulins que la mission battait son plein. Les réunions, plus intimes et plus familières de la journée, attiraient les femmes ; les grands sermons du soir, les conférences et les gloses avaient le don de charmer plus encore les braves ouvriers de l'arsenal.

Une belle et grande statue de Notre-Dame de Pontmain a été placée dans ce sanctuaire provisoire qu'on voudrait remplacer bientôt par une église définitive. Elle reste là comme un souvenir vivant de la mission, rappelant à tous leurs bonnes résolutions, attirant à ses pieds les mères et les enfants, et visitée par de nombreux pèlerins.

Nous souhaitons que Notre-Dame d'Espérance, transportée ainsi au fond de la Bretagne, établisse là comme une succursale de sa basilique de Pontmain.

Puisse-t-elle un jour, du sommet d'un clocher aérien, dominer la rade et le port de Brest, et comme un phare lumineux élevé sur ce promontoire, bénir la grande ville maritime et la Bretagne tout entière !

Cependant, d'autres travaux nous rappelaient dans le diocèse de Bordeaux. Dans le Médoc, qu'on nomme à juste titre la Bretagne du Bordelais, quatre missions allaient s'ouvrir pour les Oblats de Marie : Vensac, Saint-Christoly, Saint-Estèphe et Valeyrac, nous attendaient dans les mois de novembre et de décembre.

Pendant que les PP. Pichon et Leval, de notre maison de Limoges, remportaient un succès complet dans la vaste paroisse de Vensac, les PP. Berthelon et Le Borgne travaillaient dans un champ non moins fécond. Du 5 au 28 novembre, ils évangélisaient la paroisse de Saint-Christoly, avec son annexe de Conquêques. Les visites à domicile, les sermons prêchés tour à tour dans les deux églises, ont ébranlé la population dès les premiers jours. La parole de Dieu a fait son œuvre ; et si, parmi les hommes, on a déploré un certain nombre d'abstentions, les retours ont été nombreux, surtout dans la bourgeoisie. Mais, hélas ! il faut des ombres aux tableaux : le chant des cantiques a été pitoyable, et en dehors d'une douzaine de chanteuses attitrées, il nous a été impossible de former un chœur de chanteurs. Ah ! ce n'était pas l'entrain de notre grande mission de Gaillan, en 1892, avec ses chants enthousiastes et ses quatre plantations de croix !

La mission de Saint-Christoly se termina par la confirmation.

Pendant ce temps, le P. Robinet prêchait à Valeyrac, paroisse de 800 âmes, située aussi sur les bords du fleuve ; 480 communions venaient récompenser le zèle du missionnaire, et M. le curé bénissait le ciel d'un succès qu'il n'avait pas osé espérer.

Cependant, au milieu des populations les meilleures, les conversions ne sont pas toujours générales. Témoin une paroisse où nos Pères donnaient une grande mission,

et qui fut le théâtre d'une aventure assez intéressante.

Marmot, buveur émérite, pris en flagrant délit d'ivresse par la maréchaussée, avait été conduit en prison.

La nuit venue, notre homme ayant repris ses sens, frappe à coups redoublés sur la porte de fer qui le tenait prisonnier.

Briquet, le geôlier, réveillé en sursaut, accourt furieux, et somme son turbulent pensionnaire de respecter le sommeil des voisins. Mais Briquet avait, lui aussi, une certaine faiblesse pour la bouteille. L'occasion parut bonne au malin prisonnier pour exploiter cette veine.

« Dis donc, Briquet, sois donc brave, voyons. J'ai encore quarante sous dans ma poche... Si nous vidions un verre ? — Impossible, répond le geôlier, à cheval sur les principes... J'ai ma consigne ! — Ta consigne, mon ami, ta consigne ! Est-ce que cela peut t'interdire de t'amuser un peu ? Allons, voyons, un peu d'humanité pour un vieux camarade ! »

Après quelques pourparlers, Briquet se laisse toucher, et apporte de l'auberge voisine quatre bouteilles de vin.

« C'est bien, reprend Marmot ; mais nous ne pouvons pas boire ainsi à travers le guichet. Ouvre la porte et viens me trouver ; nous trinquerons en bons amis. »

Briquet hésite. On n'est pas geôlier pour rien.

Enfin, la porte s'ouvre... et l'on s'attable.

Mais Marmot avait son plan. Relativement sobre contre son habitude, il fait absorber trois bouteilles à son complaisant commensal.

A minuit, le camarade avait perdu l'équilibre. Marmot le charge sur une brouette, va le déposer à la porte du brigadier de gendarmerie, et rentre tranquillement chez lui.

Vous devinez la fin de l'histoire.

Le premier dimanche de l'Avent, Saint-Estèphe nous

ouvrait ses portes. Grande paroisse de 3 000 âmes sur les rives de la Gironde, attachée de cœur aux Oblats qui y ont prêché diverses missions depuis plus de quarante ans, elle voulait encore des Oblats.

Huit jours de courses à travers les différents villages et les crus les plus renommés ont assuré tout de suite aux missionnaires les sympathies de la population. Chaque soir, la vaste église était comble; pendant que les femmes remplissaient la nef, on voyait les hommes rangés en couronne dans les galeries supérieures autour de la chaire, et penchés en grappes vivantes vers le prédicateur.

Un chœur de cinquante à soixante jeunes gens enlevait magistralement les cantiques, dont la foule reprenait les refrains.

A la messe de minuit, plus de 1 300 communions, sur lesquelles près de 500 hommes.

La mission s'est terminée, après les vêpres de Noël, par une plantation de croix. Un christ, reposant sur un lit d'honneur, et bénit à l'église, est porté en triomphe à travers les rues pavoisées, par quatre escouades de dix hommes chacune. La croix était déjà dressée sur le bord du fleuve. Quelques navires marchands, au repos dans le port, arborent leurs drapeaux et leurs pavillons. La musique municipale joue des marches triomphales, les populations des alentours sont accourues en foule pour assister à la fête. Cette cérémonie de l'intronisation du christ sur la croix, aux rayons du soleil couchant, a été d'une splendeur qui a ému tous les cœurs et provoqué bien des larmes.

Répondant aux acclamations du missionnaire, plus de trois mille voix acclament le Christ et la croix « : Vive Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Vive la croix ! Vive la Très-Sainte Vierge Marie ! ».

Et nous disions dans notre cœur : « Vive la bonne et chrétienne paroisse de Saint-Estèphe !

Les populations du Médoc nous ont donc procuré de vraies consolations.

Mais, hâtons-nous de le dire, il n'en est pas ainsi dans tout le diocèse de Bordeaux. Les missions, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas.

Donnons une bonne note en passant à la paroisse de Saint-Giron, dans le Blayais, à celle de Saint-Sulpice-de-Guilleragues, évangélisée plus tard par le P. Robinet, à l'importante paroisse de Pauillac, la meilleure du diocèse, dit-on, où le P. Le Borgne prêchait le carême suivant.

Mais nous n'oserons pas décerner les mêmes éloges aux paroisses de Marcenais, de Saint-Caprais, etc.

Je me rappelle avec tristesse que, dans l'une de ces paroisses, trois hommes seulement ont fait leur mission. Vous dirai-je que, dans cette même paroisse, tous les membres du conseil municipal donnèrent leur souscription pour l'achat d'une croix en fer qui devait être plantée sur la place de l'église, mais que pas un d'entre eux n'osa assister à la cérémonie, de peur sans doute de passer pour clérical ?

Les missionnaires de Talence ne marchent donc pas toujours par des chemins semés de roses. Cependant voici que la campagne d'hiver de 1894 allait s'ouvrir. L'arrivée du R. P. Richard renforçait nos cadres et nous assurait le concours d'un excellent prédicateur.

Comptons au courant de la plume les missions de Penjard, de Cubzac-les-Ponts, de Saint-Delphin, de Barp, de Beaumont en Périgord, l'avent à Saint-Jacques de Bergerac, le carême de Saint-André-de-Cubzac.

Sur ce nombre, nous comptons deux missions dans le diocèse de Périgueux. Mais le diocèse d'Agen mérite

de notre part de plus vifs hommages de reconnaissance. Grâce à la haute sympathie de Mgr Cœuret-Varin et de M. l'abbé Hébrard, son premier vicaire général, les Oblats de Talence sont souvent appelés dans cette région.

Le carême de la cathédrale d'Agen, la retraite des Dames de charité dans la même ville; les missions de Cancon, de Peyrières; les retraites des Religieuses de la Compassion, à Marmande, des Filles de la Croix, à Casseneuille; les quatre retraites des Sœurs de Sainte-Anne, à Feugarolles, en 1894 et 1895, forment un ensemble de travaux très intéressants et très fructueux.

La mission de Cancon, petite ville et chef-lieu de canton, mérite une mention spéciale. L'entrain de la population s'est admirablement soutenu pendant trois semaines, et le résultat pratique a dépassé même celui des meilleures paroisses de la Gironde. Aux Pâques de 1893, M. l'archiprêtre avait compté à la sainte table 200 hommes et environ 300 femmes. La mission du carême 1894 se couronnait par une communion générale de 360 hommes et 470 femmes. C'était un chiffre bien consolant pour une population qui ne dépasse pas 1 500 habitants.

Mgr l'évêque d'Agen, ravi de ce succès, a chaudement félicité les paroissiens et le prédicateur, le R. P. Robinet. Il a clôturé les saints exercices par la cérémonie de la confirmation.

De nouvelles missions nous sont demandées pour le carême prochain dans le même diocèse.

Le R. P. Richard a pris sa bonne part dans les travaux du diocèse et des diocèses voisins. A Noël, il prêchait à Lesparre. Ensuite, la mission du Barp, les retraites de première communion à la Sauve, à Saint-Paul de Bordeaux et à Talence, le mois de Marie à Notre-

Dame d'Arcachon, l'ont occupé pendant les premiers mois de l'année.

La mission la plus importante à laquelle il a pris part avec le P. Robinet est celle de Beaumont en Périgord, dans les trois dernières semaines de carême.

Beaumont est une petite ville féodale, dont le château en ruines est planté comme un nid d'aigle au-dessus des rives de la Dordogne.

La population est encore demeurée chrétienne. Elle compte 1 800 âmes. Chaque soir, la belle église romane se remplissait d'une foule avide de la parole de Dieu.

La mission fut dignement couronnée par 1 100 communions, sur lesquelles on comptait 400 hommes.

On nous demande peu dans les paroisses de Bordeaux. Depuis quatre ans, nous comptons seulement le carême de Saint-Nicolas, le mois de Marie de Saint-Ferdinand, la neuvaine de la Toussaint à Saint-Bruno, et quelques retraites de première communion.

Cela nous procure l'avantage de rester, en vrais Oblats, les missionnaires des campagnes.

En revanche, les communautés religieuses de la ville recourent souvent à notre ministère.

Dans la Sainte-Famille, nous comptons les retraites des pensionnats de Notre-Dame de Lorette et de l'Immaculée Conception, de l'orphelinat de Saint-Joseph, des Congréganistes à Saint-Seurin.

Ajoutons à cette nomenclature :

Les pensionnats des Dames de l'Assomption, des Sœurs de Saint-Joseph (rue du Hâ), des Religieuses ursulines ;

Les Refuges de la Miséricorde et de Nazareth ;

Deux retraites de dames, chez les religieuses du Cénacle et au couvent de la Réunion au Sacré Cœur.

Parmi les 34 retraites religieuses qui nous ont occu-

pés pendant ces trois dernières années, en août et en septembre, nous comptons dans Bordeaux :

Deux retraites aux Sœurs de la Miséricorde ;

La retraite générale des Sœurs de Saint-Joseph (300 religieuses) ;

Deux retraites aux Sœurs de Marie-Joseph ;

Deux retraites au noviciat des Frères (Talence).

Pendant que les quatre missionnaires travaillent à l'extérieur, les quatre Pères chargés de la paroisse consacrent leur zèle à un ministère encore plus absorbant, car il est continuel.

Le R. P. Ramadier est admirablement secondé par ses trois vicaires : les PP. Barbedette, le Terte et Bazin.

La visite quotidienne de nombreux malades, dans une population de plus de 8 000 âmes ; les confessions très fréquentes des enfants ; les catéchismes multipliés ; les messes tardives et les différentes œuvres paroissiales... tout cela forme un ensemble d'occupations qui réclament une santé de fer et une activité prodigieuse.

Le P. Faugle, malgré son état de souffrance, continue à donner ses soins toujours bien appréciés à l'œuvre si intéressante du noviciat des Frères.

Le bon P. Leroy est condamné depuis plus d'un an, par son état de santé, à demeurer presque constamment dans sa cellule. La plus grande épreuve pour lui, c'est d'être privé trop souvent du bonheur de dire la sainte messe. Pendant que ses confrères travaillent, il est sur la croix et prie pour nous.

Parfois même, quand ses douleurs névralgiques et rhumatismales lui donnent un peu de répit, il sait nous égayer de ses pointes de finesse et de ses saillies d'humeur joviale.

Les chers FF. Aubertin, Grevêche et Gaudez tiennent la maison, le jardin et la sacristie.

Ce bon F. Gaudez, qui a rempli avec dévouement ses fonctions de sacristain pendant deux ans, à la satisfaction de tout le monde, se trouve bien fatigué en ce moment. Puisse-t-il, dans le repos complet que les supérieurs lui ont accordé, refaire sa santé compromise! Le F. Grevêche le remplace provisoirement à la sacristie.

Un mot du mouvement religieux qui se fait autour de Notre-Dame de Talence.

Le mois de Marie, prêché cette année par le R. P. Belner, de la maison d'Autun, a été très bien suivi.

Les pèlerinages du mois de mai suivent une progression constante, qui s'accentue de plus en plus.

Le registre du sanctuaire en comptait 44, en 1880; 54, en 1890.

Le mois de mai 1895 nous en a donné 62.

Ajoutons à ce chiffre 19 autres pèlerinages, qui se sont succédé dans les mois suivants.

En 1895, la neuvaine de septembre, prêchée par le R. P. Robinet, a réuni chaque matin, aux pieds de Notre-Dame des Douleurs, une gracieuse couronne d'enfants.

Presque tous les orphelinats de la ville s'étaient donné rendez-vous autour de la patronne de Bordeaux.

Espérons que cet usage, inauguré cette année, va devenir une tradition; et que ces chères enfants, dont la plupart n'ont plus de mère sur la terre, aimeront à venir chaque année, pendant la neuvaine de Notre-Dame des Sept Douleurs, invoquer leur Mère du ciel.

Je termine, mon très révérend et bien-aimé Père, par une nouvelle qui réjouira sans doute votre cœur.

Avec l'autorisation et sur les encouragements de S. Ém. le cardinal de Bordeaux, nous avons sollicité du Saint Père le couronnement de la statue plusieurs fois séculaire de Notre-Dame de Talence.

Grâce au dévouement du R. P. Joseph Lemius, pro-

cureur de la Congrégation à Rome, nos démarches ont rapidement abouti.

Un bref pontifical, daté du 4 mai 1895, autorise le couronnement et charge S. Ém. le cardinal Lécot, archevêque de Bordeaux, de présider la cérémonie.

Avant de procéder à cette solennité, Son Éminence désire que l'église de Talence reçoive les agrandissements, les réparations et les ornements qui conviennent à un sanctuaire honoré de la présence d'une Vierge couronnée.

Daigne cette Bonne Mère bénir les efforts de ses Oblats dans l'ornementation de son temple; que les offrandes généreuses des fidèles permettent à nos successeurs, dans un prochain avenir, de mener à bonne fin cette œuvre si nécessaire pour le bien de la paroisse, l'extension du pèlerinage et la gloire de Notre-Dame de Talence!

Veuillez bénir vous-même cette entreprise, très révérend et bien-aimé Père, et agréer l'expression de mes sentiments de profond respect et d'affection filiale en N. S. et M. I.

L. Berthelon, O. M. I.

MAISON DU CALVAIRE.

LETTRE

DU R. P. ROUX, VICTOR, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Marseille, 24 juin 1895.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Depuis longtemps déjà j'aurais dû vous raconter ce que font vos enfants de la maison du Calvaire, et comment ils s'occupent aux œuvres multiples qui leur sont confiées; mon devoir me disait de prendre la plume;

les lettres successives du R. P. Augier, puis du R. P. Tatin, me pressaient de m'exécuter ; les exemples d'admirable régularité de mon vénéré et bien-aimé prédécesseur, le R. P. Delpeuch, dans la rédaction annuelle du rapport local, m'y stimulaient à leur tour. Avec toutes ces excellentes raisons de parler, j'ai gardé le silence. Ne m'accusez pas; notre vie, dans la populeuse cité de Marseille, est, à la lettre, une mission de toute l'année, et jamais, au grand jamais, nous ne pouvons répondre d'une pleine demi-heure de liberté. Il est dit dans l'Évangile qu'à la suite de Notre-Seigneur les apôtres avaient à peine le loisir de prendre leurs repas ; qu'eût-ce été s'ils avaient dû écrire des rapports! Vous voyez donc que je suis plus malheureux que les apôtres. Ayez pitié de moi et pardonnez-moi.

Pour commencer, permettez-moi de vous présenter un rapide aperçu des travaux accomplis par les divers membres de la communauté, à partir du jour où vous m'en avez confié la direction jusqu'à la date de ce présent compte rendu.

Et d'abord, le Calvaire a le bonheur d'être la résidence du R. P. Provincial du Midi. Quand je dis *résidence,* il ne faudrait pas prendre ce mot au pied de la lettre, car c'est moins le midi de la France que le midi de l'Europe, et même une partie de l'Afrique qui constitue son territoire; et, comme il a le caractère très bien fait, nous nous permettons quelquefois de l'appeler un *provincial international.* Souvent nous le croyons à Nice, tandis qu'il est à Bayonne, à moins qu'il ne soit à Rome, ou peut-être à Madrid. Son activité est plus vaste que les limites de sa province ; tel Alexandre pleurait de voir la terre plus petite que son ambition. Cependant, nos régions ne sont pas dédaignées par lui ; la belle mission d'Hyères, qu'il a dirigée avec un magnifique succès pen-

dant le carême de 1894, ses prédications du mois de Marie à l'une des églises de Nice, son avent dans notre chapelle de la même ville, ses travaux divers dans la région, ses beaux sermons de circonstance, trop peu nombreux, dans notre église du Calvaire, nous disent assez que si son âme d'apôtre est partout, son cœur de père est avec nous. Cette année 1895, le R. P. Provincial a prêché pendant le carême deux stations successives à Mascara et à Oran.

Le Calvaire est aussi le siège de ce petit ministère des finances qui s'appelle la *Procure de la Province*, et dont le R. P. Bonnefoy est le titulaire, avec les RR. PP. Longeon et Bader comme sous-secrétaires d'État. Malgré ses nombreuses occupations de procureur, le P. Bonnefoy est heureux de se rappeler quelquefois qu'il est missionnaire : retraite pascale à la paroisse Saint-Calixte, retraite religieuse aux Hospitalières de Saint-Just, aux congréganistes d'Auriol, et dernièrement grande mission à Sainte-Thérèse, faubourg de Marseille, en compagnie du R. P. Poggiale et du P. Guyon-Vernier (ce dernier prêté par la maison de Notre-Dame de l'Osier), autant de preuves d'un zèle que les années n'ont ni refroidi ni stérilisé. Dans cette dernière mission, notamment, il s'agissait de faire connaître à la population, aussi nombreuse qu'hétéroclite, le chemin de la nouvelle église ; des retours se chiffrant par centaines ont montré que les missionnaires ont été largement bénis. Et quand, le jour de la plantation de la croix sur la place qui précède l'église, M. le vicaire général Ollivier a rendu un public hommage à leur zèle, la foule émue a ratifié ces éloges d'un cœur unanime et reconnaissant.

Le premier auxiliaire du P. Bonnefoy, le P. Longeon, nous arrivait de Rome le 28 janvier dernier. Ses fonctions d'économe dans le scolasticat l'avaient préparé au

maniement des affaires. Cependant, nous ne l'avons pas condamné aux chiffres à perpétuité, et déjà le cher Père a fait ses premières armes dans une retraite pascale aux infirmiers, employés, convalescents, élèves, etc., du grand hôpital de l'Immaculée-Conception , puis aux hommes de la petite paroisse de la Treille. Je me hâte de dire que ces débuts ont été des succès des plus encourageants.

Quant au R. P. BADER, second auxiliaire du P. Procureur, il avait appris l'art d'équilibrer les budgets dans l'administration civile du fisc avant de prendre la croix de l'Oblat. Prêtre depuis deux ans seulement, il n'a pu prendre part encore aux travaux apostoliques, mais lui non plus ne regarde pas la banque comme une suprême étape de sa vie; nouveau Lévi à son comptoir, il n'aspire qu'à devenir un saint Matthieu.

Le R. P. BONNEFOY, procureur provincial, est en même temps premier assesseur local. Le second assesseur est le R. P. GALLO, dont les journées sont absorbées par son œuvre toujours plus prospère des Italiens. La colonie italienne ne compte pas moins de quatre-vingt mille membres à Marseille, soit un cinquième de la population totale, et leur quartier général est établi autour de nous. Aussi serait-il impossible de dire tout ce que le bon P. GALLO doit déployer de zèle, d'abnégation, de patience, pour rendre à cette foule, presque exclusivement pauvre, tous les services spirituels et temporels qu'elle réclame de lui. Rien, du reste, n'est négligé pour cela ; aucune église de Marseille ne connaît un aussi grand nombre de fêtes que notre petite et coquette chapelle italienne, avec son peuple de statues; aucun clocher de la ville ne jette au ciel d'aussi nombreuses volées que l'humble et unique cloche qui appelle, presque chaque jour, ces braves gens à quelque fête nouvelle;

nulle part le bâton d'un chef d'orchestre ne bat aussi fréquemment la mesure devant une légion d'artistes. Mais aussi nulle part tant de cœurs reconnaissants ne redisent les louanges du prêtre qui leur fait tout ce bien, qui console si efficacement leurs rudes travaux et qui les conduit au ciel au son de la musique. Le R. P. Gallo est, de plus, le prédicateur traditionnel de la retraite des prêtres auxiliaires du diocèse, qui appartiennent presque tous à la nationalité italienne, ainsi que de la retraite du juniorat de Rome, qui le réclame chaque année.

Pour l'aider dans son œuvre si importante, le R. P. Gallo a deux jeunes et zélés vicaires : le P. Poggiale, qui, en deux années, a su se faire une place déjà bien large dans la colonie, parce que c'est dans les cœurs qu'il a enfoncé ses racines, et le P. Agaccio, arrivé depuis peu du scolasticat de Liège, qui rend déjà des services précieux et appréciés, et qui grandira vite à pareille école. J'ajoute que, en guise de vacances, le P. Poggiale laisse de temps en temps l'italien pour le français, qui est d'ailleurs sa langue maternelle, et qu'il a bien voulu prêter le concours de sa parole pour le carême de 1894 à Notre-Dame de la Garde, pour une retraite pascale à la paroisse de la Farlède (Var), et pour la mission de Sainte-Thérèse, dont j'ai parlé plus haut, et où sa parole, s'adressant tour à tour, en leur langue respective, aux nationaux d'en deçà et d'au delà des Alpes, a été à la lettre le *gladius ex utraque parte acutus*.

Le R. P. Bartet est un Bourguignon mâtiné de Marseillais, car il est des nôtres depuis vingt ans. Toujours jeune, bien qu'il pose de temps en temps pour le sexagénaire qu'il n'est pas encore, il serait, par son heureux caractère, notre rayon de soleil, si jamais nous avions des jours sombres. Il donne tous ses soins, et avec un grand dévouement, à l'importante communauté des

religieuses de Saint-Charles, chargées des écoles paroissiales de la ville. Il ne peut, dans ces conditions, que très peu prêcher au dehors. Cependant, la paroisse Saint-Pierre l'a entendu au carême de 1894 ; celle de la Pomme pour celui de 1895 ; mais il prend sa part aux prédications régulières du Calvaire, et surtout il est le grand confesseur de céans, le confesseur universel des grands et des petits, des riches et des humbles femmes, des beaux messieurs et des fillettes du quartier, le confesseur de la vogue, le père de la miséricorde. Que Dieu nous le garde longtemps pour le bien de toutes ces âmes et pour la joie de la maison!

Le R. P. Paul Bonnet, venu au Calvaire, il y a quatre ans, pour enseigner la théologie aux RR. PP. Bader et Ossola, alors scolastiques, y est demeuré une fois sa tâche achevée. Son ministère est à peu près exclusivement rempli dans notre chapelle, où il nous rend de précieux services par son assiduité au saint tribunal, et où il a successivement prêché les deux carêmes de 1894 et de 1895, permettant ainsi à ses confrères d'aller batailler sur d'autres champs de combat.

Nous avons été obligés de céder à la maison de Notre-Dame de Bon-Secours le cher P. Pons-Esclapont, dont les yeux malades ne pouvaient supporter l'atmosphère trop venteuse de la Provence.

Nous l'avons doublement regretté, d'abord à cause de l'infirmité douloureuse qui l'obligeait à nous laisser, puis parce que ses débuts de missionnaire, après de nombreuses années passées dans nos juniorats, étaient pleins d'espérance, ainsi que nous l'avions constaté avec joie dans les divers travaux qu'il avait accomplis : retraite pascale à Carcès (Var), retraite de la Congrégation des demoiselles à Saint-Jullien (Marseille), mission à Bras (Var), avec le R. P. Avignon, de Notre-Dame de Bon-

Secours; retraite pascale de 1894 à l'hôpital de l'Immaculée-Conception, retraite aux Mères chrétiennes à Endoume, retraite aux Religieuses hospitalières de l'asile Sainte-Marguerite ; divers sermons de circonstance. Que Dieu daigne rendre à ce cher Père une santé dont il sait faire un si bon usage !

Le R. P. Moyet est certainement celui de nos pères qui compte le plus de travaux apostoliques, grâce à son infatigable zèle. D'ailleurs, ses consolations sont au niveau de ses fatigues, car partout ses labeurs sont visiblement bénis. Bien qu'il subisse trop souvent les trahisons d'une santé que nous désirerions plus solide, ses prédications ont été en quelque sorte ininterrompues. Écoutez plutôt cette série édifiante : retraite à la maison générale de Saint-Thomas de Villeneuve (Aix), aux Enfants de Marie de la paroisse Saint-Victor; avent à la Trinité; mission à Orgon; carême à Montélimar; neuvaine du Saint-Esprit à la cathédrale de Perpignan; retraite de première communion au lycée de Nice; *idem* à Voreppe (Isère); *idem* au petit séminaire de Digne; retraite à la Congrégation des demoiselles, au Calvaire ; panégyrique de saint Bernard, à l'abbaye de la Trappe d'Aiguebelle; retraite à la Congrégation des demoiselles de Bras (Var), aux Sœurs de Saint-Charles, aux Congréganistes de Perpignan, aux demoiselles de Carcès (Var), aux dames patronnesses de la Sainte-Famille (Aix), au pensionnat de nos Sœurs de l'Immaculée-Conception à Montpellier, au scolasticat des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie à Marseille; octave des Morts à la paroisse Saint-Théodore; avent de 1894 à la paroisse Saint-Mauront; retraite à l'Association du Très Saint-Sacrement à la belle paroisse Notre-Dame du Mont, aux Mères chrétiennes de Sainte-Marie de Toulon ; carême de 1895 à Notre-Dame d'Annonay ; retraites pascales à Veyrins et

à Saint-Priest (Isère), retraites de première communion au collège Saint-Maurice, de Vienne, et à la maîtrise de Viviers, et un nombre important de sermons isolés, un peu partout... Après cela, il peut dire : *Bonum certamen certavi*, à la condition de ne pas ajouter : *Cursum consummavi*. Ce serait trop dommage.

Prêtre depuis deux ans seulement, le R. P. Ossola n'a pu être encore employé au saint ministère, mais il nous rend les plus grands services dans l'ordre temporel; c'est le parfait économe, c'est l'homme d'ordre et d'activité par excellence, c'est le procureur idéal comme j'en souhaite à toutes nos maisons, c'est le bon confrère, toujours disposé à rendre tous les services, et dont je ne veux pas dire tout le bien que j'en pense, pour ménager sa modestie.

Pour être complet, il faut bien vous faire aussi la nomenclature de mes modestes travaux. Chargé spécialement par le R. P. Provincial de la direction de notre chapelle du Calvaire, où les œuvres sont nombreuses et le service public de plus en plus important, je ne puis, aussi souvent que d'autres, accepter des prédications hors de la maison ; voici cependant celles qu'il m'a été possible de faire : retraite du Rosaire à l'église paroissiale de Montélimar, à la Congrégation des demoiselles d'Auriol ; station de l'avent à la paroisse Saint-Martin ; retraite à la Congrégation des demoiselles de Notre-Dame du Mont ; aux dames de la colonie hivernale d'Hyères (Var), dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance ; carême de 1894 à la paroisse Saint-Adrien; mois de Marie à Notre-Dame du Mont; octave patronale de la Visitation, dans la même paroisse; retraite aux Mères chrétiennes, paroisse Saint-Lazare ; aux Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu, aux Sœurs de l'Espérance de Marseille, à celles de Notre-Dame de Lorette, au Prado;

triduum du Rosaire à la paroisse Saint-Théodore; triduum de l'adoration perpétuelle et station de l'avent dans la nouvelle cathédrale de Marseille ; carême de 1895 à la paroisse Saint-Théodore ; adoration perpétuelle à la Congrégation des demoiselles de la paroisse de Saint-Vincent de Paul; neuvaine du Saint-Esprit et du mois de Marie, dans la cathédrale de Perpignan; puis un nombre très considérable de sermons de circonstance, panégyriques, etc., dans les paroisses, sanctuaires, pèlerinages, chapelles de communautés, qu'il serait peu intéressant de citer en détail.

Voilà, mon bien-aimé Père, ce que vos enfants ont fait en dehors de la maison, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, selon la mesure de leurs humbles moyens. Permettez-moi maintenant de vous ramener dans l'intérieur de la communauté.

Vous savez, mon bien-aimé Père, que, pendant des années entières, la moitié de notre maison a dû être occupée, sur la demande de Mgr l'évêque, par les écoles libres de filles. Il vous sera aisé de comprendre dans quel état ces huit cents enfants avaient mis les locaux qu'on leur avait abandonnés. Pendant ce même temps, la chapelle publique était sous les scellés. Lorsque les circonstances permirent enfin de rouvrir le Calvaire et de recouvrer toute notre demeure, il y eut immensément à faire pour tout remettre en un état convenable. Le R. P. Delpeuch se mit promptement à l'œuvre, et son activité intelligente fit merveille, en quelques mois, le culte était rétabli avec décence, et les réparations urgentes étaient faites dans la maison. Grâce au concours de quelques amis généreux, il m'a été donné de compléter son œuvre. La grande cour d'entrée, le grand escalier, les parloirs, l'intérieur de la communauté ont pris un air de jeunesse qui n'a plus à redouter la mau-

vaise réputation, hélas! trop longtemps méritée, de douloureuse vétusté.

La chapelle du Saint-Sépulcre, la première occupée jadis par nos Pères après la célèbre mission de 1820 et avant la construction de l'église du Calvaire, a été aussi remise à neuf et ornée de statues artistiques qui complètent la belle collection de groupes déjà érigés précédemment. Le grand calvaire, élevé en 1820 par notre vénéré Fondateur, en souvenir de la mission qui avait remué toute la ville, a été à son tour relevé du délabrement navrant où l'avait réduit un long abandon. Aujourd'hui, grand calvaire et chapelle du Saint-Sépulcre sont devenus une des curiosités de Marseille, un lieu de pèlerinage aimé des âmes pieuses, qui viennent volontiers y faire le chemin de la croix pour les âmes du purgatoire, et il ne se passe pas de jour sans que des étrangers en voyage viennent les visiter. Le jeudi saint, la foule y est immense, au point qu'il nous faut faire appel à la police pour y rendre possible la circulation. Reprenant cette année une tradition chère aux Marseillais et abandonnée depuis l'exécution des décrets, nous avons célébré un chemin de croix solennel le vendredi saint, à 3 heures après midi, en plein air, autour de la croix monumentale du grand calvaire, au milieu des larmes d'un grand nombre et de l'émotion de tous.

Mais il fallait surtout travailler à rendre à notre gracieuse rotonde du Calvaire proprement dit sa splendeur des anciens jours. Rien n'a été négligé pour atteindre ce but; le chœur a été orné de peintures décoratives d'un grand effet et qui encadrent d'une façon vraiment triomphale la statue redorée de Notre-Dame de Bon-Secours. Le jour de l'inauguration a été une fête inoubliable. A peine une moitié de la foule accourue a pu trouver place dans notre église et dans les profondes tribunes qui en

décorent tout le pourtour ; les grandes orgues, muettes depuis quatorze ans, avaient enfin été restaurées, et, sous les doigts de l'un des meilleurs organistes de la ville, emplissaient d'ondes harmonieuses notre belle coupole toute reluisante d'or et d'azur ; un chœur de plus de trente messieurs, tous artistes de choix, faisait entendre des motets religieux du plus saisissant effet. Le R. P. Boeffard, qui avait bien voulu descendre des hauteurs de Notre-Dame de la Garde pour expliquer à la foule le sens de ces belles solennités, parla comme jamais, lui qui parle toujours si bien ; et comme je passais dans les rangs pour la quête, une personne pieuse me dit d'un air ravi : « Mon Père, nous sommes au Ciel. » Ce qu'elle disait, tout le monde avait bien l'air de le sentir.

Cette fête était trop consolante pour demeurer isolée. Nous avons saisi l'occasion du jour de l'Immaculée Conception pour lui donner un pendant. Ce jour-là, ce fut même foule, même solennité musicale ; mais, de plus, une circonstance nouvelle ajouta à la joie de tous, en montrant de quelles amitiés précieuses notre communauté était honorée : l'office du soir fut présidé, en effet, par M. l'archiprêtre Lagorio, assisté de deux autres chanoines amis, et le sermon fut donné par le si regretté Mgr Ricard, ce prélat si distingué, si universellement connu et estimé pour les beaux et nombreux ouvrages tombés de sa plume infatigable, ami toujours fidèle de notre Congrégation, et qui mourait peu de mois après en baisant la croix que lui présentait le R. P. Gallo, et en disant : « Je baise votre croix et, avec elle, celle de tous les Oblats que j'ai toujours aimés. »

Cependant, rien ne donne le goût des fêtes comme les fêtes mêmes. C'est pourquoi, le 5 mai dernier, jour du patronage de saint Joseph, à l'occasion de l'inaugu-

ration de la statue et de l'autel, restaurés à leur tour, du saint époux de la Vierge immaculée, nous avons de nouveau convié notre public fidèle. Il est accouru comme de coutume, et, cette fois, c'est M. le chanoine Chazal, curé de la belle et importante paroisse de la Sainte-Trinité, ami personnel et compatriote du bon et à jamais regretté P. Joseph Fabre, l'un de nos fidèles parmi les plus fidèles dans le clergé marseillais, qui a bien voulu présider le salut solennel. Le costume du prédicateur montrait que le clergé régulier s'unissait au clergé séculier pour donner aux Oblats une marque publique d'union et de sympathie ; c'était, en effet, un Père Dominicain, le R. P. Mas, qui, dans un sermon admirable, a justifié une fois de plus la définition que l'on donne couramment de lui dans notre cité, où il est vénéré : un saint doublé d'un poète.

N'était-il pas à craindre que toutes ces fêtes un peu tapageuses n'éveillassent certaines susceptibilités ? J'en ai eu bien peur un moment. En effet, quelques jours avant les fêtes de Noël, on m'annonçait qu'un monsieur inconnu demandait à me parler. Je me présente, et le quidam me décline ses titres : commissaire de police de l'arrondissement. Comme je m'informais de l'objet de sa visite, il me demanda, à son tour, si j'avais l'intention de célébrer la messe de minuit. Je dois ajouter que, depuis l'expulsion de 1880, cette messe n'avait plus été dite, et que j'avais précisément la pensée de reprendre les traditions ; j'avais même annoncé cette intention en public à nos fidèles. J'eus donc un moment d'émotion facile à comprendre, mais qui ne fut que de courte durée, car, en apprenant mon projet que je lui avouai, M. le commissaire se contenta de m'indiquer, très poliment, la marche à suivre pour obtenir, du commissaire central, des sergents de ville chargés de prévenir tout

désordre. Le cher homme, successeur de celui qui avait jadis fermé les portes de notre église, n'était venu que pour assurer, dans cette même église, la liberté du culte. Qui oserait, après cela, nier l'esprit nouveau ? La messe de minuit fut célébrée au milieu d'une foule recueillie, avec des chants de Noël, une allocution de circonstance, une procession à la crèche, et cette fois, espérons-le, la tradition ne sera plus interrompue.

Nous n'avons pas seulement à remercier la police de la République ; notre reconnaissance doit remonter jusqu'à notre noble alliée la Russie ! Vous croyez que je plaisante, vous allez voir que rien n'est plus exact. Le 23 octobre 1893, l'amiral Avellan, commandant l'escadre russe envoyée par le czar pour saluer la France, revenait de Paris où on lui avait fait une réception enthousiaste. L'amiral, avec sa brillante escorte d'officiers, devait demeurer toute la journée dans la ville. Ordre avait été donné à toutes les paroisses de mettre toutes cloches en branle dès l'arrivée du train. Pourquoi la grande cloche des Accoules, qui n'avait rien dit depuis treize ans, ne profiterait-elle pas de cette occasion pour reprendre la parole, sous le couvert du patriotisme ? Les pivots furent graissés avec soin, et, à l'heure voulue, une foule aussi nombreuse qu'ahurie remplissait la place du Calvaire, le nez en l'air, le verbe haut, l'air réjoui, et contemplait le beau bourdon si longtemps inerte, et qui, maintenant, par la large baie du colossal clocher, se balançait avec grâce et, tour à tour, jetait au ciel ou laissait tomber vers la terre ses amples et sonores *mi* bémol. Après avoir si bien chanté la Russie, pourquoi n'aurait-il pas chanté aussi la Vierge immaculée ? Il n'y avait aucun empêchement ; aussi, deux heures plus tard, au coup de midi, la cloche sonnait l'angélus ; le soir, elle le sonnait encore, et, depuis lors, elle n'a plus cessé d'appeler

les fidèles à nos messes quotidiennes et à toutes nos cérémonies. Ç'a été un véritable événement dans notre quartier si populeux, si démonstratif et si sympathique à nos pères. Je puis dire que le long silence des cloches avait été pour lui comme un silence de deuil, et que le retour de leurs joyeuses volées a été quelque chose comme les carillons d'alleluia du samedi saint, après le silence lugubre de la grande semaine. Et si vous pensiez que je force peut-être un peu la note, je me permettrais de prouver mon dire par le petit récit que voici. Donc, ce jour du 23 octobre, pendant que, pour la première fois depuis treize ans, le bourdon des Accoules chantait l'angélus, à quelques pas de là, les bonnes Sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu prenaient leur repas en silence, indifférentes à la politique, à la triplice et à l'alliance franco-russe. En entendant la joyeuse sonnerie, les anciennes se poussaient le coude, échangeaient des regards ; l'histoire impartiale assure même que plusieurs, et des plus édifiantes, chuchotèrent quelques mots ; la lecture n'était plus écoutée, la lectrice n'était plus à la question ; bref, la supérieure, qui me racontait plus tard la chose, comprit qu'il n'y avait qu'un parti à prendre : délier régulièrement les langues par un *Deo Gratias* exceptionnel et payer le café à toute la communauté. Elle m'a même confié qu'elle a surpris plusieurs des doyennes laissant maladroitement tomber dans leurs tasses quelques larmes discrètes. Ne souriez pas trop de ces charmantes naïvetés, elles révèlent de bien bonnes âmes, elles disent combien le vieux Calvaire est demeuré populaire dans tous les cœurs.

A part ces occasions un peu exceptionnelles, les jours se suivent et se ressemblent ; c'est une succession ininterrompue d'offices, d'exercices publics, de réunions mensuelles et retraites annuelles de nos diverses œuvres,

toujours de plus en plus prospères : l'Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; l'Archiconfrérie de la Passion pour le soulagement des âmes du purgatoire, qui compte aujourd'hui plus de six mille membres répandus dans tout le diocèse ; la Confrérie du Sacré-Cœur, la dernière en date, mais qui compte déjà six cents membres, et qui nous fournit régulièrement notre plus bel auditoire mensuel, quand, à chaque dernier dimanche, les associés sont invités à venir faire acte de réparation pour les fautes commises dans le cours du mois, au pied de notre très gracieux autel du Sacré-Cœur. J'ajouterai, pour être complet, les confessions très nombreuses entendues par nos Pères, la visite assidue aux malades, et, en général, tout le labeur exigé par la population nombreuse sur laquelle nous rayonnons, étant donné l'éloignement relativement considérable des paroisses avoisinantes. La même force des choses nous met aussi en relations continuelles avec les communautés, cloîtrées ou actives, qui recourent à nous pour les prédications dans leurs chapelles ou pour les confessions de leurs religieuses. Un grand nombre de ces couvents, fondés, ressuscités ou protégés, à leur berceau, par notre vénéré Fondateur, par le R. P. Tempier ou par le R. P. Joseph Fabre, alors vicaires généraux du diocèse, ont reporté sur nous la filiale reconnaissance qu'ils ont vouée à leurs premiers bienfaiteurs, et nous demandent à l'envi pour leurs fêtes et pour leurs retraites annuelles. C'est aussi à ces ineffaçables souvenirs laissés par nos anciens Pères que nous devons nos rapports amicaux avec les membres du clergé diocésain, surtout ceux qui ont été formés au grand séminaire pendant que nos Pères en avaient la direction. Je puis bien le dire, puisque c'est à ce motif et non à notre valeur personnelle que nous le devons, parmi les communautés de religieux du diocèse, qui possèdent

toutes des hommes auxquels nous ne songeons pas à nous comparer et parmi lesquels nous comptons bien d'excellents amis, aucune n'est aussi souvent invitée par le clergé des paroisses à prêcher stations, fêtes ou retraites, et nous en ferions bien davantage si le manque de sujets ne nous forçait à refuser plus encore que nous n'acceptons. Je sais que je réjouis votre cœur de Père en constatant ici ce fait consolant. Nous comprenons, du reste, à quoi cela nous oblige. Autrefois, quand un chevalier descendait dans la lice pour y combattre en un tournoi, un héraut d'armes lui criait : « Souviens-toi de tes ancêtres, du sang qui coule dans tes veines, et ne forligne pas! » Avec la grâce de Dieu, nous nous souviendrons de ce que firent ici nos premiers Pères, nous nous rappellerons que noblesse oblige, et nous ne forlignerons jamais!

Vous voyez, mon très révérend Père, que, si notre vie est moins accidentée d'allées, de venues, de voyages apostoliques que celle de nos Pères de telle ou telle autre maison, elle n'en est pas moins occupée dans son absorbante monotonie. Cette monotonie même est une fatigue de plus, et toutes les occasions nous sont bonnes quand il nous est permis de changer un instant de milieu. C'est ainsi que vous auriez pu nous voir tous, Pères et Frères, au mois de juillet dernier, abandonner maison et chapelle, monter gaiement en un vaste omnibus et prendre la clef des champs pour deux journées entières, heureux comme des écoliers en vacances; oh! mais des écoliers bien raisonnables! La preuve, c'est que nous allions tous ainsi en pèlerinage vers la grande patronne de la Provence, la sainte amie de Notre-Seigneur, sainte Madeleine, dans sa grotte de la Sainte-Baume. Reçus fraternellement par les Pères Dominicains de l'hôtellerie, au pied de la sainte montagne, nous y passions la nuit, et,

le lendemain matin de bonne heure, tous nous gravissions le rude sentier de la forêt magnifique qui s'étend entre la plaine et la grotte de la Pénitence, véritable trou du rocher creusé par Dieu pour cette pure colombe qui, pendant trente années, devait y chanter son repentir et son amour. Après la sainte messe, que nous célébrâmes tous aux divers autels élevés dans la grotte, une allocution nous fut adressée avec beaucoup de charme et d'onction par un bon Père dominicain dont le nom nous est particulièrement cher, car il est le propre frère de notre vénéré archevêque de Colombo, Mgr Mélizan ; puis nous reçûmes la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Nos dévotions terminées, nous nous retrouvions tous, vers midi, à un point convenu de la forêt, pour le repas, qui fut plein d'entrain et d'appétit. Le Père économe avait bien fait les choses; il nous montra, ce jour-là, qu'on peut être à la fois économe et libéral. Le retour fut plus joyeux encore que le départ, et le soir tout le monde rentrait à Marseille, prêt à se remettre au labeur, après ce repos rapide du corps et du cœur.

C'est aussi une de nos joies et de nos distractions précieuses que le fréquent passage de ceux de nos Pères ou des amis de la Congrégation qui veulent bien, à raison de la position géographique de Marseille, nous demander l'hospitalité. Dans la période qu'embrasse ce compte rendu, nous avons reçu plusieurs hôtes illustres autant que chers et vénérés. Au mois d'octobre 1893, c'était Mgr Mélizan qui venait nous réjouir de sa visite, trop rapide, et que nous accompagnions à bord du *Yarra*, où il s'embarquait, le 29, pour aller prendre possession de son nouvel archidiocèse de Colombo. Quelques jours après, c'était Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, qui venait présider notre fête de la Toussaint et qui, le lendemain, voulait bien donner le sacrement de la Confir-

mation, dans notre chapelle intérieure, à une pauvre jeune femme de trente ans, païenne involontaire et inconsciente, à qui j'avais eu la consolation de conférer, dans la même journée, la semaine précédente, les sacrements du Baptême, de la sainte Eucharistie et du Mariage. Presque en même temps, nous recevions Mgr Joulain, tout récemment sacré évêque de Jaffna, et qui partait le 12 novembre pour occuper son siège.

La présence simultanée de ces deux derniers prélats ne contribua pas peu à rehausser une cérémonie qui fut aussi une bien douce consolation pour nos cœurs d'Oblats. M. le chanoine Chazal, curé de la paroisse de la Trinité, avait eu la pensée d'inviter tous les anciens élèves et amis du regretté P. Joseph Fabre à un service anniversaire célébré dans son église paroissiale. Le jour venu, on put voir combien étaient demeurés vivants les souvenirs. Au milieu de l'église, toute recouverte de riches tentures de deuil, un superbe catafalque était dressé. La grand'messe fut chantée par M. le vicaire général Blancard; un autre vicaire général, M. Payan d'Augéry, assistait au chœur; sur des fauteuils préparés, Mgr Pascal et Mgr Joulain; en face, Mgr Antoine Ricard en *mantelletta*. Dans le sanctuaire, vingt Oblats, dont deux envoyés d'Aix par le R. P. Garnier, des religieux Capucins, Bénédictins, des Pères du Saint-Sacrement, etc.; dans la nef, des religieuses de tous les ordres, un nombre considérable de fidèles; mais surtout, j'aime à rappeler combien était grand le nombre des anciens élèves du vénéré défunt, chanoines, curés de la ville ou de la banlieue, et dont la présence était une preuve nouvelle et significative de l'affection inaltérable conservée au Père disparu, mais non oublié, et de l'amitié persévérante conservée à ses Oblats. Bien des prêtres, empêchés par leur devoir d'assister à ce service, ont eu la délicate

pensée de m'envoyer des lettres de sympathique regret, et ont ainsi augmenté la dette de notre reconnaissance. Le soir de cette journée à la fois triste et belle, j'écrivis à M. le chanoine Chazal une lettre de reconnaissance au nom de toute la Congrégation dont je croyais pouvoir me faire l'interprète ému, et je vous envoyai en même temps à Rome, où vous étiez, mon très révérend Père, le récit de cette cérémonie funèbre, dont le caractère a dû vous être particulièrement précieux.

Ceci se passait le 6 novembre. Le 30 du même mois, c'est vous-même qui nous arriviez de Rome. Vous ne m'accuserez pas d'être un flatteur si je vous dis qu'aucune visite ne nous a réjouis autant que la vôtre. Mais pourquoi êtes-vous demeuré si peu avec nous, mon bien-aimé Père? C'est à peine si vous avez pu présider, le samedi 2 décembre, dans un repas de famille, vos deux communautés de Marseille, réunies dans les agapes fraternelles que nous a offertes le bon P. Gigaud en sa ravissante résidence de Notre-Dame de la Garde ; puis, le lendemain dimanche, recevoir à notre modeste table, au Calvaire, Mgr l'évêque de Marseille et les vicaires généraux, qui avaient bien voulu partager notre joie de vous posséder parmi nous. Hélas ! le soir même, vous nous quittiez, non sans avoir donné à tous une parole fortifiante et l'espérance d'un prochain retour.

Je ne puis, à mon regret, que noter, sans détails, le passage de tant d'autres Pères qui nous ont visités, et qui tous ont apporté leur rayon de joie à leurs frères de Marseille. Qu'ils sachent bien que la maison du Calvaire, fidèle à ses vieilles traditions, se fera toujours un bonheur et un honneur d'être la maison hospitalière par excellence, que tous y sont les bienvenus et les désirés et qu'à leur départ, ce n'est pas à eux, mais à nous, qu'il appartient de dire merci !

Hélas! une de ces visites fraternelles eut un lugubre dénouement; je veux vous parler de celle que nous faisait, l'année dernière, le bon P. Pons-Artufel, de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours. Le R. P. Provincial l'avait autorisé à venir à Marseille pour y conférer le baptême à une petite nièce. La cérémonie s'accomplit, en effet, au milieu de la joie de tous, dans la belle église paroissiale de Saint-Vincent de Paul. Mais il sera toujours vrai de dire avec l'Esprit-Saint : *Extrema gaudii luctus occupat*. Peu de jours après cette gracieuse fête de famille, le cher Père fut atteint presque soudainement d'une fluxion de poitrine, bientôt convertie elle-même en congestion cérébrale.

Dès le premier instant, le mal apparut sans remède. Bien qu'il fût alors chez ses parents, nos Pères se succédèrent sans interruption, jour et nuit, auprès de lui. Le plus triste était que le mal, ayant son siège au cerveau, rendait impossible la réception des sacrements. Mais la Vierge immaculée ne pouvait vouloir consentir à ce qu'un de ses Oblats fût privé de cette grâce suprême. En effet, en ce moment plein d'angoisse, un excellent ecclésiastique, ami de la famille, étant venu visiter le malade, l'une des sœurs de ce dernier lui exprimait combien elle serait résignée si Dieu lui enlevait son frère, mais combien elle regardait comme au-dessus de ses forces de le voir mourir sans recevoir la sainte communion. Le pieux prêtre lui dit : « Mademoiselle, ayez confiance, je crois pouvoir vous promettre que vous serez exaucée. » Et il partit. Où allait-il ? Auprès d'une sainte personne infirme et vouée à des douleurs intenses; il lui demanda d'offrir ses souffrances de la journée pour obtenir à un mourant la grâce des dernières consolations. L'héroïque malade le promit et Dieu fit bon accueil à son sacrifice. Le lendemain, vers 4 heures du matin, tout à coup le

père reprend sa connaissance ; pendant trois heures, il l'eut pleine et entière, durant lesquelles il put se confesser, recevoir le saint viatique, l'Extrême-Onction et offrir généreusement le sacrifice de sa vie. Puis le mal impitoyable enveloppa de nouveau de ténèbres cette intelligence qui ne devait plus se réveiller que devant son juge. Ce jour-là même, 15 mai 1894, à midi, je me trouvais seul avec la mère du mourant auprès de sa couche, quand nous nous aperçûmes simplement qu'il avait cessé de respirer. Notre-Seigneur et sa Sainte Mère, qui lui donnèrent cette marque presque miraculeuse d'amour quelques heures avant sa mort, auront bien reçu là-haut le vaillant missionnaire qui, à peine âgé de trente-six ans, avait su remplir déjà la mesure de ses mérites : *consummatus in brevi explevit tempora multa.* Cette consolation suprême, sa famille si chrétienne était capable de la comprendre, elle qui n'avait que deux fils, morts tous deux dans la Congrégation, l'un comme novice, en *juillet* 1880, l'autre comme religieux Oblat.

Tels sont, mon très révérend et bien-aimé Père, les principaux événements qui ont marqué notre vie depuis les derniers dix-huit mois. S'il est vrai que les peuples heureux n'ont point d'histoire, nous allons passer à vos yeux pour des gens heureux, car la nôtre, vous le voyez, n'est pas très compliquée.

Veuillez nous bénir tous et agréer l'hommage de ma respectueuse et toute filiale affection en N.-S. et M. I.

A. V. Roux, O. M. I.

VARIÉTÉS

I

LA *SAVOYARDE*

C'est en 1888 que le R. P. Besson, Oblat de Marie Immaculée et alors chapelain du Vœu national, conçut l'idée de la *Savoyarde*. Originaire de la Savoie, le P. Besson voulut que son pays, cher à tant de titres au Sacré-Cœur, eût une part glorieuse dans le monument du repentir et de la charité de la France. Personne n'avait encore songé au bourdon de la basilique ; le Père eut la pensée de signaler ce but à la générosité de ses compatriotes. L'archevêque de Chambéry, Mgr Leuillieux, fit l'œuvre sienne, et, le 29 janvier 1889, fête de saint François de Sales, ouvrit une souscription.

Quelques mois plus tard, le 17 octobre, fête de la Bienheureuse Marguerite-Marie, la commande de la cloche était faite à deux fondeurs, à deux artistes chrétiens de la Savoie, MM. Paccard. D'après le contrat, le bourdon devait peser au moins 16000 kilos et donner le *contre-ut grave*.

L'un des nôtres a raconté dans le *Bulletin du Vœu national* l'histoire de la *Savoyarde*, et fait sa description. Nous extrayons de ce très intéressant travail les passages suivants :

« Le 13 mai avait été le jour fixé par Mgr Leuillieux pour l'importante opération de la coulée. Le feu est à la fournaise depuis vingt-quatre heures. Tout est prêt. La foule arrive. On sent que le moment solennel est venu.

Aussi tout le monde est dans l'attente. Le silence règne dans l'assemblée, l'anxiété se lit sur les visages. Seuls, les fondeurs sont pleins de confiance, parce que la prière les soutient.

« Au signal donné par l'Archevêque, M. Paccard donne un dernier coup de bélier. Le tampon s'enfonce, le métal s'échappe aussitôt comme un fleuve de feu et court se précipiter dans le moule, sous les yeux des prélats vivement impressionnés (1) et sous la protection des statues du Sacré-Cœur et de Notre-Dame des Victoires, arrivées exprès de Paris et placées à l'entrée du moule.

« Pendant neuf minutes, le métal s'engouffra sans bruit. A la dixième minute, on entendit les clapotements du métal arrivant à la hauteur des anses. Ensuite deux jets d'air embrasé, jaillissant en flammes étrangement nuancées, comme deux rayons de gloire, à la hauteur de plus d'un mètre, annonçaient la fin de l'opération.

« C'était fini, en effet. L'Archevêque entonna alors le cantique d'action de grâces que toute l'assistance continua avec transport. Pendant ce temps, MM. Paccard, suivis du personnel de leur fonderie, couverts de poussière, ruisselants de sueur, s'avancent et viennent se jeter à genoux devant Sa Grandeur, pour lui donner l'assurance de la parfaite réussite de la coulée et lui demander sa bénédiction. « Monseigneur, lui disent-ils, c'est fait, daignez nous bénir. » L'Archevêque les bénit avec effusion, pendant que la foule applaudit à cette démonstration de piété toute spontanée. Patrons et ouvriers pleuraient de joie et de reconnaissance ; la *Savoyarde était réussie.*

« Si on la considère au point de vue purement artis-

(1) Outre l'archevêque de Chambéry, étaient présents à la solennité : Mgr Isoard, évêque d'Annecy, et Mgr Luch, évêque d'Aukland (Nouvelle-Zélande), le R. P. Voirin, supérieur des chapelains de Montmartre.

tique, on demeure ébloui en présence de ce travail aussi harmonieux dans son ensemble que gracieux dans ses détails. On l'a dit avec raison : la *Savoyarde* est un immense bijou, enrichi de dentelles. Vue de loin, on ne sait ce que l'on doit admirer davantage, de la grandeur de ses proportions, de la correction de ses lignes, de la pureté de sa forme, de la grâce de ses contours.

« Mais quand, de l'ensemble, on passe aux détails, on est ébloui en présence de tant de dessins, de rinceaux, d'arabesques si savamment distribués et si finement rendus. On voit bien que les artistes, exercés à ne faire que des travaux achevés, ont voulu faire du bourdon du Sacré-Cœur *leur chef-d'œuvre*, et y imprimer le cachet de leur génie vraiment chrétien, car il faut du génie pour exécuter une pièce comme la *Savoyarde.*

« Nous ne demanderions pas mieux que de donner une idée aussi complète que possible de la royale parure de cette cloche ; mais nous sommes obligés d'avouer que cette tâche, qui irait si bien à un dessinateur de marque, est au-dessus de nos forces. Qu'il nous suffise donc de présenter au lecteur une exquisse rapide ou plutôt une simple nomenclature des ornements qui la décorent.

« 1° Au point coudé des anses ou colombettes, qui forment comme le diadème de la *Savoyarde*, apparaît l'image du Sacré-Cœur, environné d'épines. Ce premier dessin n'est pas autre que le blason même dont parlait saint François de Sales, quand, en 1611, écrivant à sainte Jeanne de Chantal, il lui disait : « Dieu m'a fait connaître « que notre Maison de la Visitation est, par sa grâce, assez « noble et assez considérable pour avoir droit à ses armes, « son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ai donc pensé « qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur « percé de deux flèches, enfermé dans une couronne « d'épines. Ce cœur aura une croix placée dans l'encla-

« vure et le surmontera... » On ne pouvait choisir meilleur sujet pour orner le front des colombettes.

« 2° Sur la plate-forme de la cloche les artistes ont disposé une frise dans le plus pur style du douzième siècle. Ce dessin si beau et si bien réussi ne sera aperçu qu'autant que le visiteur se placera au-dessus de la pièce.

« 3° Autour du cerveau ou partie arrondie de la cloche apparaît une couronne composée de palmes imitées des palmes grecques, qui enlacent des cœurs alternant avec elles. Nous laissons le public juge de l'effet produit.

« 4° Plus bas, comme pour faire appui à la couronne supérieure, court un léger bandeau formé de petites roses juxtaposées. C'est délicat comme un bijou.

« 5° C'est de ce point que partent les cordons encadrant l'inscription due à la plume du R. P. Bonnet, Paul, Oblat de Marie Immaculée :

AN : MDCCCLXXXVIII
LEONE XIII P : M
QVINQVEGENARIA SOLEMNIA SACERDOTII SVI AGENTE
ME FRANCISCAM MARGARITAM A SACRATISSIMO CORDE CHRISTI JESV
NVNCVPATAM
CLERVS PROCERES POPVLVSQUE SABAVDIÆ
PRÆEVNTE FRANCISCO ALBERTO LEVILLIEVX
ARCHIEPISCOPO CAMBERIENSI
CVM EPISCOPIS PROVINCIÆ
ÆRE COLLATO
DEDERVNT
PIETATIS IN DIVINVM COR MONVMENTVM
VRBI GENTI ORBI VNIVERSO
E SACRO VERTICE INGEMINATVRAM PER SÆCULA
VIVAT JESVS

« L'an 1888, au cours des solennités du jubilé sacerdo-
« tal du Souverain Pontife Léon XIII, moi, Françoise-
« Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus, sur l'initiative de
« François-Albert Leuillieux, archevêque de Chambéry,

« avec le concours des évêques de la province, aux frais « communs du clergé, des grands et du peuple de la « Savoie, j'ai été offerte en don comme témoignage de « piété envers le divin Cœur, pour redire à travers les « siècles, du haut de la sainte colline, à la ville, à la « nation, au monde entier : Vive Jésus ! »

« Cette inscription, vrai modèle du genre, touche à une nouvelle frise que nous n'essayons pas de décrire, mais qu'il faudra voir sur place et de près pour se faire une idée du travail de gravure.

« 6° Nous arrivons à la partie lisse qui laisse voir : 1° la croix accostée à droite des armes de Sa Sainteté Léon XIII et, à gauche, de celles de Mgr Leuillieux ; 2° Notre-Dame de Myans, rayonnant entre les armes du cardinal Guibert à droite et celles du cardinal Richard à gauche ; 3° les armes de Paris, flanquées de l'image de saint Denys à droite et de sainte Geneviève à gauche ; 4° les armes de Chambéry avec saint François de Sales à droite et sainte Jeanne de Chantal à gauche. Entre saint François de Sales et les armes du cardinal Richard, on voit saint Anselme, docteur. Entre les armes du cardinal Guibert et sainte Geneviève, on distingue saint Bernard de Menthon, avec son costume de l'époque. Entre saint Denys et les armes de Mgr Leuillieux, on aperçoit saint Anthelme de Chignin. Enfin, entre les armes de Sa Sainteté Léon XIII et sainte Jeanne de Chantal, on remarque saint Pierre de Tarentaise. Cette partie de la cloche offre un coup d'œil ravissant.

« 7° La partie lisse ou *panse* de la cloche est fermée au bas par la galerie des blasons. C'est, sans contredit, l'ornement le plus compliqué et, par le fait, le plus riche de la *Savoyarde*. Le dessin tout entier mesure en hauteur 50 centimètres. Il se compose d'arcades dont les retombées reposent sur trois colonnes groupées. Chaque arcade

encadre un des trente blasons redisant, en leur langage héraldique, toute l'histoire de la noble Savoie venue librement à la France et lui gardant sa fidélité. Citons celui des RR. PP. Oblats de Marie avec leur devise : « Allez évangéliser les pauvres. »

« Enfin, pour achever cette simple énumération, nous ferons remarquer qu'entre la *batterie* et la *pince* court une frise de 15 centimètres de haut, composée de feuillages, contenant de distance en distance une croix rayonnante et nimbée. »

La *Savoyarde* est la plus grosse cloche de France ; par l'harmonie de ses proportions et la perfection de ses détails, elle est la plus belle du monde.

« Parmi les plus gros bourdons, qui ont cependant de la valeur, conclut notre confrère, il n'en est aucun qui donne la note correspondante à son poids, mais ils rendent ce que l'on appelle des notes de *hasard*. La *Savoyarde* seule a la gloire de donner sa note *précise*, correspondant à son poids, et annoncée à l'*avance*, sans que l'on ait eu à toucher à sa surface. Éclatante comme un bijou à l'extérieur, elle est restée noire à l'intérieur, parce qu'on se serait bien gardé de lui donner un coup de lime.

« Si à tous ces titres incontestables nous ajoutons l'ornementation dont les anciens bourdons sont totalement dépourvus, et qui fait de la *Savoyarde* une dentelle de bronze par son côté extérieur, on est en droit de conclure qu'elle est, à tous les points de vue, la plus belle cloche qui ait été faite jusqu'à ce jour. Elle est la plus grande, la plus riche, la plus harmonieuse qui existe en France. Elle est la reine des cloches du monde. Nous ne pouvons que nous en réjouir : c'est la cloche du Sacré-Cœur ! »

C'est le 16 octobre que le Comité de la Basilique recevait à Montmartre le bourdon que la Savoie offre au Sacré-Cœur. La *Savoyarde* était partie des ateliers de

MM. Paccard le 4 octobre, et était arrivée à Paris, à la gare de la Chapelle le 11 octobre. Le jour du transport à la Basilique fixé, on procéda, la veille, au pesage de la cloche qui donna 18835 kilogrammes sans le battant ni les pièces accessoires, ceux-ci d'un poids d'environ 8000 kilogrammes.

Le pesage terminé, la *Savoyarde* fut placée sur le camion. On le dirigea sous un treuil à vapeur d'une force de 20000 kilos. Soulevée par quatre câbles pouvant porter chacun 10000 kilos, l'immense cloche s'éleva et resta suspendue dans l'espace. « La foule applaudit, écrit la *Semaine religieuse de Paris;* M. Paccard soulève des deux mains une poutre dont il fait prendre l'autre extrémité par deux hommes. On met la poutre en branle et on en frappe fortement le flanc de la *Savoyarde*. Une voix s'élève, lente, grave ; elle domine tous les cris de la foule par la sonorité de son timbre.

« C'est en vain que M. Rauline donne l'ordre de faire rouler le treuil dans la direction du camion qui doit recevoir la *Savoyarde ;* M. Paccard, avec un enthousiasme d'artiste, balance toujours sa poutre et frappe les parois de la cloche. Sous les coups redoublés, l'intensité du son grandit, et les vibrations ondulent au-dessus des têtes qui se sont découvertes. »

Le lendemain, à 4 heures du matin, un attelage de vingt-huit chevaux met en marche la *Savoyarde*. Un chariot de sable précède le cortège ; vingt-quatre porteurs de torche escortent les chevaux ; les agents de police entourent le camion.

« Ce fut un spectacle grandiose, dit l'un des plus grands journaux de Paris, lorsque, dans la rue obscure, on vit l'immense cloche, dominant la foule sur son char et reflétant les lueurs des torches enflammées, emportée par l'effort puissant des chevaux. Le piétinement des bêtes,

le roulement du camion forment un bruit sourd et formidable ; toutes les fenêtres s'ouvrent et les habitants de la rue de la Chapelle, surpris dans leur sommeil, se montrent dans le négligé des toilettes de nuit. »

A six heures, la *Savoyarde* arrivait triomphalement, au trot des chevaux, à la Basilique. Outre plusieurs membres du Comité, et à leur tête le R. P. Lémius, supérieur, et M. Rohault de Fleury, on remarquait dans l'assistance notre T. R. P. Général, le R. P. Augier, assistant général, le R. P. Besson, promoteur de la *Savoyarde ;* plusieurs autres Pères ; M. le curé de Montmartre et un grand nombre de prêtres ; les représentants de la presse et de nombreux photographes.

Voici les deux procès-verbaux qui ont précédé et suivi la livraison de la cloche du Sacré-Cœur.

Le premier a trait à la réception, à la pesée et au transbordement de ladite cloche.

L'an mil huit cent quatre-vingt-quinze, le quinze octobre, à trois heures de l'après-midi, en la fête de sainte Thérèse, se sont réunis à la gare des marchandises de la Chapelle-Paris pour prendre livraison de la *Savoyarde* expédiée par MM. Paccard, fondeurs à Annecy-le-Vieux, et arrivée le jour même à la gare : Le R. P. Lémius, supérieur des Chapelains de la Basilique de Montmartre, accompagné des RR. PP. Delpeuch, Pelissier et Besson, Oblats de Marie immaculée ; MM. Rohault de Fleury, secrétaire général de l'œuvre du Vœu national, La Caille, trésorier de l'œuvre, délégués du Comité, assistés de MM. Rauline, architecte de la Basilique ; Chaux, vérificateur ; Moreau, sous inspecteur, et de Maupassant, lesquels, en présence de MM. Georges et Francisque Paccard, fondeurs,

Ont procédé à la réception, à la pesée et au transbordement de ladite cloche par les soins du personnel de la gare et des charpentiers de l'œuvre.

Les susnommés ont d'abord reconnu le parfait état de la cloche; ils ont ensuite assisté aux différentes constatations nécessitées par l'écart existant entre le poids déclaré par MM. Paccard à la Compagnie du chemin de fer et celui résultant de la pesée faite au moment de l'arrivée par les employés de la gare.

Il est résulté de ces vérifications que la cloche pèse 18 835 kilos, défalcation faite du poids du wagon et de celui des accessoires, le battant 850 kilos, la hune et les armatures 6 530 kilos, ce qui fait un total de 26 215 kilos.

Ces opérations préliminaires achevées, le wagon supportant la cloche a été amené sous une des grandes grues de la gare; près de lui était le camion spécial fourni par M. Magnin, entrepreneur de transports; les élingues ayant été ensuite passées dans les oreilles de la cloche et le crochet de la grue, et le chef mécanicien ayant ordonné la mise en marche, la cloche s'est élevée lentement aux applaudissements de la foule, qui avait envahi la gare et, quelques minutes après, a été déposée sans encombre sur le camion destiné à la recevoir.

Et à six heures du soir, tout étant terminé, les soussignés se sont retirés et ont dressé de tout le procès-verbal signé par chacun d'eux.

Fait à Paris, le 15 octobre 1895.

Ont signé : J.-B. Lémius, Rohault de Fleury, La Caille, Chaux et Moreau, Pélissier, Delpeuch, Besson.

Le lendemain, les mesures si bien prises de la veille permirent de donner le signal du départ de la gare dès 3 h. 40, comme il conste par le procès-verbal ci-joint:

Le seize octobre mil huit cent quatre-vingt quinze, en la vigile de la Bienheureuse Marguerite-Marie, nous, soussignés : J.-B. Lémius, Oblat de Marie immaculée, supérieur des chapelains de la Basilique de Montmartre, accompagné des RR. PP. Delpeuch et Besson, chapelains de ladite Basi-

lique du Vœu national, nous sommes transportés à trois heures et demie du matin à la gare des marchandises de la Chapelle où se trouvaient déjà réunis M. le chef de gare et ses sous-chefs, MM. Paccard, fondeurs à Annecy-le-Vieux ; M. Magnin, entrepreneur de transports ; M. Rauline, architecte de la Basilique, etc.

Nous avons ensuite assisté au départ ordonné pour quatre heures du matin (délai extrême indiqué par la Préfecture de police) et effectué à trois heures quarante, du camion supportant la Savoyarde, et, par les rues de la Chapelle, du Faubourg-Saint-Denis, Lafayette, Magenta, Barbès, Ordener, Damrémont et Lamarck, nous sommes arrivés à six heures un quart devant le portail principal de la basilique.

Le camion était traîné par vingt-huit chevaux et accompagné par plusieurs brigades de gardiens de la paix, conduites par l'officier de paix de l'arrondissement.

Il a été reçu par le R. P. Supérieur et les chapelains du Vœu national, MM. Rohault de Fleury, secrétaire général, et La Caille, trésorier de l'œuvre, délégués du Comité, et immédiatement transporté dans l'enceinte du chantier.

Les personnes présentes, en tête desquelles M. le curé et les vicaires de Saint-Pierre de Montmartre, ainsi que les chapelains, se sont fait un honneur de haler sur les moufles et les treuils qui faisaient mouvoir la cloche pour la hisser sur la charpente destinée à la recevoir provisoirement.

L'opération était terminée à dix heures du matin.

Fait à Paris, le 16 octobre 1895.

Ont signé : J.-B. Lémius, Rohault de Fleury, La Caille et Rauline, Chaux, Moreaux, Maupassant, Delpeuch, Pélissier, Besson.

Ajoutons que lorsque la voix de la *Savoyarde* se fait entendre, nous en percevons très distinctement les sons dans nos cellules de la rue de Saint-Pétersbourg, et malgré tous les bruits de la capitale. Ces notes douces et sonores produisent un effet saisissant.

II

CHAPELLE DU SCOLASTICAT DE LIÈGE

Nous lisons dans la *Gazette de Liège :*

Il y avait foule, mardi 17 septembre, bien avant 4 heures, autour de l'ancien casino du Beau-Mur, et surtout de la partie du jardin de l'établissement des RR. PP. Oblats de Basse-Wez, où Monseigneur de Liège allait venir bénir et poser la première pierre de la nouvelle église Saint-Lambert.

Des mâts décorés de joyeuses banderoles et de blasons du Saint-Père et de la Belgique, de la ville de Liège et de son évêque, de la congrégation des Oblats et des saints qu'elle honore le plus, mâts reliés l'un à l'autre par des festons flottants, dessinent à tous les yeux les contours de la future église, avec son vaisseau à trois nefs pour les fidèles, son transept pour la communauté, son chœur entouré de cinq chapelles absidales. C'est à l'avant de ce chœur que s'élèvera le maître-autel, dont une croix — de bois, comme la liturgie le prescrit, en souvenir du bois sacré du Calvaire — marque déjà l'emplacement.

Prêtres, religieux, religieuses, notabilités du quartier, de la ville et des environs, dames aux claires toilettes, ouvriers en habits de travail, s'amassent autour de l'enceinte, se groupent aux fenêtres des habitations ou des ateliers voisins, s'étagent de la plus pittoresque façon sur la côte montueuse de l'ancien parc, le long du petit chemin de fer qui doit descendre les matériaux des hauteurs de la Chartreuse ; ils occupent même, aux abords de la maison, les escaliers et jusqu'à l'échine complaisante des lions de pierre qui gardent l'entrée, ou les arbres des environs.

Avec son aspect de fête et ces drapeaux de l'Eglise ou de la Patrie arborés de-ci, de-là, sous ce ciel doux et pur, à la lumière d'un gai soleil qui bientôt ne se couchera plus qu'en décorant de l'illumination rougeâtre de ses rayons du soir la

façade des deux tours d'un nouvel édifice, cette assemblée et cet ensemble offrent vraiment un beau tableau.

Voici que retentissent les chants sacrés. Le cortège sacerdotal a quitté la chapelle provisoire des Oblats, installée dans une ancienne salle de fêtes mondaines, et voilà que, précédés de la croix victorieuse, une centaine de religieux de cette seule maison, missionnaires d'hier ou de demain — et, confondu dans leurs rangs, celui-là même qui vit, enfant, à Pontmain, la Vierge lui apparaître — conduisent dans l'enceinte du futur sanctuaire, au milieu des témoignages de respect d'une foule pieuse, l'évêque successeur de saint Lambert.

Monseigneur, assisté de M. le chanoine Lucas, procède d'abord à la bénédiction de l'eau; puis vient cette succession si touchante de prières du pontife et de chants du chœur, qui toujours s'applique si heureusement aux circonstances les plus diverses.

Les plus jeunes des missionnaires ont déjà préparé de leurs mains les matériaux du nouveau temple : les pierres et murailles d'une partie des fortifications déclassées de cette citadelle de la Chartreuse, qui joint, par les hauteurs, au jardin des PP. Oblats, ont été vendues aux constructeurs de la maison de Dieu, et ces jeunes gens ont employé leurs vacances à tirer de ces bastions condamnés, pour en faire les assises du nouveau Saint-Lambert, les blocs les plus solides — ces blocs parmi lesquels se rencontrent des dalles mêmes de l'ancienne cathédrale.

Jugez après cela s'ils ont le droit de chanter de tout cœnr, comme le veut la liturgie, allusion à l'œuvre générale de l'Église, application matérielle ici de la parole sacrée : que la pierre dédaignée et rejetée par les édificateurs va devenir la pierre angulaire du monument sacré! Comme c'est aussi du fond de l'âme qu'ils doivent, ces continuateurs de l'œuvre des apôtres, des martyrs, des docteurs et des confesseurs, répéter dans les litanies des Saints les appels à la protection de tous leurs plus illustres modèles !

Ah ! sur toutes les plages où ils se répandront bientôt,

qu'il soit toujours pour eux un réconfort, le souvenir de ces prières solennelles du 17 septembre, par lesquelles ils appelaient sur ce lieu, et dans le rayon de son action, la conservation de la paix, les grâces du ciel, avec l'éloignement des fléaux de la terre !

Quant à nous, c'est la liturgie de cette bénédiction qui nous le rappelle aussi : *Nisi Dominus custodierit civitatem...* si ce n'est le Seigneur et les œuvres de Dieu qui gardent la cité, c'est en vain que tous ses chefs s'emploieront à la défendre. Ses plus sûrs remparts, ce seront toujours ses églises.

La première pierre de celle-ci, apportée sur un brancard fleuri, a reçu la consécration prescrite : un vase de verre recueille les médailles commémoratives du Sacré-Cœur, de la Vierge, de saint Lambert, de saint Hubert, de saint Joseph, de saint Benoît, de saint Michel, de Léon XIII et de Léopold II. On y joint l'image du vénéré fondateur des PP. Obiats, et le procès-verbal, signé de Mgr l'Evêque, du P. Gandar, supérieur, du P. Delouche, procureur, du P. Thévenon, de M. le chanoine Léon Dubois et de M. le doyen Schoolmesters. Ce vase est scellé dans la pierre, à l'aide des sceaux de l'Evêque.

La cérémonie s'achève alors par les bénédictions qu'en suivant les contours du futur monument, l'évêque répand partout où s'élèveront ses murailles.

Cette pose de première pierre d'un nouveau temple de saint Lambert, au jour anniversaire de sa mort d'il y a douze siècles, et en remplacement du monument détruit il y a cent ans ; ce temple, devenu nécessaire, érigé aux lointains confins d'une ville qui, née de cette mort, s'est si largement développée autour du tombeau du martyr, a dû sa prospérité à la civilisation chrétienne implantée par lui en ces lieux sauvages et arrosés de son sang ; le souvenir, plus politique sans doute, mais non moins tragique, de ce successeur de saint Lambert, Louis de Bourbon, égorgé par un bandit, qui allait s'emparer de la ville, le Sanglier des Ardennes, en Wez, tout proche des lieux où va s'élever le nouveau temple ; la pensée aussitôt évoquée par ce souvenir, comme par celui

des démolitions de la Révolution française, qu'il n'y a point d'épreuves, de révoltes un instant victorieuses, de destructions et de morts, dont l'Eglise ne finisse par triompher; enfin, confirmation éclatante de cette vitalité divine, la présence à cette cérémonie du septante-quatrième successeur de Lambert, bénissant cette foule comme Lambert bénissait nos barbares ancêtres, et cette première pierre comme Lambert a béni peut-être celle du premier oratoire élevé par lui dans le val solitaire où Liège allait surgir — tout cela ne parlait-il pas plus haut et plus clairement que n'importe quelle éloquence humaine à l'esprit de ceux qui savent réfléchir ?

Sors donc bientôt du sol, nouvelle église du glorieux martyr, et, comme le chantaient autour de ta première pierre les cent dix voix des jeunes missionnaires : *Fiat pax in virtute tua et abundantia in turribus tuis !* Sois pour Liège une citadelle à la fois de la vraie force et de la vraie paix, et puisse l'abondance des concours fidèles achever bientôt de dresser dans les cieux, au sommet de tes deux tours, la croix du Christ, qui est la croix du vieux perron de la Cité !

III

PREMIÈRE CONSÉCRATION D'ÉGLISE DANS LE DIOCÈSE DE SAINT-ALBERT.

Pour la première fois depuis plus de quarante ans, Mgr Grandin a eu la joie de consacrer une église dans son vaste diocèse de Saint-Albert. « L'église de Lethbridge, dit le *Manitoba*, est bâtie en pierre et en brique ; elle est complètement terminée et sans dette. Cette consécration a été pour notre vénérable évêque une consolation bien méritée et bien sentie. Monseigneur a beaucoup béni d'églises dans les vastes contrées du Nord-Ouest, mais il n'avait pu encore en consacrer aucune selon toutes les prescriptions et si beaux rites de l'Église.

On peut dire que celle-ci a pour ainsi dire été construite par toutes les races du Nord-Ouest, lesquelles semblent s'être donné le mot pour avoir des représentants à Lethbridge : les Irlandais, les Slaves, les Hongrois, les Flamands, les Allemands, les Tyroliens, les Italiens, les Anglais, les Écossais, les Polonais, les Français et d'autres encore, ont fourni leur obole. Oh ! qu'elle est belle la catholicité de notre sainte Église. Mgr Grandin a eu aussi la pensée de faire venir, de 600 milles, un représentant des anciennes nations du Nord-Ouest et de maintes races de la vieille Europe, car le sang de toutes coule dans les veines du R. P. Cunningham, o. m. i., et elles peuvent toutes en être fières. C'est le premier métis qui ait été ordonné prêtre de Jésus-Christ, et d'autres marchent sur ses traces.

Les chants furent fort bien exécutés, grâce au dévouement et au talent musical du R. P. Van Tighen, o. m. i., Flamand d'origine, et aux soins des Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus.

« Les Sœurs, dit encore le *Manitoba*, offrirent un vrai banquet à l'évêque, aux membres du clergé et à un grand nombre de représentants des différentes nationalités. La grande salle était magnifiquement décorée. MM. Kenny et Curry prononcèrent de belles adresses, bien senties, à Mgr Grandin, qui les avait si généreusement aidés dans la construction de leur église. Sa Grandeur leur répondit. Ces messieurs, au nom de la population de Lethbridge et Mgr Grandin en son nom rivalisèrent d'éloges pour le R. P. Van Tighen ; déjà Sa Grandeur, dans son allocution pendant la cérémonie, avait parlé de tout ce que cette église avait coûté de peines et de labeurs au zélé et dévoué missionnaire de Lethbridge. Il a travaillé de ses propres mains à toutes les parties de l'église, et à certaines plus qu'aucun autre ; le toit, les boiseries et

tous les ornements lui sont dus en partie ou en totalité. Ce père est menuisier, sculpteur; je l'ai vu tailler habilement le marbre et peindre en artiste. Malheureusement, sa santé est endommagée par ce travail excessif. »

IV

LES PAUVRES A PARIS.

Sous ce titre, le R. P. Jonquet, de la communauté de Montmartre, publie dans *l'Univers* des feuilletons d'un grand intérêt. Nous en citons de larges extraits :

LES ORIGINES D'UNE ŒUVRE.

C'était vers la fin de 1891. Le Magasin du Louvre fournissant une abondante provision de soupes aux Sœurs de Charité de la paroisse Saint-Germain l'Auxerrois, on la distribuait aux pauvres ménages du quartier. Le reste était partagé entre un grand nombre d'hommes que cette libéralité attirait de tous les coins de Paris. C'étaient des malheureux réduits à la dernière misère; beaucoup avaient passé dehors la nuit glaciale. Une dame s'approcha, émue de compassion. Elle s'assit au milieu d'eux, et elle se mit à parler à ces pauvres faméliques. Pendant qu'ils vidaient avec avidité leurs écuelles, elle leur fit un vrai petit catéchisme, tout cousu d'histoires. Puis elle leur donna des petits pains. Chaque jour, de mieux en mieux accueillie, cette envoyée de Dieu continuait son œuvre de charité et d'apostolat. Elle fut bientôt aidée dans son ministère par des chrétiennes d'élite et par des hommes de foi et d'action qui voulurent faire de la charité une profession et la plus occupée de toutes.

L'Association des *Amis des pauvres* était fondée. C'est sous ce titre tout rempli de la tendresse de Notre-Seigneur que se voilent ces âmes généreuses et vaillantes au bien.

Un dimanche, ces messieurs, à la suite d'un entretien, les invitèrent à venir entendre la messe, et soixante-dix répondirent à l'appel.

Quand le temps de Pâques approcha, plusieurs se préparaient déjà à accomplir leurs devoirs, quand des circonstances imprévues vinrent anéantir ces belles espérances.

Tout sembla perdu... Néanmoins, les Amis des pauvres ne perdirent pas courage, et, quelque temps après, deux cents, quatre cents, puis cinq cents pauvres se réunirent dans une autre église, pour y entendre la messe. De nouveau, par une épreuve que Dieu permit, ces réunions furent dissoutes.

Enfin, le 1er janvier 1893, Dieu redonnait une église aux *Amis des pauvres*. L'œuvre fut transportée, avec l'agrément de S. Ém. le cardinal archevêque, dans la chapelle de Saint-Julien le Pauvre, annexe des anciens bâtiments de l'Hôtel-Dieu, attribuée aux services religieux des Grecs catholiques.

L'œuvre prit son essor, et l'année 1893 fut marquée par des accroissements rapides.

Au commencement du mois de juin 1894, un des grands amis des membres souffrants du Christ, M. Delehayes, dont le zèle dévorant est à rendre jaloux le cœur d'un prêtre, vint trouver le R. P. Lémius, supérieur des chapelains du Sacré-Cœur. « J'ai la pensée de conduire à Montmartre mes pauvres, lui dit-il. Les connaissez-vous et voulez-vous les recevoir ? Nos clients sont ceux que la société semble avoir rejetés de son sein ; ils n'ont ni pain, ni vêtement, ni logement. Nous commençons à les apprivoiser, à les évangéliser. Vous

les verrez : têtes de révolutionnaires, mais cœurs d'or ! C'est entendu, à dimanche ! Préparez-nous cinq cents places dans la crypte. »

Pour donner du pain à ces foules, où les Amis des pauvres trouvaient-ils des ressources ? Saint Antoine de Padoue était leur fournisseur. On sait comment le mouvement de ferveur pour le culte de saint Antoine, parti d'un modeste oratoire de Toulon, s'est étendu en un clin d'œil à travers la France.

Une jeune fille, sans relations, se recommande à saint Antoine, et dans une pièce obscure, qui sert d'arrière-magasin, elle place une statue du saint et un tronc pour les pauvres. Les offrandes devaient se transformer en beau pain blanc, « car, disait Mlle Bouffier, le pain ainsi procuré aux pauvres et qui doit les réjouir peut-il être autre chose que du pain blanc ? » Dans une première année, cette vaillante chrétienne put distribuer 13788 kilogrammes de pain.

Les Amis des pauvres à Paris avaient imité cet audacieux exemple, et le ciel avait prouvé, en les bénissant, que leur œuvre était selon le cœur de Dieu.

Le cœur du P. Lémius s'attendrit à la pensée de recevoir ces naufragés de la vie, ces déshérités de la terre. Il a lui-même raconté, dans le *Bulletin du Vœu national*, l'émotion que lui causa cette manifestation de la charité, et nous sommes heureux de lui emprunter ce récit. On a la sensation qu'une page de l'Évangile se déroulait sous les yeux du bon Père.

« Le dimanche suivant, ils n'étaient pas seulement cinq cents, mais près de quinze cents qui s'étaient donné rendez-vous. Vous les auriez vus gravissant par groupes la montagne, et vous auriez pu vous demander, à voir le regard inquiet des agents de police, ce qui allait advenir.

« Quand nous descendîmes dans la crypte, le R. P. Tirhard, des Eudistes, achevait une allocution toute débordante de la tendresse du Sacré Cœur ; et tout autour de la chapelle de Saint-Pierre, on voyait rangés en ordre, comme des enfants de la première communion, ces quinze cents pèlerins nouveaux, aux vêtements usés avec lesquels ils avaient dû se coucher sur la terre nue pendant des années, à la barbe inculte, aux visages émaciés par les jeûnes forcés, à la chevelure en broussailles ; sur la poitrine de chacun brillait un scapulaire rouge du Sacré Cœur. Toutes ces têtes étaient attentives. On sentait que les paroles descendaient comme un baume au fond de ces âmes aigries par la souffrance. C'était une scène étrange, incomparable, et qui vous remuait profondément.

« La messe continue et le chef entonne un cantique. Il est superbe, le refrain qui s'échappe de toutes les poitrines et retentit sous les voûtes : « Je ne crains rien, je ne crains rien, Jésus est avec moi ! » Oui, on sent que Jésus-Christ était avec ses chers pauvres par son amour.

« Quelques-uns vont le recevoir et font rêver de saint Labre. Ils s'avancent, une centaine, vers la table sainte; un rayon de bonheur illumine ces fronts ravagés par la douleur. On voit des larmes rouler sur ces joues hâves et décolorées, et ces larmes semblent redire la suavité du « Jésus est avec moi ». Pendant ce temps, le *Magnificat* amène sur les lèvres ces paroles : « Dieu a déposé « les puissants et il a exalté les humbles. Les affamés, « il les a comblés de ses biens, et les riches, il les a ren- « voyés à vide. »

« La messe terminée, comment ne pas parler à ces plus doux amis du Sacré Cœur? Nous l'avons fait avec un cœur bien ému. Nous leur avons dit le sens qu'il fallait attacher à ce pèlerinage, le plus beau qu'il nous ait

été donné de contempler. C'est un témoignage d'amour à l'égard de celui qui a voulu être le plus pauvre des enfants des hommes, qui, pendant sa vie mortelle, a tant aimé les pauvres, et qui a voulu sur la montagne annoncer aux pauvres leur bonheur : *Beati pauperes.* C'est ensuite un acte de reconnaissance pour ceux qui, avec tant de zèle, dépensent leur vie à faire du bien, et qui ont pris pour titre : les *Amis des pauvres.* Enfin, c'est un acte qui renoue avec Dieu les liens de la religion.

« Ces sentiments sont-ils les vôtres, mes chers amis, « et voulez-vous les manifester hautement sous les « voûtes du Vœu national ? »

« Ce ne fut qu'un cri : « Oui, oui, nous le voulons ! »

« — Eh bien, debout ! Pour témoigner au Sacré Cœur « de Jésus que vous reconnaissez sa tendresse pour vous, « dites avec moi : *Vive Jésus-Christ !* »

« Et trois fois, avec un enthousiasme croissant, le *Vive Jésus-Christ!* fait retentir la crypte et dilate le Cœur adorable de Jésus.

« — Ces hommes, vos amis dévoués, ne veulent pas « que vous pensiez à eux. Mais songez à la charité que « Jésus-Christ leur communique, et cette charité qui « doit sauver le monde, saluez-la comme votre suprême « espérance. »

« Et trois fois, ces pauvres en haillons acclament la *Charité.*

« — Et maintenant, il faut prendre un engagement. « Si vous promettez sérieusement d'obéir à Dieu, à sa « loi sainte, de ne jamais vous enrôler dans aucune « secte antichrétienne, de respecter toujours, selon la « loi divine, l'autorité, la propriété, dites avec moi : « *Vive la religion !* »

« Et trois fois, plus vibrants encore, éclatent les cris de : *Vive la religion!*

« Comment Notre-Seigneur n'aurait-il pas béni ensuite ces âmes qui se redonnaient à lui si franchement et lui rappelaient si bien les pauvres qui l'escortèrent en Judée et en Galilée ?

« De la basilique, l'armée de ces malheureux se rendit à l'abri Saint-Joseph où, sous des tentes, le *pain de Saint-Antoine* leur fut servi. On eut soin d'y ajouter, pour la circonstance, une tranche de pâté. Saint Antoine ne fut pas oublié, et l'action de grâces se termina par un *vivat* à ce grand *Ami des pauvres.* »

Le R. P. Lémius avait senti le souffle de la charité passer sur lui. Cette grande scène l'avait si profondément et si délicieusement remué et réjoui, qu'il voulut proposer aux *Amis des pauvres* d'établir l'œuvre à Montmartre. Ceux-ci s'empressèrent d'accepter une proposition qui leur permettait de créer un nouveau centre, et dès le dimanche suivant, on se mit à l'œuvre ; 800 pauvres répondirent à l'appel. Ce chiffre n'a fait qu'augmenter, et de fait le nombre des hommes n'a guère varié qu'entre 1200 et 2500. A la fin du premier trimestre, 25 000 livres de pain avaient été distribuées, ce qui supposait au moins 25 000 présences. Le pain de Saint-Antoine était devenu aussi le pain du Sacré-Cœur.

Sur ces entrefaites, S. Ém. le cardinal archevêque de Paris, voyant, dans ce merveilleux mouvement, un signe des grandes miséricordes de Dieu, annonça son désir de venir présider lui-même la réunion du dimanche 4 novembre. Le R. P. Lémius voulut préparer cette visite par une grande retraite, et il annonça que, pendant huit jours, il prêcherait la mission des pauvres. Le lundi 27 octobre, il prononça son discours d'ouverture.

L'entrain fut merveilleux ; le Sacré Cœur exerçait son irrésistible attrait. Tous les soirs, de 1 500 à 2 000 hommes réunis dans la crypte priaient, chantaient des cantiques

et écoutaient avec avidité la parole de Dieu, qui était nouvelle pour beaucoup.

Le samedi soir, quatorze confesseurs recueillirent les fruits de la mission. Le clergé paroissial de Montmartre, M. le curé en tête, et plusieurs prêtres des environs prêtèrent leur concours.

La nuit qui précéda la communion fut entièrement consacrée à la prière. Tandis qu'une œuvre de jeunesse faisait l'adoration dans la basilique, 500 pauvres réunis dans la crypte, devant le Très Saint-Sacrement exposé, priaient, écoutaient les allocutions réitérées qui leur étaient faites.

Le lendemain, à 8 heures, quand Son Éminence fit son entrée solennelle dans la basilique, 3000 pauvres remplissaient l'immense vaisseau. De toutes ces poitrines sortaient ces beaux cantiques que tous connaissent : *Goûtez, âmes ferventes... Vive Jésus! c'est le cri de mon âme!...* et surtout ce chant enthousiaste sorti du cœur de Mgr de Ségur : *Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie...*

« Je ne sais, disait un journaliste de Paris, quelle atmosphère puissante de grandeur morale et de grâce divine me pénètre au plus profond du cœur ! »

Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Voyez comme ils sont grands les pauvres du bon Dieu.

Après l'Évangile, on vit monter en chaire un frère de saint Antoine, le R. P. Édouard, récollet. C'était une touchante idée que de choisir un pauvre volontaire pour parler de la pauvreté. Son allocution fut vraiment digne d'un fils de saint François : « Mes amis, leur disait-il, Jésus-Christ est votre modèle, votre Maître, votre Père, votre Providence. Je vous félicite de l'avoir cherché et de l'avoir trouvé. En lui seul vous trouverez un cœur qui vous aime. »

Plus de 800 de ces déshérités de la vie se rendirent à la table sainte ; pour plusieurs d'entre eux, c'était le jour d'une première communion. Quand ils s'avancèrent à l'autel, en longues files déguenillées et recueillies, quand ils reçurent le pain des anges devenu la nourriture de leurs âmes, quelle humilité rayonnante dans leur attitude ! Quelles belles larmes sur leurs visages ravagés par la misère ! Quelle richesse de grâces dans cet abîme de pauvreté !

Les uns se frappaient la poitrine nue, faute de chemise ; d'autres, faute de mouchoirs, s'efforçaient de refouler leurs larmes avec leurs poings fermés, ou de les essuyer avec leurs doigts. Vraiment, le divin Rédempteur était aussi présent au milieu d'eux qu'au milieu des malades et des pauvres de Jérusalem. Soixante-dix d'entre eux reçurent le sacrement de confirmation des mains de Son Éminence. Une joie touchante rayonnait sur ces visages flétris par la souffrance.

Puis ce fut l'acte de consécration prononcé, du haut de la chaire, par le R. P. Lémius. Qu'on s'imagine trois mille voix répondant avec force et redisant : « Nous vous adorons, Seigneur Jésus !... Pardon, Seigneur Jésus !... Donnez-nous notre pain quotidien !... Pour la France, Seigneur Jésus !... » Ceux qui ont entendu ces vibrantes acclamations retentir sous les voûtes du Sacré-Cœur ne les oublieront jamais.

Nous reproduisons ici cet acte de consécration, vrai manuel des pauvres ; on ne le lira pas sans émotion.

ACTE DE CONSÉCRATION DES PAUVRES AU SACRÉ CŒUR.

O Jésus, vous avez dit à la bienheureuse Marguerite-Marie : « Les plus misérables seront les mieux reçus de mon divin Cœur. » Voici des milliers de pauvres de Paris qui sont à vos pieds pour vous offrir leurs adorations,

leurs réparations, leurs serments d'amour et de fidélité, ainsi que leurs ardentes supplications.

O Jésus, né dans une misérable crèche pour notre salut, qui avez appelé de pauvres bergers pour vos premiers adorateurs.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui, dans votre fuite en Égypte, avez subi tant d'humiliations et de privations.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui souvent dans votre pauvre maison de Nazareth, avez dû manquer de pain.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui, dans votre vie apostolique, n'avez pas eu une pierre pour reposer la tête.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, qui êtes mort dépouillé, abandonné, insulté, sur la croix.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

O Jésus, le plus pauvre de tous dans le saint tabernacle où vous avez voulu demeurer par tendresse pour nous.

Les pauvres : Nous vous adorons, Seigneur Jésus !

Nous aurions dû vous rendre amour pour amour. Hélas ! nous avons passé notre vie à briser votre Cœur par nos infidélités ; comme l'enfant prodigue, nous sommes réduits à une extrême misère à cause de nos péchés ; mais nous sommes rentrés en nous-mêmes, nous nous sommes levés et nous voici convertis, repentants et vous criant du fond de notre âme.

Tous les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De ne vous avoir pas aimé.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De nos blasphèmes qui ont provoqué votre justice.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De nos attentats contre le saint jour du dimanche, grande cause de nos malheurs.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De nos excès et de nos désordres, qui plongent tant d'hommes dans la misère.

Les pauvres ; Pardon, Seigneur Jésus !

Des convoitises insensées et des haines contre la société.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De l'éloignement de la Sainte Église, notre tendre mère, et de l'abandon de ses commandements.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

De l'oubli, du mépris cruel de votre sacrement d'amour.

Les pauvres : Pardon, Seigneur Jésus !

Vous aurez pitié de nous, ô Cœur sacré de Jésus. Notre fidélité redira notre reconnaissance. Nous voulons aujourd'hui solennellement renouveler, dans cette église du Vœu national, les serments d'amour que nous avons faits au jour de notre première communion.

Tous les pauvres, la main levée : Je renonce à Satan, à ses pompes, à ses œuvres et aux sociétés secrètes, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours.

Et maintenant, entendez nos humbles supplications. Nous avons tant de besoins ! Nous sommes si malheureux ! On nous a dit que vous êtes la puissance et la bonté même. Seigneur, nous avons faim ; donnez-nous notre pain quotidien.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !

Vous êtes le pain descendu du ciel ; notre intelligence a faim de vérité.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !

Notre cœur a faim de justice et d'amour.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !

Vous avez préparé, pour rassasier notre âme, le banquet eucharistique.

Les pauvres : Donnez-nous notre pain quotidien !

Nous n'oublions pas que nous sommes les enfants de la France ; nous l'aimons et nous voulons la sauver, et c'est pourquoi nous vous offrons nos faims et nos soifs.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Nos longues nuits sans abri.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Les désolations de nos familles sans feu et sans pain.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Toutes nos larmes, toutes nos épreuves, toutes nos maladies, toutes nos souffrances.

Les pauvres : Pour la France, Seigneur Jésus !

Avant de finir, nous vous demandons vos abondantes bénédictions : Pour le Souverain Pontife Léon XIII, le Pape des ouvriers et des pauvres.

Les pauvres : Bénissez-le, Seigneur Jésus!

Pour le saint cardinal qui regarde les pauvres comme ses enfants de prédilection.

Les pauvres : Bénissez-le, Seigneur Jésus!

Pour tous nos bienfaiteurs dévoués, tous nos parents et tous nos amis.

Les pauvres : Bénissez-les, Seigneur-Jésus !

Pour tous les pauvres de Paris et de la France.

Les pauvres : Bénissez-les, Seigneur Jésus !

Faites, ô Seigneur Jésus, que tous les pauvres se convertissent. Que ce pèlerinage solennel soit le gage de leur résurrection à la vie chrétienne par l'amour de votre divin Cœur !

Les pauvres : Ainsi soit-il !

A ce moment solennel, des larmes de joie étaient dans tous les yeux, et Mgr Richard n'était pas le dernier à en verser.

Les 3000 mendiants se rendirent ensuite à l'abri Saint-Joseph, où leur fut servie une réfection modeste, qui rappelait les vraies agapes.

Les Amis des pauvres qui avaient aidé les chapelains dans ce travail de la rénovation des âmes avec un dévouement et un désintéressement au-dessus de tout éloge, durent savourer, en ce jour, les plus suaves consolations. C'est à Saint-Julien le Pauvre qu'ils avaient jeté la semence. L'arbre transporté dans la basilique du Vœu national avait pris soudain un développement qui faisait l'admiration de Paris et de la France entière.

En présence des éléments précieux de zèle et de dévouement qui se manifestaient à Montmartre, ils crurent qu'ils pouvaient courir à de nouvelles conquêtes, et en effet, réunirent bientôt 600 à 700 miséreux à Saint-Julien le Pauvre.

Ils laissaient l'œuvre de Montmartre entre les mains des chapelains de la basilique. C'était une lourde charge; mais ceux-ci comptèrent sur la protection de celui qui aime tant les pauvres, les petits, et ils entreprirent résolument l'organisation d'une œuvre dont ils pouvaient entrevoir les immenses résultats pour la régénération de la société.

Après avoir parlé de l'amour des pauvres parmi les fondateurs de l'œuvre du Vœu national, le R. P. Jonquet ajoute :

Et que dire du cardinal Guibert ? L'amour des pauvres fut sa note caractéristique. Il les aima comme sa famille, et trouva toujours son bonheur à faire celui des autres.

Une des plus suaves jouissances du cardinal eût été de distribuer lui-même ses aumônes. Réservé et presque froid ailleurs, il s'épanouissait au milieu de ses pauvres; il savait trouver, pour leur parler, des paroles d'une

douceur infinie qui gagnaient leur cœur pendant que ses mains soulageaient leur détresse.

Son Éminence ne renonça pas sans chagrin à ce charitable ministère. Il fallut qu'une déplaisante expérience vînt lui démontrer l'impossibilité de pratiquer à Paris ce qui n'avait pas présenté d'inconvénients à Viviers, un village, et à Tours, une ville pauvre en indigents.

Lors de la première ordination qu'il fit à Saint-Sulpice, Monseigneur avait trouvé à la porte du séminaire, en se retirant, une dizaine de malheureux, qu'il fit placer en rond, remettant à chacun une pièce blanche avec un mot de touchante compassion. La nouvelle circula vite dans le monde mendiant. A l'ordination suivante, il en vint plus de cent, et si empressés à toucher les pièces blanches, qu'il s'ensuivit quelques bousculades, à telle enseigne que M. l'abbé Boiteux, saisi de l'esprit prophétique à la vue de ce désordre, ne put s'empêcher de murmurer à l'oreille d'un voisin : « Ça tournera mal. » Le cardinal tint bon cependant et ne permit pas qu'on prît aucune mesure pour entraver ces rassemblements qui augmentèrent d'ordination en ordination, jusqu'au jour où il se trouva assiégé au séminaire par toute une armée.

Ils étaient près de mille; ils tenaient le porche, les deux ailes du parterre, la place extérieure jusqu'à la fontaine monumentale. A peine a-t-il commencé la distribution, toutes les mains se tendent à la fois de droite, de gauche, on se précipite vers les pièces blanches. Des poussées formidables se produisent; on entend des plaintes et des cris. Le cardinal, serré de près, n'est plus libre de ses mouvements. Dans ce contact trop intime avec le populaire, la soutane rouge reçoit plus d'un accroc, et du rochet cardinalice il ne reste que des

lambeaux. La prophétie de M. Boiteux s'accomplissait. Heureusement le bon supérieur, cette fois encore, se trouva là. Comme tous les voyants, M. Boiteux avait du coup d'œil. Saisissant l'instant psychologique, il commande au cocher Claude une habile manœuvre, grâce à laquelle Son Éminence fut débloquée. Elle rentre à l'archevêché, sa chère illusion définitivement détruite.

Faire du bien aux malheureux, fut, on peut le dire, une vraie passion pour lui. Ses visites aux vieillards des Petites-Sœurs des Pauvres sont demeurées légendaires.

Faut-il attribuer à sa prédilection marquée pour les pauvres l'incomparable discours qu'il prononça lors de la pose de la première pierre de la basilique du Vœu national? Le vénéré cardinal n'avait-il pas la vision du magnifique mouvement qui devait se produire, quand, sur le sommet de Montmartre, en face de la grande ville, en présence des représentants du peuple et d'une foule immense, il s'écriait : « Bienheureux les pauvres ! » et qu'il commentait dans cette belle langue classique qui fut la sienne, l'évangile des Béatitudes ! N'avait-il pas comme une vision de l'avenir quand il disait : « Désormais, pour qui sait *puiser aux sources du Sauveur*, la souffrance est féconde, elle porte en elle la semence de la vie éternelle, et l'infortune même garde une certaine douceur, parce qu'elle a pour consolateur le cœur d'un Dieu. »

De quelle joie aurait battu le grand cœur du cardinal Guibert s'il avait pu voir les foules déshéritées des biens de la vie et des biens de l'âme « s'approcher du cœur de Dieu, pour retrouver à ce contact la noblesse originelle et sentir de nouveau cette soif de vérité et de justice, que Dieu seul allume, et que seul il peut satisfaire ».

Comme le regretté cardinal Guibert, ses humbles

Frères en religion, les chapelains de la Basilique du Sacré-Cœur, ont pour devise : *Pauperes evangelizantur*. Ils ne pouvaient qu'accepter avec joie la belle mission qui leur était providentiellement offerte. Le fondateur de leur Société, Mgr DE MAZENOD, évêque de Marseille, était désigné par le peuple sous le nom *d'évêque des pauvres*. Lui-même aimait à s'appeler le *serviteur et le prêtre des pauvres*. Et ce n'était pas un vain mot. Il n'était entré dans la carrière ecclésiastique que pour se consacrer à l'évangélisation des malheureux. Devenu prêtre et évêque, il professa la plus grande estime pour ce que Bossuet appelait si bien « l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise », et il brûlait du désir d'associer son apostolat à celui du Sauveur. Dans les constitutions laissées à ses enfants et approuvées par le Saint-Siège, il disait : « La fin de cette petite congrégation est que les prêtres qu'elle rassemble se dévouent spécialement à l'évangélisation des pauvres. »

La maîtresse œuvre des miséreux sans asile devait séduire le cœur et le zèle des enfants de Mgr DE MAZENOD et du cardinal Guibert. Ils n'ont pas voulu manquer à leur mission.

La basilique du Vœu national ne sera pas seulement le sanctuaire des grands et des heureux du siècle. Au frontispice de la basilique, il y a une statue du Maître des riches et des pauvres qui étend les bras comme pour presser les foules sur son cœur. Il est mort pour tous, pour ceux qui souffrent, comme pour ceux qui jouissent. Il voudrait sauver même ceux qui ne le veulent pas, et Il semble dire comme autrefois sur les collines de la Judée : *Misereor super turbam*, J'ai pitié de cette multitude.

Oui, le Cœur du Maître a d'infinis trésors de miséricorde pour tous les malheureux, et quand il voit ses

prêtres se faire les protecteurs affectueux de ceux qui souffrent, il les proclame ses amis, parce qu'ils réalisent ses plus chers désirs.

La basilique du Sacré-Cœur deviendra comme la basilique Vaticane : *une grande ruche de pauvres*.

LA MARCHE DE L'ŒUVRE.

La France entière avait appris, avec une émotion profonde, les merveilles accomplies par le Sacré Cœur. Entre l'insondable misère parisienne et l'inépuisable charité chrétienne, la lutte s'annonçait vive, acharnée.

L'œuvre était bien selon le Cœur de Dieu, car les secours lui venaient providentiellement.

On sait que l'Ordre de Malte, rétabli en France depuis quelques années, fut hospitalier avant d'être militaire. Aujourd'hui dépossédé de sa puissance armée, il a repris dans l'Europe entière son premier rôle, créant partout des hospices, des trains sanitaires, des ambulances, des dispensaires.

En France, les dévouements ne sont liés par aucun engagement; les chevaliers ne sont pas tenus à une règle congréganiste, ils sont honoraires et non à vœux comme dans d'autres pays.

Or, l'Ordre de Malte se proposait d'établir un vestiaire à Montmartre. M. Gaston Chandon de Briailles, trésorier, délégué du comité pour faire une enquête, vint rendre visite au supérieur des chapelains. A ce moment, 1 800 pauvres réunis dans la crypte écoutaient recueillis les leçons du catéchisme. Le R. P. Lémius invita son illustre visiteur à jouir de ce spectacle.

La vue de tant de misère, le pressentiment d'une grande mission à remplir subjuguèrent le cœur du baron Chandon. Le 18 janvier, dans son premier discours

aux pauvres, il rendait ainsi compte des sentiments qu'il avait éprouvés :

« Mes chers amis, dit-il, tout est miracle à Montmartre.

« C'est un miracle que cette basilique qui s'élève, magnifique monument du repentir et de l'amour de la France.

« C'est un miracle que la présence ici de tant de pauvres qui viennent chercher auprès du Sacré Cœur force et courage.

« Ma présence aussi est un miracle... »

L'orateur explique comment il vint un jour à Montmartre, poussé par la Providence.

« Venez, me dit-on, venez voir les préférés du Sacré Cœur.

« Je descendis dans la crypte, je vous vis prier, j'entendis vos chants... Que se passa-t-il en moi ? Je ne sais. Mais vous m'avez conquis et je vous appartiens avec tout mon cœur...

« On m'a demandé de me dévouer à votre rélèvement, me voici...

« A ce relèvement matériel et moral, au nom de Jésus-Christ, au nom de l'Eglise, unis aux chapelains de Montmartre, nous voulons travailler de toutes nos forces. J'en dépose la promesse dans vos cœurs et dans le cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Ce n'était pas une vaine promesse. Ce grand spectacle avait fait jaillir du cœur du baron la flamme qui y brûlait déjà. Non seulement il nous obtint l'appui de l'Ordre de Malte, mais il est devenu le président de l'œuvre des pauvres. Il a donné tout son cœur à l'œuvre, et quand le cœur est donné, la main suit vite, et bien vite aussi l'on donne tout soi-même.

Le premier acte de l'Ordre de Malte fut d'acquérir

une maison sise à l'angle de la rue Lamarck et de la rue du Mont-Cenis, à l'ombre de la basilique du Sacré-Cœur.

Il sera toujours vrai de dire qu'auprès des grands monuments destinés à glorifier Dieu et son amour infini pour l'humanité, s'élèvent comme par enchantement des œuvres admirables, capables de soulager les grandes infortunes. A côté de Notre-Dame de Paris, on voit s'élever splendidement l'Hôtel-Dieu.

La maison choisie était une villa sans développement, simple et gaie, exempte de toute maussaderie officielle.

Le dispensaire nouveau fut placé sous le vocable de saint Jean-Baptiste, patron des chevaliers de Malte, et à qui était dédié le premier hospice de l'Ordre à Jérusalem. La croix blanche à huit pointes décora bientôt les portes et même les meubles de la salle de consultation. Un membre de l'Ordre, M. le comte de Schurchill, fut désigné pour remplir les fonctions de médecin et de chirurgien. Après avoir dépassé l'âge accoutumé des études spéciales, cet entêté du bien s'était résolument, longuement et consciencieusement appliqué à l'étude de la médecine, et il avait subi les épreuves du doctorat, uniquement dans le but de pouvoir se consacrer légalement et officiellement au soin des pauvres. Celui qui, devant un tel dévouement, n'éprouverait pas le frisson de l'enthousiasme, n'aurait pas le sens de la charité. Que l'humilité des chevaliers de Malte nous pardonne ; de tels exemples de dévouement ne doivent pas demeurer sous le boisseau.

Les pauvres apprirent bien vite le chemin de la maison qui s'ouvrait pour eux. Dès le premier jour, M. le comte de Schurchill trouvait devant la porte cinquante clients, c'est-à-dire cinquante éclopés qui attendaient avec impatience, et qui, depuis, n'ont cessé de se renouveler.

Les malades et les blessés pénètrent directement, sans sonner, dans un gracieux jardin, et, de là, dans une salle d'attente, toute proprette, où ils trouvent des sièges. Puis chacun passe à son tour dans la salle de consultation toute blanche et riante. Le docteur y attend le malade, l'examine avec soin et bonne grâce, puis rédige une ordonnance. Dans une autre salle se trouve une Sœur de l'Espérance (1), qui exécute le pansement prescrit ou qui délivre la potion commandée, le tout prestement, aimablement, et, bien entendu, sans aucune rétribution.

L'histoire raconte qu'en d'autres siècles, lorsque les chevaliers de Malte possédaient encore leur île chef-lieu, leur grand maître paraissait chaque jour à midi dans les réfectoires de l'hôpital avec sa suite et que, pour honorer les pauvres, il les servait solennellement de ses mains dans la lourde orfèvrerie aux armes de l'Ordre. Aujourd'hui, les fioles à potion et les services du dispensaire de Montmartre ne sont point cerclés de vermeil, les cuvettes de l'opérateur sont en humble faïence; mais c'est la même inspiration qui dirigea autrefois et qui dirige maintenant les bienfaiteurs des pauvres. La clientèle séculaire des hospitaliers n'a pas changé, et ils rajeunissent la vieille tradition en reprenant leur place dans l'armée active de la charité. Ainsi, avant de *reconnaître* l'Ordre de Malte, comme font les autres États, la France pourra d'abord le *connaître* à ses œuvres.

Dans le même local se trouvent un bureau de placement, un vestiaire et une salle commune où les pauvres peuvent se réunir, lire, écrire, se reposer. Le syndic de l'œuvre, M. Martocq, est tous les jours à leur disposition. Les audiences sont incessantes. Le prêtre, à l'église,

(1) Sainte-Famille de Bordeaux.

entend le récit des misères morales, l'ami écoute ici les gémissements de la misère matérielle. Au syndic se joignent tour à tour les bienfaiteurs de l'œuvre, messagers réconfortants, qui partagent les anxiétés, les luttes, les esclavages de nos pauvres, les injustices dont ils souffrent, les coups qui les frappent. Il n'est pas une de leurs causes qu'ils n'épousent, pas une de leurs misères dont ils ne soient atteints, pas une de leurs espérances qu'ils ne saluent avec joie.

C'est un spectacle touchant et profondément chrétien, de voir l'élite, patentée, contrôlée, des vieilles races, l'ordre aristocratique par excellence, se mettre en contact immédiat et direct avec les plus douloureux besoins et choisir, pour les faire spécialement siens, les malades, c'est-à-dire les plus éprouvés de cette miséreuse armée, qui se recrute dans tout Paris. Dans ces troupes d'affamés, de désemparés, qui montent, plusieurs fois chaque semaine, à l'assaut de la colline du Sacré-Cœur, le dispensaire Saint-Jean distingue et appelle les plus à plaindre, ceux qui souffrent; il les panse, les console, les guérit souvent. Il a droit aux sympathies de tous. Mais des chrétiens nombreux, admirables de dévouement, accouraient pour aider les chapelains et prodiguer leur zèle intelligent. Le développement de l'œuvre appelait une organisation spéciale. Il fut décidé que les apôtres du Sacré-Cœur (3e degré de l'archiconfrérie) qui s'étaient occupés jusqu'à ce jour de l'organisation des pèlerinages et des adorations tant diurnes que nocturnes, s'occuperaient activement de la grande œuvre sociale des pauvres. Un comité se forma sous la présidence de M. le baron Gaston de Briailles, admirablement secondé par son frère, M. Jean Chandon de Briailles, M. Marchand, industriel de Paris, et d'autres généreux chrétiens. Un règlement fut élaboré, soumis à l'approbation du cardi-

nal archevêque de Paris, qui permit de le mettre à l'essai.

Ce règlement est tout un programme. Comme l'encyclique de Léon XIII sur la *Condition des ouvriers*, c'est un baiser du Ciel aux pauvres, c'est l'embrassement pratique des classes extrêmes de la société.

En voici les grandes lignes :

Les *Apôtres du Sacré-Cœur*, confrères du 3e degré de l'archiconfrérie de Montmartre, désirant travailler au salut de la société par le Sacré Cœur, s'engagent à promouvoir toutes les œuvres religieuses et sociales de Montmartre, en particulier l'œuvre des pauvres.

Ils devront travailler avant tout à leur propre perfection chrétienne, et ensuite se dévouer selon leurs loisirs, leurs aptitudes et sous la direction du comité central.

Les apôtres du Sacré-Cœur seront recrutés soit à Paris, soit en province, dans le clergé et parmi les laïques des deux sexes.

Enfin, les pauvres eux-mêmes peuvent faire partie de l'archiconfrérie; ils exercent l'apostolat auprès de leurs camarades. Une réunion spéciale leur est assignée le mardi pour entendre une instruction et recevoir la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Ils sont convoqués à l'adoration soit diurne, soit nocturne, et prennent rang, revêtus du beau manteau de Malte, dans la procession mensuelle du Très Saint-Sacrement.

Tous les vendredis, ils prennent part à l'adoration diurne et se succèdent d'heure en heure, huit par huit.

L'émotion fut grande, le dimanche 28 juillet, quand les fidèles virent, gravissant l'escalier d'honneur conduisant de la crypte à l'église supérieure, vingt-cinq hommes revêtus du manteau de Malte, portant sur la poitrine le Sacré-Cœur brodé sur la croix blanche. Ces moines d'un nouveau genre prirent place dans le chœur et se joigni-

rent ensuite à la procession du Très Saint-Sacrement, précédant immédiatement le clergé.

Si les fidèles furent édifiés, les pauvres furent profondément touchés. Après la cérémonie, on les voyait par groupes dans les rues échangeant leurs impressions joyeuses et émues. Comment! eux, les dédaignés, les repoussés de la société, les voilà au premier rang, à la place d'honneur, dans une cérémonie publique, escortant d'aussi près le divin Sauveur!

Cette cérémonie se renouvelle tous les derniers dimanches du mois pour la plus grande gloire du Sacré Cœur et pour la sanctification de ceux qui y participent.

Un détail qui ne manque pas de charmes : avant la cérémonie, les Amis des pauvres, avec une sorte de coquetterie, coupent les cheveux et font même la barbe à ceux qui en ont besoin.

L'adoration nocturne présentait des difficultés assez considérables : il fallait un dortoir spécial et des lits de camp pour les heures de repos, il fallait une nourriture assez substantielle pour permettre aux chers pauvres de soutenir les fatigues de la veille et des hommes de bonne volonté pour présider aux prières à toutes les heures de la nuit.

La Providence, toujours bonne, pourvut à tout. Un vaste dortoir fut construit, grâce à la générosité du comité du Vœu national. MM. les adorateurs ordinaires se multiplièrent pour guider leurs amis les pauvres, et l'Association des dames du Sacré-Cœur sut s'industrier pour leur préparer une petite réfection. Ces dames, en vraies apôtres du Sacré Cœur, ont donné aux pauvres plus que leur aumône, elles leur ont donné leur temps, le travail de leurs bras, les paroles de leurs lèvres, l'amour de leur cœur. Elles se dépensent avec un zèle au-dessus de tout éloge, tantôt dans les réunions de l'église, tantôt dans

des catéchismes supplémentaires pour ceux qui ne sont pas baptisés ou qui n'ont pas fait leur première communion, tantôt enfin dans la réfection qu'elles préparent le samedi soir à ceux qui doivent veiller devant le Très Saint-Sacrement. Leur ingénieuse charité sait parfois ajouter à la soupe traditionnelle quelques autres mets bien simples, mais plus fortifiants et arrosés d'un verre de vin. Comme elles sont heureuses alors! Elles se constituent les servantes des pauvres, justement fières de ce beau titre. On en voit même qui mènent avec elles leurs enfants, afin de les former à aimer Jésus-Christ dans les pauvres.

Que cette adoration est touchante, pleine de consolation pour le Sacré Cœur de Jésus, riche d'espérance pour notre cher pays !

Nul n'en peut être témoin sans que les larmes lui viennent aux yeux.

Voici le programme de ces nuits d'adoration :

Tous les samedis soirs, une quarantaine de pauvres gravissent la montagne. Ils font toilette, toilette de l'âme. Nul n'est admis à ce privilège, désiré par beaucoup, s'il n'est reconnu avoir au cœur des sentiments chrétiens, sérieusement éprouvés.

Ils se confessent, afin d'avoir sous leurs haillons un cœur bien purifié, digne de veiller près du Roi très saint et de pouvoir, le lendemain, terminer leur garde nocturne en s'unissant à Celui qu'ils reconnaissent comme leur consolation et leur espoir.

Vers 9 heures, les chers pauvres prennent ensemble un frugal repas qui leur est servi au nom du Sacré-Cœur et grâce aux offrandes du *Pain de saint Antoine.*

A 10 heures, tandis que d'autres fidèles continuent leurs adorations dans la basilique, les pauvres se rendent dans la crypte et Notre-Seigneur paraît au milieu d'eux.

L'adoration commence, elle se poursuit d'heure en heure jusqu'au matin.

Que se passe-t-il pendant ces nuits entre Jésus, le pauvre de Bethléem et du Calvaire, et ces miséreux agenouillés à ses pieds? Qui pourra le dire? O Cœur de Jésus! qui avez tant aimé les privés des biens de ce monde, quels flots de tendresse vous devez répandre sur vos meilleurs amis! Vous devez vous ressouvenir avec allégresse de vos premiers adorateurs, les pauvres bergers de la grotte, et vous faites entendre des paroles fortifiantes à l'oreille de ces humbles priants! Oui, car leur front rayonne d'une douce joie, et sur votre adorable poitrine ils oublient leur misère.

Dans le temple national, les pauvres prient pour la France. Ils offrent comme rançon, non pas des richesses matérielles, mais des souffrances, des larmes, des faims supportées, des nuits passées sans asile, les rebuts essuyés et cet avenir effroyable qui leur est réservé si la charité ne vient à leur secours. Ils cimentent de leurs angoisses ces pierres du monument national qui crie vers le ciel : « Pardon, salut! »

Sous la forte impulsion de la nouvelle organisation, les réunions du jeudi et du dimanche sont devenues plus nombreuses que jamais. Nous avons pu compter jusqu'à 2800 malheureux venant chercher à Montmartre le double pain matériel et spirituel.

Tous les dimanches, ils assistent à la sainte messe, dans la crypte, prient, chantent, écoutent une instruction.

Le jeudi, même affluence; et ce n'est pas sans émotion qu'on voit ces milliers d'hommes qui, semblables à des petits enfants, écoutent l'explication du catéchisme, apprennent les demandes et les réponses, permettent qu'on les interroge pour qu'ils soient bien sûrs qu'ils

ont compris, demandent eux-mêmes des explications.

Presque toujours, les apôtres se font les collaborateurs des prêtres et trouvent dans leur propre cœur, pour gagner les pauvres, d'irrésistibles allocutions.

Chaque malheureux reçoit à la sortie une livre de pain. Telle est l'œuvre des Pauvres de Montmartre.

Les résultats? Nous les dirons dans un prochain article.

Ce ne fut pas une petite surprise pour Paris et pour la France, pour les catholiques eux-mêmes, que l'éclosion au grand jour de cette institution de charité, dont on ignorait même l'existence, et qui s'est révélée tout à coup par une des plus admirables et des plus touchantes manifestations de foi que notre temps ait vues.

E. Jonquet.

V

L'ESPRIT ET LES VERTUS DE Mgr DE MAZENOD.

Nous avons déjà publié la belle lettre dont Mgr l'évêque de Fréjus, ajoutant à tant d'autres un nouveau titre à la reconnaissance des Oblats, avait bien voulu honorer cet ouvrage. Nous sommes heureux de joindre à cette approbation les lettres suivantes :

LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE A L'AUTEUR.

Marseille, le 14 juin 1895.

Cher monsieur le Supérieur,

Je viens de recevoir le beau volume où votre piété filiale fait revivre *l'Esprit et les Vertus* de notre grand évêque de Marseille, Mgr Eugène de Mazenod.

J'attendais avec une certaine impatience ce livre depuis que vous aviez bien voulu me l'annoncer. Aussi me

suis-je empressé de le lire, et mon premier soin est de vous adresser mes remerciements et mes sincères félicitations.

Autrefois, les hagiographes ne manquaient jamais de consacrer un livre entier aux vertus du saint personnage dont ils racontaient la vie. Ils pensaient avec raison que le lecteur, comme entraîné et absorbé par la suite de faits souvent intéressants, ne savait pas suffisamment y discerner les vertus surnaturelles qui les avaient inspirés, et qu'il était fort utile de lui retracer ces vertus à part dans leur ensemble et dans un ordre logique.

Les biographes de Mgr DE MAZENOD n'ont pas eu recours à cette méthode qui appartient déjà à un autre âge et qu'on peut regretter de voir disparaître, car c'était un moyen de faire sortir de la vie d'un saint personnage un enseignement saisissant, et qui laissait dans l'esprit des traces profondes et durables.

Vous avez voulu remplir cette lacune de vos devanciers. Vous avez parfaitement réussi. Votre cadre est fort bien ordonné et il est surtout très complet, grâce à de précieux renseignements, particulièrement au *journal intime* où le saint prélat, à la nature vive et ardente, a mis son cœur tout entier.

Votre ouvrage sera bien accueilli au milieu de nous, où le grand restaurateur du diocèse vit toujours dans ses institutions, dans ses œuvres et dans les sages règlements de la discipline ecclésiastique.

Et, si l'on était tenté d'oublier sa mémoire, *les pierres elles-mêmes crieraient :* Nous avons sous les yeux de nombreux édifices sacrés qui proclament bien haut son amour de Dieu et son zèle des âmes.

Je suis heureux de voir paraître votre livre au moment où le sépulcre de Mgr DE MAZENOD va sortir du silence de

la vieille Major, pour aller prendre, dans la crypte funéraire qui s'achève, la place qu'avait choisie lui-même notre illustre évêque.

Veuillez agréer, cher monsieur le Supérieur, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† Louis,
Évêque de Marseille.

LETTRE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE BAYONNE.

Bayonne, le 27 juin 1895.

Très révérend Père,

Le pieux livre que vous venez d'écrire sur *l'Esprit et les Vertus* du grand évêque de Marseille, Mgr Eugène de Mazenod, est de nature, et par sa valeur littéraire et par les récits qui y sont faits, à intéresser tous les lecteurs.

Mais les fils de l'évêque, je veux dire ceux qui ont été ordonnés de ses mains, et je suis de ce nombre, vous seront tout spécialement reconnaissants de leur avoir ouvert l'intimité d'une telle vie.

Je n'ai pas oublié cette majesté d'allure, notamment pendant les cérémonies, qui nous le faisait respecter, non plus cette bonté d'accueil pour les plus humbles qui nous le faisait aimer ; mais votre livre le ressuscite par le cœur, soyez-en béni.

Pendant sa vie, Mgr de Mazenod a toujours été un modèle de perfection sacerdotale et épiscopale. Vos pages maintiennent ce modèle sous nos yeux ; elles vont m'être d'un grand profit.

Ordonné prêtre par Mgr de Mazenod, j'ai fait mon grand séminaire sous la direction du R. P. Fabre et étais le fils spirituel du toujours excellent P. Rey ; c'est vous dire ce que je dois aux Oblats et combien votre ouvrage m'est cher.

Veuillez agréer, très révérend Père, l'assurance de mes reconnaissants et dévoués sentiments en Notre-Seigneur.

† François,
Évêque de Bayonne.

LETTRE DE S. EM. LE CARDINAL BOURRET.

Rodez, le 7 août 1895.

Mon cher Père,

Vous avez bien voulu m'envoyer *l'Esprit et les Vertus de Monseigneur Eugène de Mazenod*, votre vénéré Fondateur. La lecture de ce livre substantiel et plein d'édification m'a d'autant plus ému et réjoui l'âme, que je compte parmi les bonheurs de ma vie celui d'avoir connu d'assez près le saint évêque, dont vous faites ressortir, en fils dévoué sans doute, mais en historien véridique aussi, les grandes qualités et le caractère à la fois si ferme, si humble et si élevé. C'est un livre de famille dont votre Congrégation retirera les premiers fruits ; mais ce n'est pas votre Société seule qui bénéficiera de cette lecture et des nobles exemples que vous proposez à l'imitation de tous ; et ceux qui auront la bonne fortune d'avoir ce volume sous les yeux, vous remercieront de l'avoir écrit, comme je le fais moi-même en vous assurant de tous mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

† Ernest, cardinal Bourret,
Évêque de Rodez.

LETTRE DE Mgr PERRAUD, ÉVÊQUE D'AUTUN AU R. P. BAFFIER.

Autun, le 28 août 1895.

Mon révérend Père,

Je lis avec un intérêt extrême (je voudrais pouvoir ajouter : avec un réel profit) le livre que vous venez de publier sur *l'Esprit et les Vertus de Monseigneur de Mazenod*, évêque de Marseille et fondateur de votre Congrégation.

Vous avez rendu par là un très grand service, d'abord à tous les membres de votre famille religieuse, qui trouvent là un précieux héritage, un très riche trésor d'enseignements et d'exemples ; puis encore aux évêques et aux prêtres qui auront le bonheur de lire ces pages substantielles et bienfaisantes, où toutes les vertus essentielles du sacerdoce sont mises en relief et démontrées praticables, puisque le vénérable évêque et religieux dont vous faites connaître l'âme les a pratiquées en un si haut degré, pendant le cours d'une longue existence.

Après vous avoir lu, j'apprécie davantage le bonheur que j'ai eu de passer deux jours auprès de Mgr de Mazenod au temps de ma jeunesse sacerdotale. J'accompagnais à Rome mon très digne Supérieur de l'Oratoire, le P. Pététot. Nous devions aller nous embarquer à Marseille pour nous rendre d'abord à Gênes, puis à Livourne, enfin à Civita-Vecchia et à Rome. Le P. Pététot voulait entretenir Mgr de Mazenod de son saint prédécesseur Mgr Jean-Baptiste Gault, de l'Oratoire, qui a été déclaré Vénérable l'année dernière. Nous restâmes deux jours à l'évêché de Marseille, où nous reçûmes la plus cordiale hospitalité.

Depuis cette rapide visite, je n'ai plus jamais revu Mgr de Mazenod. Mais votre livre m'initie à tous les mystères de grâce dont son âme était toute pénétrée, et je m'associe à la vive reconnaissance que vos Frères les Oblats de Marie Immaculée ne manquent pas de vous témoigner pour cet excellent travail.

Vous voulez bien me rappeler que c'est moi qui vous ai imposé les mains et ordonné prêtre pour l'éternité. Je bénis Dieu du fécond usage que vous faites de ce don inénarrable du sacerdoce, et me dis

Votre très cordialement dévoué en Notre-Seigneur.

† Adolphe-Louis,
Evêque d'Autun.

NOUVELLES DIVERSES

Voyage du très Révérend Père Général dans l'Ouest. — Durant la dernière quinzaine de septembre et les premiers jours d'octobre, le très révérend Père Général a visité nos communautés de l'ouest de la France. Il était accompagné de son secrétaire et, pour la première étape, de Paris à Pontmain, par le R. P. Lémius, Jean-Baptiste, supérieur de la maison de Montmartre. Les voyageurs suivaient la ligne de Granville, qui se déroule à travers les pommiers de la Normandie. « Pour dire qu'il y avait des pommes... », les arbres en étaient chargés et ployaient sous le poids. A quelque distance, on aurait dit des buissons d'aubépines couverts d'une infinité de baies rouges. A mesure qu'on approchait de la Bretagne, les pommiers faisaient place aux bocages : haies et prairies, grands arbres ombreux, clairs ruisseaux. La plaine, d'ailleurs, était assez monotone, à part le paysage pittoresque de Mortain : après avoir contourné la petite ville, on l'apercevait qui s'élevait sur un plateau, de l'autre côté d'une vallée profonde et boisée. Le pays de Pontmain, tout vallonné, nous apparut couvert d'ombrages et de fraîcheur, arrosé par des sources nombreuses et de petits cours d'eau vivants et limpides. Tout, d'ailleurs, est sympathique à Pontmain ; l'accueil, d'abord ; le souvenir de la Vierge qui apparaît au milieu des étoiles ; la basilique, si heureusement complétée par les deux tours de granit, véritables chefs-d'œuvre d'élégance et de force ; les constructions neuves qui forment un ensemble imposant et que va couronner l'inauguration d'un sys-

tème d'élévation des eaux et d'éclairage électrique. Il manquait alors la vie que les junioristes avaient emportée avec eux après le désastre de l'incendie. Mais le nid était rebâti ou à peu près, et l'on allait faire signe aux oiseaux de revenir. Les Pères étaient momentanément installés, à l'étroit, il est vrai, dans le presbytère de la paroisse. Le très Révérend Père Général arrivait le jeudi 19; le samedi, plusieurs curés des environs acceptaient l'invitation du R. P. Rey et s'asseyaient à la table de la communauté. Le lendemain dimanche avait lieu la fête de famille. Au R. P. Rey, qui offrait ses remerciements avec le cœur qu'on lui connaît, le chef de la famille répondait avec affection et lui reprochait aimablement de n'avoir pas laissé célébrer des noces d'or religieuses, que tout le monde s'apprêtait à fêter. « C'est, dit le P. Général, c'est un crime de lèse-congrégation. »

Le lendemain, lundi 23 septembre, le très Révérend Père Général prenait, avec son secrétaire, la route de Rennes et donnait vingt-quatre heures à la communauté de l'Espérance. En l'absence de l'archevêque, les visites furent simplifiées et, bien que la Mère Conception et ses filles eussent voulu retenir plus longtemps « le bon Père », il se dirigeait vers Laval dès le mardi matin 24. La Mère Madeleine avait tenu à bien faire les choses et avait invité, pour le jour suivant, les principaux dignitaires du diocèse. Ces messieurs voulurent bien s'asseoir à la table de l'Espérance. Ils avaient à leur tête M. Charretier, vicaire capitulaire, le seul présent à Laval ce jour-là. On comptait encore parmi les invités, M. l'archiprêtre de la cathédrale, qui rappela le souvenir d'une mission donnée jadis dans son pays par le R. P. Soullier, M. le chancelier de l'évêché, M. le supérieur du grand séminaire, et de vénérables chanoines. A la fin du repas, M. le vicaire

capitulaire rappela, en quelques paroles aimables, les liens qui unissent la Congrégation au diocèse de Laval par la communauté de Pontmain et les quatre communautés de l'Espérance, non moins que par des vocations nombreuses. Notons ici que M. le chanoine Grandin, ne pouvant d'ailleurs assister à ce dîner, avait été le commensal intime de la première heure. Le soir de ce jour, les Congréganistes de la Sainte-Famille voulurent avoir, elles aussi, leur petite fête. Elles chantèrent une cantate composée par M. le chancelier de l'évêché, et l'une des anciennes, dans un compliment bien tourné, évoqua les premières origines de l'œuvre auxquelles avait présidé le R. P. Soullier. Après une scène comique exécutée avec entrain et naturel, distribution d'images et de dragées et illumination du jardin. Le lendemain, jeudi 25, courte visite aux Sœurs et à la Congrégation de Mayenne, et, le soir même, retour à Laval et départ pour Château-Gontier. La mère Madeleine accompagnait de droit le « bon Père ».

Joli pays que Château-Gontier, avec la Mayenne qui traverse la ville, et, avant d'aller courir entre des rives ombragées, à travers la plaine voisine, vient baigner le pied du coteau où serpente cette pittoresque promenade du *Bout du monde*. La maison de l'Espérance est à côté de ce paysage. Elle est toute neuve, peuplée par un essaim de junioristines, par une Congrégation florissante et dirigée par la Mère Agnès. Le clergé de la ville, M. l'archiprêtre de Saint-Jean et M. le curé de Saint-Remi en tête, entoure de sa sympathie absolue cette œuvre unique à Château-Gontier, et populaire. Le lendemain de l'arrivée du « bon Père », la première fête fut pour les enfants du juniorat. Après une cantate de M. l'archiprêtre de Saint-Jean, elles dirent leur compliment filial et parlèrent tout naturellement de petites

fleurs et de petits oiseaux. Le Supérieur général se présentait ensuite chez M. l'archiprêtre et visitait le presbytère, tout récemment encore hôtel de la sous-préfecture, et qui est bien par son jardin, la perspective de ses terrasses sur la ville et sur la plaine qu'arrose la Mayenne, enfin par le voisinage du Bout du monde, l'un des plus beaux presbytères de France. A midi, MM. les curés, un vénérable chanoine et M. l'abbé Chauvin, directeur du grand séminaire de Laval, prenaient place autour du T. R. P. Général. Le soir, après le souper, la Congrégation donnait une séance littéraire et récréative. Après un compliment sous forme de gracieuse pastorale et une adresse lue par une ancienne congréganiste, une petite fille nous parle à ravir de son grand-papa et nous contemplons ensuite l'apothéose de Jeanne d'Arc. Il y avait de la noblesse dans la poésie, de la richesse et de la grâce dans les costumes, de la dignité dans l'action et, dans le débit, l'intelligence des grandes pensées du poète. Mais le *clou* de la soirée, comme on dit aujourd'hui, fut la retraite aux flambeaux dans le jardin, avec illuminations et feux d'artifice. L'un de MM. les vicaires avait préparé des fusées qui s'élevaient comme des étoiles filantes et s'éteignaient dans l'air. Et le bel entrain de la retraite ! Le tempérament de Château-Gontier sent son Anjou, comme celui de l'Anjou sent sa Provence. Pendant que le cortège défilait, on chantait sur l'air de *Gai! gai! voici la fête!* des vers pas mal tournés du tout, qui expliquaient les symboles de la retraite aux flambeaux. On s'arrêta finalement devant la grotte de Lourdes, brillamment éclairée, et l'on termina la soirée par un cantique à Marie, et par un distribution de dragées, bien entendu. Le lendemain, samedi 28, départ avec la Mère Madeleine et la Mère Agnès pour la communauté de l'Espérance de Craon, dont la vénérable Mère Nativité fait les honneurs. La

Mère Emmanuel, supérieure de l'Espérance d'Angers et le R. P. Pichon y viennent à la rencontre du Supérieur général et l'accompagnent le soir même vers la capitale de l'Anjou. Le chef de la famille descend au noviciat, où le maître des novices, le R. P. Abhervé, lui présente de vingt à vingt-cinq scolastiques. Le lendemain dimanche, ils tiennent à saluer le T. R. P. Général dans la grande et belle salle de communauté. L'un d'eux, le R. P. Thureau, prend la parole au nom de tous.

Très révérend et bien-aimé Père,

Permettez-nous de vous dire tout d'abord combien votre visite au noviciat d'Angers était attendue et vivement désirée.

Attendue, car une bouche autorisée nous a redit souvent l'intérêt que Votre Paternité a bien voulu porter dès le premier jour à cette fondation récente qui vous en rappelle une autre à laquelle vous avez consacré toutes les ressources de votre zèle, il y a de cela trente-cinq années.

Désirée, à cause des encouragements que vous venez apporter à nos débuts dans la vie religieuse ; à cause aussi de la joie dont votre présence vénérée remplit nos cœurs de vrais fils.

Oui, très révérend et bien-aimé Père, nous pouvons l'affirmer en toute simplicité et en toute sincérité, nulle part ailleurs, vous ne comptez de fils plus soumis et plus respectueusement dévoués. De notre dévouement, nous ne pouvons vous donner pour l'heure que la preuve dont parle l'Écriture : *In opere et sermone, et omni patientia honora Patrem tuum.*

In opere. — En attendant le ministère des œuvres auxquelles vous nous enverrez travailler un jour, nous voulons vous honorer déjà, bien-aimé Père, en travail-

lant de tout notre pouvoir à la grande œuvre du noviciat, en nous efforçant d'être de bons novices pour devenir plus tard de saints religieux.

In sermone. — Si notre parole ne peut encore aller évangéliser les pauvres, elle peut, au pied des autels, s'adresser à Notre-Seigneur, à la Très Sainte Vierge, et là devenir prière fervente faite à toutes vos intentions, et Dieu connaît la ferveur qui l'anime, cette prière !

In omni patientia. — Nous voulons vous honorer enfin par notre régularité totale ; je ne crois pas faire trop grande injure au sens en traduisant ici l'effet par la cause. Sur ce point, nous gardons le silence, laissant la parole à notre R. P. Maître ; mais avant de parler de nous, qu'il veuille bien nous permettre de dire un mot de lui, mot de profonde et religieuse reconnaissance pour le zèle éclairé qu'il dépense à notre formation religieuse, sans compter avec les fatigues, les préoccupations et les travaux de toutes sortes.

Nous croyons répondre à votre désir, bien-aimé Père, en promettant devant vous la docilité la plus absolue à ses conseils et à ses exemples ; car il est maître : *doctrina et exemplo*, selon la définition parfaite qu'en donne un philosophe.

Ah ! les bons exemples ; ils se multiplient autour de nous ! La vie des vénérables missionnaires que nous avons sous les yeux, dans cette maison, est pour nous une prédication constante ; et pour distinguer les religieux des novices dans l'observation de la même règle, nous n'avons que cette double différence : les mérites acquis dans les travaux apostoliques et la piété plus grande.

Et avant de finir, malgré les épreuves qui contristent votre cœur de Supérieur et de Père, nous vous demandons de tourner vos regards vers l'horizon des saintes espérances.

Au moment où les sectaires s'apprêtent à faire peser sur les congrégations religieuses l'injuste et lourd fardeau d'un impôt d'exception, vous voyez la vôtre, bien-aimé Père, augmentée à la fois, et d'une nouvelle province allemande et d'un nouveau noviciat français. Ce sont là comme deux arsenaux où les soldats du Christ dont vous êtes le général préparent leurs armes avant d'entrer en lice contre les ennemis de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Église.

Nous voulons répondre dans la mesure de nos forces aux espérances si légitimes que vous pouvez concevoir de telles œuvres. Pour cela, nous vous offrons notre bonne volonté du moins ; nous comptons sur la promesse du Saint-Esprit : *Benedictio Patris firmat domos filiorum.*

Votre bénédiction, bien-aimé Père, sera le meilleur gage de l'heureux avenir et de la stabilité du noviciat d'Angers. Nous ne manquerons pas de répondre à cette bénédiction par nos prières, afin que le bon Dieu vous conserve à notre vénération et à notre amour.

Ad permultos annos!

Le T. R. P. Général répond et rappelle d'abord les souvenirs de la fondation d'Angers. Il rend hommage aux missionnaires qui lui ont succédé et qui ont su donner à cette œuvre de si beaux développements. Il paye un juste tribut d'éloges à la mémoire du regretté P. Roux. Le noviciat, aux yeux du très révérend Père, est le couronnement de la communauté. Sa situation, aux portes de la Bretagne, permet de concevoir de grandes espérances, et ses débuts en sont, en effet, le gage. Autant de puissants motifs de régularité et de ferveur pour les novices qui doivent établir les traditions de cette maison, des traditions dignes des premiers jours de notre famille religieuse.

Dans l'après-midi, le T. R. P. Général, accompagné de son secrétaire et du R. P. Pichon, se rendait à l'Espérance et faisait ses visites. Il se présenta d'abord à l'évêché, et, malgré une consigne sévère, Mgr Matthieu voulut bien le recevoir. A la fin de l'entretien, Monseigneur rappela le souvenir de plusieurs Oblats que Sa Grandeur connaît, plus particulièrement le R. P. Duvic, son parent, *son ami* Bénédic, le R. P. Lamblin. Le T. R. P. Général fut ensuite reçu par un ami des anciens jours, Mgr Chesneau, et par M. le recteur des facultés catholiques de l'Ouest. Mgr Pasquier fit aimablement les honneurs de son salon, qui est un véritable musée, et de sa terrasse, d'où l'on jouit d'une perspective superbe, vraisemblablement la plus belle d'Angers. Après la visite, il adressait au secrétaire particulier des photographies de deux belles œuvres d'art qui avaient frappé les visiteurs. Mgr Pessard, Mgr Maricourt et M. Baudriller, vicaire général, étaient absents. Le lendemain matin, dans la nuit, arrivait à Angers le R. P. Augier, Cassien, visiteur des Missions d'Afrique. Il prenait, quelques heures plus tard, le chemin de Bordeaux. Les Missionnaires d'Angers dînaient, ce jour-là, à l'Espérance, avec le Supérieur général, qui célébrait, le lendemain, la sainte messe dans la gracieuse chapelle des Sœurs. Le mardi soir, 1er octobre, il se dirigeait vers Nantes avec la Mère Emmanuel et le R. P. Pichon. La communauté de l'Espérance, de Nantes, clôturait, le lendemain, sa retraite annuelle, prêchée par le R. P. Chatel. Le Directeur général célébra la messe de communauté. L'un des vicaires généraux, supérieur ecclésiastique de la communauté, assistait au chœur, revêtu de ses insignes. A midi, des membres éminents du clergé nantais répondaient à l'invitation de la Mère Sainte-Marcienne. Elle procurait, le lendemain, la visite du « bon Père »

aux Sœurs de Pornichet. C'est, paraît-il, l'excursion habituelle du prédicateur de la retraite, duquel ne se sépara point, pour la circonstance, le R. P. Pichon, son ancien compagnon d'armes à Notre-Dame de l'Osier. C'était le moment des grandes marées, le vent soufflait avec violence sur l'Océan; le R. P. Chatel, qui n'avait pas revu depuis longtemps les côtes de sa Bretagne, se régala de promenades joyeuses sur le sable mouillé de la grève et parmi les goémons. Avant de partir, le Supérieur général, accompagné de son secrétaire, alla rendre visite à Mgr Laborde, évêque de Nantes, à la villa diocésaine de la Baule. L'accueil fut plein de cordialité. Le très révérend Père consacrait la journée du lendemain vendredi, 4 octobre, à des visites et à la communauté de Nantes, et le samedi, 5 octobre, il était de retour à la maison générale.

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL PRÉFET DE LA PROPAGANDE AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL.

« Reverendissime Pater,

« Gratulationes et vota quæ nomine istius Societatis cui præes nuper mihi detulisti quum quinquagesimum explerem annum ab inito sacerdotio, acceptissima habui, ceu testimonium vestræ in me benevolentiæ atque observantiæ. Vicissim ego omni quo par est studio benemerentem Societatem vestram prosequor, cujus tot ac præclara merita erga catholicas Missionnes extant, Deumque ex animo precor ut peculiari vobis tutela adsit ad incrementum et prosperitatem.

« Tuus,

« Reverendissime Pater,

« Addictissimus servus,

« M. Card. Ledochowski. »

« Très révérend Père,

« Les félicitations et les vœux que vous m'avez adressés au nom de la Congrégation, dont vous êtes le chef, m'ont été très agréables, et je les ai reçus comme le témoignage de votre affection et de votre dévouement. De mon côté, je porte le plus grand intérêt à votre si méritante Société, dont les services sont si nombreux et si éclatants pour les Missions catholiques. Je prie Dieu de tout cœur afin qu'il vous assiste d'une protection spéciale pour le développement et la prospérité de vos œuvres.

« Très Révérend Père,

« Votre très dévoué serviteur,

« M. Card. Ledochowski. »

— Nous lisons dans la *Semaine religieuse d'Autun* au sujet des deux retraites pastorales prêchées par le R. P. Lémius, supérieur de la basilique du Vœu national, à Montmartre :

« A l'heure où paraîtront ces lignes, les deux retraites pastorales auront pris fin. Environ trois cent cinquante prêtres y ont assisté. Malgré la chaleur sénégalienne que nous avons subie pendant ces quinze jours, l'esprit de prière et de recueillement n'a cessé de régner dans l'âme des généreux retraitants. Monseigneur, assisté de ses vicaires généraux, a présidé chacun des exercices.

« Depuis le premier jour jusqu'au dernier, le R. P. Lémius s'est montré à la hauteur de sa délicate mission. La science et la doctrine sont fécondées sur ses lèvres par un amour ardent pour le Sacré Cœur de Jésus. Ses auditeurs étant des prêtres particulièrement aimés de ce divin Cœur, le prédicateur se sentait à l'aise, il pouvait ouvrir à son auditoire toute son âme si dévouée au culte du Sacré Cœur. Supérieur de Montmartre et gardien du

célèbre monument élevé par tous les Français au Cœur de Jésus, le R. P. Lémius voudrait voir tous les fidèles et spécialement les prêtres embrasés du feu qui dévore son âme. Chacun des retraitants a été heureux d'entendre le vénéré prédicateur au cœur ardent et à l'âme apostolique. »

Mgr Perraud avait choisi, comme livre de lecture au réfectoire, le livre du R. P. Baffie : *l'Esprit et les Vertus de Mgr de Mazenod*. La vénérable assistance en a été vivement impressionnée.

— La fondation de Freemantle, au diocèse de Perth (Australie), se développe d'une manière consolante. Un meeting pour la construction d'une église a donné d'excellents résultats et les meilleures espérances. Le provincial d'Angleterre, le R. P. Gaughren, fondateur de cette communauté, est rentré en Angleterre, après avoir installé le premier Supérieur, le R. P. Ryan, et après avoir confié, sur la demande de Monseigneur, aux RR. PP. Nicoll et Brady, de la maison de Dublin, le soin d'évangéliser par des missions le diocèse de Perth.

— École industrielle catholique de Qu'Appelle. — En août dernier, une exposition scolaire s'est tenue à Regina (Nord-Ouest américain). Enfants blancs et sauvages concouraient. Les petits Indiens de l'école catholique de Qu'Appelle y ont remporté : 1° huit prix, dont six premiers prix, en compétition avec tous les blancs ; 2° un prix décerné à la *meilleure école industrielle sauvage ;* un autre prix décerné à la *meilleure fanfare sauvage* — prix donné par le gouverneur général du Canada ; 3° huit prix pour les fruits du jardin.

« C'était la première fois que notre école, écrit son directeur, le R. P. Hugonnard, allait être comparée avec

les autres, en présence du gouverneur général, de deux ministres, de plus de dix mille — 10000 — spectateurs et de 2000 sauvages. J'étais bien loin de m'attendre à un tel succès. J'en bénis d'autant plus le bon Dieu qu'il y a moins du nôtre et que de fait le tout est pour sa gloire. Les protestants ne pourront plus dire que nous enseignons à nos élèves plus de signes de croix qu'autre chose. »

Les journaux du pays ont souligné le succès de nos missionnaires, et un correspondant protestant d'une feuille protestante conclut un article très élogieux en ces termes : « Je suis assuré que si le public connaissait mieux l'œuvre importante d'enseigner à tant de jeunes Indiens à être utiles à la société, loyaux envers leur pays, fidèles à leur Dieu, on reconnaîtrait que les secours fournis aux écoles indiennes sont sagement dépensés. Le R. P. Hugonnabd et ses auxiliaires méritent des éloges bien gagnés par leur patience et leur persévérance infatigables — lesquelles ont déjà assuré un succès si marqué. » — « Aucune institution n'a concouru au succès de l'exposition, dit le même journal, comme l'école industrielle de Qu'Appelle. »

— Afrique. — Sur l'invitation de Son Eminence le cardinal préfet de la Propagande, les vicaires et préfets apostoliques de l'Afrique du Sud se réuniront à Cape-Town, le 3 décembre prochain, pour traiter des intérêts de l'Église dans ces vastes contrées où, depuis quelques années surtout, l'Évangile fait de si consolants progrès. Notre Congrégation sera représentée dans cette réunion par Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal ; Mgr Gaughran, vicaire apostolique de l'État libre d'Orange ; le R. P. Shoch, préfet apostolique du Transvaal, et le R. P. Baudry, vicaire des Missions du Basutoland.

— Ceylan. — Depuis plus de deux ans, la Sacrée Congrégation de la Propagande avait décrété l'érection de deux nouveaux diocèses dans l'île de Ceylan, avec Galle et Trincomalie pour sièges épiscopaux. Ce décret vient enfin d'être mis à exécution. L'île est divisée en cinq diocèses : Colombo et Jaffna restent sous la direction des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, Kandy sous celle des religieux Sylvestrins, Galle et Trincomalie, unis provisoirement sous une même juridiction, sont confiés aux révérends pères Jésuites. Les nouveaux missionnaires, ayant à leur tête Mgr Van Reeth, sont arrivés le 23 octobre.

Jubilé de profession de la mère Céleste et vingt-cinquième anniversaire de la fondation des Sœurs natives a Vennapurai. — Sous la direction du missionnaire, le R. P. Farbos, et avec le concours habituel des Sœurs de la Sainte-Famille, cette double fête a été célébrée, le 10 septembre, à Vennapurai, avec autant d'éclat que possible. Cinquante sœurs indigènes venues de différents côtés « formaient, écrit le R. P. Farbos, une splendide couronne à celle qu'on peut appeler à bon droit leur fondatrice. Cette belle communauté occupait pour la circonstance le milieu de l'église. Le moment de la sainte communion offrit un spectacle ravissant qui dut être contemplé avec délices par les anges. Pour moi qui chantais cette messe jubilaire, je maîtrisais avec peine mon émotion à la vue de tous ces cœurs refaisant avec joie à Dieu le sacrifice du monde, pour se dévouer plus que jamais au bien des âmes. » Cinq Pères étaient présents, l'assistance était très nombreuse et aucun des chefs d'église, « mon vieux Muppu en tête », ne manquait à la cérémonie. Après la messe, « mon vieux Muppu m'arrive : « Père, les gens sont prêts, allons offrir nos respects à la

« Mère supérieure. » Une adresse de reconnaissance, une coupe contenant une généreuse offrande de la part des chrétiens sont présentés à la vénérable jubilaire. A l'école, un trône a été élevé ; de toutes les écoles voisines, dirigées par les sœurs, les enfants sont accourues. Chaque groupe a son adresse et son morceau de musique, exécuté toujours avec cœur et entrain. « Il est midi, les « enfants se dispersent dans le jardin, qui jouant, qui « avalant biscuits et bonbons, qui frappant le tambour « du pays. Quel tapage ! Imaginez environ cinq cents « enfants réunis pour jouer. »

Après le repas des missionnaires, au café, en présence des Sœurs européennes, le R. P. Farbos prit la parole. « Je me lève, écrit-il, et commence : « Ma révérende Mère, » — « Mon révérend père, » fut la réponse instinctive d'une personne toute bouleversée et ne sachant ce qu'on lui voulait. Puis voyant que je parlais à la jubilaire, au nom des Pères du district et au mien, la pauvre Mère baissa les yeux, devint pâle comme une vierge d'albâtre, et saisissant la nappe, en effilait les franges, et prêtait l'oreille. J'essayai de montrer comment Dieu l'avait choisie pour fonder la belle œuvre des Sœurs natives, et quels résultats consolants cette œuvre avait déjà donnés depuis vingt-cinq ans. Je terminai en faisant des vœux pour l'œuvre et pour la vénérable jubilaire. La pauvre mère, tout émue, ne put se lever pour répondre. Elle prit mes paroles pour une leçon qui lui servirait à l'avenir, et esquissa deux ou trois phrases qu'elle pût à peine achever. Le soir, un petit feu d'artifice clôturait la journée, et le lendemain, pour terminer la fête, j'adressai aux Sœurs natives quelques paroles sur leur vocation religieuse. »

— Le R. P. Augier, Cassien, visiteur des Missions d'Afrique, et le R. P. Antoine, sont rentrés à Paris, après

avoir fait l'un et l'autre un heureux voyage. Le R. P. ANTOINE accompagnait Mgr DUHAMEL, archevêque d'Ottawa. Pendant son court passage au milieu de nous, le vénéré prélat nous a prouvé une fois de plus qu'il mérite bien le titre qu'il s'est donné lui-même d'*Oblat honoraire*.

Le R. P. AUGIER était accompagné par le R. P. TRABAUD, et amenait trois futurs junioristes.

— Le T. R. P. Général a visité nos œuvres de Belgique et de Hollande dans les premiers jours de décembre. Il part pour Rome le 15 décembre, accompagné par le R. P. TATIN et le R. P. ANGER.

— Le R. P. TATIN a visité vers la fin de novembre la fondation d'Allemagne.

— Sur les instances réitérées du R. P. LÉMIUS, Joseph, procureur auprès du Saint Siège, et à raison des affaires croissantes de la procure, la charge de procureur a été séparée de celle de supérieur du scolasticat de Rome. Le procureur demeure dans la communauté et y garde la prééminence d'honneur qui s'attache à son titre. Le nouveau supérieur est le R. P. GUILLON, Joseph, ancien directeur de grand séminaire, ancien maître des novices, ancien directeur du juniorat de Diano-Marina et de celui de Rome, et récemment professeur de morale au grand séminaire d'Ajaccio.

— DISTRIBUTION DE PRIX A L'UNIVERSITÉ GRÉGORIENNE. — Voici la part obtenue par nos scolastiques :

Grades : 30. — 3 docteurs, 3 licenciés, 5 bacheliers en théologie, 3 docteurs, 6 licenciés, 9 bacheliers en philosophie, 1 bachelier en droit canon.

Prix : 28. — 2 seconds prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin ; 1 premier prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique,

cours du soir; 3 premiers prix (*ex æquo*) et 2 seconds prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin, première année ; 1 premier prix et 2 seconds prix (*ex æquo*), cours du soir ; 2 prix (*ex æquo*) de langue hébraïque ; 2 prix (*ex æquo*) de langue araméenne ; 1 premier prix (*ex æquo*) et 3 seconds prix (*ex æquo*) d'histoire ecclésiastique; 2 prix (*ex æquo*) d'archéologie chrétienne ; 1 premier prix (*ex æquo*) de droit canonique; 1 premier prix (*ex æquo*) et 1 second prix de physique-chimie ; 1 premier prix *ex æquo*) de physique-mathématiques; 1 second prix (*ex æquo*) de logique et métaphysique générale ; 2 seconds prix (*ex æquo*) de l'Académie Saint-Thomas.

A ces 28 prix s'ajoutent 32 accessits, 35 mentions très honorables, et 20 mentions honorables. Total : 115 nominations.

Nos Frères continuent à tenir le premier rang dans les concours de l'Université grégorienne. Après eux, le second collège a obtenu 16 prix et le troisième 9.

— DÉPARTS DE MISSIONNAIRES. — Le 15 août se sont embarqués à Liverpool le R. P. NORDMANN, George, du diocèse de Hildesheim, pour le vicariat de Saint-Albert; le R. P. TOUSSAINT, Constant, du diocèse de Saint-Dié, professeur au scolasticat d'Ottawa (Canada); le F. CORDELL, Nicolas, frère convers, pour le scolasticat d'Ottawa.

Dans le courant d'octobre, se sont embarqués en Angleterre, pour la Mission de Colombo : les RR. PP. MACDONALD, George, du diocèse de Westminster ; LANIGAN, Jean-Marie, du diocèse de Londonderry; FULHAM, Charles, du diocèse de Meath.

Le 13 octobre se sont embarqués à Marseille les RR. PP. BLACHOT, Michel, du diocèse de Grenoble, pour la Mission de Jaffna ; FENDENHEIM, Alphonse, du diocèse d'Aire et GUIRAUD, Paulin, du diocèse de Nîmes, pour la Mission de Colombo.

Se sont embarqués à Liverpool, le 26 octobre, les Frères scolastiques : BŒNING, Henry, diacre, du diocèse de Paderborn ; KASPER, Marc, sous-diacre, du diocèse de Trêves, pour la Colombie Britannique, et MANUEL,

Léon, tonsuré, du diocèse de Grenoble, pour le Canada.

Le 27 octobre se sont embarqués à Marseille les RR. PP. Massiet, Charles, du diocèse de Cambrai, pour la Mission de Jaffna; Mahé, Pierre, du diocèse de Nantes, pour la Mission de Colombo.

— Le 22 octobre, sept religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux sont parties d'Angleterre pour diverses Missions de l'Afrique du Sud :

A destination du Basutoland, la Sœur Saint-Isidore Marthe Gonnet), du diocèse de Valence ;

A destination de la colonie de Natal, les Sœurs Marie du Carmel (Catherine Burns), du diocèse d'Armagh ; Sainte-Anne (Annie Nicholl), du même diocèse ; Sainte-Mélanie (Margaret Marschall), du diocèse d'Édimbourg ; et Saint-Honoré (Marie Collière), du diocèse de Rodez ;

A destination du Transvaal, les Sœurs Saint-Albert (Marie Balzer), du diocèse de Cologne ; et Saint-Adrien (Marie Shipper), du diocèse de Ruremonde.

— Le 26 octobre, six autres religieuses de la Sainte-Famille se sont embarquées à Southampton, à destination de l'hôpital de Johannesburg (Transvaal). Ce sont les Sœurs Saint-Jean de Dieu (Marie Reinholz) ; Marie du Rosaire (Victoire Scheck) ; Marie du Saint-Sacrement (Élisabeth Egenolf) ; Aloysia (Marguerite Schæfer) ; Sainte-Agathe (Catherine Gillon) ; Sainte-Mathilde (Brigitte Kelly).

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1894 ET 1895
DE DÉCEMBRE A DÉCEMBRE (1).

1682. Gabet, Paul-Joseph, 25 janvier 1894, Rome.
1683. Stech, Joseph (F. C.), 17 février 1894, Rome.
1684. De Byl, Théodore (F. C.), 17 février 1894, Saint-Laurent (Manitoba).
1685. Muller, François (F. C.), 17 février 1894, Paris.
1686. Basile, Antonio, 17 février 1894, Rome.
1687. Alles, Paul-Marcellin, 17 février 1894, Colombo.
1688. Fernando, Léon-Galatien, 17 février 1894, Colombo.
1689. Fernando, David, 17 février 1894, Colombo.
1690. Bernard, Paul, 17 février 1894, Liège.
1691. Kuck, Joseph (F. C.), 25 mars 1894, Brownsville.
1692. Weimer, Joseph (F. C.), 4 avril 1894, Basutoland (Sainte-Monique).
1693. Magnan, Joseph-Charles, 23 avril 1894, Ottawa.
1694. Najotte, François-Constant, 23 avril 1894, Ottawa.
1695. Euzé, François-Louis, 23 avril 1894, Ottawa.
1696. Le Creff, Jean-Marie (F. C.), 25 avril 1894, Notre-Dame des Anges.
1697. Debanne, Louis-Clovis-Pierre, 1er juin 1894, Liège.
1698. Bouteloup, Paul-Victor, 1er juin 1894, Liège.
1699. Danis, Louis-Janvier, 9 juin 1894, Calgary.
1700. Barreau, Alphonse (F. C.), 9 juin 1894, Calgary.
1701. Kassiepe, Maximilien-Adolphe, 29 juin 1894, Saint-Charles (Fauquemont).
1702. Fallon, Michel-Francis, 29 juin 1894, Rome.

(1) En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.

1703. DIETRICH, Aloysius, 29 juin 1894, Saint-Charles (Fauquemont).

1704. LAUTH, Emile (F. C.), 2 juillet 1894, Notre-Dame de Sion.

1705. KRIBS, Florent-Joseph (F. C.), 2 juillet 1894, Notre-Dame de Sion.

1706. VIGNAL, Pierre-Hubert (F. C.), 2 juillet 1894, Paris-Montmartre.

1707. LANDAIS, Auguste (F. C.), 19 juillet 1894, Saint-Albert.

1708. MOALIC, Jean-Marie (F. C.), 19 juillet 1894, Saint-Albert.

1709. DESCHÈNES, Louis (F. C.), 15 août 1894, Notre-Dame des Anges.

1710. ALESSIANI, Stefano, 15 août 1894, Liège.

1711. MAHER, Joseph-James-Patrick, 15 août 1894, Liège.

1712. MASSON, François, 15 août 1894, Liège.

1713. SAUNIER, Jean-Louis-Marius, 15 août 1894, Rome.

1714. DURAND, Emile-Joseph, 15 août 1894, Rome.

1715. AUBERT, Félix-Eugène, 15 août 1894, Liège.

1716. IUNG, Joseph, 15 août 1894, Liège.

1717. BONICHO, Michel-François, 15 août 1894, Liège.

1718. IENN, Augustin, 15 août 1894, Rome.

1719. DIRK, Raymond, 15 août 1894, Liège.

1720. EHRHART, Joseph-Charles-Marie, 15 août 1894, Liège.

1721. IENN, Ernest-Marie, 15 août 1894, Liège.

1722. PENNERATH, Jean-Pierre, 15 août 1894, Liège.

1723. JŒGER, Cyriaque, 21 août 1894, Ottawa.

1724. KREMER, Michel-Jean, 15 août 1894, Liège.

1725. KULAWY, Guillaume-Jean, 15 août 1894, Ottawa.

1726. SELTMANN, Jules, 15 août 1894, Rome.

1727. STUWE, Adolphe-Clément-Gaspard, 15 août 1894, Ottawa.

1728. Suffa, Jean-Baptiste-Augustin, 15 août 1894, Rome.

1729. Schang, Jacques-Henri, 15 août 1894, Ottawa.

1730. Herwig, André, 15 août 1894, Rome.

1731. Schulte, Guillaume, 15 août 1894, Liège.

1732. Lebert, Adolphe, 15 août 1894, Liège.

1733. Remy, Jules-Eugène, 15 août 1894, Rome.

1734. Zopfchen, Charles, 15 août 1894, Ottawa.

1735. Mauss, Félix-Jean, 15 août 1894, Liège.

1736. Chatillon, Robert-Marie, 15 août 1894, Ottawa.

1737. Hoffet, Emile-Pierre-Henri, 15 août 1894, Liège.

1738. Knittel, François-Xavier, 15 août 1894, Liège.

1739. Farber, Joseph-Jean, 15 août 1894, Liège.

1740. Bernier, Pierre-Marie-Zénon, 15 août 1894, Ottawa.

1741. Benoit, Joseph-Marie-Edmond, 15 août 1894, Ottawa.

1742. Daveluy, Antoine-Joseph-Charles, 15 août 1894, Ottawa.

1743. Tavernier, Jean-Marie-Joseph, 15 août 1894, Ottawa.

1744. Thibodeau, Joseph-Eugène-Stanislas, 15 août 1894, Ottawa.

1745. Patard, Jean-Baptiste, 15 août 1894, Saint-Gerlach.

1746. Evain, Isidore-Jean-Marie, 15 août 1894, Saint-Gerlach.

1747. Jouan, Henri-Théophile-Marie, 15 août 1894, Saint-Gerlach.

1748. Bourbeau, Louis-Joseph (F. C.), 8 septembre 1894, Brownsville.

1749. Griffin, Michel-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.

1750. Hoffmeier, Henri-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.

1751. Loos, Victor, 29 septembre 1894, Liège.

1752. Le Jeune, Yves-Marie, 29 septembre 1894, Liège.
1753. Hugonenc, Henri, 20 octobre 1894, Notre-Dame de l'Osier.
1754. Fulham, Charles, 28 octobre 1894, Rome.
1755. Pietsch, Jean, 28 octobre 1894, Rome.
1756. Collins, Patrick-Joseph (F. C.), 1er novembre 1894, Mission Sainte-Marie (B. C.).
1757. Nolan, Georges-Frédéric, 1er novembre 1894, Jersey.
1758. Lemarchand, Alphonse-Constant, 1er novembre 1894, Notre-Dame des Anges.
1759. Grousseault, Eugène-Alexandre (F. C.), 8 décembre 1894, Jaffna.
1760. Lafoy, François (F. C.), 8 décembre 1894, Paris-Montmartre.
1761. Lahondès, Henri-Jean-Baptiste, 8 décembre 1894, Liège.
1762. Juge, Hippolyte-Auguste, 8 décembre 1894, Liège.
1763. Fayard, Xavier, 8 décembre 1894, Liège.
1764. Brandenburg, Théodore, 8 décembre 1894, Liège.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1896.

Kulawy, Albert, 19 mars 1895, Ottawa.
Jachse, Bernard, 25 mars 1895, Saint-Charles (Fauquemont).
Vandeberg, Henri-Joseph-Hubert, 2 juin 1895, Liège.
Goury, François-Joseph, 2 juin 1895, Liège.
Von Ley, Franz-Joseph, 2 juin 1894, Liège.
Mahé, Pierre-Marie, 2 juin 1895, Liège.
Gutfreund, Joseph-Marie, 2 juin 1895, Liège.
Gomez, Gaspard-Philippe, 20 juin 1895, Colombo.
Botrelle, Charles-Jean-Baptiste, 24 juin 1895, Ottawa.
Clerc, Louis-Eugène, 24 juin 1895, Ottawa.

Philippot, Vital-Jean-Marie, 24 juin 1895, Ottawa.
Baron, Armand-Alexis, 24 juin 1895, Ottawa.
Michel, Laurent-Joseph (F. C.), 24 juillet 1895, la Providence (Mackenzie).
Boudon, Alexandre (F. C.), 29 juillet 1895, Pietermaritzburg.
Harquel, Joseph (F. C.), 15 août 1895, Liège.
Rohr, Victor-Sébastien, 15 août 1895, Liège.
Poulenard, Joanny, 15 août 1895, Liège.
Cornell, Edmond-Joseph, 15 août 1895, Ottawa.
Munster, Auguste-Pierre-Michel, 15 août 1895, Liège.
Van Gistern, Henri-Jean-Baptiste, 15 août 1895, Liège.
Wagner, Jacques, 15 août 1895, Liège.
Enck, Adolphe, 15 août 1895, Liège.
Okhuysen, Henri, 15 août 1895, Liège.
Ziegenfuss, Aloysius, 15 août 1895, Liège.
Wallenborn, Jean, 15 août 1895, Rome.
Rabe, Frédéric, 15 août 1895, Liège.
Biehler, Antoine, 15 août 1895, Liège.
Biegner, Hermann-Michel, 15 août 1895, Liège.
Hofer, Joseph-Aloysius-Philémon, 15 août 1895, Rome.
Fassbender, Frédéric, 15 août 1895, Rome.
Schemmer, Joseph, 15 août 1895, Rome.
Seulen, Robert-René, 15 août 1895, Liège.
Scharsch, Jean-Philippe, 15 août 1895, Liège.
Alberti, Christiani, 15 août 1895, Rome.
Kempf, Antoine, 15 août 1895, Liège.
Vizina, Joseph-Damase-Wilbrod, 8 septembre 1895, Ottawa.
Flynne, John-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
Drœder, Jean, 8 septembre 1895, Ottawa.
Lebert, Aloysius, 8 septembre 1895, Ottawa.
O'Boyle, William-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
Doumeizel, Marie-Joseph, 8 septembre 1895, Rome.

LAURENT, Joseph (F. C.), 19 septembre 1895, Mission Saint-Bernard (Mackenzie).

VILA Y CAMINS, Raymond, 29 septembre 1895, Liège.

DECORNE, Louis-Jules, 29 septembre 1895, Liège.

MANUEL, Léon-Pierre, 6 octobre 1895, Rome.

DERRIENNIC, Émile, 1er novembre 1895, Fréjus.

BŒTTGER, Charles, 4 novembre 1895, Saint-Charles (Fauquemont).

COUDERC, Joseph-Jean-Baptiste, 8 décembre 1895, Rome.

MANCEAU, Henri (F. C.), 8 décembre 1895, Liège.

LE GOFF, Victor-Joseph-Marie, 8 décembre 1895, Liège.

AUDIBERT, Charles-Émile, 8 décembre 1895, Liège.

LECOURTOIS, Paul-Émile, 8 décembre 1895, Liège.

LETARD, Frédéric-Victor, 8 décembre 1895, Liège.

RIOU, Jacques, 8 décembre 1895, Liège.

LEROUX, 15 décembre 1895, Notre-Dame de l'Osier.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1895.

---

405. Le F. convers CAREY, William, décédé à Philipstown, le 15 décembre 1894. Il était né à Middleton (Cloyne, Irlande), le 1er septembre 1820 ; il avait fait son oblation le 28 octobre 1876.

406. Le F. scolastique ZEGERS, Jacques, décédé à Liège, le 5 février 1895. Il était né à Horst (Ruremonde), le 27 septembre 1874 ; il avait fait ses vœux d'un an le 14 octobre 1894.

407. Le P. GARIN, André-Marie, décédé à Lowell, le 16 février 1895. Il était né à la Côte-Saint-André (Grenoble), le 9 mai 1822 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1842.

408. Le P. MAUROIT, Hector, décédé à Montréal, le 10 mars 1895. Il était né à Vieux-Condé (Cambrai), le 31 octobre 1849 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1850.

409. Le P. BERNARD, Jean, décédé à Autun, le 13 mars 1895. Il était né à Chirens (Grenoble), le 18 janvier 1834 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1869.

410. Le P. EYMÈRE, Jean-Pierre, décédé à Limoges, le 17 mars 1895. Il était né à Chaspuzac (le Puy), le 1er avril 1825 ; il avait fait son oblation le 15 août 1848.

411. Le P. VASSAL, Augustin, décédé à Ajaccio, le 3 avril 1895. Il était né à Raucoules (le Puy), le 13 avril 1831 ; il avait fait son oblation le 8 décembre 1852.

412. Le P. ROUFFIAC, Auguste-Marie, décédé à Jaffna, le 14 avril 1895 Il était né à Monestier (Albi), le 21 jan-

vier 1826 ; il avait fait son oblation le 9 novembre 1850.

413. Le F. convers RICHARD, Auguste, décédé à Notre-Dame de Sion, le 19 avril 1895. Il était né à Londkail (Metz), le 27 janvier 1864 ; il avait fait son oblation le 15 août 1887.

414. Le P. ROUX, Marius-Auguste, décédé à Angers, le 2 mai 1895. Il était né à Toulon (Fréjus), le 3 février 1821 ; il avait fait son oblation le 24 février 1857.

415. Le F. scolastique JŒGER, Cyriaque, décédé à Ottawa, le 11 mai 1895. Il était né à Hefferhausen (Paderborn), le 13 janvier 1872 ; il avait fait son oblation le 15 août 1894.

416. Le P. KING, John, décédé à Inchicore, le 24 mai 1895. Il était né à Belfast (Down), le 20 octobre 1833 ; il avait fait son oblation le 8 septembre 1856.

417. Le P. MONTFORT, Joseph, décédé à Notre-Dame de Pontmain, le 9 juin 1895. Il était né à Loscouët-sur-Meu (Saint-Brieuc), le 31 décembre 1827 ; il avait fait son oblation le 8 septembre 1861.

418. Le P. GAUDET, Augustin, décédé à Brownsville (Texas), le 10 juin 1895. Il était né à Corbelin (Grenoble), le 5 mai 1821 ; il avait fait son oblation le 16 juillet 1844.

419. Le F. convers PERRÉARD, Jean, décédé à Saint-Albert, le 11 juillet 1895. Il était né à Lyon, le 6 décembre 1827 ; il avait fait son oblation le 31 mai 1858.

420. Le P. LAHONDÈS, Jean-Baptiste, décédé à Rome, le 31 juillet 1895. Il était né à Chambon-le-Château (Mende), le 24 décembre 1869 ; il avait fait son oblation le 15 août 1892.

421. Le P. SAUTIN, Claude, décédé à Jaffna, le 10 août 1895. Il était né à Bouchage (Grenoble), le 28 juillet 1867 ; il avait fait son oblation le 15 août 1888.

422. Le F. convers VERNET, Ferdinand, décédé à Notre-Dame des Lumières, le 29 août 1895. Il était né à

Peyrins (Valence), le 14 novembre 1818 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1850.

423. Le F. convers Cohard, Claude, décédé à Notre-Dame de Bon-Secours, le 4 septembre 1895. Il était né à Pinsot (Grenoble), le 30 mars 1831 ; il avait fait son oblation le 25 avril 1872.

424. Le F. convers Rousseno, Joseph, décédé à Autun, le 10 septembre 1895. Il était né à Tavernes (Fréjus), le 11 juin 1833 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1862.

425. Le P. O'Dwyer, Bryan-Patrick, décédé à Londres, le 15 septembre 1895. Il était né à Cashel (Irlande), le 27 avril 1845 ; il avait fait son oblation le 15 mai 1864.

426. Le P. Fick, Victor, décédé à Saint-Thomas (Jersey), le 26 septembre 1896. Il était né à Volstrof (Metz), le 17 avril 1845 ; il avait fait son oblation le 19 mars 1872.

427. Le P. Giroud, Pierre-Gustave, décédé à Paris-Montmartre, le 18 novembre 1895. Il était né à Pontarlier (Besançon), le 27 juillet 1830 ; il avait fait son oblation le 25 mars 1875.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1895.

JUIN 1895.

SEPTEMBRE 1895.

DÉCEMBRE 1895.

Paris. — Typographie A. HENNUYER, rue Darcet, 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS - TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 133. — Mars 1896.



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1896

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 133. — Mars 1896

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU R. P. AUGIER CASSIEN, DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 6 novembre 1895.

Mon révérend Père,

Voici le rapport que j'ai essayé de faire sur nos travaux apostoliques, de novembre 1894 à novembre 1895, en ce vaste district du vicariat. Grâce à l'activité et à la bonne volonté du jeune Père Maisonneuve, nous avons pu faire davantage et mieux pour le règne de Dieu. Nous n'avons pas eu de nombreuses conversions comme l'an passé, mais on en a posé les germes.

Ego plantavi, mon cher compagnon *rigabit*, *Deus incrementum dabit.*

Le R. P. Maisonneuve s'est d'abord dévoué pour soi-

gner un pauvre métis atteint d'une plaie à la jambe, dont l'odeur repoussante éloignait tout le monde, excepté son héroïque épouse. Le Père allait trois fois par jour laver cette plaie toujours remplie de vers... Il y avait deux malades dans la même maison, le gendre et la belle-mère; celle-ci était protestante.

L'autre, qui voyait venir la mort, prenait son mal en expiation de ses péchés et, espérant en la miséricorde de Dieu, s'apitoyait surtout sur le triste état de sa belle-mère, elle aussi en grand danger de mort et hors du sein de l'Église.

La mort du gendre décida la conversion de la vieille femme, qui sut fouler aux pieds le respect humain. Elle affirma avec courage sa foi nouvelle deux jours avant sa mort, devant les quelques protestants qui étaient venus la voir une dernière fois.

En attendant un ministère plus actif, le P. MAISONNEUVE étudiait la langue sauvage et, entre temps, faisait aussi pour la mission, quelques ouvrages importants. Nous lui devons un meuble pour la sacristie et un autel pour la chapelle.

Aux approches de Noël, je dus le laisser pour aller célébrer les fêtes au milieu de nos Indiens de Churchill et de Nelson, réunis à Pakitawagan. Ils y étaient venus de très loin et de toutes les directions, avec femmes et enfants.

La pêche à l'esturgeon à travers la glace, dans un lac voisin, nous valut d'avoir en abondance de quoi manger en un pareil concours. Les habitants du village furent aussi généreux, et fournirent gratis des pommes de terre un peu à tout le monde. Comme toujours, le missionnaire fut très occupé par son ministère, mais la dévotion de ce peuple en une si belle fête, son entrain à chanter, le dédommagèrent bien de ses peines. Le chantre du vil-

lage, qui garde les clefs de la chapelle pendant l'absence du prêtre, venait de donner un bel exemple de résignation chrétienne et de courage, à ses compatriotes. Quelques jours avant les fêtes, il avait perdu son enfant. Il n'y avait que des femmes dans le village, les hommes étant à la chasse pour une semaine, et le missionnaire n'était pas encore attendu. C'est lui, le père, qui, de ses propres mains, ensevelit son enfant, fit la fosse, porta le corps au cimetière, fit les prières, chanta même, la voix entrecoupée de sanglots.

Pendant les premiers jours de son deuil, il allait passer la nuit, roulé dans sa couverture, sur la tombe de son cher petit défunt. J'allai visiter la sépulture ; une petite croix y était plantée, et le père avait écrit au-dessous en caractères syllabiques : *Mon cher enfant, tu vois Jésus ; prie pour nous.*

Le P. Maisonneuve, de son côté, savait assez de cri pour confesser, au lac Pélican, les sauvages arrivés à la Mission aux fêtes de Noël. A mon retour à Pakitawagan, je fis profiter le Père du retour de mes hommes et il alla passer quelque temps au milieu des Indiens, afin de se familiariser avec la langue et d'instruire les enfants, qu'on ne voit jamais assez longtemps chez eux. Là, ce cher Père dut vivre à l'apostolique, c'est-à-dire souffrir du froid, de l'isolement et de bien d'autres misères inévitables en ce pays. Dans sa maison froide, quoique devant un feu flambant, il devait faire souvent volte-face afin de ne pas se geler de quelque côté.

Les petits sauvageons, presque nus, venaient chez lui se faire instruire et, assis par terre, vernissait, pour ainsi dire, de leur épiderme le plancher de la maison. Ils ne brillaient pas par leur science religieuse. Un jour que le Père demandait à l'un d'eux : « Où est Dieu ? » il lui fut répondu : « Dans une île du lac » ; à un autre : « Qui

a fait les poissons? » celui-ci répondit que c'était sa mère.

Je n'en finirais pas si je devais vous conter toutes les histoires et les divers incidents quelquefois très curieux de son séjour *apud sylvicolas.*

Un jour, des sauvages éloignés vinrent le chercher pour des baptêmes. Il y vola avec l'ardeur qui le caractérise. De deux huttes qu'il y avait dans ce quartier d'hiver, une fut évacuée et cédée au missionnaire, l'autre réunissait tous les Indiens qui, à tour de rôle, allèrent chez le Père. Ce fut là sa première mission apostolique; il s'en souviendra, comme le soldat se souvient du baptême du feu. Ce fut juste à cette époque qu'on eut le froid le plus rigoureux de l'hiver.

Au retour, les voyageurs allèrent coucher une fois chez un vieillard campé dans le bois. Il faisait si froid que le vieux sauvage, par pitié, voulait prêter au Père sa couverture en peaux de lièvre, ce dont le Père se passa volontiers, préférant encore la morsure du froid *à d'autres.*

Ils eurent là une occasion de fou rire quand ce vieillard, croyant embrasser sa petite-fille qui arrivait chez lui avec les voyageurs au crépuscule, manqua le visage de la petite et ne baisa que le petit caniche que celle-ci portait sur le dos en guise de bébé.

Revenons au sérieux.

Le P. Maisonneuve retourna à la Mission à la fin de février. Deux mois de séjour ou de voyage en plein hiver avec les Indiens, en voilà assez pour aguerrir un jeune missionnaire aux saintes luttes de l'apostolat.

Pendant l'hiver, notre ministère fut souvent demandé sur le haut Churchill. Une première fois, en janvier, dans un village moitié métis moitié indien, pour y faire des baptêmes. Sur ce plateau de la hauteur des terres, au

versant nord de la baie d'Hudson, je trouvai de bons habitants qui me traitèrent avec bonté et générosité, estimant inappréciable la visite que je venais leur faire pour les confesser, leur dire la sainte messe et baptiser leurs nouveau-nés.

Quelques semaines seulement après cette visite, on vint un jour me chercher à la hâte. Un homme venait d'avoir une grande hémorragie, peut-être même était-il déjà mort. C'était un orphelin élevé à la Mission, le premier enfant que j'avais gardé et qui avait, pendant dix ans, réjoui ma solitude.

C'était une distance de 40 milles à parcourir. On fit halte une seule fois pour prendre un peu de nourriture. Un courrier vint nous rencontrer pour nous presser davantage. Enfin, on arriva juste à minuit, exténué de fatigue, de soif et de sommeil. Le malade venait d'avoir une troisième hémorragie. Je vois mon pauvre enfant blême comme la mort et je reconnais à son pouls qu'il n'a que quelques minutes à vivre. Je tire aussitôt une petite fiole. « *Ce n'est pas de la médecine que je veux, mon Père; je vais mourir, confesse-moi de suite.* — Ce n'est pas de la médecine humaine, lui répondis-je, c'est de l'eau de Lourdes. Signe-toi, dis : *Je vous salue*, et bois.» Ensuite, tout en le pleurant malgré moi, j'entendis sa confession. Je célèbre aussitôt la sainte messe pour le communier en viatique et lui donner aussi l'extrême-onction. Je puis dire ici que l'hémorragie ne se renouvela plus. A notre grande surprise et à notre grande joie, le pouls devint lentement régulier. A la prière du malade, qui voulait que je l'assiste à ses derniers moments, je restai encore là trois jours et le laissai convalescent. Le malade dit partout qu'il doit sa guérison à Notre-Dame de Lourdes.

Quelque temps après, la convalescence étant longue,

ce sauvage chrétien m'écrivait : « Mon Père en Dieu, voici ce que je pense : je dis à Dieu : si vous voulez me prendre, prenez-moi si je dois me perdre en vivant encore sur la terre, je vous prie de m'appeler de suite si je suis en état de grâce. » Je fus content de lui savoir ces sentiments.

Une autre fois encore, en plein hiver, un jeune homme vint me chercher pour sa mère mourante. Nous fîmes le voyage la nuit et sans chemin dans la neige profonde. Nous arrivions le lendemain avant midi, accablés de fatigue et de sommeil, chez la malade, dans une maison sordide et qui ne me tentait guère au repos. Aussi, après avoir administré la malade et reçu ses recommandations, je m'empressai de repartir. A la nuit tombante, nous fûmes hébergés par une famille indienne dont presque tous les membres sont les plus indifférents de mes paroissiens.

Je profitai de cette halte et de cette nuit pour leur prêcher familièrement. La mère, à cette occasion, dit quelques bonnes paroles à ses enfants.

A la prière commune que nous fîmes, je reconnus que tous savaient encore bien leurs prières, preuve qu'ils étaient assez fidèles à les dire.

Ils nous servirent le souper avec de la viande de lynx. Il y avait sept de ces animaux suspendus au foyer. Nous nous couchâmes sur le plancher, les pieds tournés vers le feu. Plus tard, dans les jours longs, j'allai faire une visite encore sur le haut Churchill pour y voir notre convalescent. C'était le premier jour du carême. Deux sauvages, qui avaient assisté le matin à la cérémonie des Cendres, nous rejoignirent au campement. Je fus touché du soin et du respect de l'un d'eux pour le prêtre. Il se priva de sa couverture la nuit pour en faire un abri contre le vent et la neige. Je trouvais mon ancien orphelin tou-

jours en bonne voie de guérison. Les gens du village vinrent me voir et, le soir, les chasseurs arrivèrent avec les dépouilles de huit caribous ; nous eûmes notre part.

Je n'ai point parlé de la visite du R. P. CHARLEBOIS, du fort Cumberland. Il nous arriva ici un jour de janvier, avec une mauvaise carriole et de plus mauvais chiens. Ce bon Père dut marcher tout le temps, le long de 150 milles, pour venir se confesser. Notre pauvreté ne nous permit pas de le traiter aussi bien que nous l'aurions voulu et comme il en aurait eu besoin. Il nous apporta les lettres de Monseigneur et les nouvelles de France et de la Congrégation.

Je lui rendais sa visite à la fin de mars et, à mon retour, je repartais, le 1er avril, pour aller passer deux mois au milieu de nos chrétiens éloignés. C'était l'époque de la fonte des neiges, mais j'en fus quitte sans trop me mouiller. Vous savez comment on voyage en pareille saison dans le Nord. On fait de la nuit le jour et du jour la nuit. Je rencontrai des sauvages qui m'aidèrent à me rendre à Pakitawagan.

Je célébrai là les fêtes de Pâques. Tous ceux qui passèrent la semaine sainte près de l'église furent, pour la première fois, témoins des touchantes cérémonies des trois derniers jours. Après Pâques, nous fûmes peu nombreux au village. La messe tous les jours, le catéchisme aux enfants et des instructions aux grandes personnes occupèrent tout mon temps.

Un pauvre homme, jeune encore, attendait la mort dans une hutte voisine. Je le visitais tous les jours et lui envoyais la moitié de mes repas. Je n'ai jamais vu personne si résigné à mourir. Le souvenir de ses péchés lui faisait prendre en patience sa terrible maladie ; il avait une confiance sans bornes à la Très Sainte Vierge. En me

promenant dehors, je l'entendais chanter dans l'intervalle des crises.

Les autres gens du village, après leurs travaux de la journée, la confection de leurs canots ou leur préparation aux semences de leurs jardins, venaient le soir me tenir compagnie, fumant leurs pipes et me contant des nouvelles. On peut dire de l'Indien comme des autres : *laudator temporis acti ;* les vieux surtout ne tarissent pas. C'est là que j'ai entendu des récits bien intéressants et dont j'ai eu soin de prendre note. Les oiseaux de passage paraissaient tous les jours du printemps, émigrant vers la baie d'Hudson, outardes, oies, grues, cygnes, etc. Si quelqu'un de ces gros gibiers était tué, on venait m'en faire présent et mon malade en profitait. Les chasseurs du village s'occupaient surtout de pièges à ours, dans les petits sentiers des bois, le long des rivières et surtout au pied des rapides. Ils en tuèrent une quinzaine. On me donnait ordinairement les pieds du carnassier, le meilleur morceau de l'animal, à mon avis. Les femmes cueillaient les carottes sauvages et ramassaient aussi la résine pour les canots.

Enfin, le 12 mai, je faisais mes préparatifs, non pour le retour, mais pour pousser plus loin ma visite. Le fleuve Churchill était libre des glaces depuis une semaine. De peur de ne point revoir mon malade, je lui donnai l'extrême-onction, et le viatique une dernière fois, en présence de ses parents et amis affligés, mais édifiés d'une paix si sereine. Et nous voilà en route pour le fort Nelson avec un bien mauvais canot. Heureusement nous trouvâmes à le changer contre un autre qui avait le défaut d'être un peu trop petit ; avantage sans doute pour les portages, mais sérieuse difficulté et danger même pour les lacs, pendant les gros vents.

Un matin, nous arrivons à un campement de sauvages.

Beaucoup de canots sur la grève ; par conséquent, nombreuse population dans les huttes qui s'élèvent sur la côte. Les hommes viennent nous recevoir sur le rivage avec force démonstrations de joie. Les peaux d'ours tendues se sèchent au soleil, la viande de renne et d'orignal suspendue se boucane au-dessus du foyer. On nous sert un copieux déjeuner et chacun veut nous fournir des vivres pour le voyage, en viande d'ours et de renne.

Notre navigation fut heureuse jusqu'au lac du fort Nelson. Mais là un gros vent du nord nous retint deux jours et deux nuits au même campement. Il neigeait à plein ciel, et le froid fut si intense que les branches du rivage frappées par les vagues étaient chargées de glaçons. Un samedi soir, cependant, profitant d'un répit du vent, nous nous hâtions de traverser le lac pour aller débarquer à la Mission déserte, où nous ne trouvions pas un morceau de bois pour faire du feu. Bientôt, les protestants du voisinage venaient nous saluer et nous inviter à aller nous réchauffer chez eux. Le chef protestant me reçut et me fit servir ce qu'il avait de meilleur. Les catholiques des environs, avertis de l'arrivée du prêtre, vinrent dès le lendemain. C'est là que j'appris les manèges et les mensonges du ministre pour faire apostasier nos néophytes. Notre révérendissime Vicaire avait été bien inspiré en ordonnant à tous ses prêtres de prier pour la propagation de la foi, par une oraison *de mandato*. Nos pauvres catholiques, si abandonnés au milieu de leurs nombreux compatriotes protestants, avaient su résister aux sollicitations du ministre de l'erreur et refuser ses présents. Je les en félicitai. Malheureusement, je vis très peu de nos gens ; c'était trop tôt, je le savais. Je voulais au moins baptiser les enfants et montrer à cette population la peine que nous prenons pour procurer aux nôtres ce grand sacrement que le ministre avait dit n'être pas nécessaire

au salut. Beaucoup de protestants, au lieu d'aller au temple le dimanche, accompagnèrent les catholiques à notre chapelle. Le soir, après le dernier exercice, j'allai au fort de la Compagnie pour y coucher et y régler, le lendemain, mes comptes avec le commis. Le gentilhomme en charge de ce poste vint me recevoir au quai et m'offrir gracieusement l'hospitalité.

En entrant au salon, j'y trouve le révérend ministre debout à côté de la dame de céans. Ce pauvre homme fut ahuri de me voir. Je n'ai jamais vu une personne plus en peine ; ses yeux allaient du plafond à la pointe de ses pieds. Il finit par sortir en nous souhaitant le bonsoir.

Mes hommes furent, comme moi, logés et nourris gratis par le commis du fort. Le lendemain, nous partions pour le retour. Afin de voir ceux de nos néophytes qui n'avaient point connu notre visite à la Mission, je pris une voie détournée, allant du Nelson à Churchill par une suite de lacs et de rivières encore inexplorés des blancs. J'étais le premier à y passer.

Nous surprîmes agréablement, un jour, une famille catholique campée sur une île d'un lac. Il y avait là un enfant de dix mois qu'on gardait pour le baptême catholique. Le ministre s'était déjà offert, mais en vain, pour l'ondoyer. Ces pauvres gens, et d'autres que nous rencontrâmes sur le chemin, me demandaient quand donc le prêtre viendrait résider définitivement dans leur pays.

On arrivait à la hauteur des terres, entre Churchill et Nelson, quand une grave maladie me saisit. A peine si je pouvais me traîner dans les portages. Je crus presque que le bon Dieu voulait me tirer de ce monde pendant ce voyage. Cela ne me déplaisait guère, car j'avais entrepris cette longue visite pour sa gloire.

Sur ce plateau, si voisin de la baie d'Hudson, les glaces

venaient de se briser sur les îles du lac du Cygne, et nous apercevions la neige un peu partout. Je me retrouvais en pays connu, désormais. J'avais visité deux fois le lac du Cygne, en 1887, et j'y avais reçu plus de quinze abjurations. Malheureusement, cette fois, il n'y avait personne. Nous fûmes bien désappointés.

Un grand portage sépare le lac du Cygne du fleuve Churchill. Nous mîmes tout le jour à le traverser. En arrivant sur le fleuve, nous ne vîmes pas encore de sauvages ; ce ne fut que le lendemain, en remontant le Churchill, que nous trouvâmes des filets à esturgeons tendus dans un remous, au pied d'un rapide. Une heure après, nous débarquions à l'embouchure de la rivière *Catholique*, affluent du Churchill. Il y avait là un camp de sauvages, tous catholiques.

On s'empressa de venir nous saluer en disant des « Merci, merci, » à n'en plus finir. Ces pauvres sauvages chrétiens, toujours seuls dans leur pays désert, éprouvent une joie extraordinaire en voyant le prêtre chez eux. Vite, on fit la cuisine pour nous servir du gibier. Après le dîner, assis en plein air sur le bord du fleuve, j'entendis la confession de tous.

Nous campions le soir dans une île où d'autres sauvages venaient de semer leurs pommes de terre. Là encore, joie commune, prière et confession. Le lendemain, nouvelle rencontre de sauvages ; je ne fais que les saluer en passant, les invitant à venir faire leurs dévotions à la chapelle de Pakitawagan. Enfin, nous voici revenus à notre succursale de Churchill. J'y trouvai plus de cent sauvages assemblés ; d'autres arrivèrent. Je leur consacrai cinq jours. En remontant le fleuve pour revenir au lac Pélican, je rencontrai d'autres bandes isolées et je campai chaque fois avec eux, afin de les voir tous en particulier.

J'arrivai ici le 1er juin, juste après deux mois d'absence. Le R. P. Maisonneuve avait fait deux belles clôtures, l'une au jardin, l'autre au cimetière. Tous les sauvages du pays étaient réunis au lac Pélican. Nous passâmes ensemble le mois de juin. Puis, en juillet, le R. P. Maisonneuve partit à son tour pour aller faire quelques travaux au fort Nelson et y voir tous les sauvages qui, ordinairement, y sont réunis à cette époque. Les catholiques furent enchantés de voir un nouveau Père et les protestants eux-mêmes furent heureux de pouvoir lui demander ses services pour leurs malades. Le jeune ministre de l'endroit venait d'arriver, tout fraîchement marié avec une Anglaise d'Ontario, personne trop délicate pour vivre avec des sauvages. Cela va nous débarrasser de son fanatique mari. Les convertis de l'an passé ont édifié et consolé le Père.

Pendant que mon cher compagnon se dévouait à la jeune Mission du fort Nelson, je passai, pour la première fois, presque tout l'été ici, au lac Pélican. Il n'y avait jamais eu autant de sauvages dans l'endroit. Tous les protestants y étaient, et je fus bien content de les voir tous ou presque tous à nos offices du dimanche. Un bon nombre d'entre eux venaient tous les soirs à l'instruction. Bientôt, un bon mouvement se fit parmi eux. Des témoins venaient me dire les consolantes réflexions qu'ils entendaient faire par ces pauvres égarés au retour du sermon. L'un d'eux disait : « Il fait bon entrer dans la chapelle catholique. Là, on y comprend la parole du Grand Esprit. Voilà une bonne religion, et la seule bonne, je crois. Quand notre ministre vient, il lit le grand livre et n'explique rien, puis il nous laisse et s'en va. » Un jeune petit garçon de onze ans se lamentait un soir en sortant de la chapelle : « *Que je suis malheureux ! Que je voudrais être de la religion catholique ! Mon père ne voudra*

pas me laisser changer; cela me coûte de le lui dire. Mon oncle, disait-il à un catholique, *dis à mon père de me laisser suivre votre religion.* » Je le voyais entrer tous les jours à la chapelle avec beaucoup de respect, et lui, protestant, prendre de l'eau bénite, faire la génuflexion de vant le Saint Sacrement et se signer.

Ces excellentes dispositions n'ont pas eu encore de résultats. C'est qu'il y a des suppôts du démon qui inventent mille prétextes pour empêcher la conversion des âmes.

Une protestante du haut Churchill, témoin de la guérison d'un malade et de ses bonnes dispositions, désirait se faire catholique. Sa mère, qui habitait à trois jours de là, le sut. Un jour, elle arriva au lac Pélican avec son autre fille. Quoique aveugle, ni la distance, ni les dangers de la navigation ne l'avaient arrêtée. Elle venait défendre à sa fille d'abjurer la religion protestante. Celle-ci, venue ici pour voir sa mère, me fit une visite. Je la mis en garde contre les mauvais conseils. Quelques jours après le départ de la mère, je recevais l'abjuration de la nouvelle convertie. Le ministre du lac Laronge vint, quelques jours après, voir ses coreligionnaires du lac Pélican et, sans me garder rancune de la conversion de plusieurs des siens, me fit sa visite comme d'habitude. Ce n'est plus le ministre du fort Nelson. C'est un vrai gentilhomme, assez bien instruit, amateur des Pères de l'Église et, je le crois aussi, assez peu éloigné de la vérité. Seulement, le pauvre homme *vit de son autel.* Il vient toujours nous voir, je l'invite à notre table, et il ne s'offense nullement de ce que je ne lui fasse jamais dire le *Benedicite* ou les *Grâces.*

Le R. P. Maisonneuve arriva du fort Nelson le 15 août. Le 19, je partais pour aller voir notre évêque à Prince-Albert. J'eus encore l'occasion de rencontrer des sau-

vages sur le chemin, de camper avec eux et de leur dire quelques mots, aux protestants surtout.

Je rencontrai un grand ministre, archidiacre, qu'on appelle *vénérable*, une vieille connaissance. Un jour même, jadis, en se rencontrant en voyage d'hiver, campés dans une maison, on coucha dans le même lit, entre les mêmes couvertures. Cette fois, le pauvre homme, contrarié par les gros vents, en était réduit à l'hameçon pour vivre, lui et ses gens. Je lui fis présent de provisions de viande d'orignal et il se confondit en remerciements. Cela n'empêche pas le bonhomme de faire tort autant qu'il peut au ministère de nos Pères, à la rivière Bataille, à ce qu'on dit.

Il nous arriva un malheur dans un rapide; notre canot frappa sur un rocher pointu et fut crevé. On put aller à terre, mais nous étions mal pris. Pas d'écorce de bouleau, pas de résine, pas d'alène pour le raccommodage.

Pendant que je faisais sécher notre butin sur le rivage, mes deux hommes s'ingéniaient à réparer le dommage du canot. Avec un clou, on fit une alène; on trouva un vieux panier sauvage en écorce et l'on prit sur les pins de la forêt assez de résine; les racines servirent pour les coutures.

Au fort Cumberland, une halte de cinq jours chez le R. P. Charlebois, qui me fait prêcher à sa belle église à un auditoire moitié protestant, moitié catholique. On fait un mariage et l'on assiste même aux noces. De là, nous remontons la Saskatchewan; ce n'est plus notre belle eau limpide du Nord, coulant sur un lit de sable ou de granit; ce ne sont plus des rivages ou des falaises de rochers blancs, mais une eau bourbeuse roulant sur un lit de boue et de vase, des rivages plats. Nos hommes sont moins à leur aise dans le canot, pour manier l'aviron; pour monter ce courant d'eau bourbeuse, ils doivent

s'atteler à tour de rôle à une corde et tirer le long des rives pendant six jours.

On arrive au fort La Corne, le premier poste des prairies, la première colonie et la première réserve des plaines de la Saskatchewan. Ici, je débarque; mes hommes vont continuer seuls en canot et j'arriverai avant eux à Prince-Albert. Un métis suisse de l'endroit, averti de mon arrivée, vient me chercher. C'est chez lui qu'on va passer la nuit, au milieu de la colonie. Quelques jeunes garçons protestants, ses voisins, viennent à cheval à ma rencontre et me conduisent en me devançant, jusqu'à la maison.

Cinq ou six familles protestantes des environs, anciennes connaissances du fort Cumberland, sont réunies chez le métis suisse catholique. On passe la veillée ensemble, parlant du vieux temps et aussi du temps présent. Le lendemain j'arrivai en voiture à Prince-Albert, pendant le souper de Monseigneur.

Je goûtais à mon tour la joie de voir notre père commun et pasteur et même un cher compagnon de scolasticat et d'ordination, en la personne du cher P. Michel. Mon séjour ne pouvait pas être long, quoiqu'il me fût précieux de voir quelque temps Mgr Pascal. Je constatai avec regret que notre cher évêque n'était pas encore bien rétabli de sa grave maladie de l'hiver dernier. Ce qui ne l'empêchait pas d'être le premier à tous les exercices, depuis l'oraison du matin jusqu'à celle du soir. Je voyais aussi avec peine le peu d'ouvriers évangéliques à sa disposition. Aussi quoique fatigué moi-même depuis longtemps, miné par la maladie, celle-là même qui me surprit en chemin au printemps, je n'eus pas le courage de lui demander ni du se cours, ni durepos.

En regagnant ma lointaine Mission, je pus, grâce à Monseigneur, aller célébrer la messe, le dimanche, au

milieu des catholiques si abandonnés du fort La Corne. Le F. Courby, avec le cheval et la voiture, m'accompagna jusque chez un bon métis français de la colonie. Ces braves gens ne s'attendaient pas à tant de bonheur. Aussi vous pouvez croire que nous fûmes bien reçus. Les plus voisins furent avertis. Le soir, après souper, tandis que le Frère préparait nos lits dehors, dans une tente, j'entendais les confessions assis sur une chaise au coin de la maison. Le lendemain, de bon matin, d'autres catholiques arrivèrent et pendant que le Frère préparait l'autel sur une table, j'allai dans la tente recevoir d'autres confessions. Il y eut grand'messe et communion générale; plusieurs de ces pauvres gens ne s'étaient pas confessés depuis six ou sept ans.

Le Frère retourna de là à Prince-Albert et le vieux métis français me conduisit en bas du fort La Corne. Ces bonnes gens me fournirent des œufs, assez pour mon voyage et même pour en régaler mes chers compagnons ici. Mes deux sauvages arrivèrent en canot, deux heures après moi au quai de la Saskatchewan.

Le lendemain, le courant nous emportait au loin vers le fort Cumberland, où nous arrivions après trois jours seulement de navigation. Notre retour s'effectua lentement et avec précaution, car nous étions très chargés. Un orage faillit nous surprendre en plein grand lac Casta. La nuit arrivait, temps sombre, au large, sans espoir de refuge, car il n'y avait pas d'îles. C'était imprudent à mon avis, mais nos gens pensaient gagner plusieurs jours en traversant avant l'orage. A l'heure qu'il était, au crépuscule, ils se faisaient illusion sur la distance, certainement trois fois plus grande qu'elle ne leur paraissait.

J'égrenais mon chapelet, rien moins que sûr d'aborder au rivage. Nous avions besoin de la protection de la Sainte Vierge. L'orage menaçait mais n'éclatait

pas encore. On filait toujours; un de mes hommes, ordinairement paresseux, ne ménageait pas ses forces, l'amour de la vie lui donnait du muscle. Mais voici le vent qui se lève, et encore au large. Le cœur battait un peu fort à tous, car on ne disait mot. Les deux canots filaient parallèlement à une distance respectueuse. On s'apercevait cependant encore malgré la noirceur, et notre canot, quoique plus lourd, tendait à dépasser l'autre.

Cependant, le vent n'augmente pas, fort heureusement; mais il commence à pleuvoir, pluie fine; même mesure de vent. Nous entrons dans la baie, mais une baie vaste comme un lac.

Dieu merci, le temps resta calme et comme retenu par une puissance invisible jusqu'à l'entrée de la rivière. Nous étions à peine à cette embouchure que le vent se déchaîna, fit rage, et une pluie torrentielle s'abattit sur nous; en disant merci, nous riions de joie et nos gens avaient retrouvé leur langue.

Nous étions ici à la fin de septembre. Si maintenant je vous dis que nos sauvages sont venus faire leurs dévotions à la chapelle avant de regagner leurs quartiers d'hiver, nous arrivons à la fin de notre ministère apostolique.

Avec le cher P. Maisonneuve, nous faisons bon ménage. Nous avons cueilli une récolte abondante de pommes de terre; il a contribué puissamment à nous procurer du bois de chauffage pour tout notre hiver. Il m'aide beaucoup pour tout, pour le spirituel comme pour le temporel, car il peut entendre les confessions et chanter, tous les dimanches, la grand'messe à ma place.

Maintenant, nous nous recueillons suivant notre règlement, sans trouble et sans difficulté et faisant, de temps à autre, quelque petite retraite. Que nous réserve

l'année? C'est le secret de Dieu. Veuillez recommander plus que jamais à nos Pères de Montmartre la conversion des protestants du fort Nelson.

Agréez, mon révérend Père, les meilleurs sentiments de votre humble Frère

E. Bonnald, O. M. I.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

UNE RÉUNION DE SAUVAGES AU LAC WILLIAM.

LETTRE DU R. P. LEJACQ AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Saint Joseph's Mission William's Lake,
21 octobre 1895.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Vous vous rappelez encore sans doute le pauvre petit Père que, lors de votre tournée dans la Colombie Britannique, vous avez trouvé couché sur le dos dans l'hôpital des sœurs de la Providence à New-Westminster. Eh bien, c'est lui qui vient aujourd'hui, dans l'espoir de vous faire plaisir et pour se conformer au désir de S. Gr. Mgr Durieu, vous entretenir quelques instants au sujet de la belle réunion de sauvages que nous avons eue l'été passé au lac William, à l'occasion de la bénédiction d'une nouvelle église à Sugar-Cane. Dans une précédente apparition dans ces parages, Monseigneur, pour encourager les sauvages qui étaient en train de se bâtir une nouvelle église, leur avait promis de venir lui-même la bénir, dès qu'elle serait finie. Sa Grandeur a tenu parole, et nous avons voulu profiter de la belle occasion pour réveiller nos Indiens et raviver dans leurs cœurs le feu sacré que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu apporter sur la terre.

Bien que la fondation de la Mission de Saint-Joseph, au lac William, remonte déjà bien loin (mai 1867), nos sauvages ne sont pas aussi avancés dans la civilisation chrétienne que ceux que vous avez rencontrés à la Mission de Sainte-Marie, sur le bas Fraser; le nombre de nos communiants est encore très restreint; même, dans le nord et l'ouest du district, on compte un certain nombre de non-baptisés. Dans les commencements, nos chrétiens, surtout la partie Shoushouap, semblaient animés des meilleures dispositions et, pour quelques années, donnaient à leur missionnaire les plus douces consolations et lui faisaient concevoir les plus belles espérances; mais, hélas! ces bonnes dispositions, au lieu de se fortifier avec le temps, s'évaporèrent peu à peu. Il semble que la semence soit tombée *super petrosa.* Toutes les pratiques sauvages, chants, danses, festins, auxquelles ils avaient renoncé pour embrasser le christianisme, furent remises en vigueur. Le pauvre P. MARCHAL avait beau crier, il prêchait dans le désert. En un mot, pour plusieurs années, la Mission ne fit que languir.

En juin 1890, un certain nombre de nos sauvages descendirent à la côte, à la suite du P. MARCHAL, pour assister à la grande fête des Sishèles. De retour chez eux, ils racontèrent les merveilles dont ils avaient été les heureux témoins et excitèrent de vifs regrets dans le cœur de leurs compatriotes. Il se fit une révolution dans les esprits. Le P. MARCHAL constata l'apparition d'un esprit nouveau; pour favoriser, pour développer ce mouvement vers le bien, l'idée lui vint d'organiser à Alkali-Lake une grande réunion de tous les sauvages du district et d'avoir quelque chose dans le genre de la fête des Sishèles, *si parva licet componere magnis.* Monseigneur, accompagné du P. CHIROUSE, du P. LEJEUNE

et de votre serviteur, monta pour présider à la fête. Tout se passa à merveille, l'enthousiasme fut immense, tout le monde se mit en règle. L'ère de la renaissance de la Mission de Saint-Joseph date de cette époque, octobre 1890.

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos sauvages du Sugar-Cane : tous comptés, gros et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes, leur nombre s'élève peut-être à 150. Eh bien, cette poignée de pauvres sauvages, à force de bonne volonté et de persévérance, à force de privations et de sacrifices, a trouvé le moyen d'élever à la gloire de Dieu et d'offrir à Jésus-Eucharistie une église qui n'a pas sa pareille dans l'intérieur de la Colombie Britannique, et qui ne ferait mauvaise figure dans aucun pays civilisé. Ils avaient déjà une église assez présentable pour le pays ; mais ce qu'ils avaient vu chez les Sishèles, ce qu'ils virent à Alkali-Lake, leur ouvrit les yeux ; ils se dirent entre eux : « Notre église n'est pas digne du bon Dieu, n'est pas digne de servir de demeure à Jésus-Eucharistie. » Il fut donc résolu, dans une assemblée générale de tout le village, de bâtir une nouvelle église. Les sauvages sont pauvres et les bâtisses coûtent cher dans le haut du pays. Quoique leur ambition ne prétendît pas élever un monument en granit de Kersauzon ou en marbre de Carrare, mais simplement une bâtisse en planches, c'était une grande entreprise. Vous dirai-je, mon très révérend Père, qu'en 1869, j'ai dû payer 80 piastres mille pieds de planches, heureux d'en trouver même à ce prix ? Il faut néanmoins ajouter que le prix de la planche a baissé depuis, grâce au moulin à scie que le P. Blanchet fit monter de Californie, avec l'argent que je collectai au Caribou, l'été de 1869. Nous cédâmes toutes les machineries à notre voisin, à la condition

qu'il nous payerait en planches, à tant le mille, et qu'il ne pourrait pas nous réclamer davantage tant que le moulin durerait. Ce petit moulin existe encore ; il se trouve à moitié chemin entre la Mission et le village indien de Sugar-Cane.

Mon très révérend Père, pour vous donner une idée des difficultés que nos pauvres sauvages de Sugar-Cane ont dû surmonter pour mettre leur plan à exécution, permettez-moi de vous tracer en quelques mots l'historique de la bâtisse. Cela a pris quatre années; mais ici, comme toujours, le dicton du poète s'est vérifié : *Labor improbus omnia vincit.*

L'automne de 1890, les sauvages font un arrangement avec le propriétaire du petit moulin ci-dessus mentionné : eux fourniront les billots, lui sciera et l'on se partagera les planches à parts égales. Le P. Marchal, en sa qualité d'architecte, fait la liste du bois requis. Quand la neige a recouvert la terre d'un épais tapis et rendu, pour les sauvages, le halage des billots sinon facile, du moins praticable, le vieux chef William crie à ses gens : « Il ne faut pas oublier l'église ; c'est le temps de couper le bois et de le haler. Mes enfants, à l'ouvrage ! » Tout le village se lève comme un seul homme ; on va à la montagne. Les travailleurs se partagent en trois bandes ; les uns abattent les arbres, les autres ébranchent et scient à la longueur voulue, les derniers charrient sur place ; on travaille avec un entrain admirable. Quatre cents billots sont entassés auprès du moulin ; mais, pour les scier, il faut attendre que le soleil du printemps vienne briser les liens qui retiennent captive la rivière de San-José et lui permette de fournir l'eau nécessaire pour tourner la roue.

Au mois de juillet 1891, je fus chargé de la Mission de William's Lake, à la place du P. Marchal qui se ren-

dait à Okanagan. La première chose dont les Indiens me parlèrent à mon arrivée ici, ce fut le bois scié pour la nouvelle église. Le chef William me priait de l'accompagner au moulin et de présider au partage des planches. Les planches partagées, les sauvages voudraient les charrier tout de suite sur la réserve, mais c'est impossible, ils n'ont pas les véhicules nécessaires pour cela. Ils sont donc obligés d'attendre que la neige leur rende le halage praticable. De plus, je constatai que la quantité de planches qui leur revient est bien loin d'être suffisante ; même un grand nombre de grosses pièces, sans lesquelles l'on ne peut commencer à élever la charpente, font entièrement défaut. Je fais donc une nouvelle liste du bois qui manque. L'hiver 1891-1892, on hale sur la réserve la part de planches qui revient à l'église, et l'on charrie au moulin une nouvelle provision de billots. L'hiver 1892-1893, les affaires restent à peu près dans le *statu quo*. J'étais à l'hôpital de New-Westminster. Quand je remontai en août 1893, tout le bois était sur place. Mais où sont les bardeaux, les clous, les portes, les fenêtres, la peinture, etc., etc.? Où se trouve l'argent? Toutes ces affaires, il faut les commander à la côte, c'est-à-dire à New-Westminster ou à Vancouver, et coûteront 4 sous la livre, de transport, outre le prix d'achat. Où se trouve l'argent pour payer le charpentier? Les charpentiers blancs ne veulent pas travailler à moins de 4 piastres par jour et leur pension. Trésorier de l'église, qu'as-tu dans ta bourse? Hélas! elle est bien maigre. Dans une réunion générale de tout le village, il est résolu que chaque homme adulte payera pour sa quote-part la somme de 20 piastres, chaque femme et chaque enfant la somme de 5 piastres, et cela avant le premier de l'an. Aussitôt tout le monde se met en train de gagner l'argent voulu : les uns vont à la chasse des animaux à four-

rure, d'autres travaillent à gages pour les blancs ; d'autres vendent qui des chevaux, qui des bêtes à cornes; les femmes font des moccassins et des gants pour les vendre aux blancs. Pendant que chacun s'évertue à réaliser la somme imposée, je commande à la côte tout le matériel requis. J'écris à un sauvage du fort Georges, nommé Simon, adroit charpentier, pour lui offrir la *job;* c'est lui qui, sous la direction du P. Blanchet, bâtit l'église de Notre-Dame de Bonne-Espérance au lac Stuart. J'étais sûr qu'il consentirait à travailler à meilleur marché que les charpentiers blancs et prendrait n'importe quoi en guise de payement. L'hiver de 1893-1894, le matériel monte de New-Westminster. La réponse de Simon vient, il accepte la *job*, mais il ne pourra pas descendre avant d'avoir fait ses semailles du printemps, c'est-à-dire avant le commencement de juin.

Enfin, dans le courant du mois de juin 1894, Simon arrive à Sugar-Cane. Avec l'aide des jeunes gens du village, il pose les fondations en pierre, élève la carcasse, pose le toit, la charpente du clocher et le premier plancher. Au mois d'août, Mgr Durieu passe par ici. Pour encourager les sauvages, Sa Grandeur promet de venir lui-même bénir l'église quand elle sera finie. Mais, hélas ! à quelque temps de là, Simon se décourage et quitte son travail, et voilà encore nos sauvages au pied du mur. Le chef William, accompagné de tous les notables du camp, vient me prier d'intercéder pour lui auprès d'un charpentier blanc, un Belge nommé M. Pourtois. « Coûte que coûte, nous voulons que l'église se finisse cet hiver et que Monseigneur vienne la bénir dans le courant de l'été prochain. » M. Pourtois se laisse gagner et s'engage à finir l'église pour la somme de 3 000 francs et sa pension, à la condition que les jeunes gens lui prêteront toute l'assistance dont ils sont capables.

Deo gratias! Au mois d'avril 1895, l'église est finie. Le vieux William, au comble de la joie, appelle son secrétaire et lui dicte une lettre pour Monseigneur, lui annonçant la bonne nouvelle et le priant de lui indiquer le jour où Sa Grandeur pourra venir bénir la nouvelle église, conformément à sa promesse. (Vous savez que, grâce au *Kamloops wawa*, nos sauvages peuvent communiquer par lettre entre eux, avec leur missionnaire, avec leur évêque, ce qui est une grande bénédiction.) La réponse de Sa Grandeur ne tarde pas à arriver; Monseigneur se propose de se rendre à Sugar-Cane le 9 juillet au soir et de rester sur la Réserve jusqu'au 15. Le chef William réunit encore tout son monde pour communiquer la réponse de Monseigneur et se concerter avec eux sur la manière de se préparer au grand événement. On discute maintes questions et il est résolu à l'unanimité d'écrire à tous les chefs du district pour les prier de se rendre à Sugar-Cane pour le 9 juillet, avec tout leur monde, afin de saluer Monseigneur. La raison, c'est que Sa Grandeur vient à Sugar-Cane non pas seulement pour les gens de l'endroit, mais pour tout le district. Séance tenante, on compose la circulaire, et les jeunes gens les plus experts en chinook et les plus habiles à manier la plume rédigent le nombre voulu de copies. Avant de lever la séance, le chef William recommande fortement à ses gens de se surveiller, de se bien conduire, de préparer d'avance leurs cœurs, afin que la bonne semence que le grand chef de la prière va leur apporter ne tombe point sur un terrain stérile ; il leur rappelle également que la fête va occasionner bien des dépenses et qu'ils doivent se mettre à même de pouvoir y faire face.

La nouvelle de la future grande réunion à Sugar-Cane, se répandit dans tout le district, et même au delà, avec la rapidité d'un feu de prairie. Désormais, jusqu'à l'époque

désignée, le grand sujet de conversation parmi nos sauvages, c'est la venue de Monseigneur; on ne parle que de cela, on ne pense qu'à cela; on compte les mois, puis les semaines, puis les jours; quand on se rencontre, dans les bois, sur les bords des lacs, dans la montagne, on se demande les uns aux autres : « Combien y a-t-il encore de mois..., ou de semaines..., ou de jours ? » Mais hâtons-nous d'arriver à la fête.

Huit jours avant l'arrivée de Monseigneur et des Indiens convoqués, le P. Chiappini se rend sur la Réserve pour faire tous les préparatifs nécessaires. Ce n'est pas une petite besogne que celle de tout arranger pour une grande cérémonie religieuse chez les sauvages. Il faut préparer un local suffisant pour contenir la foule des pèlerins, une église-sapin qui va tenir lieu de l'église-tente des sauvages d'en-bas; il faut construire des reposoirs, il faut tracer le chemin de la procession à l'aide de petits sapins plantés de distance en distance et reliés par une immense guirlande; il faut préparer les lanternes vénitiennes ou chinoises; il faut faire un arc de triomphe pour recevoir Sa Grandeur; il faut arranger d'avance la place de campement pour chaque chef visiteur et sa bande, etc. Prévoyant ce travail, le P. Chiappini avait, longtemps en avance, intimé aux gens de Sugar-Cane l'ordre de se trouver chez eux, tous sans exception, pour le 1er juillet. Tout le monde avait obéi à la consigne, personne ne manquait à l'appel, le village était au complet, tous les chasseurs étaient rentrés, tous ceux qui travaillaient pour les blancs avaient dit au revoir à leurs patrons et, pendant huit jours, tous, hommes, femmes, enfants, sont là, sous la main de leur missionnaire, travaillant avec ardeur, avec amour pour préparer la fête. Les blancs, à l'occasion du 1er et du 4 juillet, avaient organisé des jeux et des courses de chevaux à une petite

distance du village. Les sauvages se firent remarquer par leur absence; pas un ne bougea, pas un ne quitta son poste.

Le 5 juillet, Monseigneur arrivait à la Mission. Le 6, le P. Lejeune nous arrivait à son tour. Sous prétexte de nous aider, mais en réalité pour travailler dans l'intérêt de son *Kamloops wawa,* il avait demandé et obtenu la permission de venir prendre part à la fête. Parti de Kamloops à la tête d'une petite escouade de ses sauvages, il se rendit au lac William en suivant la ligne droite, c'est-à-dire à travers les bois et les montagnes, pour explorer le pays. Le 8, dans l'après-midi, et le 9, dans la matinée, tous les chemins qui mènent à Sugar-Cane sont couverts de pèlerins. Ils viennent de tous les points du compas, du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. Au fur et à mesure qu'ils arrivent, le chef William, en grande tenue, entouré de ses officiers, est là pour leur souhaiter la bienvenue et leur désigner leur place de campement.

Le 9, dans l'après-midi, vers 4 heures, le P. Chiappini fait crier dans le village : « Préparez-vous, il est temps d'aller chercher Monseigneur. »

D'après le programme réglé longtemps d'avance, l'élite de la jeunesse devait aller à cheval chercher Monseigneur à la Mission, et le mener en grand triomphe à Sugar-Cane. Sh-Hohomir, l'un des meilleurs sauvages d'Alkali-Lake et propriétaire d'un buggy ou, si vous aimez mieux, d'un char-à-bancs, avait eu l'honneur d'être choisi pour servir de cocher à Sa Grandeur. Quand le cri de : « Préparez-vous, il est temps d'aller chercher Monseigneur ! » eut retenti et passé de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair, le village devint le théâtre d'un remue-ménage indescriptible : on court, on va et on vient de tous les côtés ; on s'endimanche, on se pare de ses plus beaux atours. Les jeunes gens sellent leurs chevaux et leur

ornent la tête et la crinière de rubans aux vives couleurs. Sh-Hohomir, fier du rôle qui lui est échu, a bientôt attelé. Ses deux chevaux, qu'il soigne depuis longtemps avec un soin tout particulier en vue de la circonstance, ont le poil luisant ; enorgueillis de leurs harnais tout neufs, ils dressent superbement la tête et semblent conscients de l'honneur qui leur est fait. Sh-Hohomir prend les devants, et les cavaliers, pêle-mêle comme un troupeau de moutons, le suivent en caracolant par derrière. La distance de Sugar-Cane à la Mission est d'environ quatre milles anglais.

En arrivant, la voiture destinée à Sa Grandeur vient se placer à la porte du petit jardin qui sert comme d'entrée à la maison des Pères, les cavaliers se massent par derrière. Tous les employés de la Mission, tous les enfants de l'école en habits de fête, tous les catholiques blancs des environs, sont déjà réunis, parés pour prendre part à la procession; la fanfare, dirigée par le P. de Vriendt, armée de ses instruments, se tient là, debout; quand Monseigneur, accompagné du P. Lejacq et du P. Bédard, sort pour monter dans sa voiture, la fanfare le salue par une sérénade. Le maître de cérémonies court dans les rangs pour donner ses ordres. Enfin, le signal du départ est donné. La voiture de Monseigneur, précédée d'un courrier, ouvre la marche; la voiture de la ferme, où le P. de Vriendt s'est casé avec sa fanfare, suit; puis viennent à la file les voitures des blancs. Les cavaliers sauvages, se plaçant deux de front, suivent à la file, formant un long cordon qui se déroule sans fin. Les Watchmen, montés sur de légers coursiers, voltigent sans cesse sur les flancs pour maintenir l'ordre dans les rangs, l'uniformité dans la marche. De temps en temps, pour rompre la monotonie, la fanfare réveille par des airs joyeux les échos des collines voisines, surpris d'en-

tendre des sons qu'ils n'avaient jamais encore entendus.

La masse des pèlerins, restée sur la Réserve, attend avec impatience. Les hommes, le fusil à la main et la corne à poudre en bandoulière, se tiennent sur le qui-vive; ils ont les yeux constamment fixés sur le point de la route où la configuration du pays leur permettra de voir déboucher la procession. Dès que la sentinelle a crié : « Le voilà! Le voilà! » la cloche se met à sonner à grande volée et les fusils font entendre une longue traînée de détonations, qui se renouvelle d'intervalle à intervalle jusqu'à ce que la voiture de Monseigneur soit à une petite distance. De peur d'effaroucher les chevaux, on croit prudent de cesser la fusillade. Les hommes déposent leurs fusils et courent se joindre à la foule qui se ramasse en demi-cercle, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, à l'entour de l'arc-de-triomphe sous lequel on a dressé un trône pour Sa Grandeur et deux sièges pour ses acolytes.

A l'entrée du village, Monseigneur descend de voiture et se rend à pied jusqu'au trône préparé pour lui sous l'arc-de-triomphe. A peine s'est-il assis, qu'un jeune homme, muni d'un grand papier et accompagné d'un petit enfant qui porte à la main un bouquet de fleurs sauvages, cueillies dans la montagne, se détache de la foule, se présente devant le trône, fait à Sa Grandeur une grande révérence et, d'une voix un peu émue, lit une adresse en chinook, par lui composée et écrite de sa main en caractères sténographiques. Je ne puis m'empêcher de vous donner ici la traduction de cette adresse, qui a été si bien goûtée de Mgr Durieu, et dont il conserve précieusement la copie. La voici :

« Monseigneur, nous sommes heureux que tu sois encore venu nous voir. A ton visage, nous voyons que tu commences à vieillir. Malgré cela, tu ne crains pas

d'entreprendre de longs voyages pour venir faire du bien à tes enfants. Nous savons comment tu as réussi avec les sauvages de la mer. Grâce à tes soins dévoués, ils sont devenus de véritables catholiques. Nous aussi, nous voulons devenir de véritables catholiques et nous te prions de vouloir bien nous aider. Il y a là une chose qui nous pèse sur le cœur : jusqu'ici, nous avons nonchalamment marché dans le sentier du ciel ; pendant longtemps, nous avons affligé le cœur de Jésus-Christ, ton cœur et celui de tes missionnaires. Lors de ta visite à Alkali-Lake, tu nous réveillas un peu, tu nous ouvris les yeux ; depuis ce temps, nous avons fait quelques efforts ; mais aujourd'hui, nous prenons la ferme résolution de ne plus affliger le cœur de Jésus-Christ, ton cœur et celui de tes missionnaires.

« A présent, nous pouvons un peu lire dans les papiers. Or, nous avons lu dans le *Kamloops wawa* comment Dieu agit à l'égard du bon vieillard Noé : il lui députa un ange pour lui dire de construire un grand canot. Noé fit ce que l'ange lui intima de la part de Dieu. Quand le grand canot fut construit, Dieu descendit pour le bénir. Noé y entra avec sa femme et ses enfants et, de cette manière, ils ne furent point noyés dans les eaux du déluge. Ce que Dieu fit à l'égard de Noé, toi, tu le fais à l'égard des sauvages : tu envoies ton missionnaire tout partout ; lui, comme l'ange à Noé, crie aux sauvages : « Bâtissez une église, une belle église ; elle vous aidera « à devenir bons, elle sera votre salut. » Quand l'église est bâtie, tu viens la bénir, comme le bon Dieu descendit pour bénir le canot de Noé. C'est pour cela que nous avons le bonheur de te voir aujourd'hui ; tu viens bénir notre église. Oui, Monseigneur, bénis-la, notre église, avec ton grand *bénissoir*, et quand les eaux du déluge menaceront de nous engloutir, quand le diable voudra

nous entraîner au mal, nous courrons dans notre église, nous élèverons vers le ciel nos cœurs et nos mains, et Dieu nous sauvera.

« Encore une fois, Monseigneur, nous sommes heureux de te voir. Tous les sauvages ici réunis te disent mille fois merci, à toi et à tes missionnaires. »

Monseigneur tend la main pour prendre la copie de l'adresse et recevoir le bouquet que l'enfant lui présente. Puis il se lève, appelle son interprète à côté de lui et fait aux sauvages un discours qu'il serait trop long d'analyser ici, mais qui produit sur l'assemblée une profonde impression. A la fin du discours, à un signal donné, tout le monde se met à genoux, et Monseigneur bénit ses enfants; puis commence la grande cérémonie de *toucher la main*. C'est une cérémonie à laquelle les sauvages tiennent beaucoup, à laquelle aucun sauvage ne voudrait manquer pour tout l'or du monde. Il faut que tout le monde touche la main de Monseigneur, les aveugles, les boîteux, les malades, les enfants. Les mères surtout tiennent beaucoup à ce que leurs petits enfants aient cette faveur. Pendant que la foule défile devant Monseigneur, lui prenant la main et fléchissant le genou pour baiser son anneau, un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, alternant avec la fanfare chante *le cantique de bienvenue*, composé pour la circonstance, et que vous me permettrez de reproduire ici avec la traduction :

CANTIQUE DE BIENVENUE.

Refrain.	*Refrain.*
Nsaika papa les Eveques Oucht chako nanich nsaika, Tlous kanawé ioutl tomtom Wawa : Merci, papa.	Notre père l'Evêque Encore est venu nous voir, Venons tous avec joie Lui dire : Merci, père.

I	I
Nsaika papa les Eveques, Tlounas maika aias tel, Dret saïa maika chako Nanich maika tanas.	Notre père l'Evêque, Tu dois être bien fatigué, Tu viens de si loin Pour voir tes enfants.
II	II
Nsaika papa les Eveques, Aïas tlous maika tomtom, Maika help maika tanas Pous tlaska chako tlous.	Notre père l'Evêque, Ton bonheur à toi, C'est d'aider tes enfants A devenir bons.
III	III
Nsaika papa les Eveques, Lele maika sick tomtom Pous nsaika dret massatchi : Alte nsaika copit.	Notre père l'Evêque, [peine. Longtemps nous t'avons fait de la Par notre mauvaise conduite : Mais, c'est fini maintenant.
IV	IV
Nsaika papa les Eveques, Mamouk ioutl maika tomtom, Kanawe maika tanas Olo tomtom maika.	Notre père l'Evêque, Fais ton cœur content, Tous tes enfants Ont faim de toi.
V	V
Nsaika papa les Eveques, Maika lolo Jesus-Christ Kanawe kra elehe, Maika bless kanawe.	Notre père l'Evêque, Tu portes Jésus-Christ Partout où tu vas, Tu bénis tout le monde.
VI	VI
Nsaika papa les Eveques, Alta kanawe nsaika Dret olo l'Eucharistie, Nsaika klahawiam.	Notre père l'Evêque, A présent nous avons tous Faim de l'Eucharistie, Mais nous sommes bien misérables.
VII	VII
Nsaika papa les Eveques, Nsaika dret teke comtax Pous mamouk nsaika tomtom Jesus-Christ iaka house.	Notre père l'Evêque, Nous désirons connaître Comment préparer dans nos cœurs Une demeure à Jésus-Christ.
VIII	VIII
Nsaika papa les Eveques, Pi alta maika chako Pous mamouk comtax nsaika L'Eucharistie oihat.	Notre père l'Evêque, Mais c'est toi qui viens aujourd'hui Pour nous montrer Le chemin de l'Eucharistie.

IX	IX
Nsaika papa les Eveques,	Notre père l'Evêque,
Kakwa Jesus-Christ maika,	Tu es pour nous Jésus-Christ,
Jesus-Christ iaka wawa	La parole de Jésus-Christ
Mitlait kopa maika.	Demeure en toi.
X	X
Nsaika papa les Eveques,	Notre père l'Evêque,
Kwanissom maika lolo	Toujours tu portes avec toi
Okouk aias tlous la grâce,	La grâce du bon Dieu,
Okouk nsaika olo.	C'est elle dont nous avons faim.
XI	XI
Nsaika papa les Eveques,	Notre père l'Evêque,
Nsaika aias tlous tomtom,	Nous avons le cœur bien content,
Alke maika dret mamouk	Tu vas nous rendre
Aias tlous nsaika.	Tous bien fervents.
XII	XII
Nsaika papa les Eveques,	Notre père l'Evêque,
Maika dret teke nsaika,	Vrai tu nous aimes.
Kakwa oucht nsaika wawa :	C'est pour ça nous disons encore :
Merci, papa, merci !	Merci, père, merci !

La cérémonie terminée, tout le monde se rend dans la chapelle de branches de sapins pour la prière du soir, clôturée par la bénédiction du Saint Sacrement et la publication des règlements de la journée; et la mission commence.

Vous savez, mon très révérend et bien-aimé Père, que, durant la mission, chez nos sauvages tout se fait au son de la cloche, avec la ponctualité, la régularité, l'ordre que vous auriez peine à trouver dans la meilleure communauté religieuse. Ainsi le matin, personne ne doit se lever avant le signal du réveil, à 5 heures; le soir, après le couvre-feu, vers 10 heures, personne ne doit rôder dans le village, à l'exception de quelques watchmen chargés de la surveillance. Toute la journée est prise par quatre réunions : 1° le matin, à 6 heures, c'est la prière en commun, puis une instruction suivie de quelques mi-

nutes de silence pour se pénétrer de ce que l'on vient d'entendre, et du chant d'un cantique en rapport avec le sujet prêché, enfin c'est le sacrifice de la messe ; 2° le soir, vers le coucher du soleil, c'est la répétition de l'exercice du matin ; la messe est remplacée par la bénédiction solennelle du Saint Sacrement ; 3° après déjeuner, il y a une grande séance ; 4° après dîner, c'est la même chose ; ces séances durent trois, quatre heures. C'est dans ces séances qu'on arrange toutes les affaires ; on corrige les abus, on reprend les délinquants, on termine les différends, on raccommode tous les pots cassés, on explique le catéchisme, on apprend de nouveaux cantiques, etc., etc. De toute la journée, le temps libre n'était pas bien considérable ; malgré cela on les voyait, dès qu'ils le pouvaient, courir à l'église, pour adorer Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour. C'était beau de les voir, surtout le matin, se dépêcher de courir souhaiter le bonjour à leur Sauveur qui voulait bien demeurer avec eux, pour quelques jours.

En temps de mission, la règle est que tout le monde doit assister à tous les exercices, personne ne doit s'absenter, personne ne doit quitter le village sans permission. Comme il faisait une chaleur tropicale, l'eau limpide du lac William, qui brillait au soleil à une petite distance, fut pour quelques-uns une cause de tentation à laquelle ils n'eurent pas la force de résister ; au lieu de se rendre à la séance de l'après-midi, ils s'esquivèrent pour aller se rafraîchir dans le courant d'une onde pure ; mal leur en prit. Prévoyant le cas, Mgr Durieu, qui est toujours à la hauteur des circonstances, avait posté deux watchmen secrets, armés de leur calepin et de leur crayon, qui prirent les noms de tous ceux qui avaient enfreint la consigne. Le soir, la liste de tous les délinquants, en caractères sténographiques, était affichée à la porte

de monseigneur. Les coupables en furent bien vite avertis et je vous assure qu'ils étaient dans des transes. La leçon fut bonne ; personne n'osa plus broncher.

Comme le personnel de la réunion appartenait à des races distinctes parlant deux langues différentes, le shoushouap et le porteur, on fut obligé, pour la prière et la prédication, de les séparer en deux bandes. Sa Grandeur se chargea des Shoushouapes qui formaient le gros de l'armée et me confiant les Porteurs qui avaient l'ancienne église pour lieu de réunion, tandis que l'église en branches était le lieu de réunion des Shoushouapes et servait aussi pour les exercices communs, tels que bénédiction et certaines conférences de Monseigneur.

Durant la réunion, nous avons fait un travail que Monseigneur réclamait depuis quelque temps; nous avons revisé les prières et le catéchisme en langue shoushouape. Les sauvages du district Kamloops et celui du district lac William, parlant la même langue, devaient, dans l'idée de Sa Grandeur, avoir le même texte pour leurs prières et catéchisme. Or jusqu'à présent, on n'avait pu arriver à l'unité de version dans les deux districts ; ce qui donnait lieu à des inconvénients, car ces sauvages ont beaucoup de rapports entre eux et ont souvent l'occasion de prier ensemble. Nous nous entourâmes donc des meilleures têtes des deux districts ; on compara les deux versions, c'est-à-dire la version kamloops et la version lac William, on prit dans chacune ce qu'il y avait de meilleur pour faire une version commune qui sera plus tard imprimée et publiée dans le *Kamloops wawa*. La version adoptée était immédiatement écrite en caractères sténographiques, sur une grande feuille de gros papier qui faisait l'office de tableau noir, et tout le monde lisait au fur et à mesure que le P. Lejeune écrivait; même quand il échappait quelque *lapsus calami*, on lui en faisait

bien vite la remarque. Mon très révérend et bien-aimé Père, ceci suffit pour vous faire toucher du doigt l'immense service que le P. Lejeune a rendu au missionnaire, en adaptant la sténographie Duployé au chinook, et par suite aux langues sauvages. Désormais, les Indiens peuvent apprendre par eux-mêmes et comme en se jouant, ce qu'il fallait jadis leur apprendre à force de répétitions, ce qui était un travail lent et pénible ; permettez-moi de m'écrier : « Vive le Père Lejeune ! Vive le *Kamloops wawa !* »

Un autre travail important de Monseigneur, durant la mission, ç'a été l'inauguration dans le district de l'*Indian total abstinence Society of British Columbia*, dont il est le grand président et dont il veut établir une branche dans chaque village indien de son diocèse ; c'est une association régulière avec sa constitution et ses statuts, et par suite jouissant devant la loi de tous les droits ou privilèges de pareilles associations. Grâce à cet expédient, le chef qui est le président local de la branche établie dans son village, pourra, sans donner prise sur lui, maintenir l'ordre et la discipline parmi ses sauvages et tout membre de ladite Société.

Jusqu'à ces dernières années, le chef jouissait dans son village, sinon de droit, du moins de fait, d'une certaine autorité, d'un certain pouvoir de répression ; il pouvait sévir. Le coutumier sauvage lui donnait le droit de fouetter, d'attacher, de condamner à l'amende, à la corvée, aux arrêts, au jeûne, etc., etc., selon le genre et la gravité du délit commis dans sa juridiction ; il était donc craint et vous savez que la crainte est le commencement de la sagesse ; c'était le règne de l'ordre et de la discipline. Quoique ce fût une anomalie aux yeux du gouvernement, vu le bien qui en résultait, il tolérait, il laissait faire, malgré de fréquentes réclamations sug-

gérées par la malveillance et la bigoterie. Mais aujourd'hui les choses ont changé. Le coutumier sauvage est aboli, le chef n'est plus rien, il n'a rien que le nom ; c'est un simulacre de chef, un chef de théâtre ; ce qui est arrivé au R. P. Chirouse et à Kilpaoutkren, le chef de la Fontaine en est la preuve. Les ennemis du missionnaire et des sauvages ont gagné leur procès. Laissés à eux-mêmes, que peuvent-ils devenir, les pauvres sauvages ? Que peut devenir un bateau livré à la merci des vents, sans voile ni gouvernail ? C'est un fait avéré que si la police sauvage ne peut pas s'exercer d'une manière ou d'une autre, si le chef ne peut rien pour réprimer les désordres, le travail du missionnaire va devenir bien ardu, pour ne rien dire de plus, et l'amélioration des sauvages deviendra bien difficile, sinon impossible. C'est donc pour remédier, autant que possible, au mal que cause à ces missions sauvages la nouvelle tournure des affaires, que Mgr Durieu a recours à ce nouvel expédient : organiser dans son diocèse l'*Indian total abstinence Society of British Columbia*.

Voici comment il a procédé à Sugar-Cane. Un après-midi, tout le monde est solennellement convoqué dans l'église commune. Les dix chefs de district ont ordre de se placer à côté du sanctuaire, à portée de Monseigneur ; dix drapeaux de tempérance avec leurs hampes, sont déployés tout autour du sanctuaire. Sa Grandeur commence par dérouler devant les yeux, d'une manière vivante, tous les maux que la boisson cause aux sauvages ; peu à peu son éloquence douce et insinuante allume dans tous les cœurs une véritable haine pour la boisson. « *Hic et nunc*, vous haïssez la boisson, leur dit-il, mais, hélas ! le cœur de l'homme est inconstant, surtout celui du sauvage ; pour vous aider à persévérer dans vos bons sentiments, vous allez tous vous unir ensemble,

former une Société ». Et il leur explique la constitution et les statuts de ladite Société ; il leur fait leur nouveau chemin, c'est-à-dire il leur indique la manière d'exercer la police dans leurs villages sans donner prise sur eux, sans s'exposer aux tracasseries des mauvais blancs. A la fin de son discours, il les interpelle : « Renoncez-vous à la boisson pour la vie ? » Tout le monde de s'écrier : « Oui, nous renonçons à la boisson pour la vie. — Obéirez-vous à tous les statuts de la Société de tempérance ? — Oui, nous ferons tout ce que Monseigneur nous dira. — Si vous manquez à vos promesses, irez-vous vous humilier aux genoux de votre chef ? — Oui, nous nous mettrons à genoux aux pieds de notre chef. — Vous soumettrez-vous à la pénitence qu'il vous donnera ? — Oui, nous ferons la pénitence. »

Au milieu de l'enthousiasme créé par cette interpellation, Monseigneur distribue à chacun des dix chefs du district son drapeau de tempérance, en le constituant président local de la branche établie dans son village. Comme le drapeau était simple, sans garniture, contenant seulement les emblèmes de la Société, Sa Grandeur leur dit :

« Maintenant, vous allez acheter une belle étoffe rouge pour lui servir de bordure, d'encadrement ; vous devez tous y contribuer, c'est comme si vous mettiez vos cœurs dans les plis du drapeau. Dans sa prochaine visite le prêtre portera dans chaque village, un registre contenant la copie de la constitution et des statuts de la Société, suivie de la formule d'engagement que chacun de vous devra prononcer et signer de sa main en séance publique ; ce registre sera déposé dans l'église sous le pied de la croix d'autel. Toutes les fois que vous entrerez dans l'église, la vue du registre vous rappellera vos engagements, vous renouvellerez vos bonnes résolutions et

vous prierez Notre-Seigneur Jésus-Christ de vous donner la grâce d'être fidèle à vos promesses. »

Venons-en maintenant à nos belles cérémonies ; nous avons eu une procession aux flambeaux, la bénédiction de la nouvelle église et une procession du Très Saint Sacrement. Sans doute nos cérémonies à Sugar-Cane n'ont pas eu tout le grandiose de pareilles cérémonies dans le district de Saint-Charles, c'est-à-dire sur le bas Fraser ou la côte de la mer ; néanmoins, je suis presque tenté de dire que l'effet produit à Sugar-Cane a été plus saillant. La raison, c'est que tous nos sauvages, à part un petit nombre, n'avaient jamais rien vu de semblable. Et tout d'abord, commençons par donner un peu la topographie : des deux collines qui, courant parallèlement le long de la rivière San-José, forment la vallée étroite dite du *lac La Hache*, l'une s'écarte un instant de sa compagne, décrivant ainsi une courbe gracieuse, avant d'arriver au lac William ; c'est dans le coude ainsi formé que se trouve le village de Sugar-Cane ; il est bâti sur un beau plateau qui a la forme d'un fer à cheval, adossé à la colline et regardant là-bas, à un demi-mille, la rivière San-José qui coule doucement dans le lac William. Une brèche dans la colline, derrière le village, laisse passer un joli ruisseau nommé Peulchorshishishine (c'est le nom indien de Sugar-Cane), qui contourne le plateau pour aller se jeter dans la San-José quelques instants avant son entrée dans le lac. Sur le devant du plateau s'élève la nouvelle église, le dos tourné au lac et faisant face au village ; sur les deux bords, les maisons des sauvages sont bâties en ligne, se regardant mutuellement et laissant au milieu un grand espace libre, que nous pourrions appeler le forum. Tout à l'entour de ce forum, le chemin de la procession est tracé à l'aide des petits sapins plantés de

distance en distance et reliés par une immense guirlande; à la guirlande, aux sapins, sont suspendues des lampes vénitiennes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et en nombre incalculable. A chaque bout du village, se dressent deux reposoirs rustiques, réellement beaux malgré leur pauvreté ; avec quelques chandeliers, quelques bouquets de fleurs artificielles, beaucoup de sapins et de lampes vénitiennes et chinoises aux couleurs variées, le génie artistique du P. de Vriendt a su créer quelque chose de merveilleux.

Le 13, à la tombée de la nuit, à la brune, comme disent les Canadiens, la cloche sonne à grande volée, et tout le monde, bien endimanché, chacun armé d'une chandelle, court se ranger en demi-cercle, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, sur la belle esplanade, en face de la nouvelle église. Au milieu, debout sur une table, se dressent deux belles statues de 4 pieds de haut, la Sainte Vierge et saint Joseph. Monseigneur, précédé de ses missionnaires, accompagné de ses porte-insignes, vient se placer en face des statues. Il commence par expliquer en quelques mots bien sentis l'objet de la cérémonie, puis il procède à la bénédiction. A un signal donné, toutes les chandelles s'allument dans les mains ; des feux de Bengale, allumés par le P. Lejeune, jettent sur les statues une lumière féerique. Le chœur, renforcé par la fanfare, entonne un cantique chinook qui est aussitôt pris par toute la multitude ; l'enthousiasme est à son comble. La foule défile un à un devant les statues, baisant les pieds de la Bonne Mère, baisant les pieds de saint Joseph, et déposant son obole dans la corbeille des offrandes et, au fur et à mesure, se forme en procession. Les porte-statues, un groupe de femmes et un groupe d'hommes, fiers de l'honneur qui leur est dévolu se tiennent debout derrière les statues, avec

leurs beaux brancards tout prêts, ornés de fleurs, de rubans et de dentelles. Dès que tout le monde a défilé, les femmes enlèvent la statue de la Sainte Vierge, les hommes celle de saint Joseph, et vont prendre leur place respective dans la procession.

La procession s'avance lentement, avec ordre, vers le premier reposoir, au milieu d'un mélange de prières, de chants, de symphonies de la fanfare ; tout le monde semble respirer la joie à pleins poumons.

En arrivant au reposoir, le long cordon humain se replie sur lui-même, comme un gros câble qu'on enroule, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre; les statues se placent sur l'autel du reposoir, qui est tout illuminé. Monseigneur se met au prie-Dieu préparé pour lui au milieu de l'esplanade, en face de l'autel; tout le monde tombe à genoux; on adresse une prière à la Sainte Vierge et à saint Joseph, puis on entonne un cantique chinook. Le P. LEJEUNE fait encore jouer ses feux de Bengale, qui, éclairant les visages des statues, leur donnent une expression surhumaine; les sauvages, ravis, les contemplent avec amour et chantent leurs louanges avec un entrain admirable, de toute la force de leurs poumons. A la fin du cantique, la fanfare exécute une marche; tout le monde se lève, et le cordon humain se déroule aisément, sans encombre, et prend la direction du second reposoir, où tout se passe comme au premier. Du second reposoir, la procession se rend à l'église, et la cérémonie est clôturée par la bénédiction solennelle du Saint Sacrement.

Le lendemain, un dimanche, à 10 heures, eut lieu la bénédiction de la nouvelle église. Comme je vous le disais plus haut, c'est une belle bâtisse, c'est complet, d'un travail fini, bien achevé, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'est un petit bijou pour le pays. Les sauvages

étrangers ne peuvent la regarder sans envie, et les blancs se disent en la voyant : *The Indians beat us to pieces* (les Indiens nous dépassent). Permettez-moi de vous en donner ici une petite esquisse : le clocher, avec ses abat-vent verts, surmonté d'une croix dorée qui brille au soleil, couronne gracieusement le front de l'édifice. La façade est imposante, avec sa porte d'entrée unique dans son genre, mais d'un effet magnifique, avec ses deux fenêtres gothiques aux verres coloriés et sa belle rosace. Si nous pénétrons dans l'intérieur, nous voyons, d'un côté de la porte d'entrée, un confessionnal en règle ; de l'autre côté, une piscine avec les fonts baptismaux ; un beau chemin de croix, bien colorié, décore les murailles; les verres de couleur des fenêtres gothiques, hautes de 9 pieds, laissent passer à l'intérieur une lumière qui porte au recueillement; la balustrade ou table de communion, les deux autels latéraux, avec les deux belles statues que nous avons vu bénir, ne manquent pas d'attirer l'attention. Mais ce qui frappe surtout, c'est le fond du maître-autel : deux colonnes torses servent de base à une espèce d'arc-en-ciel, formant ainsi un cadre qui est rempli par un magnifique tableau de la Vierge mère portant dans ses bras le divin Enfant et écrasant sous ses pieds la tête du serpent infernal ; au-dessus de ce cadre, une seconde rosace fait pendant à celle du frontispice. Le tout a été peinturé avec un goût exquis par le P. Chiappini qui est passé maître dans l'art.

La bénédiction de l'église fut suivie de la grand'messe avec assistance au trône. Tous les blancs des environs ayant voulu assister à la cérémonie, il n'y eut pas, ce dimanche-là, de messe de 10 heures dans l'église de la Mission. La grand'messe à Sugar-Cane était censée dite pour eux. Les sauvages ayant déjà assisté à la messe de

bon matin, dans l'église commune, laissèrent donc les blancs prendre place tout d'abord, puis finirent de remplir l'église. Ceux qui ne purent entrer, et c'était le grand nombre, assistèrent à la messe du dehors. Le célébrant fut le P. Lejeune, et le prédicateur, le P. Bédard. Les sauvages, aidés par le P. de Vriendt et sa fanfare, firent tous les frais du chant. Le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus*, l'*Agnus Dei* furent chantés avec entrain.

Les sauvages de Sugar-Cane n'eurent garde d'oublier la belle coutume sauvage qui consiste à saluer par des détonations la première descente de Jésus-Christ dans une nouvelle église, ainsi que sa première entrée dans le tabernacle. Dix jeunes gens, choisis pour la circonstance parmi les plus exemplaires de la tribu, se postent, armés chacun d'un fusil à deux coups, cinq de chaque côté de la porte d'entrée, au dehors ; au moment donné, c'est-à-dire : 1° à la consécration ; 2° après la communion, quand le célébrant introduit la sainte réserve dans le tabernacle, ils font feu de file. Voici maintenant le sens de cette cérémonie. Les dix fusils représentent les dix commandements du Décalogue ; le fusil à deux coups représente le commandement sous ses deux faces préceptive et prohibitive. La détonation, c'est comme une protestation de tout le village à Notre-Seigneur, pour l'assurer qu'ils veulent désormais observer fidèlement le Décalogue, c'est-à-dire accomplir tout ce qu'il prescrit et éviter tout ce qu'il défend.

Dans l'après-midi, nous eûmes la procession du Saint Sacrement. On parcourut le même chemin que pour la procession aux flambeaux ; ce fut le même ordre, le même entrain, mais plus calme, plus respectueux, plus recueilli. Pour nos pauvres sauvages, qui n'ont pas une idée de nos belles processions de France, c'était superbe, et je suis porté à croire que Notre-Seigneur était aussi

content, aussi touché des honneurs simples, des hommages sincères que lui rendaient ces pauvres enfants des bois, qu'il ne l'est de ceux qu'il reçoit en pareille circonstance dans nos belles villes de France. Pour nous, nous étions heureux de voir le Bon Maître faire triomphalement le tour de ce pauvre village, et nous le priions ardemment de bénir chaque maison à mesure qu'il passait devant la porte et de faire comme il faisait durant sa vie mortelle, c'est-à-dire de guérir toutes les maladies, toutes les langueurs corporelles et spirituelles. Car, comme le dit Bossuet : « Si dans la Judée, il y avait une ville, un village, où l'on ne voyait plus de malades ni de malheureux, c'était un signe que le bon Jésus avait passé par là. » Pour tout détail, je me contenterai de vous dire que nos thuriféraires et nos fleuristes, dressés à la hâte par Mgr Durieu, se tirèrent d'affaire à merveille, mieux qu'on n'aurait jamais pu le supposer.

Le lundi, Monseigneur dit la messe de communion dans la nouvelle église. Comme je vous le disais en commençant, dans le district du lac William nous ne faisons que commencer d'admettre nos sauvages à la communion. Le nombre des communiants se montait seulement à soixante-quinze et, sur ce nombre, plusieurs appartenaient au district Kamloops. Nous avons pour méthode de n'admettre à la communion qu'après une solide épreuve ; nous ne voulons pas mériter le reproche : *Multiplicastis gentem, non magnificastis lætitiam.* Aussi, je puis vous assurer que si le troupeau de nos communiants est petit, il est bon et fervent : « *Spiritu ferventes, Domino servientes.* » Non seulement ils sont tous d'une conduite irréprochable, mais ils sont réellement dévoués à Notre-Seigneur. Ils ne manquent jamais de faire leur visite au Saint Sacrement deux ou trois fois par jour, en quelque endroit qu'ils se trouvent.

Voici comment ils s'y prennent : quand ils sont dans leur village, ils se rendent dans leur église ; quand ils sont campés dans les bois, à la chasse, à la pêche, ils s'agenouillent dans leur tente, au besoin au pied d'un arbre, puis ils se transportent en esprit dans la chapelle de la Mission, où ils savent que Notre-Seigneur réside continuellement, lui rendent leurs hommages, lui exposent leurs misères, font des actes de foi, de confiance, de contrition, d'amour, de désir, etc. Pour vous donner une preuve de la grande idée qu'ils ont de la communion, je vous dirai qu'ils ont un habit exprès, un vêtement complet dont ils ne se servent que les jours de communion. Le soir, l'habit sera soigneusement plié et serré dans la cassette, pour n'en sortir que le matin du jour où ils auront encore le bonheur de se présenter à la sainte table.

Dans le courant de la journée, aux deux séances, nous mîmes la dernière main à la rédaction du catéchisme et prières en shoushouape, et Monseigneur donna son dernier coup de brosse à tout le monde en général et aux chefs et fonctionnaires en particulier.

Le mardi, 16 juillet, après l'exercice du matin, la mission est déclarée finie. Après déjeuner, la cloche donne le signal pour venir toucher la main et dire adieu à Monseigneur. La cérémonie est à peine terminée que le cocher de Monseigneur, Sh-Hohomir, est là avec son buggy. Sa Grandeur monte dans la voiture et prend le chemin de la Mission ; c'est là le signal de la débandade. Les pèlerins, *renovati spiritu mentis suæ*, se mettent en demeure de regagner leurs pénates. Puissent-ils persévérer longtemps dans les bons sentiments qu'ils emportent et garder un long souvenir de ce qu'ils ont vu et entendu à Sugar-Cane !

Mon très révérend et bien aimé Père, vous me per-

mettrez maintenant de clore mon récit ; si vous n'y trouvez rien de bien intéressant, vous aurez égard à l'intention du narrateur.

Ne tam respicias donum quam dantis amorem, c'est dans l'espoir de vous faire plaisir, et aussi pour obéir à Sa Grandeur Mgr Durieu, que je me suis mis en frais ; c'est toute mon excuse.

Daignez croire, mon très révérend et bien aimé Père, que je suis pour la vie votre tout dévoué fils en N.-S. et M. I.

J.-M.-J. Lejacq, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

LETTRE DU R. P. REY AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL.

Pontmain, 22 février 1896.

Mon très révérend Père,

C'est l'anniversaire du terrible incendie qui a détruit notre maison en quelques heures, a dispersé les enfants de notre juniorat, réduit notre communauté de moitié, et nous a tous plongés dans une profonde et bien amère affliction. Le doigt de Dieu a marqué l'année 1895 de ce signe douloureux dans lequel je n'ai pu m'empêcher de reconnaître tout à la fois et une épreuve et un châtiment. La miséricorde, cependant, l'a encore emporté sur la justice, et nous n'avons pas été frappés comme nous aurions pu et peut-être dû être frappés. Que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme dans le ciel ! Cette parole se retrouve sur mes lèvres au moment où je prends la plume pour vous rendre compte de cette année à laquelle nous avons donné le nom d'*année terrible*.

Elle avait cependant commencé avec les bénédictions divines accordées à toutes nos œuvres en pleine activité. Du 9 au 13 janvier, l'un de nos missionnaires prêchait à Saint-Ellier un triduum d'adoration, très bien suivi par une population profondément religieuse, mais qu'il est nécessaire de maintenir dans le bon chemin par de fréquentes prédications et de pieux exercices.

Le doyen de nos missionnaires, le regretté P. Montfort, ouvrait une retraite, le 2 février, au pensionnat de Saint-Joseph de Fougères, qu'il avait évangélisé l'année précédente et où il renouvela et rendit plus solide le bien qu'il avait opéré. Nous avons constaté cette année le profond souvenir de reconnaissance et de sainte affection que ces jeunes personnes conservent envers l'infatigable apôtre qui ne savait pas s'épargner.

Au même moment, du 3 au 10 février, le R. P. Baugé reparaissait à la Brulatte, qu'il avait évangélisée en 1888 et en 1891. Plus de 200 communions réjouirent le cœur du bon pasteur à la fin des exercices qui, malgré l'intempérie de la saison, avaient été suivis par une nombreuse assistance. Cette paroisse, de 470 habitants, ne se compose par le fait que de 40 personnes groupées autour de l'église ; les autres, moins rapprochées, fréquentent plus assidûment les églises des trois paroisses voisines. Le jour de l'adoration, le curé eut la consolation de voir ses paroissiens se rendre pendant toute la journée au pied de la Sainte Eucharistie.

Le R. P. Pays lui-même avait abandonné Pontmain pour prêcher une retraite d'adoration à Beaulieu, du 26 janvier au 2 février, où il recueillit tous les fruits que son cœur de missionnaire pouvait désirer.

La communauté tout entière s'était renouvelée dans l'esprit de notre sainte vocation, en suivant avec la plus complète régularité les exercices de la retraite annuelle, du 18 au 25 janvier, prêchée par le R. P. Provincial, à la parole si claire, si précise et si autorisée.

Nous venions de célébrer la fête du 17 janvier, qui ramenait le vingt-quatrième anniversaire de l'apparition. Pour en donner une idée exacte, nous n'aurions qu'à reproduire le récit qu'en ont fait les *Annales de Notre-Dame de Pontmain*, par la plume du R. P. Thiriet ;

mais comme je crois que toutes nos maisons reçoivent cette modeste publication, je me contenterai de rappeler les principaux détails.

Mgr Cléret, que son état de santé toujours précaire retenait à Laval, avait délégué M. l'abbé Chartier, son vicaire général, pour procéder, en son nom, à la bénédiction de la grange, transformée en chapelle, et présider à toutes les cérémonies de la journée. M. Chartier était déjà à Ernée lorsqu'une dépêche le rappelait auprès de Monseigneur, qu'une nouvelle attaque venait de frapper. M. l'archiprêtre d'Ernée remplaça le vicaire général et arriva à Pontmain à 6 heures du soir. Le temps n'était pas favorable. Fait à rappeler, que pendant toute l'après-midi le tonnerre avait grondé, les éclairs déchiraient les nuages qui cachaient le ciel, et la pluie tombait par torrents. La procession ne put se déployer pour se rendre à la grange ; on aurait dit que Satan faisait rage à l'encontre de tous nos projets. Cependant la bénédiction eut lieu, et, le lendemain matin, le R. P. Montfort jouit de la consolation de célébrer la première messe dans cette nouvelle chapelle, en présence de la famille qui en a fait le don aux Oblats de Marie Immaculée.

Malgré le mauvais temps, la fête du 17 eut un grand éclat. Les pèlerins affluèrent de toutes parts et les communions furent nombreuses. Le célébrant de la grand'-messe est un vétéran des missions de l'Annam. Le prédicateur, désigné par Mgr Cléret, est M. l'abbé Douville, archiprêtre d'Avranches. « Pendant une demi-heure, qu'on a trouvée bien courte, dit le compte rendu des *Annales*, le panégyriste de Marie tient son auditoire sous le charme de sa parole convaincue, de sa diction soignée, de son style unissant aux grâces de la poésie l'onction persuasive d'un cœur débordant d'amour.

Il nous montre la Vierge comme l'espérance du monde et, surtout à Pontmain, l'espérance de la France. »

Aux vêpres, je donnai lecture d'un grand nombre de recommandations envoyées de toutes les parties de la France ou inscrites par les pieux pèlerins. A la même heure, les sénateurs et les députés, réunis en congrès dans le palais de Louis XIV, donnaient à la France un nouveau Président.

La procession aux flambeaux à la grange de l'apparition fut le digne couronnement de cette mémorable journée. Chants du soir, jets de lumières, lanternes vénitiennes aux mille nuances : c'était l'apothéose... Nos chers junioristes avaient pris une large part aux fatigues de la journée. Leurs chants ne laissaient rien à désirer. Ils représentaient dignement les enfants heureux témoins de l'apparition du 17 janvier 1871.

Leur présence, leurs chants, leurs prières, ajoutaient un grand charme aux attraits du pèlerinage. Rien ne pouvait nous faire redouter un prochain éloignement de ces auxiliaires si gracieux et si dévoués.

Sur la pressante invitation de Mgr Germain, évêque de Coutances, je m'étais rendu dans cette ville pour y prêcher un sermon de circonstance, à l'occasion du dix-huitième anniversaire de la consécration du diocèse au Sacré Cœur de Jésus. Je m'exécutai à la messe capitulaire, le jour de la fête de la Purification. Sa Grandeur me conduisit ensuite à Saint-Sauveur-le-Vicomte, dans la célèbre abbaye restaurée par la vénérable mère Marie-Madeleine Costel, fondatrice et première supérieure générale de l'Institut des Sœurs des Écoles chrétiennes de la Miséricorde. Je passai dans cette gracieuse solitude deux jours de repos. Il fallut cependant, à l'occasion de la bénédiction d'une très belle statue de saint Antoine de Padoue, porter la parole devant une nom-

breuse assistance. Je parlai des prévenances du Sacré Cœur de Jésus à l'égard de saint Antoine : *prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* Monseigneur s'occupait de la visite canonique de la communauté. M. l'abbé Legoux, son vicaire général, le meilleur des amis, poursuivait la grande œuvre de la canonisation de la vénérée fondatrice, dont la dépouille mortelle repose dans la magnifique église rebâtie par ses mains. Heureux jours trop vite écoulés ! c'était la préparation à l'épreuve du 22 février.

Nous étions tous réunis et à la veille d'une dispersion apostolique, lorsque, le vendredi 22 février, le feu se déclara dans les combles de la maison qui faisait face à la basilique. Il était un peu plus de 8 heures et demie du matin. Si, en me rendant au sanctuaire pour célébrer la sainte messe, je m'étais retourné pour regarder notre résidence, j'aurais aperçu le tuyau de la seule cheminée placée dans cette aile, au-dessus de la chambre du P. Montfort, complètement incandescent. C'est cet aspect effrayant qui fit donner le premier signal d'alarme. Le feu avait commencé ses premiers ravages qui s'étendirent bientôt, avec une rapidité foudroyante, à travers les mansardes et la toiture elle-même. En un instant, la chapelle, située à l'autre extrémité, fut envahie ; on eut à peine le temps d'enlever la sainte réserve ; l'autel, les statues, les candélabres, les stalles, les chaises, devinrent la proie des flammes attachées aux débris de la toiture.

Cependant le tocsin se fit bientôt entendre et l'on accourut de tous côtés au secours des malheureux incendiés. On procéda au sauvetage des meubles, des objets, des livres, qui se trouvaient au premier étage ou au rez-de-chaussée ; mais tous les meubles, les vêtements, les malles, du second étage ont péri ; la lingerie,

qui avait reçu la veille la lessive des mois d'hiver, la chambre qui renfermait les cantiques de mission, la collection des *Annales*, les réserves de l'*Histoire de Notre-Dame de Pontmain*, par le R. P. Berthelon, par M. l'abbé Bonnel, 3000 exemplaires du *Récit d'un voyant*, des provisions diverses de papier, d'enveloppes, etc., n'ont pu être préservés ; l'eau manquait, l'accès était difficile, la flamme se propageait invinciblement... Tous nos Pères, tous nos Frères étaient à l'œuvre ; nos enfants, arrachés à leurs classes, ont fait preuve du plus grand dévouement, mais ils n'ont pu sauver tout ce qui leur appartenait ; ils ont été les premières victimes, l'incendie ayant commencé dans leur dortoir, où ils avaient leurs vêtements de rechange, leurs malles, etc. Le sauvetage s'est-il fait dans les meilleures conditions ? Je crois que chacun a rempli son devoir, et nous avons voué une vive et profonde reconnaissance à toutes les personnes qui nous sont venues en aide dans d'aussi pénibles circonstances.

Cependant, j'étais à l'autel, célébrant la fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche. J'avais entendu sonner la cloche de la paroisse, l'idée du tocsin ne s'était pas présentée à mon esprit. Je venais de faire la consécration lorsque le sacristain s'approche de l'autel et me dit : « Le feu est à la maison, on vous conjure de venir sauver vos papiers... » Une émotion indicible s'empare de moi et je réponds simplement : *Je ne puis quitter le saint autel.* Je poursuis le saint sacrifice en m'unissant à l'adorable Victime. Je n'en étais pas encore à la communion, lorsqu'on vient de nouveau me supplier d'accourir si je veux sauver la caisse du sanctuaire, les archives et mes papiers... Je réponds encore, froidement, que je ne puis me retirer. Je me nourris des saintes espèces et sans plus tarder, après les ablutions,

je dépose l'ornement sacré sur l'autel et je me précipite vers la maison, dont la toiture est déjà à moitié consumée. On m'entoure et je procède de mon mieux au sauvetage de ce qui se trouvait dans mon appartement : archives, manuscrits, documents précieux pour la vie de notre Fondateur, etc., etc. Mais ces objets, confiés à des mains différentes, sont transportés de-ci, de-là. C'est cependant à la maison hospitalière des Sœurs d'Evron que l'on confie la plus grande partie de ce que l'on peut emporter. J'aurais désiré porter mes pas ailleurs, mais les Pères m'entraînèrent hors de la maison, que je quittai un des derniers.

Et c'est dans un état de douloureux sang-froid que j'ai assisté, résigné et impuissant, à la destruction de l'appartement que j'occupais depuis le 22 juillet 1893. J'ai vu les flammes l'envahir, lécher les cloisons et dévorer les boiseries fixées contre les murs : spectacle effrayant dont le souvenir renouvelle les affres de l'agonie qui m'ont torturé à cette heure inoubliable.

Nous attendions avec anxiété les pompiers de Landivy ; ils n'arrivèrent que vers 11 heures. On forma immédiatement la chaîne pour puiser l'eau à la rivière ; elle s'étendit sur deux rangs. On ne pouvait plus espérer d'arrêter l'incendie au premier étage, qui était déjà à moitié détruit ; tous les efforts furent dirigés sur le point par lequel les flammes auraient pu pénétrer dans la cave et achever la ruine de la maison. Grâce à l'abondance de l'eau et à la sage direction des secours, cette préservation eut lieu. Un autre résultat fut obtenu : les murs principaux ne furent pas gravement endommagés. Le travail des pompes se prolongea jusqu'à 5 heures de l'après-midi. Les habitants de Pontmain et des environs se conduisirent en amis dévoués. Nos Pères, nos Frères, nos junioristes, donnaient l'exemple. Le R. P. Gi-

DROL mérite une mention toute particulière ; ce serait un crime de passer sous silence sa conduite héroïque... et celle de quelques-uns de nos enfants.

Plusieurs familles nous offrirent des logements et des secours. M. le doyen de Landivy, après avoir travaillé à la chaîne, emmena avec lui le P. BAUGÉ, qui devait prêcher les Quarante Heures dans cette paroisse. Le P. BRULLARD se rendit à Saint-Mars pour le même travail. Les PP. MONTFORT et COLLIN reçurent l'hospitalité chez les Sœurs de Rillé, où le P. MONTFORT tomba malade. Tous les autres, y compris les enfants et les Frères convers, se rendirent chez les Sœurs d'Evron, où tout avait été préparé avec une intelligence et un dévouement au-dessus de toute expression. La Providence, de sa main divinement maternelle, pansait les blessures que l'épreuve avait si douloureusement ouvertes dans tous les cœurs. Pourrons-nous jamais nous acquitter de la dette contractée envers la Congrégation des Sœurs de la Charité d'Evron ?

C'est là qu'est venu nous rejoindre le R. P. Provincial accouru de Paris. Sa présence nous apporta de précieuses consolations et permit de prendre immédiatement les mesures que les circonstances imposaient. La communauté fut réduite à neuf Pères et cinq Frères convers. Tout se prépara au presbytère pour recevoir les missionnaires et les Frères convers. Les enfants furent partagés en deux groupes; le plus considérable, composé de seize junioristes, partit dès le lundi matin pour Fougères, où l'on procura aux enfants les vêtements nécessaires pour se rendre à Notre-Dame de Sion sous la conduite du R. P. GIDROL, directeur du juniorat; les autres furent envoyés dans leurs familles avec promesse de retour si leur conduite et leur application à l'étude nous donnaient toute satisfaction. Le P. COLLIN partit pour Autun avec un élève plus

avancé en âge, qu'il devait encore soigner. Le P. Bruant prit le chemin de Montmartre. Les FF. Suc, Delahaye et Huard nous quittèrent en même temps, et nous reprîmes possession du presbytère que nos Pères avaient quitté quatre ans auparavant pour habiter la maison que les flammes venaient de dévorer. Quel changement et pour nous et pour la basilique! L'absence de nos chers enfants se faisait cruellement sentir ; nos fêtes n'avaient plus leur entrain et leur solennité. Les échos du sanctuaire demeuraient muets... Nous nous sentions comme des exilés.

Le R. P. Marin conçut le dessein de remplacer nos junioristes par les enfants du village, afin de rendre à la basilique les chants et les solennités du passé...

Plusieurs semaines s'écoulèrent avant que la Compagnie à laquelle notre immeuble avait été assuré eût rendu son verdict de payement. M. Babin, l'entrepreneur de la construction de notre maison, voulut bien être notre expert. Il lui fut facile de rendre témoignage des dépenses faites et de la valeur des pertes résultant de l'incendie. La décision nous fut favorable et une somme de près de 40000 francs nous fut allouée. On estima à 30000 francs ce qui restait de notre immeuble et l'on atteignit la somme de 70000 francs, à laquelle s'élevait le chiffre de l'assurance.

Nous désirions ardemment que la reconstruction eût lieu sans retard ; le manque d'ouvriers d'abord, puis des études d'amélioration, que sais-je? s'opposèrent pendant plusieurs semaines, j'allais dire plusieurs mois, à la réalisation de ce désir. J'ai toujours éprouvé une vive antipathie contre la présence des ouvriers dans une maison, dans une propriété; je n'ai acquis sur l'art de bâtir aucune compétence dont je puisse me prévaloir, et la Providence semble avoir à cœur de mettre ma patience à épreuve en me plaçant toujours dans des postes théâtres de la truelle et du marteau. Malgré mes objurga-

tions incessantes, on aurait dit qu'une force occulte entravait la marche en avant. Cependant les demandes d'admission au juniorat se multipliaient et, avec une confiance sans bornes dans la puissance maternelle de Notre-Dame de la Sainte-Espérance de Pontmain, nous fixions le rendez-vous au mois d'octobre au plus tard.

Les fonds nécessaires à la reconstruction ne nous faisaient pas défaut. Outre l'argent versé par la Compagnie d'assurance, nous avions reçu des témoignages touchants de la compassion que la connaissance de notre douloureuse épreuve avait excitée dans bien des cœurs. Nous avons formé un recueil intéressant des lettres reçues à cette occasion. Il faudrait les reproduire en entier pour l'édification et la consolation de ceux qui liront ces pages. Mais mon rapport prendrait des proportions exagérées. La plupart étaient accompagnées d'offrandes plus ou moins élevées, faites avec une délicatesse de sentiments qui les rendait toutes inappréciables. Les premiers secours nous arrivèrent d'Evron. M. l'abbé Lemanceau, non content de tout ce qu'avait fait pour nous la maison hospitalière de Pontmain, nous envoyait en son nom personnel la somme de 200 francs, à laquelle s'ajoutait l'offrande du second aumônier. M. Lebreton, protecteur de deux de nos junioristes envoyés à Notre-Dame de Sion, nous adressait la même somme dès le 25 février. Le 26, c'est le digne et vénéré vice-amiral marquis Gicquel des Touches qui nous envoie 100 francs avec des lignes que nous voudrions reproduire en caractères d'or. Un grand nombre des membres de notre famille religieuse ont leurs noms sur le registre qui les rappellera à la reconnaissance des membres présents et futurs de la maison de Pontmain.

La Sainte-Famille de Bordeaux ne pouvait rester indifférente au malheur qui nous frappait; la directrice gé-

nérale, dès le 4 mars, nous envoyait 500 francs. Les Supérieures de Rennes, de Château-Gontier, de Mayenne, de Nantes, de Pornichet, de Limoges, de Cognac, de Mont-de-Marsan, d'Angers, d'Aix, envoyèrent leur offrande avec des paroles vraiment fraternelles, réconfortantes pour le cœur.

Je m'en voudrais d'oublier Mgr l'évêque de Tulle; le secrétaire général de l'évêché de Tulle, votre frère vénéré, le secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Coutances; M. le chanoine Courteille, de Laval; un prêtre de mes amis, bienfaiteur insigne de nos juniorats, que Dieu vient d'appeler à lui et qui avait versé 1 000 francs; deux professeurs du grand séminaire de Châtel (Vosges); Mme l'abbesse d'Ubexy, près Charmes; M. l'abbé Blanchard, doyen du chapitre de Gap; M. l'abbé Mouton, vicaire général d'Aire-sur-l'Adour, un véritable Oblat de Marie par le cœur et que Dieu a aussi appelé au ciel; le curé doyen et le vicaire de Saint-Hilaire-du-Harcouet; l'abbé Patay, archiprêtre de Notre-Dame de Mayenne; M. le curé doyen de Landivy...

Nommons encore le T. R. P. abbé de Notre-Dame des Dombes, les Filles du Cœur-de-Jésus, de Marseille; la Supérieure générale des Sœurs de Peltre, Mme la comtesse Ch. de Bonnier et Mme la baronne douairière de Bonnet, de Barthélemont (Alsace-Lorraine).

La somme totale des offrandes s'est élevée à 11 710 fr. 60 qui ont été complètement employés à la construction ou à l'ameublement de notre nouvelle résidence.

Grâce à votre visite, mon très révérend Père, nos travaux ont été plus activement poussés. La Providence nous est venue efficacement en aide par le beau temps dont nous a gratifiés le mois de septembre. L'arrivée du R. P. Dru, qui n'a pas cessé un moment de surveiller les travaux, a donné le dernier coup; nous avons pu rentrer

dans notre demeure renouvelée dès les premiers jours d'octobre. Le rendez-vous avait été fixé pour nos enfants au samedi 19. Ils y furent tous fidèles. J'étais rentré moi-même le vendredi 18; le dimanche 20 octobre, fête de la Pureté de la Très Sainte Vierge, je bénis la maison et réglai toutes choses, devant repartir le lendemain 21 pour Rome.

Vingt-sept enfants sont partagés en trois classes et instruits par les PP. MARIN et BRUANT. Le P. MARIN est préfet des études et de la discipline. Je suis directeur responsable du juniorat. Inutile de dire que les professeurs se dévouent avec un zèle au-dessus de tout éloge à la mission qui leur est confiée. Et, jusqu'à cette heure, nous n'avons qu'à nous louer de l'application et de la conduite de nos chers junioristes de Pontmain.

La retraite leur a été prêchée par le R. P. PAYS qui a bien voulu nous rendre ce service au moment où tous nos missionnaires étaient absents. Nos enfants ont profité des leçons et des enseignements du curé de Pontmain.

Notre basilique a retrouvé ses beaux jours de fête et de solennité; la présence de nos enfants, leurs prières et leurs chants édifient les pèlerins et glorifient la Vierge aux étoiles, qui semble redire sans cesse les paroles de l'apparition du 17 janvier 1871 : *Mais priez, mes enfants!* On nous demande constamment des neuvaines accompagnées des prières de nos junioristes. Puissent-ils répondre de plus en plus avec fidélité et persévérance aux grâces de leur vocation et à l'attente des fidèles et de leurs bienfaiteurs!

II. Du juniorat en activité, passons au juniorat futur. La maison, dans son corps central, est maintenant achevée quant à la toiture; certaines parties de l'intérieur: cuisine, réfectoire, pourraient être utilisées dès mainte-

nant, mais les escaliers et les corridors ne sont pas terminés ; ils ne sont pas même commencés. C'est une déception pour moi, en présence des besoins que fait naître la célébration des *noces d'argent* de la basilique. Notre local actuel ne se prête pas aux grandes et nombreuses réceptions que nous voudrions provoquer. C'est une souffrance qui s'ajoute à celles de tous les jours.

On allait commencer les fondations de l'aile qui reste à construire et déjà les terrassements s'effectuaient pour faciliter les transports d'une manière plus utile et plus avantageuse, lorsque l'ordre est arrivé de suspendre les travaux vivement désirés. Combien durera cet arrêt? C'est le secret de la Providence. Nous subirons le provisoire, malgré tous les inconvénients qu'il entraîne et pour le présent et pour l'avenir. Je ne verrai probablement pas le jour où Pontmain jouira enfin du bonheur, de la tranquillité et de la sécurité du chez soi. Le bon Maître l'a dit, ce n'est pas toujours au semeur qu'il est donné de faire la récolte et d'en savourer les fruits.

III. L'œuvre de la Basilique suit sa marche progressive tant au matériel qu'au spirituel, mais avec une lenteur qui porterait au découragement si l'esprit de foi n'était là pour faire comprendre que la lenteur est souvent le cachet des œuvres de Dieu. Quelle est l'œuvre qui est plus spécialement l'objet des complaisances, des sollicitudes et des volontés divines ? N'est-ce pas l'évangélisation des âmes, la propagation de l'Évangile, l'extension de l'Église hors de laquelle il n'y a pas de salut? Et cependant quels progrès constatons-nous dans l'épanouissement de la lumière à travers le temps et l'espace depuis dix-huit siècles ! Que de peuples encore assis à l'ombre de la nuit ! S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, est-il étonnant que la Vierge aux étoiles soit encore si peu connue, si peu invoquée,

après vingt-cinq ans? Son sanctuaire est inachevé et à l'intérieur et à l'extérieur; ses abords sont toujours difficiles; il faut le reconnaître, le surnaturel seul se rencontre à Pontmain. Aucun attrait de vastes et superbes horizons, ni les plages de la mer, ni les cimes des montagnes, ni les vallées aux mystérieuses sinuosités, ni les costumes des habitants, ni les surprises de l'inattendu et de l'inconnu, rien pour la satisfaction du touriste, pour la curiosité du voyageur. La foi, l'espérance et la charité seules peuvent amener le pèlerin au lieu devenu le théâtre d'un des faits les plus étonnants et les plus merveilleux de l'histoire de l'Église depuis dix-huit siècles. Or, la foi, l'espérance et la charité sont-elles en progrès? Le sanctuaire de Pontmain est le sanctuaire de la prière, et généralement on ne veut plus prier... Malgré tout cela, le pèlerinage progresse.

Cette année, une nouvelle chapelle a été inaugurée pour le culte des Morts. Notre appel a été entendu: un autel d'un goût délicat était dressé à la fin du mois d'octobre, dans la demi-travée, à droite en entrant; au-dessus du tabernacle, on contemple une *Mater dolorosa* tenant sur ses genoux le corps du Divin Crucifié. Pleine satisfaction a été donnée à un des derniers désirs de Mgr Cléret, sur son lit de mort.

A l'extérieur, de grands travaux de terrassement s'exécutent en ce moment et les sculpteurs ont commencé la taille des moulures et des chapiteaux de la façade.

Il reste encore à construire, dans l'intérieur, une tribune à orgue; au dehors, les clochetons et la crête de granit qui doivent former la couronne du monument. Je crois que le projet d'une troisième tour au-dessus du transept est complètement abandonné. Nous sommes, malgré cet abandon, bien éloignés encore de l'achève-

ment de la basilique. Mais notre confiance n'est pas ébranlée ; l'avenir n'est-il pas entre les mains de celle que nous appelons Notre-Dame de la Sainte Espérance ! Espérons envers et contre tout !

IV. L'œuvre des Pèlerinages n'a pas subi d'arrêt ; le nombre des paroisses, des œuvres, des corporations venues aux pieds de la Vierge aux étoiles s'est élevé à 99 : 47 appartenaient au diocèse de Laval ; 38 à celui de Coutances ; 14 à l'archidiocèse de Rennes. Les diocèses de Séez et du Mans, limitrophes du diocèse de Laval, ont leurs sanctuaires diocésains : Notre-Dame de l'Oratoire, Notre-Dame du Chêne attirent les Sagiens et les Manceaux. Quelques prêtres de ces deux diocèses ont cependant célébré la sainte messe dans notre sanctuaire. Notre installation au presbytère a rendu plus difficile pour nous l'exercice de l'hospitalité. Nous étions bien à l'étroit et presque dans l'impossibilité de recevoir les étrangers. Nous espérons que la célébration des *noces d'argent* de l'apparition nous attirera de fréquents et nombreux pèlerinages... Ainsi soit-il, s'il plaît à Dieu !

V. Il me reste à vous entretenir, mon très révérend Père, de l'œuvre des Missions. Nous la regardons toujours comme la principale des œuvres confiées à notre sollicitude et à notre zèle, et je crois que tous les Pères de Pontmain partagent ce sentiment. Notre année a été laborieuse.

Dès le lendemain de l'incendie, le 23 février, deux Pères partaient pour Commer, qu'ils devaient évangéliser pendant trois semaines. Ils furent reçus au milieu des témoignages de la plus vive sympathie, la population connaissant déjà la douloureuse épreuve qui nous avait frappés. Cette sympathie ne fit que grandir sous l'influence du zèle et du dévouement que les pères déployèrent pendant toute la durée de la mission. Les

cérémonies en usage dans la Congrégation produisirent leurs effets ordinaires, et les missionnaires comptèrent un grand nombre de retours. Le P. Thiriet était désigné pour diriger cette mission; mais sa charge d'économe l'a retenu à la maison pour le bien général de la communauté.

Le 23 mars, nous partions au nombre de quatre : deux missionnaires se rendaient à Andouillé, où le R. P. Souillard, de Jersey, devait les rejoindre; le troisième et moi-même pour Changé-les-Laval, où les exercices de la mission devaient s'ouvrir le lendemain. A Ernée, le P. Thiriet apprend la mort subite du vénéré curé d'Andouillé et le renvoi de la mission à une époque indéterminée. Il reprend le chemin de Pontmain, et le P. Louvel, son compagnon, se rend à Beljeard, près de Mayenne, où il donne le concours de son zèle apostolique au curé malade, qu'il remplace et en chaire et au confessionnal. C'est ce que fait aussi à Andouillé le cher P. Soulliard, qui y arrive après une traversée de cinquante heures, devenue très périlleuse par suite d'un épais brouillard. Un grand bien s'est opéré par la parole et les exemples de l'ardent missionnaire.

La mission de Changé a eu le succès que désirait le vénéré curé, M. l'abbé Deschamps, un des prêtres les plus distingués du diocèse de Laval. La fête des enfants, la consécration à la Sainte Vierge, la cérémonie des morts, ont parfaitement réussi. Le trône de la Sainte Vierge et l'illumination de l'église offraient un spectacle merveilleux. De nombreux retours consolèrent les missionnaires, qui auraient bien désiré en obtenir davantage.

C'est à Changé que je devais apprendre plus tard une perte bien douloureuse pour un cœur d'Oblat, Père et Frère en même temps. Au mois de juin, du 5 au 10,

j'ai prêché la retraite de première communion aux enfants de Changé. Le 9, jour de la première communion, j'étais réveillé en sursaut, vers minuit, par M. le vicaire qui m'annonçait qu'un Frère de Pontmain demandait à me parler immédiatement. C'était le F. FAIVRE, porteur de la triste nouvelle que le bon P. MONTFORT était mort subitement à la Dorée, en descendant de chaire ; il venait prendre mes ordres pour les obsèques... Changé me laisse les souvenirs les plus doux d'une part, hospitalité des plus gracieuses et des plus généreuses, rencontre d'âmes d'élite et de haute piété, amitié du parrain et de la marraine de la cloche *la Militaire*, que nommeront M. le vicomte et Mme la vicomtesse Joseph d'Elva, petits-neveux d'un ami de notre vénéré Fondateur, Mgr de Quelen, archevêque de Paris. Changé me laisse les souvenirs les plus douloureux : souvenirs de joie, souvenirs de tristesse, que formule si bien la parole du Sage : *extrema gaudii luctus occupat* (Prov. XIV, 13).

1. Le R. P. THIRIET, retenu à Pontmain, n'avait pas renoncé à l'exercice du saint ministère. « Entre temps, dit le *Codex historicus*, il prêche une série d'instructions à Saint-Ellier et la fin du carême aux paroissiens de Pontmain. Puis viennent les retraites de première communion à la chapelle Moche, diocèse de Séez, du 8 au 13 mai; à Sainte-Suzanne, du 18 au 24, à Martigné, du 29 mai au 3 juin ; à Pontmain, du 5 au 9; à Ernée, du 9 au 14 juin. Il va prêcher un *Triduum* d'adoration au couvent des Ursulines de Château-Gontier le 23 juin, d'où il revient avec une fluxion de poitrine, sans avoir pu donner le sermon de clôture. »

Cette maladie faillit devenir mortelle. Le docteur Riban, appelé trop tardivement, dut appliquer des remèdes énergiques pour dégager la poitrine à moitié envahie. Il

fallut veiller le cher malade et le condamner à une réclusion absolue. Le danger finit par disparaître, à notre grande joie et à notre vive reconnaissance envers Notre-Dame de Pontmain.

Au mois d'août, le R. P. Thiriet put reprendre, sans trop de fatigue, sa vie de missionnaire. Il prêche les retraites des Sœurs de la Sainte Famille, à Château-Gontier, du 10 au 17 août ; à Laval, du 19 au 26 août ; à la maison Rouge d'Angers, du 14 au 22 septembre, une retraite d'adoration à Saint-Michel-de-la-Roé, du 24 au 30 septembre.

Le 5 octobre, il commence une mission avec le P. Louvel à Vautorte, qui ne se termine que le 1er novembre. Cette mission ne laisse aucun retardataire ; elle est clôturée par une plantation de croix et couronnée par un très beau pèlerinage à Pontmain. Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* en ont donné le compte rendu.

Du 30 novembre au 5 décembre, retraite d'adoration à Sainte-Croix de Vitré.

Du 8 décembre au 1er janvier 1896, mission à Champeaux (Manche). Le P. Thiriet a pour compagnon le R. P. Prod'homme, qui fait son premier apprentissage de missionnaire. Voici le compte rendu qu'a publié *la Revue catholique de Coutances et d'Avranches*, si admirablement rédigée par M. le chanoine Mustel :

La mission de Champeaux. — « Le dimanche 8 décembre arrivaient à Champeaux deux religieux de Pontmain que M. le curé avait appelés pour donner à sa chère paroisse le bienfait d'une mission.

« Constatons tout d'abord qu'elle a eu un plein succès, que le zèle du pasteur et les efforts des Révérends Pères Oblats de Marie ont obtenu la récompense qu'ils méritaient si bien.

« La petite église de Champeaux avait revêtu ses mo-

destes murs d'une décoration digne des plus beaux sanctuaires. De riches oriflammes mêlaient partout, avec de religieuses inscriptions, leurs couleurs éclatantes aux guirlandes de verdure et aux fleurs les plus variées ; tout souriait aux yeux, tout parlait à l'âme dans cet asile si frais et si brillant. Pendant vingt-cinq jours, la population de Champeaux s'y portait en foule, et les habitants des paroisses voisines s'y donnaient rendez-vous tous les soirs ; si la curiosité en attirait quelques-uns, le désir de prendre part à ces religieux exercices, à cette splendide manifestation de foi, animait certainement le plus grand nombre des assistants. L'aspect de cette foule, que la petite église ne pouvait pas toujours contenir, était un sujet incessant d'édification mutuelle; les chants des cantiques, où l'on mettait toute son âme, la vue des autels brillamment illuminés, et surtout la grâce et la majesté du trône de la Vierge, qui s'élevait sur le grand autel, et dont la statue dominait et semblait protéger l'assemblée, tout parlait au cœur, tout portait aux pieuses émotions. Et quand les guirlandes de feux variés se balançaient dans l'espace, que les lumières s'enflammaient instantanément, en triple couronne, aux pieds de la Vierge, on se sentait ému et comme transporté dans un autre monde, et l'on pouvait vraiment redire avec le poète : « *Le ciel a visité la terre !* »

« Des fêtes merveilleuses que Champeaux ne connaissait pas, et que les révérends Pères missionnaires savaient organiser avec une rare habileté, préparaient l'action de la grâce dans les cœurs. *C'était la fête de l'enfance,* avec sa magnifique procession dans la bourgade ; *c'était la fête de la consécration à Marie,* à laquelle des jeunes filles vêtues de blanc faisaient une offrande touchante de fleurs et de couronnes ; *c'était la fête du Saint-Sacrement,* présidée par M. le doyen de Sartilly, avec la

majestueuse procession se rendant au cimetière pour la bénédiction des tombes, et traversant la nef où près de cinq cents personnes tenaient des cierges allumés ; *c'était enfin la fête des morts,* avec un catafalque dressé au milieu du chœur, au pied d'une croix gigantesque, toute noire, sur laquelle se détachait un funèbre voile blanc. Ce jour-là, les chants de deuil succédaient aux chants joyeux, aux gais cantiques de chaque soir, de chaque matin, et servaient comme eux à faciliter le fruit de la parole divine dans toutes les âmes.

« Jamais mission n'a été mieux conduite et mieux prêchée que celle de Champeaux. Les RR. PP. Thiriet et Prod'homme ont vraiment le secret de la belle, large et fructueuse prédication.

« L'un, avec sa parole élégante et facile, toujours entraînante, vraiment apostolique, rehaussée par une grande distinction de geste et d'accent, charmait et captivait les auditeurs. L'autre savait, avec une chaleur communicative et une abondance qui partait du cœur, faire sortir du commentaire des textes et des faits évangéliques des leçons pratiques propres à ranimer dans toute sa force l'esprit chrétien. Aux sermons s'ajoutaient des conférences dialoguées du plus haut intérêt et des causeries qui ne manquaient même ni de gaieté ni d'humour.

« La population de Champeaux n'a pas été rebelle à l'appel que lui ont adressé les saints missionnaires, et elle a retrouvé la foi des anciens jours ; la communion générale des femmes, dans la touchante nuit de Noël, et celle des hommes (on compte seulement quatre ou cinq abstentions), au matin du dimanche 29 décembre, ont offert le plus édifiant spectacle. Quelles heures bénies pour les missionnaires et pour le dévoué pasteur ! Quelle joie sur tous les fronts dans l'accomplissement du grand devoir religieux !

« Les fêtes solennelles des Quarante-Heures devaient, pendant trois jours, clôturer, avec l'année, les exercices de la mission. Mais le R. P. THIRIET fit un dernier appel au cœur et à la générosité des garçons, jeunes et vieux, qui s'empressèrent d'offrir, le 1er janvier, un pain bénit solennel, selon l'antique usage du vieux diocèse d'Avranches, et, en même temps, une forte somme pour l'achat d'un chemin de croix en souvenir de la mission.

« Le 1er janvier fut aussi la journée des adieux des révérends Pères à la paroisse qu'ils venaient d'évangéliser. Ces adieux furent touchants, et bien des larmes furent versées quand le Supérieur prononça ses dernières paroles, quand M. le curé lui adressa ses remerciements, quand une enfant de la paroisse fit aux missionnaires la promesse que tous resteraient fidèles à leurs enseignements et que tous espéraient les revoir bientôt. Cette pensée adoucissait les tristesses de la séparation.

« Le lendemain matin, les cloches sonnaient à toute volée pour annoncer le départ des révérends Pères, dont le nom sera toujours béni et le souvenir toujours cher à Champeaux. »

2. Le R. P. MONTFORT a continué jusqu'à la fin de donner l'exemple du plus parfait dévouement apostolique. L'incendie l'avait profondément affligé ; il avait dû garder le lit à la suite de crachements de sang assez violents. Les soins des bonnes Sœurs de Rillé, chez lesquelles il avait reçu l'hospitalité la plus fraternelle, lui rendirent bientôt ses forces, et, dès le 3 mars, accompagné du R. P. BRULLARD, il se rendit à Saint-Paul, dans le diocèse de Sées, pour une mission de quinze jours. Le R. P. BRULLARD a rendu compte de ce travail dans le *Codex historicus :* « Quoique cette mission ne durât que quinze jours, elle produisit cependant des fruits abondants de salut dus au zèle et à la piété du R. P. MONT-

FORT. Un grand nombre de retardataires se convertirent. Les exercices du matin furent surtout suivis par les junioristes des Frères de Ploermel et les jeunes filles pensionnaires des Dames de Saint-Paul. Les fêtes eurent aussi un grand succès. Cinq ou six hommes seulement et une femme ne profitèrent pas de la grâce de la mission. »

Le *Codex* poursuit : « 24 mars - 15 avril. Mission de Mancy. — C'est la dernière mission donnée par le R. P. MONTFORT. Le P. BRULLARD était son compagnon. Les prédications furent très suivies et couronnées de succès. Les missionnaires n'eurent qu'à se louer de l'attitude de M. le curé et de l'empressement des paroissiens. Presque tous les retardataires profitèrent de la grâce. Pendant la mission, une confrérie fut établie en l'honneur du Sacré-Cœur et fut affiliée à l'Archiconfrérie du Vœu national, à Montmartre. Ces jours de bénédiction furent couronnées par l'érection d'un chemin de croix sur le bord d'une grande route. Onze arbres, précédant le calvaire, en forme de croix, représentent les onze premières stations; les croix de Notre-Seigneur et des larrons, à leur pied les statues de la Sainte-Vierge, de saint Jean et de sainte Marie-Madeleine annoncent la douzième station. A la treizième, une statue de Notre-Dame de Pitié et il y aura, à la quatorzième, une grotte. La fête de clôture fut fort belle. Le R. P. MONTFORT, avant de succomber, ne pouvait pas mieux finir sa carrière des grandes missions. »

L'ardent missionnaire prit à peine quelques jours de repos. Le 15 mai, il commençait les exercices d'une retraite de première communion à Saint-Mars-sur-la-Futaye; il la termina le 19, en amenant la paroisse tout entière au sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain, où il consacra les enfants à Notre-Dame de la Sainte-Espé-

rance... Du 22 au 26 mai, il est à Levaré dans le même but ; du 26 mai au 5 juin, à Tremeur, dans les Côtes-du-Nord. C'est là qu'il reçut la lettre suivante du curé de la Dorée, en date du 31 mai : « Mon Révérend Père, *Deo gratias!* Mercredi, à une heure, une voiture vous attendra à la gare de Louvigné et vous amènera ici. D'ici là faites prier pour mes chers petits paroissiens. *Totus tuus in Christo.* « LEVÊQUE, curé. »

La première communion eut lieu le dimanche 9 juin ; le P. MONTFORT donna l'instruction préparatoire avec sa présence d'esprit, son onction et sa véhémence habituelles ; rien ne fit pressentir la catastrophe imminente. Il venait à peine de regagner sa place dans le chœur lorsqu'il éprouva un malaise qu'il crut arrêter en se rendant à la sacristie. Il s'appuyait sur la crédence ; des envies de vomir le portèrent à s'incliner. Le vicaire entrait pour prendre une bourse et procéder à la quête ; il s'approche du Père, qui, tout à coup, porte la main à son front en disant : « Oh! que je souffre de la tête ! » et tombe entre les bras du vicaire, qui s'efforce de le soutenir. Mais le poids est trop lourd ; il dépose le corps et court chercher deux hommes, qui, réunissant leurs forces, emportent le missionnaire respirant encore, mais complètement évanoui. Cependant le moment de la seconde instruction est arrivé ; le curé s'inquiète du retard inattendu ; on lui fait connaître le triste accident ; le bon pasteur remplace le missionnaire et produit la plus vive émotion en annonçant l'épreuve qui vient de fondre sur lui. Il accourt bientôt auprès du malade, prononce les paroles de l'absolution et lui administre hâtivement une onction du sacrement des mourants. On peut se rendre compte de la consternation générale.

Le Père est étendu sur un lit ; on n'a pas cru pouvoir le déshabiller et le coucher. On espère toujours que la

crise passera et qu'il recouvrera sa connaissance. Mais le temps s'écoule sans qu'aucun symptôme d'amélioration ne se manifeste. Cependant, vers une heure de l'après-midi, le visage se colore, la respiration devient plus forte. Le curé renouvelle l'absolution, complète le sacrement de l'extrême-onction, prie ardemment et fait prier pour le rétablissement du vénéré malade, qui paraît dormir. On se retire, car le repas avait été interrompu. Une heure s'écoule; la personne qui garde le P. MONTFORT s'aperçoit que la respiration devient plus faible, plus lente, que la coloration a disparu; elle accourt rendre compte à M. le curé des symptômes qu'elle a constatés. M. le curé se rend auprès du Père et reçoit son dernier soupir. Le P. MONTFORT s'était endormi du sommeil des justes.

Il fallut se livrer immédiatement aux préparatifs mortuaires; la chaleur hâta la dissolution du corps. On fixa les obsèques au mardi 11 juin, fête de saint Barnabé, apôtre. Les invitations furent faites dans tout le canton par le R. P. MARIN, qui se porta de presbytère en presbytère. Rentré le lundi soir de Changé, je suis allé le mardi matin faire la levée du corps à la Dorée. Je l'ai ramené à Pontmain, accompagné par un nombre considérable de paroissiens, parmi lesquels on remarquait avec émotion une députation des jeunes filles et des jeunes garçons qui avaient fait leur première communion. M. le doyen de Landivy présida la levée du corps à l'entrée sur la paroisse de Pontmain. Je présidai ensuite l'office, célébrai la sainte messe et récitai les dernières prières. Le P. MONTFORT repose avec les PP. GILLET et COLOMBOT dans le caveau que la municipalité a concédé à perpétuité à la communauté des chapelains de Notre-Dame de la Sainte-Espérance. *Requiescat in pace!*

Les *Annales de Notre-Dame de Pontmain* ont commencé la publication d'une notice assez étendue, écrite par le

R. P. THIRIET, d'après les documents et les papiers du vénéré défunt. Nous espérons que, pour l'anniversaire de la mort, cette publication sera terminée. Votre Paternité jugera si ce travail peut être réédité dans le recueil des *Circulaires nécrologiques* de notre chère Congrégation.

3. Le R. P. BAUGÉ présente à son actif, en sus des soins journaliers qu'il donne au sanctuaire, cinq retraites de première communion, du 2 au 8 mai, à Saint-Forest (Orne); du 15 au 19, pour la troisième fois, à Notre-Dame de Mayenne; du 5 au 9 juin, à Chailland; du 26 au 30 juin, aux Pas (Manche); du 17 au 21 juillet, à Argouges (Manche). Toutes ces retraites ont produit des fruits excellents, ainsi que la retraite prêchée du 14 au 21 novembre aux enfants de Marie de Saint-Symphorien (Manche).

4. Du 15 au 30 avril, le R. P. LOUVEL a évangélisé la paroisse de Vains (Manche). Il sortait de son grand travail à Belgeard. « C'est la première mission que le P. LOUVEL donne seul, dit le *Codex historicus*. Il a été très heureux de faire cet essai au pays normand. La paroisse de Vains, sur les bords de la mer, à 6 kilomètres du Mont-Saint-Michel, compte 600 âmes. Le pasteur s'applique à reproduire les vertus du curé d'Ars, passe la nuit devant le Saint Sacrement une fois la semaine et chacune de ses journées auprès de l'autel où il prie pour ses chers paroissiens. Le P. LOUVEL a donné deux instructions par jour régulièrement et quelquefois quatre, à cause des différentes œuvres pieuses établies : les Enfants de Marie, l'Apostolat de la prière, la Communion réparatrice, le Saint Rosaire, les réunions dominicales d'hommes. La mission a solidifié ces œuvres et en a fondé deux nouvelles : la Congrégation des Saints-Anges, les Mères chrétiennes. Les conversions ont été nombreuses. Plusieurs, qui avaient été

arrêtées lors de la mission précédente donnée par les Pères Rédemptoristes, ont compris le devoir et la nécessité de revenir à Dieu. Sous l'impulsion de la grâce, des chefs de famille n'ont pas craint de dire publiquement qu'ils affronteraient dorénavant la misère plutôt que de continuer à vivre dans un état de damnation. Cette parole énergique eut du retentissement et détermina bon nombre de conversions. » Une lettre du curé de Vains au R. P. Supérieur confirme pleinement cette appréciation et fait un grand éloge du missionnaire.

Quatre retraites de première communion furent prêchées par le R. P. Louvel, du 4 au 9 mai, à Rouellé (Orne); du 16 au 20, à Saint-Poix; du 20 au 26, à Cuillé; du 26 mai au 3 juin, à Loigné, près Château-Gontier.

Du 4 juin au 1er août, le R. P. Louvel, appelé à Autun, prit part aux travaux des *hautes études* établies pour les *jeunes Pères*.

Du 7 au 20 août, le jeune missionnaire prêcha la retraite pour la seconde fois aux messieurs et aux dames pensionnaires et l'adoration perpétuelle à la communauté de Saint-Fraimbault-de-Lassay. Du 15 au 18 septembre, pour la troisième fois, retraite aux congréganistes de Château-Gontier.

Le dernier travail du P. Louvel fut la mission de Vautorte. Il reçut son obédience pour Montmartre et quitta Pontmain, où il laisse de profonds regrets, dans les premiers jours de novembre.

5. Le R. P. Brullard nous offre comme toujours une longue liste de travaux soutenus avec un courage infatigable. L'année débute par un sermon de profession à l'Hôtel-Dieu de Fougères. Deux sœurs, par la nature et par la grâce, s'engagent pour toujours à servir Dieu dans la congrégation des Augustines.

Nous avons dit la coopération du P. Brullard aux

missions de Saint-Paul et de Mancy, dirigées par le R. P. Montfort.

Suivons-le à Quelaine pour un triduum d'adoration, à Notre-Dame d'Avesnières, où il ouvre le mois de Marie et prêche la retraite de première communion du 30 avril au 5 mai ; à Azé, du 15 au 19 mai ; à Chemazé, du 23 au 26 mai ; à Brecey, du 29 mai au 2 juin. Triduum d'adoration à Nuillé-sur-Vicoin, du 6 au 10 juin. Le 7 juillet, il est à Fougerolles et y prêche la Sainte-Enfance. Le 14 juillet, c'est à Pontmain. Du 5 au 11 août et du 28 août au 1er septembre, il prend part comme confesseur aux retraites générales d'Evron. Du 7 au 11 septembre, retraite d'adoration à Pont-de-Gennes (Sarthe), étude préparatoire à une grande mission demandée par M. le curé pour une année prochaine.

Le 6 octobre, sermon sur le Rosaire à Montaudin. Du 11 au 14 octobre, retraite au pensionnat des Frères de Ploermel à Flers ; du 14 au 18, retraite au petit noviciat des mêmes Frères à Saint-Paul. « Il est à désirer que nos Pères, dit le *Codex historicus*, dans leurs prédications en Normandie, puissent contribuer au recrutement de cette école apostolique. »

Retraite paroissiale à Saint-Martin-de-Landelle (Manche), du 20 octobre au 1er novembre. « Les paroissiens s'approchèrent en très grand nombre des sacrements ; il y eut deux magnifiques communions d'hommes et de femmes. C'est aussi la coutume, comme dans une partie de l'Avranchin, que, pendant le mois d'octobre, tous les fidèles fassent une heure d'adoration. M. le curé eut la bonne pensée de réunir séparément les hommes et les femmes. L'appel fut entendu et le missionnaire aida les adorateurs à prier. »

Notons encore un sermon pour une messe de départ des conscrits à Saint-Germain-en-Coglès, le 3 novembre ;

l'établissement de l'association de la Sainte-Famille et de la Sainte-Enfance à Saint-Ellier, le 28 novembre ; l'adoration à Saint-Berthevin le 28 novembre.

Du 1er au 12 décembre, retraite paroissiale à la Baconnière où les enfants reçurent des soins particuliers dont ils furent très heureux.

Du 21 au 25 décembre, retraite paroissiale à Saint-Germain-en-Coglès (Ille-et-Vilaine). « Quelle excellente pensée a eue le bon recteur de faire appel à ses hommes pour une retraite spéciale en leur faveur ! Le dimanche, ils eurent leur messe et leurs vêpres desquelles les femmes furent impitoyablement exclues. Il y avait une réunion le matin et deux le soir, une vers 3 heures et la seconde vers 7 heures. Celle de 3 heures était destinée aux hommes qui ne pouvaient pas venir à la seconde qui, d'ailleurs, réunissait le plus d'auditeurs. Les communions générales à la messe de minuit et à la messe de six heures furent très belles. De telles retraites sont à promouvoir et quand elles seront possibles, elles feront un grand bien. « La retraite fut close par la bénédiction d'une grotte à Notre-Dame de Lourdes, à laquelle toute la paroisse avait travaillé avec un grand zèle pendant huit jours. Les illuminations eurent un grand succès. »

Le R. P. Brullard, infatigable dans le ministère extérieur, est encore plus infatigable dans l'intérieur de la maison. C'est grâce à son zèle de bibliothécaire que la moitié de notre bibliothèque a échappé à l'incendie. Le premier foyer était au-dessus de la salle ; on pouvait s'attendre à tout moment à l'effondrement du plafond. Le P. Brullard est demeuré intrépide et a jeté par les fenêtres tout ce que ses mains ont pu atteindre. Ce n'est pas sans quelque dommage que les volumes sont tombés sur le sol et ont subi les secousses des transports; les volumes reliés n'ont pas trop souffert, mais les volumes

brochés ont presque tous été plus ou moins détériorés. Avec une patience héroïque, le R. P. Brullard travaille depuis notre réinstallation au classement de tous ces livres qui constituent encore une richesse de grande valeur pour notre communauté. Que n'ai-je un relieur à ma disposition ?

6. Le premier travail du R. P. Prod'homme depuis son arrivée à Pontmain a eu lieu à Pontmain même où il a prêché les exercices de l'adoration perpétuelle le 20 et le 21 octobre.

Encouragé par ce premier succès, il a pu entreprendre un plus grand travail et, du 26 octobre au 2 novembre, il a prêché les Quarante-Heures de l'adoration à Monthault, paroisse du diocèse de Rennes. Le curé a écrit une lettre de remerciement flatteuse pour le jeune missionnaire.

7. Si je mets encore à l'actif du R. P. Pays l'érection d'un chemin de croix, le 3 mars, et son concours à la première retraite générale des Sœurs d'Evron, il ne me restera plus qu'à dresser la nomenclature de mes propres travaux, ce que Votre Paternité me permettra de faire brièvement.

8. Au mois de mai, j'ai prêché la retraite aux âmes pieuses qui se réunissent à Pontmain dans la première semaine du mois consacré à notre Mère du ciel. Commencée le lundi 6 mai, elle s'est terminée le samedi 10. L'assistance n'était pas nombreuse, mais on peut dire qu'elle était intéressante et digne d'égards. Plusieurs nièces ou parentes du bon P. Montfort y prirent part. Elles ne s'attendaient pas à le voir pour la dernière fois.

Du 22 au 31 mai, retraite générale des Supérieures de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Nevers ; le R. P. Lémius, qui devait la prêcher, fit appel à mon dévouement sur lequel il peut toujours compter. Trois

cents Supérieures y assistaient et formaient un magnifique et imposant auditoire. Mgr de Nevers présida avec sa bonté si délicate l'ouverture et la clôture des exercices. Sa parole pieuse et remplie d'onction pénétra dans tous les cœurs et donna une plus grande autorité et efficacité à la parole du missionnaire. Tous les jours, j'allais m'agenouiller sur la tombe de la voyante de Lourdes et lui recommander le succès de la retraite et les intérêts de notre chère Congrégation consacrée à l'Immaculée. Le 31 au soir, j'eus de la peine à arriver à l'évêché où Mgr Lelong m'avait invité à dîner. Le président de la République avait fait son entrée à Nevers et les rues n'étaient pas toutes livrées à la circulation. J'ai admiré les illuminations qui témoignaient d'un grand enthousiasme. Pendant le dîner, Monseigneur nous fit part des souhaits de fête qu'il comptait adresser à M. Félix Faure. A minuit, heure de mon départ, l'animation était encore grande dans la cité. A 6 heures du soir, le 1er juin, je rentrais à Pontmain après avoir célébré ma messe à midi dans la chapelle de la maison mère des Sœurs d'Evron.

Le 10 juillet, j'étais à Royaumont, où Votre Paternité m'avait invité à prêcher à l'occasion du jubilé *d'argent* de la fondation de cette maison. En 1870, j'y avais prêché les *noces d'or* de la fondation de la Sainte-Famille; vous avez voulu que ma faible voix s'unît au cantique d'action de grâces que vingt-cinq années d'existence féconde et glorieuse imposaient à des cœurs fidèles et reconnaissants. Ce ne fut pas sans une douloureuse impression que je revis ces lieux enchanteurs; un voile sombre les enveloppait encore dans mes souvenirs; les dernières scènes qu'ils me rappelaient se rattachaient à la mort et à la sépulture du T. R. P. Fabre. Vos bontés paternelles firent une diversion qui me permit de rem-

plir avec toute ma bonne volonté la mission que vous m'avez confiée.

Du 23 au 25 juillet, sermons d'adoration chez les Sœurs de l'Espérance de Château-Gontier.

Du 3 au 16 août, deux retraites successives aux congréganistes de la Sainte-Famille à Laval et à Mayenne.

Du 19 au 24 août, j'assiste, comme confesseur, à la retraite pastorale de Laval prêchée par le R. P. Tesnière, des Pères du Très-Saint-Sacrement. Tout a été édification pour moi.

Je me rends de Laval à Autun, où je devais prêcher la retraite aux Pères et aux Frères des deux maisons de Saint-Jean d'Autun et de Saint-Andelain. J'ai goûté là toutes les joies de la vie de famille dans la plus douce intimité. Les retraitants m'ont édifié par leur attention, leur confiance sans bornes, leur constante application. Je n'ai pas craint de leur parler de la mort, et déjà un Père et un Frère de mes auditeurs ont paru devant Dieu. Le F. Roussencq fut administré pendant la retraite ; ce cher frère nous a montré combien est forte et douce la mort des prédestinés.

Le 24 septembre commençait, à Saint-Fraimbault-de-Lassay, la retraite générale de la nombreuse communauté qui dessert l'hospice de Lassay et soigne un grand nombre de pensionnaires des deux sexes. Les Oblats en sont les prédicateurs attitrés. C'était la seconde fois.

La clôture avait lieu le vendredi 4 octobre. Dès le lendemain, je commençais la retraite de rentrée du grand séminaire de Laval, qui se clôturait le samedi soir 12 octobre.

Le dimanche 13, j'étais à Château-Gontier, prêchais à 2 heures aux enfants de Marie de la ville et ouvrais, le soir, la retraite du pensionnat des Ursulines, un des plus

beaux établissements que je connaisse. La retraite se terminera le jeudi 17.

Je repartis le vendredi 18, après avoir célébré au saint autel mon entrée dans ma soixante-huitième année; pris, en passant à Laval, M. l'architecte Hawcke et M. l'abbé Lebreton, chancelier de l'évêché, que j'amenais à Pontmain pour arrêter définitivement les plans de terrassements de la basilique. Ces messieurs repartirent le 19, et je fus tout entier à la réception de nos enfants, auxquels j'avais donné rendez-vous pour ce jour.

Le lendemain, dimanche, je bénis la maison reconstruite et à peu près entièrement meublée. Et je pris congé le lundi 20 pour me rendre à Rome. Je m'arrêtai à Annecy-le-Vieux, chez les MM. Paccard, afin de m'entendre avec eux sur le carillon des *noces d'argent* de l'apparition de Notre-Dame de la Sainte-Espérance de Pontmain. Je passai vingt-quatre heures dans cette aimable famille, en savourant toutes les joies d'une cordiale hospitalité, et le 23 au soir, je recevais à Rome l'accueil le plus fraternel. La retraite du scolasticat commença le vendredi 25 et se termina le beau jour de la Toussaint.

Le samedi 3 novembre, je me rendis à Naples et commençai, le lendemain, la retraite de nos Sœurs de l'Espérance. Les deux premiers jours, le Prélat supérieur ecclésiastique de la communauté voulut me faire visiter les lieux les plus célèbres et les plus remarquables de la ville autrefois royale et maintenant descendue au second rang. Quelle douleur de voir la plupart des anciens couvents transformés en casernes, l'irréligion se manifester de toutes parts!

On ne peut pas aller à Naples sans visiter les ruines de Pompéi. La supérieure des Sœurs de l'Espérance ne manque jamais de procurer cette agréable excursion au

prédicateur de la retraite. Elle commence par une station à Notre-Dame du Rosaire, sanctuaire de date récente, mais déjà célèbre par les manifestations de la puissance et de la bonté de la mère de Dieu. Nous y avons prié de tout cœur pour nos chères familles religieuses... Pompéi est très intéressant à visiter; quelle résurrection du passé ?

Rentré à Rome dès le mardi 12, je me suis entièrement occupé des intérêts de Notre-Dame de Pontmain. Sous la direction toute fraternelle et toute dévouée du R. P. Joseph Lémius, notre procureur général auprès du Saint-Siège, j'ai commencé mes courses, mes visites, mes démarches auprès des congrégations dépositaires des richesses de l'Église. Rome est la ville éternelle; elle conserve dans les choses de l'ordre surnaturel les allures qui l'ont rendue autrefois souveraine dans les choses naturelles; le Saint-Esprit l'a dit : Rome a vaincu tous les peuples et est devenue la maîtresse du monde, *consilio suo et patientia :* la diplomatie et la temporisation. La *furia francese* n'est pas de mise et n'aboutit que lentement.

J'en ai fait l'expérience. J'ai constaté que le sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain et le fait si admirable qui lui a donné naissance sont peu connus, peu appréciés et partant inspirent peu d'intérêt. L'autorité épiscopale, toujours puissante à Rome, n'a pas assez souvent, assez vivement plaidé la cause de la Vierge aux étoiles. Les vacances fréquemment renouvelées du siège de Laval n'ont pas permis à une autorité première de former une opinion puissante et féconde.

J'ai eu le bonheur de voir le Saint-Père; c'était dans la salle des Tapisseries, où l'on retrouve les souvenirs de la France — car ces tapisseries splendides sont marquées des armes de notre patrie — au retour de la promenade,

vers 5 heures du soir. J'étais accompagné du R. P. Lémius et du R. P. Guillon. Très ému, comme on l'est toujours en présence de la plus haute personnalité de l'univers, j'ai exprimé, aussi rapidement que possible, le sujet de ma visite, *les noces d'argent* de l'apparition de Notre-Dame de Pontmain ; le Saint-Père me fait répéter le mot de Pontmain, qui semble ne réveiller aucune pensée, aucun souvenir. Je rappelle l'apparition du 27 janvier 1871. « Eh bien, que me demandez-vous ? — Je vous demande, Très Saint-Père, de vouloir bien accorder au vicaire général de Laval, qui présidera la fête du vingt-cinquième anniversaire de l'apparition, l'autorisation de donner votre bénédiction pontificale en votre nom ? — Comment s'appelle-t-il ? — M. Lemaître. — Eh bien ! vous direz à M. Lemaître que je l'autorise à donner la bénédiction papale le jour de cet anniversaire. » Je baisai alors la main du Vicaire de Jésus-Christ en y glissant une lettre qui renfermait une offrande au nom des chapelains de Notre-Dame de Pontmain. Après quelques mots échangés avec le P. Guillon, le Saint-Père fit un signe qui mit fin à l'audience.

En quittant Rome, je n'emportais que de bonnes promesses, dont le cher P. Lémius devait poursuivre la réalisation. Je ne saurais assez le remercier de tout le dévouement qu'il a manifesté envers Notre-Dame de Pontmain et son pauvre chapelain, pendant tout mon séjour. Je ne saurais trop remercier aussi l'excellent P. Guillon de sa douce et fraternelle hospitalité. J'ai passé de bonnes journées au milieu de nos scolastiques, où j'ai trouvé un nombre assez considérable de mes enfants de Sion et de Saint-Charles. Quelle belle, bonne et sainte communauté !

Le samedi 30 novembre, j'étais encore à Annecy-le-Vieux, où j'ai béni une coulée de vingt cloches, parmi

lesquelles sept étaient destinées à Pontmain. Le dimanche 1er décembre, je célébrais ma messe à Paris, à la maison générale, et je repartais le soir pour Pontmain, ayant pour compagnon le cher P. Lémius, supérieur de Montmartre.

Le mercredi 4 décembre, j'ouvrais une retraite au grand collège libre de l'Immaculée Conception de Laval, dirigé par les Pères de Pontivy. Le R. P. Hamelin en est le Supérieur. Plus de deux cents élèves en suivaient les exercices. La fête du 8 fut magnifiquement célébrée. Le 9, je rentrais à Pontmain.

VI. Un mot sur *la communauté* et je termine ce trop long rapport. Le 19 septembre est un jour marqué dans nos archives à la craie blanche, car c'est le jour où nous avons reçu votre visite ardemment désirée. Vous avez passé trois jours avec nous en compagnie de votre cher et aimable secrétaire et du bienfaiteur unique de Pontmain, le R. P. Jean-Baptiste Lémius, qui a donné la moitié de son cœur à la Vierge au crucifix sanglant ; l'autre moitié est à Montmartre.

Votre Paternité s'est rendu compte par elle-même des conditions d'existence dans lesquelles nous nous trouvions ; elle a visité les travaux de la maison incendiée, de la grande construction et constaté tout ce qui manquait encore et à notre rétablissement et à la basilique. Elle a vu les Pères et les Frères en particulier et par deux fois la communauté réunie a entendu les paroles d'encouragement, de satisfaction et de perfection que vous avez bien voulu nous adresser. Le souvenir en est resté gravé au plus profond de nos cœurs. Nous nous efforçons de les mettre de plus en plus en pratique. Vous nous avez promis de revenir bientôt, nous sommes maintenant mieux installés et notre résidence est plus digne de vous recevoir.

Au mois de décembre, le R. P. Provincial est venu faire sa visite annuelle. Il est demeuré avec nous plus de trois semaines. Il nous a donné l'exemple de la régularité la plus parfaite. Tous nos Pères et Frères ont pu l'entretenir à leur gré. Il a tenu à voir nos junioristes chacun en particulier, et avant de nous quitter, il a dressé un acte de visite dont j'ai dû vous envoyer une copie authentique. Vous l'avez apprécié en termes que je me fais un devoir de reproduire : « Mon bien cher Père, j'ai à vous remercier de m'avoir communiqué l'acte de visite que le R. P. Provincial vous a récemment laissé, c'est un document précieux, dicté par l'esprit de Dieu et de nature à fortifier parmi vous le sens religieux, l'union fraternelle et l'esprit de discipline. Vous ferez bien de vous en servir de temps en temps pour appuyer vos propres recommandations. Dieu est bien bon d'accorder de tels secours à nos communautés. »

Qu'il me soit permis de citer deux passages relatifs aux œuvres principales qui nous sont confiées : le juniorat et le pèlerinage de Notre-Dame de la Sainte-Espérance de Pontmain.

« Au sujet du juniorat, je tiens à consigner ici ma pleine satisfaction de le voir reconstitué. Le bon esprit que j'ai cru constater parmi les élèves me fait espérer que ce petit noyau deviendra plus tard un arbre de bonne venue qui produira des fruits et des fruits excellents. Afin de ne pas compromettre cette œuvre si chère, pour le présent et pour l'avenir, que l'on soit sévère pour le choix des élèves, ne recevant que les meilleurs, ne gardant que ceux qui répondent parfaitement à nos espérances, écartant sans faiblesse tous ceux qui par leurs mauvais exemples, leur inconduite, leur paresse, pourraient nuire aux autres... Sagesse et prudence dans la direction spirituelle de ces jeunes âmes... Pour le passé,

je n'ai que des remerciements à adresser à nos deux Pères professeurs au sujet du dévouement qu'ils manifestent et des peines qu'ils se donnent en faveur de l'œuvre qui leur est confiée. Qu'ils continuent à seconder de la sorte le zèle du R. P. Supérieur, afin qu'il ait la consolation de constater de plus en plus que son affectueuse attention pour cette œuvre produit des fruits.

« Le sanctuaire et le pèlerinage de Notre-Dame de Pontmain, tout le fait espérer, vont voir s'ouvrir bientôt une période de prospérité. Le R. P. Supérieur revient de Rome avec un riche trésor d'indulgences dont bénéficieront les pieux fidèles ; un carillon de vingt-cinq cloches, le plus beau qui existe en France, ne tardera pas à chanter, à sa manière, les louanges de Marie et à lui porter les prières et les supplications de toutes les provinces de notre chère patrie, enfin, dans quelques jours, va commencer le vingt-cinquième anniversaire de l'apparition miraculeuse de Marie. C'est le moment pour nous de redoubler d'efforts afin de remplir avec toute la perfection désirable la glorieuse et consolante mission qui nous a été confiée dans le sanctuaire de Notre-Dame. »

Le R. P. Provincial a manifesté de vive voix la satisfaction que lui donne l'état de la paroisse.

Nos Frères convers ne doivent pas être oubliés. La maison de Pontmain leur impose un travail quotidien incessant et multiple : c'est une ferme à soigner, des jardins à cultiver, un train de maison à maintenir dans l'ordre, la propreté, un service de tous les moments en faveur d'une moyenne d'habitants de 30 à 35 personnes. A cette vie active, il faut unir la vie contemplative, réglée par les exercices de communauté. C'est un devoir que je remplis, en affirmant que généralement nos Frères convers se montrent dignes de leur vocation et du poste privi-

légié où les a appelés Notre-Dame de la Sainte-Espérance de Pontmain.

A la fin de décembre 1895, le personnel de la maison de Pontmain comptait 11 Pères : le P. Thiriet, premier assesseur, le P. Duc, second assesseur et économe, en traitement pour rétablir sa santé, le P. Pays, curé, le P. Richard, le P. Hehn, le P. Baugé, le P. Brullard, le P. Prod'homme, missionnaires, le P. Marin et le P. Bruant, professeurs : 6 Frères convers : les FF. Delahaye, Ferré, Faivre, Maugard, Vignal et Florent Piquet, et 27 junioristes, venus de l'Anjou, de la Bretagne et de la Normandie.

Veuillez nous bénir tous, mon très révérend Père, et agréer de nouveau l'hommage des meilleurs sentiments de respect et d'affection de tous vos enfants de Pontmain.

Ach. Rey, o. m. i.

VARIÉTÉS

I

SOCIOLOGIE ET MYTHOLOGIE DES CARRIERS.

Nos annales ont donné jadis, dans le numéro de septembre 1892, un long et intéressant travail publié en anglais par le R. P. MORICE sur les Dénés occidentaux. Le docte missionnaire continue ses recherches, et voici la traduction d'une nouvelle étude ayant pour objet la sociologie et la mythologie des Carriers. L'auteur rappelle brièvement d'abord les principales données ethnologiques et sociologiques de son premier travail et concernant cette tribu. Il se demande ensuite : la sociologie et la mythologie des Carriers sont-elles de source indigène ou exotique ? Elles ressemblent en effet, sur plusieurs points, à celles de tribus voisines qui se distinguent profondément pourtant, au triple point de vue ethnologique, philologique et psychologique de la tribu des Carriers. Lesquels sont donc les emprunteurs? Le R. P. MORICE répond : ce sont les Carriers. Il prouve sa thèse par des arguments généraux d'abord, et ensuite par des raisons particulières. Nous lui cédons la parole.

I. ARGUMENTS GÉNÉRAUX.

Observons-le d'abord, la preuve que je vais apporter à ma thèse s'appuie surtout sur le caractère particulier des Chilcotins et des Carriers. Le lecteur doit donc connaître à fond un côté tout à fait caractéristique de l'esprit de ces aborigènes, je veux dire l'étonnante faculté

d'assimilation qui leur fait adopter d'instinct les habitudes et les idées des peuples qu'ils estiment leur être supérieurs. En dépit de la fragilité qu'ils partagent avec le reste du genre humain, leur devise est et semble avoir été sans cesse : *Sursum!* Toujours plus haut!

Rien ne le prouve mieux que leur conduite depuis l'arrivée des blancs parmi eux. Tandis que beaucoup de tribus indigènes sont restées, jusqu'à ce jour, réfractaires à l'idée de remplacer les coutumes de leurs pères par celles des étrangers au blanc visage, malgré la supériorité avouée de ces dernières, les Carriers n'ont pas plutôt entrevu les aventuriers qui les saluaient de loin, qu'ils se mettent tout de suite à les imiter. Leurs vêtements de peau font place aux confections qu'ils reçoivent en échange de leurs pelleteries ; leurs cheveux sont coupés courts dès lors que la mode existe chez les étrangers ; le tatouage disparaît peu à peu parce que les étrangers ne se tatouent pas ; les ustensiles et les instruments du pays sont dédaigneusement rejetés et remplacés par ceux dont on leur apporte les modèles ; des loges régulières, comme ils en voyaient dans les établissements de la Compagnie du Nord-Ouest, remplacent leurs cabanes à pieux, etc... Ils ne laissent pas de remarquer que les postes de la Compagnie du Nord-Ouest étaient commandés par un seul officier, reconnu comme le directeur de tout l'établissement ; alors chaque village demande et obtient ce qu'on appelle aujourd'hui un *chef.* Comme les officiers de la Compagnie et sans doute plusieurs de leurs employés portent des bagues, les Carriers pensent s'élever sur l'échelle sociale en se fabriquant et en portant au doigt des ornements inconnus jusqu'alors ; et comme le cuivre est plutôt rare parmi eux, on lui substitue la corne de caribou, qu'on a fait préalablement cuire. On a trouvé récemment ici, Mis-

sion du lac Stuart, un anneau fait de cette manière.

Si les fêtes qu'on appelait *potlatches* et les vieilles danses du pays ne tombèrent pas tout d'un coup en désuétude, ce fut parce que ces anciennes coutumes furent soutenues par la Compagnie du Nord-Ouest et plus récemment par les gens de la Compagnie de la baie d'Hudson, lesquels, pour tenir davantage sous leur main les indigènes, donnaient chaque année une sorte de *potlatche* de tabac, dans lequel on observait scrupuleusement la différence du rang parmi ceux qui recevaient les présents; ces employés, en outre, s'amusèrent aux danses et autres divertissements des Indiens. Si bien que nos Carriers purent croire que soit le *potlatche*, soit leurs danses, étaient en faveur chez les blancs, comme les privilèges de certaines conditions, privilèges que ces derniers, sans trop s'en rendre compte, aidaient à perpétuer.

Comme les trafiquants étrangers n'avaient qu'une femme, ces indigènes abandonnèrent la polygamie avant même l'arrivée d'aucun ministre de la religion. Ils en agirent de même pour la crémation des morts, qu'ils remplacèrent par l'enterrement, et cela si spontanément et si vite qu'il n'existe plus, je crois bien, de témoins oculaires de l'antique cérémonie.

A l'arrivée des missionnaires, ce qui restait des vieux usages païens disparut peu à peu : les ornements de cérémonie furent brûlés; la séquestration des femmes cessa; dans plusieurs endroits, les terres furent morcelées et partagées entre les chefs de famille. Et en général, toutes les pratiques indigènes qui n'étaient pas uniquement le fruit de l'humaine fragilité — laquelle survit à tout — s'évanouirent comme par enchantement. Aujourd'hui, c'est une insulte parmi les Carriers d'être appelé Indien, et, à leur avis, un descendant de la race

caucasienne n'est pas plus un blanc que le Peau-Rouge qui se conforme aux idées sociales des Européens. Leur naturelle faculté d'imitation et leur instinct de perfectionnement personnel les ont aussi poussés à apprécier la valeur des connaissances littéraires. Ils lisent et écrivent aujourd'hui leur langue maternelle, et ils entretiennent même une revue mensuelle faite pour eux.

Quant à leur condition matérielle présentement, voici ce qu'on en peut dire : en règle générale, leurs demeures sont aussi bien bâties et souvent aussi confortables que celle de n'importe quel blanc vivant dans le pays. Ils possèdent des chevaux et des troupeaux, qu'ils gardent dans des étables et qu'ils nourrissent au prix de beaucoup de peines durant les longs hivers. Près de leurs maisons, quelques-uns possèdent des boutiques de charpentier, dans lesquelles ils accomplissent des travaux parfois difficiles, comme des châssis de fenêtre, des boîtes de fantaisie, etc., tandis que, dans chaque village, un certain nombre sont fiers des traîneaux, même des *cutters* (traîneaux rapides), des bâts (et parmi les Chilcotins, des selles), de leur propre fabrication. Ils s'habillent bien, aiment à suivre surtout la mode des blancs, comme ils imitent leurs ustensiles de cuisine et leurs instruments de travail. Et à propos de mode, il est même quelquefois amusant de voir nos Indiens, revêtus de leurs plus beaux habits, se promenant dans les rues du village, la canne à la main, avec tout le fashionable d'un dandy.

Si nous considérons maintenant, à l'ouest des Carriers, leurs voisins hétérogènes, nous ne tardons pas à découvrir que jusqu'à ce jour, dans presque tout ce qui touche à la sociologie, ils en sont restés à cent ans en arrière (1).

(1) Plusieurs penseront qu'il faudrait faire une exception en faveur de quelques tribus tsimshian, surtout pour celles réunies à Metl-

En dépit des défenses et même des menaces (1) des autorités civiles, le potlatche reprend chaque année de la faveur (2); les vieilles danses sont à l'ordre du jour à chaque nouvel hiver; l'érection des colonnes commémoratives ou héraldiques continue; dans plusieurs endroits, la simple couverture sans aucun linge est, comme aux temps anciens, le seul vêtement que portent les femmes dans leurs demeures; la plupart des mythes ou des légendes de la tradition intéressent, le soir au coin du foyer, de crédules auditeurs; le partage des tribus entre nobles et vulgaires s'observe religieusement et aucun des privilèges des premiers n'a disparu; la fabrication et l'usage des ornements cérémoniaux : masques, crécelles, coiffures, etc., vont leur train comme si une civilisation supérieure ne s'était pas présentée aux yeux de ces sauvages, et je sais même que des corps de défunts ont été brûlés dans ces dernières années par leur parenté de la tribu des Tsimshians (3). Et notez que la plupart de ces Indiens ont vu la civilisation moderne dans toute sa

kantlah par M. Duncan, la majorité desquelles émigra, il y a quelques années, dans une île de l'Alaska.] Mais celles-là mêmes ont gardé la plupart des institutions sociales indigènes, comme en convient le docteur Boas : « Elles ont, dit-il, abandonné leurs vieilles coutumes, excepté celles qui se rattachent à leur organisation sociale. » (Cinquième rapport, p. 11.) Cependant, les Tsimshian que je soutiens avoir eu la plus grande influence sur la sociologie des Carriers, ne sont pas ceux de la côte, mais ceux de l'intérieur des terres. Ceux-ci gardent encore leurs traditions.

(1) Il existe un règlement contre le *potlatche*, avec des pénalités comme sanction.

(2) Un chef ou noble de la côte voulant dépasser ses prédécesseurs est allé jusqu'à offrir dernièrement la somme de 200 livres à la reine Victoria, comme lui revenant dans le partage des biens et de l'argent.

(3) Ces lignes étaient écrites, lorsque je lus par hasard dans le *Colonist* de Victoria (9 octobre 1891) qu'une troupe de Haidas — et quelques jours après une autre de Tsimshians — amusaient les habitants de cette ville par des représentations théâtrales des plus importantes traditions indigènes, comme les danses, les hommes de la

gloire dans leurs voyages périodiques à Victoria, à New-Westminster et à Puget-Sound, tandis que nos Carriers, en général, n'ont rien vu d'elle que les divers établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Lorsque, il y a quelque vingt ans, nos missionnaires visitèrent les Carriers et eurent obtenu les résultats signalés plus haut, ils se dirigèrent vers les Kitiksons, une tribu tsimshian (1). Mais quand ces Indiens apprirent que pour devenir chrétiens il leur fallait abandonner leurs erreurs et leurs pratiques superstitieuses, ils devinrent sourds aux appels du prédicateur, qui s'en retourna sans avoir fait une seule conquête. De même, pendant sept longues années, nos missionnaires ont résidé et travaillé avec zèle parmi les Kwakwiutls, mais absolument en vain, de sorte qu'il a fallu laisser ces sauvages à leur destinée. Aujourd'hui, tous les Carriers et les Chilcotins sont catholiques romains, tandis que notre foi n'a pas un fidèle chez les Kitiksons, les Haidas, les Bilqula et les Kwakwiutls.

Maintenant, je le demande, entre des Indiens si désireux du progrès et doués d'une si grande faculté d'assimilation, d'un côté, et, d'un autre côté, des tribus si exclusives et d'un attachement tenace à leurs traditions, lesquels ont emprunté aux autres leur sociologie? Poser la question, c'est la résoudre.

En outre, il ne faut pas oublier que les Carriers ne sont qu'une partie d'une grande nation divisée en une vingtaine de tribus au moins, dont quelques-unes sont plusieurs fois plus nombreuses, entourées de peuples con-

médecine, les conjurations, etc. La plupart de nos Carriers en seraient aujourd'hui incapables.

(1) Le docteur F. Boas écrit le nom de cette tribu Gyiksa'n. Je l'écris comme le prononcent les blancs et les sauvages, sans prétendre corriger l'orthographe du docteur, laquelle, je n'en doute pas, doit être la bonne.

génères, et, par le fait, plus à même d'échapper aux influences étrangères. Or, si nous considérons le système social de ces vastes tribus préservées de tout commerce extérieur, que voyons-nous? Je n'hésite pas à dire que toutes les institutions sociales communes aux Carriers et aux Indiens des côtes et distinctes de celles que tous les Indiens aborigènes d'Amérique ont conservées, ces institutions, dis-je, sont inconnues absolument dans la plus grande et principale partie de la nation des Dénés. Par les communications des missionnaires établis chez les Dénés de l'est et par mes propres observations auprès des Sékaneis (ou Tsé-Kenne), lesquels sont, au point de vue sociologique, des Dénés de l'Est, je suis arrivé à la conclusion que leur système social est aussi différent de celui de nos Carriers et de nos Chilcotins que la civilisation européenne est différente de la civilisation chinoise.

Dans toutes les tribus dénés, qui sont sans relations avec les Indiens des côtes, le droit venant du père remplace dans les successions le droit de la mère, qui est en vigueur ici, et les clans, avec leurs *totems* (1) et les particularités sociales propres à cette organisation, y sont inconnus. Ainsi en est-il de la division du peuple en classe noble et en classe vulgaire, des privilèges de la première ou d'ancien privilège relatif aux terres de chasse, des *potlatches*, comme on les fait ici (2), de la crémation des morts, de la cour longue et compliquée que

(1) Un auteur parle des *totems* comme étant familiers aux Dénés de l'est; mais ce sont les *totems* de l'individu, non point ceux de la gent, et chacun sait qu'il existe une grande différence entre les deux. Les *totems* personnels sont révélés dans les songes et étaient connus, en leur qualité, indépendamment des *totems* nationaux, avec lesquels ils n'ont rien de commun que le nom.

(2) Je n'ignore pas que parmi les Dénés de l'est et ceux qui nous séparent d'eux, il n'est pas rare de voir un chasseur fortuné partager avec d'autres le fruit de son expédition, autrement la chair du gibier se gâterait. Mais ici encore je n'ai pas besoin de faire observer que

doit faire tout jeune homme pour gagner les parents de sa future épouse, etc...

Devant ces faits, je le répète, est-il probable qu'une tribu relativement restreinte, d'une remarquable faculté d'assimilation, aurait créé de toutes pièces un système social très étudié, totalement inconnu à la grande masse de la nation à laquelle appartient cette tribu, tandis qu'à ce jour, des peuples étrangers et voisins s'attachent avec opiniâtreté à ce système, des peuples avec lesquels cette tribu était jadis, au point de vue commercial, dans les relations d'un vassal avec son suzerain ? Ou je me trompe fort, ou il n'y a qu'une réponse à cette question.

Cependant, comme plusieurs pourraient ne point se sentir satisfaits de ces arguments généraux, je vais entrer, pour ainsi dire, dans la moelle du sujet, m'efforcer de prouver ma thèse par des remarques plus détaillées et chercher qui créa ou au moins qui importa sans le savoir les plus importantes coutumes et institutions autrefois répandues chez les Carriers et les Chilcotins.

II. CARACTÈRE EXOTIQUE DE LA SOCIOLOGIE CARRIER PROUVÉE PAR LES FAITS.

D'abord, quant au partage des tribus en classe noble et en classe vulgaire, il n'est pas possible d'en douter, cette distinction doit son existence aux relations des Carriers avec les Tsimhsians, et surtout avec la tribu des Kitiksons.

Avant d'aller plus loin, qu'on me permette une remarque, nécessaire, me semble-t-il, à mon sujet. Lorsque j'appelle les personnages les plus importants parmi nos indigènes, des *notables* ou des *nobles*, ces mots ont le

ces réunions patriarcales diffèrent absolument des banquets de cérémonie jadis en vogue de ce côté ouest des montagnes Rocheuses.

même sens que le mot *chef*, employé par les écrivains, qui s'occupent des Indiens du littoral. Pour ceux qui vivent à l'est de nos montagnes, ces deux appellations éveillent des idées de dignité différente ; et si j'évite le mot chef, c'est qu'il induirait en erreur ceux qui ne connaissent pas la sociologie de nos tribus occidentales. Avec les relations des carriers avec les blancs, il n'exista jamais de chef dans le sens de premier officier, de *leader* de l'endroit, et ceux qui étudient les langues et les coutumes des Indiens du littoral reconnaîtront que là, comme ici, le chef véritable était, il y a peu de temps, inconnu, et n'existe pas encore dans plusieurs endroits (1). Il arrivait quelquefois, en vérité, qu'un notable obtînt plus d'influence que ses collègues ; mais, comme je l'ai dit ailleurs (2), il n'était jamais que *prior inter pares*, le premier parmi ses pairs.

Venons à l'origine des notables en tant que classe sociale. Ma meilleure preuve que cette institution dérive

(1) Le docteur Boas (cinquième rapport, p. 34), quoique ne l'affirmant pas carrément, paraît, semble-t-il, connaître cette particularité. « Les chefs, dit-il, forment un groupe à part, et les membres de cette classe forment la plus haute noblesse. » Horatio Hale est encore plus explicite dans sa préface au sixième rapport du docteur : « Comme le docteur Boas nous en informe, il y a dans toutes les tribus trois rangs : les chefs, la classe moyenne et le vulgaire, ou bien, comme on pourrait peut-être mieux les appeler, les nobles, les bourgeois et le peuple. Les nobles forment une caste. Le rang est héréditaire. » A.-P. Niblack semble reconnaître l'existence, au moins dans les temps modernes, d'un chef local et de plusieurs petits chefs (*les Indiens du littoral occidental*, etc., p. 250 et suivantes). Mais ce qu'il dit de rivalités entre chefs du même endroit me porte à croire que, même chez les Tlingit, dont il parle tout au long, il n'y avait point de chef véritable, au sens que nous donnons à ce mot.

Quant à la classe moyenne du docteur Boas, autant que je puis le savoir, c'est une condition qui se formait à peine, et, sans la civilisation européenne, elle aurait pris la même importance chez les Carriers que chez les autres tribus de l'ouest.

(2) *Les Dénés occidentaux* (*Missions*, septembre 1892).

de la sociologie des Tsimshians est dans les cérémonies même qui accompagnent la création d'un de ces dignitaires. A cette occasion, lorsque les jeunes hommes, ses serviteurs, avaient étendu en file les peaux préparées qu'ils allaient distribuer, l'un d'eux s'écriait en s'adressant à l'assemblée : « Tout cela, il le donnera comme droit de son intronisation. » Sur quoi, tout le monde éclatait en bruyantes acclamations : « *Sémaget ! sémaget !* » Que signifie cette expression? Interrogez une douzaine de Carriers et davantage si vous voulez, je doute qu'ils vous l'expliquent. Et ce n'est pas étonnant, car ce mot est étranger à leur langue, et n'est rien autre que le *sema'yit* des Tsimshians, lesquels, suivant le docteur Boas, s'en servent en s'adressant au soleil. Il signifie « riche » ou « chef par la richesse ». Cet emprunt d'un mot étranger paraît faire ressortir le caractère exotique de la coutume elle-même. Il ne sert pas à autre chose, puisque les Carriers possèdent eux-mêmes un terme équivalent (*mutih.*)

Après que le nouveau notable avait fait sa grande distribution de peaux, il donnait un immense repas, que l'on servait dans des récipients creusés en forme d'auge et appelés *tsak*, un mot qui n'a pas évidemment d'autre origine que le *t'sekh* dont les Kitiksons désignent le même plat. On peut remarquer aussi que ces récipients étaient souvent ou importés du littoral, ou ornés avec des coquillages d'*haliotis* qui en venaient.

Alors, pour honorer le nouveau noble et signifier son accès au rang et au titre de son prédécesseur, on faisait résonner le chant de famille de celui-ci ; et l'assemblée le répétait en chœur. Or, qu'était-ce encore que ce chant? Tout simplement un air *tsimshian* avec des paroles *tsimshian* mal prononcées (1).

(1) Sur l'information d'Indiens qui n'en savaient pas davantage,

Et rappelez-vous que ni les notables, ni par conséquent les *potlatches*, ni les *'tack* ou chants traditionnels de famille ne sont connus de la grande partie de la nation dénée. Et il ne sera pas cependant hors de propos, pour montrer encore plus la faculté d'assimilation de cette race, de mentionner ce fait que, il y a quelques années, les Tsé'kènnes eux-mêmes essayèrent d'adopter le potlatche avec les cérémonies qui s'y rattachent. Ils en furent empêchés par le genre de vie précaire qu'ils mènent, obligés qu'ils sont d'errer à travers les forêts et les montagnes, à la recherche du gibier qui doit les nourrir, car dans leur pays il n'existe aucune rivière qui pût leur fournir le saumon. Cet essai avorté se fit du temps et sous les yeux de l'Indien, dont je tiens ces informations, un vieil et intelligent Tsé-kenne, mort l'année dernière. Je cite cela pour fortifier ma thèse. Il ne faut pas oublier non plus que, parmi les Nah'anes, ceux qui n'ont pas de relations avec les tribus Tlingits sont restés dans tous les détails sociologiques de purs Dénés, tandis que leurs congénères de la rivière Sticken et des tributaires voisins se sont assimilé les institutions sociales des races étrangères avec lesquelles ils sont en contact.

Mais revenons aux notables et à leur origine ; comme emblême personnel de leur dignité, ils portent chez les Tsimshians, des pendants d'oreilles d'une certaine forme. Le même usage est en vigueur chez certaines de nos tribus carriers, les Hwoso'tins et les Babines (1). Chez les autres, ils n'avaient pas prévalu encore à l'arrivée des

j'avais, dans *les Dénés occidentaux*, interprété ces paroles comme des restes du vieux langage parlé jadis par les Carriers. Cela prouve, qu'à vous en rapporter aux Indiens, même en les comprenant, vous n'en serez point à l'abri de toute erreur.

(1) Les Hwotso'tins, subdivision de la tribu carrier, sont limitrophes des Kitiksons, et les Carriers viennent ensuite.

missionnaires. Or, si cet usage avait été importé de l'intérieur des terres, il aurait dû, pour s'y répandre, suivre une marche inverse et gagner d'abord les tribus Carriers, les plus éloignées du littoral. Tandis que les Hwotso'tins et les Babines sont les plus rapprochés.

Cette dernière remarque s'applique aussi aux colonnes commémoratives (1) signalées par tous les écrivains qui nous parlent du littoral nord-ouest. Les Hwotso'tins, qui passent une partie de l'année dans un commerce presque journalier avec les Kitiksons, avaient déjà adopté l'usage de ces colonnes, comme on le voit par les ruines de leurs anciens villages; mais plus avant dans les terres, ces colonnes étaient inconnues. Cependant — et ceci est une nouvelle preuve — même chez les Carriers proprement dits, on appelait souvent les notables « tige ou poteau du village », et cela semble indiquer que la pratique tsimshian d'ériger de pareils monuments était déjà connue des Indiens de l'intérieur des terres. Ils allaient sans doute adopter cette coutume, lorsqu'ils en furent détournés par l'apparition d'une nouvelle et plus parfaite civilisation.

En général, il faut dire que les coutumes empruntées par les Carriers n'avaient leur complet développement que chez leurs peuples créateurs. Plusieurs détails n'avaient pas pénétré à l'intérieur du pays, faute de temps, ou pour toute autre raison. Par exemple, à l'occasion des *potlatches*, on ne détruisait pas ni on ne brûlait les effets ou les meubles, chez les Carriers, pas même chez les Hwotso'tins et les Babines ; les femmes de ces deux dernières subdivisions de la tribu avaient déjà l'habitude de porter des *labrets*, coutume si générale sur les côtes septentrionales du Pacifique, bien que cet usage ne se soit

(1) Troncs d'arbres creusés contenant les restes d'un notable défunt, érigés après un dernier potlatche funèbre donné en son honneur.

jamais introduit chez les Carriers proprement dits. Autant que je puis le savoir, les *phratries* étaient complètement inconnues parmi eux ; l'origine traditionnelle des *gents* n'était pas connue clairement chez eux, et les sociétés secrètes, communes dans les tribus maritimes, n'avaient guère dépassé l'époque de formation embryonnaire, lorsque les Carriers se mirent à étudier d'autres modèles que les Indiens de la côte.

J'ai mentionné les fréquents rapports entre les indigènes de l'intérieur du pays et ceux des côtes, et je me suis efforcé d'exposer quelques-uns de leurs résultats. Il serait peut-être bon d'en expliquer la raison d'être. Comme il a été dit ailleurs, les Carriers de vieille race, quoique grands imitateurs, n'étaient que de pauvres ouvriers. Ainsi ils se réunissaient périodiquement en grand nombre au principal village de Hwotso'tin-Tséchoh, où ils rencontraient des bandes considérables d'indigènes venant des bords de la mer, Tsimshian, Haida, parfois Tlingit, désireux de traiter avec les tribus de l'intérieur. Haches de pierre et autres instruments, coquillages, ornements de cuivre, boîtes en bois de cèdre, ornements de cérémonie sculptés, huile d'oulachons, étaient généralement les objets apportés par les Indiens du littoral et échangés contre les vêtements de peaux, les couvertures de fourrure, et en général les pelleteries apportées par les Carriers. Naturellement les festins, les parades, les discours et les récits étaient inséparables de telles réunions, et nos Indiens ne pouvaient éviter de constater et ensuite d'être portés à imiter les pratiques de gens qui se faisaient gloire de tant d'habileté et leur apportait de si utiles et de si précieuses marchandises.

Les légendes qui leur étaient contées étaient naturellement reportées, avec force amplifications, quand ils retournaient dans leurs demeures au fond des forêts,

et la source de telles histoires était bientôt oubliée.

Je n'ai jamais assisté à ces sortes de foires, mais mon prédécesseur en vit une où plus de 2000 Indiens étaient assemblés.

Après l'organisation générale des Carriers, nous arrivons au style de leurs habitations, à la constitution de leurs familles et à leurs pratiques mortuaires. Je ne crois pas pouvoir trouver de preuves plus éclatantes de leur étonnant pouvoir d'observation et de leur propension à l'assimilation.

Les Dénés, comme nation distincte, avant d'être transformés par les influences étrangères, avaient, comme on peut encore l'observer chez quelques-unes de leurs tribus, pour habitations, des huttes en branches de conifère ou plus généralement des châssis ou loges couvertes de peaux d'élan ou de caribou. Écoutons sur ce sujet, un auteur, qui pendant vingt ans a beaucoup travaillé et voyagé chez presque toutes les tribus de l'Est.

« Peuple nomade de chasseurs, de trappeurs et de pêcheurs, les Déné-Dindjié habitent sous des tentes de peaux d'élan ou de renne, garnies de poil ou sans poil, coniques ou demi-sphériques ; ces loges ou boucanières circulaires reposent sur des perches réunies en faisceau ou sur des carcans plantés en terre. Une ouverture ménagée au sommet laisse échapper la fumée d'un feu qu'on y entretient sans cesse. Certaines tribus plus apathiques ou plus endurcies à la rigueur du climat, se contentent de cahutes en branches de sapin, décorées pompeusement du titre de maison proprement dites. »

Je suppose maintenant que chaque Américain sociologue est familier avec les grandes huttes de bois, aux murs, au pignon et au toit formés de perches et de poutres et servant à plusieurs familles, chez les Tsins et les Tlingit. On les trouve chez les Carriers et les Nah'ane

qui ont été en contact immédiat avec les Tlingit; tandis que les Chilkotins adoptèrent les maisons kéhules ou huttes à demi souterraines décrites par le docteur Boas et autres, comme le genre distinctif des habitations des Shushwap, voisins de l'est des Chilkotins. Les *étuves* de ces derniers étaient aussi du modèle exact des Shushwap. Par rapport à la succession, au rang et à la propriété, les voisins hétérogènes des Chilkotins, les Bilgula, les Kwakwiutl et les Salish du Sud sont gouvernés par le droit du père. Maintenant il se trouve que le chef des Chilkotins, anaren, est le successeur immédiat dans la dignité de son père, qui était aussi anaren.

Cela serait impossible chez les Carriers qui ont emprunté des Tsimshian le *matriarchat*, lequel est inconnu à la majorité de la nation déné, à laquelle ils appartiennent.

Il me semble que le plus exigeant sceptique peut avouer à présent que les dénés sont en effet une nation empruntante.

Et ce n'est pas tout. Examinons maintenant leur coutume nationale à l'égard de leurs morts et comparons-la avec ce qui se passe chez les Carriers et les Chilkotins. Dans l'Est et les tribus intermédiaires (telles que les Tsékemse et les Nah'ane des montagnes Rocheuses) on se contente, surtout en voyage, d'abaisser les menues branches de la hutte sur le cadavre et l'on continue sa route. Si, au contraire, on stationne, ou si le défunt mérite un honneur spécial, on élève une grossière estrade où ses restes sont enfermés comme dans une sorte de cercueil primitif, formé de minces perches ou de branches d'arbres. Alors, selon l'usage, la pirogue d'écorce de bouleau du mort était renversée pour former une manière de couvercle, à la tombe aérienne.

Écoutons sur ce sujet M. l'abbé Petitot : « Dans les

tribus Déné-Dindjié qui ont conservé l'usage antique et général aux Peaux-Rouges, les morts sont déposés en cache dans un coffre très grossier et à claire-voie, fait de petits troncs d'arbres encochés et élevés de trois à sept pieds au-dessus du sol. Les vêtements, les armes, les ustensiles du défunt, sont ensevelis avec lui ou bien laissés au gré du courant. Tous les objets ayant appartenu au défunt et qui ne peuvent être cachés avec lui sont sacrifiés. On les brûle, on les jette à l'eau ou bien on les suspend dans les arbres. »

Quelquefois, comme chez les Tsé-Kenne, et même chez quelques tribus de l'Est, d'après les lettres du même auteur, le corps était caché tout droit dans un arbre creusé à cet effet. Dans aucun cas, il n'était brûlé. Maintenant, que voyons-nous chez les Carriers et les Chilkotins? Quand les premiers se trouvèrent en contact avec les races tsimshian, ils ne purent manquer de remarquer que la crémation était pratiquée par eux ; et à l'époque de la découverte de leur pays, toutes les subdivisions de leur tribu brûlaient leurs morts et exigeaient, pour les quelques os qui restaient, des colonnes mortuaires identiques à celles en usage chez les Tsimshian.

D'autre part, les Chilkotins, voisins des Shuswags qui enterrent leurs morts, adoptent parfois l'enterrement comme disposition finale.

Revenons à l'objet de la note du docteur Boas indiquée dans un précédent paragraphe. La race des Tsimshian peut avoir influencé, par le moyen des Carriers, les usages mortuaires des Shuswaps ; mais je crois cela fort improbable, à cause du peu de rapport que la masse de ces tribus avait entre elles, ce qui s'explique facilement en jetant un coup d'œil sur la carte placée à la fin de cet opuscule. J'inclinerais plutôt à penser que,

même sous ce rapport, nos Carriers ont montré leur faculté d'appropriation personnelle, comme on peut en inférer du petit incident suivant, récemment survenu : Dans un rapport sur les Shuswaps, le docteur Boas dit que, « partout où ceux-ci trouvent des ossements humains, ils les nettoient et les enterrent » ; et, un peu plus loin, il parle de ce fait que les os de morts étaient régulièrement lavés par les Shuswaps. Il y a quatre ans, cet écrivain eut le malheur de perdre un de ses bateliers, qui était d'un certain rang, dans sa tribu. Il fut entraîné pendant qu'il essayait de franchir le rapide du Fort-George, et ses restes ne furent retrouvés qu'il y a quelques mois. Un Indien du fort George les découvrit sur les bords du Fraser ; dès qu'il les eût reconnus, son premier soin fut de les laver soigneusement. Ne puis-je pas demander ici de qui ce jeune homme avait-il appris à traiter ainsi les ossements de son compatriote? Non pas certainement de ses ancêtres, qui pratiquaient la crémation et qui ne laissaient aucun ossement à laver quand la cérémonie funèbre était terminée ; non pas de ses voisins les Tsé-Kenne qui, comme le P. Petitot le faisait très bien remarquer, « éprouvent la plus grande répugnance à manipuler les cadavres ou les os des morts » ; non pas des quelques blancs avec lesquels il s'est par hasard trouvé en rapport, puisque cette coutume leur est également étrangère. Lui et sans doute tous les Carriers du Sud habitant les bords du Fraser doivent avoir emprunté cette pratique aux Shuswaps, qui, de temps immémorial, enterrent leurs morts et, parfois au moins, lavent leurs ossements.

REVUE

I

UNE AUDIENCE PONTIFICALE.

C'est le 8 janvier que le T. R. P. Général fut reçu en audience privée par le Saint-Père. Voici le récit consolant de cette audience :

A midi moins le quart, accompagné des PP. TATIN et ANGER, le T. R. P. Général était dans l'antichambre du Saint-Père, et, à midi cinq minutes, tous les trois se prosternaient aux pieds de Sa Sainteté. En les voyant entrer, Léon XIII de s'écrier :

« Oh ! les Oblats de Marie Immaculée. Venez, approchez. »

Puis s'adressant au T. R. P. Général :

« Vous êtes à Rome depuis plusieurs semaines. Le cardinal Ledochowski m'a parlé de vous.

— Oui, Très-Saint-Père, je suis à Rome depuis plus de quinze jours ; je viens déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ l'hommage de la vénération, de l'obéissance et du filial dévouement de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Cette Congrégation a été fondée par Mgr DE MAZENOD.

— Oh ! Mgr DE MAZENOD, je l'ai connu : je l'ai vu à Marseille il y a près de cinquante ans, quand je me rendais en Belgique en qualité de nonce. Il était alors très occupé de la construction de sa future cathédrale, pour laquelle Napoléon lui faisait de belles promesses. Le car-

dinal Guibert était aussi de votre Congrégation ; c'est une gloire pour vous, c'était une belle figure de l'épiscopat français, et sa parole avait une grande autorité. »

Tout cela était dit d'un ton de bienveillance très marquée. A plusieurs reprises, le Saint-Père nous a pressés de nous asseoir ; à la fin, nous avons dû obéir. Puis il a invité le T. R. P. Général à lui parler des affaires de la Congrégation.

« Quelle est la fin de votre Congrégation ? » lui a-t-il demandé ?

Le T. R. P. Général a exposé alors la fin principale de la Congrégation et les diverses œuvres qu'elle embrasse ; il a énuméré les provinces, les vicariats apostoliques, les divers pays où s'exerce notre ministère...

« Il sera agréable à Votre Sainteté, qui désire vivement le retour du peuple anglais à l'unité catholique, de savoir que nos missions sont presque toutes en pays soumis à l'Angleterre.

— Vous avez pleine liberté dans ces missions ? Il faut reconnaître que l'Angleterre, qui autrefois a persécuté si cruellement les religieux, laisse maintenant pleine liberté aux missionnaires.

— Oui, Très-Saint-Père, nous jouissons d'une pleine liberté, soit en Angleterre, soit dans les colonies. Dans les Iles-Britanniques, nous avons douze établissements, et le nouveau vicaire apostolique du pays de Galles nous demande des missionnaires parlant le breton.

— Il faut les lui donner.

— Nous le désirerions vivement, mais les besoins sont partout si grands que les ouvriers n'y suffisent pas.

— Vous recrutez-vous facilement ? Les vocations abondent-elles ?

— Dieu merci ! nos noviciats sont assez bien fournis et nos maisons d'études également. Nous avons un sco-

lasticat à Rome qui suit les cours de l'Université grégorienne.

— Oh ! oui, le collège des Oblats, j'en suis très content ; il a de beaux succès aux concours, et il est très attaché aux doctrines de saint Thomas.

— Le P. LEMIUS (Joseph), un des membres de l'Académie de Saint-Thomas, y fait les répétitions et inspire à ses élèves l'amour de ce saint docteur.

— Oh ! oui, le P. LEMIUS ! »

Et un sourire plein de bienveillance témoigne que ce Père n'est pas inconnu à Léon XIII.

« Dès les commencements de la Congrégation, Très-Saint-Père, nous nous sommes attachés pour la morale aux enseignements de saint Liguori.

— Très bien, très bien.

— Outre le scolasticat de Rome, nous en avons un second à Liège et un troisième à Ottawa, et tous deux rivalisent avec celui de Rome pour l'attachement aux doctrines de saint Thomas.

— L'archevêque d'Ottawa était ici l'autre jour ; il m'a parlé de l'Université et m'en a fait l'éloge. Elle vous est confiée, c'est un *lustre,* une gloire pour votre Congrégation. Où trouvez-vous les ressources pour l'entretien de vos jeunes gens ? Ils doivent vous coûter beaucoup. Vous dépensez bien, ici à Rome, plus de quarante mille francs ?

— Oui, plus que cela, Très-Saint-Père ; c'est la générosité des fidèles qui vient à notre secours, surtout celle des âmes ferventes, qui désirent l'extension du règne de Jésus-Christ, la propagation du saint Évangile. Votre Sainteté, il y a deux ans, a béni une Association qui a pour but spécial de recueillir des ressources pour la formation des jeunes missionnaires, et Elle lui a accordé des indulgences.

— *Je la bénis de nouveau et je suis prêt à lui accorder de nouvelles indulgences.* »

En parlant des noviciats, Léon XIII insiste sur la formation des novices.

« Les jeunes gens viennent du monde avec les idées, les sentiments du monde ; il faut qu'ils s'en dépouillent, et qu'ils créent en eux-mêmes un être nouveau. »

Et d'un geste expressif, le Saint-Père fait comprendre que ce dépouillement doit être complet, et le renouvellement entier. Puis il insiste pour que les maîtres des novices travaillent avec zèle, avec persévérance, à cette transformation complète des jeunes gens qui veulent être religieux.

Avant de remettre l'offrande de la Congrégation et celle des Sœurs de la Sainte-Famille, le T. R. P. Général fait connaître l'Œuvre du P. Noailles, ses développements, le bien qu'elle opère dans un très grand nombre de diocèses. Léon XIII écoute avec beaucoup d'intérêt, puis, en recevant l'offrande, il remercie d'une voix émue :

« Voilà les pauvres religieux qui partagent le peu qu'ils ont avec leur Père, pauvre comme eux. Les spoliateurs du Saint-Siège lui ont voté des millions, mais le Vicaire de Jésus-Christ n'en veut pas. Il n'acceptera pas l'or de ses spoliateurs. L'Église est une mère, l'Église et le Pape ont des enfants, et ces enfants donneront de leur pauvreté, et le Pape aura le suffisant. »

L'entretien durait depuis une bonne demi-heure; le T. R. P. Général, craignant d'abuser de la condescendance de Léon XIII, se lève et tous nous tombons à genoux pour recevoir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ. Léon XIII bénit le P. Général, la Congrégation, la Sainte-Famille, toutes leurs œuvres, nos parents, nos amis, tous ceux qui nous sont chers. Il appuie ses mains

sur nos têtes, nous prend les mains qu'il tient entre les siennes, tout en nous parlant. Et pendant que nous nous retirons en faisant les génuflexions d'usage, il continue à nous souhaiter mille bénédictions. Nous étions émus et ravis.

X..., O. M. I.

II

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE L'APPARITION DE NOTRE-DAME DE PONTMAIN.

Le jubilé de Pontmain s'est ouvert par la célébration du vingt-cinquième anniversaire de l'apparition. Cette fête a été aussi belle que possible par le nombre des pèlerins et les magnificences de la journée.

Dès la veille, les hôtels et toutes les maisons de Pontmain regorgeaient de monde, et beaucoup de pèlerins, prévoyant la pénurie des chambres, s'étaient arrêtés à Ernée ou à Fougères.

A la cérémonie d'ouverture, il nous a été doux de retrouver les enfants du juniorat, composant la maîtrise. Le R. P. Rey, supérieur, dans une exquise allocution sur la vraie *Débora*, a ouvert nos âmes aux pieuses émotions qui nous attendaient le lendemain.

La fête du 17 janvier a commencé dans la grange même. Là, le R. P. Lémius a tenu à s'entourer, pendant le saint sacrifice, des chers enfants du juniorat, et, comme il y a vingt-cinq ans, toutes les prières, tous les chants de la vision ont été redits. Le « mais priez, mes enfants », s'accomplissait à la lettre. Le saint sacrifice était offert pour les bienfaiteurs de cette œuvre si chère à Marie.

M. Lemaître, vicaire capitulaire de Laval, a présidé à toutes les cérémonies de la journée. M. le doyen de

Landivy a chanté la messe solennelle; la fanfare du cercle catholique de Mayenne a rehaussé l'éclat de la solennité.

Le trait saillant de la journée a été le discours magistral de M. le chanoine Brettes, de la métropole de Paris. Pendant une heure et demie, l'orateur a tenu son auditoire haletant et ému. Jamais on n'a mieux parlé de cette apparition. « O Pontmain, si tu savais la profondeur des émotions que tu provoques dans le cœur des pèlerins, à cette heure solennelle où s'ouvre ton jubilé ! J'ai vu Rome, Lourdes, la Salette, Montmartre, j'ai assisté partout à d'émouvantes fêtes ; je l'affirme, jamais mon âme n'a été bouleversée par des impressions comparables à celles qu'excite en moi un regard jeté sur le drame qui s'est déroulé ici, il y a vingt-cinq ans. Je me demande si, depuis le Calvaire, un événement plus tragique a pu remuer les âmes : je ne le crois pas.

« Un duel s'est engagé, il y a deux cents ans, entre le Cœur de Jésus et le cœur de la France. Deux siècles après, le mère de Dieu s'est jetée entre les deux combattants.

« Je remarque dans le récit de Pontmain trois scènes : la scène de la préparation, la scène de la banderole, la scène du crucifix. La première racontait l'histoire du passé ; la deuxième regardait le présent ; la troisième prophétisait l'avenir. Le Cœur de Jésus, pendant deux siècles, assiège le cœur de la France ; il triomphe quelque temps ; mais la révolte recommence plus acharnée. Que craindre et qu'espérer ? »

Il ne nous est pas possible de suivre M. le chanoine Brettes dans le développement de ses pensées. Nous pouvons annoncer que le discours sera imprimé, et que la France pourra méditer cet événement qui la touche de si près. Ce que nous tenons à dire, c'est que, souvent, le nombreux clergé qui était là et les fidèles ont senti

leurs yeux mouillés de larmes, larmes d'angoisse, larmes de joie et d'espérance.

Que les lecteurs des *Annales* veuillent bien relire cette page de notre histoire nationale, et ils comprendront que les yeux et les cœurs, à l'heure actuelle, doivent se tourner vers Pontmain comme vers Montmartre, vers la Vierge d'espérance comme vers le Sacré Cœur, notre salut.

Plusieurs fois, l'orateur a fait les rapprochements les plus saisissants entre les deux sanctuaires, et il a bien voulu rappeler que la Providence, industrieuse jusque dans les moindres détails, avait voulu, pour bien marquer l'unité des deux pèlerinages, confier aux Oblats l'apostolat du Sacré-Cœur à Montmartre et celui de Notre-Dame de Pontmain.

Pendant toute la journée, les pèlerins ont visité les vingt-cinq cloches qui doivent chanter, par de suaves harmonies, les gloires de Marie. Ce sont autant de vrais bijoux artistiques qui rappellent leur grande sœur, *la Savoyarde*.

Le soir, à l'heure même de l'apparition, M. l'abbé Roullaux, professeur à l'Immaculée-Conception de Laval, a reproduit, au moyen de projections, les diverses phases de l'apparition. Deux mille personnes étaient massées sur la place, en face du portail, et à chaque scène qui se reflétait, M. Brettes en disait les détails, en tirait des leçons, et la foule répondait par les prières et les cantiques d'il y a vingt-cinq ans.

Ces images lumineuses apparaissant au milieu de la nuit, la voix du prédicateur, les deux mille poitrines faisant retentir de leurs chants la vallée du Déron, c'était d'un effet grandiose.

Un salut solennel dans la basilique tout illuminée, l'embrasement de l'église ensuite au dehors ont mis fin

à cette journée, qui restera comme l'une des dates les plus importantes de l'histoire de Pontmain.

Que le R. P. Rey reçoive nos meilleures félicitations. Je traduis en un mot les sentiments de tous les témoins de cette mémorable journée en disant qu'il s'est montré ce jour-là le vrai fils de Marie, l'Oblat parfait de Marie Immaculée. Il a su, avec son talent et son cœur, accroître la gloire de Notre-Dame de Pontmain.

O. M. I.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 134. — Juin 1896

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRES DU R. P. CHARLEBOIS, MISSIONNAIRE AU CUMBERLAND.

A bord de *la Princesse* sur le lac Winnipeg,
le 22 août 1887.

Mon cher Frère (1).

... Mon voyage d'Ottawa à Winnipeg s'effectua sans aucun incident remarquable. Après avoir passé quelques jours chez nos Pères de Saint-Boniface et de Winnipeg, je partis par le chemin de fer pour Selkirk, petite Mission desservie par le R. P. Allard. Là je montai à bord du bateau sur lequel je suis présentement. Il a descendu la rivière Rouge de Selkirk jusqu'au lac Winnipeg qu'il

(1) Cette lettre est adressée au R. P. Guillaume Charlebois.

va traverser du sud au nord pour se rendre à un fort appelé Grand-Rapide.

Hier, lorsque nous entrâmes dans le lac, le vent était si fort que nous dûmes passer la journée à l'ancre ; ce qui ne fut pas un petit ennui. Heureusement je pus dire la sainte messe. Ayant une cabine à ma disposition, je m'y enfermai sous clef, puis, après avoir fixé ma chapelle portative sur une petite charpente improvisée, j'offris le saint sacrifice en parfaite sécurité. Comme j'étais touché de voir Notre-Seigneur descendre dans cette misérable chambre, tout entourée de protestants, pour visiter le plus indigne de ses serviteurs et se donner à lui ! Oh ! qu'il fait bon être ainsi seul avec Dieu seul ! En de tels moments l'âme est comme forcée d'oublier les choses terrestres pour s'unir à son Dieu et l'aimer d'un amour plus ardent et plus pur. Et le cœur sent croître en lui la force et le courage, il est disposé à tout entreprendre, à tout souffrir pour la gloire de ce Dieu si plein de condescendance...

Je passai la plus grande partie du jour dans ma cabine, profitant de cet arrêt pour faire ma retraite du mois.

23 août.

Nous sommes à peu près vingt passagers dont trois seulement sont catholiques. Mais tous sont très aimables pour moi et respectent ma dignité de prêtre...

Que vous dire du fameux lac Winnipeg ? Il n'a qu'un défaut : ses eaux sont troubles. Du reste il est bien beau. Ses rives et ses îles sont magnifiques, sa grandeur imposante (240 milles de longueur sur 55 de largeur). A différentes reprises, nous perdons la terre de vue. C'est ce qui a lieu en ce moment.

Nous assistons à un splendide coucher de soleil. Oh ! que c'est beau ! comme il disparaît doucement dans les

ondes avec son magnifique entourage d'or, d'argent et de pourpre ! Tout le monde est sur le pont pour contempler ce spectacle. Qui pourrait à cette vue ne pas s'écrier : *Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine :* Qu'elles sont grandes et merveilleuses vos œuvres, ô Seigneur !

24 août.

Rendons grâces à Dieu ! il a disposé les choses de manière à me permettre de dire la sainte messe encore aujourd'hui. Ce matin, le bateau s'étant arrêté à un fort pour prendre des marchandises et du combustible, j'en ai profité pour offrir le saint sacrifice. Après mon action de grâces j'étais descendu sur le rivage pour me délasser un peu, lorsque je m'entendis appeler : « Comment ça va, mon Père ? » Je me retourne et j'aperçois un vieux métis canadien du nom de Gouin. Nous avons causé assez longtemps. C'est un fervent catholique. Il m'a intéressé et édifié en me racontant la manière dont il répond au ministre protestant lorsque celui-ci le sollicite d'entrer dans sa secte : « Viens donc faire la communion dans mon église, lui dit un jour le ministre. — Oh ! merci, reprit mon métis ; quand je voudrai avoir du pain ordinaire j'en trouverai chez moi ou au magasin de la compagnie. » Une autre fois le ministre lui dit : « Pourquoi faire tant d'actes de pénitence ? La parole de Dieu suffit bien pour nous sauver. — Tu crois cela, toi ; mais si Dieu avait voulu nous sauver par sa seule parole, pourquoi aurait-il donc envoyé son Fils sur la terre ? Pourquoi aurait-il exigé qu'il endurât tant de souffrances ? Ne pouvait-il pas nous envoyer sa parole par l'entremise des prophètes, comme il l'avait fait sous l'Ancien Testament ? »

J'ai remarqué qu'il y a encore des moustiques ici, quoiqu'il fasse déjà passablement froid. Mon vieux métis

me dit qu'on trouve quelquefois des caribous tués par ces petits insectes.

A l'heure qu'il est, les vagues ballottent notre bateau au point de donner le mal de mer à quelques passagers. Patience ! demain nous serons au Grand-Rapide !

Grand-Rapide, 26 août.

Je suis arrivé ici hier. Le commis de la Compagnie de la baie d'Hudson, quoique protestant, m'a reçu on ne peut mieux. Il s'est empressé de faire transporter mes effets par ses hommes et de faire dresser ma petite tente. Il m'admet à sa table et me la fait bénir avant chaque repas. J'ai tâché de voir les quelques catholiques qui sont actuellement ici. Il n'y en a que cinq ou six familles. Presque tous sont venus à la messe ce matin. Ils paraissent être bons catholiques, autant qu'on peut l'être quand on ne voit le prêtre qu'une fois par an et cela pendant trois ou quatre jours seulement.

Je partirai demain, en canot d'écorce, pour le fort Cumberland. On me dit que ce sera un voyage de neuf jours au moins...

Grand-Rapide, 28 août.

Je devais partir hier pour Cumberland, mais je n'ai pas pu trouver de guides qualifiés pour entreprendre un tel voyage. Heureux retard ! car aujourd'hui même une barge est arrivée qui m'amènera sans qu'il m'en coûte rien et sans que je coure aucun danger. Vous voyez que la Providence prend soin de ses missionnaires. Voulez-vous quelques détails sur le pays où je me trouve actuellement ?

Le fort Grand-Rapide est situé à l'endroit où la rivière Saskatchewan débouche dans le lac Winnipeg. Il tire son nom d'un rapide de 5 milles de longueur qui vient se

terminer en ce lieu. La rivière a ici environ 20 arpents de largeur. Ses eaux sont aussi troubles que celles du lac Winnipeg. Le poisson y abonde. Mais aux environs le sol a peu de valeur : le sable et la terre jaune dominent. Les forêts sont composées de sapins, d'épinettes et de cèdres.

Les sauvages vivent sous des tentes, à l'exception de deux ou trois qui se sont construit une cabane ou chantier. C'est dans un de ces « chantiers » que je dis la sainte messe. Le propriétaire est un métis du nom de « Mercredy ». Je prends mes repas chez le commis du fort ; puis ma résidence privée est ma tente. Mon fauteuil, c'est ma malle, mon pupitre, ce sont mes genoux. Mon lit consiste en une toile cirée et deux couvertures de laine. J'y dors à merveille.

... J'aime beaucoup les sauvages ; je me plais au milieu d'eux. Hier soir je les ai tous réunis. Après la récitation du chapelet et de la prière, je leur ai adressé une allocution sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, que je leur ai proposée comme un des meilleurs moyens d'éviter le péché ; puis j'ai lu une consécration à ce divin Cœur. Je leur ai ensuite parlé de la dévotion à la Très Sainte Vierge et j'ai terminé par un acte de consécration à cette bonne Mère du ciel.

Entre chacun de ces exercices, nous chantions un cantique : je chantais le couplet en français et eux répondaient en langue crise. Je ne puis pas dire si le tout était bien beau ; mais du moins c'était pieux et j'espère que le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge ont été contents. Avant de congédier ces bons fidèles, je leur ai distribué des images, des scapulaires et des chapelets. J'ai emporté une bonne quantité de ces objets de piété, mais je vois que j'aurais dû en emporter encore bien des fois autant.

... Allons! cher papa (1), n'ayez aucune inquiétude sur mon compte, je suis entre les mains du bon Dieu et de la Sainte Vierge ; par conséquent, je ne cours aucun danger. Je suis content et heureux, ce qui ne m'empêche pas de penser souvent à vous et à tous ceux qui me sont chers...

Mission de Cumberland, 12 septembre.

Je quittai Grand-Rapide à bord d'une barge, dont le propriétaire, quoique protestant, me donnait gratuitement mon passage et ma nourriture. Le vent étant très favorable, nous parcourûmes en cinq jours l'espace de 400 milles. Il était nuit lorsque nous arrivâmes à une petite Mission qui porte le nom de Pas. Grand fut d'abord mon embarras, je ne connaissais personne à qui je pusse demander l'hospitalité ; il y avait bien là une maisonnette destinée à recevoir le missionnaire lors de ses visites, mais elle se trouvait sur l'autre côté de la rivière, et les sauvages de la barge ne voulaient pas m'y conduire à cette heure et dans l'obscurité. J'étais résolu de faire encore mon lit dans le fond de la barge, lorsque j'entends dire tout près de moi : « Comment ça va, mon Père ?... » Jugez de ma surprise et de ma joie en entendant cette salutation et en me trouvant en face d'un bon métis canadien ! Il me pressa la main bien fort : « Ah ! mon Père, je suis bien content de te voir. » (Je ne l'étais pas moins de le rencontrer.) Il m'emmena chez lui, prit soin de mes effets, m'offrit de la nourriture et me prépara un bon lit pour le reste de la nuit. Il me fit bientôt une autre surprise en me disant que le R. P. Bonald (lequel est mon supérieur et réside habituellement au lac Pélican), était arrivé depuis quelques heures. Le lendemain, de grand matin, je traversai le lac pour

(1) Cette lettre est adressée à M. H. Charlebois.

aller rejoindre ce bon père. Grandes furent aussi sa surprise et sa joie quand il m'aperçut, car il ne m'attendait pas du tout... « Oh ! cher Père Maître (1), qu'il fait bon en ce moment être religieux, être Oblat ! C'est bien alors que l'on reconnaît et que l'on apprécie la véritable fraternité qui existe chez tous les religieux, mais particulièrement dans notre famille religieuse. Oui, nous recevons réellement en ces circonstances le centuple promis par Notre-Seigneur à ceux qui quittent tout pour son amour... »

Comme nous étions au dimanche, nous résolûmes d'avoir une grand'messe. L'heure venue, je montai au saint autel, et le R. P. Bonald fit l'office de chantre. Outre les chants ordinaires de la messe, il chanta plusieurs cantiques en cris ; il fit aussi une instruction en cette même langue. Nos gens furent émerveillés par cette « solennité » extraordinaire.

Dans l'après-midi, nous eûmes une autre réunion, avec récitation du chapelet, chant des cantiques et nouvelle instruction par le R. P. Bonald. Si vous aviez vu ensuite nos sauvages venir nous serrer la main, nous témoigner leur joie et nous supplier de rester au moins un avec eux... C'était un spectacle vraiment touchant ; mais nous ne pouvions satisfaire leur désir... Dès le lendemain, nous partions en canot d'écorce, sous la conduite des sauvages. Il ne nous fallut pas moins de deux jours pour arriver au Cumberland... Cette Mission, un peu plus considérable que les deux précédentes, contient une vingtaine de familles catholiques. Nous y avons une maison relativement bonne. Elle est partagée en deux parties : l'une nous sert de chapelle, l'autre de résidence. Nous avons deux belles petites cloches, qui font sourire les sauvages chaque fois qu'elles sonnent.

(1) Cette lettre est adressée au R. P. Boisramé, maître des novices.

Je m'attendais à monter au lac Pélican avec le R. P. Bonald ; mais il s'est laissé gagner par les pressantes sollicitations de nos catholiques et m'a laissé ici pour quelque temps.

Me voilà donc seul dans ma modeste maison ; je n'ai d'autre compagnon que Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement, mais il me suffit... Il sait me fortifier, me consoler, me guider, me rendre heureux...

... J'emploie mon temps à étudier le cris, à repasser ma théologie, à préparer des instructions. J'ai aussi à faire ma cuisine, à balayer ma maison, etc.

... Le dimanche, je chante la messe en faisant seul les fonctions de célébrant, celles de chantre, et je pourrais ajouter celles de servant ; car, je n'ai, pour m'assister, qu'un enfant de neuf ans, qui est plutôt un embarras qu'un servant. Pendant la messe, je prêche en français ; plusieurs de mes catholiques comprennent cette langue. Dans l'après-midi, nous avons la récitation du chapelet, le chant des cantiques et une instruction suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement.

A tous ces exercices, ma chapelle est remplie de fidèles. Souvent, les protestants y viennent, parce qu'ils trouvent nos cérémonies plus belles que celles de leur ministre... Mes sauvages me témoignent beaucoup d'affection et se montrent bien bons pour moi. S'il leur arrive de tuer du gibier ou de se procurer quelque autre « extra », ils ne manquent pas de m'en apporter une petite part ; plusieurs viennent me voir dans le but de me désennuyer.

... Depuis que je suis ici, j'ai eu à visiter un grand nombre de malades. La rougeole et la diphtérie ont été à l'état d'épidémie pendant plus de deux semaines ; presque tous les petits enfants sont morts. Rien de navrant comme le spectacle qui s'offrait à mes regards

lorsque j'allais visiter les cabanes. En y entrant, j'apercevais quatre, cinq, six malades étendus par terre, roulés dans une misérable couverture, si près les uns des autres, que je devais faire attention pour ne pas poser le pied sur un bras ou sur une jambe. Souvent, à côté de ces malades, se trouvait un petit cadavre et, au milieu de cette désolation, la pauvre mère épuisée de fatigue, brisée de douleur... Pauvres gens ! je les visitais aussi souvent que possible, afin de leur donner tous les secours spirituels dont ils pouvaient avoir besoin. Plusieurs ne comprenaient ni le français ni l'anglais ; je ne pouvais donc pas les consoler et les encourager par mes paroles ; mais leur confiance dans le prêtre est telle, que ma seule vue leur procurait un grand soulagement moral.

Vers la même époque, j'eus, moi aussi, ma petite épreuve : un gros rhume, accompagné d'une douleur au poumon droit, m'incommoda beaucoup pendant quelques jours. Une nuit, entre autres, je crus que j'allais mourir : ma douleur de poitrine était si violente, que j'avais une peine extrême à respirer. Vous pouvez vous imaginer ce qui se passa alors dans ma tête, seul, éloigné des autres habitations, éloigné surtout de tout confrère. (Le R. P. Bonald, mon plus proche voisin, était à 130 milles.) Vers 5 heures, j'essayai de me lever pour me préparer à dire la sainte messe ; mais impossible de rester debout. Je repris le lit en suppliant Notre-Seigneur et sa sainte Mère de m'accorder la faveur de pouvoir offrir le saint sacrifice au moins encore une fois... Bientôt je pus dormir un peu. Après une heure de repos, me sentant mieux, je me levai de nouveau et, cette fois, je parvins à dire ma messe. Depuis lors, la douleur diminua peu à peu, et aujourd'hui je suis parfaitement rétabli.

... Soyez assuré que je suis content et heureux dans ma nouvelle position. Vous savez que les Missions sau-

vages faisaient depuis longtemps l'objet de mes désirs ; je remercie le bon Dieu de m'y avoir envoyé par l'entremise de mes supérieurs.

... Je regrette beaucoup le scolasticat. Que de fois je me transporte en esprit au milieu des Frères ! Je les suis partout : à la chapelle, à l'étude, à la récréation. Une de mes consolations est de faire mes exercices de piété en union avec eux. Il me semble que mes prières, ainsi faites, sont plus agréables au bon Dieu.

Priez bien pour moi, afin que je devienne un saint religieux et un bon missionnaire.

Mission de Cumberland, 12 décembre 1887.

Un voyage en traîne à chiens. — La semaine dernière, j'ai dû aller à la Mission du Pas, située à 45 milles d'ici, pour baptiser un enfant malade. Pendant ce voyage, j'ai fait pour la première fois usage de la *traîne à chiens*, qui est notre unique voiture d'hiver... Vous savez déjà quelle est la forme de ce véhicule ; deux planches, chacune d'environ 40 centimètres de largeur sur une longueur de 3 à 4 mètres, jointes ensemble et légèrement relevées aux deux extrémités. Vous y étendez deux ou trois couvertures de laine, vous y placez un coussin, puis, quand vous y êtes couché, on met sur vous une couverture de laine et une autre de fourrure, et en avant ! Un attelage de trois ou quatre chiens vous entraîne avec une vitesse relativement grande. Votre guide court par derrière en tenant la voiture pour l'empêcher de verser. Vous pouvez alors réciter votre chapelet, faire de belles méditations sur la mort (car vous êtes réellement comme un mort dans son cercueil) ou même dormir tout à votre aise.

Ce qui est assez intéressant, c'est de voir ces chiens tirer leur charge avec tant de persévérance. Ils trottent

pendant tout le jour sans prendre aucune nourriture et ne se reposent que pendant nos repas à nous. Le soir, on leur donne à chacun un poisson et ils en ont pour jusqu'au soir du jour suivant. Avec un tel régime, ils peuvent tenir pendant deux ou trois semaines. La charge ordinaire de quatre chiens est de 400 livres.

Conversion et baptême d'un vieillard de quatre-vingts ans. — Pendant le court séjour que je fis à la mission du Pas, entre autres consolations, j'eus celle de baptiser un *enfant* de quatre-vingts ans. C'était un vieux sauvage protestant, qui, se voyant sur son lit de mort, voulut se faire catholique avant d'aller paraître devant Dieu. Dès qu'il sut mon arrivée, il me fit demander. En me voyant, le pauvre vieillard fut si heureux qu'il fit un effort suprême pour se tenir quelques instants sur son séant, à la grande surprise de sa femme. Il me saisit la main et la serra fort en me disant : « Je suis bien content de te voir, j'avais peur de mourir avant de me faire catholique. » Je lui manifestai mon propre contentement et me mis en devoir de l'instruire. Pour l'éprouver, je lui dis que je ne le baptiserais peut-être pas encore, qu'il serait baptisé plus tard par le R. P. Bonald. Cela parut l'affliger beaucoup. Après quelques exhortations, je le quittai. A peine étais-je rendu à ma demeure qu'il me fit dire qu'il voulait être baptisé tout de suite, car il sentait qu'il n'avait plus longtemps à vivre et il voulait mourir catholique. Je retournai vers lui et, après l'avoir instruit de mon mieux, je lui promis de le baptiser le lendemain. « C'est bien ! » dit-il. Le lendemain, de bonne heure, j'étais auprès de mon cher malade. Contre son habitude, il ne fit aucun mouvement à mon arrivée. Il me dit qu'il était extrêmement faible et qu'il sentait sa fin approcher. Cependant, lorsque je lui annonçai que je venais le bap-

tiser, il parut recouvrer un peu ses forces. Je lui fis faire sa confession le mieux qu'il put, puis son abjuration, et je lui conférai le sacrement de Baptême qu'il reçut avec de grands sentiments de piété.

Le voyant si bien disposé, je lui donnai quelques connaissances du sacrement de l'Eucharistie et lui apportai la sainte communion. Il la reçut en versant des larmes de joie. « Ah ! disait-il ensuite, je suis au comble du bonheur... Maintenant, ça ne me coûte plus de mourir, car j'espère aller voir Dieu ; mais auparavant, je sentais que j'étais dans le chemin de l'enfer. »

Vous ne sauriez croire, cher Frère, combien j'étais heureux moi-même d'avoir été l'instrument de la miséricorde divine envers cette âme.

Mission de Sainte-Gertrude, lac Pélican,
31 décembre 1887.

Une nuit au milieu des neiges. — Me voilà rendu à la Mission du lac Pélican, résidence habituelle de mon supérieur, le R. P. Bonald. Cette Mission est éloignée de celle de Cumberland d'environ 135 milles. Je suis arrivé ici hier, après un voyage de cinq jours ; j'ai fait ce voyage en compagnie de deux sauvages conduisant chacun une *traîne à chiens*.

Le premier jour, je n'eus à marcher que quelques heures ; le reste du temps, je me laissai traîner par les chiens.

La nuit nous surprit à l'extrémité du lac Cumberland. Là, pas d'habitation ; il fallait se préparer à coucher dehors. Par la température glaciale que nous avions, je fus d'abord effrayé d'une telle perspective ; mais je repris courage en voyant l'habileté et l'entrain des sauvages à nous préparer un gîte. Les voilà déjà à l'œuvre : armés de leurs raquettes en guise de pelle, ils ont bientôt

écarté la neige sur un certain espace. D'un côté, ils étendent une épaisse couche de branches de sapin : ce sera notre lit ou notre chambre à coucher; de l'autre, ils allument un feu puissant : ce sera le calorifère et le fourneau de cuisine. Pendant que le thé se prépare, que la galette et le poisson dégèlent, mes gens se tiennent près du feu, faisant réchauffer tour à tour les différentes parties de leur corps. Rien de plus amusant. Du reste, la plus grande gaieté règne dans le campement : on n'entend que rires et bons mots.

Après le souper, suivi de quelques moments de récréation, nous faisons en commun la prière du soir et chacun prépare son lit. L'opération est des plus simples : on étend ses couvertures sur les branches de sapin et l'on s'y enveloppe de son mieux, les pieds tournés vers le feu, et l'on attend le sommeil. En tout cela, je fis comme les autres. Je m'endormis assez facilement; mais après deux ou trois heures de sommeil, je fus réveillé par le froid et passai le reste du temps à grelotter. Vers 2 heures du matin, n'y tenant plus et ne voulant pas éveiller mes sauvages, je me levai et me mis à couper du bois pour faire du feu; je réussis à merveille. Après m'être bien réchauffé, j'essayai de me rendormir. J'étais couché depuis quelques minutes à peine quand j'entends un sauvage pousser un cri et je le sens qui frappe sur moi à coups redoublés. Le feu avait pris à ma couverture et menaçait de me chauffer les pieds un peu trop fort. Cet accident fut le signal du lever.

Voyage à la raquette (1). — Bientôt après, nous étions en route.

(1) La raquette est une sorte de treillis de cordes de cuir, tendues en long et en large et retenues à leurs extrémités par un bois très léger, durci au feu et qui forme le contour de la raquette. Elle est de

La neige étant plus épaisse, je dus prendre le parti de chausser les raquettes et de marcher devant les chiens pour leur tracer le chemin. C'est ce que je fis jusqu'à 1 heure de l'après-midi, ne m'arrêtant que pour déjeuner. Le froid augmentait graduellement, et le chemin devenait de plus en plus mauvais. Il passait à travers une forêt de petits sapins et de petites épinettes ; il n'avait pas plus d'un pied et demi de largeur, mais qu'il était long ! Après dîner, nous avions à traverser le lac Castor. Comme la glace nous offrait un chemin un peu meilleur, je pus reprendre ma place sur la traîne à chiens. Il était temps ; je n'en pouvais plus. Vers 7 heures du soir, nous arrivions à une humble demeure où nous devions passer la nuit. Les sauvages qui habitent cette maison sont protestants, mais ils préfèrent le prêtre catholique à leurs ministres. Ils nous reçurent de leur mieux. Comme ils nous attendaient, ils avaient lavé le plancher et préparé une caisse pour me servir de siège. Ils nous offrirent pour notre souper ce qu'ils avaient de meilleur : du thé et de la viande de lièvre bouillie. En retour, je leur donnai un peu de galette et de sucre, ce qui leur fit grand plaisir. Le souper fini, je me hâtai de réciter mon office et de faire mes exercices de piété, puis je me couchai comme les autres sur le plancher. Bien que ce lit fût quelque peu dur, je pus y goûter un sommeil réparateur.

Le lendemain, vers 5 heures et demie, nous prenions congé de nos hôtes. Pendant toute cette journée, je fus obligé de marcher à la raquette pour tracer le chemin aux chiens. Seul en avant de la caravane, je tâ-

forme presque ovale, arrondie sur le devant, en pointe à l'autre extrémité : elle a environ 80 centimètres de long sur 40 de large. Le pied placé sur le treillis est assujetti par de fortes attaches. Cette chaussure, peu commode surtout pour les débutants, est indispensable pour ne pas enfoncer dans la neige.

chais de tromper la longueur du temps : tantôt je méditais, tantôt je récitais mon chapelet ou d'autres prières ; parfois, je me surprenais à fredonner quelqu'un de nos cantiques de vacances : ce qui me rappelait de bien doux souvenirs en me reportant au scolasticat. Là, je jouissais, en esprit, de la vie de famille ; et je m'encourageais en voyant un grand nombre de Frères qui voudraient bien être à ma place. En somme, j'étais heureux et content. Endurer quelques souffrances, supporter quelques fatigues et quelques privations en travaillant au salut des âmes, n'était-ce pas ce que j'avais désiré depuis longtemps ?

Froid brûlant. — Le soir venu, il fallut nous résigner à coucher dans la *grande maison* que le bon Dieu a préparée à toute créature. Cette fois encore, rien de moins poétique en soi. De mémoire de sauvage, le froid n'avait jamais été aussi intense. C'était vraiment un froid *brûlant*, selon l'expression de Mgr Grandin. Un de mes sauvages disait en son français : « Il fait flette, flette jusqu'au cœur » (Il fait froid, froid jusqu'au cœur). Nous nous mettions presque dans le feu et nous le sentions à peine. A deux pieds du brasier, nos barbes se couvraient de glace. Cela pourtant ne diminuait en rien la gaieté de mes gens.

En me couchant, je pris toutes les précautions possibles pour me prémunir contre le froid. Après avoir sommeillé pendant une heure et demie à peine, je commençai à trembler de tous mes membres. Bientôt, je fus obligé de demander à un sauvage d'augmenter le feu. Cela me soulagea un peu, mais le froid ne tarda pas à me saisir de nouveau. Pour n'avoir pas froid, il eût fallu se coucher dans le feu. Je me résignai donc à attendre ainsi le matin. Je vous assure que les minutes et les

heures me parurent longues. Ce qui me désolait le plus, c'était d'entendre les gémissements d'un de mes sauvages, qui, lui aussi, grelottait de tous ses membres. Je fis lever mes gens de bonne heure et donnai ordre d'allumer un grand feu ; mes pieds menaçaient sérieusement de se geler. Après nous être chauffés et avoir pris un peu de nourriture, nous nous mîmes en route. Je pus heureusement prendre place sur une traîne à chiens pour toute la journée. Mes sauvages m'enveloppèrent si bien que je n'eus pas trop à souffrir.

Vers la fin du jour, nous demandâmes l'hospitalité à une famille sauvage qui habitait une pauvre petite maison. Nous nous trouvions à l'abri du froid, mais nous étions menacés de la famine ; nous n'avions plus de vivres, ni pour nous ni pour nos chiens. Nos hôtes ne purent nous procurer qu'un petit morceau de viande de caribou. J'avais réservé un peu de beurre et deux petits pains blancs pour régaler le P. Bonald ; je dus en faire le sacrifice. Bref, nous n'eûmes pas de quoi apaiser notre faim, mais nous pûmes constater la vérité du proverbe : « Qui dort, soupe. »

Il n'était guère plus de 1 heure du matin quand nous entreprîmes notre dernière journée de marche. Vers midi, nous étions en vue de la Mission Sainte-Gertrude. La cloche mise en branle annonça notre arrivée, et tous les sauvages accoururent pour nous recevoir. On n'en aurait pas fait davantage pour un évêque. Le R. P. Bonald n'attendit pas que je fusse rendu à la maison pour venir me presser la main et me donner une bonne accolade fraternelle. Oh ! vous ne pourrez jamais concevoir le bonheur qu'on éprouve en rencontrant un de ses Frères, après avoir été si longtemps isolé...

Je touchai ensuite la main à tous ces bons sauvages, que mon arrivée remplissait de joie.

Après le dîner, je reçus quelques visites et j'allai moi-même visiter les *dignitaires* de l'endroit. Il y eut même plusieurs présents : c'étaient des souliers, des morceaux de viande de caribou ou de castor, etc., etc. Assurément, on me prenait pour un grand personnage... Je vous avoue pourtant que j'en ressentais plus de confusion que de gloriole. Je trouvai le R. P. Bonald bien gai, surtout bien actif. Il a ici un petit presbytère plus ou moins confortable et une chapelle relativement convenable. Elle est fréquentée par environ soixante-dix familles. Ces sauvages sont catholiques et donnent beaucoup de consolations à leur missionnaire.

Mission de Sainte-Gertrude, lac Pélican,
11 janvier 1888.

Une demeure de missionnaire. — Croiriez-vous que, depuis mon arrivée dans cette maison, j'ai le privilège d'habiter avec Notre-Seigneur jour et nuit? Ma chambre est située au chevet de l'église, et je n'ai qu'à descendre quelques marches pour être en face du tabernacle. Je vais prendre mes repas et passer les récréations à la maison ; puis je reviens dans mon doux ermitage. Je me trompe en disant ermitage : car le R. P. Bonald vient aussi y passer la nuit. Venez examiner un peu cette belle petite chambre, je pense que vous n'y trouverez rien de contraire à la sainte pauvreté. Une petite table, qui menace ruine, me sert de bureau ; vous y voyez mon crucifix, mon livre de règles, quelques volumes de théologie et de piété, ma grammaire crise, un dictionnaire français et un peu de papier ; j'ai une caisse pour fauteuil, un petit poêle en fer mince m'empêche de mourir de froid ; à ma droite est le lit du R. P. Bonald : il consiste en une misérable couchette de bois, une peau de buffle, un oreiller et deux couvertures ; à gauche est

un autre lit du même genre, c'est pour votre serviteur. Quant à mon linge, je le mets dans un sac et il me sert d'oreiller.

Voilà mon petit palais, je m'y trouve on ne peut mieux : quand j'ai froid, je n'ai qu'à faire du feu dans mon petit poêle ; quand je m'ennuie, je chante ; quand je veux, je descends l'escalier et je me trouve en présence de Notre-Seigneur. Qu'ai-je à craindre?

Depuis que je suis ici, mes principales occupations ont été de remplir les fonctions de sacristain et d'étudier la langue crise. Le jour de l'an, je chantai la grand'-messe. Le R. P. Bonald dirigeait le chant. Tous les sauvages, hommes, femmes et enfants, chantaient à qui mieux mieux. C'était réellement beau. Plus d'une fois, pendant le saint sacrifice, j'eus beaucoup de peine à retenir mes larmes... Non, me disais-je, Dieu ne peut manquer de bénir et d'exaucer ces pauvres sauvages qui chantent ses louanges avec tant d'âme et de piété... Je fus non moins touché, à la suite de la messe, de voir ces mêmes sauvages se rendre en foule au presbytère pour nous présenter leurs souhaits de bonne année. Quelle affection et surtout quel respect ils nous témoignaient! Plusieurs nous demandaient à genoux notre bénédiction.

Une tempête de neige. — Après ma Mission du Pas, je repris le chemin de ma Mission Saint-Joseph. J'étais accompagné d'un homme loué pour tracer le chemin devant ma traîne à chiens. Nous venions à peine de partir que le vent s'éleva, amenant bientôt une *poudrerie* terrible (bourrasque de neige fine qui pénètre partout). Tant que nous marchâmes dans le bois, nous fûmes assez bien, mais bientôt nous arrivâmes à un grand lac. C'est là que j'appris ce qu'est une véritable

tempête dans le Nord-Ouest. Jamais je n'ai rien vu d'aussi effrayant! On eût dit que tout l'enfer était déchaîné. Nous essayâmes de traverser, mais impossible; on ne voyait pas à 30 pieds devant soi. Les chiens ne voulaient pas avancer, à cause du vent qui nous arrivait en face. Nous craignions et de nous écarter et de nous geler, car cette bise traversait nos habits. C'est la première fois qu'elle réussit à passer à travers mon *capot.* Nous fûmes donc obligés de rentrer dans le bois et de faire du feu, en attendant une accalmie.

Nous restâmes ainsi stationnaires pendant trois heures. Le vent cessa alors un peu, et nous pûmes traverser le lac, avec beaucoup de peines et de difficultés cependant.

Danger couru par le missionnaire. — J'ai oublié de dire que, le matin, en partant, j'avais failli aller passer le reste de l'hiver sous la glace de la Saskatchewan. Voici comment : mon homme marchait le premier, suivi des chiens que je conduisais, tantôt à pied, tantôt sur le traîneau. A un moment, j'étais assis, cachant mon visage sous ma couverture, quand tout à coup les chiens perdent la piste de mon homme et s'en vont passer en haut d'un gros rapide qui tombe dans la Saskatchewan. Lorsque je m'en aperçus, j'étais juste au-dessus du rapide. Épouvanté, je crie aux chiens de revenir en arrière; mais aussitôt je les vois s'enfoncer dans l'eau jusqu'au ventre. J'appelle alors de toutes mes forces mon homme qui déjà m'avait perdu de vue, à cause du mauvais temps. Heureusement, il m'entendit. Quand il me vit à cet endroit, il me cria : « Ne *grouille* pas un poil » (ne remue pas du tout). J'avais assez peur pour ne pas avoir de la peine à lui obéir. Il vint petit à petit avec ses raquettes, prit les chiens par la tête et les ar-

racha au danger. Il me tira ensuite avec la carriole sans enfoncer. C'est ainsi que j'échappai à la mort. Si la glace avait cédé, j'étais perdu. Il n'y a pas de doute que c'est la bonne Mère du missionnaire qui m'a sauvé. Le matin, au départ, j'avais récité un bon *Sub tuum præsidium;* je pense bien que c'est cette prière qui m'a obtenu cette grâce de notre Mère du ciel. Quoi qu'il en soit, je suis encore en vie ; le bon Dieu ne veut pas encore de moi : que sa sainte volonté soit faite !

Mission de Pakitawakan. — Un mot seulement sur notre Mission de Pakitawakan, où je viens de construire une jolie petite chapelle.

Pour en connaître la position, prenez votre carte du Nord-Ouest. Partez du lac Pélican, montez droit au Nord jusqu'à la rivière Missinipi ; descendez-la ensuite jusqu'à la petite courbe qui se trouve un peu en bas du lac Canard, et vous apercevrez ma petite chapelle sur le bout de la pointe. A cet endroit, la rivière est très large et forme, près de la Mission, un remous qui ressemble à un petit lac. Il y a cinq ou six îles en face, ainsi qu'une petite presqu'île couverte de bois vert. Le rivage où se trouve l'église est très élevé, taillé en rond et sans roches. C'est peut-être le seul endroit du pays qui ne soit pas rocailleux. La terre y est très dure et glaiseuse. Nous y trouvons, ainsi que dans les îles des alentours, des épinettes assez grandes pour nous servir de bois de construction. Le panorama est des plus beaux ; l'air y est très pur. A quelque distance de la Mission, se trouvent trois maisonnettes où quelques familles sauvages viennent hiverner. En été, les sauvages vont de côté et d'autre faire la chasse ou la pêche.

Près de la chapelle est une magnifique place où l'on construira une maison destinée au missionnaire ; elle

pourra communiquer avec l'église. Non loin de là, sur le rivage, est plantée la croix de la Mission; et une petite cloche d'une trentaine de livres est suspendue à deux poteaux que j'ai plantés moi-même. Voilà un court aperçu sur cette Mission naissante.

Mœurs des sauvages. — Un mot maintenant sur les sauvages qui l'habitent.

Ils sont très nombreux et, réunis, dépassent les trois cents. A peu près tous sont actuellement catholiques; et quels bons catholiques! Ce n'est pas parmi eux que le bon Dieu est le plus offensé, je vous l'assure.

Il serait à désirer que tous les hommes leur ressemblassent. La confession de la plupart est celle-ci: « Mon Père, je n'ai pas de péché à vous dire. Depuis que je prie, je ne crois pas avoir offensé Dieu une seule fois. » On a beau leur faire des questions, c'est inutile; on ne trouve aucun péché. « Oh! oui, mon Père; quand je ne priais pas, j'ai fait bien des fautes; mais alors seulement, pas depuis ce temps-là.» Et quelquefois il y a dix à quinze ans qu'ils se sont convertis. Peut-on trouver la même chose chez les blancs, même chez les métis? Ces bons sauvages aiment et estiment beaucoup le prêtre. Plusieurs s'agenouillent avant de nous toucher la main. Ils la baisent par vénération au départ.

Le repos du dimanche est strictement observé.

Une femme me demandait un jour si c'était un péché de peler un morceau de bois et d'en mâcher l'écorce dans le but de s'amuser. On croirait commettre un péché mortel en tirant un coup de fusil ce jour-là. Ils ne vivent que de pêche et de chasse. Ils sont bien pauvrement habillés. Souvent la modestie en souffre. Leur seule richesse, c'est la vermine. Sous ce rapport-là, par exemple, ils ne manquent de rien.

Vous les croyez peut-être bien ignorants ? Ils le sont, en effet ; mais, je vous l'avoue, ils sont plus instruits sur la religion que bien des métis qui voient le prêtre presque continuellement au milieu d'eux. La raison de cela, c'est qu'ils se donnent la peine de retenir ce que le Père leur enseigne, et qu'ils s'appliquent ensuite à l'enseigner à leurs enfants.

En arrivant, je commençai à faire le catéchisme. Je fis d'abord réciter les prières ; je pensais bien que pas un n'irait au delà du *Notre Père.* Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'entendis la plupart réciter les prières à la Sainte Vierge et à l'ange gardien ! J'aurais bien voulu que mes enfants du Cumberland en connussent autant. Vous voyez que cette Mission mérite notre attention et notre dévouement.

Aussi nous l'aimons beaucoup. Je serais heureux de rester parmi ces pauvres sauvages. Aucun ministre protestant n'a encore pénétré dans cette partie de notre vigne ; voilà pourquoi il est si facile de la cultiver. Prions pour que jamais aucun n'y pénètre.

Il est regrettable que nous n'ayons pas les moyens de nous avancer jusqu'au fort Nelson, car les sauvages y sont nombreux et des mieux disposés. Tous les ans ils écrivent au P. Bonald d'aller les visiter, promettant de se faire tous baptiser. Le Père y est allé il y a quelques années et il a eu un succès des plus consolants. Il a fait un grand nombre de baptêmes et partout on l'a reçu comme un envoyé du ciel.

Mais, que voulez-vous ! nous sommes trop pauvres pour faire ce voyage tous les ans. Nous pouvons à peine suffire aux dépenses des voyages de Pakitawakan. On ne pourrait faire une meilleure aumône que de nous expédier une vingtaine de piastres pour nous permettre de faire cette visite. Ce serait un bon moyen d'être

missionnaire des sauvages tout en restant parmi les blancs.

Vertus nécessaires au missionnaire. — D'après ce que je viens de dire, vous croirez peut-être qu'il est bien agréable de rester parmi les sauvages. Il ne faut pas trop s'y fier. C'est agréable si l'on aime beaucoup le bon Dieu. Sans cette condition, on ne pourrait y rester une semaine. Mgr Grandin avait raison de nous dire, à chaque visite qu'il faisait au scolasticat et au noviciat : « Si vous voulez venir au Nord-Ouest, aimez beaucoup le bon Dieu. N'y venez pas par amour pour moi, mais par amour pour Dieu. »

Oui, la vie du missionnaire au milieu des sauvages est une mort continuelle à soi-même, mort à la délicatesse, mort à la sensualité, mort à la volonté propre, mort à tout notre être, excepté à notre âme qui y trouve la vie. On acquiert plus de vertus dans une journée, parmi les sauvages, que dans un an au milieu des blancs. Vous ne me croirez peut-être pas, mais c'est la vérité. Ainsi, si vous voulez être doux, patient, humble, détaché des choses terrestres, venez chez les sauvages.

Dévouement d'un sauvage montagnais (1). — Il y a deux ans, lorsque les barges du lac Caribou descendirent au Cumberland, un des hommes tomba dangereusement malade à 50 milles environ de l'entrée du lac Caribou, sur la rivière du même nom. Ce malheureux se trouvait donc éloigné de la Mission Saint-Pierre, lac Caribou, de 300 milles. Devenu inutile au service de la barge, on jugea à propos de le laisser dans un portage avec un de ses compagnons pour le soigner. Ce dernier, voyant que l'infortuné allait mourir, se dit à lui-même : « C'est assez

(1) Les lettres qui suivent se rapportent à d'autres dates que les précédentes.

triste de mourir sans prêtre ; il faut au moins qu'il ait un prêtre pour l'enterrer. » Il embarque son malade dans un canot d'écorce et le voilà en route pour la Mission. Il est seul pour ramer et seul pour porter cet homme dans les portages. Il n'est pas arrivé à l'entrée du lac, qu'il a la douleur de voir le malade expirer. Tout autre n'aurait pas songé à aller plus loin ; il aurait fait une fosse et il aurait déposé le cadavre. Déjà c'eût été un acte de charité très louable. Mais notre homme voulut faire plus. « Je vais le rendre à la Mission, se dit-il, et il sera enterré dans la terre bénite. » Alors, sans songer qu'il est dans les plus grosses chaleurs de juillet et qu'il lui reste encore plus de six jours de marche, sa résolution est prise : « Il faut qu'il soit enterré dans le cimetière », et il veut accomplir sa promesse. Le voilà seul sur cet immense lac, luttant contre le vent, contre la chaleur et quelquefois contre les tempêtes, ayant sans cesse sous les yeux le cadavre, qui ne tarde pas à entrer en décomposition et à répandre une odeur insupportable. Le pauvre malheureux rame et rame encore, la nuit comme le jour, sans prendre de repos. Enfin, au bout de six jours de marche, il arrive à la Mission. L'odeur du cadavre précède le canot, et une troupe de chiens s'assemble sur le rivage. A ce bruit, le Père et le Frère convers accourent et, à leur grande surprise, ils reconnaissent le corps. Ils admirent le courage et le dévouement du bon sauvage et déploient à leur tour toute leur charité. On expose le cadavre au milieu du lac pour la nuit ; le lendemain, on se hâte de lui faire un cercueil et on l'enterre avec toutes les prières et les cérémonies de l'Église.

Le vœu de notre dévoué sauvage était donc rempli. La récompense de sa bonne action ne sera pas moindre, je l'espère, que celle qui fut accordée au bon vieillard Tobie.

Un métis théologien. — A ma Mission du Pas, où les catholiques sont bien peu nombreux, se trouve un métis du nom de Jérémie Constant. Il était protestant, il y a sept ou huit ans. Il s'est converti depuis et est devenu un bon catholique. Malheureusement, depuis sa conversion, il a été bien éprouvé en devenant infirme d'une jambe au point de ne pouvoir marcher qu'à l'aide de deux béquilles. Les protestants n'ont pas manqué d'attribuer son malheur à son changement de religion. Cela ne l'a pas ébranlé, et il persévère courageusement dans sa nouvelle foi.

Il est sans cesse souffrant et parfois ses douleurs sont atroces. Dans une de ses crises, le ministre protestant, fanatique de première classe, s'avisa de jouer le rôle de tentateur.

Il vint se placer près de la couche du malade et, après quelques paroles de compassion, il lui fit cette question :

— Mon cher ami, est-ce que tu connais bien l'ouvrage de tes prêtres ?

Il s'attendait, sans doute, à une réponse négative, et il se préparait à répondre à sa manière ; mais il fut bien trompé. Mon métis lui dit avec calme :

— Il est difficile pour moi, qui ne suis qu'un ignorant, que je sache parfaitement l'œuvre de nos prêtres : cependant, je la connais quelque peu, de même que je connais la tienne, car, il n'y a pas longtemps, j'appartenais à ta religion. Or, je vois que ton œuvre est loin d'être ce qu'elle doit être.

A ces mots, mon ministre frissonna.

— Qu'est-ce que tu lui trouves donc de défectueux ?

— Ton ouvrage, à toi, c'est d'enseigner les sauvages, de leur apprendre tout ce que Notre-Seigneur leur a appris dans le saint Évangile. Or, je m'aperçois qu'il y

a une foule de choses dans la Bible que tu ne montres jamais aux sauvages.

— Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? reprit le ministre, tout excité. Prouve-moi ce que tu avances ainsi.

— Je n'ai pas de Bible, moi, dit le métis ; mais passe-moi la tienne et je vais te prouver par ta propre Bible ce dont je t'assure.

Le ministre envoya chercher une Bible chez le voisin et la donna au métis. Celui-ci, qui sait très bien lire, alla droit au chapitre vingtième, verset vingt-troisième, de l'Évangile de saint Jean, où Notre-Seigneur dit à ses apôtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*

— Tiens ! dit-il au ministre, est-ce que tu enseignes ces paroles aux sauvages ? Est-ce que tu leur dis que, d'après ces paroles, il faut se confesser aux prêtres pour obtenir le pardon des péchés ?

— Mais ces paroles ont été adressées aux premiers apôtres seulement, répliqua le ministre.

— Pourquoi donc baptises-tu ? reprit le métis ; c'est aux premiers apôtres seulement qu'il a été dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Donc, s'il ne faut pas confesser, il ne faut pas baptiser non plus. D'ailleurs, vous devez savoir que, si les apôtres sont morts, la religion n'est pas morte. Par conséquent, ce qui a été dit aux premiers apôtres s'adressait aussi à tous leurs successeurs, qui sont les évêques et les prêtres.

C'était plus qu'il n'en fallait pour la capacité de mon ministre.

— Eh bien, passe pour cela, dit-il, qu'est-ce que tu as encore à me reprocher ?

— En bien des endroits de la Bible, on voit qu'il est défendu de mentir et de médire de son prochain. Est-ce là, penses-tu, l'ouvrage que tu dois faire?

Cette fois-ci, l'argument était trop *ad hominem ;* mon ministre n'osa répliquer.

— Tiens, dit-il, il vaut mieux en rester là, car je vois que tu as la tête dure.

Il prit aussitôt le chemin de la porte,

> Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Au secours d'une mourante. — Un jour, à 7 heures du soir, un homme entre chez moi et me remet une lettre. Elle me vient d'un métis de la Mission du Pas. Il me fait demander en toute hâte pour une de ses enfants dangereusement malade. Il faut donc partir sans retard. Je me hâte de faire les préparatifs, et une heure et demie après, je m'embarque dans un petit canot d'écorce monté par deux hommes. Il fait noir, la pluie tombe et un gros vent ballotte notre canot. Je me mets sous la protection de la Mère du missionnaire et de mon ange gardien.

Malgré la violence du vent, nous traversons le lac sans accident. Nous entrons alors dans une petite rivière où le vent se fait moins sentir, mais où les rapides nous mettent encore plus en danger. Nous les sautons à tâtons, pour ainsi dire, car nous sommes dans une obscurité presque complète. Plusieurs fois, nous passons à quelques pieds de grosses pierres où notre canot se serait brisé en mille morceaux si nous les avions heurtées.

Ce danger nous effraye, et nous nous décidons à débarquer et à camper en attendant le jour. J'ai oublié ma tente et je me blottis simplement près d'un arbre où je dors plus ou moins.

Dès 2 heures et demie, je donne le signal du réveil,

et, après avoir pris une bouchée à la hâte, nous nous rembarquons.

La pluie a cessé et le temps semble se remettre au beau. Notre petit canot, poussé par deux rames et un courant rapide, fuit à toute vitesse. Pour moi, enveloppé dans ma couverture, je fais doucement mon oraison et demande à Dieu de pouvoir arriver assez tôt pour procurer les secours de notre sainte religion à celle pour laquelle je me hâte ainsi. Vers les 9 heures, nous arrivons à un petit camp de sauvages protestants. On me reçoit avec beaucoup de bonté. On me fait même présent d'une outarde et l'on me procure un aviron pour moi-même. Je suis si pressé d'arriver que je me fais rameur. Mes bras, conservant encore de la vigueur et de l'adresse acquises dans nos excursions de scolastiques à Maniwaki, manient la rame sans faire honte à mon titre de Canadien auprès des sauvages.

Notre canot, poussé par une force de plus, marche avec rapidité. Je me flatte déjà de faire mentir les sauvages qui nous ont prédit que nous n'arriverons pas ce jour-là. Nous nous arrêtons deux fois pour refaire nos forces et reposer nos bras. Le temps est devenu beau. Les rayons du soleil, accompagnés d'un vent assez violent, viennent nous causer un bon mal de tête. Cependant, l'aviron continue à fonctionner, car j'ai hâte d'arriver. « Qui sait, me dis-je, si, en arrivant une heure plus tôt, je n'assurerai pas le salut de cette âme? » Je demande souvent la distance à mon guide, car je sens mes forces s'épuiser petit à petit. Le guide me dit le nombre de pointes qui restent à parcourir, car le propre de la Saskatchewan est d'être en zigzags; mais plus nous avançons, plus le nombre des pointes augmente. C'est peu encourageant. Nous ne perdons pas courage cependant. Le coup d'aviron ne diminue pas non plus. Mes genoux sont engour-

dis. Un portage nous ferait du bien, mais il ne s'en trouve aucun sur notre parcours.

A force de bonne volonté, la Mission du Pas nous apparaît enfin; le soleil n'est pas encore couché. Mon guide se trouve bien trompé, lui qui ne croyait pas arriver ce jour-là.

En mettant pied à terre, je rencontre le père de la malade. Il me rassure en disant que sa fille est encore en vie et qu'elle va un peu mieux. Je me rends aussitôt auprès d'elle; elle me reconnaît, mais avec peine; elle ne peut plus parler. Sans trop de retard, je la confesse par interrogations et lui donne l'Extrême-Onction.

J'aurais désiré lui faire faire sa première communion avant son départ de ce monde; mais c'est impossible, elle ne peut rien avaler de solide. Elle vit encore deux jours sans pouvoir faire aucun mouvement, bien qu'elle conserve toute sa connaissance. J'ai le bonheur de l'assister dans ses derniers moments.

Ce fut une scène touchante et édifiante. Quelques instants avant d'expirer, elle réussit à nous faire comprendre au moyen de ses yeux qu'elle désirait embrasser ses parents, ainsi que ses petits frères et ses petites sœurs. En même temps, de grosses larmes coulaient de ses yeux. On n'entendait que soupirs de tous côtés. Elle fit alors un effort surhumain et réussit à prononcer deux mots distinctement; ce fut: « Jésus! Marie!... » Elle ne put ajouter Joseph; je le fis pour elle et elle m'approuva par un signe de tête. Voyant approcher le moment fatal, je récitai les prières du rituel. Quand j'arrivai à ces dernières paroles : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains », elle s'endormit doucement dans le Seigneur. Tous les assistants récitaient le chapelet.

Les pleurs et les gémissements de ses parents, de ses frères et de ses sœurs, me percèrent le cœur. Ils me rap-

pelaient une autre circonstance analogue que je ne pourrai jamais oublier, celle de la mort de ma regrettée mère.

Le lendemain, j'eus pour tâche de préparer ma petite chapelle pour le service. Ce sera bien vite fait, me dis-je tout d'abord, car je n'ai absolument rien pour l'ornementation funèbre, pas le moindre morceau d'étoffe noire, pas même un chandelier. Mais désirant donner quelque solennité aux funérailles, je hasardai d'aller quêter au magasin de la Compagnie. On me prêta toute une pièce d'étoffe noire; c'était ce que je désirais. J'en eus assez pour couvrir tout l'autel et presque tous les murs de la chapelle.

Mais comment faire pour placer des chandelles autour du catafalque? Je m'enfonce dans le bois avec ma petite hache; je coupe de petits trembles de la grandeur et de la grosseur que je désire; je fends le gros bout en trois; j'y enfonce de petits coins et me voilà avec un chandelier à trois pieds. J'en fais cinq autres semblables; je les recouvre avec des journaux; je colle des chandelles au bout, et le luminaire est déjà prêt. Je prépare tout le reste à l'avenant de mes chandeliers.

Le soir venu, je dormis au milieu de cette parure funèbre. Le jour suivant, je fis mes derniers préparatifs, et voilà que toute la population, tant protestante que catholique, se prépara, elle aussi, à venir à la cérémonie. Bientôt, je vis arriver une barge montée de quelques rameurs et portant le cercueil. A sa suite se trouvait une procession de canots d'écorce. Je mis alors en branle ma petite cloche de 8 livres en lui donnant le son lugubre du glas.

Je vins recevoir le corps à la porte de la chapelle; puis l'entrée se fit au chant du *Miserere*. La chapelle fut impuissante à contenir la foule. Presque tous restèrent à la porte. Parmi l'assistance se trouvaient de nobles pro-

testants : le premier commis du fort de la Compagnie, le maître d'école et un traiteur de pelleterie.

Après la dernière absoute sur le bord de la fosse, tous songèrent à se retirer. Les sauvages répétaient entre eux : « J'apwe miwasin! Vraiment, c'est beau! Notre ministre ne fait pas autant de cérémonies pour les corps de nos défunts. Souvent, il ne les fait pas même entrer dans l'église. »

15 janvier 1895.

Enfants sauvages près de la crèche. — ... Avant hier, nous avons eu ici une jolie petite fête : la réunion des enfants auprès du berceau de Jésus. Tous assemblés autour de la crèche, et les yeux fixés sur l'Enfant-Dieu, ils l'adoraient à genoux. Les plus jeunes étaient dans les bras de leurs mères. Pendant la sainte messe, dite à leur intention, mon maître d'école leur fit chanter leurs cantiques favoris. Ces charmantes petites voix, célébrant avec tant d'amour les louanges de l'Enfant Jésus, allaient droit au cœur et faisaient venir les larmes aux yeux. Après la messe, je leur fis une petite instruction pour développer dans leurs jeunes cœurs l'amour de Jésus, et leur inspirer la crainte de lui déplaire en les invitant aussi à l'imiter. Ces chers petits enfants étaient tout oreilles pour m'écouter. Le moment le plus touchant fut celui de leur offrande. Ayant pris l'Enfant Jésus entre mes mains, je l'abaissai jusqu'à eux; alors, à tour de rôle, ils vinrent lui donner un baiser et déposer à ses pieds une petite aumône, produit d'une peau de rat musqué, de lièvre ou d'une perdrix.

Vraiment, c'était Bethléem ! C'étaient bien les jeunes bergers accourus à la voix des anges pour offrir au Roi nouveau-né les prémices de leurs biens. Comme ils s'approchaient avec tremblement et respect, et que de

tendresses Jésus n'avait-il pas pour eux ! Les mères vinrent ensuite me présenter les plus jeunes, me demandant de poser la joue du petit Jésus sur celles de leurs chers petits anges. Spectacle bien édifiant, je vous assure, et qui laissera dans ces jeunes âmes des traces ineffaçables. Puissent-ils se conserver purs et se montrer toujours, comme en ce jour mémorable, dignes des caresses de Jésus...

Visite à un camp sauvage. — Après la célébration de la sainte messe où j'offris au Sacré Cœur de Jésus tous mes petits sacrifices, je partis de la Mission du lac Pélican, le cœur fort et rempli de confiance.

Le R. P. Bonald, toujours d'une charité sans bornes, se priva de l'assistance et de la compagnie du dévoué Fr. Callec et me le donna pour compagnon. Notre caravane se composait de deux traînes à chiens avec deux Indiens pour conducteurs. L'une des traînes était réservée aux bagages et l'autre au Frère et à moi. Nous devions nous y reposer chacun à tour de rôle; c'étaient là, du moins, des dispositions prises. Mais bientôt nous nous vîmes forcés, à cause du mauvais état des chemins, de laisser partager les bagages entre les deux traînes, et nous deux, de prendre la voiture de saint François.

A pied dans la neige. — Montés sur nos raquettes, nous tracions le chemin aux chiens qui avaient beaucoup de peine à nous suivre, malgré les cris et les coups redoublés de leurs conducteurs.

Le F. Callec en était à son premier essai, et je vous assure que c'en était un bon. Ses jambes devenaient parfois rétives, mais son énergie bretonne trouvait bien le moyen de les faire marcher. Quant aux miennes, elles ont montré du courage. Pour la première fois, elles ne

(1) Les lettres suivantes sont de l'année 1895.

m'ont pas fait trop souffrir, bien que je n'aie jamais autant marché. La plus grande souffrance nous venait des cordes des raquettes qui nous coupaient les pieds, au point que nos bas étaient imbibés de sang lorsque venait le soir.

La cinquième journée fut une des plus dures. Toute trace de chemin avait disparu, et, le soleil ayant amolli la neige, j'enfonçais régulièrement jusqu'aux genoux ; mes raquettes restaient toujours recouvertes d'une épaisse couche de neige qu'il me fallait traîner. Et que dire des nombreuses chutes absolument inévitables quand la neige est ainsi fondante ? Mais ces chutes, je les aimais parce qu'elles me faisaient ressembler en quelque sorte à Notre-Seigneur succombant sous le poids de la croix. Ce sont ces pensées, je crois, qui m'ont donné assez de force pour battre ainsi le chemin depuis 4 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir.

Campement. — Nous arrivâmes alors à Pakitawakan, où je suis déjà venu construire une chapelle. J'étais heureux de trouver une maison pour camper, afin de pouvoir faire sécher mes vêtements et me reposer un peu mieux que dans un campement en plein air. Tous, nous étions bien fatigués. Chacun racontait alors son mal et désignait les endroits les plus sensibles. Il nous semblait que c'était là un adoucissement.

Enfin nous cherchâmes un peu de repos, étendus sur le plancher nu. Le sommeil ne vint pas vite fermer mes yeux, car mon esprit était vivement préoccupé de la difficulté où nous allions nous trouver le lendemain.

En partant du lac Pélican, j'avais pris pour guides deux Indiens ne connaissant le chemin que jusqu'à Pakitawakan. J'espérais trouver là un autre sauvage pour nous conduire au poste suivant, à Opapiskotinak. Mais cette

espérance fut déçue : en arrivant ici, nous ne trouvâmes pas un être humain, pas même une trace nous indiquant de quel côté on était allé.

Une lettre d'Indien. — En entrant à la chapelle, je trouvai un châle suspendu au soliveau, et, sur l'autel, une petite lettre ainsi conçue en caractères cris : « Mon Père, ma femme m'a quitté pour aller dans l'autre vie. Mon cœur est trop chagrin, je ne puis rester ici ; je pars pour aller demeurer plus loin. Je laisse du poisson pour tes chiens. Tu prendras le châle de ma défunte afin que tu pries pour son âme. » *Signé :* Joseph Colomb.

Ce sauvage était le vieux qui gardait la Mission et dont le fils devait venir avec nous.

Sans guide. — On peut s'imaginer dans quel embarras nous nous trouvions. Retourner sur nos pas, cela me répugnait ; car, outre l'inutilité des dépenses et de nos fatigues, je voyais quel retard cela causerait à ma Mission de l'Assomption ; et aussi quelle perte pour le salut des âmes ! Mais, d'un autre côté, comment atteindre le camp suivant, à une distance de 60 milles environ, à travers la forêt, les lacs et les rivières, sans en avoir jamais vu le chemin ? Si nous nous égarons, nous serons bientôt à bout de nourriture, et ce sera la mort.

C'est au milieu de ces pensées plus que sérieuses que le sommeil vint enfin calmer mon esprit et reposer mon corps. Le reste de la nuit parut bien court dans ce doux repos. Je ne pus m'empêcher de le regretter, lorsque le soleil vint le dissiper en m'ouvrant les paupières de ses rayons brillants.

Mais cette peine soudaine disparut bientôt à la pensée que cette lumière éblouissante était celle de saint Joseph. Je sentis aussitôt naître dans mon âme la vive espérance

que ce protecteur de la Sainte Famille saurait bien m'indiquer quel parti prendre. Je célébrai la sainte messe en son honneur, dans l'unique but d'obtenir cette grâce. Oh ! que l'on prie bien dans de telles circonstances ! Pourquoi ne prions-nous pas toujours ainsi ?

Pendant mon action de grâces, il me vint à l'esprit que nous réussirions à atteindre Opapiskotinak sans nous égarer. J'avais la conviction que saint Joseph et nos bons anges gardiens se constitueraient nos conducteurs. Je communiquai mon projet à mes compagnons, qui l'approuvèrent tous.

Nous laissâmes reposer les chiens jusqu'à midi, pendant que nous faisions cuire le reste de notre farine et que nous préparions des lignes et des *collets à lièvre* pour la pêche ou la chasse, en cas de famine.

Une carte routière. — A 1 heure, je chaussais mes raquettes et prenais le devant, suivi du Frère et des deux traînes. Cette fois, j'étais moi-même le guide. Par prévoyance, avant de partir du lac Pélican, je m'étais fait tracer sur le papier le chemin qui va de Pakitawakan à Opapiskotinak. Je marchais donc en tête avec ce papier en main, examinant la forme des lacs et des montagnes, le nombre d'îles, etc., pour les confronter ensuite avec ma *carte* et découvrir notre route. La grande difficulté était de trouver les portages, les endroits où, quittant les lacs, on suit la côte, en été, pour éviter les rapides ; car il n'y avait pas à dire, il fallait prendre le chemin tracé dans le bois, si nous ne voulions pas nous exposer à nous égarer.

Le chemin. — Quand je dis chemin, n'allez pas vous imaginer une voie large et bien déblayée comme dans les pays civilisés. S'il en avait été ainsi, la difficulté aurait été bien peu considérable ; mais j'entends ici, par

chemin, le sentier, si je puis l'appeler ainsi, que quelques sauvages s'étaient frayé l'automne dernier, à travers bois, lorsqu'ils sont venus voir le R. P. Bonald à Pakitawakan. On n'aperçoit extérieurement aucun indice, Pour trouver la route, il faut marcher en sondant la neige de manière à pouvoir découvrir au fond l'endroit durci par le passage des chiens et des traînes. C'est une tâche difficile, qui demande beaucoup d'habileté. Nous n'avons eu aucune peine à trouver le premier portage; mais ce fut bien autre chose pour le second. Nous avons marché pendant deux heures avant de le rencontrer. Nous en étions tout près cependant ; nous l'avions même traversé plusieurs fois sans nous en apercevoir.

C'était peu encourageant pour aller plus loin ; mais n'importe ; nous continuâmes, comptant toujours sur le secours d'en haut et sur la vérité du proverbe anglais : *Where is the will, there is a way* (1). Nous étions tous déterminés à ne revenir sur nos pas que lorsqu'il n'y aurait plus de possibilité d'atteindre notre but.

Quand l'heure de camper vint, nous étions encore sur la bonne voie. Aussi étions-nous bien contents. Nous récitâmes un bon chapelet en actions de grâces et pour attirer sur nous de nouvelles protections.

Nous avons encore beaucoup de chemin à faire, nous disons-nous ; il nous reste bien des portages à trouver, plusieurs lacs à traverser ; qui sait si nous ne nous égarerons pas ? Qui sait aussi si le sauvage ne s'est pas trompé en faisant son dessin sur le papier ? Peut-être a-t-il oublié quelques portages, et alors que faire ?.., « Mais n'importe, disaient mes compagnons, allons jusqu'au bout. » Avec cette résolution dans le cœur, nous reposâmes en paix sur nos branches de sapin.

(1) La volonté fait le chemin ; mot à mot : Où est la volonté, il y a un chemin.

Protection de Marie. — Le jour, le plus beau jour du 1er mai, mois consacré à Marie, apparaissait à peine que déjà nous étions sur pied, anxieux de savoir si nous réussirions ou non. C'était dimanche, et le temps était magnifique. Je fus privé, il va sans dire, de la consolation de célébrer la sainte messe. En revanche, je n'épargnais pas mon chapelet. Je le gardais dans une main, et j'avais à l'autre mon papier. Il me semblait que la Sainte Vierge tenait elle-même mon chapelet et me conduisait. Aussi, nous avons marché toute la journée sans nous égarer. Il n'y a qu'un portage que nous avons eu un peu de difficulté à trouver. Tous les autres, nous les trouvâmes comme si nous les eussions déjà connus.

Nous campâmes de bonne heure, car nous étions tous bien fatigués. Pendant que le Fr. Callec et un sauvage préparaient le souper et les lits, j'allais avec l'autre homme mettre des *collets* pour les lièvres, afin de soigner nos chiens, car nous n'avions plus de poisson. Le lendemain, j'allai visiter moi-même les *collets*, et je rapportai quatre lièvres. C'était peu, mais cela suffisait pour empêcher nos chiens de mourir de faim. D'ailleurs, d'après notre papier, nous n'étions pas bien loin du campement sauvage que nous cherchions. En effet, dès midi, en traversant un grand lac, nous aperçûmes au loin un homme avec sa traîne à chiens. Impossible d'exprimer combien nous étions heureux ! Je sentis comme un gros poids tomber de dessus mon cœur.

L'arrivée au camp sauvage. Deuil des Indiens. — Nous nous dirigeâmes dans la même direction que lui, et bientôt nous aperçûmes quelques maisonnettes sur le côté élevé du lac. En même temps, on nous remarqua et l'on se hâta de se réunir sous la même hutte pour nous attendre.

En arrivant, nous les vîmes sortir tous les uns après les autres; on eût dit un troupeau de moutons sortant de la bergerie. La comparaison est d'autant plus juste, qu'ils étaient tous revêtus de *couvertes* de peau de lièvre. Ils se présentèrent pour me toucher la main, mais leur silence et leurs figures abattues m'indiquèrent aussitôt qu'il y avait quelque sujet de tristesse. Je ne me trompais pas. L'un d'eux ouvrit enfin la bouche et me dit : « Mon Père, tiens ! regarde, voilà là l'enfant que le bon Dieu m'avait donné ; » il me montra un petit cercueil placé sur des perches, près de la maison. Il étouffa en même temps des sanglots. Un autre continua, en racontant combien ils avaient été éprouvés par la maladie : « Tous, nous avons été bien malades, dit-il ; plusieurs même sont encore très souffrants. Quelques enfants nous ont quittés pour l'autre vie, et il y en a encore un qui est près de les rejoindre. »

Ce récit m'attendrit jusqu'aux larmes. Leur pâleur et leur maigreur m'indiquaient aussi qu'ils avaient beaucoup souffert. Cette maladie qu'ils avaient subie, et qu'ils ne connaissaient pas, n'était tout simplement que l'influenza. Elle avait sévi plus sérieusement parmi eux parce qu'ils n'avaient pris aucune précaution contre le froid.

Soins donnés au missionnaire. — Je les consolai de mon mieux et je réussis à dérider un peu leurs figures attristées. On se hâta de faire bouillir du beau poisson blanc pour apaiser notre faim, car nous n'avions pas mangé depuis le déjeuner du matin, où nous avions consommé le reste de nos vivres. Jamais je n'ai trouvé le poisson si agréable, bien qu'il ne fût assaisonné ni de sel, ni de galette, ni de rien autre, tant il est vrai que c'est la faim qui donne le bon goût aux aliments.

On me livra une cabane pour camper. C'était loin

d'être un château. La porte n'avait que 4 pieds de haut, l'unique fenêtre n'avait d'autre vitre qu'un morceau de coton blanc noirci ; les soliveaux étaient de vrais brise-tête, etc. Mais n'importe !... nous avions une bonne cheminée en terre et nous pouvions y faire du feu pour nous réchauffer.

Consolations de la foi. — J'allai visiter les malades les plus proches ; puis, au soleil couché, je les réunissais tous pour la prière. Personne n'y manquait. Ma petite maison pouvait à peine tous les contenir. Je leur adressai quelques mots en leur montrant, dans la résignation à la volonté de Dieu, le meilleur moyen de se consoler et de profiter de leurs épreuves. Ils ont paru bien accueillir ces paroles, comme faisant du bien à leur cœur rempli de tristesse et de douleur. Je leur annonçai aussi que je ne les quitterais pas tout de suite, mais que je passerais une semaine avec eux, afin de les soigner tant au corporel qu'au spirituel. Il n'en fallait pas moins pour qu'ils allassent reposer en paix, tout joyeux de pouvoir posséder l'homme de la prière pendant quelques jours.

Durant les huit jours que j'ai passés avec eux, je me suis mis tout entier à leur disposition. Du matin au soir, j'étais occupé soit à les instruire, soit à les consoler, soit à les soigner. Mon camphre et mon huile électrique ont été en vogue. J'avais continuellement la bouteille à la main.

Personne ne manquait à la messe, le matin, et à la prière du soir qui était suivie d'une instruction.

Les deux familles protestantes qui se trouvaient là étaient fidèles à toutes les réunions, excepté à celles des confessions.

Une agonisante. — J'ai administré une malade et lui ai donné le saint viatique. C'était une pauvre vieille pul-

monique. Elle avait plutôt l'air d'un squelette que d'un être vivant. Elle gisait sur des branches de sapin, sous une misérable loge de coton. Une simple couverture de peau de lièvre la défendait contre le froid. Du poisson bouilli était son unique nourriture. Une légion de poux étaient ses plus fidèles amis. Impossible de donner une peinture exacte de son état de pauvreté et de souffrance !

C'est dans ce triste réduit cependant que Notre-Seigneur a daigné entrer, reposer un instant sur une toute petite boîte, puis descendre dans le cœur de cette pauvre mourante pour la fortifier et la préparer à passer à une vie meilleure. Oh ! comme j'étais touché de la bonté de notre divin Maître, et du bonheur que cette pauvre femme ressentait en recevant son Dieu encore une fois avant de quitter cette terre. Quel bel exemple de patience et de résignation elle m'a donné ! Quelle belle couronne elle a dû se préparer ! Le même jour, un petit enfant, que je venais de baptiser, s'envolait au ciel et laissait ses parents dans un grand deuil.

Le baptême d'un Indien. — Je fis en tout cinq baptêmes et reçus une abjuration. Deux enfants étaient déjà morts ondoyés par leurs parents. Le père de l'un d'eux me racontait comment il avait fait pour baptiser sa fille. « J'étais en route, dit-il, il faisait très froid et les chemins étaient bien mauvais. Ma femme était embarquée et tenait dans ses bras mon enfant bien malade. Voyant que ma fille allait mourir, je m'arrêtai, je fis du feu, puis, après avoir fait fondre une petite bouteille d'eau bénite, je chantai d'abord le cantique pour le baptême, et, prenant mon enfant dans mes bras, je lui versai de l'eau bénite sur le front en forme de croix, tout en disant : « Ma fille, je te baptise au nom du Père, du Fils et « du Saint-Esprit. » Je le félicitai (en ayant soin de lui

rappeler que le père ou la mère ne doivent baptiser leur enfant que dans le cas où il n'y aurait pas d'autre personne capable de le faire).

Une abjuration. — Deux jours avant mon départ, un sauvage catholique, marié à une protestante, m'apporta son enfant à baptiser. La mère assista au baptême, et, immédiatement après la cérémonie, elle dit à son mari : « Moi aussi, je veux que le chef de la prière me baptise; je veux prier comme mon enfant. » Son mari tout joyeux vint m'annoncer cette bonne nouvelle. Mais, pour éprouver cette femme, je lui fis quelques objections ; aucune ne la découragea et elle me fit des instances plus pressantes. Je vis alors qu'elle était appelée de Dieu ; je l'instruisis de mon mieux pendant une journée et la baptisai sous condition, après avoir reçu son abjuration du protestantisme. Son cœur débordait de joie, et moi aussi j'avais le cœur rempli de consolations pour avoir ramené une âme dans le droit chemin.

L'influenza. — Pendant que j'étais ainsi tout occupé de mes sauvages, le bon Fr. Callec gisait sur le plancher de notre masure. Il était atteint de l'influenza, qui le faisait souffrir beaucoup. Le même remède qui m'avait guéri il y a deux ans, lorsque j'étais attaqué de la même maladie, le guérit lui aussi. Ce remède est des plus simples et je le mets à votre disposition : un bon bain de pieds dans l'eau chaude, le soir, avant de vous coucher. Dès le lendemain matin, le Frère se trouvait beaucoup mieux et, deux jours après, il était assez fort pour reprendre ses raquettes.

Retour et conclusion. — Le 28 mai, au matin, je quittai mes sauvages, bien content d'avoir pu exercer un peu de charité au milieu d'eux et de leur avoir fait du bien

sous tous rapports, mais surtout à leurs âmes. J'étais heureux aussi d'avoir eu l'occasion de goûter à la misère de ces pauvres sauvages ; car, durant le temps que je fus avec eux, je suivis leur régime indien pour la nourriture, le coucher, etc. N'ayant plus de vivres moi-même, il fallut me contenter du poisson qu'ils prenaient tous les jours dans leurs filets. J'appris donc un peu par expérience ce que c'est que la vie du sauvage. Ma réflexion pratique fut celle-ci : si ces infortunés savaient bien profiter de leurs misères, ils seraient tous des saints à canoniser.

23 janvier 1894.

Le premier *écho* que j'aie à vous faire parvenir est un des plus joyeux, du moins pour le cœur du missionnaire. La nuit dernière, vers minuit, on frappa à ma porte en répétant :

— Vite ! vite ! Mon Père, elle est bien malade.

— Qui ? lui dis-je.

— Marie Canada.

— Mais que veux-tu que je lui fasse ? Elle est protestante, et je n'ai aucune médecine pour la guérir de sa maladie.

— Dépêche-toi, mon Père, elle veut *se mettre* catholique avant de mourir.

A ces mots, je me levai comme poussé par l'électricité. Déjà j'étais prêt à le suivre. Cinq minutes suffirent pour me transporter auprès de la mourante. Elle gisait sur le plancher, n'ayant que deux oreillers pour appuyer sa tête et une couverture pour se couvrir. Elle ne m'était pas inconnue ; bien des fois, elle m'avait donné l'hospitalité dans mes voyages, lorsque je passais chez elle. Aussi, depuis longtemps, je l'appelais *ma grand'mère*, titre qu'elle aimait beaucoup. En m'apercevant près de

sa couche, elle me présenta la main, et, d'un regard rempli d'espoir :

— *N'osisin! N'osisin! ni wi pakwahayamihan*, me dit-elle (Mon petit-fils! Mon petit-fils! Je veux prier catholique).

— C'est très bien, lui dis-je, tu ne saurais mieux faire pour faire entrer ton âme dans la maison du Grand-Esprit. Bon courage! je vais t'aider, et notre bonne Mère d'en haut va venir à ton secours en priant pour toi.

Je lui parlai ensuite du baptême.

— Mais, me dit-elle, j'ai déjà été baptisée autrefois par un prêtre comme toi : autrefois, une robe noire (le P. Taché, depuis Mgr Taché) passait de temps en temps par ici et il m'a baptisée.

Je la crus, et, en effet, je trouvai ensuite son acte de baptême dans mon registre. Je me contentai de lui faire faire son abjuration et de la confesser; après quoi, elle me dit :

— Mon petit-fils, si tu pensais que je suis assez forte pour avaler la sainte Communion, je te demanderais de me la donner, car j'aimerais à avoir Jésus dans mon cœur en mourant.

J'accédai facilement à son pieux désir. Quelques minutes plus tard, elle recevait le pain divin qui rend le cœur fort. Elle ne cessa de répéter alors :

— Merci, mon Dieu! Merci, mon petit-fils! Je suis contente et heureuse! ça ne me coûte pas de mourir maintenant.

Elle vit encore et persévère dans ses bons sentiments. Elle est très faible, et je pense qu'elle ne vivra pas longtemps.

Que Dieu continue d'avoir pitié de son âme! Pour ma part, je suis on ne peut plus heureux de la voir si bien disposée. J'en remercie beaucoup le bon Dieu, puisque

c'est Lui qui lui a procuré cette grande grâce. En effet, on y voit clairement la main de la Providence ; car cette pauvre vieille demeurait loin d'ici, dans la profondeur des bois. Elle n'avait pas l'habitude de venir au fort Cumberland. Mais, par exception, et poussée sans doute par une main invisible, elle se mit tout à coup en route et arriva ici pour voir sa sœur, la veille du jour de l'an. Trois jours après, au moment où elle voulait s'en retourner, elle tomba malade. C'est cette maladie qui la conduisit dans la bonne voie où elle est maintenant. Que les desseins de Dieu sont admirables ! C'est quand il semble nous affliger le plus, qu'il nous accorde les grâces les plus abondantes et les plus précieuses.

26 janvier.

Ce n'est que ce matin que ma vieille convertie a quitté cette terre pour une vie meilleure. Elle a persévéré jusqu'à la fin dans des sentiments très édifiants. Ses dernières volontés furent que sa fille et ses petits-fils, qui sont protestants, se convertissent au plus tôt. Elle est morte pendant que je priais pour elle à la sainte messe. J'ai la douce confiance que le sang divin de Notre-Seigneur a fini de purifier son âme et qu'elle est entrée tout de suite dans le repos éternel. Hâtons-nous de devenir des saints pour avoir le même bonheur un jour.

9 février.

Je partirai dans quelques instants pour le lac Castor, à 60 milles d'ici. Je vais visiter une famille de sauvages protestants qui désirent se faire catholiques, paraît-il. Gros vent du nord, poudrerie, froid, etc., vraiment il y aurait de quoi effrayer, si je ne partais pas pour la recherche de quelques âmes égarées. Priez

pour le succès de mon voyage. Sacré-Cœur de Jésus, ayez pitié de nous!

15 février.

Je suis revenu hier soir du lac Castor. Assez bon voyage. *Deo gratias!* Parti d'ici à 9 heures du matin, j'arrivai à l'entrée du lac Castor à 10 heures du soir. J'avais couru les trois quarts du temps, j'étais fatigué, épuisé, à demi mort d'avoir eu chaud et froid. Heureusement qu'une bonne famille de métis catholiques me reçut dans sa cabane. Quelques heures de repos me ramenèrent un peu à la vie et me donnèrent la force de parcourir les 10 milles qui me séparaient encore de ma famille protestante, dont la mère n'était autre que la fille de la vieille dont j'ai parlé plus haut.

En entrant, on me toucha la main, mais, en signe de deuil, on ne dit pas un seul mot. Pour observer les convenances, j'en fis autant de mon côté. Je fis venir ensuite la conversation sur leur regrettée défunte ; j'en dis tout le bien possible, je leur fis connaître ses dernières volontés, puis je les exhortai à marcher sur les traces de celle qu'ils pleuraient. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire couler une abondance de larmes. Mais une fois les larmes séchées, le cœur se trouva soulagé et la parole reprit son cours. Ils m'exprimèrent leur peine ainsi que leur joie de savoir qu'elle avait fait une belle mort.

— Nous voulons tous devenir catholiques, dit le chef de la famille. Nous voulons revoir un jour celle qui était si bonne pour nous sur cette terre. Tout de suite, tu vas baptiser nos enfants ; mais quant à ma femme et moi, nous allons attendre un peu pour pouvoir nous instruire davantage auparavant. Tu vois aussi là mon vieux père qui est mourant, il n'est pas baptisé, j'en suis bien peiné. Tâche de le gagner pour qu'il soit catholique avant de mourir.

— C'est très bien! lui dis-je, je suis très content de ce que tu me promets. Mais je ne puis faire ce que tu désires dans un instant. Si tu le veux, je vais rester ici avec vous autres durant quelques jours, pour instruire vos enfants et tâcher de convertir ton père.

Tous furent très satisfaits de cette proposition. Pour me faire plaisir, on me servit un bon repas de viande de pichou. Le lendemain, je chantai la messe dans leur misérable cabane, bien pire que l'étable de Bethléem. Tous étaient à genoux et attentifs. J'abordai ensuite mon vieil infidèle. Je lui parlai d'abord de sa maladie, de chasse, de pelleterie, etc.; tout cela paraissait l'intéresser et il avait bonne oreille et bonne langue pour entendre et parler. Mais quand j'en vins aux choses religieuses, il perdit l'ouïe et la parole. Il répétait sans cesse : « Je n'entends pas, j'ai les oreilles bouchées », sans vouloir répondre à mes questions. Son garçon s'approcha alors et exhorta son père d'une manière très touchante. Mais impossible de toucher ce vieux cœur de glace. « Il avait des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne point voir, une langue pour ne pas parler. » J'ai eu beau le prendre sur tous les tons, tout fut inutile.

Il ne voulut pas démordre de ses idées de superstitions et de fétichisme. De temps à autre, ses petits-fils s'approchaient de lui et lui disaient :

— Mon grand-père, vas-tu te laisser baptiser? Oh! que nous serions bien contents si tu voulais prier avec nous! Laisse-toi donc baptiser!

Mais ces zélés petits apôtres n'étaient pas plus heureux que moi ; ils ne recevaient qu'un refus peu encourageant. Si je n'ai pu réussir avec ce vieux possédé, j'ai eu au moins beaucoup de consolation avec les petits enfants. Quel ardent désir d'être catholiques! Quel zèle

à se faire instruire ! Presque tout le temps, ils étaient à genoux autour de moi, désirant que je leur parle du petit Jésus, et que je leur montre à prier. C'était à qui apprendrait le plus vite. En se levant, leur première action était d'assister à la messe, mais aussitôt après :

— Allons vite, se disaient-ils, voir nos collets afin d'avoir quelques lièvres pour donner à manger à l'homme de la prière. Il nous montrera ensuite à prier le bon Dieu.

Ils revenaient triomphants avec vingt-cinq ou trente lièvres.

— Le Grand-Esprit nous a donné de la nourriture pour toute la journée, nous allons apprendre à le connaître et à le prier maintenant.

Puis, le catéchisme recommençait pour le reste de la journée. Dans l'espace de trois jours que je passai avec eux, ils réussirent à apprendre le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les principales vérités de la religion. Ils en étaient tout fiers. Le moment où la joie fut à son comble, ce fut la cérémonie du baptême. C'était à qui viendrait le premier se confesser et se faire baptiser. Ils s'en allaient ensuite trouver leur père et leur mère,

— Papa, disaient-ils, on est bien quand on est catholique ; qu'on est heureux et content !

Je leur distribuai ensuite crucifix, médailles, images, etc. Qui pourrait dire alors leur joie, leur bonheur ? Ayant manqué d'un crucifix pour l'un d'entre eux, il se mit aussitôt à pleurer. Je ne pus le consoler qu'en lui promettant de lui en envoyer un et en lui donnant plusieurs images.

A l'heure du départ, tous étaient contristés ; je l'étais moi-même. Car j'étais heureux au milieu de ces âmes simples et innocentes, goûtant à leur vie de pauvreté et de privations. On sent qu'on est là plus près du bon

Dieu qu'on ne l'est dans les palais des riches et des grands du monde : « Bienheureux les pauvres!... »

Le Sacré Cœur m'a rendu tout facile dans mon voyage. Il m'a payé à bonne mesure les petits sacrifices que j'ai pu lui offrir. Qu'Il soit mille fois loué et béni !

24 février.

Ce matin, le R. P. Bonald est venu nous surprendre. Il a quitté un instant sa solitude du lac Pélican pour venir jouir du bonheur de la vie commune, et surtout pour recevoir le bienfait d'une absolution... Pauvre Père, il devient vieux avant le temps. Il se sent faiblir non pas tant sous le poids des années que sous celui de la misère et des privations. Il n'y a que la vigueur de son grand zèle à le soutenir et à lui donner la force d'exercer un ministère si actif, si fructueux !

Je n'ai guère le temps d'écrire ; car nous aimons à converser durant le peu de temps qu'il nous est donné de rester ensemble.

25 février.

Loué et glorifié soit le Sacré Cœur de Jésus ! Encore une magnifique conquête sur le protestantisme. Cette après-midi, à la bénédiction du Très Saint Sacrement, le R. P. Bonald a présidé la cérémonie de l'abjuration de deux jeunes protestants que j'avais instruits depuis quelque temps. Eux-mêmes ont demandé à abjurer et à être baptisés publiquement afin de montrer qu'ils n'avaient pas honte de la religion qu'ils embrassaient. Nous avons fait la cérémonie avec toute la solennité possible. La chapelle était comble. Des protestants, les parents des nouveaux convertis, étaient venus en grand nombre. L'impression a été très bonne. Espérons que cette impression sera salutaire pour d'autres. Le Sacré Cœur est encore capable de se choisir quelques heu-

reuses victimes. En attendant, remercions-le et prions-le pour la persévérance des uns et la conversion des autres.

5 mars.

Le R. P. Bonald est reparti ce matin pour sa Mission. Son séjour ici a été plus long qu'il ne pensait : il attendait la malle. Il retourne le cœur gai, car Mgr Pascal vient de lui écrire que le jeune P. Maisonneuve lui est destiné, qu'il n'a qu'à l'envoyer chercher à Prince-Albert. Il aura enfin ce qu'il désirait depuis si longtemps.

Une traîne à chiens partira ces jours-ci pour aller chercher le nouveau Père, désiré avec tant d'ardeur. Que la Mère du missionnaire le protège et nous l'amène sain et sauf !

11 mars.

Nouvelle conquête ! *Deo gratias !* Cet après-midi, à la bénédiction du Très Saint Sacrement, un catholique apostat a fait publiquement son abjuration du protestantisme et il est rentré dans le sein de l'Église catholique. Il a voulu abjurer publiquement, afin de réparer le scandale donné par son apostasie, et pour qu'on ne doute pas de ses sentiments de persévérance. Je suis vraiment content et heureux. Merci, divin Cœur de Jésus ! Merci, bonne Mère des pécheurs !

23 mars, vendredi saint.

En ce grand jour, le cœur se sent tout naturellement porté à la tristesse. C'est un besoin pour lui en contemplant notre divin Sauveur renié, insulté, crucifié, expirant pour nous sur la croix. J'étais tout rempli de ces pensées qui me faisaient du bien à l'âme, lorsque tout à coup des grelots se font entendre à la porte. Adieu les belles réflexions !

« Le P. Maisonneuve ! le P. Maisonneuve ! » m'écriai-je. Au même instant, j'étais dehors pour aider le Père à sortir de sa carriole et le gratifier d'une généreuse et fraternelle accolade.

Je ne fus pas seul à quitter la méditation. Le Fr. Callec, M. Jones, notre maître d'école, s'empressèrent au-devant du Père, attendu depuis si longtemps et l'objet de nos rêves depuis plusieurs jours. Ce fut une joie générale dans tout notre petit village. Personne ne manque de venir toucher la main à la nouvelle robe noire. Une malade, qui ne pouvait venir, pleurait de chagrin. Je la consolai en lui promettant que le Père irait chez elle lui-même.

Le cher Père est tout harassé de fatigues et de misères. Il lui a fallu marcher beaucoup, quelquefois dans la neige profonde ou dans l'eau. Il a même enfoncé jusqu'à la ceinture sous la glace, etc. C'est un bon noviciat de vie de missionnaire. Il est à son premier essai, mais il n'est pas à son dernier. Heureusement qu'il ne paraît pas trop effrayé de la misère. Il est à réparer ses forces épuisées. Je m'en vais l'imiter. Bonsoir !

25 mars, Pâques.

Surrexit Dominus vere, alleluia ! Oui, il est réellement ressuscité notre divin Seigneur, dont nous pleurions la mort ces jours derniers. Notre Espoir, notre Sauveur vit pour ne plus mourir et pour nous faire vivre avec lui. « Réjouissons-nous, c'est le jour qu'a fait le Seigneur. »

Une autre cause de ma joie, c'est que le R. P. Maisonneuve s'est remis de ses fatigues. Hier il était à demi mort, il a passé une mauvaise journée ; j'en étais tout consterné et je craignais fort qu'il n'eût contracté une maladie durant son voyage.

Mais non, il s'est levé radieux comme le soleil et il

a pu dire la messe. De plus, cet après-midi, il a reçu l'abjuration d'un nouveau converti et fait les cérémonies du baptême. Cette dernière conversion m'est aussi un sujet de grande consolation. Je me sens tout pénétré de reconnaissance envers Dieu, qui se montre si miséricordieux. Mais je suis comme l'avare, je ne dis jamais : « C'est assez. » Après chaque abjuration, j'en désire aussitôt une autre. Je ne pourrais être satisfait que si je voyais tous ces pauvres protestants, aveuglés par l'erreur, entrer dans le chemin de la vérité et du paradis. Espérons que plusieurs recevront cette grande grâce du Sacré Cœur, et prions pour leur conversion.

26 mars.

Le R. P. Maisonneuve s'est trouvé assez fort aujourd'hui pour m'accompagner à la visite des malades. Depuis quelque temps, la grippe cherche des victimes dans chaque famille. J'ai plus donné d'extrême-onctions depuis un mois que je n'en ai donné durant trois ou quatre ans.

28 mars.

Le R. P. Maisonneuve m'a quitté ce matin pour se rendre au lac Pélican, où le R. P. Bonald l'attend avec une grande anxiété. J'espère qu'il n'aura pas autant de misères dans cette seconde étape que dans la première.

1er avril.

Encore *Deo gratias !* car voici une nouvelle conquête ! Une femme protestante m'a apporté, cet après-midi, sa petite fille âgée de deux ans, pour que je la baptise et qu'elle soit catholique. La mère persiste dans l'erreur ; mais je crois qu'elle finira par se rendre, elle aussi, parce que tous ses enfants sont maintenant catholiques. Ainsi, priez pour elle, afin que le Sacré Cœur lui accorde cette précieuse faveur.

Les ministres protestants sont au désespoir. Ils font recherches sur recherches pour découvrir la cause de ce courant de conversion vers l'Église catholique. Ils voudraient, je crois, trouver quelque prétexte pour m'accuser et me rendre méprisable aux yeux des sauvages; mais c'est une vaine ambition ; car j'ai pour politique de les laisser tranquilles, ne les attaquant et ne les méprisant jamais, me contentant de prêcher simplement et purement notre sainte religion. Par ce moyen, je n'excite pas le fanatisme; d'ailleurs, la religion est assez belle par elle-même pour se faire aimer et s'attirer des pratiquants.

6 avril.

Cet après-midi, j'ai baptisé une protestante, mère d'un petit garçon que le R. P. Maisonneuve a administré le jour de Pâques. Cette cérémonie de l'extrême-onction l'a touchée et convertie. Comme le bon Dieu se sert de tout pour attirer à lui ceux qu'il aime !

10 avril.

Je suis revenu de la Mission du Pas, ce matin. Ce n'a pas été pour moi un voyage d'agrément, vu le mauvais état des chemins. En allant surtout, il m'a fallu marcher à la raquette par un gros vent contraire, puis dans la neige fondante où j'enfonçais jusqu'aux genoux. En arrivant au Pas, j'étais à bout de forces. Le repos de la nuit me rendit toute ma vigueur : je pus chanter la messe de 10 heures et faire tous les autres exercices. Je baptisai deux nouveau-nés, fortifiai les derniers convertis, ramenai à Dieu quelques brebis égarées, entre autres une pauvre Madeleine. Je revins le cœur content, oubliant toutes mes fatigues.

A mon retour, j'ai appris qu'un de mes meilleurs métis avait perdu sa fille unique, une toute jeune enfant. Je

viens de voir le pauvre père, qui est inconsolable. Sans sa grande foi, je crois qu'il tomberait dans le désespoir, tant il est affecté. Réellement, Dieu envoie quelquefois des épreuves bien pénibles. L'esprit de foi seul peut les faire supporter avec résignation. « Seigneur, augmentez donc en nous cette foi indispensable. »

15 avril.

J'ai reçu, dans la soirée, l'abjuration d'un jeune homme protestant. C'est la treizième depuis le 1er janvier. C'est vraiment consolant. Ce qui me fait le plus plaisir, c'est que tous ces nouveaux convertis persévèrent dans de bonnes dispositions. L'un d'eux disait l'autre jour :

« Depuis que je suis catholique, il me semble qu'il fait clair dans mon âme. On me couperait bien le cou que je ne deviendrais pas protestant. »

Cette augmentation des catholiques rend notre chapelle bien trop petite. Il va falloir songer à terminer notre église, commencée depuis si longtemps, mais encore inachevée. Mais où trouver les ressources pécuniaires ? C'est ce qui me préoccupe le plus. J'ai commencé une souscription au milieu de mes fidèles. Tous inscrivent leur nom, mais, n'ayant pas d'argent, ils ne promettent que du travail. Seuls, les commis protestants de la Compagnie donnent de l'argent. Un d'eux a promis 10 dollars, d'autres 4 ou 5. Le tout réuni ne forme pas le quart de ce qu'il nous faudrait pour acheter les matériaux nécessaires.

Après avoir réfléchi et prié, mon espérance s'est portée vers mon cher Canada. « C'est là, me suis-je dit, que je trouverai ce qui me manque ici. Les âmes généreuses qui se sont montrées si charitables pour moi depuis que je suis chez les sauvages sauront bien encore trouver

quelques moyens de m'aider à bâtir une demeure plus convenable pour notre divin Sauveur. »

J'ai déjà dressé une liste des bonnes personnes qui ont souscrit, et cette liste repose sous la nappe d'autel. A chaque messe, il y a une intention spéciale pour les souscripteurs.

Notre petite église a 46 pieds (15 mètres) de longueur sur 25 pieds (8 mètres) de largeur. Nous n'avons plus qu'à crépir les murs, poser le plancher, ainsi que les fenêtres et les portes, sans oublier les bancs. Ce qui nous manque le plus, c'est l'argent pour acheter les matériaux ; quant à l'ouvrage, nous pourrons presque tout le faire gratis. Comme mes bons sauvages aimeront à venir prier et louer Notre Seigneur et son Immaculée Mère quand nous aurons une jolie église !

Adieu, ou plutôt au revoir, car peut-être aurai-je l'occasion, si le bon Dieu le permet, de retourner vous parler de vive voix de mes Missions.

Que la sainte Vierge répande sur vous les précieuses bénédictions qu'elle vous obtiendra de son divin Fils !

Soyons toujours réunis dans le Sacré Cœur de Jésus, afin d'être réunis pour toute l'éternité dans le ciel.

O. Charlebois, O. M. I.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BASUTOLAND.

LES RÉMINISCENCES D'UN MISSIONNAIRE DU BASUTOLAND.

L'arrivée. — En l'an de grâce 1881, le jour de l'ouverture du mois de Marie, j'arrivais sur les bords du Calédon, entre Ficksburg et Sainte-Monique. « Halte-là ! Qui vive !... cria la sentinelle. — Les Baroma (les Romains), répondit le P. Monginoux qui conduisait la cara-

vane. — Romains, si vous êtes, passez. » Et nous entrâmes ainsi dans la terre promise, que j'avais rêvée dans les beaux jours de ma jeunesse. Quoi donc, après avoir soupiré tant d'années après ces missions cafres, après avoir mille fois béni les supérieurs qui m'y envoyaient, après un voyage sur mer de trente et un jours et sur terre de dix jours à cheval, fallait-il que le premier Mosuto que je rencontrasse essayât de me fermer l'entrée du pays?

Guerre des fusils. — Oui, le pays était en guerre, non contre les missionnaires, mais contre les Anglais du Cap. Par une maladresse intempestive et une mesure de prudence fautive, le Cap avait résolu le désarmement des tribus cafres. Un petit chef des Baputhi (gens du chamois), Moorosi, sur le fleuve Orange, au sud du Basutoland, avait suffi pour tenir en échec les forces coloniales pendant six mois. Et je crois qu'on ne l'aurait jamais délogé de sa forteresse escarpée et imprenable où il mangeait de la viande, buvait de la bière cafre à satiété et conduisait la danse tous les soirs au grand mépris des Anglais campés au pied de la montagne, ils ne l'auraient jamais délogé, dis-je, si un traître n'avait vendu le secret et livré un passage non défendu depuis quelque temps. Les Zoulous venaient aussi de menacer la colonie de Natal d'une destruction qui s'annonçait comme imminente et capable de rappeler les massacres du Dingau et de Chaka. Une élite nombreuse de jeunes et brillants officiers avait succombé avant et après le mystérieux guet-apens où le prince impérial fut si cruellement massacré. Entre Natal et les montagnes du Drakensberg, un chef cafre venait traîtreusement de massacrer un magistrat et ses suivants, pour s'emparer des armes et munitions que la colonie venait de lui prêter. Bref, le Cap s'effraya et s'irrita ; le désarmement fut dé-

cidé. Ainsi, ces mêmes Anglais qui avaient appelé les Basutos, dix ans avant, à venir travailler sur les lignes de construction des chemins de fer de la colonie ou dans les mines de diamants de Kimberley, leur offrant en payement de vieux fusils à pierre, toute sorte de mousquets et de carabines des vieux temps de la Tour de Londres, ces mêmes Anglais aujourd'hui disaient : « Qui vous a donné ces fusils ? Vous êtes des enfants, ces armes vous causeront des égratignures ; rendez-les-nous, nous les renfermerons soigneusement dans une de nos forteresses, au Cap, où, au besoin, vous pourrez les retrouver. » Beau dire, évidemment ; mais le sauvage est un enfant qui raisonne et sait surtout quand l'autre déraisonne. Autrefois, quand les premiers Basutos de Mosesh faisaient la guerre aux bâtards de la colonie, métis moitié Hottentots et moitié blancs, un jour ils firent du butin, parmi lequel se trouvait un vieux mousquet. Le grand chef Mosesh lui-même ne sut pas à quel usage l'employer ; si bien qu'il en démonta le canon et s'en fit une canne à promener. Les fusils que les Basutos avaient rapportés de la colonie de Kimberley n'avaient pas eu un meilleur sort ; d'autres étaient cachés et se rouillaient sous les roseaux des huttes enfumées ; il n'était personne qui songeât sérieusement à les employer, faute de munitions suffisantes. Or, il ne fallut rien moins que la maladresse du Cap pour « exciter la ruse de l'animal sauvage », comme dit le proverbe cafre. Les chefs firent venir des armes perfectionnées, des cartouches et de la poudre. Les Boërs du Free-State, voire même des Anglais, marchands de bric-à-brac, encouragèrent la contrebande ; la nation se prépara, et quand l'*ultimatum* du Cap arriva, la résistance fut possible.

Pendant que les chefs appelaient les jeunes gens sous les armes, les femmes se hâtaient de moudre le maïs

grillé, lequel, réduit ainsi en farine, constitue la nourriture des voyageurs et des guerriers (*mofago*). Les *lipabi* sont un des mets favoris des indigènes ; malheureusement, pour en manger, un Européen devrait continuellement avoir la bouche dans un ruisseau d'eau fraîche, tellement cette farine suffoque et étouffe. Dans les *khotta*, ou lieux des assemblées, tous les fusils étaient aspergés d'eau lustrale par les sorciers de la nation, les guerriers se mesuraient avec les taureaux qu'ils devaient renverser par le seul moyen de leur poigne : une fois terrassé, l'animal est dépecé, un quartier est passé au feu et saupoudré d'un condiment spécifique que chaque chef conserve dans sa corne d'abondance. Chacun vient ensuite mordre sa bouchée, et ainsi est inoculé le courage et, bien souvent, l'invulnérabilité.

Cette poudre, qui est le grand privilège des chefs, est appelée *sweri :* elle provient de certaines parties de chair humaine qu'on a prises sur un ennemi. Les sorciers la préparent par la dessiccation au soleil, la réduisant en poudre qu'ils mêlent à d'autres onguents ; en général, elle est conservée soigneusement dans la crevasse d'un rocher isolé, assez élevé pour que le public ne puisse y atteindre. C'est dans ce laboratoire que le chef puisera, au jour de la circoncision ou à la veille d'une guerre, deux époques classiques où il importe d'inspirer de la valeur à la jeunesse.

Donc, les Basutos avaient religieusement observé la coutume. De plus, les médecins avaient approvisionné leurs clients d'une foule de plantes, qui ont toutes une vertu mystérieuse. C'est le *lira ha li bonoe;* mâchez-le, et quand l'ennemi arrive, crachez-le-lui au visage, en criant : *Lira ha li bonoe.* Pour sûr, il passera sans vous apercevoir. Ce sont les tatouages et déchiquetages de la peau dans laquelle on a infiltré une poudre noirâtre,

capable de détourner les balles, les sabres, les haches d'armes ou les casse-tête. Ce sont les amulettes, si agréables aux dieux ou ancêtres qu'elles protègent les vivants. Ce sont les plumes d'autruche, les crêtes de coq, les queues de tigre ou de renard, toutes engeances pour se rendre redoutable. Le *sethala thaba* ou taxe de guerre, un bœuf ou deux par tête, fut prélevé pour subvenir aux frais de la guerre. Les chefs avaient à fournir des armes, des chevaux, des selles, des munitions aux plus ardents de leurs guerriers ; la masse était livrée à sa propre industrie pour l'uniforme, la cuisine, la discipline et la rapine. Ainsi commença cette guerre des fusils, qui fut un déshonneur pour les Anglais dont l'armée n'était qu'un ramassis de gens sans position et sans avoir, et les camps un lieu d'ivrognerie. On se battit pendant cinq ou six mois, ou plutôt on voulut se battre. Le résultat fut, comme d'ordinaire, un traité de paix stipulant que les Basutos avaient été vaincus et que, las de se battre, ils avaient demandé la paix. Elle leur fut accordée moyennant une amende de cinq mille têtes de bétail, ce qui parut dérisoire, attendu qu'un bœuf alors ne valait pas plus de 2 à 3 livres sterling ; tandis que les frais de la guerre, pour les Anglais, s'élevèrent à plus de 5 millions de livres sterling. Une des clauses du traité régla que les Basutos se gouverneraient eux-mêmes, pour le civil comme pour le judiciaire ; que, seuls, les cas de meurtre seraient réservés au résident commissionnaire d'Angleterre. La mesure fut applaudie très chaudement par les chefs, dont l'orgueil allait grandir tellement qu'il n'aurait plus de bornes, sans compter que leur passion pour la boisson allait trouver un libre cours. Le brandy inonda le pays ; ce fut la mode pour tous, hommes et femmes, même pour des petites filles, de boire et d'aller jusqu'aux conséquences. Comme le gouvernement était

devenu aveugle et aussi paralytique et impotent, les contrebandiers firent le métier en plein jour, et passaient presque pour d'honnêtes *gentlemen* qui rendaient grand service au Basutoland en l'arrosant d'eau-de-vie. Avec l'ivrognerie, le vol. Tous buvaient, mais tous n'avaient pas de quoi payer la consommation. Or, comme la plupart des chefs passaient la plupart des jours à cuver dans le sommeil les galons de brandy qu'ils avaient fait disparaître durant leurs débauches de la nuit, le petit peuple et les petits sous-préfets, les maires et les gardes champêtres, avaient un beau champ libre pour le vol des bestiaux du chef, avec lesquels on se procurait la boisson. Quelques beaux esprits tentèrent bien quelque chose ; des ministres protestants pensèrent à une société de tempérance, à l'instar de celle du fameux apôtre irlandais de la tempérance, le P. Mathew. Le résident anglais, pour donner l'exemple, attacha, lui aussi, un ruban bleu à sa boutonnière : or, quand il me pria de vouloir bien faire chorus, je déclinai l'honneur de la décoration, faisant remarquer que pour arrêter une nation, en très grande partie païenne, dans le vice, il fallait autre chose que quelques mètres de ruban de soie bleue.

Toutes nos Missions eussent péri par la boisson, et je crois que sitôt arrivé, sitôt je serai reparti, si un de ses revirements de conduite, qu'on trouve même chez les païens et les pécheurs et qu'il ne faut pas attribuer à la vertu, mais à l'intérêt, ne se fût produit. Letsie, le chef suprême, lui qui se payait le luxe de six bouteilles par jour, fit un rêve tellement sérieux qu'il y vit la destruction prochaine de ses enfants et de sa nation, avec la complète disparition de ses immenses bestiaux. C'en fut assez pour prendre des mesures énergiques qui arrêtèrent, du moins en partie, l'abondance de liqueur.

Tel était l'état du pays appelé Basutoland, quand j'y arrivais ; après avoir philosophé sur l'état politique et démoralisé de la nation, il me restait le devoir de me livrer aux charmes enchanteurs des premières impressions.

Ah! les premières impressions, elles sont si vives et si douces, qu'on ne les oublie plus jamais; elles s'impriment si profondément dans la cire molle du zèle qui débute! Les premières impressions, elles sont si variées, si instructives, que, si on les recueille soigneusement, elles forment en deux jours le missionnaire le plus accompli.

LES PREMIÈRES IMPRESSIONS.

Tout nouveau, tout beau! Et tout frappe qui est nouveau. Après des études de grec et de latin, de philosophie et de théologie, au milieu d'un monde civilisé où tout est mathématiquement réglé et où l'on n'a d'autres soucis temporels que de se créer des soucis, quoi d'étonnant que l'arrivée en pays sauvage soit le commencement d'un chapitre en lettre majuscule dans le livre de la vie!

Salut des chrétiens. — *Ho rorisæ Jesu-Kriste!* me dit le premier Cafre que je rencontrai, c'est-à-dire : *Laudetur Jesus-Christus.* Et le Père qui m'accompagnait répondit pour moi, qui ne savais pas encore bégayer : *Le Maria a se nang le sekoli* (*Et Maria Immaculata*). Deux pas plus bas, en voilà un autre qui m'arrête : *Maria nthapelle* (Que Marie prie pour moi), et mon mentor de répondre : *Jesu hu loutse* (Que Jésus t'éclaire). « Vraiment, ces gens-là sont des moines, me disais-je en moi-même, pour saluer si religieusement. » De fait, j'appris que le premier était un chrétien, tandis que le second, n'étant encore que catéchumène, n'avait pas le droit au grand

salut des chrétiens. Ceci me transporta d'emblée aux premiers âges de l'Église, alors que tous les fidèles étaient vraiment frères et avaient des saluts tels que le *Pax Christi*. Je n'ai jamais plus retrouvé, en Afrique, cette belle manière de saluer; ni chez les blancs, ni chez les noirs des autres tribus de Zoulous, de Bechuanas ou de Matebelés, qui ont reçu le baptême dans notre sainte religion, nulle part, que je sache, on emploie la très chrétienne manière de saluer : *Ho rorisæ Jesu-Kriste* (*Laudetur Jesus-Christus*). Les païens, en général, disent : *Lumela* (Crois en moi), et vous répondez : *Kea lumela* (Je crois); quelques-uns disent : *Sa ko bona* (Je te vois encore), et vous dites *Kea itumela* (Je m'en réjouis).

Sainte-Monique. — Nous venons d'arriver à la Mission Sainte-Monique, on ne nous attendait pas; mais, selon la coutume d'Afrique, on savait que nous étions en route et que, partant, nous arriverions un jour. Les bonnes Sœurs de la Sainte-Famille faisaient la récolte du maïs; tout en était littéralement inondé : la classe, leur réfectoire et, disons-le aussi, leur dortoir. Cependant, elles voulurent nous traiter en missionnaires encore un peu civilisés; donc, elles improvisèrent un repas qui me fit bien augurer du *bill of fare* (la carte), en pays sauvage. La bière cafre nous fut présentée pour la première fois, et je dois dire que ce petit goût acidulé, qui vous fait d'abord faire la grimace, vous enfarine la bouche et vous rafraîchit ensuite, ce petit goût me fit la meilleure impression. Depuis, j'ai eu mille et mille fois, comme tous nos Pères et Frères, à boire de la bière; quelquefois, elle constituait le premier, le second et le dernier plat. Jamais je n'ai eu la pensée de refuser. Il faut dire qu'un Cafre est extrêmement flatté de fait, si vous acceptez la jeanne de bière qu'il vous offre. C'est un signe d'amitié que de boire de la bière ensemble, et ici la coutume veut que

ce soit une marque de vocation. Nous bûmes donc de la bière, et depuis j'en ai bu souvent, car j'avais la vocation d'être missionnaire. Quand vous demandez l'hospitalité à un Mosut, la première cérémonie, si vous arrivez à temps, est la présentation de la bière. La matrone prend de l'eau dans un bassin, elle se lave les mains devant vous, lave pareillement une terrine et une calebasse, puis y verse de la bière qu'elle ne vous présente qu'après y avoir trempé ses deux grosses lèvres épaisses, pour vous montrer qu'il n'y a rien à craindre. Le breuvage est sain et sauf.

Mois de Marie. — Le soir de notre arrivée, la petite cloche argentine appela les fidèles à l'église. Sur une vieille caisse recouverte d'une lustrine bleue, était une petite statuette de Marie, environ 15 centimètres de hauteur ; deux bougies, qui étaient plantées dans deux bouteilles, éclairaient le petit autel improvisé du mois de Marie. Seules, les fleurs naturelles étaient en abondance et contrastaient singulièrement avec la pauvreté du lieu, par leur éclat et leur parfum. Eh bien, vous le dirais-je ? cette ouverture du mois de Marie me frappa plus que les mille bougies qui brûlent devant Notre-Dame des Victoires, où cependant se donne rendez-vous tout ce qu'il y a de pieux et d'éloquent dans la capitale de la France. Quand apparut le P. Gérard, ce vétéran de nos missions cafres, et dont je me réserve de dire un peu le bien dont, je le sais, il me voudra un peu de mal, je crus voir saint François Xavier tout zèle et tout vertu. Ce chapelet égrené si lentement qu'il dura presque et sûrement une bonne demi-heure, me parut si court. Je n'avais jamais entendu de ma vie psalmodier la prière : le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les mystères chantés. Ces sauvages agenouillés derrière moi et que je n'osais regarder, tant j'avais peur de les scanda-

liser, me semblaient être des anges psalmodiant devant le trône du Très Haut. Je me dis alors : « Si Notre Seigneur a promis d'être au milieu de ceux qui se réunissent en son nom, sûrement il doit être deux fois présent au milieu des sauvages qui le prient si lentement, si pieusement et si bien. » Nos Pères ne seraient-ils venus de si loin que pour enseigner à ces Basutos cette divine psalmodie, qu'ils n'auraient pas perdu leur temps. Or, j'appris que dans cette même petite chapelle de mission, les débuts avaient été si ingrats et si durs que le P. GÉRARD s'était trouvé une fois, un dimanche, tout seul en surplis devant une seule femme pour auditoire. J'appris que les prières avaient été mises au concours et que chaque dimanche, celui ou celle qui remportait le prix pouvait choisir entre un couteau de 6 sous ou un foulard de 30 centimes.

Le premier chant en langue sisuto que j'entendis fut : *Maria a bochalane* (Marie toute belle), sur l'air de : *Unis au concert des anges.* Il me fut extrêmement agréable d'entendre cet air favori de nos campagnes du Midi. Je ne me lassais pas d'admirer l'adresse et la clairvoyance qui avaient présidé au choix des airs à adopter chez les sauvages. Mgr ALLARD, qui, dit-on, avait fixé lui-même les cantiques français à traduire, savait que pour les noirs il faut de la musique simple, harmonieuse, un peu gaie et pas trop solennelle. De la sorte aussi, la besogne était facilitée pour le nouvel arrivant, qui pourrait diriger le chœur et donner au besoin des leçons de chant sans une grande connaissance de la musique.

Si j'en reviens à notre mois de Marie, je dirai que les *litaba* (les affaires) furent parlées et le tout fut couronné par la belle prière de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires : *Maria refugium peccatorum*, trois fois avec trois *Ave Maria* et le *Memorare.* Ah ! je dormis

comme un bienheureux, cette première nuit-là, sur mon lit fait avec les douves d'un tonneau, et je fis des rêves d'or qui effaçaient tous ceux des beaux jours d'enfance.

Installation. — L'installation qui me fut octroyée après mon arrivée était une hutte ronde faite en mottes de terre et recouverte de chaume; deux verres enchâssés dans la maçonnerie servaient de fenêtre; le fond d'une caisse servait de porte. Le jour, l'air, la pluie et le vent, tout devait passer par l'unique ouverture, ainsi que les locataires, car pour cet espace de terrain que nous appellerons maison et qui mesurait 8 pieds de diamètre, nous étions deux; encore avions-nous donné asile à quelques morceaux de lard qui pendaient aux poutrelles du toit et fondaient sur nous au milieu du jour. La nuit, les rats grignotaient à l'envi ce que le soleil avait épargné. Deux lits, une table, une chaise boiteuse, tel était l'ameublement; si j'en excepte un magnifique coffre appartenant à un des chrétiens de l'endroit, et qu'il avait mis en sûreté à la Mission, par suite des troubles de la guerre des fusils. Comme le coffre lui appartenait, ainsi que les robes et culottes qu'il contenait, tous les dimanches, mon brave homme envahissait notre propriété, où il se permettait de faire toilette, et après lui ses enfants et sa femme.

Nos Missions n'ayant pas encore fait les progrès merveilleux de ces dernières années, les bâtisses étaient alors encore bien primitives, mais personne ne s'en plaignait, car le brave missionnaire sait au besoin loger dans une hutte ni ronde, ni carrée, ni belle, ni aimable, en attendant une chambre carrée bien éclairée, saine et confortable.

Habits et ornements des indigènes. — J'avais à peine passé en revue tous les recoins de ma nouvelle installa-

tion, que la population arriva. L'usage veut que chacun ait sa poignée de main avant et après le départ. Hommes, femmes, enfants, pas d'exception, tous prennent plaisir à serrer dans leurs mains calleuses, crasseuses et parfois galeuses, votre fine dextre encore blanche comme l'onde pure. *O sa trua metsing* (il vient tout juste de sortir de l'eau), ne manquent-ils pas de dire en remarquant la fraîcheur du teint européen, qui contraste si bien avec la peau basanée du Mosuto. Ils vous montrent à découvert ces deux belles rangées de dents blanches qui sont certainement, et à juste titre, leur orgueil. Mais, c'est avec peine que je remarquai que la plupart des visages, surtout ceux des jeunes filles et des femmes, étaient défigurés par les tatouages. Il paraît que c'est simplement se rendre belle, pour une femme, que de se laisser tatouer le visage. Quelques-unes y ajoutent les bras, d'autres les reins et la poitrine. Sur les jeunes filles, la mère commence par faire descendre une ligne du haut du front sur le bout du nez. Quelque temps après, elle reprend une ligne partant de chaque coin de la bouche, aboutissant à l'oreille gauche d'un côté et à l'oreille droite de l'autre. Peu après, elle trace une autre ligne partant d'une oreille à l'autre, en passant juste moitié à chemin entre la lèvre inférieure et le menton. Enfin, un peu avant l'âge nubile, est pratiquée la dernière ligne, d'une oreille à l'autre, en passant le long du menton. Les commères qui sont expertes en cet art, découpent lestement la peau en petites entailles et y font pénétrer le jus d'une plante, ce qui produit une petite proéminence d'abord, et ensuite une couleur violâtre ou noirâtre qui ne disparaîtra jamais plus. Même les sœurs indigènes qui reçurent ces tatouages dans leur jeunesse encore païenne, les ont sur leur figure religieuse. Quand une coquette ne trouve

pas la couleur assez vive et la proéminence des entailles assez prononcée, elle a de nouveau recours à la première opération et, par ce moyen, son tatouage sera deux fois plus horrible. Évidemment, les chrétiens, et surtout les chrétiennes, ne sont pas autorisés à se tatouer, pas plus qu'à se laisser faire par les sorciers des peintures circulaires de poix noirâtre autour des yeux ou des oreilles. *Ho patsa nyou* (découper, marquer les yeux).

D'autres avaient des bracelets de cuivre ou de laiton, des colliers de perles, des cercles de cuivre plat de 3 à 4 centimètres rivés autour du cou et une vraie liasse d'anneaux de cuivre autour des jambes, au-dessous des mollets. Comme j'étais un peu curieux, on m'apprit que les colliers de perles à gros grains étaient de purs ornements, ce que je devais rencontrer et vérifier à satiété chez les Bechuanas, où tous ont leurs colliers de perles rouges, blanches, vertes ou bleues. J'ai su depuis que, en Bechuanaland, une demoiselle est d'autant plus belle qu'elle a plus de tours de perles autour du cou. Mais, paraît-il, il n'en est pas de même des colliers de perles fines, que la jeunesse se passe facilement de sexe à sexe, comme signe d'amitié, objet de souvenir ou promesse de vice. Nos Pères, en Basutoland, ont toujours tenu pour suspects ces ornements, qu'ils appellent immoraux. Il en est de même des bracelets. Ceux qui sont inamovibles et qu'on a introduits autour du bras à grand'peine avec de l'eau chaude et du savon; ceux-là ne sont qu'une pure fantaisie; mais les autres, beaucoup plus larges, faciles à rentrer et à sortir, ont, hélas! bien souvent la même destination que les colliers de perles fines que les Basutos appellent *mosapelo* (la bonté du cœur). Le *lepetu* est un large collier de cuivre que les anciens aimaient à porter autour

du cou, où il était rivé. On en voit encore quelques-uns aujourd'hui parmi les Basutos, qui appartenaient autrefois aux Batlokoa de Sekongella ou aux Bakholokoa. Cette pièce de toilette est très commune parmi les tribus bechuanas, qui vénèrent et chantent le fer ou le cuivre comme les Barolongs, ou qui le préparent et le travaillent comme les Barotses et les Mashuenas. Ce cuivre autour du cou ou autour des jambes est loin d'être sans danger ; par suite de la sueur, il s'oxyde et cause parfois des éruptions de peau difficiles à guérir.

La majeure partie de ceux qu'abritait alors Sainte-Monique étaient des païens, réfugiés là pendant la guerre ; et surtout des femmes. Elles vinrent nous donner la poignée de main officielle, vêtues avec leur jupon de peau de vache, court, trop court d'un côté et finissant par derrière en queue de morue à la hauteur du talon. Une autre peau de vache, découpée en vareuse pointue aussi par derrière, leur sert à se couvrir les épaules, tandis que la tête est toujours nue, rasée et enduite de graisse, sinon d'ocre rouge et d'une composition d'antimoine.

Les marmots ne connaissent d'autre berceau que le *tari* ou peau de chèvre ou de mouton. C'est l'orgueil des chefs d'avoir des *tari* faits avec la peau d'une panthère ou d'un animal recherché. Quand la mère va aux champs, à la fontaine, en visite, à l'église ou dans un voyage, le bambin est hissé derrière le dos et soutenu au moyen de son *tari*. Or, gare à lui s'il ne crie pas quand il a besoin du sein de sa mère ! Le proverbe dit : *Nguana a sa bleng o shucla taring* (L'enfant qui ne crie pas mourra dans son *tari*). Peu flatteur pour les mères cafres. Les jeunes filles, dès l'âge de deux à trois ans, sont munies d'une ceinture à franges longues de 10 centimètres, faites avec des herbes solidement et habilement tressées. Les jeunes garçons restent un peu plus longtemps vêtus de

leur costume adamique ; ce n'est que vers l'âge de six à sept ans qu'ils sont favorisés du *tsia,* pagne fait avec une large lanière de cuir qui part de la ceinture, passe entre les jambes et arrive à la ceinture derrière le dos, où elle est assujettie. Ce costume, mais un peu plus abondant dans la mesure, est aussi celui des jeunes gens et des hommes, et tous jettent sur leurs épaules des couvertures de coton ou de laine, des couvre-pieds ou des châles ; ce qui, de loin, leur donne l'air de sénateurs, promenant leur orgueil, drapés dans la toge romaine. L'ajustement des chrétiens est plus et même tout à fait européen. Celui des chrétiennes me frappa par sa simplicité et sa modestie, ne manquant pas cependant de grâce avec ses deux ou trois bordures de différentes couleurs à la robe et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs têtes environnées de foulards. Ce sont les missionnaires qui font et règlent la mode, les bonnes Sœurs leur aidant, ça va sans dire, pour la coupe, la façon et le bon goût. Les hommes, occasionnellement, portent des souliers ; même maintenant, l'usage se généralise de plus en plus ; cependant, il n'était pas rare, les dimanches que je passais à Sainte-Monique, de voir nos chrétiens charier leurs souliers au bout d'un bâton sur les épaules et les mettre juste à la porte de l'église, où ils les quittaient en sortant. « Pourquoi cela ? leur demandais-je. — Ils nous empêchent de marcher », disaient-ils. Les femmes et les enfants vont toujours nu-pieds, excepté peut-être pendant le fort de la saison d'hiver, époque pendant laquelle ils se font des sandales en peau de vache, qui leur servent à marcher sur le grésil du matin. Les Bechuanas, au contraire, ont tous des souliers ou des sandales, à cause de la grande chaleur du sable ou des nombreuses épines des mimosas dont le pays est couvert.

Village basuto. — Dès le premier jour après notre arrivée, il nous fallut visiter les cases environnantes; par suite de la guerre, elles étaient délabrées, sales et remplies pêle-mêle de toutes sortes d'instruments aratoires, de sacs de grains et de paquets de peau dans lesquels étaient roulés du tabac, des couvertures, en un mot, tout l'avoir de gens qui avaient fui et s'étaient mis sous la protection de la Mission, où, cependant, les alertes ne faisaient pas défaut. Pendant la guerre des fusils, à plusieurs reprises, les Anglais, mais surtout les Basutos fidèles aux Anglais et les aidant dans le camp voisin, venaient fourrager chez le bon P. GÉRARD. Ils pillaient le grain, dépouillaient les femmes, mettaient les hommes en fuite et protestaient, devant le missionnaire, qu'ils n'avaient aucune intention hostile. Plusieurs fois, des chrétiens, surpris et retardataires, furent cachés, soit derrière l'autel, soit dans un coin de la maison. La nuit, les alertes étaient fréquentes, même après mon arrivée, car les *matikitoa* (gens qui se sont fait inscrire) — on appelait ainsi les Basutos ayant rendu leurs armes — les *matikitoa*, dis-je, venaient tout bonnement faire le triage dans le parc à bestiaux de la Mission. Quelques jours après, nous visitâmes un village cafre, non loin de Sainte-Monique. Toutes les huttes, rondes elles-mêmes, étaient disposées en rond autour d'un immense parc à bestiaux, rond aussi et bâti en pierres. Ce parc est commun à tout le village; il est entretenu par le concours de tous ceux du même village; le fumier en est divisé en parties égales sous la surveillance des femmes, à qui revient l'honneur de le couper en gâteaux de 10 ou 15 centimètres; elles déposent ces gâteaux en travers sur le haut du mur d'enceinte; quand ils sont parfaitement secs, elle les empilent soigneusement devant leur habitation; c'est le combustible unique du pays. Les bestiaux paissent souvent libre-

ment et sans contrainte dans les grandes prairies naturelles qui environnent les villages ou bien sous la conduite de petits bergers, le long de la lisière des champs, sur le flanc des montagnes ; les plus fertiles vallées, les endroits abrités, sont ordinairement réservés pour la saison d'hiver. Après avoir admiré l'originalité de ce parc et de cette disposition des huttes en forme circulaire, ce qui fait penser plutôt à un campement qu'à un village permanent, nous entrâmes chez un petit chef. Petit chef veut dire *tête de village*, c'est-à-dire le gouverneur de quinze à vingt familles, quelquefois un peu plus, très souvent moins. Pour arriver à l'habitation, on parcourt d'abord une enceinte d'environ 15 à 20 mètres de contour, entourée de roseaux protégeant contre la pluie, le vent ou le soleil. Cette enceinte, *lelapa*, est généralement très propre, plâtrée et bousillée tous les huit à dix jours. Dans un coin est un petit rond pavé de pierres rondes : c'est le foyer des jours ordinaires ; quand il pleut, le feu est allumé dans une des huttes donnant entrée dans cette enceinte, appelée du nom de *cuisine*, parce qu'elle est plus délabrée que les autres huttes appelées *ntlu*, maison. Dans cette cuisine figurent de larges vases d'argile cuite, où les femmes brassent la bière ; il en est qui peuvent contenir 1 hectolitre. D'autres, plus petits, sont aperçus dans tous les coins : ce sont les *mafisoana*, vases où l'on sert la bière aux convives. Quelques marmites de fonte, montées sur trois pieds, sont tous les ustensiles de cuisine ; autrefois, avant l'arrivée des blancs, les Basutos, à l'instar de tous les noirs de l'Afrique, faisaient bouillir l'eau ou cuire la viande dans des jarres d'argile, fabriquées par leurs femmes. Quelques cuillers en fer, des calebasses longues au bec recourbé, par extraordinaire, une petite *kettle*, bouilloire, et c'est tout. Dans un coin de la cuisine est le moulin, où la femme vient, ma-

tin et soir, moudre la farine nécessaire à la fabrication de la bière ou du *motoho volento* des indigènes. Ce moulin, qui fut inventé il y a plus de six mille ans, est toujours le même ; jamais personne n'a songé à le perfectionner. C'est tout simplement une large pierre de grès très dur, sur laquelle le grain est répandu en petite quantité, et ensuite un caillou encore plus dur, de forme ovale, que la femme tient entre ses deux mains. A genou devant sa meule, elle pousse le caillou avant, arrière, donnant chaque fois un coup lestement exécuté pour faire tomber la farine de la meule sur un petit tapis fait avec de l'herbe. La femme doit ainsi, tous les jours, préparer et moudre la farine, pendant que sa marmite bout sur le feu et que son marmot dort paisiblement sur son dos. Dans la maison, où généralement les Basutos couchent, on ne fait jamais de feu, car la fumée donne mauvais goût aux habits, qu'elle détériore en outre. Ces habitations me frappèrent par leur propreté. Le parquet, fait de terre battue seulement, est toujours entretenu glissant et propre à l'aide de la bouse de vache, qu'on y étend tous les huit jours. Les murs, faits le plus souvent en mottes de terre coupées à la bêche ou quelquefois en pierre, sont peints en blanc avec de l'argile ; des dessins, assez primitifs et irréguliers, en ornent toujours une partie ; ces couleurs variées sont obtenues en employant de l'argile de différentes couleurs ou de l'argile calcinée et réduite en poudre. On m'assura que visiter un village c'était les visiter tous. Depuis, je me suis convaincu de la vérité. Tous se ressemblent ; tous ont, dans le milieu de l'enceinte, le parc à bestiaux et, à côté du parc, le *khotla*, lieu de réunion pour les hommes. Pour vous faire bien venir de la population, il faut tout d'abord arriver au *khotla*. Vous dessellez ou attachez là votre cheval. Là, vous entendrez les nouvelles et

direz les vôtres. Les fortes têtes vous approuveront ; les vieillards vous apprendront les usages et les coutumes du pays et, de là, vous pourrez aller sûrement, sans crainte de blesser la susceptibilité masculine, visiter les *malapa*, les *mikhoro*, cuisines où sont les femmes et les enfants. A côté du village, vous remarquerez toujours un trou de quelques pieds, recouvert de pierres plates : c'est la fontaine. Les hommes croiraient se déshonorer s'ils prenaient un pic et une bêche pour creuser un puits et une fontaine. Ce soin est laissé aux femmes, qui font ce qu'elles peuvent, mais ne creusent jamais plus de 2 pieds. Ainsi donc, ces pauvres indigènes sont souvent à court d'eau ou boivent une eau trouble et impure, simplement parce que leurs ancêtres ne leur ont pas appris à creuser des fontaines.

Champs des Basutos. — Les champs où les Basutos cultivent le maïs, le *malile* ou sorgho, le blé et l'avoine, sont généralement dans des vallées abritées ou des bas-fonds. Ils sont donnés et limités par le chef du village, qui ne les reprend qu'en cas de désertion du village. Ils sont fertiles sans fumier, j'allais dire sans travail, attendu que deux petits garçons de douze à quinze ans font souvent toute la besogne du labourage et des semailles. Le sarclage est l'époque d'un rude labeur, surtout pour les femmes. Les hommes font aussi quelques apparitions dans leurs plantations de maïs et de sorgho ; mais, la plupart du temps, ils s'en dispensent pour vaquer aux devoirs de la justice, qui est livrée tous les jours au *Vihotla*, ou pour aider un charitable voisin à vider ses jarres de bière cafre. Les petites filles, perchées sur des établis ou sur des tas de terre, chassent les oiseaux qui dévorent le grain nouveau ; les petits garçons les foudroient avec leur *asuleba*, baguette pliante armée d'une boulette d'argile fraîche que l'acte de tension jette au

loin avec force. Enfin, quand le grain est mûr, il est soigneusement entassé sur une aire, au milieu du champ, où le propriétaire ne manque pas d'appeler les jeunes gens pour le battre. Les femmes le vannent avec des paniers évasés, en le jetant de haut en bas ; les hommes le serrent dans de grands sacs faits avec une peau de vache et, incontinent, il est chargé sur le dos de grands bœufs domptés à cet effet et dans les narines desquels on a passé une corde de cuir pour les guider. L'arrivée au village est signalée par la joie, car notre homme a nourri ses invités avec de la viande, de la bière et le tout en abondance. Une petite danse se prolonge quelquefois jusque dans la soirée. C'est le payement des serviteurs et aussi le remerciement. Autrefois, les anciens Basutos, avant de quitter l'aire où avait été battu le grain, faisaient un petit trou dans le milieu, y déposaient une poignée de grains, comme pour remercier les dieux (les ancêtres, *Balimo*) de leur générosité et leur dire : *Ib seke na kathala le ka moseho* (Ne vous fatiguez pas même demain). De même, toute la bière n'était pas absorbée sans qu'on en laissât un petit vase dans un coin de la hutte : c'était la bière des *Balimo*.

Superstitions. — Dans les champs, vous remarquerez des baguettes enduites de quelque chose de noir ; ce sont des *sireletso*, protections. « Ne touchez pas à ces baguettes, me dit un jour un vieux sorcier, tes mains dessécheront. » Je les touchai, les brisai en mille morceaux et mes mains ne desséchèrent pas. « Ah ! vous autres, blancs, vous êtes de plus grands sorciers que nous ! » Je pris note du compliment. Quand la grêle menace, le sorcier peut la conjurer. Quand la rouille s'empare du grain, le sorcier distribue à ses croyants une eau lustrale qui, aspergée sur le champ, rend la vigueur aux plantes. Si les oiseaux sont par trop voraces, il connaît un onguent dont vous

frotterez quelques tiges ; les oiseaux viendront, leurs ailes glisseront sur le grain et jamais plus ils ne reviendront. Avant de quitter mon premier village cafre, je disais aussi que presque toutes les huttes étaient munies de paratonnerre, ce qui veut dire d'une ou de plusieurs baguettes en bois, longues d'environ 30 à 40 centimètres. Ces baguettes, préparées par le sorcier dans le plus grand mystère, ont pour effet d'arrêter la foudre ; quelquefois, les chefs se servent de lances ou assagaies, ce qui, à mon avis, a réellement pour effet d'attirer la foudre. Si l'une des huttes ainsi protégées est frappée ou brûlée, le sorcier déclare platoniquement qu'un sorcier plus puissant a dû déchaîner l'oiseau meurtrier ; je dis l'*oiseau*, car les Basutos croient fermement que la foudre est un oiseau. Les missionnaires ont, jusqu'ici, perdu leur latin à expliquer à ces ignorants que la foudre n'est pas un oiseau. « Mais je l'ai attrapé, me dit un sorcier ; il avait les ailes brûlées. » Je pense qu'il voulait parler de quelque grand oiseau frappé de la foudre dans les nues, tombé ensuite à terre à demi calciné. Quelquefois aussi, autour d'un village, le sorcier a planté trois baguettes, à peine perceptibles, à fleur de terre ; ce sont des protections contre les esprits malfaisants qui voyagent la nuit. En passant sur ces baguettes, leurs jambes faibliront, leurs mauvais desseins seront ainsi arrêtés à l'entrée des *malapa* ou des huttes. Aussi, il n'est pas rare de voir une pierre ronde, lisse, graisseuse : c'est encore une prescription du sorcier pour arrêter les malfaiteurs, les maladies ou maux de toute espèce. Quelquefois, c'est une branche d'arbre suspendue à l'entrée du *lelapa* ; d'autres fois, une traînée de poudre inconnue, toujours à l'effet de protéger les habitants. A côté du village, dans le creux d'un rocher, est gardé le *tolcha*, remède auquel on fait appel quand un animal se brise une jambe. Or, dit la coutume, si

ce remède était gardé dans le village, bientôt tous les bestiaux boiteraient et périraient. De même, après 9 ou 10 heures du matin, les femmes n'ont plus accès dans le parc aux bestiaux, sans quoi les vaches tariraient. Nul n'est autorisé à introduire des fagots de bois vert ou bien à faire entendre le bruit du fer, de l'airain ou de l'acier, en plein midi dans un village ; ce serait infailliblement attirer la foudre ou la grêle, disent les savants du lieu. J'en fis plusieurs fois l'expérience moi-même, d'abord à la Mission de Nazareth, où tout le monde porta plainte au chef à propos d'une cloche que j'avais l'audace de sonner en plein midi. « Il attire continuellement la grêle sur nos champs, dirent-ils, en frappant sur son fer. »

A Sion, j'avais installé une cloche d'assez grande dimension ; or, il ne pleuvait pas cette année-là. « C'est lui la cause de tout le mal, » murmurait la plèbe païenne. Le chef ne voulut pas les écouter. Or, voilà qu'un des plus hardis me prit à partie avec cette cloche et composa en notre honneur un couplet peu flatteur, qu'il chantait, dans ses moments d'ivresse, au milieu de ses amis. A quelque temps de là, un dimanche, à 9 heures, juste quand je sonnais le premier coup de la messe, mon pauvre homme tomba foudroyé d'une attaque d'apoplexie dont il ne revint pas. Les mauvais plaisants comprirent.

L'ocre rouge. — La première troupe de femmes barbouillées de rouge que nous rencontrâmes en revenant à la Mission, faillit renverser ma monture, sur laquelle, d'ailleurs, je n'étais encore qu'un novice. Chez les Basutos païens, il est d'usage de se peindre le corps depuis la tête jusqu'aux pieds, avec une composition d'ocre rouge et de saindoux. Il paraît que la recette est effective contre le soleil et les dartres ; elle n'en est pas moins

fétide et horrible. Ce sont surtout les femmes ou les jeunes filles, revêtant leur toilette de danse, qui se fardent de la sorte. Plus elles ruissellent de graisse et de rouge, plus elles sont acceptables. Non seulement elles se permettent ce luxe sur elles-mêmes, mais elles en enduisent encore leurs enfants, ce qui fait que les pauvres bébés sucent littéralement la puanteur avec le lait ; ce qui fait sans doute aussi qu'une fois grandis, ils n'auront plus de répugnance pour corruption, pourriture, mauvaise odeur, etc. Ils mangeront de tout : des œufs gâtés, des chèvres et des poules mortes, des vaches crevées du charbon, des bœufs tombés sur le chemin et à demi pourris. Que de fois n'ai-je pas fait des heureux! Quand la gale décimait mes chèvres, le berger convoquait ses amis au festin. Si le choléra se mettait dans mon poulailler, les enfants de l'école me priaient de ne pas les priver de leur part. Qu'un bœuf tombe de défaillance au milieu de mon attelage, incontinent un Basuto ou un Moichuana sort de son village avec l'espoir d'un bon repas. N'ai-je pas vu des femmes se disputer des charognes tuées, deux jours auparavant, dans une guerre civile. Semblables aux vautours, qu'elles avaient d'ailleurs à écarter avec des bâtons, elles se partageaient cette viande immonde. Et en Bechuanaland, quand la foudre frappa un jour tout mon attelage, au moment même où je venais de leur mettre le joug, n'ai-je pas été témoin d'un fait que je n'oublierai jamais. Mes douze bœufs venaient d'être étendus raide morts, à terre, au milieu de la route ; or, la municipalité de Mafineng m'intima l'ordre de les retirer au plus tôt du chemin et de les enterrer ensuite. « Que pouvais-je faire ? me dis-je. Pas d'hommes, pas d'argent et plus d'attelage à ma disposition ; à moi seul, je n'arriverai jamais à faire disparaître douze bœufs. « Une idée lumineuse et basée sur ma

connaissance des Cafres me frappa : à deux pas était un puissant chef barolong, Montsioa. Je lui députe un messager pour le prier d'accepter la corvée de faire disparaître mes bœufs foudroyés Il me répond de suite que le marché est conclu. Le lendemain, plus de deux cents hommes arrivent, dépècent les animaux, et chacun s'en va chez lui, bénissant deux fois le ciel de leur avoir donné tant de cailles rôties en une seule fois.

Le forgeron indigène. — Près de Sainte-Monique, un vieux petit noir attira bientôt mon attention avec ses deux sacs en peau de chèvre, au bout desquels était un petit tuyau donnant sur un foyer; c'était un forgeron avec ses soufflets. Il battait le fer sur une large pierre en guise d'enclume, avec un caillou dans une main et une tenaille primitive de sa fabrication dans l'autre. Autrefois, les forgerons du pays connaissaient les procédés pour extraire le fer, le cuivre et l'or du minerai qui les contient. Le fer abonde partout en Basutoland et ailleurs. Le cuivre est plus rare; il se trouve dans le Transvaal surtout, où j'ai moi-même visité des mines qui remontent à des temps très anciens. On les attribue à des Portugais, mais la chose est fort peu probable, attendu que les Portugais connurent les mines d'or du Monomotapa, le Matebeleland, le Mashonaland, le Manicaland et le Gazaland, et cependant n'en exploitèrent aucune, se contentant d'acquérir l'or que les indigènes leur apportaient le long du Zambèze jusqu'à Sena, Sofala ou Lorenzo-Marquez. Cependant, aujourd'hui, le fer et l'acier sont fournis par les marchands européens. Dans sa forge encore en enfance, sous son petit toit de roseaux, le forgeron cafre façonne et fourbit ses armes, des assagaies à deux tranchants, des haches d'armes, des coutelas, des aiguilles effilées enchâssées dans un bambou. Là aussi il fabrique les bracelets, les pendants d'oreilles,

car il faut savoir que certaines tribus vénèrent et chantent le fer ; partout, tous ont des pendants d'oreilles en acier ou en cuivre, tels les Barolongs et les Maaoas.

L'état de forgeron est peut-être le seul qui soit professé par les Basutos et les Bechuanas. Quelques individus, vivant en contact plus suivi avec les blancs ou les missionnaires, ont appris à équarrir et à tailler la pierre, d'autres le bois ; mais ce ne sont que des individualités, et rien encore, dans les tribus cafres, ne semble encourager ou développer les industries.

Diverses industries des hommes. — « Quel est donc le métier des Basutos ? me demanda un jour le gouverneur du Cap, qui était venu visiter la mission de Roma. — Sir, celui de ne rien faire. » Les hommes savent tous coudre des peaux de vache ensemble au moyen de petits nerfs ; quelques-uns, dans chaque village, passent pour être des tailleurs de profession ; à eux revient l'honneur de découper les jupons et les vareuses des femmes, à eux de faire des dessins gracieux pour un bouclier de peau, une calotte, un manteau. Les Bechuanas excellent surtout en cet art. Étant tous fils de chasseurs, ils portent tous suspendue au cou une aiguille enchâssée dans une petite caisse de bois odoriférant. Ils savent joindre 12 peaux de *jakals* argentées, 20 peaux de martres, 2 peaux de tigres, 6 peaux de chèvres sauvages, pour fabriquer ces magnifiques fourrures dont ils inondent les marchés de Johannesburg, de Kimberley et du Cap. La plupart des fourrures nous viennent actuellement du désert Kalahari, où la chasse est encore pratiquée largement par les Bushmen et les Bakhalahari ou Balalas (esclaves des Bechuanas). En Basutoland, les seuls animaux dont les hommes ont à préparer et façonner les peaux sont le bœuf, la vache, le mouton et la chèvre. Une fois l'animal dépouillé, la peau en est immédiate-

ment saturée d'un peu de sel ; elle est ensuite tendue très fortement au soleil, au moyen de petites chevilles en bois ; après un jour ou deux, elle est dégraissée non point avec le couteau, *étire*, mais avec un faisceau de pointes acérées, réunies fortement autour d'un manche à balai. Un homme ou deux suffisent, pendant un jour ou deux, pour cette opération. La peau est assouplie avec le marc de bière, tandis qu'une couche d'herbe molle, placée en dessous, donne de l'élasticité à l'appareil. Vient ensuite le tannage (*ho sua*, rendre souple). Pour cet effet, de la bière a été cuite au préalable, quelques amis ont reçu un billet d'invitation ; c'est dans le *khotla* (lieu de réunion) ou devant l'habitation, que les tanneurs vont s'établir. Ils dépouillent d'abord le manteau qui est sur leurs épaules et, munis d'un pagne seulement, se jettent tous à genoux devant le cuir en question ; chacun son bord, chacun faisant écho au refrain que fredonne un quidam de la bande, passe et repasse, plie et replie, foule et refoule la peau dans ses mains jusqu'à ce qu'elle devienne blanche et molle. Ce travail dure deux jours, quelquefois trois ; il est long et pénible, mais le petit cercle épuise vingt fois son répertoire de musique, arrosant entre temps leurs lèvres desséchées du précieux liquide que la matrone a préparé en abondance.

Industries des femmes. — Les femmes basutos savent aussi pétrir l'argile dont elles façonnent leurs jarres (*nkho*), leurs petites terrines (*mafisoana*). Ce sont elles qui connaissent les dépôts d'ocre ; elles l'extraient au moyen de pioches, la réduisent en poudre et font ainsi concurrence aux Anglais, qui vendent de tout, dans le pays, même de l'ocre rouge ou jaune, en paquet de 1 livre à raison de 6 pence (12 sous). Ces mines d'ocre et d'antimoine étant le travail des femmes sont pratiquées sans art et sans prudence, ce qui cause souvent de ter-

ribles accidents. Un jour, non loin de ma Mission de Sion, quarante femmes païennes partirent, un dimanche, pour l'extraction de l'ocre; or, un éboulement survint et toutes périrent dans l'excavation. Seule, la femme du chef, qui gardait les enfants au dehors, échappa pour aller porter la terrible nouvelle aux hommes du village. Plus tard, cette femme se convertit, devint une fervente chrétienne, remerciant tous les jours le Seigneur de l'avoir épargnée pour lui permettre de le servir fidèlement. Les femmes aussi cousent les nattes de jonc ou de petits roseaux, qui servent de matelas à la famille. Elles connaissent les herbes propres à la fabrication de leur *motlotla*, sac à passer la bière; durant les longues veillées d'hiver, elles tressent, ainsi que les hommes, des cordes en herbes plates dont elles se servent pour poser le chaume des maisons ou pour consolider les palissades du *lelapa*. C'est la femme aussi qui coupe la grande herbe pour le chaume. Au jour fixé par le chef ou un de ses capitaines, toutes les femmes se répandent, au petit jour, le long des vallées ou sur le flanc des montagnes; l'herbe coupée le premier jour appartient généralement au chef, tandis que, le second jour, chacune travaille pour elle-même. La coupe des roseaux est un événement; elle appelle plusieurs milliers de personnes. Je ne connais que trois coupes vraiment importantes, à Korokoro, à Tebétébeng et à Molapo. C'est toujours le grand chef qui fixe le jour de la coupe à Korokoro, où j'ai vu souvent plus de dix mille Cafres pataugeant dans l'eau jusqu'aux genoux pour retirer, avec une peine incroyable, ce roseau, si précieux aux yeux des Basutos qu'une gerbe se vend jusqu'à 2 fr. 75. Là aussi, le premier jour est pour le chef, le second pour les travailleurs et le troisième pour les glaneurs. Inutile de dire que cette agglomération de gens venus de tous les coins du pays, de la

plaine et de la montagne de *Moreneng*, chez le chef, et de *Motraneng*, petit village, cette masse de suivants faisant la cour aux chefs pour en obtenir quelques roseaux, ces chevaux innombrables, mêlés aux bœufs, attendant la charge qui leur sera dévolue, tout cela crée la confusion et le désordre, que trop souvent, hélas ! le brandy, ou eau-de-vie, vient agrémenter de querelles.

Maisons ou huttes. — Après avoir élevé des murs en mottes de terre, de 5 à 6 pieds, généralement de forme ronde, les hommes y posent la toiture en roseaux ou en herbe ; à la femme revient la charge de plâtrer les murs et le parquet, avec un enduit de terre et de bouse de vache, qu'elle pétrit avec ses mains et applique pareillement sur les murs, sans instrument aucun. Les reines elles-mêmes (*mafumahali*) ne croient pas se déshonorer en plongeant leurs nobles mains dans ce mélange de fumier et de boue. Elles sont même très remarquables dans l'art de *ho-lila ;* chaque coup de main fait un petit cercle, et chaque cercle tend à rayonner autour d'un point en forme de rosace. A Sion, la veille des fêtes, la femme du chef ne manquait jamais de venir elle-même bousiller ma véranda. Les chapelles de la Mission, les écoles et les presbytères sont tous bâtis sur ce principe. Les planchers doivent être renouvelés souvent, à cause des souliers et du nombre des visiteurs. En Bechuanaland, l'usage veut que ce soient les femmes qui grimpent sur le toit pour y fixer le chaume; les hommes se contentent d'apporter les arbres nécessaires à la charpente. Là, pas de murs en briques, pierres ou mottes ; les femmes avec leurs propres mains ont à façonner des murs, comme elles façonnent les bords d'une jarre en argile. Chaque jour, elles ajoutent quelques centimètres à la paroi argileuse qu'elles élèvent, et avec

du temps et de la patience, la cloison atteint de 8 à 9 pieds de haut. Il paraît que cette maçonnerie est durable, surtout quand le toit repose sur des pieux extérieurs soutenant les chevrons du toit et de la véranda.

L'étude de la langue.— Ainsi se passèrent les premiers jours de mon arrivée dans le pays : faire des remarques très bizarres sur les us et coutumes, sur les personnes et les choses. Mais le missionnaire n'est complet que lorsqu'il sait la langue. *Loquentur variis linguis*, dit Notre Seigneur. Or, tous les missionnaires vous diront que vous ne saurez jamais la langue, du moins bien, si vous ne vous y mettez dès les premiers jours de l'apostolat. On ne bégaye que quand on est jeune. Tous les missionnaires du Basutoland vous diront aussi que, en trois ou quatre mois, ils se sont rendus capables de pouvoir s'exprimer un peu, voire même catéchiser et confesser. Pas un n'a fait de miracle à ce sujet, vu que tous les Pères Oblats ont fait cela après leur arrivée. Pour apprendre la langue cafre, j'eus trois ressources dont j'ai depuis recommandé la recette aux suivants. Tous s'en sont bien trouvés. Je me servis d'abord de l'index droit, montrant les uns après les autres les objets dont on me disait le nom, une fois, deux fois, jusqu'à ce que l'oreille eût bien saisi. J'avais appris une petite phrase du P. Gérard, qui me tirait d'affaire en toute occurrence : *Ntho ce keng* (Cela, c'est quoi ?). De là venait une foule d'explications, de paroles qui enrichissaient singulièrement et journellement mes connaissances. Enfin, dans la poche, j'avais toujours un calepin où étaient notés fidèlement tous les mots nouveaux. Le soir, ils étaient transcrits sur un registre ; la moitié restaient gravés dans la mémoire. Aussi tous les jours c'était le cri ordinaire à propos d'un débutant qui sait aligner deux substantifs de suite : *A sa tseba ho bua*

(il sait déjà parler). Le Mosuto (et tout Cafre, en général), est très observateur; en voyant un cheval qui vient de passer, il pourra vous dire s'il a les pieds droits, combien de taches au front, au dos, etc. Il a aussi un vrai don pour deviner les personnes, surtout les missionnaires, qui arrivent. Il n'est pas prodigue de sa confiance, dès le début; il examine, et s'il vous juge digne de son amitié, il vous appellera du nom de sa tribu : *Ina ke Mosuto* (Celui-là est un Mosuto). Mais s'il doute de vos dispositions et de vos sentiments, il bâcle l'affaire d'un mot : *Ke le khua* (C'est un blanc). Tout est dit. Il y a un abîme entre le blanc et le noir. Pour être donc un missionnaire utile, il faut être Mosuto ou du moins en mériter le titre. Et cela en sera ainsi quand le Cafre verra les efforts que fait le missionnaire pour apprendre sa langue. Je me souviens qu'en Bechuanaland, dans chaque tribu, on me fit les honneurs d'un nom nouveau. Chez les Batlapings, je fus *Matlaping*, *Monguaketsi* à Kange et *Mokuena* à Molepolole. Ce sont des titres de naturalisation, des droits aux privilèges nationaux, dont, encore une fois, le Cafre est parcimonieux et jaloux.

Le sesuto. — La langue sesuto n'est qu'une branche ou dialecte de la langue sechuana, laquelle n'est elle-même qu'une des mille formes de la langue bantu, parlée depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'Équateur et peut-être plus haut, si j'en crois le voyageur Cameron, qui a publié des extraits de la langue *kiroua*, non loin de l'Équateur, ayant de grandes affinités avec elle.

Donc, toutes ces langues africaines sont basées sur le système des préfixes et des suffixes, au moyen desquels vous pouvez, en deux jours, reconstituer la moitié du dictionnaire. Le sesuto a 14 préfixes, 7 au singulier et

7 au pluriel. Le sechuana en a 18. Ce sont les préfixes qui distinguent les classes de noms, leur genre, leur mode d'être. Les suffixes sont au nombre de 32 dans le sechuana et de 28 en sesuto. Ils servent à décliner le nom, sont pronoms et régimes et forment les adjectifs. Ce sont ces suffixes, absolument nécessaires pour la construction des phrases, qui rendent les langues africaines si lentes, mais aussi si sonores.

Letsali (le soleil), *le* est préfixe ; *letsatsi la kayeno* (le soleil d'aujourd'hui), *la* est suffixe ; *ke le bone* (je l'ai vu), *le* est régime ; *le chabile* (il a brillé), *le* est pronom ; *le letle il* (est-il beau), *le, le* devant *tle* forment l'adjectif.

Si je dis : *le tsatsi le leng*, c'est un jour, *le tsatsi le le leng*, c'est un seul jour, *letsatri le leng le le leng*, c'est chaque jour. Et ainsi de suite pour chaque nombre de chaque classe, ce qui rend la langue d'abord un peu abrupte ; mais, dès qu'on possède le tableau synoptique des classes, des préfixes et suffixes, on a la clef de la langue, la moitié du travail est déjà faite. Avec cela, n'oubliez jamais la pénultième, qui est invariablement très longue, excepté dans quelques mots qui ont la forme locative *eng*, peu fréquente d'ailleurs.

La première phrase de catéchisme que je lus était ainsi conçue : Est-ce que Dieu est éternel ? L'auteur répondait :

Molimo ha a ka a qala ho la teng, e sa le a le
Dieu non lui put lui commencer le être là il depuis est il est
teng, ke Mohlolehi.
là, c'est le Demeurant.

Vraiment, me dis-je, voilà une curieuse manière d'aligner des mots, sans compter que *qala* est un click, sorte de son qu'on produit avec la langue lancée contre les dents pour le click doux et contre le palais pour le

click dur. Tout cela devient pittoresque avec le temps. Moi aussi, je m'habituais à appeler une femme, *mosali* (celle qui vient après) ; Dieu, *Molimo* (celui d'en haut) ; l'étoile du soir, *sefala bohoho* (cure la marmite) ; l'héritier, *moja-lefa* (le mangeur d'héritage) ; la main mâle et la main femelle, pour la droite et la gauche. Je remarquai bientôt que les Basutos comptent sur les doigts, en partant du petit doigt de la main gauche pour finir à celui de la main droite. Quelques nombres désignent l'action de la main qui les exprime : six, *tselela* (passe d'une main à l'autre) ; *shupa*, sept (montré de l'index droit); *boroba menoe e mmeli* (faire casser des doigts qui sont deux, c'est-à-dire huit) ; et pour neuf : *boroba monoe o le mony* (faire casser un doigt qui est un).

Les dizaines et les unités de dizaines sont d'une longueur interminable. Peu pratiques, et bien que, théoriquement, dans le génie de la langue, elles sont remplacées dans la pratique et dans les écoles, par les nombres anglais.

Ainsi, pour 1889, je vous servirai une jérémiade telle que celle-ci :

Sekete se le seng se nang le makholo a robileng menoe
Mil qui est un qui est avec cent qui font casser doigts
e mmeli le moshome a robileng menoe e mmeli le metso
qui sont deux avec dix qui font casser doigts qui deux avec racines
e robileng menoe o le mony.
qui font casser doigts qui est un.

Avec une manière si expéditive de compter, on conçoit qu'il n'y ait ni banques, ni commerce, ni boutiques, chez les Cafres et qu'au-dessus de dix, c'est-à-dire des nombres qu'ils voient et comptent sur leurs doigts, ils professent l'ignorance la plus complète. Je demandais souvent leur âge aux indigènes. « J'ai cent ans, mille ans, trois mille ans », répondaient-ils invariablement.

Aussi, ils n'ont aucune idée des dates, ne tiennent aucun registre, ne savent ni le jour ni l'année de leur naissance ou des grands événements de la vie. Leurs traditions, qui fixent des guerres ou des faits très rapprochés, ne s'étendent pas plus loin que leur aïeul. Ils comptent par lunes et non par mois solaires, ce qui produit la confusion chaque année, car les équinoxes et les solstices, leur étant connus, ne peuvent jamais faire la paix avec leurs lunes, qui sont tantôt en avance, tantôt en retard. Je n'ai jamais trouvé deux Basutos d'accord sur le nom de la lune ; je ne dis rien du quantième, que tout le monde obtient en divisant la lune en premier, second, troisième et dernier quartier. A tous les moments, les chefs interrompent les affaires de jugements, les querelles de village, pour fixer le nom de la lune qui éclaire en ce jour-là la machine ronde. Le missionnaire est appelé à trancher bien souvent le différend ; la promptitude et l'à-propos de sa réponse ne contribuent pas peu, je vous l'assure, à le faire grandir dans l'estime du public.

Letsatsi le Kene Tluny (le soleil rentre dans sa maison), c'est le solstice ; *letsatsi le tsua tluny* (le soleil sort de sa maison), c'est l'équinoxe. Les astronomes du pays ont observé que, dans sa course ascendante, à telle époque le soleil s'arrête à tel point de l'horizon, tel sommet de montagne, par exemple ; tandis qu'à une autre époque, dans sa course descendante, il atteint telle vallée, telle gorge. Cela a suffi pour la science, et je dois dire qu'à vingt-quatre heures près, ils ne se trompent pas. Les quatre saisons ont un nom qui les désigne, bien qu'en pratique les Basutos n'en connaissent guère que deux : la saison de vie, des fruits et récoltes, *lehlabula* (l'été) et la saison de mort, de sommeil et de *farniente*, *mariha* (l'hiver).Les noms des lunes sont tirés des travaux ou des particularités propres à chacune. *Pherekhong*, janvier,

nomme les établis sur lesquels les jeunes filles se tiennent pour chasser les oiseaux dans les récoltes déjà pleines de grains. *Mesa*, avril, veut dire : fais du feu, car les premières gelées ne sont pas loin. *Phato*, août, signifie semence; c'est le mois des semailles au sortir de l'hiver. Enfin, *Tsitoe*, décembre, est le nom de la cigale qui arrive pour chanter tout l'été. Les jours de la semaine n'ont pas de noms, ce qui ferait croire qu'avant leur contact avec les blancs, les Basutos et les Bechuanas laissaient couler les jours sans les apercevoir, comme l'eau des mille rivières et ruisseaux du pays, dont ils ne font aucun cas. Aujourd'hui, ils connaissent le nom de *Sundaha* (dimanche), nom dutch et anglais. Ils comptent ensuite les jours de la semaine par leur nombre, un, deux..., six est le samedi. Depuis que les missionnaires de toutes sortes ont parcouru le sud de l'Afrique, les indigènes ont appris à appeler le samedi *mohla ho peleloang sondala* (le jour où il est cuit pour le dimanche). Ils appellent aussi le lundi *mohla ho buloeng sondala* (le jour qu'on ouvre le dimanche) ou plus courtement *ka mulo* (par l'ouverture).

Je me suis laissé dire souvent que les Basutos ne connaissaient que quatre étoiles : *Sefala-bohoho* (cure ta marmite), l'étoile du soir ; *Tosa* (tord le cou à la nuit), l'étoile du matin ; *Mpatlalatsane* (Vénus) et *Selemela* (la Grande Ourse). Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas la moindre notion des éclipses, dont ils ont une frayeur superstitieuse, de la formation et de la rotation de la terre, qu'autrefois ils croyaient finir à l'horizon. Cependant, ils connaissent *mohlabaneng* (dans la petite plaine), ce qui est supposé être le bout inconnu et mystérieux de la terre. Ils ont une horreur instinctive de la mer, qu'ils nomment *leoatle* et qu'ils n'ont jamais vue, vivant à plus de 500 milles de l'océan Indien, dont ils sont sé-

parés d'ailleurs par des montagnes qu'on ne traverse qu'en dix à douze jours à cheval.

Si le tableau des préfixes et suffixes est la clef d'or pour ouvrir l'intelligence de la langue sechuana et sesuto, le tableau des verbes, avec leurs 18 ou 20 formes, en est certainement la clef d'argent.

Ainsi, nous disons : *Ho tlama* (lier), *ho tlamela* (lier pour), *ho tlameha* (être liable), *ho tlamana* (se lier mutuellement), *ho tlamellana* (se lier mutuellement pour), *ho tlameletsa* (lier pour pour), *ho itlama* (se lier), *ho itlamela* (se lier pour), *ho tlamisa* (faire lier), *ho tlamisisa* (lier fortement), *ho tlamisetsa* (faire lier pour), *ho tlamolla* (délier), *ho tlamollela* (délier pour), *ho tlamollana* (se délier mutuellement), *ho itlamolla* (se délier), *ho tlamoloha* (être déliable), *ho tlamanya* (lier soigneusement), *ho tlamatlama* (lier un peu), *motlami* (celui qui lie), *tlamo* (le lien), *Moitlami* (un religieux), *motlamolli* (un sauveur), ce qui donne 22 mots pour le verbe *tlama*, lier.

Il est vrai, certains verbes n'ont que quelques formes, bien que la majorité les ait presque toutes. Il me fut extrêmement agréable de voir qu'avec deux ou trois verbes, je pouvais remplir deux ou trois pages de mon dictionnaire. Pour être complet, il faudrait ajouter que presque toutes les formes ci-dessus sont à l'actif et ont, par conséquent, un passif et un négatif qui les modifient ; ainsi : *ho tlama*, lier, fait *ho tlangua*, être lié, au passif ; *ho se tlame*, non lier, et *ho se tlangue*, le être non lié. On pourrait ainsi obtenir de dix à douze formes encore dérivant du verbe *tlama*. Le Cafre est extrêmement chatouilleux dans le choix de l'expression. En français, nous dirons : Il est venu avec lui (*O tlile le cena*), et aussi : Il est venu avec la voiture ; le Cafre dira : *O tlile ka kariki*. *Le* veut dire avec, *ka* par. Or, dans le second cas, notre sauvage a besoin d'exprimer le moyen par lequel

il est venu, c'est-à-dire *par* et non *avec* la voiture. C'est le besoin d'euphonie qui a introduit dans le langage une foule de changements au commencement des noms, des adjectifs, des verbes passifs. *Poli*, chèvre ; *potsane*, chevreau ; *potsangane*, au lieu de *polingana*, petit chevreau ; *poli e telele*, une grande chèvre ; *motho o molelele*, un grand homme, au lieu de *motho o motelele*, qui sonnerait mal dans l'oreille délicate du Mosuto.

Une chose qui me frappa bien vite aussi, c'est que tous les Basutos, depuis les vieillards jusqu'aux plus jeunes, tous parlent leur langue avec pureté, précision, sans patois ni accent de province. Il arrive quelquefois que les savants du pays sont partagés sur le vrai sens d'un mot plus qu'insolite ; alors les vieillards, faisant fonction d'académiciens, en fixent la portée ; les chefs ont en général en apanage une manière plus digne, plus forte, plus imagée de parler que le commun des indigènes. Les sorciers, les poètes, les prophètes, emploient des tournures à effet, des mots ahurissants, des phrases mystérieuses et incompréhensibles qui ne servent que trop à tenir le petit peuple dans la crainte et le respect des institutions établies. Les femmes, par respect, *ho hlonipha*, pour leur beau-père, leur beau-frère ou leur chef, ont à se créer un vocabulaire spécial qui leur permettra de désigner des objets qu'autrement elles ne pourraient nommer, s'ils sont synonymes du nom de ceux qu'elles respectent. Celle dont le beau-père est *sekhomo* (la vache) ne pourra jamais dire : *Likhomo li kae ?* (où sont les vaches ?) Elle dira : *Lichepa li kae?* L'autre, qui est la concubine d'un chef dont le père est *lerotholi* (la goutte), ne dira jamais : *Lerotholi la metsi* (une goutte d'eau), mais bien : *Mahlatsa a pula* (le vomissement de la pluie).

Ainsi, d'après ce vocabulaire, *poli*, chèvre, s'appellera *m'a mayoeng*, la mère des rochers ; *lefeelo*, balais, s'appel-

lera *m'a tanielo,* la mère des rides, désignant les rides de poussière que le balai chasse devant lui, comme la pierre qui effleure l'eau la fait rider à sa surface.

Le Cafre est plus correct que nous. Là où nous mettons le présent, il emploie le parfait si l'action est déjà commencée ou même finie. Je suis assis; lui dit : *ke lutse*, je m'assis. *Ke otile*, je maigris, pour dire : je suis maigre. *Ke lapile*, j'eus faim, pour j'ai faim. *Ke hopotse*, je pensais, pour je pense. Il dit de même : *tsamaca tsela*, marche ton chemin ; *ho shua lefu*, mourir la mort ; *ho phela bophelo*, vivre la vie ; *ho robala boroko*, dormir le sommeil ; *ho khora bijo*, se rassasier la nourriture ; *ho lula setulo*, s'asseoir le siège.

Rien que pour exprimer une action passée, il a de huit à dix particules qui toutes altèrent à leur façon le passé indéfini. Un étranger jette les hauts cris en voyant cette profusion de monosyllabes entrechassés dans deux pronoms, l'un personnel, l'autre relatif, mais le Mosuto ne s'y méprend jamais, son oreille est aussi offensée par le mauvais emploi de l'une d'elles que le Français qui entend l'étranger dire : la soleil, le lune, le femme. Ainsi, *ka tsamae*, je marchai ; *ke ne katsamaca*, il m'arriva de marcher ; *ka'na ka tsamaca*, il me fallut marcher ; *ke bile ka tsamaca,* alors je marchai, et mille autres façons de parler dont je serais loin moi-même de donner une traduction adéquate et authentique.

Il est poétique aussi ce futur s'exprimant par le verbe venir : *Ke tla mo rata*, je viendrai l'aimer ; *ke tla ke ke mo rate,* je viens que je puisse l'aimer ; *tse tlang ho tla*, qui viennent pour venir, c'est-à-dire l'avenir.

Au moyen de petites particules placées tantôt avant, tantôt après le verbe, les Bechuanas et les Basutos en modifient singulièrement le sens.

Kea mo sata, je l'aime, avec *sa* veut dire : je l'aime en-

core : *ke sa mo rata;* avec *hle*, il exprime la prière : *mo rate hle*, aime-le s'il vous plaît ; avec *ntoo,* il désigne la suite : *ke ntoo morata*, après cela je l'aime ; tandis que *tsua tsue* donne de la rapidité à l'action ; *ke tsue ke morata*, et dire que je l'aime.

Les Cafres sont très friands de l'infinitif *ho re*, qui signifie *c'est-à-dire ;* joint à la première syllabe d'un verbe, il a le don extraordinaire d'exprimer l'action avec abondance de force. *Ho tula*, se taire ; *ho re tua*, se taire tout à fait ; *ho shua*, mourir ; *ho re shui*, mourir complètement, *ho tusa*, raffermir ; *ho re tu*, être extrêmement serré ; *ho hluibisa*, ravir ; *ho re hluibi*, emporter dans ses serres (se dit surtout du vautour enlevant les petits poussins). Dans toutes ses formes, l'accent a quitté la pénultième qui, à proprement parler, est sous-entendue, pour se porter sur la première syllabe du verbe.

Si maintenant je vous dis que le langage est orné d'expressions figurées, pleines de justesse et d'à propos, vous pourrez vous faire une idée de mon bonheur quand je vis qu'après tout, mes sauvages parlaient une langue beaucoup plus polie que le latin qui, dans ses vers, brave l'honnêteté.

Pour bon cœur, ils disent *pelo e tsuen*, un cœur blanc.

Pour mauvais cœur, *pelo e ntso,* un cœur noir.

Pour un cœur contrit, *pelo e suabileng*, un cœur fané.

La bonne fortune, c'est *mali a matle,* un sang beau.

La mauvaise fortune, c'est *mali mali*, un sang mauvais.

Calomnier, surtout médire, c'est *ho ja lalang likubo*, manger les habits d'autrui.

Ils appellent un fugitif *selahla marunguanon*, celui qui jette les petites assagaies ; et un vieillard, *nroma moholo*, l'homme grand, tandis que *nroma e moholo* veut dire l'homme qui est grand.

La parenté est peut-être ce qu'il y a de plus confus de prime abord pour un Européen. *Nguano* s'emploie indifféremment pour désigner un vrai fils, un neveu, un petit-fils, un orphelin, voire même une épouse, car rien n'est plus commun que d'entendre un jeune marié de deux jours vous dire : *Ke sebeletsa nguani a ka*, Je travaille pour mon enfant, lisez « sa femme ». *Nguan eso*, mon frère, désigne indistinctement le frère, le cousin, la cousine, et souvent l'ami, le condisciple, *Khaïtselie* change de genre; si celui qui parle est un homme il veut dire ma sœur; au contraire, si l'interlocuteur est une femme, il veut dire mon frère. De même, *mohatsa* s'emploie pour époux et épouse. L'oncle maternel, étant comme le grand-prêtre de la famille auquel sont dévolus les sacrifices, a un nom spécial *nrolume*, qui le distingue des autres oncles. L'oncle paternel plus âgé que le père a aussi un nom à lui réservé ; sans doute à cause de sa charge de tuteur, il est appelé *ntate moholo*, mon grand-père.

Avec de telles manières de parler, rien d'étonnant que l'arbre généalogique, si utile en cas de mariage, soit très difficile à dresser. Tous les aïeux sont des grands-pères, toutes les aïeules sont des grand'mères. D'ailleurs, personne ne connaît ses ancêtres au delà du bisaïeul, mais tous professent descendre de *Ka tlali*, le Père de la foudre, dans une caverne, *ntsuana tsasi*, le soleil noir, à l'Orient (*Bochalela*).

A ces notions générales de grammaire, il faudrait ajouter le langage des gestes, qui est assez fréquent et expressif. L'index droit balayant rapidement les lèvres qui sifflent en même temps veut dire : tout y a passé, il ne reste plus rien. L'ongle du pouce droit mordu sur le bout et l'index pressant en bas la paupière droite signifie : Allez donc ! c'est comme prendre la lune avec les dents.

Un seul grognement veut dire oui ; deux grognements saccadés et se succédant à peu de distance signifient non.

Maintenant, il serait inutile de dire qu'aucune langue cafre n'a eu son orthographe et son écriture avant l'arrivée du missionnaire.

On raconte que les Basutos de Moshesh furent stupéfaits, lorsqu'un jour ils virent, à Thaba-Bosiho, il y a environ soixante-dix ans, deux métis de la colonie écrire et lire. Le grand chef, pour s'assurer de la véracité du procédé, réunit ses guerriers en cour martiale, et les deux métis furent introduits; l'un devrait se tenir à 50 mètres environ, tandis que l'autre écrivait quelques mots sur le sable. Quand l'écrivain eut buriné sa sentence, son compagnon fut dépêché pour la lire. Tous les yeux étaient grands ouverts, toutes bouches béantes; or notre métis lut lentement, en martelant chaque syllabe : *Molimo o molemo* (Dieu est bon). Exactement ce que le premier avait écrit. Moshesh, dit-on, ne tarit pas d'éloges après cette première leçon de lecture. Lui, qui dans son jeune âge, n'avait jamais soupçonné l'existence d'une race autre que la race noire, était alors loin aussi de penser que du papier pouvait parler et dire de si belles choses. Il prit même la résolution d'appeler dans son pays des hommes qui avaient enseigné aux métis cet art remarquable. Et, comme ceux-ci venaient de Philipolis, dans la république du fleuve Orange, où le docteur Philipo, de l'Eglise d'Angleterre, avait établi une Mission et une école pour les bâtards ou métis, Moshesh réunit tout de suite deux cents têtes de bétail qu'il envoya au missionnaire anglais, le priant de lui procurer au plus tôt quelques-uns de ces maîtres (*baruti*) pour sa tribu. Hélas! les deux cents vaches tombèrent entre les mains de Cafres pillards, elles n'arrivèrent jamais à destination. Quoi qu'il en soit, le docteur lui

tint compte de sa bonne volonté, car c'est lui qui poussa les protestants français, nouvellement arrivés dans le pays, à commencer leurs missions dans le Basutoland. Il y a de cela près de soixante ans, c'est-à-dire vingt ans après que Hamilton d'abord et le docteur Moffat ensuite eurent commencé, aussi en Bechuanaland, à Kuruman, à fixer la langue sechuana en la réduisant à l'écriture. Ce Moffat, qui débuta d'abord en qualité de forgeron et de *gach of all trades* (un trente-métier), est considéré comme le père de l'orthographe sechuana et sesuto que tous les missionnaires suivants ont employée en la perfectionnant et la corrigeant. Aujourd'hui, l'usage a prévalu, et tout ce qui paraît fautif dans le système a reçu la consécration du temps, qui, avec le consentement universel, sont les deux plus puissants grammairiens.

NOS VÉTÉRANS.

Interroga patrem tuum, a dit la sagesse, *et annuntiabit tibi*. En arrivant dans le Basutoland, je trouvais des pionniers de la foi qui m'avaient devancé de quinze à vingt ans dans le pays ; c'étaient des vétérans que j'avais le devoir d'interroger, et eux se firent un plaisir de m'édifier. Avec leur figure brunie par le soleil, leurs corps courbés sous les fièvres et les rhumatismes, avec leurs mains un peu calleuses et rudes, sentant le soldat et l'artisan, ils me parurent beaux, ces Oblats de Marie Immaculée, même sous leurs soutanes jaunies, rapiécées, neuves de trois printemps. Nous l'avions chanté souvent en France : « Ah ! qu'ils sont beaux, les pieds des missionnaires ! » Et aujourd'hui, c'était la réalité que je voyais. Ah ! que je les trouvais beaux sur la montagne, dans le vallon, à la recherche de la brebis égarée ! Que je les trouvais zélés, toujours prêts, et le jour et la nuit, à

enfourcher leur coursier pour recueillir le dernier soupir d'un païen qui demandait le baptême! Que je les trouvais saints, ces religieux qui, après quinze ou vingt ans de vie laborieuse, de sollicitude et de chagrins, avaient conservé la joie et la ferveur de leur noviciat! J'en vis qui le disputeraient encore à nos jeunes scolastiques pour la régularité quotidienne; j'en vis qui feraient frémir, même aujourd'hui, les plus rudes jeunesses de la chrétienté. C'étaient nos vétérans, les Pères des Basutos (*Bontate*, Pères), mes devanciers et mes mentors; j'aurais commis la plus noire ingratitude si je les avais effacés de mes souvenirs. Malgré leur modestie, leur protestation, leurs noms sont dus à la publicité, à la postérité.

Aujourd'hui que l'obéissance m'a assigné une autre portion de la vigne du Seigneur au Bechuanaland, je puis parler librement sans crainte de froisser mes confrères, en disant d'eux le bien qu'ils ont accompli dans le secret. Puisqu'ils ont toujours été les galants et preux chevaliers de Notre-Dame et de Dieu, ils me pardonneront d'être leur barde et leur troubadour.

Il y a environ quarante ans, quand le vénérable évêque de Marseille, Mgr de Mazenod, imposa le devoir à ses enfants d'aller évangéliser la Cafrerie et ses alentours, il fut fait choix, comme premier évêque ou vicaire apostolique de Natal, de Mgr Allard, un religieux déjà âgé, prudent et éprouvé.

Or le nouvel évêque, dit-on, ne voulut jamais quitter Marseille avant d'avoir reçu la promesse formelle qu'on lui enverrait l'année suivante le F. Gérard, qui n'était alors que minoré, mais que tout le monde déjà tenait pour un saint. Le bon évêque de Marseille tint parole, le F. Gérard quitta la France sur un vaisseau de guerre faisant voile pour Bourbon. Là, le jeune diacre travailla

pendant trois mois sous la direction du saint P. Laval, de la Congrégation du Saint-Esprit, lequel, encore aujourd'hui, tous les Mauriciens répandus dans le sud de l'Afrique tiennent pour un saint extraordinaire. C'est sans doute en voyant l'apôtre des noirs à l'œuvre que le P. Gérard sentit naître dans son cœur cet amour des Cafres qui ne s'est jamais démenti un seul instant durant déjà plus de trente-cinq ans ; dans l'adversité, la persécution, les guerres civiles, les indigènes l'ont toujours trouvé bon et affable, toujours le même homme de Dieu, prêchant plus d'exemples que de paroles.

Le P. Gérard, *fondateur des Missions chez les Basutos.* — Pendant sept ans, il fut, à Natal, le bras droit du vicaire apostolique, et, comme tel, il dut avoir sa lourde part de tribulations, voyant leur ministère infructueux. Le Seigneur avait résolu de former nos vétérans par l'épreuve la plus rude au cœur d'un apôtre ; ils furent donc sept ans, l'évêque, le P. Gérard, deux autres Pères, un Frère convers ou deux, et, après ce laps de temps, ils n'avaient enregistré encore aucune conversion. Ce fut le P. Gérard qui fonda, de concert avec Mgr Allard et le F. Bernard la Mission du Basutoland, dont ils établirent le centre à Roma, ou *Motsi oa m'a Jésu*, le village de la Mère de Jésus. Il y avait quatorze ans qu'il arrosait ce champ de ses sueurs, champ déjà fertile et couvert de moissons jaunissantes d'âmes quand il partit pour établir cette Mission de Sainte-Monique où je le trouvais à mon arrivée. Dire ce que cet homme de Dieu, cet apôtre a souffert, serait difficile.

Pendant toute une nuit, un Cafre lui a tenu une *assagaie* sur la poitrine, attendant le moment où le sommeil le gagnerait pour le percer. Une rivière l'emporta à Natal et le rendit sur la grève sain et sauf. Des rebelles, durant la guerre des fusils, lui tirèrent sept coups de

fusil à bout portant, mais pas un ne l'atteignit. Un jour, c'était un samedi, au commencement de la Mission Sainte-Monique, arrive un cavalier qui demande à parler au prêtre. Il était catholique, habitait dans une petite ville voisine, et, ayant entendu dire qu'il venait d'arriver un prêtre dans les environs, il avait songé à ses devoirs. Les indigènes dirigent l'inconnu vers les rochers où le prêtre était assis et pleurait ; il y avait deux jours qu'il n'avait pas mangé. « *Father, I'll be back in a minute*, Père, je reviens dans un instant », dit le cavalier qui saute incontinent en selle et revient trois heures après avec deux miches de pain et deux gigots de mouton. Le brave Irlandais fit ses devoirs. A quelque temps de là, il mourut saintement, assisté de son saint ami le P. Gérard, et, pour bien faire toutes choses, il établit ce prêtre, qu'il avait vu mourir de faim, son légataire universel, ce qui valut à la Mission Sainte-Monique un couvent de religieuses.

Le dimanche et les jours de fête, qui n'a été effrayé ici en pensant que le P. Gérard prend son déjeuner à 4 heures du soir, alors que tous ses enfants cafres se sont retirés, non sans l'avoir mille fois importuné par leurs interminables affaires (*litaba*) ? Qui ne l'a vu, le vendredi, partir pour visiter ses gens, tous assez éloignés de la Mission, sans autre viatique qu'une assiette de polenta de maïs qui devait le conduire jusqu'au modeste repas du soir ? Malgré son grand âge, il est tous les jours à cheval à la recherche des brebis d'Israël, et, le soir, quand il revient, il ne se dispense jamais de cette veillée de prières qui ne finit jamais avant minuit pour recommencer à 4 heures du matin. On dit qu'il a le don des larmes pour pleurer sur les péchés d'autrui ; ce que je puis assurer, c'est que jamais, pour lui, les prières et les cérémonies du culte ne sont

assez longues et que tous, païens ou catholiques, blancs et noirs, voire même protestants, le respectent plus que jamais évêque de Cantorbéry.

Un jour, sur une ferme de Boers où il était allé bénir les funérailles d'une femme catholique, il eut l'honneur de porter la parole au milieu d'une centaine de Boers très fanatiques, et, quand le P. Gérard eut fini, tous de s'écrier : « Si celui-là ne va pas au ciel, eh bien, personne de nous n'ira jamais. » Et ce vétéran, qui devait m'apprendre à bégayer la langue cafre, est surtout le Père des malades et des mourants. La Mission de Sainte-Monique est un hôpital ouvert à tout le monde, une ambulance pour toutes les guerres, une vraie porte du ciel ; car qui dira et comptera jamais les baptêmes administrés *in articulo mortis* aux enfants et aux adultes réfugiés dans ces huttes rondes qui environnent la chapelle? Visitez le cimetière seulement, et vous verrez, par la quantité surprenante de tombes, que le grand travail du P. Gérard est de préparer les mourants à bien finir. Pour ce ministère, rien ne coûte à l'homme de Dieu : son tombereau, ses bœufs, ses chevaux, sa voiture, tout est mis à la disposition des malades qu'on apporte ; il passe des heures de la nuit auprès d'eux et l'on n'a jamais vu un païen résister à la force de son zèle en cette heure suprême.

Le P. Le Bihan. — Un jeune, vigoureux et trappu Breton avait suivi de près le P. Gérard à Natal : c'est le P. Le Bihan, qui débuta dans l'apostolat en passant six mois tout seul dans un village de Zoulous, où il était venu apprendre la langue. La tradition raconte que Mgr Allard avait fait le marché avec le maître du kraal, lequel avait touché d'avance quelques deniers pour nourrir le jeune missionnaire. Mais, paraît-il, notre brave Cafre se souciait peu de la carte et du menu des repas

du P. Le Bihan, ce qui mettait souvent celui-ci dans la nécessité de dérober quelques œufs du poulailler pour les faire cuire en cachette. Quoi qu'il en soit, quand son évêque le rappela, il était déjà missionnaire expérimenté, aguerri. Il suivit les fondateurs de la Mission des Basutos à peu de distance ; mais un malencontreux arrangement avec un Boer qui s'engagea à le prendre dans son wagon moyennant une planche de sapin comme payement, jeta le P. Le Bihan pendant trois mois sur une ferme inconnue, probablement du Transvaal. Ce ne fut que lorsque notre fermier fut fatigué de nourrir ainsi indéfiniment le «prédicant», ministre, qu'il le renvoya vers le Basutoland. Or, pour arriver au pays de Mosesh, il lui restait encore au moins 100 milles à faire à pied ou à cheval, au cas où un charitable voisin voudrait bien lui en prêter un. Il charriait, suspendue à son cou, par devant, une de ces vieilles pendules comme en faisaient nos ancêtres au siècle dernier, et, par derrière, il portait sur ses épaules la pierre d'autel de son évêque. Voilà comment ils étaient entrés dans le pays, ces vieux missionnaires à l'école desquels je devais me former. Eux, ils étaient restés trois mois et même six mois sur mer, peu confortablement installés, vivant de biscuits et de viande salée ; une fois à terre, ils commençaient ces interminables voyages en wagons à bœufs, qui duraient de deux à trois mois, du Cap de Bonne-Espérance au pays des Basutos. Or, aujourd'hui, grâce au progrès de la navigation, les steamers anglais nous emmènent au Cap en dix-huit ou vingt jours au plus ; les chemins de fer sillonnent le pays, si bien qu'en trois ou quatre jours, après votre débarquement au Cap, vous pouvez être en Basutoland. Pendant la guerre des Boers, qui avaient bloqué le Basutoland de tous les côtés, c'est le P. Le Bihan, avec son aimable ami et compagnon le P. Hidien, qui s'offrit pour mettre

la Mission des Basutos en communication avec l'évêque, alors à Natal. Il s'agissait de rien moins que de traverser toute la chaîne du Drakensberg (la montagne du Dragon), que les Anglais appellent *Double mountain*, montagne double, et les Basutos *Maluti*, les Bosses. C'était la plus périlleuse des tentatives à l'époque, car aucun blanc ne l'avait jamais risquée, et les noirs n'en connaissaient que quelques vallées, où ils se livraient à la chasse du tigre, du lion, des chèvres sauvages, des gazelles et des antilopes. Les *Maluti*, de plus, étaient la retraite des *Bushmen*, hommes des bois, autrefois chassés par les guerres de la colonie et maintenant retranchés dans les montagnes. En se précipitant vers l'est, les Bushmen se livraient au pillage chez les Cafres de Natal, tandis que, vers l'ouest, ils avaient le pays des Basutos qui leur fournissait du bétail et des chevaux pour leur maraude. Tribu nomade, ne vivant que de chasse, de pêche ou de rapine, les Bushmen étaient petits de taille, courts, aux doigts crochus, au teint jaunâtre, à la figure maigre et repoussante. Ils n'avaient besoin ni de selle ni d'étriers pour monter leurs coursiers, qu'ils savaient lancer à toute vitesse sur le flanc des montagnes, le long des précipices ou sur les pentes rapides. Ils se servaient de l'arc et du carquois, dans lequel était toujours une abondante provision de flèches empoisonnées. Pendant longtemps, les Européens se sont demandé quelle plante avait pu fournir ce poison si violent, qu'une fois percé du dard d'un Bushman le voyageur était infailliblement sûr de mourir. A mon avis, les Bushmen des montagnes ne faisaient pas usage du jus d'une plante, mais bien à l'instar des Bushmen du Vialahan, leurs frères, ils se servaient des entrailles d'une chenille que les Bechuanas appellent *ngua*. C'est dans les entrailles de cette chenille qu'ils trouvaient ce poison si violent et si tenace,

qu'après cent ans leurs dards sont toujours meurtriers. Les Bechuanas, maîtres des Bushmen, m'ont assuré que ce n'était qu'avec le plus grand soin que ce poison était préparé, la moindre goutte pouvant suffire à empoisonner tout le sang, si elle venait à toucher une égratignure de la main. Les Bushmen ne s'en servaient jamais sans avoir oint de graisse leurs mains et leurs bras. On m'a dit aussi que le contre-poison de ces blessures mortelles était préparé par les Bushmen eux-mêmes ; il consistait en des pilules de graisse dans lesquelles ils avaient introduit une de ces chenilles *ngua*. Ils les faisaient avaler à ceux qu'ils voulaient guérir, après les avoir blessés. Ce sont les Bushmen des montagnes aussi qui, à l'aide de certaines couleurs indélébiles, ont laissé les nombreuses peintures en rouge et en noir qu'on rencontre, en maints endroits du Basutoland, dans les cavernes. On suppose que c'était le récit de leurs guerres et de leurs pillages qu'ils racontaient ainsi sur le rocher, afin de donner signe de rendez-vous ou de faire appel à ceux de la tribu qui viendraient à passer par là. Ces peintures se sentent encore de l'enfance de l'art, avec leurs hommes longs comme des pygmées, leurs femmes à la tête de John Bull, leurs bestiaux efflanqués comme des girafes. Mais de quoi étaient composées ces couleurs, qui ont résisté à l'action délétère du temps, de l'air et surtout de l'humidité ? Ici encore se sont-ils servis d'une plante ou d'une chenille ? Personne, jusqu'à ce jour, ne semble avoir pénétré ce mystère. Or, ces Bushmen étaient cruels ; ils ne faisaient pas de quartier, quand ils surprenaient un chasseur imprudent ou quand ils avaient à se défendre contre les Basutos, qui leur donnaient la chasse après leurs razzias dans le Basutoland. Aujourd'hui, les Maluti sont connus et presque habités dans tous leurs coins et recoins. Aujourd'hui, rien n'est plus

naturel que de se rendre à Matatiel ou à Natal en suivant les sentiers fréquentés, remplis de guides et de figures amies. Les Bushmen ont été traqués définitivement ; leur chef, *Suae*, fut pris et tué ; le reste de la tribu fut dispersé aux quatre vents du ciel. On en trouve par-ci, par-là, quelques spécimens aussi rebutants qu'ils sont menteurs, voleurs et fainéants. Mais, quand les RR. PP. Hidien et Le Bihan se hasardèrent dans les Maluti, les choses en étaient à leur pire. On leur prédit qu'ils couraient à une mort certaine. Cependant, à l'aide d'une petite boussole, avec deux guides et huit chevaux, ils se lancèrent dans ce repaire de lions, de tigres, de loups et surtout de Bushmen, plus terribles que les animaux. En dix à douze jours, ils eurent trouvé les Maluti au prix des plus grandes fatigues.

Arrivés à Natal, les officiers et les gens du gouvernement environnèrent les explorateurs pour les féliciter d'avoir ouvert une route que personne jusque-là n'avait osé tenter, et j'en suis sûr, si en ces temps-là, nos deux missionnaires avaient songé à nous laisser le compte rendu de leur découverte, il aurait été aussi intéressant qu'un chapitre de Livingstone ou de Stanley. Dans leur course, ils avaient passé le fleuve Orange près de sa source, où l'on voit une chute, brisée en trois, d'environ 1 000 pieds, c'est-à-dire 330 mètres. Ils avaient traversé une rivière, que le P. Le Bihan devait explorer quinze ans plus tard, où il découvrit une chute perpendiculaire de 900 pieds. Les natifs l'appelaient *Li-Lele* (l'Enfer) ; je demandais, dans un journal de la localité, qu'elle fût appelée *Le-Bihan-Fall* (les Chutes Le Bihan), mais les différents ministres protestants, qui sont venus après visiter les chutes, ont persisté à l'appeler du nom de la rivière *Malitsungane* (le Sang noir). Si Livingstone avait décrit cette chute et que Bain en eût fait le croquis,

comme pour les chutes Victoria sur le Zambèze, je ne doute pas que le *Le-Bihan-Fall* n'eût passé, et à raison, pour la seconde merveille de ce genre dans le sud de l'Afrique. Voire même que, peut-être, une société quelconque de géographie eût honoré l'humble missionnaire qui la découvrit, d'une médaille et de ce qui l'accompagne.

Les fusils. — C'est le P. Le Bihan aussi qui était devenu le personnage le plus important en Basutoland, pendant la guerre. Les chefs Basutos ne faisaient rien sans lui demander son avis ; il leur traça la conduite à suivre pour demander et obtenir la paix avec le Cap, à des conditions honorables ; mais quand il eût fini, un ministre protestant survint qui embrouilla tout, si bien que les hostilités menacèrent de reprendre. Après tant de gloire, lui l'homme des chefs, lui le premier Mosuto du Basutoland, il rentra de nouveau dans le travail et le silence, et c'est à cette époque que je le rencontrais. C'était une bonne fortune pour moi, que tous n'auront pas, de servir sous les drapeaux d'un si digne vétéran.

Le P. Deltour. — Il me parut grand aussi, ce P. Deltour, déjà, bien qu'encore relativement plus jeune, courbé sous le poids d'infirmités précoces, contractées toutes au service du Seigneur. Avec ce corps que minaient alors les rhumatismes et les névralgies, ces oreilles que la fièvre avait résolu de lui ravir, il rappelait ces missionnaires d'autres contrées portant les stigmates de l'apostolat avec une joie, une amabilité, une patience qu'on ne se lasse pas d'admirer. C'était lui qui avait jusqu'ici été l'homme de l'intérieur, occupant les loisirs et les temps libres que lui laissait le saint ministère à embellir la place, la Mission de Roma surtout. Il avait déjà vu planter quelques milliers d'arbres, et il était loin de s'arrêter quand même il en aurait eu vingt mille. C'est lui qui

mettait tout son plaisir à inonder la table de ses confrères de légumes, de fruits, de viandes de toutes sortes. Sur ce point, il ne s'était jamais épargné et ne s'épargnera jamais, et je peux dire qu'on le regrettera longtemps quand on songera à ce qu'a pu un missionnaire qui, au début, était certainement délicat et dont la santé, même aujourd'hui, est loin d'être des plus robustes. Je devais passer cinq ans sous la tutelle de ce vétéran, et je n'hésite pas à dire que, malgré les ombres indispensables aux plus beaux tableaux, ces cinq ans ont été les plus beaux jours de ma vie.

Qui fait vivre le missionnaire ? — C'est surtout en étudiant l'indomptable énergie du P. Deltour, que je fis la découverte d'une chose dont beaucoup de jeunes gens comme moi, en Europe, se font une idée fausse. Je m'étais imaginé que le missionnaire est vraiment grand quand il meurt de faim, couché sur la dure, dans une cabane faisant eau de tous côtés. Mais je ne fus pas longtemps avant de comprendre que, pour procurer longtemps la gloire de Dieu, il faut vivre ; pour vivre, il faut manger et, pour manger, il faut imiter saint Paul, qui travaillait de ses mains. Sur cette terre humide, on rencontre des douleurs et des rhumatismes ; dans cette case faisant eau, on s'expose à la fièvre, et quelle gloire en reviendra-t-il à Dieu ? Si donc le pays est encore loin de pouvoir supporter et entretenir les Missions et si la Propagation de la foi ne peut venir en aide aux missionnaires que pour une faible partie des besoins, qui blâmera l'apôtre qui quitte sa soutane, prend en main une bêche, une scie, la varlope et le marteau pour se créer un abri, orner un peu sa chapelle ou cultiver un jardin qui le nourrit ?

Beaucoup de gens, ici en Afrique surtout, semblent avoir un onzième commandement qui leur intime de

médire des Missions indigènes, uniquement parce que les Cafres chrétiens ne nourrissent pas encore leurs écoles et leurs Missions. Certainement, en théorie, nous tombons tous d'accord, et il n'est aucun missionnaire du Basutoland qui refusât une quête tous les dimanches, si elle était possible. Mais combien de temps a-t-il fallu pour apprendre à nos pères, encore païens, à devenir généreux ! Tiendrait-il à des missionnaires, qui ont tout à mettre en œuvre pour se faire bien venir des païens et des chefs, d'être toujours à cheval sur une question d'argent? D'ailleurs, tous ceux qui se permettent de blâmer les Missions indigènes, ne les connaissent pas ; ils sont habitués à l'argent qui roule et ne trouvent aucune difficulté, le dimanche, à jeter un six-pence dans le plat. Mais il faut savoir que les indigènes n'ont pas de monnaie courante ; ils ont des bestiaux, il est vrai ; mais combien y a-t-il de paysans, en Europe, qui donneront une vache à leur curé, quand ils n'en ont que cinq ou six ? Combien qui porteraient à l'église un sac de grain, s'ils en récoltaient dix ? Ceci s'appellerait la *dîme ;* or, il faudra créer le peuple de Dieu, avant de lui imposer la dîme.

Je ne le cache pas non plus, les Basutos, pas plus que les Cafres en général, ne sont pas donneurs. La reconnaissance n'est pas dans leur usage. Personne mieux que les missionnaires du Basutoland n'en a fait mille fois la cruelle expérience. Mais, s'ils ne sont pas généreux, serait-ce guérir le mal que de décourager ceux qui font tout pour former leur cœur à toutes les vertus, aussi bien à la reconnaissance envers leurs pasteurs qu'à toutes les autres ? Serait-ce prêcher la voix de Dieu à toutes les nations, *in periculis*, *in fame*, *in tribulatione*, si l'on n'a de l'estime que pour les Missions dont les fidèles sont reconnaissants ? Non, il est de mon devoir de venger mes

confrères ; ils souffrent, ils sont fidèles au Seigneur, ils convertissent des milliers d'âmes ; non, jamais ceux qui font des Missions une question d'argent ne recevront la plus petite récompense pour les blâmes qu'ils infligent à ces hérauts de l'Évangile. On est allé jusqu'à imprimer dans les livres qu'ils n'ont pas même un mot pour exprimer la reconnaissance ! Et moi, j'ouvre le dictionnaire, où je lis : *Ho leloha*, remercier ; *ho itumela*, se complaire de ; *seke ua khatala le ka mooo*, ne te fatigue pas même demain ; *matsoho a masuen*, mains blanches. Toutes expressions trouvant leur place là où nous disons en français : merci.

Ainsi, dès le début, en écoutant mes devanciers dans l'apostolat, j'appris cette vieille devise du moine d'autrefois : *Orare bonum est*, *laborare melius*, *sed pati optimum*. La carrière qui s'ouvrait devant moi était donc une carrière de prières, de beaucoup de travail et de souffrances surtout. D'eux aussi j'appris cette règle de saint François de Sales que, dans le régime des âmes, il faut avoir « un verre de science, un baril de prudence et un océan de patience » ; sentence écrite, je pourrais le dire, tout juste pour le pays des Cafres, où tout se réduit à la patience.

Ici, le temps n'est rien, mais il est le grand remède à tout, si tant est que vous ayez de la patience.

« Quand tes bœufs retournent au parc, garde-toi de frapper les plus gras, car ils t'encorneraient, et ne frappe pas les plus maigres, car ils tomberaient de défaillance à l'entrée et empêcheraient le petit gaillard, les autres de passer. » Ainsi parlait un vieux Cafre à un jeune missionnaire auquel il enseignait une leçon de prudence.

« On voit bien que tu n'as jamais été berger, toi, disait un autre à son missionnaire qui lui faisait une réprimande à l'église ; si tu l'avais été, tu saurais qu'on

dompte les veaux doucement et avec patience. » Cette patience, tous les indigènes la possèdent au suprême degré. Qu'un attelage s'embourbe dans la rivière, ils pataugeront toute la nuit sans mot dire. Ils attendront des semaines et des mois auprès d'un chef qui leur a promis une brebis ou un cheval. Que de fois n'ai-je pas admiré la placidité avec laquelle ils reçoivent les nouvelles les plus alarmantes. Un jeune berger descend de la montagne, annonce à son chef ou à son père que la foudre a frappé le bétail, dix sont morts. *Ke ha nkoloko*, tant pis ! sera souvent toute la réponse. La grêle a fauché les moissons, ou les sauterelles ont tout dévoré en un clin d'œil. La famine sera inévitable. *Ho tl'a tsela Molimo*, c'est au bon Dieu à voir, vous diront-ils, si vous les interrogez sur la manière dont ils pensent pouvoir vivre. Quand le froid a surpris le grain encore mal formé : *Nguana thalone ha alle,* disent-ils, l'enfant qui a du grain moitié formé ne meurt pas. Je ne veux pas dire que les Basutos ne se fâchent jamais, qu'ils ne soient pas colères, vindicatifs, et n'aient pas la tête un peu chaude ; mais, même alors, ils reviennent vite, le soleil ne se couche pas sur leur haine. Ce que je veux dire aussi, c'est qu'ils n'ont ni jurons, ni blasphèmes dans leur langue ; la souveraine majesté de Dieu les effraye tellement qu'ils ne prononcent son nom qu'avec le plus grand respect, tout païens et corrompus qu'ils puissent être. Il n'est pas rare de les entendre dire : *Melimo a ka ntsekisang*, Dieu, que me pourra-t-il reprocher, je ne dis jamais du mal de lui !

Pareillement, ils ont une peur superstitieuse de l'église, de l'eau bénite, en général de tout ce qui se rapporte au culte, et ils ne sont pas peu surpris de voir leur frayeur disparaître dès qu'ils reçoivent la médaille des catéchumènes. « Enseigne-moi ton remède, me demanda un

jour un vieux sorcier; vous autres, prêtres catholiques, vous avez un remède pour être si puissants et si purs. » C'est qu'en effet les païens croient que le prêtre appartient à une classe de sorciers supérieurs. Ils ont recours volontiers à lui pour la pluie, aux temps de troubles ou guerres civiles. Ils ne sont pas rares ceux qui croient que le prêtre jette des sorts sur ceux qu'il veut attirer dans son église. Quels que soient les préjugés qu'ils peuvent entretenir à ce sujet, il est certain qu'au Basutoland, maintenant, le prêtre a une influence immense sur les païens, auxquels il commande le respect, car tous l'appellent *Nkate*, Père, de même qu'ils appellent les sœurs *Bomme*, les Mères..

Le F. Bernard. — Mogoli vre a shnileng, tu peux dire du bien des morts, dit le proverbe. Or, en ce temps-là, il y avait au Basutoland un Frère convers, qui est mort maintenant, dont le nom était F. Bernard. Il était au noviciat des Frères des Écoles chrétiennes, quand la lecture des *Annales de la Propagation de la foi* lui révéla sa vocation de catéchiste. Pour faire son éloge en deux mots, je dirai que des catéchistes comme le F. Bernard, on en trouve un ou deux dans une Congrégation tous les cinquante ou soixante ans. Sans connaissances mécaniques, il arriva à fabriquer et à monter un moulin à eau qui a fait vivre la Mission pendant vingt-cinq ans déjà ; il était aussi expert qu'un menuisier, qu'un forgeron, qu'un maçon. Il apprit le zoulou, puis le basuto, savait l'anglais parfaitement et avait appris le portugais pour pouvoir convertir un paria du Mozambique. La veille de sa mort, il demandait à être transporté dans le tombereau de la Mission pour fixer un boulon qui arrêtait la roue du moulin. Pendant trente ans, le F. Bernard n'a cessé de travailler comme saint Joseph, pour la famille des missionnaires, sans

jamais s'immiscer dans les affaires. Pendant trente ans, il a formé dans son école des générations de Basutos qui n'oublieront jamais la justesse de ses leçons.

Tel était, avec une demi-douzaine d'autres plus jeunes apôtres, tous dignes des anciens, le sénat dans lequel je venais de rentrer.

(*A suivre.*) F. PORTE, O. M. I.

VARIÉTÉS

UNE MISSION A AJACCIO.

(EXTRAIT DES ARTICLES PARUS DANS *LE CONSERVATEUR*)

... L'expérience nous le démontre ; toute mission, comme toute œuvre de Dieu, rencontre, surtout à ses débuts, d'inévitables oppositions. A Ajaccio, il faut l'avouer, elles n'ont pas été bien terribles, mais elles n'ont pas manqué.

Ici, grâce au Ciel, pas d'hostilité religieuse de parti pris, mais une indifférence, une apathie par trop universelles. Il était à craindre que les efforts des missionnaires ne vinssent se briser contre la résistance passive, cette force redoutable des masses, ce rempart qu'il est parfois si difficile d'ébranler.

Pourquoi donc une mission ici, disaient les prudents et les timides? Elle n'aura aucun succès. Ne remarquez-vous donc pas combien la population est indifférente? On la voit dans les rues, le long des boulevards, sur les places publiques, mais nos temples sont déserts. Le vide se produit autour de l'autel, il s'accentue davantage encore autour de la chaire. Il y avait, en outre, une difficulté d'un ordre tout spécial. La mission, comportant une durée de quatre semaines, devait commencer le troisième dimanche de carême afin de se terminer le saint jour de Pâques. Or, ce troisième dimanche avait été précisément fixé pour l'entrée solennelle de Sa Majesté Carnaval V, dans sa bonne ville d'Ajaccio.

On ne pouvait, sans blesser quelques esprits et sans froisser bien des susceptibilités songer à ouvrir la mission en une telle circonstance. Qui l'aurait emporté? Aurait-ce été le roi de la folie, promettant à ses sujets des réjouissances bruyantes, des illuminations, des batailles de fleurs et de confetti, des bals et des concerts..., ou bien le roi des cieux, venant rappeler à son peuple l'obligation sacrée de devoirs austères, et la grande loi de la pénitence chrétienne et de la mortification?

Nul, au juste, n'aurait su le dire ou le prévoir : mais, en tout cas, un tel rapprochement ne pouvait se faire. Il était gravement outrageant pour la sainteté de Dieu. C'était renouveler le blasphème de Pilate criant à la foule en délire : « Qui voulez-vous choisir? Barrabas ou Jésus. »

Il fallut donc pratiquement retarder d'une semaine l'ouverture de la mission.

Le quatrième dimanche de carême, une grande procession s'organisait et partait de la cathédrale vers 3 heures de l'après-midi. Elle se dirigeait vers le palais épiscopal. On y voyait, avec leurs centaines d'enfants et de jeunes gens, les Frères des Écoles chrétiennes, toujours si bons et si dévoués. Les nombreuses élèves de l'externat et du pensionnat des Filles de Marie, et celles des écoles communales, du grand externat et du pensionnat dirigés par les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon formaient deux files interminables. Les deux cents élèves du petit séminaire venaient ensuite.

Immédiatement avant MM. les chanoines et tous les membres du clergé des deux paroisses, se trouvaient les soixante élèves du grand séminaire. La foule des fidèles accompagnant la procession allait toujours grossissant, et à droite et à gauche du cortège remplissait les rues.

M. l'archiprêtre de la cathédrale, en chape violette et portant une grande croix de bois noire, fermait la marche. On s'avançait lentement, au chant du *Miserere*. C'était donc une procession de pénitence. La ville se reconnaissait coupable et allait à la rencontre de ses Missionnaires, comme le pécheur repentant va vers le confesseur, qui, en lui accordant le pardon de ses fautes, doit lui rendre les sublimes espérances de la foi.

Arrivée devant le palais épiscopal, la procession s'arrête. Devant la porte d'entrée, les six missionnaires sont debout, *in nigris*, sous l'habit de chœur, en simple soutane et en costume de voyage, comme des apôtres envoyés par le divin Maître à la recherche des âmes. Ils avaient le bréviaire sous le bras et leur croix de religieux brillait sur leur poitrine. L'officiant se dirige de leur côté, en tenant la croix. Tous tombent à genoux pour vénérer le signe sacré de notre salut. Le chef de la mission la baise avec respect ; puis il prend cette croix qui lui est offerte par le pasteur des âmes à évangéliser ; il l'approche des lèvres de ses confrères, qui la baisent à leur tour. Elle est l'arme avec laquelle ils vont combattre et avec laquelle, espérons-le, ils vont triompher.

Pendant que cette cérémonie touchante s'accomplissait aux yeux de tous, n'y avait-il pas là, au-dessus de nos têtes, invisibles, mais réellement présents, les anges gardiens de la cité ? Comme les esprits célestes qui, autrefois avaient montré le *labarum* à Constantin, aux portes de Rome, ne disaient-ils pas de nouveau aux soldats du Christ : « Vous vaincrez par ce signe : *In hoc signo vinces* ? »

L'immense cortège s'ébranle une seconde fois et se remet en marche. Les missionnaires se placent sur deux lignes, trois de front, immédiatement avant l'officiant en

chape. Leur supérieur, au milieu d'eux, porte la croix et la tient élevée.

La procession, au lieu de retourner directement à la cathédrale, parcourt les principales rues et revient par le cours Napoléon. Les nombreux chœurs des jeunes gens et des jeunes filles, disséminés tout le long du cortège, entonnent divers cantiques de circonstance, tandis que les élèves du grand séminaire et tous les membres du clergé chantent d'une voix lente et grave les litanies des saints.

Elles font une impression profonde sur tous les assistants, ces suppliantes invocations adressées aux trois augustes personnes de la Très Sainte Trinité, à la Sainte Vierge, aux saints anges, aux saints apôtres, aux martyrs, aux confesseurs, aux vierges, aux saintes femmes, à tous les bienheureux et puissants habitants de la patrie céleste.

L'heure est solennelle. A la veille d'engager le combat, les meilleurs soldats ne sont jamais sans quelque inquiétude. Quoique sûrs d'eux-mêmes et habitués à la victoire, ils savent que l'avenir réserve toujours des surprises; ils savent qu'il est prudent et sage de prendre toutes les précautions contre un adversaire sur ses gardes et déterminé à se défendre jusqu'au bout.

Ainsi, au moment d'ouvrir la mission, les ouvriers du Seigneur, n'ignorant pas que l'ennemi des âmes fera tous ses efforts pour entraver leur ministère, sentent le besoin de s'adresser à Dieu par l'intercession de tous les saints, afin d'obtenir sa grâce et sa protection. Ils lutteront avec plus d'énergie et avec plus de confiance après avoir accompli cet acte de foi, car ils compteront moins sur leur propre vaillance que sur la force de Dieu. Cela ne les empêchera pas, comme nous le verrons bientôt, de se dépenser sans mesure ; on les apercevra incessam-

ment sur la brèche, du matin au soir et durant une partie de la nuit, toujours infatigables et toujours prêts à de nouveaux labeurs. Les litanies des saints étaient terminées, mais un trajet considérable restait encore à parcourir. Les élèves du grand séminaire, alors, entonnent à leur tour des cantiques de mission déjà commencés par les autres chœurs. Ces airs entraînants, chantés avec ensemble par toutes ces voix nombreuses et puissantes, produisent un effet saisissant. C'est une pressante invitation à la pénitence et à la conversion adressée à tout un peuple.

Ces chants et d'autres du même genre retentissent sans interruption. Ces appels multipliés sont entendus. La foule devient de plus en plus compacte ; elle croît comme les ondes d'un fleuve à mesure qu'il reçoit de nouveaux affluents.

Il était bon d'avoir une cérémonie d'ouverture commune pour les deux paroisses, mais aucune des églises de la ville n'était assez vaste pour contenir à la fois ces nombreux assistants. On avait songé tout d'abord à la faire sur la place du Diamant, si grande et si belle, mais elle avait servi, peu de jours auparavant, à des réjouissances toutes profanes. Le fantoche Carnaval V venait à peine d'en disparaître, après y avoir trôné pendant près d'une semaine en maître incontesté. Il n'était pas convenable de commencer la mission sur les brisées de ce roi de la folie. On choisit donc la cour du grand séminaire qui, sans être très spacieuse, pouvait cependant recevoir plus de personnes que la cathédrale ou la nouvelle église de Saint-Roch.

Au pied de la statue de la Très Sainte Vierge, surmontant la gracieuse colonne située au centre du bosquet de lauriers-roses, les élèves du grand séminaire, sous l'habile direction du R. P. Julien, économe de l'établis-

sement, avaient construit un beau reposoir. Il avait des dimensions et une hauteur suffisantes pour que chacun pût voir commodément l'officiant et le prédicateur. Ce reposoir était à la fois un autel et une chaire.

La foule entra dans la cour par trois portes différentes. Cette précaution était indispensable pour éviter un trop fort encombrement. Au fond de la cour, entre la grande allée d'eucalyptus et la statue de la Très Sainte Vierge, étaient groupées toutes les écoles : d'un côté, par centaines, les élèves des Sœurs de Saint-Joseph et des Filles de Marie ; de l'autre, formant une véritable armée, les élèves des Frères des écoles chrétiennes et du petit séminaire.

Les grandes personnes avaient pris rang en face du reposoir ; elles remplissaient le reste de la cour et tout l'espace compris entre les deux ailes de la maison. Des messieurs, forçant la consigne, étaient montés dans les corridors du premier étage et s'étaient installés aux fenêtres comme à des tribunes toutes préparées.

Mgr l'évêque, empêché par ses fatigues, d'assister à la procession, avait voulu cependant être présent à la cérémonie d'ouverture. Il était venu occuper la place qui lui avait été réservée devant le reposoir, au milieu de son nombreux clergé.

Devant cette foule immense, mais sympathique et recueillie, le R. P. Célestin Augier, chef de la mission et provincial des Oblats de Marie Immaculée pour la province du Midi, donne le discours d'ouverture.

Avant de gravir les degrés de la chaire improvisée, il s'était incliné devant Sa Grandeur pour lui demander sa bénédiction. Mgr de la Foata s'était levé et, d'une voix émue, avait prononcé quelques phrases dont nous regrettons de n'avoir pu tout de suite écrire le texte ; nous serions heureux de le communiquer à nos lecteurs. Mon-

seigneur remerciait le R. P. Provincial d'avoir bien voulu venir lui-même présider cette mission prêchée dans la ville épiscopale : il appelait de tout cœur sur lui et sur ses zélés collaborateurs les plus fécondes bénédictions du ciel, afin que la parole ardente des missionnaires et leur dévouement sans limite produisent dans les âmes des fruits abondants de salut.

Il nous faudrait maintenant résumer le magistral sermon d'ouverture. Nous n'en donnerons qu'une pâle et simple esquisse, car notre narration a déjà été bien plus longue que nous ne l'aurions pensé. Pendant plus d'une demi-heure, l'orateur retint cette grande foule sous le charme de sa parole. Sa voix vibrante était entendue de tous, les pensées élevées qu'il exprimait charmaient les âmes et captivaient les cœurs. Cependant il ne flattait pas les passions, mais il prêchait les devoirs austères... « *Pœnitentiam agite*, faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche ! »

L'orateur expose en termes magnifiques que cet appel à la pénitence et à la pratique courageuse des vertus avait retenti d'abord sur les rives du Jourdain. A la voix de Jean-Baptiste, le saint précurseur, les foules étaient accourues, se frappant la poitrine et demandant instamment le baptême. Puis le Sauveur lui-même, dans les villes et bourgades de la Judée, avait prêché cette doctrine, la confirmant par d'innombrables miracles.

Les apôtres s'étaient ensuite élancés dans le monde, sans autre appui humain que leur faiblesse, mais forts de la force de la croix et de la force de Dieu. Irrésistibles vainqueurs, ils avaient converti la terre entière. Annonçant un Dieu crucifié, ils avaient réussi, par le plus étonnant des prodiges, à le faire adorer par des peuples naguère encore esclaves de toutes les passions. Prenant alors la croix dans ses mains et la présentant à la foule,

le prédicateur, dans un mouvement du plus touchant pathétique, s'écrie : « Cette croix, nous vous l'apportons, comme l'ont apportée à vos ancêtres les premiers disciples du Christ. Ce Dieu crucifié, nous vous le prêchons, comme l'ont prêché, à travers les siècles et au sein de toutes les générations, tant de puissants orateurs au zèle de feu ! Ah ! nous n'avons pas l'éloquence de ces grands génies ; nous n'avons pas surtout la sainteté de ces héros ; mais, dans notre cœur, Dieu a mis le même dévouement et le même amour. Vous ne nous repousserez pas. Nous sommes vôtres maintenant. Nous vous donnerons, sans compter, notre temps, nos forces, notre vie, notre sang s'il le faut. Mais, de votre côté, vous nous donnerez vos âmes, ou plutôt vous les donnerez à Dieu, en revenant sincèrement à lui. »

A ces accents émus la foule répond par le cri : « Je suis chrétien ! » Des centaines de voix chantent le cantique populaire dont ces mots sont le refrain. Les couplets se succèdent les uns aux autres sans qu'on soit jamais rassasié de chanter. On ne s'arrête que lorsqu'on voit sur l'autel briller l'ostensoir d'or, resplendissant sous les rayons du soleil couchant. Tous tombent alors à genoux. Aux chants de l'enthousiasme ont fait place ceux de la supplication et de la pénitence : c'est le *Parce Domine* et le *Miserere ;* ensuite, c'est l'hymne de l'adoration, le sublime *Tantum ergo*. Enfin, la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée en plein air par Mgr l'évêque à toute cette foule religieusement agenouillée, termine cette belle cérémonie.

La cause était gagnée ; ce premier combat était une victoire. L'œuvre de Dieu commençait bien ; il y avait lieu de croire qu'elle s'achèverait mieux encore.

LES EXERCICES QUOTIDIENS.

Faisons maintenant plus ample connaissance avec les ouvriers évangéliques et voyons-les à l'œuvre. Il ne saurait entrer dans notre pensée de résumer, même d'une façon très succincte, les instructions, les conférences et les sermons donnés durant quatre semaines et plusieurs fois par jour ; les colonnes du *Conservateur*, pendant plus d'un mois, n'y suffiraient pas.

Nous nous contenterons d'un aperçu rapide sur le genre d'éloquence de nos prédicateurs. Chacun d'eux avait un caractère distinct. De là naissait une agréable variété dans l'unité ; mais tous, sans exception, étaient écoutés volontiers.

Les nombreux auditoires remplissant chaque fois les deux églises, devenues subitement trop petites, démontraient aux moins clairvoyants que tous étaient goûtés. Avec sa voix vibrante et sa parole sûre, le R. P. Provincial traitait magistralement les grands sujets. Abondant de pensées et de doctrine, d'une forme irréprochable et d'une grande netteté dans l'expression, il s'imposait à l'attention de tous. Rien n'était beau comme ces immenses foules, gardant, sans jamais le rompre, un profond et religieux silence, toujours affamées de vérité, toujours avides de recueillir de ses lèvres ces enseignements précieux dont nul ne voulait perdre le moindre fragment. En prêtant l'oreille aux accents de cette mâle éloquence, je ne pouvais empêcher les souvenirs classiques de hanter mon esprit, et, malgré la majesté du saint lieu, je répétais tout bas en moi-même ces vers du grand poète latin :

Ille regit dictis animos et pectora mulcet.

Quand je l'entendais tonner du haut de la chaire

contre les vices, quand je le voyais les flageller sans pitié, les prendre corps à corps, pour ainsi dire, et tâcher par tous les efforts de les déraciner de l'âme des pécheurs, ces vers d'un autre poète (qu'on me pardonne cette nouvelle citation) revenaient encore à ma mémoire :

> ... Tu namque potenti
> Protinus ore tonans, ardentis fulmine linguæ
> Cuncta quatis !...

On l'admirait principalement dans les réunions spéciales pour les hommes. Ces soirs-là, la cathédrale était littéralement comble. On était heureux de l'entendre traiter avec tant d'ampleur et de solidité, devant un semblable auditoire, des sujets tels que les fondements de la foi, l'indifférence en matière de religion, le respect humain, la libre pensée, la famille, la confession, diverses questions sociales, etc...

> Tantum valet iste, loquendo !...

Le R. P. Mauran nous présente un autre genre d'éloquence, mais non moins agréable et parfois très captivante. Sa bouche distille le lait et le miel, *os melle fluens*. De ses lèvres coule à pleins bords, et sans jamais tarir, le *dulcis apum labor;* c'est la grâce et la persuasion. Sa parole insinuante, pleine d'onction et de suavité, trouve toujours et sûrement le chemin du cœur. Il excelle à faire goûter les charmes de la piété.

Ses beaux sermons, les jours de la consécration des deux paroisses à la très sainte Vierge et de la promulgation de la loi, furent de vrais triomphes. La cathédrale était remplie à tel point que, suivant le mot pittoresque d'un des assistants, on n'aurait pu y mettre une épingle de plus. Cependant le silence était si parfait que sa parole élégante et douce retentissait jusqu'à l'extrémité des trois nefs. Beaucoup de personnes qui, n'ayant

pu entrer dans l'église, s'étaient pressées dans les grandes salles de la sacristie, en percevaient distinctement toutes les syllabes.

Ces belles cérémonies, si bien organisées et si admirablement réussies, laissèrent dans le cœur de leurs heureux témoins d'ineffables souvenirs. Pour moi, vieil incorrigible (je fais ici ma confession), malgré mon vif désir de ne m'occuper en ces moments bénis que de saintes pensées, je ne pouvais m'empêcher encore de répéter en moi-même cet autre vers du poète :

O lingua miro verborum fonte fluentem !

Deux prédicateurs d'un tel mérite pouvaient suffire à entraîner les masses. On leur avait cependant adjoint un auxiliaire puissant en œuvres et en paroles. Enfant de la Corse, qu'il parcourt en apôtre depuis de longues années et dont il a évangélisé un grand nombre de paroisses, le R. P. Stefanini, de la maison de Vico, est le *gladius utraque parte acutus,* car il parle avec une égale facilité le français et l'italien.

Ainsi, aux diverses classes de la population, la parole de Dieu était distribuée dans la langue qui leur est la plus familière. Le R. P. Stefanini était spécialement chargé de la prédication en italien. Mais à cela ne s'arrêtaient pas son zèle et son talent.

On le remarquait, en outre, dans les conférences dialoguées. Au nom de ses compatriotes, dont il connaît si bien le caractère et les usages, il formulait des objections contre les thèses exposées par l'orateur. Il les mettait au point, les présentant avec finesse, avec humour, disons plus, avec ténacité. Il les développait de telle sorte qu'il contraignait le conférencier à traiter le sujet avec une étendue suffisante pour fournir aux auditeurs une réponse décisive et victorieuse.

Ajoutons que, doué d'un magnifique organe, le R. P. Stefanini est un excellent musicien. Cela ne gâte rien, au contraire, quoi qu'en disent certains Aristarques trop austères, trop prudes ou peut-être trop grincheux. Ceux-ci (prenons garde qu'ils ne nous entendent) médisent de la musique à peu près comme le renard de la fable médisait des raisins mûrs, les trouvant trop verts parce qu'ils étaient trop haut placés.

Laissons maintenant la cathédrale et faisons une visite à Saint-Roch. Là encore, de vaillants ouvriers évangéliques combattaient, de leur côté, les bons combats du Seigneur; là encore se pressaient des foules nombreuses, compactes et sympathiques.

Le R. P. Bonnefoi, chef de la mission à Saint-Roch, nous arrive de la maison du Calvaire, de Marseille. Il suffit de l'écouter quelques minutes pour deviner combien le zèle pour le salut des âmes le dévore. Possédant toutes les ressources fournies par une longue expérience, il conserve encore néanmoins les vives ardeurs de la jeunesse.

Dès qu'on le voit, dès qu'on l'entend, surtout, dès qu'on est témoin de son dévouement inépuisable, on reconnaît en lui un homme de Dieu. Plus on l'approche, plus on constate combien sa vertu est sérieuse et combien il est fortement pénétré de l'esprit sacerdotal. Rien ne l'ébranle, *alios vidit ventos!* Sa parole, en même temps douce et forte, pénètre les âmes et y porte des fruits abondants. Comme orateur, il sait traiter avec intérêt et toujours avec onction les sujets graves et les vérités les plus consolantes de notre foi. A lui s'appliquent bien ces mots :

Lingua diversum fundebat mellea mumur.

Il était, du reste, dignement et puissamment secondé

par ses deux collaborateurs, les RR. PP. Albertini et d'Istria, de la maison de Vico. L'un et l'autre avaient le précieux avantage de parler également les deux langues et pouvaient ainsi atteindre plus sûrement les divers éléments de la population.

Dans le R. P. Albertini, on reconnaît sans peine l'ancien professeur de philosophie. Aussi sa dialectique est-elle vigoureuse, pressante, serrée, d'une inflexible rigueur. Ses arguments sont solides comme le granit des montagnes. Avec lui, aucune discussion n'est possible ; il faut, sans tarder, rendre les armes et s'avouer vaincu. Heureux qui succombe avec un tel lutteur ; en tombant, il se retrouve dans les bras d'un père. On ne le croirait pas si miséricordieux en le voyant combattre, car sa voix puissante serait capable de réveiller les morts dans leur tombe quand il tonne contre les pécheurs ; c'est le *tuba mirum spargens sonum.*

Le R. P. d'Istria possède une voix très claire et sympathique ; il sait la manier à son gré. Cette qualité, d'une souveraine importance pour un orateur, lui permet de donner une grande variété à son débit. Aussi l'écoute-t-on volontiers. On ne trouvera jamais en lui cette monotonie qui rend parfois si désagréables les sermons de certains prédicateurs et en détruit trop souvent l'efficacité en leur enlevant tous leurs charmes. Il ne faut pas, en effet, que l'auditeur se fatigue trop en écoutant. Il s'impatienterait, et son âme, moins bien disposée à recueillir la semence divine de la parole évangélique, ne la garderait pas longtemps et ne la ferait point fructifier. Avec le R. P. d'Istria, ce danger n'est pas à craindre. En chaire, il est très à son aise et comme dans son élément ; sa diction élégante et facile entraîne les cœurs et détermine les bonnes résolutions.

Ceux qui n'ont pas assisté à cette mission reproche-

ront peut-être au chroniqueur d'être trop enthousiaste et d'exagérer un peu. Nous ne croyons pas cependant être sorti des limites de l'exactitude. Nous en avons pour garants ces nombreux auditoires qui, pendant tout un mois, n'ont pas cessé de venir chaque jour se presser au pied de la chaire de la vérité.

C'est là pour les prédicateurs le meilleur des éloges ; c'est en même temps, pour l'annaliste, une preuve que son récit est la juste expression des faits. Si la curiosité seule avait attiré les foules, cette assistance ne se serait pas maintenue aussi longtemps. Mais tous reconnaissaient dans les missionnaires des hommes de Dieu. Les âmes venaient à eux comme aux sources d'eaux vives ; elles allaient puiser les ondes vivifiantes de la grâce ; elles leur demandaient lumière et force pour prendre d'une façon définitive le chemin du ciel et y persévérer courageusement.

Ils ont donc été pour un grand nombre des instruments de salut. Ils ont affermi les bons, réchauffé les tièdes ; dans beaucoup de cœurs ils ont ranimé la foi des anciens jours. Qu'ils en soient à jamais bénis et que le Seigneur récompense au centuple leur zèle apostolique, leurs fatigues incessantes et leur inépuisable dévouement.

LA FÊTE DE L'ENFANCE.

Notre récit ne serait pas complet, si nous ne donnions en quelques mots une courte description des principales cérémonies.

Ce fut d'abord celle des enfants. On commençait par eux ; n'était-ce pas justice ? Les premières bénédictions de Dieu ne leur sont-elles pas réservées. Mais, disaient quelques-uns qui se prétendaient sages, pourquoi une réunion de ce genre ? Quelle nécessité pour les enfants

de faire leur mission ? Tout jeunes, ils ne présentent pas de grands obstacles à la grâce. Tant qu'ils fréquenteront les écoles le clergé les aura sous la main. Si c'est pour les convertir qu'on appelle des missionnaires, c'est bien inutile ; assurément, voilà du temps perdu. Il ne devait pas cependant en être ainsi. Cette cérémonie atteignait deux buts à la fois ; elle contentait ces chers petits anges et préparait chez les grandes personnes l'action de la grâce.

A cette occasion, en effet, tout allait être en mouvement dans les deux paroisses. Le ban et l'arrière-ban s'ébranleraient ; l'armée active et la réserve se mettraient en marche sans qu'on les eût convoquées.

Quand les enfants sont de la partie, n'entraînent-ils pas tout avec eux ? Les pères, les mères, les grands parents ne les suivent-ils pas à l'envi ? Même ceux qui n'assistent presque jamais à nos solennités religieuses s'y rendent dans de semblables circonstances ; ils veulent voir leurs enfants, les entendre chanter, être témoins de leur joie. Alors, pour cette fois au moins, plus de respect humain ; il disparaît par l'effet de cette pieuse ruse. Très souvent, des pécheurs endurcis, venus à l'église par curiosité et attirés par leurs enfants candides, y retournent ensuite pour leur propre compte. C'est leur chemin de Damas ; ils n'y sont pas terrassés par la foudre comme Saül, mais ils sont pris par des moyens plus doux et non moins décisifs.

Depuis plusieurs jours, on avait donc annoncé cette cérémonie. Les enfants ne se tenaient pas de joie à la pensée qu'il y aurait une fête spéciale pour eux, et pour eux seuls. Ils n'en dormaient plus, ou, si le sommeil fermait leurs yeux et arrêtait les paroles sur leurs lèvres, ils rêvaient à ce beau jour. A peine réveillés, ils dévoraient du regard ces splendides oriflammes aux couleurs

variées, qu'ils seraient si heureux de porter fièrement devant la foule accourue pour les voir passer.

On avait dit aux parents d'amener tous leurs enfants sans exception, même les plus petits. On les avait priés de ne pas les priver de cette joie qui leur était destinée.

Une prière de ce genre est toujours efficace ; il n'est jamais besoin de l'adresser deux fois au cœur d'une mère.

Les parents étaient invités à préparer leurs enfants à faire leur mission ; ceux-ci ensuite rendraient le même service aux auteurs de leurs jours. Au retour de cette cérémonie, dans laquelle ils avaient joué le principal rôle, après avoir reçu la bénédiction de l'Enfant Jésus, leur divin protecteur, avoir entendu les avis des missionnaires, et emporté une magnifique médaille, souvenir de cette fête inoubliable, ils se transformeraient, à leur tour, en apôtres.

Avec cette grâce câline qui est un des privilèges de leur âge ; avec leur voix la plus aimable, la plus gentille et la plus séduisante, ils diraient à leurs parents, en les enlaçant de leurs petits bras et en les caressant plus affectueusement que d'habitude : « Papa, maman, j'ai fait ma mission, faites aussi la vôtre. Aujourd'hui, vous ne me refuserez rien. Promettez-moi de m'accorder ce que je demande, afin que ma joie soit complète en un si beau jour. »

Ils ne sont pas rares, les endurcis qui ne résistent pas à de tels assauts. Contre la faiblesse ingénue, les vaillants sont désarmés. Comment lutter? Souvent une larme d'attendrissement vient perler à la paupière et coule lentement sur ces visages émus qui, en vain, s'efforcent de rester insensibles. Cette larme est le signe que les récalcitrants sont vaincus, ou plutôt qu'ils sont vainqueurs d'eux-mêmes et du respect humain. Une

fois de plus, Dieu se sert des faibles pour triompher des forts.

Huit jours après l'ouverture de la mission (c'était un dimanche) s'organisait donc à Ajaccio une procession comme on en voit peu. Les enfants qui n'avaient pas fait la première communion étaient seuls autorisés à y prendre part.

Vers 3 heures et demie, les promeneurs les virent venir séparément des deux paroisses et des diverses écoles, pour se grouper sur le boulevard Lantivy, auprès du rivage de la mer, en face du petit jardin anglais situé au-dessous de la place du Diamant.

C'est là que ces jeunes bataillons, arrivant, au moment fixé, de leurs postes respectifs, avec armes et bagages, devaient opérer leur concentration. Ces aimables soldats et ces innocentes guerrières, en habits de fête, portaient des oriflammes et des bouquets, frétillant d'impatience et de joie. Ils étaient environ de 1 000 à 1 500..., toute une armée, musique en tête, drapeaux flottants. Ils arrêtent leurs dernières dispositions, prennent leurs distances, se rangent sur deux lignes et, par le flanc droit, remontent en bon ordre la route en pente douce qui, par un gracieux lacet, conduit à la place qu'il s'agit d'enlever. Rien ne résiste à leurs flots envahissants. Ils emportent la place d'assaut, non au bruit du canon et de la mitraille, mais aux sons mélodieux de leurs charmants cantiques et de leurs gais refrains.

Maîtres de la position, ils longent la grande façade de l'hôpital militaire, jusqu'à son extrémité; puis, par une marche savamment combinée et un mouvement tournant fait à propos, ils reviennent sur leurs pas; ils traversent en diagonale, dans toute son étendue, la vaste place du Diamant, presque jusqu'au mur qui borde

la cour du grand séminaire. Arrivés là, ils font de nouveau demi-tour et se dirigent, par une direction oblique, vers l'extrémité opposée, d'où ils reviennent encore.

On eut bientôt le secret de ces marches et de ces contre-marches, dignes, par leur régularité et leur précision, des armées glorieuses du premier Empire. D'ailleurs, ne s'accomplissaient-elles pas au pied du monument élevé par les Ajacciens à la mémoire de leur immortel compatriote? Le grand Napoléon était là. Du haut de son cheval de bronze, il dominait toutes les têtes. Son regard d'aigle et son bras étendu semblaient donner des ordres. J'ignore cependant s'il en a jamais transmis de semblables à ses invincibles troupes, même à Austerlitz, à Wagram ou à Iéna.

En effet, tandis que la foule émue s'arrêtait émerveillée devant le gracieux spectacle de ces nombreuses phalanges d'enfants ; tandis que les assistants se demandaient le pourquoi de ces allées et de ces venues, tout à coup le plan de bataille se manifesta aux yeux les moins clairvoyants. Ces longues files d'aimables chérubins dessinaient sur l'immense place un M gigantesque. Leurs oriflammes ondulant gracieusement, soulevées à demi par une légère brise de mer, en traçaient les lignes harmonieuses en couleur jaune ou orange, rouge ou bleue.

Tout autour de cette gentille armée, se pressaient les curieux et les parents attendris. Mais il fallait voir surtout comme les enfants étaient radieux. Quelle joie sur leurs fronts! Pour eux, en ce moment surtout, pas de nuages dans le ciel. C'était charmant de les entendre chanter de leurs petites voix flûtées : *Ave, ave, ave, Maria!* En même temps que leurs lèvres s'entr'ouvraient pour saluer cent et cent fois la reine du ciel, l'imma-

culée mère de leur divin frère l'Enfant Jésus, un sourire de contentement et de satisfaction sans égale s'épanouissait sur leurs frais et candides visages, resplendissants d'éloquence et portant comme un reflet du ciel.

La joie des enfants est communicative : tout le monde était souriant.

La marche en avant de ces valeureuses légions se poursuit sans encombre et sans arrêt. Vainqueurs sur toute la ligne, leurs bataillons viennent se ranger devant un bel autel construit avec goût sur un endroit un peu plus élevé que le reste du sol, et appelé le *Boschetto*. Sur cet autel se trouvent deux jolies statues : l'Enfant Jésus et la Sainte Vierge. Ces oriflammes ondulant tout autour font penser à l'étendard de Jeanne la Pucelle dans l'antique basilique de saint Remi, le jour du sacre de Charles VII. Tous ces petits drapeaux avaient été à la peine, il fallait bien qu'ils fussent, eux aussi, à l'honneur. Le chef des missionnaires prend alors la parole et prononce, pour ces chers enfants, une courte allocution pleine de chaleur, de grâce et d'onction. Il profite adroitement de l'occasion pour donner aux pères et aux mères de sages conseils. Il les engage à procurer à ces anges que Dieu leur a confiés le bienfait d'une éducation chrétienne, car seule elle peut leur assurer le bonheur sur la terre et les mettre sur le chemin du ciel.

Plusieurs jeunes garçons s'avancent alors, et, au nom de tous leurs compagnons, prononcent l'acte de consécration à l'Enfant Jésus. Puis des centaines de voix enfantines chantent le doux cantique :

Petit enfant Jésus.

Les jeunes filles viennent, à leur tour, réciter l'acte

de consécration à la Sainte Vierge et lui offrent des couronnes et des bouquets de fleurs. On chante :

Bonne Marie,
Je te confie
Mon cœur ici-bas.

Toutes les fois que ce refrain est repris, chaque jeune fille élève, au-dessus de sa tête, la couronne dont elle est ornée, la présentant à la Reine des cieux, à la condition qu'elle lui sera rendue dans la patrie céleste. Du haut de l'autel, la Sainte Vierge sourit : elle accepte et le don et la condition posée.

Touchant spectacle qui produit une douce et salutaire impression sur le cœur de tous les assistants.

Enfin, les enfants prient pour leurs parents et pour les pécheurs de la cité afin que tous fassent leur mission. Ils reçoivent ensuite la bénédiction de l'Enfant Jésus, et les missionnaires leur distribuent des médailles, souvenir de ce beau jour !...

Cette cérémonie délicieuse, qui avait semblé d'abord inutile à quelques-uns, allait avoir pour le bien de la mission un excellent résultat. Tous ceux qui en furent témoins se retirèrent heureux et édifiés.

CONSÉCRATION DE LA VILLE A LA SAINTE VIERGE.

Cette imposante cérémonie eut lieu simultanément dans les deux paroisses, le soir du mercredi après le dimanche de la Passion. Elle laissa, elle aussi, dans le cœur des nombreux assistants, un ineffaçable souvenir.

L'affluence était énorme. Des flots de peuple se précipitaient par les portes largement ouvertes. Bien avant l'heure fixée, toutes les places étaient prises. Beaucoup de personnes, dans la crainte de ne plus trouver de chaises, en apportaient de chez elles, quittes à les reporter ensuite.

Le maître-autel avait été transformé en un magnifique et gigantesque reposoir, destiné à être le trône resplendissant de l'auguste Mère de Dieu, patronne spéciale d'Ajaccio. On avait fait appel à toutes les bonnes volontés, surtout pour le luminaire qui devait être digne de cette mémorable solennité. Le concours de tous n'avait pas fait défaut. Les paroissiens avaient offert en grand nombre des cierges pour entourer d'une couronne étincelante la statue de la Vierge immaculée. Les cierges, en effet, ne sont-ils pas comme les représentants, devant Dieu ou ses saints, de celui qui les fait brûler en son honneur.

Ce don était facultatif, mais il fut abondant. Aussi le soir, lorsque ces centaines de cierges, symétriquement disposés en lignes harmonieuses, furent presque instantanément allumés, l'autel disparaissait sous les flots de lumière et sous des gerbes de feu. Au-dessus rayonnait la statue de la Vierge aux étoiles, cette femme revêtue du soleil, et à laquelle la lune sert de marchepied selon le mot de l'Ecriture :

Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.

C'était, le soir de la consécration à la Sainte Vierge, un magnifique spectacle dans les deux paroisses ; traînées de lumières et guirlandes de fleurs. Tout souriait aux yeux, tout parlait à l'âme ; on croyait apercevoir un reflet de la céleste patrie.

La Sainte Vierge était là. On sentait autour d'elle tous les anges gardiens de la cité lui faisant un cortège invisible, recueillant nos prières et nos vœux pour les lui présenter. Ce peuple accouru, pieux et enthousiaste, accomplissait un grand acte de foi, d'espérance et d'amour.

On chante un cantique de circonstance, puis le révérend Père prédicateur monte en chaire. Dans un style

imagé, plein de grâce et d'onction, d'une voix douce et pénétrante, il raconte les grandeurs de Marie. Il dit sa puissance et ses bontés. C'est la Reine du ciel et c'est la Mère des miséricordes.

Le nombreux auditoire écoutait cette belle parole : tous les cœurs étaient à l'unisson. Comment ne le seraient-ils pas quand on s'entretient d'une mère et que cette mère est Marie?

Après cet éloquent sermon, des jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de fleurs et d'or, viennent se ranger auprès de la balustrade du sanctuaire. Elles forment, autour de Marie, comme une couronne d'innocence. Anges de la terre, elles remplissent visiblement à nos yeux le devoir dont s'acquittent invisiblement au-dessus de nos têtes les anges du ciel, accourus pour faire cortège à leur Reine immaculée. Leurs lèvres pures s'entr'ouvrent ; elles récitent, au nom de la paroisse, un acte de consécration pieux et touchant, puis elles offrent à la Sainte Vierge leurs couronnes et leurs fleurs qu'elles portent. Cette cérémonie, toujours ravissante, émeut profondément.

En même temps, du haut de la tribune du grand orgue où elles ont pris place, les élèves du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph chantent en partie et avec une grande perfection un très beau cantique. Musiciennes pour la plupart, possédant des voix douces, expressives et très cultivées, elles nous font songer à la musique du ciel.

Les paroles elles-mêmes ne pouvaient être mieux choisies :

O Vierge, ô ma Mère
Si chère
Reçois
Et vois
Ces fleurs écloses pour toi.

C'est toi qui donnes
Couronnes
Et frais
Bouquets,
Guirlandes et fleurs
Des cœurs.
O Vierge Marie,
Mère chérie,
Reçois ces fleurs,
C'est la plus belle offrande de nos cœurs.
O nom si doux, ô nom de ma Mère chérie,
O nom béni, saint nom de Marie,
O Vierge chérie,
Reçois
Et vois
Ces roses
Écloses
Pour toi,
Je veux au Ciel, ô ma Mère, te voir,
J'en ai l'espoir.

Ce souhait final était bien celui de tous les assistants. Ils avaient vu Marie sur son trône d'ici-bas élevé à sa gloire par ses enfants de la terre ; ils voulaient tous la contempler dans le ciel, sur son incomparable trône, dressé au-dessus des anges et des chérubins par le Fils même de Dieu, celui au nom duquel tout genou doit fléchir et qui, comme nous, appelle Marie sa mère.

Désireux de mériter ce bonheur, ils prenaient tous, en se retirant, la ferme résolution de profiter de la grâce de la mission pour se mettre en paix avec Dieu et se préparer une place auprès du céleste trône de Marie.

LA PROMULGATION DE LA LOI.

Ce fut encore une magnifique et inoubliable cérémonie. Elle eut lieu le soir du jeudi après Pâques. Sur l'autel toujours brillamment illuminé se trouvait non plus la statue de la Sainte Vierge, mais le Très Saint Sacre-

ment, hostie radieuse dans l'ostensoir d'or, entouré d'un océan de lumière.

Le parquet du sanctuaire disparaissait sous de riches tapis aux vives couleurs. Autour de l'autel se pressaient messieurs les chanoines en chapes rouges et blanches, un grand nombre de prêtres en aube et en chasuble, puis l'officiant, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre avec dalmatiques en drap d'or. Sur l'autel, bien en évidence au-dessous du Saint Sacrement et au devant de la porte du tabernacle, apparaissaient les deux tables de la Loi sur lesquelles étaient écrits en gros caractères les dix commandements de Dieu.

Après les motets liturgiques, tels que *O Salutaris* et *Ave verum*, le diacre vint, avec les cérémonies habituelles de la grand'messe, chanter l'Évangile de la Toussaint. C'est celui des Béatitudes.

L'orateur, alors, monte en chaire et commente à grands traits ces admirables enseignements du Sauveur. Puis le chœur entonne le *Credo*, continué avec ensemble par tous les assistants debout. Rien n'est beau et touchant comme ce puissant unisson, acte de foi de tout un peuple.

Le prédicateur rappelle ensuite dans quelles circonstances mémorables les dix commandements de Dieu furent publiquement promulgués. C'était au sommet du Sinaï. La terre tremblait, les éclairs déchiraient la nue, le tonnerre grondait avec fracas et le peuple frissonnait d'épouvante. Moïse seul fut autorisé par le Seigneur à gravir la montagne sainte. Il devait en descendre, quarante jours après, pour transmettre à la foule les ordres de Dieu.

« A cette heure, s'écrie le missionnaire, vous êtes en présence du même Dieu, siégeant sur un nouveau Sinaï, mais il se cache sous les voiles eucharistiques. La terre

ne tremble pas, le tonnerre ne gronde plus; c'est le Dieu de paix et d'amour, non le Dieu de crainte ; c'est le Dieu immolé pour nous, non le Dieu vengeur ; c'est le Dieu prisonnier dans nos tabernacles, mais conservant toujours sa majesté souveraine et ses droits imprescriptibles. Il est toujours le législateur du monde et c'est lui qui, à la fin des temps, descendra sur les nuées du ciel pour juger tous les hommes, les vivants et les morts.

« Ce soir, poursuit l'orateur, vous allez entendre une fois encore promulguer ce code de salut. Ah! les lois humaines varient, elles changent suivant les climats, elles s'effacent avec les années. Les commandements de Dieu sont toujours les mêmes ; ils persistent sans modification aucune pendant toute la durée des siècles. A mesure qu'ils vous seront énoncés par votre vénéré Pasteur, nouveau Moïse, vous les répéterez vous-mêmes, promettant de les observer fidèlement tant que vous aurez un souffle de vie; vous prendrez à témoin le ciel et la terre que vous reconnaissez le seul vrai Dieu pour votre maître et pour votre roi. »

A ces mots, l'officiant gravit les degrés de l'autel; le diacre prend les Tables de la loi et les lui présente en les tenant devant lui. L'officiant, d'une voix forte et distincte, publie cette loi divine. Le peuple à genoux répète après lui tous les articles ; il les accepte de nouveau et jure de les observer.

Du haut de la chaire, le prédicateur les explique les uns après les autres. Il en donne un commentaire clair et saisissant. Il montre combien est coupable l'indifférence religieuse; il rappelle comment Dieu doit être aimé et adoré. Il proteste énergiquement contre le blasphème et la profanation du dimanche.

Puis il parle des devoirs envers le prochain : la charité, la justice, le respect. Il flétrit le scandale, la ca-

lomnie, la médisance, les vices mêmes que l'apôtre défend de nommer dans l'assemblée des saints, ces vices secrets ou connus qui souillent et déshonorent la créature sortie pure des mains du Tout-Puissant.

Les commandements de l'Église sont expliqués à leur tour. L'Église est notre mère ; elle aussi a le droit d'édicter des préceptes, et nous devons nous y soumettre. Ils ne sont, du reste, qu'une application pratique des commandements de Dieu.

Les bénédictions du ciel sont réservées à ceux qui s'y conforment. Quelques phrases énergiques et émues disent en quoi consistent les grands devoirs de l'abstinence et du jeûne, de la confession annuelle et de la communion pascale.

Le peuple, assis pendant ce sermon tout pathétique, se remet à genoux, fait amende honorable et, avec l'orateur, répète d'une seule voix l'acte de la rénovation des promesses du baptême : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; je m'attache pour toujours à Jésus, mon sauveur, et à l'Église, ma mère. »

Solennité grandiose! Magnifique spectacle! Ravissante cérémonie! Que ne pouvons-nous la décrire tout au long? Que ne nous est-il donné de faire partager aux lecteurs l'émotion profonde qui faisait battre alors le cœur de tous les assistants?

C'était bien la scène du Sinaï, moins la terreur. On sentait se répandre sur tout un peuple les irradiations vivifiantes de l'amour de Dieu caché dans l'Eucharistie.

LA VISITE AU CHAMP DU REPOS.

Le lendemain, une grande partie des habitants de la ville se mettait en route de bonne heure, en habits de deuil, pour aller prier sur la tombe de leurs chers morts

et les faire participer, eux aussi, à la grâce de la mission.

L'espace nous manque pour décrire cette touchante cérémonie ; elle fut particulièrement émouvante.

Dès 6 heures et demie du matin, on voyait des flots de peuple affluer de divers côtés, se réunir sur le boulevard qui longe la mer, au-dessous du petit séminaire, et, de là, s'avancer de concert.

Depuis la place Miot jusqu'à la chapelle des Grecs, sur une étendue de plus de 1 kilomètre, c'étaient des groupes compacts, pressés l'un contre l'autre, mais recueillis. Ils récitaient le chapelet ou chantaient d'une voix grave et lente les litanies des morts, *Sancta Maria, ora pro eis.*

Tous les voyageurs qui ont visité ces contrées ont assurément admiré la magnifique route des Sanguinaires. Tracée près du rivage de la mer, en face d'un splendide panorama, abritée contre les brises du large, elle est exposée aux bienfaisants rayons d'un soleil toujours radieux sous un ciel toujours clément. Ces avantages en font une des meilleures promenades non seulement d'Ajaccio, mais de tout le midi de la France, et même de la rivière de Gênes. Pour la beauté du site, elle peut rivaliser avec le fameux boulevard des Anglais à Nice.

De nombreux tombeaux, disséminés çà et là, lui donnent un caractère de religieuse mélancolie. Sous ce rapport, elle rappelle la célèbre voie Appienne, bordée, elle aussi, de ruines vénérables, et traversant l'immense campagne romaine, triste et déserte depuis longtemps.

Ici, le paysage est moins désolé, sans être moins grandiose. A gauche s'élèvent jusque dans les nues les hautes montagnes dont les sommets, presque toujours couronnés de neige à Vizzavona, s'abaissent peu à peu, en courant vers le sud de l'île. En face, la vaste mer s'étend à perte de vue, confondant à l'horizon ses flots limpides avec l'azur du ciel. A droite, toute une série

de chapelles mortuaires se détachent comme des fleurs blanches ou jaunes, marguerites ou pâquerettes, sur la sombre verdure du sol.

Ainsi l'on s'avance entre le néant et l'immensité. D'un côté, les tombeaux parlent de la mort ; de l'autre, les hautes montagnes et la mer sans limites font rêver à l'infini.

Telle est la poétique route qui conduit au cimetière d'Ajaccio. Frappante image de notre vie si courte, qui du berceau mène à la tombe, en côtoyant le néant, non cependant sans nous ménager quelquefois des échappées de lumière bien consolantes sur le mystérieux au delà...

Le 10 avril de la présente année, dès le matin, une foule considérable, évaluée à 6 000 ou 7 000 personnes, suivait pieusement cette route. C'est que, à Ajaccio, on aime les morts. Leur souvenir est sacré et leur nom ne s'envole pas sur les ailes du temps.

Les pieux Ajacciens, en allant au cimetière visiter leurs morts et prier sur leurs tombes, méditaient dans leur cœur les pensées consolantes de la foi. Elles furent ferventes, les supplications adressées par eux au Dieu des miséricordes, pendant que le chef des missionnaires, dans une des chapelles mortuaires du champ du repos, célébrait la messe pour tous leurs défunts.

Groupés en deux chœurs, les élèves du grand séminaire chantaient d'une voix grave le *Miserere* et le *De profundis*. Il était émouvant auprès des tombes, ce chant solennel auquel toute la foule s'unissait. Que de larmes coulèrent ! Qui donc aurait été assez froid pour rester insensible ! La mer aussi faisait entendre sa grande voix si pleine de majesté. Le bruit des flots se heurtant et se brisant sur les rochers du rivage était comme l'écho plaintif de la prière de tout ce peuple agenouillé.

A la fin du saint sacrifice, l'officiant ne put s'empêcher d'adresser quelques mots aux assistants. Il se fit l'interprète de ceux qu'on était venu visiter. La parole des morts est toujours éloquente ; c'est une parole amie, c'est une parole autorisée. En l'écoutant, tous les cœurs étaient émus. Les défunts, sans doute, demandaient des prières pour eux, mais afin que ces prières fussent plus facilement exaucées, ils suppliaient par ce qu'il y a de plus sacré, tous ceux qu'ils avaient laissés sur la terre de ne pas différer leur conversion, de mettre au plus tôt ordre aux affaires de leur âme et de rentrer en grâce avec Dieu.

Cette cérémonie, grandiose et touchante, fut à la fois utile aux morts et salutaire aux vivants.

LA PLANTATION DE LA CROIX.

« Tout est bien qui finit bien. » Si ce dicton populaire est toujours l'expression de la vérité, on peut conclure que la mission eut un succès magnifique. En effet, la plantation de la croix, couronnement de tous ces pieux exercices, les surpassa tous en beauté et en grandeur.

Ajaccio ne possédait pas de croix monumentale, ni dans l'intérieur de la ville, ni aux alentours. On résolut de combler cette lacune, soit pour témoigner de la foi profonde des habitants, soit pour perpétuer le souvenir de la mission.

Une somme assez considérable fut recueillie par les soins de dames quêteuses. Elle permit d'acheter un superbe christ en fonte, de grandeur naturelle, et de faire les dépenses nécessaires à l'installation d'une croix de 8 à 9 mètres de hauteur. Une famille se chargea d'offrir le bois. Restait à fixer le lieu. On choisit le ter-

rain situé auprès de l'oratoire de Sainte-Lucie, à l'entrée de la ville, au-dessus de la gare du chemin de fer. De cette éminence, la croix dominerait non seulement la cité, mais le golfe lui-même. Les voyageurs de terre et de mer ne pourraient venir à Ajaccio ou en partir sans avoir sous les yeux le signe sacré de notre rédemption.

Un long et solide brancard fut donc préparé et orné avec beaucoup de goût par les élèves du grand séminaire, dirigés par le R. P. Julien. Il était en forme de croix suffisamment inclinée pour qu'il fut possible à la foule de voir commodément le christ, quand il serait porté processionnellement.

Le brancard, recouvert en entier de draperies rouges et de dentelles transparentes, disparaissait, en outre, sous des monceaux de fleurs odorantes, gracieusement arrangées, de part et d'autre. Sans vouloir faire une antithèse, on pouvait dire, en vérité, que cette croix était un lit de roses. Le christ y fut déposé. C'était vraiment l'image frappante du divin crucifié. Sur tout le corps livide apparaissaient les larges taches de sang laissées par les fouets de la flagellation, ou s'étendant autour des blessures des pieds et des mains. La tête était pâle et ensanglantée par la cruelle couronne d'épines ; les bras raidis, le visage et le regard surtout étaient d'une expression saisissante. On était en face de Jésus expirant !

Dès 3 heures de l'après-midi, les élèves du grand séminaire portèrent le brancard ainsi orné, avec le christ, sur la place du Diamant, auprès du monument élevé à Napoléon I[er]. Là devaient se réunir les divers groupes qui feraient partie du cortège.

Cette inoubliable manifestation de la foi de tout un peuple allait donc commencer auprès de la statue du

grand capitaine, de cet homme extraordinaire, au génie providentiel, dont Dieu s'était servi, au commencement du siècle, pour dompter la révolution frémissante, rouvrir les églises et restaurer les autels.

Dès que le brancard eut été mis à l'endroit voulu, la foule, déjà considérable sur la place, accourut pour contempler de plus près ce magnifique christ. Tous étaient unanimes à l'admirer, et il était, à lui seul, le plus émouvant des prédicateurs. Ses yeux presque éteints, sa bouche à demi-ouverte, sa chair immaculée sillonnée de cicatrices sanglantes, ses mains et ses pieds percés, parlaient aux âmes et touchaient les cœurs.

Bientôt les hommes se disputeraient l'honneur de le porter sur leurs épaules. Mais la foule grandissait de plus en plus. La vaste place du Diamant était littéralement remplie, elle ressemblait à un océan de têtes humaines. A 3 heures et demie arrivèrent successivement les confréries, les diverses écoles, puis la paroisse de Saint-Roch ; enfin, celle de la cathédrale avec MM. les chanoines et Mgr l'évêque en crosse et en mitre. Sa Grandeur bénit solennellement le christ. Toutes les têtes se découvrirent pendant que le vénéré pontife prononçait les paroles sacrées.

La bénédiction terminée, le R. P. Bonnefoi, montant sur une petite estrade destinée à cet effet, prononça devant cette immense foule qui l'écoutait recueillie, une allocution toute vibrante d'enthousiasme et de foi. Il eut des passages du plus touchant pathétique sur le Christ, sur la Rédemption, sur le prix des âmes. C'était un apôtre annonçant Jésus crucifié.

Il prêchait la croix !... cette croix, scandale des Juifs et mépris des Gentils, mais qui avait sauvé le monde en séchant tant de larmes, consolant tant d'amères douleurs, répandant d'innombrables bienfaits, convertissant

les nations, ouvrant le ciel à des légions d'âmes qui, sans elle, en auraient été pour toujours exclues.

Sur la place du Diamant n'avaient pas retenti souvent de semblables paroles. L'orateur, en poursuivant son discours, s'animait de plus en plus, et l'attention des assistants ne se lassait point. Quand il eut cessé de parler, la procession s'organisa, magnifique, imposante. Le brancard et le christ, portés sur de fortes épaules d'hommes à la foi robuste, dominaient la foule. Immédiatement en avant se trouvaient les élèves du grand séminaire, groupés pour chanter, tout près de la musique municipale qui, par ses harmonies, accompagnait les chants. Des milliers de personnes suivaient ou précédaient; presque toutes avaient, comme preuve de leurs sentiments, une petite croix rouge ou blanche sur la poitrine.

Le matin, de gros nuages gris s'étaient amoncelés, pleins de menace. Il y avait lieu de craindre qu'ils ne se répandissent en pluie abondante, et cette belle manifestation eût été manquée. Heureusement, il n'en fut rien.

On eut seulement, pendant quelques heures, comme une reproduction en petit des ténèbres du vendredi saint. Mais, à la fin de la cérémonie, lorsque le christ fut élevé en croix, le soleil était radieux. Les rares nuages restés encore se coloraient des teintes les plus vives de pourpre et d'or. Ils formaient comme une couronne de gloire, un nimbe resplendissant, autour de la croix dominant la terre et la mer.

Comment décrire maintenant cette marche triomphale du divin crucifié à travers la ville?

Les rues les plus larges étaient trop étroites pour laisser passer la foule. A toutes les fenêtres, on apercevait des grappes humaines se pressant pour mieux voir. Tous se découvraient ou faisaient le signe de la croix. Puis, quand la procession avait avancé de quelques pas,

ces personnes descendaient et venaient grossir le cortège.

La musique municipale jouait les cantiques si connus : *Je suis chrétien ; Vive Jésus! Vive sa croix!* très bien harmonisés pour la circonstance. Elle accompagnait ainsi les chants des élèves du grand séminaire et de la foule entière qui reprenait les refrains. Cet ensemble produisait un magnifique effet.

On parcourut de la sorte les principales rues. On alla, depuis la place du Diamant jusqu'à l'antique citadelle ; puis, on revint par l'évêché jusqu'à la place des Palmiers. De là, on redescendit vers la mer pour longer une partie des quais ; on remonta par l'hôtel de ville pour aller prendre le cours Napoléon et le suivre jusqu'à la barrière, tout près de la gare. On gravit alors les pentes légèrement escarpées de la petite éminence sur laquelle est construit l'oratoire de Sainte-Lucie.

La croix monumentale attendait : elle était déjà solidement fixée dans un massif en maçonnerie. Autour d'elle se rangèrent Mgr l'évêque, le chapitre de la cathédrale, MM. les archiprêtres, le nombreux clergé des deux paroisses, la musique et diverses confréries. Le reste de la foule s'échelonnait sur les flancs de la colline et sur l'espace qui s'étend au bas jusqu'à la gare.

On a pu dire, avec exactitude, la ville entière était là présente. La foule a été évaluée à 15 000 ou 16 000 personnes. Assurément, ces chiffres n'étaient pas exagérés.

Quand tous furent placés, Mgr l'évêque bénit la croix comme il avait béni l'image du Sauveur précédemment. Puis, on éleva le christ à la hauteur convenable pour le fixer définitivement à la croix déjà plantée. C'était, vu le poids considérable, chose d'une certaine difficulté ; mais l'opération fut bien conduite et elle ne fut pas trop longue. Pendant ce temps on chantait, accompagné par

la musique, le cantique : *Vive Jésus! Vive sa croix!*

Le chef des missionnaires, le R. P. Célestin Augier, prit alors la parole. Debout sur quelques pierres, débris d'un vieux mur, tout près d'un olivier étendant ses branches au-dessus de la tête de l'orateur, il nous donna un véritable *sermon sur la montagne*. Sa voix était distinctement perçue de fort loin.

En termes très relevés, et en même temps très clairs, il exposa ce qu'est la croix. « Elle est, dit-il, le puissant levier dont Dieu s'est servi pour soulever le monde et le retirer de l'abîme où le péché l'avait fait tomber.

« La croix est aussi l'arme invincible par laquelle l'Eglise a conquis l'univers et converti les nations.

« Malgré les fureurs de l'enfer déchaîné, malgré les persécutions sanglantes des cruels tyrans, malgré la mollesse et la corruption du paganisme enseveli dans la fange du plaisir et de la volupté, malgré la faiblesse et la lâcheté des apostats, malgré les difficultés de tout ordre et de tous les temps, malgré des obstacles réputés insurmontables, la croix a triomphé. Elle règne dans le monde, et elle resplendira jusqu'à la fin des siècles.

« On la trouve au sommet des monuments, dans l'intérieur des demeures, dans la cabane du pauvre, sur la couronne des rois.

« Elle ombrage la tombe des morts, elle orne la poitrine des vierges, elle brille sur le cœur des héros, car elle est le signe de la vertu et le symbole de l'honneur.

« Pour vous, depuis longtemps, vous l'aimiez, cette croix. Aujourd'hui, vous la plantez à la porte de votre grande et belle cité, afin que tout voyageur qui viendra dise : « Je foule une terre chrétienne, j'entre dans une « ville croyante qui manifeste hautement sa foi. »

« Cette croix attirera les bénédictions de Dieu sur vos personnes, sur vos familles, sur vos entreprises. Elle sera

comme le paratonnerre destiné à éloigner de vous de redoutables fléaux.

« Peuple qui m'écoutez, joignez votre voix à la mienne et criez avec moi : « Vive la croix ! »

Par trois fois, la foule immense répète comme les anciens Corses : « Vive la croix ! »

Ce cri, poussé par 16 000 personnes, est répercuté par les échos du rivage. On croirait entendre la voix de l'ouragan grondant à travers la forêt ou le bruit de la mer se brisant avec fracas contre des falaises de granit.

L'orateur fait ensuite ses adieux à la population. Il les lui adresse, soit en son propre nom, soit en celui de ses collaborateurs.

Il félicite les organisateurs de la mission et ceux qui ont contribué avec tant de dévouement à sa réussite. Il exprime sa gratitude à Mgr l'évêque, pour sa haute et paternelle bienveillance ; à MM. les archiprêtres et à MM. les chanoines, pour leur cordiale sympathie ; à tous les membres du clergé, pour le zèle éclairé avec lequel ils ont prêté leur précieux concours.

Il remercie les chantres et les chanteuses qui, par leurs pieux accents, ont donné un si grand charme aux exercices quotidiens, et la musique municipale qui a rehaussé tout spécialement l'éclat de la grande cérémonie de ce jour. Il remercie la population tout entière de sa fidélité à venir entendre la parole des missionnaires.

Sur ses lèvres se trouvent ensuite quelques phrases pleines de cœur pour ceux qui ont fait la sourde oreille et n'ont pas eu le courage de profiter de la mission. Ce n'est pas un reproche, c'est un dernier appel.

Il les plaint et il les aime, gardant l'espoir que, déjà ébranlés, ils ne tarderont pas à se convertir. Puis il s'adresse à ceux qui ont accompli leur devoir et qui se sont rapprochés de Dieu. Il tâche de les prémunir contre

les rechutes, contre le relâchement, fruit de la négligence ou des imprudences. Encore une fois, il les remercie. Il achève en affirmant que les missionnaires emporteront d'Ajaccio le meilleur des souvenirs et que ce souvenir restera toujours gravé au plus profond de leurs cœurs.

L'orateur se tait et descend de sa chaire improvisée ; mais la foule tout entière lui répond, car elle sent, elle aussi, le besoin de le remercier. Plusieurs fois, de ces milliers de poitrines, sortent ces cris enthousiastes : « Vivent les missionnaires ! Vivent les Pères prédicateurs ! Vive Monseigneur ! »

Au pied de la croix, nouvellement érigée, est dressé un petit autel. M. le curé de Saint-Roch, sur la paroisse duquel est bâti l'oratoire de Sainte-Lucie, apporte l'ostensoir. Des milliers de voix chantent avec entrain et ferveur le *Tantum ergo*. Puis, la bénédiction du Très Saint Sacrement, donnée par Mgr l'évêque à ce peuple agenouillé, termine cette sublime cérémonie.

CONCLUSION.

Nous voici arrivé au terme de notre récit. Bien des choses cependant resteraient encore à dire ; nous n'avons fait qu'effleurer le sujet et notre plume ne serait pas d'humeur à s'arrêter encore. Nous avions peine à la retenir, tant elle courait vite en écrivant ces pages.

Mais il faut nous borner ; nous ne voudrions pas abuser de la patience des lecteurs. Disons, en finissant, que les résultats de la mission ont dépassé toutes les espérances, même les meilleures. Dans la seule église de Saint-Roch, plus de 5 000 communions ont été distribuées ; à la cathédrale, le nombre a été dans la même proportion, vu le chiffre de la population paroissiale.

Parmi ceux qui ne s'étaient pas approchés encore de la sainte table au jour de la clôture, beaucoup, remués par la grandiose cérémonie de la plantation de la croix, se sont présentés ensuite au tribunal de la pénitence. Enfin, même ceux qui n'ont pas rempli intégralement leur devoir ont été ébranlés; ils ont entendu la parole de Dieu; la semence évangélique a été déposée dans leur âme, et elle portera ses fruits dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné.

Pour tous ces bienfaits accordés à la religieuse population d'Ajaccio, que le Seigneur soit à jamais béni et remercié (1).

SOCIOLOGIE ET MYTHOLOGIE DES PORTEURS (2)

(SUITE).

Et la mythologie porteur, qu'en doit-on penser? Je dois avouer qu'on ne saurait la regarder comme entièrement exotique. L'Orient a fourni sa quote-part de légendes, tout aussi bien que l'Occident, quoique en proportions inégales. Les mythes que nos aborigènes possèdent en tant que Dénés sont assez rares en comparaison de ceux qui ont pris leur origine dans l'Ouest.

S'il fallait le prouver d'une manière indubitable, cela nous entraînerait trop loin; nous aurions, en effet, à reproduire avec tous leurs détails de très longues histoires, telles que nous les connaissons ici, en les accompagnant de leurs variantes tlingit, tsimtchiane, haida et

(1) On nous écrit d'Ajaccio : « La croix de Mission plantée à Sainte-Lucie est devenue un but de pèlerinage quotidien. Les femmes qui fréquentent un lavoir voisin se sont cotisées et entretiennent une lampe qui brûle nuit et jour aux pieds du Christ. »

(2) Le R. P. Morice, venu en France, nous fait remarquer que « Carrier » doit se traduire en français « Porteur ».

kwakwintl. Ce travail viendra en son temps, quand les circonstances seront plus favorables.

Pour le moment, bien que je connaisse un certain nombre de mythes porteurs, je ne possède le texte entier d'aucune légende populaire équivalente chez les sauvages de la côte. Cependant, au cours de mes recherches, j'ai rencontré certains fragments de légendes et de vagues allusions à d'autres récits populaires qui me mettent en état d'affirmer, comme je l'ai fait dans mon étude sociologique sur les Porteurs, que tout mythe inconnu parmi les Dénés orientaux, mais commun aux Porteurs et à leurs voisins de l'Ouest, a été emprunté à ces derniers. La raison en est facile à saisir, puisque c'est un corollaire naturel de ce qui a été dit des institutions sociales propres aux Porteurs.

Entre autres mythes d'origine étrangère, je citerai celui qui a trait au sort réservé à l'âme après la mort, et que je publiai, il y a trois ans, dans une monographie sur les Dénés occidentaux. On ne saurait douter que nos Indiens le doivent aux Tlingit, par l'intermédiaire des Tsimtchians. Pour ce qui concerne cette superstition tout à fait originale, rapportée dans la légende, et d'après laquelle l'acte de bâiller serait un moyen infaillible d'attirer l'attention des mânes, ceux de mes lecteurs qui sont naturellement portés aux comparaisons ne manqueront pas de remarquer qu'elle est aussi commune aux Tlingit, comme le prouve un mythe de caractère analogue rapporté par le docteur Boas. Selon cet écrivain, un Chaman ressuscité décrit ainsi ses aventures au pays des ombres :

« Je résolus d'aller au pays des âmes. J'arrivai vite à un carrefour. Un chemin bien battu prenait une direction, tandis qu'un autre paraissait moins fréquenté. Je pris le premier... J'arrivai enfin à un rocher à pic, qui

formait l'extrémité du monde. Au pied de ce rocher coulait une rivière aux eaux lentes. De l'autre côté, je vis un village et je reconnus beaucoup de ses habitants... Je m'écriai : « Oh ! venez. Ayez pitié de moi ; faites-moi « passer de votre côté ! » Mais les mânes continuèrent à errer à l'aventure, comme si elles ne m'entendaient point. Accablé de fatigue, je me couchai, je m'étendis les membres et bâillai ; alors les gens du village s'écrièrent : « Quelqu'un vient ; allons le chercher et faisons- « lui traverser la rivière. »

Dans la légende porteur, le Chaman est remplacé par deux jeunes gens perdus dans les bois (1).

Si l'on était tenté de supposer que l'original de ce mythe porteur vient de l'intérieur du pays, je répondrais que cela est impossible pour trois excellentes raisons. D'abord, cette légende n'a pas, que je sache, d'équivalent au point de vue mythologique, dans la partie orientale de la nation dénée ; ensuite, un point important de la légende porteur est la mention de maisons en planches, lesquelles, bien que communes tout le long de la côte, étaient inconnues ici ; car la matière dont elles étaient généralement formées, le cèdre, manque sur toute la surface du territoire porteur. Enfin, quelques subdivisions seulement de la tribu porteur connaissent cette histoire et elles disent l'avoir reçue de Tsétchah, village où se tenaient ces foires internationales déjà mentionnées. On pourrait ajouter que je n'avais pas vu la version de cette légende publiée par le docteur Boas, avant la publication de mon propre essai.

Dans le compte rendu d'une étude publiée par le docteur Boas, Gatschet cite un mythe tsimtchian, dont je regrette de n'avoir pas vu le texte.

(1) Voir les *Missions*, numéro de septembre 1892, p. 319.

Le titre de ce mythe : *l'Homme abandonné*, me paraît suggestif, car nos sauvages possèdent eux-mêmes une légende qui ne saurait être mieux intitulée. Naturellement, dans une question de mythologie comparée, on ne pourrait exiger une identité parfaite de récit. Il faut toujours compter avec l'imagination du sauvage, et les tendances psychologiques propres au narrateur, ou à la tribu à laquelle il appartient, ont presque toujours quelque influence sur le fond d'une légende et sur la manière dont elle est racontée ; parfois même elles suffisent pour en altérer complètement la simplicité première ; on doit aussi toujours s'attendre à y trouver la couleur locale ; car il est de notoriété que les légendes indiennes rapportent des faits qu'on suppose généralement être arrivés dans le pays du narrateur. Cependant, leur tendance générale ne permet pas de mettre en doute leur identité. Ajoutez à cela que plusieurs mythes porteurs mettent la scène des aventures de leurs héros sur le bord de la mer.

Il arrive aussi assez fréquemment qu'un récit tsimtchian ou haida se trouve ajouté à une légende purement dénée, ou mélangé avec elle ; mais, même en pareil cas, il reste entre la légende primitive et les principaux détails des légendes ainsi composées, une ressemblance trop grande pour passer inaperçue. Prenez par exemple le mythe concernant la création : que l'agent créateur s'appelle *Œstas* en porteur, Yetl en tlingit, Ni-kil-stlas en haida, ou Kaneakeluh en kwakwiuktl, bien que son rôle soit plus restreint dans la mythologie des Porteurs et malgré l'influence de la couleur locale, il n'est pas moins vrai que le héros des différents récits n'est qu'un seul et même personnage, jouant un rôle identique. Cette légende nationale, qui est commune à toutes les tribus maritimes, est inconnue des Tsé'kènne et de tous

les Dénés qui n'ont eu aucune relation avec les Tlingits, les Tsimtchians ou les Kwakwiuktls. Par conséquent, elle ne saurait être originaire du pays, ainsi que le docteur Dawson l'aurait voulu croire. D'après Petitot, certaines tribus dénées de l'Est attribuaient la création de l'univers à l'Oiseau-Tonnerre, qui l'aurait fait surgir des profondeurs de l'Océan en le touchant de son aile ; tandis que d'autres l'attribuaient à l'action de certains génies, êtres subalternes d'un pouvoir supérieur, qui avaient créé toutes choses en étendant une espèce de voile magique sur la terre nue.

On remplirait un assez gros volume des faits et gestes prêtés au mystérieux et quelque peu burlesque personnage, connu parmi nos Indiens sous le nom d'*Œstas*. Il serait donc inutile d'essayer de présenter au lecteur une suite même abrégée de ses nombreuses aventures. Qu'il suffise de déclarer que ce que j'ai lu à son sujet chez les sauvages de la côte, est en tout point analogue à ce qui se raconte ici. C'est, je crois, relativement à la création, ou plutôt à la distribution de la lumière, du feu et de l'eau, que son rôle a subi le plus de modifications. Dans le mythe porteur, c'est seulement par rapport au dernier élément qu'*Œstas* a sa part de merveilleux. Comme le docteur Dawson a reproduit dans son essai sur les Haidas ce passage important de la légende internationale, il me semble à propos de donner la version connue parmi nos Porteurs, en guise de conclusion à cette étude et pour que l'on puisse établir une comparaison entre les deux théogonies.

MYTHES RELATIFS A LA CRÉATION.

Création de la lumière. — Il y a longtemps, les ténèbres couvraient la surface de la terre, excepté la loge

d'un vieillard, tœneza ou noble, qui, seul, possédait la lumière, l'eau et le feu. C'est pourquoi les hommes vivaient misérablement et ne cessaient de soupirer après la lumière. Maintes fois, ils supplièrent le vieillard de leur en donner une part, mais il n'exauçait pas leurs prières. Enfin, ils se concertèrent dans le but de l'obtenir par force. C'est pourquoi ils entrèrent dans la loge du vieillard avec tous les animaux, et entonnèrent un chant afin de lui arracher la lumière à force de tapage (1). Chaque membre de l'assemblée avait son chant particulier et le jeune renard [*khaïh-pa-tso*, il pleure après la lumière (2)] répétait sans cesse : *khaïh*, *khaih*, *khaih*, espérant gagner par là *yœkhaih* ou la lumière. Mais le vieillard était inexorable. Cependant, l'assemblée nomma la lumière si souvent et avec tant de persistance, qu'au bout d'un certain temps elle finit par monter graduellement à l'horizon, comme elle fait aujourd'hui chaque matin. Le vieillard s'en aperçut et s'écria, excité : *Lœyul...!* [Que... ne soit pas ! (3)]. La lumière redescendit aussitôt en dessous du bord du ciel. Pourtant, le jeune renard ne se lassait point de répéter : *khaih*, *khaih*, *khaih*. Hommes et animaux luttaient aussi à qui chanterait le plus fort, comptant fatiguer le vieillard, et, par là, le forcer à leur accorder la lumière. Le firmament en était déjà bien éclairé, quand le vieillard, s'en apercevant, se troubla, et, dans son trouble, il s'écria, sans prendre le temps de réfléchir : *Yulkhal!* (Que la lumière soit !) La lumière fut aussitôt et, depuis, les hommes en ont gardé possession.

(1) Ne pas oublier que les sauvages s'accompagnent toujours en battant la mesure sur un tambour, une chaudière ou une planche.

(2) Par allusion à son cri matinal.

(3) Pour « Lœyul Khal ! », l'omission de la désinence, laquelle contient la racine du mot *lumière*, sert à exprimer la peur qu'avait le vieillard de le nommer.

Création du feu. — Jusque-là ils n'avaient point de feu, et ils étaient tous transis de froid, à l'exception de ce même vieillard qui gardait précieusement le feu qu'il avait dans sa loge. Comme il ne voulait aucunement leur en donner, ils résolurent de s'en emparer par ruse. Ils se servirent pour cela d'un jeune caribou et d'un rat musqué. Après avoir coiffé le premier d'un couvre-chef en copeaux de bois résineux attachés à ses bois, et mis au second un tablier de cérémonie fait d'une peau de marmotte, ils entrèrent en chantant dans la loge du vieillard (1). Le caribou et le rat musqué, arrêtés à chaque extrémité du foyer sur lequel le vieillard veillait d'un soin jaloux, commencèrent immédiatement leur danse. Le chant du rat musqué consistait dans la répétition de : *O! chœtte!* (2), paroles dont quelques-uns d'entre nous ont encore la coutume de le saluer. Au cours de sa danse, en se secouant la tête de côté et d'autre, comme nous faisons en dansant, le jeune caribou parvint à mettre le feu à son couvre-chef, mais le vieillard l'éteignit aussitôt de ses mains.

Peu après, pendant que l'assemblée entière était absorbée dans les chants dont elle accompagnait la danse du caribou, celui-ci put encore enflammer les copeaux résineux de sa coiffure, à tel point que le vieillard eut beaucoup de peine à l'éteindre. Entre temps, le rat musqué, qui avait creusé la terre à l'avance et qui n'attendait que le bon moment, saisit en cachette quelques étincelles de feu, pendant que le vieillard était distrait par les vains efforts du caribou, et disparut dans la terre. Peu après, on aperçut une grande colonne de

(1) Ces détails se rapportent à une danse de cérémonie décrite dans *les Dénés occidentaux* (*Missions*, septembre 1892).

(2) Mots inintelligibles aux Porteurs, et qui servent à accentuer encore l'origine exotique du mythe.

fumée qui s'élevait d'une montagne se dressant à l'horizon. Bientôt la fumée fut suivie d'immenses flammes, et les hommes surent par là que le rat musqué avait réussi à leur procurer le feu depuis si longtemps désiré.

Création de l'eau. — Cependant, les hommes n'avaient pas encore d'eau et ils avaient soif. Comme ils ne pouvaient en obtenir du vieillard qui seul en possédait, Œstas, plein de ruses, comme toujours, eut vite fait son plan sur la manière de la leur procurer. Ce même vieillard avait une fille qui était vierge. Un jour que celle-ci était penchée pour boire à même le baril où se trouvait l'eau et qu'on gardait continuellement dans un coin de la loge, elle aperçut une feuille d'épinette nageant à la surface. Pour ne pas l'avaler, elle l'écarta de la main, mais chaque fois qu'elle l'écartait, la feuille revenait à la même place sur l'eau du baril. Enfin, lasse de ses vains efforts pour l'éviter, elle finit par l'avaler avec l'eau. Quelque temps après, elle eut un fils qui n'était autre que le rusé Œstas, car c'est lui qui s'était transformé en feuille d'épinette. Il n'était pas plutôt né qu'il se mit à croître d'une manière merveilleuse. Son grand passe-temps était de s'amuser à rouler, dans la direction de la porte, le baril qui contenait l'eau. Sa mère le remettait alors à sa place accoutumée dans la loge. Quand l'enfant commença à marcher, il le roulait même parfois jusqu'en dehors de la loge, mais sa mère le remettait toujours à sa place première. Enfin, devenu jeune homme, Œstas se précipite dehors avec le baril pour en distribuer le contenu. Avec son index, il lança l'eau là où nous voyons les rivières ; les lacs et la mer surgirent là où il en jeta une plus grande quantité avec la main ; et, quand il fut sur le point de terminer sa distribution, il lança, d'un mouvement rapide de son bras, ce qui restait dans le baril, produisant ainsi le lac Fran-

çais, et cette circonstance explique la longueur excessive de ce lac. C'est ainsi qu'Œstas nous donna l'eau.

S'il était nécessaire de faire ressortir le caractère hétérogène de ce mythe, en particulier de sa dernière partie, et par là de son héros Œstas, j'ajouterais que : 1° la mention d'un vase en bois (modernisé en baril) n'a pu avoir son origine que là où de pareils ustensiles étaient fabriqués, c'est-à-dire chez les aborigènes de la côte du Pacifique; et 2° cette même référence au lac Français me paraît un signe indubitable que les Porteurs doivent cette légende aux sauvages Hwotso'tines, les voisins immédiats des Kitiksous. Ce lac est un des rendez-vous favoris des Hwotso'tines, et parmi les autres subdivisions de la tribu, il n'y a certainement pas un indigène sur cinquante qui non seulement ait une parfaite idée de ses dimensions, mais qui même l'ait jamais vu.

MORICE, O. M. I.

DOCUMENT PONTIFICAL.

Par un décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du 29 février 1896, le Saint-Siège, à la demande du T. R. P. SOULLIER, daigne « sanare collationes, hucusque a sacerdotibus suæ congregationis factas, eorum scapularium, cujuscumque generis, quæ indebita materia (v. g. ea vulgo nuncupata *feutre*) constiterint. »

Signé : Card. STEINHUBER, præf.

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. Père Supérieur général, accompagné du R. P. Voirin, assistant général, vient de faire la visite de nos maisons, dans l'Est et en Alsace-Lorraine. Après s'être arrêté à Châlons, Vitry-le-François, Bar-le-Duc et Nancy, où se trouvent des établissements de Sœurs de la Sainte-Famille, il a visité la maison des Sœurs de l'Espérance à Metz, puis le pèlerinage de Saint-Ulrich, desservi par nos Pères.

Rentrant en France, les voyageurs se sont rendus à Notre-Dame de Sion, où ils ont passé les fêtes du Sacré Cœur.

Ils ont regagné Paris en visitant les maisons des Sœurs de la Sainte-Famille à Sedan, à Mézières et à Reims. Avons-nous besoin de dire que le T. R. Père Supérieur général a reçu de tous les témoignages les plus touchants et les plus délicats de la piété filiale.

— Mgr Balaïn, ancien évêque de Nice, a été préconisé archevêque d'Auch au consistoire secret tenu le 25 juin. Le vénéré prélat, venu à Paris à cette occasion, a bien voulu passer quelques jours à la Maison générale, prenant à cœur de nous prouver, par sa noble simplicité et son cordial abandon, qu'il est bien toujours de la famille. *Ad multos annos !*

— Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, a dû venir en France sur l'ordre des médecins. A peine débarqué, il s'est rendu à Rome pour traiter des affaires de son dio-

cèse, et est ensuite devenu l'hôte des Sœurs de l'Espérance, à Hyères. Nous sommes heureux d'apprendre que leurs bons soins ont amené déjà une amélioration dans l'état de santé du vénéré archevêque.

— Les 17, 18 et 19 mars ont eu lieu, à Saint-Boniface, de belles et touchantes fêtes, pour le premier anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr LANGEVIN. Le métropolitain du Nord-Ouest y aura trouvé sans doute une force nouvelle pour soutenir cette lutte des écoles, entrée aujourd'hui dans une phase nouvelle par les récentes élections législatives du Canada.

— Un insigne bienfaiteur vient de nous permettre d'établir un noviciat en Belgique.

— Nos lecteurs apprendront avec plaisir que la *Vie du cardinal Guibert*, par M. l'abbé Paguelle de Follenay, vient de paraître à la librairie Poussielgue. Cette œuvre comprend deux volumes. Le premier est consacré tout entier à la vie religieuse du missionnaire Oblat. L'auteur s'y montre épris de son héros, et rempli d'admiration pour le grand et beau caractère de notre vénéré Fondateur.

— Le voyage du T. R. Père Général en Amérique prit un caractère d'une telle importance, que l'on a cru devoir réunir les documents et raconter les détails de cette visite dans un volume actuellement sous presse. Il sera orné de nombreuses gravures, portraits ou paysages, et d'une carte du voyage.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 135. — Septembre 1896

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BASUTOLAND.

LES RÉMINISCENCES D'UN MISSIONNAIRE DU BASUTOLAND (SUITE).

CHEZ LES CHRÉTIENS.

Je ne veux pas dire que Sainte-Monique, d'où j'allais partir, manquait de chrétiens, mais quand je prends pour titre : *Chez les chrétiens*, cela signifie qu'après six mois passés chez le P. GÉRARD, je fus appelé à Roma, qui est au centre du Basutoland et le centre de nos chrétientés. Là aussi, près du chef-lieu du gouvernement protecteur des Anglais, et à 2 ou 3 lieues à cheval du kraal du grand chef du pays, il me fut plus facile d'acquérir des notions exactes sur le pays et sur les chrétiens.

Géographie du Basutoland. — Le Basutoland est une langue de terre, qui s'étend du 30°20″ parallèle S. au 29°10″ et du 27e degré de longitude E. au 29°10″, méridien de Greenwich. Il peut avoir, du nord au sud, environ 200 à 250 milles de long sur 50 à 60 milles de large, à l'exclusion des Maluti qui ont plus de cinq fois cette largeur. Aujourd'hui, les Basutos les ont envahis avec leurs bestiaux. L'altitude moyenne du pays est de plus de 5 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui en rend la température fraîche et pure. Les montagnes qui couronnent la tète des Maluti ont : les unes, 10 000 pieds, les autres, jusqu'à 12 000 pieds. Elles se couronnent de neige pendant tout l'hiver, tandis que, de leurs flancs, s'élancent ces mille cours d'eau limpides, portant la fertilité et l'abondance dans les vallées. Les ondées fréquentes et la saison des pluies préparent des moissons florissantes de sorgho, de maïs, de froment, sans parler de la canne à sucre, des pommes de terre, des pastèques et des citrouilles. Il faudra que toute la colonie du Cap, toute la république de l'Orange, aient passé par l'épreuve de la faim et de la soif avant que la famine se fasse sentir au Basutoland. C'est, en effet, là, le grenier du sud de l'Afrique, le parc où toutes les boucheries viennent prendre du bétail. Tous les explorateurs se sont fait un devoir de le visiter, tous les voyageurs l'ont appelé la *Suisse du sud de l'Afrique*, et personne n'a menti.

Au commencement de ce siècle, le Basutoland était habité par une foule de petits peuples tous occupés à se dévorer les uns les autres, lorsqu'un jeune berger de descendance zoulou, forcé de fuir de *Botabothé* dans le Nord, vint se réfugier à *Thala-Bosiko* (Montagne de la nuit). Le jeune berger devint guerrier; il eut la bonne fortune d'être toujours vainqueur, se ralliant les vaincus et les incorporant à sa tribu. Ainsi grandit Moshueshue,

qui, de son temps, devint le chef le plus redoutable du sud de l'Afrique ; les noirs l'appelaient *Mokuena* (le Crocodile) et les blancs, le *Lion de la montagne*. Sa diplomatie adoucit les cannibales qui venaient de manger son grand-père, et dont le Basutoland était infesté. Il les apprivoisa et leur apprit à renoncer à leurs horribles festins. Il défit l'une après l'autre toutes les tribus qui l'environnaient ; il arrêta ce Mosilikatgi, qui était comme le fléau de Dieu au *Free State* et dans le Transvaal ; il démembra les Bathokoa dont Sikongela, le chef, était l'émule du *Crocodile ;* et, quand il se vit prêt de tomber, armes et bagages, entre les mains des Boers, il eut le talent d'appeler les Anglais, qui sauvèrent les débris de la nation sur le point de disparaître.

Je n'ai jamais rencontré un indigène capable de me donner l'explication du mot *mosuto ;* ce que je sais, c'est qu'au moyen de *le* vous faites *Lesusutho Basutoland ;* au moyen de *se*, vous obtenez *sesutho*, la langue des Basutos ; au moyen de *bo*, vous avez *bosutho*, l'essence du *mosuto*.

Leur totem. — Les Basutos forment une tribu recueillie des épaves de plus de vingt tribus différentes ; tous, ils parlent la même langue, sont soumis aux mêmes lois, observent les mêmes rites et ont les mêmes coutumes. L'animal de leur *totem,* leur blason, porte le *Crocodile* (Kuerra), dont ils ont pris le nom pour désigner leurs chefs et pour leurs titres de noblesse : *Bakuena*, s'appellent-ils, c'est-à-dire les gens du Crocodile. Aujourd'hui encore, à plus de 500 kilomètres du Basutoland, il existe une autre tribu de Bakuenas, dans le Bechuanaland. Ce sont les frères aînés des Basutos. Eux aussi, ils vénèrent et chantent le crocodile. Si un Mokuena a été blessé ou simplement effleuré par un crocodile, l'usage du pays est que l'infortuné doit être relégué dans le Kalahari, où

il finira ses jours avec les esclaves ; car les dieux lui sont hostiles, et le proverbe dit : *Bitso le lele ke seromo* (Un mauvais nom est de mauvais augure).

Chaque tribu cafre a son blason (*seboko*), généralement tiré d'un animal ayant vécu dans le voisinage. Cet animal est sacré, personne ne doit le tuer ou le toucher. Un jour, chez les Bakuenas, sur le point de tuer un armadilla et un alligator, je demandais à mon guide de prêter main-forte pour les écorcher. « Si tu les tues, nous t'abandonnons ici dans la forêt ; de plus, tu ne trouveras personne dans la tribu pour les écorcher. » Cependant, ils n'offrent point de prières ou de sacrifices à cet animal héraldique, que nous pourrions comparer à l'aigle noir des Allemands ou au lion des Anglais. Dans les grandes réunions de la nation, les chefs ne manquent jamais d'exhiber leurs titres de noblesse. Ils flattent aussi le petit peuple, qui les écoute d'autant mieux, par une petite tirade poétique : *Malevana ha Bokali* (O vous, les vrais hommes, qui êtes si nombreux et mangez le pain de chez vous, soyez toujours d'une parole !).

Animaux sauvages. — Le Basutoland est un pays montagneux, ondulé, formant comme les derniers éperons de la grande chaîne des Maluti. La population y est devenue si dense en ces vingt dernières années, que tout le gibier a été traqué dans les montagnes, d'où il tend à disparaître. On n'entend plus parler de lions, très peu de tigres ; seuls, les gazelles et les antilopes et quelques buffles sauvages habitent les vallées solitaires. Les serpents venimeux habitent les étagères où sont flanqués les villages cafres ; mais je puis dire qu'en treize ans, je n'ai jamais été témoin d'aucun cas de mortalité, bien que le puff-adda (*Tamalinko troana*), qui habite les fontaines, injecte souvent son venin contre les jambes nues

des petites filles qui viennent puiser de l'eau. Il est aussi des insectes venimeux, qui laissent, sur l'herbe ou sur la terre nue, une viscosité empoisonnée, ce qui produit souvent des enflures et des tétanos aux pieds et aux jambes des indigènes qui se contentent d'un pagne pour habillement. Les écrevisses et les poissons abondent dans ces ruisseaux purs comme le cristal, mugissant avec fracas sur les pierres qu'ils roulent des montagnes. On regrette seulement que la mode du pays admette qu'il faut laisser la liberté à tous ces cours d'eau, qui emportent tous les jours vers l'Océan le meilleur de l'humus noirâtre qui les entoure, et aussi que pas un ne soit détourné, barré ou canalisé, pour servir à l'irrigation. Les arbres naturels font totalement défaut dans la partie habitée ; seules, quelques gorges de plus en plus éloignées sont encore recouvertes de broussailles au-dessus desquelles s'élèvent quelques arbres séculaires. Autrefois, dit-on, tout le pays était boisé ; mais le feu a vite eu raison de ces repaires de serpents ou de bêtes féroces. Il faut dire que chaque année, en juillet et août, le sauvage met le feu aux prairies naturelles, pour inviter l'herbe nouvelle à décorer la pelouse d'un vert gazon. Ce sont ces incendies partant de tous côtés et que personne ne se soucie d'arrêter, qui ont désolé ainsi les plaines et les flancs des montagnes. Ils enveloppent souvent aussi dans leurs flammes excitées par le vent, des moissons entières, et quelquefois des villages imprudemment logés dans les hautes herbes.

Les Maluti. — Les Maluti sont les grands pâturages de la nation ; là se donnent rendez-vous des centaines de mille de bœufs et de vaches, de chèvres et de chevaux. Les jeunes, enthousiasmés pour la vie d'aventure et la maraude, aiment à accompagner les troupeaux à la montagne, où ils passent tout l'été, d'octobre en mai.

Là, entassés pêle-mêle sur un peu de paille, sous un abri dont le toit doit laisser passer le soleil, la lune et les étoiles, ils font des rêves d'or, après leurs chasses de la journée aux lièvres, aux renards et aux loups. Ils ne connaissent d'autre nourriture que le lait, qu'ils boivent pur, bouilli ou fermenté. Si un animal meurt, ils le dévorent religieusement, et tous les patrons qui ont des troupeaux vous diront aussi que, lorsque les animaux tardent trop de mourir, nos jeunes Polyphèmes savent leur en faciliter les moyens. C'est ainsi que se forment les jeunes guerriers de la nation par la vie austère et sobre, le cuir toujours exposé au soleil, toujours prêts à sauter à poil sur un coursier qu'ils ne retiennent le plus souvent qu'avec une corde faite en jonc, toujours gais, et chantant la moitié de la nuit, quand ils ont eu la bonne fortune de se coucher sans souper.

Les Basutos aux mines d'or et de diamants. — Quand ils descendent de leurs montagnes, ils sont bien un peu rudes et grossiers ; mais durant la saison d'hiver, laissant les troupeaux aux plus jeunes de leurs frères, ils partent en caravanes pour les mines d'or de Johannesburg ou celles de diamants de Kimberley, où le travail de dix à douze heures par jour et le contact des blancs les assouplissent bien vite. S'ils échappent aux fièvres, à la dysentérie ou à la petite vérole, ils s'en reviennent tous triomphants, après quelques mois de labeur, avec 8 ou 10 louis d'or qu'ils ont gagnés. Tous, ils ont eu soin de faire l'achat d'un costume complet, d'une bride et d'une selle, pour pouvoir parader, à côté des chefs, dans les grandes réunions de la nation. L'arrivée au village est invariablement fixée au soir, après le soleil couché. De la sorte, l'argent a pu être distribué entre les parents et amis, les effets serrés dans des coffres et, le lendemain, le nouvel arrivant pourra dire en toute vérité qu'il n'a

plus rien pour les solliciteurs importuns. Cependant, il aurait forfait à son devoir s'il ne réservait 1 louis ou tout au moins 10 shellings pour son chef, qu'il lui glissera discrètement dans la main en venant le saluer.

Aux mines de diamants de Kimberley, on se plaint hautement des vols incessants commis par les Cafres. On prétend avoir découvert cent cinquante manières différentes, à leur usage, pour se procurer illicitement le diamant. Et pour obvier au mal, la Compagnie a adopté une foule de mesures toutes dignes du Temple et de la Bastille, et dont quelques-unes sont si basses et immondes que les Basutos appellent les « *Compound* » l'Enfer. Mais qui a appris aux indigènes que cette pierre brillante a de la valeur? Ne sont-ce pas les juifs et les contrebandiers, qui achètent les diamants volés? Même aujourd'hui, la Compagnie elle-même, pour sauver les débris d'un navire qui a fait eau, n'est-elle pas un peu de connivence avec tous ses agents secrets, payés uniquement pour engager les détenteurs de diamants volés à les vendre à un des gardiens, qui récompense les voleurs très grassement et est récompensé lui aussi pour payer les voleurs. En style de commerce, cela s'appelle *user de ruses;* mais les Basutos, tout sauvages qu'ils sont, comprennent difficilement cette chambre des inspections, où d'un côté, si l'on est pris avec un diamant, c'est cinq ans de prison et de l'autre, 5 livres sterling. Aussi, dans chaque tribu aujourd'hui, il y a des noirs qui ne se mettent en route que dans l'espoir de cacher un diamant, qu'ils vendront impunément. Fortune faite, ils se hâtent d'aller vivre de leurs rentes au milieu de leurs compatriotes, qui les féliciteront de leur adresse. Autrefois, la Compagnie n'achetait pas les diamants volés; on attrapait les délinquants, qui étaient envoyés au *break water* (à la jetée de Capetown) pour cinq ans.

Census d'avril 1891. — Après le census d'avril 1891, la population totale des Basutos s'élevait à 218324 habitants, dont 105102 hommes et 113042 femmes. Il existait alors 34671 familles, dont 6000 seulement étaient polygames. Il y avait 49452 huttes, réparties dans les différents villages, avec 81194 chevaux, 320934 têtes de gros bétail (lisez *enregistrés*, car peut-être le double de cela n'était pas déclaré aux officiers du cadastre). En outre, les Basutos avaient à leur usage 10434 charrues et 808 wagons. Parmi les enfants, on comptait, au-dessous de quinze ans, 57126 garçons et 54998 filles. Pour gouverner ce petit peuple, on ne trouva pas moins de 200 petits capitaines, chefs ou seigneurs, ayant chacun en moyenne de 5 à 10 concubines. Environ 10000 Basutos sont chrétiens, ou catholiques ou protestants, et près de 7000 enfants reçoivent l'éducation dans les différentes écoles des Missions.

Le village de la Mère de Jésus. — A mon arrivée au village de la Mère de Jésus (*Motsi va m'a Jesu*), je fus installé dans une hutte carrée ayant appartenu au P. Hidien, ce missionnaire si avenant et si aimable, si distingué et si aimé, qu'il eût sans doute converti des foules, si la fièvre ne l'avait emporté en quelques jours, aux mines de diamants, où il avait été envoyé pour assister les premiers mineurs qui tombaient comme des mouches, faute d'eau, d'installation et un peu aussi de prévoyance. Là, dans cette masure qui me servait de maison, était suspendu le bréviaire du P. Hidien, bréviaire criblé de balles par les Boers un jour que le Père avait accompagné les Sœurs à la forêt où ils étaient allés se cacher. Le road de Blœmfontein avait décrété la destruction de toutes les Missions françaises au Basutoland, à l'exclusion de celle des catholiques qu'on savait publiquement n'enseigner rien autre chose aux Basutos que la parole

de Dieu. Mais, alors, les Pères de Roma ne savaient pas cette exception, et grande fut leur surprise quand le commandant hollandais fit requérir les Sœurs pour les montrer à ses troupes. Ces gens furent si stupéfaits de voir des nonnes dans ce pays reculé, qu'ils appelèrent désormais la vallée du village de la Mère de Jésus *Roma's hœck* (la Vallée des nonnes).

Ces religieuses appartenaient à la Sainte-Famille de Bordeaux ; il y a trente ans qu'elles assistent les missionnaires Oblats dans l'éducation des filles, auxquelles elles apprennent surtout la propreté et l'industrie, à tricoter, à coudre, à filer la laine et le lin, à tisser le chanvre. Ce fut le P. Hidien qui leur monta leur premier métier, qui est encore là, après trente ans, faisant honneur à son auteur. Cette religion du travail est la plus utile aux femmes basutos, car on a toujours remarqué que plus un indigène est occupé et travaille, meilleures sont sa foi et sa morale. Quarante à cinquante garçons, sous la direction des Frères Oblats, apprenaient l'anglais avec leur langue maternelle et étaient employés quatre heures par jour aux travaux agricoles. Plusieurs fois on essaya de fonder une école industrielle avec tous ses attributs ; mais le personnel fit longtemps défaut. Enfin, avec des efforts et des encouragements, une institution fut établie où les Frères Oblats enseignent les différents états de menuisier, de maçon, de forgeron, de cordonnier, de meunier, de fermier. Des résultats surprenants ont été obtenus en quelques branches, et il n'est pas douteux qu'avec une bonne direction et de la persévérance l'entreprise ne fasse plus pour civiliser et convertir le pays que tous les programmes d'arithmétique et de géographie. Un *Mosuto* éduqué, comme on dit, ne sait pas se défendre d'orgueil ; il imite trop souvent le bonhomme de l'Évangile, qui ne peut plus travailler, avec

cette différence que lui n'a pas honte de demander.

La chapelle de Roma rappelait Nazareth et Bethléem, où tout était si pauvre ; cependant, on y apprit que c'était là que le grand chef Moshueshue aimait à siéger en bonnet de nuit à côté de l'évêque au trône, en chape et en mitre. Par un privilège spécial, le chef était autorisé et même invité à paraphraser l'instruction des missionnaires, jusqu'à ce qu'enfin on finît par s'apercevoir que le roi cafre était beaucoup moins délicat dans le choix de ses images et de ses comparaisons.

Ce Moshueshue aimait beaucoup la Mission naissante ; il était de toutes les fêtes ; il se serait converti au catholicisme, s'il n'avait cru en même temps de son intérêt de ménager les protestants, ses premiers amis, et les païens de beaucoup les plus nombreux.

Les Sœurs indigènes et les catéchistes. — A Roma aussi, je trouvai l'œuvre des Sœurs indigènes. Autrefois, les premiers missionnaires avaient réuni quelques pieuses veuves faisant l'œuvre de catéchistes. Leur influence devint grande, quand on les vit charrier sur leur dos, à la Mission des vieillards, sur une distance de 15 à 20 kilomètres. Une fois, elles apportèrent ainsi une vieille femme percluse, couverte d'ulcères et mourante. Le bon Dieu récompensa leur foi en guérissant la malade, qui publia pendant longtemps, le bienfait qu'elle avait reçu. Un énorme rocher, qui se détacha de la montagne, écrasa deux de ces catéchistes, et les autres s'assimilèrent aux Sœurs indigènes. Le célibat des prêtres et des Sœurs n'est pas petite affaire aux yeux des païens corrompus. Les protestants eux-mêmes ne manquèrent pas d'en témoigner leur étonnement. Mais le célibat des Sœurs indigènes, c'était simplement un miracle ; aucune fille mosuto n'y eût jamais pensé avant, elles qui sont toutes destinées à l'état du mariage, et peu de parents étaient disposés à

abandonner le droit aux vaches que vaut une fille nubile. Or, ce miracle, la religion catholique l'a produit ; bien que peu nombreuse encore, cependant l'œuvre des Sœurs indigènes existe. Par mesure de prudence, elles sont appelées à ne prononcer que des vœux d'un an, jusqu'à l'âge de quarante ans. Cependant, plusieurs déjà ont fait des vœux perpétuels, et rien ne semble faire repentir ni les parents qui ont renoncé aux vaches de leurs filles, ni les Sœurs qui ont reçu celles-ci dans leur famille religieuse. Le célibat des hommes prendra probablement encore un ou deux siècles à s'établir, pour permettre de trouver des lévites et des frères coadjuteurs. Des chrétiens trop zélés voudraient voir, dès le commencement, des prêtres noirs, qui seraient si puissants, disent-ils. Oui, ils seraient puissants, s'ils étaient capables d'instruction, fermes dans leur morale et acceptés de leurs concitoyens. Or, jusqu'à aujourd'hui, l'expérience a démontré qu'au delà d'un certain niveau, l'enfant cafre perd la tête et fait la culbute ; l'expérience a appris aux missionnaires que le temps des conseils n'est pas venu, alors que nous en sommes encore à leur apprendre les commandements ; et la nation, qui a l'instinct de sa race, semble encore pleine de défiance et refuse de croire qu'un noir puisse rester fidèle.

C'est pour marcher vers ce but néanmoins qu'ont été établis les catéchistes, hommes mariés, principalement consacrés à la visite des païens, à l'instruction des catéchumènes, chargés, en outre, de présider aux prières, telles que le chapelet et le chemin de croix, le dimanche, dans les centres où le prêtre ne peut pas arriver.

Types de chrétiens. — Parmi les chrétiens, il y en avait qui avaient été guéris d'épilepsie en portant la bannière de Marie, le jour de l'Assomption ; un autre était si en-

thousiaste, qu'au récit de ce que faisaient les saints, il résolut de se marquer la poitrine avec le fer rouge de son crucifix ; un jour, il crut devenir un grand saint ou peut-être même une relique en s'introduisant sous l'autel en planches où le prêtre disait la messe. Évidemment, notre saint improvisé se permit de tousser pour annoncer sa présence sous l'autel, ce qui lui valut une manière de canonisation. Un autre, sans éducation aucune, pouvait répéter partie par partie, phrase par phrase, les instructions des missionnaires. Un autre s'était converti en se battant toute la nuit, dans la plaine, avec le diable, qu'il croyait percer de ses lances et assagaies. Là aussi, je vis que la foi est si vive, une fois reçue, que même les quelques apostats de l'endroit étaient les plus assidus aux saints offices ; ils semblaient surtout affectionner les funérailles, qu'ils ne manquaient jamais et d'où ils emportaient une salutaire pensée. En montrant le cimetière plein de tombes à son évêque, le P. Deltour disait que, pour ceux-là, il en répondait : ils s'étaient bien préparés avant le départ ! Belle consolation pour le missionnaire et parole qui me donna du courage !

Habitudes des chrétiens. — A Roma aussi, je ne fus pas peu surpris de voir des néophytes qui se confessaient tous les quinze jours, une certaine classe tous les huit jours, tandis que la masse a pris l'habitude de s'approcher de la table sainte tous les premiers vendredis du mois, depuis l'établissement de l'Apostolat de la prière dans nos Missions. Ils venaient de 10 kilomètres, d'autres de plus loin encore assister à la messe du dimanche à 10 heures du matin, quand il n'était pas 11 heures, et, après avoir communié à cette messe, ils attendaient patiemment les vêpres et la bénédiction, ce qui reculait leur déjeuner jusqu'à 3 ou 4 heures du soir. Il est vrai,

jeûner, pour un Mosuto, est aussi naturel pour lui que pour nous de manger. Il est habitué, dès le jeune âge, à un seul repas par jour ; le berger part de grand matin avec son troupeau ; ce n'est que le soir qu'il pourra venir s'asseoir devant la marmite qui bout pour lui. Les adultes se contentent de deux repas ; ils rient de notre puérilité de manger si peu et si souvent, comme des oiseaux. Quand ils sont dans l'abondance, ils ont une capacité étonnante pour engloutir des galons de bière cafre et faire disparaître des kilogrammes de viande. J'ai vu deux chefs achever, en ma présence, un mouton de fort respectable apparence ; ils ne laissèrent que les os et la tête pour les suivants. Il faut croire que, quand il a, le Mosuto mange et fait provision pour quand il n'a pas, ce qui lui permet de se coucher avec la famine, de se mettre en route, le lendemain, sans se soucier des repas, qu'il ne trouvera souvent que le soir, soit vingt-quatre heures de jeûne. Que de fois les enfants de mon école à Sion venaient avant d'avoir déjeuné, si leurs mères étaient trop en retard pour cuire ; ainsi, ils attendaient jusqu'à 3 heures du soir, au sortir de la classe, pour faire leur premier repas. Les jeûnes du carême et des quatre-temps ne sont pénibles aux Basutos que lorsqu'ils arrivent au moment des fruits, des pastèques, de la canne à sucre ou du maïs frais, qui sont les friandises du pays. Les Basutos les observent très bien et les font aussi observer à leur missionnaire, s'il ne veut pas les scandaliser. Manger de la viande le vendredi est, pour nos néophytes, un crime égal au crime de Judas. Ainsi est fait le Cafre qu'il tuera plutôt père et mère, mais n'oubliera jamais sa prière matin et soir ni l'abstinence. J'aime à les entendre psalmodier leurs prières sous le wagon en voyage, dans les cavernes ou dans les huttes mises à la disposition des voyageurs. L'usage a prévalu

que chaque chrétien porte ostensiblement son crucifix et sa médaille miraculeuse ; bien souvent, à cela ils ajoutent leur chapelet, qu'ils sont obligés de porter autour du cou, faute de poches à leurs culottes. Il est des chefs qui aiment à tenter les catholiques en leur offrant de la viande le vendredi. Si le chrétien refuse, c'est bon signe, le chef fait son éloge ; s'il accepte, dès qu'il sera parti, le chef ne manquera pas de le traiter de lâche, utile ni à Dieu ni à la patrie. Il est un chef, que je connais, qui ne veut jamais croire à la conversion d'un « Mosuto », s'il n'est pas en état de montrer sa croix. *Sefapano se kaé ?* (Où est la croix ?) est toujours sa première question.

Le jwala et le leting. — Les chrétiens doivent aussi l'emporter sur le reste de la nation par la sobriété. A eux il n'est jamais permis de brasser de la bière enivrante. Il y a le *leting*, qui est fabriqué avec un quart d'eau bouillante jetée sur de la farine de sorgho fermenté, pour trois quarts d'eau froide avec le levain. La boisson fermente pendant la nuit ; le lendemain, les femmes la pressent avec leur *motlotlo*, sac de jonc, et elle est servie aux convives. Cette bière est bonne, nourrissante, sans danger aucun. Le *jwala* est aussi de la farine de sorgho fermenté, préparée d'abord comme le *leting* et recuite ensuite, comme du vin passé à l'alambic. Ainsi préparée, la bière devient très capiteuse. Cependant, les ivrognes, je veux dire les habitués des réunions où se boit le *jwala*, peuvent en absorber une grande quantité avant d'être « titubants » ou, comme ils disent, « en proie à la gaieté ».

Les grandes corvées mutsima, où les chefs convoquent tous leurs gens, celles des prêtres pour les chrétiens, ou bien les simples corvées d'un particulier convoquant ses amis, ont été créées pour sarcler un champ en un

seul jour, couper toute une moisson, battre le grain, bâtir un mur ou ouvrir une route. Mais, pour que tout ce monde travaille avec ardeur, il faut avoir des tonneaux de bière, abattre une belle pièce de bétail. Les païens ne veulent que des corvées de *jwala*, tandis que les chrétiens se contentent de *leting*. Tous les hommes, sur une seule ligne, lèvent et abaissent leurs houes en cadence, s'accompagnant d'un chant monotone. Souvent, le plus paillasse de la bande fait des contorsions et décrit des va-et-vient devant les travailleurs, que la gaieté excite et à qui les rires font oublier le poids du jour et de la chaleur. Les femmes suivent par derrière, qui murmurent une sorte de contre-octave, tout en ramassant les mauvaises herbes.

Les fumeurs de chanvre. — Un bon buveur de *jwala* est souvent un fumeur de chanvre ; après avoir bu, ou mieux tout le temps qu'il boit, vous le voyez avec sa corne de bœuf remplie d'eau aspirant, à travers le liquide et par le gros bout, la fumée d'une pipe adaptée sur la paroi extérieure de la corne où brûle le chanvre. Cette fumée passant ainsi dans l'eau a plus de force ; le gros bout de la corne est mieux adapté pour faire faire la grimace avec des yeux comme le poing. Ce chanvre, joint au *jwala*, rend stupide, énerve et constitue bientôt une troisième classe d'individus tenant le milieu entre l'homme et la bête. Et cette classe-là est assez nombreuse ; elle compte même des chefs, jusqu'à de jeunes bergers qui, faute de corne de bœuf, font deux trous dans le sol, plaçant le chanvre d'un côté et aspirant de l'autre par un conduit rempli d'eau. Quand les propriétés toxiques se font sentir, nos fumeurs font couler l'eau qui remplit leur bouche le long d'un long roseau et soudain, poussant un « pouah » épouvantable, ils entament un morceau de poésie ou *litoko*.

Il est d'usage que chaque chef ait ses gloires racontées et mises en vers par les *liroki* ou poètes de la nation. Le style en est imagé, les mots sont insolites, les expressions hardies; l'antithèse semble nécessaire dans ces poésies où l'on chante la mort d'un ennemi, l'assaut d'une forteresse, la capture d'un troupeau, un fait héroïque ou même simplement une action moins importante. *Litoko lia yeloa* (les poésies ont droit de manger), s'écrie le poète quand il aperçoit son chef encore à 20 mètres de distance, et, sous forme de salut, il commence à débiter au fur et à mesure qu'il approche; le silence s'établit autour du chef; celui-ci écoute avec un air de fierté qui déguise mal son bonheur; et, quand le poète a dit: *Amen*, la première cuisse de chèvre lui est allouée ainsi qu'une bonne jarre de bière en récompense. Les petits capitaines imitent les chefs, j'allais dire presque tous les hommes capables de donner un coup de main, et d'une bravoure reconnue, peuvent avoir quelques vers consacrés à leur mémoire; mais aux chefs seuls sont réservées des tirades de cent ou deux cents vers, qu'on chante aussi en partant en guerre ou lorsque les champs de mai sont convoqués.

Les pénitences publiques. — Parmi les chrétiens étaient en usage les pénitences publiques pour ceux des néophytes qui avaient causé du scandale. Travailler pendant un mois à rehausser le chemin du cimetière; remettre en état toutes les tombes abandonnées; faire cinq mille briques pour la Mission; restaurer le plâtrage des murs de la chapelle; offrir dix paquets de chandelles, casser des pierres pendant huit jours; rester à genou au milieu des fidèles pendant un mois, six mois, un an pour les cas graves; entendre la sainte messe de l'extérieur, le nez à la fenêtre, ou apparaître près de la table de communion une corde au cou, les mains liées derrière le

dos, telles étaient quelques-unes de ces pénitences, que j'ai toujours vu accepter de bon cœur par les délinquants. Dans un pays païen, pour établir et venger la foi calomniée par les infidèles et trop souvent aussi par les protestants, l'Église a besoin d'être plus rigide que dans les pays de foi, où le curé serait mis à la porte s'il s'avisait d'interpeller son monde nommément à l'église pour lui assigner la punition qui lui revient. Une des plus pénibles pénitences a toujours été de priver le chrétien ou le catéchumène du salut qui lui convient : *Hororisœ Yesu Kriste, laudetur Jesus Christus*, pour le *lumela* seulement des païens. Quelquefois aussi, les missionnaires privaient pour un temps le coupable de son nom chrétien et demandaient qu'il fût appelé de nouveau de son nom païen.

Les noms des Basutos. — Chaque Mosuto a son nom propre à lui ; ce n'est que dernièrement qu'ils ont commencé à s'aviser d'avoir aussi un nom de famille. Ce nom est donné à la naissance de l'enfant par la mère et les sages-femmes qui l'entourent, non sans avoir consulté le père ou même les membres de la famille, s'il s'agit d'un premier-né surtout, car de ce nom dépendra dorénavant le nom du père et celui de la mère, l'usage voulant qu'après la naissance du premier-né les père et mère quittent leurs noms de jeunesse pour prendre le nom de leur enfant. Ainsi, le nouveau-né qu'on appellera *Lineo*, Présents, son père sera désormais *Ra Lineo*, le père des Présents, et sa mère *M'a Lineo*, la mère des Présents. Et ainsi de suite dans tout le pays, dans toutes les familles et dans tous les temps, les hommes sont tous des *Ra* et les mères des *Ma*. Souvent le nom imposé est tiré d'une guerre ; d'une famine (*Tlaleng*) ; d'une circonstance : *Khang*, la querelle ; d'un personnage important : *Moshete* pour *Moffat* ; ou bien c'est le nom porté par un parent

qu'on aime, un aïeul qu'on révère. Quelquefois et presque toujours, l'enfant qui naît après un frère ou une sœur qui n'ont pas vécu doit porter un nom redoutable : *Nchangana*, le petit chien ; *Mosila ncha*, la queue du chien ; *Mosila Katsi*, la queue du chat ; pour un garçon : *Malefetsane*, celui qui rend le garçon mort ; pour une fille : *Li eketseng*, celle qui rend les vaches qui avaient disparu avec une fille morte ; pour tous : *Tinehile*, j'étais fatiguée d'attendre un autre enfant, tous mouraient.

Les jumeaux sont ordinairement appelés tous les deux du même nom avec un diminutif pour le plus jeune ou un féminin pour une fille venant avec un garçon : *Molungoa*, celui qui est mordu ; *Molungoana*, le petit mordu ; *Cheté*, le gaillard ; *Chetsana*, le petit gaillard ; *Mohaka*, l'oubli ; *Mohakangane*, le petit oubli.

Ainsi, un Mosuto a toujours trois ou quatre noms : celui de son enfance, celui de la circoncision, celui de son enfant et souvent aussi celui de ses gloires. Les localités se désignent le plus souvent par le nom de celui qui y gouverne : *Ha Yonathan*, chez Yonathan ; *Ho Peete*, chez Peete. Le pays des Basutos est connu partout sous le nom de *Ha Moshueshue*, le fondateur de la tribu : *Ha Letsie*, chez Letsie, son fils défunt ; et encore : *Ha Lerotholi*, chez Lerotholi, le grand chef actuellement régnant. Dans le même district, on dit simplement : *Moreneng*, chez le chef, quand on veut parler de son kraal ; *Ka khotla*, à la cour, si l'on parle de justice ; et l'on emploie le nom des gloires si l'on parle de guerre et de hauts faits : ainsi, Mama étant le chef de la vallée de Roma, une catholique allant chez Mama dit : *Ke ea moreneng*, je vais chez le chef ; *Ke ea khotla*, je vais à la cour pour affaire de justice ; *Ke ea manonganeng*, je vais chez les oiseaux, c'est-à-dire les soldats et les compagnons du chef Mama.

Noms de lieux. — Beaucoup de vallées, de montagnes et de rivières ont des noms qu'aucun Mosuto aujourd'hui existant ne peut expliquer ; plusieurs furent donnés par des tribus depuis longtemps disparues, mais quelques-uns sont admirables d'à-propos et de justesse : *Thaha telle*, montagne haute ; *Thaha chicha*, montagne ronde ; *Thaha putsoa*, montagne grise ; *Thaha utso*, montagne noire ; *Thaha tsuen*, montagne blanche ; *Thahana morena*, petite montagne du chef ; *Tlo u tle*, viens, que tu viennes, pour une caverne qui invite à s'y réfugier ; *Makaleng*, la rivière aux aloès ; *Phuthi a tsana*, la rivière aux chamois ; *Kueneng*, chez le crocodile ; *Tche-teleng*, là où l'on enfonce ; *Koro-koro*, là où la rivière fait ta-ta-ta ; et ainsi de suite de mille autres pleins de poésie.

Iefikieny, au rocher, est le nom consacré à une place spéciale où le voyageur doit observer la loi sur la crête ou sur une arête de montagne qui divise et surplombe deux immenses vallées ; le cavalier doit mettre pied à terre, prendre un caillou dans le chemin, sur lequel il dépose religieusement un crachat ; après quoi, le caillou est jeté sur un tas de pierres où, depuis des siècles, tous les passants ont fait de même. Ceci est pour se rendre les dieux propices dans les vallées où l'on descend, pour demander de la viande et l'abondance, pour écarter les sortilèges, les mauvais esprits, les maux en général et les maladies en particulier.

Les catéchismes. — Il faut souvent, ici, imiter saint Patrick instruisant les Irlandais sur le mystère de la sainte Trinité avec une branche de trèfle ; rien n'est plus difficile que de parler des choses d'un monde invisible à des gens qui n'ont de vie et de force que pour les choses visibles. Cependant, les chrétiens du Basutoland ne seraient pas déplacés dans les catéchismes de l'Europe chrétienne. Tous ils savent par cœur la prière du matin

et du soir, les commandements de Dieu et de l'Église, les chants religieux en langue vulgaire ou en latin pour la bénédiction ; ils connaissent plusieurs messes en plain-chant, les vêpres de la Sainte Vierge, et, en outre, ils sont tous à même de donner une explication raisonnée de leur foi, si tant est qu'ils ne sachent la lettre entière du catéchisme. Tous les dimanches, le catéchisme est enseigné publiquement dans toutes les Missions, en présence de tous les fidèles, qui sont susceptibles de temps en temps d'être interrogés, eux aussi. Ils font honneur aux missionnaires par la connaissance approfondie de notre sainte religion, par leur tact à saisir l'erreur et par leur lucidité quand ils catéchisent les païens, leurs frères. Aussi, je n'hésite pas à le dire, le dernier Mosuto catholique, avec son catéchisme, en sait plus que le plus savant ministre protestant du pays, qui ne peut jamais le convaincre avec sa Bible et sa science exégétique. De fait, jamais un catholique cafre n'a abandonné la religion catholique pour se faire protestant ; mais, par contre, tous les jours, des Basutos protestants et très fervents protestants se convertissent au catholicisme.

Et si, par hasard, un apostat quelconque du catholicisme a jamais rejoint la secte, ces messieurs n'ont pas eu tort de dire que : « Quand le pape sarcle son jardin, il jette les mauvaises herbes chez eux. »

Les protestants. — « Tout protestant est un pape la Bible à la main », a dit Boileau. Voilà le Cafre protestant ; c'est un pape avec sa Bible, à laquelle il fait dire blanc et noir, avec laquelle il condamne la pureté et la sainteté du catholicisme et sanctionne tous les vices qu'il se permet. Les Basutos protestants sont d'un orgueil et d'une suffisance intolérables ; quand ils savent à peine épeler les mots, ils se croient déjà capables de discuter avec le prêtre avec tout son grec et son latin. Ils ne sont

pas plus respectueux envers leurs ministres, qu'ils écoutent dans leurs prêches, si cela leur plaît, ou bien qu'ils se permettent de censurer publiquement pour le besoin de leur cause.

Il y a près de soixante ans que les protestants français de la Société évangélique de Paris évangélisent le Basutoland. Ils ont eu la plus belle des chances pour convertir toute la nation à une époque où *Moshueshue* fit baptiser presque tous ses fils ; les capitaines imitèrent l'exemple ; les grandes dames le suivirent aussi ; mais, la grâce faisant défaut, l'édifice croula. Je ne veux pas dire qu'ils n'ont rien fait, je veux seulement avancer que la cause de toutes ces défections en masse de chefs et de capitaines, de guerriers et d'hommes influents, la cause, il faut la chercher dans l'insuffisance des moyens, l'impossibilité, pour le protestantisme, de purifier une âme et, une fois purifiée, de la conserver intacte. Ils ne furent pas non plus très délicats, ces messieurs qui vinrent ici, au sud de l'Afrique, et, simplement parce qu'ils arrivèrent les premiers, se donnèrent pour des missionnaires enseignant la religion de la France. Aujourd'hui encore, ils appellent leur Église : *Kereke ea Ftora*, l'Eglise de France. Ils n'ont pas oublié que leur foi est loin d'être la foi de la majorité des Français ; mais, en appelant les catholiques *Ba-Roma*, les Romains, *Kereke ea Roma*, l'Église de Rome, ils croyaient faire diversion. Je ne me suis jamais fait scrupule de les dénoncer, aux yeux des Basutos, dans leur prétention offensante pour la France, qu'ils représentent ainsi aux nations sous un faux jour et sous une fausse foi, et aujourd'hui il est de mon devoir de protester avec la France, qui, bien que pécheresse et coupable, n'en est pas moins la fille aînée de l'Église catholique, et non la maîtresse d'un Calvin et d'un Luther.

La principale occupation du ministre protestant est l'école, où il enseigne à lire la Bible, ce qui est sa religion. C'est pourquoi les Basutos ont eu longtemps et quelques-uns ont encore une idée fausse de la religion, qu'ils appellent souvent *Sekolo*, école, ou *Thuto*, enseignement, de même que les maîtres sont appelés *Baruti*, les enseignants. Pour être juste, il faut avouer qu'en Basutoland les protestants ont fait beaucoup pour l'éducation avec leur École normale, leur école de la Bible et peut-être quatre-vingt-cinq autres petites écoles répandues dans le pays. Autrefois, à l'arrivée des catholiques, ils avaient foi dans les controverses publiques ; aujourd'hui, ils sont plus réservés, bien que, dans leur journal du pays en *sesuto*, ils impriment toutes les vieilles calomnies et les vieilles rengaines d'autrefois au sujet de l'Église catholique. Il n'y a pas un an encore, ils ont publié un abrégé de la *Vie de Luther*, où le prêtre apostat est représenté comme un saint fondateur d'ordre. Enfin, ils ont mis la Bible entière en langue vulgaire entre les mains des indigènes, qui, malheureusement, lisent de préférence les chapitres qui ne devraient pas y être et le Cantique des Cantiques ; j'appellerai une profanation de l'avoir traduit en langue cafre, sans commentaire ni notes explicatives. Les chefs aussi, qui ont hanté plus ou moins les prêches dans leur jeune temps, s'autorisent trop souvent de l'exemple des patriarches pour défendre la polygamie ou leur vice. Un jour, à l'enterrement du roi Letsie, *Moneri Mabille*, c'est-à-dire monsieur Mabille, reprocha à Masupha d'avoir donné le mauvais exemple à son frère Letsie, lequel avait refusé de se convertir, sans doute en voyant Masupha apostasier. Or, le chef cafre se leva et, dans un langage modéré et clair, rappela au ministre protestant les leçons qu'il leur avait données. « Masupha, dit-il, devait quitter ta religion, car c'est toi qui lui en-

seignais que la voie est difficile et la porte est étroite ! s'il était resté avec toi, comment aurait-on su cela ? Il fallait quelqu'un pour le démontrer, et le sort est tombé sur moi. » « Mais, d'ailleurs, ajouta-t-il, c'est toi qui m'as enseigné que la foi est un don de Dieu ; or, tant que je suis sur la terre, j'ai encore le temps et je veux la demander » (faisant allusion à la religion catholique, dans laquelle il semble vouloir mourir).

« La foi, disait un chef, le ministre vient de vous le dire, est comme un caoutchouc sur lequel tous les péchés glissent, et quel dommage qu'on ne puisse l'acheter dans les boutiques ! »

Ces interprétations fantaisistes, les ministres mêmes se les permettent quelquefois pour impressionner davantage les indigènes. « Moi, dit l'un d'eux, je suis ministre du Très-Haut et je ne fais pas comme le Romain, me désignant du doigt ; je fais frire mes pommes de terre dans la graisse tous les vendredis : j'ai une femme et je marierai mes filles et mes garçons. » Quand il eut fini cette pièce d'éloquence : « Belle affaire ! s'écria le chef ; moi, je ne suis que païen et j'en fais bien d'autres ; je tue des bœufs le vendredi comme le samedi ; j'ai douze femmes et je fais des mariages tous les jours pour mes enfants ; j'aurai donc droit à une plus belle récompense. »

Ce fut ce même ministre qui, au début de Sion, voulut engager avec moi une controverse publique, au moment où je mettais mon surplis pour la prière du dimanche sur la place publique, faute d'église. « Il a quelque chose sur le cœur, dis-je au chef, laisse-le parler. » Il parla de Ninive, il parla de Jonas ; mais la vue de ma barrette résolument carrée sur ma tête, à deux pas de lui, l'empêcha d'aller aux conclusions. Il dit : *Amen*. Tous répondirent : *Ainsi soit-il*. Et il voulut alors que je parle.

« Moi, je parle quand le pape m'envoie », répondis-je. Il voulut disputer. « Moi, je me dispute quand c'est nécessaire. » Il insista, me jetant le défi. « C'est bien, j'accepte le gant, lui dis-je, mais sur ton terrain ou sur le mien, et non sur le terrain d'un chef qui n'a pas l'air de vouloir assister à un duel. Là, sur le terrain qui nous appartient, le sang pourra couler à pleins flots. » Il n'en fallut pas davantage pour clore la controverse, à la grande satisfaction des Basutos qui riaient, et j'attends encore mon adversaire depuis sept ans. Et c'était un blanc.

Les catéchumènes. — Quand la grâce commence à tourmenter un païen, le dimanche suivant vous le verrez arriver à la Mission. Il a peut-être eu un rêve terrible; peut-être un événement extraordinaire s'est produit, comme la naissance d'un cheval avec une patte sur le dos ou l'apparition d'un monstre dans la famille ; quelquefois, la mort a frappé ; la mort d'un parent, d'un époux surtout, touche les femmes basutos et les convertit ; le baptême *in articulo mortis* d'un enfant païen est infaillible pour faire tomber les préjugés et ramollir les cœurs ; et, enfin, il en est qui arrivent poussés par le remords, la justice de Dieu les effraye, ils demandent le catéchuménat. Un dimanche, devant tous les néophytes réunis, le prêtre appelle les aspirants au pied de l'autel, auxquels il impose les mains, passe un crucifix et une médaille de Marie au cou et les reçoit ainsi catéchumènes. Tous les mardis, ils se rendent à la Mission pour l'instruction, qui leur est ainsi donnée pendant douze mois, souvent dix-huit, selon les garanties et les dispositions. L'expérience a démontré que plus les catéchumènes sont instruits, moins il y a de défections et plus il y a de meilleurs chrétiens. Le catéchumène se confesse, surtout pour apprendre à le faire et pour avoir la contrition ; il observe les lois de l'Église et les com-

mandements de Dieu ; il est admis dans les réunions des chrétiens, aux privilèges desquels il participe ; il n'est pas rare que son zèle dépasse celui des néophytes pour se dépouiller de tout ce qui sent le paganisme et la superstition. En leur donnant la croix, le prêtre coupe les colliers, les bracelets, les *sireletso* ou les amulettes. Dans de petits sachets en peau de serpent, dans l'ongle d'un épervier, la plume d'une autruche ou dans de petites caisses en bois de senteur, le Mosuto porte, suspendue à son cou, la protection contre les esprits malfaisants. Avec quelques plumes à son chapeau, deux ou trois poils formant une petite couronne attachée sous le menton, le païen croit obtenir une famille nombreuse ; aussi bien qu'il croit connaître une plante pour l'amour, une autre pour la haine, qu'il mâche et crache sur celui qu'il veut honorer de l'un ou de l'autre. Dans ce cas, son ombre seulement se projetant du levant au couchant sur l'objet de sa passion a un secret mystérieux, et, quand il faut renforcer ces agents, il a d'autres spécifiques qu'il mêle à la bière et à la nourriture ; voire même que le sorcier lui fournit des poisons pour faire disparaître ceux qui le gênent. On voit, dans la nation, des scrofuleux, des culs-de-jatte, beaucoup de jeunes filles idiotes ou infâmes, victimes, dit-on, de ces opérations secrètes de la magie du pays. C'est pour obvier à ces maléfices que le Mosuto couche toujours, dans sa maison, la tête à la porte, les pieds au fond, sans fenêtres aucunes ; de la sorte, le malfaiteur, en se traînant sur les genoux pour rentrer dans les huttes la nuit, devra passer sur la tête de celui qui dort et lui donner l'éveil.

Les baloi ou enchanteurs. — Ce sont les *baloi* ou jeteurs de sorts qui sont supposés profiter des ténèbres pour se livrer à leur triste métier. Tous les Basutos parlent des *baloi ;* tous les redoutent, les vieilles femmes

ont, hélas ! trop de fables à ce sujet qu'elles racontent aux enfants pour les effrayer ; les tribunaux des chefs sont continuellement assiégés de plaignants, victimes des sortilèges, mais au fond personne n'a encore vu de *baloi*. Ce sont des êtres mystérieux vivant sur la terre et doués de propriétés semblables aux corps glorieux. Les *baloi* sont supposés se transporter en un clin d'œil d'un endroit dans un autre ; ils chevauchent sur de grands chiens noirs et blancs, sur des singes et même sur des moucherons. Ils pénètrent dans les maisons où ils ensorcèlent la bière ou le grain ; ils dévouent aux fléaux et à la mort ceux que leur haine poursuit. Ce sont eux qui désignent les victimes des balles et du sabre dans une guerre, eux qui arrêtent la conception d'un enfant, procurent les avortements et les enfantements dangereux, eux qui jettent les germes d'une épidémie dans le bétail, eux qui sèment les discordes et font surtout la mort *per fas et nefas*.

Les devins de la justice du pays fournissent des exemples quotidiens de Basutos ainsi malmenés par les *baloi*.

Les sinohi ou devins. — Or, il y a une classe de gens ayant pour mission de démasquer les malfaiteurs ; ce sont les *sinohi* (devineurs). A eux incombe de tracer les agissements des *baloi*. Il ne leur est pas permis de parler trop clairement et de nommer des noms, mais les rusés compères connaissent les périphrases qui équivalent au texte. S'il y a dans le village ou dans la nation une vieille femme au teint jaunâtre, à la figure de singe ; s'il y a un petit vieux original, un peu misanthrope et censeur, quelqu'un en un mot qui se distingue un peu du commun par quelques bizarreries de la nature, du caractère ou de la position, le *sinohi* (devineur) ne le manquera pas. Haro sur le baudet ! c'est de lui que nous vient tout le mal ! Il est donc désigné à la vindicte

publique; le chef parle fortement et punit le délinquant sévèrement. Autrefois, il était conduit sur une roche Tarpéienne, d'où il devait se précipiter à des profondeurs de 100 à 200 pieds. Or, le *sinohi*, pour opérer, a des instruments infaillibles ; ce sont des osselets divinatoires. Suspendue à son cou est une liasse de seize à dix-huit osselets, dont deux sont les sabots d'une génisse et d'un veau, et deux un os aplati du front d'un bœuf ou d'une vache ; suivent deux osselets de singe, deux de loup, deux de porc ; le reste se divise entre les chèvres et les moutons. A proprement parler, ce sont les *litlhaku* (pieds), et les *phalafala* (os du front), qui servent à deviner, les autres osselets augmentent l'intérêt, jettent de la poudre aux yeux et aident le *sinohi* à vous montrer une foule de choses que vous ne voyez pas. Les osselets peuvent tomber d'autant de manières que les quatre osselets maîtres peuvent fournir de permutations, étant donné que les *phalafala* ont deux côtés, le côté des vivants et celui des morts, et que l'un est masculin et l'autre est féminin, ensuite que les *litlhaka* ont quatre côtés représentant la vie, la mort, le mouvement, le sommeil. J'ai une fois enregistré cinquante-deux *jettées* avec leurs gloires et leurs attributions. Chaque manière de *jettée* a un nom, suivi de douze à vingt vers que le devin doit débiter rondement pour en imposer et être pour le moins inintelligible. C'est pendant la récitation de sa poésie qu'il toise son individu, passe en revue les différents osselets et s'apprête à poser des interrogations rapides, incohérentes, mêlées d'exclamations et de réflexions toutes calculées pour porter la frayeur et surtout tirer les vers du nez de son client. Enfin, quand il sait qu'il s'agit d'un cheval perdu, de telle couleur, avec telle habitude, disparu de tel côté, le devin vous apprend solennellement que vous avez perdu un cheval, dont il vous décrit la

couleur, les habitudes, lequel cheval vous trouverez en faisant usage de telle plante, *lématla* (la chercheuse) qui vous dessillera les yeux, vous rencontrerez tel individu, et comme vous paraîtrez à tel col de montagne, vous trouverez votre cheval ; s'il n'y est pas, c'est tout simplement qu'il aurait pu y être, ou que vous n'avez pas suivi à la lettre la prescription du docteur.

Il n'est rien d'étonnant que sur cent fois, le devin en devine cinquante, quand on sait qu'il ne dédaigne pas les compères et qu'il est, sans contredit, haut de plus de trois coudées au-dessus du vulgaire. En tout cas, il faut lui rendre justice pour la peine qu'il s'est donnée à apprendre toutes les permutations de son appareil, les poésies qu'elles entraînent, les maux qu'elles décrivent et les remèdes qui y sont opposés. En dehors de là, sans réquisitoire et sans explications préalables, il ne sait rien, car, vous dit-il, pour que les osselets parlent, il faut les faire parler. *Utaulise* (fais-moi deviner), dit-il, à tout instant, et quand il approche de l'objet, vous répondez : *Lia fuma*, *lia fuma* (ils devinent, ils devinent).

Et voilà le personnage auquel est confiée la charge de dépister les Baloi devant la famille réunie ou même devant la tribu. C'est lui qui désigne le grand-prêtre qui doit immoler les animaux destinés aux sacrifices, lui qui désigne la couleur exigée par les mânes des ancêtres ; une brebis noire avec les yeux ronds, une vache jaune, un bélier blanc, etc., lui qui interprète les songes pour le soulagement des morts et le profit des vivants ; c'est lui qui entrevoit l'issue des guerres qu'on entreprend, il lit les sentences portées par les Bala contre les guerriers qui ne reviendront plus. Au moyen de ses osselets, il sait tout ; il entend les projets des traîtres, se tient derrière la porte de ceux qui sont des amanettes, il écoute la nuit les querelles des ménages, il voit le cha-

grin qui vous ronge, la colique qui vous affaiblit, la fièvre qui vous dévore, et surtout en toute occurence ses osselets lui apprennent des remèdes.

Le catéchumène doit renoncer à tout cela ; s'il fut devin dans son temps, il doit apporter aux pieds du missionnaire son chapelet divinatoire, car à lui aussi il est dit : « Fier Mosuto, brûle ce que tu adorais, et adore ce que tu brûlais. »

Les baptêmes. — Tous les parents et amis étant invités, les animaux immolés, la bière brassée par hectolitres, la fête des baptêmes est arrêtée. Trois jours de retraite dans le silence et le recueillement préparent les catéchumènes, lesquels, au jour fixé, apparaissent en habits blancs devant une foule immense venue de tous côtés pour être témoin des belles cérémonies du baptême. J'ai vu ainsi jusqu'à cinq et six milles Basutos accourus à nos baptêmes d'adultes où quelquefois plus de cinquante catéchumènes devaient être régénérés. Quand le T. R. P. Soullier, maintenant le Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, vint visiter nos Missions, il lui fut présenté en un seul jour plus de cent vingt catéchumènes à baptiser. Et quand la femme de Peete, à Sion, fut baptisée, tous les chefs de la nation étaient représentés à cette fête, où l'on égorgea plus de vingt-cinq bœufs, sans parler des centaines de chèvres et de moutons. L'usage maintenant commence à s'établir que chaque famille ayant un nouveau chrétien tue un bœuf pour la fête, destinant le premier quartier au missionnaire. C'est celui-ci aussi qui distribue aux convives toute la nourriture apportée après l'avoir bénite, se souvenant bien que ceux qui recevront le plus seront souvent les mécontents.

Les catholiques ont adopté le mot *hlatsuo* (lavage) pour baptême et *keahu hlatsua* (je te lave) ; les protes-

tants, eux, ont tous employé *kololetso* (mouillage) et *kea hukololetsa* (je te mouille), ce qui, ajouté à leur enseignement formel que le baptême n'efface aucune tache, aucun péché, n'est pas d'accord avec la théologie. Ce sont eux aussi qui ont introduit dans la nation une idée fausse de conversion, leurs adeptes faisant tous reposer la vraie conversion sur un signe extraordinaire qui doit se manifester à eux lorsqu'ils sont encore païens. De là, le jour de leur baptême, les protestants, hommes et femmes, sont appelés à rendre compte en public de leur conversion, et je vous assure, par ce que j'ai entendu moi-même, que le temps des miracles n'est pas encore passé.

Les consolations des missionnaires catholiques, ce sont les baptêmes d'enfants païens, *in articulo mortis;* il n'est aucun prêtre, en Basutoland, qui ne soit appelé à tout instant pour donner la grande médecine aux petits mourants. Les adultes aussi, qui ont fréquenté la Mission durant leur vie, mais que des liens retenaient dans le paganisme, ne manquent pas de se réconcilier avec Dieu ; car que comptent les femmes pour celui qui se voit mourir ? Un petit chef, près de Saint-Joseph de Korokoro, avait passé sa vie dans la débauche, buvant le *gwale* et fumant le chanvre ; de religion, il ne voulait pas en entendre parler; un mal honteux le rongea un jour ; je fus le visiter, lui demandant d'apposer à son chevet une image du Sacré Cœur, ce dont il me remercia ; or, à quelque temps de là, j'appris que mon successeur, le P. ROLLAND, avait baptisé le bonhomme, qui mourut dans des dispositions admirables. Que de vieillards n'ont vécu que pour donner au prêtre le temps d'arriver et de les baptiser ! Chaque missionnaire pourrait fournir ici son chapitre, bien plus intéressant que le mien.

Les funérailles païennes. — Mais, à propos de baptême, le missionnaire doit bien se garder de parler de ce qui suivra la mort, si elle arrive. Les païens, encore étrangers à la foi, permettent bien que leurs enfants ou leurs parents soient baptisés pour que leur âme aille au ciel, mais ils se résolvent difficilement à laisser aller leur corps au cimetière. Il est dans leur usage, dès que quelqu'un est mort chez eux, de le placer dans une couverture dans la position d'un homme assis, les mains réunies sur la poitrine. Une fosse de quelques pieds est creusée, le plus souvent dans le parc à bestiaux ou sous le mur qui lui sert de clôture, et quelques heures après la mort, le cadavre est porté, par les hommes seulement, à sa dernière demeure, où il est descendu le visage à l'orient ; sur sa tête est placée une couronne d'immortelles sauvages (*tuane*), dans laquelle on dépose quelques grains de maïs, de sorgho et quelques pépins de courge, pour que, dans la terre nouvelle où le défunt est allé, il puisse ensemencer ; les amulettes, les colliers, les tabatières, le *lebeko*, ou petite cuiller suspendue au cou, faisant office de mouchoir pour le nez et la sueur, une foule de petits objets sont également ensevelis avec le cadavre. Une pierre plate recouvre la fosse, deux pelletées de terre et le mur est reconstruit ou le fumier du parc est ramené sur la tombe. Il est assis, dit-on, pour qu'il soit plus près de se lever quand les dieux l'appelleront. Ceux qui sont frappés soudainement de quelque attaque, avec ces lois si expéditives, ont plus d'une chance d'être enterrés vivants. Ceux qui meurent dans les champs, les guerriers tués hors des villages, n'ont pas le droit de revenir au parc à bétail ; ils sont enterrés là où ils sont tombés.

Nécropole des chefs. — Les grands personnages, les chefs doivent être cachés soigneusement pour éviter les

baloi, qui sont supposés aussi hanter les tombeaux où ils acquièrent une force invincible contre la famille du défunt, s'ils parviennent à se procurer un ossement ou un lambeau de chair. La fréquentation seule des tombeaux suffit pour les enrichir à ce sujet. Les Basutos appellent *liitlo* tout ce qui, de près ou de loin, a appartenu à leur corps et qui, entre les mains des *baloi*, peut servir contre eux ou contre leurs familles ; quelques cheveux, une dent, un peu de sang, un os, une pellicule, voire même tout ce qui est moins noble, sont des objets recherchés des *baloi*, aussi sont-ils cachés soigneusement par les indigènes. J'ai toujours remarqué que la dent que je venais d'arracher à un patient était promptement ramassée, le sang religieusement effacé du sol. C'est pour cela aussi qu'une femme s'entoure de ses amis au moment de ses couches ; elle fait placer une corde ou un arbre à l'entrée de sa demeure pour écarter les profanes, et cela durera un mois ou deux mois. Pour la même raison aussi, les chefs ne peuvent pas être enterrés publiquement ; leur tombeau doit rester inconnu, car leur famille étant nombreuse et leurs ennemis aussi, les *Baloi* ne manqueraient pas de chercher des *liitlo* pour nuire à leurs enfants. Ainsi, on dit que Moshueshue ne fut jamais déposé sous cette pierre tombale qui porte son nom. Ainsi j'ai assisté moi-même, avec les autres missionnaires, aux funérailles du roi Letsie où se trouvaient plus de vingt mille hommes ; les officiers du gouvernement avaient enveloppé le cercueil du pavillon anglais, et quand tous les discours furent finis, l'opinion générale fut qu'on venait d'ensevelir un sac de sable seulement, le vrai Letsie avait disparu durant la nuit qui suivit son trépas, quelques sorciers dévoués à sa famille et ses enfants l'avaient sans doute enterré dans son parc à bestiaux, qu'il protège depuis. Il

en fut de même pour Ra Mancella, frère du roi, qui, après quatre jours, apparut aux porteurs aussi pesant que du plomb et sans odeur aucune, par des chaleurs tropicales. Quoi qu'il en soit, pour donner le change aux *baloi* et au peuple ignorant, les chefs ont choisi *Thaba Boscho* (la Montagne de la nuit), comme lieu de leur sépulture. Là, dans ce banc de sable, à plus de 6 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, près de cette maison en ruine de Moshueshue, sur ce plateau imprenable et jusqu'aujourd'hui ayant résisté à l'assaut de tous ses ennemis, là se trouve la nécropole des Bakuenas, le Saint-Denis des chefs basutos ; Masupha, le troisième fils de Moshueshue, en est le gardien.

Il est des païens qui croient que leurs âmes seraient séparées de leurs ancêtres, si leurs corps étaient ensevelis dans un cimetière chrétien ; de même, que plusieurs refusent la foi pour ne pas s'écarter de leurs ancêtres, qui vécurent et moururent sans cela.

Souplesse des cadavres. — On a remarqué souvent, au Basutoland, que les cadavres conservent de la souplesse longtemps après la mort. Le fait est palpable; moi-même, j'ai vu maintes et maintes fois la tête des petits enfants morts, qu'on porte habillés de blanc, remuer de tous côtés, cela même dix-huit à vingt-quatre heures après leur mort. J'ai vu des adultes conserver cette souplesse, et même, un jour qu'il me fallut donner la sépulture à un jeune homme mort depuis huit jours de la petite vérole, dans une cave de la montagne où son père et sa mère, sa femme et ses enfants avaient craint d'aller, je pus me rendre compte moi-même que les bras et la tête étaient aussi flexibles qu'avant son décès. Il est vrai que quelques sujets raidissent ici comme en Europe ; dans ce cas, les païens coupent les tendons des jambes pour permettre aux genoux de se ployer.

Les païens ont horreur des tombeaux, qu'ils n'osent approcher; celui qui y poserait son pied ou ses mains les verraient bientôt se dessécher. Les chrétiens, au contraire, ont appris à tenir les tombes en bon état; elles sont toutes munies d'une petite croix ; deux ou trois fois par an, les femmes viennent en restaurer le plâtrage et en arracher les mauvaises herbes. Souvent, le dimanche, les vivants vont visiter les morts et prier pour eux. « Quand je mourrai, me dit Mama, le chef du district de Roma, je veux être enterré dans ce cimetière si propre et si bien tenu. » Parfaitement, sire, si vous vous convertissez !

Les veuves et les orphelins. — Tout ce qui rappelle la mort est rebutant pour le Mosuto encore païen. Les orphelins et les veuves doivent laisser croître leurs cheveux, tandis que le reste de la nation a toujours la tête rasée à l'instar des moines ; ces cheveux laineux et en désordre, cela est calculé pour inspirer l'horreur. Les veuves n'ont pas la faveur du public, qui les tient à l'écart, les craint ; trop souvent, hélas ! c'est dans leur nombre que les devins croient trouver les *baloi*, qui ensorcellent le village. Une corde d'herbe autour du cou et autour de la tête sont les signes de deuil ; les orphelins portent, en plus, trois petites cornes en guise de collier ; quand le temps de pleurer est passé, les parents offrent le sacrifice aux mânes pour la purification des enfants et de la mère, et les cordes sont coupées : *Hu khaula khutsame* (Délier l'orphelin), *Mosala le likhutsana* (Celui qui reste avec les orphelins). Généralement, l'oncle paternel ou le *malume* (oncle maternel) prend la famille sous sa protection ; la loi lui enjoint d'être patient : *Mosala ha a kuate, ha a ha kuata likhutsana litta lapa* (Celui qui reste ne doit pas se fâcher ; s'il se fâche, les orphelins auront faim), dit le proverbe.

Danses nocturnes. — Dans un pays où la chaleur du jour est grande, les fêtes de nuit ont un attrait tout spécial. Aussi, c'est durant la nuit qu'ont lieu les danses ou autres réjouissances païennes. Des paris sont établis entre les jeunes gens ou les jeunes filles, pour savoir celui ou celle qui résistera le plus longtemps à frapper la terre en cadence de leurs pieds, faisant des contorsions et des gestes avec la lance et le bouclier, depuis le soir jusqu'au lendemain matin au lever du soleil. On en voit qui tombent d'épuisement, et meurent, victimes du plaisir, tandis que d'autres contractent des hernies, des hémorragies ou des foulures.

Fêtes. — Les chrétiens aussi ont leurs fêtes de nuit pieuses et recueillies. Ils passent toute la nuit de Noël à chanter, avant et après la messe de minuit, dans l'église, tous les cantiques qu'ils possèdent dans leur répertoire. Ils veillent toute la nuit du jeudi saint devant le reposoir, où ils alternent la prière avec le chant des cantiques. Ils se reprocheraient de dormir en ces jours, qui leur rappellent et remplacent leurs fêtes païennes ; de même que leur crucifix et leur médaille ont remplacé les amulettes, l'eau bénite, les rameaux bénits ont fait disparaître les baguettes des sorciers. Le jour de l'an est une fête nationale instituée par les Oblats ; toute la nation, pour ainsi dire, suit ses chefs qui viennent se souhaiter la bonne année et s'égayer par des jeux publics, suivis de courses de chevaux. Les Basutos mettent tout leur orgueil dans l'élevage de bons chevaux de course. Les chefs donnent des 3000 à 4000 francs pour se procurer de bons chevaux, ce qui paraît énorme ici où, avec 200 francs, vous trouvez toujours un bon cheval de selle. La visite de l'évêque ne manque jamais d'attirer à la Mission et chrétiens et païens, qui viennent caracoler autour du véhicule épiscopal.

Quand le gouverneur du Cap visita le Basutoland, plus de vingt mille cavaliers lui firent escorte et le conduisirent à Maserù, le chef-lieu du gouvernement, au bruit d'une fusillade continue. Mama l'introduisit à Roma, dans ses domaines, à la tête de près de six cents hommes à cheval, avec un ordre parfait dans leurs évolutions, et des coups de fusil qui étaient loin de les faire passer pour des sauvages.

Mariages. — Pour relever la dignité de la famille, les missionnaires ont environné le mariage des Basutos chrétiens de beaucoup de solennité et de pompe. Les jeunes négresses fiancées arrivent avec leur robe blanche, leur couronne de fleurs sur la tête, suivies de tout ce qu'il y de beau et de bon parmi la jeunesse. La bénédiction de l'anneau, la tradition des pièces d'or et d'argent, impressionnent beaucoup les païens, ainsi que ces interrogations en langue vulgaire qui leur font penser à la gravité de l'acte. Après le spirituel, le temporel est toujours, chez les Basutos, une partie importante de toute cérémonie. *Quorum Deus venter est.*

Quand un jeune homme a jeté son dévolu sur une jeune fille, les parents du jeune homme ramassent les bestiaux qui, au jour indiqué, sont conduits chez le père de la jeune fille. Les autres parents, oncles, frères et amis, suivent le petit troupeau qui, d'après le cérémonial, ne progresse que doucement, laissant souvent par derrière quelques-unes des plus belles pièces. Enfin, le troupeau rentre dans le parc du village, les hommes des environs sont arrivés, alors commence le marché ; après huit à dix heures de pourparlers, de prières, l'affaire est invariablement conclue toujours de la même façon. La fille sera cédée moyennant vingt vaches, dix chèvres et un cheval pour le berger de ce petit troupeau. Si le bétail amené le matin ne suffit pas, on le complète, et si,

après cela, le nombre n'y est pas, les oncles s'exécutent, qui pour une vache, qui pour deux. Quelquefois, le père de la jeune fille consent à un petit crédit et à des arriérés, qu'ils appellent *mautu* (les pieds), c'est-à-dire vaches qu'il faudra donner quand on verra les pieds d'un enfant. L'affaire des vaches terminée, si la fille ne sort pas de chez sa mère pour courir comme une folle autour des bestiaux en criant : *Ha lia riba, ha lia riba* (Elles ne courent pas, elles ne courent pas), le *Bohale*, ou bœuf du contrat, est immolé, ce qui veut dire, frappé sur la cuisse, on boit le ratafia, et le mariage est terminé. Souvent le jeune homme n'y est pas; mais, de même qu'on n'agit pas sans l'avoir consulté, de même la jeune fille est très rarement forcée d'épouser celui qu'elle n'aime pas. Cependant, tous s'accordent à dire qu'autrefois les parents étaient moins libéraux et, encore aujourd'hui, on a droit de se demander si elles ont bien agi en toute liberté ces jeunes filles de seize à dix-huit ans, qui sont données en mariage à des polygames de soixante à soixante-dix ans !

Après six mois, la jeune femme est conduite à son mari sur le soir; les compagnes de la mariée viennent lui faire cortège, portant les quelques vêtements que lui a fournis son père ; dès qu'elles approchent de la maison de l'époux, toutes se jettent à terre, pendant qu'une d'entre d'elles va porter la nouvelle de leur arrivée et déclarer que la jeune mariée a faim. L'usage veut que le père du jeune homme ait une chèvre prête, qu'il cède à la petite troupe ; c'est *Poli ea boholè* (la chèvre du pain). On dit que, lorsque l'épouse arrive enfin chez son mari, elle doit pleurer, et que le lendemain, de grand matin, elle doit se trouver la première à la fontaine avec sa jarre immense pour apprendre à sa belle-mère qu'en elle elle a trouvé un aide puissant. Dans un an ou deux,

l'époux aura à conduire à sa belle-mère un bœuf gras, *mogola* (celui qui fait sortir), car c'est ce bœuf qui a fait sortir la jeune fille des mains de sa mère : c'est une sorte de récompense personnelle à la mère. Et que ce gendre ne s'avise pas de jamais se rencontrer avec sa belle-mère ; ils ne doivent ni se parler, ni se voir. En cas de maladie de l'épouse, le mari doit fuir du logis, si sa belle-mère vient voir son enfant ; il doit aposter des sentinelles, qui l'avertissent du départ de ce lion, de ce tigre, qu'en résumé il est peut-être bien aise de tenir à l'écart.

Le nouveau ménage païen n'a pas de maison avant deux ans ; durant tout ce temps, le jeune homme reste chez ses parents où, hélas ! sa femme ne fait que trop souvent le rôle d'une servante. Dès qu'elle a un premier-né, elle revient chez sa mère, qui la garde presque un an : à son retour à son mari, elle commencera à habiter une hutte qui lui soit propre, laquelle aura droit à un *lelapa*, ou palissade de roseaux. Toutes les fois qu'il frappera sa femme, le mari aura à venir la chercher chez sa mère où elle s'enfuit au plus tôt, et il sera heureux quand il apaisera la colère d'autrui en payant une autre vache.

Mariage des vaches. — Les opinions sont très diverses sur le *mariage des vaches*, comme on l'appelle ici dans le pays. Plusieurs Européens voient dans ce mariage la vénalité de la jeune fille et l'esclavage. C'est ce qu'enseignent, entre autres, les ministres protestants. D'autres ne voient là qu'un don, un présent, qui est analogue aux présents et cadeaux de noces. C'est ce qu'enseignent les catholiques, qui ne croient pas le temps opportun de renverser une coutume qui est le pivot de tout l'édifice social en Basutoland.

Il est certain que les vaches données pour un ma-

riage ne sont pas le prix de la jeune fille, qui ne devient nullement une chose achetée et revendable; à chaque coup de bâton, elle peut retourner chez ses parents. Mais la coutume est protectrice de fornication et d'adultère, car, pour toute jeune fille déflorée, le délinquant payera dix vaches, et pour tout adultère, le coupable en payera cinq ou six au mari de la femme. Or, s'il n'existait pas de mariage de vaches, aucun tort ne serait fait au père de la fille, qu'on ne priverait de rien, et aucun tort au mari, qui n'aurait rien donné pour acquérir son droit, toujours au point de vue païen. La pénurie de vaches seulement arrête les polygames dans leur passion ; ils ne demanderaient pas mieux que d'enlever les jeunes filles en les trompant, sans avoir à donner ces vingt vaches, ces dix chèvres et ce fameux cheval.

Les vaches aussi rentrent dans le contrat de mariage pour couper court à toute querelle, à toutes disputes au sujet des enfants et des héritages. Les enfants appartiennent à celui qui a donné les vaches et, s'il meurt, son droit est légué à ses frères ; à défaut de ceux-ci, à ses plus proches parents. En aucune occasion, les juges païens n'attribuent les enfants à la femme ou à ceux de la famille.

Seul, le *malume* (oncle maternel), c'est-à-dire le frère de l'épouse, a conservé un droit protecteur sur ses neveux et sur ses nièces. C'est à lui que revient le premier oiseau tué par le neveu, la première vache gagnée ou le premier louis d'or touché par le fils de sa sœur. En retour, quand le neveu est en âge d'être marié, le *malume* doit aider largement le père qui cherche les bestiaux pour le faire marier. Le *malume* arrive aussi pour le mariage de ses nièces, car le droit lui accorde des *litsua* (vaches qui sortent), c'est-à-dire de 8 à 10 sur les 20 que le père de la fille reçoit. Cette coutume corrobore

encore l'opinion que la fille n'est jamais vendue, puisque, vingt ans après son mariage, lorsqu'elle a à son tour une fille bonne à marier, son frère vient qui a droit à 10 vaches sur les 20 qui sont données.

Ainsi l'expliquent tous les Basutos âgés et sages. Ainsi l'avait expliqué Moshueshue lui-même aux premiers missionnaires catholiques. Dans le Bechuanaland, le nombre des vaches varie de cinq à huit ; tandis qu'à Natal, le gouvernement anglais en a fixé le nombre à dix pour le peuple, en général.

C'est le privilège des chefs de donner trente, quarante et même cinquante têtes de bétail, pour leurs mariages personnels ou ceux de leurs enfants. Lerotholi, demandant la fille de Peete en mariage pour son fils, fit conduire cinquante-six vaches au père de la fille. Noblesse oblige ! dira-t-on.

Cependant, s'il n'est pas opportun de renverser aujourd'hui une institution pareille, attendu que la masse des Basutos est encore païenne, et que les cas de mariages présents et passés sont jugés par des magistrats indigènes païens suivant scrupuleusement la coutume, il n'est pas possible de passer sous silence quelques effets funestes de ce mariage, effets qui ont fait penser à d'autres qu'il fallait condamner le mariage des vaches.

Par ces vingt vaches, ces dix chèvres et ce cheval, le mari a acquis un droit total sur tous les enfants, à l'exclusion de la mère. Tous les enfants appartiennent au père ; la mère a le plaisir de les élever et de les nourrir, c'est tout son droit. Et quand le père meurt, c'est à son frère ou à ses autres parents que reviendront les enfants, bien que la mère soit encore vivante. Cela semble répugnant à la nature, qui voudrait au moins le partage égal entre les époux.

De plus, le mari a acquis un droit impérissable sur les

travaux de la femme, non qu'elle soit traitée en esclave, mais elle sera certainement le serf du mari, et après la mort de celui-ci, le serf de la famille du mari. Elle devra se laisser épouser par le frère puîné du mari qui lui suscitera des enfants, ou si elle refuse, selon que la coutume tend à s'établir, elle n'en sera pas moins la propriété de ceux du mari; même aurait-elle des enfants illégitimes, fruits de son inconduite, ces enfants ne lui appartiendront pas, ils reviennent aux parents du mari. Or, le droit dit : *Partus sequitur ventrem.* Si la femme meurt sans postérité, le mari a droit à sa sœur qu'il épouse sans vaches, *Ke Seantlho* (ce qui est de ma maison).

C'est aussi en raison de ce droit acquis par le mari que les veuves ne peuvent pas littéralement se remarier, car, pour le faire, elles doivent être déclarées libres par les parents du mari défunt ; ce qui n'est pas chose facile, car, disait Masupha, à ce sujet : *Re liphiri* ; *me Phiri e rata nama* (Nous sommes des loups, et au loup il faut de la viande). Ainsi donc, avec ces vingt vaches, notre homme acquiert des droits que même un chrétien n'a pas, ceux de s'emparer des enfants et de continuer à gouverner sa femme même après sa mort.

Les catholiques, en ne s'immisçant pas dans les affaires du mariage des vaches, ont cependant modéré un peu ce qui sent par trop le loup. Ils enseignent que la veuve est déclarée libre après la mort de son mari et qu'elle peut, envers et contre tous, se remarier selon son bon plaisir. Ils tâchent aussi de mettre les enfants sous des tuteurs prudents et sages, mais sans déroger aux droits de la famille du mari. Les catholiques aussi ont réglé que la jeune fille irait à son mari le jour même du mariage, et cela sans pleurer. Hélas ! de temps en temps le prêtre a à réprimander une belle-mère trop avide de laisser tout le travail à sa nouvelle bru. Une maison doit

être bâtie au préalable par le mari, car le mariage ne serait pas béni sans cela. Six semaines au plus sont allouées à la jeune femme qui va chez sa mère pour son premier-né, et, quand les coups ne sont pas trop forts ou un peu mérités, on absout le jeune homme de cette vache qu'il faut payer à autrui.

C'est la coutume, ici, que les cousins épousent leurs cousines germaines ; d'où il suit que la plupart des mariages de la famille royale sont infructueux ou bien donnent naissance à des idiots ou à des crétins. Un exemple : Letsie épousa sa parente comme première femme, qui lui donna un seul enfant, une fille, Senati. Celle-ci fut donnée en mariage au fils aîné de Molapo, qui était idiot et son cousin germain ; de cette alliance il est arrivé un fou, *Motsuene*, le singe. Le peuple imite trop souvent les grands, et les chrétiens sont loin d'apprendre, du premier coup, qu'il faut chercher d'autres alliances. Il est quelques chefs païens qui poussent l'indélicatesse jusqu'à épouser leurs nièces, et, chose plus repoussante, ils ne se font pas scrupule de prendre les jeunes femmes de leur père. Actuellement, le petit-fils de Letsie a, dit-on, des femmes de son grand-père à son usage.

Le verbe *Honyala*, se marier, a cette particularité qu'il s'emploie à l'actif pour le mari et au passif pour la femme. Un homme donc se marie, mais une femme cafre est mariée ; elle ne se marie jamais. C'est ce qui porterait à croire que ce verbe ne répond pas exactement à notre idée du mariage ; il semble qu'il voudrait plutôt manifester l'action d'acquérir un droit sur la femme et les enfants, ce qui est actif pour le mari ; or, comme la femme et les enfants sont acquis, le verbe leur est appliqué au passif. En effet, un homme qui a eu des enfants d'une femme qu'il n'avait pas mariée avec les vaches

peut acquérir le droit sur les enfants en donnant les vingt vaches, etc. ; et, pour cela, il dit : *Ke nyetse lona* (J'ai marié les enfants), c'est-à-dire acquis les enfants. Encore : une reine, devenue veuve, est dans l'usage d'entretenir une foule de servantes dans ses alentours ; elle épouse ses servantes, vous dira-t-elle chaque jour : *Ke nyetse mometsana* (Je viens de marier une fille), c'est-à-dire d'acquérir une fille. Le jeune homme qu'elle appellera à vivre avec une de ses filles n'aura aucun droit sur la femme ni les enfants. Tous les jours, les chefs donnent les bestiaux pour des jeunes gens pauvres ou dévoués à leur cause ; mais ces derniers n'ont, à proprement parler, aucune femme, car celle qui leur est fournie par le chef est connue sous le nom de *femme du chef* et les enfants sont à lui. Les Bechuanas emploient le verbe *Hotsuera,* tenir, pour se marier ; l'homme tient, *o tsuere*, et la femme est tenue, *o tsuerue.*

Si donc les choses se passent ainsi, on pourrait inférer qu'en langue *sesuto* il n'y a pas de mot propre pour donner une idée exacte du mariage.

Loin de moi d'avancer qu'il n'y a pas de mariage. Je sais et je soutiens que, sur 100 mariages, plus de 95 sont indissolubles, la première femme restant et mourant avec son mari. D'ailleurs, le divorce, chez les païens, ne peut être prononcé qu'à grands frais, avec fort étalage de témoins, d'avocats et de raisons, car, en cas de divorce, il faut rendre les vaches qu'on a reçues pour la fille, et *inde iræ.*

Enfin, je termine ce chapitre du mariage en disant que les femmes basutos connaissent l'ancien adage : *Puellus, quoad primores dentes amiserit, solo lacte alendus.* Ainsi elles allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de deux ans, époque où la dentition temporaire est supposée parfaite.

J'ai dit que les catholiques ne trouvent pas opportun de détruire le mariage des vaches, car, pour eux, il faudra que la nation devienne chrétienne et que les juges soient chrétiens pour instituer des coutumes semblables à celles des mariages européens. Les protestants, eux, ont suivi une autre voie ; ils ont condamné le mariage des vaches d'abord et, maintenant, ils sont aux prises avec des difficultés incessantes de la part de la nation, de la part des familles, plus souvent aussi de la part de leurs propres adeptes, qui ne veulent pas observer dans le secret ce qui leur est commandé à l'église. Sans médire, c'est à peu près certain qu'ils suivraient une autre méthode si cela était possible ; le temps ne semble pas propice à la religion pour changer des coutumes qui ne sont pas absolument coupables et opposées à la foi. Mais, de ce qu'elle temporise, on ne devrait pas induire qu'elle approuve ou défend la coutume. Dans le Bechuanaland, il y a des tribus, comme les *Bakhatla* de Lentsue et les *Batlokoa*, qui n'ont pas le mariage des vaches, et ce n'est pas le prêtre qui l'établira.

Polygamie. — Chez les Cafres, toutes les filles sont appelées à l'état du mariage et, pour toutes, c'est un honneur et un bonheur d'avoir des enfants. Le nombre varie de six à huit enfants pour chaque famille. Les polygames ont autant de fois ce nombre qu'ils ont de concubines. Un chef est puissant qui a beaucoup de femmes, qui feront alternativement le rôle de servantes et d'épouses. Elles préparent la nourriture abondante que le chef est toujours en mesure de distribuer aux visiteurs, aux voyageurs ou à ses amis. Chez elles sont envoyés les pèlerins, qu'elles doivent héberger de leur mieux. Les concubines sont sous la férule de la reine ou première femme ; elles doivent recevoir les ordres d'elle : *Molao o tsua moreneng* (La loi sort de chez le chef d'abord), *ho ea ntloaneng* (pour

aller dans les petites maisons). De fait, la maison de la première femme est appelée *ntlho ekhalo*, la grande maison, par comparaison avec les maisons des concubines appelées *matlhoaneng*, les petites maisons. La première femme est la réelle femme, *mosali;* les concubines sont appelées *lisethe*, les talons. Les enfants de la première femme sont les héritiers attitrés, l'aîné recevant tout le pouvoir et tout l'avoir, tandis que les enfants de la concubine ne sont que des serviteurs (*bahlanka*). La première femme, bien que le plus souvent un peu abandonnée, reste toujours environnée de prestige. Chez elle, les docteurs, les sorciers, préparent les médecines pour la famille du chef et pour les *lisethe* (talons). Si le prêtre visite un chef, c'est chez la première femme qu'il descend et c'est chez elle que les gens du village seront invités à venir se joindre à la prière. Tous les mardis, chez le chef Peete, j'allais ainsi porter la prière, à la tombée du jour. Un guerrier montait sur un mur, qui criait: *Thapelong* (A la prière). Le chef arrivait avec toute sa bande de femmes, d'enfants, de villageois. J'en profitais pour leur rappeler qu'après la vie ce sera le ciel ou l'enfer. Choisissez !

La jalousie règne en maîtresse dans tous ces sérails, où sont entassées les femmes des chefs. Pour les séparer un peu, chacune a été pourvue d'une maison avec son *lelapa* et sa cuisine ; mais toutes ces maisons sont généralement groupées autour de la butte seigneuriale, ce qui n'est pas suffisant pour arrêter les longues langues de médire l'une de l'autre, les enfants de se quereller. Il est vrai, elles sont plus à la portée du chef, qui, à la moindre alerte, arrive le bâton à la main. Parmi les concubines, il y en a toujours une qui sait mieux flatter le chef ou bien qui a des grâces telles, qu'elle devient, pour ainsi dire, comme une seconde reine. Sou-

vent son ambition et les faveurs du chef l'enflent tellement, qu'elle s'élève au-dessus de la première femme; elle revendique des droits pour ses enfants ; les gens se partagent entre elle et la reine, et souvent elle souffle la discorde dans le pays, encourage à la guerre civile pour faire justice à sa cause. Tous les chefs ont cette passion d'une concubine bien-aimée; mais tous en souffrent de leur vivant ou après leur mort.

L'enfant d'argile. — La femme stérile est peu en honneur chez les Basutos. Elle doit donc s'adresser aux sorciers, qui prescrivent la retraite, le chaud; éviter de sortir, le matin et le soir, sur la rosée ; ne pas parler aux étrangers autres que les membres de la famille pendant six mois. *O leketsoe le shala* (On l'a mise au charbon), dit le public. Pendant ce temps-là aussi, elle doit porter sur son dos un enfant fait avec de l'argile, orné de perles et d'amulettes : *K nguana sehoana* (C'est l'enfant de la calebasse). Ainsi, à l'aide de procédés naturels et de superstitions, le docteur cafre opère des merveilles. Les petites filles aussi, pour acquérir les connaissances pratiques, s'exercent de bonne heure à porter une bouteille ou une faucille sur la tête ; elles forment leurs petits bras à broyer du grain entre deux pierres ; elles bâtissent de petites maisons, qu'elles essayent de plâtrer de leurs mains, et, enfin, elles affectionnent tout particulièrement de tenir ou de bercer ce *nguana letsopa*, cet enfant d'argile, que leur passent les femmes fatiguées de le porter.

CHEZ LES PAÏENS.

Comment se fondent les Missions. — Il y avait cinq ans que je jouissais des délices de Capoue à Roma ou village de la Mère-de-Jésus, quand mon heure sonna de goûter aussi de la vache enragée. Il me revint d'établir

une Mission à environ 40 milles de là, chez le chef Peete. J'allais apprendre, maintenant, que ces moissons jaunissantes et pleines de joie qu'on récolte au soir d'une Mission ont toujours été semées dans les larmes et la douleur. *Ibant gementes et flentes, mittentes semina sua.* On m'avait dit que le P. Gérard avait vu son wagon planté dans une mare d'eau pendant trois semaines, n'ayant, lui, d'autre consolation que de dire son bréviaire à côté de l'attelage qui ne bougeait pas. La foudre frappa deux fois à côté de lui et de son compagnon, dans la cave où il s'était réfugié en chemin pour Sainte-Monique. Il fallut bien qu'ils fussent durs et pénibles les commencements, pour que le généreux et saint missionnaire n'eût rien autre à mettre sur la table, au moment du dîner, qu'une sentence de l'*Imitation*. Un vieux marin breton, qui était par-là, trouva un jour le régime un peu dur. « Mon Père, dit-il, chez nous les saints ne mangent pas, mais aussi ils sont dans des niches et ce sont des saints de bois. » J'avais vu les débuts de Gethsemani, où le P. Biard n'eut longtemps pour tout abri que le tas de briques destinées à la construction de sa chapelle. Je le visitai un jour dans ce réduit, où logeaient le missionnaire et les poules ; un cheval attaché à l'entrée servait de porte pendant la nuit. Après des débuts si pénibles, le zélé missionnaire n'eut pas le bonheur de récolter le fruit de ses sueurs ; il venait d'être transféré à Saint-Joseph, lorsque les masses s'ébranlèrent et rendirent la Mission de Gethsemani une des plus prospères du Basutoland.

A Nazareth, il avait fallu coucher vingt et un jours à la belle étoile, pendant l'hiver, pour mettre la construction en état de servir au culte.

A Montolivet, le P. Lebihan dut attendre trois longs mois sous son wagon que le bon plaisir du chef vînt lui

assigner un terrain. *Ona le nthu* (Il a une maison), disait celui-ci s'excusant de sa lenteur. *Koloi ke ntlhu* (Un wagon, c'est une maison).

Toutes les Missions eurent le même sort, car l'œuvre du salut a commencé dans une étable, dans les langes de la pauvreté et de la souffrance.

Elle était étroite et basse, mal établie, cette petite chapelle de Saint-Joseph à Korokoro, où Mgr Allard venait prêcher aux soldats anglais campés là pour établir le protectorat, tandis que le P. Hidien catéchisait les indigènes. Un jour, c'était pendant la sainte messe, à l'élévation, une tempête souffla qui menaçait l'édifice. Soudain, toute la troupe se lève comme un seul homme, chacun se suspend en haut par un chevron pour arrêter la toiture. Le saint sacrifice fini, ils laissèrent aller ; la chapelle croula, mais la Mission était fondée.

Masupha. — Sion fut fondé sur le même principe et ne fit pas exception à la règle. Masupha, surtout, fut le trouble-repos du pays. Autrefois, à mon arrivée à Runa, il était rebelle, ne voulait pas payer la taxe, ne reconnaissait d'autre gouvernement que lui. Deux fois, le gouvernement anglais lança le fils de Letsie contre lui et, deux fois, quand les 500 louis d'or avancés au chef cafre furent épuisés, le fils de Letsie s'aperçut que Masupha était son oncle et qu'il ne lui convenait pas de verser le sang des siens. Aujourd'hui, Masupha en voulait à Peete, qui avait eu le tort, en étant son neveu, de battre son fils en deux combats ; Peete était soupçonné aussi, à tort ou à raison, d'avoir contribué à la mort de ce fils aîné de Masupha, qui convoqua ses deux ou trois mille guerriers, brûla deux ou trois cents villages, tua et eut des tués et s'en retourna avec un butin de près de 1 500 têtes de gros bétail, négligeant le menu bétail, qui est la récompense des soldats. Le gouvernement arriva pour compter

les cadavres. La nation fut convoquée, Masupha condamné à payer, en trois jours, 1 000 têtes de bétail comme amende. En pareille circonstance, c'est le peuple qui doit payer ; chacun doit donner au moins un bœuf, ce qui, sans être exagéré, rapporta de 2 000 à 3 000 têtes de bétail au chef. Maintenant, étant donné que les 3 000 s'ajoutaient aux 1 500 du butin et qu'il ne devait en payer que 1 000, il lui restait un bénéfice net de 3 500 têtes de bétail. Il y a peu de commerçants qui fassent de si bonnes affaires que ce chef sauvage qu'on appelle Masupha. J'ai tenu à raconter au long les faits et gestes de ce guerrier, qui se fait gloire de s'appeler : *Kala ea bahali ha heso* (Le plus haut des hérauts de chez nous). Aussi bien pourra-t-on voir comment les chefs basutos battent monnaie.

Ce procédé de sucer le sang du pauvre est le secret de la grandeur et de la richesse d'un chef mosuto. Qu'il appelle les gens à sarcler son champ ou à bâtir un mur, tous ceux qui seront venus s'en retourneront sans souper ; mais le retardataire, l'indifférent, entendra bientôt les hérauts du chef parcourant les villages au son du *Monna-Kihomo*, *Monna-Kihomo* (Un homme, une vache, un homme, une vache), c'est-à-dire autant de vaches qu'il y a eu d'absents. Au retour d'un *pitso*, réunion de la nation, les capitaines ne manquent pas de représenter au chef l'insolence de tels et tels, qui ne sont pas présents, et, le lendemain, le *Monna-Kihomo* retentit. Que dis-je ? Parfois, le chef se met en campagne sans faire sonner le tocsin, et, à son retour, tous les lâches qui ne l'ont pas suivi n'échappent à sa colère que par le *Monna-Kihomo*. Ils sont nés esclaves, direz-vous, ces Basutos incapables de secouer le joug de chefs qui les tyrannisent ! Pas précisément, pas plus qu'ils ne sont tyrannisés ! Il faut savoir qu'ils dépendent en tout et partout du chef, qui leur assigne leurs champs, leur donne le

chaume de leurs maisons, leur cède des chevaux et des bœufs, souvent des fusils et des cartouches ; s'ils sont dans la misère, il les soulage et les aide de son grain ; ils doivent donc avoir pour lui une obéissance aveugle. Voudraient-ils partir, ils ne le peuvent pas ; le chef s'empare du grain, arrête les troupeaux, ce qui revient à dire qu'il met le fugitif en prison. Voudraient-ils se révolter, c'est impossible ; jamais un sauvage n'obéirait à un autre, aussi sauvage que lui, si la distinction du sang n'élève ce dernier au-dessus du commun ; or, dans un pays comme le Basutoland, tous les chefs sont frères ou cousins, tous descendent de Moshueshue ; l'intérêt les oblige à s'unir, quand il s'agit d'un des leurs qui serait menacé par le peuple.

Le chef et ses qualités. — Le premier personnage que le missionnaire rencontrera chez les païens, c'est le chef avec lequel il doit entretenir des relations d'amitié, l'un étant utile à l'autre. Le chef grandit aux yeux de la nation qui a un missionnaire et l'écoute, tandis que le missionnaire, à son tour, pour attirer le menu peuple, a besoin de l'appui extérieur ou tout au moins du bon plaisir du chef. Aussi, au Basutoland, la religion avance rapidement là où les chefs aiment les missionnaires, mais ceux d'entre eux qui méprisent la religion ou restent froids à l'égard des prêtres empêchent par là les conversions.

Le chef est un Mosuto aux traits délicats, à la peau fine, au teint généralement plus pâle que le reste de la nation ; il est aussi plus intelligent, plus susceptible d'éducation, d'une mémoire remarquable servie par la raison et le bon sens.

Il se distingue du commun par des habits plus recherchés, une plume d'autruche à son chapeau, une dépouille de tigre ou de léopard sur ses épaules, des amulettes

inconnues du vulgaire, telles sont les marques de distinction. Quand il commande, il tient en ses mains un sceptre fait avec la corne du rhinocéros, animal rare aujourd'hui ; s'il est en voyage, la tête de son cheval doit dépasser la troupe qui le suit. Au kotla, tous sont assis par terre ou sur des pierres pointues, tandis que lui a à son usage un tabouret ou une chaise. Sa demeure est sans contredit la première et la plus remarquable du village ; souvent il a une habitation en pierres de taille ou en briques cuites, à l'usage des étrangers, des blancs surtout ; lui se contente de sa hutte ronde où il dort plus à l'aise. Si le commun est dans l'usage de coucher sur la terre nue ou sur des nattes de jonc, lui pourra se permettre une couchette en briques ou un lit de fer. Il peut avoir une vaisselle, mais il s'en tient à la coutume de manger avec les doigts, de même que le mouchoir, que les plus fanfarons font sortir de la poche du gilet, n'est pas du tout pour s'en servir. A l'entrée de la hutte, sous une espèce de porche, couchent les gardiens du chef, apostés là pour donner l'alerte et protéger le chef contre les esprits malfaisants ou les surprises d'un ennemi. Là, dans ce sanctuaire où le public est loin d'avoir accès, il conserve son talisman, sa corne d'abondance. Chaque chef doit en avoir une suspendue dans son appartement privé, corne dans laquelle les sorciers et les membres de la famille ont déposé des spécifiques utiles contre tout malheur.

Le chef cultive des champs énormes et très nombreux, par le moyen de ses hommes qu'il appelle en corvées. J'ai vu quatre-vingt-dix charrues défrichant un champ pendant deux jours. Outre des champs désignés pour chacune de ses femmes, le chef a d'autres champs à lui propres ; le grain qui en provient est d'ordinaire laissé en dépôt chez les gardiens du champ, et c'est là qu'il

puisera dans un moment de détresse, pour une fête, une guerre, ou pour aider un ami, un parent.

Le chef mosuto possède au suprême degré cette qualité de tout Cafre, l'hospitalité. Les gens du peuple ne refusent jamais un secours à un parent, à un ami, ils sont toujours prêts à s'entr'aider et à partager leur nourriture et leurs provisions avec autrui, ce qui fait qu'au Basutoland il n'y a jamais de pauvres ; nulle part quelqu'un qui meure de faim. Celui qui tue un bœuf doit nourrir tout le village, et qu'il ne s'avise pas de rien réserver pour le lendemain. Celui qui tue une chèvre ou un mouton doit partager avec toute sa famille. L'étranger qui voyage n'aura rien à payer pour la nourriture et le logement qu'il trouve partout. Mais le chef surexcelle en hospitalité, lui qui reçoit tous les jours, lui qui a toujours de la nourriture prête pour cinquante personnes, lui qui envoie continuellement des présents à ceux de sa famille. J'ai vu un chef, en temps de famine, alors que le sorgho se vendait 45 francs le sac, en céder quatre-vingt-dix à son cousin germain, *gratis pro Deo*. J'ai vu des chefs, tels que Masupha et Peete, au plus fort de leur querelle, s'envoyer des secours en bétail pour marier un enfant ou pour faire un sacrifice pour un parent malade.

Loi salique. — Le gouvernement du pays est tout entre les mains du chef. La loi salique étant en vigueur et le sceptre ne pouvant tomber en quenouille, les hommes seuls peuvent hériter du commandement, eux seuls aussi ont droit d'apparaître dans le lieu de réunion. Le Basutoland est gouverné par un chef suprême, fils de feu Letsie, lequel est assisté de chefs de districts, de capitaines préposés à la garde des vallées et des chefs ou seigneurs de villages. La loi, c'est la coutume qu'interprètent les vieillards et qui est écrite dans la mémoire

d'un chacun. Au chef de tracer les limites des champs, les droits des villages, à lui de convoquer ses hommes pour leur parler des affaires. C'est lui qui déclare la patrie ou le district en danger et qui doit conduire l'armée. Il n'a aucune rétribution, ne prélève aucune taxe, mais tout est censé lui appartenir et il se compense grassement dans l'exercice de ses fonctions judiciaires. Le terrain appartient à la nation, il est inaliénable ; aucun Mosuto ne peut vendre et aucun blanc ne peut acquérir même un pouce de terrain. Les Missions, les boutiques, toutes appartiennent à la nation qui en laisse l'usage aux demeurants, mais les reprendrait en cas de fuite. Ils ont donc tort ces missionnaires protestants qui, il y a cinquante ans et plus, firent signer des actes de vente à des chefs qui ne savaient pas ce qu'on leur demandait. Et qui pourrait croire que pour un pantalon de velours ou une cotonnade, ils acquirent des terrains qu'ils ont disputés ensuite ! Le cas eut lieu en Béchuanaland. Et encore aujourd'hui les chefs béchuanas outrepassent leur pouvoir en signant des concessions de terrain dans le protectorat, cette fois non plus pour un vêtement, mais pour des 600 et 800 louis d'or par an. Ils ne sont que *primus inter pares,* ils ne peuvent pas aliéner ce qui ne leur appartient pas. Le proverbe dit : *Motho batho* (le chef est homme par les hommes, sans eux, il n'est plus chef).

Lui seul autrefois avait le privilège d'ouvrir la saison des fruits. On lui apportait la première citrouille qu'il devait mordre, ce qui s'appelait mordre l'automne. Les quelques débris de forêts qui restent encore dans les montagnes sont la propriété du chef, aussi bien que le gibier ou le poisson des rivières, car, dit l'adage, le loup est mangé par le chef.

Pitso ou champs de mai. — Aux grands *pitso* de la

nation qui se tiennent en octobre, sur le bord d'une rivière, chaque chef arrive à la tête de sa tribu, chacun va camper à quelques centaines de mètres l'un de l'autre pour faciliter l'ordre et la circulation des chevaux. Sous une marquise immense, le commissaire résident de la reine d'Angleterre attend les principaux personnages. Le chef se lève et crie : La pluie, et tous de répondre. Les vaches, ajoute-t-il, et tous de répéter, les vaches ; la paix, répondent-ils. Croyez-en moi, Basutos, et tous d'une voix formidable : *Rea lumela Morena* (Nous croyons chef). Telle est l'entrée en matière, la phrase officielle pour le discours du trône. A ces acclamations, Masupha aime à ajouter : Tenez dur les bâtons, en signe de guerre, et Peete : Que Dieu m'aide !, et la foule de crier : Oui, que Dieu t'aide ! A un *pitso*, tout le monde a droit de parler, et tout Mosuto étant né orateur sait parler dans un style fleuri, imagé, que jalouseraient beaucoup d'orateurs civilisés. Libre à un chacun d'émettre ses idées, car, dit le Cafre, on ne tombe jamais devant ses pairs, c'est-à-dire, on n'est jamais coupable de parler devant la cour réunie.

La police du pays est pratiquée par le chef, qui peut députer tout guerrier pour arrêter les malfaiteurs ou pourvoir à ce que les ordres et les jugements soient exécutés.

Jugements au khotla. — Aux fonctions de gouverneur du pays, le chef cafre joint celle de magistrat ou juge. Un seul cas est réservé au gouvernement anglais, c'est le meurtre. Tous les autres délits sont traduits à la barre du chef, qui juge dans son khotla avec ses hommes, chaque partie ayant soin d'amener ses témoins et ses avocats. C'est un principe général que tout crime est un attentat contre la nation et une offense au chef, d'où il suit qu'en tout jugement une partie de l'amende doit

revenir au chef. Tous les crimes sont punis par l'amende, ce qui explique que la cupidité des capitaines et de quelques chefs les porte à exagérer la gravité de l'offense en raison de la richesse du coupable. La famille est responsable pour un de ses membres, la communauté pour un des siens et le capitaine d'une vallée pour ses différents villages. Le frère payera pour le frère, le village pour un seul habitant et souvent toute une vallée pour un seul village. Il n'y a ni prison, ni travaux forcés en usage chez les Basutos. Ceux qui méritent cette peine peuvent être envoyés, par les juges indigènes, au magistrat anglais ; mais le cas est fort rare. D'après les lois de la nation, la tête d'un homme vaut dix vaches, ainsi que la virginité d'une fille. Les autres délits varient et n'ont pas de règle, car j'ai vu payer six bœufs pour le vol d'une selle de 100 francs, et dix veaux pour un petit cochon de deux ans, quand, de par ailleurs, pour trois hommes tués et un blessé, le coupable n'a payé que trente têtes de bétail. Dans les crimes contre l'ordre général, l'amende précède le jugement ; c'est ce qu'on appelle manger les vaches. Dans ce cas, le chef lance quelques centaines de jeunes gens à la curée d'un village ou d'une vallée. Tout le gros bétail lui est amené : les poules, les chèvres et les cochons sont le bénéfice des justiciers du roi. Les délinquants suivent de près leurs richesses et, arrivés au khotla, l'affaire est jugée. Si l'offense n'est pas si grave qu'on l'avait supposé, une partie du bétail est rendue, le reste satisfait la justice courroucée du chef et défraye les avocats. Il n'est pas rare d'assister ainsi à ces razzias, qui portent la désolation dans un village. Un jour que les deux petits chefs de Korokoro s'étaient battus à coups de fusil pendant la nuit, le chef Mama arriva le lendemain avec ses guerriers ; table rase fut faite de tout le bétail, qu'il distribua

à tous et à chacun des flatteurs et adulateurs qui venaient le féliciter : Bonjour, père ! — Prends ! et il lui donnait un bœuf. — Toi, le veau de quelque grand animal ! — Prends ! et il lui octroyait un cheval. — Nous mangeons par toi. — Prends ! et à celui-ci il cédait une paire de vaches. Enfin, quand il eut satisfait ses amis et ses propres besoins, il envoya les plus beaux bœufs à son père pour l'avertir du jugement.

Et son père Letsie ne valait pas mieux que le fils, car, dit le proverbe : Le fils de l'écrevisse marche comme l'écrevisse. Pour des torts vrais ou supposés entre quelques habitants des Maluti, il ordonna une de ces razzias comme on n'en voit pas souvent, si féconde qu'elle enrichit les fils du chef de quelques milliers de bestiaux. C'est dans ces curées aussi que les petits capitaines et les seigneurs des villages trouvent leur compte ; pour deux qui vont au chef, un peut bien rester en chemin : qui le saura jamais ?

Tous assis en rond autour de leur chef, les hommes, au Khotla, tressent des cordes, fabriquent des paniers de jonc, cousent des grands sacs de cordes de jonc pour le grain, ou réunissent deux peaux de lapins ensemble pour faire une calotte, pendant que les plaignants exposent leur cas et que les accusés se défendent de leur mieux. Tout le monde est procureur de la république et peut faire un réquisitoire détaillé ; tout le monde est avocat, libre à lui d'attaquer ou de défendre. Les officiers sont comme des avocats généraux ; ils suscitent les difficultés, font jaillir la lumière, par ces mille détails qui doivent tous être élucidés. Quelle était la couleur de l'animal volé ? Or, en langue sesuto, il y a trente-deux manières d'exprimer la couleur d'une bête, et cela pour le masculin ; avec autant pour le féminin. Enfin, quand tous ont parlé, que la

matière est épuisée, le jury, composé des principaux de l'endroit, se réunit chez le chef, lequel souvent n'a pas daigné écouter toute la plaidoirie. Il revient et prononce la sentence ; elle est sans appel. Chez lui, dans son district, le chef a autant et même plus d'autorité que la reine Victoria, en Angleterre. Toutes les amendes procèdent de la sorte : une partie pour le chef (lisez *la part du lion*), une pour les hommes du Khotla (*le bœuf le plus gras*) et le reste, s'il en reste, pour la partie offensée. Une fois l'amende payée, le coupable n'est marqué ni au fer rouge, ni numéroté ; il reprend tout son honneur et va souvent boire une calebasse de bière avec son adversaire.

« L'univers, a dit de Maistre, est rempli de supplices très justes dont les exécuteurs sont très coupables. » Je pourrais dire que le Basutoland est rempli de jugements très équitables dont les juges sont de grands coupables. Ils pérorent comme des théologiens et des saints sur le vol et l'adultère, ces officiers et ces seigneurs qui, eux, font la chose en grand et sans vergogne. Ainsi le veut la tradition : *morena ha a tenœ molupo* (Un chef n'a jamais de faute), c'est-à-dire, littéralement, on n'attache pas à la ceinture d'un chef un pagne trop lâche, qui le couvrirait de confusion en tombant. Cela pour dire : le législateur est au-dessus de la loi.

L'ambition est le grand mal de tous les petits chefs, qui veulent tous imiter la grenouille et se faire aussi grosse que le bœuf. Dans leur sphère circonscrite, ils agissent comme un Napoléon à la tête de ses cent trente-cinq départements, d'où naissent évidemment des querelles perpétuelles que Mars, hélas ! a le triste rôle de trancher. Même à l'égard de ce royaume invisible que prêche le missionnaire, ils se défendent mal quelquefois de prétentions insoutenables. L'un veut être le

Charlemagne de l'Église, pour le grand bien des chrétiens et son propre bénéfice surtout. L'autre vous demande de lui faire tailler une soutane rouge, blanche ou verte, peu importe, la taille seulement. Celui-ci sera le prêtre extérieur, et je vous assure qu'il fera marcher le monde, tandis que le missionnaire sera le prêtre de l'intérieur. « En deux ans, j'eusse été fait évêque, si j'étais resté au Cap un peu plus longtemps », avait l'audace de dire à monseigneur l'un des plus intelligents.

Chefs et superstition. — Mais la prérogative importante du chef mosuto est d'être le président à vie de tout ce qu'il y a de superstitions, de cérémonies païennes, de fêtes ou de réjouissances. Si le soleil darde la terre de ses rayons un peu trop longtemps, c'est au chef à aviser, à faire la pluie ou à la faire faire. Il y a des sorciers préposés à cette opération. Pour y réussir, ils doivent se servir d'eau de la pluie précédente qu'on trouve dans les lacs ou bassins naturels. Il va sans dire que le sorcier faiseur de pluie étant le seul astronome du pays ne manque pas de se mettre en campagne aux environs du changement de lune, ou quand il aperçoit là-bas à l'horizon ce petit nuage qu'il m'a indiqué un jour et qui est signe certain de la pluie. Cependant, un jour ou l'autre, le sorcier est vaincu, ce qui explique les famines et les sécheresses. Quand toutes les agences du démon sont vaincues, alors le chef s'adresse d'ordinaire au bon Dieu par l'intermédiaire du missionnaire et, chose remarquable, la pluie ne tarde pas à tomber. Ils venaient une ou deux fois par an à Sion, près de ma petite chapelle de briques cuites, ayant leur chef à leur tête, pour demander la pluie. Les grosses têtes ne manquaient pas de me questionner sur l'état des moissons. « Que dit Dieu? (*Molino o seng?*) Que pense le missionnaire? (*Monnisto o seng?*) » A quoi, je répondais : « Le bon Dieu dit que,

si vous n'étiez pas des coquins, il pleuvrait, et le missionnaire pense comme son maître. Donc, ne péchez plus, et il pleuvra. »

D'autres fois, tous les hommes sont convoqués avec leurs armes et leurs chevaux : une chasse générale est donnée dans la montagne à une gazelle ou à une chèvre sauvage. De la mort de l'animal dépendent, paraît-il, des torrents de pluie.

Quand le ciel est orageux, quand le nuage noir s'avance portant dans ses flancs la grêle qui fauche les moissons, le chef sort de sa hutte, saute et gambade, faisant retentir l'air du son strident de ses deux flûtes faites en os de bœuf ; il perce le ciel avec son assagaie ; il débite et chante ses poésies ou celles d'un aïeul et, au moyen de trois baguettes enduites au préalable par le sorcier royal, l'ennemi est mis en fuite.

Celui que la foudre a renversé ou suffoqué seulement recevra de son chef une sortie de la corne d'abondance, pour diviser le fluide électrique encore logé dans son corps ; pareille cérémonie doit avoir lieu pour tous les parents et amis de la victime, tous portent la foudre dans leur sein. Les sorciers sont supposés lancer la foudre au gré de leurs bons plaisirs ; ils la déchaînent sur les personnes, sur les animaux ou les habitations que la haine leur a désignés. La facilité avec laquelle quelques sujets sont frappés semble renforcer la croyance populaire. Tel village sera frappé deux ou trois fois dans l'année, et tel individu est doué d'une attraction spéciale qui le met toujours en danger. Un dimanche, à midi, à 600 ou 700 mètres de ma porte, soudain un nuage apparaît sans bruit et sans éclat, une femme est frappée au milieu de deux autres compagnes ; depuis le front jusqu'aux pieds, tout son corps fut labouré, ainsi que celui de son petit enfant. J'accours avec

ma pharmacie; quinze jours après, elle était parfaitement guérie. C'était la quatrième fois que la foudre la frappait. Un autre fut poursuivi sept fois; la septième fois, le fluide emporta son fils aîné. « Je te donnerai un bœuf gras, si tu lances la foudre sur ma maison, dis-je à un sorcier. — Nous n'opérons pas sur les blancs, » dit le rusé compère. Une victime de la foudre doit être enterrée dans un lieu humide, un marais de préférence.

Circoncision. — Dès que les jeunes gens arrivent à l'âge de seize à dix-huit ans, le chef s'occupe de la circoncision des garçons. S'il a un fils, tous les autres garçons se réuniront à lui; leurs parents s'apprêteront pour cet acte qui est le plus grand, dans la nation. Avant la circoncision, le garçon n'est rien, un *Moshimani* (un gamin); après, il devient homme (*Monna*, *Vir*). De même, la jeune fille qui n'était qu'une *Létrisa* (une fillette), devient *Mosali* (*Mulier*). Il ne rentre pas dans mon dessein de faire, mot à mot, une description de toutes les cérémonies de la circoncision. Je dirai seulement que la coutume a dû venir des Juifs ou des Arabes, qui ont rencontré les nations cafres descendant du nord de l'Afrique par l'intérieur de la côte orientale. Partout, l'essentiel du *Lévitique* est observé ; mais la superstition a apporté une foule de détails. Les femmes sont tenues strictement à l'écart pendant quatre ou cinq mois, pendant que les jeunes circoncis sont au *Mopato*, lieu caché de la montagne. Là, dans ce sanctuaire, le *Mosue*, ou tanneur, est celui qui tanne la peau de ses élèves à coups de bâtons ; là, on passe la nuit à chanter et le jour à ramasser du bois et des bâtons, qu'on leur cassera sur le dos. Si un jeune homme meurt, personne n'en portera la nouvelle à sa mère, si ce n'est le jour de la sortie, où le *Mosue* viendra briser un vase d'argile devant la porte

du défunt. C'est fini, les sanglots éclatent, la mère a compris.

Après trois mois, quelquefois six passés à cette école de la férule, du bâton et de maigre pitance, une fête énorme s'organise, les novices défilent devant les guerriers avec leurs nouvelles couvertures, la tête enduite d'antimoine, le corps peint de rouge, la lance et le bouclier à la main ; un nom nouveau leur est donné et le chef les incorpore dans son armée. Ils seront les compagnons de son fils *Lithaka*, ils choisiront un nom pour leur bataillon et tous devront coucher avec lui ou tout au moins dans la maison du *khotla* ou corps de garde. Ce qu'on appelle ici la circoncision des filles étant le privilège des femmes qui ont droit de vie ou de mort sur le passant téméraire ; il ne m'appartient pas d'avoir des renseignements sur ce sujet. Je vois seulement qu'elles ont leur *mopato* dans le village, qu'elles portent un voile devant les yeux, qu'elles ont le corps peint d'argile blanche, qu'elles tressent tous les jours un petit bout d'une grosse corde qui les serre autour du corps, qu'elles exécutent des danses et des grimaces, vraies pantomimes de foire. A Paris, on donnerait 2 francs pour les voir ; je vois qu'elles arrêtent le voyageur pour le dépouiller de son chapeau, de sa bride ; elles égorgent des chèvres et des moutons qu'elles arrachent aux bergers. En un mot, je me suis laissé dire, et je le crois, que quand le diable vint sur la terre, il institua la circoncision des filles. C'est la reine du village qui est la prêtresse pour les femmes, comme son mari est le grand prêtre pour les hommes.

Les chrétiens sont affranchis de cet esclavage du péché. Cependant des membres encore païens de la famille mettent tout en œuvre pour obtenir le jeune homme ou la jeune fille chrétiens, car, à leurs yeux, ce n'est pas

être homme que d'ignorer la coutume des cérémonies de la circoncision. Des auteurs ont cru que cette cérémonie était utile et même nécessaire dans les pays chauds de l'Afrique. Peut-être. En tout cas, nos chrétiens ayant brisé avec le *Lévitique* cafre, ne s'en portent pas plus mal. Leurs familles sont aussi saines et aussi nombreuses que les familles païennes ; la nation elle-même reconnaît que bientôt l'institution aura vécu. D'ailleurs, il y a des tribus entières qui ne connaissent pas la circoncision, comme les Zoulous, les Matabélés et d'autres peuples de l'Afrique équatoriale.

Et maintenant, avec des cérémonies et des superstitions de cette espèce, que penser du *Rou-Kaffir*, le « Cafre cru », comme l'appellent les Anglais. A cela, de Maistre répond : « Je ne sais pas ce que c'est que la conscience d'un coquin ; je connais la conscience d'un honnête homme, c'est affreux. » Le bon *kaffir* est recherché des fermiers et des commerçants, tandis qu'ils abhorrent le Cafre des Missions, lequel, disent-ils, est menteur, fainéant et voleur. Il est possible qu'il y ait des chrétiens de cette espèce, et je ne voudrais pas me porter garant de ce que sont les « freluquets » sortant des écoles protestantes avec leurs deux mots d'anglais, mais je soutiens que tous les chrétiens, ceux des missions catholiques entre autres, valent vingt fois le *Rou-Kaffir*, et parce qu'on a vu un ou deux écervelés, de quel droit mesure-t-on les autres à leur aune ? Ceci prouverait tout au plus que la jeunesse est la même partout et que le Cafre n'est pas fait pour vivre avec les blancs, dont il prend les vices et ne voit pas les vertus.

Médecin cafre. — Avec son chapeau de poils de singe, orné de vessies gonflées de poissons et de serpents, avec ses colliers d'osselets et d'ongles d'oiseaux de proie, avec son tablier de peau de singe sur lequel on distingue

des peaux de martre et de putois, avec des sachets sans nombre, des petits fagots de racine et de bois de senteur, tel nous apparaît le docteur du pays. Son pagne est plus long et plus original que celui des autres. Ses bras sont ornés de coquillages, ses jambes d'anneaux de cuivre et d'acier, quand il n'a pas dans ses jambes enfermées dans des petits sacs de cuir sec des petites pierres qui imitent le son des grelots en marchant. Derrière lui suivent deux *mahlahana* (élèves médecins) portant les ballots de médecine et la viande du maître. Il a tout calculé pour inspirer la confiance à ses clients. Il est certain qu'il connaît beaucoup de plantes et de racines et sait l'usage qu'il faut en faire. Tous les médecins européens sont surpris, en arrivant ici, des connaissances naturelles de ces originaux qu'on appelle *ngaka* (médecin). On dit qu'ils savent arrêter et couper la dysenterie, mal terrible qui a fait tant de victimes ; qu'ils purifient les humeurs froides et extraient les os cariés ; qu'ils soulagent les épileptiques, guérissent des morsures de serpents venimeux, des araignées et des scorpions blancs. Moi-même, j'ai été témoin de ces guérisons et je me serais volontiers réconcilié avec le docteur, s'il ne mêlait toujours la superstition à la science, s'il n'était à la fois charlatan et magicien. Pour administrer une pilule, il commence par les yeux qu'il barbouille d'un cirage noir, à l'effet sans doute de rendre aveugles les plus clairvoyants. Pour soulager une dent, il s'occupera d'abord d'enfoncer un piquet en terre à la porte du *lelapa* ou choses semblables, car il a aussi de l'eau lustrale dont il asperge les patients, des aromes qu'il fait brûler dans la cour du malade, des amulettes qu'il attache au cou de son client, des incisions qu'il produit sur sa peau, enfin tout un répertoire de pratiques saugrenues qui le font passer aux yeux du vulgaire pour un Esculape consommé.

Appelé par un patient, le médecin cafre ne peut pas délier ses petits sachets et étendre ses médecines à terre si on ne lui fournit la peau fraîche d'une brebis ; or, pour avoir la peau fraîche, il faut tuer l'animal et le docteur prend l'animal tué ; ce sont les arrhes du payement. Il est d'usage que le traitement suive son cours ; si le patient guérit, que ce soit dans un an ou deux, il devra payer le médecin ; s'il ne guérit pas, il n'y a rien à payer à personne. De cette façon, toutes les fois que le médecin a été appelé, bien qu'il n'ait rien pu faire et que ce soit la nature seule qui opère la guérison, tout l'honneur lui en revient et aussi les émoluments qui accompagnent l'honneur. Son tarif est à peu près le même pour tous les cas, un bœuf à payer après la guérison, soit qu'il y ait eu une visite, ou qu'il y en ait vingt ou trente, peu importe.

Si l'on en juge par la longévité de certains Basutos qui atteignent quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans assez facilement, il faut croire que l'art de la médecine a encore son mérite.

Maladies. — Les maladies fréquentes du pays sont les fièvres, la fièvre typhoïde surtout parmi les enfants, bien qu'on se demande d'où vient son germe avec une eau si limpide, un air si pur, un climat si délicieux. Les fluxions de poitrine emportent une jeunesse pleine d'espérance ; elles sont causées par les transitions soudaines du froid au chaud si fréquentes en été au temps des pluies, l'hiver rigoureux du Basutoland les irrite encore. C'est la dysenterie que les jeunes gens contractent aux mines de diamants. La route est couverte de tombes de pauvres Basutos partis pleins de vie et tombés après deux mois de séjour à Kimberley, où l'eau des mines seule suffit pour donner la mort. On m'a dit qu'ils demandent souvent le baptême à grands cris à des compagnons païens

comme eux. Ce sont ceux qui fréquentent les Missions.

La gale est l'ornement national des enfants basutos. Vêtus un peu trop à la légère, toujours exposés à la poussière, à la pluie et au soleil et se vautrant facilement dans la boue, rien d'étonnant que la gale leur ronge la tête et bientôt tout le corps. Les grandes personnes manquant de propreté et de précautions contractent la gale aussi. Avec la gale, la lèpre. Dans le Basutoland, il y a déjà un certain nombre de malades atteints de cette maladie. Il y a des districts où elle sévit avec rage et fait des victimes ; les patients sont relégués dans une caverne, où ils ne reçoivent que de temps en temps la visite d'un des leurs apportant un peu de nourriture.

Le *mokaula*, que les médecins anglais appellent *frambosia*, n'est qu'une espèce de syphilis particulière au pays. Il apparaît et fleurit comme une framboise sur le visage, aux jointures des bras et des jambes et sur la poitrine. Un jour ou l'autre, il visite tout citoyen du pays, avec des différences de ténacité et de souffrances. Dès le principe, la maladie était honteuse, et l'on croit encore que le vice est son grand moyen de propagation, bien que beaucoup d'innocents aient à payer pour les coupables. Ce mal est la cause des plus grands désordres dans la famille cafre ; il peuple nos cimetières d'enfants en bas âge et, sur certains sujets adonnés à la polygamie surtout, il fait renaître les châtiments d'Antiochus.

Le charbon n'est pas aussi fréquent en Basutoland qu'en Béchuanaland. Cependant, on m'a dit qu'à une époque il décima une vallée entière de Basutos. Les personnes le contractent en écorchant des animaux morts de cette maladie. Aucun conseil, hélas ! ne peut arrêter les Cafres, qui mangent toutes sortes d'animaux crevés, même ceux qui avaient le charbon. Il paraîtrait que la viande des chevaux morts de la *malaria* du pays a le don

de causer le charbon. J'ai vu, dans le Transvaal, un village où le charbon sévissait si cruellement, qu'il avait tué un Père Jésuite et fait nombre de victimes parmi le bétail et parmi les gens ; néanmoins, chaque chèvre qui tombait était loin de servir de pâture aux vautours.

Telles sont les maladies locales que le *ngaka* a à traiter en plus de tous les bobos de la civilisation. Une seule chose l'arrête : les blessures, qu'il ne sait pas panser ; il n'a pas foi aux amputations, la mort semble préférable à la perte d'un membre. La fumée, qui, dit Burton, avec la graisse, est le vêtement intime de l'Africain, occasionne l'ophtalmie ; le maïs grillé, mangé tout chaud et suivi d'un breuvage d'eau froide, est le grand meurtrier des dents.

Maintenant, comme supplément à sa pharmacie, le docteur prescrit un petit pot de graisse, dans lequel chaque membre de la famille doit jeter un peu de salive. Le petit pot est porté aux absents pour qu'ils observent la coutume ; quand il revient au village, tout le corps du patient est oint religieusement de la pommade graisseuse dans laquelle est passée la vertu vivifiante de la famille. A l'exemple des Orientaux, les parents pratiquent alors le massage, qui, dit-on, pourrait bien, après tout, être un remède du pays.

De temps en temps, la petite vérole arrive en Basutoland avec les jeunes gens qui travaillent dans les mines. Ses ravages sont toujours considérables, ayant à travailler sur des sujets à la peau sale et au sang impur. Les médecins cafres dédaignent le vaccin européen, qui, disent-ils, propage le mal au lieu de le prévenir ; mais, d'autre part, ils croient fermement aux incisions qu'ils font sur le front ou sur les tempes, dans lesquelles ils infiltrent un vaccin à eux.

Le malade au repos. — La superstition veut que le malade ne reste pas dans le village : les pieds des voisins peuvent l'écraser (*Ba mohata*, ils lui marchent dessus), c'est-à-dire, tous ceux qui viennent le visiter ne sont pas tous honnêtes, et plusieurs laissent dans la trace de leurs pieds un maléfice qui irrite les maladies et cause la mort.

Ainsi donc, dès les premiers jours du mal, un arbre, un roseau ou une corde sont placés à la porte du *lelapa* pour avertir qu'on n'entre pas et que le propriétaire est malade. Bien que superstitieuse, la coutume est utile pour établir le silence et le repos autour du patient. Hélas ! j'ai vu des fripons armer ainsi leur porte d'un arbre ou d'un roseau, pendant qu'à l'intérieur ils dévoraient les poules qu'ils venaient de voler. Si la maladie s'aggrave, le malade est emporté, sur le soir, dans quelque cave retirée sur le flanc d'une montagne ou le long d'un ruisseau. Là, plus ou moins exposé à l'air frais de la nuit, à la pluie et au soleil, il ne lui reste plus guère qu'à mourir. J'ai vu plus de quarante personnes exposées ainsi dans des caves pendant l'hiver, et le mal qui les dévorait était la petite vérole. Je vous demande s'il en meurt qui avaient encore des chances de vie !

Derniers moments. — Les Basutos ont une frayeur si grande de la mort, que, quand un malade est près de rendre le dernier soupir, ils l'abandonnent dans sa hutte ; tous viennent attendre dehors que le dénouement arrive. Par une disposition de la Providence, il est des païens qui meurent avec des signes d'une réprobation certaine : ils poussent des hurlements affreux, ils parlent de feu qui les dévore et, sans dire clairement qu'ils entrevoient l'enfer où ils vont tomber, ils laissent les vivants convaincus de leur damnation. Par contre, on dit que d'autres meurent si placidement et si contents, parlant de la

terre nouvelle où ils vont habiter, qu'on pourrait croire qu'un ange est venu les éclairer et leur annoncer cette bonne nouvelle du salut. Des personnes dignes de foi et aujourd'hui catholiques m'ont raconté qu'un vieillard, au moment de mourir, réunit ses enfants et leur demanda de faire la prière. Or, il était païen, n'avait jamais fréquenté les protestants et ne connaissait les catholiques que de nom. « Je veux la prière des catholiques, dit-il, et non des protestants. » Mais aucun de ceux de la famille, qui était toute païenne, ne savait la prière. Ce qu'entendant, le vieillard se recueillit et commença à se confesser de tous les péchés de sa vie devant ses enfants étonnés. Quand il eut fini, il s'écria : « Que Dieu me pardonne ! » et il mourut. Voilà bien la foi naïve de Joinville.

Quelque dix ans après, quand le prêtre vint établir une Mission chez eux, presque toute la famille se fit catholique, ainsi que la femme de ce vieillard qui, en mourant, il n'y a pas à en douter, obtint le salut pour lui et ses enfants.

Un autre vieillard, que j'avais baptisé depuis peu, me dit : « Je sens que je vais partir bientôt, car le bon Dieu, cette nuit, est venu dans ma hutte et m'a dit qu'il me constituerait le berger de ses chèvres dans le ciel. Mais, ajoutait-il, répète-moi le nom de sa Mère, car il ne faut pas que j'oublie de la saluer là-haut en arrivant. »

Probablement par défaut d'hygiène, on a remarqué que, lorsqu'un homme important meurt dans la tribu, il sera bientôt suivi d'un de ceux qui l'entouraient. Ce qui est une grande consolation pour les vivants, qui s'encouragent en pensant que leur parent a été si bien reçu au ciel, qu'il est revenu sur la terre se chercher un compagnon. J'ai vu souvent des fils de chef suivis ainsi de deux ou trois après leur mort, dans l'es-

pace de plusieurs mois. Ce vieillard qui devint le berger des chèvres du bon Dieu fut suivi, dans la tombe, d'un magnifique jeune homme, son petit-fils, plein de vie et d'espérance, et, à quelques mois de là, d'un enfant de trois ans, son arrière-petit-fils. Il n'en faut pas davantage pour encourager la superstition des Mosutos, toujours sur le qui-vive. Je baptisai une fille de six ans du chef Peete ; elle mourut et, en moins d'un mois, elle avait quatre compagnes au cimetière. Il y avait un bon Mosuto, du nom de Mpanga, vivant près de ma maison, à Sion. Dans son jeune temps, ayant été l'homme d'affaires d'un ministre protestant, il avait contracté du respect pour les *baruti*, missionnaires. Tout le monde le disait un peu fou ; moi, je ne connaissais que le Cafre au bon cœur ; tous les jours, il m'envoyait tantôt une poule, tantôt du lait, une chèvre, un gigot de bœuf, un jambon. Le dimanche, il ne manquait jamais la messe ; mais il était pire païen, car il avait cinquante enfants et avait eu douze femmes. Cependant, celui qui nourrit le prophète aura la récompense du prophète. Donc, l'an passé, son heure arriva ; le bon Dieu lui accorda d'être baptisé avant de mourir, et, chose étrange, quinze jours après, mourait une de ses femmes, celle qu'il avait cédée à Dieu, il y a près de cinq ans, sa bien-aimée qu'il avait laissée se convertir. « Ils rient tous de moi, me disait-il, d'avoir abandonné ma bien-aimée ; mais moi je dis comme Abraham : Si Dieu en prend une, qu'il prenne la meilleure. » C'est très ordinaire que les chrétiens meurent dans des dispositions admirables. Il y en a qui réunissent leur famille pour leur adresser une dernière exhortation ; beaucoup qui meurent en chantant des cantiques. J'avais baptisé une jeune fille païenne poitrinaire ; jamais elle ne m'avait vu que dans son village, assez éloigné de la Mission de Sion ; elle n'était jamais entrée dans

une église, n'avait jamais vu de prêtres vêtus de l'aube et du surplis, car même pour son baptême *in extremis*, cela avait fait défaut. Or, avant de mourir : « Donne-moi mon miroir, dit-elle à sa mère, pour voir si je suis bien propre, car voici, dans le lointain, une procession d'hommes blancs vêtus de longues robes blanches et d'ornements d'or qui viennent à ma rencontre. » Elle dit et mourut, laissant les païens convaincus que c'étaient des prêtres du ciel ou des anges qui venaient l'introduire à Dieu.

Maintenant, l'usage s'établit, parmi les chrétiens, de désigner un bœuf ou une vache, avant de mourir, pour faire dire des messes. Aujourd'hui aussi, les Basutos aiment à se procurer des cercueils en planches de sapin ; ceux qui n'ont rien enveloppent leurs morts dans une couverture ou dans une peau de vache, et alors le cadavre est placé dans une chambre latérale pratiquée dans la tombe, à l'instar des sépultures qu'on voit dans les catacombes de Rome.

Sorciers. — Le docteur cafre, je l'ai dit, est surtout sorcier et magicien. Il est faiseur de pluie, il commande à la foudre, arrête la grêle et la tempête, déchaîne ou conjure les fléaux, les pestes, la guerre ; il détourne les nuées de sauterelles, les oiseaux des champs ; il prévient la rouille dans le blé, la muraine dans les troupeaux ; en un mot, au moyen de causes disproportionnées, il atteint des effets merveilleux. A lui s'adresse la femme qui veut être aimée de son mari ; à lui ont recours la jeune fille jalouse, le capitaine en grève contre son maître ; à lui surtout ont recours les chefs pour protéger les frontières, fortifier les remparts de leur citadelle, et j'ai ouï dire que, dans certaines occasions, il accompagnait les combattants, qu'il encourageait en battant un tambour fait avec la peau d'un homme.

Connaissances religieuses. — Les Basutos, comme les Cafres en général, n'avaient aucune connaissance religieuse avant leur contact avec les blancs. On s'est demandé s'ils connaissaient au moins le nom de Dieu, et, à cela, je dirai que leur notion devait être bien confuse, si j'en juge par les païens que j'ai fréquentés durant treize ans. Ce sont les missionnaires, je crois, qui ont employé au singulier le nom de Dieu, *Molimo* (Celui d'en haut), car, dans la langue, *Molimo* voulait dire *ancêtre* et ne s'employait qu'au pluriel : *Balimo*, les ancêtres. Quoi qu'il en soit de leur connaissance vague et incertaine du nom de Dieu, il est certain qu'ils n'avaient aucun culte, aucune prière pour l'Esprit suprême. On n'a trouvé aucune ruine de temple quelconque, aucun vestige de sacrifices à Dieu, aucun mot désignant un prêtre consacré à son service. Tout ce qu'on a trouvé, il y a soixante à soixante-dix ans, quand les premiers blancs arrivèrent au Basutoland, on l'y retrouve encore aujourd'hui, chez les païens : je veux dire les sacrifices aux ancêtres.

Les Basutos croient à l'immortalité de l'âme. Ils ne disent pas : *Il est mort*, mais bien *O faletse* (Il a changé de village) ; ou bien : *O orohile* (Il est rentré chez lui) ; encore : *O itho baletse* (Il s'est endormi). Or, les âmes sont toutes allées dans une autre terre, dont personne ne pourrait donner la description, puisque personne n'en revient jamais. L'idée de récompense et de punition n'est pas distincte dans leur esprit, attendu qu'ils prient les dieux, leurs ancêtres, indistinctement, et ne relèguent que les *Baloi* ou jeteurs de sort en dehors de leur paradis.

Il est seulement connu que, si, pour une raison ou pour une autre, les mânes ne sont pas en repos dans l'autre monde, alors ils reviendront troubler les vivants

par des songes ou par des maladies, afin que ce qu'ils désirent leur soit accordé. Or, de quoi se plaignent-elles, ces braves mânes des ancêtres ? De ce qu'après leur mort on a trop tardé à tuer un bœuf sur leur tombeau, ou bien de ce que, de temps à autre, on ne leur offre pas quelque belle pièce de troupeau. Si donc un parent a eu des songes, surtout s'il a vu un des siens déjà décédés lui apparaître en songe, vite on a recours au devin, et le devin, qui est sans doute de moitié avec les mânes, déclare que les ancêtres ont besoin de telle vache blanche, de tel mouton noir, etc., qu'on égorge. Avec le fiel de l'animal, le patient est baptisé. On lui fait porter aussi au cou ou autour des poignets la crépine de la bête, puis tous ceux qui sont venus assister au sacrifice mangent ensemble le foie et une partie de viande qui est préparée pour eux ; en la dévorant, ils sont censés prier pour le malade, tandis que le devin emporte sa bonne part du reste que, d'ailleurs, tout le monde peut manger.

Sacrifices. — Le sacrifice des songes s'appelle *O tlosa maroko* (chasser les songes), tandis que celui des malades est appelé *Peku* (la médecine). Il y a aussi un sacrifice pour le trentième après la mort. Tous ceux que la coutume a déclarés impurs, c'est-à-dire les parents du mort, ceux qui l'ont touché et ceux qui ont fait la fosse et l'y ont descendu, se réunissent avant le lever du soleil, près de la tombe nouvelle ; un animal est tué, et tous, prenant dans leur main une partie de la panse, y crachent dessus et, quand le soleil commence à poindre à l'horizon, la jettent sur la tombe en criant : *U re roballe ka khotso* (Maintenant, dors en paix pour nous). La viande est dévorée sur place et aucun profane ne peut avoir le plus petit morceau. Après ce repas copieux, toute impureté a disparu.

A la naissance d'un enfant, le père remercie les dieux,

Ho ananea (remercier par un présent), en tuant un animal aussi.

Les femmes, après la mort de leur mari, et les orphelins sont purifiés par le sacrifice, ainsi que les guerriers qui ont tué un ennemi. Le chef doit laver ces derniers, *ho tlapisa*, en immolant un bœuf devant toute l'armée. Ils sont aussi baptisés avec le fiel de l'animal, ils en portent la crépine. Avec cela le revenant de leur ennemi ne les poursuivra plus. Les Basutos croient aux revenants, *litutsela*, mais leur peur est basée sur des contes de bonnes femmes.

Tels sont les seuls actes de religion quelconque qui existent même encore aujourd'hui chez les païens ; le devin désigne le sacrificateur, car il n'y a pas d'autre prêtre attitré pour cela que le *malumé* ou oncle maternel.

Traditions religieuses.— De tradition religieuse, ils n'en ont pas plus que de tradition de famille. Leur connaissance ne s'étend pas plus loin que le commencement de ce siècle. Ils ont des fables et des contes que les vieilles femmes débitent aux enfants pendant les soirées d'hiver sous le chaume enfumé de la hutte, mais il est difficile de trouver les moindres vestiges de religion primitive dans cette prose où le merveilleux succède au merveilleux sans but et sans connexion. Il en est un cependant qui semblerait faire exception,

Il y avait un jour une énorme montagne, *kiholumolumo* (ce qui mugit-mugit), qui avait dévoré tous les habitants de la terre avec tous les animaux, à l'exception d'une jeune fille. Or, après plusieurs dix mois, la fille mit un enfant au monde, sans le commerce d'aucun homme, cet enfant apparut avec les osselets d'un devin, elle appela l'enfant *Taulane*, le petit devin. Et comme la mère était allée puiser de l'eau, Taulane détacha un bou-

clier, une hache d'arme, un casse-tête et une assagaie qu'il trouva dans la maison et se tint debout sur la porte. Quand la mère revint : « Où sont allés tous les hommes, dit-il ? » La mère s'effraye, puis doucement : « Tu vois cette montagne là-bas, *kiholumo-lumo*, eh bien ! c'est elle qui a dévoré tout le monde. — Je pars en guerre contre elle », dit le petit devin. Il perça les flancs de l'animal et tous les hommes en sortirent encore vivants avec les bestiaux. Ils voulurent le faire roi, il s'y refusa.

La jalousie les porta à le tuer, ils ne le purent pas, jusqu'à ce qu'enfin il leur dit : « Maintenant, c'est mon jour », et ils le firent périr.

Il est facile de voir ici l'histoire complète de notre Sauveur, et si des Basutos âgés ne m'avaient assuré que cette tradition leur était connue bien avant l'arrivée des blancs, on n'aurait pas manqué de supposer que les missionnaires l'avaient inventée pour le besoin de leur cause.

Les Basutos ont emprunté aux juifs une foule de coutumes qui démontrent qu'en des temps reculés ils ont dû avoir du commerce avec des Israélites, ou tout au moins avec des mahométans trafiquants d'esclaves probablement.

Juifs et Basutos. — Comme les juifs, les Basutos païens ont la circoncision, le mariage dans la même famille ou le même clan ; ils n'épousent pas ceux qui n'ont pas le signe de leur race, ils ont des impuretés légales qu'on contracte en touchant les morts ; comme les juifs, le frère doit susciter des enfants à la veuve de son frère, les cadavres doivent regarder l'orient. Ils ne mangeaient jamais du porc, des poules ou du poisson.

Superstitions. — Comme tous les peuples ignorants, les Basutos sont superstitieux et je l'ai montré souvent en racontant leurs coutumes.

Si le voyageur aperçoit un serpent appelé *masumo* (la vipère du sac) se promener devant son cheval la tête en l'air, c'est signe d'abondance, il sera bien reçu de ses hôtes. Pareillement un petit bec-figue, passant et repassant devant nous, annonce ou bien la mort d'un ami ou bien de la viande abondante. Le *kokoe lemaho*, oiseau aquatique, au long bec effilé, de la famille des échassiers, ne doit pas être tué ; celui qui le mange ne verra plus ni père ni mère à son retour au logis, à moins que le sorcier ne vienne l'opérer ; ainsi l'explique une certaine tribu. On ne doit pas tuer le *masianoke*, le vaneau qui a la propriété d'attirer la foudre. Une éclipse de lune prédit la mort prochaine d'un grand personnage. On ne doit pas manger ni mettre ses mains sous la tête pendant un orage, disent les Béchuanas, ce qui attire le tonnerre. Un garçon venant en ce monde après plusieurs enfants mâles n'ayant pas vécu devra être appelé d'un nom de fille et porter le pagne à franges de celle-ci pour tromper les dieux. Ce n'est qu'à l'âge de sept à huit ans qu'on leur laissera voir le mauvais tour qu'on vient de leur jouer. On procède de même à l'égard d'une fille qui joue alors le rôle de garçon.

Après la mort d'un adulte, il faut verser tout le lait de réserve et découvrir les *sisiu* (grands paniers ou sacs à grains), pour que l'odeur de mort s'échappe ; on ne les recouvre qu'après le sacrifice du *mohaha* (sacrifice du tombeau). Celui ou celle qui se hasarderait à trahir les secrets de la circoncision mourrait de mort subite. *Ke likoma* (Ce sont des secrets professionnels). La hutte où meurt quelqu'un doit être abandonnée et les bois de construction sont jetés aux quatre vents du ciel où ils dessécheront. Le village qui voit deux ou trois de ses habitants mourir doit lever l'ancre et aller chercher fortune ailleurs, car, dit le Cafre : *Baloi ha la tosee noka* (Les

sorts ne passent pas les rivières). Personne n'est supposé mourir de mort naturelle, car la mort n'est pas un châtiment pour les Basutos ; c'est le fait de la haine des jeteurs de sort, ou *baloi*. Aussi chaque trépas est l'occasion d'une investigation en règle, pour découvrir le coupable et le motif qu'il a pu avoir. Malheur à celui qui est froid dans ses relations avec la famille du défunt ! Malheur à celui qui aurait eu une querelle au préalable, à celui qui aurait fait des menaces ! Deux femmes se disputaient, un jour, près de ma Mission. « Tu seras maudite, dit l'une d'elles, et je veux que l'enfant que tu portes meure avant de venir au monde. » Sitôt dit, sitôt fait. L'enfant mourut en naissant ; le khotla condamna le mari de l'autre à une amende de dix vaches.

Par respect ou par superstition, un mari n'entre pas dans la chambre de sa femme, après ses couches, pendant des semaines ; un fils, même devenu homme, ne rentrera jamais dans la chambre où sa mère est couchée, serait-elle bien malade, il restera à la porte : une femme en agit de même à l'égard de son père. Évidemment, les chrétiens se sont affranchis de cette coutume.

Pendant tout le temps que j'ai vécu avec les Basutos, j'ai fait des recherches, interrogé les missionnaires et les indigènes ; jamais je n'ai pu me convaincre qu'il y ait des agents diaboliques ou des possessions du démon. Tout ce que les sorciers, les magiciens ou les prophètes font ou produisent peut s'expliquer par la nature, la ruse et les compères.

Les prophètes, appelés ici *motheke-theke* (possédés), sont des individus appartenant à une certaine classe de gens sensibles, hystériques, légers et très nerveux ; les femmes surtout y sont pour le grand nombre. Au moyen de danses excentriques opérées autour d'un sujet, avec

accompagnement de claquements de mains, de chants cadencés et répétés avec une javeline, ces prophètes produisent le sommeil magnétique. Le sujet à expérience tombe à terre; il est ensuite emporté dans une case, où il est sensé s'entretenir avec le Fils de la lumière ou le Père du salut ; à son réveil, il a tout oublié souvent de ce que lui a dit l'Esprit, sauf qu'il a désigné tel animal pour le sacrifice. Ces prophètes partant en campagne ont la peau enduite d'ocre rouge et de graisse, un cordon de perles fines et blanches leur sert de couronne, tandis qu'un autre cordon en sautoir, passant sur une épaule et sous le bras, est la marque de la croyance nouvelle. Et dire que cette armée de femmes hystériques est fort nombreuse dans le pays ! Des chefs ont même confiance en elles. On va jusqu'à demander à leur art la guérison de maladies qui ont vaincu le docteur ; on s'adresse à leur confrérie pour obtenir une pluie qui ne veut pas tomber ; mais surtout, d'après ce que j'ai remarqué, le vice et la débauche trouvent leur compte dans ces orgies de viande et de boisson, que l'Esprit a toujours soin de prescrire par la bouche des prophètes. Il est pénible aussi d'apprendre que les prophètes du *mothle-theke* sont les fruits de quelques renégats protestants, d'une femme surtout qui, en quittant le peuple, créa cet art nouveau d'exploiter le public, tout en servant la cause du démon qui cherche à faire accroire aux Basutos que les vrais priants des noirs sont les prophètes, tandis que les priants des blancs sont les missionnaires. Bien que cette provenance des prophètes ne soit pas diabolique et semble se résumer toute dans le système nerveux, il est très curieux cependant de voir des femmes converties sentir encore, après deux ou trois ans, les effets des convulsions d'autrefois et tomber encore sous l'influence de ce qu'ils appellent

l'*Esprit*. J'ai eu des chrétiennes qui en étaient à ce point. Aux maris désolés qui me demandaient une recette, je recommandais la verge et le bâton, recette qui remet vite les nerfs en place et renvoie infailliblement l'Esprit dans ses foyers.

Le missionnaire. — Voilà donc la classe de gens, prophètes, sorciers, médecins, chefs ou *Row Kaffir* (Cafres crus), avec lesquels le missionnaire aura affaire au début d'une Mission. Un jour, à table, le gouverneur du Cap, sir Henry Loch, demandait au P. Lebihan : « Comment faites-vous pour convertir un païen ? Quelle méthode suivez-vous ? — Excellence, répondit l'humble missionnaire, nous suivons la méthode du Maître, nous les convertissons par la bonté. » Pour attirer les Cafres grossiers et païens, il faut d'abord les gagner et leur inspirer de la confiance. Tous les jours, le cheval de la Mission est en route, par monts et par vaux ; il doit passer partout, aussi bien sur les rochers glissants que le long des précipices, sur les pentes rapides comme dans les chemins ardus et montants ; il faut que le missionnaire arrive à chaque village ; quand on le connaît, on l'estime et, après l'estime, vient la confiance. Pour obtenir le but aussi, il se fait médecin ; avec un davier, il arrache les dents ; avec le sel de magnésie, il purifie le sang du Cafre toujours corrompu ; avec de l'acide phénique, il lave le corps trop souvent couvert de plaies ; quelques émétiques, un peu de sublimé, de mercure et du permanganate de potasse, et voilà le missionnaire en état de répondre à ses clients auxquels, comme pénitence, il enjoint de venir dans sa petite chapelle écouter le nom de Dieu.

Mais le grand secret des conversions, c'est toujours la grâce. L'Esprit souffle où il veut. Il y a des Basutos qui ont fréquenté la Mission et l'église depuis trente

ans, et ils ne veulent pas devenir chrétiens. D'autres sont catéchumènes depuis quinze à vingt ans ; ils ne peuvent pas briser les liens du péché. Tandis qu'un autre descend tout à coup de ses montagnes, il est reçu catéchumène et baptisé, et devient d'emblée le meilleur des néophytes.

Dans sa Mission où tout est à créer, suivez-moi et je vous montrerai le missionnaire devant son établi ; il fait une porte ou une fenêtre pour sa chapelle ; son œil, de temps en temps, s'arrête dans un coin du logis, c'est là que bout sa marmite ; il quitte son tablier pour donner une consultation, lire un message de son chef ou expédier pour lui sa correspondance avec d'autres chefs ; il apparaît dans son école, où sa présence suffit pour entretenir la discipline ; il cultive et orne son jardin, d'où il tire la moitié de sa vie ; assis sous un arbre, il reçoit les visiteurs auxquels il fait avaler, avec les fruits de son jardin, une bonne dose de sermon ; s'il reprend sa soutane rapiécée et ayant la jaunisse depuis longtemps, c'est pour le service du Seigneur, pour la prière du matin, celle du soir ou pour les catéchismes en semaine ; de temps en temps, il se met en campagne, va visiter son monde et va jusqu'aux grands chefs. Pour son souper, on peut lui servir indifféremment de la polenta de maïs, une chèvre ou bien un bœuf : il accepte tout et il ne laisse jamais rien. Celui-ci versera le café dans le bol plein de sucre : allez toujours, ceci compense pour tant d'autres fois où le café n'était que de l'eau sale ; celui-là immole une brebis : prenez toujours, un autre chef ne servira à son hôte qu'un boulet de canon noir, qu'on appelle du *pain de mabele* et qu'il faudra avoir faim pour manger. Les plus jaloux de l'étiquette céderont leur lit au missionnaire et coucheront à ses pieds pour le protéger, et lui dormira comme un bienheureux après une

longue course à cheval, sans prendre garde aux habitants qui fourmillent là-dedans. Mais d'autres fois, sa couchette sera le sol nu ou le rocher d'une caverne ; sa selle lui servira d'oreiller et son caoutchouc de couverture. Alors, quand il reviendra au logis, il fera de nouveau des rêves d'or sur son grabat de paille de maïs. Si un confrère le visite, il met la poule au pot, lui fait part de ses peines, de ses faits d'armes et de ses espérances, et tout finit par la confession et l'accolade fraternelle. Là, dans sa maison, il est tout seul, sans armes, au milieu des sauvages encore païens ; mais il n'a pas peur, car dans sa petite chapelle brûle nuit et jour une lampe qui dit au passant : « Arrête ! le Cœur de Jésus est là ! »

Parfois il a des aides missionnaires, des catéchistes dévoués : ce sont des Frères coadjuteurs ou bien des Sœurs de la Sainte-Famille. Alors ils font trois fois plus de travail, trois fois plus de conversions et la Mission a trois fois plus de lustre aux yeux des païens. Tout ce qu'ils ont de vêtements, de linge d'église, d'ornements, ils le doivent à la Propagation de la Foi, pour laquelle ils enseignent les Basutos chrétiens à prier souvent. Les quelques deniers que leur fait passer leur évêque, ce sont les aumônes des chrétiens d'Europe, c'est le sou de la Propagation de la Foi. Oh ! que de merveilles opèrent là-bas dans ces montagnes du Basutoland, ces pauvres servantes de France qui épargnent même sur leur nécessaire pour venir en aide aux missionnaires ! Quelle belle récompense auront ces nombreux et insignes bienfaiteurs qui ont, les uns, mis 1 000 francs ou 2 000 francs sur la pierre de fondation d'une église ou d'un couvent, et, les autres, envoyé des chandeliers, des vases sacrés, des bannières ou des vêtements pour les écoles.

Et maintenant, aimables lecteurs et lectrices des *Missions catholiques*, si les quelques pages qui précèdent ont eu l'avantage de vous intéresser un peu, je m'en réjouis, car c'est pour vous montrer un peu de reconnaissance que je les ai écrites. Aussi bien dans quelques années j'essayerai de nouveau de vous parler des *Batlaping* (Gens du poisson), des *Barolong* (Gens du feu), des *Bakhatla* (Gens du bélier), des *Bakuena* (Gens du crocodile) et de plusieurs autres tribus Bechuanas dont nous avons commencé l'évangélisation. Pour porter la foi à ces peuples qui jusqu'ici n'ont jamais entendu parler du vrai salut et de l'Église catholique, nous comptons toujours sur votre charité qui opérera ici dans les plaines sablonneuses et dans les forêts du Bechuanaland, ce qu'elle a déjà fait au Basutoland. Puissent les prières ferventes des associés de la Propagation de la Foi nous attirer des ouvriers nombreux et puissants! Puissent les aumônes incessantes de la France nous permettre d'élever des temples et des écoles dans toutes les villes cafres du Bechuanaland ! *Et venient ab oriente et occidente et recumbent cum Abraham in regno cœlorum.*

ÉPILOGUE.

Un jour, c'était la guerre, un perclus et un aveugle furent laissés derrière dans un village abandonné par les guerriers qui venaient de fuir. Or, le perclus ayant aperçu l'aveugle l'appela en lui criant :

« Hé ! Hé ! où vas-tu ? »

L'aveugle de répondre : « Je n'en sais rien, car voilà qu'ils m'ont abandonné. »

Le perclus : « Moi aussi, ils m'ont laissé derrière. » Et comme l'aveugle continuait d'aller de droite et de gauche, l'autre de lui crier : « Attention ! tu vas tomber

dans le trou que les femmes ont creusé en extrayant le sable pour plâtrer. »

Alors l'aveugle dit : « Mais que puis-je faire ? Ne vois-tu pas que je n'ai plus d'yeux ? »

Le perclus reprit : « Très bien, viens donc ici doucement, je te dirigerai de la voix. »

Quand l'aveugle fut venu, le perclus de reprendre : « Maintenant que ferons-nous, puisque les gens nous ont abandonnés ? »

L'aveugle répondit : « Tiens, une idée, tu vas grimper sur mes épaules, moi, je te porterai et toi, avec tes yeux, tu me dirigeras et me montreras les trous du chemin. »

Sitôt dit, sitôt fait. Ils marchèrent ainsi, l'aveugle portant le perclus et le perclus conduisant l'aveugle. Lorsque tout à coup notre homme perché sur les épaules de l'autre s'écria : « Mais que vois-je dans le lointain ? On dirait des aigles rassemblés pour dévorer un animal. »

A ces mots l'aveugle se détourne du chemin et en peu de temps ils arrivent à leur proie. Or, ici commença la dispute.

L'aveugle dit : « A qui sera cette proie ? »

Le perclus : « A moi. »

L'autre : « Comment, à toi ? Tu n'as pas de jambes. »

Le perclus : « Oui, mais toi tu n'as pas d'yeux, c'est moi qui l'ai vue. »

L'aveugle : « Très bien. Et comment aurais-tu pu l'atteindre si je ne t'avais prêté mes jambes ? »

Ils se disputèrent ainsi si bien qu'à la fin le perclus rampa doucement à terre de quelques pieds. Alors mon pauvre aveugle désespéré d'avoir perdu son compagnon : « Hé ! Hé ! un tel, un tel, où es-tu ? »

Le perclus n'en bougea pas et se tint coi.

L'aveugle de reprendre : « Imbécile que tu es, comment peux-tu croire que j'ai trouvé cette proie, puisque

je n'ai pas d'yeux. Viens ici, où es-tu ? Tiens, elle est à toi. »

A ces mots, notre perclus rampa de nouveau, arriva auprès de l'aveugle qui lui dit : « Mon cher ami, c'est toi qui as trouvé cette proie, car je ne l'aurais jamais vue n'ayant pas d'yeux. »

Sur ce, ils s'assirent, firent la noce ensemble en paix et en toute joie.

Aimables lecteurs et vous pieuses lectrices des *Missions catholiques*, permettez à un humble missionnaire, perdu là-bas bien loin, dans l'Afrique du Sud, au milieu de ses cafres du Bechuanaland, de vous appliquer cette histoire du pays.

Ne vous semble-t-il pas que dans cette guerre à outrance que les Missions catholiques font à Satan et à son règne dans les pays infidèles, le missionnaire ne serait qu'un perclus sans vos généreuses aumônes et que vos charités ne seraient que des aveugles sans le missionnaire qui vous crie à tout instant : « Ici le besoin, ici le danger, ici les œuvres. »

Et cette proie que nos deux malheureux trouvèrent, se disputèrent et finirent par partager en paix, ne voyez-vous pas que c'est le règne du Christ que vos aumônes et le missionnaire établissent sur la terre. Ni lui ni vous ne pouvez vous attribuer toute la gloire, car lui, sans vous et votre bourse, n'aurait rien fait et vous sans lui vous n'auriez probablement rien donné. Maintenant, réjouissez-vous et promettez-vous une belle récompense, car s'il est vrai que vous donnez comme des aveugles sans savoir au juste où vont vos aumônes, cependant vous savez que vous prêtez des jambes et des bras au missionnaire, lequel fait le bien chez les infidèles pour vous et pour nous.

Quand le poète cafre a chanté son chef, il s'assied et

dit : « Les gloires et les poésies mangent. » Alors le chef lui fait servir de la viande.

Lecteurs, si j'ai pu vous intéresser à nos Missions, à celles surtout du Bechuanaland, où tout est à créer et où il n'y a pas moins de 250 000 Cafres à convertir, je m'estimerai heureux et je recevrai vos aumônes avec reconnaissance.

F. PORTE, O. M. I.

PROVERBES SESOTHO ET BECHUANAS.

1. Un beau vase, on ne mange pas longtemps avec, *sic transit gloria mundi.*

2. Il a mangé la veste de son voisin, c'est-à-dire, un calomniateur.

3. L'enfant meurt dans son tari (berceau de peau), qui ne crie pas. Tari est la peau de chèvre dans laquelle l'enfant est hissé sur le dos de sa mère ; elle ne le voit pas ; s'il ne crie pas, il aura faim.

4. Un anneau fait du bruit par un autre, ou bien, deux petites mains sont tout de même un aide, deux chiens viennent à bout d'un renard, c'est-à-dire, l'union fait la force.

5. La cruche qui va souvent à la fontaine se brise vite, c'est-à-dire, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

6. Il a droit de glaner celui qui veille le champ.

7. L'oiseau-mouche députa le grand-duc, c'est-à-dire, reproche aux petites gens qui gênent les grands.

8. Le lapin vit longtemps qui veille sur son rocher, et le singe au poil fin est celui qui veille, c'est-à-dire, la prudence est la mère de la sûreté.

9. Baise le fils, baise la mère, et, crétin est toujours joli pour la mère, ne dis pas que ta mère seule est belle, c'est-à-dire, la mère aime son fils et le fils sa mère.

10. Le serf a frappé le chef au front, c'est-à-dire, quand le chef tue un bœuf, le petit peuple doit accourir à la noce, sans quoi le Seigneur s'en offense.

11. Le pot d'argile sent toujours le vieux lait, c'est-à-dire, la caque sent toujours le hareng.

12. Le rhinocéros n'a pas de village, c'est-à-dire, le sceptre du chef fait avec la corne du rhinocéros ne connaît pas d'acception de personne.

13. On n'attache pas un long pagne aux reins du chef, c'est-à-dire, le chef a toujours raison et jamais tort. Un long pagne en tombant le couvrirait de honte, de même un blâme ou une réprimande.

14. Tu voyages avec le crottin de chèvre, c'est-à-dire, tu es toujours en mouvement comme le crottin de chèvre que le moindre vent fait rouler sur le chemin.

15. Ne regardez pas les dents d'un présent, c'est-à-dire, comme disent les Anglais : A un cheval donné ne regardez pas les dents.

16. Le lion célibataire sait cacher sa piste ; devenu père, il n'y a plus que va-et-vient, c'est-à-dire, il est toujours en mouvement pour ses petits, et les chasseurs le tuent.

17. A midi les montagnes sont loin, la nuit elles sont près, c'est-à-dire, de près on voit les difficultés, de loin toutes les tours sont rondes.

18. Des mains nombreuses, je les aime au travail, pas du tout devant les lentilles ; encore : la foule devant la marmite est désagréable, c'est-à-dire, allusion à la coutume des Cafres qui sont de droit et de fait les hôtes de toute marmite qui bout sur le feu.

19. Année de malheur, file ton chemin, que je mange en paix, c'est-à-dire, *tempus vivendi, tempus flendi*: après la famine, l'abondance.

20. Chemin qui contourne ne perd pas pour cela, c'est-à-dire, il faut savoir tourner une difficulté pour arriver au but.

21. Fils du grain moitié mûr ne pleure pas, c'est-à-dire, tu auras toujours quelque chose à manger, il faut savoir se contenter de peu.

22. Quand le chef a parlé, bâtis ton parc à bœufs, c'est-à-dire, sur la promesse du chef, prépare l'emplacement, il ne peut manquer de te donner bientôt ce qu'il t'a promis.

23. La vitesse cesse, mais la plaine reste, c'est-à-dire, tout passe et le monde reste.

24. Le renard dit : « Je cours vite », et la plaine répondit : « Moi, je suis longue », c'est-à-dire, ne vous fiez pas sur vos forces.

25. L'homme est un mouton qui ne pleure pas, c'est-à-dire, l'office de pleurer est réservé aux femmes qui suivent les cadavres, et non aux hommes.

26. Les lions du même marais se connaissent, c'est-à-dire, dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.

27. Le grillon fut tué par l'abondance, c'est-à-dire, il quitta le champ de blé et mourut, ainsi le riche méconnaît son bonheur.

28. Je suis assis sur le trou du serpent, c'est-à-dire, je ne vois pas le danger qui me menace.

29. L'eau nouvelle chasse la vieille, c'est-à-dire, l'enfant succède au vieillard.

30. Les porcs-épics craignent leur couleur cendrée, c'est-à-dire, les grands se redoutent.

31. Laisse pleurer le pleureur.

32. Qui n'a qu'un œil en prend grand soin.

33. L'herbe ne fait pas toujours une gerbe, c'est-à-dire, il y a des misères partout.

34. On ne connaît pas le sorcier par sa couleur, c'est-à-dire, l'habit ne fait pas le moine.

35. Les aigles convoquent les aigles au festin, c'est-à-dire, qui se ressemble s'assemble.

36. Les pieds de l'aigle, ce sont ses enfants, c'est-à-dire, enfants, aidez vos parents devenus vieux.

37. Les sauterelles détruisent par le nombre.

38. Le lion sera mort si je vois sa peau, c'est-à-dire, ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué ; encore : chasseur, le gibier a des yeux !

39. Boite le premier, ne meurt pas le premier, c'est-à-dire, le chêne se rompit et le roseau resta.

40. La gazelle conduisit l'antilope au précipice, c'est-à-dire, traquée par les chasseurs, la première s'élance vers le précipice d'où elle revient, tandis que l'autre y tombe ; un fou trouve toujours un plus fou qui l'admire.

41. Les yeux passent les rivières pleines, c'est-à-dire, ils voient l'objet et non les difficultés.

42. Qui donne à manger aux dieux, mange avec eux, c'est-à-dire, ces dieux sont ici les voyageurs qu'on doit honorer à l'égal des dieux, on mange avec eux pour montrer que les mets sont intacts.

Mais on dit aussi : le gourmand mange avec les voyageurs, c'est-à-dire, celui qui ne donne pas l'hospitalité est un gourmand s'il vient manger avec eux.

43. La femme du lion ne manque jamais de rien.

44. Un charbon engendre de la cendre seulement, c'est-à-dire, tel fils est loin d'être ce que fut son père.

45. Les calebasses se dénouent mutuellement, c'est-à-dire, la calebasse pleine de bière cafre appelle une autre calebasse de même ; donnez et l'on vous donnera.

46. Les dents de l'éléphant mordent ensemble, c'est-à-dire, la force du gouvernement est dans l'union ; toute maison divisée tombera.

47. Le singe ne voit pas la bosse de son front, c'est-à-dire, tu vois la paille dans l'œil de ton voisin et tu ne vois pas la poutre dans le tien.

48. Le voyageur mange les serpents, c'est-à-dire, fais flèche de tout bois.

49. On n'apprend pas à l'autruche à courir.

50. La poudre se fabrique dans le secret, c'est-à-dire, une chose rare est tenue secrète.

51. La mère, la voilà, elle arrête le couteau, c'est-à-dire, elle meurt pour son fils.

52. Un avis le soir ne tuera pas tes vaches, c'est-à-dire, un avis à temps sauve de bien des malheurs.

53. Ne dis jamais : « Je boirai à telle fontaine dans le lointain »,

c'est-à-dire, dans ces pays de sable et de soif, buvez quand vous trouvez, ne serait-ce que de l'eau saumâtre ; il vaut mieux un tiens que deux tu l'auras, l'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

54. Le bon cœur perd le vanneau, c'est-à-dire, le vanneau, oiseau du tonnerre, est toujours dans les ruisseaux, près des villages, et bien que la coutume veuille qu'il ne soit pas tué, il se trouve toujours quelque sorcier ou médecin qui a besoin de ses plumes ou de ses os pour faire des sortilèges, d'où il est tué.

55. Ne ris jamais de celui qui trébuche, il y a encore beaucoup d'endroits glissants, c'est-à-dire, voilà peut-être l'état où je serai demain.

56. Nous portons la mort dans la boutonnière.

57. Les maisons voisines brûlent ensemble, c'est-à-dire, entr'aidez-vous avec le prochain.

58. Les mains du paresseux sont pendantes et sa gorge béante.

59. On connaît le petit de l'aigle par sa couleur, et, le petit de l'écrevisse marche comme sa mère, à reculons, c'est-à-dire, tel père, tel fils.

60. La loi sort de la grande maison pour venir à la petite, c'est-à-dire, le chef d'abord, le peuple ensuite.

La première femme commande et les concubines doivent obéir ; à elle les habits, la nourriture, aux autres, les reliefs.

Le disciple n'est pas au-dessus du maître.

61. La peau de l'homme n'est pas étendue à terre, c'est-à-dire, quand il meurt on doit chercher qui l'a ensorcelé, tandis qu'un animal mort, on étend sa peau de suite à terre pour la faire sécher.

62. On ne dispute pas un cerf galeux, c'est-à-dire, vous croyez l'avoir tué, c'est le mal. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

63. Le tigre meurt avec sa belle fourrure, c'est-à-dire, les grands sont ensevelis avec leur gloire.

64. As-tu jamais rencontré un lapin changeant de domicile ? Il serait fou, c'est-à-dire, prenez garde aux chevaliers d'industrie, aux fous.

65. On parle bien des morts, c'est-à-dire, personne n'est prophète dans sa patrie.

66. Défie-toi de la gazelle qui boite, c'est-à-dire, tu crois pouvoir l'atteindre, mais elle te fatiguera.

67. La bonne femme est mariée au fond de sa cabane, c'est-à-dire, si son mari est hargneux et méchant, elle se retire au fond de sa cabane pour pleurer au lieu d'imiter ses compagnes qui trop souvent s'enfuient chez leurs parents quand elles sont battues par leur mari.

68. L'oiseau ne voit que ses œufs et non le piège, c'est-à-dire, l'amour est aveugle.

69. Celui qui se marie avec deux marie tout de même la sienne, c'est-à-dire, le Cafre n'ayant que deux vaches trouve tout aussi bien

une femme et acquiert sur elle autant de droit que celui qui a donné vingt vaches, selon la coutume.

70. La potière cuit dans un morceau de pot cassé, c'est-à-dire, elle fait du neuf pour les autres et n'a que des débris à son usage ; tels le maçon et le cordonnier.

71. Chez la dispute on crève de faim.

71. Le rhinocéros sans enfant va lui-même au marais, c'est-à-dire, les enfants constituent la richesse des chefs aussi bien que les bestiaux, d'où la nécessité de la polygamie pour avoir beaucoup d'enfants.

73. La femme jalouse fut bouillie avec une pierre, or, la pierre cuisit et la femme jalouse resta crue, c'est-à-dire, la femme d'un polygame est toujours jalouse, et sa jalousie est plus dure qu'une pierre.

74. Si tu penses à fuir le médecin, pense aussi à la maladie qui arrive.

75. Il y a du feu qui s'éteint pour se raviver, et du feu qui se ravive pour s'éteindre, c'est-à-dire, la colère des chefs prend souvent les dehors de la bonté pour tuer, tandis que celle du petit peuple n'a pas de suite, et souvent finit par l'amende que le délinquant paye au chef avec plaisir.

76. La sueur du front produit du pain, celle des jarrets (pliés sur une chaise) ne produit rien du tout, c'est-à-dire, le champ du paresseux ne produit que des ronces.

77. Les coutumes ne cesseront jamais, tant qu'il y aura une femme qui enfantera une autre femmelette, c'est-à-dire, la femme fait et tient les coutumes.

78. La femme n'a pas de chef, c'est-à-dire, elle est en dehors de la justice où elle n'apparaît ni comme juge, ni comme avocat ou défendant, ni comme accusé, témoin ou spectateur. Par le fait qu'elle ressemble à un esclave dans sa maison, elle ne craint rien et n'obéit à aucune loi.

79. Tu te chauffes au soleil, n'oublie pas qu'il va bientôt rentrer dans les nuages, c'est-à-dire, ton bonheur passera vite.

80. La souris qui se chauffe au soleil est facilement tuée.

81. L'épervier mangé par les bergers, c'est-à-dire, le berger chasse l'oiseau et l'épervier l'enlève.

82. Il portait son avoir avec un bâton de sureau, c'est-à-dire, il n'avait rien.

83. O reines, aux jours de disette, vous moulez votre grain vous-mêmes ; attendez l'abondance et vous chercherez des servantes pour moudre, c'est-à-dire, les chefs doivent aider le peuple dans les mauvais jours ; s'ils ne le font pas, dans l'abondance le peuple les abandonnera.

84. Le médecin met tout dans sa gibecière ; encore : le médecin a

appris ses remèdes et non le prix qu'il doit changer, c'est-à-dire, ce sera tantôt un mouton, une chèvre, tantôt un bœuf; mais toujours après la guérison, jamais avant.

85. Le petit de l'homme est lent à apprendre à voler.

86. Les enfants doivent manger même des vipères, c'est-à-dire, devenir une génération dure à la peine.

87. L'éléphant n'est pas empêché par sa pesanteur, c'est-à-dire, chacun a reçu assez pour sa vocation.

88. On ne tombe jamais devant ses pairs, c'est-à-dire, aux assemblées chacun peut donner son avis, bien qu'il ne soit pas accepté.

89. La lance ne doit pas dépasser la vache pour atteindre l'homme, c'est-à-dire, punissez le coupable en lui faisant payer l'amende, mais ne le haïssez pas ; haïssez le péché et non le pécheur.

90. Le loup est mangé chez le chef, c'est-à-dire, au chef le gibier, le poisson, les arbres et tout gain extraordinaire.

91. La vieillesse n'est jamais tuée, elle mange le foie et le cœur du butin, c'est-à-dire, la jeunesse est imprudente et se fait tuer, tandis que le butin est dévoré par les hommes rassis et mûrs.

92. Aimer un homme, c'est moudre ses fautes, c'est-à-dire, l'amour est aveugle.

93. La rosée a perdu le renard, c'est-à-dire, qui va trop loin est toujours pris, comme le renard que le chasseur suit à la piste sur la rosée.

94. L'enfant tombé dans le feu craint la braise, c'est-à-dire, chat échaudé craint l'eau froide.

95. Le renard du pauvre est toujours pauvre, c'est-à-dire, le manteau du pauvre est toujours misérable, même s'il est fait de peaux de renard argenté.

96. Médisant, tu as une verrue qui te démange sur le dos ; quand laisseras-tu parler le chef ?

97. On peut manger l'homme, mais on ne peut pas le finir, c'est-à-dire, tout est perdu, sauf l'honneur ; encore : le serpent vient bien, mais la tête reste (dans le trou).

98. Ne ris pas d'un idiot, car toi aussi tu peux donner le jour à un idiot demain.

99. Le grand soleil fait sortir le crocodile de l'eau, car il vient se chauffer au soleil où il est tué ; la faim fait sortir le loup du bois.

100. Chez la femme, il n'y a pas de célibataire, c'est-à-dire, la femme chez les Cafres comme chez les juifs est inévitablement appelée à l'état de mariage.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE NOTRE-DAME DE L'OSIER.

AU RÉVÉREND PÈRE DIRECTEUR DES ANNALES.

Notre-Dame de l'Osier, le 18 août 1896.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Voilà deux ans que je ne vous ai pas donné des nouvelles de Notre-Dame de l'Osier ; mais soyez sans inquiétude, nous nous portons tous assez bien.

Voulez-vous faire avec moi le tour de la maison ? Sonnez. Si la porte ne s'ouvre pas du premier coup, ne perdez pas patience ; il y a quelqu'un. Sonnez deux fois ; c'est rare qu'il faille aller jusqu'à trois. Bientôt apparaît le bon F. PIERRE, qui n'a plus ses jambes de trente ans, mais qui n'a rien perdu de sa finesse et de son amabilité dauphinoises. A la cuisine, vous trouvez notre excellent F. DREYER, venu, il n'y a pas longtemps, de Saint-Ulrich, avec toute la fraîcheur, le sérieux et le dévouement du brave Alsacien. Dans le jardin travaille, sans perdre un instant, le F. COMBALUSIER, qui quittera cependant, bien qu'à regret, ses choux et ses carottes, pour vous conduire à Vinay, quand sera venu le moment de votre départ. Désirez-vous célébrer la sainte messe ? Avec un calme imperturbable et souriant, le F. DELANGE vous prépare les ornements et, bien qu'il n'ait qu'un œil, je ne crois pas que rien vous manque. Ici ou là, vous rencontrez tantôt notre vénérable F. RAVIER, dont les jarrets fléchissent sous le poids de ses quatre-vingt-quatre ans

et dont la mémoire oublie quelquefois même le chemin de sa cellule, mais dont le cœur et la bonne volonté ne vieillissent pas ; tantôt les FF. Gilbert, Benoit et un postulant, qui vont de la cave au grenier en passant par le réfectoire et le jardin, trouvant toujours quelque chose à faire, bien qu'ils ne sachent jamais longtemps d'avance ce qu'ils feront. Montez au noviciat et frappez à la porte du maître des novices. « Entrez ! » vous dit d'une voix sympathique et affectueuse notre très bon P. Le Cunff, chez qui l'esprit et le cœur s'unissent pour conduire paternellement, dans les voies de la spiritualité, ses chers novices, dont le nombre, hélas ! ne parvient guère à dépasser la quinzaine. Il est si faible de santé, cet excellent Père Maître, que le R. P. Provincial vient de lui envoyer comme *socius* l'aimable petit P. Decorme, à qui nous souhaitons de tout cœur la bienvenue. Aux deux extrémités du grand corridor se trouvent nos deux vétérans, le R. P. Burfin et le R. P. Beuf, qui nous édifient profondément par leur grand esprit de foi. Ce sont de bons et fidèles serviteurs que le Maître ne trouvera pas endormis à l'heure de l'appel pour l'éternité. Vient ensuite le cher P. Sestier, qui remplit avec tout le zèle et la piété possibles les fonctions de curé de la paroisse. Bon pasteur, il connaît et aime ses brebis ; mais je n'ose affirmer qu'il soit toujours et par tous payé de retour. Enfin, devant vous, se présente le corps apostolique, composé de six membres seulement : ce sont les PP. Supérieur, Chatel, Luguet, Guyonvernier, Ducasse et Scipion. Les deux derniers, arrivés depuis moins d'un an, ont remplacé les PP. Lantoin et Kéryvel, qui ont emporté nos cœurs en nous laissant, j'en suis sûr, une partie du leur. Charmants confrères, excellents prédicateurs, bons religieux, que Notre-Dame de l'Osier vous accompagne sous votre beau ciel de Provence et vous donne d'y faire autant de

bien qu'à travers nos populations dauphinoises, qui ont conservé de vous le plus sympathique souvenir ! Jusqu'ici vos deux successeurs ont bien fait, et promettent mieux encore en compagnie de leurs infatigables aînés.

Nous n'avons donc été que six missionnaires pendant ces deux ans, et, à notre grand regret, nous n'avons pas l'espoir d'être plus nombreux à l'avenir. C'est dommage, car nous sommes condamnés à refuser bien des demandes et à rester dehors plus que de raison. Sans parler des sermons de circonstance ni des services rendus de droite et de gauche, 160 paroisses ou établissements religieux ont été évangélisés par nos Pères depuis le dernier rapport. Je trouve, à notre actif : 26 missions, 13 retours de mission, 3 retraites de grand séminaire, 11 retraites de petit séminaire, 20 retraites religieuses, 16 retraites paroissiales, 28 retraites de confrérie, 25 retraites de pensionnat, 18 retraites de première communion. Je n'essayerai pas de vous faire assister à tous ces travaux, ce serait trop long et trop fastidieux ; je me contenterai de dire que, règle générale, tous nos Pères vont avec bonheur où l'obéissance les envoie, y séjournent en faisant le bien et reviennent avec plaisir, à la maison, retremper leurs forces dans l'étude et les exercices de piété. Il me semble que nous ne rêvons qu'à continuer ce genre de vie, laissant à Dieu le soin de compter nos vertus et nos fautes, le priant de pardonner les secondes, persuadés qu'il n'oubliera pas de récompenser les premières.

— Mais au moins, direz-vous, comment se donnent les missions en Dauphiné et quels triomphes procurent-elles à la religion ? — Eh ! mon Dieu, sous ce rapport comme sous bien d'autres, le Dauphiné ressemble à beaucoup de régions ! Les missionnaires se tuent de peine pour rester fidèles aux traditions de leurs devanciers dans l'apostolat : visites à domicile, prédications matin et soir,

chants de cantiques, cérémonies, illuminations, rien n'est négligé. Mais que les résultats sont divers ! Dans quelques rares petites paroisses, situées loin des villes et bien conservées, les succès sont complets ; tout le monde vient au sermon, se confesse et communie. Dans le plus grand nombre, l'indifférence religieuse commençant plus ou moins à s'acclimater, la mission s'ouvre sans enthousiasme et ne présente, les premiers jours, qu'un assez maigre auditoire. Peu à peu les cœurs s'échauffent, l'assistance devient plus compacte, un courant de sympathie s'établit et, finalement, toutes les femmes et la grande majorité des hommes font leurs devoirs. Dans certaines paroisses cependant, l'ignorance crasse en matière de religion, le respect humain, la pression administrative, font tellement de victimes, qu'il n'y a plus, à fréquenter l'église, que les enfants (et encore pas tous), un petit noyau de femmes et de jeunes filles, et un nombre insignifiant d'hommes et de jeunes gens. — Alors, que font les missionnaires ? — Généralement, tout ce qu'ils peuvent ; ils ont parfois bien des serrements de cœur, mais leurs tristesses ne restent jamais sans consolations. Et, puisque Notre-Seigneur, pour une seule âme, aurait enduré toutes les souffrances de sa passion, comment pourrions-nous regretter nos trois semaines de fatigues, lorsqu'on nous fait constater des résultats semblables à ceux-ci : 1800 femmes à la table sainte, au lieu de 1200 qu'on y voyait à Pâques, 240 hommes, au lieu de 120, comme à Saint-Martin-de-Vienne, paroisse de 6000 âmes ; 300 femmes, au lieu de 200, 120 hommes, au lieu de 80, et une douzaine de baptêmes d'adultes ou d'enfants déjà grands, comme à Saint-Fons, paroisse de 5000 âmes ; et encore : 280 femmes, au lieu de 180 ; 45 hommes, au lieu de 4 ou 5, comme à Cusset, paroisse de 1800 âmes ; et même, pour aller jusqu'au pire : 150 femmes, au lieu

de 100, de 15 à 20 hommes, jeunes gens compris, au lieu de 2 ou 3, comme à Robion (Vaucluse), paroisse de 1600 à 1700 âmes. — Et de pareils résultats ne vous découragent pas ? — Eh non ! Pourquoi, d'ailleurs, nous décourager ? Est-ce que Notre-Seigneur et, après lui, les apôtres ont beaucoup mieux réussi dans une foule de circonstances ? — Mais ne vaut-il pas mieux refuser les missions dans ces pays où le diable règne en souverain ? — Si les missionnaires visent principalement à flatter leur amour-propre, c'est possible ; mais, s'ils sont animés du véritable esprit du Sauveur, qui est venu comme une lumière brillant dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont point comprise, qui a envoyé ses apôtres comme des agneaux au milieu des loups et que les loups ont mis à mort, je ne le pense pas ; autrement, nos Pères, pour des raisons analogues, devraient renoncer aux Missions sauvages. Tant que la place des médecins sera auprès des malades, j'estime que celle des missionnaires doit être auprès des pécheurs. Ce n'est pas toujours agréable pour la pauvre nature, qui ne demande qu'à se faire encenser ; mais c'est bien méritoire devant Dieu. Cela suffit.

Revenons à Notre-Dame de l'Osier. Qu'y a-t-il de nouveau, depuis deux ans, en dehors du personnel dont nous avons parlé tout à l'heure ? Si vous entrez dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Rencontre, vous trouverez une gracieuse statue de l'Immaculée-Conception en simili-biscuit, très richement décorée, à la place de l'ancienne statue en carton, dont la tête et les mains, changées déjà du temps de M. le chanoine Dupuy, commençaient à s'écorner. Tout autour, on a fait quelques peintures murales, au milieu desquelles vous pouvez lire les principales paroles de la sainte Vierge à Port-Combet : « A Dieu sois-tu, mon ami ! La fin de ta vie est

proche ; si tu meurs impénitent, tu iras en enfer ; si tu te convertis, je te protégerai devant Dieu. Priez avec plus de ferveur, vous obtiendrez plus de grâces. »

Si vous demandez à visiter le trésor de l'église, nous pourrons vous montrer, à côté du magnifique diadème de la Vierge, un bel ostensoir en bronze doré. Il porte au pied quatre émaux représentant : le miracle de l'Osier sanglant, 25 mars 1649 ; la rencontre de Port-Combet et de la Très Sainte Vierge, mars 1656 ; les armes de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, 1816 ; et le mystère de l'Annonciation avec l'inscription : « Souvenir de retraite O. M. I., 1894. » Le long de la tige sont quatre statuettes : saint Pierre et saint Paul et deux pontifes. Plus haut, quatre petits médaillons rappelant : le Sacré Cœur, la Cène ou saint Jean sur la poitrine de Jésus, Jésus prêchant à la foule, guérissant les malades et ressuscitant Lazare. Autour de la custode, quatre grands médaillons représentant les quatre Évangélistes avec leurs attributs. Tout près de la custode et en cercle, l'inscription : *Adveniat regnum tuum per Mariam Immaculatam.*

Signalons, en passant, une mesure odieuse à l'endroit de notre école de filles. En février 1895, mourait Sœur Saint-Nérée, titulaire de l'école communale. Malgré toutes les démarches et toutes les demandes du conseil municipal qui voulait conserver les Religieuses, malgré une pétition signée, dans ce même but, par la presque unanimité des pères de famille, malgré les intentions formelles de la personne qui, par testament, avait laissé le local scolaire, à la condition expresse que des Religieuses y feraient la classe, notre école a été laïcisée le 22 avril de la même année. Et maintenant ce local, où la religion devait toujours présider, abrite, de par la volonté de la peu scrupuleuse administration supérieure,

la petite nichée laïque composée de six fillettes. Grâce à Dieu et au dévouement des Religieuses de la Sainte-Famille, qui ont bien voulu céder gratuitement une maîtresse de classe, nous avons pu ouvrir une école libre, fréquentée par toutes les autres jeunes filles de la paroisse.

Vers la fin de l'année 1895, nous avons eu l'heureuse inspiration de faire, à titre d'essai, une retraite spéciale pour les hommes seuls. Voici le compte rendu qu'en a publié *la Croix du Dauphiné* dans son numéro du 26 novembre :

RETRAITE D'HOMMES A NOTRE-DAME DE L'OSIER.

Ce n'est pas sans une consolation immense que nous venons d'assister, dans le vénérable sanctuaire de Notre-Dame de l'Osier, à l'inauguration des retraites d'hommes parmi nous. Cette œuvre, née dans les grandes villes où l'agglomération de la population et la proximité du lieu de la retraite la rendaient plus facile, semblait impossible parmi les populations agricoles. Pouvait-on espérer que des hommes de la campagne consentiraient à quitter, trois jours durant, leurs maisons, leurs champs et leurs travaux pour venir s'enfermer dans une maison de retraite ? S'il est une entreprise qui ne parût plus, de nos temps, une idée moyenâgeuse, comme on dit en certain style, c'est bien celle-là. C'est la réalisation de cette idée cependant, c'est le succès de cette impossible entreprise que nous avons eu le bonheur de voir à Notre-Dame de l'Osier.

Une centaine d'hommes, représentant une quinzaine de paroisses, ont répondu à l'appel. Parmi les paroisses qui se sont particulièrement distinguées, nous citerons : Vinay, Iseron, Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs, Notre-Dame de l'Osier, Saint-Michel, la Sône, Vatilieu, Beau-

lieu, etc. N'eût été l'affreux temps de pluie et de neige de la journée du samedi, ce nombre eût été certainement doublé les deux derniers jours de la retraite. Plusieurs s'étaient annoncés, qui ont dû, pour ce motif, renoncer au voyage.

La retraite a été suivie avec une ferveur et une assiduité remarquables. Le plan de la retraite, très bien conçu du reste, ne laissait aucune place au désœuvrement et à l'ennui. Après un exercice à l'église, c'était, dans une salle particulière, une conférence sur l'action catholique. Dans la seule journée de samedi, il n'y a pas eu moins de trois instructions et deux conférences, non compris la causerie qui suivit le repas du soir.

Au point de vue de l'enseignement, le R. P. Monnet, supérieur de Notre-Dame de l'Osier, si connu dans notre diocèse et ailleurs, pour son dévouement apostolique, pour son éloquence populaire, claire, chaleureuse, entraînante, avait pris pour thème de ses instructions les sept sacrements. Tous les devoirs du chrétien, à l'heure actuelle, y ont été traités d'une façon magistrale.

Le conférencier, M. l'abbé France, s'est appesanti davantage sur les devoirs sociaux : devoir général de l'apostolat et du dévouement ; devoir, pour chaque retraitant, de s'occuper de l'apostolat par la presse, de la lutte contre la presse impie, de la diffusion du bon journal et, en particulier, de *la Croix ;* nécessité de s'organiser en vue de la lutte contre la secte maçonnique ; devoir, pour chacun, d'adhérer à cette organisation et d'y apporter tout son dévouement et tout son cœur.

Les cérémonies du dimanche ont été particulièrement belles. Très touchante et pieuse, la messe de communion d'hommes, où le Maître, descendant dans leur cœur, est venu marquer de son sceau ses futurs soldats. Grandiose et belle, la grand'messe, chantée en un puissant unisson

par ces voix graves et mâles, qu'animait un souffle rare de pur christianisme. Profondément émouvante, surtout, la cérémonie de clôture. Le R. P. Supérieur, résumant, d'une façon originale et saisissante, toute la retraite, indique en deux mots les attaques de la secte maçonnique contre chaque sacrement et formule un acte de protestation et l'engagement d'y résister. Pendant ce temps, tous les hommes debout, la main étendue vers le Saint Sacrement exposé, répétant, après chaque protestation, d'une voix forte, assurée et ferme, ces mots : « Seigneur Jésus, nous vous le promettons ! »

Puis ces vaillants chrétiens, de la même voix unanime et la main toujours étendue, renouvellent, en terminant, leurs promesses du baptême : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; je m'attache à Jésus-Christ pour toujours ; je m'engage à ne jamais entrer dans aucune société secrète. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ était là, rayonnant de gloire, dans l'ostensoir, sur l'autel. Le drapeau national du Sacré-Cœur, le drapeau de nos réunions catholiques, solennellement béni à la Salette, laissait flotter ses plis tricolores, porté par l'un des plus fiers chrétiens de l'assistance. C'était un spectacle à la fois solennel et émouvant. Plusieurs pleuraient. Ce n'est pas sans regret qu'on a vu se clore ces pieux exercices. On ne pouvait plus se séparer. Aussi ne s'est-on point dit adieu, mais au revoir, pour une retraite semblable l'année prochaine. L'œuvre annuelle des retraites d'hommes à Notre-Dame de l'Osier est fondée.

Protestation et serments. — Dans le but d'être agréables aux retraitants de Notre-Dame de l'Osier et pour l'édification des nombreux catholiques de la région qui se sont unis à eux de cœur et de désir, nous transcrivons ici le

texte des promesses solennelles qui ont servi de conclusion à la retraite :

Voici, disait le R. P. MONNET, avec une chaleur communicative, voici, ô mon Dieu, qu'une secte impie, poussée par Satan, s'est levée pour vous faire une guerre acharnée :

1° Elle vous attaque dans l'âme de l'enfant, qu'elle voudrait soustraire à l'eau régénératrice du baptême et faire grandir, sans prière, sans foi, sans instruction religieuse. — Seigneur Jésus, nous résisterons à la secte !

Nous ferons baptiser nos enfants immédiatement après leur naissance et les ferons élever chrétiennement toujours. — Seigneur Jésus, nous vous le promettons !

2° La secte impie vous attaque dans l'âme des jeunes gens, qu'elle veut corrompre par le roman, le feuilleton, le mauvais journal, les fêtes coupables. — Seigneur Jésus, nous résisterons à la secte !

Et, après avoir reçu le sacrement des forts, la jeunesse au foyer ne trouvera que de bonnes lectures et d'honnêtes réjouissances. — Seigneur Jésus, nous vous le promettons !

3° La secte impie vous attaque, ô Jésus ! dans l'âme des pécheurs, qu'elle s'efforce de détourner du sacrement de Pénitence qui seul peut les réhabiliter à vos yeux. — Seigneur Jésus, nous résisterons à la secte !

Et, après avoir eu le malheur de vous offenser, nous nous empresserons d'aller nous confesser. — Seigneur Jésus, nous vous le promettons !

4° La secte impie vous attaque dans la sainte Eucharistie, tantôt en détournant les fidèles des offices du dimanche, tantôt en se moquant de ceux qui approchent la table sainte, tantôt en brisant nos tabernacles et en profanant les divines hosties. — Seigneur Jésus, nous résisterons à la secte !

Et, pour cela, nous ne manquerons ni la messe ni les vêpres ; autant que possible, nous communierons souvent et nous serons toujours respectueux au pied du tabernacle. — Seigneur Jésus, nous vous le promettons !

5° La secte impie vous attaque dans l'âme des mourants, en écartant le prêtre de leur lit d'agonie. — Seigneur Jésus, nous résisterons à la secte !

Et jamais, volontairement, nous ne laisserons mourir un membre de la famille sans lui procurer les secours de la religion. — Seigneur Jésus, nous vous le promettons !

6° La secte impie vous attaque dans l'âme du prêtre, qu'elle voudrait asservir pour l'empêcher de dire à tous et publiquement la vérité ; dans l'âme de vos religieux, qu'elle voudrait faire disparaître, s'il était possible, du sol français. — Seigneur Jésus, nous résisterons à la secte !

En aimant nos prêtres et nos religieux plus que jamais, en les défendant, en les écoutant et en marchant à leur suite dans la voie qui mène au ciel. — Seigneur Jésus, nous vous le promettons !

7° La secte impie vous attaque dans la famille, qu'elle voudrait désorganiser par le mariage civil, par le divorce et les désunions illégitimes. — Seigneur Jésus, nous résisterons à la secte !

En réclamant toujours, au mariage, les bénédictions de l'Église, en nous préparant chrétiennement à ce sacrement, en respectant jusqu'à la mort son unité, sa sainteté et son indissolubilité. — Seigneur Jésus, nous vous le promettons !

Et vous, bonne Mère, Notre-Dame de l'Osier, qui nous avez inspiré la pensée de cette retraite, qui en avez présidé tous les exercices, nous ne passerons aucun jour

sans prononcer votre nom et celui de votre divin Fils Jésus. — Notre-Dame de l'Osier, nous vous le promettons !

Qu'il me soit permis d'ajouter à cet article un public et sincère remerciement à M. l'abbé France, le vaillant fondateur et directeur de *la Croix de l'Isère et du Dauphiné.* Si les hommes et les jeunes gens commencent à se lever en nombre dans nos régions, pour aller d'abord en pèlerinage et prier, en attendant qu'ils se lèvent en masse pour agir en chrétiens dans les élections et ailleurs, c'est à l'abbé France et à son journal que nous le devons. Que Notre-Dame de l'Osier bénisse l'un et l'autre !

Nous allons terminer, si vous le voulez bien, par une page d'histoire, à laquelle nos Pères, qui vivent chez les sauvages, ne comprendront peut-être pas grand'chose, parce qu'ils nous croient en pays civilisé.

C'était donc vers le milieu d'octobre 1895 ; un monsieur m'appelle au parloir et me dit :

— Monsieur le Supérieur, je suis le receveur de l'enregistrement de Vinay. Comme simple particulier, je suis très honoré de venir faire votre connaissance ; mais, comme membre de l'administration, je suis obligé de venir vous demander un renseignement, que vous me donnerez ou que vous me refuserez, comme vous l'entendrez.

— Très bien, monsieur le receveur ; veuillez vous asseoir.

— Je vous demande donc, de la part de l'administration générale, si vous êtes autonomes à l'Osier ou si vous relevez d'une maison mère.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur le receveur ; nous

sommes de simples citoyens français, habitant un immeuble qui appartient à un citoyen français.

— Mais, cependant, vous êtes bien des Religieux.

— Monsieur, je vous ai dit ce que nous étions, je n'ai rien à ajouter. Inutile de pousser plus loin votre questionnaire, vous ne recevrez pas d'autre réponse.

— Vous faites très bien de me parler ainsi : je vais faire mon rapport en conséquence.

— Pardon, monsieur le receveur, pourriez-vous me dire, avant de partir, ce que vous pensez vous-même de cette fameuse loi dite *d'accroissement*, et si vous croyez que, dans la situation où nous sommes, elle puisse nous être appliquée.

— Mais non, car elle n'est applicable qu'aux sociétés religieuses qui possèdent comme telles, et je sais qu'ici vous possédez à titre individuel ; tous mes papiers en font foi.

— Alors, pourquoi la démarche que vous faites en ce moment ?

— Je ne sais trop ; je crois qu'on veut essayer de vous faire payer l'impôt sur le revenu.

— Mais il me semble que cet impôt sur le revenu ne concerne que les sociétés propriétaires et non les individus.

— Parfaitement.

— Et vous venez de convenir, même d'après vos registres, que nous possédons à titre individuel.

— Alors, je n'y comprends plus rien.

— Au revoir, monsieur le receveur d'enregistrement.

Une douzaine de jours plus tard, je recevais le petit billet suivant :

DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE.

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ENREGISTREMENT,
DES DOMAINES ET DU TIMBRE.

BUREAU DE VINAY.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

L'administration me prescrivant de rechercher si les propriétaires de vos immeubles de l'Osier font partie de la Congrégation des Oblats, je viens vous prier de vouloir bien me fixer sur ce point.

Je vous prie, monsieur le Supérieur, de recevoir mes remerciements anticipés et d'excuser ma question si elle vous semble indiscrète.

Veuillez agréer, monsieur, mes salutations respectueuses.

A Vinay, le 22 octobre 1895.

Le receveur d'enregistrement des domaines et du timbre.

Je ne répondis pas, bien entendu.

Le 15 novembre, un huissier de Vinay m'apportait timidement une contrainte réclamant, en vertu de la loi d'accroissement, la somme de 347 fr. 89 à propos du décès d'un jeune novice, arrivé le 30 avril 1885.

J'eus beau faire remarquer à ce pauvre homme, qui me paraissait écrasé sous le poids de la corvée qu'on lui imposait, que cette contrainte n'avait pas de raison d'être ; que le receveur d'enregistrement lui-même m'avait avoué que cette nouvelle loi ne pouvait nous atteindre ; que le jeune homme en question n'avait jamais été Oblat ; que, depuis dix ans, date de son décès, jamais on n'avait rien réclamé ; à toutes mes observations je ne pus recevoir, pour toute réponse, que ces mots :

— *Je n'y comprends rien !*

— Et ni moi non plus ! Au revoir, monsieur l'huissier.

Consulté à ce sujet, le comité des jurisconsultes lyonnais me pria de ne rien dire, de ne rien signer, de ne rien faire.

J'obéis.

Or, le 6 mai dernier, le même huissier m'apportait une seconde contrainte, dont voici la copie :

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ENREGISTREMENT,
DES DOMAINES ET DU TIMBRE.

CONTRAINTE.

Il est dû par la Congrégation non autorisée des Oblats de Marie Immaculée, représentée par M. Prosper Monnet, membre agrégé de ladite communauté, les sommes ci-après qui seront augmentées ou diminuées d'après les déclarations que la débitrice sera tenue de faire :

A la direction générale de l'enregistrement des domaines et du timbre, savoir :

1° La taxe de 0 fr. 30 0/0 représentative des droits arriérés d'accroissement. Cette taxe est calculée sur le mobilier provisoirement évalué à 6 000 francs, à partir du décès, en date du 30 avril 1885, de M. Henri Pillion, religieux oblat, jusqu'à la date de la promulgation de la loi du 16 avril 1895, 9 ans, 11 mois et 17 jours. . . . . . 179f 35 }
Demi-droit en sus, sans minimum. 89 68 } 269f 03

Etant expliqué que ce chiffre de 269,03 doit être substitué à celui de 347,89 porté à tort dans la contrainte qui a été signifiée à la dite Congrégation le 15 novembre 1895, cette contrainte conservant son plein et entier effet ;

2° La taxe de 0 fr. 30 0/0 échue le 31 mars 1896 et applicable à la période courue de la mise à exécution de la loi du 16 avril 1895 jusqu'au 31 dé-

A reporter. . . . 269f 03

Report. . . . . . 269^{f} 03

cembre de la même année. Cette taxe est calculée sur la même valeur de 6 000 francs. . 12^{f} 65
Demi-droit en sus, au minimum de 100 » } 112 65

3° La taxe sur le revenu. Cette taxe est payable dans les trois premiers mois de chaque année sur le revenu évalué à 5 0/0 de la valeur brute des biens meubles et immeubles occupés.

Meubles . . . . 6 000^{f} »
Immeubles. . . 31 000 » } 37 000^{f} »

5 0/0 de 37 000 francs = 1 850 francs

Du 1er janvier 1885 au 1er janvier 1891, 6 ans:
1 850 × 6 = 11 100 à 3 0/0 = 333^{f} »
Du 1er janvier 1891 au 1er janvier 1896, 5 ans : 1 850 × 5 = 9 250 à 4 0/0 = 370 » } 703 »

Onze amendes de 125 à 6 250 francs, décimes compris. Mémoire.

Total, sauf mémoire. . . . . 1 084^{f} 68

Au payement desquelles sommes de deux cent soixante-neuf francs trois centimes et de cent douze francs soixante-cinq centimes pour la taxe représentative des droits d'accroissement, et de celle de sept cent trois francs, outre onze amendes de 125 à 6 250 francs, ladite Congrégation des Oblats sera contrainte par toutes voies de droit, par application des articles 3, 4, 5, 6, 7 et 8 de la loi du 16 avril 1895, 9 de la loi du 29 décembre 1884, 4 de la loi du 26 décembre 1890 et en vertu tant du présent acte de poursuites que de celui qui lui a été signifié le 15 novembre 1895. Fait et décerné par le receveur de l'enregistrement des domaines et du timbre.

A Vinay, le 5 mai 1896.

Signé : TARDIF.

Vu et rendu obligatoire par nous, juge de paix du canton de Vinay.

A Vinay, le 5 mai 1896.

Signé : F. DACLIN.

SIGNIFICATION DE CONTRAINTE.

L'an mil huit cent quatre-vingt-seize, à la requête de M. le conseiller d'État, directeur général de l'enregistrement des domaines et du timbre, hôtel de l'administration, rue de Rivoli, n° 192, à Paris, poursuite et diligence de M. Perrin, directeur, demeurant à Grenoble, domicile élu à Notre-Dame de l'Osier en la mairie de la dite commune et pour le payement au bureau de l'enregistrement de Vinay,

Je soussigné, Gabriel Battet, huissier reçu par le tribunal civil de Saint-Marcellin, résidant à Vinay, ai signifié à la Congrégation non autorisée des Oblats de Marie Immaculée, représentée par M. Prosper Monnet, membre agrégé de ladite communauté, demeurant à Notre-Dame de l'Osier, où, étant et parlant à sa personne, la contrainte de l'autre part, à ce qu'il n'en ignore, et en vertu de cette contrainte, je lui ai fait commandement, de par la loi, de payer dans la huitaine, pour tout délai, entre les mains de M. Tardif, receveur de l'enregistrement des domaines et du timbre, dans son bureau établi à Vinay et non en d'autres mains, à peine de payer deux fois, la somme de 1 084 fr. 68, sauf mémoire, pour les causes mentionnées en ladite contrainte, ensemble les frais de poursuite, lui déclarant que, faute de ce faire dans ledit délai, il y sera contraint par les voies de droit et lui ai, parlant comme dessus, donné et laissé la présente copie.

Coût : onze francs soixante centimes.

Timbre spécial : deux feuillets de 0 fr. 60.

BATTET.

Après avoir pris connaissance de l'iniquité dont on nous menaçait pour la seconde fois :

— Quand pensez-vous revenir pour la saisie ? demandai-je à l'huissier. N'oubliez pas d'amener les gendarmes, car nous ne sommes pas décidés à nous laisser voler sans crier : « Au voleur ! »

— Oh ! il faut bien espérer, répondit le représentant

de la loi, qu'il en sera de la deuxième contrainte comme de la première et que nous n'aurons point à agir.

— C'est votre affaire ; mais notre devoir à nous, c'est de résister à l'injustice. Adieu.

Quelques jours plus tard, *la Croix du Dauphiné* publiait l'article suivant :

LA PERSÉCUTION FISCALE.

Voulez-vous une nouvelle preuve que nous sommes « en franc-maçonnerie et non en république », écoutez cette énormité.

Il est, à Notre-Dame de l'Osier, quelques prêtres bien connus sous le nom de *Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée*. Ils habitent un immeuble qui appartient à un simple particulier ; s'ils possèdent eux-mêmes quelque chose, ce n'est qu'à titre individuel et comme simples citoyens français. Entre eux, pas plus qu'avec le propriétaire de l'immeuble, pas l'ombre de société civile. Aussi les uns et les autres payent-ils tous les impôts que payent tous les citoyens français :

Prestations ; contributions sur chevaux et voitures ; contributions sur propriétés bâties ; contributions pour cote mobilière ; contributions pour portes et fenêtres ; contributions foncières.

A leur mort, leurs héritiers, à moins qu'ils ne soient parents, payeront 11 fr. 25 pour 100 comme droit de mutation.

Jusqu'ici, rien d'illégal ni d'injuste ; les prêtres susnommés sont traités comme des citoyens français. Ils payent les impôts comme tout le monde et se croient sous le régime de l'égalité. Mais voici où la franc-maçonnerie apparaît.

Au nom de l'administration générale de l'enregistre-

ment, l'huissier se présente, le 6 mai 1896, à Notre-Dame de l'Osier. Il demande un des prêtres Oblats de Marie-Immaculée et lui laisse une contrainte l'obligeant à payer, dans le délai de huit jours, sous peine de poursuites :

1° Une prétendue taxe d'abonnement comme droits de mutation. (Remarquez bien que les droits de mutation sont déjà payés par les héritiers, à la mort de chaque propriétaire, au taux maximum de 11 fr. 25 pour 100) ;

2° Une autre prétendue taxe sur un revenu fictif de 5 pour 100 que doit produire, d'après l'administration de l'enregistrement, la propriété dite *des Oblats,* laquelle n'appartient, remarquez-le encore, qu'à un seul individu, comme l'atteste un acte de vente notarié et enregistré ;

3° Une très forte amende pour n'avoir pas payé, pendant onze ans, cette taxe sur le revenu, taxe que jamais personne n'a réclamée jusqu'ici et dont le premier avis vient d'être donné par l'huissier.

Ne voyez-vous pas là une atteinte directe à la propriété privée ?

Il n'est pas possible que la République, avec sa devise : « Liberté, Égalité, Fraternité », agisse ainsi. C'est donc la franc-maçonnerie.

Mais, direz-vous, à l'Osier, n'y a-t-il pas une société religieuse dite *des Oblats* ?

Il y en aurait une, que je n'y verrais pas grand mal. Mais, dans les circonstances actuelles, j'affirme qu'il n'y en a pas, à moins que nous ne nous entendions pas sur la valeur des termes.

C'est le fisc qui poursuit. Le fisc ne peut atteindre une société qu'autant que celle-ci existe et possède au civil. Or, à l'Osier, je vous le répète, il n'y a qu'un seul propriétaire, possédant, comme vous et moi, à titre indivi-

duel. Où donc est la société religieuse possédant au civil ? Cherchez ; vous ne trouverez pas.

Cependant, direz-vous encore, les Oblats de Marie sont des Religieux.

Si, par Religieux, vous entendez des citoyens français voués à la perfection chrétienne, des citoyens français qui aiment ou du moins veulent aimer Dieu de tout leur cœur, des citoyens français qui sont prêts à tout sacrifier, à se sacrifier eux-mêmes pour le bien de leur patrie et le salut des âmes, oh ! alors, oui, les Oblats sont des Religieux.

Mais, est-ce qu'on paye pour cela ? Est-ce qu'on paye pour aimer Dieu, la France et les âmes et se dépenser à leur service ? Si oui, avouez que nous sommes en franc-maçonnerie et non en république. Et alors, avis aux catholiques qui ne veulent pas être des apostats.

L'affaire en est là. Que fera-t-on ? Qu'arrivera-t-il ? Je l'ignore. Toujours est-il que nous attendons avec patience et confiance, bien persuadés que la Providence veille sur nous.

Voilà, mon révérend et bien cher Père, ce que je trouve de plus intéressant, dans notre *Codex historicus*, pendant les deux années qui viennent de s'écouler.

Je vous prie de vouloir bien agréer l'expression de mes sentiments les plus fraternels et les plus dévoués en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée.

MONNET, O. M. I.

VARIÉTÉS

MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

LA RÉUNION ANNUELLE DES JEUNES PÈRES DE LA PROVINCE DU NORD.

LETTRE DU R. P. YUNGBLUTH AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Andelaiu, 11 août 1896.

Mon très révérend Père,

Voilà bientôt deux ans que je n'ai pas envoyé de rapport aux *Annales ;* et c'est l'œuvre même dont je viens vous rendre compte, suivant votre désir, qui achèvera mon retard ; mais *patientiam habe in me...*

Il s'agit donc de la réunion des jeunes Pères, organisée, cette année, pour la deuxième fois, conformément à vos instructions aux RR. PP. Provinciaux.

Une consigne ne se discute pas ; tous les efforts faits pour obéir sont suivis de bénédictions ; les autres résultats ne sont sérieusement discutables qu'après essai ; enfin, le divisionnaire ne peut compter sur ses brigadiers et colonels qu'autant que lui-même s'inspire nettement du commandant en chef. Voilà ce dont le R. P. Provincial a dû être bien convaincu pour se mettre lui-même, et seul, à la tâche, comme il l'a fait, l'an dernier, à Autun, pendant deux mois.

Une absence forcée l'amena à me prier de le remplacer une quinzaine ; et je pus constater déjà que, sur ce terrain comme sur les autres..., *obediens loquetur victorias !* Le fait de la réunion était accepté et accepté par-

faitement de ces « scolastiques majeurs »; ils comprenaient l'esprit et le but de l'œuvre, ils en sentaient leur besoin personnel ; leur réunion, bénie de Dieu, était évidemment un enracinement et non un enterrement de l'idée.

Cette année, six maisons nous ont fourni notre modeste mais sérieux contingent : le R. P. Boudon est venu d'Autun ; les PP. Vernhet et Radenac, de Sion ; le P. Mao, de Jersey ; le P. Berte, d'Angers ; le P. Prod'homme, de Pontmain. Le P. Huchet n'a pas eu à quitter sa cellule, Saint-Andelain ayant été choisi comme lieu de réunion pour des raisons de circonstance et parce que, grâce à sa bienfaitrice, notre maison a maintenant trois étages de chambres ; si elle était meublée, elle pourrait très facilement loger douze étrangers.

La concentration, commencée le 3 juin, ne put être accomplie qu'à la fin de la semaine, grâce à un embarras de la dernière heure, pour les maisons d'Angers et d'Autun.

Au complet le samedi, nous avons consacré le dimanche à fraterniser. Le lendemain, nous plongeâmes dans une bonne retraite du mois et, dès le mardi, nous commençâmes nos opérations.

Le R. P. Provincial indiquait, comme programme de l'examen, le *Traité de la pénitence*, étudié au point de vue des devoirs du confesseur ; un travail écrit sur cette matière devait être fourni à la fin de juillet. On devait également tenir prêt un sermon de mission sur *la Religion*, exposée à un auditoire indifférent et qui pratique peu.

Notre plan fut vite concerté. Au lieu de chercher autre chose et de laisser les Pères préparer seuls leur Traité, nous en fîmes le thème de nos vingt-cinq premières réunions et conférences. A tour de rôle, chacun expose la

doctrine d'après Gury ; et, comme toute la théologie morale se rattache, par un fil ou l'autre, à ce Traité, les difficultés et les cas les plus variés proposés par les Pères, dont le plus jeune avait déjà deux ans de prêtrise et plusieurs campagnes apostoliques, rendirent intéressantes et pratiques ces réunions, d'une heure et demie à deux heures chacune.

Certes, il est permis d'être novices en chaire, apprentis aux cantiques et décorations, quand les nécessités du ministère obligent les supérieurs à employer des jeunes apôtres de trois ou quatre ans de prêtrise, suppléés, du reste, par leurs aînés. Mais au confessionnal, où l'on est seul et où l'ignorance serait criminelle, l'inexpérience peut causer bien des maux. Les jeunes Pères, comme les autres, ne peuvent mûrir que d'un an par quatre saisons ; il leur est donc bien précieux d'avoir débattu ensemble tant de cas déjà rencontrés, d'avoir totalisé leurs expériences personnelles et d'avoir discuté le tout en compagnie d'un aîné.

Nous avons bien vu, les auteurs en mains, que les livres ne suffisent pas toujours ; et même en recourant à ces auteurs personnellement, comme je l'ai fait auprès du P. Berthier, de la Salette, pour les questions posées à la Pénitencerie et résolues en mars 1886 (*De interrogandis et monendis...*), que de solutions dépendant d'un total de principes connus dès le scolasticat, mais principes qu'on ne songe à tempérer et compléter l'un par l'autre que lorsqu'on a été aux prises avec les difficultés. Et plus d'une fois, tel de nos étudiants s'est loué devant moi d'avoir pu débattre ainsi, à Saint-Andelain, ce qu'à cause d'une délicatesse de *sigillum* ou pour d'autres raisons, il n'aurait pu traiter aussi aisément, dans sa communauté, devant ses compagnons de mission.

Nous n'avons pas fait de théologie transcendante ni

de casuistique chimérique ou compliquée ; mais nous avons procuré à nos chers jeunes gens et aux supérieurs qui les envoient une précieuse sécurité sur un point essentiel.

A ces vingt-cinq réunions quotidiennes s'en sont ajoutées dix-sept autres, consacrées à la discussion de plans de sermons sur les sujets les plus usuels en mission. L'auteur donnait son texte, les idées de son entrée en matière, ses divisions et subdivisions, les principaux détails et les idées de la conclusion ou péroraison. La crainte d'être pillé n'a trouvé, grâce à Dieu, aucune tête assez faible pour s'y loger. Au contraire, armés d'un crayon pour croquer sommairement les choses, afin de pouvoir critiquer plus sérieusement ensuite, la plupart faisaient à leurs Frères l'honneur de recueillir ainsi plus d'une de leurs pensées.

La critique s'exerçait, naturellement, sur la conception générale du sujet, puis sur les détails. Nous nous sommes appliqués à chercher en tout l'approprié et le pratique.

J'ai voulu que cinq de ces réunions fussent consacrées à des plans de sermons sur la Très Sainte Vierge. L'Oblat le plus novice doit savoir parler de Marie. Les Pères ont été libres de choisir les diverses circonstances où un Oblat peut avoir à parler de sa Mère : soir de première communion ; consécration des enfants ou de la paroisse, en mission ; ouverture ou clôture de mois de Marie ; fête quelconque de la Très Sainte Vierge.

Nous ne nous sommes pas occupés du style, de la forme, faute de temps ; les leçons de pratique en tous genres s'imposaient avant celles de composition littéraire.

Néanmoins, nous avons eu sept exercices de déclamation à l'église paroissiale. Diverses considérations m'ont

empêché de livrer nos jeunes Pères et la population de Saint-Andelain, à des expériences l'un sur l'autre. Nous avons opéré entre nous, *januis clausis*, aux heures malheureusement trop nombreuses où notre belle église est relativement vide. Cinq exercices ont été faits là, en chaire, et deux à la chapelle de communauté, de l'autel, pour essayer des deux genres. Après un minimum de dix minutes, pendant lesquelles l'orateur donnait tel fragment choisi par lui dans ses propres sermons, nous partions sous les tilleuls et, là, chacun donnait fraternellement, c'est-à-dire sans réserves, toutes ses appréciations.

Il y a eu aussi deux entretiens sur le rôle du « second » dans la préparation des cérémonies de mission, illuminations, plantations de croix, etc.

Est-ce tout? Pour nous rapprocher du grand programme de la circulaire administrative n° 22, rappelée, l'an dernier, aux supérieurs locaux par le R. P. Provincial, sans charger le temps des études, nous avons mis en lecture, au réfectoire, les cinq premiers siècles de l'*Histoire de l'Église*, dans l'abbé Rivaux. Des visiteurs chers à toute la communauté ont amené quelques *Deo gratias* imprévus, grâce auxquels nous n'avons pu épuiser les cinq siècles ; nous nous sommes arrêtés au concile de Chalcédoine. Nos chers jeunes Pères se sont faits lecteurs à tour de rôle, pour épargner nos Frères convers, surchargés de service.

En outre, on s'est partagé à lire et à analyser en cellule les ouvrages suivants : *l'Art oratoire*, de Delsarte ; *la Diction*, de l'abbé Bourgain ; *la Chaire et l'Apologétique au dix-neuvième siècle*, du P. Fontaine ; *la Parole sainte*, de l'abbé Ribet ; *le Mécanisme de la parole*, de Gondal ; et *l'Histoire de la prédication*, de l'abbé Boucher.

Le temps nous a manqué pour exposer en réunion les résultats détaillés de ces lectures.

Voilà ce qui a été fait, au point de vue des études.

Mais vous aviez bien raison, mon très révérend Père, de me dire que ce n'était pas tout le bien opéré par cette réunion. Vous placez en première ligne cette vie commune de jeunes Pères du même âge, disséminés, le reste de l'année, en des communautés souvent très incomplètes par les absences des aînés et où le ton général ne peut pas toujours être au diapason nécessaire à la jeunesse.

Pendant ces deux mois, nous avons parlé, agi, vécu pour elle. D'une part, nous n'avions pas craint de trouver les forces au-dessous des courages ; aucun exercice de communauté n'a été omis, aucune règle ou coutume de régime et de pénitence n'a été sacrifiée. Si le temps trop lourd et orageux nous a contraints parfois à dire nos matines hors de notre petite chapelle, je l'ai considéré comme un exercice d'un autre genre, celui de l'usage de sa liberté sur un point où le missionnaire, laissé souvent à lui-même, a besoin de savoir se mettre en règle sans cloche.

D'autre part, ce qui est si nécessaire aux jeunes, le franc parler qui les relève et les soulage, les frottements qui râpent, les joyeuses taquineries qui liment charitablement, mais sans mitaines ; le franc éclat de rire qui vivifie et remplacerait, le cas échéant, vingt monitions précautionnées, tout cela a été constant pendant ces deux mois.

Cela vous a frappé, mon très révérend Père, car la bonne Mère Euphémie, Supérieure de l'Espérance de Nevers, me répéta que, vous ayant demandé de nos nouvelles à votre arrivée en sa communauté, elle eut pour première réponse : « Oh ! ils ne s'ennuient pas, ils n'en-

gendrent pas la mélancolie. Quelle joyeuse réunion ! » Vous nous aviez dit vous-même que vous n'aimiez pas les maisons tristes !...

Une grande promenade à l'ancienne chartreuse de Bellary, des baignades en Loire, des pêches miraculeuses (150 poissons de tailles très raisonnables en première fois), toutes les semaines à l'étang du Rozet, entretinrent les ressorts de l'esprit. Je ne dis rien de ceux des poumons et de l'estomac ; à peine notre jeunesse était-elle partie que nos gens, qui l'avaient aperçue aux offices paroissiaux ou dans leurs promenades, nous communiquèrent le résultat de leur examen à eux ; c'était un *optime*, ainsi traduit en français du cru : « A sont toujours enretornés ben gras ! »

Le fait est que ce résultat non cherché le premier a été atteint aussi. Loin de nous quitter fatigués par ces semaines d'études et de vie commune menée aussitôt après les fatigues apostoliques de l'hiver et du printemps, nos jeunes Pères, grâce au climat et au F. Cornu, sont repartis en un état de repos et de prospérité qui frappa le R. P. Provincial à sa deuxième visite.

Une première fois, le R. Père passa une pleine semaine avec nous, voyant à loisir chacun des membres de la communauté. Il revint y passer vingt-quatre heures avec le R. P. Magnin, supérieur de la maison de Saint-Jean, d'Autun, ce qui fut encore une double fête pour tous.

Vous avez voulu aussi, mon très révérend Père, témoigner à tous, le cas que vous faites de cette œuvre en vous arrachant à vos occupations pour venir vous-même passer deux jours au milieu de nous.

N'ayant pu prévoir les moments d'une liberté qui vous échappait constamment depuis des semaines, vous la saisîtes le jour même où elle se présenta. Il était trop

tard pour nous prévenir par lettre ; un télégramme avec exprès vous aurait assuré une voiture à la gare ; vous avez préféré nous donner un exemple de pauvreté et de courage en parcourant seul, à pied, votre sac à la main, les quatre kilomètres de routes et de sentiers dans le vignoble qui nous sépare de cette gare de Pouilly, et cela après six heures et demie de chemin de fer pendant la nuit.

Certes, la leçon eût été bonne à qui 2 fr. 50 de télégramme, quelques francs de plus au chemin de fer pour n'avoir pas le mal de changer plusieurs fois de train, etc., etc., ne paraîtraient pas inconciliables avec le *more pauperum;* bonne leçon aussi à qui réclamerait pour aller à la gare, voiture, et voiture confortable, quand notre *Directoire*, tout en reconnaissant les difficultés actuelles de la chose, nous dit : « Nos anciens Pères se rendaient souvent à pied aux lieux de leurs travaux et notre vénéré Fondateur les engageait à imiter ainsi les saints exemples de Jésus-Christ et des Apôtres (p. 18) ».

Votre exemple n'ayant eu, grâce à Dieu, rien à corriger à saint Andelain sur ce point, n'en restera pas moins un utile préservatif et un précieux souvenir pour tous.

Mais que ceux qui connaissent le F. Cornu se le représentent arrivant, à votre coup de sonnette, un sou à la main, maugréant contre les endiablés mendiants qui viennent ennuyer le monde avant six heures du matin, et se trouvant devant son Général. Heureusement, il accueille bien les pauvres même qui l'ennuient le plus, autrement vous auriez reçu, à travers la porte, une antienne qui vous aurait amusé plus que lui l'instant d'après. Mais peut-être aussi craigniez-vous de courir, en vous faisant connaître, le risque de saint Pierre à la porte de Marie, mère de Jean-Marc ! *Perseverabat pulsans*, pen-

dant que Mlle Rhôde, oubliant d'ouvrir, se précipitait dans la maison, en criant : « C'est Pierre ! ».

On sut bien vite à la chapelle, où allait finir l'oraison, que le T. R. P. Général était là ! Cela réveilla le P. ZABEL et donna certainement quelques distractions aux autres. Mais, si le bouquet spirituel y perdit quelques fleurs, vous les avez abondamment remplacées.

Dans une réunion générale, après avoir remercié beaucoup plus qu'il ne le mérite le pauvre Supérieur de Saint-Andelain, vous avez hautement loué l'intelligence et la volonté du R. P. Provincial dans l'interprétation et l'exécution de vos directions paternelles ; vous avez rappelé à notre communauté tout le prix pour chacun et pour tous de cette œuvre naissante et vous avez exprimé votre joie de pouvoir affirmer qu'elle sera continuée.

Qu'ajouter à tout cela ? Le vendredi 31 juillet eut lieu l'examen écrit ; nos Pères, laissés à leur conscience, répondirent pendant deux heures, dans leurs cellules, aux questions posées par le R. P. Provincial.

Le dimanche 2 août nous fêtions ensemble la Portioncule et la saint Alphonse. Au dîner d'adieu, le P. BOUDON, au nom de tous, porta un toast d'affection et de reconnaissance au P. Supérieur ; puis, la joie allant *crescendo*, plusieurs entonnèrent d'amusantes chansonnettes, souvenirs du juniorat et du scolasticat. Le P. HUGHET en improvisa une de circonstance ; on rit beaucoup, on bâtit des projets pour l'année prochaine et, dès le lendemain, à 3 heures et demie, commencèrent les levers et les départs qui furent terminés le matin même.

Ce n'est pas à moi de louer notre personnel de Saint-Andelain, particulièrement nos Frères, qui dépassèrent mes espérances par leur bonne volonté, pendant ces deux mois de surcharge. Mais je puis proclamer que cette

réunion, jugée par vous nécessaire à notre chère jeunesse, a été en même temps très salutaire et très agréable à notre communauté.

Elle ne nous a gênés en rien, puisque nous avons continué même nos conférences de théologie hebdomadaires, absolument distinctes des travaux des jeunes Pères ; ce jour-là, j'en présidais deux, et tout était dit. De plus, la régularité et l'entrain ont été singulièrement facilités par nos hôtes. Aussi est-ce bien sincèrement qu'en les embrassant au départ, nous leur avons tous dit : « A l'année prochaine, si les supérieurs le veulent. »

Daignez agréer, mon très révérend Père, l'humble expression de mon profond respect et de mon filial attachement en N.-S. et M. I.

A. Yungbluth, o. m. i.

NOUVELLES DIVERSES

Le 25 août dernier, fête de saint Louis, le T. R. P. Général a présidé la cérémonie des premières oblations collectives au noviciat d'Angers. Onze Frères ont fait leurs vœux d'un an, prémices, espérons-le, de nombreuses et abondantes moissons.

— Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, après avoir fait son pèlerinage *ad limina*, doit s'embarquer, aux premiers jours de septembre, pour le Canada, où l'appelle la question des écoles. Sa Grandeur a été accompagnée, durant tout le voyage, par M. l'abbé Thérien, aumônier du grand pensionnat des Frères des Écoles chrétiennes, à Montréal.

— Le R. P. Schoch, au cours d'un voyage d'exploration dans la Cimbébasie, a décidé l'établissement d'un premier poste à Windhoek. Deux missionnaires, les RR. PP. Herrmann et Filliung, doivent s'y rendre incessamment.

— Plusieurs missionnaires se sont embarqués. D'autres se préparent à le faire. Nous donnerons la liste complète dans notre prochain numéro.

— Le R. P. Augier Cassien, assistant général, a prêché les deux retraites des Pères de la Province britannique. Il avait également prêché celles des Pères de la Province du Midi, à Vico et à Notre-Dame de l'Osier.

— Le R. P. Tatin, à son retour de Rome, a visité la Province britannique.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 136. — Décembre 1896

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT D'ATHABASKA-MACKENZIE.

UN JOURNAL DE VOYAGE DE Mgr E. GROUARD.

Nous empruntons aux *Missions catholiques* l'intéressante relation qu'on va lire. Ces pages doivent prendre place dans les annales de la famille.

AVANT-PROPOS

L'immense territoire qui forme le vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie est traversé d'un bout à l'autre par un fleuve gigantesque dont l'importance, comme moyen de communication, est considérable. Ce fleuve, le Mackenzie, relie entre eux les lacs et reçoit de nombreux affluents ouvrant eux-mêmes des chemins nouveaux vers des contrées qui, sans eux, seraient demeurées inconnues. Naturellement les indigènes ont, les premiers,

profité des voies que la configuration du pays leur fournissait pour y pénétrer et s'y établir le plus avantageusement possible. Les commerçants les ont imités et se sont échelonnés le long des cours d'eau et sur les lacs, les forts de traite devenant ainsi des centres vers lesquels les différentes tribus se dirigeaient facilement pour y faire leurs échanges. Les missionnaires suivirent l'exemple des traiteurs, et fondèrent leurs établissements près des forts où les Indiens avaient déjà pris l'habitude de se réunir. C'est ainsi que nos Pères ont occupé successivement tous les postes établis le long de la rivière Athabaska, de la rivière la Paix, de la rivière Mackenzie, etc., et sur les bords des grands lacs du Nord.

De chacune de leurs résidences, les missionnaires faisaient de tous côtés des voyages plus ou moins longs, toujours pénibles, parfois dangereux, afin de répandre sur tous les habitants de ce pays les bienfaits de l'Évangile. Puis ils rentraient dans leurs pauvres demeures pour y prendre un peu de repos.

Les ministres protestants, venus après nous et trouvant les principaux centres de réunion occupés déjà par les prêtres catholiques, dont, grâce à Dieu, l'influence y était solidement établie, ont vu leurs efforts demeurer à peu près stériles. Alors, ils ont tourné leurs regards vers les lieux écartés où nos Pères ne faisaient qu'une visite passagère, et ils ont entrepris de s'y fixer d'une manière permanente, se promettant bien de réussir ainsi à s'attirer des prosélytes. Ils avaient été devancés par des traiteurs libres qui cherchaient à faire concurrence à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le pays situé au nord du petit lac des Esclaves, entre les grandes rivières Athabaska et la Paix, est devenu le théâtre de leurs exploits.

Depuis plusieurs années, les Pères de la Mission Saint-Bernard visitaient chaque hiver les populations éparses

dans cette contrée. Ce sont en partie des métis, chez lesquels le sang blanc n'a guère amélioré la nature sauvage, et en partie des Cris des bois, conservateurs opiniâtres des superstitions de leurs ancêtres. Je fus averti que la propagande protestante était très active dans ces parages et qu'il serait utile d'y faire un voyage pour me rendre compte de la situation et aviser aux mesures à prendre.

Voici le récit de cette expédition apostolique que je viens de terminer. La marche à la raquette, les traîneaux avec leurs chiens, les campements dans la neige, offriront un contraste assez frappant avec ce que les missionnaires de l'Afrique et d'ailleurs racontent d'une manière si attrayante.

I

16 *janvier* 1895. — Nos préparatifs sont terminés. Le R. P. Dupé, qui a visité l'intérieur, l'hiver dernier, m'accompagne dans cette expédition. Le F. Jean-Marie Lecreft, avec son traîneau attelé de trois bons chiens, se charge de nos lits et vêtements et nous prendra à tour de rôle quand la fatigue se fera trop sentir. Félix Katik, métis, du petit lac des Esclaves, charge sur son traîneau, attelé de quatre chiens, toutes les provisions et ustensiles de cuisine qu'il peut raisonnablement y placer, ainsi que les poissons destinés au repas des coursiers pour la première nuit.

Se figure-t-on ce que sont nos traîneaux? On pourrait croire qu'ils ressemblent à ces véhicules montés sur de légers patins dont l'usage est commun dans les villes et les campagnes des pays civilisés où l'hiver et la neige durent assez longtemps pour nécessiter leur emploi. Cependant la différence entre ces traîneaux et les nôtres est considérable.

Prenez trois planchettes de bouleau larges de 3 pouces

et demi et longues de 10 pieds ; joignez-les ensemble par des barres transversales attachées solidement avec de minces cordes de peau appelées *babiches* ; relevez-les à la tête en forme de volute, que vous maintenez en place à l'aide de bons liens (on donne à cette volute le nom de *chaperon*).

A fleur du sol, de chaque côté, sont les *tires*, deux anneaux de cuir où l'on accroche les traits des chiens. Ces derniers ont des harnais proportionnés à leur taille, un collier rond, juste assez grand pour y passer leur tête et qui vient s'appuyer sur les épaules. Deux longues et fortes bandes de cuir partent de ce collier et vont se joindre au harnais suivant ; ce sont les traits qui s'appliquent sur les flancs des chiens ; de courtes dossières, en peau souple, les maintiennent à cette hauteur. C'est cette partie du harnais qui se prête le plus à l'ornementation ; aussi presque toujours on y voit des *tapis* brodés, chargés de grelots ; les colliers reçoivent quelquefois de petites sonnettes et des pompons enrubannés ; bref on apporte autant de soin à orner nos pauvres chiens qu'on le fait ailleurs pour les chevaux.

L'attelage ne se met pas de front, mais de file sur une ligne assez longue. Le conducteur n'a pas besoin de rênes, qui, d'ailleurs, empêtreraient horriblement ses petits coursiers. On leur apprend à obéir à la parole : *hu* et *dia* pour aller à droite et à gauche, *ho* pour l'arrêt, *marche* pour le départ ou pour exciter les paresseux. Souvent pourtant il faut jouer du fouet, car il est difficile que des chiens soient toujours aussi dociles et aussi courageux que l'exigent leurs maîtres.

Voilà donc comment se compose un attelage dans ce pays. Vous placez vos chiens dans leur harnais, à la queue l'un de l'autre, et vous attachez les derniers traits aux *tires* du traîneau. Celui-ci repose à plat sur la neige

et glisse sur toute sa surface. On y met des charges plus ou moins pesantes, retenues dans des *enveloppes* de peau ou de toile, que de fortes lanières de cuir enlacent de nombreux replis.

Le poids ordinaire du chargement est de 400 livres pour quatre chiens ; seulement l'état des chemins doit être pris en considération. Il va sans dire que, quand le traîneau doit se frayer un passage dans la neige molle, au lieu de glisser sur une neige durcie, il avance beaucoup plus lentement et demande une plus grande dépense de force.

Quant aux voyageurs, la prudence leur recommande de se précautionner contre la rigueur du froid ; aussi ont-ils coutume de doubler leurs vêtements, de se munir de bonnes mitaines et de prendre des chaussures convenables. On s'imagine que tout le monde par ici est couvert de chaudes fourrures. Or rien n'est plus rare, dans ce pays des fourrures, que de voir quelqu'un en porter sur lui-même en hiver. Il faut excepter toutefois le *casque* ou bonnet, qui est ordinairement fait de peau de castor ou de quelque autre animal plus ou moins à la mode. Dans les contrées où les caribous (rennes) abondent, tout le monde a soin de se confectionner des *robes* ou des *habits* avec leurs peaux, et il n'y a rien de meilleur pour protéger contre le froid. Mais ici il n'y en a pas et je suis le seul qui puisse me couvrir d'un surtout de peau de caribous que j'ai apporté du fort Raë.

La raquette est assez connue pour que je me dispense de la décrire. On ne s'en sert pas sur la glace vive, ni sur un chemin battu ; mais on ne peut s'en passer dès qu'on doit marcher sur une neige épaisse et pas encore durcie.

A ces remarques préliminaires et générales, j'ajouterai que, cet hiver, la neige est abondante, le froid intense.

Hier, le thermomètre est descendu au-dessous de 45 degrés centigrades. Aujourd'hui, il a remonté à 40 degrés environ. Il fait beau, un ciel pur, un temps calme, c'est tout ce qu'il y a de mieux pour faciliter la marche. En effet, cet air si vif, un peu piquant même, réjouit les poumons, donne plus d'élasticité et de vigueur aux muscles, permet de prolonger les exercices corporels et surtout la course, sans crainte de se voir inondé de sueur.

Donc le P. Dupé et moi, nous partons en avant pendant que le F. Jean-Marie et Félix Katik attachent leurs traîneaux et attellent leurs chiens. Nous traversons d'abord une baie du lac et, au bout d'une heure, nous atteignons une côte basse, encombrée de saules, par où nous gagnons le chemin de terre. Les traîneaux nous ont rejoints et le Frère insiste pour *m'embarquer* dans sa *carriole*, ce qui veut dire *me faire monter en voiture*. Je consens à me glisser entre deux couvertures au fond de son traîneau, préparé exprès, et à me laisser emporter par les chiens. Il n'en avait que trois à son attelage, car, hélas ! en venant me chercher à Saint-Albert, à la fin de décembre dernier, il a eu la douleur de voir mourir un de ses meilleurs coursiers.

Le P. Dupé continue de marcher et nous le suivons assez bien. Le sentier n'est pas large, il y a juste l'espace nécessaire pour passer entre les arbres et trop fréquemment les branches nous caressent le visage. De temps à autre, la tête du traîneau va frapper quelque petit sapin dont les branches sont chargées de neige et toute une avalanche tombe, en nous recouvrant d'une couche épaisse de poudre fine et glacée. Mais cela n'arrête pas le véhicule.

Bientôt nous arrivons à un ravin profond où les chiens prennent le galop, mais où, malheureusement, la *car-*

riole verse et me dépose à moitié enseveli dans un banc de neige.

Je me relève avec la certitude, au moins, de n'avoir aucune contusion, ce qui peut bien consoler un voyageur dans ces accidents de route. J'en suis quitte pour me secouer un peu et je me mets à suivre le traîneau. Les chiens eurent de la peine à gravir le versant opposé de ce ravin et je trouvai qu'ils avaient fort bien fait de se débarrasser de ma personne, dont le poids eût grandement ajouté aux difficultés du terrain. Arrivé sur la hauteur, je reprends ma place dans la carriole.

Nous sommes en pays découvert. Des collines déboisées se succèdent, le sol est accidenté, il faut monter et descendre maintes fois; les chiens se fatiguent à ce manège et le Frère regrette à tout instant celui qu'il a perdu :

« Si je les avais encore tous les quatre, me dit-il, vous ne leur pèseriez pas plus qu'un brin de paille; mais c'est le meilleur qui est mort et cela fait tort aux autres. »

Je le voyais bien moi-même et je me décidai à mettre pied à terre et à cheminer tranquillement derrière notre caravane.

Au bout de 5 ou 6 milles, la forêt reparut et nous y entrâmes avec l'assurance d'y trouver un bon campement pour la nuit.

Entre 4 et 5 heures du soir, le Frère, voyant quelques arbres secs au milieu d'un bouquet de sapins, jugea prudent de s'arrêter là. Tout le monde fut de son avis, jusqu'aux chiens qui, en signe d'approbation, secouèrent grelots et clochettes avant de se coucher sur la neige en attendant d'être dételés.

Le Frère et Félix tirent leurs haches, le premier, pour couper le bois de chauffage et, le second, pour abattre les sapins dont les branches vont nous fournir un lit moelleux

et parfumé. Le P. **Dupé** et moi, prenons chacun une raquette en guise de pelle et creusons dans la neige un trou assez large pour nous y étendre à l'aise. Félix y dépose, avec symétrie, ses branches de sapin, de sorte que tout le sol que nous avons nettoyé en est parfaitement tapissé. Le Frère entasse les troncs d'arbres qu'il a coupés et bientôt une flamme pétillante et joyeuse s'élève vers le ciel, répand des flots de clarté sur les arbres qui nous entourent et surtout nous fait sentir les bienfaits de sa chaleur vivifiante. Aussi, chacun s'empresse-t-il de sortir ses mains de ses mitaines et de prendre de bonnes poignées de calorique, tout en présentant au feu son visage. Vous ne sauriez croire quelle difficulté nous avons à nous débarrasser des glaçons qui ne font, avec la barbe, qu'une masse compacte. S'il fallait les laisser dégeler tranquillement, il y en aurait pour deux heures. Alors les doigts se mettent de la partie, on tâche de casser cette glace morceau par morceau ; mais il y a toujours quelques poils malencontreux qui s'y trouvent pris et dont on doit faire un douloureux sacrifice.

Cependant il faut penser au souper des chiens et des gens. Je nomme les chiens les premiers, car ces pauvres bêtes sont servies d'abord ; puis viendra notre tour. Nous n'aurions, en effet, ni paix, ni trêve, surtout durant notre repas, si les chiens n'avaient préalablement reçu leur ration, c'est-à-dire deux poissons blancs par tête. Mais ces poissons sont durcis par le froid et, bien que les chiens aient d'assez bonnes dents pour les ronger, ainsi gelés, on les fait sinon cuire, au moins s'amollir devant le feu. Vous voyez alors la gent canine entourer le campement, fixer des yeux ardents sur la proie qui leur est destinée, bâiller ou grincer des dents, sans doute pour contenir leur impatience ; puis, trouvant le temps trop long, s'en prendre au voisin, grommeler sourdement et

soudain commencer la bataille. La voix de leurs maîtres et surtout quelques bons coups de fouet rétablissent l'ordre troublé.

Quand enfin les poissons sont assez dégelés, chacun se présente à l'appel, répond à son nom avec un empressement joyeux, reçoit sa part du festin et s'en va la déguster à l'écart. La distribution ne se fait pas toujours d'une manière aussi calme, et l'on devine assez que l'envie, la gourmandise ou quelque autre défaut capital, causent, là comme ailleurs, des querelles intestines ou d'injustes attaques. Mais l'autorité sait imposer la paix et faire respecter les droits de chacun.

Nos coursiers repus, nous nous disposons à prendre le souper qui nous attend, car, pendant que le poisson des chiens dégelait, le Frère s'est occupé de la cuisine, assez sommaire. Il suffit, en effet, de faire du thé. Les mets sont cuits d'avance et n'ont besoin que de prendre l'air du feu pour perdre leur état glacé et redevenir comestibles.

Nous sommes en progrès. Le fameux *pimigan*, ou pâté de viande pilée et de suif, a disparu avec les *buffalos* et nous sommes obligés d'importer de la farine dont l'usage va bientôt devenir commun, au moins au petit lac des Esclaves et à la rivière la Paix, où les transports se font à meilleur marché.

La farine donc, cuite à la façon du pays, c'est-à-dire délayée avec de l'eau, pétrie sommairement et rôtie devant le feu (ce que l'on appelle *galette*) et une tranche de lard boucané, voilà notre menu.

Pour boisson, le thé, dont personne ne veut plus se passer par ici et que l'on dirait vraiment fait exprès pour nous. Je ne crois pas que rien au monde puisse lui être comparé comme breuvage commode et fortifiant, surtout dans ces contrées du Nord. Mais il faut qu'il soit

bien fait. Cela dépend beaucoup de la qualité de l'eau et de la quantité de thé que l'on y fait bouillir.

Pour l'eau, comptez sur le Frère et voyez-le à l'œuvre. Il prend sa chaudière, la remplit de neige, la pose sur le feu, la secoue en temps opportun pour empêcher la neige de *brûler*. Quand celle-ci est fondue, il en remplit de nouveau sa chaudière, jusqu'à ce qu'elle soit pleine, et la remet sur le feu pour la faire bouillir.

Le moment venu d'y mettre le thé, il lève le couvercle et... comment dire ce que je vois?... A la surface de l'eau flottent quantité de boulettes qui, il n'y a pas à en douter, sont tout simplement des crottes de lapins ! Ces petits animaux pullulent en certains endroits. Après avoir rongé l'écorce des arbustes, ils prennent leurs ébats sur la neige où ils laissent des traces de leur séjour à profusion. Une nouvelle couche de neige couvre tout cela d'un manteau immaculé. On va, sans défiance, puiser à pleine chaudière, et l'on récolte ainsi... ce que les lapins ont semé !

Tout le monde ne trouverait peut-être pas cette eau de son goût; mais qu'y faire ? La jeter pour en avoir d'autre, amènerait le même résultat, et les voyageurs du Nord savent depuis longtemps à quoi s'en tenir. Aussi, le Frère, en homme expérimenté, casse une branche de sapin qu'il promène délicatement à la surface de l'eau en guise d'écumoire, enlève prestement les pilules malencontreuses et les remplace par une bonne dose de thé noir, auquel il fait prendre encore un ou deux courts bouillons.

C'est ainsi que l'on tire de ces feuilles toute la saveur et l'énergie qu'elles contiennent. Je ne sais si ce procédé agréerait aux Chinois ou aux Japonais ; mais ici, on n'en connaît pas de meilleur.

Pas besoin de vous dire qu'un appétit de loup assai-

sonne notre modeste repas ; la marche, le grand air, le froid vif, ont creusé les estomacs et chacun comble le vide d'une manière consciencieuse.

En guise de dessert, les fumeurs allument leurs pipes ; les autres attisent le feu ; on se rappelle en riant les aventures de la journée ; le temps passe vite et amène l'heure de la prière et du coucher.

II

... Chacun prépare ses couvertures, s'en enveloppe du mieux qu'il peut, afin de ne laisser aucune entrée au froid, et nous voilà tous étendus sur les branches de sapin, comme des cadavres enveloppés de leurs linceuls. Alors, les chiens, tenus jusque-là en dehors du camp, y entrent à pas silencieux et cherchent un pan de couverture pour y dormir à l'aise. Tous n'ont pas cet instinct philanthropique et plusieurs se contentent de la première place venue dans la neige ; mais je vous assure que j'accueille avec plaisir celui qui vient se coucher à mes pieds ou même le long de ma personne.

Quant au sommeil, je dois avouer que, si, autrefois, j'ai été l'objet de ses faveurs, il me les mesure maintenant avec une fâcheuse parcimonie. Je deviens frileux avec l'âge, et toutes les couvertures qui m'enveloppent ne m'empêchent pas de sentir que je repose dans une atmosphère de 35 ou 40 degrés au-dessous de zéro. J'essaye de fermer l'œil et de demeurer immobile; mais je n'y réussis guère. Quand le sommeil vous fuit, allez donc passer toute une nuit sans remuer ! J'ai beau raisonner et me dire que, si je me retourne, je donnerai encore plus de prise au froid, je n'en sens que davantage le besoin de changer de position.

Je me découvre le visage et je regarde si le feu n'est

pas tout à fait éteint. Quelques tisons fument encore, c'en est assez pour me décider à sortir de mon lit ; je rapproche ces tisons, je souffle dessus, je ramasse les débris du bûcher de la veille et j'ajoute quelques morceaux pris sur le tas mis en réserve pour le matin.

Tout en me réchauffant, je lève les yeux vers le ciel. Oh ! qu'il est beau avec ces myriades d'étoiles dont l'éclat redouble en raison de la pureté de l'air et de l'intensité du froid ! Mais voilà que des faisceaux de lumière s'élancent d'un foyer mystérieux, s'agitent, se poursuivent, se joignent, se dispersent pour se réunir encore. '*Nimiituwok* (C'est la danse des esprits), disent les Cris, et il serait difficile de donner une définition plus poétique de l'aurore boréale.

Je n'essayerai pas de décrire la merveille qui s'offre à ma vue, ces lueurs d'abord diffuses et pâles, puis croissant en clarté et prenant une certaine consistance, si l'on peut ainsi parler, ensuite entraînées par je ne sais quelle force, se précipitant d'un coin du ciel à l'autre, se revêtant ici des couleurs les plus brillantes de l'arc-en-ciel, là se repliant sur elles-mêmes et formant d'immenses spirales semblables à un gigantesque serpent de feu. Soudain, ces lumières se dissolvent et l'on dirait que les esprits ont terminé leur danse. Mais c'est pour reparaître bientôt dans un autre endroit et recommencer leur ronde capricieuse. J'ai vu de plus belles aurores boréales à une latitude plus élevée ; mais cela ne m'empêche pas d'admirer celle dont je suis le témoin et je fais cette réflexion : Si Dieu répand tant de magnificence au seuil de sa demeure, quelles beautés, quelles splendeurs doivent embellir l'intérieur de son palais ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ; concupiscit et deficit anima mea in atria Domini !*

Cependant, mes compagnons de voyage reposent im-

mobiles sur leurs branches de sapin et semblent dormir du sommeil du juste. Tout est calme alentour. Aucun souffle ne passe dans les arbres, aucun bruit ne trouble le silence de la nature, sauf les pétillements de la flamme et, au loin, les glapissements des renards ou les hurlements des loups, qui rôdent dans la forêt. Mais je me suis assez chauffé et il faut ménager la provision de bois. Je retourne me glisser dans mes couvertures, où je réussis à attraper quelques bribes de sommeil.

17 *janvier*. — A 3 heures du matin, le Frère s'est réveillé, a rallumé le feu, fait fondre de la neige pour la cuisine et crié : *Benedicamus Domino*. On se lève aussitôt, chacun roule ses couvertures et dit une courte prière ; le froid est pénétrant et favorise peu la dévotion.

On se dispute la place auprès du bûcher ; mais le Frère ne nous laisse pas nous chauffer longtemps : le déjeuner est prêt et demande à être dégusté promptement, car il pourrait retourner en glace si on lui en donnait le temps. Les mets sont les mêmes que la veille : galette et lard boucané, arrosé d'une tasse de thé bouilli. L'appétit laisse à désirer un peu, à une heure si matinale.

Le repas terminé, j'envoie le Frère et Félix ramasser le bagage, attacher les traîneaux, atteler les chiens ; je recommande au P. Dupé de monter dans la carriole et, chaussant les raquettes, je pars en avant. J'aime cette marche solitaire.

Le jour est encore loin de paraître ; mais on ne peut s'égarer : le sentier est assez durci. Faites seulement un pas à côté et vous trouvez la neige molle où votre pied s'enfonce. Le mouvement met le sang en circulation et développe une chaleur naturelle qui rend supportable la température la plus basse. Je reprends, en marchant, mes prières ; je commence ma méditation, souvent

troublée par maintes distractions ; mais qu'y faire ? Puis il y a l'office du bréviaire. Impossibilité de le lire, sans doute ; l'Église nous autorise à réciter le rosaire à la place. Je tire donc mon chapelet, que j'enfouis dans mes mitaines, et me voilà débitant, sans compter, des *Pater* et des *Ave* tout le long de la route. Comme la qualité laisse beaucoup à désirer, j'y supplée par la quantité. Ainsi les rosaires se suivent pendant une, deux ou trois heures, quelquefois plus, jusqu'à ce que mes compagnons m'aient rejoint.

Vers 9 heures du matin, les traîneaux me rattrapent. Le P. Dupé ne demande pas mieux que de prendre de l'exercice à son tour et je monte à sa place dans la carriole.

Nous sommes toujours en pleine forêt ; les trembles en forment la plus grande partie ; les sapins et les cyprès viennent ensuite. Le terrain est peu accidenté. Çà et là, un petit lac précédé et suivi d'un *maskeg*, sol bas et marécageux en été, mais gelé solidement en hiver. A droite et à gauche du chemin, de nombreuses pistes de lapins sillonnent la forêt en tous sens. Des renards et des lynx ont aussi laissé sur la neige des traces de leur passage. De distance en distance, quelques pièges sont tendus et attendent la visite du gibier. Voilà tout ce qui varie la monotonie de cette contrée.

L'heure du dîner arrive. Il ne faut pas beaucoup de travail pour le campement, où l'on ne doit faire qu'une halte d'une heure et demie à peine. Un sapin, dont le tronc nous sert de siège, puis quelques branches sèches pour faire un bon feu sont vite trouvés. L'eau et le thé se fabriquent comme on l'a vu plus haut, pendant que la galette et le lard fumé dégèlent. Le repas est bientôt terminé. Les chiens ne reçoivent rien, ni le matin ni à midi. La ration du soir leur suffit pour toute la journée.

Nous reprenons notre route et, sur les 3 heures de l'après-midi, nous arrivons au petit lac Poisson-Blanc, long de 6 à 7 kilomètres et large de 3 ou 4 kilomètres. Des métis et des Cris habitent sur les bords. Nous voyons leurs maisonnettes, tantôt isolées, tantôt groupées ensemble. Ici, la mission protestante ; là-bas, le poste de traite de la Compagnie, non loin duquel se trouve la pauvre maison que les Pères de Saint-Bernard ont achetée aux sauvages.

Personne n'y demeure. Des deux petites fenêtres qui l'éclairent, l'une se compose de deux vitres cassées, l'autre est garnie d'un morceau de toile plus ou moins claire. Il fait froid là-dedans tout comme dehors. Il y a cependant une assez bonne cheminée, faite en torchis, mais pas le moindre morceau de bois pour allumer du feu.

Je suis à moitié gelé, car l'air du lac est plus vif que dans les bois, et, comme on a voulu rendre honneur à ma dignité en m'interdisant de m'exhiber comme marcheur à la raquette, j'ai été obligé de me tenir dans la carriole, où, malgré de bonnes couvertures, j'ai perdu, petit à petit, presque toute ma provision de chaleur naturelle.

Pendant que le Frère déchire un morceau de cotonnade pour boucher la fenêtre ouverte et que Félix cherche du bois pour allumer du feu, le P. Dupé et moi allons saluer le commis de la Compagnie. M. Hervey nous reçoit fort poliment dans une chambre bien chauffée et nous offre de prendre le thé avec lui ; ce que nous acceptons volontiers. Nous avons l'occasion de voir plusieurs habitants, car le poste de traite est le centre des affaires et des nouvelles.

Nous annonçons que nous passerons ici les deux jours suivants, samedi et dimanche, et nous invitons tout le monde à venir aux offices.

M. Hervey a la complaisance de nous donner du bois de chauffage pour la nuit. Nous lui empruntons aussi du poisson pour nos chiens. Quand il ira au lac des Esclaves, il en aura besoin pour les siens, et la Mission lui en fournira.

En rentrant chez nous, nous trouvons le feu allumé, les fenêtres passablement fermées, une bonne provision de bois et le Frère avec Félix absorbés dans des préparations culinaires. Les galettes cuites à Saint-Bernard étaient épuisées ; mais nous avions sur le traîneau un sac de farine, qu'on avait rentré dans la maison pour le mettre à l'abri ; naturellement, on l'avait ouvert et entamé pour faire de nouvelles galettes.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce luxe incroyable à la pauvreté de nos Missions de l'extrême Nord, où un sac de farine est tout ce qu'on peut offrir à nos Pères, pour une année entière. A eux de se procurer par la chasse, par la pêche, par des échanges avec les sauvages, les vivres nécessaires à leur entretien. Ce régime, que j'ai suivi si longtemps, me fait apprécier le bien-être dont je jouis ici, et je désire vivement que tous mes missionnaires puissent bientôt avoir aussi leur pain de chaque jour. Dans la soirée, nous reçûmes plusieurs visites des voisins ; mais le besoin de repos ne nous permit pas de prolonger la veillée.

III

18 *janvier*. — Le P. Dupé et moi disons la sainte messe de bonne heure et, après déjeuner, nous sortons pour aller de maison en maison donner le bonjour aux gens et faire connaissance avec eux.

Nous trouvons un beau noyau de catholiques ; malheureusement leur instruction laisse à désirer et ils sont

entourés d'infidèles obstinés, adonnés à toutes les superstitions idolâtriques des Cris. Beaucoup de maisons sont fermées à Saint-Bernard, surtout celles qui avoisinent la mission protestante, les maîtres étant partis avec leurs familles pour chasser les animaux à fourrures. En automne, au moment de la pêche, tout le monde est réuni. Ce serait le meilleur temps pour les voir et les instruire. Le ministre n'a pas, jusqu'à présent, produit grande impression ; mais il est à craindre que son séjour et ses libéralités ne lui attirent des adhérents.

19 *janvier*. — Nous avons eu messe et sermon dans la matinée, chapelet et sermon dans la soirée, et, Dieu merci, notre maison s'est remplie à ces deux offices. Évidemment il y aurait beaucoup de bien à faire ici si je pouvais y laisser un prêtre. On nous demande des chapelets, des croix, des livres. Et, chose assez consolante, bon nombre d'infidèles savent lire nos livres cris et ont du goût pour cette lecture. Heureusement, l'année dernière, j'ai fait une nouvelle édition de mille deux cents exemplaires des *Prières*, *Catéchismes et Cantiques* en langue crise, et j'en ai tout de suite envoyé trois cents à Saint-Bernard où il n'en reste déjà presque plus.

Nous en avons cependant une petite provision dans nos bagages ; mais nos néophytes du lac la Truite et du Wabaskaw vont nous harceler de leurs demandes. Le P. Dupé, qui a déjà passé chez eux, leur a promis de les satisfaire, et il me prie de me montrer ici moins libéral que je ne le voudrais. Je me contente donc de distribuer une demi-douzaine de livres, et pour consoler ceux qui n'ont point part à ces largesses, je leur dis que, dès mon retour à Athabaska, je leur en enverrai d'autres.

Si vous permettez d'ouvrir ici une parenthèse, je vous annoncerai que nous avons à Athabaska une imprimerie

avec des caractères syllabiques et que je m'en suis déjà servi pour publier des livres non seulement en cris, mais en montagnais, en peau-de-lièvre, en loucheux et en castor. L'impression de ces ouvrages et la reliure prennent tout notre temps dans l'intervalle des courses apostoliques, et nous avons toujours de l'ouvrage sur la planche.

Il y a eu plusieurs baptêmes d'enfants et quelques confessions, à l'audition desquelles notre demeure ne se prêtait guère. Mais à la guerre comme à la guerre ! Il a fallu congédier la foule en l'avertissant que nous nous arrêterions ici à notre retour, et se blottir tant bien que mal dans un coin pour y entendre les pénitents avec quelque garantie du secret.

Nous étions en train de souper quand un vieux sorcier se présente. C'est un personnage important, comme son nom l'indique, car il s'appelle *Tonnerre!* Il paraît que, quand il fait ses incantations, il gronde comme son homonyme et répand la terreur dans le cœur des femmes et des enfants, voire même des jeunes gens et des hommes. Il a une nombreuse famille, ayant pratiqué de bonne heure la bigamie.

Le P. Dupé l'a rencontré l'année dernière et a essayé, mais en vain, de lui parler de religion. Il ne veut ni en entendre parler lui-même, ni permettre à ses enfants de se faire baptiser. Bref, il est un des principaux soutiens de l'idolâtrie au lac Poisson-Blanc et un terrible obstacle à la conversion d'un grand nombre.

J'avais été ainsi renseigné sur son compte par le Père et, quand je vis entrer le personnage, je ne savais trop que penser. Je l'accueillis avec une certaine réserve. Après lui avoir touché la main et l'avoir fait asseoir sur le plancher, je lui demandai ce qui l'amenait chez nous à cette heure.

— Oh ! dit-il, je regrette de n'être pas arrivé plus tôt, car je sais que c'est aujourd'hui dimanche et qu'il y a eu prière ici. Mais je demeure loin ; je suis parti de chez moi ce matin et je ne fais qu'arriver. J'ai appris que tu étais venu et j'ai voulu te voir et entendre ta parole. Étant évêque, tu sais tout ce qu'on peut savoir en fait de religion ; c'est pourquoi je désire m'instruire près de toi. Il y a bien *l'Anglais* (le ministre), qui demeure au milieu de nous, mais on n'en fait pas de cas ! ! !

N'était-ce pas une charmante introduction et une heureuse entrée en matière ? Aussi ne me fis-je pas prier. Nous passâmes en revue les principales vérités de la foi. Il me fit des questions sur le protestantisme dont je lui racontai l'origine et sur d'autres points du dogme et de la morale. Il faisait preuve d'une intelligence et d'une réflexion qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un sauvage :

— Je vois, dit-il, d'après tes paroles, qu'il ne suffit pas de prendre *la prière* d'une manière telle quelle, mais qu'il faut la pratiquer sincèrement tout entière.

— Assurément, lui répondis-je, il faut s'y livrer sans réserve. Le bon Dieu veut tout.

Et comme je savais qu'il avait sur la conscience plus d'une peccadille, je lui parlai de la miséricorde de Dieu et de la grâce du baptême qui rendrait son âme blanche comme la neige. Nous en étions là de notre conversation quand de nouveaux visiteurs, entrant à une heure si tardive, attirèrent notre attention.

Le vieux Tonnerre sortit sans avoir dit son dernier mot. J'ai appris qu'il avait perdu une de ses femmes. Il n'y aurait donc de ce côté plus d'obstacle à sa conversion et j'espère maintenant que le bon Dieu lui en fera la grâce.

A propos de son nom, il ne sera peut-être pas sans

intérêt d'expliquer en quelques mots l'idée que les Cris se font du tonnerre. Naturellement ils n'ont pas la moindre notion des fluides électriques dont les nuages sont chargés. Les peuples civilisés ont, d'ailleurs, mis assez de temps à les deviner, et il n'est pas surprenant que les sauvages se soient fait une théorie plus ou moins baroque de ces phénomènes naturels si frappants. Ils s'imaginent donc et affirment sérieusement qu'il existe certains oiseaux prodigieux (*piyesicook*) qui se logent dans les troncs des plus gros arbres. Un vieux m'a assuré qu'il en avait vu. Ces oiseaux sont terribles, lorsqu'ils prennent leur volée. Ce sont leurs clignements d'yeux qui font les éclairs et le battement de leurs ailes qui produit le bruit du tonnerre.

Jusqu'à quel point notre vieux sorcier a-t-il réussi à les imiter, je n'en sais rien, mais, au point de vue moral, sa conversion serait un merveilleux *paratonnerre* qui écarterait les foudres du ciel de sa tête et de celle de plusieurs autres malheureux qu'il a longtemps abusés. Je demande donc à ceux qui liront ces lignes de nous aider par leurs prières à obtenir cet heureux résultat.

Les visiteurs qui ont interrompu notre conversation sont trois jeunes gens arrivant directement du lac la Truite avec une commission pour nous.

On leur avait dit :

« S'il y a un Père au lac Poisson-Blanc, qu'il se dépêche de venir ici, car nous avons un homme dont l'état nous inspire une véritable frayeur. Il est atteint d'une maladie étrange. Il se dit *wendigo* ou mangeur de chair humaine. Nous le gardons depuis longtemps à vue et nous ne savons plus que faire de lui. »

Or, nous étions indécis sur le chemin à prendre. Irions-nous tout droit au Wabaskaw dont la population est bien plus considérable, ou bien passerions-nous

d'abord par les lacs de la Truite ou de l'Ours, ce qui nous retarderait de plus d'une semaine? Cette demande pressante des gens du lac la Truite vint trancher la question.

Nous irons d'abord chez eux. Nous aurons le chemin tout frayé par nos trois visiteurs, avantage capital, car la neige est épaisse, et personne n'ayant récemment passé sur le sentier qui conduit au Wabaskaw, il nous faudrait nous y frayer notre route à travers la neige molle, fatiguer beaucoup nos chiens, sans compter que nous courrions le danger de nous égarer. Le P. Dupé n'a passé par là qu'une fois, l'hiver dernier, et il ne répond pas de nous guider sûrement. Félix déclare n'avoir jamais voyagé dans cette direction, tandis qu'il est souvent allé au lac la Truite. Quant au F. Jean-Marie et à moi, nous visitons ce pays pour la première fois et nous ne savons absolument rien du chemin à suivre.

Je dois noter que la température s'est considérablement adoucie ces deux derniers jours où nous n'avons pas eu plus de 25 à 30 degrés de froid ; mais nous avons remarqué autour du soleil et de la lune des cercles qui présagent quelque mauvais temps.

20 *janvier*. — Nous nous levons de bonne heure, nous disons nos messes, prenons notre déjeuner et préparons notre départ. Il a neigé toute la nuit. Le vent du nord souffle et chasse à travers le ciel sombre des nuages plus sombres encore. Cela m'inquiète un peu. Cependant j'envoie Félix demander au poste de la Compagnie une provision de poissons pour nos chiens. Il nous en faudra pour trois nuits, car nous ne pourrons atteindre le lac la Truite que la quatrième journée, chargés comme nous le sommes, et la distance à franchir étant de plus de 80 milles (130 kil.)

De retour avec le poisson, Félix nous dit que le commis

nous détourne de partir et qu'il y a pour nous danger de nous égarer sur le lac. Ce n'est pas ce petit lac que nous avons traversé en venant ici. C'est un autre, le vrai lac Poisson-Blanc, rattaché au précédent par une rivière longue de 2 à 3 kilomètres. Il est vrai que nous n'aurons pas à le parcourir d'un bout à l'autre, ce qui nous prendrait une belle journée de marche, mais nous devons traverser une large baie au fond de laquelle se trouve l'étroit sentier du lac la Truite.

Nous délibérons sur la décision à prendre. Le P. Dupé est impatient de partir et assure qu'on ne peut manquer de trouver l'entrée du chemin dans le bois. Une fois là, quelque temps qu'il fasse, rien ne pourra nous arrêter. Félix est réservé et, tout en se disant prêt à suivre mes ordres, il laisse assez voir que le voyage ne lui sourit guère. Cela ne m'encourage pas beaucoup.

De temps à autre, je vais ouvrir la porte et consulter l'aspect du ciel. Les traîneaux sont attachés, les chiens attelés; tout le monde attend le signal du départ que j'hésite à donner. Je retourne encore mettre le nez à l'air. Est-ce illusion, est-ce réalité ? Il me semble que la neige tombe moins épaisse. Je fais part de mes impressions à mes compagnons, tout en jugeant prudent d'attendre encore un peu. Enfin, de guerre lasse, et peut-être mû par un sentiment d'amour-propre qui me soufflait qu'un vieux missionnaire du Nord ne doit pas reculer devant un petit grain de mauvais temps, je prends le P. Dupé avec moi et nous partons en avant en commandant aux autres de nous suivre.

Au bout d'une petite heure, durant laquelle nous marchons sur la rivière sans être incommodés par la neige ou le vent, nous débouchons sur le lac. Impossible de ne pas sentir une grande différence entre le milieu que nous venons de quitter et celui que nous abordons.

Évidemment, le calme n'est pas rétabli et la neige couvre au loin l'immense nappe de glace que nous foulons. Ce lac, en effet, n'a pas moins de 38 kilomètres de long.

Nous continuons de marcher vers une langue de terre que nous avons à tourner afin d'entrer dans la baie à traverser. Nous sommes un peu à l'abri et nous distinguons la trace des traîneaux qui ont passé la veille. Cela me donne l'espoir de suivre le bon chemin jusqu'à l'entrée du bois. Au détour du promontoire, rien ne nous protège plus contre le vent qui nous souffle en plein visage, et nous nous arrêtons un moment pour nous orienter.

— Nous ne pouvons compter sur aucun point de repère pour nous guider, dit Félix, puisque nous ne pouvons voir la terre, il faut donc se guider sur le vent. Or, l'entrée de la forêt est dans cette direction, et nous avons juste vent debout. Marchons donc droit sur le vent, et nous arriverons.

Alors le F. Jean-Marie me fit *embarquer* dans sa carriole et m'y enveloppa soigneusement, le P. Dupé s'élança tête baissée dans la direction indiquée et les chiens l'y suivirent. Pendant un certain temps, nous allâmes assez bien, malgré la bourrasque et la neige. Par intervalles, nous rencontrions quelques vestiges des voyageurs de la veille. C'était une garantie que nous étions dans le bon chemin. Mais voilà que les flocons de neige tombent plus pressés, le vent redouble de force, de violentes rafales soulèvent d'épais tourbillons qui nous enveloppent de toutes parts.

Le F. Jean-Marie s'aperçoit que le P. Dupé dévie de la ligne droite et il court en avant pour l'y ramener. Ses chiens le suivent toujours, mais le traîneau, que la main du Frère maintenait en équilibre dans les endroits inégaux du chemin, n'étant plus soutenu, verse sur un banc

de neige et me voilà à pied sans plus de cérémonie. Relever le traîneau et le remettre en marche, c'est l'affaire d'une seconde. Je pourrais m'y réinstaller et, avec un peu d'attention, éviter de nouveaux accidents ; mais j'ai honte de voir mes compagnons exposés seuls aux horreurs de la tempête, car c'est une vraie tempête qui s'est abattue sur nous, et je les rejoins. Je m'imagine que je les aiderai à reprendre la direction du portage ; mais je suis bientôt, comme eux, fouetté par le vent et aveuglé par la neige. J'essaye d'ouvrir les yeux. Aussitôt des flocons précipités, poussés par l'ouragan comme les projectiles par une mitrailleuse, me forcent de les fermer et me criblent le visage. J'essuie mes paupières, et déjà les cils sont collés entre eux par de durs glaçons. Il faut faire volte-face et tourner le dos au vent afin de me débarrasser le mieux possible de ces écailles d'un nouveau genre ; mais c'est pour les voir se reformer presque immédiatement. Nous en sommes là tous les trois et ne savons guère où donner de la tête. Félix nous rejoint enfin.

— Il n'y a qu'à marcher, dit-il, pour nous empêcher de geler ; dirigeons-nous toujours sur le vent, nous finirons par atteindre la côte.

Se diriger sur le vent n'était pas chose facile, comme on le comprendra par ce que je viens de dire ; mais encore on ne savait plus au juste de quel côté il soufflait, les tourbillons de neige se soulevaient et semblaient se poursuivre vers les quatre points cardinaux à la fois, la rafale continuait à nous cingler sans merci et à nous aveugler de plus belle.

IV

Qu'allons-nous devenir si la tempête dure ? Nous nous recommandons à Dieu, à la Vierge, aux saints Anges, et

le corps penché en avant, un bras placé au-dessus des yeux pour nous permettre de les ouvrir, nous continuons de lutter contre les éléments déchaînés. Dire où nous allons, personne ne le sait ; mais nous marchons toujours.

Après plusieurs heures de course vagabonde au milieu de cette furieuse tourmente, il nous sembla que sa violence diminuait ; puis bientôt nous crûmes voir une masse d'ombre plus épaisse flotter au sein des tourbillons de neige ? Ne serait-ce pas la terre ?... Oui, c'est elle ! *Deo gratias !*

Nous mettons encore quelque temps avant de l'atteindre ; mais déjà nous en sentons la bienfaisante influence. Enfin, nous abordons et nous nous hâtons d'allumer du feu et de faire du thé.

Où sommes-nous ? Félix regarde la côte à droite, à gauche, aussi loin que sa vue peut porter et déclare ne pas s'y reconnaître. Nous examinerons cela tout à l'heure. En attendant, chauffons-nous, dégelons-nous et réconfortons-nous un peu. Nous en avons besoin. Nous n'avons pas la chance des enfants de la fournaise à Babylone, lesquels passèrent par le feu sans en ressentir les ardeurs. Nous avons subi les rigueurs des éléments tout à fait opposés, nous n'en avons pas moins le visage couvert de brûlures ; pas un nez indemne, pas une joue intacte. Félix surtout, qui n'a pas de barbe, a littéralement la face en compote. Heureusement ces morsures du froid ne sont pas profondes, l'épiderme seul en est affecté, et l'on en est quitte pour faire peau neuve.

Cependant le thé est fait, les galettes sont dégelées et quelques tranches de lard que le Frère a fait rissoler dans la poêle n'ont pas perdu leur odeur appétissante. A l'œuvre donc et, pendant que nous prenons ce repas, tâchons d'éclaircir le problème de notre position. Nous

ne pouvons rester ici. Il nous faut partir : de quel côté irons-nous ?...

Le F. Jean-Marie et moi nous n'avons aucun avis à émettre, puisque c'est la première fois que nous voyageons dans ce pays. C'est donc au P. Dupé et à Félix qu'il appartient de résoudre la question. Or, ils pensent tous deux que nous avons dû faire quelques zigzags et même quelques cercles vicieux pendant notre marche au milieu de la tempête, et qu'il est plus prudent de nous tenir sur notre gauche.

Donc, par le flanc gauche, en avant, et je pars en tête de la colonne, en ayant soin de ne pas perdre la terre de vue. La neige tombe encore ; mais le vent tend de plus en plus à se calmer.

Cependant la journée est avancée, et nous marchons à peine depuis deux heures que la nuit s'abat sur le lac et nous force à chercher un campement. Nous tournons vers la terre ; mais, hélas ! nous ne voyons que des côtes basses, couvertes seulement de saules. Le Frère s'avance à la découverte et finit par trouver quelques petits arbres secs et un pauvre sapin solitaire. C'est toujours mieux que rien, et en fourrageant dans les environs, nous ramassons assez de bois pour passer la nuit.

A peine étions-nous installés, assez confortablement je l'avoue, que la neige qui nous inquiétait cesse, le ciel s'éclaircit, les étoiles brillent ; mais en même temps s'élève un petit vent froid, vif, piquant, qui nous promet de rabaisser la température à au moins 40 degrés au-dessous de zéro.

Mais qu'y faire ? Nous ne savons pas encore où nous sommes. Demain, le beau temps nous permettra de nous reconnaître. En attendant, nous avons perdu une journée et il faut en tenir compte en diminuant la ration de nos chiens, car il est évident que nous mettrons plus de

temps que nous ne pensions à atteindre le lac la Truite. En conséquence, nos pauvres chiens ne reçoivent chacun qu'un poisson et demi au lieu de deux qu'ils auraient fort bien avalés.

Avant de nous coucher, nous tirons nos plans pour le lendemain et, après nous être recommandés à Dieu et à tous les saints du paradis, nous nous enveloppons dans nos couvertures et oublions bientôt dans un lourd sommeil les mésaventures de cette triste journée.

21 *janvier.* — La fatigue aidant, j'ai passablement dormi. Le Frère, selon sa coutume, dès 3 heures du matin, rallume le feu et sonne le réveil.

Aussitôt le déjeuner pris, le P. Dupé et moi, nous partons pour explorer la côte et essayer de retrouver notre chemin. Le jour est encore loin de paraître ; mais le ciel est si brillant et la surface blanche du lac reflète si bien la lumière des astres, que nous distinguons à une grande distance la configuration du sol. Là-bas, toujours à notre gauche, on dirait une baie profonde. L'entrée du portage ne serait-elle pas là ? A mesure que nous avançons, le P. Dupé croit reconnaître les lieux.

— Le chemin, dit-il, devrait être près de ces grandes épinettes que nous voyons.

Nous hâtons le pas pour examiner cet endroit. Mais, avant d'y arriver, il nous faut franchir une large prairie remplie de hautes herbes. La neige les recouvre, et quelle neige ! Soulevée en quelque sorte par chaque brin de foin, elle est d'une épaisseur désespérante, et nos raquettes ne nous empêchent pas d'y enfoncer. Nous n'allons pas vite sur un terrain si mouvant, et lorsque, après bien des efforts, nous abordons à terre, c'est, hélas ! pour découvrir que nous avons fait fausse route. Le sentier du lac la Truite n'est pas par ici.

Nous revenons donc sur nos pas au-devant des traîneaux qui approchent, et nous nous décidons à rebrousser chemin. Qu'allons-nous devenir? Notre expédition n'est-elle pas compromise? Tout en faisant ces réflexions qui ne sont guère consolantes, nous arrivons à l'endroit où, hier, après avoir échappé à la tempête, nous avons fait du feu.

Une autre baie se présente à nos regards. Le soleil brille et verse à flots de la lumière, sinon de la chaleur. Le P. Dupé examine, mais n'ose rien dire ; il s'est trompé tout à l'heure, et d'ailleurs toutes les baies se ressemblent. Félix, lui, se montre plus affirmatif : « Ceci est bien la véritable baie du portage. Il n'y a pas à en douter. Mais puisque l'heure du dîner approche, et que nous avons ici une place toute prête pour le feu, il est mieux d'en profiter. »

Nous suivons son avis.

Pendant que nous dégustons notre menu habituel, nous voyons un homme marcher sur le lac et se diriger vers nous. Il approche, et qui reconnaissons-nous? Le vieux Tonnerre en personne ! Il s'en va chez lui ; mais voyant du feu ici où aucun voyageur n'a coutume de passer, il a voulu savoir ce que c'était, craignant même que la tempête n'eût causé quelque malheur. Il est enchanté de nous trouver tous en bonne santé, bien que défigurés par les morsures du froid.

Je l'invite à prendre une tasse de thé et à manger un morceau avec nous, ce qui le met de charmante humeur. Alors, je lui dis :

— Toi qui connais tous les coins et recoins de ce lac, indique-moi donc où se trouve le chemin du lac de la Truite ?

Alors mon vieux, me montrant de la main au fond de la baie un massif de sapins plus sombre que les autres :

— Va droit là-dessus, fit-il, et un peu de ce côté, tu trouveras le portage. »

Je le remerciai, lui touchai la main et, laissant mes compagnons achever leur dîner, je partis dans la direction indiquée.

J'espérais rencontrer aux abords du bois quelques balises ou branches d'arbres plantées de distance en distance, comme on a l'habitude de le faire en ce pays pour marquer un chemin. Il n'y en avait point.

Quoique je fusse dans la bonne voie, je pouvais encore manquer le portage ou du moins passer beaucoup de temps à en chercher l'entrée. On donne ici le nom de *portage* à tout chemin qui relie deux lacs entre eux ; qu'on ait quelque chose à porter ou non, peu importe. Quant à ce chemin, qu'on ne s'imagine pas une tranchée plus ou moins large, ouverte dans la forêt, et qu'on puisse facilement découvrir. Ce n'est qu'un pauvre sentier très étroit, permettant juste à un homme de passer à la raquette et aux chiens de glisser leur traîneau. Seulement, de distance en distance, on a, d'un coup de hache, enlevé un morceau d'écorce aux arbres de droite et de gauche ou coupé quelques branches ; c'est là le fil conducteur dans le labyrinthe de la forêt. Or, il s'agissait pour moi de saisir ce fil et de ne plus le perdre.

J'allai d'abord au massif de sapins que le vieux Tonnerre m'avait montré, et, partant de là, je suivis le contour de la baie en examinant chaque arbre et chaque branche, en même temps qu'avec mes raquettes je sondais la couche de neige qui me portait. Grâce à ces précautions, je réussis à trouver l'entrée du portage, et je pénétrai dans le bois. La trace des traîneaux qui ont passé là, il y a quelques jours, est très visible ; malheureusement, il a tant neigé la nuit et le jour précédents, que la marche devient fatigante.

Je vais à petits pas, afin de donner à mes compagnons le temps de me rejoindre, et j'égrène tranquillement mon chapelet au fond de ma mitaine. Ils arrivent enfin ; je prends place dans la *carriole* et je m'y repose.

Nous traversons lentement quelques *maskegs*, puis deux ou trois petits lacs sur lesquels nous ne distinguons plus aucune trace de chemin. Les chiens alors doivent traîner leur charge dans la neige molle. Ils s'en tirent avec peine, animés par les cris et les coups de fouet de leurs conducteurs. Nous rentrons dans le bois, et quand la nuit vient, nous nous arrêtons pour camper. Devant un bon feu, et sur un tapis moelleux de branches de sapin, nous nous délassons des fatigues de la journée tout en préparant notre souper. Les chiens seront plus à plaindre que nous, car nous sommes obligés de diminuer leur ration. Encore ne sommes-nous pas sûrs de pouvoir leur donner chaque soir leur maigre pitance.

Non seulement nous avons perdu un temps considérable, mais notre marche sera nécessairement ralentie par la neige épaisse qui encombre le sentier. Si nous pouvions partir plus tôt, camper plus tard, on rattraperait un peu le temps perdu ; mais gens et bêtes n'ont que des forces limitées.

Ces réflexions manquent de charme ; la conversation languit, la fatigue et le sommeil nous invitent au repos. Faisons notre prière et couchons-nous. Bonne nuit !

22 *janvier*. — Beau temps sec et frais. Je pars selon mon habitude ; je traverse des forêts de tremble, puis des forêts de cyprès, puis des trembles voisins presque toujours de cyprès. Quelques *maskegs* interrompent de temps à autre ces masses de bois interminables.

Ces lieux sont tristes et portent au recueillement. Mes pas troublent seuls le silence ; aucun objet intéressant

ne s'offre à mes regards; tout favorise la méditation et la prière. Je déroule mon rosaire, je l'achève, je le recommence... combien de fois, je l'ignore. Mes compagnons me rejoignent et je me fais traîner par les chiens jusqu'à l'heure du dîner.

La seconde moitié de la journée s'écoule comme la première, dans une invariable monotonie. Le temps, qui était beau ce matin, s'est couvert après le lever du soleil et une neige fine n'a cessé de tomber jusqu'au soir. La température s'est adoucie.

23 *janvier*. — Hier, au campement, nous avons parlé des superstitions en vogue dans le pays.

Une des principales consiste à planter un fétiche sur le bord du chemin, morceau de bois fort peu artistiquement découpé.

Non loin d'ici, il en est un qui a été plusieurs fois abattu et qu'un sorcier nommé *Wesimat* a toujours soin de remettre en place. Nous nous promettons de l'emporter à notre campement pour le réduire en cendres.

Étant donc parti de bonne heure le matin, je cheminais en avant de la caravane, et déjà l'ombre de la nuit avait disparu à l'approche du soleil, quand tout à coup un objet curieux frappe mes regards : il n'y a pas à en douter, c'est le fétiche dont il a été question. Il est orné de quelques débris de franges rouges ; à sa base se trouvent un pot de fer-blanc et une vieille chaudière ; sur sa tête, une provision de tabac à fumer et même quelques allumettes. Il faut avouer que le diablotin n'est pas riche ; mais il lui arrive quelquefois de meilleures aubaines : on lui offre couteaux, haches, coupons d'étoffe, fusils même, selon l'importance des faveurs qu'on lui demande, et le coquin de sorcier rafle tout.

Il est temps de mettre fin à ses supercheries. Deux

coups de pied me suffisent pour renverser l'idole ; je m'en empare comme d'un trophée, je la mets sur mon épaule.

Peu après, les traîneaux me rejoignirent. Le P. Dupé me déchargea de mon fardeau et, prenant à son tour les devants, voulut emporter l'idole, à qui j'aurais fait volontiers l'honneur de la mettre dans la carriole avec moi.

Nous tînmes parole et, quand l'heure du dîner arriva, elle contribua pour sa part à faire bouillir notre thé. Hélas ! que ne pouvons-nous détruire aussi complètement celles à qui les hommes dressent des autels au fond de leurs cœurs !

Nous nous sommes encore égarés sur le lac des Graines-Amères (*Wissa komin sakahigan*) qu'il a fallu traverser. C'est un nouveau retard, et le F. Jean-Marie propose de le réparer en poussant la marche aussi loin que possible.

Nous traversons encore des forêts de trembles et de cyprès. Nous y voyons de magnifiques endroits pour camper. Sapins verts, arbres secs en abondance, rien ne manque. Félix observe tout cela d'un œil avide et, comme nous n'avons pas l'air de vouloir nous arrêter là, il nous avertit que le jour baisse ; le soleil est peut-être déjà couché. Nous ne trouverons pas plus loin de meilleures places, la nuit menace d'être froide et mauvaise, etc. Le F. Jean-Marie n'entend pas de cette oreille ; mais ses chiens sont fatigués et n'écoutent plus si bien sa voix. Je descends de la carriole pour les soulager et je me place à l'arrière-garde, où je recommence à réciter mes prières en suivant tranquillement la caravane. Le Frère, laissant son attelage aux soins du P. Dupé, a pris les devants et presse le pas.

Bientôt le pays change complètement d'aspect. Nous avons quitté la forêt et nous n'avons devant nous qu'une

suite de savanes où quelques arbres rabougris ont peine à croître.

Nous marchons toujours ; déjà les beaux campements sont loin derrière nous. Cependant, la nuit approche et nous ne découvrons à l'horizon aucun bois qui nous promette un abri. Je commence à regretter la forêt, où nous aurions trouvé bon feu et bon gîte, d'autant qu'une bise glaciale commence à souffler et nous annonce de nouvelles rigueurs. Nous avançons toujours et toujours même pays stérile et désolé.

Le dernier crépuscule du soir a disparu et l'obscurité croissante rend notre situation encore plus pénible. Bientôt, heureusement, la lune se lève et nous prête au moins sa lumière bienfaisante. Ah ! si nous n'étions pas debout depuis 3 heures du matin, nous pourrions marcher toute la nuit et nous rapprocher d'une bonne étape de ce lac la Truite qui semble fuir devant nous. Mais tout le monde est fatigué. Les chiens, réduits à la demi-ration, semblent s'étonner qu'on les fasse travailler plus longtemps que d'ordinaire, et, n'était le fouet dont les claquements et la touche les électrisent encore un peu, ils se coucheraient sans façon dans le chemin.

Nous devenons moins exigeants sur les conditions du campement ; aussi est-ce avec une satisfaction évidente que nous arrivons à l'endroit où le Frère s'est arrêté. Il a déjà commencé à creuser un trou dans la neige et il nous montre à droite plusieurs arbres secs et à gauche un bouquet de petits sapins.

Nous achevons d'écarter la neige pour faire place à nos lits ; mais, au lieu de trouver au fond un terrain solide, nous y découvrons quelques touffes de mousse enserrées dans une mosaïque de glace. Nous aurions préféré le roc vif ; mais nous n'avons pas à choisir et nous nous installons de notre mieux.

Enfin, le feu est allumé et pétille. Cependant, le vent souffle et, si nous pouvons nous chauffer les mains et le visage, nous gelons dans le dos, car nous sommes en pays découvert. Le Frère court alors abattre plusieurs petits sapins, les apporte et les entasse derrière nous de manière à former une épaisse barrière de branches. Nous voilà rassurés de ce côté et nous nous pressons devant la flamme bienfaisante du bûcher.

Tout à coup, nous remarquons à nos pieds des flaques d'eau qui commencent à imbiber notre tapis de branches et menacent d'envahir tout le campement. C'est jouer de malheur. N'aurons-nous donc poussé notre course si loin que pour venir coucher dans l'eau? N'y a-t-il pas de remède à cet inconvénient? Nous ne pouvons déguerpir d'ici, car nous ne savons où aller. C'est le feu qui fait fondre la glace sous nos pas. Eh bien, le seul parti à prendre, c'est de souper au plus vite, d'écarter le bois du foyer et de nous envelopper dans nos couvertures. Le froid ne tardera pas à revenir et arrêtera l'inondation qui nous menace. Ainsi fut fait.

24 *janvier*. — Nous avons dormi comme des bienheureux, en dépit de notre lit de glace. C'est que, durant notre sommeil, la neige s'est mise à tomber et nous a couverts de son blanc manteau comme d'un mol édredon. Mais entendons-nous. La neige n'est pas plus chaude ici qu'ailleurs ; seulement son poids s'ajoute à celui de nos couvertures, elle forme une couche imperméable à l'air et empêche ainsi la déperdition de notre chaleur naturelle, ce qui équivaut à une augmentation de calorique.

Nous partons, animés par l'espérance d'arriver aujourd'hui au lac la Truite. Nous nous hâtons de traverser ce qui reste encore de savanes et de *maskegs*, remarquant,

en passant, que l'endroit où le Frère s'est arrêté hier soir est le seul où nous pouvions trouver un campement; puis nous rentrons dans la forêt. Là, au moins, nous sommes à l'abri du vent, sinon de la neige, et nous poursuivons notre course.

Au lieu de s'améliorer, le mauvais temps s'accentue. Les branches des arbres, secouées par l'ouragan, déversent sur nos têtes les amas de neige qui s'y sont formés, les nuages n'en sont pas moins prodigues de leurs épais flocons, et tout le jour s'écoule dans ces désolantes conditions.

Le soir vient et Félix nous déclare que nous ne pouvons arriver aujourd'hui. Nous préparons donc le campement. Petit à petit, la neige cesse de tomber; mais le vent redouble de violence. Aussi, à peine avons-nous allumé le feu que les tourbillons de fumée, poussés dans tous les sens, nous enveloppent, nous aveuglent, nous étouffent et rendent la place à peu près intenable. Il fait avec cela un froid qui nous force à nous approcher de la flamme ; mais, incontinent, nous en sommes repoussés par cette affreuse fumée, âcre, épaisse, nauséabonde. Nous plantons des perches dans la neige et y suspendons des couvertures, afin de modérer un peu le désordre de la rafale et de pouvoir souper en paix.

Nous n'y réussissons que très imparfaitement et, finalement, épuisés, suffoqués, les yeux en pleurs, nous trouvons dans le sommeil une trêve aux misères de cette vie.

25 *janvier*. — Sur les 11 heures du matin, nous arrivons enfin au lac la Truite. La première maison que nous voyons est celle de la Compagnie. Nous allons pour saluer le commis, personnage important de l'endroit; mais la maison est déserte. Nous passons à la seconde,

où est le magasin d'un autre traiteur, elle est déserte également. Il en est ainsi de la troisième, puis de la quatrième.

Est-ce que tout le monde aurait abandonné la place et cherché dans les bois un refuge contre le pauvre fou dont on nous a parlé? Dans ce cas-là, qu'allons-nous faire et que vont devenir nos chiens qui jeûnent depuis longtemps et n'ont pas maintenant une arête de poisson à se mettre sous la dent? Que les gens aient fui, il n'y aurait là rien d'invraisemblable, si l'on considère la stupide crédulité dont ils sont le jouet et l'épouvante dont ils sont frappés à la vue d'un soi-disant *wendigo*.

Nous poussons plus avant et nous découvrons au loin une colonne de fumée qui nous annonce la présence de quelque personne humaine. Nous nous dirigeons de ce côté et bientôt le P. Dupé reconnaît la maison.

— C'est, dit-il, celle de François Auger, le meilleur homme de l'endroit.

Nous en approchons; une foule de chiens poussent à notre vue des aboiements furieux. Cela ne nous arrête pas. La porte s'ouvre et François nous reçoit d'un air triste et confus tout ensemble.

Entrer n'est pas chose facile; le local est encombré d'hommes, de femmes et d'enfants dans un pêle-mêle indescriptible. Toute la population s'est réfugiée, paraît-il, dans cette maison et dans la voisine. Quelque grand malheur semble planer sur cette foule; tous les visages sont mornes et consternés.

Suivant l'usage, je donne la main aux uns et aux autres et je me rencontre face à face avec un Écossais, M. Beatton, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson.

— Qu'y a-t-il donc? lui dis-je, tout ceci est étrange. Le malade dont on nous a parlé serait-il mort?

— Hélas! non seulement il est mort, mais on l'a tué!

Et il me fait un long récit dont voici le résumé :

Parti du Wabaskaw avec sa femme et deux de ses enfants pour venir voir son père qui demeure ici, l'individu en question avait, chemin faisant, été atteint d'une idée folle. Il s'imagina qu'il allait devenir *wendigo*, c'est-à-dire mangeur de chair humaine. A son arrivée ici, tout le monde fut en émoi. Les femmes et les enfants tremblaient de peur. Les hommes n'étaient pas plus braves. Cependant le malade fut accueilli assez charitablement ; on essaya même de le guérir en le traitant à la mode du pays. Comme il disait sentir dans les entrailles un froid glacial, on le fit suer abondamment. Le mal ne disparaissant pas, on eut recours au ministère d'un sorcier fameux, nommé *Wekimaw Atchabeu* (l'arc parfumé). Celui-ci vint avec ses médecines et son tambour surtout Or, il fit tant et si bien en soufflant, chantant, hurlant et battant du tambour, que le malade devint fou furieux. Alors on mit toutes les cordes en réquisition, on lui lia solidement les bras derrière le dos et les jambes jusqu'aux genoux et on le coucha sur le ventre. Je ne sais combien de temps on le laissa dans cette position ; mais le malheureux souffrait horriblement ; il se tordait comme un serpent, l'écume lui venait à la bouche, les yeux lui sortaient de la tête. On ne pouvait le voir sans être épouvanté.

Cependant, à la suite de ses efforts désespérés, les liens commençaient à se rompre. Alors la terreur fut au comble. « S'il se lève, nous sommes tous morts ! » dirent les gens.

On tint un conseil où il fut décidé de le tuer. Le père du malheureux, chose triste à dire, ne fit rien pour sauver son fils. Il se contenta de sortir pour n'être pas témoin du meurtre. La hache devait être l'instrument obligatoire. D'après les idées reçues, un *wendigo* est in-

vulnérable à toutes les autres armes, les couteaux s'émoussent sur sa personne, les balles mêmes rebondissent contre celui qui les envoie. Bref, on coupa la tête au pauvre homme et on le mit en terre. Cela eut lieu le soir du jour où nous nous égarions sur le lac Poisson-Blanc.

Mais ne croyez pas que le danger ait cessé avec la mort de l'innocent. Le sorcier, dont l'intervention avait été si funeste et la réputation ébranlée, voulut rétablir son prestige et déclara qu'il allait *rêver*. Chose formidable pour ces gens crédules que le rêve d'un sorcier! Aussitôt on lui offre des présents considérables pour l'engager à faire d'heureux rêves. Mais point. Il annonce que le mort va ressusciter, et alors que de malheurs, surtout pour les enfants ! « Combien en mangera-t-il ? C'est un secret impossible à dévoiler. Si encore, après avoir tué le *wendigo*, on lui avait ouvert la poitrine et arraché le cœur, il aurait peu de chance de revenir à la vie ; mais on n'a fait la chose qu'à moitié et l'on doit s'attendre à de plus grands malheurs ! » Telles étaient les révélations du sorcier, et, chose désolante, tout le monde le croyait. Voilà ce qui terrorisait les gens ; ils n'osaient plus vaquer à leurs travaux, ni sortir des deux maisons où ils s'étaient tous blottis.

Mis ainsi au courant de la question, je fis un discours inspiré par les circonstances et j'invitai les gens des deux maisons à venir assister à la messe.

La soirée se passe dans une longue conversation, dont, naturellement, les tristes événements de la semaine forment le sujet. On nous prépare un lit de camp. Le plancher est couvert de dormeurs ; on ne trouve pas où y mettre le pied. Les enfants, à tour de rôle, poussent des cris déchirants ; les mamans s'évertuent à leur faire garder le silence, élevant elles-mêmes la voix comme si elles parlaient à des sourds. Comment dormir au milieu

d'un tel vacarme ? Cependant il y a quelques instants de répit ; la chaleur et la fatigue aidant, je finis par m'assoupir.

26 *janvier*. — Nous avons eu aux offices autant de monde que la maison pouvait en contenir. J'ai prêché contre l'idolâtrie, contre la sorcellerie et l'inutilité des pratiques diaboliques, qui, au lieu de guérir, avaient rendu fou et fait égorger le pauvre défunt.

Je demande qu'on nous amène les enfants à baptiser. Plusieurs refusent ; d'autres se font prier. Dix ou onze me sont présentés et je leur administre le sacrement qui les fait enfants de Dieu. Cinq autres me sont offerts après le chapelet, et même deux adultes païens demandent la même faveur.

Ici, comme au lac Poisson-Blanc, nos livres sont fort recherchés. Nous distribuons ceux dont nous pouvons disposer, ainsi que chapelets et médailles. Le triste drame que j'ai raconté tout à l'heure va, j'espère, contribuer puissamment à l'instruction et à la conversion des chrétiens et des infidèles de cette contrée. Pourquoi, en effet, le bon Dieu permet-il le mal, si ce n'est pour en tirer du bien ?

J'annonce aux gens que je leur enverrai chaque année un prêtre pour les visiter et les instruire. Quant à moi, je dois partir demain pour le Wabaskaw, en passant par le lac d'Ours. Deux jeunes hommes qui demeurent à ce dernier lac vont nous accompagner.

Nos provisions de bouche diminuent rapidement et j'envoie demander à M. Beatton s'il pourra nous en vendre. Nous avons encore de la farine, assez pour nous rendre au Wabaskaw ; mais le lard a disparu complètement. Les traiteurs de pelleteries ont coutume d'en introduire une certaine quantité dans le pays, soit pour

leur propre usage, soit pour le commerce. La réponse que le Frère m'apporte n'a rien de consolant.

— Il y a dans le magasin de la farine de qualité inférieure. Point de lard ; mais, en revanche, il y a de la graisse de saindoux à 50 sous la livre.

C'est le prix du pays et il faut en passer par là. Je renvoie donc le Frère acheter 6 livres de cette graisse, et ainsi nous n'aurons pas de pain sec à manger. Quant à nos chiens ils sont à la noce. François Auger a du poisson en abondance.

27 *janvier.* — Il a neigé toute la nuit. Les gens ont commencé à regagner leur logis et notre maison est moins encombrée. Les préparatifs du départ sont presque achevés quand Félix s'aperçoit que son traîneau est trop endommagé pour continuer la route. Il faut s'en procurer un autre et en marchander le prix. En monnaie courante dans le pays un traîneau coûte ordinairement 10 *pelus,* ce qui équivaut à 25 francs; mais on veut profiter de notre embarras, et je suis obligé d'en payer 30.

Nous partons enfin, mais que la neige est épaisse ! Si nous n'avions pas les jeunes gens du lac d'Ours qui marchent en avant et battent le chemin, nous aurions bien de la peine. Nous passons d'abord sur la rivière de la Truite, que nous suivons pendant près d'une heure ; puis sur le lac de la Loche, qui n'est qu'une expansion de la même rivière, et nous entrons dans le portage ou chemin du bois qui conduit au lac d'Ours.

Trente-cinq milles seulement nous en séparent. Sur un sentier bien battu, où les chiens et les gens auraient bon pied, un jour nous suffirait pour franchir cette distance; mais il est encombré par la neige, il n'y a pas moyen d'aller vite, et nous devrons nous estimer heureux si nous arrivons demain soir.

28 *janvier.* — Nous étions au lac d'Ours à 4 heures de l'après-midi. Ce lac n'a pas plus de 5 à 6 milles de large. La rivière Poisson-Blanc, après avoir fait de longs détours, s'y jette, le traverse et en sort pour aller plus loin se joindre à la rivière la Truite ; il forme, à cette jonction, la rivière au Huard. Celle-ci reçoit, plus loin encore, les eaux du Wabaskaw et va tomber enfin dans la rivière la Paix, au-dessous du fort Vermillon.

Nous trouvons un abri dans une chétive maisonnette, où j'ai le bonheur de baptiser une pauvre vieille et deux enfants, d'entendre quelques confessions et de faire un mariage.

29 *janvier.* — Nous avons passé une nuit excellente et reposé parfaitement ; car, tout misérable que soit notre réduit, il nous a fort bien protégés contre les injures de l'air et du froid. Que peut-on désirer de plus dans ce triste pays ? L'architecture, il est vrai, n'y a pas fait de grands progrès. Équarrir plus ou moins bien quelques arbres, les coucher les uns sur les autres en forme de carré, élever cette construction à hauteur d'homme, la recouvrir avec des perches, de la terre et des écorces, y placer une cheminée en torchis et quelques planches pour cacher le sol ; voilà tout ; une famille se trouve ainsi chaudement logée. Un morceau de coton blanc forme la fenêtre, et la porte, assez mal jointe, laisse au vent une entrée trop libre ; mais on y suspend une vieille couverture et l'inconvénient se trouve ainsi diminué. La propreté n'y brille, le plus souvent, que par une absence complète ; mais on en rencontre déjà, ici et là, quelques essais, qui bientôt, j'espère, se généraliseront, et la face des choses prendra une tournure plus civilisée.

Un chemin conduit du lac d'Ours au Wabaskaw, en passant par le Grand-Lac, le lac du Bon-Poisson et le

lac des Iles. Mais, depuis près d'un mois, personne n'a voyagé dans cette direction, et les averses incessantes de neige que nous avons subies ont fait disparaître toute trace. Nous engageons un des deux hommes qui sont venus avec nous à nous accompagner jusqu'au Grand-Lac, où nous espérons trouver le sentier plus battu, parce que des gens du Wabaskaw y viennent prendre du poisson.

30 *janvier*. — Nous avons rencontré hier soir un excellent campement. Nous en partons de bon matin, et vers dix heures avant midi, nous arrivons au Grand-Lac. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? Son étendue ne mérite aucunement ce titre prétentieux. Je ne pense pas qu'il ait plus de 16 à 18 kilomètres de long, y compris une baie assez profonde qui s'ouvre sur la droite. Mais on y pêche, paraît-il, de magnifiques poissons blancs, plus gros que partout ailleurs. Cela suffit, sans doute, pour le distinguer honorablement parmi les nombreux lacs qui se trouvent dans ce pays.

Nous voyons avec peine que personne n'est venu du Wabaskaw depuis assez longtemps. Notre jeune homme du lac d'Ours retourne chez lui ; le P. Dupé et moi nous frayons à notre tour dans la neige une voie aux chiens et aux traîneaux. Nous perdons encore une fois le chemin sur le lac du Bon-Poisson ; puis, l'ayant retrouvé, nous franchissons un nouveau portage et atteignons le lac des Iles.

Nous craignons de nous égarer de nouveau, quand, au milieu de ce lac, nous rencontrons deux hommes conduisant un cheval attelé à un traîneau. Nous les accostons. Ils sont partis ce matin du Wabaskaw et vont au Grand-Lac chercher une charge de poissons. Le pauvre cheval a toutes les peines du monde à s'arracher de la neige

où il enfonce à chaque pas. Au moins il va trouver le chemin que nous venons d'ouvrir, et nous, nous avons sa trace toute fraîche, que nous allons suivre sans crainte de nous égarer.

Après avoir échangé quelques paroles, nous continuons notre route pour aller camper à une distance peu considérable du Wabaskaw. La température s'est beaucoup radoucie. C'est tout au plus s'il y a 20 degrés de froid.

31 *janvier*. — Enfin nous sommes au Wabaskaw, lac assez considérable qui s'étend à perte de vue dans la direction de l'ouest. Nous le traversons à l'extrémité est et arrivons au village principal. C'est là que se trouve la mission protestante. Un traiteur libre y a aussi son magasin. Nous nous dirigeons vers le poste de la Compagnie, dont un métis français a la charge.

Chemin faisant, nous frappons aux portes des maisons, nous saluons les habitants et leur annonçons notre arrivée, en les invitant à venir le dimanche suivant à la messe dans une maison dépendant du fort.

Nous sommes fort bien accueillis par M. Charles Hoole, et, après une réfection modeste, nous tirons notre plan de campagne.

V

Je désirai naturellement voir tous les gens du Wabaskaw ; mais déjà un bon nombre sont dispersés dans la forêt. Les maisons sont échelonnées le long du rivage jusqu'à une grande distance ; et à 40 kilomètres d'ici, au lac des Sables, sont établies plusieurs familles catholiques qu'il faut visiter. Malheureusement, je n'ai pas à ma disposition tout le temps nécessaire. Tâchons au moins de bien l'utiliser. Et d'abord le P. Dupé part immédiatement avec Félix pour visiter quelques malades.

J'emploie le reste de la soirée à prendre près de M. Charles Hoole des renseignements sur le pays, les ressources locales, les moyens d'approvisionnement, le progrès du protestantisme, etc.

La pêche est abondante et fournit aux habitants la plus grande partie de leurs aliments.

La chasse des gros animaux diminue chaque année; mais les bêtes à fourrures sont encore nombreuses; aussi le commerce des pelleteries est-il très actif. La Compagnie et les traiteurs amènent leurs marchandises par la rivière Athabaska jusqu'à la petite rivière du Pélican. Ils remontent ce cours d'eau en canots d'écorce jusqu'au lac du même nom, faisant durant le trajet sept portages occasionnés par des rapides. Du lac Pélican, un autre portage les conduit au lac des Sables, qui se décharge par une rivière canotable dans le Wabaskaw. Naturellement ce moyen de transport est très dispendieux.

Quant aux ministres, leurs succès, si succès il y a, ne sont pas brillants jusqu'à présent; mais l'évêque anglican doit bientôt venir; il a convoqué le ministre du petit lac des Esclaves et, réunissant leurs efforts à ceux du révérend de l'endroit, ils doivent sonner le branle-bas et donner un assaut général. La majorité de la population s'est déclarée catholique; si l'on veut protéger cette partie du troupeau contre les attaques du protestantisme, il faut sans tarder prendre des mesures efficaces. En un mot, l'établissement d'une mission est devenu nécessaire! Voilà la conclusion qui se dégage des renseignements donnés par les Pères qui ont déjà visité le Wabaskaw et par M. Charles Hoole, et des observations que j'ai déjà pu faire moi-même. Inutile de dire que cela me fournit un sujet de sérieuses méditations!

1er *février*. — La journée se passe à faire des visites ou à en recevoir et à préparer pour demain une maison assez grande, mise à notre disposition par M. Charles Hoole et qui devient chapelle provisoire.

2 *février*. — Aujourd'hui, dimanche, nous avons eu foule à la messe et au chapelet. Dans l'intervalle des offices, baptêmes, confessions, mariages. Plusieurs catéchumènes, préparés l'hiver dernier par le P. Dupé, reçoivent de nouvelles instructions et deviennent enfants de Dieu et de l'Église.

3 *février*. — Je suis parti avec le F. Jean-Marie pour le lac des Sables. Cette fois, au moins, nous avons un bon chemin. Nous saluons plusieurs familles établies à l'ouest du lac et nous allons camper le soir sur la rive opposée. Il y a là de braves gens qui nous reçoivent avec empressement. Un chasseur a tué un orignal et la chaudière s'emplit de viande en notre honneur.

Après le souper, chapelet, sermon, deux ou trois baptêmes, et une douzaine de confessions nous mènent assez avant dans la nuit, qui s'achève confortablement sous ce toit hospitalier.

4 *février*. — Je suis revenu du lac des Sables. On m'a maintes fois demandé de laisser un missionnaire dans le pays.

Durant ma promenade, le P. Dupé a continué ses visites aux gens du Wabaskaw. Je lui avais recommandé d'examiner le terrain et de m'indiquer le lieu le plus convenable pour une mission. Nous avons consulté aussi M. Charles Hoole à ce sujet. Or, ils s'accordent à dire qu'un plateau situé à l'entrée du détroit qui rattache l'une à l'autre les deux parties du lac est un endroit pré-

férable à tout autre. Il est plus central, ayant de chaque côté un nombre à peu près égal d'habitations, quoique le village proprement dit en soit un peu éloigné. Un pauvre sauvage malade y a construit une maison qu'il consent à vendre; mais on nous apprend qu'il n'est pas le propriétaire du terrain, où il a seulement reçu la permission de bâtir. Le maître du sol est absent et nous ne pouvons conclure aucun marché. Cela n'empêche pas que je me décide à entreprendre un nouvel établissement dans ce pays, et je choisis saint Martin pour en être le patron.

Si nous avons ici un bon noyau de catholiques, il y a aussi malheureusement un grand nombre de bigames, de sorciers et d'idolâtres, et ce grand saint nous aidera à les convertir. En attendant, le ministre essaye de recruter parmi ces derniers quelques prosélytes et, pour mieux les gagner, il se garde bien de blâmer leur conduite. L'évêque anglican a même déclaré que la qualité de bigame n'empêche pas d'entrer dans son bercail. N'a-t-il pas pour lui les anciennes Écritures? De ce côté-là, nous ne pouvons lutter contre lui à armes égales, et nous lui abandonnons sans trop de remords une honteuse victoire. Aussi le danger n'est pas là, mais bien dans l'école qui va s'ouvrir, et où de pauvres enfants, peut-être même baptisés catholiques, apprendront à détester la véritable Église, qui ne pourra que pleurer sur leur perte. Évidemment, la visite annuelle et passagère d'un prêtre, si zélé qu'il soit, ne suffit pas pour conjurer un tel danger. On voit par là combien il est urgent d'établir la Mission Saint-Martin.

Hélas! plus cette fondation me paraît s'imposer, et plus je suis perplexe. Il ne sert de rien de décréter une mesure si l'on ne peut l'exécuter. Je trouverais encore, Dieu merci, un prêtre dévoué consentant à passer ses

jours au milieu de ces pauvres gens, mais il faut au moins lui fournir le logement, le vêtement et la nourriture. Or, il n'en coûte pas peu pour se procurer dans ce pays des outils et des ouvriers, afin de bâtir une maison convenable et d'y installer un humble mobilier. Et puis, il faudra chaque année pourvoir à l'entretien du missionnaire, et l'on a pu voir combien les transports sont difficiles et dispendieux. L'Œuvre de la Propagation de la Foi nous a permis de créer et d'entretenir de nombreuses stations dans cet immense vicariat; mais, tout en publiant bien haut notre reconnaissance pour les généreux secours qui nous sont accordés, nous devons cependant faire remarquer qu'ils sont déjà beaucoup au-dessous de nos besoins.

Fonder un nouvel établissement apostolique dans de telles conditions serait une entreprise téméraire sinon chimérique, si nous ne comptions sur la Providence et sur la charité catholique qui, en dépit des obstacles de tout genre, multiplie partout ses merveilles. Nous espérons aussi que le patronage de saint Martin sera une source d'abondantes bénédictions. Ce grand saint ne permettra pas, sans doute, que l'œuvre naissante qui lui est confiée périsse dans son germe.

5 *février*. — Depuis notre arrivée au Wabaskaw, la température a été très douce, et le temps constamment beau. Aujourd'hui que nous devons partir, les choses changent d'aspect. La neige et le vent s'unissent de nouveau pour entraver notre marche et obstruer la voie que nous avons eu tant de peine à frayer, car nous allons tout simplement retourner sur nos pas.

Je renonce à visiter le lac Quito et le lac d'Orignal qui cependant entraient dans mon programme. La neige est trop épaisse, les chemins ne sont pas battus ; nous

dépenserions un temps considérable à faire cette tournée, et j'ai promis à nos Pères de la rivière la Paix de les aller voir cet hiver. Rebroussons donc chemin et, sans tarder davantage, mettons-nous en route.

VI

Avant de partir, il faut renouveler nos provisions. Je demande à M. Charles Hoole :

— Pouvez-vous nous céder de la farine, du poisson, du lard ou de la graisse pour notre voyage de retour?

Il n'est plus, on le voit, question de *Pimikan* ou de viande sèche, qui n'existent plus guère ici qu'à l'état de souvenir. A ma demande, Charles répond :

— Poisson, assez ; farine, un peu ; lard, graisse, mélasse, point...

Le F. Jean-Marie et Félix firent à cette déclaration une moue peu dissimulée.

— Mais, ajouta-t-il, il y a peut-être encore dans le magasin quatre ou cinq boîtes de viande en conserve. Vous pouvez les avoir si le prix vous convient. Quoiqu'il soit élevé, je ne puis rien en rabattre, car il m'a été imposé.

Alors le Frère, qui, en sa qualité de cuisinier, avait incontestablement le droit de dire son mot sur ce sujet, affirme, d'un ton convaincu, que ces boîtes sont justement notre affaire. Si elles coûtent un peu cher, je suis après tout un évêque, et enfin ceux qui ont l'honneur de m'accompagner ont bien une certaine raison d'espérer que cet honneur ne sera pas stérile, mais leur procurera au moins de temps en temps l'avantage substantiel d'un repas civilisé.

Et, ce disant, il indiquait du coin de l'œil notre Félix dont il jugeait utile de ne pas froisser les susceptibilités

gastronomiques. Je ne pouvais résister à de tels arguments, et nous nous payâmes le luxe de 5 livres de viande préparée à Chicago ! Quarante livres de farine et cinquante poissons complètent notre approvisionnement.

Il serait superflu de raconter les misères et les aventures de notre voyage de retour. Qu'il suffise de dire que le ciel fut aussi inclément, les averses de neige aussi abondantes, les chemins aussi mauvais, le froid aussi intense et même parfois plus qu'en venant au Wabaskaw. Le cher P. Dupé surtout eut à souffrir dans deux circonstances qui méritent d'être mentionnées.

En repassant au lac la Truite, M. Beatton m'avertit que, de l'autre côté de ce lac, à une distance de 40 kilomètres, un sauvage malade demandait la visite d'un missionnaire. François Auger ajoutait que ce sauvage avait une nombreuse famille et que plusieurs autres Cris demeuraient près de lui. Ces pauvres infidèles n'ont encore vu ni prêtre catholique, ni ministre protestant, et ils ne distinguent guère l'un de l'autre, si bien que le malade avait dit :

— Le premier qui passera, quel qu'il soit, priez-le de venir me voir.

J'envoyai donc le P. Dupé avec Félix, qui prit la cariole du Frère, et François que j'engageai exprès pour les guider, car ni l'un ni l'autre n'avaient connaissance du chemin.

M. Beatton les suivit dans le but d'acheter là quelques fourrures. Un autre traiteur les accompagna dans le même dessein. Le temps était très beau, mais le froid excessivement vif, et, ce qui le rendait encore plus intolérable, un fort vent soufflait du nord, vous coupait le visage et vous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Il fallait courir sans relâche pour entretenir la chaleur du corps.

Le P. Dupé arriva à la nuit chez son malade et que trouva-t-il ? La plus misérable des huttes formée seulement d'arbres fendus par le milieu, et plantés en forme de loge à côté les uns des autres. Pas de ciment ou de *bousillage;* pas de mousse; rien pour boucher les interstices et arrêter l'air extérieur qui circulait là dedans en toute liberté. Au centre, un tas de cendres sur lesquelles de petits morceaux de bois se dressaient en désordre, brûlant sans doute, mais ne formant qu'un feu dérisoire qui donnait beaucoup plus de fumée que de chaleur.

Accroupi devant ce triste foyer, une couverture sur la tête et les épaules, les mains étendues sur les tisons, grelottait un homme d'une cinquantaine d'années. Ses membres amaigris, son air souffreteux annoncent assez la gravité de sa maladie. Ses deux femmes sont là à côté de lui ; dans le fond de la hutte, des enfants, entassés les uns sur les autres et recouverts de vieilles peaux en loques, essayent de se réchauffer mutuellement.

Le Père touche la main du malade et lui dit :

— J'ai appris que tu désirais me voir et je suis venu.

Point de réponse.

— Voyons, continue le Père ; l'état dans lequel je te trouve me fait compassion ; qu'est-ce que tu as ?

— J'ai, répond enfin le malade, que je te défends de baptiser mes enfants et, par ailleurs, laisse-moi tranquille !

Le Père fut un peu surpris de cet accueil étrange ; mais il n'insista pas. Cependant on lui laissa apporter ses couvertures dans ce misérable réduit où, du moins, on lui permettait de passer la nuit. Il sortit pour aller visiter les cabanes voisines.

Un objet qu'il n'avait pas distingué en entrant attira

son attention. C'était, hélas! un *manitokan* des mieux conditionnés, entouré de banderoles de diverses couleurs, et de quantité d'objets plus ou moins bizarres qui lui étaient offerts en sacrifice. Cette vue l'affligea et il délibéra un instant s'il ne renverserait pas cette idole comme nous avions fait de celle de *Wesimat*. Il se retint afin de ne pas trop indisposer les gens et commença sa ronde.

Bien qu'il fût fort tard, tout le monde était tenu en éveil par la vue des traiteurs cherchant à acheter des fourrures. Le Père fut reçu partout avec une froideur qui paraissait étudiée. En continuant sa visite, il rencontra *Wekimawatchabew*, le misérable sorcier dont j'ai raconté les hauts faits à propos du meurtre commis au lac la Truite. Il s'expliqua alors l'accueil glacial qui lui était fait, et sans jugement téméraire il se dit à lui-même : *Inimicus homo hoc fecit ;* car il ne pouvait plus douter que cet *arc parfumé* (c'est le nom *cris* du sorcier) n'eût décoché toutes ses flèches empoisonnées dans le cœur des habitants du hameau, afin d'entraver le mouvement de conversions qui s'y était manifesté. Le Père ne se découragea pas cependant et acheva sa tournée nocturne, annonçant aux gens qu'il la recommencerait le lendemain durant le jour.

De retour à la cabane où son lit avait été déposé, il trouva le malade dans le même état. Déjà la nuit était fort avancée ; il était 3 heures du matin. Le froid n'avait rien perdu de son âpreté ; le vent du nord soufflait sans interruption, et les parois disjointes de la hutte lui livraient partout passage. Aussi faisait-il à l'intérieur presque aussi froid que dehors. Le Père ne put se réchauffer ; il s'enveloppa tout tremblant dans ses couvertures où il grelotta jusqu'au jour sans fermer l'œil une minute.

Dès que les gens furent debout, il recommença ses visites, semant dans les âmes quelques germes qui pourront lever plus tard. Au moment où il se préparait à partir, on vint le prier de baptiser cinq petits enfants. Hélas ! il avait espéré une moisson plus abondante, et quand il me rejoignit, il était à peine convaincu que son expédition fût autre chose qu'un échec désastreux. Aussi en veut-il à ce *Wekimawatchabew* auquel il promet de livrer de nouvelles batailles. Oh ! quelle belle et douce vengeance il en tirera, s'il réussit à le convertir un jour !

Le Père n'était pas encore de retour, et je l'attendais dans la maison de François Auger en donnant des leçons de catéchisme, quand je reçus l'honneur inespéré de la visite du ministre du lac des Esclaves qui se rendait au Wabaskaw à l'appel de son évêque.

Notre entrevue, de courte durée, se borna à quelques phrases de politesse banale et à un échange d'observations impartiales sur la rigueur du froid, l'abondance de la neige et les difficultés du voyage. En reconduisant mon visiteur, je lui dis :

— Vous venez, monsieur, de battre le sentier qui conduit au petit lac des Esclaves ; nous vous avons rendu le même service sur le chemin qui va au Wabaskaw. J'espère que nous profiterons mutuellement de ces avantages.

Mes souhaits ne se réalisèrent point. De nouvelles bourrasques de vent et de neige vinrent tout bouleverser, et j'avouerai franchement que, dans ces fâcheux contretemps, je trouvais une petite consolation à la pensée qu'au moins le ministre n'avait pas plus de chance que nous.

Dans une autre circonstance, le P. Dupé fut encore particulièrement éprouvé.

Le 12 février a été peut-être le jour le plus froid de l'année. Le thermomètre marquait 47 degrés centigrades au-dessous de zéro. Ajoutez à cela un vent des plus malencontreux, car, à pareille température, un calme presque parfait règne ordinairement, ce qui rend la vie possible. Nous étions fort heureusement dans la forêt, et les arbres nous fournissaient une protection très appréciée. Cependant, ils ne pouvaient empêcher tout à fait le vent de se glisser entre leurs troncs, ni supprimer son influence désastreuse. Le fait est que, pour ma part, j'eus toute la peine du monde, par des frictions cent fois renouvelées, à me préserver le nez et les joues du danger de geler.

Le P. Dupé avait lutté comme les autres, quand, vers la fin de la journée, il parut ralentir sensiblement sa marche. Il était, sans doute, fatigué, et il n'y avait là rien de surprenant. Nous ne tardâmes pas à trouver une place favorable au campement, et nous nous mîmes à le préparer. Je fus étonné de voir le Père, ordinairement très actif, à ce moment-là remuer à peine.

— Vous êtes bien fatigué ? lui dis-je.

— Ce n'est pas tant la fatigue, me répondit-il, qu'un certain engourdissement qui me lie les membres. Je ne puis même plus me servir de mes mains.

Il n'y avait nul doute, il était en train de geler, et s'il eût fallu chercher au loin et longtemps du bois pour faire du feu, comme cela arrive quelquefois, il se serait changé en statue de glace. Mais heureusement, nous en avions là, sous la main, une quantité considérable. Dès qu'il vit la flamme briller, le pauvre Père y plongea avidement les mains, trop avidement même, car il se fit aux doigts quelques légères brûlures.

— Que voulez-vous? disait-il, j'ai envie de vivre !

Petit à petit cependant la flamme grandissant envahit

tout le bûcher, et nous avons enfin un véritable feu de joie qui dissipe toutes traces d'engourdissement. Mais aussi, le F. Jean-Marie a-t-il fait une hécatombe d'arbres entiers ! Les trembles secs se dressent nombreux à l'entour, et ils tombent en masse sous les coups de sa hache. Plus il en abat, plus il veut en abattre. Il semble dire au P. Dupé :

— Ne craignez pas, mon Père ; tant que je serai là, vous ne gèlerez pas !

Il ne fait trêve à sa fureur de bûcheron que pour préparer le souper ; mais c'est pour recommencer ensuite à la lueur de la flamme. Nous avons, grâce à son zèle, un tas de bois monstrueux. Cependant le matin, quand nous quittons le campement, il n'en reste plus que des cendres, car nous n'avons guère laissé le feu s'amortir durant la nuit. Nous nous sommes levés à tour de rôle pour jeter dans le brasier toute cette provision de combustible. Eh bien ! le croirait-on, à deux pas de distance, nous ne sentions presque plus la chaleur de ce feu, tout ardent qu'il fût. Il faut avouer que le bois de tremble chauffe beaucoup moins que le bois d'épinette, dont une quantité moindre eût produit un meilleur effet.

Si l'on nous accusait de folle prodigalité en ménageant si peu les arbres de la forêt, je répondrais tout simplement que nous n'avions aucun scrupule à ce sujet ; les arbres n'en pourriraient pas moins sans profit pour personne. N'est-il pas mieux de les employer à réchauffer d'honnêtes chrétiens comme nous ? N'est-ce pas pour cela que le bon Dieu les a faits ?

Il n'y a encore dans ce pays ni lois, ni règlements, ni administration quelconque s'occupant de cette matière. Cependant, il serait fort utile que le gouvernement prît des mesures pour prévenir la destruction des forêts, non pas en empêchant les voyageurs de se chauffer autant

qu'ils voudront en hiver, mais en punissant ceux qui, par une négligence coupable, laissent courir le feu en été, ce qui occasionne des incendies effroyables et des ravages dont on ne se fait pas une idée. Je ne saurais évaluer le nombre de kilomètres carrés, dévastés par ces incendies, que nous avons remarqués durant notre voyage. Si encore le mal se bornait à détruire des arbres, je ne le déplorerais pas tant ; mais que d'animaux à fourrures ou même de menu gibier périssent dans ces conflagrations périodiques !

Il est temps de clore ce récit beaucoup trop long. Le 17 février nous ramena tous à Saint-Bernard, sains et saufs, bien qu'un peu fatigués. Quelques jours de repos nous prépareront à de nouvelles courses, et nos chiens surtout ont absolument besoin de refaire un peu leurs forces épuisées.

VICARIAT DE NATAL.

MAISON D'OAKFORD.

LETTRE DU R. P. MATHIEU AU R. P. AUGIER, CASSIEN.

Oakford, 15 août 1895.

Mon révérend et bien cher Père,

Nous avons douze ans cette année. Comme je vous l'ai promis, je vous envoie un aperçu des faits qui se sont succédé depuis la fondation de notre chère Mission. Si notre jeunesse a eu ses jours brumeux, comme de sombres jours d'automne qui attristent l'âme, je dois dire que les jours de soleil, de pleine lumière, les jours tout brillants des encourageantes clartés de l'espérance dont la bonne Providence s'est plu à entourer notre berceau, ont été de beaucoup les plus nombreux.

Oakford est la première Mission cafre dédiée au Sacré Cœur, à Natal. Le divin Cœur de Jésus n'a-t-il pas promis de bénir les entreprises faites en son honneur ?

Oakford est la Mission la plus proche du Zoulouland, où habite la guerrière nation des Zoulous, dont la puissance semble avoir été définitivement abattue depuis la guerre de 1879. Quoique vaincue et sous la domination de l'Angleterre, elle forme un peuple tout à fait à part et que nous n'avons, hélas ! pas encore pu entamer.

Les indigènes qui peuplent Natal, et dont le nombre, d'après M. Russell, se montait à 460000, ne sont pas, à proprement parler, des Zoulous, bien qu'ils parlent tous l'*isizoulou*. Ils sont, dit-on, les restes des 94 tribus qui peuplaient Natal au commencement de ce siècle et qui, en 1812, ont été saccagées et en partie disséminées par les terribles invasions des hordes sauvages de Zoulous qui, sous la conduite de Chaka, sillonnèrent Natal pendant huit ans, semant partout la terreur et la mort.

Tout le monde sait que le mot *cafre* veut dire *infidèle*. Cette dénomination est devenue très générale et, actuellement, dans la colonie, tout noir est appelé *Cafre*. Les vieux colons s'accordent à dire que le caractère des noirs habitant Natal de nos jours a quelque chose de moins noble que celui des Zoulous proprement dits. Plusieurs personnes attribuent cela à l'état de quasi-servitude dans lequel ils sont restés pendant des années, étant traqués dans les montagnes comme des bêtes fauves. D'autres en trouvent la raison dans le grand mélange de tribus dont ils sont le résultat ; mais, peu importe, le fait reste le même.

Eh bien, mon révérend Père, c'est parmi ces peuplades que nous sommes établis.

La Mission d'Oakford est située à 12 kilomètres de l'océan Indien et à peu près à 30 kilomètres de Durban.

Le site en est charmant : c'est une délicieuse et paisible vallée, qu'arrose l'Umhloti dans sa course vagabonde du Noodsberg à la mer. Il n'y a rien de grandiose dans le paysage qui encadre notre délicieuse retraite; il tient plutôt du gracieux. Ce sont des collines en partie parsemées de ces éternels mimosas qu'on rencontre presque partout dans le pays, en partie couvertes d'un épais manteau de verdure. L'herbe qu'on nomme *tambootie grass* et que les indigènes appellent *isiqunga* abonde dans nos parages ; elle atteint jusqu'à 5 ou 6 pieds de hauteur. Elle fournit la matière d'excellents toits de chaume.

Nous sommes établis sur la droite de la rivière. Exposés au nord-est, nous recevons presque en face les bienfaisantes brises qui, s'élevant de l'Océan, suivent la vallée et viennent rafraîchir l'atmosphère de notre heureux séjour. On ne saurait croire combien elles font de suite descendre le thermomètre. Pour ce qui est de la salubrité de l'endroit, elle ne laisse rien à désirer.

Le plan adopté dès le début par Sa Grandeur était assez simple. La propriété comprenait 1 600 arpents ; il s'agissait d'en faire une colonie catholique. Une modique rente annuelle, que chaque petit fermier indigène verserait au missionnaire, devait lui assurer sa subsistance et, avec le temps, faire marcher l'œuvre. Toutefois, il y avait, dès le principe, un écueil à éviter. Avoir un bon terrain en location, pour une somme relativement assez modique et sous le gouvernement paternel d'un missionnaire, était naturellement un appât pour beaucoup de Cafres paresseux, vauriens et hypocrites ; facilement, dis-je, notre œuvre aurait pu devenir le repaire d'une foule de vagabonds qui, chassés de leurs tribus, errent sur toute la surface de la colonie.

A l'époque de notre acquisition d'Oakford, il y avait cinq familles sur la propriété ; ne me paraissant avoir

que des dispositions très louches, elles furent d'abord congédiées. J'avais promis à Sa Grandeur une vingtaine de familles catholiques pour former le noyau de la Mission, si Sa Grandeur voulait bien trouver un endroit favorable ; j'eus à cœur de tenir parole, et aussitôt je me mis à parcourir toutes les collines, à sonder tous les vallons du district. Les bords de l'Umgein fournirent le plus grand contingent. La plupart de ces braves gens avaient été baptisés à Durban depuis quelque temps; mais, étant trop éloignés, leurs enfants grandissaient à l'état sauvage.

Il me souvient du jour où, pénétrant dans les collines ravinées qui entourent de grands marais décorés du nom de *Seacon Lake*, je les visitai pour la première fois. Là, au milieu de leurs champs de maïs, ces pauvres nègres, que la nature a traités d'une main si parcimonieuse, avaient élevé une petite chapelle en branches mortes et couverte de chaume.

Suivez-moi, mon révérend Père, le pittoresque de la chose mérite bien, je crois, une mention spéciale. Sur le seuil de cette basilique d'un nouveau genre, un peu sur la droite, vous auriez pu voir, suspendue à un vieil arbre une boîte de fer-blanc, dont le rôle primitif, à n'en pas douter, avait consisté à contenir du pétrole. Au pied de l'arbre se trouvait un bâton noueux. Sans vous en douter, vous avez vu la cloche de cette petite communauté de néophytes. A l'aurore et au soleil couchant, de vigoureux coups de bâton assénés sur l'antique récipient à pétrole invitaient hommes et femmes à la prière. Mais entrez dans la chaumière-chapelle. A droite, sur une plate-forme de terre sèche, réside une boîte de sardines transformée en bénitier. Je doute fort que le fabricant ait jamais pensé à l'honneur qui attendait son ouvrage, Quelques nattes étendues sur le sol tenaient lieu de

sièges. Dans le fond, trois pieux fichés en terre, supportant une planche que nos braves gens avaient couverte de leurs plus beaux oripeaux, servaient d'autel. Trois bouteilles vides ornaient cet autel improvisé : dans celle du milieu était fixée une croix ; une bougie était passée dans le goulot des deux autres. Quelques autres fioles de plus humble dimension se trouvaient élevées à la dignité de vases à fleurs. Le tout était surmonté d'un assez beau carton représentant Notre-Dame de Fourvière. Je me souviendrai toujours du premier *Pater* qu'ils récitèrent avec moi, du premier catéchisme que je leur fis ; les pauvres gens avaient un bien léger bagage en fait de connaissances religieuses.

Ils ne tardèrent pas à comprendre les avantages de ma proposition et, dès les jours suivants, le plus grand nombre d'entre eux m'avaient rejoint à Oakford. Ils y furent vite établis.

Un peu au-dessus de notre belle église actuelle, la pente de la colline s'arrête subitement et forme un joli plateau qu'abritent quelques arbres. Cet endroit me parut le meilleur pour la formation du village projeté. Ce fut fait séance tenante. En un instant, l'emplacement est divisé en lots de 50 pieds sur 100 ; les numéros en sont mis dans mon chapeau et là, sans plus tarder, à l'abri des grands tamariniers, chacun tire au sort la place où il doit élever tout de suite sa hutte temporaire, puis établir son foyer. Tel fut le commencement de notre village de Bethléem, appelé par nos gens *Umzimkulu*, le grand village.

Oakford, qui avait été autrefois un établissement sucrier, possédait un vieux moulin et quelques masures qui avaient servi aux employés de l'établissement. J'en adoptai une pour ma demeure, j'abattis une cloison et je me trouvai avoir une chambre de 12 pieds sur 30 pieds.

Ce fut la chapelle pendant deux ans; c'est là que nous eûmes les premières réunions, là que fut dite la sainte messe et furent données les instructions quotidiennes du soir, là que furent baptisés nos premiers catéchumènes.

Tous les ans, un bon nombre de catéchumènes vinrent réjouir nos cœurs en grossissant le troupeau ; la chambre-chapelle se trouva bientôt trop petite.

En 1886, Sa Grandeur pensa à l'érection d'une chapelle plus en conformité avec les besoins de la Mission. Le vieux moulin nous en fournit les matériaux, et les néophytes y mirent la main avec bonheur. Deux mois après, nous nous trouvâmes en possession d'une belle église de 50 pieds sur 30 pieds.

A cette époque, il n'y avait pas encore d'école à la Mission et, bien que les catéchumènes affluassent et que les choses prissent une excellente tournure, rien cependant n'était encore développé. Ce fut en cette même année que Sa Grandeur eut la bonté d'envoyer le bon F. Givenon à la Mission. Les allées, les arbres, les avenues de notre belle résidence garderont longtemps les traces de son séjour. Toutefois, le désir de Sa Grandeur était que le Frère commençât l'école de la Mission. Humbles en furent les débuts. Avec l'aide d'un mulâtre qui savait un peu d'anglais, l'école fut ouverte. Elle compta à peine une vingtaine d'élèves ; mais cette œuvre devait aussi grandir en son temps. Ce qui m'occupait alors était la formation des catéchumènes. Négliger cela, c'est s'exposer à voir bientôt tout l'édifice crouler par la base. Voici la marche qui est suivie à la Mission. Les catéchumènes ne sont presque jamais admis au catéchuménat avant d'avoir fréquenté l'église pendant un certain temps et d'être déjà au courant de beaucoup de choses. Dès leur admission, une série d'instructions quotidiennes commence pour eux. Elle dure de huit mois à un an. Éprouvez-les un

peu et vous verrez bientôt les hypocrites s'éloigner d'eux-mêmes. J'ai remarqué que les grandes images publiées par *le Pèlerin* sont d'un précieux avantage. Le Cafre apprend beaucoup par les yeux, plus peut-être que nos enfants européens. S'il m'était possible d'avoir une chapelle de Mission cafre décorée à mon goût, j'en voudrais voir les murs couverts de grands tableaux représentant tous les mystères de notre sainte religion. A mon point de vue, les illustrations du *Pèlerin* ne sont pas tout à fait ce qu'il faudrait pour nos indigènes ; elles supposent déjà dans l'enfant une foule de notions qu'on possède comme naturellement en Europe, grâce au milieu dans lequel on se trouve. On concevra naturellement que les idées de nos pauvres gens forment une espèce de chaos pendant les premiers temps de leur instruction religieuse. C'est tout un monde nouveau, qui opère toute une révolution dans le pauvre cerveau de nos néophytes.

Il serait facile de faire un très intéressant recueil des réponses de nos braves gens au début de leur instruction religieuse. Il n'y a que quelques semaines, après m'être évertué à faire comprendre à mes catéchumènes ce qu'étaient le péché et son principal et infernal instigateur : « Boby, demandai-je, qu'est-ce que Satan ? »

La question était grave ; elle demandait réflexion.

Boby se lève, se croise les bras, me regarde attentivement, caresse sa barbe, puis, toisant tout son monde :

— Père, dit-il, Satan, c'est le policeman du bon Dieu.

Avouez que la réponse ne manquait pas de pittoresque.

Non moins intéressant était ce bon Zoulou qui, interrogé sur la manière dont Dieu créa notre bonne mère Ève : « C'est facile, di-il. Le bon Dieu tira un os d'Adam, puis le mit sur *la table*. Ce fut tout. » Il ne distinguait pas parmi les os.

Un enfant, lui, voulait que Notre-Seigneur eût été crucifié entre les trois rois mages.

Le mois passé, je préparai nos braves catéchumènes à faire leur première confession et j'avais déroulé devant eux tout un examen de conscience très détaillé, appuyant non sans raison sur le septième commandement de Dieu, lorsque, dans l'après-midi, pendant que j'étais dans ma chambre occupé d'importantes affaires, une lourde main s'abattit contre ma porte, que j'avais soigneusement fermée, pensant jouir d'une plus grande liberté.

— Qui est là? dis-je d'un ton demi-fâché.

— C'est moi, James.

— Et que te faut-il ?

— Prête-moi 5 shellings. Vois-tu, Père, nous allons nous confesser demain ; j'ai quelques petites dettes et je ne veux absolument pas aller me confesser avec ces 5 shellings de dette ; je travaillerai pour toi et te payerai ainsi.

On est parfois témoin de traits vraiment édifiants. Tout dernièrement, une bonne vieille femme, *Uzwangendaba* (Tu entends l'affaire), vint prendre place parmi les catéchumènes ; elle arrivait à la onzième heure, mais je puis affirmer qu'elle sera une des premières. C'est le type de la bonne foi, de la sincérité, de la régularité. Tous les jours, elle descend de la montagne pour assister à la sainte messe, et le soir, beau temps ou mauvais temps, elle est présente à la prière. Je parlais, un jour, de la Passion de Notre-Seigneur comme motif de contrition. Après la prière, elle court après moi. « Ah ! Père, prie bien pour mon petit-fils ; il sera perdu, il est païen. Ah ! qu'il est malheureux! Fais qu'il vienne près de toi. »

Ici, vous me permettrez de vous dire, mon révérend Père, avec une certaine fierté et grande consolation,

que nous avons, parmi nos chrétiens, des néophytes qui pourraient en remontrer bien long, comme instruction, à beaucoup de nos enfants d'Europe. Cependant, c'est triste à dire, mais il faut faire un triage impitoyable, si l'on veut que l'œuvre prospère ; sans doute, tous sont appelés au saint baptême, mais tous ne s'en montrent pas dignes ; faire différemment, ce serait jeter les perles aux pourceaux, ce serait préparer des apostasies, accumuler pour soi bien des regrets, renfermer dans le bercail la brebis galeuse qui va bientôt empester tout le troupeau.

Voulez-vous, maintenant, une autre preuve de la sincérité de nos gens? Je la trouve dans la promptitude avec laquelle les délinquants se soumettent aux punitions publiques, sur une simple parole du missionnaire. Les effets en ont toujours paru des plus satisfaisants. Nous en avons eu qui ont passé des mois à genoux, tous les jours, au milieu de l'église. D'autres travaillent pendant des semaines au cimetière, rangent les tombes, émondent les arbres, en nettoient les chemins ; mais ils y font surtout des réflexions salutaires. Il n'y a d'exception pour personne ; les chemins de la Mission ont vu des jeunes filles, la pioche à la main, réparant les routes, comblant les fossés, arrachant les pierres, etc. Tant que le missionnaire pourra d'un mot faire comprendre leur faute à ses néophytes et leur en faire volontiers accepter la punition qu'elle mérite, il sera fort et pourra avoir confiance dans l'avenir. Il y a pourtant une précaution à prendre dans ces sortes de punitions; c'est de ne jamais imposer un travail qui puisse profiter au missionnaire directement. Les Cafres auraient vite dit : « Le Père impose ces punitions par intérêt. »

Nous sommes loin assurément des réductions du Pa-

raguay, et ce serait une illusion parfaite de vouloir viser à cet idéal ici, à Natal ; l'élément européen a trop envahi le pays ; cependant, tout ce qui converge à raffermir l'autorité, tout ce qui tend à resserrer les intérêts et à faire d'une chrétienté une petite société, une sorte de communauté, doit, ce me semble, être mis en jeu pour la solidité de l'œuvre et sa marche progressive ; c'est ce que nous avons tâché de faire à Oakford. Dès le principe de la Mission, je sentis, à cause de mes fréquentes absences, le besoin d'établir une autorité secondaire qui pourrait, s'il le fallait, régler les affaires de peu d'importance et me tenir au courant des choses sérieuses qui pourraient survenir. Trois *indunas*, ou chefs, furent choisis parmi ceux que j'estimais avoir le plus d'influence. Bien souvent, j'eus à réunir le conseil du village et à siéger des heures entières réglant leurs différends.

Depuis trois ans, le gouvernement anglais, voulant se rendre un compte plus exact de la population indigène, plaça tous les Cafres errants ou appartenant à quelque tribu lointaine sous un chef résidant à Natal. A cette époque, la Mission fut élevée au rang de tribu et, d'après les informations que nous donnâmes au magistrat, un de nos chrétiens fut élu chef de la nouvelle tribu. Ce fut là une démarche qui ne laissa pas de donner du relief à la Mission.

Oakford est une grande propriété dont le fond nous appartient, il était donc tout naturel que nous donnions notre attention à son développement matériel. Pour cela, toutefois, il fallait de l'argent et nous étions pauvres. J'eus recours à nos néophytes et leur fis comprendre que, ne pouvant aider leur missionnaire de leurs deniers, ils devaient du moins le faire de leurs bras. Cet appel fut entendu, et depuis dix ans, à toutes

les nouvelles lunes, vous pourriez voir nos néophytes venir à la messe, la pioche sur l'épaule, commencer ensuite leur jour de corvée, qu'ils appellent l'*offrande pour la Mission.* Aussi, maintenant, possédons-nous de beaux arbres, de belles avenues ; de verdoyantes pelouses ornent les alentours de nos habitations, des arbres d'ornement d'une grande variété ajoutent un vrai charme à notre beau séjour.

L'église, autrefois solitaire sur une pente dénudée, disparaît actuellement sous la feuillée touffue des bosquets qui ombragent ses alentours. Dans la saison, nos collines se couvrent de champs de maïs, de verdoyantes cannes à sucre. Grâce à la vigueur du climat et à la végétation semi-tropicale, de vastes champs de bananes ornent de leur beau feuillage les bords de la rivière, tandis que la pente rocailleuse se dérobe sous les lignes pressées de milliers de succulents ananas.

Que dire de nos beaux orangers pliant sous le poids de leurs fruits d'or ! de nos caféiers tour à tour blancs comme neige au moment de la floraison, puis rouge écarlate lors de la maturité ! Où en serions-nous, s'il nous avait fallu payer pour tous ces travaux ? C'est évidemment un principe élémentaire, qu'il faut faire coopérer les néophytes, autant que faire se peut, au bien de la Mission. Ils comprennent assez bien la chose, mais leur nature est toujours là ; aussi faut-il se montrer d'une grande fermeté et énergie. Avec eux, se ralentir légèrement par exception, c'est créer aussitôt une nouvelle loi de tempérament plus doux. Ce n'est pas toujours agréable, mais on se voit souvent obligé de montrer davantage la fermeté du maître que la bonté du père. Ils sont, en général, trop ingrats pour comprendre la bienveillance ; pour eux, bonté est presque toujours faiblesse.

Deux mots maintenant, mon révérend Père, sur nos écoles. Oakford, sous ce rapport, marche à pleines voiles. Le registre de notre école cafre a vu le nombre de nos écoliers monter jusqu'à quatre-vingt-treize, et dès que le gouvernement a voulu essayer de rémunérer les écoles par un taux capital, notre subvention a tout de suite monté à 105 livres sterling *per annum*. Les Sœurs Dominicaines ont aussi commencé un pensionnat de jeunes filles indigènes. Il va bien et donne de vraies consolations sous le rapport de la religion, les enfants y recevant une vraie formation. Il nous faut les loger, les vêtir et les nourrir; mais, en retour, elles travaillent dans les champs tout le temps laissé libre par les classes et rendent de vrais services.

A côté de l'école de la Mission s'élève la pension Sainte-Marie, pour les jeunes filles européennes; le nombre des élèves augmente tous les ans, et déjà on pense avoir à l'agrandir sous peu. Les petits garçons blancs n'ont pas non plus été oubliés. On les reçoit jusqu'à l'âge de quatorze ans. Cette année-ci, leur nombre a presque doublé. C'est aussi nos bonnes Sœurs Dominicaines qui en ont la charge complète. Il est tout à fait évident que le public a déjà su apprécier le bien qui y est fait aux enfants.

Toutes ces œuvres, mon révérend Père, vont de front; aussi ne serez-vous pas étonné, si je vous dis que le prieuré d'Oakford compte vingt-cinq religieuses; malgré ce nombre, dix membres de plus trouveraient ample occupation, tellement les travaux sont diversifiés et abondants.

Je ne veux pas terminer ce petit aperçu sans vous dire un mot de l'agrandissement de notre église, qui eut lieu il y a à peu près dix-huit mois. Nos néophytes montrèrent encore, en cette occasion, tout l'intérêt qu'ils portaient à leur Mission.

Il était question d'ajouter 30 pieds à l'église et d'en orner l'entrée d'une tour, qui servirait plus tard de beffroi. Comme toujours, il fallait faire beaucoup avec peu d'argent. Nos chrétiens furent encore notre ressource. Durant cinq longs mois, tout fut en travail à la Mission ; les pierres furent arrachées des flancs de la montagne, la plaine donna la matière première pour la fabrication de soixante-quinze mille briques nécessaires pour le travail projeté.

Il y eut des journées bien pénibles, nous eûmes à surmonter de vraies difficultés ; mais enfin, avec patience, nos gens vinrent à bout de tout et eurent la satisfaction de contempler, vers la fin du mois d'octobre, leur belle église achevée. Elle mesure 92 pieds de long sur 30 pieds de large. Bien que massives, la tour et la flèche s'élèvent, du sein d'un berceau de verdure, à une hauteur de 77 pieds, et forment incontestablement un point central dans tout le paysage.

Rien ne fut épargné pour en faire un travail solide et durable.

La Mission a eu l'avantage de posséder le bon F. Belanger pendant dix-huit mois. Il a certainement montré beaucoup de zèle et a laissé les traces de son passage. En ce moment, j'ai le bon F. Poirier pour compagnon.

C'est dans une Mission comme Oakford qu'on peut apprécier les services multiples et de tous genres que nous rendent nos bons Frères convers, ayant à manier tour à tour le marteau, la truelle, la pioche, surtout lorsque, à quelques dons naturels qui les rendent industrieux, ils joignent une bonne volonté inaltérable.

Je vous envoie, mon révérend Père, ce petit rapport, que je confie à votre indulgence. Cent fois, il fut interrompu par force chevauchées et travaux d'autre nature.

Vous y verrez, cependant, la preuve de ma bonne volonté à remplir la promesse que je vous avais faite.

Je finis, mon révérend Père, en me recommandant à vos bonnes prières et en vous priant de me croire votre bien dévoué en N. S. et M. I.

L. MATHIEU, O. M. I.

MISSION D'ALBANY (PROVINCE DU CANADA).

LETTRE DU R. P. GUINARD AU T. R. PÈRE GÉNÉRAL (1).

Albany James Bay, 21 décembre 1895.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je me proposais de vous écrire une lettre quand le P. Supérieur me chargea de faire le rapport de la mission d'Albany ; c'est, ni plus ni moins, deux pages changées en quinze pages ; je ne sais comment ma plume *sauvagesse* les remplira. Toujours est-il que la voici sur le papier.

Les annales de mars 1894 ont raconté la fondation de cette résidence et les travaux de ses deux missionnaires; aujourd'hui il est opportun de faire connaître ce qui s'est fait ou passé depuis. Pour cela, nous suivrons autant que possible l'ordre chronologique.

Année 1894. — Le 1 avril, le Père Supérieur donnait un discours plein d'à-propos aux serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Plusieurs fois, les missionnaires ont parlé de cette puissante Compagnie qui « doit durer autant que l'Église catholique », selon l'un de ses offi-

(1) Le R. P. GUINARD est Canadien-Français. Nous n'avons pas voulu retrancher de son intéressant rapport des locutions qui ont un bon goût de terroir canadien, et ne manquent ni de pittoresque, ni de charme. (N. D. L. R.)

ciers. Or, cette Compagnie a une très grande influence sur les sauvages, et comme tous ses serviteurs sont protestants, cette influence sert à merveille la cause des ministres. Aussi, que ces derniers savent l'exploiter ! Ils disent aux sauvages que la Compagnie favorise beaucoup les protestants, qu'elle vend cher aux catholiques, et ils vont même jusqu'à dire aux païens que s'ils se font catholiques, « la reine les fera souffrir ou mourir ».

Le Père Supérieur voulut détruire cette fausse impression et toutes ces rumeurs, tant pour convertir les païens que pour conserver les catholiques. Il s'aboucha donc avec le bourgeois, qui est le frère du ministre, et lui dit que si ces rumeurs ne cessaient d'exister, les catholiques quitteraient son poste pour aller vendre leurs fourrures à l'étranger, ce qui ferait tort à la Compagnie.

— Vous avez raison, dit l'employé, mais que faire !

— Réunissez vos serviteurs et dites-leur que, dans vos magasins, vous ne faites pas distinction de croyance.

— Je n'ose pas prendre sur moi cette responsabilité ; mais convoquez vous-même cette assemblée et je vous appuierai.

A l'heure convenue, hommes, femmes et enfants, tous se réunissent, et le Père Supérieur fit rouler son discours sur l'équité : « Vivez et laissez vivre. Croyez et laissez croire. A chacun son métier et les vaches seront bien gardées, etc.» Le bourgeois approuva et confirma par ces paroles tout ce que le Père Supérieur avait avancé : « Je suis ici, dit-il, pour acheter des fourrures et non pour m'occuper de religion. La Compagnie ne favorise pas plus les protestants que les catholiques, et je serais fâché d'apprendre que quelqu'un de mes serviteurs se servît de sa position pour faire apostasier les catholiques. La religion est une chose sacrée, et celui qui essaye de gagner les catholiques, soit par des présents ou des menaces,

fait très mal. » Puis il fit l'éloge de nos sauvages, en disant qu'ils étaient « bons et honnêtes ». « Pour les missionnaires, dit-il, depuis longtemps je suis en rapport avec eux, et je n'ai jamais eu à m'en plaindre. » En un mot, et pour finir, le Père Supérieur eut un plein succès, et depuis cette réunion, nous jouissons d'une heureuse paix, du moins de la part de la Compagnie.

31 *avril. Débâcle.* — Ici le départ de la glace est un phénomène terrible : ce sont des montagnes luttant les unes contre les autres avec un roulement de tonnerre. Aussi, quand la débâcle arrive, comme tous les gens quittent leurs maisons et vont se mettre sur des amas de branches que surmonte une cage sauvage ! Quant à nous, notre maison étant à 4 pieds du sol, nous nous contentons d'un canot attaché à la porte pour les dangers imminents.

Le 22 mai, avant que la chute des eaux fût finie, le Père Supérieur et le F. LAPOINTE s'embarquaient pour le fort Hope ; ils allaient y bâtir une chapelle. Mais le lendemain de leur départ, pendant qu'ils s'épuisaient à monter un rapide, leur boat frappa contre une pierre et s'emplit d'eau. En un rien de temps, tous les objets susceptibles de flotter en sortirent, et l'unique chapelle du missionnaire était emportée par un courant de plusieurs milles à l'heure. Le Père Supérieur ne s'aperçut pas tout de suite du naufrage, il était à la cordelle, et le bruit des vagues couvrait la voix des naufragés. Déjà quelques minutes s'étaient écoulées quand il apprit la triste aventure de sa chapelle. Que faire ? Il est impossible d'aller à la recherche, il n'y a pas de canot, et en arrière il y a des rapides, et le fleuve coule ses eaux à travers des îles. Instinctivement le Père se mit à la poursuite, et tout en courant sur le rivage, il priait nos saints patrons, les anges gardiens : « Bons anges, disait-il, don-

nez-moi ma chapelle, sauvez-la ; si ma chapelle se perd, je ne puis donner de mission ; et souvenez-vous que l'évêque nous a faits les gardiens de cette mission. » — « Peu après, dit-il, j'aperçus ma chapelle au milieu de la rivière ; elle était suivie de deux chaudières. Tout à coup elle prit une direction précipitée vers le rivage et s'y échoua. Je la pris sans mettre un pied à l'eau ; je l'ouvris et je constatai qu'il n'y avait rien de perdu ; tout était parfaitement sec. » Je ne dirai point qu'il remercia nos bons anges ; mais si ce fait pouvait nous inspirer une plus grande confiance et une plus grande dévotion envers eux, sans doute ils nous rendraient bien d'autres services.

Mais je reviens au boat, il était à 150 pieds du rivage, échoué et penché de manière que l'eau entrait par son bord. Le Frère le déchargea seul, mais avec quelles misères ! C'était dans un rapide, il avait de l'eau jusqu'à la ceinture, et pour ne pas être emporté par le courant, il lui fallait tenir un câble, et cela avec un lourd fardeau et « dans une eau glacée qui me coupait la respiration », disait-il. Aussi le Frère devint très indisposé ; c'est ce qui obligea le P. Fafard, supérieur, de revenir à Albany. Il repartit le lendemain de son retour et il fit un voyage de misères. D'abord survint une tempête de neige qui dura trois jours (27 mai). Son guide se mit à bouder et finit par l'abandonner, quoique payé pour trois mois.

Au fort Hope, le Père Supérieur scia quelques planches et fit un défrichement. Il passa six semaines au milieu de ces bons sauvages et baptisa quelques païens.

L'année précédente, ce même Père avait reçu l'abjuration d'un protestant dont le fils se mourait de consomption.

— Guéris mon fils, dit-il au Père.

— Mais tu sais bien que je ne puis pas faire de miracle ;

tiens, tu sais le *Pater*, prie pour lui et le Grand Esprit va le guérir.

L'homme pria et son fils guérit. L'année suivante, le ministre rencontra ce sauvage et lui dit :

— Comment, tu m'as abandonné, et voilà que tu pries avec le prêtre.

— Oui, je prie avec le prêtre.

— Et pourquoi ne veux-tu pas prier avec moi ?

— Écoute ; tu sais, quand je priais avec toi, mon fils était malade, il se mourait ; depuis que je prie avec le prêtre, mon fils est en bonne santé. Ce n'est pas toi ou ta religion qui pouviez le guérir.

Le 15 août, le Père Supérieur arrivait à Albany. Deux jours après il me disait au revoir pour un an ; il s'en allait à Montréal créer des ressources pour cette Mission. Chemin faisant, il visita les sauvages de New-Post, qui sont presque tous catholiques.

Il y eut là un jour de ténèbres. Le bourgeois me disait l'an dernier : « Je tins la bougie allumée depuis 9 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. C'était terrible à voir ; des nuages affreux roulaient sur la cîme des arbres ; cependant il ne pleuvait pas, il y avait sinistre seulement. » Le Père Supérieur, qui était à cinq jours de là, fut deux heures durant, sans pouvoir lire, faute de lumière.

Le 11 juin, le F. Lapointe, s'étant remis de son indisposition, s'embarque avec moi pour Ottawapiskat. Pendant qu'il préparait les matériaux pour bâtir une chapelle, je faisais quelques défrichements et j'instruisais 200 sauvages en plein air ; j'en fus quitte pour une extinction de voix. Je revins à Albany avec tous les hommes et j'y donnai une seconde mission.

Le ministre avait reçu quelque argent du gouvernement pour distribuer aux sauvages nécessiteux. « En-

voyez-moi vos pauvres, m'avait-il dit, et je leur donnerai leur part. » Nos pauvres furent envoyés, et ce misérable voulut profiter de l'occasion pour les tromper et les attirer à lui ! Grâce à Dieu, ses tentatives furent sans effet. Sans doute, Notre-Seigneur, qui était entré dans le cœur de nos pauvres le matin, les fortifiait au dedans.

Le 18 août, le F. Lapointe arrivait d'Ottawapiskat ; il avait franchi 100 milles en douze heures, mais non sans émotion. En effet, de nuit et poussé par un gros vent de côté, il prit la pleine mer, et cela sans le savoir. Quand il s'aperçut du fait, il n'avait plus le fond, plus de rivage, et il ne savait où il était ; deux hommes suffisaient à peine pour gouverner le boat ballotté par l'Océan ; ce ne fut qu'après deux heures d'angoisses que la sonde toucha le fond à 15 pieds. Le Frère s'était dirigé sur le vent, ou mieux, Dieu le sauva dans sa bonté.

Après quelques préparatifs de voyages, de nouveau je m'embarquais avec le Frère pour Ottawapiskat. Là je fus tout : cuisinier, prédicateur, pacificateur et charpentier en second. On posa glorieusement les bases de la chapelle : six sauvages se firent catholiques. Le 2 octobre, fête de nos bons anges, on acheva de la lever. Sa longueur est de 45 pieds, et construite pièce sur pièce. Le même jour je quittai le Frère les larmes aux yeux, je le laissais seul et je m'en revenais habiter seul la résidence d'Albany.

Année 1895. — La résidence est à la débandade ; sur trois de ses membres, je suis seul à l'habiter, et pour donner l'accolade au plus proche de mes frères, il me faut tirer le cou à 100 milles. Le premier de l'an, environ 300 personnes viennent me souhaiter la bonne année. Ce n'est pas une petite besogne de faire un beau visage à tous ces gens, de leur donner du thé sucré, un beignet, et de se faire *farceur* tout un jour.

Le 1er avril, le Frère arrivait d'Ottawapiskat avec le mal de neige. Il fut trois jours sans voir. Sous prétexte de pauvreté, il s'était aventuré à revenir seul à Albany, et cela avec une charge très lourde. Aussi il faillit mourir sur la route; quand il arriva à la Mission, il était tellement aveugle, qu'il perdait un chemin battu.

Le 21 mai, ce même Frère s'embarquait pour le fort Hope, où il a bâti une chapelle de 35 pieds; de là il se rendit à Montréal en passant par Nipigon. Ce Frère emporte nos regrets et nos remerciements; il fut régulier autant qu'il pouvait l'être. La seule chose que j'ai à lui reprocher, c'est de ne pas s'être assez épargné.

Le 20 juin, j'étais à Ottawapiskat et donnais une mission à 300 sauvages environ; tous étaient dans la famine et les enfants pleuraient de la faim. Quelques protestants se firent catholiques. L'un d'eux me dit :

— Le ministre m'a promis de la poudre et du plomb pour que je ne prie pas avec toi — oui — et toi, qu'est-ce que tu veux me donner?

— Je vais te donner la vraie religion.

Il pencha la tête.

— Notre-Seigneur a dit à ses disciples. Allez et enseignez toutes les nations; il n'a pas dit : Allez et donnez à toutes les nations de la poudre, du plomb ou des habits.

Il alla consulter sa chère moitié et revint avec elle pour conclure mon marché.

Un jeune homme vint m'édifier :

— Mon Père, dit-il, je voudrais voyager avec toi.

— Pourquoi donc?

— Je sais qu'en voyageant avec toi, je ferai le bien; si je demeure ici, je ferai le mal peut-être. Je sens mon âme pure et je voudrais fuir le mal.

Un enfant qui pouvait à peine se servir de sa langue, disait à son père :

— Le printemps prochain, je veux aller voir Jésus.

Pardonnez-moi cette digression ; je voulais vous dire que le bon Dieu a ici de belles âmes.

Après dix jours de jeûne, d'insomnie et d'un travail écrasant, je revins donner une seconde mission à Albany; de là, j'allai visiter les sauvages de New-Post, où je reçus l'abjuration des deux derniers protestants de ce poste. A Moose-Factory, un premier protestant se fit catholique. Nous n'avons là que quatre âmes ; une prière, s'il vous plaît, pour que ce nombre augmente. En revenant, je faillis être tué par une arme à feu ; le coup porta si près de ma tête que je fus quelques jours demi-sourd d'une oreille.

De retour à Albany, je partis presque aussitôt pour Ottawapiskat. Chemin faisant, je rencontrai le Père Supérieur, qui revenait de Severn. Il y avait treize mois que nous nous étions vus et autant depuis ma dernière confession. Ça m'a pris au moins un quart d'heure pour laver l'écuelle.

Dès le lendemain, nous nous séparions et je continuai mon voyage pour Ottawapiskat, que nous appellerons désormais *Saint-Boniface*. Je demeurai là une semaine. Une nouvelle brebis entra dans le bercail, et je fis une inhumation, la première de ma vie. Le mort avait voulu être enterré avec un pavillon qu'il avait porté lors de la visite de son évêque. « Quand je mourrai, avait-il dit, vous m'enterrerez avec mon pavillon. » Quand je le mis dans sa tombe, on m'apporta son pavillon; je le lui mis sur la tête et l'on ferma sa pauvre boîte. Adieu ! pauvre sauvage ! Au jour de la résurrection, va au-devant du Christ avec ton pavillon.

Au mois de mai, le R. P. Fafard, supérieur, partit de Montréal pour se rendre à la gare Nipigon. « Là, dit-il, ont commencé mes misères. » Par un malentendu, le

canot qui devait venir le prendre à la gare Nipigon s'arrêta au fort, à 100 mètres de là. Quand le Père arriva au fort, les sauvages, fatigués de l'attendre, étaient partis depuis deux heures. « Courez et ramenez-les. » Enfin, les voilà. Deux canots se partagent un lourd bagage et l'aviron écume. « Comment ça va-t-il ? — Ça va mal. » Il y a trente-six portages à faire et, souvent, il faut passer au travers la hache à la main ; les sauvages tombent malades ; ils murmurent ; un canot laisse sa charge et se sauve, et, avec cela, le Père a un menuisier qui tempête et se plaint de ne pas manger de soupe aux tomates en pleine forêt.

Enfin, après 300 milles de sueurs et de difficultés, le Père arrive au fort Hope, où il rencontre le Frère préparant le bois pour la construction d'une chapelle. Mais où mettre cette chapelle ? Le Père avait bien défriché un emplacement l'année dernière, et voilà qu'aujourd'hui une clôture traverse ce champ par le milieu. Cependant, j'ai droit de propriété ; mais, pour le bien de la paix, arrangeons-nous, bourgeois ; donne-moi un morceau de ta propriété et je te donnerai une partie de ma colline. C'est accepté et ainsi réglé.

Après douze jours d'une mission fructueuse, le Père Supérieur s'embarque pour Severn. Il part du lac Yabamet et va frapper le lac Ottawapiskat en passant par de petits ruisseaux et de petits lacs ; de la même manière, il frappe le lac Winisk ; descend la rivière Winisk durant 120 milles ; puis il laisse cette rivière pour reprendre de nouveau une chaîne de lacs et de ruisseaux ; il suit le fil de leurs eaux jusqu'à la rivière la Truite ; il descend cette rivière jusqu'à son embouchure et se hâte de descendre le fleuve Severn, qui le glisse rapidement au bord de la baie d'Hudson. Le Père était à Severn, et il était le premier prêtre à fouler ce sol. Non loin de là, les Canadiens

français ont gagné une bataille navale et ont enlevé aux Anglais le fort York. Honneur à mes compatriotes!

Le pays baigné par le fleuve Severn est plat, marécageux et couvert de mousse ; le bois est presque nul ; à 120 milles de la mer, à peine voyez-vous quelques arbres ayant 7 ou 8 pouces de diamètre. L'été est court et froid, sujet aux gros vents et aux brouillards occasionnés par la proximité des glaces. Cependant on cultive la patate, au risque de la voir geler quelquefois. Le fleuve Severn a environ 450 verges de largeur et est peu poissonneux. A 5 milles de son embouchure est situé le poste Severn ; poste pauvre et pourri, allant sans contraste avec le pays. Les sauvages qui y font la traite parlent le cris. Ce poste touche au diocèse de Saint-Boniface.

A Severn, le Père ne vit que trois catholiques; les autres n'avaient pas appris la nouvelle de la visite du missionnaire. Mais celui-ci se dédommagea de ce contretemps par le retour de quelques apostats et par la conversion de trois païens qu'il rencontra au haut de la rivière Ottawapiskat. Après avoir constaté l'apostasie d'un grand nombre, le Père s'en revint par la même voie ; il revit les sauvages du lac Ottawapiskat; puis il descendit la rivière qui porte ce même nom; enfin, il arriva à Albany le 3 septembre, après avoir fait, depuis Nipigon, 1800 milles et cent cinq portages. Pendant tout ce trajet, le missionnaire avait avironné et portagé comme l'un de ses serviteurs et s'était mis à la ration pendant un mois. « C'est, dit-il, le voyage le plus dur que j'aie fait de ma vie ; il a plu presque tous les jours ; mes gens n'avaient pas l'habitude de voyager et nous avons manqué de provisions. »

J'ai fini de raconter nos voyages ; mais voici une liste qui pourra peut-être vous intéresser. En 1894-1895 :

Baptêmes d'enfants, 46 ; baptêmes d'adultes, 14 ; ma-

riages, 14; abjurations, 23; décès, 12; chapelles, 2; sacristies, 2; cloches (270 livres chaque), 2; support annuel, 470 dollars.

Depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la fondation de cette résidence, la population catholique a augmenté de 200 âmes; avant sa fondation, la population allait décroissant. Aujourd'hui, il y a trois nouvelles Missions d'ouvertes, dont deux ont leur chapelle. Voici les différentes Missions visitées par les deux Pères de cette résidence avec leur position et leur distance, en prenant Albany pour centre : New-Post, sur la rivière Abitibi, 200 milles d'Albany; fort Hope, sur le lac Yabamet, 400 milles d'Albany; Ottawapiskat, sur la baie James, 100 milles d'Albany; Winisk, sur la baie d'Hudson, 500 milles d'Albany. Je demande un *Pater* pour cette dernière mission.

Très révérend Père, encore quelques lignes et j'ai fini. La Mission d'Albany est en voie de progrès; mais n'allez pas croire que tout marche sur des roulettes. Le développement de nos missions donne du zèle aux ministres. Il y en a un de juché au fort Hope et un autre fait des courses inaccoutumées. Encore si ces messieurs n'avaient du zèle que pour prêcher, mais ils en ont jusqu'à mentir et à acheter les âmes. Savez-vous, selon eux, pourquoi les Pères sont à Albany? Pour enseigner le chant aux sauvages, pour les tromper et pour leur donner à manger. Mais savez-vous comment un ministre s'y prend pour convertir un sauvage? Il le fait manger, il compare nos livres sauvages avec ses gros livres; de là il tire la conclusion que nous sommes des ignorants; puis il calomnie la religion : on adore les croix, on adore la Sainte Vierge, les prêtres ne peuvent pas effacer les péchés; puis il lui donne un habit avec un peu de thé et de farine, et le voilà avec un converti pansu et bien habillé.

Grâce à Dieu, les loups sont maigres ici ; mais la faim les enhardit, ils courent *à la queue de chaque brebis.* Voulez-vous connaître l'effronterie de nos loups ! L'un d'eux a voulu croquer un pasteur !... Le coup de dent fut mal donné, il se mordit la langue *ad majorem Dei gloriam.*

Allons, laissons les loups et parlons de nous. Ici nous ne voyageons que l'été, vu la distance de nos Missions. En hiver, nous étudions deux langues sauvages, la théologie de Lehmkuhl et nous faisons des sermons qui nous coûtent très cher ; de plus, nous sommes sacristains, cuisiniers, bûcherons, etc.

Enfin, j'ai fini ; si ce rapport est sans mérite, j'aurai du moins le mérite de l'avoir fait par obéissance.

Agréez, très révérend Père, l'expression de mon dévouement filial.

Joseph Guinard, o. m. i.

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. THOMAS AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Mary's Mission, 24 septembre 1896.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

« Je reviens de mes délices », c'est-à-dire de donner une mission chez mes sauvages, chez les meilleurs de mes sauvages, les Seachellts ou Sychelles, gens de la mer qui vivent sur les bords de l'océan Pacifique. Le départ avait été fixé au 7 septembre et le R. P. Lejeune, dans l'intérêt de la sténographie, devait m'accompagner. Sa Gr. Mgr Durieu avait même daigné promettre aux sauvages qu'il viendrait nous rejoindre ensuite dans leur camp et passer une semaine avec eux. Le R. P. Supé-

rieur de Kamloops et moi, nous nous trouvions donc à Vancouver, le 7, tout prêts à partir. Mais le matin de ce même jour, le bateau sur lequel nous devions nous embarquer avait reculé devant les vagues et était rentré au port. Il annonça que le 8 au matin, à 6 heures, il quitterait Vancouver. C'était le mardi. Après avoir célébré pieusement la messe de la Nativité de la Sainte Vierge à Saint-Paul's hospital, hôpital catholique de la ville tenu par les Sœurs de la Providence ; après avoir pris un petit déjeuner comme savent en servir les bonnes religieuses un peu partout, nous nous dirigeâmes vers le port, suivi du *steward* de l'hôpital, envoyé par la Révérende Sœur Supérieure pour porter nos bagages. A 6 heures et demie, nous quittions le port sur *le Comox*, malgré un brouillard très épais. Ce brouillard inspirait bien des craintes au capitaine, mais il avait reçu l'ordre de partir ; il obéit. Nous nous engageons donc dans le détroit, guidés par la cloche d'alarme qui, depuis quelques jours, ne cessait de faire entendre un son lugubre, jour et nuit. On eût dit un glas funèbre, si bien que, l'avant-veille, le P. Lejeune, l'entendant pour la première fois, crut que quelqu'un était à l'agonie. « En voilà un, dit-il, qui met bien longtemps à mourir. » Notre steamboat, comme un enfant qui essaye ses premiers pas, marchait lentement. Il poussait encore trop loin l'imprudence, car nous avions à peine fait 3 milles dans le détroit, qu'un peu avant d'entrer dans le golfe de Géorgia, le bateau s'arrêta subitement. Un grattement assez prolongé nous apprit que nous étions sur les roches. Nous étions échoués ; impossible d'avancer, impossible de reculer ; c'était un naufrage. Les passagers s'en consolaient à leur manière. « Bon ! dit quelqu'un qui avait dû boire autre chose que de l'eau la nuit précédente, j'ai ici une vieille bouteille de whisky, je ne l'ai pas encore

entamée ; il faut la *bouaire.* » Il agit en conséquence, la passant au voisin après avoir donné l'exemple, nous respectant assez cependant pour ne pas nous en offrir. Deux sauvages protestants de fort Simpson se donnaient l'accolade pour se consoler. Cependant, la marée baissant et le steam-boat penchant de plus en plus sur le côté, on finit par évacuer *le Comox;* on mit les chaloupes à l'eau. Les dames descendirent les premières et furent conduites à terre. Bientôt tous les passagers, au nombre de soixante-quinze ou quatre-vingts, eurent quitté le bateau. La plupart d'entre eux ou d'entre elles s'occupèrent à passer le temps, faisant des calembours que l'on ne trouve jamais dans la bouche de gens qui se respectent. Ceci soit dit pour vous donner une idée des blancs qui entourent nos sauvages. Une déclaration constatant que le naufrage n'est pas dû à la maladresse du capitaine ni de l'équipage, mais bien au brouillard, est composée en anglais par le R. P. Lejeune, signée par lui, le P. Thomas et tous les passagers. Nous rentrâmes ensuite tous les deux à Vancouver, visitant en passant le parc Stanley que vous avez visité vous-même autrefois, et remerciant la divine Providence de nous avoir fait échapper à la mort. Pour mon compte, j'attribuai mon salut à la Très Sainte Vierge. Car enfin nous aurions pu périr, le bateau aurait pu se fendre en deux... En attendant que le dommage fût réparé, ce qui devait prendre presque deux jours, nous goûtâmes un peu malgré nous à ce que saint François de Sales appelle quelque part : *l'océan de patience.* En prévision des retards du *Comox*, j'avais été nommé, par Monseigneur, remplaçant provisoire du curé de Vancouver, absent pour quelques jours. J'invitai donc le R. P. Lejeune à venir à la cure où je l'installai dans la plus belle chambre après celle de l'évêque, celle réservée au « chief justice » de toute la

province de la Colombie Britannique : M. Davy, un converti du protestantisme, aujourd'hui catholique excellent et très instruit, vivant à Victoria, mais venant assez souvent à Vancouver pour les gros procès. Là, dans cette chambre, en moins de deux jours, quinze à vingt pages de catéchisme chinook furent composées et quelques nouveaux abonnés au *Kamloops Wawa* furent inscrits. Même pendant le temps de la récréation, nous ne perdions pas notre temps. Le P. Lejeune essaya d'apprendre le chinook à Parley, le perroquet de la cure : « *Klarawiam*, hé, dis donc *Klarawiam.* » La pauvre bête avait l'air de ne pas comprendre. On lui parla anglais : « *Say Klarawiam.* » Le perroquet nous regarde d'un air étonné et nous tourne le dos, criant de sa voix courroucée : « *Parley wont dinner;* Parley veut dîner. » Pas de succès.

Les journaux du jour avaient raconté le naufrage du *Comox*, et les Sœurs de l'hôpital Saint-Paul, nous croyant plus à plaindre que nous ne l'étions en réalité, avaient fait des prières pour les deux missionnaires qui leur avaient dit la messe le matin même. Ne sachant pas que nous avions échoué si près de la ville, elles pensaient que nous rentrerions tard dans la soirée, et avaient donné l'ordre au *steward*, gardien de nuit, d'avoir bien soin de nous à notre retour. Elles nous avaient préparé deux chambres, et, autres vierges sages, elles avaient même laissé des lampes allumées sur nos tables. Que la Reine des anges les récompense de leur charité si sincère et si religieuse ! Le mercredi matin, j'allai leur dire la sainte messe et, en même temps, prendre dans les filets du confessionnal, un matelot breton, récemment amené à l'hôpital, qui n'avait pas nettoyé « la cabine de sa conscience » depuis bien longtemps, comme il le disait à qui voulait l'entendre. Le P. Lejeune resta à dire la messe chez les Sœurs de Sainte-Anne et donna la communion à deux

dames que j'avais confessées la veille au soir. Dans la journée du mercredi, nous téléphonâmes à Monseigneur, à New-Westminster, 15 milles de distance, lui disant que le *Comox*, dont on remplaçait l'hélice dans le port, partirait le soir à 7 heures. Un peu avant le temps, avec la ponctualité qui lui est connue, Mgr Durieu arrivait et nous montions sur le steam-boat. Une heure auparavant, vingt-six chasseurs sychelles et tlaiamines, envoyés par le *wachman* de l'Eucharistie, prévoyant un accident du bateau, arrivaient de leur village, distant de 40 milles, avec deux canots pour nous emmener avec eux. Monseigneur préféra le steam-boat, croyant que nous arriverions plus tôt; nous arrivâmes plus tard, car notre bateau, n'osant avancer beaucoup pendant la nuit, nous laissa dormir dans le golfe, sur les bagages, et n'arriva en vue du village seachell que vers les 10 heures, le jeudi matin. Les Seachellts, Tlaiamines, Toos et Tocqs comptaient sur nous. Aussi, à peine eurent-ils, de leurs yeux perçants, aperçu nos barbes sur le pont du *Comox*, qu'ils commencèrent la canonnade, mais une canonnade bien nourrie, faisant résonner les échos d'alentour de coups presque interminables. Ils lancèrent vite à la mer quelques-uns de leurs plus gros canots pour nous prendre et nous amener chez eux. Alors commença cette longue et touchante cérémonie du *serrement* des mains; tous défilant en ordre et en ligne comme un régiment d'infanterie, d'abord les hommes, les vieux, les jeunes; puis les femmes, les vieilles, les femmes mariées, les jeunes filles. Vinrent ensuite les petits garçons, puis les petites filles, tous s'inclinant, se mettant à genoux devant Sa Grandeur pour lui baiser l'anneau. Pendant ce temps-là, sauvages et sauvagesses chantaient le chant de bienvenue à l'évêque et le canon continuait à être de la partie. Monseigneur nous donna ensuite sa bénédiction;

tout cela se passait sur le bord de la mer, c'était beau ! Les blancs, impies ou protestants pour la plupart, contemplaient le tableau du haut du pont du steam-boat. Celui-ci semblait ne pas pouvoir se décider à quitter la place. Tous ces étrangers étaient forcés d'avouer que notre sainte religion est bien puissante pour avoir attiré là, en un seul et même endroit, tous les sauvages qui vivent, entre Seachell et Romalko, sur une étendue de plus de 80 milles. Ils oubliaient peut-être que si les PP. Durieu, Le Jack, Marchal, Chirouse... et autres n'avaient autrefois dompté ces natures sauvages, ils ne pourraient pas, eux blancs, voyager en sûreté le long de ces côtes couvertes de forêts épaisses où il serait si facile à un meurtrier sauvage de se soustraire à la poursuite des policemen de S. M. la reine d'Angleterre.

Mais revenons à nos moutons. Après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, les sauvages se sont empressés de porter nos valises à la maison du prêtre, où nous commençâmes par nous revêtir de la soutane, notre costume ecclésiastique; une heure après, à 11 heures, à l'ouvrage ! Le *tintinman*, ou réglementaire, sonne la cloche; tous, hommes, femmes et enfants, Seachellts, Tlaiamines, Tloos, Toqs se rendent à l'église pour entendre la parole du Grand Chef d'en Haut, et le P. Thomas donne le sermon d'ouverture, terminant en publiant le règlement du reste de la journée. Il est dans sa paroisse ; à lui donc de sermonner ses paroissiens, de leur mélanger le sel et le sucre, d'essayer de convertir les *hard cases*, de tailler les plus rétifs et les plus pointus, de perfectionner les moins parfaits et de polir ceux qu'un nouveau venu, jugeant d'après la première impression, appellerait les *plus que parfaits*. Entreprise difficile que j'essayai cependant de poursuivre pendant dix jours, tout en me formant moi-même dans les sermons du matin et du soir, dans les

longs catéchismes et les allocutions improvisées au Saint Sacrement tous les soirs pendant la bénédiction, les baptêmes, etc., et pendant les confessions qui me prirent deux longues journées. Monseigneur ne perdit pas son temps. Pour dire la vérité, c'est lui qui dirigeait la mission, fixant le règlement, traçant aux wachmen leur chemin, leur ligne de conduite, assistant aux catéchismes, faisant répéter mes sermons par les mieux doués des sauvages, en développant lui-même la morale et, don qu'il a reçu du ciel, communiquant à son auditoire sauvage « cet esprit chrétien et religieux » qui fait le vrai catholique. C'est un emporte-pièce que Mgr Durieu. Tantôt c'est le ton insinuant, doux, paternel, comme jamais patriarche, ce me semble, n'en a eu avec ses petits-fils et ses arrière-petits-fils. Plus souvent, il est terrible, mais toujours naturel; son regard semble lancer des éclairs, le geste parle... et le pauvre sauvage, le coupable qui est là à genoux devant lui se confond en actes d'humilité, de contrition, de ferme propos. Il passerait par le feu, s'il le fallait, pour exécuter ce que lui dit son évêque. Pendant cette mission, Monseigneur a établi parmi les Seachellts, dans chaque famille sans exception, la dévotion à Notre-Dame de Lorette, dévotion établie en œuvre diocésaine, par ordonnance épiscopale, pour l'entretien du nouveau petit séminaire de New-Westminster. Pour être de cette œuvre, il faut faire quelque sacrifice d'argent.

Le P. Lejeune ne fut pas oisif ; captif toute la journée dans la maison du prêtre, entouré de deux sauvages des mieux instruits, il avait à prendre en sténographie, sous la dictée de ses deux aides, tout le catéchisme, les prières et les chants en langue sychelle ; tout le catéchisme, les prières et les chants dans la langue tlaiamine, qui est toute différente de l'autre. Il parvint, cependant, à en

venir à bout, et bientôt mes sauvages de la mer pourront avoir leur livre de messe en sténographie, grâce au R. P. Lejeune. Grâce au R. P. Lejeune, ils pourront lire leurs prières à l'église, « tout comme les catholiques blancs de Vancouver ». Sans doute, les premières éditions ne seront pas parfaites ; il faudra corriger l'accent de bien des mots ; au moins, nous serons sur le chemin de la perfection. Une seconde édition, revue et corrigée, pourra être produite dans quelques années.

Malgré nos occupations, nous prenions à peu près chaque jour, tous les trois ensemble, un peu de récréation après dîner, nous promenant sur le bord de la mer, parlant de notre famille religieuse, de la Congrégation, de son chef, des vieux Pères, des jeunes, et de nos Missions. Nous circulions entre les cinquante ou soixante tentes des Tlaiamines, qui étaient là campées presque à portée des vagues, avec tout leur attirail. Nous allions visiter les malades et consoler les affligés, tout en examinant si l'ordre et la propreté régnaient dans les maisons et dans les tentes. Je dois ajouter qu'avant de nous procurer cette petite distraction, nous allions, suivant l'expression de Sa Grandeur, *dire bonjour au bon Dieu* et faire notre examen particulier devant le Saint Sacrement.

Parmi tous nos sauvages, il n'y avait qu'un ou deux infidèles, des Tlaiamines, les Sychelles étant tous baptisés. Je baptisai la dernière catéchumène à Pâques dernier. Depuis plus d'un an, elle demandait le baptême ; à Pâques, elle le demanda de nouveau, à genoux, en plein catéchisme, devant toute la tribu. « Mes enfants sont baptisés, dit-elle ; quelques-uns sont morts dans la robe de leur innocence et sont maintenant au ciel, dans la terre d'en haut. De plus, tous les gens de ma tribu prient ; il n'y a que moi qui sois en dehors de leur prière. Je

veux cependant n'être qu'un seul cœur avec eux (*Pala ke deskroualéounn ikt tomtom*). Je demande donc encore le baptême, afin de n'être plus en dehors de mes gens et afin d'aller voir un jour mes enfants dans la terre d'en haut. » Je procédai alors à l'examen d'usage : je demandai à l'assemblée si cette femme savait son catéchisme et ses prières, si elle avait eu une bonne conduite depuis qu'elle désirait le baptême. La réponse fut satisfaisante ; cependant, on lui fit connaître ses torts. On lui reprocha d'avoir voulu amener dans le camp un étranger, un métis, lui disant qu'il trouverait sa vie chez les Sychelles. De plus, elle était parfois colère à l'égard de ses enfants. Bref, je lui fis promettre de travailler à se corriger de ses défauts et je l'admis. Dire *non* eût été un crime ; moi qui suis catholique depuis mon enfance, prêtre du Seigneur et Oblat de Marie Immaculée, j'ai bien d'autres défauts que cela. Je la baptisai donc et, au lieu de s'appeler simplement *Tllakomatt*, elle s'appelle, depuis lors, *Thérèse ;* sa marraine est Thérèse *Koukuenékoloueutt*. Inutile de vous dire qu'elle était heureuse. Elle en a fait ensuite des visites au Saint Sacrement pour remercier le Grand Chef d'en haut de la grâce qu'elle venait de recevoir !

Je ne m'arrêterai pas ici, mon très révérend et bien-aimé Père, à vous raconter tous les exercices de la Mission ; tout se passa bien ; les fréquentes visites à l'église ne furent pas négligées. Il m'arriva, un jour, de surprendre une vieille contant tout haut ses peines à Notre-Seigneur, le priant tout haut, terminant sa visite par un cantique, qu'elle chantait seule à mi-voix, de sa voix chevrotante tout embellie par l'amour qui embrasait son cœur. Je ne vous parlerai pas non plus de nos belles cérémonies, vous avez pu juger vous-même comme elles sont touchantes. Chez les Sychelles, elles sont plus im-

posantes et plus solennelles que partout ailleurs, à cause de l'Océan qui leur donne un cachet de plus de grandeur et de beauté. Pour ne parler que de la cérémonie la plus simple et la plus usuelle dans le monde chrétien : le Saint Viatique, comme elle se fait bien ici ! A Pâques dernier, j'eus à porter le bon Dieu à une femme sychelle bien malade. On sonne la cloche. Aussitôt tous les sauvages du camp se rendent à la porte de l'église, où ils se mettent sur deux rangs ; les douze gardes d'honneur du Saint Viatique prennent leurs flambeaux à la sacristie, les allument et m'accompagnent à l'autel, où je prends le Saint Sacrement, et nous sortons de l'église. Au bas des marches, au milieu des rangs des fidèles, se trouvait la fanfare sychelle, composée d'une vingtaine d'instruments en cuivre. Ils attendaient le Roi, prêts à lui faire les honneurs. A peine Notre-Seigneur, porté par son prêtre, a-t-il paru qu'Eugène, le chef de la fanfare, donne le signal à ses hommes, qui immédiatement commencent à jouer leurs plus beaux morceaux. De plus, le *wachman* de l'Eucharistie avait donné le signal du départ, et tous ensemble, musique en tête, en bon ordre, les sauvages et les sauvagesses sur deux lignes, nous nous dirigeons vers la demeure de la pauvre malade. Jamais empereur romain a-t-il eu pareils honneurs ? J'entrai dans la maison, accompagné seulement des douze gardes d'honneur avec leurs flambeaux. Je donnai le Saint Viatique à la malade et lui administrai l'Extrême-Onction. Le tout fini, je sortis de la maison. Tous attendaient à la porte et, de la même manière que nous étions venus, nous retournâmes à l'église, célébrant en commun les louanges du maître de ces vagues qui venaient se briser à nos pieds et du propriétaire des grands bois qui abritent le village sychelle. *Regi sæculorum omnis honor et gloria*. Ne sont-ce pas là des imi-

tateurs des premiers chrétiens, je suis tenté de dire; de ces moines qui ont tant édifié l'Église dans tous les siècles chrétiens? Comme eux, ils prient; comme eux, ils défrichent. Oui, ce n'est pas l'ouvrage qui leur manque. Leur terrain est très ingrat ; ils n'ont pas d'eau potable ; il s'agit de la faire venir de 6 milles de distance dans la montagne. Ils ont déjà commencé ; mais c'est un travail de géant : faire des conduits en planches, les monter là-haut, les placer, n'est pas un petit ouvrage. Leurs canaux en planches ne remontent pas assez haut et ne leur permettent d'avoir de l'eau de source que pendant une partie de l'année. Il s'agirait donc d'allonger les canaux et de creuser deux lacs sur le plateau au sommet de la colline. Ces lacs pourraient garder l'eau pendant l'été et, de plus, par la filtration, pourraient rafraîchir la colline, ce qui permettrait de la défricher et d'y faire des plantations, d'y établir des jardins. Ce serait superbe; les collines des Sychelles, dominant la mer, rappelleraient, par leur beauté et leur fertilité, les plus riches coteaux des « vieux pays ». Les amateurs pourraient même établir, dans le village, un jet d'eau qui jaillirait ses gerbes d'eau fraîche au-dessus des deux longs clochers de l'église de la place. Hélas ! tout ceci est à peine un projet; mais qui sait? Les sauvages, de temps en temps, travaillent donc à ces canaux. En outre, cette année-ci, ils ont frayé, sur le bord de leur réserve, un chemin qui ferait honneur à un ingénieur des ponts et chaussées, abattant les arbres séculaires, déracinant les ronces, etc. Ce travail, ils le font pendant la journée ou deux de répit que je leur donne au milieu d'une mission, si la mission doit durer quinze jours ou trois semaines ; mais, le plus souvent, ils font ces travaux pendant les quelques jours qui précèdent mon arrivée et suivent mon départ. Supposons que ce soit dans ce dernier cas,

voici leur règle de conduite : vous allez voir ici les Sychelles *at home*. Après la prière du matin, faite en commun et à haute voix, après le déjeuner, tous les hommes, *cor unum,* montent la colline, s'en vont dans le bois et se mettent au travail jusqu'à midi. A midi, ils entendent sonner l'*Angelus;* ponctuellement, tous ensemble tombent à genoux et prient la Très Sainte Vierge ; peu importe si quelques-uns sont tombés sur des épines ou sur un caillou aigu : c'est une petite mortification qu'ils sauront offrir à Marie, faisant en sorte que personne ne s'en aperçoive. Sans se donner de discipline et sans porter de cilice, ils connaissent déjà un peu la mortification pratique. Quelques-uns d'entre eux ont été détachés du groupe des travailleurs dans la matinée et envoyés pêcher du saumon pour toute la communauté, c'est-à-dire pour tout le village. On peut les apercevoir au large dans leur canot ballotté par les vagues. Ceux-là, comme les pionniers, au son de l'*Angelus*, ont tiré leur chapeau, parfois se sont mis à genoux au fond de leur esquif et saluent, eux aussi, l'Étoile de la mer. N'est-ce pas le cas de dire avec Byron : « *Ave, Maria*, sur la terre et sur les flots. » Leur prière finie, les pionniers descendent la colline ou reviennent du bois, tous ensemble, riant, jasant, se disant parfois des choses très spirituelles et très curieuses. Rendus à la maison, ils font honneur au saumon ou au chevreuil préparés par les femmes, mais sans omettre le *Benedicite* et les *Grâces*.

A la voix du gros Symphorien, celui que nous aurions appelé, au scolasticat, le *directeur des travaux manuels* et que nous appelons ici le *boss*, tous retournent à l'ouvrage, un peu lentement, car le travail du matin les a fatigués, et, de plus, les sauvages de la côte sont paresseux de leur nature. Pendant que les grands font les gros ouvrages, les petits garçons sont dans le bois, armés

d'une énorme scie, sciant des troncs d'arbres pour les vieux, les pauvres du village, afin que les vieillards puissent, eux aussi, si c'est en hiver, avoir leur veillée au coin d'un bon feu. Les petites filles, s'il en est besoin, ont été envoyées laver le linge des vieux et des vieilles, incapables de travailler. Parfois, un peu avant l'heure du dîner ou du souper, en regardant de bien près, on peut apercevoir une petite sauvagesse accompagnée de sa petite sœur, ou un petit sauvage accompagné de son petit frère, se faufiler le long des maisonnettes, un panier à la main. Ils ont un air mystérieux. On ne peut pas dire qu'ils vont faire un mauvais coup, car leur physionomie, au lieu de respirer la méchanceté, trahit une joie tout intérieure et toute spirituelle, qui menace même d'éclater ; non, ils n'ont pas l'air méchant. Les voilà qui entrent dans la maison d'une vieille ou d'un vieux incapables désormais d'aller à la chasse et à la pêche. Ils lui portent un morceau de saumon ou une grosse tranche de chevreuil, ou même un canard tout entier. Ce sera le pain quotidien du vieux et de la vieille. C'est ainsi qu'on habitue les enfants à la charité, je veux dire à la vie chrétienne, puisque l'Apôtre a dit que la charité est « la fin de la loi ».

Dans le courant de la journée, leur *wachman* les envoie aussi à l'église faire leurs visites au Saint Sacrement, à la Sainte Vierge et à saint Joseph. La sainte réserve n'y est pas ; mais ils savent que Jésus Eucharistie se trouve dans l'église de Sainte-Marie : c'est donc ici qu'ils se transportent par la pensée et qu'ils adressent leurs prières et leurs chants. « Qu'as-tu dit à la Sainte Vierge, ce matin ? demandai-je à un petit garçon devant tous les autres, que lui as-tu demandé ? — Moi, répondit-il, je lui demande qu'elle intercède pour moi auprès de son Fils, qu'elle me rende bon et qu'elle me fasse l'aimer au

moins autant que les saintes gens qui l'aiment le plus. — Et moi aussi, dit un autre. — Moi aussi, » reprend son voisin.

Le soir venu, c'est la prière, le chapelet en commun, suivi d'un cantique. Si quelqu'un, dans le courant de la journée, s'est oublié à donner aux autres le *sik tomtom*, « leur a rendu le cœur triste » par ses paroles, ses manières ou ses actes ; si les *wachmen* ont même découvert quelque faute plus grave, ne fût-ce qu'une faute du regard qui a trahi la pensée, le soir même, après la prière ou après souper, on sonne la cloche, tout le village se rend dans la maison du catéchisme et, là, les coupables font leur coulpe. S'ils omettent de dire toute la vérité, ce qui arrive rarement, les autres leur font tout dévoiler. Ils promettent alors de s'amender et, si la faute a été un peu grave, le *wachman* de l'Eucharistie, qui remplace le prêtre pendant ses trois, quatre, cinq mois d'absence, pour ce qui est du gouvernement, inflige la pénitence ; et, le lendemain matin, pendant la prière, vous pourriez voir quelqu'un ou quelqu'une, debout près de la table de communion, les mains liées derrière le dos. Tout cela maintient l'ordre, l'union, le *cor unum*.

Tels sont les Sychelles *at home*, mon très révérend et bien-aimé Père ; c'est l'Église de Corinthe, c'est l'Église d'Éphèse... ; et, si le vénérable Guillaume de Saint-Thiéry n'était pas mort, il pourrait écrire des Sychelles ce qu'il écrivait du premier couvent formé par saint Bernard : « Quiconque entrait dans cette maison se sentait entouré comme d'une atmosphère de paix toute céleste, et si profonde était l'émotion éprouvée, que, tombant la face contre terre, il rendait gloire à Dieu et confessait que le Seigneur était vraiment au milieu d'eux. S'unissant à cette sainte compagnie, ajoute-t-il, il y resta, ou, s'il en sortait, c'était pour publier partout le bonheur de ces

saints et déplorer sa mauvaise fortune de ne pouvoir toujours rester avec eux. » Je connais quelqu'un qui a pleuré d'émotion la première fois qu'il a été témoin des exemples de ces sauvages. Ils semblent être de vrais chrétiens. Faut-il s'étonner, après cela, qu'ils attirent l'attention d'à peu près tout le monde dans la Colombie Britannique ; aucune classe de la société qui ne connaisse le nom de *Sychelle*, qui ne les admire, même les impies, les protestants, je puis dire, même les ivrognes.

A Noël dernier, comme je me trouvais sur *le Comox* en route pour ma Mission, un blanc qui, bien sûr, devait apercevoir, sur le bord du golfe, les *arbores ambulantes* dont parle la Sainte Écriture, se mit à crier : « Les Sychelles sont les meilleures gens qui vivent et aient jamais vécu sur la terre. » Dans les canneries, pendant la saison de la pêche au saumon, on se les dispute, c'est à qui les demandera le premier ; ce qui leur permet de poser, aux propriétaires des canneries, des conditions souvent acceptées et très utiles pour préserver nos gens contre le whisky et autres dangers d'intempérance. Les autres tribus les admirent et se les proposent comme modèles, surtout quand ils peuvent les voir dans ces grandes réunions générales de sauvages que nous avons parfois dans ce diocèse. Ils les louent ; ils les considèrent comme la noblesse du pays. Mais eux, sans avoir cependant jamais lu *la Somme*, sont d'accord avec le Docteur angélique que : « Dieu n'a pas créé deux Adams, l'un de métal précieux de qui seraient les nobles, l'autre de boue, père des roturiers. »

Les Sychelles ne font guère de cas de l'estime qu'on leur témoigne, et, comme le remarquait aujourd'hui même le R. P. Supérieur, « ils ne sont pas fiers et ne se vantent pas de ce qu'ils peuvent avoir de bon ». En effet, ils ont des qualités ; ils font comme s'ils n'en

avaient pas, pour plaire à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ils semblent avoir compris la *viam sanctorum*. Si quelques-uns d'entre eux, il y a quelques années, ont fait des chutes déplorables pour s'être laissés étouffer par la fumée de l'orgueil, la plupart s'efforcent maintenant d'aller droit leur chemin et d'avoir pris pour devise : *Excelsior*. Ils portent bien leur nom. En en faisant l'étymologie, on trouve *sea* et *shell*, ce qui signifie : *coquille de la mer*. Or, c'est en ouvrant les coquillages que l'on trouve les perles, en fouillant dans le sable du rivage que l'on trouve des paillettes d'or. C'est ce qui peut expliquer pourquoi, mon très révérend et bien-aimé Père, sur la côte de l'océan Pacifique, vous possédez, avec la Congrégation tout entière, des *sea shells*, des pierres précieuses, des paillettes d'or. C'est parmi ces bons chrétiens que Mgr Durieu, le P. Lejeune et votre humble sujet passèrent dix jours. Je ne vous dirai rien des Tlaiamines, ni des *milliers* de sauvages qui se trouvent sur la côte au nord de mes gens, et qui n'ont jamais vu un prêtre, *operarii autem pauci;* j'ai hâte de terminer cette longue lettre.

Arriva le jour du départ, de la séparation. Il avait été décidé que nous retournerions en canot jusqu'à Vancouver. De bon matin donc, un vendredi, nous nous rendîmes sur le rivage ; les sauvages, tous, nous entourent, nous faisant leurs adieux, nous serrant la main, nous disant de bonnes, très bonnes paroles, courant après nous, *sequuntur, post te canentes cursitant, hymnosque dulces personant*. Nous devons, enfin, monter dans le canot ; quand tout est mis en ordre, que nos vigoureux rameurs ont pris leur place, notre bateau se détache de la rive. Tous les Indiens sont sur le bord, Sychelles, Tlaiamines, Tloos, Toqs. Nous voyant partir, ils entonnent l'*Ave, maris stella*, le chantant gravement,

lentement, majestueusement, semblant prendre la mesure sur les vagues qui viennent battre la grève. Alors, dans le canot se fit un moment de profond silence. Le P. Thomas avait de la peine à se retenir; Monseigneur lui-même était ému; nos rameurs nous donnèrent le temps de jouir. Notre canot s'éloignait tout à la douce, comme un coursier qui veut prendre son élan pour fournir une longue course. L'*Ave*, *maris stella* terminé, nos gens poussèrent trois hourras formidables, nous saluèrent enfin d'une salve de coups de canon, et, pendant que la fanfare jouait quelques-uns de ses plus beaux airs, nous gagnâmes le large. Le vent ne tardant pas à enfler la voile, nous eûmes vite fait les 40 milles qui nous séparaient de Vancouver, où nous arrivâmes à 4 heures du soir. Le soir, nous étions à New-Westminster. Mgr Durieu était tout rajeuni; ce voyage lui avait fait du bien ; la joie de se retrouver parmi ses chers Sychelles, qu'il a trouvés autrefois tous sauvages, qu'il a civilisés, formés, de concert avec ses vieux missionnaires, semblait avoir influé sur sa santé. Je fus vite remis de mes fatigues, et, dès le lendemain, je retournai à Vancouver m'enfermer dans le confessionnal. Le lundi, je prenais le train, qui, en une heure et demie, me conduisait à mon supérieur, à la mission Sainte-Marie, si renommée pour son bon esprit traditionnel, esprit tout de famille, esprit de l'o. m. i. Je fus tout heureux de revoir mes Frères, le R. P. Supérieur, P. Chirouse, le P. Richard, le P. Dommeau, et le P. Picotte, nouvelle recrue, récemment arrivée du beau Canada, ainsi que les FF. Mansfield, Cunningham et Collins. Quelques jours avant mon arrivée, ils avaient tué un bœuf pour l'entretien de nos soixante-treize enfants et de tout le personnel de la maison. Dans quinze jours, je pars pour un autre district, Port-Douglas et

Lillooët. J'espère revenir dans la première semaine de décembre ; à la Noël, j'irai passer trois semaines chez mes Sychelles. Veuillez prier pour tous mes sauvages, mon bien-aimé et révérend Père, pour mes pauvres Douglas, et aussi pour les meilleurs de mes paroissiens, car ils sont fils d'Adam et d'Eve comme les autres et ont encore bien quelques défauts à déraciner. Veuillez aussi prier pour l'un de vos enfants qui s'efforce de mettre en pratique les conseils que vous lui avez donnés dans le temps à Liège.

F.-M. Thomas, o. m. i.

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

MISSION DU LAC SAINTE-ANNE.

LETTRE DU R. P. LIZÉE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Lac Sainte-Anne, 2 août 1896.

Très révérend et bien-aimé Père,

Bien rarement il est paru quelque chose dans nos annales sur la Mission du lac Sainte-Anne, la première cependant établie dans le Nord-Ouest canadien, depuis maintenant cinquante-deux ans. Quand ce ne serait qu'à son titre d'aînesse, il me semble qu'elle mériterait quelque mention honorable, sinon à cause de son importance actuelle, du moins afin de raviver les souvenirs anciens qui se rattachent à son histoire par l'héroïque dévouement de ses premiers desservants. On lirait avec intérêt, je pense, son histoire complète depuis sa fondation. L'année dernière, le R. P. Lacombe, qui a vu les commencements de cette antique Mission, manifestait ce désir et, à cet effet, me priait de tâcher de recueillir tout ce que je pourrais trouver sur l'histoire de cette Mission.

Déjà, j'ai glané quelques notes ici et là, dans les *Vingt Années de mission* de Mgr Taché, dans nos annales et de la bouche de quelques vétérans. Nous espérons donc que le R. P. Lacombe va s'exécuter dans quelque temps et que, de sa plume d'écrivain, sortira une complète et belle histoire de la Mission de Sainte-Anne, qui a été, il faut dire, le premier théâtre de son zèle apostolique. Ce travail lui revient de droit.

Lors de votre visite à Saint-Albert, il y a deux ans, je vous ai présenté un tableau approximatif de la population de ma chrétienté, vous promettant que, sous peu, je vous enverrais un rapport plus exact. Je ne l'ai pas encore fait pour la bonne raison que je n'ai pas, jusqu'à aujourd'hui, pu visiter tout mon monde, malgré mon grand désir. Mes chrétiens qui sont autour, à une trentaine de milles à la ronde, ceux-là je les visite régulièrement tous les ans ; mais il n'en est pas de même de ceux des montagnes Rocheuses, dispersés à plus de 150 ou 200 milles de ma Mission. Plusieurs fois, depuis trois ans, j'ai voulu tenter de faire ce voyage ; mais mes supérieurs s'y sont opposés, par la raison que ma santé ne me le permettait pas et qu'on pourrait, d'ailleurs, difficilement trouver un Père pour me remplacer à Sainte-Anne pendant les quelques mois de mon absence. Cependant, on passerait, je pense, par-dessus cette dernière raison, car ma Mission pourrait se priver du prêtre pour un mois ou deux, sans trop d'inconvénients. J'ai donc l'espoir que, l'automne prochain, j'irai visiter ces pauvres chrétiens des montagnes, dont quelques-uns n'ont pas vu le prêtre depuis de longues années. Si j'ai l'avantage de faire cette mission, je pourrai alors vous envoyer un rapport à peu près complet de l'état actuel de toute ma Mission.

Aujourd'hui, mon très révérend Père, je vous entre-

tiendrai quelques moments du beau pèlerinage que nous venons de recevoir, le 23 juillet dernier.

Comme vous le savez, les pèlerinages à la bonne sainte Anne ont été inaugurés ici, dans notre petite localité, il y a sept ans (6 juin 1889), par le R. P. J.-M. Lestanc ; et depuis lors, chaque année, dans le mois de juillet, nous avons vu un concours toujours progressif de pieux pèlerins venir, de tous les lieux environnants, implorer avec confiance la puissante intercession de la thaumaturge du Canada. C'est certainement la plus belle fête religieuse que nous avons, non seulement dans notre petite Mission du lac Sainte-Anne, mais, je pourrais dire, dans tout le Nord-Ouest. Il est certain qu'avant peu d'années, notre petite Mission du lac Sainte-Anne deviendra un lieu de pèlerinage très fréquenté et acquerra, par là même, une importance qu'elle n'a pas eue jusqu'alors. Ah ! puisse la bonne sainte Anne bientôt faire éclater ici sa puissance comme dans ses autres sanctuaires célèbres, et contribuer par là même à étendre davantage le règne de Jésus-Christ dans notre pays et, en particulier, dans notre chère Mission que la sainte obéissance nous a confiée.

Maintenant, mon très révérend Père, je vais essayer, tant bien que mal, de vous raconter le beau pèlerinage de cette année. Tout simplement, je vous conterai les faits, tels que je viens de les inscrire dans le *Codex historicus ad hoc.*

Mardi 21 juillet. — « Vive la bonne sainte Anne, qui nous a obtenu de Dieu l'insigne faveur d'aller encore, cette année, nous agenouiller dans son modeste sanctuaire, pour y chanter de nouveau ses louanges et pour implorer le secours de sa puissante protection dans nos peines et nos souffrances !... » Tel est, ce me semble, le

cri spontané qui s'échappe du cœur et de la poitrine de tous les pèlerins de cette année.

Bien que la fête eût été annoncée pour le 23 seulement, dès l'avant-veille, aujourd'hui, une foule de pèlerins dressaient déjà leurs tentes autour du sanctuaire, tant, semble-t-il, ils étaient impatients de venir offrir leurs humbles et sincères hommages à leur céleste aïeule et bonne amie. Rien de plus touchant et, en même temps, de plus édifiant, que de voir l'empressement avec lequel ces bons pèlerins viennent, en arrivant, s'agenouiller dans l'église pour saluer et prier avec ferveur leur bonne mère, sainte Anne. A 6 heures et demie, ce soir, arrivent les RR. PP. Leduc, Nordmann, Le Marchand, Dauphin et M. le chanoine Desmarais, curé de Saint-Louis de Gonzague, comté de Beauharnais, en Bas-Canada ; de plus, les révérendes Sœurs Dillon et Desmarais, nièce du chanoine ; les FF. Letourneur, Hays et Landais : MM. Varin et Claveau. A l'arrivée de ces premiers, nous sonnons les deux cloches à toute volée. Le R. P. Blanchet, lui, était arrivé depuis quelques heures déjà, le premier de tous. Nous regrettons beaucoup que notre digne évêque, Mgr Grandin, n'ait pu venir, lui aussi, afin de rehausser l'éclat de la fête par sa présence. Nous l'attendions ; car lui-même s'était annoncé il y a quinze jours. Nous avions préparé un trône en conséquence. Mais Monseigneur se sentait trop indisposé pour faire le voyage.

Bien qu'un bon nombre de pèlerins fût déjà rendu, il n'y eut cependant pas d'office à l'église. Nous préférâmes attendre les autres pour commencer tous ensemble l'ouverture de la fête. Comme les autres années, tous les alentours de la Mission prennent un air de fête ; de nombreux arbustes sont plantés avec goût sur l'esplanade de l'église et sur tout le parcours que devra suivre la procession aux flambeaux ; grand nombre d'ori-

flammes et de drapeaux aux couleurs variées sont hissés sur de longs mâts, flottent au vent et frémissent à l'unisson des cœurs de tous les pieux pèlerins dont plusieurs sont venus de très loin, à plus de 150 milles. Grâce au talent et au bon goût de notre bon F. Barassé, l'intérieur de la chapelle, surtout le sanctuaire, est magnifiquement décoré. Notre cher Frère y travaillait depuis une dizaine de jours et y avait mis tout ce qu'il avait trouvé de plus beau. Nos trois belles statues de sainte Anne, de la sainte Vierge et de saint Joseph, ressortaient admirablement au milieu de ces décorations. Tout respire la joie et le contentement à l'approche de ce beau jour, et nous fait espérer que la fête sera splendide. Ce matin, le soleil s'est levé radieux et semble nous promettre un temps superbe pour la fête.

Mercredi le 22. — Toute la journée, les pèlerins ont continué d'arriver, de sorte que, sur le soir, il y en avait plus de 500 campés autour du sanctuaire béni. Le temps a été très beau depuis le matin et sans trop grande chaleur. Le soir, à 7 h. 30, commence la série des pieux exercices du pèlerinage, par la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, donnée par le R. P. Leduc, assisté par le R. P. Végreville et M. l'abbé Dorais comme diacre et sous-diacre. Le luminaire de l'autel est des plus magnifiques. Le chant, dirigé habilement par le R. P. Dauphin, qui touche en même temps l'harmonium, est exécuté avec le plus grand entrain par un nombreux chœur de pèlerins. Enfin, tout l'ensemble de cette première cérémonie, au milieu de cette foule recueillie, impressionne vivement et touche certainement le cœur de la bonne sainte Anne. Après le salut, le R. P. Leduc donne, en français, en anglais et en cris, le programme des offices, et les avis nécessaires pour le lendemain.

Après une petite demi-heure de récréation, les confessions commencent et se poursuivent tard dans la soirée. Six d'entre nous se sont d'abord partagés les confessionnaux, dispersés comme suit : trois à l'église, un à la sacristie et deux au presbytère. D'après les calculs de chaque confesseur, il y a eu, je crois, 560 confessions ce jour-là. Le R. P. Végreville seul en a confessé 316 pour sa part. Ce bon Père nous a réellement obligés par l'empressement et l'assiduité qu'il a mis dans l'exercice de ce saint mais fatigant ministère.

Jeudi le 23. — Enfin, voici l'aurore de ce beau jour, qui s'annonce comme des plus magnifiques, car le soleil, encore ce matin, se lève tout radieux et nous envoie ses rayons doux et bienfaisants, comme pour nous faire augurer les rayons infiniment plus beaux de grâces nombreuses. Dès 4 h. 30, ce matin, la foule de ces pieux pèlerins attendait avec impatience qu'on ouvrît le sanctuaire. Vers 5 heures, on satisfit à leur pieux désir, et les messes commencèrent pour se succéder jusqu'à la première grand'messe de 8 heures. A la communion de la première messe, le R. P. Leduc vient prendre le saint ciboire afin de commencer à distribuer la sainte communion jusqu'à la fin de cette messe et durant presque toute la seconde. C'était un spectacle touchant et édifiant de voir avec quelle piété et quel recueillement tous ces bons et pieux pèlerins s'approchaient de la sainte table pour recevoir dans leurs cœurs Jésus-Hostie, le Petit-Fils de celle qu'ils venaient implorer avec tant de confiance et de foi dans son modeste sanctuaire. Ah ! il n'y a pas à douter que, si la bonne sainte Anne n'a pas encore fait ici d'éclatants miracles pour la guérison des corps, elle en a fait pour celle d'un grand nombre d'âmes en leur obtenant de grandes grâces de conversions sin-

cères et persévérantes. Gloire donc, honneur, reconnaissance et amour à cette grande sainte, qui veut bien nous obtenir de Dieu.

A 8 heures, première grand'messe chantée par M. le chanoine Desmarais, exclusivement pour les métis et les sauvages ne comprenant pas le français ou l'anglais. Diacre et sous-diacre : MM. Bellevaire et Dorais. Sermon en cris par le R. P. Végreville. L'église, qui a 50 pieds sur 25 pieds, était bondée, et il y avait bien encore une soixantaine de métis et sauvages qui n'ont pu entrer et se tenaient en dehors, près de la porte.

A 10 heures, seconde grand'messe, cette fois uniquement pour les blancs et chantée par M. l'abbé Jolicœur, assisté par les RR. PP. Nordmann et Lemarchand comme diacre et sous-diacre. Le sermon est donné en français par le R. P. Leduc. Au sermon, le R. P. Leduc a fait un chaleureux appel à la générosité des pèlerins, afin que, par leurs abondantes aumônes, ils puissent hâter l'achèvement de ce sanctuaire.

Après la messe, j'exprimais, devant les révérends Pères, mon désir de faire bientôt achever et peindre mon église ; mais j'ajoutais que probablement je n'amasserais pas encore assez, cette année, pour cela. Alors, le R. P. Leduc de dire aussitôt : « Soyez sans inquiétude, Père ; s'il vous manque quelque chose, monsieur le chanoine vous le donnera bien, en complétant la somme voulue. — Certainement, dit celui-ci, je le ferai de grand cœur. » Il va sans dire que je lui exprimai hautement ma reconnaissance. Ainsi donc, fort de cette généreuse et belle promesse et comptant aussi sur d'autres petites ressources, avant l'automne prochain, je ferai finir complètement ce petit sanctuaire de la bonne sainte Anne (1).

(1) Nous supprimons ici des détails qui concernent la caisse du pèlerinage. (N. D. L. R.)

Voici, maintenant, le chiffre approximatif des confessions et communions pendant ces neuf pèlerinages : confessions, 2 419 ; communions, 3 057. Le nombre de communions dépasse de beaucoup celui des confessions, parce qu'un grand nombre communient deux fois de suite, à la fête et le lendemain avant de partir.

Pour plus de clarté, je mettrai le tout en un petit tableau synoptique.

Années.	Pèlerins.	Confessions.	Communions.
1889..........	396	180	250
1890..........	241	122	195
1891..........	275	185	200
1892..........	330	328	400
1893..........	565	212	375
1874..........	625	372	425
1895..........	850	540	650
1896..........	630	480	562
Totaux.....	3 903	2419	3057

Évidemment, ce tableau n'est qu'approximatif. Mais il n'est pas loin de la réalité quand même, et il montre, d'ailleurs, l'importance toujours croissante de ces pèlerinages.

Tout le temps du pèlerinage, nous avons pris nos repas dans le jardin, sous une magnifique tonnelle que nous avions apprêtée pour la circonstance et dans laquelle était dressée une longue table de vingt-huit couverts. Le houblon ne couvrant pas assez, nous avions fait mettre des branches de liards et de trembles, ce qui entretenait une douce fraîcheur. Tout le monde était enchanté de ces *agapes champêtres et fraternelles*, comme se plaisait à les appeler le R. P. Leduc.

Cet après-midi, à 2 heures, nous avons réunion à l'église pour la récitation du chapelet, la bénédiction solennelle des malades et des objets de piété, suivie de la vénération des reliques de sainte Anne, apportées de

Sainte-Anne d'Auray par Mgr Grandin, il y a trois ans. On a compté 720 personnes qui sont venues baiser ces reliques. Toutes ces belles cérémonies revêtaient un cachet particulier de tendre dévotion. Nous sentions intérieurement que notre bonne Mère écoutait favorablement les ardentes supplications de ses pieux enfants. Plusieurs étaient vivement impressionnés et versaient des larmes de joie, qui, sans doute, remuaient profondément leurs âmes et, ranimant sensiblement leur foi et leur piété, leur faisaient prendre de saintes résolutions pour mériter davantage les faveurs de leur chère protectrice et bienfaitrice.

A 4 h. 30, nous nous réunissons tous au cimetière et le R. P. Leduc bénit solennellement la partie qui a été agrandie il y a trois ans et qui n'était pas encore bénite. Il bénit aussi une nouvelle grande croix du cimetière, faite et plantée hier par deux de mes paroissiens, Adam Waniyandé et son frère Pierre. La cérémonie a duré près d'une heure.

Enfin, nous voilà arrivés au déclin de cette belle fête, qui va être couronnée par une bien touchante cérémonie, la procession aux flambeaux, qui, cette année, a été plus belle que jamais. Sur un parcours de près de 1 mille, nous avions allumé une quantité de lanternes vénitiennes aux couleurs variées et multiples et suspendues entre les arbustes, qui bordaient tout le chemin. A la porte de l'église, surtout, nous en avions disposé un grand nombre et dans un ordre symétrique, ce qui produisait un très bel effet. Beaucoup de personnes du pays n'avaient jamais vu cette sorte de luminaire.

La procession commença à sortir de l'église à 9 heures du soir et ne fut de retour qu'à 10 heures, Les bannières de sainte Anne, du Sacré Cœur, de la Sainte Vierge et de saint Joseph étaient portées entre les rangs par des

jeunes gens et des jeunes filles. Deux chœurs d'hommes et de femmes, placés aussi entre les rangs à chaque bout de la procession, chantaient de pieux cantiques à sainte Anne et se répondaient l'un à l'autre. La procession se dirigea jusque vers le milieu du champ, à quelques arpents du lac, et, tournant carrément, alla jusqu'au petit bois, où était un petit reposoir, préparé avec goût par les FF. Barassé et Landais. Nous nous arrêtâmes là quelques moments pour chanter une hymne, après laquelle l'officiant, M. le chanoine Desmarais, dit le verset et l'oraison de sainte Anne. Les reliques avaient été apportées, sur un brancard, par un diacre et un sous-diacre, les PP. Nordmann et Lemarchand. Puis, on se remit en marche pour retourner à l'église en passant derrière la sacristie, et en suivant une longue et magnifique allée, bordée d'arbustes et éclairée par de nombreuses lanternes vénitiennes. Le cortège revint sur l'esplanade de l'église.

Pendant la procession, nous avions fait enlever tous les bancs de l'église afin de donner plus de place. Presque tous les pèlerins purent ainsi pénétrer dans l'enceinte du sanctuaire. Le maître-autel, richement décoré et couvert de quatre-vingts lumières de toutes sortes, produisait un effet magnifique et impressionnait vivement. Nous entrâmes dans l'église en chantant le *Te Deum*, après lequel on entonna quelques motets au Très Saint Sacrement, à la Sainte Vierge et à sainte Anne. Puis, toutes les têtes s'inclinent pour recevoir la bénédiction de Jésus-Hostie, le Petit-Fils de celle dont on est venu implorer la miséricordieuse bonté. Eh ! oui, sûr, la bonne sainte Anne n'a pas manqué, à ce moment solennel, de joindre sa précieuse bénédiction à celle de notre divin Sauveur, et d'attirer ainsi sur tous ses dévoués enfants toutes les grâces qu'ils sont

venus demander. Après le chant du *Laudate*, la foule des pèlerins s'est retirée en silence, chacun emportant dans son cœur les plus vives et les plus saintes impressions et un souvenir ineffaçable de ce beau jour.

Vendredi le 24. — La journée s'annonce encore bien belle. Dès 4 h. 30, ce matin, les messes basses commencent. Un grand nombre de pèlerins communient de nouveau ce matin avant de partir afin de se fortifier davantage dans les bonnes et fortes résolutions qu'ils ont dû prendre pendant ce beau pèlerinage et aussi pour demander une dernière bénédiction à leur chère et bonne sainte Anne et lui dire de tout cœur : Merci; mille et mille fois merci de toutes vos généreuses bontés et de toutes les grâces que vous nous avez sans doute obtenues de votre Petit-Fils Jésus.

Gloire, honneur, hommages, amour et reconnaissance à la digne aïeule de Jésus et mère de Marie! au revoir à la prochaine année! Vive la bonne sainte Anne!!!

Voilà, mon très révérend Père, le rapport fidèle, mais peut-être un peu trop long, du pèlerinage de cette année. Comme je veux vous l'envoyer par cette malle-ci, je n'ai absolument pas le temps de le relire pour corriger les fautes peut-être nombreuses qui ont pu se glisser. Je vous prie donc de me les excuser.

Je suis, avec le plus profond respect, mon très révérend et bien-aimé Père,

Votre fils très humble et très obéissant,

Z. Lizée, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE LYON.

LETTRE DU R. P. LAVILLARDIÈRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Lyon, 30 octobre 1896.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nous devons vous remercier, tout d'abord, d'avoir bien voulu planter vous-même notre crémaillère, le 30 août 1895.

Cette fête de famille réunissait pour la circonstance, et à l'occasion du Conseil trimestriel, tous les membres de l'administration de la province du Midi : le R. P. AUGIER (Célestin), provincial ; le R. P. BOURDE, supérieur de Bon-Secours ; le R. P. GARNIER, supérieur d'Aix ; le R. P. BESSIÈRE, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio. Le R. P. MONNET, supérieur de Notre-Dame de l'Osier, était accouru, se souvenant aimablement de son droit d'aînesse. N'est-il pas le premier-né de notre Bethléem lyonnais? Le R. P. DEVÈS, secrétaire, accompagnait le Supérieur général des Oblats. La bonne Providence nous avait aussi envoyé accidentellement le cher Frère convers LESTRÉE, de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, de sorte que toute la hiérarchie religieuse, du plus humble au plus élevé, se trouvait représentée.

Avions-nous trop d'ambition ? Nous eussions désiré encore les Assistants généraux et le Procureur général ; puis tous les Oblats qui, de près ou de loin, ont collaboré à notre fondation. Ainsi les RR. PP. GANDAR et DELPEUCH,

provincial et consulteur du Conseil qui a présidé à nos origines ; les RR. PP. Victor Roux, supérieur du Calvaire, Boeffard, mort, hélas ! depuis, et Lerond, tour à tour membres de la Maison.

Des vivants, notre souvenir paternel remontait jusqu'à nos chers disparus : au T. R. P. Fabre, qui nous avait introduits, avec tant de consolations, dans la cité de Marie ; au R. P. Martinet, si empressé à répondre à nos demandes de plans et de devis ; au R. P. Rambert, le compagnon du R. P. Gandar, lors de la demande officielle d'établissement, faite à Mgr Foulon ; au R. P. Jeanmaire, ouvrier du début, et dont la tombe se fermait le 4 mai 1890. Et pouvions-nous oublier ce bon petit Frère convers Ernest Détroyat, demeuré deux années en notre première résidence de Chaulans, et décédé saintement, comme chasseur alpin, à l'hôpital d'Albertville ? Quelle douce fête si nul n'eût manqué au rendez-vous !

Encore a-t-il fallu écouter le conseil de la prudence et faire taire nos plus légitimes désirs, en restreignant le nombre de nos invités. Aussi tenons-nous à exprimer nos regrets à ceux de nos Pères que nous n'avons pas eu la faveur d'accueillir, et nous leur demandons leurs meilleurs vœux et prières pour une œuvre dont ils sont les bienfaiteurs à des titres divers. Si elle est fondée, elle n'est pas terminée, et la tâche sera rude encore avant d'être couronnée.

La réunion n'a pas laissé d'être consolante ; nous étions douze Oblats. Sur la fin de nos cordiales agapes, le R. P. Provincial se lève et présente au Supérieur général la nouvelle maison. Elle a eu, elle aussi, deux exodes, comme la sainte Maison de Lorette, et il lui souhaite de demeurer désormais où la main de Dieu l'a posée. Notre bien-aimé Père répond fort aimablement. Tout d'abord, il donne un souvenir de cœur à son vénéré prédécesseur

qui aurait eu tant de joie à contempler, en son radieux printemps, la résidence dont il avait béni le berceau. Il salue, au nom de la Congrégation, cette maison que des prospérités certaines attendent, si ceux qui l'habitent savent tenir haut et ferme le drapeau de notre Immaculée Patronne, et il adresse affectueusement à chacun de délicats remerciements. Merci à vous-même, révérendissime Père, merci au nom de notre humble communauté! Elle ne saurait sans doute répondre d'elle-même — Dieu seul est fort — mais elle connaît, elle aime son devoir et elle espère l'accomplir toujours, avec le secours de vos prières et de vos encouragements. Mieux que personne nous sentons combien le fardeau est lourd; nous l'acceptons volontiers pour Dieu et la Congrégation. Nous voici bien loin déjà du premier élan des débuts et des activités fiévreuses de la bâtisse. C'est désormais une période plus recueillie, plus austère, ce semble, non moins féconde assurément. Il faut s'enraciner; il faudrait se multiplier; il faudra s'exonérer; toutes choses longues, difficiles, mais que Dieu, attendons-le de sa bonté, nous aidera à faire, en y mettant, pour ce qui nous concerne, de la suite, de la patience, du courage et surtout de la confiance.

Quelques mois plus tard, le 12 mars 1896, nous jouissions de la bienveillante présence de Mgr Coullié, empêché lors de notre fête de famille. Sa Grandeur était entourée de quelques ecclésiastiques que nous tenions à honorer.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur la période écoulée, depuis le 8 janvier 1895, date du dernier compte rendu.

Au dedans, c'est, vu notre petit nombre, le service toujours élémentaire de la chapelle. Nous n'avons, en effet, d'autre exercice que la sainte messe quotidienne,

qui réunit, le dimanche, une affluence croissante. Les confessions, déjà fréquentes, seraient plus nombreuses si nous avions, à poste fixe, des gardiens de la chapelle, qui se fissent d'ailleurs connaître en ville par la prédication. Malheureusement, nous ne pouvons réunir ces conditions favorables, et, dans l'état de nos absences parfois si prolongées, il est encore surprenant que nous conservions le nombre de pénitents qui restent fidèles. Mais pourquoi pas, dira-t-on peut-être, des œuvres, des appels publics, dont la chapelle bénéficierait? D'abord, parce que nous ne sommes pas légion ; puis, parce que notre terrain ne ressemble pas à beaucoup d'autres et qu'il demande une particulière réserve. L'empressement bruyant ou prématuré serait un hors-d'œuvre ici. Il convient de n'avancer qu'à coup sûr. D'autres, par le cours du temps, auront pour mission de créer, d'organiser.

Notre part est plus modeste; nous devons nous contenter de poser solidement les bases de l'avenir : chaque terrain a sa culture et nul n'en juge mieux que le propre agriculteur.

Au dehors, c'est toujours la même vie du missionnaire, livrée à toutes les exigences de l'apostolat, qui sanctifie le plus ordinairement les âmes, fait connaître la Congrégation dans certaines régions, et épuise plus ou moins vite, mais sûrement, l'ouvrier dont cette mission divine est l'honneur et la consolation.

Si je compare les œuvres accomplies aux œuvres offertes, nous avons fait peu de chose. En effet, sur 37 missions ou jubilés, 21 carêmes, 152 retraites diverses, 4 mois de Marie et 114 sermons isolés, qu'on a bien voulu nous demander, nous n'avons pu accepter que 8 missions, 74 retraites, 76 prédications de circonstance et 2 mois de Marie. Je dois ajouter le mois du Sacré-

Cœur à Montmartre, et la retraite pastorale de Tarentaise, qui sont à l'actif du P. Bernard.

Parmi les missions, celle de Courthézon a droit à une mention honorable, à cause du grand nombre de ses retours : 400 femmes et 300 hommes. Les PP. Bernard et Marchal avaient pour bon coadjuteur le R. P. Panet, de notre maison d'Aix. Ce peuple a du cœur. Il n'avait pas oublié le souvenir et le nom des ouvriers de sa précédente mission, en 1867, les RR. PP. Telmon, Bonnefoy, Augier (Célestin).

A la cathédrale de Belley, les PP. Bernard, Fillatre, Marchal, ont fait fructueusement et honorablement l'œuvre de Dieu.

Parmi les missions à un seul ouvrier, vu l'exiguïté numérique de la paroisse, je citerai, pour le P. Marchal, Chantelouve, près du pèlerinage de Notre-Dame de la Salette. On devine, à son nom pittoresque, que Chantelouve est dans la haute montagne, couronnée de cimes plus hautes encore, qui servent de retraite aux chamois. L'impiété monte partout aujourd'hui et on la retrouve dans les villages les plus perdus. A part la race du diable, peu nombreuse encore, Dieu merci ! et qui participe de l'opiniâtreté invincible de Satan, la grande majorité a rendu hommage à notre bon Sauveur. Le Père, lui, nous est revenu absolument aphone et brisé. Mais sa nature a du ressort et il ne signe jamais de bail avec son lit.

Notre apostolat le plus important, je crois, s'est exercé dans la paroisse de Saint-François de Sales, à l'occasion d'une mission pour les Pâques dernières. Nous abordions un terrain où nous pouvions nous croire trop connus par maintes prédications. D'autres raisons encore augmentaient nos craintes. Que de prières nous avions quêtées, afin que s'il plaisait à Dieu nous humilier per-

sonnellement, notre chère Congrégation n'en ressentît pas le contre-coup. Cette préparation anxieuse ne nous a pas nui. Les trois réunions journalières ne se sont jamais lassées, nous apportant toujours même empressement et même sympathie. Ce n'était pas sans mérite de leur part, vu le nombre et l'importance des chapelles, religieuses et autres, qui constellent ce cœur du vieux Lyon aristocratique. Dirai-je que les séances au confessionnal étaient interminables? On le devine. Il s'y est fait un très grand bien, dans la catégorie des retardataires en particulier. Toutes nos espérances ont été surpassées. Et il ne nous est revenu aucun écho défavorable. Dieu soit béni de tout : des difficultés, des labeurs, surtout des fruits de salut ! Plusieurs missions nons ont été depuis demandées dans la ville même. Et si nous avions eu besoin d'être encouragés dans notre genre simple et apostolique, c'eût été par cette parole d'un de nos auditeurs les plus assidus, la gloire du barreau lyonnais : « Je ne supporte pas les sermons; je n'aime que les prônes de mon curé et les prédications des missionnaires. »

Entre temps, nos Pères ont donné, à plusieurs reprises, un travail très intéressant chez les Petites Sœurs de l'Assomption. Elles soignent, comme on le sait, les malades à domicile, gratuitement, et mettent volontiers au besoin les ménages en ordre. Leurs bons offices et leurs aumônes leur ouvrent toutes les portes, chez les plus misérables. Ce qui leur permet d'y restaurer la religion et la famille par les premières communions, les baptêmes d'adultes, la régularisation des unions illicites, voire même les abjurations. On peut les rencontrer, plusieurs fois l'année, se rendant à la chapelle privée de l'archevêché, avec un groupe plus ou moins nombreux de personnes de tout âge et de toutes conditions qui

vont y recevoir le sacrement de la Confirmation. C'est le P. Fillatre qui a inauguré, chez nous, ce ministère. On réunit, chaque année, dans la chapelle des Sœurs, aux environs de Pâques, en deux retraites exclusives, les confréries d'hommes et de femmes, formées de tous leurs obligés et évangélisés. Quelles assemblées ! On y trouve de tout ; c'est comme une succursale des Missions étrangères. Le bien produit par ces retraites est inimaginable. Il a sa saveur à lui, son originalité, et il défie, je crois, toute comparaison. Ces saintes filles doivent être bien récompensées de leur dévouement, parfois si ardu et si répugnant à la pauvre nature. Je ne prétends pas qu'en donnant ces exercices spirituels, il y faille beaucoup de mysticité ou de haute philosophie religieuse. Pourtant, la plupart de ces intelligences sont en éveil par de trop nombreuses lectures, hélas ! par les propos d'estaminets et les théories des conférences populaires. Mais Dieu sait reconnaître avec amour ses élus parmi ces pauvres publicains et ces pauvres samaritaines ! Une fois revenus à Dieu, plus rien ne leur coûte. Ils ont, toutefois, encore leurs idées à eux, et pas toujours des plus lumineuses. Témoin ce vieux couple qui venait se confesser avant de se marier. C'était vers 5 heures du soir. « Quand communierons-nous maintenant ? disent-ils. Nous sommes à jeun depuis midi, et nous avons là un morceau de pain dans la poche pour manger après la communion. » On le leur fit grignoter, séance tenante ; ce dont ils s'acquittèrent, paraît-il, avec un imperturbable sérieux et sans même s'adresser la parole. Un autre, jeune homme celui-là, se préparait à sa première communion. Il faut voir, pour ouvrir ici une parenthèse, comme ils entourent la Sœur qui les catéchise, ces jeunes, ces vieux et ces vieilles; avec quel respect ils lui obéissent ; avec quelle avidité ils recueillent toutes ses paroles ! Vous

diriez des petits enfants groupés autour de la Sœur d'asile. Mais parlons de notre futur premier communiant. Vint la fête de Pâques. Il voit, à la messe de sa paroisse, les hommes s'acheminer vers la sainte table. Pourquoi ne ferait-il pas comme eux? Vite, il ferme le catéchisme sur lequel il suivait la messe, et communie à son tour. Tout fier de sa belle action, il va la conter à son catéchiste. Vous imaginez l'ahurissement de la sœur : « Mais, malheureux, qu'avez-vous fait? Vous n'avez pas encore commencé votre confession! » Et lui tout penaud, tout déconcerté : « Ma Sœur, je n'ai donc pas réussi? Je vous promets que la prochaine réussira mieux. » Que voulez-vous répondre à ces belles naïvetés-là? De ces traits, les Petites Sœurs vous en citeraient des milliers et je regrette fort, à cette heure, de n'avoir pas la mémoire plus heureuse. Comment voulez-vous qu'on ne se donne pas à ces braves gens avec tout le dévouement et l'entrain imaginables? Le P. Fillatre eut là une bien consolante moisson, et je sais que les PP. Bernard et Marchal n'ont pas été moins édifiés.

Voilà quelques épis de notre humble cueillette, et je suis bien aise de dire ici le meilleur merci du cœur à nos bons moissonneurs, qui ne craignent ni de se donner, ni de se rendre à quelque coin que ce soit du champ du Père de famille.

Hélas! pourquoi faut-il toujours ajouter : *Pusillus grex*, tout petit troupeau? Encore a-t-il subi, depuis le dernier rapport, quelques changements. Le R.P. Lerond nous a été repris, avec la fin de notre ministère provisoire à l'hôpital des Facultés catholiques. Nous l'avons beaucoup regretté, car nous attendions de sa présence, en faveur de la chapelle et de notre intérieur de communauté, un bien particulier, que son amabilité et son dévouement lui eussent rendu facile. Il ne s'est pas

éloigné sans nous avoir fait tout fraternellement l'aumône de sa parole à notre retraite annuelle.

Le R. P. Fillatre nous a quittés pour la maison d'Aix, après un apostolat qui a porté des fruits.

Le R. P. Delor est venu de Notre-Dame de l'Osier, au lendemain de son oblation, grossir nos pauvres rangs si décimés. Avec les PP. Bernard et Marchal, il aura trouvé, à Lyon son berceau de missionnaire. Son expérience du saint ministère lui sera bien utile dans sa nouvelle vie. A l'heure où je trace ces lignes, il prêche son premier travail apostolique : *Ad multos annos!*

Nos bonnes fortunes se sont suivies. Le R. P. Bourde, jusque-là supérieur de Bon-Secours, nous est définitivement donné depuis un mois. Il a déposé les armes après une vaillante carrière. Nous espérons que ce repos ne sera qu'accidentel, et il nous apporte sa bonne humeur inaltérable. Chacun de nous ambitionnera sa régularité. Notre aîné à tous, il sera, je crois, le plus jeune par la fraîcheur de l'esprit religieux.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous signalions, en les remerciant, les nobles visiteurs qui ont daigné nous réjouir, trop rapidement, il est vrai, de leur présence? Je dis, par ordre chronologique, Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, accompagné d'un ecclésiastique, parent de l'un de nos Pères; Mgr Bouvier, de Tarentaise ; Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Nous avons eu également la joie de posséder Mgr Balaïn, archevêque d'Auch, à l'occasion de la consécration de la basilique de Fourvières. Nous étions fiers d'être représentés par Sa Grandeur, accompagnée du R. P. Augier, Cassien, assistant général, à ces fêtes si belles et si admirablement comprises. La douce Vierge s'y est vue magnifiquement glorifiée.

Des actions de grâces aussi au R. P. Le Cunff, pour

les quelques semaines passées chez nous, en prenant soin de la chapelle et en prêchant la retraite de nos bonnes orphelines de Bethléem. Que nous aurions voulu garder cette précieuse recrue! Elle y eût volontiers consenti, si je ne me trompe, et nous l'avons un instant espéré. La charge de Père Maître, à Notre-Dame de l'Osier, nous l'a enlevé, mais elle ne l'a pas enlevé de notre reconnaissant et affectueux souvenir.

Toute notre sympathie également au R. P. Trabaud, qui nous a fait l'amitié de deux séjours, moins étendus que nous ne l'eussions désiré. Veut-il accepter le titre de membre honoraire de notre petite communauté? Dieu lui rende la santé ! Il en a besoin pour l'apostolat de sa chère Afrique.

J'ai résumé, ce me semble, tout ce qui pouvait offrir quelque intérêt dans notre chronique journalière et j'aime à me redire, très révérend et bien-aimé Père,

Votre fils respectueux en N.-S. et M. I.,

A. Lavillardière, o. m. i.

VARIÉTÉS

I

LA FÊTE DES OBLATS AU DOUZIÈME CENTENAIRE DE SAINT LAMBERT [1].

Le récit que nous reproduisons sous ce titre était d'abord destiné à nos *Petites Annales*. Il nous parvint trop tard pour y être inséré. Nous le donnons d'autant plus volontiers ici que les fêtes racontées font partie de l'histoire de la famille. Ce travail est l'œuvre d'un scolastique. Nous lui laissons le caractère d'enthousiasme et de jeunesse que l'auteur lui a donné.

Célébrer le jour douze fois séculaire de sa naissance à la foi est pour un peuple chrétien une suprême consolation. Il semble qu'en remontant ainsi à travers les âges jusqu'aux confins reculés qui ont abrité son ber-

(1) Saint Lambert, évêque de Maëstricht, naquit dans cette ville vers 640 d'une ancienne famille du pays. Il fut l'apôtre des contrées actuellement comprises entre Aix-la-Chapelle, Ruremonde, Bois-le-Duc, Bréda, Louvain, Bouillon et Stavelot. Pépin de Herstal, maire du palais, l'admit à sa cour. Mais la fermeté du saint pontife à reprocher au prince son union adultère avec Alpaïde, sœur du courtisan Dodon, lui attira les ressentiments de ce dernier et lui valut la palme du martyre. Lambert mourut assassiné par une bande de sicaires dans l'humble demeure qu'il s'était élevée au fond du vallon où devait surgir la ville de Liège (696). Ses restes transportés d'abord à Maëstricht furent ramenés à Liège dans l'oratoire même qu'il avait fait construire à la Mère de Dieu et qui devint la cathédrale de la cité naissante. Détruite pendant la Révolution, il n'en reste plus trace à Liège. Les fêtes du centenaire devaient précisément réparer la gloire du saint martyr.

ceau, la nation retrouve avec le charme de sa jeunesse envolée tout le trésor des saintes énergies déposé dans son âme au jour de son baptême et généreusement dépensé au cours des siècles pour la cause de sa foi. C'est comme la prise de possession par l'esprit national de toutes les splendeurs du passé. C'est l'affirmation, hardiment chrétienne, dans le présent, de croyances que n'ont pu effleurer les siècles. C'est surtout, dans l'avenir, le testament nouveau d'un nouvel amour, plus pur et plus fort que celui qui fit battre le cœur des aïeux pour ce Jésus-Christ adoré, qui est le roi des peuples et la plus radieuse auréole des nations.

Ces tressaillements, la France de Clovis les éprouve au baptistère de saint Remi, à Reims.

Ces enthousiasmes, ils ont soulevé naguère les fils de la Belgique sur la tombe douze fois séculaire de leur patron national saint Lambert.

Des bords du Rhin, par delà les rives de la Meuse, depuis les hauteurs de l'Ardennais jusqu'aux plaines de la Flandre, des peuples entiers se sont levés : Wallons et Flamands, Français ou Allemands des frontières, Belges de toutes nuances et de toutes provinces. Une même étincelle de foi et d'amour a jailli ès cœurs. La vieille fibre catholique a vibré au contact de je ne sais quel souffle impétueux parti des régions qu'habita Lambert, et, les soulevant de concert, il les a jetés sur la tombe glorifiée de leur patron. Ces vaillants chrétiens sont venus là puiser dans le sang du martyr le secret d'une germination nouvelle, vigoureusement chrétienne et féconde. Heureux peuple qui tressaille ainsi sous les touches divines!

Des choses grandes se sont passées là, pleines de leçons et « dignes de l'histoire ». Dieu nous suscite un historien! Déjà, une plume liégeoise s'apprête à chanter

dignement les fêtes jubilaires. Plus modestes, notre rôle, à nous, se borne à retracer l'humble part que la Providence a bien voulu réserver aux Oblats de Marie en ce douzième centenaire; heureux si nos lecteurs trouvent quelque intérêt à notre récit et se sentent animés à remercier l'Auteur de tout don des joies inoubliables qu'il a déversées dans nos cœurs.

Réveiller dans les âmes le culte antique de saint Lambert et comme l'enchâsser, pierre précieuse, au cœur du peuple liégeois, telle est, ce nous semble, la portée chrétienne des fêtes de ce centenaire. Aux Oblats de Marie Immaculée l'honneur de poursuivre la réalisation matérielle de cette grande signification !

Préparer l'*écrin* du centenaire, d'abord ;

Se voir gratifier de la *perle précieuse*, ensuite;

Enchâsser enfin l'une dans l'autre, la perle dans l'écrin, et conserver la protection du mémorial sacré ; voilà la triple mission que la providence destinait aux Oblats de Liège.

I. L'ÉCRIN.

Durant des siècles, Lambert eut son écrin de choix. Un temple s'était élevé, monument d'art et de piété, redisant aux générations nouvelles, avec les gloires du martyr, la reconnaissance des aïeux. Lambert *vécut* dans ce reliquaire monumental, protégé plus encore par la foi de ses enfants que par un granit séculaire.

Hélas ! l'heure des profanations sacrilèges vint à sonner. La Révolution française promena à Liège ses fols enivrements, faisant main basse sur tout ce que le passé nous avait légué de plus chrétien. La basilique de Saint-Lambert ne fut pas épargnée. Elle s'effondra sur les restes de son glorieux martyr; restes qui, par une providentielle intervention d'en haut, furent préservés.

Mais le temple n'était plus. Les ruines furent dispersées et du splendide monument, héritage du génie et de la foi des pères, il ne restait aux enfants que la mémoire et le nom à peine remarqué d'une place déserte.

Un siècle a passé sur ces deuils. L'heure des châtiments sonna. L'histoire des pays belges est connue de tous. Mais ce que tous ne savent peut-être pas, c'est que, si l'impiété a fait son œuvre de vandalisme à Liège, la miséricorde divine s'y réservait un merveilleux retour en ce douzième centenaire de son martyr.

Un prélat, héritier du zèle et de la houlette pastorale de saint Lambert, fut suscité de Dieu pour lui recomposer sa gloire évanouie. Un temple devait surgir, plus riche, sinon d'art, au moins de repentir et de réparation. Le ciel plaça les Oblats de Marie sur le terrain des opérations divines, et, par un concours admirable de circonstances, leur fut confié, à eux fils de la France, le soin de réédifier, en cité liégeoise, le monument national abattu par l'action collective de mains belges et françaises. Les fondations furent creusées et la première pierre solennellement posée par Sa Grandeur Mgr DOUTRELOUX, évêque de Liège. Nos lecteurs savent avec quel enthousiasme le peuple liégeois a salué, il y a un an, la naissance du monument réparateur. Depuis, les constructions se sont poursuivies avec ardeur, enrichies, dit la tradition, des pierres mêmes de l'antique basilique, longtemps perdues dans les murailles d'une forteresse aujourd'hui déclassée, et rendues enfin à leur destination pacifique première. A l'heure actuelle, la nouvelle église Saint-Lambert a jailli du sol comme une fleur d'arrière-saison, parée du souvenir de son aînée disparue. Le soleil a été généreux pour elle de ses plus chauds rayons, la fleur a élancé ses pétales, et voilà qu'au souffle fécondant de la charité, la basilique de demain

s'épanouit déjà, écrin d'architecture et de piété, digne de prendre place au bouquet du centenaire offert au saint martyr.

II. LA PERLE.

Restait à déposer une perle dans l'écrin artistique. Une fête fut instituée au cours des solennités jubilaires pour recueillir cette perle précieuse ; cueillette bien douce assurément, et qui vivra longtemps dans l'âme de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, parmi ses plus chers souvenirs au « tant beau pays de Liège ».

Dès la veille du 12 septembre, au soir, se font les premiers essais de décorations de la façade principale de l'ancien casino du Beau-Mur, devenu le couvent des Pères Oblats. Soudain, le ciel assombri envoie à nos guirlandes de verdure quelques ondées, bienfaisantes sans doute, mais de tout point mal avenues au programme. Saint-Lambert voulait éprouver ses enfants et laisser à leur foi l'honneur de solliciter sa puissance. La prière monta fervente. La nuit fut à l'avenant ; mais le lendemain, samedi 12 septembre, la journée s'annonçait, sinon radieuse, au moins pleine d'espérances.

Des divers côtés nous arrivent les paroisses avoisinantes, bannières déployées et pasteurs en tête ; ce sont les fidèles du quartier d'outre-Meuse, Saint-Vincent, Saint-Remacle, Saint-Pholien, Saint-Nicolas, Grivegnée et Bressoux, qui défilent sur deux rangs, en prière, pour prendre part au cortège. Celui-ci se met en branle. Partout un religieux silence. C'est que l'émotion a besoin de se recueillir dans les âmes avant de faire éclater ses notes les plus vibrantes. Seules, les joyeuses mélodies de l'harmonie des enfants de l'orphelinat Saint-Jean Berckmans, œuvre des Pères Salésiens, viennent

de temps à autre nous arracher à nous-mêmes comme pour nous rappeler que nous allons à un triomphe. Et, de vrai, tout ce monde a bien l'air triomphal. Cette immense assemblée d'ecclésiastiques — depuis ce « petit clergé » des enfants de chœur salésiens, répartis en trois groupes : l'un. des cardinaux en miniature ; l'autre, des prélats en costume violet ; le troisième, des simples petits prêtres en soutanelles noires ; — puis ce « moyen clergé », formé de plus de cent jeunes étudiants Oblats, missionnaires de demain, tous en surplis blancs ; — jusqu'à ce « haut clergé », sous-diacres, diacres et prêtres, parés de drap d'or ou de velours rouge ; — toute cette cohorte sacrée en impose à la population remuante du quartier. Les foules, déjà compactes, se tiennent pressées dans un religieux silence.

Enfin, voici l'église Saint-Paul, la cathédrale actuelle du successeur de saint Lambert depuis la destruction de l'ancienne basilique. C'est dans ce reliquaire, d'un gothique grandiose, que reposent les restes vénérés du martyr. C'est là que doit nous être remise la relique insigne destinée au nouveau temple de Saint-Lambert. Les voix se recueillent alors et, au son d'un chant de triomphe, le clergé pénètre dans l'enceinte sacrée. L'intérieur, fraîchement restauré, présente un aspect des plus saisissants. Dans le chœur sont exposés divers reliquaires de saint Lambert, spécialement le cercueil d'or et d'argent qui contint ses restes durant des siècles.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Liège, Victor-Joseph Doutreloux, l'initiateur des fêtes du centenaire et donateur de la relique insigne qui fait l'objet de cette fête, se tient dans le chœur, entouré de tout le chapitre de sa cathédrale. Le R. P. Gandar, supérieur des Oblats de Liège, s'avance vers Sa Grandeur.

Nous interrompons ici cette intéressante narration

pour reproduire les belles paroles prononcées par le R. P. GANDAR, paroles que nous trouvons dans *la Gazette de Liège* :

« Nous sommes vivement touchés de la marque de haute bienveillance que Votre Grandeur veut bien nous donner en nous offrant ce riche reliquaire et les restes précieux qu'il contient. Ce magnifique présent sera le plus beau joyau de l'église qu'elle a bien voulu nous inviter à construire et qui sera, d'une manière toute spéciale, l'église de Saint-Lambert.

« Nous garderons avec respect et amour ce dépôt sacré, Monseigneur ; vos enfants d'outre-Meuse seront heureux et fiers de posséder au milieu d'eux une parcelle si considérable de ces mains bénies que le saint pontife a élevées si souvent vers le ciel pour faire descendre sur son peuple les bénédictions du Seigneur ; ils viendront avec bonheur vénérer ces ossements sacrés, et ils prieront avec confiance ce puissant protecteur des Liégeois, qui, dans la suite des siècles, a opéré tant de miracles et obtenu de Dieu, pour ceux qui l'ont invoqué, de si grandes grâces, de si nombreux bienfaits.

« Et nous, Monseigneur, répondant à vos désirs, nous aiderons ce bon peuple à se rapprocher davantage de Dieu et à suivre avec une plus grande fidélité les enseignements que saint Lambert donnait à ses ancêtres, enseignements qui sont aussi les vôtres, Monseigneur. Missionnaires, nous nous efforcerons de marcher sur les traces de ce grand apôtre de la Belgique, et partout où nous enverra la sainte obéissance, nous ferons connaître et votre bonté pour nous, et le glorieux patron du pays liégeois, saint Lambert. »

« Je vous remercie, répond en résumé Monseigneur l'Évêque, des sentiments que vous venez de m'exprimer si bien.

« En vous offrant, nous dit-il, en souvenir de ces fêtes, ce reliquaire liégeois de saint Lambert, une triple pensée m'a guidé.

« Une pensée de *piété* d'abord. Je souhaite que, désormais, la nouvelle église de Saint-Lambert devienne, pour ceux qui veulent l'honorer, un second lieu de pèlerinage après la cathédrale, où il continuera de reposer.

« J'ai obéi ensuite à un sentiment de *gratitude*. Cette relique insigne restera le témoignage de la reconnaissance de l'évêque de Liège pour les religieux dévoués qui sont venus à Liège aider le clergé dans l'œuvre de l'évangélisation du peuple, qui ont bien voulu se charger de bâtir ici une église pour une grande population ouvrière et l'ont placée sous le patronage de saint Lambert.

« J'ai été heureux, enfin, de donner cet *encouragement* à votre zèle ; ce doigt de saint Lambert montrera le chemin à suivre aux *supérieurs*, dont ce grand évêque a été le modèle ; aux *élèves*, auxquels il enseignera l'obéissance ; à ces *missionnaires*, auxquels il apprendra à se dévouer, s'il le faut, jusqu'au martyre... »

Ces belles paroles sont suivies de la collation de la sainte relique ; puis l'escorte sacrée se met en branle. Sa Grandeur Mgr Doutreloux, en habits pontificaux et escorté de ses vicaires généraux, MMgrs Rutten et Zomers, prend place sous le dais, que soutiennent des notables du quartier. Devant Sa Grandeur, quatre diacres, en dalmatique rouge, portent le présent sur un brancard d'honneur, socle portatif qu'orne une draperie de velours rouge frangée d'or et décorée de roses, rouges aussi, symbole de l'effusion du sang du martyr.

Tous peuvent admirer alors le reliquaire, si riche, si élégant et, à la fois, si patriotiquement liégeois, « point du tout indigne, ajoute *la Gazette de Liège*, du trésor

qu'il doit conserver. Fait en argent doré, en vue de pieuses expositions, il a 50 centimètres de haut, et, par une pensée des plus heureuses, représente, sur une sorte de pied d'ostensoir, le perron même de la ville de Liège. De la base de ce pied, portant une inscription circulaire ainsi conçue : « Don de Sa Grandeur Mgr Vic-« tor-Joseph Doutreloux, évêque de Liège, à l'église Saint-« Lambert, à l'occasion du douzième centenaire du mar-« tyre de saint Lambert.—17 septembre 1896 », décoré de feuilles de vignes finement ciselées, s'élève, orné de grappes symboliques, le support central, dont quatre nœuds offrent, en émail, les armoiries du saint-Père, de la Belgique, des RR. PP. Oblats les donataires, et du donateur, Mgr l'évêque de Liège. Une sorte de chapiteau complète ce socle portatif. C'est sur ce chapiteau que repose le perron, avec ses quatre lions accroupis à la base, et ses trois montoirs fort joliment gravés. La colonne même est un cylindre creux, de cristal, dans lequel est enchâssée la relique du saint. Décorée à sa base et à son sommet de délicates broderies filigranées d'or, cerclée de doubles couronnes où sont sertis rubis, perles et saphirs. Cette colonne est surmontée de la pomme de pin traditionnelle, que domine une croix non moins richement parée d'émeraudes. Il eût été difficile, conclut la *Gazette* précitée, de trouver, pour une aussi belle relique, une forme plus originalement liégeoise et plus religieuse à la fois. »

Et c'est dans ce reliquaire que repose une phalange de la main de saint Lambert, un os de cette main jadis faite au rude contact de l'épée, adoucie depuis par les pacifiques onctions du sacerdoce et de l'épiscopat, mais énergique toujours en face du devoir, et flétrissante, on le sait, devant le crime à faire rougir. Et quel triomphe pour cette main! Les méchants l'ont pu désarmer, Lam-

bert a succombé. Mais voilà qu'après douze siècles de religieux hommages, il se relève de sa tombe plus glorieux et plus vivant encore, acclamé par l'allégresse de tout un peuple. Il revient visiter, non point en vengeur, mais en père bénissant, les confins du val solitaire qu'il parcourait jadis et où il va reposer demain — tandis qu'à ses côtés une autre main, l'héritière, celle-là, de sa houlette, se lève, elle aussi, sur un troupeau bien-aimé.

Oui, cet instant du triomphe du martyr est vraiment beau et grandiose. Tout le cœur de la cité est là, le meilleur de son sang s'est donné rendez-vous et le cortège déroule ses plis hors de la cathédrale. Il nous semble voir alors Lambert penché sur le bord du paradis pour entendre monter vers son cœur de père le chant triomphal, d'allure vive et française, par lequel un chœur de lévites égrène, le long du parcours, la vie et les vertus du saint martyr. Ces voix que l'enthousiasme rend puissantes, décuplées encore par la « savante harmonisation » des enfants de Dom Bosco, font vibrer toutes les âmes au même diapason dans ce refrain sans cesse répété :

O saint Patron, nous t'aimons comme un père,
Sur tes enfants daigne jeter les yeux :
De tes vertus fais-nous briller sur terre,
Et de ta gloire un jour aux cieux !

El la procession parcourt ainsi solennellement le centre de la ville, longeant le théâtre, les bâtiments de la poste, l'université, puis traversant la Meuse, là même peut-être où, il y a douze siècles, quelques disciples fidèles embarquaient les restes meurtris du saint martyr, pour les faire reposer auprès de ses devanciers dans la ville épiscopale de Maëstricht. Aujourd'hui, quel contraste et quelle leçon : sur ces rives, ce n'est plus une escorte de deuil, mais un peuple en triomphe !

Enfin on a franchi l'Ourthe, et, au son des harmonies justement remarquées de la cohorte salésienne, l'on s'engage dans la longue artère de la rue Grétry. Là, un peuple immense se tient pressé. Partout, fenêtres et vitrines sont envahies. Des flots de verdure et des guirlandes encadrent les croisées, les portes sont pavoisées d'oriflammes. Dans la rue, les industriels semblent s'être donné le mot pour accorder champ libre à nos pieuses évolutions. Sur ce long parcours, où sans cesse retentit le fer, les coups de marteau se sont tus. Usines et ateliers font fête à leurs ouvriers à l'heure où la procession défile avec tant d'éclat sous leurs yeux émerveillés. Monseigneur, infatigable, lève et relève la main. Il bénit une première fois un groupe de braves ouvriers en costume de travail; la bonté de son visage les charme, mais ils sont quelque peu embarrassés des bénédictions du pontife. Une seconde fois, Sa Grandeur lève sa main paternelle : on se regarde plus étonné encore ; que faire ? Une troisième fois sont appelées sur la tête de ces travailleurs les bénédictions du Fils du charpentier. Tous alors, d'un commun accord, s'abîment à genoux dans un même mouvement de foi et de force chrétienne pour marquer leur front du signe auguste de la Rédemption, bravant ainsi le respect humain et se confessant à eux-mêmes qu'après tout ils sont et veulent demeurer chrétiens. Au reste, dans toute cette foule du quartier d'outre-Meuse. pas une note discordante, pas le moindre mot mal sonnant. Partout le respect et la vénération. Vraiment la foi n'est pas éteinte dans les cœurs et, quoi qu'en disent les méchants, la religion triomphe envers et contre tous. « On dit que la religion s'en va, s'écriait en sa langue expressive un de ces braves ouvriers wallons, allons donc, voyez-les : ils prient comme des enragés !... »

Oui, *enragé*, si vous voulez, pris de la folie délirante

de Jésus-Christ, tout ce peuple s'avance en priant, faisant alterner le chant des cantiques avec la récitation du chapelet, pour arriver ainsi jusqu'à l'avenue de l'ancien Casino.

Là, quel spectacle ! Jusque dans les profondeurs de cette nef immense, largement déployée de part et d'autre, et se mesurant en hauteur à la voûte du ciel — partout sur cette allée où se dessinent, en bas côtés, de longues files de mâts chargés d'oriflammes au chiffre de saint Lambert et que relient de gracieuses guirlandes aux couleurs variées — là, sur toute cette étendue, se développe l'enceinte d'un temple, ici sans précédent. Les abords du vieux Casino ont repris une allure de simple et joyeuse jeunesse. Une estrade de circonstance vient naître à la base de la grille d'entrée, du milieu de deux massifs chargés de plantes rares. Elle s'en va, par delà l'ancien grand escalier d'honneur, expirer au portail principal du Casino. Les fenêtres, larges et élancées, sont drapées de velours rouges frangés d'or qui se déploient entre les immenses colonnes d'art corinthien, servant de support à la partie centrale de l'édifice en relief sur les portions latérales. Celles-ci reçoivent des faisceaux de pavillons nationaux, chargés d'écussons aux armes de Belgique, de Liège et du Pape. Tout au sommet, en courbes arrondies, courent d'épaisses guirlandes de pousses de sapin, reliant entre eux les motifs qui surplombent chacune des fenêtres ; tandis qu'au centre, soutenue par un faisceau aux armes du Souverain Pontife, comme pour nous dire que c'est de Rome que vient à l'autorité son point d'appui, se détache une couronne flottante aux couleurs belges, d'où courent à leur tour, en longs plis balancés par le vent, six banderoles aussi nationales et venant, à la hauteur des mâts, marquer la voûte et l'enceinte du chœur.

La décoration du saint des saints, plus spécialement, ne manque pas de goût. Sous un baldaquin de velours cramoisi aux voiles déployées, entre deux brillantes oriflammes eucharistiques, se dresse un joli petit autel, tout frais de blancheur et de verdure. Le tabernacle, en soie blanche, étincelle sous un gai rayon de soleil.

Près de l'autel et sur la première plate-forme de l'estrade ont pris place S. Gr. Mgr l'évêque de Liège, entouré de ses vicaires généraux, des membres de son chapitre, de MM. les ecclésiastiques, de tout le corps apostolique des jeunes étudiants Oblats. Puis, des délégations de toutes les principales congrégations ou ordres religieux de la ville, des bienfaiteurs ou bienfaitrices, des amis, des notabilités, enfin quelques curieux privilégiés que n'a pu atteindre la main austère de la police ou discerner son regard pourtant plein de sagacité. Ajoutez à cet ensemble les quelque cinquante ou soixante exécutants de l'Harmonie salésienne fermant au profane l'entrée de l'estrade, et vous aurez une idée de l'assistance sacrée.

Maintenant, retournez-vous un instant. Jetez un regard sur cette foule, houleuse, compacte, empressée, avide de voir et d'entendre. Considérez les fenêtres et les toitures du voisinage, voyez même ces groupes hardis postés aux charpentes aériennes de la nouvelle église Saint-Lambert, et, en face d'une manifestation de foi aussi populaire et aussi grandiose, restez froid si vous le pouvez. Non, n'est-ce pas, vous ne pouvez comprimer en votre âme ce quelque chose de mystérieux qui s'y agite? En ce beau jour, plus d'un parmi les spectateurs a senti l'émotion l'étreindre de ses bras puissants et lui arracher des yeux de ces chaudes larmes de reconnaissance et de bonheur qu'on n'oublie jamais, ni Dieu non plus.

Le saint sacrifice de la messe commence, tandis qu'une

harmonie douce et pieuse vient bercer notre émotion et nous inviter au recueillement.

A l'évangile, Mgr Cartuyvels, vice-recteur de l'Université de Louvain, le prédicateur officiel des fêtes du centenaire, monte dans une petite tribune. Il parle d'une voix chaude et claire qui se fait entendre de très loin à cet auditoire de « huit à dix milliers » de personnes. La diction de l'orateur est souple et distinguée ; sa parole coule avec une aisance de maître, et sous ces accents si purs, on sent battre un cœur profondément liégeois. Mgr Cartuyvels nous commente, à larges traits, les enseignements qui découlent de la destruction de l'ancienne basilique et de la réédification du temple nouveau de Saint-Lambert :

« Le sacrilège, dit-il, exigeait une réparation.

« Un monument s'est élevé, superbe et gracieux, digne souvenir du centenaire. J'en salue l'apparition avec tout ce qu'un chrétien, tout ce qu'un Liégeois peut avoir dans le cœur d'enthousiasme et de bénédiction. Qu'il ravive tous les grands souvenirs du passé ! Qu'il soit le monument de l'avenir, le monument de la réparation...

« Des mains françaises s'étaient unies aux mains liégeoises pour renverser le temple historique d'autrefois. Providentiel retour ! des mains françaises s'unissent aujourd'hui, pour le relever, aux généreux efforts de nos concitoyens. Et ces mains sont celles de missionnaires, émules de Lambert, ses disciples après douze siècles, les imitateurs de toutes ses abnégations d'apôtre.

« Qu'elles soient trois fois bénies pour avoir élevé ce monument tout ensemble du repentir et de l'espérance — bénies pour apporter un si large, un si complet dévouement aux populations ouvrières qui attendaient ce temple où leur foi se gardera désormais aussi vive qu'elle

éclate aujourd'hui à tous les yeux — bénies enfin parce qu'elles relèveront, non moins superbe que cette basilique de pierre, l'édifice des âmes, des temples de Jésus-Christ. »

La messe se poursuit. A la consécration, que d'émotions assaillent notre âme. Ici, au porche même de ce temple du plaisir, sur cet escalier d'honneur où les grands de la terre s'en sont venus étaler leur pompe vaniteuse, Jésus, l'humble de Bethléem et de Nazareth, le Roi immortel des siècles, descend à la voix du prêtre pour la première fois. Comme le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dut tressaillir alors dans l'hostie, tandis que le célébrant l'élève à l'adoration de tout un peuple prosterné ! Qu'il dût recevoir avec bonheur l'hymne de la foi et de l'amour reconnaissant : *Adoro te latens Deitas* (Je vous adore, ô Dieu caché). Qu'il dût écouter surtout avec bienveillance la voix du pontife, son représentant auprès du troupeau, faisant passer toute son âme de pasteur dans le cri suppliant de sa prière : *Adauge fidem omnium* (Augmentez la foi de tous).

Ces pensées consolent l'âme des souvenirs qui hantent ces lieux, et font goûter à nos cœurs un charme tout chrétien. La messe s'achève ainsi, tandis qu'un dernier écho nous redit quelques strophes du *Chant de saint Lambert :*

... De tes vertus fais-nous briller sur terre,
Et de ta gloire un jour aux cieux !

Le pontife alors gravit les marches de l'autel, et prenant en main le reliquaire insigne, il le tient élevé au-dessus de cette foule à genoux, au chant trois fois répété de : « Saint Lambert, priez pour nous. » Puis, se tournant vers les divers points de l'horizon, il appelle les bénédictions d'en haut et les faveurs de saint Lambert : sur le vallon qu'il bénissait jadis, sur le diocèse si

populeux dont il fut le père, enfin sur la contrée belge tout entière dont il fut l'infatigable apôtre. Ainsi s'intronise en ces lieux le culte national de saint Lambert, et se consacre, solennellement, la prise de possession, plus filiale, de ce même culte par les enfants de la cité. La fête de la relique, ou de la perle précieuse, était terminée.

III. L'ENCHASSURE.

Il y a maintenant à faire l'enchâssure du trésor dans son écrin. Le jour désiré n'est pas loin, pensons-nous. Des soins pieux s'empressent de pourvoir au digne parachèvement du reliquaire de pierre. L'œuvre, onéreusement entreprise, se poursuit sous la bénédiction d'en haut. Le nouvel édifice, du gothique le plus pur, reçoit déjà les charpentes de fer qui doivent supporter sa toiture escarpée. Les deux tours aériennes de la façade d'entrée ont encore à s'élancer plus haut, mais le concours bienveillant de la charité des enfants de Saint-Lambert ne manquera pas, nous en sommes convaincus, de leur imprimer une poussée généreuse vers le ciel. Puissions-nous mener l'œuvre à bonne fin ! Puissions-nous bientôt célébrer la consécration de la nouvelle église par des solennités plus brillantes encore ! Puissions-nous surtout compter sur un empressement croissant de la part des fils de Saint-Lambert au nouveau sanctuaire du martyr liégeois ! C'est un rendez-vous que nous leur donnons. Alors saint Lambert aura un nouveau théâtre où faire éclater sa puissance. Dans son reliquaire monumental il vivra, interposant sa main protectrice entre les saintes traditions du passé et les envahissements usurpateurs de l'ennemi de demain. Autour de ses restes vénérés, de nouveaux pèlerins viendront se grouper et prier ; un courant de dévotion à saint Lambert passera

par ce sanctuaire, y entraînant les foules. Déjà, des demandes en ce sens nous ont été adressées. Des ecclésiastiques de la ville ou des environs ont retenu l'honneur de nous amener leurs paroissiens en pèlerinage. Ces exemples, nous le savons, seront imités. Pour faciliter ces élans de piété se jettent dès à présent, avec l'agrément de l'autorité diocésaine, les bases d'une association universelle en l'honneur de saint Lambert. Puissent, de la sorte, se réaliser un jour, tout à la fois le souhait prophétique de Mgr CARTUYVELS, saluant dans le nouveau sanctuaire le « monument de l'avenir », et le vœu de S. Gr. Mgr DOUTRELOUX désirant « que la nouvelle église de Saint-Lambert devienne pour ceux qui veulent l'honorer — et qui, parmi les Liégeois, ne voudrait l'honorer ? — un second lieu de pèlerinage ».

Alors l'œuvre sera achevée. La réalisation du sens chrétien du douzième centenaire de saint Lambert sera complète : Réveiller le culte de saint Lambert et l'enchâsser profondément au cœur liégeois. Alors encore Belges et Oblats pourront s'unir dans un même concert de louanges pour chanter, avec les gloires de leur Mère Immaculée, le nom trois fois béni du grand patron de la Belgique : *Notre-Dame et saint Lambert.*

O. M. I.

II

LE 25 AOUT AU NOVICIAT D'ANGERS.

Une petite chapelle romane, surmontée d'un campanile modeste, dont la cloche est muette depuis quinze ans ; une maison sans prétention architecturale, et dont la grille de fer forgé, la croix dorée sur le faîte et les murs blanchis à neuf attirent seuls les regards du pas-

sant ; un parterre ombragé de quelques arbres et orné de massifs de fleurs; une cour de récréation où les boules s'égarent souvent dans le potager voisin, voilà extérieurement le noviciat d'Angers. C'est un coin charmant, fort bien situé ; on est à la campagne, au milieu des arbres et de la verdure, et, comme au village, les coqs y chantent l'angelus ; mais tout près commence la ville ; on la voit s'étayer sur les deux rives de la Maine, qui, en bas des prairies voisines, descend lentement vers la Loire ; ville noire, aux toits d'ardoise, au vieux château encore menaçant dans sa ceinture ruinée de tours et de remparts, aux nombreuses flèches d'eglises et de chapelles.

Quand, pour la première fois, on franchit les portes du noviciat, on est frappé du silence qui règne dans cette maison, où cependant habite une nombreuse communauté, et l'on y respire comme une atmosphère de solitude et de recueillement. C'est qu'en effet le noviciat est bien une solitude, les bruits du dehors viennent expirer sur son seuil béni comme les vagues sur les grèves de l'Océan. Semblable à ces doux nids d'alcyons dont parle saint François de Sales, il est fermé du côté de la terre et n'a qu'une seule ouverture du côté du ciel. Un jour, bientôt peut-être, nous serons ballottés par l'orage et la tempête, jetés au milieu des luttes et des travaux de l'apostolat ; comme nous nous souviendrons alors des jours de calme et de paix où nous recevions tant de grâces, de force et d'espérance, qui nous faisaient oublier la terre et rêver du ciel. O petit ciel d'ici-bas, en attendant le ciel des cieux, puissions-nous garder toujours tes douces visions !

Dans ce petit nid, une trentaine de jeunes gens s'initient à la vie religieuse. Ils sont venus d'un peu partout ; chaque province de la France y a ses représen-

tants : le Breton coudoie le Lorrain, son frère de l'Est pour la ténacité, disent les mauvaises langues, la Gascogne et l'Alsace fraternisent avec l'Auvergne et l'Ile-de-France, et quelquefois Londres y rencontre Bruxelles. Mais cette diversité d'origine, de caractères et d'habitudes ne nuit pas à l'union, je devrais dire à l'unité dans l'amour de Dieu et des âmes, dans la pratique fidèle du même règlement, dans la même ambition apostolique; on prie côte à côte à la chapelle aux mêmes intentions, on se réjouit des mêmes joies, on s'attriste des mêmes deuils; c'est le même enseignement ascétique et religieux qui tombe des lèvres du Père Maître, les mêmes jeux et les mêmes promenades qui récréent le corps et l'esprit. Aux récréations surtout paraissent cette union, cette intimité, cette cordialité fraternelle, aux heures libres pleines de rires d'enfants soulevés et entretenus par la verve intarissable de tous, où tous à l'envi sèment autour d'eux l'entrain, la gaîté, la vie à pleines mains. Et plus gaies sont ces heures de délassement, plus sérieuses, plus pieuses et plus calmes les heures d'oraison, de prière et d'étude pendant lesquelles se forme le futur religieux, le futur apôtre.

Etre un jour apôtre, c'est là, en effet, notre rêve, notre désir, notre espérance, et les lettres des missionnaires, en faisant connaître leur vie de sacrifice et de souffrance, ne font qu'exciter l'ardeur des novices, qui aspirent à suivre leurs devanciers en dépit de tous les périls dont la route est semée. Plus une mission est pénible, plus elle demande d'abnégation et de courage, plus elle enflamme le zèle des âmes élevées et avides de dévouement. Presque tous les élus de la vie religieuse sont chez nous tout d'abord les appelés de la vie apostolique, et si, au noviciat, le zèle, en s'épurant, devient une héroïque indifférence, cependant l'ardeur des saints

combats domine toujours et ne fait que grandir en puissance à mesure qu'elle s'entoure de plus de lumières et de plus de vertus. On se souvient avec bonheur du jour où la parole d'un vicaire apostolique, d'un évêque des sauvages, a jeté dans l'âme la première étincelle du feu sacré, où, le cœur ému, on est allé lui faire ses premières confidences et recueillir de sa bouche des encouragements et des espérances, et l'on garde bien un peu ses goûts et ses préférences. Mais cette diversité de désirs n'est qu'une nouvelle marque de l'union qui règne entre nous. Tous les aspirants apôtres des Zoulous, comme ceux des Esquimaux ; les François-Xavier de l'Inde, comme les Pierre Claver du nouveau monde ; les partisans des glaces arctiques, comme les amis de la région tropicale, tous nous avons le même but, le même amour, le même cœur et le même esprit.

Parmi ces heures gaies et heureuses, qui sont tout le noviciat, il en est de plus particulièrement, de plus complètement heureuses, de plus solennelles dans leur recueillement et dans leurs saintes allégresses. C'est une de ces heures que je voudrais raconter, en donnant quelques détails sur la fête du 25 août au noviciat d'Angers ; ce ne sera pas décrire notre bonheur ; le bonheur se goûte plus qu'il ne s'exprime ; mais ce sera du moins en faire connaître les causes, rappeler à nos aînés les douces émotions de leurs premiers vœux et encourager les futurs novices par la perspective de semblables joies. Pour treize d'entre nous, le 25 août était, en effet, le terme du temps d'épreuve ; ces treize étaient le premier bouquet de fête, qu'après une année seulement d'existence, le noviciat offrait au T. R. P. Général, qui avait bien voulu venir recevoir lui-même les vœux des premiers Oblats d'Angers. Et quelle fête pour ses enfants ! L'oblation par elle-même est déjà la source d'un grand

bonheur ; mais quand elle coïncide avec la visite et la fête d'un Père bien-aimé, elle devient un jour d'inoubliables joies.

Faut-il parler des préparatifs de la fête ? Ils consistèrent surtout pour les futurs Oblats dans une retraite fervente, et, pour les autres novices, dans la pratique plus assidue de la régularité et de la piété. De temps en temps, cependant, on entendait gémir l'harmonium, et le vent indiscret apportait quelques échos de chants sacrés et profanes. Puis les artistes improvisés, descendant à des fonctions plus modestes, endossaient la blouse traditionnelle et mettaient un soin jaloux à faire resplendir partout le luxe de la propreté. Quelques fleurs s'égarèrent aussi dans les larges corridors de la maison pour en égayer un peu l'austérité monacale.

Enfin, tout est prêt; les cœurs, les esprits et la maison pour le 24 au soir, et quand, vers 6 heures, le T. R. P. Général monte à la salle des exercices, il voit autour de lui une nombreuse couronne de fils chéris et dévoués. Au R. P. Pichon et à ses missionnaires se sont joints pour représenter l'un la famille de France, l'autre la famille des Missions étrangères, le R. P. Rousseau, de la maison de Limoges, et le R. P. Davy, du vicariat de Colombo. Voici maintenant les novices : la dernière prise d'habit en a fait monter le chiffre à trente-huit. Parmi eux, plusieurs voient le T. R. P. Général pour la première fois ; avec quelle émotion et quel bonheur ! Du haut de son trône, dominant cette belle scène, la Vierge Immaculée joint les mains et semble offrir à Dieu cette magnifique couronne d'âmes ardentes et généreuses qui lui ont voué une affection filiale.

Se faisant alors l'interprète des sentiments de toute la communauté, le F. admoniteur offre au T. R. P. Général ses vœux et ses souhaits de bonne fête.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Nos saints livres ont voulu, ce semble, décrire à l'avance la belle scène de famille que présente en ces jours la maison d'Angers : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* Autour du père se pressent heureux et fiers les enfants. Tous les âges sont représentés : les uns, tendres rejetons, viennent de naître à la vie religieuse; ce sont vos Benjamins, mon très révérend Père, vos préférés, car c'est l'espoir et l'avenir de la Congrégation. Ils n'ont qu'à regarder leurs anciens déjà dans la maturité de l'âge et supportant vaillamment le poids du jour et de la chaleur, ils n'ont qu'à imiter leurs exemples pour réjouir votre cœur et réaliser vos espérances.

« Mais ce n'est là qu'un bien petit groupe de votre famille, car les Oblats sont dispersés sur les terres les plus lointaines, et demain, le nom du T. R. P. Louis SOULLIER sera prononcé au saint sacrifice de la messe, au milieu des neiges du Mackenzie comme sous le soleil de Ceylan, dans les plaines de l'Afrique comme dans les campagnes de l'Europe.

« Heureux de représenter aujourd'hui nos Frères, nous vous prions d'accepter, mon très révérend Père, nos meilleurs vœux et souhaits de bonne fête. L'usage est de présenter d'abord un bouquet : c'est une gerbe, une véritable moisson qu'ont à vous offrir nos vaillants Pères missionnaires. Leurs travaux ne se comptent plus, car sans ménager leur temps et leurs forces, nous les voyons sillonner le diocèse et la France ; dans l'Anjou en particulier, évêque et curés, pasteurs et fidèles célèbrent à l'envi leurs succès oratoires et leurs triomphes apostoliques. Si en plaçant le noviciat à Angers, vous avez eu, mon très révérend Père, l'intention de mettre

sous les yeux des novices de beaux exemples de zèle, de piété et de science, nous reconnaissons que vous avez bien réussi dans votre dessein, et c'est avec fierté que nous recueillons, dans notre solitude, les échos des succès de notre vénéré Père Supérieur et de ses vaillants missionnaires.

« Plus modeste, mais non moins précieux est le bouquet que vous présente notre cher Père Maître et avec lui tout le noviciat. Souvent, c'est au jardinier qu'on fait honneur de la beauté de ses fleurs, tant l'art corrige et perfectionne la nature ; mais c'est encore plus vrai au noviciat ; si quelques fraîches couleurs de vertus, si quelque discret parfum de vie religieuse donne de la valeur à ce beau bouquet de novices, il faut surtout les attribuer aux soins habiles et persévérants du maître des novices. A la fois doux et fort, tendre et sévère, il a su nous faire marcher à pas peut-être quelquefois un peu lents, mais toujours sûrs dans une voie qui nous était inconnue, et vous allez recueillir, mon très révérend et bien-aimé Père, les fruits de ce bel apostolat.

« Les vertus religieuses pratiquées avec courage et dévouement, un travail persévérant qui n'en est que plus méritoire dans sa modestie et plus estimable dans ses résultats ; cette maison à l'aspect riant et propret, ce jardin qui témoigne d'un goût incontestable et d'un ordre scrupuleux, voilà le bouquet de fête de nos bons Frères convers ; il ne dépare pas, vous le voyez, ni la gerbe des missionnaires, ni le bouquet du noviciat.

« Après les fleurs, les vœux et les souhaits, et nous croyons ne pas mieux dire qu'en empruntant la formule un peu naïve et simple, mais bien chrétienne, de vos anciens paroissiens de Saxon : « Nous vous souhaitons, « mon très révérend et bien-aimé Père, une bonne fête, « une bonne santé et le paradis à la fin de vos jours. »

« Nous vous souhaitons une bonne fête et nous espérons que demain, dans la belle cérémonie de l'oblation, dans le bonheur de vos enfants, dans l'expression de leurs sentiments d'affection filiale, vous trouverez les douces joies de la paternité heureuse. Nous vous souhaitons une bonne santé; mais est-ce bien nécessaire? car vos cheveux blancs semblent plutôt nous rappeler vos voyages dans les neiges de l'Amérique et nous prouver que les travaux de l'apostolat, au lieu d'affaiblir vos forces, les ont augmentées, et qu'en vous imposant les fatigues du gouvernement, Dieu vous a donné, avec la sagesse et l'expérience, la jeunesse perpétuelle de l'esprit, du cœur et du corps. Nous prions du moins pour que cette santé florissante vous permette longtemps encore de faire, comme aujourd'hui, le bonheur de vos enfants et d'opérer le salut des âmes. Nous vous souhaitons le bonheur et les consolations dans cette tâche ardue et difficile ; nous souhaitons que le zèle de vos missionnaires à répandre partout la lumière de l'Évangile, à semer dans les âmes les vertus chrétiennes et à opérer dans tous les pays les miracles de la foi et de la charité , réjouisse votre cœur d'apôtre. Nous souhaitons que, novices et scolastiques, nous répondions à votre attente par notre ardeur au travail de la piété et de l'étude, par notre application à notre formation religieuse et apostolique, et nous vous promettons de concourir, dans la mesure de nos forces, à réaliser ces vœux.

« A Marie nous adressons ces prières, à Marie de les exaucer et de rendre heureux le Père de ses Oblats, heureux longtemps au milieu de sa famille de la terre, jusqu'à ce que le paradis vienne récompenser des jours nombreux passés dans la piété, le zèle, l'amour de Dieu et des âmes.

« Mais, Père bien-aimé, souvenez-vous que notre famille du ciel a moins besoin de votre présence que celle de la terre, et permettez-nous de demander au bon Dieu de vous garder encore longtemps parmi nous : *Ad multos et felices annos!* »

Ces paroles ont ému notre bien-aimé Père ; il les sait sincères et il rend avec bonheur hommage à la vérité des éloges et des sentiments. Il a lui-même souligné les louanges adressées aux Pères missionnaires et demandé malicieusement au F. MANTHE si le complimenteur a vu le jardin avant de parler de sa beauté.

Que ne pouvons-nous rapporter tout ce que son cœur lui dicta de conseils paternels, de mots tendres et délicats à l'adresse de ses petits enfants, l'espoir de la famille? Il dit son bonheur de voir si nombreux, mais surtout si régulier et si édifiant le noviciat tout récemment fondé, et, avec un fin sourire, nous engagea à prier pour que la Maison devînt trop petite à l'exemple du scolasticat. Il nous rappela ce que nous devions être pour être dignes de notre titre d'Oblats de Marie-Immaculée, et, au gracieux compliment que lui suggéra le bouquet présenté par le plus jeune novice, il ajouta une paternelle leçon : « Il a fallu ce beau bouquet aux fleurs variées pour représenter toutes les vertus de ces bons enfants ; elles doivent être nombreuses ; vous l'avez lu dans la préface de nos saintes Règles, mais vous le voyez surtout par la vie vaillante et dévouée de vos Frères aînés : prenez modèle sur eux. De cette race de prêtres et d'apôtres dont vous voulez faire partie, vous savez la grandeur, la force, la générosité et la sainteté. Il y a, parmi eux, des héros et des saints ; regardez ces grandes figures dignes d'admiration, de respect et de vénération. Faites donc effort pour vous maintenir à leur hauteur ;

marchez fermes et confiants sur leurs traces sans vous laisser décourager par les durs labeurs ni par les sacrifices. Levez les yeux, mes enfants ; le champ divin est vaste, l'œuvre y est glorieuse, abondante, et belle la moisson ; elle couvre la campagne, elle blanchit à l'horizon, mûrie par le soleil de la grâce. »

Nous remerciant ensuite de nos prières pour lui, notre bon P. Général nous donne à tous l'accolade paternelle ; et nous, restant sous le charme de cette parole affectueuse et émue, nous nous empressons de recueillir dans la revue de journée les saintes impressions, les précieux enseignements de cette belle scène.

Le soir, le jardin s'illumine de feux de Bengale, se remplit de détonations, et les fusées s'élancent dans les airs aux cris répétés de : Vive le P. Général ! Lui se promène au milieu de ses enfants, souriant à la vue de l'activité de tout ce monde, qui se brûle à qui mieux mieux les mains et les sourcils et compromet l'avenir de sa barbe pour faire plus de bruit et de lumière, heureux de cette expansion de sentiments, qui prouve que, fidèles aux traditions de la Congrégation, les jeunes Oblats possèdent à un haut degré, comme leurs aînés, l'esprit de famille. La scène est vraiment belle : au ciel les étoiles scintillent et leur doux éclat semble des sourires d'anges ; tout autour, les lumières de la ville forment un cordon de feu, et, sous les vives lueurs des fusées et des feux d'artifice, les arbres et le berceau de vigne s'embrasent de reflets éclatants qui déchirent brusquement le rideau de ténèbres pour se perdre dans une demi-obscurité mystérieuse comme un pâle rayon de lune. Si notre bon Père n'eût écouté que l'ardeur des novices, amateurs d'un spectacle si rare, Dieu sait quand la communauté aurait quitté le jardin ; mais la nature et le règlement ont des droits que l'on ne peut violer

mpunément, et la prière du soir vint mettre un terme à cette joie bruyante et préparer la joie plus recueillie du lendemain.

Douces et saintes furent les pensées qui se pressèrent au réveil dans l'esprit de nos frères qui, dans quelques heures, allaient se consacrer à Dieu, vifs et profonds les sentiments de générosité, d'amour et de reconnaissance qui accompagnèrent leur méditation. Qu'ils sont émus en prenant leurs places à la chapelle au milieu de leurs frères et amis, bientôt, témoins de leurs premiers vœux, en présence de l'autel où Jésus attend leur oblation, où prêtre et victime, il se prépare à les offrir en sacrifice avec lui pour la gloire de son Père et le salut des âmes. C'est le T. R. P. Général qui dit la sainte messe : lui aussi est visiblement ému, et laisse éclater ses sentiments dans l'allocution qu'il adresse à ses chers enfants après l'Évangile : « *Quis, putas, puer iste erit ?* Que pensez-vous que seront ces enfants ? A votre naissance comme à celle de saint Jean, les Anges se sont demandé quelle serait votre destinée ; ils voient aujourd'hui que, comme lui, vous serez des précurseurs du Sauveur. Comme lui, puisant la foi et la piété aux lèvres de votre mère, désignés d'avance par le choix miséricordieux de Dieu pour annoncer Jésus et lui préparer les voies, conduits par le Saint-Esprit dans la solitude du séminaire et du juniorat, vous allez marcher sur ses traces dans la voix glorieuse de l'apostolat. Quand Dieu attire une âme au ministère évangélique, il lui met au cœur l'ardeur, la flamme, le courage qui lui sont nécessaires afin de combattre jusqu'à la mort pour la vérité, la vertu et le bien des hommes. Le Seigneur a daigné vous faire cet appel ; vous l'avez cru, vous le croyez surtout maintenant. C'est sa voix que vous avez entendue ; elle vous a dit la parole qui fait les apôtres : *Veni, sequere me.* Mais est-ce bien possible,

ô mon Dieu ? Que pouvez-vous attendre de moi, pauvre misérable ? Et Dieu vous répond dans le silence de l'âme : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia :* plus les instruments sont faibles, plus j'y mets ma force et ma grâce. Mais à ton tour, mon fils, aime-moi. Aime aussi les âmes et orne-les de pureté, d'humilité, de charité ; dévoue-toi à elles, je te les confie. Et si tu m'aimes, tu dois me donner tout droit sur toi. Oui, Seigneur, vous avez mon cœur, mon corps, ma volonté. Je pourrai donc tout te demander, tout exiger de toi ? Et vous de redire : *Tuus sum ego.* A d'autres les honneurs que le monde donne, à d'autres la possession de ses biens, les émotions du succès et les applaudissements ; à d'autres la vie élégante et facile, les joies égoïstes de la chair et du sang ; à d'autres les enivrements des affections humaines. Vous seul, mon Dieu, serez mon partage ; dans le calice sacré de la vie religieuse et du sacerdoce, je trouverai tout ce qui peut satisfaire mon cœur et le rendre heureux. Eh bien, puisque tu veux me suivre, prends ta croix, et porte-la à ma suite. »

Puis, dans un tableau émouvant d'une réalité saisissante bien faite pour exciter le courage de cœurs généreux, le chef d'une vaillante famille d'apôtres décrit aux futurs Oblats le chemin par où Dieu veut les mener, leur énumère les sacrifices, les souffrances, les épreuves qui les y attendent :

« Voilà ce que Jésus vous offre en retour de votre liberté et de votre amour, acceptez-vous le contrat ? Oui, vous allez tout à l'heure me répondre : *Voveo paupertatem, castitatem et obedientiam.* Dans quelques mois, vous renouvellerez ce serment, et confiants dans la grâce de Dieu, dans la protection de votre Mère Immaculée, vous promettrez de persévérer jusqu'à la mort dans le sacrifice et le renoncement, dans l'obéissance et le dé-

vouement. Je vais donc vous mettre tous sur la patène avec l'hostie, je vais vous offrir à Dieu avec son Fils comme des victimes d'agréable odeur, avec lui vous consacrer à sa gloire et au salut des âmes. N'est-ce pas que nous pouvons chanter maintenant : *Hæc dies quam fecit Dominus !* Jour plein d'émotions, de joies incomparables, d'allégresse surnaturelle, où Dieu fait lui-même les frais du bonheur avec tant d'abondance et de générosité. Quand mille événements heureux ou malheureux auront passé sur vos années, vous aimerez à vous rappeler ce jour de vos premiers vœux, à faire revivre en votre cœur le parfum du noviciat, et le souvenir en sera encore assez chaud pour faire vibrer votre âme et faire éclore sur vos lèvres un acte de reconnaissance et d'amour. »

La messe se continue ensuite dans une émotion croissante, et, au moment de la communion, les futurs Oblats vont se présenter au pied de l'autel ; c'est le moment solennel où Dieu renouvelle plus pressants, plus affectueux ses appels et ses invitations, et tous, à genoux devant l'hostie qu'ils vont recevoir comme un sceau divin à leur serment, prononcent leurs vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance. Les Oblats retournent à leurs places, l'âme embaumée de reconnaissance et d'amour. Quand la fleur a reçu la rosée du ciel elle se referme sur elle-même pour s'en nourrir en silence ; ainsi les âmes de nos frères se recueillent dans une action de grâces ferventes, jalouses de ne pas perdre une goutte de cette rosée céleste et de n'en point laisser échapper le parfum divin. Nous saurons bientôt, nous aussi, ce qui se passe alors dans le cœur, nous entendrons bientôt les paroles d'ineffable tendresse que Jésus adresse à ceux qui le reçoivent après lui avoir tout donné ; mais nous savons déjà que ces paroles produisent un immense bonheur ; nous le lisons sur le visage

rayonnant de nos frères, dans leurs yeux mouillés de larmes de joie.

Les voix sont tremblantes d'émotion quand on se rend au chant du *Magnificat* dans la salle des exercices pour féliciter les nouveaux Oblats et leur donner, sous le regard de Marie, l'accolade fraternelle. A ce moment où tous les cœurs battaient à l'unisson dans la même affection, dans la même joie et les mêmes espérances, l'âme de notre bien-aimé Fondateur a dû passer dans nos rangs et redire dans un transport de bonheur : La charité ! la charité ! la charité !

Et maintenant les voilà prêts à quitter le noviciat ; demain ils partiront pour le scolasticat ; dans quelques temps, où seront-ils ? Aux quatre coins du monde, distribuant aux âmes les trésors de lumière et d'amour dont ils auront fait provision pendant leurs années de formation religieuse et sacerdotale. Et nous aussi, après eux, nous chanterons bientôt, pour voir réalisé un jour ce désir d'apostolat :

Ah ! quand viendra le beau jour où j'espère
Aller partout prêchant la vérité,
Au pauvre obscur apporter la lumière,
En main la croix, au cœur la charité !

A 9 heures, le R. P. Rousseau chante la messe d'actions de grâces. La reconnaissance des nouveaux Oblats s'y traduit en chants magnifiques ; les beaux morceaux de Kunc, de Winter, de Loisel et de Moreau y sont exécutés avec âme et enthousiasme. Entendez ces voix émues redire le *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat* ; demain ils seront missionnaires pour réaliser cette parole, et déjà, en regardant le vitrail de la chapelle, ils croient voir le Christ les envoyer comme les apôtres, à la conquête des âmes. L'organiste rayonne de fierté, le maître de chœur semble étonné de cette exécu-

tion qui surpasse ses espérances ; et pourquoi donc la joie et le bonheur ne feraient-ils pas des prodiges? La musique n'est-elle pas le langage du cœur reconnaissant?

Après le dîner, une petite séance récréative réunit de nouveau toute la communauté ; on veut montrer au T. R. P. Général que les novices continuent à réaliser la définition traditionnelle : *aminal risibile*. Avec un entrain, une précision et un art des nuances qui font honneur autant au maître de chœur qu'aux exécutants, les novices chantent *les Deux Bretagnes*, où l'on entend passer comme le souffle du vent dans les ajoncs d'or, le son mélancolique du biniou aux jours de pardon, le bruit vague de la danse des korrigans dans les clairières et les joyeux carillons des clochers aux dentelles de pierre. Ils répètent d'une voix ardente et émue où ils mettent toute leur tendresse filiale, tout leur amour des âmes, un chant de fête composé pour la circonstance. Puis un habile soliste nous transporte dans une marche lorraine au pays de Jeanne la Pucelle, et fait revivre pour les junioristes et les Lorrains les souvenirs d'enfance, la sainte colline de Sion, les promenades sur les bords de la Moselle et les grands sapins des Vosges. Voici venir maintenant un acteur comique, tantôt sous l'habit de M. Tranquille, qui, dès qu'il voit paraître à l'horizon quelque point noir qui pourrait échauffer sa bile et troubler sa digestion,

> Prend sa canne et son chapeau
> Et part sans demander son reste,

tantôt sous la capote du soldat Pitou racontant ses mésaventures à l'exercice, ou sous le tablier du cuisinier de régiment, fourré au bloc à cause de son bouillon, tantôt sous la blouse du manifestant du 1er mai. La séance se termine par la cantate des *Paysans*.

Avant de nous congédier, le T. R. P. Général tient à

nous exprimer sa satisfaction ; particulièrement touché du chant de fête, il en prend occasion pour renouveler ses conseils et ses encouragements : « J'accepte vos promesses et vos offres de dévouement, et quand viendra l'heure je vous appellerai au sacrifice et au labeur ; vous y garderez votre belle humeur, votre entrain et vos généreuses dispositions. » Il nous parle alors d'un nouveau champ d'action ouvert à la Congrégation, de la Mission de Cimbébasie, dont il va demain envoyer les premiers missionnaires ; il déroule devant nos espérances et nos désirs d'apostolat les vastes plaines de l'Afrique australe. « C'est là-bas, loin de la famille et de la patrie, dans des contrées sauvages où la civilisation n'a pas encore pénétré, qu'il vous faudra de la piété et de l'énergie pour rester de vrais religieux, du zèle et du renoncement pour faire votre devoir de missionnaire. Je sais que vous désirez ces missions lointaines ; mais cet honneur vous devez le mériter et vous y préparer, et quand vous aurez fait preuve de régularité, de courage et d'abnégation, je vous enverrai peut-être au martyre sanglant, certainement au martyre de tous les jours par la fatigue, la faim, les misères corporelles et morales, mais aussi à la couronne et à la récompense des apôtres. »

Nous touchons au terme de la fête ; c'est sous la bénédiction de Notre-Seigneur et Roi que nous prendrons congé du T. R. P. Général. A genoux devant le Très Saint Sacrement, nous remercions Jésus-Hostie des joies de cette journée, nous redisons à Marie Immaculée notre bonheur de lui appartenir et lui demandons de garder toujours dans nos cœurs les vives et saintes impressions ressenties aujourd'hui. Après le salut, le T. R. P. Général bénit trois magnifiques statues du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Lourdes et de Saint-Joseph, destinées à orner le parterre ; en même temps qu'elles conserveront

le souvenir de sa visite, ces statues rappelleront sans cesse aux novices les vertus d'humilité, de pureté et de zèle qu'ils doivent surtout pratiquer; ils auront ainsi toujours sous les yeux, au jardin et dans la cour de récréation, leur Grand Maître des novices, Notre-Seigneur, leur Mère Immaculée et saint Joseph, patron préféré, de notre vénéré Fondateur et protecteur spécial de la Congrégation. De tous les cœurs s'échappent les suppliantes invocations : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis. Regina sine labe originali concepta. Sancte Joseph, protector noster, ora pro nobis.* La Sainte Famille s'incline du haut du ciel pour nous bénir et répandre sur nous les dernières grâces de cette journée si féconde en faveurs surnaturelles.

III

JEAN CAPRÉOLUS [1].

Le R. P. Bonnet nous adresse sur cette édition les lignes suivantes. Nous les reproduisons d'autant plus volontiers que cette œuvre honorera la Congrégation :

Le Souverain Pontife Léon XIII, glorieusement régnant, a donné une nouvelle impulsion aux études scolastiques. Grâce à son initiative, cette science et son oracle, saint Thomas d'Aquin, ont repris la place d'honneur et l'autorité qui leur sont dues. Aussi les savants n'ont rien de plus à cœur que de s'inspirer des anciens écrivains sco-

(1) *Jean Capréolus, surnommé* le Prince des Thomistes ; *Commentaires sur les quatre Livres des Sentences*, nouvelle édition, par le R. P. Paul Bonnet, de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, professeur de théologie.

Prix pour les souscripteurs : 20 francs le volume. Alfred Cattier, éditeur, à Tours.

lastiques, surtout des thomistes, laissés dans un injuste abandon par l'erreur de ces derniers siècles, de les tirer de l'oubli, de les rechercher avec soin et de leur demander, avec empressement, la vérité en matière de philosophie et de théologie.

Ils le comprennent, ces auteurs en sont les témoins primordiaux et les interprètes autorisés. A eux doit recourir quiconque veut s'attacher à la doctrine de l'École et de son angélique chef, la puiser dans sa pureté native, la pénétrer à fond.

Or, parmi les commentateurs de l'Ange de l'École, que le moyen âge, véritable âge d'or, produisit en abondance, et au-dessus de tous, se distingua Jean Capréolus, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, docteur de l'Université de Paris, Français de nation.

Auteur de *Commentaires sur les Livres des Sentences pour la défense de la doctrine de saint Thomas*, il s'éleva dans cet ouvrage au mérite le plus éminent en tous points, si bien que la postérité l'a surnommé, d'un commun accord, *le prince des thomistes*.

Et à juste titre, que le lecteur en juge! Deux considérations l'aideront à apprécier en connaissance de cause la valeur de cet ouvrage : son excellence et son utilité.

I. EXCELLENCE DE L'OUVRAGE.

Trois points mettent en lumière l'excellence de cet ouvrage :

1° Sa préparation ;

2° Son examen en lui-même ;

3° Les éloges qui lui ont été décernés.

I. PRÉPARATION. — Jean Capréolus (1) naquit dans le

(1) Ce nom a été rendu en français tantôt par Capréole, tantôt par Capriole. Le cardinal Bourret, évêque de Rodez, bien placé pour être exactement renseigné, nous disait dans une lettre d'encouragement

diocèse de Rodez vers l'an 1380. Après avoir passé son enfance dans la piété et l'innocence, il entra, à l'âge de dix-huit ans, dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, dans la florissante maison de Rodez. Comme son talent avait déjà fait concevoir les plus grandes espérances, on l'envoya faire ses études dans la célèbre Université de Paris. Il en suivit les cours avec un tel succès, qu'il devint, au rapport de Trithème, *érudit dans les Saintes Écritures et d'un rare savoir en matière de philosophie aristotélicienne*. Il conquit ses grades de licence et de doctorat en Sorbonne, entreprise qui exigeait alors de longs et durs labeurs, et enseigna le *Livre des Sentences*.

A quel point il s'y distingua, les faits suivants nous le donnent à comprendre. Il aurait été, à peine sorti de là, recteur de l'Université de Toulouse, et même aurait assisté aux conciles de Constance et de Bâle. Dans ce dernier, il aurait conféré avec le célèbre Tostat.

D'une piété non moins éminente que son talent et sa science, on le voyait fréquenter l'église. Il multipliait nuit et jour de longues visites à une image de la Très Sainte Vierge, qu'il honorait d'une dévotion toute particulière. Il prenait peu de nourriture, dormait peu, couchait sur la dure, mortifiait sa chair par le cilice.

Telle fut la préparation par laquelle Capréolus disposa son esprit et son cœur à recevoir la lumière de la sagesse pour la faire ensuite rayonner dans le monde.

II. L'OUVRAGE. — En 1426, il se retira dans la maison de Rodez pour s'y livrer tout entier à la composition et à la rédaction de ses *Commentaires*. Ce grand ouvrage, dont la publication avait commencé dès l'année 1409,

qu'il nous faisait l'honneur de nous écrire le 15 novembre 1895 « Son nom latin, Joannes Capreolus, doit se traduire définitivement en français par Jean Cabrol, nom connu en Rouergue, surtout dans les environs de Rodez, et pas autrement. »

fut terminé en 1432. Ainsi l'on peut dire que l'auteur ne consacra pas moins de vingt-cinq années à ce travail.

Établir solidement la doctrine de saint Thomas, soit en la démontrant par des preuves empruntées au fond même du sujet, soit en renversant les arguments de ses adversaires, tel fut son but.

Il avait pour y parvenir toutes les dispositions désirables. Mentionnons d'abord une préparation, pour ainsi dire générale, due à ses études antérieures et à la connaissance approfondie de la philosophie et de la théologie. De plus, une préparation tout à fait spéciale lui valait de plein droit le rôle d'interprète autorisé de saint Thomas.

En effet, il avait voué à la doctrine de l'Ange de l'École une admiration et un amour tels qu'il consacrait tout son temps et tous ses efforts à l'étudier. A cette assiduité, à son génie, il joignait une mémoire prodigieuse. Il possédait presque tous les écrits du saint docteur, et au besoin il pouvait les réciter. Aussi, en lisant les ouvrages de ses adversaires, apercevait-il de suite que saint Thomas avait déjà proposé et résolu leurs arguments. Le même fait, on le sait, devait se reproduire plus tard pour Luther. Pour toute réfutation : « *Voilà*, disait-il, *les objections, voici maintenant les réponses.* » Et dans le texte même de saint Thomas, que l'on attaquait, il montrait formulées et l'objection et la solution.

Fort de cette pleine possession de la doctrine thomiste, il adopta, pour la confirmer et la justifier, une méthode jusque-là inouïe, mais à coup sûr très efficace : *Interpréter et commenter saint Thomas par saint Thomas lui-même.*

Voici comment il procède :

Il se conforme à l'ordre adopté dans le *Livre des Sen-*

tences. Suivant, question par question, saint Thomas dans ses Commentaires sur cet ouvrage, il examine et traite à fond et les questions exposées par le docteur Angélique, et celles qui s'y rattachent, spécialement les plus controversées.

Après un préambule dans le genre de saint Thomas dans la *Somme théologique*, il aborde l'étude proprement dite du sujet, qu'il traite selon une division uniforme et très nette en trois parties, savoir :

Art. I. — *Doctrine*.

Art. II. — *Objections*.

Art. III. — *Solutions*.

Là il montre les ressources prodigieuses de son génie, soit par la profondeur de sa doctrine, soit par l'étendue de son érudition et la pleine connaissance du docteur Angélique, soit par la perfection de ce langage que l'on appelle style didactique.

1° Il donne la doctrine sous forme de *conclusions* simples, claires, brèves, rigoureusement enchaînées. A l'appui viennent des preuves nombreuses et profondes, largement développées, dont il ne manque pas, au besoin, de discuter la valeur avec les adversaires.

A la fin il met en forme, par un argument bref et d'une clarté limpide, les preuves données et discutées avec étendue.

2° Quant aux objections, toutes celles qu'ont pu présenter les plus célèbres adversaires de saint Thomas, Duns Scot, Ockam, Pierre d'Auriol, Durand, Henri de Gand, etc., sont attaquées avec vigueur. Il les poursuit une à une jusque dans leurs derniers retranchements, et ne s'arrête qu'après une complète victoire.

3° Enfin ces deux points, preuve de la doctrine et réfutation de l'erreur, nous apparaissent dans ces *Commentaires* traités non seulement d'après saint Thomas, mais

ce qui constitue le mérite unique de Capréolus, par saint Thomas lui-même. Car, au témoignage de Possevin, l'illustre commentateur extrait de tous les ouvrages du Docteur angélique tous les passages ayant rapport à la question, les groupe, les cite mot à mot, tout au long.

On peut donc dire avec vérité que, dans les *Commentaires* de Capréolus, saint Thomas lui-même parle continuellement, enseigne, s'explique, se défend, et fait comme la *synthèse* et la *concordance* de ses œuvres.

En un mot, après la lecture des articles de Capréolus, l'esprit est satisfait au point de vue de la doctrine, du véritable sens de saint Thomas, des objections et de leurs solutions.

Bien connaître Capréolus, c'est donc posséder à fond et la philosophie et la théologie thomistes, par le moyen *le plus sûr, le plus rapide, le plus facile.*

III. Eloges. — Ne nous étonnons point, après cela, si un ouvrage conçu avec tant de sagesse, élaboré avec tant de soin, élevé jusqu'à la plus haute perfection avec une telle vigueur de génie, a remporté la palme du mérite et de l'admiration. Ne nous étonnons pas si les quatre volumes des *Commentaires* ont été appelés *immenses*, immenses par leur mérite à coup sûr plus encore que par leurs proportions ; si on les a réclamés de toutes parts ; si, après l'invention de l'imprimerie, quatre éditions à fort tirage ont été rapidement épuisées. Ne nous étonnons pas enfin si Capréolus a été proclamé « le flambeau et le prince de la théologie, le boulevard de la doctrine thomiste ».

Qu'on nous permette de rapporter les jugements de quelques autorités parmi les plus compétentes :

Léandre Alberti appelle cet ouvrage « supérieur, d'une remarquable valeur, distingué, rempli de doc-

trine, fruit d'une grande application, d'une utilité incontestable, absolument admirable ».

Jacques Echard le qualifie « supérieur à tous les éloges (*nunquam satis laudandum*) ».

Trithème lui décerne le titre de « superbe monument du génie ».

Possevin appelle Capréolus « le défenseur émérite de saint Thomas » ; celui qui « semble avoir par-dessus tous saisi le sens de sa doctrine ».

Cajetan appelle les arguments de Capréolus « des arguments d'or ». Et dans ses *Commentaires*, dont tout le monde admire la subtile et profonde métaphysique, il s'en sert très souvent et lui fait de nombreux emprunts.

Capréolus fut, au témoignage de Portarello, « instruit à fond dans tous les genres de connaissances, et maître consommé dans la scolastique ».

Matthias Aquaro dit à son tour : « Il n'est pas un seul point, dans le vaste champ de la science, qu'il n'ait enseigné, discuté, examiné, porté à son dernier degré de perfection. »

Au jugement d'Eysengrein, il est « le prince des théologiens de son temps (*theologorum sæculi sui princeps*) ».

Bien plus, Isidore Isolano n'hésite pas à écrire : « A mon avis, nous ne devons pas moins de vénération à Jean Capréolus qu'à saint Thomas lui-même ; car l'Esprit-Saint semble avoir transmis à Capréolus l'esprit du docteur Angélique pour discerner et expliquer à fond sa doctrine. » Et ailleurs : « Je crois, et ce n'est pas un jugement frivole, que l'Esprit de vérité s'est reposé sur Jean Capréolus pour lui accorder, par un don spécial, l'intelligence de la doctrine angélique. »

Mais au-dessus de toutes les louanges s'élève la grande voix du monde savant. Tandis que divers surnoms, tels que : « Docteur très solide, Docteur irréfragable, Docteur

subtil, etc. », illustrèrent les autres maîtres dont l'Ecole s'honore, Capréolus fut surnommé, titre inouï et suprême témoignage d'estime, *le Prince des thomistes.*

II. UTILITÉ.

A l'excellence de cet ouvrage il faut joindre son utilité, et pour les maîtres, et pour les élèves, et pour quiconque a le goût de la science.

1° *Pour les maîtres.* — Les professeurs y trouveront la vraie doctrine de l'Ange de l'Ecole, tirée de ses textes mêmes, exposée avec une profondeur et en même temps une clarté admirables, victorieusement défendue contre ses agresseurs. Saint Thomas a-t-il changé d'opinion? Avis en est donné; et le commentateur expose de préférence, en la justifiant, la doctrine adoptée en dernier lieu. (V. Capr., L. II, D. I, Q. II.)

Ils y trouveront aussi un exposé complet des opinions contraires, les arguments dont elles s'appuient présentés dans toute leur force, puis vigoureusement réfutés ; en un mot, une doctrine envisagée sous tous les aspects, éclaircie, consolidée.

2° *Pour les élèves.* — Capréolus remplit envers les élèves le rôle d'un maître parfait. Il est tout à la fois profond dans la doctrine et clair dans l'exposé ; il ramène à la surface les profondeurs de la science ; il rend les études de l'élève *complètes*, *faciles*, *pleines d'intérêt.*

Un point mérite de la part des jeunes étudiants une attention toute spéciale : pour les discussions entre élèves, pratiquées avec tant de profit dans les écoles, Capréolus offre des ressources incalculables. Il fournit une quantité prodigieuse, vraiment inépuisable, d'objections choisies ; et après les avoir fidèlement rapportées, il leur oppose des réponses victorieuses.

Ainsi, par exemple, L. I, D. XXX, Q. I, a. 1, Concl. I :

Il est des relations réelles indépendamment de l'âme qui les conçoit (*Aliqua relatio est verum ens reale extra animam*). — Contre cette première conclusion seulement, il accumule et résout jusqu'à *quatre-vingts* objections (1). — De même, L. I, D. VIII, Q. I, a. 1, contre la première conclusion : Nulle créature subsistante n'est son existence actuelle (*Nulla creatura subsistens est suum esse quo actu existit in rerum natura*), il ne discute pas moins de *soixante-douze* objections.

Et qu'on ne voie pas là des exceptions. Ce sont de simples exemples. Ils nous révèlent dans l'ouvrage de Capréolus un *arsenal* abondamment pourvu pour les champions de la dispute. *Argumentant* et *répondant* y trouveront des armes fortement trempées, *herculéennes*, suivant l'expression d'un auteur, armes *offensives* pour l'un, armes *défensives* pour l'autre.

3° *Pour tout homme d'étude.* — Pour tout homme adonné aux hautes spéculations, Capréolus sera d'un très grand secours.

Au prêtre occupé au saint ministère, il ouvrira un *trésor* de saine doctrine. Par sa simplicité, il lui facilitera les explications à donner dans les catéchismes et les instructions populaires. Par sa profondeur et sa fidèle interprétation de saint Thomas, il servira aux discussions approfondies des réunions et conférences ecclésiastiques.

Au laïque livré à l'étude, on en voit beaucoup aujourd'hui, il procurera de douces jouissances. Il lui donnera la *clef* pour pénétrer, sous la conduite de saint Thomas, dans les profondeurs de la philosophie aristotélicienne. Cette philosophie, dans ce siècle, reçoit d'une science

(1) Ce seul exemple prouve assez de quelle utilité peut être l'œuvre de Capréolus contre les erreurs de la philosophie moderne.

(N. D. L. R.)

que ses progrès mêmes ont rendue plus équitable, une nouvelle confirmation et devient l'objet d'une estime chaque jour grandissante.

L'ouvrage de Capréolus, d'une utilité si universelle, paraît donc à propos.

Il devrait être le *manuel* de tous ceux qui aspirent aux sciences supérieures. « Car, dit Aquaro, *se rendre cet auteur familier... c'est se mettre à même de connaître les opinions de tous les théologiens et de tous les philosophes, de pénétrer les secrets de leurs doctrines, de soutenir la discussion avec aisance.* »

Ils le savaient bien, ces admirateurs passionnés (1) de Capréolus, qui *ne passaient pas un seul jour sans lire et méditer quelque article de cet illustre savant.*

En terminant, nous ne craignons pas de caractériser d'un mot le mérite éminent de Capréolus. Bucer a lancé ce défi blasphématoire : *Otez saint Thomas et je renverserai l'Église.* Et nous, présentant Capréolus, nous répondons : *Il a défendu saint Thomas, il a soutenu l'Église.*

NOUVELLE ÉDITION.

Depuis longtemps, des vœux ardents appelaient une nouvelle édition de cet ouvrage. Le monde savant demandait que ce génie fût remis au grand jour d'une publicité bien méritée, que cette *mine d'or* de la science, presque inexplorée depuis trois siècles, fût de nouveau ouverte aux recherches de tous. Citons, comme exemple, le cardinal Bourret, évêque de Rodez, qui terminait par ces mots une dissertation expressément consacrée à Capréolus :

« Il ne nous reste qu'un souhait à faire et qu'un vœu à former, c'est que quelque éditeur intelligent remette

(1) Bernardin Thomitano, Archange Mercenario, o. p., célèbres professeurs.

en lumière l'œuvre de Jean Capréolus et la vulgarise dans nos écoles... Que quelque nouvel ami du docteur Angélique, comme l'était Capréolus, se lève, et que ce Prince des thomistes, reprenant son sceptre, gouverne encore les esprits dans l'école... »

Nous voudrions, selon nos faibles moyens, répondre à ces vœux.

Reproduire le texte de Capréolus dans toute sa pureté, son originalité, son intégrité, tel est notre principal devoir, tel sera notre premier soin. Nous n'épargnerons pas notre peine et, pour faire notre édition, nous collationnerons toutes les éditions antérieures.

Nous joindrons, il est vrai, les *Additions* d'Aquaro, travail d'une très grande valeur, dont nous nous ferions scrupule de priver nos lecteurs. On y trouve la confirmation des *Commentaires* de Capréolus par les autorités de la Sainte Écriture, des saints Pères et des Conciles, et beaucoup d'autres enseignements utiles. Mais des caractères particuliers et une indication spéciale les distingueront du travail propre de Capréolus.

Quant à l'impression, elle sera très soignée. Titres convenablement disposés, annotations marginales dites *manchettes*, caractères élégants, nets, variés à propos, tout sera combiné en vue d'aider le lecteur, de le guider, d'ouvrir en quelque sorte son intelligence à la doctrine par la disposition typographique elle-même. En un mot, rien ne sera négligé pour répondre au mérite de l'ouvrage, à l'attente des partisans du docteur Angélique, et à l'intérêt des élèves.

L'édition comprendra six volumes in-quarto carré, format tout à la fois digne, maniable et portatif.

Paul Bonnet, O. M. I.

REVUE

LA VIE DU CARDINAL GUIBERT.

L'Univers a publié la lettre suivante, adressée par le T. R. P. Général à M. l'abbé Paquelle de Follenay :

Monsieur l'abbé,

Vos lecteurs déjà nombreux ont fait à la *Vie du cardinal Guibert* l'accueil qu'elle mérite. Permettez-moi de joindre à leurs suffrages les miens. Vous avez si bien parlé de Mgr de Mazenod, vous témoignez, au cours de l'ouvrage, une sympathie si bienveillante pour les humbles confrères du cardinal, que je manquerais à leur attente aussi bien qu'à mes inspirations personnelles, si je ne remplissais ce devoir de gratitude.

Faut-il vous dire d'abord, monsieur l'abbé, que je me suis réjoui du choix qui vous a désigné pour être l'écrivain de cette histoire ? Vous étiez préparé à cette tâche. La place même que vous occupez à l'Institut catholique de Paris et aux côtés de son éminent recteur était, pour le public et pour nous, la garantie des grandes qualités littéraires que vous mettriez au service de l'œuvre attendue.

Cette préparation ne vous a pas suffi. Avec un soin scrupuleux, vous avez consulté les témoins, visité les lieux, théâtres des événements racontés, fouillé enfin les documents mis à votre disposition. Il en est sorti une œuvre de haute valeur et d'une probité littéraire absolue. Vous avez eu, avant tout, le souci de la vérité, et vous avez mis une loyauté extrême à la montrer à vos lecteurs.

Aussi, est-ce bien le portrait de notre grand cardinal que vous nous donnez. C'est lui que vous avez peint, lui que l'on

retrouve dans vos pages. Sa figure se détache avec précision et fermeté du milieu des événements que vous racontez.

Le cardinal nous apparaît dans votre livre tel que nous l'avons connu, grave et austère comme un évêque du moyen âge, actif sans précipitation, sage, d'un conseil sûr, diplomate de goût et d'instinct, toujours apôtre. Il garde partout son âme de missionnaire. Sa vie est complexe, les théâtres où elle se déploie sont divers, mais elle a son unité dans l'unique désir de servir l'Église. On ne le verra jamais d'aucun parti : il est religieux, il est prêtre, il est évêque, il est le serviteur de l'Église. Là est le secret de l'influence qu'il exerça toujours autour de lui et qui atteignit le degré que nous savons dans les dernières années de sa vie.

Ce dont nous vous sommes particulièrement reconnaissants, monsieur l'abbé, c'est d'avoir retracé d'une manière si exacte la physionomie du religieux, de n'avoir pas craint d'y consacrer une grande partie de votre ouvrage, et de continuer ensuite à nous montrer le religieux vivant et agissant dans l'évêque, l'archevêque et le cardinal. Nous croyons qu'en cela vous avez été bien inspiré, la figure du moine ne dépare pas la majesté du pontife.

Chez les Basile, les Grégoire, les Ximénès, c'est le religieux qui a communiqué au génie la vigueur et la fécondité que les siècles admirent dans la glorieuse carrière de ces grands hommes. Il en doit être ainsi toujours. Aussi sommes-nous heureux de retrouver le religieux, l'Oblat, dans le régénérateur du clergé de la Corse, dans l'évêque-missionnaire de Viviers, dans l'intrépide défenseur des libertés de l'Église et des droits du vicaire de Jésus-Christ, dans le prélat qui sait imposer le respect de sa dignité à des hommes sans principes, dans le patriote qui protège ses concitoyens contre la violence d'un ennemi enivré de ses triomphes, dans l'administrateur ferme et prudent qui mûrit un dessein avant de l'exécuter, et qu'ensuite aucun obstacle n'arrête jusqu'à ce que le but soit atteint.

Dans cette longue existence mêlée à tant d'événements, le religieux apparaît sans cesse digne de la vénération des peuples.

On admire en lui la délicatesse et la fermeté d'une conscience qui ne transige jamais avec le devoir, en même temps qu'une attitude noble et indépendante qui a tous les droits, mais qui ne tremble devant aucune puissance et qui sait dire à tous la vérité.

Mgr Guibert aimait à reconnaître ce qu'il devait à sa formation religieuse. Vous le fîtes ressortir en montrant qu'il fut le disciple toujours docile de Mgr de Mazenod, qu'il le consultait dans ses doutes et dans ses difficultés, qu'il eut toujours pour lui le respect et l'affection d'un fils. Cette affection, il l'étendait à toute sa famille religieuse ; il était sincère dans le désir exprimé si souvent de finir ses jours au milieu de ses frères en religion dans une modeste cellule ; non moins sincère était la parole qu'il aimait à répéter, et qui nous révèle bien l'humilité et la reconnaissance de cette grande âme : « Tout ce qu'il y a de bon en moi, je le dois à la Congrégation des Oblats. »

Ai-je besoin d'ajouter, monsieur l'abbé, qu'en faisant ressortir le religieux, vous n'avez point laissé dans l'ombre l'évêque, le prince de l'Église ? Celui-ci apparaît d'autant plus grand que le religieux ressort davantage. A tous les talents, à tous les dons qui ont orné l'évêque, à toutes les œuvres qu'il a entreprises, à tous les actes qui ont marqué sa féconde carrière, l'empreinte monacale a communiqué un caractère plus surnaturel et comme une sorte d'auréole qui fait penser aux saints évêques des grands siècles de l'Église.

D'autres pourront trouver que la part faite au religieux est trop considérable ; pour nous, la joie de retrouver le P. Guibert dans tout le cours de votre ouvrage en rehausse le prix à nos yeux et vous donne un titre particulier à notre reconnaissance.

Veuillez, monsieur l'abbé, en agréer l'expression très sincère avec les sentiments respectueusement dévoués de votre tout humble serviteur.

L. Soullier,
Supérieur général des Missionnaires Oblats
de Marie Immaculée.

LES FÊTES DE PONTMAIN.

M. Louis Colin a raconté, dans les *Annales de Notre-Dame de Pontmain*, les fêtes qui ont marqué le baptême des vingt-cinq cloches. Voici ces pages :

I

Pontmain, 11 octobre 1896.

Le samedi 10 octobre, à 6 heures du soir, les cloches de la paroisse annonçaient à toute volée l'arrivée de Mgr Geay. Au-devant de lui étaient allés et les pèlerins déjà présents et les enfants de la maîtrise apostolique, en surplis, et les religieux et les prêtres, le curé de la paroisse et le conseil municipal au grand complet. M. Friteau, l'excellent maire de Pontmain, s'est avancé vers la voiture du prélat et, d'une voix émue, a lu le discours de bienvenue ci-après, qui restera une belle page dans l'histoire de la paroisse. Combien sont-ils les maires de France qui parleraient le même langage !

Monseigneur,

Je suis profondément touché de l'honneur qui m'est fait en ce jour, d'être le premier, parmi les officiers de l'administration civile du département de la Mayenne, à pouvoir offrir à Votre Grandeur l'hommage de mon profond respect.

Le conseil municipal de Pontmain, ici présent dans tous ses membres, est heureux de se joindre à moi pour vous exprimer les mêmes sentiments.

Il est vrai que la commune de Pontmain, si petite qu'elle soit, tient aujourd'hui une large place dans le monde chrétien. C'est à la grâce toute particulière dont elle a été l'objet qu'elle doit l'honneur et la joie de votre première visite épiscopale dans le diocèse Mais si elle doit sa gloire à l'apparition de la Très Sainte Vierge, soyez assuré, monseigneur, qu'elle tient à s'en montrer digne. Ici nous sommes tous des chré-

tiens, des catholiques convaincus, désireux d'unir, dans la même action, l'administration dont nous sommes les représentants et les progrès toujours croissants du pèlerinage.

La cérémonie à laquelle Votre Grandeur présidera demain sera pour notre paroisse une nouvelle gloire et lui donnera un nouveau prestige. A peine installé dans votre diocèse, vous avez voulu donner à Notre-Dame de Pontmain les prémices de votre ministère pastoral, en bénissant les vingt-cinq cloches qui formeront le carillon de son premier jubilé : Au nom de la commune, monseigneur, je vous en remercie.

Enfin, c'est un réel bonheur pour nous, en même temps qu'un honneur dont, désormais, grâce aux fêtes qui se succèdent dans notre vénéré sanctuaire, Votre Grandeur nous favorisera plus souvent ; et chaque fois qu'Elle viendra chez nous, Elle trouvera toujours, dans les habitants de cette petite bourgade privilégiée de son diocèse, un accueil aussi sympathique que respectueux.

Très heureux et très ému par un tel langage dans la bouche du premier magistrat de la commune, Mgr Geay a trouvé dans son cœur des accents éloquents et touchants, qui sont allés au cœur de tous. Nous voudrions pouvoir les reproduire ici, mais la basilique retentira de son éloquence. Des gerbes de feux allumés pour la bénédiction du soir, un concert de voix enfantines s'élevant comme un cantique des anges, nous appellent à l'envi au pied de l'autel. Après un charmant discours du R. P. Richard, dominicain, qui lui aussi fait son compliment, le Dieu de l'Eucharistie a béni toute l'assistance, déjà nombreuse, qui contemple avec amour son nouvel évêque : *Benedictus qui venit in nomine Domini!*

Toutes les maisons sont pavoisées. La foule s'écoule, heureuse de cette première heure, qui contient les joies et les prémices de la grande fête du lendemain.

II

Pontmain, 12 octobre 1896.

Le dimanche 11 octobre, l'Église célébrait la Maternité de Marie, *Mère de la sainte espérance* (*Mater sanctæ spei*). Et c'est en cette fête que le carillon de Pontmain couronnait son jubilé, commençait à célébrer les promesses de Celle qui avait écrit sur la banderole ces mémorables paroles : *Mes enfants ! Mon fils !* en sa qualité de double mère de Jésus et des hommes ! Dieu qui conduit tout d'une façon si visible avait voulu cette nouvelle concordance, au milieu de toutes celles qui ont souligné cette mémorable journée.

Dès la première aube, le son des cloches paroissiales s'élève. Il annonce et salue un autre carillon. Les maisons sont déjà pavoisées de la veille. Vieux écussons, images, drapeaux, tout flotte et s'étale. Un arc de triomphe, celui dressé pour monseigneur, se révèle à l'entrée du bourg. La basilique est ornée des couleurs russes et livre au vent des oriflammes immenses ! C'est l'heure voulue de Dieu, c'est la fête de l'Espérance rayonnant sur Reims, sur Paris, sur Versailles. Tout à l'heure, les enfants de la maîtrise apostolique, au nombre d'une cinquantaine, seront réunis au chœur même de l'édifice. Leur voix s'élèvera pure, aérienne, céleste. Ils chanteront des cantiques nouveaux sous les voûtes sonores, pendant que Mgr Geay dira sa messe. Et l'évêque sera dans l'admiration et ses entrailles seront émues. Il dira aux enfants, cette phalange de lévites : « Mes enfants, vous m'avez ravi ! » Et le soleil, se mêlant de la fête, perce les nuages de discrets rayons.

Il est 10 heures. La foule est venue de tous côtés. La place regorge de tapissières, de berlines, de carrioles.

Parrains et marraines sont là ! Voici, pour *la France*, le comte Gicquel des Touches et Mme la vicomtesse de Croüy ; pour *le Maine*, le marquis de Champagné et Mme la marquise de Chavagnac ; pour *la Romaine*, M. Lemaître, vicaire général, et Mme la Supérieure générale des Sœurs d'Évron ; pour *l'Immaculée*, le R. P. Hamelin, recteur du Collège de l'Immaculée-Conception, à Laval, et Mme Roulleaux, d'Ernée ; pour *la Normandie*, le comte A. de Rougé et Mme la comtesse d'Avenel ; pour *la Religieuse*, M. Chartier, vicaire général, et Mme la Supérieure des Sœurs Adoratrices de la Justice de Dieu, de Fougères ; pour *l'Apostolique*, M. et Mme de la Perraudière, de Laval ; pour *la Bretagne*, M. de Sonis et Mme la marquise des Nétunières ; pour *la Militaire*, M. le vicomte, frère du député, et Mme la vicomtesse d'Elva ; pour *la Paroissienne*, M. Auguste Friteau, maire de Pontmain, et Victoire Barbedette, la vénérable mère des voyants ; pour *la Messine*, M. l'abbé X... et Mme X..., de Metz : pour *la Parisienne*, M. l'abbé de Lantérie, vicaire à Saint-Sulpice, et Mme Marguerite Oursel, religieuse de la Visitation Sainte-Marie ; pour *la Maternelle*, Mme Morin du Tertre et M. Morin du Tertre, son fils ; pour *l'Angevine*, M. Affichard, avocat, et Mlle Avisce, d'Angers ; et ainsi de suite pour *la Tourangelle*, *la Grenobloise*, *la Bordelaise*, *la Marie*, *la Briançonnaise*, *la Toulousaine* (M. l'abbé Albouy), *la Rouennaise*, *la Lorraine*, *la Marseillaise*, *la Savoisienne*, *la Fraternelle*.

C'est *la France*, c'est-à-dire le bourdon, du poids de 3 500 kilogrammes, qui commence le *Te Deum : Te Deum laudamus, te Dominum confitemur ; l'Immaculée* murmure : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth ! la Bretagne* chante le *Tu rex gloriæ, Christe ; la Messine*, répète le *Tu, devicto mortis aculeo, aperuisti credentibus regna cœlorum !*

La Parisienne, Henriette-Odette-Marguerite, invoque le secours de la Vierge aux Étoiles sur la capitale de la France. Son chant est celui du *Tu ad dexteram Dei sedes, in gloria Patris.*

La Grenobloise prie avec le *Salvum fac populum tuum, Domine; la Lorraine*, à son tour, demande miséricorde : *Miserere nostri, Domine, miserere nostri*, et *la Marseillaise*, au nom de la ville du Sacré-Cœur, fait écho à *la Lorraine*, en lui répondant : *Domine, miserere nostri.*

Que ne pouvons-nous ici les faire parler toutes, avec leurs prières, telle que *la petite Savoyarde* qui supplie à l'unisson de sa grande sœur de Montmartre : *Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te.* A l'une comme à l'autre, le nom du R. P. Besson, de Chambéry, restera attaché.

Mais l'espace manque et voici que ce peuple et cette foule, où se trouvent confondus tous les rangs et toutes les situations, remplissent la place. A son tour, la basilique est pleine. Une musique admirable, celle du Cercle catholique d'Ernée, dont les membres passent tour à tour de leurs instruments de cuivre à leurs voix de cristal, chorale et fanfare tout à la fois, voici, dis-je, que la musique d'Ernée chante et joue alternativement d'une façon exquise pendant la grand'messe pontificale. C'est M. le vicaire général Chartier qui la célèbre, au milieu d'un nombreux clergé, malgré le jour de dimanche. Ernée est au complet avec son vénérable archiprêtre ; Landivy, Fougerolles, Montaudin, Saint-Hilaire-du-Harcouët, sont là aussi. Le P. Hamelin est accompagné de quatre de ses professeurs et d'un certain nombre de ses anciens élèves. Les Pères Oblats de Paris sont également représentés. Ici, le R. P. Voirin, assistant général, Lorrain, parrain de *la Lorraine ;* là, le P. Lemius, supérieur des chapelains de l'église du Vœu National ; là encore,

le P. Pélissier, de la même maison. J'allais nommer le T. R. P. Soullier, supérieur général de la Congrégation, co-parrain de *l'Immaculée,* retenu par une indisposition à Paris.

Il est 11 heures et demie lorsque finit la messe solennelle. L'immense multitude s'éparpille, se déroule, s'agite comme s'agite sous le vent un peuple de roseaux. A la fin des agapes qui ont suivi, dans la nouvelle maison des Pères, où parrains, marraines, bienfaiteurs, bienfaitrices et amis se sont donné rendez-vous, monseigneur a prononcé une allocution de circonstance qui a été très applaudie. Après les éloges les plus mérités à l'adresse du R. P. Rey, le héros de la fête, le père des vingt-cinq cloches qui seront baptisées tout à l'heure ; après un remerciement senti à tous les bienfaiteurs, particulièrement à une grande bienfaitrice dont elle ne donne pas le nom, mais sur laquelle tout le monde a les yeux ; après l'évocation de Mme Barbedette, mère des voyants, « la plus favorisée des mères de tout l'univers », Sa Grandeur a terminé par ces paroles : « Mgr Coullié me disait souvent qu'il demandait à Dieu de ne pas mourir avant d'avoir consacré la basilique de Fourvière. Eh bien, je dis aussi, moi, à mon tour, que je ne veux pas mourir avant d'avoir consacré la basilique de Pontmain. »

Un tonnerre d'applaudissements a couvert la voix du pontife, et le R. P. Rey, se levant à son tour, s'est écrié : « Dans trois ans, Monseigneur!... — Oui, dans trois ans. »

L'aiguille marquait 2 heures et quart à l'horloge paroissiale, lorsque la cérémonie du baptême a commencé par un beau discours de monseigneur sur les cloches, voix qui parlent à l'esprit et au cœur, voix de résurrection à Pontmain ! La place me manque pour l'analyser,

de même que pour suivre les prières touchantes de la liturgie, ses ablutions et ses onctions.

Au dehors et au dedans, la foule était plus compacte que jamais. Parrains et marraines avaient pris place proche de leurs filleules, toutes embellies et fleuries de corbeilles de dragées. Puis, quand, au bout de deux heures, le cortège épiscopal a quitté les bas côtés, annonçant de la sorte que tout était fini, le public s'est précipité sur les cloches, dans son impatience de ne pas les entendre. Alors leur voix s'est élevée sous les coups répétés du battant, comme les voix successives, simultanées et sonores d'un orchestre en éveil, orchestre désordonné à travers les mesures pour rien, qui se prépare à un solennel et prestigieux concert.

Te Deum !

Une grêle de dragées tombe ensuite du haut du péristyle. On se rue, on les ramasse, on s'en empare. Heureux parrains, heureuses marraines, de faire ainsi tant d'heureux !

La multitude est en liesse. Au milieu de ses flots qui vont et viennent, la fanfare d'Ernée lance dans les airs ses joyeuses aubades ! On applaudit à tout rompre. Mais les applaudissements ne seront au comble que le soir, après la récitation du Rosaire, lorsque sur la façade et au premier étage de la basilique, pendant que le P. Lemius, d'une voix tonnante, parlera à la foule, des projections lumineuses des professeurs du Collège de l'Immaculée-Conception de Laval dérouleront sous les yeux de tous quelques poses des diverses phases de l'Apparition. Alors l'enthousiasme électrisera tous les cœurs, et les chants s'élèveront pour chanter encore, comme on chantait le soir du 17 janvier, devant la toile où l'artiste céleste, descendue du ciel, montrait, dans les hauteurs de l'air, sa radieuse image aux enfants de Pontmain.

Ce ne sont plus que cris, plus que vivats, plus qu'actions de grâces. Les applaudissements éclatent irrésistibles de toutes parts.

C'est le triomphe, oui, le triomphe de l'Espérance. Au soir de la semaine incomparable de Reims, où saint Remi a promis des jours immortels à la nation française, de la semaine inoubliable de Paris, l'Espérance triomphait à son berceau de Pontmain !

Jubilé d'Espérance ! Et sur nos têtes, dans l'immensité du ciel pur, des milliers d'étoiles, fleurs de feux d'artifice et fleurs du firmament découvert, fleurs épanouies comme en un merveilleux parterre, des milliers d'étoiles nous disaient à tous d'espérer.

CONSÉCRATION D'UNE COMMUNE AU SACRÉ-CŒUR.

L'Univers, dans son numéro du jeudi 22 octobre, publiait l'article suivant :

Bréhan-Loudéac, dans le Morbihan, grosse paroisse de 3000 âmes, vient de bénéficier de la grâce d'une mission.

Ces saints exercices, prêchés par quatre religieux Oblats et suivis par la totalité de la population, étaient marqués hier par une cérémonie d'un effet grandiose et d'une saisissante actualité.

Il s'agissait de la consécration de la commune au Sacré-Cœur. Une foule immense remplissait la belle église resplendissant de mille lumières et plus de huit cents hommes étaient massés auprès de l'autel.

Ceints de leurs écharpes, M. le maire et son adjoint étaient à genoux dans le chœur, entourés des seize conseillers municipaux.

Après l'exposition du Très Saint Sacrement, un des missionnaires exposa le but, le sens, l'actualité de cette cérémonie. Puis, M. le maire, un cierge à la main, prononça d'une voix vibrante les paroles suivantes :

« Cœur sacré de Jésus,

« Nous, les représentants de l'autorité dans cette commune, élus par le libre suffrage de nos concitoyens, nous venons ce soir répondre à votre appel, et travailler à cette consécration officielle, nationale, que vous avez demandée.

« Nous proclamons vos droits absolus sur nos personnes, sur nos familles, sur la commune.

« L'image de votre Cœur sacré va décorer dès ce soir la porte principale de la mairie pour bien prouver à tous que, chez nous, vous êtes le Maître.

« Cœur sacré de Jésus, nous sommes à Vous. Réalisez vos promesses !

« Bénissez-nous ! Sauvez-nous ! »

Peu après la cérémonie, l'image du Sacré-Cœur était solennellement exposée sur la façade de la mairie.

Puissent de nombreuses communes imiter Bréban-Loudéac! S'il en était ainsi, bientôt, sous l'irrésistible poussée des conseils municipaux, M. Félix Faure, entouré de ses ministres, devrait monter à Montmartre, et consacrer la France au Cœur de Celui qui est « la résurrection et la vie, qui multiplie les nations et qui les extermine », mais aussi « qui les relève et les restaure dans leur première intégrité. » *Qui multiplicat gentes et perdit eas, et subversas in integrum restituit* (Job. XII, 23).

E. Jonquet, o. m. i.

LETTRE D'UN MISSIONNAIRE.

Nous lisons dans les *Annales de la Propagation de la Foi* de Québec et Montréal:

LETTRE DU R. P. LEMOINE A Mgr TÊTU, A L'ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC.

Monseigneur,

Si j'étais obligé de le faire, il me serait facile de me justifier de ne pas vous avoir écrit depuis deux ans, après

vous avoir promis un rapport sur les Missions du Golfe ; et d'abord, pour ne pas parler des autres raisons, je devais prendre le temps de me renseigner, comme il faut moi-même, en faisant deux voyages aux Missions dont j'avais à vous entretenir. Maintenant *ad rem*.

Ces Missions sont Maskuaro, Mingan, les Sept-Iles et Godbout. Elles sont fréquentées par des Montagnais et des Naskapis, qui ont tous la même langue et ne forment plus qu'une seule tribu. Ils sont essentiellement chasseurs et ne viennent à la mer qu'une fois l'année, dans les mois de juin et juillet, pour y passer cinq à six semaines. Durant tout le reste du temps, ils sont disséminés dans les bois, occupés à chasser le caribou et les animaux à fourrure, tels que l'ours, le loup-cervier, le renard, le castor, la loutre, la martre, le vison, etc. Maintenant je vous inviterais bien à vous embarquer avec moi pour aller voir nos sauvages de plus près et sur les lieux mêmes de nos missions. Mais on vous a tant fait faire de voyages, que vous devez en être plus que rassasié. Aussi je ne ferai que vous montrer de loin, dans le bassin Louise, la goélette et le capitaine si connus dans les cercles tant ecclésiastiques que maritimes : vous voyez là Narcisse Blais et sa fière *Stadacona* qui... mais c'est tout ce que j'ai le temps de vous dire... Déjà elle s'élançait hors du port, bondissant de joie au spectacle anticipé de la tempête ; et lui la dirigeait hardiment vers le nord-est, en route pour Blanc-Sablon et les glaces du Labrador : ceci se passait le 10 mai dernier.

Onze jours plus tard, je débarquais à la Romaine, poste de pêche et de traite, et je laissais mon charitable capitaine et son hospitalière goélette s'en aller tout seuls aux confins de nos possessions canadiennes. Quant à moi, j'étais heureux de pouvoir cette année me dispenser de contempler le spectacle si monotone de

ces immenses banquises bornant la vue de tous côtés.

La Romaine, à 200 lieues en bas de Québec, était d'abord une place de pêche occupée par des Acadiens des îles de la Madeleine. Des trafiqueurs, et entre autres ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson, en ont subséquemment fait un poste de traite : ce qui ne semble pas avoir amélioré la condition de ces pauvres gens, car ils mènent une bien chétive existence. A qui la faute ? Les gueux disent qu'il n'y a pas de pêche ni chasse ; et les richards les traitent de lâches, francs paresseux, etc.; et puis la question n'en est pas plus avancée. En tout cas, se voir pris par la faim et le froid au milieu de ces rochers monstrueux entourés d'une chaîne d'îles de même nature, qui se transforment en labyrinthe inextricable, doit naturellement suggérer à l'esprit un bon acte de contrition, peu importe la cause qui vous a poussé jusque-là.

La Romaine est aussi un poste sauvage fréquenté par les Montagnais et Naskapis du Golfe et du Labrador, qui y viennent vendre leurs pelleteries, avant de se rendre à la Mission de Maskuaro, à 25 milles plus haut. « Pourquoi donc, me demanderez-vous, avez-vous passé tout droit devant Maskuaro, puisque vous devez maintenant y retourner, vous et vos sauvages ? » Pour plusieurs raisons : pour aller presser les sauvages de s'en venir à la Mission et ne pas me risquer à y crever de faim tout seul, première raison. Mais la réponse la plus péremptoire que je puisse vous donner, c'est qu'aucun navire ni bateau de pêche ou de traite ne s'y rend, tous passant au large des côtes pour ne s'en rapprocher qu'à la Romaine. Et si encore il y avait là une chapelle qui pût servir en attendant le départ pour la Mission ; mais celle qu'on y trouve a le double défaut d'être trop petite et de n'être qu'ébauchée. Dedans on était comme dehors, sans compter que les deux tiers de mes sauvages étaient réellement dehors.

Ce qui n'empêcha pas que nous dûmes passer quinze jours à la Romaine, la violence du vent ne permettant pas à une flottille comme la nôtre de remonter jusqu'à Maskuaro. En effet, tant que le vent n'est pas devenu tempête, passe pour des hommes tout seuls, et surtout pour le missionnaire qui est bien obligé de se risquer un peu, mais si l'on doit se trouver avec une bande de femmes et d'enfants, il faut de la prudence, et surtout de la patience.

Deux fois déjà nous avions été sur le point de nous embarquer, mais... *nenni.* Enfin, un beau dimanche matin, après la sainte messe où nous avions prié avec le plus de ferveur possible : « *Poshitau*, *poshitau*, Partons, partons », entend-on crier de tous côtés. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais comment voyager en canot d'écorce sur la mer? Aussi les Montagnais les ont-ils remplacés par les fameuses barges de pêcheurs dont vous avez tant entendu parler dans les annales des Missions. En un instant, voilà notre flottille de douze barges fendant les ondes dans la direction de Maskuaro. Si un général est triomphant par la seule pensée qu'il conduit ses soldats à la victoire, quel ne doit pas être le bonheur du missionnaire des sauvages, qui mène sa pacifique armée à la conquête du royaume éternel! Et tel était bien mon bonheur dans cette circonstance. Là j'avais sous les yeux soixante familles montagnaises ou naskapises qui, après avoir fait 300, 400, 500 milles, sans avoir vu la robe noire depuis un ou deux ans, allaient rejoindre les autres à la Mission pour s'instruire de la religion, purifier leur conscience, recevoir le *Pain des forts* et se transformer en parfaits chrétiens. Il faudrait avoir un cœur de bronze pour ne rien ressentir en pareil cas. La joie est peinte sur toutes ces figures dont la beauté est plutôt intérieure qu'extérieure : on rit, on chante, on s'amuse... un véri-

table gala. Et c'est avec un entrain difficile à décrire, qu'on débarque à Maskuaro pour se cabaner autour de la petite chapelle qui domine les environs. Elle est petite, mais elle est bien bâtie sur le roc au moins celle-là ! En effet, du bois et de la mousse, il y en a, mais des rochers, il y en a encore plus.

J'ai dit que l'église était petite : elle est plus que deux fois trop petite ; car elle a environ 45 pieds carrés, et nous avons à la Mission plus de quatre-vingt-dix familles ! Le moyen d'y loger tout ce monde sans en laisser au moins un tiers dehors ? Problème que ma science n'a pu encore résoudre. C'est bien regrettable, car ces sauvages sont bons et aiment à assister aux offices religieux. A Maskuaro, il n'y a pas de boisson ni aucune autre occasion capable de les détourner du bon chemin : de fait, il n'y a pas une âme en dehors du temps de la mission ; de sorte qu'ils sont seuls et peuvent vaquer uniquement aux exercices religieux, ce qui est un grand avantage pour une mission.

Mais, il faut le dire, de cet état de choses résultent aussi des inconvénients sous d'autres rapports. N'y trouvant pas de poste de pêche ni de traite, les goélettes ou autres bateaux commerçants ne s'y arrêtent pas, passant tout droit, comme je l'ai dit, pour se rendre à la Romaine. Le missionnaire qui est à bord est obligé sans contredit de faire comme eux : quitte à lui de revenir ensuite sur ses pas. Les sauvages aussi sont obligés de faire le voyage de Maskuaro expressément pour assister à la mission. Il est vrai que ce n'est pas bien long. Mais peu importe la distance, on est toujours retardé d'une manière décourageante, si les vents sont contraires ou trop violents, comme il est arrivé cette année.

Voyez plutôt. Nous avons passé quinze jours à attendre, à tuer le temps avant de pouvoir partir pour Mas-

kuaro ; tandis que si nous avions eu là notre chapelle, la mission n'eût pas été retardée d'un instant. Or ce qui est arrivé cette année peut se répéter tous les ans. Sauf toute opinion contraire, mieux vaudrait donc, à mon avis, bâtir à la Romaine une chapelle qui pût servir aux blancs et aux sauvages; de la sorte on ne serait pas obligé de voyager inutilement, et tous pourraient profiter des visites faites par le prêtre desservant ou le missionnaire sauvage. En vain, m'objecterait-on que ce serait trop mélanger les sauvages avec les blancs et que ce serait préjudiciable aux uns et aux autres. Car, à la Romaine, il n'y a pas ordinairement de boisson ni autre cause de désordre ; et d'ailleurs, sous le régime actuel, les uns et les autres ont tout autant de rapports à raison de leur commerce réciproque, et, ce qui est pire, presque toujours en l'absence du missionnaire. Autre considération, c'est que, puisque la chapelle de Maskuaro est trop petite et qu'il faudra nécessairement se mettre en frais de l'agrandir, le plus simple ne serait-il pas de la faire transporter à la Romaine pour lui donner là les dimensions voulues ? Mais *transeat* pour le moment.

A Maskuaro, comme dans toutes les autres Missions que je visite, il y a tous les jours grand'messe chantée en montagnais avec instruction dans la même langue, catéchisme l'avant-midi et, l'après-midi, prière du soir suivie d'une autre instruction et de la visite au cimetière. Ajoutez à cela l'administration des sacrements, les exercices de chant, classes de lecture, visites aux cabanes, travaux pour l'entretien de la chapelle, etc., et vous avouerez qu'un jeune missionnaire n'a pas le temps de s'ennuyer.

Ici, comme ailleurs aussi, il a son gîte dans la sacristie, où le besoin d'un sommeil réparateur lui a bientôt fait oublier la dureté de la couche. Quant à ses repas,

il les prend sous la tente avec ses sauvages qui sont trop heureux de donner ainsi la nourriture corporelle à celui dont ils reçoivent un aliment spirituel et éternel. Va sans dire qu'ils font tout leur possible pour lui procurer les mets les plus délicieux. Y réussissent-ils? — La réponse dépendra du point de vue où l'on se mettra pour la faire. En tout cas, n'oublions pas que l'appétit fait les mets, puisqu'il en est le meilleur assaisonnement. Et puis, ne croyons pas que le missionnaire de Maskuaro se mette entièrement à la merci de ses sauvages quant au temporel... Bien souvent, c'est tout le contraire qui arrive. Voilà pourquoi je me suis permis d'accepter et même de provoquer en partie les aumônes des charitables personnes de Québec et de Montréal.

L'année dernière et cette année, la chasse n'ayant pas été abondante, mon assortiment de robes, pantalons et blouses a été accueilli comme une bénédiction toute providentielle par ces pauvres sauvages cruellement éprouvés par la misère. Si vous aviez l'occasion de voir quelques-unes de ces bienfaitrices, je vous prierais de vouloir bien les remercier en mon nom et en celui de tous mes sauvages qui ont, en retour, pris à tâche de prier pour elles.

Je vous ai parlé de classes, de chant, etc. En effet, quoique les moins civilisés du Golfe, les sauvages de Maskuaro, savent presque tous lire et écrire en leur langue, grâce au soin qu'ont les missionnaires de l'enseigner aux enfants tant qu'ils en ont le loisir. C'est ainsi que, tous les jours à peu près, je les réunissais autour du tableau que j'ai fait imprimer en gros caractères et qui contient les lettres et tout un système syllabaire à leur usage. Il n'y a personne qui ne voie tout de suite tous les avantages d'un pareil procédé, surtout si l'on considère que les Montagnais apprennent très vite à lire et

qu'ensuite ils sont en état de compléter par eux-mêmes leur instruction religieuse, au moyen de catéchismes qu'on leur procure.

Mais il faut que je m'éloigne de ces bons sauvages, quoique bien à regret, si je veux avoir le temps de vous faire connaître ceux des autres Missions. Je me rembarque donc en barge. Au bout d'une cinquantaine de milles j'arrive à Nataskuan, ancien poste sauvage transformé en village acadien. Puis je passe à la Pointe-aux-Esquimaux, autre village et poste de pêche en même temps que résidence de M. le grand vicaire; et je monte, monte, monte toujours jusqu'à Mingan... *there we are!* Ici, par exemple, il faut s'arrêter et faire connaissance, non avec les blancs, puisqu'il n'y en a que deux familles, mais avec les sauvages que je vous prie de regarder jusque dans le fond des yeux, si vous voulez vous en souvenir. Et ce que je désire encore, c'est que vous invitiez d'autres personnes à faire leur connaissance, afin qu'elles ne soient pas tentées d'ajouter foi à tous les racontages de certains journaux français à propos de nos Missions.

Voyez sur cette belle place qui s'étend d'un côté jusqu'à la Longue-Pointe et de l'autre jusqu'à la rivière Mingan, regardez toute cette rangée de maisonnettes, cabanes et tentes, littéralement pavoisées de drapeaux, bannières, étendards ou oriflammes, comme vous voudrez... en un mot, de tout ce qui se rapproche du *genre pavillon ;* entendez ces volées de fusils, ce cliquetis des armes, ces cris de triomphe... voyez cette foule en rangs serrés se presser sur le rivage ! Ah ! c'est qu'on tient à faire les choses en grand par ici ; car les sauvages du Mingan se piquent d'être plus déniaisés que ceux de partout ailleurs, pour ne pas dire plus. Quoi qu'il en soit, c'est comme ça qu'on est reçu à Mingan ; et le *petit*

père en concevrait presque de l'orgueil, s'il ne savait qu'on faisait les mêmes démonstrations en l'honneur de tous ses prédécesseurs.

Si l'on examine de près la chapelle, on s'aperçoit qu'elle n'est pas construite d'hier: mais elle est propre et sera bientôt ornée convenablement. De plus, elle peut facilement contenir les quatre-vingts familles qui forment le total de la population, ayant une longueur de 55 pieds et une largeur de 45 pieds, avec une galerie assez spacieuse; en tout cas, il ne faut pas autant de calcul ici qu'à Maskuaro pour placer tout le monde. Ainsi que dans nos autres Missions, ici tous les sauvages sont catholiques, et ils suivent assez régulièrement les exercices religieux : mais... le fait est que je n'aime pas trop à les vanter. Eux-mêmes aiment trop à se faire valoir aux yeux des étrangers, au moins prennent-ils tous les moyens imaginables pour *gripper* quelque chose d'eux et surtout l'exécrable *iskutenapui* (eau-de-vie) pour laquelle ils témoignent une passion furieuse. D'où il faut conclure que, lorsqu'ils exposent leur misère, il faut se méfier d'eux, surtout s'ils se mettent à parler de leurs rapports avec les trafiqueurs.

Maintes fois, il arrive qu'ils ont des maux à endurer; ils sont dus à leur imprévoyance, leur paresse, leur cupidité, voire même leur intempérance. Tout de même, le missionnaire ne peut les laisser souffrir s'il peut les soulager, considérant que les sauvages des bois sont cent fois plus excusables que *ceux des villes* : ce sont des enfants et il faut les considérer comme tels. Ainsi, quoi qu'il arrive durant la mission, on se réconcilie toujours avant de se séparer, et la cérémonie d'adieux n'en est que plus touchante.

Du Mingan on passe aux Sept-Iles, pour y répéter les mêmes exercices. Ce poste est à 100 lieues de Québec et

est remarquable par sa situation, se trouvant au fond d'une baie qui constitue un des plus beaux ports du monde. Il est occupé par plusieurs trafiqueurs, y compris l'agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, et par toute une colonie de pêcheurs acadiens et canadiens. Quant aux sauvages, ils y viennent tous les ans, au nombre de quatre à cinq cents, pour la traite des pelleteries. Cette année, il y en avait un bien plus grand nombre, une vingtaine de familles naskapises étant venues de la baie des Esquimaux où j'avais coutume de les visiter. Ces pauvres sauvages s'étaient rendus à la Baie, l'année dernière encore, quoique je les eusse auparavant prévenus de mon départ définitif de cette Mission. Ne m'y voyant pas arriver, puisque, en effet, j'étais dans le Golfe, ils résolurent d'abandonner leur poste, de faire 500 milles à travers les terres, de sacrifier ainsi leur chasse d'hiver et de s'exposer à toutes les rigueurs de la faim et de la misère pour venir me voir aux Sept-Iles ! Quelle leçon pour nos catholiques tièdes et lâches tentés d'abandonner leur religion ! Aussi je pouvais à peine retenir mes larmes en les écoutant me raconter leur pénible voyage, et en les voyant porter encore les marques de la misère qu'ils s'étaient volontairement imposée par amour pour la prière, comme ils disaient. Grande était leur joie d'avoir enfin pu parvenir au terme de leur voyage ; par contre, grand aussi était mon embarras de pouvoir placer tout ce monde avec les autres sauvages dans la chapelle de la Mission, qui était déjà trop petite auparavant. Je ne sais trop ce qu'il y aura à faire si ces étrangers continuent à affluer ici. Mais, même en supposant que la chapelle fût deux fois plus grande, il me semble que ce serait mal d'obliger les Naskapis à venir tous les ans sur cette côte-ci pour la mission ; et, pour ma part, je regrette d'avoir fait des démarches dans ce sens,

quoique d'après l'avis de mes supérieurs. Car amener ces gens-là tous les ans par ici pour leur mission, c'est leur faire abandonner leurs terres de chasse où ils n'auront pas le temps de retourner, c'est les mettre sur celles des Montagnais qui n'en ont pas trop pour eux, et c'est, en un mot, les exposer tous ensemble à mourir de faim. Ajoutez à cela qu'en agissant ainsi, nous nous aliénons les représentants de la Compagnie de la baie d'Hudson dont nous désertons et fermons les postes, et qui plus est, nous mettons sous les yeux de ces bons Naskapis des exemples d'ivrognerie tels qu'il s'en rencontre à Mingan et aux Sept-Iles, et tels qu'ils n'en avaient jamais vus auparavant.

Pour toutes ces raisons, je demande instamment qu'il me soit permis d'aller les revoir à la baie des Esquimaux au moins. Et une fois rendu là, pourquoi ne pas piquer une pointe jusqu'à la baie d'Ungava ? Car la prétendue impossibilité de visiter les sauvages d'Ungava est une pure chimère. Dernièrement, je voyais un monsieur de Québec qui a passé plusieurs années par là au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, et qui me parlait à peu près de la manière suivante : « Il nous serait tout aussi facile qu'autrefois, me disait-il, de voir les Naskapis de ce poste éloigné. Le steamer *Erick*, de la Compagnie, part de la baie des Esquimaux vers le milieu d'août pour les postes du Nord ; au bout de deux semaines, il arrive à Ungava lorsque la plupart des sauvages y sont encore ; il est vrai qu'il en repart presque immédiatement pour d'autres postes, mais il y revient après deux ou trois semaines, pour prendre les fourrures et le poisson, et puis il s'en retourne à la baie des Esquimaux et en Angleterre. »

C'est ainsi que me parlait ce monsieur, qui me paraît renseigné et qui n'a aucun intérêt à me tromper. Mon

Dieu ! si cela est, comme il me sera facile de faire, durant le même été, ces deux Missions, que nous avions cru devoir abandonner ! Quel bonheur pour moi et pour ces pauvres Naskapis d'Ungava si je pouvais aller les instruire et les retirer des profondes ténèbres de l'erreur et de la fange impure de la polygamie où ils sont plongés depuis nombre d'années !

Sans vouloir accuser les représentants de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, je crois qu'on m'a trompé jusqu'à présent. En tout cas, je veux connaître les choses par moi-même ; voilà pourquoi j'ai tant à cœur de faire au plus tôt le voyage d'Ungava, et je vous supplie de m'aider à l'entreprendre, l'année prochaine, en m'accordant la somme anciennement allouée aux Missions du R. P. Lacasse, après que j'aurai obtenu de la Compagnie l'autorisation de voyager à bord de son bateau. Encore une fois, je vous avertis que je veux absolument partir pour Rigolet et Ungava... Mais je vous demande pardon de cette digression un peu demesurée ; j'oubliais qu'avant de me rendre là-bas, il me faut aller à Québec en passant par Godbout et Betsiamis. Eh bien, en route au plus tôt. Cette fois, je voyage, non pas avec des Montagnais, ni des Naskapis, encore moins avec des Esquimaux, mais avec... qui ? Devinez? Avec des millionnaires, des comtes français, ou au moins quelque chose comme ça, gens qui, tout de même, se montrent très obligeants et poussent la courtoisie jusqu'à me mener à Godbout à bord de leur steamer. Godbout ne compte presque plus comme Mission sauvage. Anciennement, c'était un poste de traite assez prospère, mais maintenant c'est uniquement une place de pêche, et très peu de Montagnais y séjournent, presque tous l'ayant abandonné pour Betsiamis. Donc, comme il n'y a pas grand'chose à faire ici, je me hâte de prendre passage à bord du

bateau de la malle qui part pour Betsiamis. En route, je présente mes hommages à Sa Grandeur Mgr LABRECQUE, qui revient de sa visite pastorale dans le Golfe, et qui doit la terminer à notre Mission. Nous débarquons donc ensemble au terminus de mon voyage.

N'en ayant eu qu'une œillade, je ne pourrais que difficilement vous décrire la réception faite par les Montagnais à celui qu'ils appellent le « Grand Priant », *Kaiamituatset*. D'ailleurs, je craindrais d'empiéter sur le domaine du R. P. ARNAUD. Il suffit de vous dire que l'excitation était à son comble; mais, cependant, je ne puis m'empêcher d'ajouter encore un mot et de constater que ces sauvages se sont montrés sincères dans leurs manifestations, et que cette visite a produit des fruits salutaires surtout chez ceux qui malheureusement étaient portés à l'intempérance ou aux autres plaisirs défendus.

En terminant ce *petit* entretien qui menace de devenir *long*, permettez-moi de vous renouveler mes instances de vouloir bien prêter votre puissant concours à la réussite du voyage et de la Mission que je veux entreprendre. Il faudrait que tous les moyens fussent pris d'avance, pour que je puisse m'embarquer vers le milieu du mois de mai prochain. Le R. P. ARNAUD, à qui j'en ai parlé, m'a répondu d'un ton prophétique : « *Cher petit Père*, c'est tout simple, il faut que la Compagnie de la baie d'Hudson vous donne passage à bord de son bateau. » Eh bien, Monseigneur, dites-moi, comme surcroît de consolation : « Il faut que l'Œuvre de la Propation de la Foi vous accorde la somme nécessaire pour votre voyage, au moins la même allocation qu'autrefois, il faut que vous repreniez les deux Missions abandonnées du Labrador ! » Tout en attendant la réalisation de mes plus chères espérances, je me soumets d'avance

aux décrets, quels qu'ils soient, de la divine sagesse, dont vous êtes à nos yeux l'interprète et l'instrument.

Tout à vous,

Geo. Lemoine, o. m. i.

LES MISSIONS DE LA BAIE D'HUDSON.

Les pages suivantes sont extraites de *la Minerve* du 12 mars 1896. Elles complètent le rapport publié plus haut.

On a bien voulu nous communiquer une lettre que le R. P. Fafard, missionnaire dans ces lointaines et inhospitalières régions, adressait, au mois d'octobre dernier, au R. P. Jodoin, supérieur des Oblats de la rue Visitation de Montréal, et laquelle, après un trajet de la durée de cinq mois, est arrivée ces jours-ci à sa destination.

La Mission des sauvages de la baie James, prolongement de la baie d'Hudson vers le sud, fut commencée par le célèbre P. Laverlochère avec un compagnon, il y a bien des années. En 1894, il fut décidé par les RR. PP. Oblats de donner à cette œuvre apostolique un caractère de permanence, et les PP. Fafard et Guinard furent désignés pour aller prendre charge de la Mission et y fixer leur résidence. Disons, entre parenthèses, que le R. P. Fafard, dont il est question ici, est le parent du saint missionnaire de ce nom qui fut massacré en 1885 au lac de la Grenouille, au nord de la Saskatchewan, lors du soulèvement des sauvages au début de l'insurrection Riel.

Nous laissons maintenant la parole au R. P. Fafard :

Mission des Saints-Anges, Albany, 18 octobre 1895.

Révérend et bien cher Père,

De retour à notre chère solitude, j'éprouve un véritable plaisir en me transportant par la pensée auprès des personnes qui, l'hiver dernier, m'ont donné des preuves nombreuses et non équivoques de l'intérêt qu'elles portent à nos pénibles Missions. C'est aussi pour moi un devoir bien doux de vous redire ma profonde gratitude pour l'hospitalité fraternelle que vous m'avez donnée pendant mon séjour à Montréal, ainsi que pour toutes les autres faveurs, trop nombreuses pour être mentionnées, mais dont je conserve un précieux souvenir. Mon fidèle compagnon, le R. P. Guinard, s'en réjouit comme moi, et tous deux nous trouvons en elles un nouvel aliment qui enflamme notre zèle pour la sanctification et le salut des pauvres enfants de la forêt. Je n'oublie pas non plus le dévouement et la générosité de vos dames de la Société de couture. Conformément à la promesse que je leur en ai faite, nous prions, et nous faisons prier pour elles nos fervents néophytes.

J'ai déjà commencé à distribuer aux veuves et aux orphelins les habits que ces dames charitables ont confectionnés de leurs propres mains. Comme elles seraient heureuses, s'il leur était donné de voir de leurs propres yeux le soulagement qu'elles apportent aux souffrances de ces pauvres déshérités de la nature! Se rappelant ces belles paroles de notre divin Maître : « Je considérerai comme fait à moi-même tout ce que vous ferez aux plus petits des miens », elles peuvent du moins jouir de la douce consolation de soulager un bon nombre des membres souffrants de Jésus-Christ.

Aujourd'hui, 18 octobre, la rivière Albany se couvre de glace, la terre est déjà parée de sa toilette d'hiver, le

froid rigoureux a établi ses quartiers au milieu de nous, et il ne les quittera que vers la fin de mai 1896. Vivant dans une température si peu favorable, et n'ayant pour se nourrir qu'un peu de poisson, et pour se vêtir que des haillons mal ajustés, ces pauvres enfants endurent nécessairement des souffrances et des tortures inconnues des peuples civilisés. Malgré cela, nous les voyons toujours calmes, patients, ne murmurant jamais contre leur sort, mais espérant qu'une fois entrés dans la belle tente du Grand Esprit, ils ne seront torturés ni par la faim ni par le froid. C'est cette double pensée de foi et d'espérance qui les fortifie et qui leur donne le courage de supporter patiemment les épreuves de la vie présente.

Maintenant, si vous me le permettez, je vous raconterai quelques-uns des nombreux incidents de notre campagne d'été. J'ai d'abord le plaisir de vous dire que mon cher compagnon a eu la consolation d'admettre depuis un an seize protestants dans le sein de l'Église catholique. Ces conversions nous réjouissent d'autant plus qu'avant la fondation de notre résidence, le missionnaire avait chaque année la douleur d'enregistrer la défection de plusieurs des nôtres. L'apostasie était à l'ordre du jour, tandis qu'aucun protestant ne songeait à se faire catholique. Mais aujourd'hui la scène a changé. Grâce à notre résidence, les sauvages catholiques, recevant une instruction religieuse plus soignée, deviennent plus éclairés, plus fermes dans la foi, et aussi ils trouvent dans le missionnaire un protecteur qui les met sans cesse en garde contre l'invasion des loups dans la bergerie du bon Dieu. De leur côté, les protestants apprennent à respecter le prêtre, dont on leur avait dit tant de mal, et chez plusieurs les préjugés disparaissent peu à peu pour faire place à la vérité.

Comme je vous l'avais dit, je crois, j'ai laissé la voie

ferrée à Nipigon, station du Pacifique canadien, située sur les bords du lac Supérieur, pour m'embarquer dans le fameux canot d'écorce. Fort Hope est le premier poste que je visitai sur mon chemin. Mais comme le F. LAPOINTE n'aura pas manqué de vous parler de cette première partie de mon voyage, ainsi que de cette nouvelle Mission, je me contenterai de vous dire que nos néophytes font des progrès rapides dans la connaissance et dans la pratique de notre sainte religion. Le commis du fort, quoique protestant et neveu du ministre, me disait l'été dernier : « Je ne comprends pas comment il se fait qu'on ne remarque aucun progrès dans les mœurs des sauvages protestants ; ils sont tout aussi vicieux et corrompus que les païens eux-mêmes, bien que mon oncle les visite chaque été depuis un grand nombre d'années, tandis que chaque visite que le prêtre fait à ses ouailles, produit une amélioration notable dans leurs mœurs. » Il est bon d'ajouter que ces sauvages catholiques étaient tous païens il y a trois ans. Depuis le jour de leur conversion, leur ferveur ne s'est point refroidie ; ils reçoivent toujours avec avidité le pain de la parole de Dieu, et se rendent toujours avec empressement aux quatre exercices quotidiens de la mission. Il fait bon de les entendre prier et chanter des cantiques en l'honneur de Jésus et de sa divine Mère. Faute de chapelle, je les invitai à construire une cabane d'écorce où devaient avoir lieu les exercices de la mission. Hommes, femmes et enfants, tous se mirent de la partie, et, en un clin d'œil, une chapelle était dressée où le bon Jésus daigna descendre, comme il le fit autrefois dans la grotte de Bethléem. L'an prochain, nous aurons le bonheur d'inaugurer une petite chapelle que le dévoué F. LAPOINTE vient de construire, et d'entendre le son harmonieux d'une de nos nouvelles cloches.

Après la mission, qui dura douze jours, je me suis mis de nouveau en route pour Severn, fort de la compagnie de la baie d'Hudson, situé sur les bords de la mer, à 600 milles environ au nord d'Albany. Jamais de ma vie, je n'avais vu un pays aussi pauvre que celui que je traversais. La rigueur du climat et l'humidité du sol ne permettent pas aux arbres d'atteindre une grosseur même moyenne. Je vis pour la première fois des sauvages habiter dans des cabanes de mousse, ne pouvant se procurer d'écorce de bouleau. Aussi loin que notre vue peut porter, nous ne voyons qu'un immense marais, où nous enfonçons dans la boue à mi-jambe, chargés du reste d'un fardeau d'une centaine de livres. Si vous ajoutez à cela une pluie battante, ou bien une chaleur suffocante, ainsi qu'une nuée de maringouins, qui nous assiègent pendant que nos mains sont occupées à maintenir l'équilibre, il sera facile de comprendre que ce mode de voyager serait peu agréable s'il devait toujours durer. Mais heureusement que ce chemin, comme du reste toutes les choses de ce monde, devait avoir un terme, et aussi nous finîmes par en sortir sains et saufs, contents et joyeux.

Cependant, la Providence nous réservait une épreuve d'un autre genre. Des sauvages protestants, que nous rencontrâmes sur notre chemin, nous apprirent que tous les sauvages catholiques de Severn étaient allés à Albany. Le courrier avait fait défaut et ces derniers n'avaient pas reçu à temps la nouvelle de ma visite. Que faire? Retourner sur nos pas, c'est aller au-devant de la famine, car nos provisions seront bientôt épuisées. D'un autre côté, il nous reste encore 200 milles à faire pour atteindre le poste de Severn. Et comme il nous faudra revenir par le même chemin, en continuant notre route, nous entreprenons un voyage de 400 milles

sans aucun but apparent. Mais je sais qu'à Severn il y a plusieurs familles qui ont apostasié, et qui seront peut-être heureuses de revenir à la vraie foi, lorsqu'elles verront le prêtre au milieu d'elles. L'évêque anglican doit les visiter bientôt, mais, en étant expéditif, je suis certain de le devancer.

Ces considérations faites, nous embarquons, et vogue la galère.

L'arrivée du prêtre à Severn cause chez les habitants du fort une sensation peu accoutumée, car la robe noire n'était jamais parvenue jusque-là. Je fus reçu avec bonté, et je vis avec bonheur un bon nombre de protestants venir assister à la prière. J'y rencontrai une veuve catholique, qui mérite une mention toute spéciale. J'étais chez le bourgeois, lorsqu'elle vint me donner la main. Un crucifix qu'elle portait sur sa poitrine me la fit reconnaître aussitôt pour une des nôtres, et elle ne tarda pas, même en présence des protestants, à m'exprimer, en termes touchants, la joie qu'elle éprouvait de revoir le prêtre. Lorsque je fus de retour à ma tente, elle vint me raconter son histoire.

« Il y a longtemps (seize ans) me dit-elle, que je n'avais pas vu la robe noire. Lorsque mon mari vivait encore, nous allions la rencontrer à Albany, mais, depuis que je suis seule, il m'est impossible d'entreprendre un si long voyage (environ 1 200 milles aller et retour) pour aller me confesser. J'avais perdu tout espoir de la revoir en ce monde, cependant je n'ai jamais consenti à renier ma foi. »

Je fus vivement édifié en l'entendant réciter ses prières. Avec quelle piété et quel repentir elle me fit l'aveu de ses fautes ! Je puis dire après notre divin Maître : « Jamais je n'avais vu autant de foi en Israël. » Heureux témoin de si belles merveilles de la grâce, je

fus amplement dédommagé des fatigues et des difficultés du voyage.

Mais il ne faut pas oublier que, dans ce pays-ci, le pain de l'épreuve est plus commun que le pain de blé. Le bourgeois m'annonce, en effet, qu'il n'a pas de provisions à me vendre. « Si vous pouviez au moins nous vendre des filets, lui dis-je, nous tâcherions de tirer notre pain quotidien du fond des lacs et des rivières. » Il doutait fort qu'il pût acquiescer à ma demande. Je ne répliquai pas, mais je m'adressai à celui qui nourrit si bien les petits oiseaux de la forêt, espérant fermement qu'il daignerait prêter l'oreille à ma prière. En effet, lorsque je fus sur le point de partir, le bourgeois m'offrit quelques livres de fleur, de la poudre et du plomb, que j'acceptai avec empressement. Je m'embarquai de nouveau, content et heureux d'avoir secouru la pauvre veuve dont je vous ai parlé plus haut, et d'avoir fait rentrer plusieurs apostats dans le bercail du bon Pasteur. En retournant à Albany par le chemin le plus direct, nous aurions eu une distance de 600 milles environ à parcourir. Mais ayant appris que plusieurs familles païennes vivaient retirées dans le fond des forêts, vers la source des rivières, je pris le parti d'aller, par un chemin plus long et plus difficile, les visiter dans leurs retranchements.

Après avoir remonté le cours des rivières Severn, Truite et Wenisk, je rencontrai, en effet, plusieurs païens. Je baptisai deux adultes. Je regrettai vivement de ne pouvoir aller à la recherche de trois familles, qui étaient allées à une longue distance pour prendre leurs quartiers d'hiver. On m'a dit qu'une de ces familles surtout était très intéressante à voir. Elle se compose de dix garçons, six filles, du père et « de trois mères ». Il paraît qu'ils sont tous disposés à embrasser la foi.

Pendant que j'étais à instruire ces païens, je demandai à un jeune : « Où est le Grand Esprit ? » Et aussitôt, sans hésiter un instant, de l'index il me désigna le soleil, ne pouvant sans doute concevoir rien de plus beau que cet astre lumineux.

J'ai été agréablement surpris de constater que plusieurs savaient lire et chanter des cantiques. Le fait est que, l'an dernier, un sauvage catholique a franchi une longue distance pour aller les instruire. Le plus grand obstacle à leur conversion est sans contredit la pluralité des femmes. Ils nous allèguent plusieurs raisons qui ne manquent pas de fondement. Par exemple, que vont devenir les femmes et les enfants illégitimes, privés de l'appui du chef de la famille? Tout en les obligeant à vivre séparément, nous réglons cette difficulté en enjoignant au père de donner à chacun de ses enfants une part des fruits de sa chasse. Mais leur conversion est surtout l'œuvre par excellence de la grâce. Il est vraiment étonnant de voir les effets merveilleux qu'elle produit dans ces âmes adonnées à l'idolâtrie, à la polygamie, au vol, en un mot à tous les vices de la nature dépravée. A moins qu'on en fût témoin, on aurait de la peine à croire qu'en peu de temps ils pussent croire en un seul Dieu, l'aimer, le prier et chanter ses louanges. Au lieu de faire consister leur suprême bonheur dans le boire et le manger, ils aspirent à la sublime destinée des vrais enfants de Dieu. Au lieu de mettre toute leur confiance dans des pratiques vaines et superstitieuses, ils invoquent dans leurs besoins Celui qui est la source intarissable de tous les biens. L'enfant n'est plus regardé comme un être exécrable, mais comme un don de Dieu. L'enfant, à son tour, remplace un traitement brutal envers ses parents par l'amour, le respect et la soumission, dont le bon Jésus nous a donné de si beaux exemples. Je ne sais

si je me suis fait illusion, mais j'ai cru remarquer que la grâce se reflète même sur la figure et dans les yeux du nouveau baptisé. Oui, on ne saurait le nier, la conversion d'un infidèle est une des plus glorieuses victoires que le ciel remporte sur l'enfer. Aussi, le missionnaire s'estime heureux d'être appelé à participer à une œuvre si sublime. Tout alors le touche, l'émeut et le transporte. Les lacs, les forêts et les plaines qu'il traverse lui fournissent la consolante pensée d'être leur premier interprète auprès de leur Créateur et souverain maître. Oui, il se sent heureux, lorsqu'il peut se dire: « Je suis le premier chrétien, le premier prêtre qui foule de mes pieds cette terre infidèle. Ma prière est la première louange, qui, dans cette vaste forêt, monte vers le trône du Très-Haut. L'écho est ravi de répéter mon cantique en l'honneur de Jésus, ou de sa divine Mère, habitué comme il l'est, à ne répéter que le chant des jongleurs et le bruit de leurs tambours. Et ces pauvres enfants des bois, c'est de ma bouche qu'ils recueillent dans leur intelligence le premier germe de la vérité, et dans leur cœur la première étincelle de la charité divine. »

Je vous avoue que, pour ma part, ces pensées, ainsi que mille autres de ce genre, me ravissent, me transportent, adoucissent les peines, les épreuves inhérentes à ce pénible ministère. Mais je m'aperçois que je vous fais du sentiment. Je ferais mieux de réserver mon pain cuit (mon sermon) pour dimanche prochain et de continuer mon voyage.

Après avoir remonté et descendu le cours de plusieurs rivières, je suis venu aboutir à la mer, à 80 milles environ au nord d'Albany. Ici le voyageur doit compter avec la marée et les vents contraires. Or, pendant que l' « aquilon gonflait notre voile et faisait jouer notre canot d'écorce sur la crête des vagues écumantes », nous

aperçûmes un canot qui venait à notre poursuite. Heureux de profiter du vent favorable, fiers comme des princes, nous continuâmes notre voyage. Mais enfin lorsque nous vîmes les trois canotiers s'acharner à essayer de nous rejoindre, nous appeler à grands cris, et remuer ciel et mer pour nous arrêter, nous dûmes baisser la voile. Mais quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, lorsque, un instant après, je serrais la main du R. P. Guinard! Je sautai dans son canot, et j'allai passer la nuit à son campement. Le temps fut bien employé, car nous avions tant de choses à nous dire.

Le lendemain, il se rendit à Atawabaska pour y donner une mission, tandis que j'arrivais à notre *home sweet home, there is nothing like home.*

Une dizaine de jours après, le R. P. Guinard me revenait. Depuis notre retour, notre genre de vie a été celui de deux solitaires. A part la visite successive de l'évêque Newman, de Moose Factory, du ministre T. Vincent, d'Albany, du bourgeois et de son commis, il n'y a rien qui puisse nuire à la régularité. Nous pouvons facilement observer tous les points de la règle, voire même la conférence théologique, prescrite pour chaque semaine. Lehmkuhl, que j'ai acheté, l'an dernier, à Montréal, en fait tous les frais. Il est bien entendu que tous les membres de la communauté sont obligés d'y assister et *non imparati*, car l'absence d'un seul réduirait le nombre des conférenciers à sa plus simple expression.

L'hiver est arrivé de si bonne heure, que la pêche d'automne a été complètement nulle. Aussi criait-on famine. Mais la bonne Providence ne tarda pas à nous envoyer des perdrix blanches. C'est un orphelin qui les tue pour nous, le P. Guinard les fait frire, et moi... je les... mange. Mais je me hâte de vous dire que bientôt

nous changerons de rôle. Au premier de l'an, selon un usage antique et solennel, le P. GUINARD me passera la queue de la poêle, avec juridiction sur tous les marmitons et les chaudrons. Simple est notre train de vie, qui n'en est pas un du tout, car je vous certifie que le silence est scrupuleusement gardé, même pendant les repas, où nous lisons le cours d'*Histoire ecclésiastique* par l'abbé Blanc.

Allons, il est bien temps que je me taise, si je ne veux pas vous forcer à m'imposer silence. Il est vrai qu'à la distance où vous êtes d'Albany, je puis facilement faire semblant de ne pas vous entendre. Mais je ne veux pas abuser plus longtemps de votre patience.

Encore un mot à l'adresse de vos Dames de la Société de couture, et je termine. Je tiens à leur dire que leur patronage sera toujours accueilli avec la plus profonde reconnaissance. Veuillez les remercier de nouveau en mon nom pour ce qu'elles ont déjà fait en faveur de nos veuves et de nos orphelins, et les encourager à continuer dans une si belle voie. Daignez aussi présenter mes saluts les plus affectueux à tous les membres de votre communauté, et agréez pour vous-même l'expression réitérée de ma profonde et sincère reconnaissance. et croyez-moi votre dévoué petit Frère en J. M. et J.

F. X. FAFARD, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

Le R. P. Augier, Cassien, assistant général, s'est embarqué à Naples, le 8 novembre, pour l'Australie. Il fera une halte de quelques jours à Colombo, où il reviendra plus tard pour la visite des deux vicariats de Ceylan.

— Contrairement à ce que nous avions annoncé dans notre dernier numéro, le prédicateur de la deuxième retraite collective de la province du Midi, à Notre-Dame de l'Osier, fut, non le R. P. Augier, Cassien, mais le R. P. Garnier, supérieur de la maison d'Aix.

— Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, a reçu, à son retour de Rome, une magnifique réception. Le vaillant prélat s'est remis à l'œuvre avec ardeur pour soutenir la lutte, dans la question des écoles.

— Nouvelles fondations. — Les évêques de la province ecclésiastique de Bénévent, ayant décidé, dans leur dernier synode, la création d'un séminaire central pour les étudiants en théologie et en philosophie de leurs diocèses respectifs, S. Ém. le cardinal di Rende, archevêque de Bénévent, a confié la direction de cet établissement à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Le nouveau séminaire est situé à Monte-Fusco, dans un ancien couvent de Capucins.

— Départs de missionnaires. — Sont partis pour les Missions dans ces derniers mois :

Pour le vicariat de la Saskatchewan, les PP. Simonin,

François-Xavier, du diocèse de Nancy, et DELMAS, Henry, du diocèse de Rodez.

Pour le diocèse de Saint-Albert, le P. RIOU, Jacques- du diocèse de Quimper.

Pour le diocèse de Westminster, le P. PICOTTE, Zacharie-Marie, du diocèse de Montréal, et le F. PLAMONDON, Pierre, du diocèse de Québec.

Pour l'archidiocèse de Saint-Boniface, le P. BOUSQUET, Paul, du diocèse de Rodez.

Pour la province du Canada, les PP. DUBREUIL, Michel, du diocèse de Lyon ; ROUZEAU, du diocèse de Laval ; BAUDRY , Stanislas, du diocèse de Montréal, et CHARLEBOIS, Charles, du même diocèse.

Pour le Texas, les PP. MAGNAN, Charles-Pierre, du diocèse de Montréal, et CHATILLON, Joseph, du diocèse de Nicolet.

Pour la préfecture apostolique du Basutoland, les PP. HUGONENC, Henry, du diocèse de Rodez ; DEBANNE, Clovis, du diocèse de Viviers, et le Frère convers STOCKENBORN, du diocèse de Cologne.

Pour le vicariat de Natal, les PP. LE TEXIER, Jean-Louis, du diocèse de Vannes, et DELALLE, Henry, du diocèse de Nancy.

Pour la préfecture de la Cimbébasie, les PP. HERRMANN, Pierre, du diocèse de Strasbourg ; FILLIUNG, Joseph, du diocèse de Metz, et le Frère convers HAVENITH, Gérard, du diocèse de Cologne.

Pour le diocèse de Perth (Australie), le R. P. O'REILLY, Patrick-John, du diocèse de Kildare, et les FF. convers ROLAND, Michel, du diocèse de Killaloe; LALOR, Michel, du diocèse de Kildare ; HOWARD, William, du diocèse de Killaloe, et NOLAN, Georges, du diocèse de Westminster.

Pour les Missions de Colombo, les PP. FLAUGIER,

Henri, du diocèse d'Avignon, et EUZÉ, François, du diocèse d'Angers.

BIBLIOGRAPHIE.

Guide pour gagner les indulgences, par le R. P. BERNAD. Ouvrage approuvé par la Sacrée Congrégation des indulgences, 75 centimes.

Au pays de l'ours noir, par le R. P. MORICE, O. M. I. Un beau volume illustré, 4 francs.

Petites Histoires, par le R. P. DEVÈS, O. M. I. Un beau volume illustré.

Ces ouvrages ont paru à la librairie Delhomme et Briguet.

C'est au Procureur général qu'on devra s'adresser pour le *Voyage du Père Général en Amérique*. Ce volume, destiné à nos amis, forme, comme nous l'avons annoncé déjà, le recueil des documents officiels et des diverses relations de ce voyage. Il renferme de très nombreuses illustrations, portraits ou paysages.

Nous sommes heureux d'annoncer également l'apparition des *Lettres* de Louis de l'Hermite et du R. P. DE L'HERMITE. Librairie Édouard Privat, 45, rue des Tourneurs, Toulouse. Prix : 7 francs.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1894, 1895 ET 1896 DE DÉCEMBRE A DÉCEMBRE.

(En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.)

Des omissions nous obligent à revenir sur les oblations de l'année 1894, à partir du 8 septembre. Voici la liste définitive.

1749. Carty, James-Joseph, 8 septembre 1894, Belmont-House.

1750. Smyth, John, 8 septembre 1894, Belmont-House.

1751. Morgan, Joseph, 8 septembre 1894, Belmont-House.

1752. Griffin, Michel-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.

1753. Hoffmeier, Henri-Joseph, 29 septembre 1894, Liège.

1754. Loos, Victor, 29 septembre 1894, Liège.

1755. Le Jeune, Yves-Marie, 29 septembre 1894, Liège.

1756. Hugonenc, Henri, 20 octobre 1894, Notre-Dame de l'Osier.

1757. Fulham, Charles, 28 octobre 1894, Rome.

1758. Pietsch, Jean, 28 octobre 1894, Rome.

1759. Collins, Patrick-Joseph (F. C.), 1er novembre 1894, Mission Sainte-Marie (C. B.).

1760. Nolan, Georges-Frédéric, 1er novembre 1894, Jersey.

1761. Lemarchand, Alphonse-Constant, 1er novembre 1894, Notre-Dame des Anges.

1762. Grousseault, Eugène-Alexandre (F. C.), 8 décembre 1894, Jaffna.

1763. Lafoy, François (F. C.), 8 décembre 1894, Sacré-Cœur, Paris.

1764. Lahondès, Henri-Jean-Baptiste, 8 décembre 1894, Liège.

1765. Juge, Hippolyte-Auguste, 8 décembre 1894, Liège.

1766. Fayard, Xavier, 8 décembre 1894, Liège.

1767. Brandenburg, Théodore, 8 décembre 1894, Liège.

1768. Le Guen, Joseph-Jean-Claude, 17 février 1895, Liège.

1769. Paulus-Franciscus, 17 février 1895, Jaffna.

1770. Santiago, Nicolas, 17 février 1895, Jaffna.

1771. Perera, Norbert, 17 février 1895, Jaffna.

1772. O'Flanaghan, Hubert-Berchmans, 19 mars 1895, Belmont-House.

1773. Kulawy, Albert, 19 mars 1895, Ottawa.

1774. Sachse, Bernard, 25 mars 1895, Saint-Charles (Fauquemont).

1775. Chaudeur, Etienne (F. C.), 23 mai 1895, Jersey.

1776. Vandeberg, Henri-Joseph-Hubert, 2 juin 1895, Liège.

1777. Goury, François-Joseph, 2 juin 1895, Liège.

1778. Von Ley, Franz-Joseph, 2 juin 1895, Liège.

1779. Mahé, Pierre-Marie, 2 juin 1895, Liège.

1780. Gutfreund, Joseph-Marie, 2 juin 1895, Liège.

1781. Kleiner, François (F. C.), 9 juin 1895, Saint-Albert.

1782. Gomez, Gaspard-Philippe, 20 juin 1895, Colombo.

1783. Botrelle, Charles-Jean-Baptiste, 24 juin 1895, Ottawa.

1784. Clerc, Louis-Eugène, 24 juin 1895, Ottawa.

1785. Philippot, Vital-Jean-Marie, 24 juin 1895, Ottawa.

1786. Baron, Armand-Alexis, 24 juin 1895, Ottawa.

1787. CRESCENZI, Romolo (F. C.), 9 juillet 1895, Notre-Dame de Bon-Secours.

1788. MICHEL, Laurent-Joseph (F. C.), 24 juillet 1895, la Providence (Mackenzie).

1789. BOUDON, Alexandre (F. C.), 29 juillet 1895, Pietermaritzburg.

1790. WACK, Pierre (F. C.), 15 août 1895, N.-D. de Sion.

1791. HARQUEL, Joseph (F. C.), 15 août 1895, Liège.

1792. HUARD, Vital (F. C.), 15 août 1895, Angers.

1793. ROHR, Victor-Sébastien, 15 août 1895, Liège.

1794. POULENARD, Joanny, 15 août 1895, Liège.

1795. CORNELL, Edmond-Joseph, 15 août 1895, Ottawa.

1796. MUNSTER, Auguste-Pierre-Michel, 15 août 1895, Liège.

1797. VAN GISTERN, Henri-Jean-Baptiste, 15 août 1895, Liège.

1798. WAGNER, Jacques, 15 août 1895, Liège.

1799. ENCK, Adolphe, 15 août 1895, Liège.

1800. OKHUYSEN, Henri, 15 août 1895, Liège.

1801. ZIEGENFUSS, Aloysius, 15 août 1895, Liège.

1802. WALLENBORN, Jean, 15 août 1895, Rome.

1803. RABE, Frédéric, 15 août 1895, Liège.

1804. BIEHLER, Antoine, 15 août 1895, Liège.

1805. BIEGNER, Hermann-Michel, 15 août 1895, Liège.

1806. HOFER, Joseph-Aloysius-Philémon, 15 août 1895, Rome.

1807. FASSBENDER, Frédéric, 15 août 1895, Rome.

1808. SCHEMMER, Joseph, 15 août 1895, Rome.

1809. SEULEN, Robert-René, 15 août 1895, Liège.

1810. SCHARSCH, Jean-Philippe, 15 août 1895, Liège.

1811. ALBERTI, Christiani, 15 août 1895, Rome.

1812. KEMPF, Antoine, 15 août 1895, Liège.

1813. MAC KENNA, Bernard-Joseph, 26 août 1895, Ottawa (Université).

1814. Vizina, Joseph-Damase-Wilbrod, 8 septembre 1895, Ottawa.
1815. Flynne, John-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
1816. Drœder, Jean, 8 septembre 1895, Ottawa.
1817. Lebert, Aloysius, 8 septembre 1895, Ottawa.
1818. O'Boyle, William-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
1819. Doumeizel, Marie-Joseph, 8 septembre 1895, Rome.
1820. Laurent, Joseph (F. C.), 19 septembre 1895, Mission Saint-Bernard (Mackenzie).
1821. Rio, Mathurin (F. C.), 29 septembre 1895, Aix.
1822. Vila y Camins, Raymond, 29 septembre 1895, Liège.
1823. Decorne, Louis-Jules, 29 septembre 1895, Liège.
1824. Manuel, Léon-Pierre, 6 octobre 1895, Rome.
1825. Minwegen, Pierre-Jean (F. C.), 15 octobre 1895, Saint-Gerlach.
1826. Derriennic, Émile, 1er novembre 1895, Fréjus.
1827. Bœttger, Charles, 4 novembre 1895, Saint-Charles (Fauquemont).
1828. Jolly, Hippolyte (F. C.), 10 novembre 1895, Angers.
1829. Couderc, Joseph-Jean-Baptiste, 8 décembre 1895, Rome.
1830. Manceau, Henri (F. C.), 8 décembre 1895, Liège.
1831. Mac-Donald, Marie-Joseph-Evariste (F. C.), 8 décembre 1895, Ottawa.
1832. Le Goff, Victor-Joseph-Marie, 8 décembre 1895, Liège.
1833. Culérier, Louis-Etienne, 8 décembre 1895, Ottawa.
1834. Audibert, Charles-Émile, 8 décembre 1895, Liège.
1835. Lépine, Maurice-Louis, 8 décembre 1895, Ottawa.
1836. Lecourtois, Paul-Émile, 8 décembre 1895, Liège.
1837. Letard, Frédéric-Victor, 8 décembre 1895, Liège.

1838. Mac-Grath, Patrick-Joseph, 8 décembre 1895, Buffalo.

1839. Riou, Jacques, 8 décembre 1895, Liège.

1840. Leroux, Auguste, 15 décembre 1895, Notre-Dame de l'Osier.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1897.

Kiel, Adolphe-Marie-Emile (F. C.), 2 février 1896, Notre-Dame de Sion.

Biller, Jean-Baptiste (F. C.), 3 février 1896, Tewksbury.

Lucas, Henri-Louis (F. C.), 17 février 1896, Paris.

Debs, André (F. C.), 17 février 1896, Mackenzie.

Piquet, Antoine (F. C.), 17 février 1896, Notre-Dame de Sion.

Piquet, Florent (F. C.), 17 février 1896, Notre-Dame de Sion.

Valayer, Auguste, 17 février 1896, Notre-Dame des Lumières.

Coste, Louis, 17 février 1896, Liège.

Balter, Léon-Guillaume, 17 février 1896, Liège.

Touquet, Frédéric-Jean-Marie, 17 février 1896, Angers.

Pelletier, Louis-Arthur-Joseph (F. C.), 19 mars 1896, Ottawa.

Meleux, Albert-Hippolyte, 19 mars 1896, Ottawa.

Rouzeau, Eugène-Louis-Joseph, 19 mars 1896, Ottawa.

Horeau, Jean-Baptiste-Clément, 19 mars 1896, Ottawa.

Barassé, Félix (F. C.), 25 mars 1896, Saint-Albert.

Payne, Georges-Marie, 25 mars 1896, Belmont-House.

Munier, Adolphe-Henri, 5 avril 1896, Fréjus.

Eichelsbacher, Godefroy, 16 juillet 1896, Saint-Charles (Fauquemont).

Bouvier, Damase (F. C.), 15 août 1896, Tewksbury.

Rouillard, Jean-Marie (F. C.), 15 août 1896, Rome.
Vandendaele, Camille, 15 août 1896, Liège.
Langouët, Amand-Joseph-Marie, 15 août 1896, Liège.
Cordes, Joseph, 15 août 1896, Liège.
Kim, Auguste, 15 août 1896, Liège.
Diss, Jérôme, 15 août 1896, Liège.
Weislinger, Jean-Louis, 15 août 1896, Liège.
Helbourg, Joseph, 15 août 1896, Liège.
Comes, Eugène, 15 août 1896, Liège.
Guéret, Marie-Pierre-Augustin, 15 août 1896, Rome.
Schmitt, Charles-François, 15 août 1896, Liège.
Mazure, Henri-Richard-Vincent, 15 août 1896, Liège.
Iansen, Joseph, 15 août 1896, Rome.
Roy, Bruno, 8 septembre 1896, Ottawa.
Sylvestre, Jean-Baptiste-Edmond-Joseph, 8 septembre 1896, Ottawa.
O'Neill, John-Patrick, 8 septembre 1896, Ottawa.
Brassard, Hector-Marie, 8 septembre 1896, Ottawa.
Thureau, Lucien-Marie, 8 septembre 1896, Angers.
Scannell, Joseph, 29 septembre 1896, Liège.
Prioux, Casimir, 29 septembre 1896, Liège.
Beys, André-Jean-Baptiste, 1er novembre 1896, Rome.
Kelly, Henry (F. C.) [date inconnue], Roma (Basutoland).

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1896.

---

428. Le P. Armand, Marius, décédé à Notre-Dame de Bon-Secours, le 17 décembre 1895. Il était né à Peynier (Aix), le 28 février 1861 ; il avait fait son oblation le 15 août 1884.

429. Le P. Bottet, Constantin, décédé à Saint-Andelain, le 18 décembre 1895. Il était né à Belleville (Bourges), le 1er décembre 1866 ; il avait fait son oblation le 15 août 1887.

430. Le P. Paquet, Félix, décédé à Paris (Montmartre), le 20 décembre 1895. Il était né à Paris, le 21 mai 1831 ; il avait fait son oblation le 17 juin 1877.

431. Le P. Boëffard, Louis, décédé à Marseille (Notre-Dame de la Garde), le 12 janvier 1896. Il était né à Limerzel (Vannes), le 24 avril 1839 ; il avait fait son oblation le 17 février 1871.

432. Le P. Vaillancourt, Zotiqué, décédé à Ottawa, le 18 janvier 1896. Il était né à Sainte-Rose (Montréal), le 26 mars 1855 ; il avait fait son oblation le 16 octobre 1876.

433. Le F. convers Huard, Vital, décédé à Notre-Dame de Pontmain, le 9 février 1896. Il était né à Carelles (Laval), le 8 novembre 1867 ; il avait fait son oblation le 15 août 1895.

434. Le F. convers Wernert, Hippolyte, décédé à Autun, le 10 février 1896. Il était né à (Strasbourg), en 1845 ; il avait fait son oblation le 31 octobre 1891.

435. Le P. Malmartel, Joseph, décédé à Ottawa,

le 20 février 1896. Il était né à Corrèze (Tulle), le 19 mars 1833 ; il avait fait son oblation le 17 février 1857.

436. Le P. Nédélec, Léon-Marie, décédé à Mattawa, le 23 février 1896. Il était né à Berrien (Quimper), le 9 mai 1834 ; il avait fait son oblation le 6 octobre 1862.

437. Le P. Chrysostome, Jean, décédé à Colombo, le 24 février 1896. Il était né à Jaffna, en octobre 1862 ; il avait fait son oblation le 25 mars 1890.

438. Le F. convers Hœppner (Auguste), décédé à Saint-Charles (Fauquemont), le 10 avril 1896. Il était né dans le diocèse de Paderborn en 1873 ; il a fait son oblation sur son lit de mort.

439. Le F. convers Suc, Jean, décédé à Saint-Thomas (Jersey), le 11 avril 1896. Il était né à Parlan (Saint-Flour), le 24 octobre 1842 ; il avait fait son oblation le 7 octobre 1877.

440. Le P. Berthelon, Louis-Marie, décédé à Limoges, le 23 avril 1896. Il était né à Morlaix (Quimper), le 18 avril 1844 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1876.

441. Le P. Burns, Daniel, décédé à Lowell, le 27 avril 1896. Il était né à Ogdensburg (Ogdensburg), le 18 octobre 1850 ; il avait fait son oblation le 20 septembre 1884.

442. Le P. Cuny, Jean, décédé à Rome, le 2 mai 1896. Il était né à Sénones (Saint-Dié), le 24 juin 1861 ; il avait fait son oblation le 29 septembre 1883.

443. Le P. Cléac'h, Joseph-Marie, décédé à Angers, le 2 juin 1896. Il était né à Landéda (Quimper), le 7 décembre 1828 ; il avait fait son oblation le 13 septembre 1869.

444. Le P. Larose, Pierre-Henri, décédé à Arcachon, le 23 août 1896. Il était né à Rochefort (La Rochelle), le 13 octobre 1836 ; il avait fait son oblation le 25 avril 1875.

445. Le F. scolastique Sachse, Bernard, décédé à Saint-Charles (Fauquemont), le 29 août 1896. Il était né à Nordhausen (Paderborn), le 22 août 1872 ; il avait fait son oblation le 25 mars 1895.

446. Le F. scolastique Lebert, Adolphe, décédé à Liège, le 3 octobre 1896. Il était né à Hausen (Würzbourg), le 23 octobre 1872 ; il avait fait son oblation le 15 août 1894.

447. Le P. Mauroit, Léon, décédé à Jaffna, le 12 octobre 1896. Il était né à Vieux-Condé (Cambrai), le 12 juin 1826; il avait fait son oblation le 21 novembre 1848.

448. Le P. Dinaux, Henri, décédé à Jaffna, le 12 octobre 1896. Il était né à Grenoble (Grenoble), le 29 juillet 1845; il avait fait son oblation le 1er octobre 1868.

449. Le F. scolastique Botrelle, Charles, décédé au scolasticat d'Ottawa, le 18 octobre 1896. Il était né à Dinart-Saint-Enogat (Rennes), le 24 juin 1874 ; il avait fait son oblation le 24 juin 1894.

450. Le F. convers Judge, Joseph, décédé à Belmont-House, le 22 octobre 1896. Il était né à Horseleap (Meath), le... 1822 ; il avait fait son oblation le 17 février 1871.

451. Le F. scolastique Doumeizel, Marie-Joseph-Frézal, décédé à Rome, le 22 novembre 1896. Il était né à Cabrunas (Mende), le 20 février 1874 ; il avait fait son oblation perpétuelle le 8 septembre 1895.

TABLE DES MATIÈRES

MARS 1896.

JUIN 1896.

SEPTEMBRE 1896.

DÉCEMBRE 1896.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.